

Mam'zelle Misère : roman
inédit / par Pierre
Decourcelle

Decourcelle, Pierre (1856-1926). Mam'zelle Misère : roman inédit / par Pierre Decourcelle. 1892-1893.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

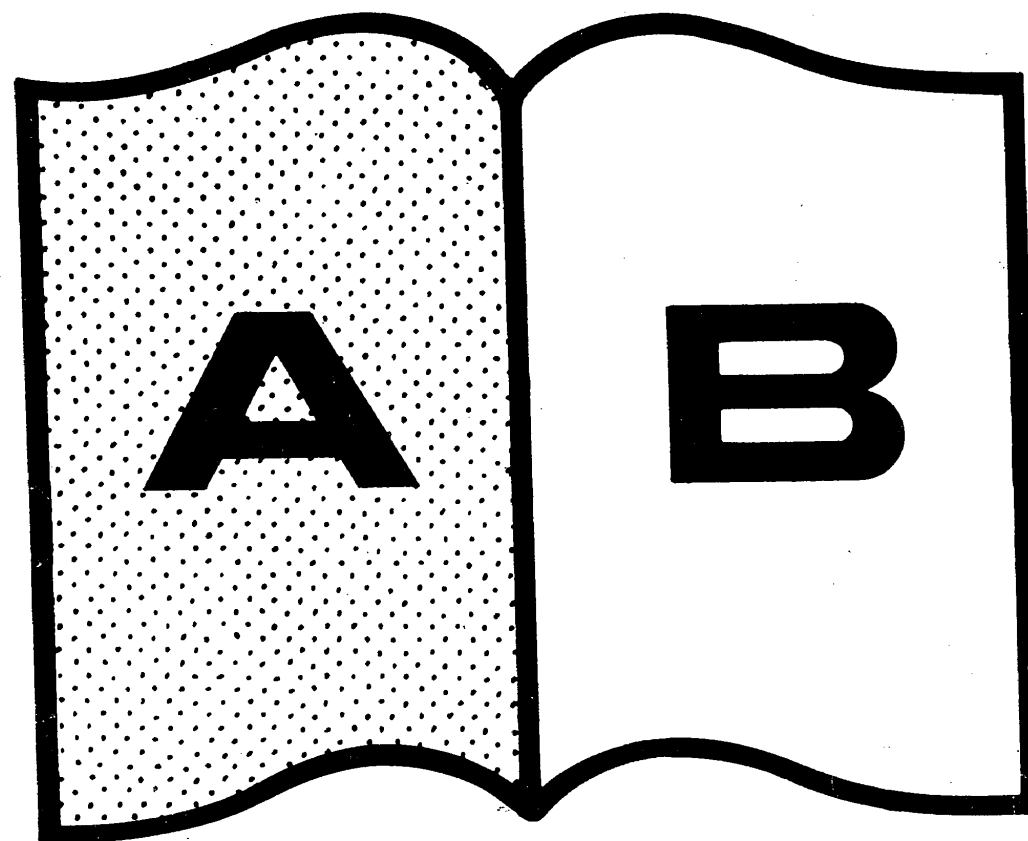
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

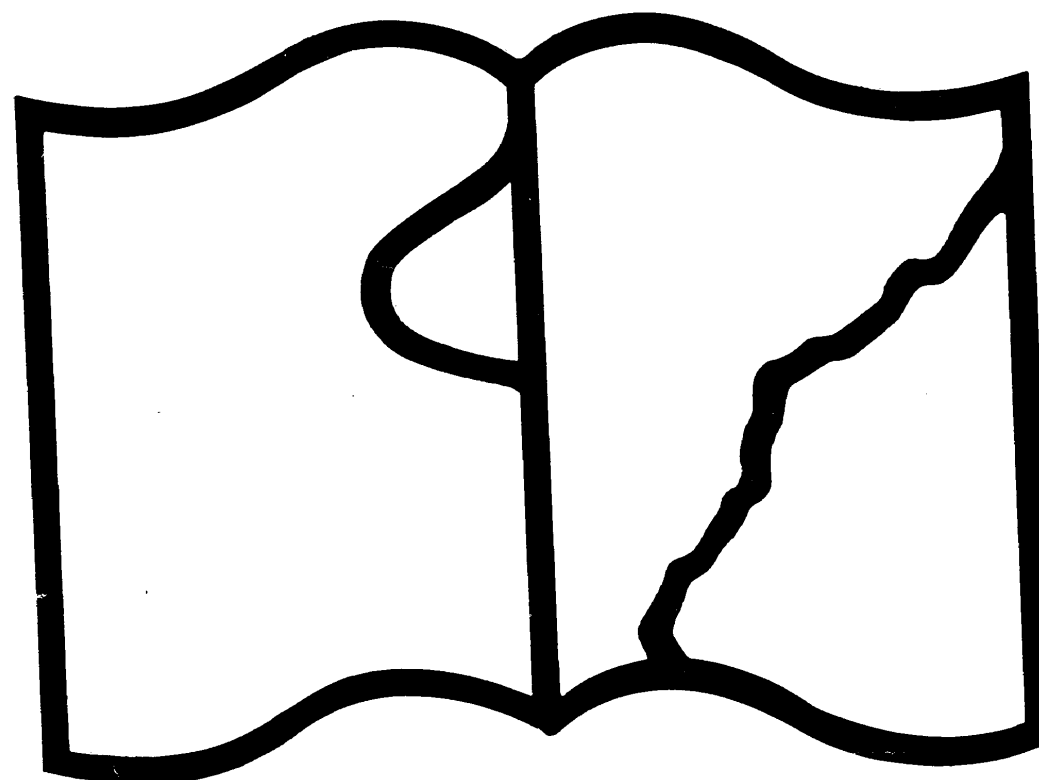
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

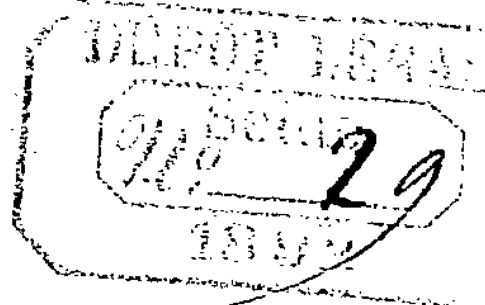
3018

MAM'ZELLE MISÈRE

ROMAN INEDIT

PAR

PIERRE DECOURCELLE



Jules ROUFF et C^{ie}, Éditeurs, 14, Cloître-Saint-Honoré, PARIS

(Tous droits réservés)

4° Y²
5247

MAM'ZELLE MISÈRE

CHAPITRE PREMIER

M'MAN SARRAZIN

— M'man Sarrazin; m'man Sarrazin, voilà petite mère.

— Pas possible... qu'est-il arrivé?

C'est dans la loge de M^{me} Sarrazin, concierge d'un vaste immeuble de la rue Pavée-au-Marais, qu'une ravissante petite blondinette de cinq ans environ venait de pousser ce cri, en reconnaissant de loin sa mère, par le carreau qui donnait sous la voûte.

La maison était immense, un de ces anciens hôtels seigneuriaux du xvii^e siècle, à la façade ornée de sculptures, taillées à même dans la pierre, à la haute porte cochère, ouvrant sous une voûte qui aboutissait à une cour pavée spacieuse, jadis la cour d'honneur de l'édifice, bourgeoisement transformé en une énorme maison de rapport, une véritable caserne, peuplée du haut en bas d'industriels de tous les genres, de petits commerçants ou de modestes employés.

M^{me} Sarrazin, qui gardait dans sa loge la petite Arlette pendant que sa mère était absente, s'empressa à la rencontre de celle-ci avec l'enfant.

— Oh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc, madame Marthe? interrogea anxieusement la concierge, douloureusement surprise en constatant la pâleur angoissée qui couvrait le visage de la jeune femme, et mettait en un poignant relief son incomparable beauté et sa distinction suprême.

La mère d'Arlette ne put pas répondre.

Elle se baissa pour embrasser son enfant qu'elle n'aurait pas eu la force de soulever jusqu'à ses lèvres; puis, entrant dans la loge, elle se laissa tomber dans le fauteuil Voltaire que M^{me} Sarrazin lui avançait.

Alors, après un soupir, ses splendides yeux noirs devinrent humides, et tout en tenant sa fille serrée tendrement auprès d'elle :

— Je n'ai pas pu! fit-elle... Ah!... soyez sûre, que j'ai essayé... J'ai été courageuse, allez, car je savais qu'il fallait à tout prix travailler. Mais,

c'était plus fort que moi... Les forces m'ont manqué... j'ai cru que j'allais m'évanouir... M^{me} Rubillon a vu que je pâlisais... et alors...

— Vous aurez trop forcé pour la première fois, pardienne! dit la concierge... Quel ouvrage vous avait-on donné?

— C'étaient des vareuses...

— Ah! oui, je sais, M^{me} Rubillon a une grosse commande pour une maison de gros qui travaille pour l'exportation... Alors, on vous en a donné une?

— Oui, en molleton bleu... C'était tout coupé et bâti... il n'y avait qu'à coudre... une des ouvrières m'a montré comment il fallait s'y prendre... Oh! j'avais bien compris... allez... Ce n'est pas difficile, mais il faut avoir l'habitude.

— Bien sûr!

— Et puis, dans cette étoffe épaisse, mon aiguille ne s'enfonçait pas... je ne pouvais pas aller vite... Les autres avaient déjà presque fini que j'en étais encore à la première couture du dos... J'entendais les ouvrières qui chuchotaient...

— Ma pauvre petite dame!

— Je me dépêchais tant que je pouvais, mais ça n'avancait guère... Alors, j'ai senti une sueur froide me monter aux tempes... puis une bouffée de chaleur dans la tête qui me bourdonnait... et un frisson... Ah! je devais être bien pâle.

— C'est la fatigue, parbleu! dit M^{me} Sarrazin. Je disais bien. Vous vouliez trop en faire pour le premier jour...

— Celle qui m'avait montrée se leva, et vint à moi : « Vous êtes malade? » me dit-elle... J'essayai de réagir... Je fis un effort, et je lui répondis : « Non... » J'aurais tant voulu travailler comme les autres!... Mais mes forces me trahirent et mon ouvrage s'échappa de mes doigts... On me soutint... M^{me} Rubillon accourut... Elle me fit boire quelque chose, puis elle me dit qu'il valait mieux pour aujourd'hui m'en aller chez moi me reposer. Elle m'a donné vingt sous pour ce que j'avais fait... Alors, je suis partie!... M^{me} Rubillon voulut me faire accompagner par une de ses ouvrières, mais j'étais assez forte, je suis revenue seule.

— J'en étais sûre; vous êtes trop faible pour travailler.

— Mais, cependant, il le faut bien... Que deviendrons-nous sans cela?... Mon mari n'arrive pas à trouver une place; il court pourtant du matin au soir pour cela...

— Je sais bien... je sais bien, ma pauvre madame Marthe... Mais cependant...

La concierge s'interrompit. Une idée soudaine traversait son esprit.

Elle se demandait si la jeune femme lui avouait bien toute la vérité.

Elle cherchait à comprendre la cause de cette défaillance que la faiblesse naturelle de Marthe n'expliquait pas suffisamment.

— Dites-moi ! ce matin, lui demanda-t-elle avec bonté, quand vous êtes partie, vous ne vous sentiez pas malade ?

— Non, pas du tout, répondit Marthe.

— Aviez-vous pris quelque chose avant de partir, au moins ?

La jeune femme eut un frémissement, et une légère rougeur monta pendant quelques secondes à son visage pâle.

— Je ne mange jamais le matin... fit-elle.

— Et hier soir?... fit la concierge avec quelque hésitation... Vous aviez mangé?... De bon appétit ?

— Oui !... oh ! oui !

— Mais non, petite mère, fit alors l'enfant. Tu ne te rappelles pas ?...

Marthe serra la main de sa fille pour l'empêcher de parler ; mais Arlette ne comprit pas et ajouta naïvement :

— Tu n'as pas voulu manger, tu sais bien, ni petit père non plus...

— C'est vrai, je m'en souviens maintenant, dit la jeune mère dont l'innocent mensonge colora plus vivement les joues, je n'avais pas faim...

— Tu te trompes, maman, poursuivit la fillette, tu m'as donné la tranche de pain qui restait, avec le morceau de chocolat que m'man Sarrazin m'avait donné, et tu as dit que tu avais déjà dîné avec petit père...

— Ainsi, vous n'aviez pas mangé !... fit l'excellente femme à voix basse... Mon Dieu, et moi qui n'en savais rien !

Marthe rougissait de plus en plus sous la confusion qui l'envahissait.

— Je comprends maintenant pourquoi vous vous êtes trouvée mal ce matin... Oh ! ma pauvre petite dame !... Si j'avais pu savoir... Aussi, pourquoi ne dites-vous rien ?... Vous savez bien que vous n'avez pas besoin de vous gêner avec moi !... Mon Dieu ! mon Dieu ! vous n'êtes pas raisonnable, madame Marthe... Mais vous n'allez pas rester comme ça ; vous allez prendre quelque chose...

La concierge courut à une petite pièce qui formait le fond de sa loge et lui servait de cuisine, d'où elle revint, une tasse fumante à la main, remuant avec une cuiller le bouillon dont elle était pleine, afin de le refroidir plus vite.

— Buvez-moi ça, madame Marthe, dit-elle en s'approchant. Un bon bol de bouillon, tenez, ça vous remettra mieux que tout !...

— Que vous êtes bonne ! soupira la malheureuse jeune femme.

La concierge lui tendit la tasse.

— Il n'est pas encore bien fait, dit-elle, mais il est bon tout de même... Buvez, madame Marthe, ça va vous recaler, ça !...

Marthe essuya ses yeux pleins de larmes, puis elle porta la tasse à ses lèvres, luttant de son mieux contre l'avidité que la faim mettait en elle, et se contraignant à boire lentement.

— Pauvre petite dame !... Chère mignonne ! pensait l'excellente M^{me} Sarrazin, en embrassant la petite Arlette. Dire pourtant que c'est né dans des palais, que ça a été mis au monde pour être heureux, que ça a roulé sur l'or, que ça a eu des domestiques en veux-tu en voilà, et de l'argent à remuer à la pelle, et qu'au lieu de ça, aujourd'hui cet amour de fillette n'est plus que *Mam'zelle Misère* !... Ah ! non ! la vie n'est pas juste !...

Et tandis que Marthe achevait de boire le contenu de la tasse :

— Ça va mieux, n'est-ce pas, madame Marthe ? demanda-t-elle.

— Oui... Merci !... Oh ! merci bien ! répondit la jeune mère avec un sincère accent de reconnaissance.

— Bah !... Ça n'en vaut pas la peine... Est-ce qu'il ne faut pas s'entraider dans l'existence ? Mais maintenant vous allez vous reposer. Il faut reprendre des forces avant de retourner travailler. Je verrai M^{me} Rubillon ; ne vous inquiétez pas. Elle vous gardera de l'ouvrage, je m'en charge, puisque c'est moi qui vous ai fait entrer chez elle... Et puis, faut prendre courage... ça va aller mieux ! Peut-être M. d'Ormilly trouvera-t-il une place ; ce m'sieu Morisset, où je vous ai adressée, est un brave homme ; il fait beaucoup de bien dans le quartier. Il trouvera peut-être à employer votre mari... Alors, vous serez sauvés !

— Si ça se pouvait !... soupira Marthe.

— Pourquoi donc que ça ne se pourrait pas ? Vous ne serez pas enguignonnés toute votre vie ! Faut bien que ça tourne... Ayez confiance, allez, et ne vous tourmentez pas... le propriétaire ne vous dit rien pour le terme ; et il attendra tant qu'il faudra, ça c'est mon affaire !...

— Que vous êtes bonne !

— Quant à la petite mignonne, vous n'avez pas à vous en inquiéter. Vous me la laisserez le temps que vous serez dehors... Elle mangera avec nous... Tenez, voulez-vous que je vous dise ? Eh bien ! votre petite Arlette, je l'aime comme si elle était ma propre fille, car elle me rappelle notre pauvre petite Rose que nous avons perdue, juste à son âge...

— Moi aussi, dit l'enfant, j'aime bien m'man Sarrazin !...

— Chère mignonne !...

— Tu sais, petite mère, elle m'apprend à lire, m'man Sarrazin.

— Vraiment !...

— Mais oui !... C'était une surprise que nous voulions te faire... mais tant pis, je te le dis tout de même... Je sais lire déjà les noms de tous les journaux qu'on reçoit... dans la maison... et les adresses des lettres de tous les locataires... pas, m'man Sarrazin ?

— C'est vrai, madame Marthe, répondit la concierge en replaçant la tasse vide sur le buffet. Elle commence déjà à épeler les mots, et c'est un plaisir de voir comme elle comprend vite ! Oh ! elle est intelligente !...

Marthe se leva en se soutenant au fauteuil.

— Ça va mieux, n'est-ce pas ? questionna M^{me} Sarrazin.

— Oh ! oui, répondit Marthe, beaucoup mieux, ... grâce à vous.

Et elle pressa avec reconnaissance les mains de l'excellente femme.

Quelques couleurs étaient revenues sur ses joues au teint mat de créole.

— Reposez-vous bien aujourd'hui, dit M^{me} Sarrazin, et demain, si ça va mieux, vous pourrez retourner chez M^{me} Rubillon.

— Oui, oui... fit la jeune femme... je suivrai votre conseil.

Et se tournant vers sa fille :

— Allons, viens, ma chérie, dit-elle.

— Attends, petite mère, que j'embrasse m'man Sarrazin, répondit Arlette en tendant ses petits bras à la concierge.

— Oui, embrasse-moi, mon amour, dit M^{me} Sarrazin en prenant l'enfant et en la couvrant de baisers.

Et elle ajouta :

— A tantôt, madame Marthe... Je monterai voir si vous n'avez besoin de rien.

Sorties de la loge, Marthe d'Ormilley et sa fille traversèrent la cour, assombrie par l'épais brouillard de cette triste journée de décembre, et s'engagèrent dans l'un des escaliers de l'immense immeuble.

Elles le gravirent lentement.

Pendant deux étages il s'étalait superbe et monumental sous la hauteur grandiose de ses plafonds sculptés. Puis il s'embourgeoisait, abaissé et rétréci soudain, et semblait se terminer au bout du palier, réduit aux dimensions exiguës des maisons ordinaires.

M^{me} d'Ormilley ouvrit une petite porte, donnant sur le dernier étage, qui grimpait en colimaçon jusqu'à un long corridor, percé de plusieurs portes, au fond duquel elle s'arrêta, parvenue devant celle de son modeste logement.

Deux pièces lambrissées, un petit réduit servant de cuisine, et un cabinet vitré où se trouvait le petit lit de l'enfant, le composaient.

Les meubles étaient peu nombreux, mais dans ceux qui garnissaient la salle à manger, apparaissaient encore les derniers vestiges d'une fortune disparue.

Çà et là dans la chambre surnageaient encore quelques épaves de ce luxe d'autrefois : deux chandeliers d'argent, joliment ciselés, et un cartel Louis XVI en bronze doré, de goût fin et distingué.

Un écran en tapisserie au petit point, quelques portraits de famille, richement encadrés, montraient encore que Marthe d'Ormilly et son mari avaient connu des jours heureux.

Le Mont-de-Piété avait reçu bien d'autres objets et les marchands de bric-à-brac avaient pris le reste, au fur et à mesure des besoins du malheureux ménage.

Ce qui garnissait encore la pauvre demeure c'étaient les reliques auxquelles on tenait le plus et que l'on avait conservées pour ne s'en défaire qu'à l'heure de la plus entière détresse.

Hélas ! depuis longtemps déjà cette heure était sonnée...

Mais, au moment où les pauvres gens, après un dernier et douloureux combat, s'étaient enfin résignés à ce suprême sacrifice, une déception nouvelle et un malheur de plus les avait soudainement accablés...

Un huissier s'était présenté, porteur d'un jugement en bonne forme pour une dette que les rigueurs des événements les avait contraints à négliger, et il avait saisi ces dernières et tristes épaves de la vie heureuse de jadis.

Ainsi, cette dernière planche de salut, soigneusement gardée par les infortunés, leur avait subitement manqué, au moment où ils avaient le plus besoin d'elle ; et tous ces chers souvenirs, soigneusement nomenclaturés dans le procès-verbal de l'implacable exécuteur de la loi, demeureraient ironiquement entre les mains de leurs anciens possesseurs, comme le gage du créancier impitoyable.

Marthe, à peine rentrée dans son misérable appartement, s'était assise sur un fauteuil, cachant sous une housse les misères de sa tapisserie rapiécée, auprès de la cheminée sans feu.

Cette montée des quatre étages l'avait brisée, épuisant l'insignifiant regain de forces que la bienfaisante tasse de bouillon de M^{me} Sarrazin avait réveillées en elle.

A sa faiblesse constitutive, résultant d'une cruelle maladie organique, venait se joindre maintenant l'épuisement dû aux privations et à la misère que depuis si longtemps elle endurait.

Elle haletait en ce moment, exténuée, cherchant à comprimer sous ses doigts fuselés les battements douloureux et précipités de son cœur.



Eh non, je vous le répète, vous n'avez pas de cœur !... (P. 14.)

Son visage, d'une beauté merveilleuse — de cette chaude beauté que pétrit et dore le radieux soleil des tropiques — semblait comme décomposé par les souffrances contre lesquelles elle luttait.

On ne distinguait pour ainsi dire plus dans sa mate pâleur que les larges et brusques ouvertures de ses grands yeux, cerclés d'un profond sillon de bistre, sous ses sourcils fins et arqués, si noirs et d'une ligne si pure, qu'on les aurait dits tracés au pinceau.

— Qu'est-ce que tu as donc, petite mère? interrogea Arlette dont la précoce intelligence était toujours en éveil..... Tu as encore mal? Où souffres-tu, dis?

Marthe ne put répondre que d'un mouvement de tête: la voix lui aurait manqué.

— C'est ton cœur, pas?... Et le médecin, pourquoi donc n'est-il pas venu?

L'infortunée regarda sa fille avec une douloureuse mélancolie, et ses regards disaient :

— Pauvre chérie, tu ne sais pas, toi... Dans ton ingénue ignorance des choses de la vie, tu ne connais pas encore les tortures de la misère... Ah!... si du moins la cruelle expérience que j'en fais pouvait te les épargner!...

Puis soudain, ses yeux noirs brillèrent d'un éclat fauve, tandis que son imagination maternelle, brusquement éveillée, songeait :

— Ah! si c'était toi qui fusses malade, mon ange, je saurais bien, moi, trouver un médecin, va... Et malgré notre dénûment, malgré tout, il viendrait!...

En voyant la main de sa mère se détacher de sa poitrine pour se poser sur sa petite tête, et caresser amoureusement les boucles blondes de ses cheveux, l'enfant comprit que la malade allait mieux.

— C'est passé, petite mère? interrogea-t-elle?

— Oui, mon amour, répondit Marthe d'une voix faible, c'est passé!...

— Et papa, va-t-il bientôt venir?

— Pas encore, il est allé à Bercy, chez un de ses anciens amis, pour voir s'il peut être employé aux écritures dans son entrepôt de vins. Il ne reviendra que ce soir.

— Mais toi, tu ne vas pas repartir?

— Non, ma mignonne. — Je reste avec toi, puisque je n'ai pas eu la force de travailler.

— C'est parce que tu n'avais pas bu le bon bol de bouillon de m'man Sarrazin... Pourquoi donc n'en fais-tu plus du bon bouillon, comme m'man Sarrazin, dis?

— J'en referai encore, ma chérie.

A ce moment un frisson parcourut à la fois les membres de la mère et ceux de la fille.

Au dehors il faisait un de ces froids humides, que le brouillard épais maintient à la surface du sol et autour des maisons, ce froid qui pénètre et qui transperce, ce froid meurtrier des malheureux, dont le foyer s'est éteint depuis longtemps, avec la dernière pelletée de coke.

L'appartement, du reste, était glacial, et l'humidité suintait des murs, où la chaleur du feu ne la combattait plus.

Marthe prit sa fille dans ses bras et, l'asseyant sur ses genoux, la serra contre sa poitrine.

— Tu as froid, ma chérie, demanda-t-elle?

— Oui... un peu, répondit Arlette; il fait plus chaud chez m'man Sarrazin.

— Mon pauvre trésor, réchauffe-toi là sur moi.

L'enfant se pelotonnait sur sa mère, qui couvrait ses petites jambes grelottantes dans ses pauvres bas de laine reprisés, avec les pans du manteau qu'elle n'avait pas quitté.

Tout à coup la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Marthe d'Ormilly tressaillit.

Qui pouvait venir? — Ce n'était pas la concierge, qui frappait d'habitude au lieu de sonner.

Arlette s'était relevée, elle sauta vivement à terre pour aller ouvrir.

Marthe se leva aussi et la suivit péniblement, en chancelant encore sur ses jambes débiles.!

— C'est moi! dit la forte voix d'une large et plantureuse commère, dès que la porte fut ouverte, je viens voir si vous vous décidez enfin à me payer ma note de lait.

C'était la laitière du quartier, M^{me} Mathieu, une grosse femme à la vaste taille, ceinte d'un tablier bleu, au chef coiffé d'un foulard rouge, qui débite à six sous le litre, sous une porte cochère de la rue des Francs-Bourgeois, les deux grandes boîtes de lait frelaté qu'y dépose chaque jour, pour elle, la voiture matinale d'un marchand en gros.

Marthe d'Ormilly, surprise par cette visite, et hors d'état de donner satisfaction à cette femme, subit sans s'indigner le ton impertinent dont celle-ci avait formulé sa réclamation.

Elle balbutia :

— Je regrette vivement de ne pouvoir m'acquitter, madame, mais, je dois bien vous le dire, cela m'est impossible en ce moment...

— Pourtant, trois francs six sous, ce n'est pas une grosse somme, riposta aigrement la virago, et si vous vouliez bien...

— Je vous assure, madame, que je ne puis pas vous la régler aujourd'hui, fit Marthe, avec un douloureux embarras.

— C'est quand vous preniez mon lait qu'il fallait savoir ça, ma petite dame!... Quand on n'a pas de moyens, on ne se fait pas faire du crédit! Vous avez commencé par me payer chaque fois, pour m'inspirer confiance sans doute...

— Oh! vous ne croyez pas cela! interrompit la jeune femme, maîtrisant l'indignation que cet odieux soupçon faisait naître en elle.

— Puis, vous avez pris à la semaine, afin de gagner du temps, n'est-ce pas?

— Non... Cela m'arrangeait mieux.

— Enfin, un beau matin vous m'avez plaquée en me devant onze litres... Il y en aurait cinquante si je n'avais pas arrêté les frais!...

— Je vous paierai, madame, je vous le promets!

— Voilà douze jours que vous me dites ça... On a besoin de son argent, quand on n'est pas riche, et qu'on veut faire honneur à ses affaires! Et puis trois francs, avec trois francs, ça fait six francs!... Je le paye, moi, mon lait, on ne me le donne pas, et si tout le monde était comme vous on fermerait vite boutique!...

— Je suis un peu gênée pour l'instant, implora Marthe, attendez encore un peu, je vous assure que vous ne perdrez rien!

— On dit toujours ça pour endormir le monde, reprit la laitière de plus en plus insolente. Avec ces belles paroles-là on gagne du temps, puis un beau matin, bonsoir, l'oiseau est envolé et le marchand floué!...

— Ah! madame, si je pouvais...

— Parbleu! Je sais bien de quoi il retourne, poursuivit l'impitoyable M^{me} Mathieu, sans la laisser parler, je sais bien que tout est saisi ici, et que rien de tous ces bibelots n'est plus à vous! Il y en a qui ne sont pas si bêtes, et qui ont mis le grappin sur votre bazar! Ils seront réglés au moins ceux-là... si toutefois ça rapporte assez!... Mais moi qui n'ai rien à voir là-dedans, je veux être payée, avant que le commissaire-priseur dégringole tout ça, entendez-vous?...

La malheureuse se soutenait pour ne pas défaillir, sous les cruels et injustes reproches dont cette brute la cinglait avec tant de grossièreté et d'arrogance.

La pauvre petite Arlette, apeurée, se pressait contre les jupes de sa mère, osant à peine regarder la laitière.

— Dès que mon mari travaillera, essaya encore Marthe d'une voix bien faible, je vous assure que je vous paierai.

— Eh bien! alors, j'attendrai beau jour, répliqua M^{me} Mathieu. Travailler!... Est-ce qu'il a une tête à travailler, M. le comte d'Ormilly!... Ah! bien oui, je le vois d'ici à l'ouvrage!... Et qui est-ce qui en voudra de votre mari, qui n'a jamais rien su faire de ses dix doigts, un fainéant qui cherche de la besogne, et prie Dieu de ne pas en trouver!...

— Madame!...

— Oh! je sais ce que je dis, allez!... On les connaît, ces nobles

d'occasion, des chevaliers d'industrie, des crève-la-faim, qui se donnent du monsieur le comte pour éblouir le monde, et qui se font nourrir par les pauvres gens!...

L'infortunée était à bout de forces pour supporter davantage une pareille avanie, pour endurer plus longtemps les indignes outrages dont l'accablait si injustement cette mégère, qui se rapprochait de plus en plus, à deux doigts d'elle maintenant, lui soufflant au visage son haleine aussi empoisonnée que ses injures.

Elle l'arrêta cependant,

— Je vous jure que vous vous trompez, dit-elle d'une voix brisée, nous sommes honnêtes, croyez-le!... Un titre n'empêche pas le malheur de s'abattre sur vous.

« Tenez, pour que vous me croyiez, je peux vous le dire, ajouta-t-elle en montrant la pièce de vingt sous qu'elle prit dans sa poche, voilà le seul argent que nous ayons dans la maison!... J'ai voulu travailler, et c'est tout ce que j'ai pu gagner, tant je suis faible! Oui, tout, et là-dessus nous sommes trois qu'il faut faire manger!...

— Vingt sous! fit la laitière en regardant la pièce d'argent qui brillait sur la main amaigrie de Marthe, qu'est-ce que c'est que ça, vingt sous?...

Cependant, rapides comme les serres d'un oiseau de proie, ses doigts crochus s'abattirent sur ce piètre butin qu'elle paraissait tant dédaigner, et le saisirent comme si on le lui avait offert, sans souci de laisser cette malheureuse et cette enfant en butte aux tortures de la faim.

— Alors, ça restera à quarante-six sous! fit-elle cyniquement, empochant la pièce blanche.

Marthe eut un geste pour la retenir, mais elle n'osa pas.

Elle demeura bouche bée, la main encore tendue, les yeux agrandis par la stupeur.

La laitière ajoutait, ouvrant vivement la porte :

— Je reviendrai dans quelques jours. Tâchez d'avoir encore quelque chose à me donner! Au revoir!

Et elle s'en alla.

On entendit le bruit de ses sabots dans le couloir, puis sur les marches de l'escalier.

Et Marthe demeurait immobile, comme clouée devant cette porte ouverte, se demandant ce qu'elle allait devenir avec sa fille, maintenant que cette misérable venait de la dépouiller de l'unique ressource qui lui restait.

Ce fut la voix de l'enfant qui la tira de cette prostration en disant :

— Oh ! ferme la porte, petite mère ! Et viens, dis ! Il fait si froid !...

La concierge était sur la porte de sa loge quand la laitière passa sous la voûte.

— Eh bien ! fit-elle, je vous l'avais bien dit : ce n'était pas la peine de monter... Je savais bien qu'elle ne pourrait pas vous payer... la pauvre dame !

— Pauvre dame ! s'écria la laitière le poing sur la hanche, v'là-t-il pas que vous allez vous mettre à la plaindre !...

— Pour sûr, car elle n'est pas heureuse, allez ?... Je le sais bien, moi.

— C'est de sa faute !... On ne se fait pas noble !... quand on n'a pas les moyens !... Toujours est-il que quoi que vous en disiez j'ai joliment bien fait d'y monter... car j'ai eu vingt sous !...

— Comment, s'écria M^{me} Sarrazin qui savait que cette pièce était tout ce que possédait sa malheureuse locataire. Elle vous a donné...

— Ah ! bien ouiche ! je les ai pris... C'est toujours ça d'attrapé... Si j'avais attendu qu'elle me les offre, c'est pour le coup que je serais revenue bredouille.

La brave concierge eut un geste d'indignation.

— Vous avez fait ça, s'écria-t-elle, rouge de colère, eh bien ! écoutez, madame Mathieu, faut que je vous le dise, parce que c'est trop fort...

— Quoi donc ?

— Vous n'avez pas de cœur !...

— Pas de cœur ?...

— Arracher à des pauvres gens comme ça, qui n'ont plus rien, leur dernière pièce de vingt sous... c'est indigne... Eh non, je vous le répète, vous n'avez pas de cœur !...

— Est-ce qu'il y a du cœur dans le commerce... Allez donc voir si l'on me donne du lait avec du cœur !... Ah ! vous êtes encore une sentimentale, vous !...

— Eh bien ! ne comptez plus sur moi, vous savez, car si jamais je vous indique un client d'une patte, je veux que le diable me casse l'autre.

— Des pratiques comme ça, qui ne payent pas, merci bien, on en trouve sans chercher !... Si vous en avez d'autres de la même paroisse, vous pouvez vous les mettre sur le cœur... puisque vous avez du cœur... vous !...

— Ah !... Allez-vous-en, tenez !... ou je finirais par sortir de mon caractère !... Je n'aurais pas voulu agir comme vous venez de le faire, avec mon pire ennemi !...

— Ah ! vous me faites mal ! fit la laitière, s'en allant en levant les épaules...

— Mais, soyez tranquille, ça ne vous portera pas bonheur, s'écria la bonne concierge, tout à fait furieuse et poursuivant cette odieuse femme sous la voûte, non, ça ne vous portera pas bonheur, foi d'Euphrosine Sarrazin qui est mon nom!... Ou bien, c'est qu'il n'y aurait plus de justice en ce monde, ni de bon Dieu dans l'autre!...

CHAPITRE II

OU M^{me} SARRAZIN SE FAIT INVITER A DINER EN VILLE

M^{me} Sarrazin était indignée.

L'acte inhumain de la laitière s'adressant à ces gens dont elle connaissait la détresse imméritée et qu'elle plaignait de tout son cœur, la révoltait.

Pour Marthe, si belle et si bonne, pour sa fille surtout, pour cette mignonne petite Arlette qu'elle aimait comme si elle en eût été la mère, elle aurait fait l'impossible.

Aussi elle grondait, grommelait, bougonnait en finissant de balayer sa cour.

Peut-être même un indiscret qui se fût approché d'elle en tapinois eut-il constaté que le monologue auquel se livrait la digne femme à l'adresse de la mégère était émaillé d'épithètes d'une crudité singulière, et même de quelques jurons plus énergiques encore.

Si elle n'avait pas tenu à ce que l'on ignorât autant que possible, dans le quartier, la misère des d'Ormilly, elle se serait soulagée en racontant ce qui venait de se passer à toutes les commères qui s'arrêtaient dans sa loge, et principalement à la bonne du batteur d'or du premier qui, en sortant, s'étonnait de la voir si fort en colère.

— Oh ! ne m'en parlez pas, répondit-elle à sa question, c'est après cette M^{me} Mathieu, la laitière de la rue des Francs-Bourgeois que j'en ai... Non... je ne peux pas vous dire, mais... mais voyez-vous, c'est... c'est une sale femme!...

Et elle rentra dans sa loge.

Midi sonnait à toutes les pendules des alentours, la rue était toute noire d'ouvriers et d'ouvrières sortant à grand bruit de l'atelier et envahissant gaiement les crémeries et les boutiques de marchands de vin.

La cour de l'immeuble dont M^{me} Sarrazin était la souveraine s'em-

plissait de bonnes et appétissantes odeurs, sortant des fenêtres des cuisines où mijotait le repas du milieu du jour.

La bonne femme, qui avait conservé les traditionnelles habitudes d'autrefois, ne se mettait à table qu'environ une heure plus tard.

Elle ne déjeunait pas, elle *dînait*, comme c'est de mode encore dans bien des provinces, copieusement et longuement, en tête à tête avec son mari, — cocher-livreur chez un marchand de meubles de la rue de Rivoli qui rentrait après sa tournée du matin.

— Voyons!... se dit la brave femme... Qu'est-ce que je vais faire à dîner aujourd'hui à M. Sarrazin?

Elle était en train de réfléchir quand une autre pensée traversa son esprit.

Puisque la laitière avait pris à Marthe le seul argent que possédât la malheureuse femme, celui sur lequel elle comptait pour son repas du jour, comment allait-elle faire pour manger et nourrir sa fillette?

Depuis longtemps déjà les d'Ormilly n'avaient plus à espérer pouvoir rien obtenir à crédit chez les fournisseurs du quartier.

Et la tasse de bouillon bue chez M^{me} Sarrazin était la seule nourriture prise par la jeune femme depuis la veille!...

— Pourtant, fit la concierge, je ne peux pas abandonner cette pauvre dame et cette enfant comme ça; on ne peut laisser les gens crever de faim, que diable!... Oh! non, il ne sera pas dit que dans ma maison, il y aura une mère et son amour de fille qui ne mangeront pas tandis que je me régalerai en face d'un bon repas...

Mais en y songeant la brave femme ne savait comment s'y prendre.

Elle éprouvait pour Marthe d'Ormilly, indépendamment de l'affectueuse sympathie qu'elle lui avait vouée, une sorte de vénération, due à la supériorité de naissance de sa locataire, dont, sans s'en rendre compte, elle subissait l'influence.

Malgré son peu d'éducation et l'étroitesse de son jugement, elle sentait combien le malheur était plus amer et plus cruel pour cette infortunée, habituée à l'opulence, et qui avait connu de si heureux jours.

Aussi la pensée vint-elle à la généreuse femme que peut-être un froissement, une humiliation résulterait pour Marthe d'une offre de service qui pourrait paraître à celle-ci une aumône.

Cependant, elle voulait faire quelque chose pour lui venir en aide.

M^{me} Sarrazin chercha un moment comment elle y parviendrait sans blesser la susceptibilité si naturelle de l'infortunée.

Tout à coup elle se frappa le front, rajusta ses lunettes sur son nez par un mouvement qui lui était familier, et tirant de sa poche sa tabatière



— Madame est servie ! dit la concierge, entrant en coup de vent, son plat fumant à la main.
(P. 20.)

d'écaille, ornée du portrait de M. Sarrazin en uniforme de voltigeur de la garde, huma lentement une prise...

Elle avait trouvé.

Elle décrocha d'un clou le panier qui lui servait pour aller faire ses provisions, et le passant sous son bras, sortit de la loge dont elle ferma la porte à double tour.

Puis elle retourna à l'endroit un écriteau suspendu devant le petit carreau de la voûte, et dont on ne voyait que l'envers.

Cet écriteau portait les mots traditionnels :

« *La Concierge est dans l'escalier.* »

— Là!... comme ça, ceux qui auront besoin de moi n'ont qu'à m'y aller chercher!... murmura l'excellente femme. Du reste, avant dix minutes je serai de retour.

Et elle s'éloigna.

La brave femme était rayonnante.

Le bonheur qui était en elle illuminait sa bonne figure couperosée.

Elle ne fit qu'un saut jusqu'à la rue de Rivoli au magasin du marchand de meubles où travaillait son mari.

Celui-ci était précisément en train de charger un buffet sur sa voiture, avec un de ses camarades.

Elle le prit vivement à part et lui demanda :

— Vas-tu venir dîner?

— Pas encore, la bourgeoise! répondit le père Sarrazin, il faut que j'aille jusqu'au faubourg porter ce buffet à l'atelier pour qu'on le vernisse; je ne serai pas chez nous avant trois bons quarts d'heure.

— Eh bien! Tu ne sais pas, fit la concierge, voilà vingt sous. Tu déjeuneras par là dans une crèmerie; comme ça je n'ai pas besoin de t'attendre.

Le brave homme, habitué à faire aveuglément ce que « sa bourgeoise » lui disait, ne songea pas plus à discuter qu'à comprendre.

— Ça va aller tout seul comme ça, se disait M^{me} Sarrazin en trotinant vers sa demeure, et M^{me} Marthe ne pourra pas me refuser de me rendre le service que je vais lui demander.

En revenant elle acheta six sous de marrons bien chauds, qu'elle fourra dans son panier, ainsi que trois biftecks de huit sous.

Puis elle arriva devant sa porte cochère sous laquelle elle s'engouffra.

D'un coup d'œil, elle vit que tout était en ordre, retourna l'écriteau devenu inutile, et rentra dans sa loge.

Une fois là elle gagna la petite pièce qui lui servait de cuisine, ouvrit un placard, en retira une assiette contenant un morceau de veau froid, déjà entamé et figé dans sa gelée, atteignit sur la planche du haut un litre de vin, et joignit le tout dans son panier aux emplettes faites chemin faisant.

Puis une nouvelle pensée sembla lui venir.

Elle prit le seau plein de coke, à côté de sa cheminée, et sortit de

nouveau de sa loge, dont une seconde fois elle ferma à clef la porte.

Puis entr'ouvant celle de l'épicière, dont la boutique, donnant sur la rue, avait une sortie sous la voûte :

— Madame Rousselot, fit-elle, vous seriez bien aimable de donner un coup d'œil de temps en temps à ma loge; je monte dans le couloir du *cintième* pour des réparations. J'en ai pour un petit moment.

— Comptez sur moi, madame Sarrazin! fit à travers l'entrebâillement la voix de l'épicière.

Rassurée, la concierge, son panier sous le bras et son seau de l'autre main, monta gaillardement les quatre étages qui la séparaient du logis des d'Ormilly.

Arrivée devant la porte, après avoir écouté un instant, elle frappa doucement.

On entendit les petits pas d'Arlette qui accourait lui ouvrir.

Marthe s'avancait lentement derrière sa fille.

— Pardon, madame Marthe, fit la brave femme devenue soudain timide, c'est encore moi, je ne vous dérange pas, au moins?

— Non, madame, pas du tout.

— C'était pour vous demander un petit service, si toutefois vous pouvez me le rendre.

— Un service!... à moi!...

M^{me} Sarrazin sentit le froid qui sévissait dans ce misérable logis, et elle frissonna sous sa pèlerine de faux astrakan.

— Oui! fit-elle, oh! un tout petit service. Voilà... Mon mari vient de me faire prévenir qu'un travail pressé l'empêchait de rentrer, comme à son ordinaire...

— Ah!

— Oui, et c'est bête à dire, mais je n'ai jamais pu m'accoutumer à savoir manger seule... Je n'ai de goût à rien... Impossible d'avaler un morceau tant je suis triste; et à mon âge rien n'est mauvais pour l'estomac comme de déranger ses habitudes. Alors, j'ai pensé, continua-t-elle avec quelque hésitation, si toutefois cela ne vous est pas importun, puisque vous ne travaillez pas... que peut-être vous voudriez bien me permettre de venir m'inviter chez vous...

— Vous inviter! fit Marthe rougissante... mais...

— Oh! rassurez-vous, j'ai apporté mon plat!... Il est là dans mon panier... Et, de cette façon, avec vous et la petite, qui babille si gentiment, je suis sûre de pouvoir manger tout à mon appétit, et vous m'aurez rendu un vrai... oui... vous pourrez le dire... un vrai service!...

Marthe, naturellement, ne fut pas dupe du délicat stratagème [de la

chère femme, mais elle comprit que, sous peine de la froisser, ou tout au moins de l'embarrasser cruellement, il fallait ne pas paraître avoir pénétré sa ruse.

Pourtant elle était toute émue et sentait des larmes mouiller ses paupières, devant l'ingéniosité de ce nouveau bienfait.

— Alors ! c'est entendu ! poursuivit « l'invitée ». Que vous êtes gentille !... Vous m'ôtez un fameux poids de sur l'estomac, allez !

— Ah ! madame ! fit la jeune femme, madame !...

Mais la concierge ne la laissa pas achever.

— Arlette va nous aider à mettre notre petit couvert ! dit-elle... Moi, pendant ce temps-là, je m'occuperai de notre fricot. Ça sera plus vite fait ; c'est qu'il n'est pas de bonne heure, savez-vous !...

Et, sans attendre la réponse de Marthe, elle passa dans l'étroite cuisine du ménage, où on entendit bientôt un remuement de casseroles, puis le grésillement alléchant de la viande qui commence à revenir dans la poêle, symptôme évident que le repas était en bonne voie.

En effet, quelques instants après, le couvert était mis dans la salle à manger, où un bon feu crépitait joyusement.

— Madame est servie ! dit la concierge, entrant en coup de vent, son plat fumant à la main.

— Oh ! comme ça sent bon, petite mère ! fit Arlette, réchauffée par la flamme du foyer et tapant gaiement ses petites mains l'une contre l'autre.

— Espérons que le goût sera comme l'odeur, fit M^{me} Sarrazin, et à table !

Marthe ne savait que dire. L'action si simplement l'exquise de cette femme aux allures grossières, au parler plébéien, la pénétrait de reconnaissance et presque d'admiration.

— Dame, vous savez, continuait M^{me} Sarrazin : je ne vais peut-être pas vous faire manger une cuisine bien fameuse ; nous avons chacun un *bistek*, une tranche de veau et des marrons.

— Des marrons !... Oh ! quel bonheur ! s'écria Arlette.

— Ah !... petite gourmande... tu les aimes, fit la brave créature, partant d'un sonore éclat de rire.

Positivement, elle était aux anges d'avoir si bien réussi.

Et, pendant tout le temps du repas, elle fut pleine d'attention, de prévenances, comme si réellement elle eût été fière que Marthe eut bien voulu la convier à sa table.

Elle soignait Arlette, la dorlotait avec une tendresse maternelle, lui coupant sa viande en morceaux menus, lui versant à boire, inquiète sans cesse que la petite ne trouvât pas bon ce qu'elle lui servait.

En même temps, elle entretenait la conversation, en faisant seule tous les frais, parlant de toutes sortes de choses, racontant et commentant les faits divers lus le matin dans son journal, n'arrêtant pas, afin que Marthe pût oublier un instant sa détresse et qu'il ne lui fut pas possible de formuler un remerciement.

Une fois le repas fini et la table desservie, elle voulut absolument laisser son seau, encore à demi rempli de coke, à M^{me} d'Ormilly.

Celle-ci protesta.

Tant de bontés la rendaient confuse.

Mais M^{me} Sarrazin insista.

— D'abord cela ne la gênait pas du tout, assurait-elle, puisque le coke ne lui coûtait rien; tous les locataires lui en donnaient, et une « voie » de bois aussi, chaque fois qu'ils en faisaient venir. Le matin même, elle avait reçu trois sacs de la blanchisseuse du rez-de-chaussée; c'était pour la remercier de lui avoir prêté une cave qui ne faisait rien...

Ce n'était donc pas du sien qu'elle donnait et il n'y avait pas seulement à la remercier.

Et quand, de nouveau, le feu ronfla gaiement dans la cheminée, qui, depuis longtemps, n'avait été à pareille fête, elle regarda si la lampe était pleine et l'emporta sous son tablier, pour l'emplir sans que personne la vît.

A demi assoupie sous la douce tiédeur qui régnait dans la chambre, Marthe rêvait.

Elle regardait la pendule et se demandait si son mari allait bientôt revenir.

Il lui tardait de savoir s'il avait réussi auprès de son ami de Bercy.

— Si Gérard pouvait avoir du travail, se disait-elle, le ménage serait sauvé; on pourrait donner un acompte à cet homme qui les avait saisis, et il attendrait un peu. Petit à petit, on le payerait tout à fait; et cette douce existence que, grâce à M^{me} Sarrazin, elle venait de revivre une heure, redeviendrait la leur définitivement et pour jamais!...

Arlette, heureuse, assise sur un tabouret, aux pieds de sa mère, regardait les petites flammèches bleuâtres qui sortaient du coke crépitant.

Elle tenait la main blanche de Marthe dans sa menotte et appuyait câlinement sa tête sur les genoux de la jeune femme.

Soudain, elle se leva d'un mouvement brusque et comme agissant sous l'impulsion subite des idées imprévues qui traversent parfois les cerveaux d'enfant :

— Au fait! j'oubliais, petite mère! fit-elle joyeusement. Il faut que je te montre...

— Quoi donc, ma chérie? fit Marthe gaiement.]

— Mais comme je lis bien!... Tu sais bien que m'man Sarrazin m'a appris...

— Oui!... oui! Tu me l'as dit!

— Tu vas voir comme je suis savante.

De l'œil, l'enfant chercha autour d'elle un livre, un journal ou un papier quelconque, mais elle n'en trouva point.

Enfin, sur la table son regard rencontra une feuille bleue, frappée d'un timbre, mi-partie imprimée et mi-partie manuscrite.

Elle s'en saisit et reprit sa place sur le tabouret, éclairée par le jour qui tombait de la haute fenêtre opposée à la cheminée.

— Tiens! écoute, fit-elle gentiment.

Et épelant un mot imprimé qui se trouvait en marge :

— *C, o, m, com... m, a, n, man... d, e, de... m, e, n, t, ment...!*
com... man... de... ment, prononça-t-elle de sa voix fraîche; qu'est-ce que ça veut dire, petite mère : *Commandement*?

Marthe, un peu distraite et toute heureuse de l'intelligence de l'enfant, répondit, sans se rendre compte :

— C'est un terme de justice! Mais continue...

La mignonne obéit, épelant d'abord et liant ensuite les syllabes :

— *L'an mil huit cent soixante-quinze... le cinq novembre, en vertu d'un jugement...*

La mère tressaillit.

Elle venait de reconnaître le papier sur lequel l'enfant s'essayait si gentiment à lire, et cette vue l'avait, soudain, replongée dans la désolation et le désespoir où, depuis si longtemps, elle se débattait vainement.

Non, non, la vie était décidément trop rude, et on n'en sortirait pas!...

Un flot de larmes lui monta aux yeux.

Arlette, absorbée par l'attention qu'elle portait à sa lecture, n'avait pas remarqué le chagrin de sa mère.

Elle allait poursuivre; Marthe l'arrêta.

— Non! dit Marthe, ne lis pas ça, c'est mal écrit.

— Mais je lis bien tout de même, dis, petite mère?... répliqua Arlette, fière du résultat.

— Très bien, ma chérie! reprit Marthe qui se leva pour atteindre un livre d'heures placé sur une petite étagère.

Tout à coup, elle poussa un cri et porta la main à sa poitrine.

— Qu'as-tu? fit l'enfant effrayée, tant ce cri traduisait une douleur intense, et courant à sa mère.

Marthe, défaite, vaincue par la souffrance, mais se raidissant contre le mal, s'appuya sur sa fille, tandis que sa main gauche comprimait les terribles battements de son cœur.

— Mère, dit Arlette, je t'en prie, parle-moi ! Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, rien... Ça va mieux... répondit la malheureuse presque sans voix, se traînant péniblement jusqu'au fauteuil.

— C'est encore ton cœur, n'est-ce pas ?

— Oui... Apporte-moi un verre d'eau.

L'adorable fillette courut à la cuisine et revint avec un verre plein.

— Il n'y a pas de sucre ! dit-elle.

— Il n'en faut pas... Maintenant, donne-moi ce petit flacon-là... sur le coin du buffet. Ah ! tu n'es pas assez grande ! continua Marthe, voyant qu'Arlette ne pouvait y atteindre.

— Si, tu vas voir, avec ma chaise. Là ! Regarde ! Le voilà !

Marthe ôta le bouchon, et, avec précaution, versa quelques gouttes dans le verre.

Puis, lentement, elle but.

— Ça te fait-il du bien ? questionna l'enfant qui suivait tous ses mouvements avec anxiété.

La mère sourit tristement.

— Oui, répondit-elle, c'est fini !... Surtout n'en parle pas à ton papa quand il rentrera.

Et elle embrassa sa fille avec une sorte de fièvre.

A ce moment, un bruit de pas se fit entendre sur le palier, et on frappa à la porte.

CHAPITRE III

CE BON M. MORISSET

C'était encore une fois M^{me} Sarrazin.

Mais elle était suivie d'un visiteur dont l'ombre se dessinait derrière elle sur le palier de l'escalier, où elle venait, en montant, d'allumer le gaz.

— Entrez, monsieur Morisset !... dit la concierge lorsqu'Arlette eut ouvert.

Et tandis que la jeune femme se levait pour recevoir l'arrivant :

— C'est ce bon M. Morisset, madame Marthe, fit-elle joyeusement.

Et comme celui-ci passait devant elle, pour saluer M^{me} d'Ormilly, M^{me} Sarrazin se glissa dans la cuisine et y déposa la lampe qu'elle avait rapportée, cachée sous sa pèlerine.

— Attendez, dit-elle, je vais vous faire de la lumière ! Ne vous dérangez pas.

La jeune femme, en entendant le nom du visiteur, avait brusquement senti son cœur tressaillir d'espoir.

Lorsque, une dizaine de jours auparavant, elle avait été emmenée chez lui, rue des Gravilliers, par M^{me} Sarrazin, afin de solliciter une place aux écritures pour son mari, M. Morisset l'avait reçue avec beaucoup d'affabilité.

— Je n'ai malheureusement rien pour le moment, lui avait-il dit, mais je penserai à votre demande, madame... Et dès que je pourrai trouver une occasion d'employer M. d'Ormilly, je vous préviendrai.

C'était donc une bonne nouvelle que cet homme apportait ; sans cela pourquoi serait-il venu ?

Elle avait offert une chaise, et quitté elle-même son fauteuil pour en prendre une de l'autre côté du guéridon qui la séparait du visiteur.

M. Morisset s'était assis, sa canne à pomme d'or entre ses jambes et son chapeau à la main.

La concierge apporta la lampe allumée et prit Arlette par la main.

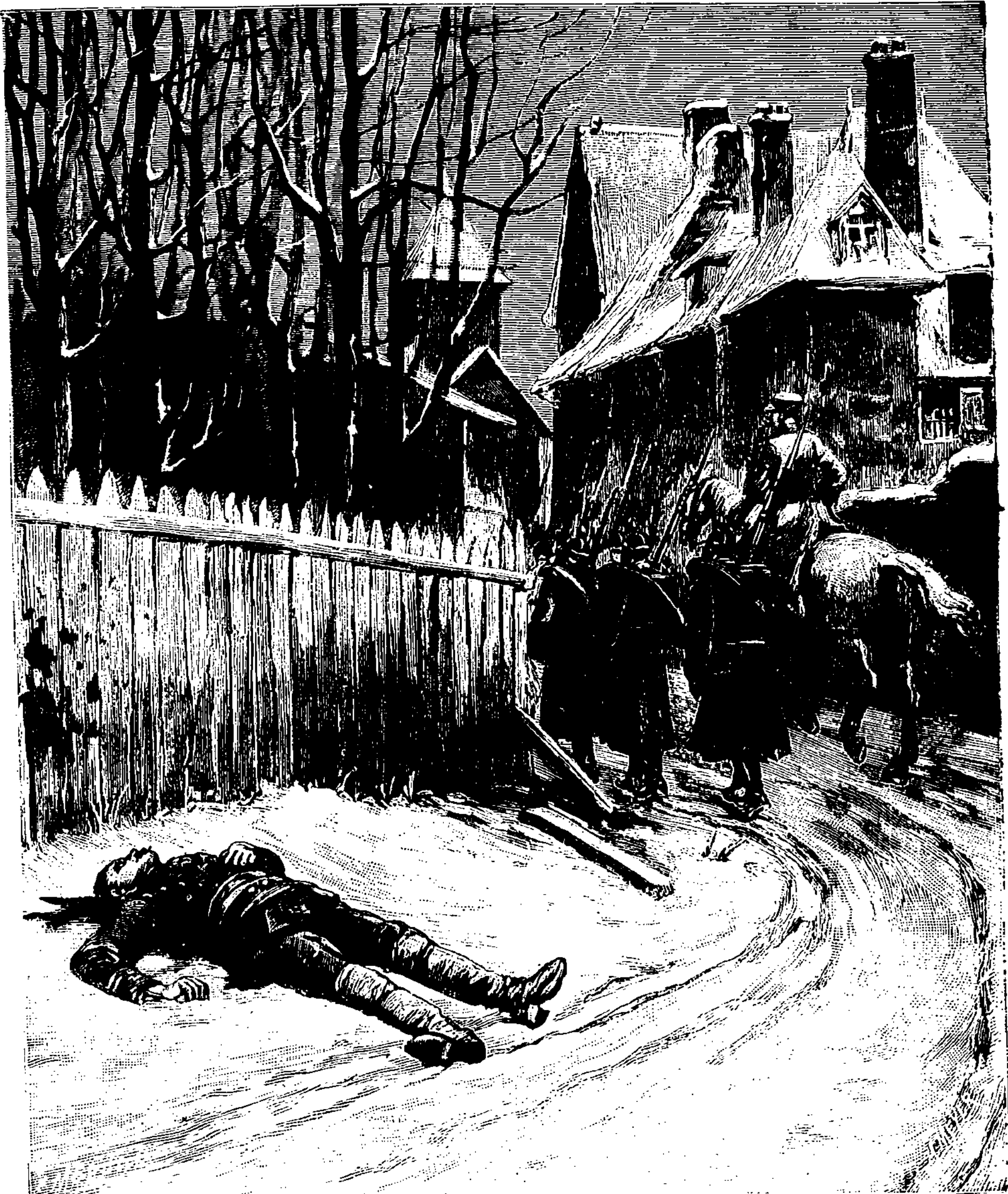
— J'emmène la petite, madame Marthe, j'ai justement ma petite nièce en bas... Elles feront une partie ensemble, tandis que vous causerez avec ce bon M. Morisset !

M. Morisset possédait une tréfilerie assez importante dans la rue des Gravilliers.

D'abord ouvrier dans une grande usine de Ribeaucourt, il était venu à Paris poussé par l'ambition ; et comme il était fort entendu dans sa partie, il n'avait pas tardé à trouver une place de contremaître dans une forte maison de clouterie du Marais.

Lorsqu'il eut quelques économies, car il gagnait assez gros et ne dépensait guère, il se maria avec la fille d'un restaurateur, et s'établit, ajoutant les douze mille francs de dot de sa femme à ce qu'il possédait, pour monter une fabrique de pointes.

Morisset avait prospéré, et aujourd'hui sa position était solide et bien établie sur la place.



Parmi les premiers qui furent passés par les armes, figurait leur chef. (P. 30.)

Dans le quartier, en outre, on l'estimait fort et on vantait très haut son obligeance et sa charité.

On citait en effet bien des malheureux qu'il avait obligés ou qu'il avait tirés de la misère, en les faisant travailler chez lui, car il avait un personnel nombreux tant en employés qu'en ouvriers et ouvrières.

Il était membre du Bureau de Bienfaisance de l'arrondissement, et il visitait les pauvres.

L'opinion publique, cependant, s'égarait singulièrement sur le compte du soi-disant philanthrope.

Un observateur quelque peu attentif, en faisant le relevé des obligés du négociant, eut d'abord fait cette double et singulière remarque que presque toutes les malheureuses sauvées par lui de la misère étaient jolies ou tout au moins avenantes, et que tous les pauvres diables auxquels il avait trouvé chez lui un emploi quelconque étaient toujours et invariablement mariés.

— Deux bonnes actions au lieu d'une à l'actif du digne homme ! eussent répliqué ses admirateurs, puisqu'en choisissant de préférence un ménage pour lui dispenser ses bienfaits, il préservait ainsi du dénûment une malheureuse de plus !

Mais en examinant les choses de plus près, l'observateur en question se serait sans doute aperçu, qu'à l'exemple de ses ouvrières, les femmes des employés du tréfileur étaient pour la plupart jeunes et jolies.

Et s'il avait pu forcer la discrétion de celles-ci, il aurait bientôt conclu de leurs confidences que la bienfaisance du négociant ne reposait peut-être pas sur des bases aussi désintéressées que se le figuraient les commères, et même les autorités constituées du quartier.

Il aurait vite apparu alors que le tréfileur de la rue des Gravilliers ne se servait de la charité que comme d'un manteau pour abriter le moyen de satisfaire ses passions et ses vices.

Si les maris qu'il employait étaient rétribués, — et assez maigrement — ce que le négociant payait en eux, c'étaient surtout les services de leurs femmes !

Celles-ci, en effet, pour assurer la situation du ménage, étaient contraintes de courber docilement la tête devant les caprices et les désirs amoureux qui faisaient du « notable commerçant » un sultan au petit pied, jetant quotidiennement le mouchoir parmi ce singulier et économique sérail.

Parler, divulguer la honte et l'infamie du misérable, c'était l'expulsion du mari, — et de nouveau le désespoir et la faim !

Sans compter que le quartier tout entier se serait levé en masse pour flétrir et vouer à la malédiction publique, l'ingrat calomniateur de « ce bon monsieur Morisset. »

Tel était l'homme chez qui, aveuglée comme tout le monde par l'hypocrisie du personnage, l'excellente M^{me} Sarrazin avait conduit M^{me} d'Ormilly.

En voyant arriver Marthe, Morisset avait aussitôt jeté sur elle un

ardent regard de convoitise, et la beauté de la jeune femme avait subitement allumé en ses chairs de brûlants désirs.

Oui ! Pour elle il ferait quelque chose !...

Obliger une comtesse, qui ne résisterait certainement pas plus longtemps que les autres à lui prouver de façon concluante sa reconnaissance, cela flattait ce rustre !... C'était un morceau de roi pour ce paysan !

Et il était venu. Il était là !

Le visage noyé dans la pénombre produite par l'abat-jour de la lampe, le tréfileur regardait Marthe en dessous.

Elle, timide et humble, osait à peine lever les yeux.

— J'ai réfléchi, madame, commença-t-il lentement ; car, lors de votre visite je ne voyais pas du premier coup comment arriver à trouver une place pour M. d'Ormilly chez moi, où j'ai déjà trop d'employés. Mais, après ce que M^{me} Sarrazin m'avait dit de votre mérite, je tenais à faire quelque chose pour vous...

— Je vous remercie bien vivement de votre bonté, monsieur, prononça Marthe, le bonheur au cœur.

— Vous n'êtes pas heureuse, n'est-ce pas ? demanda M. Morisset avec intérêt.

— Hélas ! non, exhala l'infortunée en un soupir.

— Et naturellement la misère est plus dure à subir quand on n'y est pas habitué. Vous étiez riche autrefois, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Et M. d'Ormilly a tout perdu ?

— Tout, absolument tout !

Le faux philanthrope questionnait avec bonté, sans apparence de curiosité malsaine, en homme dévoué qui tient à se rendre compte pour mieux proportionner son bienfait à l'infortune à laquelle il va venir en aide.

Il paraissait hésiter, comme s'il avait peur d'être indiscret, semblant prêt sans cesse à arrêter des confidences trop intimes, et provoquant ainsi habilement à les faire.

Et Marthe, confiante, se laissa aller peu à peu à conter timidement sa douloureuse histoire, tandis que le misérable l'observait, la scrutait pour ainsi dire, qu'il détaillait minutieusement en lui-même sa ravissante beauté, supputait la taille, fouillait la gorge, que la misère et la maladie avaient respectée, et se disait déjà, en songeant à tous ces trésors cachés :

— Adorable !... Divine !... Elle sera à moi !

Marthe d'Ormilly était née à La Martinique où son père, M. de la Chesnaye, qui était trésorier général, mourut en laissant pour toute fortune son cautionnement déposé dans les caisses de l'État.

Marthe avait alors quinze ans à peine.

L'orpheline et la veuve étaient encore abîmées dans leur douleur, quand un nouveau malheur fondit sur elles, un procès intenté par des parents éloignés de M. de la Chesnaye au sujet du partage d'une terre que l'on avait possédée autrefois dans la colonie, et qui provoqua la mise sous séquestre du cautionnement.

En 1869, — le procès était alors engagé depuis deux ans, — M^{me} de la Chesnaye et sa fille durent venir à Paris pour le suivre et en hâter la conclusion. C'est dans ce voyage que Marthe connut le comte Philippe d'Ormilly et son fils Gérard, qui étaient des petits-cousins de sa mère.

Les deux jeunes gens s'aimèrent bientôt.

Gérard d'Ormilly n'avait pu voir, sans en être frappé, la radieuse beauté de sa cousine, et il demanda sa main.

Le comte d'Ormilly s'opposa d'abord à ce mariage, car M^{me} de la Chesnaye, qui venait de perdre son procès en dernière instance, demeurait à peu près sans fortune, réduite à de petites rentes qui n'eussent été suffisantes que pour vivre modestement en province.

Mais Gérard aimait Marthe de toutes les forces de son âme ; il persista et il arriva à fléchir son père qui, touché enfin par la captivante beauté et l'exquise douceur de la jeune fille, ainsi que par l'amour profond et sincère des deux jeunes gens, consentit à leur union.

Le comte Philippe d'Ormilly était un homme d'un caractère droit, énergique, mais quelque peu fantasque.

Sa fortune avait été largement ébréchée dans des entreprises agronomiques pour lesquelles il avait fait des dépenses considérables.

Il avait pressenti depuis longtemps que l'avenir de l'agriculture dépendrait de la réussite de nouveaux procédés de culture, que l'on demanderait pour la plupart aux découvertes nouvelles de la chimie, et il se livrait à des recherches patientes, dont il faisait ensuite l'application sur des terres qu'il possédait dans les Ardennes, où il était en outre propriétaire de bois superbes, dont les coupes seules suffisaient à lui assurer un magnifique revenu.

Quelques mois après le mariage de Gérard et de Marthe, la guerre franco-allemande avait éclaté !

Un des premiers engagés volontaires fut le jeune vicomte d'Ormilly

qui dut, pour rejoindre son corps, laisser à Paris, avec M^{me} de la Chesnaye, sa jeune femme déjà enceinte.

Philippe d'Ormilley ne pouvait pas rester insensible aux dangers courus par la Patrie.

Il employa une partie de ce qu'il possédait à lever et à équiper à ses frais un corps de francs-tireurs recrutés autour de ses terres et à la tête duquel il se mit, pour faire à l'armée allemande cette guérilla sans merci qui amena les odieux vainqueurs à tant d'effroyables cruautés, à de si horribles représailles.

Philippe d'Ormilley, à la tête de ses hommes, harcelait les Prussiens en de savantes embuscades et réussissait souvent à déconcerter leurs opérations, ou à entraver leur marche.

Un soir, au retour d'une expédition, il apprit qu'un corps bavarois devait opérer sa jonction dans les environs avec l'armée que commandait le prince Frédéric-Charles, et qui était en marche sur Sedan.

Pour cela les Bavares devaient traverser les immenses forêts des Ardennes, et c'est là que le comte d'Ormilley les attendait avec ses quatre cents braves.

Né dans le pays, ne l'ayant pour ainsi dire jamais quitté, chasseur acharné, il connaissait à merveille la topographie de cette région, et il lui était facile de surprendre dans leur marche les ennemis auxquels cette contrée hérissée de bois et d'obstacles naturels de tous genres était au contraire inconnue.

Sur ces entrefaites, une nouvelle d'une exceptionnelle gravité parvint au comte.

Cédant à l'appât du lucre et grisés par la promesse d'une grosse somme, des paysans, des traîtres indignes du nom de Français, s'étaient constitués les guides des envahisseurs.

Pour faciliter la route des Bavares et leur indiquer nettement le chemin à suivre à travers l'inextricable dédale des défilés ardennais, ils avaient marqué les arbres sur tout le parcours que devait d'abord éclairer l'avant-garde, précédant de quelques étapes l'armée entière.

Dans cette terrible conjecture, le père de Gérard n'hésita pas.

La jonction des deux corps ennemis devait avoir pour résultat l'écrasement des forces françaises groupées sous les murs de Sedan.

Il pouvait peut-être, par un sacrifice généreux, prévenir ce désastre.

Philippe n'écouta que son patriotisme et commanda à ses hommes de mettre le feu à ses bois.

En un instant l'incendie s'éleva.

La flamme ravagea tout, et vingt-quatre heures plus tard, une lande

inculte et noircie s'étendait à perte de vue à la place où s'élevaient ces superbes futaies de sapins et de chênes.

C'était la ruine complète de ce héros modeste qui s'était dévoué pour la Patrie, et ajouta bientôt à ce sublime sacrifice celui de sa vie.

En effet, furieux de leur déconvenue, les ennemis se réunirent pour écraser la poignée d'hommes qui venait d'entraver un instant leur marche victorieuse.

Assaillis par des forces vingt fois supérieures, les francs-tireurs ardennais furent écrasés sans merci, et ceux qui tombèrent aux mains des Prussiens furent impitoyablement fusillés.

Parmi les premiers qui furent passés par les armes, figurait leur chef, le comte Philippe d'Ormilly.

Peu de temps après, pendant l'horrible période du Siège de Paris, M^{me} de la Chesnaye mourut, et Marthe demeura seule.

Gérard qui avait été blessé et fait prisonnier à Reichshoffen, ne revint de captivité, la guerre terminée, qu'au moment où elle allait donner le jour à sa fille, à la petite Arlette.

Le jeune comte et sa femme se trouvaient à peu près ruinés.

De la fortune que son père lui avait léguée, Gérard ne recueillit que quelques propriétés, entièrement ravagées par la guerre, n'ayant plus à peu près que la valeur du sol et qui, dans cet état de dévastation, se vendirent naturellement fort mal.

Il n'obtint du gouvernement qu'une indemnité dérisoire et tardive.

Cependant Gérard d'Ormilly aurait peut-être pu tirer de ces bribes éparses, non pas une fortune, mais au moins une modeste, très modeste aisance, s'il n'avait, pour son malheur, rencontré un de ses camarades d'enfance, Richard Morlaines, qu'il avait perdu de vue depuis de nombreuses années, et sur les conseils duquel il plaça tout ce qui lui restait dans une affaire de sucreries que venait de constituer son ami retrouvé.

En deux ans, le peu que Gérard possédait encore était perdu.

La faillite des Raffineries-Nouvelles avait été déclarée, laissant un passif considérable, et Richard Morlaines en fuite avait passé à l'étranger.

Le désastre était absolu, définitif, irréparable.

C'est alors que le jeune ménage était venu demeurer dans cette maison de la rue Pavée-au-Marais, au fond de ce quartier où au moins personne ne les connaissait.

Gérard s'était mis alors à chercher une place, mais les semaines, les mois s'écoulaient sans qu'il parvînt à la trouver.

On vivait en se dépouillant petit à petit de tout ce qui avait une

valeur quelconque, des bijoux d'abord, qui furent portés au Mont-de-Piété, puis, une fois cette ressource épuisée, des quelques bibelots artistiques que l'on avait conservés, des meubles inutiles, jusqu'à ce que tout y eût passé.

Enfin, Gérard put, sur la recommandation d'un ami de son père qu'il retrouva, entrer comme employé au Ministère de l'Instruction publique.

Il gagnait cent cinquante francs par mois. On pouvait vivre avec cela.

Marthe, elle aussi, aurait volontiers travaillé si elle l'avait pu; mais elle souffrait d'une maladie de cœur qui s'était déclarée à la suite des tortures morales endurées depuis quatre ans, et sa faiblesse ne lui permettait pas d'entreprendre le moindre ouvrage.

Mais quand la fatalité s'acharne après une proie, elle ne l'abandonne pas si aisément.

Le chef du bureau dans lequel travaillait Gérard d'Ormilly était un nommé Louchard.

C'était un ancien instituteur qui avait dû renoncer à l'enseignement par suite d'un inguérissable bégaiement, et que la protection d'un recteur d'Académie auquel sa famille rendit autrefois quelques services, avait fait arriver à ces fonctions.

Laid, disgracié de la nature à tous les points de vue, cet homme était aussi hideux au moral qu'au physique; son âme n'était pétrie que d'envie et de méchanceté, comme s'il avait dû s'en prendre à toute la société des infirmités qui le rendaient odieux et ridicule.

Du jour où d'Ormilly fut mis au nombre de ses subordonnés, ce fut à ce nouveau venu que l'indigne Louchard s'attaqua, envieux de sa distinction, de sa naissance, de son nom, de sa prestance même, comme si Gérard lui avait volé tous les dons physiques et intellectuels dont la nature avait comblé le jeune homme et avait été si avare envers lui-même.

Bientôt, à l'instigation de ce grotesque dont les autres employés redoutaient la haine et les sourdes manœuvres, toute une averse de vexations, d'avaries, d'humiliations s'abattit sur le malheureux et ne tarda pas à lui rendre l'existence absolument insupportable.

Il usa d'abord de patience, et endura ces épreuves avec toute la force d'âme et la ténacité dont il était susceptible.

Puis, à bout de longanimité, il essaya de réagir contre les hostilités auxquelles il était en butte chaque jour; mais il se brisa contre la coali-

tion de son tyrannique entourage, secrètement encouragé et excité par la partialité ou l'indifférence affectée de Louchard.

Alors la vie devint impossible pour l'infortuné en cet enfer, tellement qu'il dut renoncer à une lutte inégale, dans laquelle tout ce qu'il avait de plus cher, jusqu'à l'honneur de son nom, jusqu'à la réputation de sa femme, était impitoyablement souillé.

Il quitta le Ministère et s'occupa de chercher du travail ailleurs.

Gérard frappa courageusement à toutes les portes. Mais la malechance le poursuivait.

Les personnels étaient partout au complet; on diminuait les effectifs au lieu de les augmenter, tant les affaires allaient mal, et dans bien des bureaux on ne remplaçait même pas les partants.

Et puis on semblait se défier des capacités de ce gentilhomme, que sa naissance et sa fortune passée paraissaient n'avoir pas créé pour le labeur, comme ceux qui, dès l'âge adulte, ont eu à lui demander leur pain quotidien.

Gérard s'adressa à des agences, dont il trouva les adresses dans les annonces des journaux et où on le berna en lui faisant verser, sous de chatoyantes promesses, des sommes modiques peut-être, mais importantes cependant pour celui aux yeux de qui chacune d'elles représente la vie des siens pendant un ou même plusieurs jours.

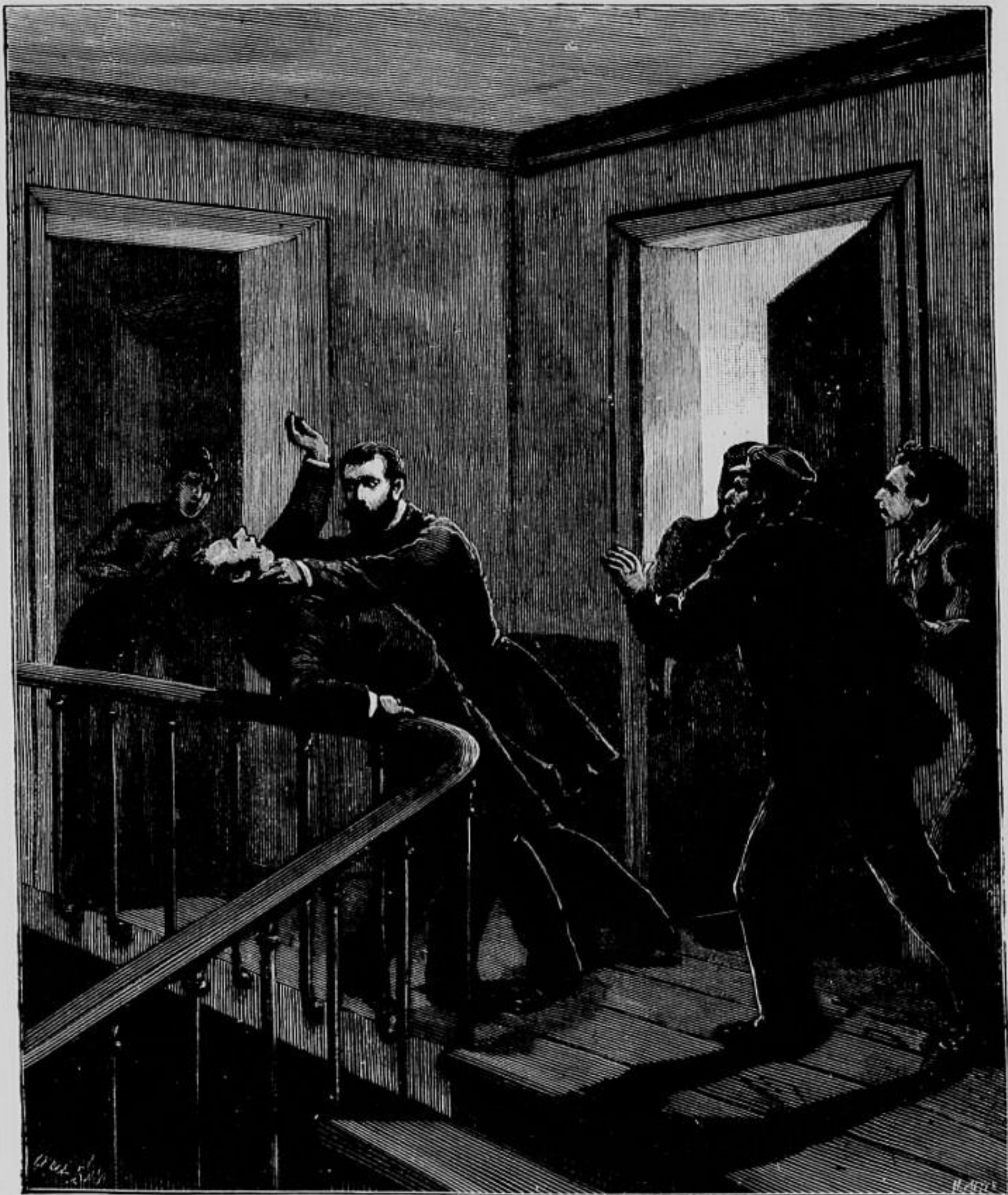
Il lisait les *Petites Affiches* et courait à tous les endroits où l'on demandait des employés, trouvant toujours le poste occupé depuis la veille, ou se heurtant à quelque besogne, pour laquelle il fallait une pratique ou des capacités spéciales qui lui manquaient.

Alors ce fut, dans le logement de la rue Pavée-aux-Marais le dénûment complet, la misère noire, épouvantable, désespérée, la misère qui conduit à la folie ou au suicide.

Sans l'excellente M^{me} Sarrazin, sans la présence et le sourire de la petite Arlette, — le seul rayon de soleil de cette vie de ténèbres, — il y a longtemps que les deux époux auraient allumé un boisseau de charbon, ou se seraient précipités du haut d'un pont dans la Seine, pour en finir!

A mesure que la pauvre Marthe avançait dans cet émouvant récit de ses douleurs, M. Morisset manifestait une commisération et une sympathie qui croissaient à chacune des stations de ce lamentable calvaire.

Elle avait tout dit, confiante et expansive, trompée par l'intérêt dont elle se voyait l'objet, comme si elle se remettait tout entière entre les mains de cet homme, de qui la vie de son enfant, celle de son mari et la sienne allaient dépendre.



Il l'avait renversé sur la rampe. (P. 39.)

— Alors, demanda le tréfileur, M. d'Ormilly cherche toujours une place?

— Hélas! oui, monsieur, toujours, répondit Marthe. Aujourd'hui encore il est allé à Bercy chez un ami dont il a découvert hier l'adresse... C'est un négociant en vins qui, pense-t-il, pourra peut-être l'employer aux écritures... Mais nous avons si peu de chance...

— La chance va revenir, insinua le faux philanthrope d'une voix

onctueuse, puisque je vais m'occuper de votre mari. J'ai été ému par le récit que vous m'avez fait et croyez, ma chère dame, que je ne serai pas insensible à votre malheur!...

— Dieu a donc enfin pris pitié de nous!

— Voyons, que sait faire M. d'Ormilly? questionna M. Morisset. Il a reçu une brillante éducation, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Dans le commerce, l'instruction des collèges, du grec, du latin, de la géométrie, de l'algèbre, est un fatras qui ne sert pas à grand chose. Mais votre mari connaît-il un peu la comptabilité... la tenue des livres?

— M. d'Ormilly est très intelligent, et sa bonne volonté, sa reconnaissance pour vous lui donneront, soyez-en sûr, un zèle qui le rendront apte à bien des choses.

— A-t-il une jolie plume?

— Il écrit assez bien.

— Je le crois sans peine, mais est-ce une écriture commerciale? Cela ne fera rien, je me hâte de vous le dire, car si je veux faire quand même quelque chose, c'est parce que je m'intéresse à lui... à vous surtout. La femme, dans un ménage, est toujours la première victime, celle qui a le plus à souffrir dans les crises douloureuses de l'existence. L'homme se tire généralement d'affaire ou à peu près. J'ai appris cela, voyez-vous, mon enfant, au contact de toutes les misères à côté desquelles j'ai passé ou qu'il m'a été donné de soulager.

M. Morisset avait pris une voix douce, un accent pénétrant, et il accompagnait ses phrases de gestes sobres, quelque peu protecteurs, pendant que ses regards, brillants de convoitise, ne quittaient pas l'adorable visage de Marthe.

CHAPITRE IV

LE MARI

— Tout ce que vous avez ici est donc saisi? continua-t-il en jetant un regard autour de lui.

— Oui, monsieur, tout.

M. Morisset se leva, afin d'aller examiner de plus près le cartel Louis XV suspendu au mur.

— Très jolie, cette petite pendule, fit-il.

Mais au lieu de reprendre sa place de l'autre côté de la table, il vint s'asseoir dans le fauteuil que Marthe occupait avant qu'il n'arrivât, et qui était placé à côté d'elle.

Sans faire attention à cet habile mouvement tournant, par politesse, M^{me} d'Ormilly recula un peu sa chaise.

M. Morisset ne parut pas s'en apercevoir.

— Allons, tout cela va changer d'ici peu, dit-il d'un ton bonhomme. On trouvera même moyen de vous conserver ces objets auxquels vous attachez sans doute un grand prix... Des souvenirs de famille, n'est-ce pas?

— Presque tout ce qui nous reste vient, en effet, du père de mon mari ou de ma mère, répondit Marthe.

— Eh bien! vos créanciers ne les vendront pas, c'est moi qui vous le promets.

La joie allumée par cette espérance brillait déjà dans les noires prunelles de la ravissante créole.

Tout bas, elle adressait des actions de grâces au Seigneur qui l'avait secourue dans sa détresse.

M. Morisset se rapprocha quelque peu d'elle, par une légère impulsion qu'il donna à son fauteuil, comme pour s'asseoir mieux à son aise.

Il poursuivit :

— Demain, je causerai avec votre mari et je verrai à quoi je puis l'employer... car je lui donnerai de l'ouvrage chez moi, c'est une affaire convenue... Je veux faire ça pour vous.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit la mère d'Arlette, de compatir si généreusement à notre position.

— Qui n'en serait ému? répondit le tréfileur d'une voix absolument paternelle. Il faudrait n'avoir réellement pas de cœur pour voir souffrir une femme telle que vous, alors qu'on peut lui venir en aide. Vous êtes née pour être heureuse, ma chère enfant, et le bonheur est encore fait pour vous... si vous savez comprendre ce qu'il faut faire pour le mériter!

Dans son honnête ingénuité, Marthe ne remarqua pas le changement que la voix du faux philanthrope avait subi, en prononçant ces derniers mots.

Elle répondit simplement :

— Ah! si cela ne dépend que de moi, monsieur...

— De vous seule, interrompit M. Morisset en se rapprochant encore dans un mouvement semblable au précédent. N'est-ce pas parce que je vous ai vue, lorsque vous êtes venue chez moi, que, sans vous connaître, je me suis intéressé à votre sort?... Si je suis ici aujourd'hui, si j'ai

résolu d'employer votre mari; bien que je n'aie, je vous l'assure, nullement besoin d'aucun employé nouveau, n'est-ce pas uniquement pour vous rendre service?

Elle allait le remercier encore, ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance...

Mais il ne la laissa pas parler.

— Maintenant que je connais votre triste histoire, poursuivit le tréfileur presque sans interruption, ma résolution est prise...

Il ouvrit un portefeuille bourré de billets de banque qu'il montra dans un mouvement assez naturel, en ayant l'air de chercher une carte pour prendre des notes.

— Voyons, dit-il en écrivant, deux cents francs par mois, pour commencer, cela vous ira-t-il?

— Oh! monsieur, dit la femme de Gérard, c'est le salut!

— Si ça va bien.... si vous comprenez ce que je fais pour vous, si vous êtes bien persuadée que je ne veux que votre bien, vous n'aurez pas à vous plaindre, vous verrez!...

M. Morisset referma son portefeuille et reprit :

— Ma pauvre enfant, vous devez souffrir horriblement de cette existence?

— Grâce à vous, monsieur, je n'y songerai bientôt plus! répondit Marthe.

— Je le veux ainsi... Oui, je veux vous faire oublier tout ce que vous avez supporté! Je veux vous remettre au rang que vous méritez d'occuper... Au lieu de ce logement misérable, ajouta-t-il, avec un geste de pitié, qui ne peut que perpétuer en vous les souvenirs d'un passé douloureux, je veux vous installer dans une demeure plus confortable, plus gaie...

Puis, avançant sa main, il prit entre ses gros doigts l'étoffe de la robe de la jeune femme, et, frôlant son genou, sans avoir l'air d'y prendre garde, il poursuivit :

— Vous dépouillerez ces guenilles indignes de vous, car la femme doit être toujours belle et parée...

Brusquement, en l'entendant parler ainsi, Marthe, qui avait déjà tressailli à son contact, eut pour la première fois une intuition, — bien qu'encore confuse et vague, — des desseins coupables du négociant.

Gênée, mal à l'aise, elle se recula.

Puis une réflexion se fit dans son esprit. Elle s'imagina s'être trompée, se reprochant même sa pensée mauvaise, prête à n'attribuer le geste de

cet homme qu'à un manque, assez compréhensible, de savoir-vivre, à une grossièreté naturelle de parvenu, que la fortune n'avait pas policé.

Mais soudain, elle rencontra les regards chargés de passion du misérable et ses lèvres frémissantes de désirs.

Elle baissa les yeux, honteuse et interdite, sous la brûlure de cette démonstration dont l'effronterie bannissait toute équivoque.

L'indigne personnage, habitué aux capitulations faciles, prit sans doute ce mouvement pour un encouragement tacite, car de nouveau sa main exploratrice s'approcha de la jeune femme, se dirigeant maintenant vers son corsage, tandis qu'il disait :

— C'est comme ce costume défraîchi, d'une mode disparue ! Il est indigne de votre beauté !...

« Il faut aussi des bracelets à ces jolis bras, ajouta-t-il en y posant audacieusement la main.

— Monsieur !... s'écria Marthe effrayée, se reculant subitement.

Mais il se leva, et lui saisissant les poignets qu'il porta à ses lèvres sans qu'elle eut le temps de résister :

— Nous mettrons des bagues à ces doigts de fée, ajouta-t-il, et à ce cou des colliers de reine...

En même temps, il essaya d'enlacer la taille flexible de la jeune femme.

M^{me} d'Ormilley, pâle, effrayée, eut la force de le repousser et d'échapper à son étreinte et elle allait appeler au secours, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup.

Gérard parut.

Gérard d'Ormilley revenait bien triste, ayant éprouvé une déception nouvelle.

A Bercy, il avait trouvé les bureaux et les chais de son ami fermés. Il s'était informé et il avait appris que la maison avait fait de mauvaises affaires.

Alors il avait erré longtemps le long des quais de la Seine, suivant les interminables grilles de l'entrepôt qui vont de Bercy à Charenton, roulant dans son esprit de lugubres pensées, et lentement, d'un pas automatique, il était revenu chez lui.

Il avait la mort dans l'âme en voyant que rien ne lui réussissait, et en songeant que dans sa maison, à cette heure-là même, sa femme et sa fille manquaient de tout.

Comme il passait, la concierge l'avait aperçu.

— Monsieur Gérard! monsieur Gérard! s'était-elle écriée. Votre petite mignonne est ici!

— Bonsoir, petit père, fit Arlette, tandis que Gérard l'enlevait dans ses bras pour l'embrasser.

— Vous avez l'air tout triste? dit M^{me} Sarrazin. Ça n'a donc pas marché comme vous vouliez avec votre ami de Bercy?

— Non, répondit le jeune homme d'une voix sombre.

— Eh bien! ne vous désolez pas, ajouta l'excellente femme de sa voix la plus consolante. Il y a chez vous quelqu'un qui va vous tirer de la peine... M. Morisset, ce brave homme de la rue des Gravilliers dont je vous ai parlé, et qui fait tant de bien? Pour sûr il vient pour vous employer chez lui!... Montez vite, vous le verrez!

Marthe, épouvantée, s'était élancée vers son mari.

Elle se jeta dans ses bras, lui nouant ses mains autour du cou, cachant son visage contre la poitrine du jeune homme en disant :

— Gérard!... oh!... Gérard, cet homme!...

Le comte en avait assez vu pour comprendre.

Il se dégagea de l'étreinte de sa femme, et menaçant, terrible, hors de lui, il s'avança vers Morisset.

— Vous êtes un misérable! s'écria-t-il, dans un furieux élan d'indignation.

Lâchement, le tréfileur avait reculé, blême de peur en présence du mari, du vengeur.

Il balbutiait quelques mots inintelligibles.

— Que me voulez-vous?... Vous vous trompez!...

— Misérable!... répéta Gérard. Sortez d'ici!

Et avec une force décuplée par la fureur, il saisit le négociant par le bras et le fit pirouetter en le poussant vers la porte.

De livide qu'il était, Morisset avait senti son visage s'empourprer sous la colère et le dépit de son échec.

— Laissez-moi! clama-t-il encore. Mais vous êtes fou...

Le comte le tenait au collet et se préparait à le jeter au dehors.

— Gérard! mon ami!... supplia Marthe en s'attachant à lui, saisie de frayeur à la pensée du scandale qui allait résulter.

— Je veux faire justice de cet infâme! vociféra d'Ormilly encore plus exaspéré en sentant que le tréfileur se débattait.

— Vous êtes fou, vous dis-je!... répéta Morisset qui parvint à se dégager et cherchait à s'esquiver. Je ne sais pas ce que vous voulez

dire!... Qu'est-ce que vous croyez donc?... Que vous imaginez-vous que je faisais ici?

Attirés par le bruit, des locataires du palier et de l'étage inférieur, qui rentraient chez eux après leur travail, s'étaient groupés à l'entrée du petit couloir et examinaient curieusement la querelle.

Leur présence enhardit Morisset qui continua en haussant la voix :

— J'étais venu dans votre intérêt, sollicité par vous-même, pour vous tirer de la misère... poursuivit-il. Je suis connu, moi, monsieur!... Connu et estimé dans le quartier!...

— Non! On ne vous connaît pas, cria Gérard. On ne sait pas que sous le couvert d'une prétendue bienfaisance, vous vous introduisez dans les familles pour y suborner les femmes... Partez! mais partez donc, vous dis-je, ou je ne répons plus de moi!

Tremblante, Marthe suivait son mari, s'attachant à lui, essayant de le retenir, le suppliant, tandis que, sans l'entendre, celui-ci pourchassait Morisset, qui reculait jusqu'à l'escalier au milieu des curieux dont les rangs s'écartaient pour lui faire place.

— Cet homme est insensé!... s'écria le tréfileur qui fut réellement saisi de peur devant la fureur grandissante du comte.

Et s'adressant à tous, sentant le besoin de justifier sa conduite :

— Tenez, voilà ce que c'est que de faire du bien! balbutia-t-il... Et c'est la récompense que l'on en retire! Voilà un homme perdu, criblé de dettes, saisi par ses créanciers, dont tout sera vendu dans deux jours... un paresseux qui laisse mourir de faim sa fille et sa femme, parce que monsieur est noble et que monsieur ne trouve pas le travail digne de lui!... Il préfère faire des dupes!...

— Taisez-vous! hurla Gérard qui avait peine à se retenir. Taisez-vous!... Et allez-vous-en!

Morisset, heureux de sentir le jeune homme atteint par ses traits empoisonnés, continuait de plus belle :

— Il est jaloux, ce monsieur! Et moi qui venais pour secourir ce meurt-de-faim, il a cru que j'en voulais à sa femme... Une pécore!

Il n'acheva pas. Gérard s'était élancé, l'avait saisi à la gorge et avec une vigueur dont son apparence chétive n'aurait pas donné l'idée, il l'avait renversé sur la rampe en criant :

— A l'hypocrisie vous ajoutez l'insulte!... C'en est trop!

On dut s'interposer.

Des voisins se joignirent à Marthe et arrachèrent le tréfileur, qui suffoquait à l'étreinte de son adversaire.

Ils le dégagèrent et le poussèrent vers l'escalier, hors de l'atteinte de Gérard.

Mais en s'éloignant, le visage convulsé par la fureur et par la haine, le tartufe gronda cette menace :

— Vous ne savez pas l'ennemi que vous vous êtes fait en moi ! Du mari aussi bien que de la femme je me vengerai !...

CHAPITRE V

TRIO DE COQUINS

Parmi les locataires qui avaient été témoins de cette scène, se trouvait un jeune homme d'une trentaine d'années, au visage pâle, aux joues et au menton parsemés d'une barbe rare, vêtu assez misérablement d'un costume râpé et d'un chapeau haut roussi par le soleil et les averses.

Il remontait l'escalier quand la querelle avait commencé, et, placé au premier rang des curieux, il n'en avait pas perdu un seul mot, écoutant de toutes ses oreilles, et paraissant y prendre un intérêt singulier.

C'était un voisin des d'Ormilley, habitant sur le même palier une chambre contiguë à leur logement.

Il se nommait Désiré Montlaurier.

On disait dans le quartier qu'il était médecin, parce qu'on savait qu'il avait quelquefois donné des soins à des malades, et qu'on avait vu chez le pharmacien une ordonnance signée par lui.

En réalité, Montlaurier avait bien fait quelques études à la Faculté de médecine, mais il n'était pourvu d'aucun diplôme.

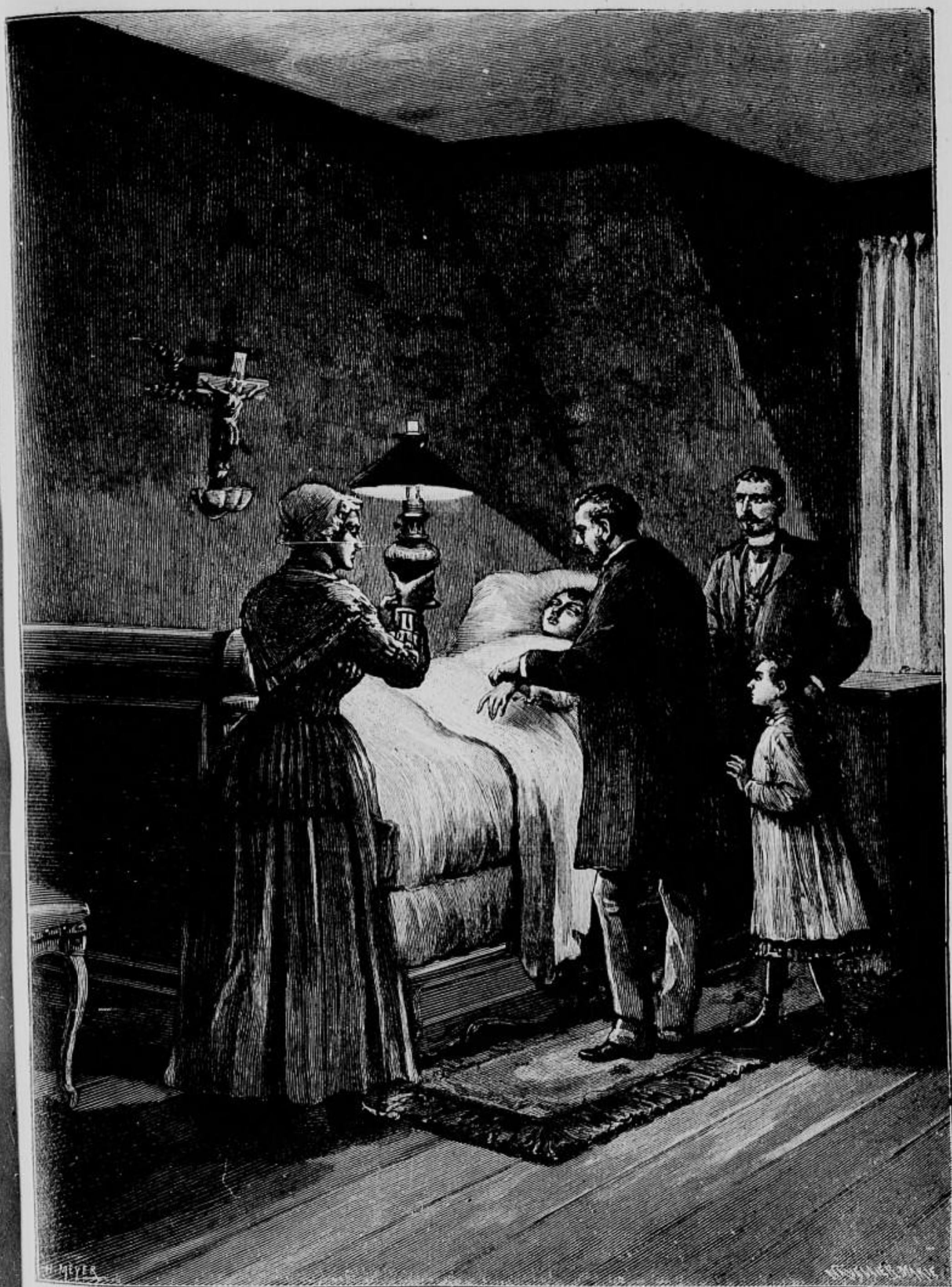
Ce n'était pas qu'il fut inintelligent ou incapable, au contraire, mais il avait préféré la vie oisive, les plaisirs et la débauche, au travail sérieux, et il n'avait pas pu parvenir au terme de ses examens.

Adossé au mur pendant la dispute, il en suivait attentivement toutes les péripéties, observant surtout le visage de Gérard, comme s'il cherchait à le pénétrer, à fouiller en lui, à lire jusqu'au fond de la pensée du jeune homme.

Quand celui-ci, reconduit et encouragé par quelques voisins, eut regagné son domicile et que la porte du triste logis se fût refermée sur lui et sa femme, le prétendu docteur grimaca un sourire :

— Allons !... On ne m'avait pas trompé ! murmura-t-il en regagnant sa propre chambre. Au dernier degré de la misère !... Affamé !... C'est bien là l'homme qu'il nous faut !...

MAM'ZELLE MISÈRE



Montlaurier s'était approché du lit et avait pris le poignet de la malade. (P. 46.)

Cependant Morisset descendait, très vexé et absolument furieux de ce scandale.

Il proféra encore quelques menaces contre ces gens qu'il voulait obliger et qui le traitaient de la sorte, se méprenant sur ses intentions ; car il éprouvait le besoin de fournir quelques explications, afin de se donner une contenance, sentant bien qu'il n'avait pas eu précisément le beau rôle dans cette affaire aux yeux des nombreux témoins qui y avaient assisté.

Il fit même à sa façon le récit de ce qui s'était passé, sur le palier du deuxième étage, où il rencontra M^{me} Sarrazin, qui, prévenue du scandale, se rendait chez les d'Ormilley avec la petite Arlette.

— Ah ! on m'y prendra encore à vouloir obliger des gens que je ne connais pas, dit-il en terminant. Mais ça ne se passera pas comme ça !... Il entendra parler de moi, M. le comte *de la Dèche*, ce fainéant qui laisse crever sa femme de faim et de misère... Il croyait que j'en voulais aux beaux yeux de sa comtesse !... Non, mais avez-vous idée de ça ?... Heureusement que je suis connu !... On se reverra, allez !... Oui !... Oui, on se reverra !

Et le tréfileur s'éloigna tandis que M^{me} Sarrazin, très ennuyée de son rôle en songeant que c'était elle qui avait conduit Marthe chez lui, balbutiait quelques excuses d'autant plus embarrassées que l'excellente femme ne savait pas au juste ce qui s'était passé.

Elle monta ensuite avec l'enfant qu'elle s'efforçait de rassurer en lui disant que ce n'était rien, un malentendu sans doute...

Petit à petit, les gens qui encombraient les paliers et l'escalier s'étaient retirés en faisant leurs commentaires, échangeant leurs impressions, et cancanant à plaisir, les uns soutenant M. Morisset, les autres de l'avis de Gérard...

Cette affreuse scène avait fait le plus grand mal à Marthe.

Sa nature impressionnable et son corps débilité par la maladie, avaient reçu une trop rude secousse.

Une crise terrible avait éclaté.

En rentrant chez elle, elle ne pouvait plus se soutenir et elle dut s'appuyer sur son mari pour ne pas défaillir.

— Qu'as-tu ? interrogea anxieusement Gérard en la soutenant.

La malheureuse ne put répondre.

De sa main, elle désignait son cœur, et ses yeux noirs s'agrandissaient dans une effrayante expression de douleur.

Affolé par sa pâleur, Gérard la transporta sur le fauteuil ; il la voyait perdre lentement connaissance.

Il l'appelait des noms les plus tendres, l'embrassait et essayait vainement de la secourir.

Rien autour de lui pour l'aider dans sa tâche douloureuse.

Le petit flacon qui avait soulagé quelques instants plus tôt la malade était vide, et il n'y avait pas une goutte de vinaigre dans la burette.

Seul, encore bouleversé par la scène violente qui venait de se passer, l'infortuné perdait complètement la tête.

Il eut cependant l'idée d'aller chercher un verre d'eau dont il aspergea légèrement le visage de Marthe, et imbibait un mouchoir qu'il lui appliqua sur les tempes.

M^{me} Sarrazin, qui arriva à cet instant, se joignit à Gérard, et tandis que la petite Arlette, prosternée aux genoux de sa mère, baisait la main froide et moite de l'infortunée en pleurant et en l'appelant, l'excellente concierge courut chez un locataire voisin et revint bientôt apportant du vinaigre dans une tasse.

On en donna à respirer à Marthe, qui bientôt fit un mouvement. Elle ouvrit les yeux, et revint lentement à elle, au milieu des baisers de sa fille et de son mari.

Mais la pauvre femme ne devait pas être quitte ainsi envers la terrible maladie qui la torturait et venait d'être si subitement aggravée.

De violentes douleurs la brisaient ; et ses tempes et son visage étaient inondés d'une sueur froide, provoquée par les souffrances qui la torturaient.

— Il faut la coucher, dit M^{me} Sarrazin. Elle sera bien mieux dans son lit.

Aidée par Gérard, elle déshabilla la jeune femme et la transporta dans le lit qu'elle chauffa avec une bassinoire qu'elle était allée chercher dans sa loge.

Mais on ne pouvait s'en tenir là.

Ni Gérard, ni la concierge ne savaient exactement ce qu'il fallait faire pour soulager la chère malade ; le concours d'un médecin était indispensable.

Gérard courut lui-même chercher celui du quartier, le docteur Courvoisier, qu'il connaissait, et qui avait déjà donné des soins à Marthe. Il demeurait rue de Rivoli, à quelques minutes de la rue Pavée-au-Marais.

Pendant ce temps, M^{me} Sarrazin ne quitterait pas la malade. Cela ne la dérangeait pas, assurait-elle, car son mari, revenu de son travail, surveillait la loge.

Une nouvelle déception attendait Gérard.

Le docteur Courvoisier était absent ; il était parti le matin même pour Nice, appelé par un de ses riches clients dont la situation s'était subitement aggravée et qui avait voulu l'avoir auprès de lui.

Que faire?

L'infortuné n'osait pas demander l'assistance d'un autre praticien, sachant trop bien qu'il ne possédait pas un sou pour payer ses visites.

Il revint lentement, sombre, désespéré par son impuissance, sentant bien que des soins éclairés et immédiats étaient indispensables à Marthe dont, en quelques instants, ce mal affreux pouvait le priver à jamais, s'il n'était rapidement conjuré.

Une fois de retour, il dit l'infructueux résultat de sa visite, et accablé, perdant la tête, se laissa tomber sur une chaise, auprès du lit de celle qu'il aimait tant, en proie à une horrible prostration.

— Ne te tourmente pas ainsi, dit la malade d'une voix faible, voyant son martyre. Je me sens mieux... Tu sais bien, ces crises ne durent pas... Il n'y aura pas besoin du doct...

Elle ne put achever. Sa voix s'éteignit et, de nouveau, ses yeux se fermèrent.

— Marthe!... appela Gérard d'Ormilly d'une voix creuse, se levant comme poussé par un ressort. Marthe!... Marthe!

Il lui avait pris la main. Il tâtait son front froid et humide

— Marthe!... Mon Dieu! Ne pouvoir rien faire pour la secourir!... Ah! malédiction! criait le désespéré dans un affreux sanglot.

Arlette pleurait en s'attachant à la concierge et en répétant :

— Petite mère!... pauvre petite mère!

— Attendez! fit M^{me} Sarrazin frappée d'une idée soudaine.

Elle venait tout à coup de songer qu'à deux pas, dans la maison même, se trouvait un homme dont les soins pouvaient sauver la malade, Montlaurier, qu'elle croyait médecin et qu'elle n'appelait même jamais autrement que M. le docteur.

— Ne vous désolez pas ainsi, dit-elle; je vais vous en trouver un, moi, de médecin, un de nos locataires qui est là, à côté... Il s'y entend, il a soigné bien des personnes que je connais, il ne me refusera pas de venir... Ayez confiance, mon pauvre monsieur Gérard... Nous la sauverons, votre petite dame!...

Et détachant Arlette qui l'étreignait :

— Ne pleure pas, ma mignonne, ajouta-t-elle. Reste là avec petit père... Je reviens tout de suite.

Elle sortit.

— Marthe!... ma bien-aimée! continuait Gérard en essayant vainement de ranimer sa chère malade. Ah! Dieu ne m'accablera pas en permettant que je te perde!... Marthe!...

Montlaurier était chez lui.

Mis au courant de ce qui se passait, il n'hésita pas un seul instant.

— Comment donc, madame Sarrazin, dit-il, le médecin doit son concours à tous... Qu'importe l'argent, quand le devoir commande. Venez... Je vous suis.

— Pardieu ! murmura-t-il en lui-même, tandis qu'il prenait son chapeau et sa trousse... Voilà qui tombe à merveille... Et j'aurais commandé cette maladie qu'elle ne serait pas venue plus à propos pour seconder mes projets !

Il suivit la concierge qui l'introduisit en disant, toute heureuse d'avoir aussi bien réussi :

— Tenez, monsieur d'Ormilley, voilà votre voisin, M. le docteur Montlaurier... un digne homme, qui s'y entend au moins aussi bien que M. Courvoisier, allez !

— Monsieur... fit Gérard en s'inclinant.

Montlaurier s'était approché du lit et avait pris le poignet de la malade, cherchant les pulsations de l'artère.

M^{me} Sarrazin tenait la lampe pour l'éclairer.

— C'est une syncope due à une affection cardiaque, prononça le prétendu docteur.

Il demanda :

— Y a-t-il longtemps que madame est dans cet état ?

— Non, monsieur, répondit Gérard, quelques minutes seulement...

— Mais c'est la seconde fois que cette pauvre dame s'évanouit depuis tantôt, ajouta la concierge. Nous venions à peine de la faire revenir à elle en lui faisant respirer du vinaigre...

Montlaurier avait déjà sorti de la poche de sa redingote sa trousse, dans laquelle il prit un minuscule flacon bouché à l'émeri, et, rajustant son lorgnon, il plaça la fiole sous les narines de la jeune femme, après avoir enlevé l'oreiller pour lui mettre la tête basse.

L'effet ne tarda pas à se produire.

Le sang revint lentement au cerveau.

Les lèvres décolorées de Marthe s'agitèrent en un faible mouvement.

Son visage reprit quelque chaleur, elle rouvrit les yeux et promena autour d'elle un regard vague.

Montlaurier continuait ses soins en la frictionnant avec la paume de la main, et il parvint enfin à lui faire recouvrer complètement ses sens.

— Là, fit-il, ça y est !... C'est fini.

Et se détournant du lit, à voix basse, il dit à Gérard :

— Seulement, il ne faut pas vous dissimuler, monsieur, que l'état de

madame est grave, très grave... Elle peut, dans une de ces crises, vous rester entre les mains. Est-ce que ces syncopes sont fréquentes?

— Non, monsieur; mais, comme on vous le disait, elles se multiplient malheureusement depuis quelque temps, répondit le comte.

Alors, tandis que M^{me} Sarrazin et Arlette demeuraient auprès de la malade, Montlaurier attira d'Ormilly dans la salle à manger pour l'entretenir de ce qu'il y avait à faire.

Il demanda :

— Vous avez sans doute consulté un médecin?

— Oui, monsieur, répondit Gérard, le docteur Courvoisier... mais il n'est pas à Paris en ce moment.

— Je le connais. Il a prescrit un traitement, n'est-ce pas?

— Hélas! puisque vous connaissez notre position, il faut bien que je vous l'avoue... Nous n'avons pas toujours pu acheter les remèdes ordonnés...

— Ah! voilà qui est malheureux, fit Montlaurier avec un accent de pitié, car dans une affection comme celle-ci, il y a des précautions indispensables... Sans ça, je vous l'ai dit, je ne pourrai répondre de rien...

— Mais, dites, monsieur, dites, que faut-il?... Pour la sauver, je ferai tout ce qui sera nécessaire!... Je trouverai les moyens, allez... Il y a encore là un peu de digitale, que le docteur Courvoisier avait ordonnée, pour prendre par gouttes dans un demi-verre d'eau, lorsque les douleurs apparaissent ou lorsque les palpitations sont trop vives...

— La digitale est un excellent agent, prononça doctoralement Montlaurier, mais ce n'est pas un curatif: ce n'est qu'un auxiliaire du traitement qui seul peut être efficace. Il faut que je vous prescrive une potion à la vératrine et à l'aconit, que madame devra prendre par cuillerées à café d'heure en heure, très régulièrement.

Il écrivait en parlant, et formulait son ordonnance sur une feuille de papier que Gérard avait placée devant lui :

Il ajouta :

— En même temps, il faut agir sur l'appareil digestif et sur les organes sécréteurs, afin de faciliter la circulation du sang.

Montlaurier écrivait encore de nouvelles prescriptions.

— A la teinture de digitale pure, il faut substituer la digitaline éthérée, qui est beaucoup plus efficace.

Et regardant le malheureux que torturait déjà l'épouvante de cette dépense impossible à faire, il reprit :

— Tout cela est indispensable. Les affections du cœur sont toujours très sérieuses, surtout quand elles sont arrivées, comme celle-ci, à cette

période aiguë... Il faut faire donc rigoureusement tout ce que je vous ai indiqué là, en même temps que vous devrez observer la plus grande exactitude dans l'administration des médicaments.

Il se leva.

— Du reste, ajouta Montlaurier au moment de se retirer, avec la plus franche cordialité, je vous prie d'user de moi sans scrupule. Nous sommes voisins, je demeure porte à porte avec vous ! N'hésitez donc pas à m'appeler, je vous en prie... Je compatis à votre malheur, monsieur d'Ormilley, croyez-le, et mon concours absolu vous est acquis !

Le misérable avait su prendre l'accent de la compassion la plus sincère.

Gérard, confus, pénétré de reconnaissance, lui prit la main et la serra en balbutiant des remerciements.

Sur le seuil, Montlaurier ajouta en montrant sa porte :

— Je demeure là !... si madame a une nouvelle crise, appelez-moi, je vous en prie... Du reste, je reviendrai demain pour constater l'effet de mon traitement.

— Merci, monsieur... Encore une fois, merci !

— Surtout, faites au plus tôt ce que je vous ai dit : il y a urgence.

Et tandis qu'il mettait la main sur le bouton de sa porte, le prétendu docteur ajouta à part lui :

— Maintenant qu'il a eu recours à moi une fois, je le tiens !

CHAPITRE VI

LA CRÉMERIE DES DÉSESPÉRÉS

Montlaurier ne rentra pas chez lui.

A peine la porte de Gérard fut-elle refermée qu'il descendit.

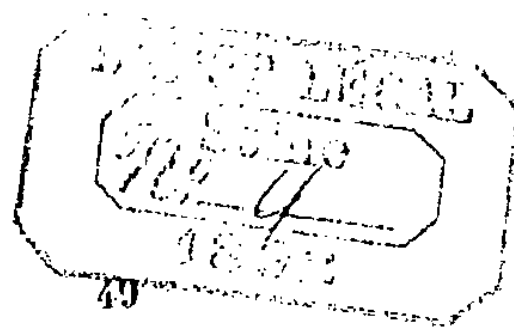
— Il faut que je vois Fléchard sans tarder, murmura-t-il, et que je lui dise que j'ai trouvé l'homme qu'il nous faut.

Il traversa la petite place que l'on désigne sous le nom de « Pointe Rivoli », prit la rue des Nonnains-d'Hyères et passa le pont Marie.

Arrivé dans la rue Saint-Louis-en-l'Île, le prétendu docteur se dirigea vers une crèmerie à la devanture verte, dont les vitres étaient garnies de rideaux de mousseline empêchant de voir à l'intérieur.

Il entra.

Cette crèmerie, que rien ne distinguait des établissements similaires,



Il y avait pour eux, au fond de la salle, en une partie séparée par une demi-cloison, une table spéciale... (P. 50.)

était le rendez-vous d'un certain nombre de pauvres hères faméliques, sans ouvrage et sans emplois, qui y prenaient leurs repas d'une façon assez intermittente.

Cette partie de la clientèle n'apparaissait, en effet, qu'aux époques difficiles de l'existence, pour disparaître de nouveau lorsqu'elle était un peu plus heureuse.

C'étaient des hommes et des jeunes gens, de vingt à quarante-cinq

ans dont la plupart, bohêmes de toutes les professions et de tous les métiers, plus amoureux de l'indépendance que du travail, presque toujours en quête d'un emploi nécessaire pour vivre, ne tardaient pas, une fois qu'ils avaient eu la chance d'en trouver un, à le quitter ou à s'en faire chasser pour inconduite ou paresse, tant les habitudes d'oisiveté contractées pendant leurs longs chômages étaient devenues chez eux une seconde nature.

Ils revenaient alors à la crémérie, décavés, misérables, et jusqu'à ce qu'ils eussent mis la main sur une nouvelle situation, ils vivaient là, à crédit.

Il y avait pour eux, au fond de la salle, en une partie séparée par une demi-cloison, une table spéciale, *la table d'hôte des désespérés*, comme un d'entre eux l'avait appelée, avec son menu économique : un ordinaire, un demi-setier, un légume et un morceau de fromage.

Ceux qui trouvaient du travail payaient l'arriéré et disparaissaient.

Ils étaient immédiatement remplacés par d'autres, comme eux, à bout de ressources et sans emplois.

La Crémérie des Désespérés était à peu près vide à cette heure avancée de la soirée.

Il n'y avait, à une table près de la porte, qu'un homme et une femme qui avaient achevé leur frugal repas et se préparaient à s'en aller ; et au fond, dans l'arrière-salle dont nous avons parlé, deux hommes qui jouaient au piquet, le mari de la crémère et l'individu que, précisément, Montlaurier avait désigné sous le nom de Fléchard.

La patronne, à son comptoir, lisait les faits divers et les feuilletons dans son journal.

En voyant la porte s'ouvrir, elle leva les yeux et reconnut Montlaurier, qu'elle salua :

— Bonsoir, monsieur le docteur.

— Bonsoir, madame Antoine ! répondit-il.

— Vous venez voir votre ami ?... Il est justement là avec M. Antoine qui font leur partie.

— Merci.

Montlaurier traversa la salle.

Fléchard, qui s'était déjà retourné en reconnaissant sa voix, lui tendit la main lorsqu'il fut près de lui, et aussitôt, poursuivant sa partie :

— Vingt-cinq, du pique, dit-il en jetant une carte, vingt-six, vingt-sept, la dernière vingt-huit, et dix, trente-huit ! A vous à faire.

Puis, à Montlaurier qui venait de s'asseoir après avoir serré la main de M. Antoine :

— Tu permets? demanda-t-il en inscrivant son point sur une ardoise. Il n'y en a pas pour longtemps : je joue pour quinze.

— Oui, oui, joue donc !

Le père Antoine battit les cartes épaisses et grasses, donna à couper et distribua.

Mais, à peine Fléchard eut-il pris ses cinq cartes d'écart en échange de celles qu'il venait de jeter :

— Inutile d'aller plus loin, dit-il, vous avez perdu ! Je suis premier en cartes et j'ai quatorze de femmes, quatrième majeure en trèfle, tierce au roi et trois as. Ça y est-il ?

Il étala son jeu pour montrer ce qu'il venait d'annoncer.

— Ça y est ! Je suis roulé, dit le crémier.

Et s'adressant à Montlaurier :

— Ça va toujours, docteur? demanda-t-il.

— Mais oui, pas mal, merci.

— Qu'est-ce que je vais vous offrir? C'est moi qui ai perdu, je régale !

— Ah ! Alors, répondit Montlaurier en riant, ce que vous avez de meilleur.

— Une fine.

— Oui !... Mais de la vôtre, n'est-ce pas ?

— Bien entendu.

Fléchard était premier clerc chez M^e Dorlotin, huissier, rue d'Arcole, à quelques pas de Notre-Dame.

Il y avait cinq ans qu'il était dans cette étude où il était entré en qualité de « saute-ruisseau » avec la grave mission de porter les actes à l'enregistrement ou à domicile.

Il passa ensuite expéditionnaire, clerc d'audience, et arriva enfin aux fonctions de premier clerc, fonction qui, assurément, ne lui valait pas des appointements bien considérables, à en juger par sa mise qu'il n'arrivait à faire convenable qu'à grand renfort de propreté, mais qui, du premier janvier à la saint Sylvestre, restait uniformément la même, une sorte de veston-pardessus, flottant trop ample autour de ses flancs osseux.

Benjamin Fléchard était un des habitués de la crèmerie de la mère Antoine, mais il en était le client le plus sérieux, le plus régulier, payant exactement après chaque repas la petite dépense qu'il avait faite.

Il en connaissait toute la clientèle, et chaque fois qu'un personnage

nouveau y arrivait, il l'étudiait avec soin, s'informait habilement sur son compte, et arrivait ainsi, en deux ou trois jours, à le connaître à fond, à savoir exactement quelles étaient sa position et ses ressources.

Un intérêt que nous ne tarderons pas à connaître, le poussait à ces investigations, et c'est ce même intérêt qui l'amenait chaque jour à la Crèmerie des Désespérés.

Benjamin Fléchard formait, avec son ami Montlaurier, le contraste le plus complet qu'il fut possible d'imaginer.

Le clerc d'huissier était d'assez petite taille, mince, fluet. Il avait le visage glabre, anguleux, grimaçant et complètement rasé. Ses cheveux, d'un blond tirant sur le jaune, étaient plats et collés sur son front; et sa voix lente, traînarde, à l'accent faubourien, dénotait aux premières paroles qu'il prononçait un véritable enfant de Belleville.

Le « médecin » de la rue Pavée-au-Marais était au contraire de taille moyenne, grassouillet et replet dans tous ses membres. Il avait la main fine et les doigts potelés, le visage plein, le teint frais et fleuri, et un perpétuel sourire sur les lèvres. Sa barbe brune, comme ses cheveux naturellement ondulés, était tenue courte et taillée en pointe. Ses yeux noirs brillaient pleins d'intelligence et d'astuce derrière les verres d'un lorgnon d'écaille. Enfin il était habillé le plus convenablement qu'il lui était possible et ne portait que des chapeaux de haute forme, soigneusement entretenus à grands renforts de coups de fer.

Lorsque le père Antoine eut servi les verres de cognac qu'il baptisait fine champagne, il se retira discrètement, sachant que les deux amis se réunissaient fréquemment chez lui pour causer d'affaires.

Alors tandis que Fléchard, qui avait compris que Montlaurier avait quelque chose d'intéressant à lui apprendre, l'interrogeait du regard, celui-ci dit à demi-voix, en se rapprochant de lui :

— J'ai notre homme !

— Vraiment!... Et où l'as-tu découvert ?

— Chez moi, dans la maison que j'habite, dans le logement voisin du mien.

— Et tu es sûr que c'est bien l'individu que nous cherchons.

— Absolument sûr. Tu sais ce que nous a dit Santenac ?

— Oui : « Un homme absolument à bout de ressources, réduit au dernier degré de la misère, mais avant tout et en même temps un homme honnête, car avec un coquin nous courrions le risque d'être roulés. » Est-ce cela ?

— Mon paroissien répond de point en point au programme, répondit Montlaurier, et du reste tu dois le connaître?

— Moi!

— Oui. C'est ce comte d'Ormilley, contre qui ton patron, M^e Dorlotin, a instrumenté dernièrement, et qui a été saisi...

— Ah!... c'est lui!

— Nous ne pouvions mieux trouver, mon cher! Juges-en! Une femme jeune et charmante, malade au point de ne pouvoir lui être d'aucune utilité, une ravissante créature, d'ailleurs, qu'il adore et pour laquelle il doit être capable de faire les plus grands sacrifices!... Une fillette de cinq ans jolie comme l'amour, que le malheureux aime de toutes ses forces et pour laquelle il serait capable de vendre sa chair, s'il trouvait un Shylock pour la lui acheter... Voilà les deux leviers qui le pousseront à sortir de la misère par n'importe quelle issue habilement ouverte sous ses pas.

— Oui, oui, fit Fléchard qui calculait en écoutant. Peut-être?...

— Avec cela, pas de travail! poursuivit Montlaurier, car je me suis renseigné auprès de la concierge, une brave femme qui a pris les d'Ormilley en pitié, à cause de l'enfant. Impossible de trouver une situation quelconque! Plus un sou à la maison! Tout ce qui avait une valeur est vendu ou engagé depuis longtemps, le reste est saisi par ministère de ton honorable patron; enfin un homme *a quia*, absolument au bout du rouleau!... Plus rien, littéralement rien! Ils ne vivent en ce moment que des charités de la concierge.

— Très bien!

— Et la situation, déjà pas mal corsée avec la femme sérieusement malade, l'enfant qui demande à manger, le père qui ne gagne pas un sou, cette situation peut devenir épouvantable du jour au lendemain...

— Si nous savons nous y prendre!... Et nous saurons!... fit Fléchard avec un sourire qui découvrit ses dents de loup... Mais comment as-tu découvert tout cela?

Montlaurier raconta alors ce qui venait de se passer dans la maison de la rue Pavée-au-Marais, et la chance heureuse qu'il avait eue lorsque, ayant déjà compris par la scène qui avait eu lieu sur l'escalier que le comte d'Ormilley était peut-être l'homme qu'il cherchait, la concierge l'avait introduit dans la place pour donner ses soins à la jeune femme.

— C'est alors, acheva-t-il, que j'ai vu de près cette misère, d'autant plus poignante, mon cher, qu'elle frappe des gens qui ont jadis joui du bien-être le plus complet et possédé une véritable fortune!... Tu comprends donc avec quelle hâte, avec quelle joie cet homme, stimulé par l'ardente

affection qu'il porte à sa femme et à son enfant, saisira le moyen de les sauver, lorsqu'une occasion magnifique, absolument sûre, se présentera à lui !

— Oui !... oui !... c'est possible ?...

— Dis donc que c'est certain !... Va, nous pourrions chercher longtemps avant de trouver quelqu'un qui fasse mieux notre affaire que ce d'Ormilly. Il est absolument le type que Santenac a rêvé.

Fléchard avait écouté avec la plus grande attention le récit de son ami.

— Je crois que tu as raison, lui dit-il, et, d'après ce que tu me dis, nous devons pouvoir tenir le bonhomme, pieds et poings liés, à notre discrétion... Il n'y a donc pas à hésiter ! Viens ! Allons trouver Santenac.

— Sera-t-il chez lui ?

— Onze heures, fit le clerc d'huissier en regardant la pendule de la crèmerie, oui, il est chez lui.

Et les deux amis sortirent immédiatement, après avoir serré la main de M. Antoine et souhaité un cordial bonsoir à M^{me} Antoine, qui commençaient à accrocher les volets de leur devanture.

CHAPITRE VII

PLAN DE CAMPAGNE

Fléchard et Montlaurier marchaient rapidement en continuant à échanger quelques phrases.

Ils traversèrent la Seine et gagnèrent au plus court la rue de Rivoli, pour s'engager ensuite, à la hauteur du Louvre, dans la rue Saint-Honoré, où habitait celui dont ils avaient parlé.

Le hasard les servit à merveille, car ils arrivèrent devant la maison en même temps que Santenac.

Celui-ci donnait le bras à une jolie femme brune, au type italien fortement accentué, sa maîtresse, avec laquelle il venait de passer la soirée au concert.

Santenac était un assez beau garçon de trente-cinq ans environ, grand, bien découplé, très correctement vêtu, et gardant dans toute sa personne cette distinction que l'éducation et la naissance sont seules capables de donner.

Il appartenait, en effet, à une famille de petite noblesse du Périgord, et s'appelait en réalité Georges de Santenac.

Mais les apparences seules pouvaient faire croire que le hobereau périgourdin jouissait de quelque aisance, — et c'était la raison pour laquelle autant dans sa mise que dans sa vie il prenait, pour les sauver, les précautions les plus minutieuses. En réalité, le vicomte de Santenac ne possédait plus pour toutes ressources que les modestes appointements qu'il recevait en sa qualité d'employé au Ministère des Finances.

Cependant il avait possédé autrefois une petite aisance; mais dans son désir de jouir vite, il n'avait pas tardé à la dissiper follement aux courses, sur les tapis verts des tables de jeux et dans tous les endroits où l'on brûle sa vie, sa fortune et quelquefois aussi son honneur.

A peu près ruiné, il était parvenu à se marier, dans son pays, avec une jeune orpheline d'excellente famille qui lui avait apporté une dot convenable. Mais la fortune de sa femme n'avait pas fait long feu entre ses mains de jouisseur let de prodigue, et il était de nouveau à bout de ressources lorsque M^{me} de Santenac mourut, peu de temps après avoir donné le jour à un garçon.

Des parents se chargèrent de l'enfant, et Santenac, sans s'occuper davantage de son fils, vint à Paris, en quête, disait-il, d'une situation qu'il pensait obtenir aisément, grâce à ses relations.

En effet, à Paris, il avait retrouvé un ancien ami de son père, le baron de Kerlor, qui, connaissant sa détresse, le prit en qualité de précepteur de son fils Emmanuel, un enfant de douze ans, né d'un premier mariage.

M. de Kerlor, quoique âgé d'une cinquante d'années, s'était remarié depuis peu, ébloui par la beauté, fasciné par les beaux yeux d'une femme pour laquelle il s'était épris de cette passion folle qui s'empare souvent du cœur des vieillards.

C'est dans un atelier de peintre, sur les hauteurs de Montmartre, où elle posait en qualité de « modèle pour l'ensemble », que le vieux baron, allant y voir un tableau remarqué par lui à une Exposition de peinture, avait connu Bianca Savelli, la jeune Italienne dont il avait fait la nouvelle baronne de Kerlor.

Produit de l'amour d'une d'un bohémien du Tyrol qui avait disparu même avant sa naissance, la jeune Bianca avait été élevée misérablement dans son pays par sa mère, jusqu'au jour où celle-ci avait compris qu'elle possédait dans la beauté de sa fille une fortune que l'âge lui permettait maintenant d'exploiter.

Elles étaient alors parties toutes deux, à pied, se dirigeant vers Paris,

ce harem du monde, où convergent toutes les jolies filles que l'ambition a mordues et que les scrupules ne tracassent point, dans le but malheureusement trop commun d'y monnayer leur beauté.

Elles avaient mendié tout le long de la route, dans les fermes, aux grilles des châteaux, vivant d'aumônes et de rapines, couchant dans les granges ou sous les hangars, cheminant péniblement, mais soutenues par l'espoir, et rêvant, sur la misérable couche de paille que la bonté d'un paysan leur accordait, de palais princiers, de bijoux royaux, de jeunes gens, — ou même de vieillards, — mettant aux petits pieds de Bianca toutes les somptuosités, tous les luxes, tous les raffinements de l'existence.

Bianca, avec ses dix-sept ans, possédait cette beauté diabolique des gitanes qui, lorsqu'elles sont belles, le sont à damner, à déshonorer, à ruiner de toutes les manières les malheureux qu'elles ont affolés.

Sans la sévère vigilance de sa mère, qui comptait formellement pour elle sur quelque haute destinée, lue sans doute dans les arcanes de son tarot, elle ne serait certainement pas arrivée à l'atelier du peintre Heurteville, et moins encore à poser sur son front la couronne du baron de Kerlor, car, à peine les deux Italiennes furent-elles installées dans un de ces sordides hôtels du quartier Saint-Victor, où logent pêle-mêle tout ce que l'Italie déverse sur Paris de musiciens ambulants, de marchands de statuettes et de modèles, que Bianca avait été enlevée par un étudiant du quartier qui en avait fait la plus délicieuse de ses maîtresses.

Mais Bettina veillait sur sa fille et ne la quittait pas plus que son ombre.

C'est elle qui, sur la recommandation d'un de ses compatriotes, professeur de violon et d'accordéon pour jeunes mendiants, l'arracha à ses amours et la présenta chez le peintre de la rue des Abbesses, où la jeune fille posa d'abord les madones, puis les nymphes et les dryades.

Le baron de Kerlor la trouva là, un jour qu'il était venu acheter un tableau religieux destiné à la paroisse dans laquelle sa femme avait été enterrée, et, émerveillé de sa beauté troublante, il en devint éperdument amoureux.

Bettina Savelli reconnut en lui l'étranger que les pratiques cartomancienes lui avaient annoncé et elle s'interposa.

Sa fille était sage et elle ne voulait la donner que « pour le bon motif. »

Après quelques mois d'une attente, pendant laquelle rien ne put fléchir la sévérité des principes de cette excellente mère, le baron, complètement affolé par la passion sénile qui s'était emparée de lui, consentit à tout ce qu'exigeait la bohémienne, et il épousa Bianca.



Il faillit tomber à la renverse devant le spectacle inattendu qui s'offrit à ses yeux. (P. 58.)

Le mariage eut lieu sans apparat, et Bettina fut renvoyée en Italie avec une somme qui lui aurait permis de goûter le fruit de ses habiles calculs, si elle n'était pas morte peu de temps après.

Un an plus tard le baron de Kerlor revenait de Bretagne où il était allé surveiller la vente de quelques propriétés.

Ses affaires avaient été terminées plus tôt qu'il ne l'espérait, et dans

son anxiété de revoir la femme qu'il adorait, il avait voulu lui faire la surprise de ce retour imprévu.

Il était minuit environ quand il arriva devant son hôtel de la rue Notre-Dame-des-Champs. Levant la tête, il fut surpris de voir de la lumière dans la chambre de la baronne.

Croyant qu'elle était indisposée, il se rendit précipitamment auprès d'elle, et il faillit tomber à la renverse devant le spectacle inattendu qui s'offrit à ses yeux.

Bianca, à demi déshabillée, étendue sur une chaise longue, était entre les bras de Georges de Santenac, tous les deux tellement ivres de caresses et de baisers qu'ils ne l'avaient entendu venir ni l'un ni l'autre.

Au premier moment de stupeur succéda aussitôt un accès de fureur terrible.

Le vieux baron, hors de lui, éclata en imprécations contre les deux misérables qui lui devaient tout, et le trahissaient de la sorte.

Il sonna.

Les domestiques accoururent à son appel.

— A la rue!... fit le vieillard, d'un geste qui interdisait toute réplique, en désignant les deux coupables.

Et, sans leur donner le temps de rentrer dans leurs appartements, les valets, fidèles exécuteurs de la volonté de leur maître, jetèrent hors de l'hôtel la baronne et le précepteur, dans l'état même où ils se trouvaient, avec les quelques vêtements que l'on ramassa autour d'eux.

Le lendemain, M. de Kerlor vendait son hôtel et partait pour l'Amérique avec son fils, voulant bannir de son souvenir et de sa vie, celle qui l'avait à jamais brisée et la mettre dans l'impossibilité d'obtenir de lui, même par les voies judiciaires, la moindre satisfaction.

Santenac et Bianca, déjà unis par l'amour, se trouvèrent plus liés encore par leur détresse commune.

Absolument sans le sou, ils n'avaient pour toute ressource qu'un superbe collier de perles, que la baronne, — qui ne le quittait jamais, ni nuit, ni jour, — portait à son cou au moment où son mari l'avait surprise avec son amant.

Ils se logèrent dans une maison meublée de la rive gauche et commencèrent à vivre de la vente des perles, détachées une à une du collier de Bianca.

Mais, quand elles y eurent toutes passé, il fallut se créer d'autres ressources.

Santenac était trop habile pour se compromettre dans de mesquines et véreuses opérations, que sa conscience pourtant n'eut pas réprochées,

mais qui brûlent infailliblement leur homme et lui ferment définitivement toutes les portes.

Il voulait la fortune, mais la fortune grande, faite d'un seul coup, par n'importe quel moyen; la fortune qui lui permettrait de satisfaire ses besoins et ses appétits de jouissances, avec la femme qu'il adorait.

L'imagination romanesque de celle-ci, et le cerveau harcelé par la convoitise de Santenac rêvaient quelque opération gigantesque qui les enrichirait sur-le-champ, même au prix d'un crime, pourvu que ce crime fût si habilement conçu, si irréprochablement exécuté, que jamais ils ne courussent le moindre danger d'être compromis ou seulement soupçonnés.

C'est à dénicher cette occasion que leur esprit s'exerçait sans répit; mais malgré leurs efforts ils ne trouvaient pas.

Il fallait vivre cependant.

Grâce à un ami de sa famille retrouvé à Paris, Georges de Santenac parvint à se faire pourvoir d'un emploi au Ministère des Finances, et il vint loger avec Bianca dans un modeste appartement de la rue Saint-Honoré, attendant impatiemment d'avoir découvert cette occasion sans pareille, combiné ce chef-d'œuvre du vol, qu'il recherchait avec plus d'ardeur que jamais et qui lui procurerait définitivement la fortune.

Enfin ce coup superbe il l'avait trouvé. Ses fonctions nouvelles le lui avaient fourni.

Il avait minutieusement conçu et soigneusement élaboré un plan mystérieux et infaillible, — autant au moins que peuvent l'être les conceptions humaines quand les hasards contraires ou la malechance ne se mettent pas de la partie.

Pour réussir, avant tout, il fallait trouver un homme, un complice, — le bouc émissaire de l'opération, — auquel incomberait, en cas d'échec, toute la responsabilité, sans qu'aucun soupçon pût rejaillir sur Santenac.

A cet acolyte, naturellement, on était prêt à faire la part plus large dans la division du butin, en proportion des dangers qu'il pouvait courir.

Santenac était la tête; l'autre serait le bras.

Santenac s'était lié depuis quelque temps avec Montlaurier, qu'il avait connu autrefois lorsqu'il faisait ses études de droit à Paris, en même temps que le futur docteur suivait les cours de l'École de médecine.

Il avait connu aussi Fléchard, qui avait eu à lui signifier un commandement à la requête d'un créancier.

Spontanément, le clerc de M^e Dorlotin avait éprouvé une vive sympa-

thie pour son débiteur et il avait lui-même arrangé l'affaire et arrêté les poursuites.

Santenac avait jugé du premier coup ses deux nouveaux amis, que rongeaient comme lui d'impatientes convoitises de fortune, — sans que les scrupules les gênassent, — et il avait songé à utiliser leurs offices.

N'étaient-ils pas tous les deux, l'un médecin, l'autre clerc d'huissier, et, par suite, en contact chaque jour avec les innombrables misères que recèle ce réceptacle de tous les désespoirs et de toutes les hontes qui s'appelle Paris?

Ne pourraient-ils pas, un jour, découvrir cet homme qui lui était indispensable pour le plan audacieux qu'il avait combiné?

Tous les deux devaient être pour Santenac les auxiliaires les plus précieux, et il avait fait habilement miroiter à leurs yeux les richesses qu'ils auraient à se partager, s'ils avaient la chance de réussir.

Aujourd'hui l'homme — le bras — était trouvé.

Du moins, Montlaurier le pensait, et Fléchard semblait être de son avis.

En voyant ses deux amis ensemble, à cette heure, Santenac comprit tout de suite qu'ils avaient une nouvelle intéressante et urgente à lui apprendre.

— Du nouveau? questionna-t-il.

— Oui, répondit Montlaurier. Je crois que nous y sommes!

Les yeux de Santenac et les noires prunelles de Bianca fulgurèrent.

— Montons, dit l'amant de l'Italienne. Là-haut nous pourrions causer à l'aise.

Il avait sonné et la concierge avait ouvert.

En passant devant la loge, Santenac se nomma comme à son habitude, et il précéda ses amis jusqu'à son logement, au troisième étage, où il les introduisit.

Une fois là il jeta son pardessus sur le lit et, impatient, demanda :

— Alors?

Montlaurier et Fléchard s'étaient assis, sans autre invitation, en habitués et en amis de la maison, l'un sur le canapé où Bianca prit également place après avoir enlevé son chapeau et son manteau, l'autre sur une chaise, auprès du guéridon.

Ce fut le médecin qui narra la découverte qu'il avait faite de Gérard d'Ormilly, comme il l'avait déjà racontée à Fléchard.

Dès les premiers mots, Santenac avait compris que Montlaurier avait raison.

Gérard était bien l'homme qu'il cherchait, et pendant que le docteur parlait, il échangeait avec sa maîtresse des regards d'intelligence.

Puis, il posa quelques questions, afin de s'éclairer complètement, en chef qui se renseigne minutieusement avant de prendre une décision et de tracer un plan de campagne, car il avait sur Fléchard et sur Montlaurier une véritable autorité, un ascendant que ceux-ci n'avaient jamais cherché à lui contester.

Il s'adressa au clerc de M^e Dorlotin :

— Quelle est la nature de la créance en vertu de laquelle ces gens sont poursuivis ? demanda-t-il.

— Les poursuites, répondit Fléchard, sont faites à la requête d'un avoué, M^e Ducormier ; c'est lui qui a chargé mon patron de la procédure à faire et il a donné des ordres sévères. Il s'agit, en l'espèce, d'une assez importante note de frais dus à la suite d'un procès de succession que M^{me} de la Chesnaye et sa fille, la comtesse d'Ormilly, ont perdu ; et la créance date déjà de longtemps, ce qui est cause de la rigueur de M^e Ducormier.

— Il a donné, dites-vous, des ordres sévères pour que l'on poursuive ces d'Ormilly ?

— Oh ! oui, et il n'est guère disposé à patienter. Du reste, c'est moi qui m'occupe de cette affaire à l'étude et qui instrumente.

— Mais cet avoué connaît-il la situation de Gérard d'Ormilly et de sa femme ? Sait-il dans quelle détresse ils se trouvent ?

— Il sait naturellement qu'ils ne sont pas riches, répondit le clerc d'huissier.

— Mais rien ne prouve que, s'il apprenait contre quelle misère ils ont à lutter, s'il voyait cette femme malade, mourant faute de soins et de remèdes, et cette enfant qui demain peut-être n'aura rien à manger, il ne se laisserait pas attendrir, tout avoué qu'il est, et n'ordonnerait pas de suspendre les poursuites.

— Peut-être, fit Montlaurier, mais il faudrait admettre que le comte d'Ormilly irait le trouver et lui ferait, pour le fléchir, le navrant tableau de son malheur. Or, si vous connaissiez notre débiteur comme moi, mon cher, vous comprendriez qu'il a trop de fierté pour mendier la pitié d'un avoué.

— Soit, riposta Santenac, je veux bien admettre que, M. d'Ormilly n'ira pas lui-même implorer cet avoué, mais je me méfie de cette concierge, de cette M^{me} Sarrazin qui est si bonne pour ces gens-là et qui les a assistés autant qu'elle l'a pu jusqu'ici. Qui nous répond que pour leur éviter la catastrophe finale, c'est-à-dire de voir leurs meubles vendus et

d'être jetés sur le pavé, elle ne serait pas capable d'aller trouver elle-même M^e Ducormier, d'intercéder pour eux, d'obtenir, sinon un allègement à leur dette, au moins un sursis pendant lequel un hasard bienheureux pourra les sauver.

— C'est bien possible, approuva Fléchard devenu pensif.

— Or, pour la réussite de nos projets, puisque le comte d'Ormilly en est à ce point de dénûment, il ne faut pas qu'il puisse se relever ! prononça Santenac d'une voix impitoyable. Il est indispensable au contraire que la misère l'écrase sans aucune chance de salut possible. Autrement il nous échappera.

Et il expliqua de nouveau sa pensée :

— Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit, reprit-il ; il nous faut un homme honnête, parce qu'un coquin nous roulerait s'il lui prenait la fantaisie, lorsqu'il connaîtra le coup que je prépare, de se passer de notre concours et de garder tout pour lui. Nous avons sous la main cet oiseau rare, soit ; mais pour l'amener à ce point de perturbation du sens moral, de trouble de la conscience qui est nécessaire pour le faire consentir à nous aider, il y a toute une éducation à faire, toute une réforme d'idées, de sentiments, de préjugés à opérer ; et ce sont les événements que nous déchaînerons contre lui qui se chargeront de faire cet ouvrage, d'opérer cette métamorphose...

— Georges a raison approuva Bianca.

— Il faut donc, poursuivit Santenac, ne rien laisser au hasard et régler nous-mêmes la marche implacable des événements. Ainsi, ces poursuites, il est nécessaire que rien ne puisse les arrêter, que les meubles saisis soient vendus, que Gérard d'Ormilly, sa femme et son enfant se trouvent sans asile aussi bien que sans pain, acculés, à bout de forces et de résistance... Rien à craindre pour le moment au moins du côté du suicide ! Les hommes tels que lui n'appellent pas la mort à leur secours tant qu'ils ont charge d'âme ! L'honneur le leur défend, aussi bien que la religion.

— Pour le réduire à cette extrémité, que pouvons-nous?... interrogea Fléchard,

— Il y a un moyen, reprit Santenac, un moyen que je vais vous indiquer, et que dès demain vous mettrez en œuvre

Le clerc d'huissier s'avança sur le bord de sa chaise pour mieux écouter.

— Cet homme qui venait chez M. d'Ormilly en son absence, rempli des meilleures intentions à son égard et disposé à lui donner un emploi

dans sa maison, en échange des faveurs qu'il espérait obtenir de sa femme...

— M. Morisset, dit Montlaurier.

— Oui, Morisset!.. Eh bien, c'est de lui qu'il faut nous servir tout d'abord. Chassé, maltraité, presque frappé par M. d'Ormilly qui l'a surpris au milieu de ses tentatives amoureuses, à demi étranglé par ce mari que la jalousie exaspérait, ce pseudo-philanthrope, démasqué publiquement à la face des nombreux témoins de cette scène dans laquelle il était loin d'avoir le beau rôle, doit être furieux et avoir soif de se venger?

— Ah! oui, certes... Je l'entendais, tandis qu'il descendait l'escalier, se déchaîner en menaces contre d'Ormilly.

— Eh bien! ces menaces il faut qu'il les mette à exécution, et il a pour cela un moyen bien facile, c'est d'acheter la créance de M^e Ducormier.

— Parfait! dit Fléchard, je comprends.

— Alors, nous pourrions être tranquilles et certains du résultat. Ce Morisset sera un créancier impitoyable, car il n'a certainement pas dû renoncer à la possession de M^{me} d'Ormilly, et non seulement il pourra ainsi se venger du mari, mais encore amener à ses fins la femme qu'il convoite.

— Ce n'est pas lui, bien sûr, qui se laissera fléchir, même par M^{me} Sarrazin! dit Montlaurier.

— Et ce n'est pas M. d'Ormilly, ajouta Santenac, qui ira l'implorer après l'avoir traité comme il l'a fait, devant plus de trente personnes, et maintenant qu'il sait le prix que met cet homme à ses services.

— Assurément!

— Il faut que vous vous chargiez de ça, Fléchard.

— Je m'en charge, répondit le clerc de M^e Dorlotin. Demain je saurai où demeure ce M. Morisset et il achètera la créance, je vous en réponds...

— Alors, à votre patron et à vous de faire marcher la procédure, et rondement!

— Soyez tranquille! Recollement, affiches, requête pour la vente sur place, exécution et vente, rien ne traînera, j'en réponds.

— Ceci, ajouta Santenac, aura pour résultat de réduire notre homme à la dernière extrémité. Ensuite nous aviserons à le séparer de cette M^{me} Sarrazin dont la compassion et la charité pourraient nous gêner.

Et se tournant vers Montlaurier :

— Ce sera alors à votre tour d'entrer dans la lice, mon cher, ajouta

l'amant de Bianca. Vous n'aurez pas perdu ces gens-là de vue, ce qui vous sera facile puisque vous êtes maintenant dans la place, en votre qualité de médecin. Le prestige du service que vous rendez à d'Ormilly, en n'exigeant pas d'honoraires pour vos bons soins, va faire de vous presque un ami pour ces malheureux qui vont devenir vos obligés. Bientôt pour vous, qui compatirez à leur détresse, qui connaissez déjà leur misère, ils n'auront plus de secret. Vous saurez donc si quelque planche de salut peut leur être tendue de quelque part qu'elle vienne, et vous serez là pour les empêcher d'y atteindre.

Il faut, poursuivit-il en s'adressant à tous, que rien ne puisse les sauver, que chaque jour ils s'enfoncent, ils s'enlizen davantage... Alors, quand ils seront absolument à bout, quand ce d'Ormilly sera à point, ce sera mon tour, et j'interviendrai, ou plutôt nous interviendrons tous deux, n'est-ce pas, Bianca?

— Oui! répondit l'Italienne.

— Moi j'agirai auprès de l'homme; toi, tu auras la place auprès de la femme et de l'enfant.

— Mais comment opérerez-vous? demanda Fléchard.

— Lorsque nous en serons là, je vous dirai ce qu'il y a à faire. Mais je vous jure qu'il ne nous échappera pas et qu'il fera ce que je voudrai!

D'ici là, par exemple, tenez-moi au courant de tout, des moindres détails, des faits les plus insignifiants.

— Soyez tranquille! dit Montlaurier.

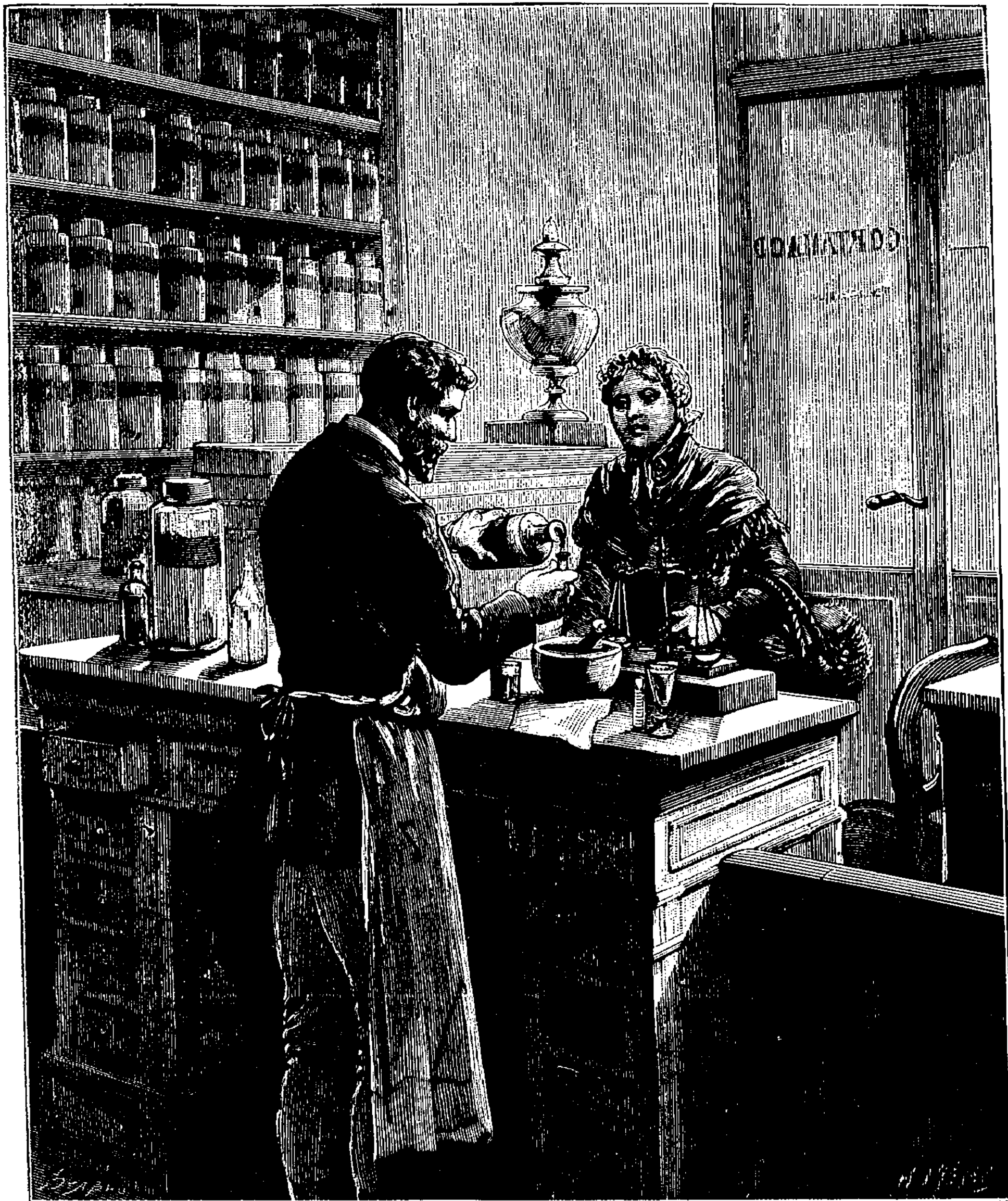
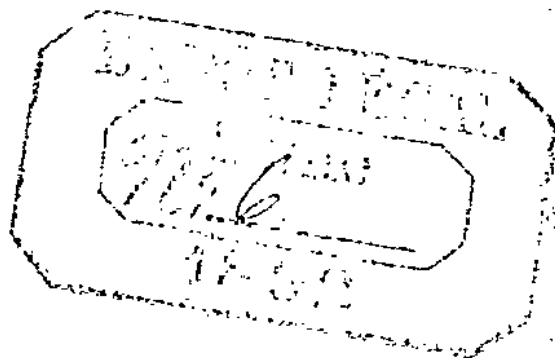
— Demain, fit à son tour Fléchard, vous aurez des nouvelles de ce que j'aurai fait.

CHAPITRE VIII

PREMIÈRE ATTAQUE

L'ordonnance formulée par Montlaurier avait été portée, par la concierge chez un pharmacien de la rue Malher, à deux pas; mais, en raison de la longue préparation qu'exigeait la potion, celui-ci ne put la promettre que pour le lendemain matin.

Il remit seulement sur-le-champ une petite fiole contenant la digitale éthérée que M^{me} Sarrazin rapporta aussitôt à ses locataires.



L'élève était en train de préparer les médicaments. (P. 66.)

Malgré les soins dont l'entoura l'excellente femme et malgré l'administration de ce médicament, Marthe d'Ormilley passa une fort mauvaise nuit. Elle était en proie à une oppression douloureuse, à une suffocation intense causée par les violentes palpitations de son cœur.

Gérard resta jusqu'au matin auprès d'elle, tandis que la petite Arletie dormait paisiblement dans son petit lit de fer.

De bonne heure, M^{me} Sarrazin monta chez ses locataires, pour avoir des nouvelles.

Elle aida à préparer ce qui était nécessaire, habilla l'enfant, fit le lit de la malade pendant que Marthe, chaudement enveloppée, se tenait dans le fauteuil, balaya tout l'appartement et ralluma le feu avec du coke qu'elle prit encore sur sa petite provision.

Puis, quand elle pensa que la pharmacie devait être ouverte, elle y courut.

L'élève était en train de préparer les médicaments prescrits et promit de les envoyer quelques instants plus tard.

Gérard était sombre et abattu.

L'horreur de la situation, contre laquelle il avait vainement lutté jusqu'ici, l'écrasait.

Marthe n'osait pas lui adresser la parole, bien qu'elle eut à l'entretenir de choses indispensables, tant elle avait peur d'augmenter son accablement et son désespoir.

Son propre cœur saignait cruellement, et ses tortures morales contribuaient à aggraver son mal.

Cependant il fallait bien aviser, car dans un moment le pharmacien allait apporter les médicaments, et il n'y avait pas un sou pour les payer.

On ne pouvait pas non plus continuer à accepter de cette excellente M^{me} Sarrazin tout ce qu'elle fournissait, car elle n'était pas riche et il était certain qu'elle se privait pour aider le malheureux ménage.

Il fallait donc, à tout prix, se procurer immédiatement quelques ressources, si faibles qu'elles fussent.

Oh ! si elle n'avait pas été clouée par son mal affreux, si elle avait eu seulement la force de se lever et de se tenir sur ses jambes, Marthe se serait traînée pour se procurer par elle-même ce qui était nécessaire, sans affliger son mari par ces douloureuses préoccupations.

Mais elle sentait bien que le moindre effort lui était impossible, que ses jambes se refuseraient à la porter et qu'aussitôt descendue, à peine sortie de la maison, elle tomberait.

Elle se décida à parler enfin.

Gérard venait de se lever, et il marchait lentement dans la chambre, la tête basse, le front creusé par un pli horizontal, les sourcils contractés, en proie à ses douleurs et à ses angoisses.

— Mon ami !... appela Marthe d'une voix faible.

En deux pas il fut auprès d'elle.

L'infortunée lui prit la main.

— Je viens de penser à quelque chose, lui dit-elle, quelque chose qui nous aiderait à payer ces remèdes que le pharmacien va apporter.

— C'est à cela que je songeais aussi, répondit d'Ormilly, à cela et au reste, car, pour vivre, il nous faut absolument de l'argent... Mais où en prendre?... Où en trouver?... Tout ce que nous avons est saisi et nous n'avons pas le droit d'y toucher...

— Il y a notre lit, hasarda Marthe.

— Notre lit!...

— Il n'est pas saisi... La loi le protège...

— Mais il est impossible, malade comme tu l'es...

— On pourrait en retirer un matelas, dit la jeune femme, puisque nous en avons deux. Tu le vendrais?...

— Non, non, ma chérie, protesta Gérard; je ne veux pas...

— Je ne m'en apercevrai même pas, je t'assure... Nos matelas sont très bons... très épais... C'étaient des matelas de riches!... fit-elle avec un triste sourire. D'ailleurs, que veux-tu faire?... Nous n'avons pas d'autre moyen... Crois-moi, Gérard... Je serai vite rétablie dès que j'aurai pris ces remèdes... M. Montlaurier l'a dit; et alors tu pourras sortir pour chercher encore un emploi... Nous nous débrouillerons...

Gérard était sombre.

Il n'avait pas la force de répondre.

Le malheureux sentait bien qu'il n'y avait pas d'autre ressource que celle que sa femme venait de lui indiquer.

De lui-même, il n'y aurait même pas songé, et si cette idée s'était présentée à son esprit, il l'aurait repoussée avec horreur, prêt à accepter n'importe quel autre sacrifice, pourvu qu'il fût seul à en pâtir.

— N'est-ce pas, reprit la voix douce de la malade, que tu consens? Nous allons vendre ce matelas... M^{me} Sarrazin nous trouvera une marchande qui viendra ici; car je ne voudrais pas que ce fût toi qui y allât... N'est-ce pas, dis, tu veux bien?

— Puisqu'il le faut, ma pauvre amie! répondit d'Ormilly d'une voix étranglée par les larmes.

Et, n'y pouvant plus tenir, il se jeta aux genoux de Marthe, la saisissant dans ses bras et l'embrassant.

Il pleurait en silence, vaincu par la misère, l'impitoyable misère qui s'acharnait.

— Voyons, sois raisonnable, dit Marthe. Il faut avoir du courage... Gérard...

L'infortuné essuya vivement ses yeux et se releva au bruit de la porte

qui s'ouvrait et en entendant Arlette, qui était dans la salle à manger, s'écrier de sa voix joyeuse :

— C'est m'man Sarrazin!

La concierge revenait, en effet.

Depuis la visite de la laitière, elle savait bien que ses locataires n'avaient pas d'argent pour payer les médicaments que l'on allait apporter, et elle avait arrêté le garçon de la pharmacie au passage.

Elle avait pris les fioles et avait dit qu'elle viendrait payer dans la journée.

— Tenez, dit-elle, voilà vos remèdes, madame Marthe. J'ai rencontré le pharmacien et il me les a remis.

Et pour s'éviter toute question, comme pour se dérober aux remerciements, elle ajouta :

— On ira les payer plus tard.

Elle voulut elle-même faire prendre à la malade la première cuillère de potion.

— Ça va vous faire du bien, madame Marthe. Tenez! avalez-moi ça.

Alors, quand elle eut bu, celle-ci lui demanda timidement :

— Madame Sarrazin, j'ai... un petit renseignement à vous demander!

— A votre disposition, madame Marthe.

— Vous ne connaissez pas une marchande de meubles d'occasion?... Nous voudrions vendre quelque chose?...

— Vendre quelque chose?... fit avec étonnement la concierge en jetant un triste regard autour d'elle... Et quoi donc!...

— Un... un matelas!... fit Marthe, baissant les yeux. Oh! nous en aurons bien assez d'un, allez!... — Et puis, il le faut...

La concierge eut un soupir de pitié qu'elle contint, et elle répondit :

— Oui... certainement, madame Marthe, je connais quelqu'un dans le quartier... Mais qu'est-ce que vous allez tirer d'un bon matelas comme ça?... Vous connaissez les marchands. On vend toujours pour rien quand on a acheté bien cher... Un si bon matelas, c'est dommage!

— Je le sais, madame Sarrazin, mais si peu qu'on nous donnera, ce sera au moins quelque chose...

Gérard, au pied du lit, confus par l'horreur de sa position, osait à peine lever les yeux.

— Je vais voir, reprit M^{me} Sarrazin, puisqu'il le faut... Ne vous inquiétez pas, je ferai comme pour moi, et la personne que je vous amènerai sera raisonnable.

— Que vous êtes bonne!

— Mais je ne veux pas vous la faire monter ici, malade comme vous êtes... Et, du reste, on n'a pas besoin de savoir que c'est vous qui vendez ce matelas... Je le descendrai, et elle viendra le voir et le prendre en bas, dans ma loge.

Le tact et la délicatesse de cette excellente femme pénétraient Marthe et Gérard de reconnaissance.

M^{me} Sarrazin les aida à retirer le matelas, puis elle le roula, le lia avec une forte ficelle et le descendit.

Chemin faisant, elle ruminait ce qu'elle allait faire.

Convaincue qu'une brocanteuse, toujours disposée à spéculer sur la misère, ne paierait qu'un prix dérisoire, elle se décidait à acheter elle-même le matelas, sans le dire à ses locataires et à leur en donner ainsi sa valeur réelle.

Ils ne sauraient rien, et ils n'auraient aucune gratitude à lui témoigner.

Le matelas était lourd : la laine était épaisse et de qualité supérieure. Il avait dû coûter cher...

— Malgré cela, grommela la brave créature, je parie que ces gueux de brocanteurs n'en donneraient pas dix francs !

Elle prit cinq pièces de cent sous dans son armoire et les monta, toute heureuse, à Marthe.

Dans une pareille détresse, c'était un secours inespéré.

Avec cela, on pourrait payer le pharmacien, dont la facture s'élevait à près de neuf francs, et acheter les choses les plus indispensables pour vivre, du pain, un petit morceau de viande pour faire du bouillon à la malade, un peu de vin, et c'est la concierge qui se chargea encore de tout cela.

Montlaurier arriva vers onze heures.

Il venait voir sa malade.

Il la trouva bien faible, épuisée par sa nuit de souffrances, et plus encore par les tortures morales qu'elle endurait.

Il fallait, assura-t-il, compléter le traitement par des pilules dont il écrivit la formule et qui devraient être administrées très exactement d'heure en heure, après l'effet de la potion ordonnée la veille.

En sortant, il causa longuement des d'Ormilly avec M^{me} Sarrazin.

Il s'intéressait vivement, assurait-il, à ses voisins dont la misère l'avait ému.

Il s'enquérât de leur position réelle, compatissant hypocritement à leur détresse, et se déclarant prêt à faire tout ce qu'il pourrait pour eux.

— M^{me} d'Ormilly se rétablira, dit-il, je la sauverai, quoiqu'elle soit

très sérieusement atteinte. Mais ce qu'il faudrait surtout, c'est que je m'occupe de son mari, J'ai quelques amis, je les verrai.

— Oh! mon bon docteur, dit M^{me} Sarrazin, si vous pouviez lui procurer une place, ils seraient sauvés.

— M. d'Ormilley est certainement capable d'occuper une certaine situation...

— Bien sûr!

— Et c'est encore plus triste de voir un homme comme lui réduit à cette misère. Aussi je songerai à lui, vous pouvez y compter, madame Sarrazin.

— Ils vous béniront!

Il partit en laissant un peu d'espoir à l'excellente femme qui, dans sa joie, s'empressa d'aller annoncer la bonne nouvelle à Gérard.

Dès le matin, Fléchard, fidèle à ce qui avait été convenu la veille avec Santenac, s'était occupé de la créance en vertu de laquelle M^e Dorlotin instrumentait contre M. et M^{me} d'Ormilley.

Il avait rappelé à l'huissier que les délais étaient expirés depuis la saisie-exécution qui avait été pratiquée, et qu'il y avait lieu de songer à la requête à adresser au président du tribunal pour obtenir la vente des meubles et hardes.

L'huissier le chargea de faire le nécessaire, et à midi l'ordonnance était rendue.

L'expédition à signifier à la partie saisie fut aussitôt apprêtée et envoyée à l'enregistrement, pendant qu'en l'étude de la rue d'Arcole, on procédait à la confection de l'affiche, à la préparation du procès-verbal et à la rédaction des annonces légales de la vente dont le jour pouvait être désormais fixé.

Puis, pendant que ce travail se faisait, Fléchard était sorti, ayant des courses à faire pour l'étude chez des agréés et au Palais.

Entre temps, il se rendait chez Morisset, rue des Gravilliers.

Le tréfileur était chez lui.

— Monsieur, lui dit le clerc après avoir indiqué sa qualité, je viens auprès de vous pour obtenir un petit renseignement relatif à une personne contre laquelle M^e Dorlotin doit instrumenter, et pour laquelle, d'après ce que l'on m'a dit, vous pourriez peut-être prendre un arrangement qui aurait pour effet de nous faire suspendre les poursuites, en assurant notre paiement.

— De qui s'agit-il? demanda Morisset.

— De M. le comte d'Ormilley qui demeure rue Pavée-au-Marais,

répondit le clerc d'huissier à l'affût des impressions que traduirait le visage de son interlocuteur.

Le tréfileur avait subitement froncé les sourcils en entendant ce nom.

— Qui vous a envoyé chez moi ? demanda-t-il avec une colère que sa voix trahissait.

— C'est la concierge de la maison où habite M. d'Ormilly. Je l'ai vue avant-hier, et elle m'a appris que son locataire devait avoir très prochainement un emploi dans votre maison, et que probablement il pourrait alors nous faire des versements calculés sur ses appointements...

— Un emploi chez moi ! interrompit Morisset. Lui !... Ah ! jamais, je vous le jure !

— Je vous demande pardon, dit Fléchard, je croyais... C'est dans son intérêt que j'ai fait cette démarche, car la procédure s'avance, tellement que si le créancier l'exigeait, on pourrait, en quelques jours, faire tout vendre chez M. d'Ormilly ! Et dame, ce serait pour lui et pour les siens une misère affreuse, le dénûment le plus complet, sans abri, sans rien... Alors, comme, bien qu'on parle de notre rigueur, on ne se décide pas ainsi à ces extrémités, — à moins que le créancier ne l'exige, dit l'ami de Santenac en soulignant ces mots, — j'ai cru faire acte d'humanité, et aussi être utile à mon client, en m'informant de la vérité, pour savoir s'il y avait un moyen d'arranger les choses... Mais je vois que je me suis trompé... Vous voudrez bien m'excuser.

Pendant que le clerc de M^e Dorlotin parlait, Morisset, tout en l'écoutant, avait réfléchi.

Il était encore, avons-nous besoin de le dire, tout entier dévoré par le souvenir de l'humiliation qui lui avait été infligée la veille, et sous le dépit amer qu'il avait éprouvé, sous l'impression de la haine, de la vengeance qu'il avait jurées.

— Oui, fit-il, c'est vrai ; j'ai eu l'intention, à un moment, d'employer chez moi M. d'Ormilly...

Et, sans transition, il demanda :

— Qu'est-ce donc que cette créance en vertu de laquelle il est poursuivi ?

Fléchard, qui comprenait déjà ce qui se passait en cette âme vile, réprima un sourire et répondit :

— Il s'agit du recouvrement d'une note de frais dus à un avoué, M^e Ducormier, frais occasionnés par la procédure qu'a suivie M^e Ducormier en une instance au civil, en occupant pour M. et M^{me} d'Ormilly et pour M^{me} de la Chesnaye, sa mère, dans un procès de succession qui a été perdu.

— Ah!... fit le tréfileur. Et le chiffre de cette créance?

— Oh ! peu de chose ! Six cent quatre-vingt-sept francs trente-trois au principal, répondit le clerc d'huissier en exhibant un dossier sur lequel il lut cette somme ; plus les intérêts de droit du jour de la demande, et les frais faits à ce jour pour le recouvrement, au total onze cent trente-neuf francs quatre-vingt-dix.

Et il ajouta :

— Jamais ces malheureux ne pourront payer une pareille somme, c'est certain!...

— Et vous êtes sûr qu'ils vont être vendus ? demanda l'industriel de la rue des Gravilliers.

— Dame ! Ça leur pend à l'oreille !

Morisset restait muet, réfléchissant.

— Pour nous, huissiers, poursuivit perfidement l'ami de Santenac, notre rôle est absolument passif. Nous ne sommes qu'un instrument docile entre les mains du créancier et si M^e Ducormier ne consentait pas à accorder terme et délai, M^e Dorlotin serait obligé de procéder à la réalisation du gage saisi, c'est-à-dire à la vente des meubles et hardes de ce malheureux.

Et il insinua encore :

— Si M. d'Ormilly avait un ami qui achetât à M^e Ducormier le titre de créance, il pourrait s'en tirer...

— Vous pensez donc que cet avoué vendrait son titre de créance ? demanda Morisset.

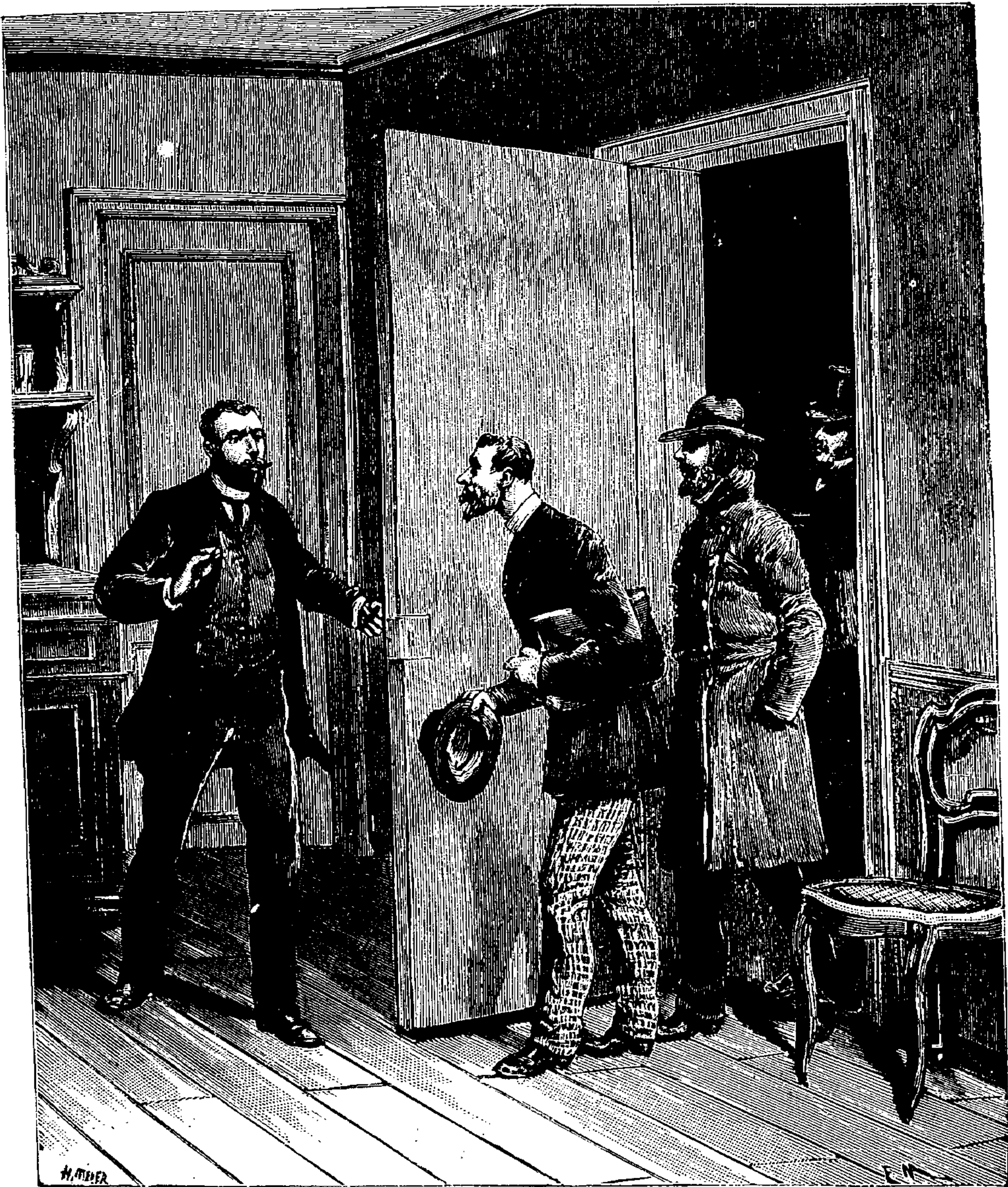
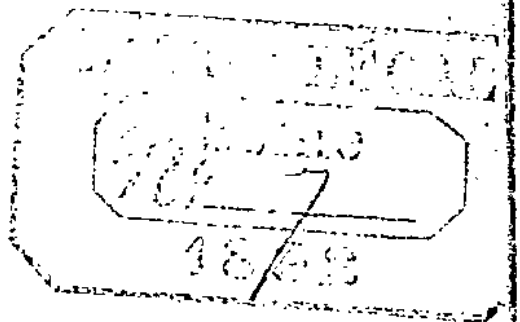
— J'en suis absolument sûr, répondit Fléchard en dissimulant sa satisfaction de voir son poison mordre si bien à l'hameçon... Un avoué est avant tout un homme d'affaires, et il préférera certainement rentrer dans ses fonds et débours plutôt que de s'exposer à de nouveaux frais... Quoiqu'il y ait dans le mobilier saisi des objets d'une certaine valeur, des bronzes, un peu d'argenterie, des souvenirs de famille...

Tenez d'ailleurs, vous pouvez vous en rendre compte, fit-il en exhibant la minute de la saisie donnant la nomenclature détaillée de ce que contenait le logement de la rue Pavée-au-Maraïs, et en le plaçant sous les yeux du faux philanthrope.

Celui-ci l'examina d'un œil distrait, car, dans la résolution d'acheter la créance qui venait de germer en son esprit sous l'inspiration de Fléchard, il ne se glissait aucun mobile de lucre, mais seulement le dessein d'une atroce vengeance.

Ce n'était pas la seule préoccupation de Morisset.

Il se disait en outre, ainsi que l'avait prévu Santenac.



Trois hommes se présentèrent. (P. 77.)

— Qui sait si, de la sorte, je n'amènerais pas cette femme dans mes bras ?

Et, pour dissimuler ses intentions :

— Mon Dieu, oui, fit-il, il y a à peu près de quoi répondre et, selon le prix de la créance, ce ne serait peut-être pas une mauvaise affaire.

— Je le crois, répondit Fléchard.

— Est-ce que vous pourriez vous charger de la négociation ? questionna l'usurier.

— Oui, monsieur... pour vous être agréable ; seulement, il faudrait que cela fut vivement fait, avant que M^e Ducormier n'ait pris des engagements vis-à-vis de M. d'Ormilly, si, comme c'est probable, il était sollicité par lui.

— Eh bien ! vous pouvez agir aujourd'hui même, si vous voulez. Fléchard triomphait intérieurement.

Il demanda :

— Jusqu'à quel prix puis-je faire une offre en votre nom ?

— Voyez ça vous-même, répondit Morisset en restituant la feuille de papier timbré. J'ai bien vu la liste de ce qu'il y a, mais vous connaissez les objets, vous avez l'habitude de ces sortes de choses, vous êtes mieux au courant que moi... Qu'il y ait un petit bénéfice... Vous comprenez, c'est ce que je désire.

— Eh bien ! monsieur, demain matin je vous ferai savoir ce que j'ai pu faire.

Fléchard se leva.

— Bien ! dit le tréfileur en le reconduisant, à demain alors.

— A demain !... Monsieur, je vous salue.

La négociation de la créance ne fut ni longue, ni difficile à traiter.

L'avoué y consentit dès que la proposition lui en fut faite. Il préférerait tenir que courir, ne cherchant en somme qu'à récupérer ce qui lui était dû.

Il accepta mille francs, payables comptant, et rédigea séance tenante un projet de cession qu'il n'y aurait qu'à transcrire en double sur deux feuilles de papier timbré et à faire enregistrer.

Le lendemain, lorsque Fléchard, heureux de son succès, revint à la rue des Gravilliers, l'affaire fut vite conclue.

Morisset avait passé tout son temps depuis la veille à songer au moyen qui venait de se présenter à lui de se venger de Gérard d'Ormilly.

Il accepta le chiffre fixé par l'avoué, signa les deux exemplaires de l'acte que Fléchard transcrivit et lui remit un chèque de mille francs sur son banquier.

Il était si heureux qu'aux quinze francs demandés par le clerc d'huissier pour les frais d'enregistrement et de timbre, il ajouta une gratification de trente francs pour le rémunérer de son intermédiaire.

Fléchard, après avoir remercié, dit :

— Je pense, monsieur Morisset, que vous voudrez bien laisser la

procédure à M^e Dorlotin, mon patron, car il pourrait, si le dossier était retiré de l'étude, me blâmer de mon intervention.

— Parfaitement.

— Je vous assure, du reste, que vous n'aurez pas à vous plaindre du zèle qui sera mis à votre service, car c'est moi-même qui m'occuperai spécialement de cette affaire.

— Gardez le dossier, répondit Morisset, et marchez !

— Faut-il passer tout de suite à la vente ?

— Naturellement. J'ai fait une affaire, et je tiens à rentrer au plus tôt dans mes fonds ; par conséquent, allez de l'avant et faites tout ce qu'il faudra.

— Comptez sur moi !... Aujourd'hui même, nous procéderons au recouvrement, nous poserons l'affiche et nous ferons les insertions légales. Et, dans trois jours, la vente !...

— Très bien. Vous me préviendrez, n'est-ce pas ?

— Je vous tiendrai au courant de chaque phase de la procédure, qui, du reste, est assez avancée pour n'avoir plus à subir ni délai ni complication.

Et, tout heureux d'avoir si bien réussi, Flécharde se retira pour informer Santenac et Montlaurier du succès de sa mission.

CHAPITRE IX

LES EXPLOITS D'UN HUISSIER

Il ne restait plus grand chose déjà des vingt-cinq francs que M^{me} Sarrazin avait remis à Gérard d'Ormilley pour le prix de son matelas.

Une somme aussi peu importante entre les mains de malheureux, que harcèlent tous les besoins de la vie, se fond avec une rapidité effrayante.

C'est à peine si, après avoir payé la note du pharmacien, après avoir acheté les nouveaux médicaments prescrits par Montlaurier et avoir pourvu au strict nécessaire, il restait six francs et quelques sous dans le gousset de Gérard.

Par surcroît, la marchande de lait revint de nouveau réclamer le restant de ce qui lui était dû, et le malheureux lui remit deux francs, ce qui réduisit d'autant ses maigres ressources.

Dans l'après-midi, Marthe se sentait un peu mieux.

L'oppression avait disparu, les palpitations étaient un peu calmées, les douleurs étaient plus rares et moins vives.

L'espoir lui revenait au cœur.

Elle avait voulu se lever, quoique bien faible encore ; et chaudement enveloppée, elle était assise devant un bon feu de coke, tenant dans sa main la main de sa fille qui était tout heureuse en croyant sa petite mère guérie.

En face d'elle se tenait Gérard, le front toujours soucieux, les regards sombres.

— Tu vois?... Je vais mieux, dit Marthe, plutôt pour le distraire en l'obligeant à causer que pour le faire croire à une amélioration dont elle n'était pas convaincue. Je ne me sens pas plus fatiguée que dans le lit... Je crois que cette potion et ces pilules m'ont réellement fait du bien.

— Si j'avais le bonheur de te savoir rétablie, ma bien-aimée, dit d'Ormilly, j'aurais plus de courage. Mais ce qui m'accable plus que tout, c'est de penser que tu manques du nécessaire, alors que ta santé réclame tant de soins!... C'est de te voir malade et de ne pouvoir rien pour te soulager... Oh ! ma pauvre Marthe, qu'avons-nous fait au ciel pour qu'il nous soit si dur ?

— Il ne faut pas parler ainsi, mon ami, répondit la malade de sa voix douce, qu'atténuait encore sa faiblesse. Chacun a ses épreuves ici-bas et doit les supporter courageusement.

— Jusqu'ici, je puis bien le dire, reprit Gérard avec amertume, le courage ne m'a pas fait défaut. Mais quand je vois que tout est contre moi, que tout m'accable, que mes efforts sont impuissants et ma bonne volonté stérile... Oh ! oui, alors je désespère.

— Et cependant, regarde, ne sommes-nous pas heureux dans notre malheur ?

— Heureux !

— Oui, heureux d'abord d'avoir auprès de nous notre chère fillette, dont l'amour nous soutient et dont la présence nous donne du courage, répondit la mère en embrassant la petite Arlette.

L'infortunée n'osa dire ce qu'il pensait pour ne pas affliger davantage sa femme.

Il n'osa pas lui répondre :

— C'est à cause d'elle comme à cause de toi que je souffre davantage, car je vous aime tant toutes les deux que la misère m'est cent fois plus épouvantable, lorsque je vous en vois accablées comme moi!... Ah ! si j'étais seul à souffrir!... Mes douleurs ne sont rien à côté du déchirant spectacle des vôtres !

Marthe reprit :

— Et puis, n'avons-nous pas eu encore le bonheur de rencontrer cette femme si dévouée et si compatissante, M^{me} Sarrazin, qui a eu pitié de notre malheur, et qui a mis à nous obliger et à nous secourir tant de tact et de bonté. C'est à elle que nous devons d'avoir les soins de ce docteur qui s'est intéressé à nous et dont le traitement a déjà produit sur moi un si bienfaisant effet.

— Il ne faut pas désespérer, va, mon Gérard, tu verras que tout s'arrangera. Tu auras un emploi, M. Montlaurier s'occupera de toi ; il verra des amis, il te recommandera, et tu réussiras !

D'Ormilly soupira en levant les yeux au ciel.

— Dans quelques jours, continua la jeune femme, mes forces seront revenues, je serai tout à fait valide... Alors, moi aussi, je pourrai travailler un peu, chez nous, avec ma fille auprès de moi, M^{me} Sarrazin, tu le sais, m'a promis de me trouver de l'ouvrage... Ne gagnerais-je que le peu qui nous est nécessaire pour vivre chaque jour, que je serais bien heureuse, car avec tes appointements nous parviendrions petit à petit à payer tout ce que nous devons. Alors, nous serons sauvés, Gérard, ajouta Marthe avec une indéfinissable expression de joie et de tendresse illuminant ses grands yeux.

Elle prit la main de son mari et l'attirant doucement à elle, elle ajouta tout bas :

— Nous nous aimerons bien plus après avoir souffert... Le malheur noue autour des cœurs des liens qui ne se défont jamais... N'est-ce pas, mon Gérard ?

En parlant ainsi, l'adorable créature se pencha vers son mari et présenta son front à ses baisers, tandis qu'elle embrassait elle-même l'enfant dont sa main caressait la blonde tête.

Tout à coup, elle sursauta.

Arlette eut peur et se serra contre sa mère, tandis que Gérard se levait vivement.

On venait de frapper à la porte.

Le comte alla ouvrir.

Trois hommes se présentèrent.

Dans l'un d'eux, le malheureux avait reconnu du premier coup d'œil le clerc d'huissier qui était déjà venu quelquefois pour instrumenter contre lui.

C'étaient, en effet, Fléchard et un recors à la mine patibulaire, à l'aspect sordide sous son chapeau bossué et son pardessus usé jusqu'à la trame.

L'huissier en personne les accompagnait.

M^e Dorlotin, grassouillet, guilleret malgré sa gravité professionnelle, se complaisant en son port d'homme satisfait, le visage souriant et béat au milieu de ses favoris rouges, demanda :

— M. d'Ormilly, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit Gérard.

L'officier ministériel exhiba deux feuilles de papier timbré qu'il tira de sa serviette de maroquin, et il ajouta avec une exquise politesse :

— J'ai, monsieur, l'honneur de vous présenter mes civilités... Je viens pour le recolement de la saisie, et pour l'affiche de la vente.

Le mari de Marthe sentait perler à ses tempes une sueur qui le glaçait.

Son impuissance lui ôtait toutes ses forces.

Il souffrait pour cette malheureuse qu'il adorait, et il aurait donné son sang pour lui épargner cette émotion nouvelle.

Peu au courant de la procédure, il demanda :

— La vente?... Vous allez vendre?...

— Non, répondit M^e Dorlotin, c'est une simple formalité. Le recolement n'est que l'inventaire,... la vérification des objets saisis...

— Mais vous avez parlé de la vente ?

— Elle est fixée à trois jours, c'est-à-dire que vous avez encore trois jours devant vous, pour essayer de vous tirer d'affaire.

Gérard ne répondit pas.

Il ne pouvait que formuler l'aveu de sa détresse, de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de payer la plus petite somme, et cette déclaration était aussi inutile qu'humiliante et douloureuse.

— C'est bien,... dit-il avec peine. Faites ce que vous devez...

Et le malheureux courut auprès de sa femme, laissant l'huissier et les recors procéder à leur affreuse besogne.

Marthe était renversée sur le fauteuil, les yeux mi-clos, le visage blanc et mat comme une cire.

— Mon pauvre ami ! balbutia la malade, sois fort !... Il le faut... Courage !...

Dans la salle à manger, on procédait au recolement.

Fléhard, suivant la nomenclature sur la minute de la saisie, appelait les meubles et les objets qui garnissaient la pièce, tandis que le recors écrivait sur une feuille préparée, et que l'huissier inspectait chaque chose, avec cette professionnelle apathie de l'homme que toutes les misères laissent indifférent.

Gérard revint auprès de lui, voulant suivre l'opération, pour en atténuer l'effet, lorsque l'on arriverait à la chambre où Marthe se trouvait.

Il avait fermé la porte pour épargner à la malheureuse le spectacle cruel de ce qui se passait de l'autre côté.

Fléchard lui dit tout bas en présentant un papier :

— Voici l'affiche qui annonce le jour de la vente ; si vous voulez, on peut éviter qu'elle soit placardée à votre porte.

— Comment ! s'écria Gérard, ce papier doit être affiché!...

— C'est la loi!... Mais il y a des moyens de s'arranger... Moyennant quarante sous, je déchire les quatre coins, et elle est censée avoir été enlevée après avoir été posée.

Il arracha, en effet, les quatre angles de la feuille et la remit ainsi au comte en échange d'une pièce de deux francs.

L'huissier, qui s'était tenu à l'écart, afin de ne pas avoir l'air d'être témoin de ce compromis extra légal, et paraissait absorbé dans la contemplation du cartel en bronze, s'approcha alors de Gérard et, d'une voix pateline, comme s'il était susceptible de quelque pitié, il jugea à propos de lui dire :

— Voyons, monsieur d'Ormilley, vous ne pouvez pas laisser vendre tout cela, car il y a certainement là des objets auxquels vous tenez... Faites un effort ; arrangez-vous avec votre créancier ; proposez-lui un petit acompte, pour montrer votre bonne volonté, et il vous accordera sans doute du temps. Un homme comme vous, avec les relations que vous devez avoir, trouvera certainement quelqu'un qui l'oblige dans un cas aussi pressant... Ne payeriez-vous que les frais?...

— A quelle somme montent-ils ? demanda l'infortuné sans savoir au juste ce qu'il disait.

— Quatre cent cinquante-deux francs cinquante-sept, répondit M^e Dorlotin en consultant les indications écrites sur la chemise de son dossier.

— C'est impossible ! fit Gérard avec abattement.

Puis, se ranimant :

— Si j'allais voir votre client, dit-il, il consentirait peut-être à attendre... M^{me} d'Ormilley est gravement malade, vous venez de le voir...

— Faites cette démarche si vous voulez, répondit l'huissier.

— Je vais aller chez M^e Ducormier...

— C'est que ce n'est plus à sa requête que le recouvrement de cette créance est poursuivi, dit Dorlotin ; il y a eu transport...

— Transport...

— M^e Ducormier a trouvé l'occasion de vendre sa créance et il s'en est défait.

— Alors...

— C'est son cessionnaire à qui vous avez affaire désormais, et voici la signification que j'ai à vous faire, ajouta l'huissier en présentant une feuille que Fléchard lui fit passer.

Le comte jeta les yeux sur le grimoire sans voir ce qui y était écrit.

— Votre créancier, dit l'huissier, est aujourd'hui M. Morisset.

— Morisset!... Morisset...

— Oui, tout près d'ici, rue des Gravilliers.

— Lui!... gronda Gérard à voix basse. Oh! oh!... Le misérable!...
Le misérable!...

— Eh bien!... Allez-vous le voir?

— Jamais!... Faites votre devoir, monsieur... Je n'ai rien à demander à cet homme!...

* * *

Gérard d'Ormilly dévora seul cette nouvelle douleur.

Il ne révéla pas à Marthe ce qu'il venait d'apprendre, car il redoutait que ce coup nouveau, l'horrible vengeance de cet infâme fermant impitoyablement la porte à tout espoir de salut, ne la tuât.

C'était épouvantable! Mais que faire?

Quelle lutte entreprendre contre ce misérable dont le cœur — cela se voyait par ce qu'il venait de faire — était gonflé d'une inoubliable haine.

Le seul moyen de lui échapper était de payer, et c'était impossible à Gérard.

Morisset ne se contenterait pas d'un acompte, lui, car il ne s'était évidemment rendu acquéreur de cette créance que pour tirer une implacable vengeance de l'affront qu'il avait subi.

Il serait impitoyable!

Il savait la misère du ménage, et s'arrangerait pour la pousser à son extrême limite.

Il ferait vendre tout sans merci, sans pitié.

Alors, il n'y avait rien à faire.

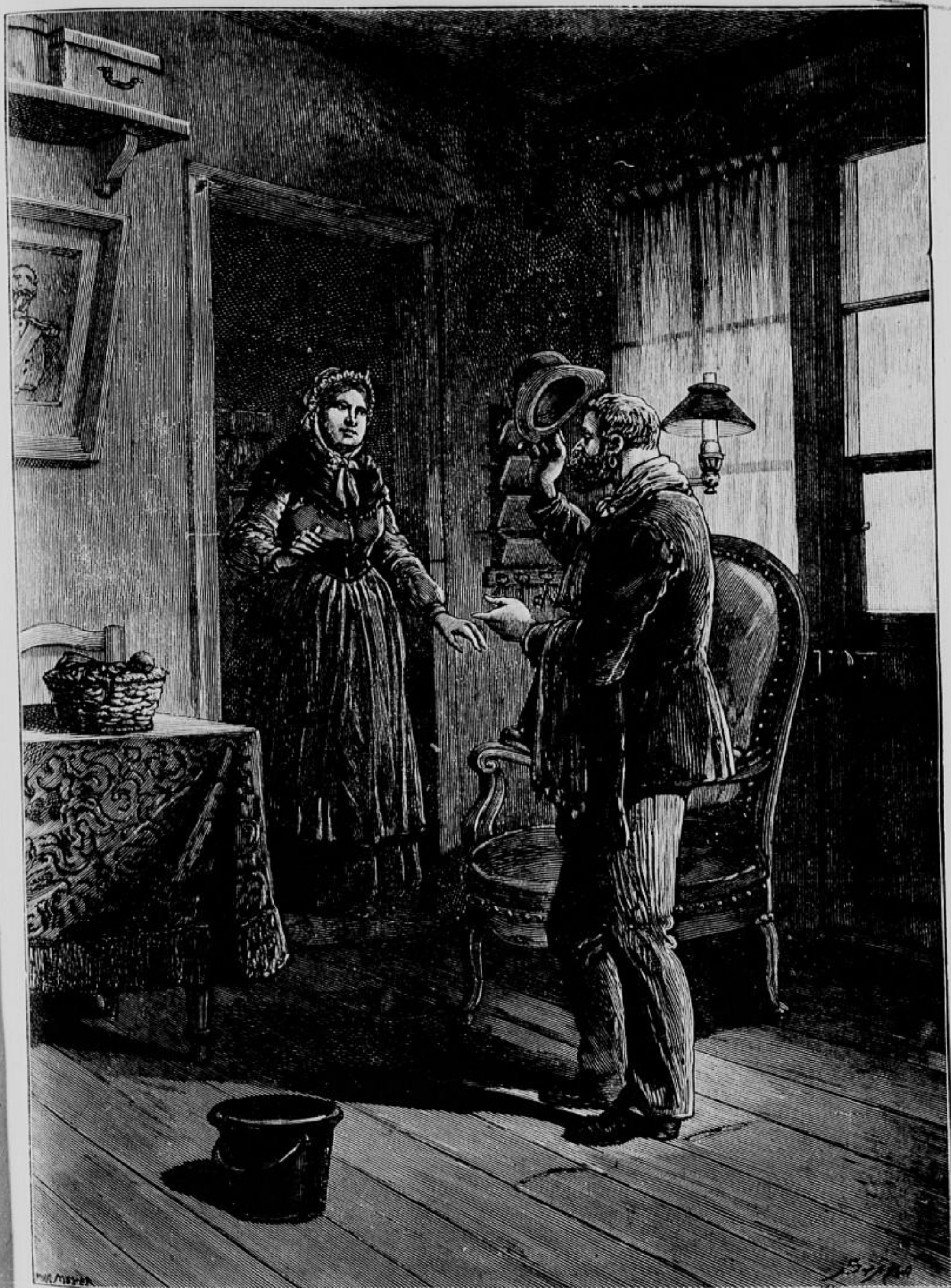
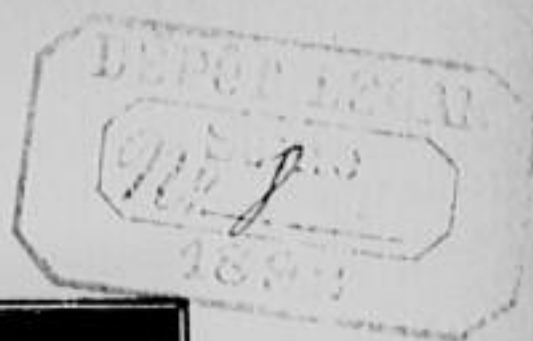
La vente aurait lieu.

Il fallait accepter ce douloureux sacrifice.

Il fallait surtout éviter à la chère malade toute émotion nouvelle.

Montlaurier revint le lendemain matin.

Il savait ce qui s'était passé, informé par Fléchard qu'il avait vu à son étude.



— C'est bien ici que doit avoir lieu une vente à midi ? (P. 87.)

Le prétendu docteur trouva Marthe plus faible que la veille.

Ce qu'il lui aurait fallu, c'était moins des soins que la délivrance de ses angoisses, car chez elle les tourments de l'esprit étaient la cause véritable des tortures du corps.

La pauvre malade le sentait bien, mais elle souffrait courageusement, en silence même, tant que la douleur ne trahissait pas ses forces et ne terrassait pas sa volonté.

Montlaurier la soignait du mieux qu'il pouvait.

Ne fallait-il pas que Marthe vécut afin que sa présence demeurât une lourde charge pour les épaules de d'Ormilly, et l'abîmât plus encore dans le gouffre où la misère l'enlizait.

Cependant Santenac avait voulu être tenu rigoureusement au courant de ce qui se passait dans la maison de la rue Pavée-au-Marais.

Il avait appris par Fléchard la cession de la créance faite par l'avoué à M. Morisset, et la vente des meubles que rien maintenant ne pouvait empêcher.

Montlaurier lui avait dit, le lendemain de sa visite, à quelle extrême détresse les d'Ormilly allaient être réduits, car ils manquaient véritablement du nécessaire et n'avaient plus aucune ressource après avoir dépensé ce qu'ils avaient retiré de la vente du matelas.

Cela ne suffisait pas encore au misérable.

Il voulait que les malheureux, lorsqu'ils auraient été dépouillés de leur mobilier, fussent obligés de quitter la maison, afin qu'ils n'aient plus auprès d'eux cette M^{me} Sarrazin toujours prête à leur rendre service, et qui, si on la laissait faire, pourrait parvenir peut-être, on ne sait comment, à les tirer d'affaire.

— Pour cela, dit-il à Fléchard, il faut faire louer leur logement immédiatement après la vente du mobilier, car sans cela la concierge trouvera peut-être encore moyen de les garder.

Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à Montlaurier, il ne faut pas les perdre de vue dans le nouveau logement où ils iront. Cela vous sera facile en votre qualité de médecin, et puisqu'ils ont en vous toute confiance.

Fléchard et Montlaurier promirent de s'acquitter fidèlement de leurs missions.

— Alors cette vente est pour demain? demanda Santenac.

— Oui, demain à midi, sans aucune remise possible, répondit le clerc d'huissier. J'en ai prévenu M. Morisset, ainsi qu'il me l'a demandé.

— Eh bien! reprit l'amant de Bianca, le moment de mon entrée en scène est arrivé maintenant. Amenez-moi d'Ormilly demain, au café de

l'Univers où je vais après mon déjeuner, dit-il à Montlaurier. Il n'assistera pas ainsi à la vente de son mobilier, et n'en éprouvera qu'une impression plus forte et plus navrante lorsqu'il reviendra dans cet appartement vide où sa misère lui apparaîtra plus épouvantable encore.

« Quant à vous, Fléhard, abstenez-vous aussi d'aller à la vente. Il vaut mieux que M. d'Ormilley vous voie le moins possible, à cause des rapports que vous serez ensuite appelé à avoir avec lui.

— C'est à peine s'il me connaît, répondit le clerc d'huissier; lorsque je suis allé chez lui avec le patron pour la saisie, il était absent. Le jour du recatement, il n'a même pas dû me voir, car il avait la tête basse et n'osait regarder personne.

— Cela vaut mieux ainsi.

— Pour la vente, je n'ai pas besoin d'y assister; c'est l'affaire du commissaire-priseur chez qui j'irai ensuite recevoir le produit de l'adjudication.

— Vous êtes sûr qu'il ne restera rien? questionna Santenac.

Fléhard sourit.

— Il y aura à peine de quoi couvrir les frais, répondit-il d'un air compétent.

— Je croyais que M. d'Ormilley possédait quelques objets de valeur.

— Oui, sans doute... Ah! si la vente avait lieu à l'hôtel Drouot, je ne dis pas qu'elle ne produirait pas un léger excédent, en sus du principal de la créance et des frais, car il y a plus de concurrence, des amateurs et des marchands toujours à l'affût d'une bonne occasion. Mais là, c'est une autre affaire. Les ventes sur place se font presque sans publicité. Une simple insertion aux *Petites Affiches*, sous la désignation vague de « meubles, hardes et objets divers », et tout est dit. Il n'y viendra que quelques-uns de ces industriels de la bande noire qui sont à l'affût de tout et qui, pour ne jamais rater une aubaine, vont partout. Mais entre leurs mains, les ventes ne produisent rien, soyez sans crainte.

— C'est ce qu'il faut, dit Santenac, car il est indispensable qu'après la journée de demain, d'Ormilley n'ait plus aucune ressource. Ce n'est qu'à cette condition que nous pourrons avoir prise sur lui.

— Eh bien! dit Montlaurier, le moment ne peut pas être mieux choisi, car il est absolument au bout du rouleau... C'est la fin de la fin.

Lorsque Montlaurier revint à la rue Pavée-au-Maraais, il rencontra dans l'escalier la concierge qui, tout heureuse de le voir, lui dit :

— Ah! monsieur le docteur, vous arrivez bien...

— Qu'y a-t-il donc? interrogea l'ami de Santenac déjà inquiet.

— C'est cette pauvre M^{me} d'Ormilly; ça ne va pas du tout. Je ne sais plus que lui faire. Et tout à l'heure elle souffrait si fort que je croyais bien qu'elle allait y rester.

— Ah!... vous lui avez fait prendre sa potion?

— Oui, monsieur le docteur, c'est moi-même qui la lui ai donnée comme vous avez écrit, d'heure en heure... Seulement la fiole est vide et ces pauvres gens sont absolument à bout... plus un sou, vous comprenez... Je vous dis ça entre nous.

— C'est malheureux, fit Montlaurier avec une feinte compassion.

— Oh! oui, allez, car ce sont de bien braves gens qui ne méritent pas un tel malheur. — Montez vite, n'est-ce pas? ajouta M^{me} Sarrazin.

Montlaurier trouva Marthe telle que la concierge le lui avait annoncé, excessivement pâle, sans mouvement, les paupières à demi-closes, la respiration presque insensible, le pouls à peine perceptible et très lent.

Il ne put s'empêcher de concevoir quelque inquiétude.

Si la jeune femme mourait, tout était perdu, car les charges de Gérard d'Ormilly seraient considérablement diminuées, et sa misère ne serait sans doute plus assez poignante pour le décider au crime qu'on avait résolu de lui faire commettre.

Il lui resterait sa fille, c'est vrai, mais quelqu'un se chargerait assurément de l'enfant. M^{me} Sarrazin la première s'était si affectueusement attachée à la petite Arlette qu'elle la garderait avec elle, et le père aurait plus de facilité pour se débrouiller, n'ayant à songer qu'à lui.

A tout prix donc, il fallait que Marthe vécut.

Et cependant, que faire?

La maladie de cœur dont elle souffrait était arrivée à un point où toutes les ressources de l'art sont impuissantes.

Le seul remède qui eût pu la sauver était l'affranchissement de toute préoccupation douloureuse, de toute émotion; et la vie de la pauvre femme n'était au contraire qu'émotions et douleurs.

Montlaurier ne pouvait que la soutenir au moyen de cordiaux prudemment administrés; et il lui fit prendre un grog chaud dont M^{me} Sarrazin fournit le cognac.

Pourtant, il n'y avait pas de danger immédiat; mais, à la première émotion un peu forte; il était à craindre que la malade ne fut prise d'une syncope nouvelle qui, cette fois, pourrait bien être mortelle.

Et Montlaurier songeait à cette vente qui devait avoir lieu le lendemain.

On s'était peut-être un peu trop pressé d'agir; et maintenant sans doute il était trop tard pour y revenir et pour l'empêcher.

La nuit cependant ne fut pas plus mauvaise que les précédentes.

Marthe d'Ormilley reposa un peu.

On avait envoyé chercher chez le pharmacien une potion nouvelle, plus énergique, qui produisit un appréciable résultat.

Le matin, Montlaurier fut satisfait de l'état de sa malade.

Cependant, il fit à la concierge les plus sérieuses recommandations pour qu'elle veillât bien sur Marthe et qu'elle s'efforçât d'atténuer le plus possible tout ce qui pourrait la frapper trop vivement.

Puis il annonça à Gérard qu'il s'était occupé de lui comme il l'avait promis.

— J'ai vu mon ami, M. de Santenac, lui dit-il, et je lui ai parlé. Il m'a promis de s'occuper immédiatement de vous.

Le malheureux le remercia avec une effusion que paralysait le sentiment de confusion par lequel il se sentait envahi.

— M. de Santenac, ajouta Montlaurier, a une belle situation au Ministère des Finances, et il espère réussir à vous y faire entrer. Il a le bras long, je le sais, et s'il s'en charge, comme il me l'a promis, c'est chose faite. Je vous présenterai à lui aujourd'hui, si vous voulez bien venir avec moi au rendez-vous qu'il m'a donné dans ce but.

— Je vous remercie, monsieur, répéta Gérard en serrant la main du médecin. Oui, je viendrai... A quelle heure?

— Nous irons à onze heures. — Vous voyez, il ne faut pas vous tourmenter; l'avenir peut encore vous sourire.

Cette bonne nouvelle, donnée en présence de Marthe, produisit sur elle une impression excellente.

Son visage se colora faiblement et ses yeux s'animèrent quelque peu.

En son cœur, elle remerciait Dieu de lui avoir envoyé cet homme qui, croyait-elle, compatissait ainsi à son malheur.

Quand Gérard partit avec Montlaurier pour aller au café de l'Univers, elle sentit dans le baiser qu'il lui donna passer une lueur d'espoir qui la ranima.

Mais, hélas! cette amélioration fut de courte durée.

On avait laissé ignorer à la pauvre malade les conséquences de l'instrumentation opérée trois jours auparavant par M^e Dorlotin et ses recors, afin de lui épargner une émotion dangereuse.

Gérard et M^{me} Sarrazin lui avaient dit que cette visite n'était qu'une simple formalité.

Elle n'avait pas vu l'affiche laissée par l'huissier.

Elle ne savait donc pas que la vente était imminente et on lui avait caché que les poursuites, plus impitoyables que jamais, étaient faites à la requête de M. Morisset, cessionnaire de la créance de l'avoué.

M^{me} Sarrazin ignorait d'ailleurs elle aussi que la vente dût avoir lieu ce jour-là, puisque l'affiche n'avait pas été posée et Gérard n'avait pas eu le courage de lui en faire l'aveu.

Aussi sa stupéfaction fut-elle immense et quand, au moment où elle était descendue dans sa loge, une personne lui demanda à brûle-pourpoint :

— C'est bien ici que doit avoir lieu une vente à midi?

Celui qui l'interrogeait était un homme vêtu d'effets disparates, usés, portant sous son bras des enveloppes de lustrine ou de serge noire que l'on nomme « toilettes ».

La concierge comprit qu'elle avait affaire à un brocanteur du quartier du Temple.

— Quelle vente? fit-elle.

— Une vente sur saisie, répondit le sinistre industriel... Chez M. d'Ormilley.

Et il ajouta :

— C'est sur les *Petites Affiches*. Alors, c'est bien ici, n'est-ce pas?

— Oui! c'est ici... répondit la digne femme désespérée.

CHAPITRE X

LES VAUTOURS DU PAPIER TIMBRÉ

M^{me} Sarrazin n'eut pas la force de questionner davantage le brocanteur.

Elle aurait voulu, puisqu'il semblait si bien renseigné, lui demander à quelle heure la vente devait avoir lieu; mais elle demeura interdite, et ne put que dire :

— Mon Dieu, les pauvres gens!... Quel malheur!... Et cette pauvre M^{me} Marthe, malade comme elle est.

Elle remonta rapidement auprès de M^{me} d'Ormilley, voulant être auprès d'elle au moment du choc pour l'encourager et la consoler.

Mais comment la préparer à supporter ce coup terrible?

Comment lui éviter cette émotion qui pouvait la tuer?

L'excellente femme se désolait, et ses préoccupations se trahissaient par de plus ardentes démonstrations de sollicitude et d'affection à l'égard de la petite Arlette.

Elle la caressait encore plus que de coutume ; elle l'embrassait avec compassion.

Elle essayait en même temps de distraire l'intéressante malade, sans y parvenir malheureusement, car Marthe, avec cette intuition de ceux chez qui la pensée vit encore, était, depuis le départ de son mari, en proie à de sombres pressentiments.

Tout à coup on sonna.

Marthe tressaillit.

M^{me} Sarrazin elle-même eut un frisson.

Elle avait entendu des pas sur le palier avant le coup de sonnette, et elle avait deviné ce que c'était.

— Reste avec petite mère, dit-elle à l'enfant. Je vais voir qui vient là...

Alors, elle alla ouvrir, après avoir eu soin de fermer les portes derrière elle, pour que ce qui se dirait n'arrivât pas aux oreilles de la malade.

C'était le commissaire-priseur et ses hommes.

Il déclina lui-même sa qualité.

— C'est ici que demeure M. d'Ormilly ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur ! répondit la concierge.

— Je viens pour procéder à la vente, ajouta l'officier ministériel en exhibant les pièces de la procédure.

— Mon Dieu ! s'écria M^{me} Sarrazin. Déjà !

Habitué à ces exclamations, le commissaire-priseur ne répondit pas.

Comme si cela pouvait retarder l'exécution, la concierge dit :

— M. d'Ormilly n'est pas chez lui, monsieur... Je suis la concierge.

— Ça ne fait rien.

— Et puis M^{me} d'Ormilly est malade... Elle est alitée, cette pauvre dame... Vous ne pouvez pas vendre en ce moment, voyons, dans l'état où elle se trouve...

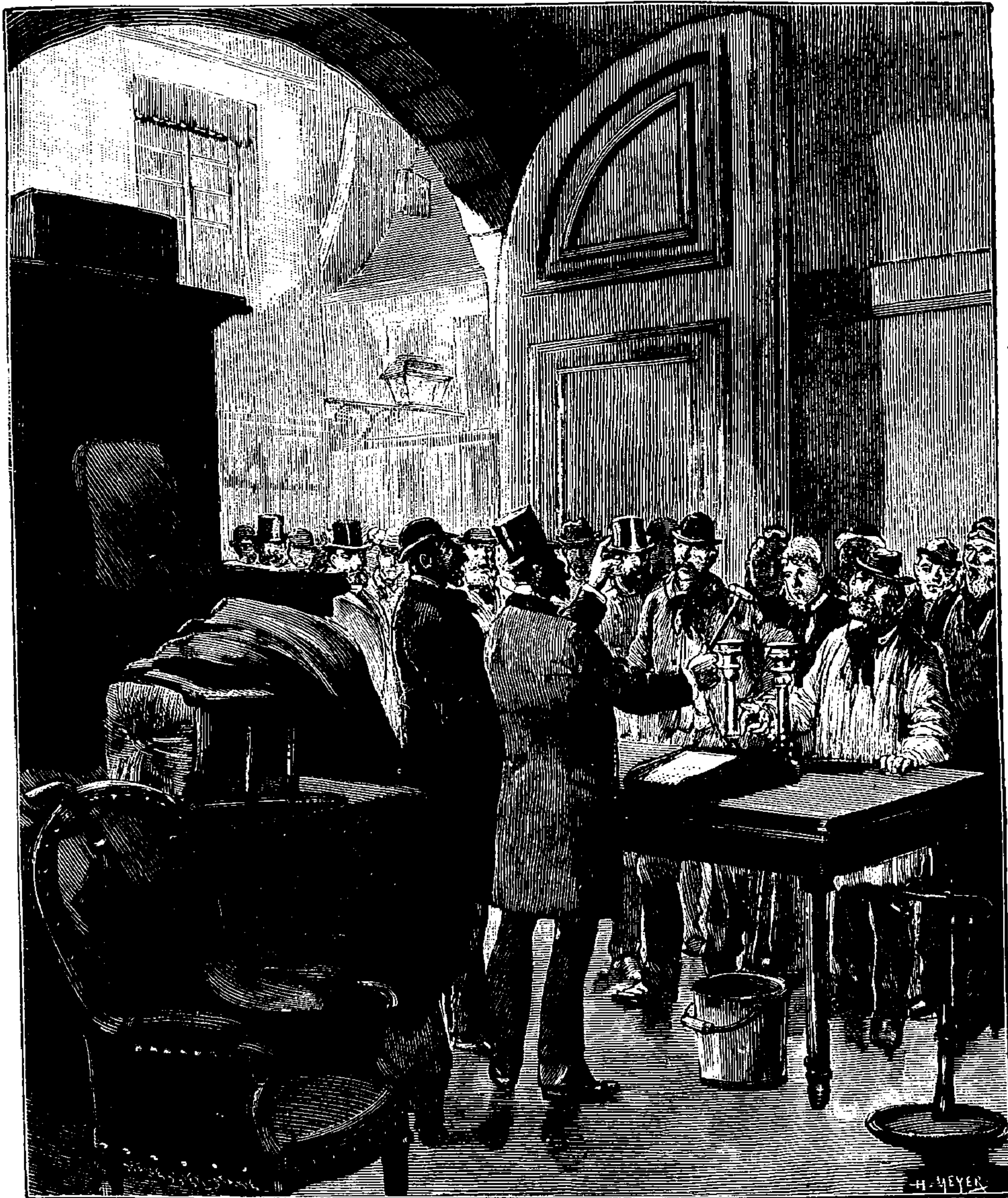
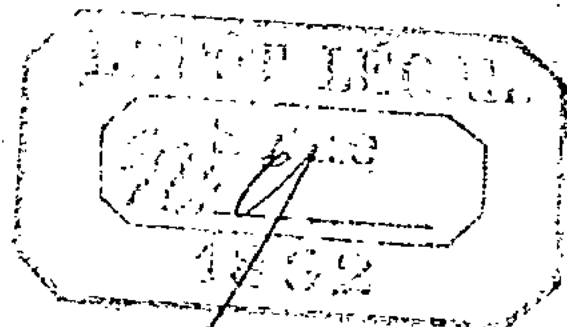
— Il fallait adresser une requête pour obtenir un sursis d'exécution.

— On n'y a pas pensé... Ces pauvres gens ne savaient pas, monsieur... Mais on fera ce qu'il faut...

— Maintenant il est trop tard.

— Cependant, du moment que je vous dis que cette malheureuse dame est très malade?... Elle est mourante... Ça peut la tuer, monsieur...

— Que voulez-vous que j'y fasse, ma bonne dame, répondit le com-



En bas, sous la voûte, la vente avait commencé. (P. 92.)

missaire-priseur. Ce n'est pas moi qui poursuis ; je ne suis que l'exécuteur.

— Je sais bien... Mais enfin...

— Je n'y puis rien ; je suis obligé de faire ce qu'on me commande. Je suis requis régulièrement et je suis responsable.

— Oh ! quel malheur !...

Alors, s'adressant à ses hommes, il dit :

— C'est ici ! Entrez.

Et plus bas, il ajouta :

— Vous pouvez commencer à descendre les meubles et tout ce qu'il y a de porté au procès-verbal.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémissait M^{me} Sarrazin qui ne savait comment annoncer à Marthe la triste nouvelle.

Le commissaire-priseur était descendu.

La concierge demanda alors à celui des hommes qui paraissait commander aux autres :

— Où emportez-vous tout cela ? A l'hôtel des Ventes ?

— Non, on le descend tout simplement en bas, sous la voûte, répondit-il.

— Et c'est là qu'on va faire la vente ?

— Bien sûr.

M^{me} Sarrazin se disait :

— Heureusement que M. Gérard n'est pas là !... Pourvu qu'il n'arrive pas pendant qu'on vendra !...

Déjà deux des hommes avaient enlevé la table et l'avaient sortie sur le palier.

Un autre avait pris quatre chaises et les accouplait deux à deux, l'une sur l'autre, tandis que le premier, celui à qui M^{me} Sarrazin avait parlé, pointait les objets sur la feuille qu'on lui avait remise, au fur et à mesure qu'on les emportait.

Puis, lorsque les hommes furent descendus, il ouvrit le buffet pour voir ce qu'il contenait.

La pauvre femme le regardait faire avec hébétude et consternation.

Elle se demandait ce qu'elle allait dire à M^{me} d'Ormilly car il fallait bien la prévenir.

Après avoir déménagé la salle à manger, on allait demander à entrer dans la chambre, pour enlever ce qui s'y trouvait.

La concierge vint sur le palier et elle vit du monde dans l'escalier.

Les voisins jasaient.

La nouvelle de la vente des d'Ormilly était déjà connue dans la maison.

Et en bas, il devait déjà y avoir foule. Il y en aurait bien plus tout à l'heure, quand on commencerait la vente.

M^{me} Sarrazin rentra.

Elle jeta encore un coup d'œil sur ces hommes qui accomplissaient leur cruelle besogne, et elle passa dans la chambre.

A son visage Marthe comprit qu'il se passait quelque chose de grave.

Elle avait été intriguée par le bruit des meubles déplacés qu'elle avait entendu.

Comme la concierge ne parlait pas, n'osant pas, ne sachant que dire, ce fut elle qui la questionna.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle d'une voix à peine perceptible.

Alors, M^{me} Sarrazin s'approcha du lit.

Elle prit la main amaigrie de la malade qui reposait sur la couverture et elle dit :

— Ne vous tourmentez pas, madame Marthe... Et surtout n'allez pas vous rendre plus malade... Il faut avoir du courage...

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est à cause de la saisie.

— La saisie!... fit Marthe d'Ormilly.

Elle venait de comprendre.

Haletante, dressée sur son lit, les yeux hagards, la main étendue, elle ajouta :

— On vient pour vendre, n'est-ce pas?

— Oui... oui... c'est vrai, madame Marthe... Je ne pouvais pas vous le dire... Mais ne vous tourmentez pas... puisqu'on n'a pas pu l'empêcher... Mon Dieu, c'est épouvantable!...

La malade ne put répondre que par un geste de la tête.

Sa poitrine se soulevait sous la toile usée de sa chemise, et tout d'un coup, sans qu'elle eût parlé, de grosses larmes inondèrent ses yeux.

— Attendez!... fit M^{me} Sarrazin affolée... Que je vous donne à boire!...

Elle lui tendit son verre à demi rempli.

Mais la malheureuse femme ne parvenait pas à avaler.

Ses dents tremblantes sous la fièvre, claquaient sur le cristal.

Elle suffoquait.

Tout à coup, elle retomba inerte sur son oreiller, exténuée par l'effort qu'elle avait fait.

— Que faire?... balbutiait M^{me} Sarrazin, perdant complètement la tête. Voulez-vous que je vous frictionne, comme a fait le docteur?... Où souffrez-vous?... là, au cœur?... Allons, ça se calme-t-il un peu?

— Non!... non!...

— Mon Dieu, si M. Montlaurier était là au moins!

— Maman!... appelait Arlette qui ne pouvait retenir ses sanglots.

Elle avait saisi la main de sa mère et elle l'embrassait avec ferveur.

— Maman?... dis, maman!...

— Ça se passe-t-il un peu, madame Marthe? demanda la concierge.

Mais celle-ci, haletante sous la suffocation qui l'oppressait épouvantablement, n'avait pas la force de répondre.

Cependant elle tournait la tête vers M^{me} Sarrazin.

On voyait qu'elle cherchait à dire quelque chose.

— Que voulez-vous? interrogeait celle-ci.

Enfin Marthe articula ces deux mots :

— Le prêtre...

— Oh! mon Dieu, fit la concierge, voilà encore que vous vous frappez!... Vous vous faites du mal!... Moi, je veux bien; je vais aller chercher M. le curé, mais il ne faut pas vous figurer que c'est fini, voyons... Il y a encore de l'espoir; M. Montlaurier me l'a bien dit... C'est votre mal qui fait ça!... C'est encore une crise!... Enfin, j'y vais pour vous faire plaisir...

— Oui! Je serai... plus... tranquille, dit Marthe d'Ormilly avec peine.

— J'y vais... Mais, ne vous tourmentez pas comme ça.

Puis, s'adressant à Arlette :

— Reste là, avec petite mère... je ne serai pas longtemps, va!

Et quatre à quatre, l'excellente créature dégringola l'escalier.

En bas, sous la voûte, la vente avait commencé.

Il y avait plus de curieux que d'amateurs, car un grand nombre de locataires de cet immense immeuble, des voisins aussi, étaient venus dès qu'ils avaient su la nouvelle. Des passants s'étaient arrêtés et formaient un attroupement sous la voûte et sur le trottoir.

Au premier rang étaient quelques brocanteurs, hommes et femmes, marchands et marchandes de bric-à-brac, sordides, repoussants, aux allures cauteleuses, aux regards rapaces, aux profils d'oiseau de proie.

Ils avaient examiné, inspecté, sondé, évalué chaque objet, au fur et à mesure qu'on l'avait apporté, et aussitôt chacun avait fait son choix, jeté son dévolu, fixé à part lui l'enchère à laquelle il se proposait d'atteindre.

Quelques-uns même avaient échangé entre eux quelques paroles à voix basse, pour s'entendre.

Ils se partageaient à l'avance les dépouilles afin de les obtenir au plus bas prix.

— Tu me laisseras ceci, et je te laisserai cela.

Le pacte était convenu.

Aux premières annonces de la vente, il y avait bien eu quelques personnes qui s'étaient approchées, dans l'intention d'y prendre part, voulant profiter d'une aubaine; mais elles n'avaient pas tardé à comprendre

que ce serait peine perdue de lutter contre ces exploiters avides et coalisés qui, s'ils persistaient dans leurs intentions de concurrence, s'arrangeraient pour faire monter l'enchère jusqu'à ce que l'occasion apparente devint une duperie.

Le commissaire-priseur debout, allant et venant, annonçait les objets à vendre, de sa voix monotone, gesticulant avec son marteau à la main.

— Nous vendons une paire de flambeaux en argent du poids brut de huit cent cinquante grammes... Nous sommes à soixante francs... soixante francs !...

— Soixante-deux ! fit quelqu'un.

Un employé répétait d'une voix de basse :

— Soixante-deux francs !... A soixante-deux francs les deux flambeaux !...

L'enchère montait lentement. Enfin le commissaire-priseur adjugeait d'un coup de son marteau d'ivoire sur la table de la salle à manger qui était, elle, déjà adjugée pour quarante-deux francs.

Après un objet, au tour d'un autre.

Les adjudicataires enveloppaient dans les « toilettes » leurs menues emplettes, après avoir réglé le montant et les cinq pour cent de frais entre les mains de l'employé.

On commençait même déjà à emporter quelques meubles et on les chargeait dans des voitures à bras que les brocanteurs venaient de faire amener le long du trottoir.

Parmi ces gens, intéressés ou curieux, il n'y avait pas une seule personne qui songeât au malheur de ceux que l'on dépouillait ainsi, au nom de la loi ; pas un qui eût seulement l'idée que les infortunés dont on vendait ainsi publiquement les « meubles et hardes », ainsi que dit le style de procédure, n'avaient plus rien, et qu'il y avait là-haut, dans une misérable chambre dévastée par les vautours du papier timbré, une pauvre mère agonisante tenant entre ses bras son enfant, le seul bien qu'on n'eût pas le droit de lui ravir.

Cependant la vente se poursuivait.

Les coups de marteau se succédaient, éparpillant les misérables vestiges qui restaient encore de la fortune des d'Ormilley.

En fendant la foule pour aller chercher le prêtre, M^{me} Sarrazin se heurta à l'un des employés du commissaire-priseur.

— Vous voyez, fit ce dernier avec complaisance, on a eu des égards pour votre malade... On a commencé sans enlever les meubles de sa chambre.

— De sa chambre ?

— Oui ! l'armoire à glace, le fauteuil et le guéridon... Nous irons les chercher tout à l'heure, à la fin de la vente, quand cette dame ira mieux...

— Quand elle ira mieux !... répéta la concierge avec un douloureux soupir... Oui... oui... merci !

Et elle courut s'acquitter de sa douloureuse commission.

Le curé de Saint-Paul était chez lui.

Aux premiers mots de M^{me} Sarrazin, qu'il connaissait de longue date, il suivit l'excellente femme qui lui conta, chemin faisant, ce dont il s'agissait.

En arrivant dans le logement des d'Ormilly le digne prêtre eut un mouvement de surprise ; et la concierge dut lui expliquer rapidement à voix basse ce qui s'était passé.

Puis, elle l'introduisit auprès de la malade.

Le prêtre s'était approché du lit.

— D'abord, dit-il avec bonté, promettez-moi de ne pas vous alarmer, mon enfant. C'est pour accéder à votre désir que je me suis rendu auprès de vous et que je veux bien vous donner le sacrement de l'Extrême-Onction, mais n'allez surtout pas croire pour cela que votre état soit désespéré...

La malheureuse eut un sourire navrant.

— Hélas ! monsieur le curé, murmura-t-elle, je crois bien que le bon Dieu s'est détourné de nous !...

— Ne parlez pas ainsi, ma chère enfant ! Acceptez avec résignation les épreuves dont il permet que vous soyez accablés, dit le vénérable ecclésiastique, et soyez sûre que sa miséricorde ne vous abandonnera pas.

Puis il se mit en devoir d'exercer son ministère.

Il sortit de dessous sa douillette une étole violette dont il baisa la croix et qu'il mit à son cou.

Il prit dans sa poche un écrin dans lequel se trouvaient deux ampoules d'argent contenant les saintes huiles, et il se mit à lire les prières du sacrement suprême, pendant que M^{me} Sarrazin avait couvert la table d'une nappe blanche, sur laquelle elle posa le crucifix qui était à la tête du lit et deux chandeliers qu'elle alluma.

La petite Arlette regardait le prêtre avec plus de curiosité que de tristesse, cependant impressionnée par la sinistre solennité de ce qui se passait.

Pendant ce temps, Santenac attendait au café de l'Univers, comme il l'avait dit.

A travers les rideaux du vitrage, il vit venir Montlaurier avec d'Ormilly.

Il serra la main à son ami et salua Gérard.

— M. d'Ormilly, dont je vous ai parlé, présenta le médecin.

Le malheureux, timide, confus, embarrassé, rendit le salut de Santenac.

— Ah ! très bien, fit celui-ci. En effet, mon ami Montlaurier m'a parlé de vous... Asseyez-vous donc, je vous prie, monsieur. — Voulez-vous me permettre de vous offrir le café...

Gérard aurait peut-être refusé, mais Santenac ne lui laissa pas le temps de parler.

— Deux mazagrans, commanda-t-il.

Puis il reprit :

— Vous tombez joliment bien, car dans ma division on va prendre un nouveau surnuméraire. Ce n'est pas encore une situation, c'est vrai ; mais il faut suivre la filière. Oh ! vous ne tarderez pas à être appointé, j'en réponds.

Il parlait avec volubilité, sans s'arrêter, avec un ton protecteur, en homme sûr de son fait.

Santenac s'était informé, en effet, et il disait la vérité.

Il entra dans son plan d'avoir Gérard auprès de lui afin de bien le connaître et de le tenir.

Il parut s'intéresser à sa malheureuse position et il voulut lui en éviter l'aveu pénible, — en même temps que lui montrer qu'il la connaissait, — en lui disant que Montlaurier, ému de sa détresse, n'avait pu s'empêcher de le mettre au courant pour l'intéresser à son sort et à celui de sa famille.

C'était un prétexte tout naturel pour se faire raconter comment Gérard en était arrivé à cette détresse, — car Santenac tenait à connaître à fond l'instrument qu'il voulait employer afin de voir quel parti il pourrait en tirer.

Gérard d'Ormilly fit simplement le récit de ses malheurs.

Il dit comment il avait perdu tout ce qu'il possédait par la malhonnêteté d'un ami en qui il avait eu confiance, comment son patrimoine avait été presque entièrement détruit par l'héroïque abnégation de son père, et comment sa femme avait été dépouillée de tout ce qu'elle possédait par un malheureux procès dont la perte avait achevé leur ruine.

— Parbleu ! s'écria Santenac, en ce siècle épouvantable il n'y a plus à s'étonner de ces injustices !...

Et le gentilhomme périgourdin dauba sur la société actuelle, une

société dans laquelle le mérite et la naissance ne comptaient plus et où le pas appartenait uniquement à la fortune, à la spéculation, aux honteux tripotages qui font les dieux du jour.

N'était-il pas obligé lui-même, — alors qu'il appartenait, prétendait-il, à l'une des plus vieilles familles de France, dépouillée par la Révolution, — de travailler pour vivre, d'accepter un emploi administratif, au service de gens qui avaient pris la place que les siens avaient occupée.

Était-ce juste ?

Aussi, concluait-il, on devait se soutenir et s'aider pour lutter contre les révoltantes iniquités et c'est de grand cœur qu'il tendait la main à un homme tel que d'Ormilly, qu'il considérait comme un des siens.

Du reste, le nom de sa famille ne lui était pas inconnu, assurait Santenac ; il avait entendu parler du père de Gérard par son père.

C'était une nouvelle raison pour motiver sa sympathie et il espérait bien, avant quelques jours, pouvoir annoncer à celui-ci qu'il avait réussi à le faire admettre au Ministère des Finances.

Santenac était habile, insinuant, possédant au plus haut degré le talent de plaire, et il sut produire sur le malheureux l'impression la plus favorable.

Aussi lorsque Gérard le quitta, il avait le cœur plein d'espoir et c'est presque joyeusement, oubliant un instant ses misères, qu'il reprit avec Montlaurier le chemin de son quartier.

Il était si heureux d'avoir à annoncer à Marthe cette excellente nouvelle, la fin certaine de leur misère, qu'il ne songea pas à s'occuper de la raison du rassemblement formé sous la porte cochère et dans la cour par la vente qui se terminait.

Sans remarquer les regards curieux qu'on lançait sur lui à son passage, et les chuchotements étouffés qui l'accueillaient, il parvint à l'escalier, et grimpa quatre à quatre jusqu'à son logement.

Quand il entra chez lui, il fut saisi tout à coup par le spectacle inattendu de cette pièce vide, froide, désolée, paraissant immense dans son sinistre dénuement.

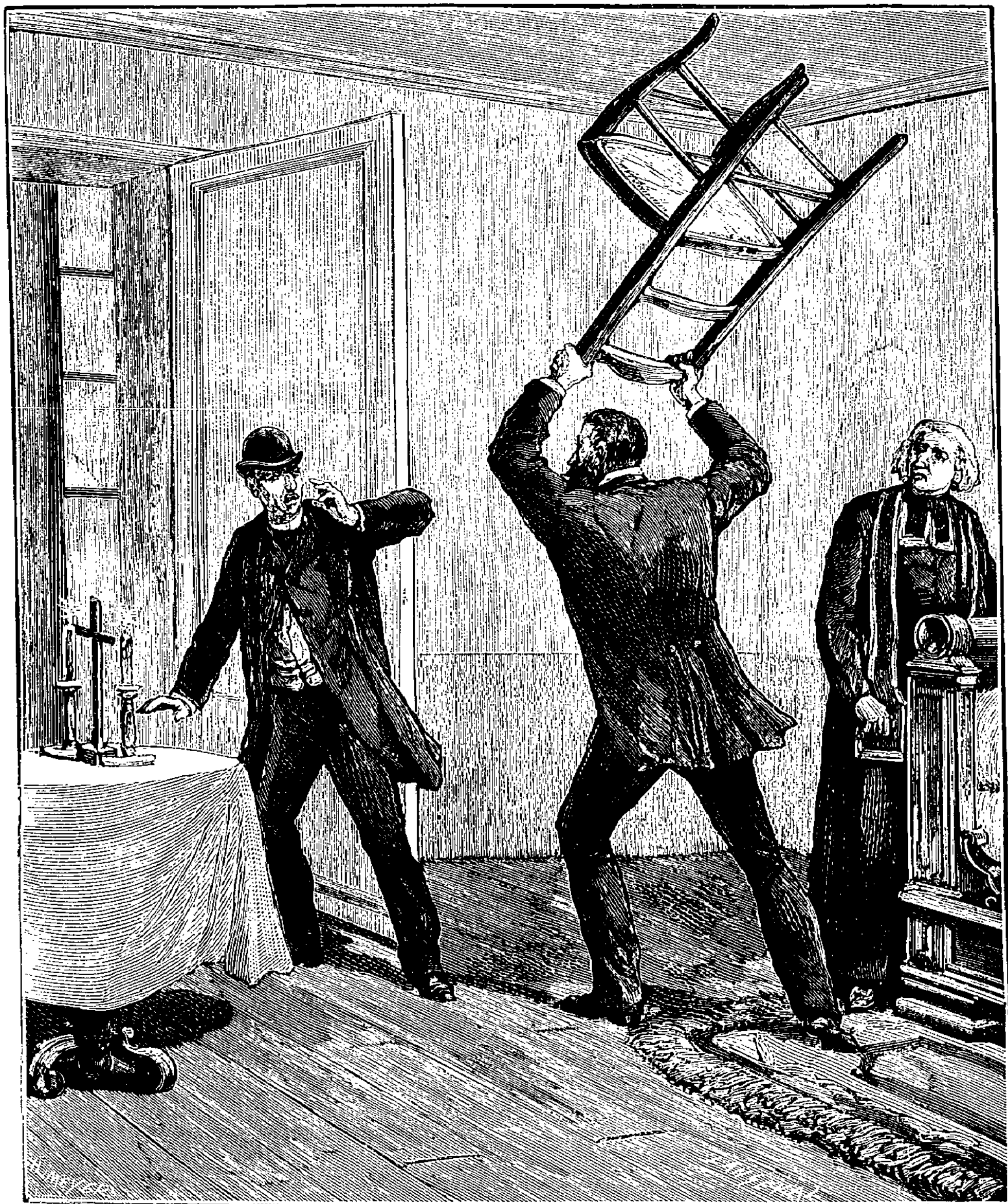
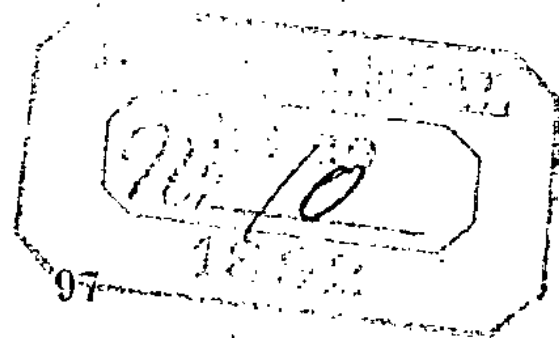
Gérard recula.

Était-il donc chez lui ?

Il lui sembla d'abord qu'il se trompait.

Puis brusquement l'infortuné comprit.

Ses meubles enlevés... On était venu les prendre, à la requête de ce créancier impitoyable... non, à la requête de ce misérable qui assouvissait sa haine atroce, de cet infâme Morisset qui se vengeait de ce qu'il avait défendu son amour.



Il avait saisi l'unique chaise de paille de la chambre, et la brandissait au-dessus de sa tête.
(P. 99.)

Et cette foule en bas était attroupée autour des tristes dépouilles du ménage !...

Gérard, aveuglé un instant par le coup qui le frappait, se sentit chanceler.

Sa tête se troublait en un bourdonnement affreux et il porta la main à son front.

Des larmes plein les yeux, il ouvrit la porte de la chambre où il avait laissé Marthe et Arlette.

Un spectacle cent fois plus douloureux encore l'attendait.

Devant le lit où Marthe sans mouvement reposait, le prêtre était debout, tandis que M^{me} Sarrazin et la petite Arlette, agenouillées de l'autre côté, priaient en pleurant.

Le ministre de Dieu était en train d'oindre, avec un fragment de coton imbibé d'huile consacrée, d'abord le front, puis les yeux, les oreilles, les lèvres, les mains et les pieds de la malade.

Il s'apprêtait à dire les dernières prières.

Le bruit que Gérard fit en entrant l'arrêta.

— Marthe!... Marthe!... s'écria le malheureux... Oh!... Ce n'est pas possible!... Tu ne vas pas mourir?... Dieu ne le voudra pas...

— Rassurez-vous, monsieur d'Ormilly... fit M^{me} Sarrazin... Votre pauvre dame a été si secouée par... ce que vous devez avoir vu en bas, qu'elle a voulu à tout prix voir M. le curé... Mais, Dieu merci! l'extrême-onction n'a jamais fait mourir personne...

— Elle n'est que cérémonielle... Notre sainte Mère l'Église le dit! reprit le prêtre, et n'est donnée aux malades que pour leur rendre la santé...

— Laisse faire!... mon ami... Dis?... demanda Marthe d'une voix faible comme un souffle... Je t'assure au contraire qu'il me semble que cela me fait du bien...

Obéissant à cette chère supplication, Gérard lui aussi s'agenouilla...

Il avait besoin de toute son énergie pour ne pas laisser éclater la douleur qui l'envahissait; et, pendant que le prêtre priait, il ne pouvait s'empêcher d'envisager quel épouvantable coup lui porterait la mort de Marthe.

Soudain la porte s'ouvrit, et trois hommes entrèrent.

L'un d'eux était l'employé du commissaire-priseur qui, quelques instants plus tôt, sous la voûte, avait parlé à M^{me} Sarrazin.

— Qu'est-ce?... demanda Gérard se levant brusquement, et que veut-on?...

— Oh!... moins que rien!... reprit le clerc d'une voix mielleuse... Vous verrez!... Cela ne vous dérangera pas... Et nous aurons bien vite fini...

— Fini de quoi faire?... interrogea d'Ormilly.

— Mais d'enlever les derniers meubles que nous avons encore à vendre, monsieur... Voyez! c'est déjà presque terminé!

Du geste, le papelard personnage désignait les deux porteurs qui

derrière lui, et tandis qu'il parlait, avaient déjà sans bruit, grâce à leur habileté professionnelle, enlevé l'armoire à glace qu'ils déposaient en dehors sur le carré.

— Il ne nous reste plus, continua le clerc, que le fauteuil et ce guéridon.

Du doigt, il montrait la petite table qui servait d'autel au ministre de Dieu, et sur laquelle brûlaient, en guise de cierges, les deux bougies dans leurs chandeliers de cuivre...

— Misérable!... s'écria Gérard exaspéré... Les corbeaux, au moins, ne rongent que les cadavres... Vous n'attendez même pas la mort, vous, pour les dévorer!

— Mais, monsieur!...

— Sortez!... fit-il d'une voix terrible... Sortez, ou je ne réponds pas de vous!...

Il avait saisi l'unique chaise de paille de la chambre, et la brandissait au-dessus de sa tête.

— C'est bon!... C'est bon!... On s'en va!... murmura le commis gagnant le large... Du reste, la table et le fauteuil ne valent pas quinze francs à eux deux... Et avec l'armoire la dette doit être liquidée...

Au moment où le clerc d'huissier disparaissait par la porte ouverte, Montlaurier entra.

— Enfin, docteur, c'est vous!... s'écria d'Ormilly lui montrant Marthe d'un geste désespéré. Oh!... sauvez-la-moi, dites?... Sauvez-la-moi!...

Mis au courant de ce qui venait de se passer, Montlaurier examina attentivement la malade, pendant que le prêtre retirait son étole et refermait son écri.

— Rassurez-vous, cher monsieur, dit-il, votre femme n'est pas en danger immédiat, bien que je constate dans son état une légère aggravation, due uniquement à la secousse que cette pauvre dame vient d'éprouver. Elle a tant besoin de calme!...

— Là... c'est ce que je disais, fit M^{me} Sarrazin. C'est votre meilleur remède, madame Marthe.

— Mais maintenant, reprit Montlaurier, vous n'allez pas tarder à sortir de tous vos ennuis, j'en suis sûr. — N'est-ce pas, monsieur d'Ormilly?

— Oui, je le crois, répondit Gérard! C'est ce que je venais te dire, ma chérie... Grâce à M. Montlaurier, et par l'intermédiaire d'un de ses amis, je vais avoir un emploi...

— Enfin! fit la concierge... Vous voyez bien, madame Marthe, qu'il

ne faut pas vous désoler comme ça. C'est un mauvais moment que vous venez de passer, mais bientôt vous n'y penserez plus.

— Allons, dit le curé, bon courage et bon espoir, monsieur d'Ormilly. Vous le voyez, ma chère enfant, dit-il en s'adressant à Marthe... j'avais raison tout à l'heure, et Dieu ne vous a pas abandonnés.

Il embrassa Arlette en traçant avec son pouce un signe de croix sur son front, et lui donna une image qu'il prit dans son bréviaire, puis, ayant salué Montlaurier, il se retira accompagné par la concierge.

CHAPITRE XI

PREMIÈRES TENTATIONS

En revenant à l'étude de la rue d'Arcole, après avoir assisté à la vente des d'Ormilly, Fléchard se frappa subitement le front, comme un homme qui vient d'avoir une inspiration subite.

— Mais oui, parbleu ! se dit-il, M^{me} Mayan ! Ça fait absolument son affaire, ce logement-là. Il n'y a pas un instant à perdre, il faut que je la voie...

La personne dont le clerc de M^e Dorlotin venait de prononcer le nom était une dame qui habitait la même maison que lui.

Mariée depuis cinq ans, elle venait de découvrir que M. Mayan la trompait indignement, et qu'il avait pour complice une cousine qui demeurerait avec eux.

Indignée, elle s'était adressée, en qualité de voisine, à Fléchard qui l'avait assistée de ses conseils d'homme ferré sur la procédure, et lui avait indiqué la tactique à suivre pour faire constater l'adultère.

Il l'avait présentée ensuite chez l'avoué de son patron, et finalement venait de faire obtenir à sa voisine l'autorisation d'avoir un domicile séparé de celui de son mari pendant l'enquête ordonnée par le Tribunal, comme préliminaire du jugement de séparation de corps qui serait incontestablement rendu.

Le clerc de M^e Dorlotin s'étant occupé tout particulièrement du procès de M^{me} Mayan, il connaissait exactement sa position et il savait qu'elle ne pouvait demeurer plus longtemps chez l'amie qui lui avait offert l'hospitalité, depuis le jour où le commissaire de police avait

pénétré chez elle pour y constater le flagrant délit d'adultère de son mari.

Le petit logement de la rue Pavée-au-Marais, du loyer annuel de quatre cents francs, ferait admirablement son affaire.

En effet, lorsque Fléchard lui eut annoncé cette nouvelle, M^{me} Mayan résolut de suivre immédiatement son conseil.

Elle alla visiter le logement, se présentant de la part du propriétaire, — ainsi que Fléchard le lui avait recommandé pour couper court à toute question de M^{me} Sarrazin, — le trouva à sa convenance et résolut de le louer.

Le clerc d'huissier connaissait l'adresse de M. Dufrène, le propriétaire de l'immeuble dont les époux Sarrazin étaient les concierges, car l'étude de M^e Dorlotin avait eu affaire à lui pour les significations d'actes faits contre les d'Ormilly, à la requête de l'avoué, en vue de la vente de leurs meubles, sur lesquels il avait le privilège accordé par la loi.

Il offrit d'accompagner sa cliente à Neuilly, chez M. Dufrène, ce que celle-ci accepta, et le propriétaire fut très heureux de trouver à louer immédiatement, sans perdre un seul terme, le logement qui allait être forcément évacué par ses malheureux locataires.

M^{me} Mayan paya les cent francs d'avance du premier trimestre, et reçut une quittance qui stipulait l'époque à laquelle commencerait la location.

Ce n'était qu'à la date du 8 janvier que le logement serait réellement libre. Le terme courant était donc compris dans la somme que le commissaire-priseur allait verser prochainement à M. Dufrène, et les d'Ormilly avaient le droit de ne pas quitter leur logement avant cette époque, c'est-à-dire douze jours plus tard.

Munie de sa quittance, M^{me} Mayan retourna à la rue Pavée-au-Marais, annonça à la concierge qu'elle était locataire, et lui donna dix francs de denier à Dieu.

M^{me} Sarrazin était navrée.

Avant que les d'Ormilly ne devinssent ses locataires, leur logement était resté près de deux termes sans être loué. — Elle ne comprenait pas comment la location s'était faite aussi rapidement cette fois, alors qu'elle n'avait même pas encore mis l'écriteau pour l'annoncer.

Ignorante de la machination qu'elle ne pouvait soupçonner, elle n'accusait de ce résultat que la malchance qui s'acharnait après ces malheureux pour lesquels elle éprouvait une si compatissante sympathie.

Elle aurait voulu pouvoir les garder auprès d'elle, dans sa maison, où le propriétaire, s'il avait su ce qui se passait, aurait certainement

consenti à les laisser quelque temps encore, tant que le logement n'aurait pas été loué, pour leur permettre d'attendre sans frais une fortune un peu meilleure.

Tout se liguait impitoyablement contre ces infortunés.

Qu'allaient-ils devenir si, lorsqu'ils seraient obligés de partir, Marthe était encore malade, et Gérard toujours sans travail?

La nouvelle locataire demanda quand elle pourrait emménager.

M^{me} Sarrazin dissimula le mécontentement qui l'agitait, car en somme elle ne savait pas si elle n'avait pas affaire à une amie du propriétaire, et elle répondit sans mauvaise humeur trop apparente :

— Vous le voyez bien sur votre quittance, madame... Le 8 janvier, à midi, vous aurez les clefs.

— Je pensais, observa M^{me} Mayan, que ces personnes allaient partir, puisqu'ils n'ont plus leurs meubles, et qu'alors le logement serait libre avant le terme.

— On ne peut pas mettre des locataires dehors comme ça, riposta M^{me} Sarrazin; ils ont payé leur loyer jusqu'au 8 et ils ont le droit de rester. On les a vendus, mais enfin ce n'est pas une raison pour les expulser, du moment qu'ils ne doivent rien au propriétaire. Il faut bien qu'ils aient le temps de se retourner, de trouver autre chose... Et puis, cette pauvre dame est malade en ce moment...

— Fort bien, madame, répondit la cliente de Fléchard, j'attendrai le terme.

M^{me} Sarrazin songeait maintenant qu'il lui fallait annoncer cette mauvaise nouvelle à ses malheureux protégés, et cette perspective lui crevait le cœur.

Ah!... il lui en coûtait de se séparer de ces pauvres gens, dont elle connaissait si bien la navrante détresse; il lui en coûtait surtout de voir partir cette mignonne fillette à laquelle elle s'était attachée avec une affection véritablement maternelle, et en qui elle retrouvait, avec des grâces nouvelles, le vivant souvenir de l'enfant que la mort avait autrefois arrachée à sa tendresse.

Il le fallait pourtant.

L'excellente femme n'osa toutefois pas en parler la première fois qu'elle vit Marthe et Gérard.

Elle ne s'y décida que le lendemain, lorsque, en causant avec eux, une occasion se présenta au cours de la conversation.

Ah! ce n'était pas de sa faute, bien sûr, si le logement avait été loué aussitôt. — Elle ne savait même pas comment il s'était fait que cette dame

avait su qu'il serait prochainement libre; ce devait être le propriétaire qui l'avait envoyée.

Mais Gérard, que sa misère étreignait plus durement encore dans ce logement dénudé où il ne restait qu'un lit, la couchette en fer de l'enfant, une table, deux chaises et un vieux buffet de cuisine qui n'avait pas trouvé d'acquéreur, Gérard n'était pas fâché de quitter cette maison où il avait tant souffert.

Il ne l'avouait pas, reconnaissant qu'il était du charitable dévouement de cette femme qui avait compati si généreusement à sa détresse, et il se contenta de dire :

— Nous nous arrangerons tout de même, voyez-vous, madame Sarrazin, si j'ai le bonheur d'avoir cette place que l'on m'a promise au Ministère et surtout si ma chère femme se rétablit.

— C'est égal, dit l'excellente concierge, le propriétaire a bien les moyens de perdre un terme; il n'aurait loué que pour le 8 avril, qu'il n'en aurait pas été plus pauvre. D'ici ce temps-là, vous auriez vu venir les événements. Avec ce que vous gagnerez au Ministère, monsieur d'Ormilly, vous auriez pu racheter petit à petit, à tempérament, le plus indispensable et au moins, si un jour vous aviez été obligé de quitter la maison, vous ne seriez pas parti sans rien, comme en ce moment.

Et elle ajouta :

— J'aurais eu ma petite Arlette encore quelque temps... N'est-ce pas, ma jolie mignonne, que tu aurais bien voulu rester encore avec maman Sarrazin ?

— Oh ! oui, répondit l'enfant en tendant les bras à la concierge, car je t'aime bien, va.

Marthe dit d'une voix faible :

— Tu viendras voir M^{me} Sarrazin avec moi, quand je serai guérie.

Gérard se décida à aller voir Santenac à son domicile, dont celui-ci lui avait donné l'adresse, afin de s'informer du résultat des démarches que l'employé faisait en sa faveur.

Mais les choses n'allaient pas aussi vite qu'il le désirait.

Le mouvement dont Santenac avait parlé était en préparation, mais il n'aurait pas lieu avant la fin de l'année, au moment où divers employés quitteraient l'administration pour prendre leur retraite.

Ce serait sans doute pour le jour de l'an que le ministre le signerait.

Gérard, assurait-il, n'avait pas à se tourmenter, sa nomination était certaine quand même, car il y avait une vacance dans son propre bureau, et c'était d'Ormilly qui était proposé.

Il fallait attendre jusque-là.

C'était encore une dizaine de jours à passer.

Mais comment vivre pendant ce temps.

Justement Santenac, ce matin-là, n'était pas seul.

Fléchard et Montlaurier qui devaient déjeuner avec le ménage, étaient arrivés. Gérard ne connaissait pas encore le premier.

Santenac présenta le clerc de M^e Dorlotin, qui, en entendant le nom de d'Ormilly dit, jouant adroitement son rôle :

— Monsieur le comte d'Ormilly?... Vous habitez bien rue Pavée-au-Marais?

Et comme le mari de Marthe s'étonnait d'être ainsi connu, Fléchard expliqua qu'il avait vu son nom dans des actes faits à l'étude de son patron, à la requête d'un client.

Ah! s'il avait su que M. d'Ormilly était un ami de ce cher Santenac, il aurait tout fait pour atténuer le malheur qui était arrivé.

Il n'aurait sans doute pas pu empêcher les poursuites, ni arrêter la procédure, mais il en aurait sûrement ralenti les effets; il aurait aidé Gérard à gagner du temps, peut-être même à sauver les objets auxquels il tenait le plus, ce qui aurait été facile s'il l'avait prévenu seulement la veille de la saisie.

Le drôle compatissait hypocritement au sort malheureux du comte, qui se laissait prendre à cette fausse sincérité.

Bianca joignait ses condoléances à celles du clerc d'huissier et faisait chorus avec son amant et Montlaurier pour maudire ces créanciers impitoyables que guide le seul souci de leurs intérêts, sans égard pour les ruines qu'accumule leur brutale rapacité.

Femme, elle se préoccupait surtout de cette mère et de cette enfant, car son Georges lui avait tout dit, et elle plaignait par dessus tout ces deux infortunées qui avaient si cruellement à souffrir.

Heureusement, reprenait Santenac, ce n'était plus que quelques jours de patience à avoir.

En attendant, il fallait vivre, et pour y aider il voulut, malgré les protestations de Gérard, prêter à celui-ci une petite somme, dix francs. C'était tout ce que lui permettaient ses ressources, à peine suffisantes, et toujours à peu près épuisées vers la fin du mois.

Il insista vivement, et Bianca se joignit à lui en priant Gérard de prendre ces dix francs qu'elle offrait, disait-elle, à sa fillette.

Puis Santenac voulut qu'il restât à déjeuner avec eux, à la fortune du pot.

On ferait monter une portion de plus par le traiteur, car on



Elle offrit la couverture à une marchande de vieilleries. (P. 109.)

mangeait, ce jour-là, dans la chambre meublée, au lieu d'aller au restaurant comme les autres jours.

Alors, pendant le déjeuner, Santenac, sous le prétexte de compatir à la position de Gérard, raconta tout ce qu'il avait eu lui-même à endurer dans l'existence.

Longtemps il avait dû attendre avant d'être employé au Ministère,

malgré toutes les recommandations qu'il avait, et pendant ce temps il n'avait pas toujours mangé du pain blanc.

Maintenant encore, c'était en quelque sorte sinon la misère, car on avait de quoi vivre, mais une gêne continuelle, tant on était peu payé.

— C'est honteux, disait-il, quand on pense à ce que l'on est, quand on se souvient du nom que l'on porte, quand on voit au-dessus de soi, dans de riches sinécures, avec des appointements qui suffiraient à faire vivre plusieurs familles, des gens gras et repus qui ne sont arrivés qu'à force de bassesses et de flatteries.

— Partout c'est la même chose, dit à son tour Montlaurier. Est-ce que le mérite, le savoir, la naissance, comptent aujourd'hui?... Tout est intrigue, tout est spéculation!... Oui, voilà ceux qui réussissent, ceux qui font des fortunes, les agioteurs, les exploiters; ce sont les dieux du jour!

— Ah!... reprit l'amant de Bianca. — Si nous avions eu l'un et l'autre cette conscience large qui seule fait réaliser des fortunes dans notre siècle, cette absence de tout scrupule qui fait accepter l'argent quelle que soit son origine, nous serions riches tous les deux.

— Bien sûr! appuya l'Italienne.

— Tenez, mon ami Fléchard n'est-il pas lui aussi un exemple à l'appui de ce que nous disons! Voilà un garçon qui a fait son droit, qui pourrait être aujourd'hui avocat, notaire, avoué, conseiller de préfecture, ce qu'il voudrait, s'il avait eu une famille bien placée auprès des puissants du jour! Au lieu de cela, il est réduit à être misérable clerc chez un huissier...

— Aux appointements de cent trente francs par mois, compléta Fléchard, et après avoir commencé comme petit clerc, saute-ruisseau, grossoyeur de rôles, chargé de toutes les corvées de l'étude.

— Et Montlaurier? reprit Santenac. Ne devrait-il pas être un des premiers médecins de Paris, avec les études qu'il a faites et les connaissances qu'il a, s'il avait été secondé par cette chance des privilégiés qui n'ont pas à lutter contre notre société.

— Oui, parlons-en, de la société, répondit le prétendu docteur. Société de décadence morale et intellectuelle!... Société pourrie, dans laquelle rien n'est à sa place!...

— Et vous-même, ajouta le gentilhomme périgourdin, mon cher monsieur d'Ormilley, est-ce que la société ne vous a pas tout pris également?... Est-ce que la spéculation malhonnête ne vous a pas ruiné? Est-ce que la justice elle-même ne vous a pas dépouillé en adjugeant à des parents éloignés, presque des étrangers, les biens qui vous étaient légitimement dus, le patrimoine des La Chesnaye?

Et croyez-vous que ceux qui sont comme nous, dépouillés et écrasés,

n'auraient pas le droit d'user un jour de représailles envers cette société marâtre et inique?...

— Oui, certes, ils en ont le droit, approuva Montlaurier; et ce serait justice!

— Croyez-vous qu'il ne serait pas légitime, à nous qu'on a précipités des sommets, de reconquérir notre rang, d'en chasser ceux qui l'ont usurpé, de remettre enfin chacun à sa place?

Ah! qu'un jour il me soit donné de faire ce que je sens, acheva Santenac en s'animant, qu'une occasion s'offre à moi de reprendre, ne serait-ce qu'une parcelle de ce que l'on m'a ravi, et je jure Dieu que je ne la laisserai pas échapper!

— Ni moi non plus! dirent à la fois Montlaurier et Fléhard.

— Et vous ferez joliment bien, approuva Bianca, car ce que vous auriez le scrupule de ne pas prendre, d'autres se l'approprieraient et vous en dépouilleraient de nouveau. Dans la vie, le bonheur est aux plus adroits; il faut savoir être de ceux-là!

Cette conversation qui se poursuivait pendant une grande partie du déjeuner, produisit sur l'esprit de Gérard l'effet qu'attendaient Santenac et ses amis.

Entraîné par leurs sophismes de révoltés, il les avait approuvés en silence, comme se trouve naturellement trop porté à le faire le malheureux que la société a opprimé.

N'étaient-ce pas, en effet, les injustices sociales qui l'avaient réduit, lui et les siens, au sort épouvantable dont ils souffraient?

La société l'avait-elle préservé du dépouillement de sa fortune engagée dans une opération faite sous le couvert de la loi, dans les formes prescrites par elle?

Lui avait-elle tenu compte de l'héroïque abnégation de son père qui, pour la patrie, avait sacrifié sa fortune et sa vie?

La justice elle-même, comme l'avait dit Santenac, n'avait-elle pas aidé à le dépouiller en adjugeant à des héritiers indignes des biens qui lui appartenaient?

Et s'occupait-elle de lui aujourd'hui, la société, après lui avoir pris elle-même tout ce qu'elle ne lui avait pas laissé prendre par d'autres?

Quelqu'un était-il venu à son secours dans l'affreuse détresse où il se trouvait?

Et le malheureux revint chez lui aigri, irrité, l'âme pleine de révolte, songeant aux injustices dont il était victime, et maudissant au fond de son cœur le succès, la richesse, les lois et l'humanité tout entière.

Marthe s'aperçut vite du changement survenu dans l'esprit de son mari.

Elle l'interrogea avec bonté, et elle essaya de le calmer et de chasser de son esprit ces récriminations qui ne servaient qu'à lui faire sentir plus durement son malheur.

— Le plus pénible est passé maintenant, lui disait-elle en tenant sa main et en essayant de faire pénétrer ses regards en ses yeux pour y transfuser la résignation et l'espérance dont son âme généreuse était pleine. Nous n'avons plus que quelques jours à attendre pour que tu aies cette place, et puis tout sera vite oublié... Regarde! je suis presque rétablie... Est-ce que la santé qui me revient n'est pas déjà une promesse de jours meilleurs?

Gérard se sentait régénéré par le courageux langage de cette femme qu'il adorait.

Son âme honnête ne demandait qu'à oublier le malheur et à recouvrer les saines espérances qui fortifient et qui soutiennent.

Mais, lorsqu'il n'entendait plus la voix de Marthe, lorsqu'il s'abandonnait à ses pensées, la nuit, en des heures de fiévreuse insomnie, il revenait au point où Santenac l'avait si habilement amené, et de nouveau il s'insurgeait contre le sort injuste qui l'opprimait.

S'il avait été seul encore, il aurait eu plus de courage et se serait senti plus de résignation pour souffrir. Mais avec lui une femme et une enfant chéries étaient en même temps accablées. Il les voyait torturées sous ses yeux, sans pouvoir rien faire pour leur donner le bonheur qu'il leur avait promis, qu'il était en droit d'attendre et qu'on lui avait si injustement ravi.

Enfin, il se résignait pourtant, las d'une lutte impossible, et il attendrait l'emploi sur lequel il comptait, espérant avec lui voir finir ses misères.

La faible somme, prêtée par Santenac, avait été rapidement épuisée, sans avoir apporté cependant le moindre bien-être en ce logis désolé où tout manquait.

Par surcroît de malheur, M^{me} Sarrazin, qui avait attrapé un chaud et froid le jour de Noël, chez ses parents de Charonne, était alitée, et elle ne pouvait plus venir, comme auparavant, au secours de ses intéressants locataires.

Lorsque Marthe, la sachant malade, était venue voir la brave femme, celle-ci lui avait demandé si elle n'avait besoin de rien, et la malheureuse n'avait pas osé dire la vérité.

Est-ce que l'excellente créature n'avait pas déjà assez fait pour eux.

La mère d'Arlette avait répondu :

— Je vous remercie bien, madame, mais mon mari a reçu un peu d'argent que lui a prêté M. de Santenac en attendant que sa nomination soit signée... Vous êtes bien bonne, nous n'avons besoin de rien en ce moment.

Les jours suivants, lorsque le dernier sou fut parti, Marthe, questionnée de nouveau par l'obligeante concierge, n'avait pas osé davantage avouer qu'on manquait de tout dans son pauvre logis.

Montlaurier seul le savait, car il suivait de près les d'Ormilly, épiant sans cesse leur misère, afin de renseigner Santenac.

Devant lui, qui était là chaque jour, Marthe ne pouvait pas dissimuler la vérité.

Il avait vu partir peu à peu les dix francs donnés par son ami, et il savait que rien n'était venu de chez la concierge, si ce n'est deux seaux de coke que M^{me} Sarrazin avait fait monter par la personne qui la soignait.

Il s'était procuré deux bons de pain que Fléhard avait eus chez son patron, membre du Bureau de bienfaisance de son quartier, et les avait remis à M^{me} d'Ormilly, la suppliant de l'excuser de ne pouvoir lui offrir que cet humiliant secours.

Ne songeant qu'à sa fille dont la voix avait déjà prononcé plusieurs fois cette plainte lugubre : « J'ai faim ! » si déchirante pour le cœur d'une mère, la pauvre femme les avait acceptés ; et à la nuit, se cachant comme une voleuse, elle avait couru jusqu'à une boulangerie que l'on s'appropriait à fermer.

Cependant il avait fallu s'ingénier pour se créer de nouvelles ressources, en attendant cet emploi qui ne tarderait pas beaucoup maintenant, espérait-elle.

Alors, elle avait retiré du lit une couverture de laine et l'avait portée au Mont-de-Piété. Mais le commissionnaire l'avait refusée, car on ne prête pas moins de trois francs et le gage ne parut pas suffisant pour représenter cette somme.

Marthe revenait avec son paquet, honteuse et désolée ; sur son chemin elle offrit la couverture à une marchande de vieilleries qui l'examina et refusa, elle aussi, de l'acquérir.

Alors, à bout, la malheureuse mère se résolut à un douloureux sacrifice devant lequel elle avait toujours reculé jusque-là.

Elle songea aux petites boucles d'oreilles en or de sa fille, le seul bijou que possédât la chère enfant et dont elle n'avait pas eu le courage de la dépouiller.

Il fallait bien en venir là pourtant, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen de se procurer quelque argent.

La pauvre mère sentait son cœur se gonfler de sanglots pendant qu'elle détachait les minces anneaux des oreilles de l'enfant, lui expliquant qu'on irait les chercher plus tard, quand petit père gagnerait de l'argent, et couvrant de baisers la place de ces bijoux, comme si elle cherchait à les remplacer par ses caresses.

Puis, quand Marthe eut les petites boucles d'oreilles dans sa main, elle songea, en les sentant à peine, tellement elles étaient légères, que peut-être on les refuserait encore comme on avait fait pour la couverture, et ce fut avec une cruelle appréhension qu'elle se rendit au Mont-de-Piété avec Arlette qui voulait voir où on les portait.

De nouveau elle se mit à la file dans la grande salle des engagements, attendant son tour au milieu des misérables que l'hiver et la fin de l'année amènent plus nombreux que jamais aux guichets de cette banque de la misère.

On lui prêta quatre francs.

— Tu vois, dit-elle à Arlette, en lui montrant les deux pièces de quarante sous qu'elle avait reçues. Nous pourrons acheter quelque chose pour dîner ce soir, et demain encore, mon trésor, grâce à toi !...

Et l'enfant se sentait heureuse, pleine d'un légitime et généreux orgueil à la pensée que c'était elle qui contribuait à soulager ses parents.

C'était encore deux jours à vivre, grâce à ce secours... Mais après ?

Après !... quand les quatre francs eurent servi à payer les quelques aliments indispensables, il ne resta plus aucune autre ressource aux malheureux.

Gérard, assis près du feu presque éteint, courbé sur sa chaise, les bras croisés, la tête basse, se livrait aux plus sombres pensées.

Le désespoir s'emparait de lui, car il sentait qu'il devait succomber fatalement dans cette lutte inégale contre les duretés de la vie.

Attendre !... Le pourrait-il encore ?

Cet emploi qu'il espérait ne viendrait-il pas trop tard ?

De quoi vivrait-on jusque-là ?

Et encore, une fois nommé, pourrait-il dès le lendemain même entrer en fonctions ?

Alors, le malheureux sentait sa raison chanceler sous les coups répétés du sort, en songeant aux deux êtres adorés qu'il voyait à côté de lui souffrir sans oser se plaindre, redoutant par leurs lamentations d'augmenter sa propre douleur.

Ses poings crispés enfonçaient leurs ongles dans sa chair, pendant

qu'il envisageait avec désespoir son épouvantable détresse et le torturant spectacle de la misère des siens.

Des idées folles hantaient son esprit.

Le souffle du suicide passait sur son front.

S'ils mouraient tous les trois!

Mais cette pensée, jamais il n'aurait osé l'exprimer.

Il avait même peur que Marthe ne la lut en ses yeux, et ses regards se détournèrent d'elle.

Il songeait à ceux qui ont le courage de voler, pour éviter à des êtres chers de mourir de faim, et, rempli de pitié pour leur défaillance il les approuvait en lui-même, tout en se sentant incapable de les imiter.

— Que faire?... que faire? se répétait l'infortuné sans parvenir à trouver une solution.

Le premier janvier il n'y avait rien à manger dans le ménage, et, sauf Arlette qui but une demi-tasse de lait économisé de la veille, on ne déjeuna pas.

On ne pouvait cependant pas, puisque le suicide était un crime que repoussaient leurs consciences chrétiennes, se laisser mourir ainsi.

Il fallait tenter quelque chose.

Quoi?

Aller au Bureau de bienfaisance?

Implorer la pitié des passants au coin d'une rue sombre?

Mendier!

L'âme de d'Ormilly se révoltait à cette pensée.

Il serait mort de honte sans trouver un souffle de voix pour balbutier une demande, sans avoir la force de tendre la main...

Et sa femme!... Oh! non, il n'aurait pas pu souffrir de voir Marthe s'humilier ainsi!

Le Bureau de bienfaisance, n'en avait-il pas entendu parler bien des fois?

On ferait une enquête, on saurait partout que le comte d'Ormilly ne parvenait pas à empêcher les siens de mourir de faim, on épiloguerait dans les bureaux de l'Assistance publique sur sa détresse, et dans quelques jours, après le rapport de l'inspecteur qui avait certainement autre chose à faire en ces jours de fête, on lui accorderait un secours qui arriverait lorsqu'ils seraient morts tous les trois.

Un espoir les soutenait : la nomination de Gérard qui avait dû être signée le matin.

La journée se passa ainsi, — une pluvieuse et noire journée où les

douleurs et les tristesses pèsent double, — et la nuit tomba dans le misérable logis, éclairé par une chandelle fumeuse et fétide.

Soudain on frappa à la porte.

Marthe alla ouvrir.

Elle vit un monsieur et une dame qu'elle ne connaissait pas, et qu'accompagnait Montlaurier.

Elle comprit que c'était Santenac et celle qu'elle croyait sa femme légitime.

Le docteur, du reste, les présenta :

— M. et M^{me} de Santenac.

— Madame, fit Santenac en saluant.

Et il demanda :

— M. d'Ormilly est chez lui ?

— Oui, monsieur, répondit la malheureuse, couverte de confusion à cette visite inattendue.

Elle les précéda à travers la première pièce, vide, glacée, sinistre en son dénûment, et elle ouvrit la porte de la chambre.

Gérard se leva.

— Oh!... cher monsieur, vous avez pris la peine de venir, dit-il.

Il salua Bianca.

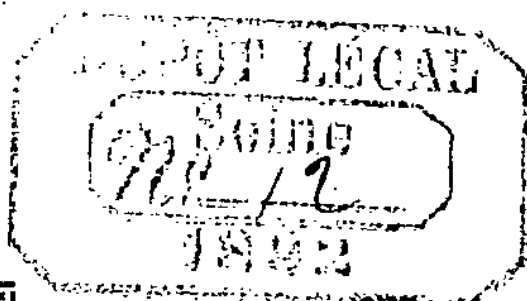
— Nous avons eu affaire dans votre quartier, répondit Santenac, et je venais voir mon ami Montlaurier... Alors, comme nous nous trouvions dans la maison, j'ai voulu vous donner des nouvelles, pour vous éviter une déception trop cruelle.

Cette déception, Gérard et Marthe l'avaient déjà pressentie, rien qu'à l'accent de leur visiteur.

Alors, tandis que Bianca caressait la petite Arlette, Santenac s'assit sur la chaise que Gérard lui offrit et il reprit :

— Ce matin, après avoir souhaité la bonne année à notre chef de division, je lui ai demandé des nouvelles. — Malheureusement... je suis bien obligé de vous le dire, elles ne sont pas bonnes. Les nominations sont ajournées. Le ministre prétend que les Chambres ont diminué les crédits sur lesquels on comptait... Il y a dans la Presse un *tolle* général contre l'Administration que l'on trouve trop coûteuse, et il faut, d'après ce qu'a dit Son Excellence, laisser passer l'orage. Mais ce n'est qu'ajourné; les nominations auront lieu quand même, après la rentrée des Chambres sans doute, lorsqu'on aura oublié les dernières luttes parlementaires sur la discussion du budget. Il faut encore un peu de patience, mon cher monsieur d'Ormilly, car vous serez nommé, j'en réponds!

Gérard se trouvait dans un tel état de prostration morale qu'il était



Et déposa bruyamment dans la première pièce où l'Italienne le fit entrer, les bûches qui chargeaient son crochet. (P. 117.)

en quelque sorte indifférent à tout, et semblait ne plus vivre que machinalement.

Marthe, au contraire, qui avait espéré voir la fin de ses souffrances quand viendrait cet emploi si formellement promis, reçut en plein cœur le rude choc de cette déception nouvelle.

Elle entrevit d'un coup l'avenir... Et le présent aussi, hélas!

Qu'allait-on devenir?

— Bah! fit Santenac, il ne faut pas perdre courage, madame. Vous êtes jeunes tous deux, vous vous en tirerez.

Et il ajouta en désignant Montlaurier et Bianca :

— N'avez-vous pas des amis qui ne vous abandonneront pas?

— Et puis, dit doctoralement Montlaurier, *violentum non durat*, comme dit l'adage latin. Votre infortune est trop cruelle pour ne pas être près de son terme.

— Vous verrez, fit à son tour l'Italienne, comme l'oubli de ce que vous avez souffert viendra vite lorsque vous aurez retrouvé des jours meilleurs. C'est comme nous! Oh! nous en avons passé de dures, allez, ma chère dame!... N'est-ce pas, Georges?

Santenac approuva d'un éloquent geste de tête.

— Eh bien! nous n'y pensons plus aujourd'hui que pour en rire! acheva Bianca. Ça nous amuse même d'en causer parfois. On se rappelle ce qu'on a enduré et l'on trouve le présent meilleur; on se sent peut-être plus heureux qu'on ne l'est!

Arlette ne quittait pas des yeux Bianca qui, tout en causant, tenait sa main dans la sienne et la caressait.

Elle était attirée par les démonstrations affectueuses de cette dame dont la voix au timbre musical la charmait par sa douceur.

— Avant tout il ne faut pas, reprit Santenac en s'adressant à Gérard, vous isoler comme vous le faites. La solitude est mauvaise conseillère! Elle amène la prostration et le désespoir. Il faut réagir au contraire...

Et s'adressant à Marthe :

— Voulez-vous me permettre de vous adresser une prière?... D'agir avec vous, mon cher monsieur d'Ormilly, en ami, en camarade?

Ils attendaient l'un et l'autre, acquiesçant par leur silence, reconnaissants déjà de ce que l'on voulait faire pour eux.

— Permettez-nous, continua l'amant de Bianca, de passer la soirée avec vous, pour vous distraire un peu, pour vous reconforter...

— Et de nous inviter à dîner chez vous, acheva l'Italienne, sans façons!...

Ni Gérard ni Marthe n'osaient répondre.

— Oh! oui!... oui!... petite mère!... dit joyeusement Arlette que Bianca interrogeait aussi du regard.

— Laissez-nous faire, reprit Santenac. Cela vous distraira un moment de vos ennuis.

— Ne vous occupez de rien, dit à son tour sa femme. Nous allons faire notre petite cuisine toutes les deux; ce sera amusant.

— C'est une excellente idée, approuva Montlaurier, et pour commencer, je vais chercher quelques chaises chez moi.

Il n'y avait en effet, comme nous le savons, dans la chambre, que deux sièges et la petite chaise d'Arlette, et jusque-là Gérard, Marthe et Montlaurier avaient dû rester debout.

— Et d'abord, dit Santenac, il ne fait guère chaud!

Marthe avait pris le seau envoyé par M^{me} Sarrazin, au fond duquel il restait encore quelques morceaux de coke.

— Attendez, madame, fit Santenac en l'arrêtant, nous allons faire mieux : un bon feu de bois... La flamme égaye davantage.

— Je vais aller aux commissions, dit Bianca qui paraissait heureuse comme en une partie de plaisir improvisée... Ce sera amusant.

Tu vas venir avec moi, n'est-ce pas? ma mignonne, dit-elle à Arlette. Nous ferons notre petit marché toutes les deux; tu me montreras les fournisseurs. Tu les connais?

— Oh! oui, madame, répondit l'enfant, je vais toujours avec petite mère ou avec m'man Sarrazin.

— Vous êtes trop bon, monsieur Santenac, dit Gérard essayant de dissiper sa confusion.

— Laissez faire, mon cher. Il faut bien un peu se réjouir. C'est le jour de l'An, et on doit commencer l'année sous de bons auspices. Je ne veux pas vous laisser sous l'impression de la mauvaise nouvelle que je vous ai donnée en arrivant, mais avec l'espoir, au contraire, et la confiance que vous donnera à tous deux la possibilité de vous appuyer sur de vrais amis.

— Avez-vous un panier? demanda Bianca à Marthe.

— Non, madame.

— Je demanderai celui de m'man Sarrazin en passant, n'est-ce pas! dit Arlette.

— Oui, c'est ça, ma chérie.

— Permettez que je quitte mon chapeau, dit M^{me} de Santenac... Là! voilà qui est fait!... Viens, mignonne.

Elle sortit avec Arlette, heureuse de cette diversion aux tristesses habituelles que son esprit enfantin oubliait déjà.

Santenac et Montlaurier se donnaient la réplique, assis devant le feu que l'amant de Bianca attisait.

Marthe s'était assise à côté de Gérard, au coin de la cheminée.

On causait du passé.

Santenac parlait de sa famille, de la fortune qu'il avait perdue lui

aussi, de la lutte désespérée qu'il prétendait avoir soutenue pour se tirer d'affaire.

Il cherchait à produire une bonne impression sur Marthe, car il ne fallait pas qu'elle détournât son mari du plan qu'il avait tracé pour lui.

Montlaurier aussi avait connu des jours douloureux. — Seul à Paris, sans aucune ressources, il avait dû se débrouiller.

— Ce n'est pas là qu'est le difficile, dit Santenac. Avec du courage on arrive toujours tant bien que mal à s'affranchir du malheur, et à se créer une petite position. Mais ce n'est pas vivre cela, quand on a été élevé comme nous dans le bien-être, dans le luxe que notre naissance nous a fait connaître, et qu'on se sent emprisonné à jamais dans cette médiocrité pour laquelle on n'est pas fait.

Alors, quand je songe à cela, poursuivait-il avec une certaine animation, quand je vois comment les gens qui m'environnent ont gagné leurs richesses, je comprends bien ce qu'il faudrait. Aujourd'hui les grandes fortunes faites lentement, péniblement, en toute une vie de travail sont rares.

— Elles sont impossibles, appuya Montlaurier.

— Quand on doit réussir, c'est d'un seul coup! Cela se passe ainsi à notre époque.

— Ce ne sont pas les exemples qui manquent.

— Et voilà ce que je voudrais trouver! conclut le gentilhomme périgourdin.

— Parbleu!

— Aussi, que l'occasion passe à ma portée et l'on verra que je ne la raterai pas.

— Ni moi non plus! dit Montlaurier.

— Patience, mon cher! dit Santenac qui eut l'air de calmer les récriminations intentionnelles de son ami; notre tour viendra!... Et le vôtre aussi, mon cher monsieur d'Ormilly!

— Je n'en demande pas autant que vous! répondit le malheureux. Ce que nous avons souffert nous a appris à nous contenter de peu...

Marthe demeurait silencieuse.

Elle approuvait son mari.

Elle pensait comme Gérard.

Comme lui elle était prête à faire le sacrifice de tout le bonheur qu'elle avait connu autrefois. — Elle ne demandait que la vie assurée par le travail, et elle s'estimerait bien heureuse ainsi, unie par la plus tendre affection aux deux êtres qui suffisaient à emplir sa vie.

— Bah!..... reprit Santenac..... La vie large et douce vaut encore

mieux. On dit que l'occasion de faire fortune d'un coup se présente toujours une fois dans l'existence d'un homme intelligent. Les heureux sont ceux qui savent la saisir, voilà mon avis !

Et prenant directement Gérard à partie pour l'obliger à se prononcer :

— Voyons, continua-t-il, vous verriez devant vous cette occasion unique de récupérer d'un seul coup tout ce que vous avez perdu, — car ce n'est que cela en somme, — et vous la laisseriez échapper ?

— Ah ! je ne dis pas cela, répondit le mari de Marthe.

— A la bonne heure ! fit Montlaurier.

— Eh bien ! reprit Santenac, pour vous, comme pour moi, comme pour tous, cette occasion se présentera un jour, soyez-en sûr, car nous ne sommes pas nés pour cette existence misérable que les conditions sociales d'aujourd'hui nous ont faites. Un jour, c'est certain, — car ce que l'on veut fermement arrive quand même, — nous trouverons cette occasion, dont je vous parle, d'une fortune subite, réalisée d'un coup d'intelligence ou d'audace !... Vous verrez !... Vous verrez !

La porte s'ouvrit.

Arlette courut joyeusement à sa mère devançant Bianca qui portait un panier plein de provisions.

Elle-même avait dans ses petits bras deux sacs qu'elle avait voulu porter : l'un dans lequel il y avait six oranges et un autre contenant des petits fours.

— Regarde, petite mère, s'écria-t-elle avec transport, tout ce que la dame a acheté !

— Oh ! madame, fit Marthe touchée et confuse, c'est trop de bonté !... vous la gâtez !...

— Non, non... répondit Bianca. Pauvre mignonne, il faut bien qu'elle soit heureuse aujourd'hui.

Elle posa son panier sur une chaise et revint à la porte d'entrée en disant :

— Voici le charbonnier qui monte une voie de bois.

On entendit en effet le pas lourd et le bruit des souliers ferrés de l'Auvergnat du quartier. Il entra et déposa bruyamment dans la première pièce où l'Italienne le fit entrer, les bûches qui chargeaient son crochet.

— Je n'étais pas j'encore venu par ici ! dit-il en son langage de Saint-Flour.

— Tenez, dit Bianca en lui remettant une pièce de cinq francs.

— Cha nous fait vingt cinq de bois, et deux chous de margotin, vingt chepte ! dit le charbonnier en rendant la monnaie.

La maîtresse de Santenac ajouta vingt-cinq centimes de pourboire.

— Merchi, madame, dit l'Auvergnat en reprenant son crochet ! A une autre fois, n'est-che pas ?

— Oui, au revoir.

— Et maintenant faisons un bon feu, dit Santenac.

Montlaurier trancha le lien du margotin qu'il étendit sur le coke, et surmonta de quatre morceaux de bois.

Santenac abaissa ensuite le tablier de tôle de la cheminée et le feu ne tarda pas à ronfler joyeusement, répandant déjà de la gaieté dans ce logis désolé.

Bianca, devant Marthe et Arlette, sortait ses provisions du panier et les étalait sur le misérable buffet.

Marthe l'aidait, lui donnant les plats et les assiettes qui restaient de sa vaisselle, et qu'on n'avait pu vendre.

— Des crevettes et du beurre, dit la maîtresse de Santenac.

— Et puis tu vas voir encore, petite mère, fit Arlette.

— Un pâté qui m'a l'air délicieux ! ajouta l'Italienne. Les charcutiers sont joliment bien assortis dans la rue Saint-Antoine. Sentez !... Il embaume.

— C'est vrai, dit Marthe. — Mais vous avez fait des folies !

— Bah ! fit Santenac, ce sont nos étrennes qui paient. Nous avons touché double mois au Ministère.

Gérard ne trouvait pas d'expressions pour exprimer sa reconnaissance.

Il comprenait que cette partie qui avait l'air improvisée avait été résolue d'avance par cet inconnu de la veille, devenu pour eux aujourd'hui le meilleur des amis et des protecteurs.

Il était heureux surtout du bonheur de sa fille, car la vie renaissait en ce moment dans la maison, et aussi la gaieté et l'espoir.

Le morne silence de la journée était remplacé par les éclats de la voix fraîche de Bianca et par les fusées de rire d'Arlette.

— Tenez, dit l'Italienne, trois bouteilles de bordeaux !

— Ah ! du bordeaux, fit Montlaurier en se levant, donnez ! Il doit être glacé par ce temps et ça ne vaut rien. Je vais le réchauffer près du feu.

— Et puis du pain.

— Du pain blanc, petite mère ! s'écria Arlette qui n'en avait pas mangé depuis longtemps.

— Ma foi, il n'est pas plus cher que l'autre, et il est bien meilleur.

— Je n'ai jamais pu m'habituer à un autre pain que celui-là, dit Santenac.

— Et puis du café, une livre de sucre et une bouteille de cognac ! termina l'Italienne.

— Oh ! madame, fit encore Marthe en une reconnaissante protestation.

— Voyons, répondit Bianca, je vous ai dit de me laisser faire. C'est nous qui nous sommes invités, nous avons agi sans façon, c'est bien juste...

— Certainement, approuva Santenac.

Il demanda :

— C'est tout?... Nous ne mangeons donc que du pâté ?

— Non, mon ami, répondit l'Italienne, il y a un poulet rôti... Mais je ne pouvais pas le prendre parce que j'étais trop chargée. On va l'apporter dans un instant.

Elle s'adressa à Arlette :

— Nous allons mettre le couvert toutes les deux.

— Ne vous donnez pas cette peine, fit Marthe.

— Mais ça m'amuse, chère madame. Il me semble que je fais ma petite popote chez nous.

On plaça la table au milieu de la chambre.

Marthe d'Ormilly prit dans le buffet de hêtre des serviettes qui remplacèrent la nappe que l'on n'avait plus.

Montlaurier alla chercher chez lui ce qui manquait, des verres, des couverts ; il paraissait s'amuser énormément.

— Ça me rappelle les diners du quartier Latin aux jours de fête, entre camarades, dans notre chambre d'hôtel ! disait-il en riant.

— Oui ! c'est très gai ! affirmait Santenac. C'est pittoresque !

Marthe souriait et de temps en temps elle regardait Gérard, contente de le voir se déridier un peu et oublier ses douleurs.

A peine était-on à table qu'un marmiton apporta le poulet.

Vers la fin du repas, que Bianca avait animé de sa communicative gaieté, que Montlaurier et Santenac avaient égayé avec leurs joyeuses réparties, on reprit la conversation tenue quelques jours auparavant à la rue Saint-Honoré.

Santenac, en causant, observait attentivement Marthe d'Ormilly.

Il l'étudiait.

Il notait les impressions qu'elle ressentait en écoutant ce qui se disait.

Au fond, il se défiait d'elle, car il avait deviné du premier coup d'œil sa nature honnête, son âme loyale, prête à réprover tout ce que sa conscience n'acceptait pas.

Il lut clairement sur son visage ce qui se passait en elle lorsqu'il dit :

— Il vaut mieux être du côté des habiles et des forts que du côté des victimes et des dupes!...

Et encore lorsqu'il exposa ses doctrines :

— Est-ce que j'ai demandé à vivre à la société? Et ne me doit-elle pas l'existence et même le bien-être en échange de ce qu'elle me prend et m'oblige à lui donner?

— C'est évident! dit à son tour Montlaurier; elle se doit à tous, sinon chacun a le droit de chercher ses moyens d'existence comme il l'entend.

— L'exemple nous en est donné par la nature, reprit Santenac. Voit-on jamais un animal mourir de faim, comme l'on voit de malheureux humains. C'est honteux à dire. L'oiseau trouve sa nourriture dans les grains que le paysan a confié aux sillons. Ne faut-il pas qu'il vive? Est-ce un vol qu'il commet?

Mais comme il vit que l'impression produite sur Marthe pouvait être défavorable au projet qu'il préparait, Santenac jugea utile de clore là ses étranges théories.

Il avait vu que la jeune femme observait son mari, comme si elle voulait juger de ce qu'il pensait, cherchant à trouver sur son visage ou dans ses regards une désapprobation de ce qu'il entendait.

On parla alors d'autre chose.

Bianca s'était levée et dans une petite casserole pleine d'eau qu'elle avait placée sur les braises incandescentes de lâtre, elle préparait le café dans un filtre prêté par Montlaurier.

A défaut de fasses on le prendrait dans les verres, démocratiquement, comme chez le brave peuple qui ne le trouve pas plus mauvais pour ça.

Il était visible que Santenac cherchait à faire oublier à M^{me} d'Ormilly la mauvaise impression produite sur elle par les doctrines qu'il avait émises.

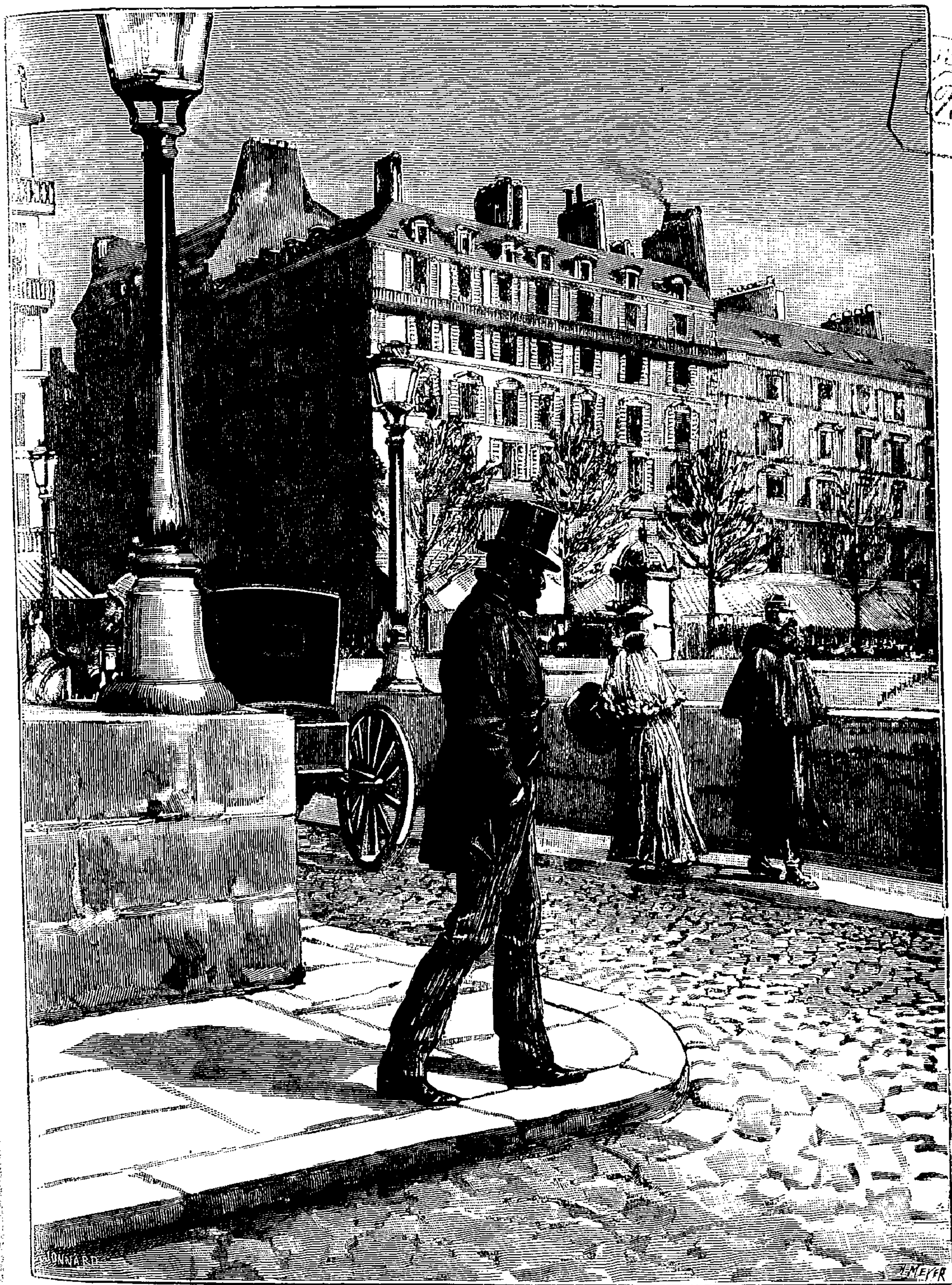
Il laissait maintenant agir Bianca qui avait entrepris de se servir de la petite Arlette.

L'Italienne avait su gagner habilement l'affection de l'enfant qui croyait ingénument à l'intérêt que la maîtresse de Santenac lui manifestait.

La fillette avait trouvé qu'elle était bien bonne, cette dame qui avait acheté avec elle de si excellentes choses; qui l'avait soignée, dorlotée pendant tout le repas; qui, placée auprès d'elle, lui servait les meilleurs morceaux, et avait toujours pour elle un sourire et une parole affectueuse.

En son petit cœur d'enfant la reconnaissance peu à peu éveillait l'affection.

MAM'ZELLE MISÈRE



Le désespéré sentait monter à son cerveau des pensées de suicide. (P. 128.)



Maintenant Bianca lui disait :

— Comment, tu n'as pas de joujoux?... pas même une poupée?... La prochaine fois que je viendrai je t'en apporterai une. Ça te fera plaisir, n'est-ce pas?

— Oh! oui, madame, répondit Arlette dont les yeux brillaient de convoitise, bien plaisir.

— Alors, tu ne joues jamais?

Ce fut Marthe qui répondit :

— La pauvre fillette a été bien privée de distractions, depuis que j'ai été si malade...

— Je soignais petite mère, dit Arlette.

— Mais maintenant que ta petite mère est guérie, tu vas pouvoir t'amuser! reprit Bianca.

Et s'adressant à M^{me} d'Ormilly.

— Vous ne sortez guère?

— Je suis seule, répondit Marthe; et dans notre position j'aurais voulu pouvoir travailler. Pourtant nous sommes allées, il y a quelques semaines, au square des Vosges qui est tout près d'ici...

— Mais, quand M. d'Ormilly sera entré au Ministère, vous pourrez un peu sortir! Ça lui fera du bien, à cette enfant!

— Je le sais bien, madame.

— Je viendrai vous chercher quelquefois, car je suis seule aussi toute la journée, et nous irons faire un tour ensemble. Nous irons au Luxembourg, aux Tuileries, aux Champs-Élysées, je te ferai voir Guignol...

— On dit que c'est si joli, Guignol! fit Arlette.

— Tu joueras avec les petites filles et les petits garçons.

Pendant que Bianca parlait et que l'attention de Marthe était tout entière concentrée sur sa fille, Santenac n'avait pas cessé un seul instant d'observer d'Ormilly.

Il avait compris à quelle émotion poignante le malheureux était en proie en pensant à ce bonheur de tous les enfants dont sa fille était privée.

Il avait lu en ses regards quel amour immense il avait pour Arlette, et combien il souffrait à la pensée de ne pas pouvoir la faire heureuse.

Il se rendait compte des tortures que ce père infortuné devait endurer, en voyant son enfant adorée manquer de tout, et s'étioler sous les privations successives qui débilitaient son frêle organisme.

Santenac sentit que s'il était nécessaire, il aurait par l'enfant un levier puissant pour agir sur le père.

Bianca devait avoir eu la même pensée que lui, et son manège auprès de la fillette en était la preuve.

Avant de prendre congé, Santenac engagea Gérard à venir chez lui.

— Et vous aussi, madame, il faudra venir me voir, dit Bianca à Marthe. Ça vous distraira. Nous irons nous promener avec votre jolie fillette.

Marthe n'osait répondre, car il lui aurait fallu avouer qu'elle n'avait qu'une toilette bien peu présentable, quelque soin qu'elle en ait eu, à côté du costume de Bianca.

Mais celle-ci s'adressa à l'enfant :

— Tu amèneras ta petite mère, lui dit-elle en l'embrassant au moment de partir, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, répondit Arlette en répondant aux baisers de l'Italienne.

Dans la rue, dès qu'on put causer, Montlaurier demanda :

— Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— Nous aurons du mal, répondit Santenac. C'est la femme qui sera l'obstacle.

— Oui, c'est ce que j'ai compris.

— Lui aussi, reprit l'amant de Bianca, pour l'amener au point qu'il faut, il y aura des difficultés énormes ! Mais je préfère, comme je vous l'ai dit, avoir affaire à un homme de sa trempe, d'une rigoureuse honnêteté, parce que lorsque nous le tiendrons, nous serons sûrs de lui.

— Évidemment, approuva le médecin.

— Non ! fit Santenac songeur. Décidément c'est elle qui m'inquiète.

— Il s'agira d'être très prudent à son égard, dit Bianca, et de ne plus parler devant elle comme ce soir.

— Je voulais la tâter.

— Je l'ai bien compris, et tu as bien fait, car on sait maintenant à quoi s'en tenir.

— A quoi réfléchis-tu ?... demanda Montlaurier à Santenac qui semblait devenu songeur.

— Au moyen à employer pour neutraliser le plus possible l'influence de M^{me} d'Ormilly... Oui... ce serait le meilleur parti !

— Lequel ? demanda Bianca.

— Le 8 les d'Ormilly sont obligés de déménager, ainsi que Fléchard l'a arrangé en faisant louer leur logement. Il faudrait les amener près de nous, afin de les avoir tout à fait sous la main.

Là tu t'occuperais d'elle, dit-il en se tournant vers sa maîtresse ; tandis que Montlaurier, Fléchard et moi, nous nous chargerions de lui.

— Comment faire?

— Je pensais qu'il y avait à côté de chez nous, sur la cour, un petit logement vacant qu'on pourrait leur faire prendre.

— Parfaitement, dit Bianca. Deux petites pièces, c'est un peu obscur, mais c'est tout ce qu'il leur faut.

— Mais, observa Montlaurier, voudront-ils aller en garni?

— Comment feraient-ils autrement? Pour louer une chambre, ne sera-t-elle que de cent vingt ou de cent cinquante francs par an, il leur faudra de l'argent pour payer le premier terme d'avance, le denier à dieu et le déménagement...

— Tandis qu'en louant un appartement meublé, continua Bianca, ils se procureront de l'argent tout de suite, en vendant ce qui leur reste.

— C'est juste, dit Montlaurier.

— Alors, nous les tiendrons, dit l'amant de Bianca, car nous les aurons constamment sous la main, et j'ai trouvé le moyen de réussir, malgré M^{me} d'Ormilly.

— Par la petite? dit l'Italienne.

— Oui, par cette enfant que le père adore, et qu'il ne pourra pas se résigner à voir souffrir... C'est par elle que nous frapperons le coup décisif!

— Alors, tu vois que je n'ai pas perdu mon temps, ce soir.

— Non, tu as au contraire été très adroite, dit Santenac à sa maîtresse. Mais il faudra voir M^{me} d'Ormilly au plus tôt.

— J'irai chez elle demain, répondit Bianca, car le temps presse.

CHAPITRE XII

LENDEMAIN DE FÊTE

La soirée qui venait de se passer dans le misérable logement de la rue Pavée-au-Marais avait fait oublier pendant quelques heures, aux malheureux qui nous intéressent si vivement, l'horreur de leur épouvantable détresse.

C'était comme un bienfaisant rayon de lumière, de joie, de bonheur, de charité qui était venu percer un moment leurs ténèbres.

Dans l'âtre désolé s'étaient allumées des flammes vives et joyeuses.

Sur la table vide avaient paru des aliments sains, confortables, recon-

fortants, et les verres, qui depuis si longtemps n'avaient versé que de l'eau entre les lèvres pâlies des misérables, avaient contenu ce soir-là du bordeaux, dont ils étaient encore rouges, de ce vin qui réchauffe et ranime, et semblait être pour eux la vie liquéfiée.

Dans cette chambre dénudée, un air de fête avait passé; des amis étaient venus en rompre la douloureuse solitude, et avec eux s'étaient enflées un moment les sombres méditations de l'isolement.

Ces murs qui n'entendaient que des paroles de tristesses et des soupirs de découragement, avaient répercuté des voix joyeuses et des éclats de rire.

L'enfant que son père et sa mère adoraient, pour qui ils auraient donné leur sang, au lieu de faire entendre sa plainte si cruelle : « J'ai faim ! » s'était amusée, et avait mangé de bonnes choses qu'elle aimait.

Au lieu du sommeil agité qui ne reposait pas ses petits membres apauvris, elle s'était endormie doucement, calme, en son petit lit de fer, souriante encore, semblable à un de ces chérubins dont les anciens peintres faisaient les messagers et les gardiens du ciel.

Mais, au réveil, le lendemain, tout avait disparu.

Le feu du foyer avait jeté sa dernière lueur et les braises elles-mêmes s'étaient consumées en leurs suaires de cendres.

La table était vide comme auparavant. — Il ne restait que quelques maigres débris de la carcasse du poulet, un peu de café troublé par le marc au fond du filtre, quelques morceaux de sucre et le quart de la bouteille de cognac.

Le logis était froid, morne et silencieux, comme les autres jours.

Il paraissait même plus triste, en vertu de la loi des contrastes, au souvenir encore si proche de la gaieté de la veille.

Ce qui avait été un bienfait d'un instant était devenu une aggravation douloureuse de cette misère, qui semblait par cela même plus sinistre, plus épouvantable.

Marthe et Gérard subirent ensemble cette impression pénible lorsque, le lendemain, leurs yeux s'ouvrirent, et leurs cœurs se serrèrent sous les mêmes angoisses.

Arlette dormait toujours, s'éveillant ce jour-là plus tard que d'habitude. Le père et la mère avaient soin de ne pas faire le plus léger bruit pour ne pas troubler ce sommeil réparateur que la pauvre enfant n'avait pas goûté depuis si longtemps.

Gérard s'était habillé et s'apprêtait à sortir, afin de chercher quelque

chose à faire, puisqu'on ne savait plus maintenant quand l'emploi promis au Ministère lui serait donné.

Il irait partout, prêt à toutes les besognes, acceptant toutes les tâches, les plus dures mêmes et les plus humiliantes.

Les quelques reliefs du repas de la veille suffirent au déjeuner d'Arlette. Marthe et Gérard n'avaient pas faim ; leurs estomacs n'étaient plus habitués à cette alimentation, la digestion avait été plus longue que de coutume et la fatigue avait produit en eux une passagère inappétence.

Gérard prit une tasse de café clair que Marthe prépara en faisant de nouveau bouillir le marc de la veille et il but un peu de cognac.

Puis il se mit en route.

Où irait-il ?

Chez qui solliciterait-il un emploi, un travail quelconque ?

Le malheureux songea aux huissiers, aux avoués, aux notaires, qui ont parfois des copies à faire faire.

Il descendit la rue des Francs-Bourgeois, prit à la suite la rue de Rambuteau, puis la rue Montmartre, la rue d'Aboukir, le boulevard Sébastopol, et enfin il erra dans toutes les rues avoisinant le Palais de justice et le Tribunal de commerce.

Il cherchait aux portes des maisons les plaques dorées annonçant les huissiers ou les avoués, les panonceaux désignant les études de notaires ; il se présenta dans toutes les maisons qu'il trouva ainsi indiquées.

Dans quelques-unes les maîtres-clercs, ennuyés d'être dérangés et déçus, lorsqu'à sa mine ils l'avaient pris pour un client, le reçurent assez mal, et l'éconduisirent insolemment ; ailleurs, il n'y avait pas de copies à faire, ce n'était pas le moment, la surabondance de travail n'arrivant qu'au moment de la rentrée des tribunaux.

Dans les autres enfin, on avait pour ce labeur des gens spéciaux, qui travaillaient pour l'étude depuis de longues années, ou bien le personnel y suffisait largement.

A chaque étape nouvelle, après chaque insuccès ajouté aux précédents, Gérard d'Ormilly sentait ses forces s'épuiser et le découragement arriver et grandir.

Il descendait péniblement l'escalier, harassé à la suite de toutes ces ascensions, brisé moralement et physiquement par ces vaines tentatives.

Sa marche se ralentissait, sa vue se troublait. Il ne distinguait plus les plaques indicatrices ; le jour baissait du reste et bientôt l'heure de la fermeture des cabinets et des études arriva.

Alors Gérard se dirigea lentement vers sa triste demeure.

Il songeait encore, malgré ses déceptions et son découragement, à ce

qu'il pourrait entreprendre le lendemain ; il se demandait à quelles portes il irait frapper, et sa pauvre tête abîmée, incapable de pensée sous la douloureuse lassitude qui l'accablait, ne trouvait rien.

— C'est donc vrai, se disait-il, qu'il y a des gens qui peuvent mourir de faim à Paris !...

Alors, la révolte habilement soufflée en lui par Santenac et par ses complices élevait la voix et grondait sourdement.

De l'eau sombre de la Seine qu'il suivait pour passer devant Notre-Dame et gagner la rue de Rivoli, le désespéré sentait monter à son cerveau des pensées de suicide, de destruction, d'anéantissement.

Se tuer, il ne commettrait pas ce crime, car il n'aurait pas le courage de frapper avec lui sa femme et son enfant et il ne consentirait jamais à fuir lâchement l'existence pour les y laisser, elles, faibles et chétives créatures qu'il adorait, en proie à cette horrible misère devant laquelle lui, l'homme, le chef, il eut déserté.

Cependant le malheureux appelait la mort à grands cris, il l'appelait comme la suprême délivrance.

Il aurait voulu qu'un cataclysme affreux l'engloutît avec les siens, que la mort les frappât tous les trois ensemble, et du fond de son cœur il demandait à Dieu cette grâce suprême de les arracher du même coup à cette vie dont le fardeau était trop lourd pour ses épaules épuisées.

Il rêvait follement de malheurs immenses, de ces catastrophes dans lesquelles périssent à la fois d'innombrables victimes, heureux s'il avait pu s'y trouver englouti avec Arlette et avec Marthe, avec les passants qui le coudoyaient, indifférents à son malheur, avec les heureux qui avaient trop de richesses pour vivre, et dont l'opulence insultait sa misère.

Marthe fut douloureusement frappée du changement survenu sur son visage aux traits tirés, au teint blafard, aux yeux caves, aux regards sans lueur, changement opéré en quelques instants sous la griffe de fer du désespoir.

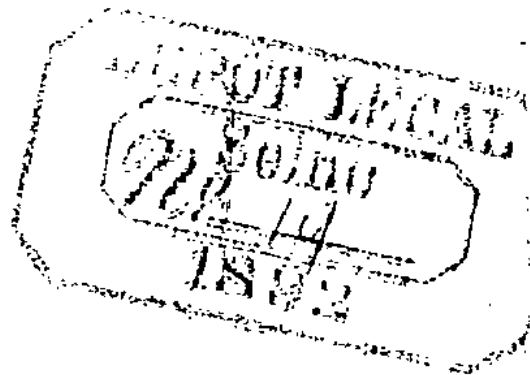
Gérard se laissa tomber comme une masse sur une chaise, répondant à peine aux baisers de sa fillette qui, comme chaque jour, se hissait jusqu'à son cou pour l'entourer de ses bras.

La malheureuse jeune femme devinait l'insuccès des démarches de son mari et elle comprenait l'abattement auquel il était en proie.

Elle osait à peine l'interroger.

— Tu n'as pas réussi ? demanda-t-elle enfin timidement en l'embrassant à son tour.

Il répondit d'une voix creuse :



Elle fit visiter son logement. (P. 133.)

— Non.

Mais son intonation avait quelque chose d'amer et de farouche. On y devinait comme un mécontentement, comme un ennui maussade d'avoir à répondre.

Puis, Gérard songea sans doute, saisi par la peine que reflétèrent les yeux de Marthe, qu'il avait eu tort de parler ainsi, et après un instant de

silence que ne coupaient plus le doux bruit des baisers de l'enfant, éloignée par sa brusquerie, il reprit :

— Non, je n'ai rien trouvé!... Où ne suis-je pas allé pourtant?... J'ai vu plus de vingt personnes, des avoués, des notaires... Rien nulle part!...

— Tu auras plus de chance demain!... essaya Marthe avec un accent d'indéfinissable bonté et de tendre encouragement.

Elle se rapprocha de lui.

Gérard haussa les épaules dans un geste de profond découragement et d'extrême lassitude.

— Demain!... fit-il avec un rictus de désespéré.

Et s'exaltant :

— Ah! pourquoi ne pas en finir tout de suite! s'écria l'infortuné en tordant ses poings crispés.

— Gérard, je t'en prie, supplia Marthe, ne parle pas ainsi.

— Petit père!... fit la voix d'Arlette.

— Que veux-tu donc que nous devenions? dit Gérard avec une rage à peine contenue.

— Il ne faut pas te décourager ainsi, mon ami, dit Marthe. Tu sais bien que ta nomination au Ministère est sûre; M. de Santenac te l'a assuré: ce n'est qu'un retard de quelques jours...

— Et en attendant... Ne faut-il pas vivre? ne faut-il pas manger?... Ne comprends-tu pas ce que je souffre à vous voir ainsi toutes deux?...

— Je vais pouvoir travailler maintenant que je suis bien, reprit l'adorable jeune femme. Demain matin je retournerai chez M^{me} Rubillon...

— Et tu tomberas encore malade.

— Non, je suis forte... maintenant!

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! gémit le misérable en se levant pour se dégager de l'étreinte de sa femme et de sa fille.

Il marcha d'un pas saccadé.

— Non, prononça-t-il d'une voix sourde, c'est impossible!... Nous ne nous tirerons pas de là... Alors, je le répète, pourquoi ne pas mourir tout de suite!...

— Gérard!

— Petit père!

— Ah! je comprends maintenant, s'écria le malheureux avec une expression effrayante, pourquoi il y en a qui tuent!...

— Oh! mon ami, tu ne penses pas ce que tu dis?

— Si! Ils ont raison!... Ce sont des misérables qui se vengent de

leurs tortures... Tiens, pourquoi n'ai-je pas égorgé ce drôle qui a osé t'outrager, qui a pensé que la misère te jetterait en ses bras...

— Gérard ! s'écria Marthe épouvantée, ta fille est là.

Arlette, transie de peur, n'ayant jamais vu son père ainsi, se cachait derrière sa mère.

D'Ormilly n'entendait rien.

Il poursuivit avec rage, grinçant des dents :

— Ah ! ce n'est pas la jalousie qui m'anime, crois-le, car je te connais... Mais j'aurais eu du plaisir à tuer cet homme, pour me soulager, pour me venger sur lui de cette injuste misère qui nous accable !... oui, je l'aurais étranglé avec joie, avec bonheur, je te le jure !...

Oh ! c'est affreux !... C'est affreux ! gémit le pauvre hère dont les nerfs se détendaient après cette crise de surexcitation violente.

Et de nouveau il se laissa tomber sur une chaise en sanglotant.

Marthe et sa fille s'approchèrent.

Elles l'entourèrent de leurs bras en l'embrassant, essayant de calmer sa douleur, s'efforçant de lui donner le courage dont elles se sentaient manquer elles-mêmes.

— Mon bien-aimé, ne te désole pas ainsi, suppliait la jeune femme au milieu de ses baisers.

— Il ne faut pas pleurer, petit père, disait la mignonne enfant. La bonne dame reviendra. Elle apportera encore de bonnes choses...

— Gérard, je t'en prie... reprends courage... Dieu ne nous abandonnera pas...

— Dieu... Dieu !... Oh ! j'aimerais mieux croire qu'il n'existe pas ! répondit le désespéré.

— Tu blasphèmes !

— Ils sont heureux ceux qui ne croient à rien.

— Non, mon ami, reprenait Marthe, ne dis pas cela. Dieu aura pitié de nous !...

— Santenac a raison... De quel droit nous laisse-t-on souffrir ainsi, quand nous ne demandons que ce qu'il faut pour vivre. Quand nous sommes prêts à le payer de tout le travail qu'on exigera !...

On sonna à ce moment.

Gérard se maîtrisa de son mieux, séchant ses larmes, conservant malgré lui son regard farouche.

Marthe alla ouvrir.

C'était Montlaurier.

CHAPITRE XIII

DANS LA GUEULE DU LOUP

— Mon cher, dit Montlaurier, après un échange affectueux de politesses, je viens vous enlever... Santenac voudrait vous voir... Il a quelque chose d'urgent à vous dire... Et comme je vais chez lui, j'ai pensé que nous pourrions faire route ensemble...

— Avec plaisir!...

A part lui Gérard songeait que peut-être son ami avait quelque bonne nouvelle à lui donner concernant sa nomination.

Il se hâta donc d'accourir à l'appel de celui-ci.

Mais ce n'était pas de cela qu'il s'agissait.

Après un mutuel échange de politesses, Santenac demanda à brûle-pourpoint à Gérard, assis à côté de Bianca.

— Eh bien! mon cher d'Ormilly, qu'allez-vous faire, car vous serez bientôt forcé de déménager, d'après ce que vous m'avez dit vous-même, puisque votre logement est loué!

— Je ne sais pas encore, répondit le père d'Arlette. Nous prendrons une petite chambre, sans doute, en attendant.

— C'est ce que je pensais!... répondit Bianca. Il vous faut une chambre et un cabinet pour la petite.

— Mais, appuya Santenac, vous aurez le premier trimestre à payer en entrant.

Gérard y avait déjà songé.

C'était là aussi un de ses soucis, une de ses plus cruelles préoccupations.

Où trouverait-il l'argent pour payer ce loyer d'avance, si modéré qu'il fût.

Le terme approchait et, dans quelques jours, il serait obligé de quitter la maison de la rue Pavée-au-Marais.

Bianca reprit :

— Et le déménagement?... Le moins qu'on vous prendra sera toujours une pièce de vingt francs.

— C'est au moins une centaine de francs qu'il vous faudrait, dit Santenac.

— Il y aurait un moyen d'arranger tout cela, dit l'Italienne, non

seulement qui vous éviterait toute dépense, mais encore qui vous mettrait un peu d'argent devant vous.

Gérard fut saisi à cette proposition.

— Ce serait, ajouta Bianca, en prenant un petit logement meublé. Alors, vous n'auriez plus besoin de vos meubles, vous les vendriez, cela vous économiserait les frais de déménagement, et je suis certaine que sur ce que vous en tireriez, il vous resterait encore quelque chose après avoir payé d'avance votre premier mois de location.

— C'est vrai, dit Montlaurier, en meublé vous n'aurez qu'un mois à payer.

— Et vous serez toujours mieux, continua Santenac, que dans une mansarde que votre lit et votre table ne suffiraient pas à meubler convenablement.

— Mais, tenez, fit l'Italienne comme si elle venait d'avoir une inspiration subite, il y a ici même, à cet étage, là, à côté, un petit logement qui ferait joliment bien votre affaire.

— C'est vrai.

— Il y a précisément une chambre et un petit cabinet dans lequel on peut mettre très bien un lit d'enfant.

— C'est sur le derrière, et les fenêtres ne donnent que sur la cour, mais c'est clair tout de même.

— Et puis c'est propre, c'est convenable, assez bien meublé.

— La maison est tranquille.

— Oh! pour ça....

— Je ne crois pas que ce soit bien cher, dit le gentilhomme périgourdin.

— On peut demander le prix à la propriétaire, dit Bianca, et visiter, ça n'engage à rien.

— Parbleu!

— Voulez-vous que je la fasse monter, monsieur d'Ormilly? demanda l'Italienne en se levant.

— Je veux bien, répondit passivement Gérard.

Aussitôt Bianca alla appeler la propriétaire, une grosse bonne femme, au type d'ancienne marchande à la toilette, asthmatique en outre de son obésité, qui arriva en soufflant.

Elle fit visiter son logement.

Il se composait, en effet, d'une petite chambre meublée d'un lit garni de rideaux de cotonnade que soutenait une flèche fichée au mur, d'une commode ancienne à poignées de cuivre, dont le marbre fendu sup-

portait un vase de fleurs artificielles sous globe et deux chandeliers, d'une table ovale, un voltaire, trois chaises et une table de nuit.

Sur le parquet reposait une descente de lit usée et un morceau de vieux tapis devant la commode. Aux murs étaient suspendues deux gravures encadrées dont l'une était grossièrement enluminée à la main, tandis que sur la cheminée, devant la glace, brillaient deux coupes et une pendule en composition.

A côté de la cheminée, il y avait une porte condamnée, communiquant avec un autre logement.

— C'est chez nous de l'autre côté, dit Santenac.

Et la propriétaire expliqua :

— Oui, dans le temps, le troisième étage ne formait qu'un seul appartement, que j'ai fait diviser lorsque j'ai pris la maison, pour faciliter la location.

Une porte vitrée ouvrait sur le cabinet dans lequel se trouvait une mauvaise table à toilette et un seau pour les eaux sales.

— Vous voyez; on pourrait très bien, observa Bianca, passer la table à toilette dans la chambre et mettre dans ce cabinet le petit lit d'Arlette.

Le prix de ce logement était de quarante-cinq francs meublé. On l'avait loué longtemps cinquante, mais la propriétaire, M^{me} Rabaste, avait décidé de le baisser de cinq francs pour mieux choisir son monde.

Gérard se laissa faire, car ce fut plutôt Santenac et Bianca qui traitèrent pour lui.

Alors la propriétaire descendit chercher son registre, le registre imposé par la préfecture de police à tous les hôteliers ou loueurs en garni, pour y inscrire le nom de ses nouveaux locataires.

Et le malheureux dicta lui-même, omettant volontairement son titre de comte :

— Gérard Dormilly, 32 ans, employé; Marthe Dormilly, sa femme, 26 ans; et Arlette Dormilly, leur fille, cinq ans.

M^{me} Rabaste demanda :

— Votre lieu de naissance, s'il vous plaît.

— Paris.

— Où habitez-vous actuellement?

— Rue Pavée-au-Marais.

— Très bien, monsieur, ça suffit, dit la propriétaire en achevant d'écrire.

Et elle ajouta en se levant :

— Je vais vous préparer la quittance du premier mois.

Mais Santenac lui dit :

— Mon ami paiera en venant demain.

Quand M^{me} Rabaste fut partie, Bianca pressa Gérard d'emménager au plus tôt.

— Il est inutile d'attendre, dit-elle, que la personne qui a loué votre logement vienne en prendre possession.

— Préparez donc vos petites affaires dans la matinée de demain, ajouta Santenac, et emménagez dans l'après-midi. Vous serez bien mieux ici et vous ne paierez pas plus cher, puisque la location partira quand même du 8 janvier.

— Oui, vous avez raison, répondit machinalement Gérard.

Bianca offrit ses services.

— Je viendrai voir M^{me} d'Ormilly demain après déjeuner, lui dit-elle. Nous nous occuperons de trouver un marchand pour acheter vos meubles ! Je connais ça !

Le lendemain, en effet, elle arriva chez Marthe.

Gérard avait dit à celle-ci ce qu'il avait fait et lui avait proposé de venir voir le logement. Mais la jeune femme s'en souciait peu ; elle accepta tout ce que son mari avait décidé et l'approuva.

Trompée par l'amitié que Bianca lui témoignait, par l'affection dont elle prodiguait à chaque instant des marques à sa fille, elle dit qu'elle serait bien heureuse d'habiter la même maison que leurs nouveaux amis.

Puis on parla de la vente des quelques meubles qui restaient dans le logement désolé des d'Ormilly.

Bianca avait vu, dans la rue des Francs-Bourgeois un marchand d'occasion auquel on pouvait s'adresser.

Il n'y avait qu'à le prévenir et il viendrait, sans que l'on eut besoin de se déranger.

Il paierait son achat comptant, et il n'y aurait plus qu'à partir en emportant la malle que Gérard avait conservée pour mettre le linge et les vêtements, et le petit lit d'Arlette.

Bianca voulut aller elle-même chercher ce brocanteur, disant que pendant ce temps M^{me} d'Ormilly pourrait s'habiller pour partir aussitôt après.

Elle alla, en effet, à la rue des Francs-Bourgeois et revint avec le marchand de meubles.

Cet industriel comprit, au premier coup d'œil, à qui il avait affaire. Il n'ignorait pas, du reste, la vente par autorité de justice qui avait eu lieu quelques jours auparavant, et il était disposé à profiter de l'occasion.

Aussi se livra-t-il, sous prétexte d'examen, à une véritable critique du mobilier.

Le lit était beau, c'est vrai, mais il aurait du mal à le revendre, car il était dépareillé. Ce serait autre chose s'il y avait la chambre complète, avec l'armoire à glace et la table de nuit.

Le reste ne valait pas grand chose.

Il voulut que ce soient les vendeurs qui fixassent eux-mêmes le prix qu'ils désiraient.

Gérard et Marthe n'osaient pas. D'ailleurs, ils ne savaient pas.

Bianca leur vint en aide.

Elle demanda cent cinquante francs pour le tout.

Alors le marchand se mit à rire.

— Il n'y a rien à faire! déclara-t-il.

Et comme la maîtresse de Santenac se récriait, montrant le matelas dont la laine était superbe et l'enveloppe en fort bon état, le sommier excellent, les oreillers en duvet de cygne, les deux chaises très bonnes, il dit :

— Allez donc à l'Hôtel des Ventes. Faites porter tout ça là-bas et vous verrez ce que vous en tirerez. — Tenez! je vous paye un quart en plus du prix qui sera atteint.

— Eh bien! demanda Bianca, qu'est-ce que ça vaut pour vous?... dites votre prix.

Le marchand examina de nouveau. Il parut faire un calcul dans sa tête.

— Pour moi, dit-il ensuite. — Et encore ma femme me grondera!...

— Ça ne vaut pas plus de quatre-vingt francs.

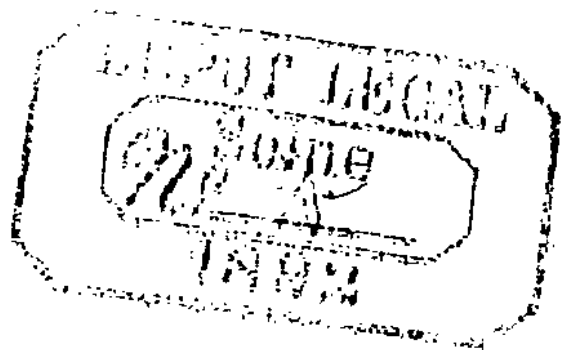
— Vous plaisantez! s'écria l'Italienne.

— Non, madame. Il ne faut pas croire que les meubles aient toujours leur valeur. — Et puis, ce qu'il y en a au jour d'aujourd'hui! On ne voit que ça. On achète tout le temps et on ne vend jamais. Qui sait combien de temps je garderai ceux-là avant de retirer mon argent. Il faut bien tout compter.

Enfin, après avoir proposé cent vingt francs, puis cent francs, on tomba d'accord à quatre-vingt-dix francs.

— Il faut bien que je veuille vous rendre service, dit le brocanteur, car à ce prix-là c'est tout juste si j'échangerai mon argent.

Il allait faire enlever le tout dans une heure, et après avoir aidé Gérard à descendre la malle et le petit lit d'Arlette, il prit la clef du logement.



L'excellente femme voulut encore accompagner Marthe et Arlette jusqu'à la voiture. (P. 138.)

Alors M^{me} Sarrazin, à qui l'on dit adieu en la remerciant de toutes ses bontés, exprima sa désolation de voir partir Gérard et Marthe, à qui elle s'était tant attachée.

Et cette pauvre petite Arlette qu'elle aimait comme sa fille!... Elle allait joliment lui manquer.

Mais la concierge fit promettre à Marthe de la lui amener souvent, et assura qu'elle-même viendrait la voir le plus qu'elle pourrait.

Tout en parlant, elle bourrait les poches de l'enfant de friandises, des dragées et des papillotes qu'on lui avait apportées pour le jour de l'an, et elle lui donna aussi deux belles oranges et une livre de chocolat qu'elle prit dans son buffet.

L'excellente femme voulut encore accompagner Marthe et Arlette jusqu'à la voiture que Gérard était allé chercher rue de Rivoli, pour prolonger les adieux et pour embrasser encore quelques instants de plus cette enfant qu'elle considérait un peu comme sa fille.

Bianca aida à l'installation de ses voisins avec la complaisance démonstrative de sa nature italienne.

Elle se fit, dans la maison, et même dans le logement qu'ils avaient loué, en quelque sorte comme leur cicerone.

C'est elle qui prévint la propriétaire de leur arrivée, qui prit la clef pour monter avec Marthe et Arlette, tandis que Gérard demeurait un instant dans le bureau de M^{me} Rabaste, qui était à l'entresol, pour payer son premier mois de loyer et retirer sa quittance.

Elle appela le domestique qui faisait à la fois fonctions de concierge et de garçon d'hôtel pour lui dire de monter la malle et le petit lit de fer d'Arlette.

Puis elle montra en détail le logement, faisant ressortir les avantages que l'on aurait à être ainsi installé, et le parti que l'on pourrait tirer de toute chose.

— Vois-tu comme ton dodo sera bien là, dit l'Italienne à la fillette de Marthe lorsqu'on apporta le petit lit que l'on plaça dans le cabinet.

Et montrant la cheminée à Marthe :

— Il y avait bien un petit poêle là, ajouta-t-elle, que la propriétaire vous remettrait, si vous voulez, mais je ne vous conseille pas de faire votre cuisine dans votre chambre, ça sent trop mauvais. Et puis, ce n'est pas l'économie que vous feriez ; c'est aussi bon marché de faire monter des portions du restaurant. Au moins, vous mangez ce que vous voulez et vous n'avez pas de vaisselle à laver. C'est ce que je fais quand nous ne descendons pas.

Peu après, vers cinq heures, Santenac arriva, revenant du Ministère.

Il voulut emmener Gérard, Marthe et Arlette dîner avec lui et Bianca dans un petit restaurant de la rue Croix-des-Petits-Champs où l'on mangeait quelquefois.

Marthe hésitait à accepter, retenue par cet amour-propre de la femme qui n'a pas une toilette suffisante.

— Bah ! fit l'Italienne, il fait déjà nuit, et puis c'est un restaurant si simple, où personne ne vous regarde... D'ailleurs, il y a un petit salon où nous nous mettons d'habitude et nous y sommes toujours seuls. — Venez donc, ça vous distraira.

Cette fréquentation, cette amitié étaient nécessaires, car Santenac voulait arriver à tenir complètement les malheureux dans sa dépendance et à leur inspirer petit à petit suffisamment de confiance pour les guider comme il l'entendrait vers le but où il prétendait les conduire.

Il fallait aussi laisser effacer l'impression produite sur Marthe par les théories exposées dans la soirée que l'on avait passée à la rue Pavée-au-Marais.

C'est de Bianca surtout que le succès dépendait maintenant et son insidieux caractère d'Italienne la rendait tout à fait propre à la tâche que son amant lui avait indiquée.

Elle s'appliquait à gagner complètement l'amitié de Marthe en lui témoignant à tout propos l'intérêt qu'elle prenait au récit des calamités si injustes qui l'avaient accablée.

Elle avait à lutter contre la réserve naturelle de la jeune femme dont la timidité autant que le tact paralysaient les confidences ; mais elle savait quand même l'amener habilement à lui raconter les douloureuses étapes de son existence, en provoquant sa confiance par la narration de sa propre histoire, ou plutôt du conte qu'elle inventait, car elle se serait bien gardée de paraître, aux yeux de l'honnête mère d'Arlette, telle qu'elle était en réalité. Mais c'était surtout l'enfant qu'elle s'attachait à gagner, et c'est par la démonstration de la plus vive affection envers elle qu'elle captait petit à petit la confiance de sa mère.

Santenac, de son côté, travaillait lentement et perfidement l'esprit de Gérard.

Il entretenait en lui l'espoir de voir bientôt sa nomination signée, ce qui marquerait la fin de ses cruelles angoisses, car le malheureux ne pouvait envisager sans terreur le moment où serait dépensée la dernière des pièces de cent sous reçues du marchand de bric-à-brac.

Le soir, Montlaurier et Fléchard venaient souvent à la rue Saint-Honoré, et l'on prenait le thé tous ensemble.

Gérard et Santenac les trouvaient aussi quelquefois au café où l'on avait rendez-vous ; et alors, hors de la présence de Marthe, les trois habiles scélérats reprenaient dans leur conversation les récriminations contre les injustices sociales dont ils se disaient victimes, et ils faisaient pénétrer lentement dans l'esprit du malheureux d'Ormilly la haine et les désirs de vengeance contre les heureux et les riches, dont eux-mêmes étaient pénétrés.

CHAPITRE XIV

JOURNÉE DE PROMENADE

Cependant chaque jour les fonds du ménage s'épuisaient davantage.

On avait pourtant vécu le plus économiquement possible, en se cachant même de Bianca et de Santenac, par amour-propre, afin qu'ils ne vissent pas quels prodiges de parcimonie on accomplissait pour faire durer le peu qui restait des quatre-vingt-dix francs donnés par le marchand de meubles.

Malgré cette précaution, Santenac et sa maîtresse savaient à merveille ce qui se passait chez leurs voisins.

Ils voyaient arriver avec joie le moment où les malheureux seraient dans une détresse bien plus affreuse, dans une misère d'autant plus épouvantable qu'ils n'auraient plus personne pour leur venir en aide.

Ils ne craignaient pas que, comme autrefois, M^{me} Sarrazin vint à leur secours, car Montlaurier, en rentrant chez lui, causait quelquefois avec la concierge qui ne manquait pas de lui demander des nouvelles des d'Ormilley et surtout de la petite Arlette, et il avait bien soin de lui dire que ses anciens protégés ne manquaient absolument de rien, grâce à M. et M^{me} de Santenac qui veillaient sur eux.

Il avait même affirmé que M. d'Ormilley était maintenant entré au Ministère et qu'il était très heureux de sa situation.

L'excellente femme était, de la sorte, absolument tranquille sur le compte de ses anciens locataires et se réjouissait même en les croyant définitivement tirés d'affaire.

Cependant Gérard était dévoré d'angoisses.

Il se demandait comment il ferait si cette nomination tardait encore. Il n'y avait plus rien à vendre, plus aucune somme, aussi petite qu'elle fût, à se procurer de n'importe quelle façon.

Au bout du mois il y aurait cependant de nouveau une somme de quarante-cinq francs à payer, ou bien on serait obligé de partir.

Et alors où irait-on?... Où trouverait-on un asile et du pain?...

Alors, un dimanche matin, par une de ces admirables journées d'hiver, une de ces journées printanières au soleil radieux qui mettent, malgré le calendrier, des gâtés de mai dans les rues et sur les promenades parisiennes, et poussent hors des maisons toute une population avide de mouvement et de bon air, Santenac frappa à la porte des d'Ormilley.

Ce fut Gérard qui lui ouvrit.

Un seul coup d'œil jeté à l'intérieur suffit à l'amant de Bianca pour comprendre qu'il ne s'était pas trompé.

Le ménage était absolument à bout. Ils n'avaient pas mangé la veille ni le matin ; l'enfant seule avait achevé un restant de soupe et une croûte de pain pendant que le père et la mère avaient bu quelques gorgées d'eau pour tromper leur faim.

La douleur se lisait sur les visages de ces désespérés.

Mais Santenac, comme s'il ne voyait rien de ce désespoir :

— Que faites-vous aujourd'hui ? demanda-t-il à Gérard. Vous n'allez pas rester tout le jour enfermé avec le temps splendide qu'il fait ? Je viens vous chercher pour vous emmener faire un tour... et aussi pour vous annoncer une bonne nouvelle. Votre nomination est signée, mon cher, signée d'hier soir ; je suis rentré trop tard, sans cela je vous l'aurais dit hier même ; et puis ce matin j'étais fatigué et j'ai fait la grasse matinée.

Le visage de d'Ormilley s'était subitement déridé.

Enfin, on mangerait... demain !

— Venez, habillez-vous, il faut que nous causions, ajouta Santenac. Nous ferons un tour, et ces dames iront un peu se promener de leur côté. Nous les retrouverons et nous rentrerons ensemble. C'est entendu, n'est-ce pas ?

Gérard consentit volontiers à tout ce que lui proposait Santenac.

L'annonce de sa nomination lui avait rendu des forces.

Marthe, par la porte entrebâillée, avait entendu. Elle aussi souriait, heureuse comme lui, heureuse surtout en son cœur de mère qui souffrait doublement des souffrances de sa fille.

Ils furent vite prêts l'un et l'autre, l'enfant aussi, vêtue de son unique costume, entretenu dans un état convenable à force de soins.

On se retrouverait aux Champs-Élysées, où Bianca conduirait Marthe et Arlette, et l'on dînerait ensemble chez Santenac, avec Montlaurier et Flé-chard, comme l'on faisait souvent le dimanche.

Alors, en se promenant, en prenant un bock à la terrasse d'un café des grands boulevards, Santenac expliqua à Gérard ce qui se passait.

C'était réel, sa nomination était signée : il avait vu l'arrêté ministériel, mais les nouveaux employés devaient attendre leur lettre de convocation pour prendre possession de leur poste.

C'était une simple formalité d'administration intérieure et l'affaire de quelques jours au plus.

En attendant, Santenac subviendrait aux besoins de son ami.

— Ne me refusez pas, lui dit-il en lui remettant un louis, vous me

désobligeriez. Je sais que vous avez besoin d'argent, et, entre nous, nous n'avons pas à nous gêner. Si j'étais à votre place, n'agiriez-vous pas de même à mon égard?... Vous me rendrez tout cela plus tard. Il faut bien que vous viviez, que diable !

Puis il parla de sa position.

Ah !... elle n'était pas brillante avec les appointements qu'il avait, mais il en souffrait bien plus, assurait-il, en songeant qu'il ne pouvait pas faire autant qu'il eut voulu pour venir plus efficacement en aide à son ami.

Et il revint à son sujet favori : la fortune atteinte d'un seul coup, par un mouvement d'audace, par une chance subite, comme ont fait tous ceux qui ont réussi, au lieu de végéter misérablement, ce qui est le sort des niais qui ne savent pas vouloir.

— Ah ! Il ne faut pas être trop susceptible, ni regarder de trop près aux moyens à employer, disait le gentilhomme, sans cela on n'arrive jamais.

La fortune est femme, mon cher, et n'adresse ses sourires qu'à ceux qui la prennent audacieusement au corsage. — Il faut oser, tout est là !

Gérard écoutait.

Sans approuver nettement Santenac, il comprenait que son ami avait raison.

Que de fois n'avait-il pas entendu parler de ces fortunes colossales atteintes subitement par des gens misérables la veille !

Son honnêteté instinctive blâmait les procédés d'enrichissement employés par ces parvenus, mais ce qu'il avait souffert l'avait déjà aigri si profondément contre la société qu'il se sentait malgré lui, dans les hurlements intérieurs de sa misère, presque porté à les approuver d'avoir réussi.

Marthe, Arlette et Bianca étaient sorties ensemble peu après Gérard et Santenac.

A pied, par la rue de Rivoli, elles avaient gagné les Champs-Élysées où la foule était nombreuse comme aux plus belles journées d'automne ou de printemps.

Il y avait des promeneurs nombreux, des hommes, des femmes et des enfants, beaucoup d'enfants surtout, car après les vilaines journées, on était heureux de pouvoir les conduire sur les promenades, pour jouer et prendre l'air.

Fillettes et garçonnets étaient vêtus de leurs plus riches toilettes,

embellis encore par leurs visages rosés que le bonheur de la vie extérieure épanouissait.

Ils couraient et folâtraient, autour des massifs de verdure, sous les yeux de leurs gouvernantes, de leurs bonnes ou de leurs nourrices.

Ils jouaient au sabot, au cerceau, au volant, à la corde, se poursuivant, s'appelant de leurs voix fraîches, sonores et joyeuses.

Les chevaux de bois, les kiosques de marchandes de jouets, les théâtres de Guignol, les éventaires de pâtisseries étaient assiégés.

Seule, au milieu d'eux, la pauvre petite Arlette ne riait pas, ne courait pas, ne jouait pas.

Elle les regardait avec une langoureuse tristesse et elle se demandait pourquoi elle ne pouvait pas, comme les enfants de son âge, être heureuse, elle aussi, s'amuser, avoir des amies, manger des friandises et s'ébattre à cœur joie.

Avaient-ils donc, ceux-là, un père et une mère qui les aimaient mieux que les siens?

Est-ce qu'elle savait, la mignonne, que dans la vie c'est l'argent seul qui donne le droit au bonheur?

Mais Bianca se chargeait de le lui apprendre.

— Quand ton petit père travaillera, quand il gagnera beaucoup d'argent, il t'achètera une belle robe, un joli manteau de velours, comme cette petite là-bas, lui disait-elle. Tu auras aussi des joujoux et des amies comme les autres, mais pour cela il faut que ton papa ait de l'argent!

Et la malheureuse Marthe qui souffrait amèrement de ne pouvoir donner ce bonheur à son enfant, sentit plus cruellement encore sa souffrance lorsqu'Arlette lui demanda avec son adorable ingénuité enfantine :

— Il en gagnera bientôt de l'argent, petit père, n'est-ce pas, maman, pour que je puisse jouer aussi?

— Oui, ma chérie, répondit-elle! essuyant une larme... Bientôt!... Je te le promets!...

Gérard et Santenac arrivèrent à leur tour aux Champs-Élysées.

Ils avaient, en sortant du café, suivi les boulevards et la rue Royale, tout en causant, puis traversé la place de la Concorde, au milieu du défilé des voitures de toutes formes et des équipages de grand style qui débouchaient de la splendide avenue.

C'était l'heure du retour du Bois où, grâce au soleil, la promenade du tour du lac, — à la mode à cette époque, — avait été très animée ce jour-là.

L'amant de Bianca connaissait de vue toutes les personnalités les plus

marquantes de la haute société parisienne que l'on voyait défiler dans leurs équipages, tout ce qui avait un nom dans les diverses aristocraties, dans celle de la noblesse comme dans celle de la finance.

Il marchait lentement à côté de d'Ormilly et, poursuivant la conversation, continuait son œuvre perfide, en lui désignant ceux qu'ils croisaient.

— Tenez, dans cette victoria, c'est Lussans, le coulissier ; une fortune de je ne sais combien de millions faite dans le dernier krack par un coup de maître. Il a ruiné d'un coup les actionnaires de sa Société, les gogos, mais il a eu l'habileté d'échapper à la loi et aujourd'hui il dicte ses volontés à la Corbeille.

La marquise de Monthodon, là, dans ce petit coupé, avec sa fille qui aura six millions de dot, six millions que la mère a trouvés dans la succession de son oncle dont elle brûla le testament qui la déshéritait. Encore une habile ! Le monde qui lui tournait le dos depuis la mort assez mystérieuse du marquis, lui a rouvert toutes les portes !

Le banquier Darzillières, du boulevard Malesherbes, là, dans ce huit-ressorts, avec un sénateur de la Droite, le baron de Saint-Christol. Encore une fortune colossale qui n'a pas été longue à réaliser. Elle vient de la gigantesque escroquerie des mines d'argent de Galicie et de la faillite des chemins Lombards. C'est son ami le sénateur qui a fait arrêter les poursuites que le Parquet avait résolu d'intenter à la demande d'un grand nombre de dupes. Darzillières a même été arrêté, mais la nouvelle de son arrestation n'a même pas été communiquée à la Presse, et dans la nuit on l'a fait sortir mystérieusement du Dépôt sur un ordre venu de haut lieu...

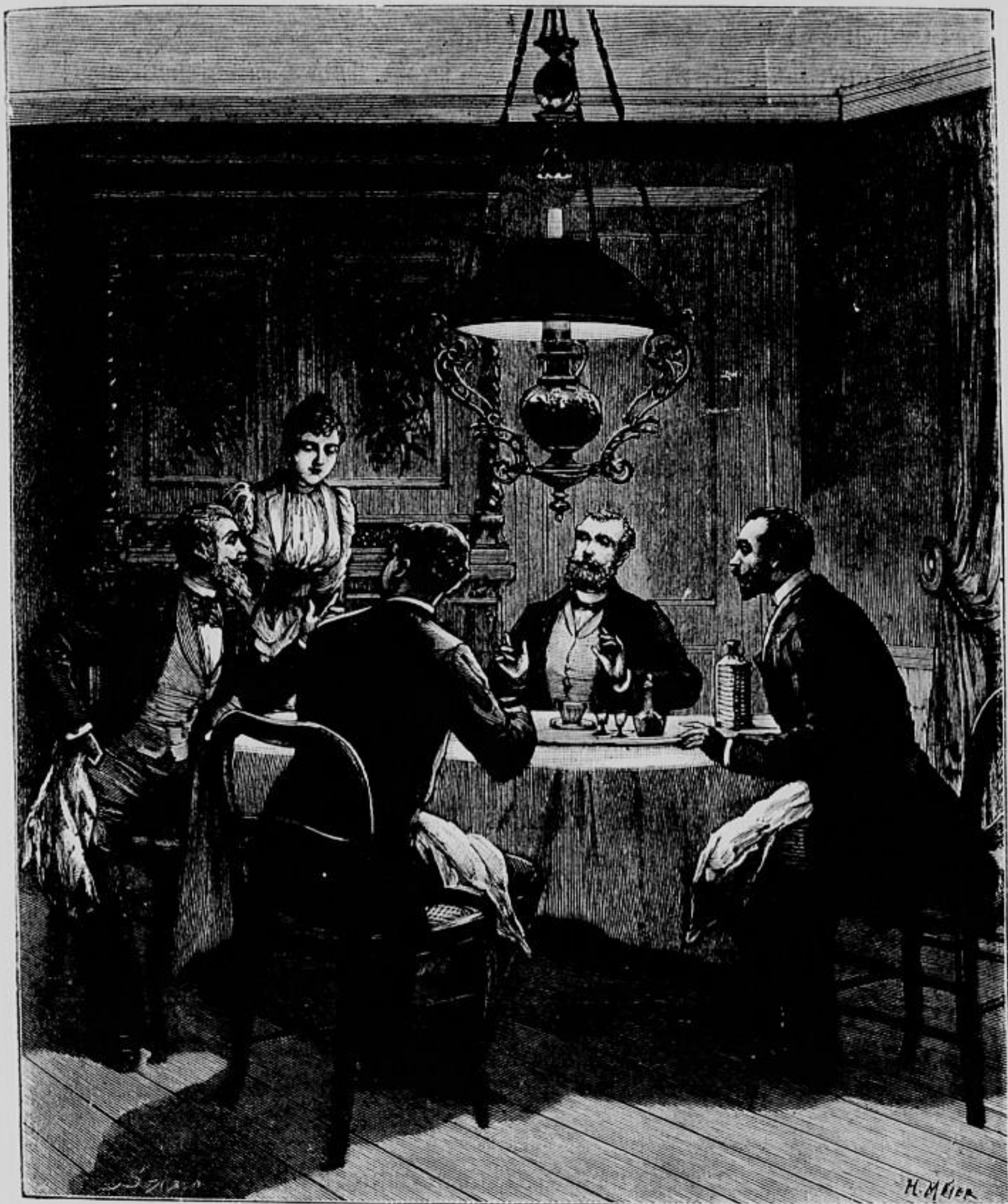
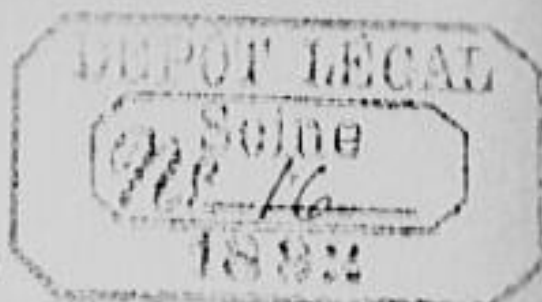
Santenac en citait bien d'autres, tous des puissants du jour dont les fortunes, subitement réalisées, avaient de pareilles origines suspectes.

C'était su et connu de tous, ce qui n'empêchait pas le monde d'avoir pour ces « habiles » l'estime et la considération que l'on accorde toujours à l'audace consacrée par le succès.

Et il ajoutait :

— Vous le voyez, mon cher, c'est partout la même chanson ! L'argent est le seul maître aujourd'hui. Qu'importe l'origine ! Il suffit de réussir. — Et vous croyez que si pareille occasion passait à ma portée, je la laisserais échapper ?... Vous croyez que j'écouterais les scrupules de ma conscience d'honnête homme, et que je préférerais le mépris, qui est le lot des misérables, à la fortune qui me vaudrait, avec le bonheur, la considération de tous ?

Certes, les plus honnêtes sentiments m'avaient été donnés avec la vie, comme à vous. Mais c'est la société elle-même, cette société dans laquelle nous vivons, qui chaque jour en étouffe la voix ! — Je n'entends



— Il s'agit de six millions ! (P. 150.)

plus en ma conscience que ce cri : « Pourquoi ne fais-tu pas comme les autres, imbécile ? » — Et je le ferais, si je pouvais, je vous le jure !

A ce moment la voix fraîche d'Arlette fit entendre alors cet appel :
— Petit père !

Et l'enfant accourut de loin, quittant sa mère et Bianca pour courir à son père qu'elle venait de reconnaître.

Gérard se baissa et embrassa sa fille.

— Pauvre enfant, fit Santenac à demi voix. Elle serait si heureuse ! D'Ormilly l'entendit.

— Quand on est jolie à ce point, ajouta l'habile gredin, quand on porte un nom comme le sien, est-ce que l'on n'est pas née pour la fortune !... Ah ! si j'avais une fille, il y a longtemps...

Il n'acheva pas, car Arlette produisit encore sur son père une plus profonde impression que toutes ses paroles en murmurant à l'oreille de Gérard :

— Dis, petit père ? N'est-ce pas que tu voudras bien que j'aie des jouets aussi, et des belles robes... comme les autres ?

Elle montrait un groupe d'enfants de son âge, richement habillés, qui jouaient devant le demi-cercle formé par leurs parents assis, sur les sièges de fer de la promenade.

Un éclair fauve passa dans les prunelles du malheureux père.

Il serra fiévreusement la petite menotte gelée que la fillette avait glissée câlinement dans la sienne, et il lui répondit avec une indéfinissable expression de farouche résolution :

— Oui... oui... certes... je le veux... Et je te le promets, ma chérie, mon amour, tu auras tout cela.

— Ah ! je savais bien que tu aimais ta petite fille ! s'écria l'enfant avec joie.

Et Santenac pensa :

— Allons !... Il y viendra !...

CHAPITRE XV

L'ASSAUT D'UNE CONSCIENCE

Les privations endurées, depuis deux jours surtout, avaient débilité la frêle santé de Marthe d'Ormilly et la malheureuse s'était réellement surmenée pour résister à la fatigue de cette longue promenade à pied.

Elle n'aurait pas voulu refuser d'accompagner celle qu'elle appelait M^{me} de Santenac, dans la crainte de la désobliger.

Elle avait pensé aussi à sa fille à qui cette sortie, par une si belle journée, ferait tant de bien ; et puis enfin elle se croyait plus forte.

Mais le soir, pour revenir à la rue Saint-Honoré, le trajet parut in-

terminable à la pauvre jeune femme dont les jambes étaient brisées, et l'effort qu'elle fit pour arriver chez elle acheva de l'épuiser.

Elle ne put prendre part au dîner qui devait avoir lieu chez Santenac, ainsi que cela avait été convenu, et fut obligée de se coucher.

Gérard l'excusa auprès de ses amis; et Bianca, avec une affectueuse démonstration d'empressement, s'offrit immédiatement pour soigner l'intéressante malade.

Marthe la remercia cordialement et la pria seulement de lui renvoyer Arlette le plus tôt possible, dès qu'elle aurait dîné, car l'enfant devait être elle aussi très fatiguée et aurait certainement besoin de se reposer.

En effet, la fillette, en proie à une véritable lassitude, s'endormait presque à table. Son père la conduisit dans sa chambre où elle se coucha aussitôt.

Marthe ne dormait pas, mais le repos lui faisait du bien. Elle le dit à Gérard qui vint l'embrasser et prendre de ses nouvelles avant de retourner auprès de ses amis.

Montlaurier et Fléchard avaient été priés par Santenac à ce dîner, que l'on avait fait venir du restaurant, comme presque tous les dimanches.

Santenac et Bianca n'étaient pas fâchés que M^{me} d'Ormilly ne put pas y assister, car ils jugeaient que les circonstances ne pouvaient être plus favorablement choisies pour la tentative qu'ils préparaient à faire à l'égard de Gérard.

Les dispositions d'esprit dans lesquelles se trouvait l'infortuné d'Ormilly leur avaient paru excellentes, et ils avaient résolu d'agir sans retard sur son esprit en lui découvrant définitivement le but vers lequel ils le poussaient à son insu avec tant d'infernale habileté.

Pendant le repas il fut question de nouveau des aspirations de bien-être et de fortune de chacun. C'était la préparation nécessaire.

— C'est désolant, dit Santenac, quand on pense à l'avenir!... Être enfermé dans un cercle mesquin d'où l'on ne peut sortir, végéter sans espoir de s'élever par son intelligence, par son travail!... Être réduit à cette misérable vie animale, quand il suffirait d'un mouvement d'audace pour obtenir, d'un seul coup, tout ce que l'on désire, tout ce que l'on rêve, tout ce que les autres ont!...

— Il est bien certain, appuya Fléchard, que ce n'est pas avec vos appointements, ni moi avec les miens, que nous arriverons à autre chose qu'à payer notre chambre, nos repas strictement mesurés, et ce qui est indispensable à notre vie.

Bianca intervint insidieusement :

— Ce sera la même chose pour vous, monsieur d'Ormilly, quand vous serez entré au Ministère. Vous aurez la vie assurée, mais pas davantage!

— Et quelle vie!... fit Santenac.

— Surtout avec une femme qui n'a pas une forte santé, qui a besoin de soins, et une mignonne fillette comme votre petite Arlette!... Ah! ça me faisait de la peine de la voir cet après-midi aux Champs-Élysées, au milieu de tous ces enfants riches, bien vêtus, joyeux, heureux, avec lesquels la pauvrete faisait un si douloureux contraste.

— Et pourtant, appuya Montlaurier, tous ces enfants au milieu desquelles elle se trouvait n'ont pas plus de droit qu'elle au bonheur!...

— Assurément, ajouta l'Italienne. La plupart sont des enfants de parvenus, de gens qui ont été habiles, ou qui ont eu la chance pour eux; mais, parmi eux, combien y en avait-il de plus nobles, de mieux nés, de mieux destinés au bonheur qu'elle?...

— Patience, fit Santenac, c'est ainsi pour le moment, parce que d'Ormilly est comme nous, parce qu'il n'a pas eu de chance, parce qu'il a été victime de toutes les injustices sociales...

— C'est bien vrai! dit Fléchard.

— Mais son tour viendra comme le nôtre, et avant peu, vous le savez bien!... fit le gentilhomme périgourdin avec un regard d'intelligence à l'adresse de ses amis.

Ah! notre ami sera bien heureux alors, le jour où l'occasion de s'enrichir d'un seul coup se présentera pour lui, car il pensera à sa fille, n'est-ce pas?

— Oh! oui,... répondit l'infortuné avec un élan qui traduisait surtout ce que souffrait son affection paternelle.

L'absence de Marthe, dont Santenac et Bianca redoutaient l'influence sur son mari, permettait de passer du domaine de la théorie à celui de la pratique.

Alors, après un repas largement arrosé de vins généreux, dont les fumées n'avait pas laissé que de monter quelque peu au cerveau affaibli de d'Ormilly, tandis que les verres s'emplissaient de vieille eau-de-vie, succédant à un excellent café que Bianca avait préparé sur la lampe à esprit de vin, Santenac, dont la mine semblait être subitement devenue pensive, commença l'attaque, en observant attentivement le visage de Gérard:

— Tenez, l'occasion dont je vous parlais de nous enrichir tous... oui, tous les quatre, d'un seul coup, eh bien! cette occasion, je la tiens peut-être!

Montlaurier et Fléchard, quoique parfaitement au courant de ce que leur ami allait dire, levèrent aussitôt la tête avec un mouvement de vive curiosité.

En complices intelligents, ils jouèrent le rôle « d'allumeurs », comme font les gredins de bas étage qui s'associent avec un joueur de bonneteau pour dévaliser les gogos crédules.

Ils prirent les devants, avant que Gérard eut dit un mot, pour lui montrer la voie, pour l'entraîner, pour enlever son adhésion en exprimant la leur sans hésitation.

— Est-ce vrai?... exclama le clerc d'huissier. Vous auriez trouvé cela?...

— Oui! dit Santenac d'un air profond.

— Une fortune!... Une vraie fortune?...

— Une véritable fortune pour chacun de nous!

— Ah! mon cher, en ce cas je suis votre homme, et vous pouvez compter sur moi!...

— Et sur moi aussi! ajouta aussitôt Montlaurier avec feu. Ah! oui, il y a assez longtemps que je trime, que je peine, sans parvenir à rien... Un coup de fortune!... Ah! oui, pour sûr, alors, j'en suis!

Gérard avait levé la tête d'un mouvement lent, étonné, et ses regards, fixés sur Santenac, l'interrogeaient avidement.

La fortune!... On lui offrait la fortune à lui!... Ce serait la fin de sa misère, le salut des siens, de cette femme et de cette enfant qu'il adorait et dont les souffrances étaient pour lui le plus épouvantable des martyres!

Oh! oui, oui, certes, comme eux, il en était.

Ses lèvres restaient comme immobilisées par la stupéfaction soudaine qui le saisissait, mais ses yeux, brillants de fièvre, de la fièvre des malheureux qui aperçoivent tout à coup le salut au fond de leur abîme, le bonheur qui leur sourit enfin à travers leur noire misère, ses yeux disaient : « Oui, oui!... Moi aussi! j'en suis!... »

— Tu ne m'avais pas parlé de ça, dit Bianca, jouant également son rôle.

— Je mûrissais mon projet! répondit Santenac. Il fallait que l'affaire fût à point... Aujourd'hui, ça y est!

— Parlez donc, fit Fléchard avec impatience. Dites! Que faut-il faire?...

— Ah! c'est bien peu de choses, allez, prononça le gentilhomme périgourdin. La simplicité de l'opération vous étonnera au moins autant que l'importance du résultat.

Il régnait dans la chambre un silence profond dans lequel on n'entendait que le halètement des poitrines de ces trois hommes et de cette femme.

Tous les regards étaient concentrés sur Santenac qui, prenant bien son temps, cherchant tout l'effet possible à produire, continua posément, baissant la voix, parcourant des yeux l'un après l'autre les visages de ses amis :

— Il s'agit de six millions!

— Six millions! répétèrent quatre voix sur quatre intonations différentes.

— Oui, six millions!... Une fortune princière, vous le voyez...

— Six millions!

— Six millions qu'il n'y a qu'à vouloir pour posséder, qu'à tendre la main pour recevoir!...

— Où!... Où donc? questionna le clerc de M^e Dorlotin.

— Et ce qu'il y a de mieux dans l'affaire, poursuivit Santenac sans répondre, et s'adressant tout particulièrement à Gérard, c'est que ces six millions sont à nous, à nous tous, et non pas la propriété de tel ou tel dont la dépossession serait la ruine... Non, il s'agit de six millions qui appartiennent aussi bien à chacun de nous qu'au premier venu,... qui sont la propriété collective de la société tout entière, qui sont fournis par ceux qui en ont trop, par ceux qui volent et dépouillent les autres, et qui peuvent appartenir à ceux qui sauront les prendre!... Voilà!

— Quelle fortune! fit Montlaurier. Ce que l'on pourrait faire avec de pareilles richesses!... Oh! six millions!

— Mais où?... Où sont-ils?... Et que faut-il faire? reprit Fléchard d'une voix d'affamé.

— Oui. Dis-le donc, ajouta Bianca. Si cela se peut, qu'on y aille!... Nous sommes prêts!...

— Nous sommes prêts, répétèrent le clerc d'huissier et le médecin.

— Vous aussi, n'est-ce pas? demanda l'Italienne à d'Ormilly qui ne disait pas un mot.

— Oui, prononça le malheureux entre ses dents serrées, oui!

— Ah! mon cher ami, lui dit Santenac en mettant sa main sur le bras de Gérard, c'est à vous surtout que j'ai pensé, tenez, je peux vous le dire, lorsque j'ai trouvé cette affaire... Oui, à vous! J'ai été si ému par ce que je vous ai vu souffrir, non pas seulement de vos douleurs personnelles, mais surtout des peines, de la misère et de la souffrance des vôtres!...

— Oui, dit Bianca, tu as raison!... Cette pauvre enfant, cette chère petite Arlette, c'est pour elle surtout, moi aussi, que je serai heureuse de cette fortune!... Mon cher monsieur d'Ormilley, quelle joie!...

— C'est pour cela, poursuivit Santenac en continuant à prendre Gérard à partie, que j'ai voulu vous faire entrer au Ministère, car c'est le chemin qui doit vous conduire, qui nous conduira tous à cette fortune!... Et c'est par là que nous arriverons à ces six millions!

Il prit un temps, puis :

— Tenez, je vais vous expliquer, fit-il; vous allez voir comme c'est simple.

Dans quelques semaines, poursuivit l'amant de Bianca en se rapprochant de ceux qui l'écoutaient, ces six millions, qui sont en ce moment dans les caves de la succursale de la Banque de France à Marseille, seront remis à deux hommes... à deux hommes seuls, qui prendront le train pour Paris. Eh bien! j'ai trouvé le moyen de leur enlever cette somme considérable, sans aucun danger, sans aucune violence, sans aucun de ces moyens que réprouvent nos sentiments d'humanité!...

Gérard avait blémi.

A ses tempes, subitement enserrées comme par un cercle de fer, perlait une sueur froide.

Santenac l'observait et il avait voulu le rassurer aussitôt par ses dernières paroles qu'il souligna comme si elles lui étaient particulièrement adressées.

Puis il insista :

— Je vous le répète, personne n'aura rien à souffrir de la privation de cette somme, car elle appartient à l'État, c'est-à-dire à tous...

— En effet, dit Flécharde, l'État c'est tout le monde. Nous aussi bien que les autres.

Et Montlaurier simplifia encore le cas de conscience par cette théorie :

— L'État, d'ailleurs, restituera s'il y a lieu, puisqu'il est responsable. Or, du moment qu'il y aura restitution, il n'y aura préjudice pour personne.

— C'est évident, approuva Bianca.

Et elle ajouta :

— N'est-ce pas, monsieur d'Ormilley?

— Oui... balbutia Gérard, étourdi un instant par ce sophisme, oui, c'est vrai!...

— Pas l'ombre d'un risque à courir, reprit Santenac, la sécurité la plus parfaite, grâce au plan que j'ai tracé, grâce aux moyens que je possède... Aucune résistance à craindre de la part de ceux qui détiendront le trésor... Pas la moindre violence à exercer contre eux... Il n'y a, c'est le cas de le dire, qu'à se baisser et à prendre...

— Sapristi! s'écria Fléchard.

— Les six millions formeront un petit paquet d'un poids insignifiant, d'un volume à peu près nul, car ils sont en billets de banque de mille francs. Tout est donc réuni pour rendre l'affaire d'une exécution aussi facile que sûre, pour que le succès soit certain. — Restent les moyens d'exécution que je vous ferai définitivement connaître lorsque le moment sera venu. — Ainsi, vous voyez, nous pouvons, dans quelques jours, être riches tous les quatre, posséder cette fortune qui seule permet d'exister et de jouir de cette vie qu'on ne nous a pas donnée après tout, que diable! uniquement pour souffrir, pour être humilié, opprimé, écrasé par les autres, par ceux qui nous ont pris au soleil notre part de bonheur!...

— Oh! oui! fit Montlaurier.

— Seulement, reprit l'amant de Bianca, il faut que nous puissions absolument compter les uns sur les autres. Il faut que nous soyons réciproquement sûrs de l'appui que nous nous prêterons. Vous m'avez dit que je peux compter sur vous, mes amis; c'est entendu, j'y compte.

— C'est entendu, c'est juré! dirent Fléchard et le médecin.

— Et vous, d'Ormilly? demanda Santenac, je compte aussi sur vous, n'est-ce pas?

— Sur moi?... prononcèrent les lèvres du malheureux, presque sans voix.

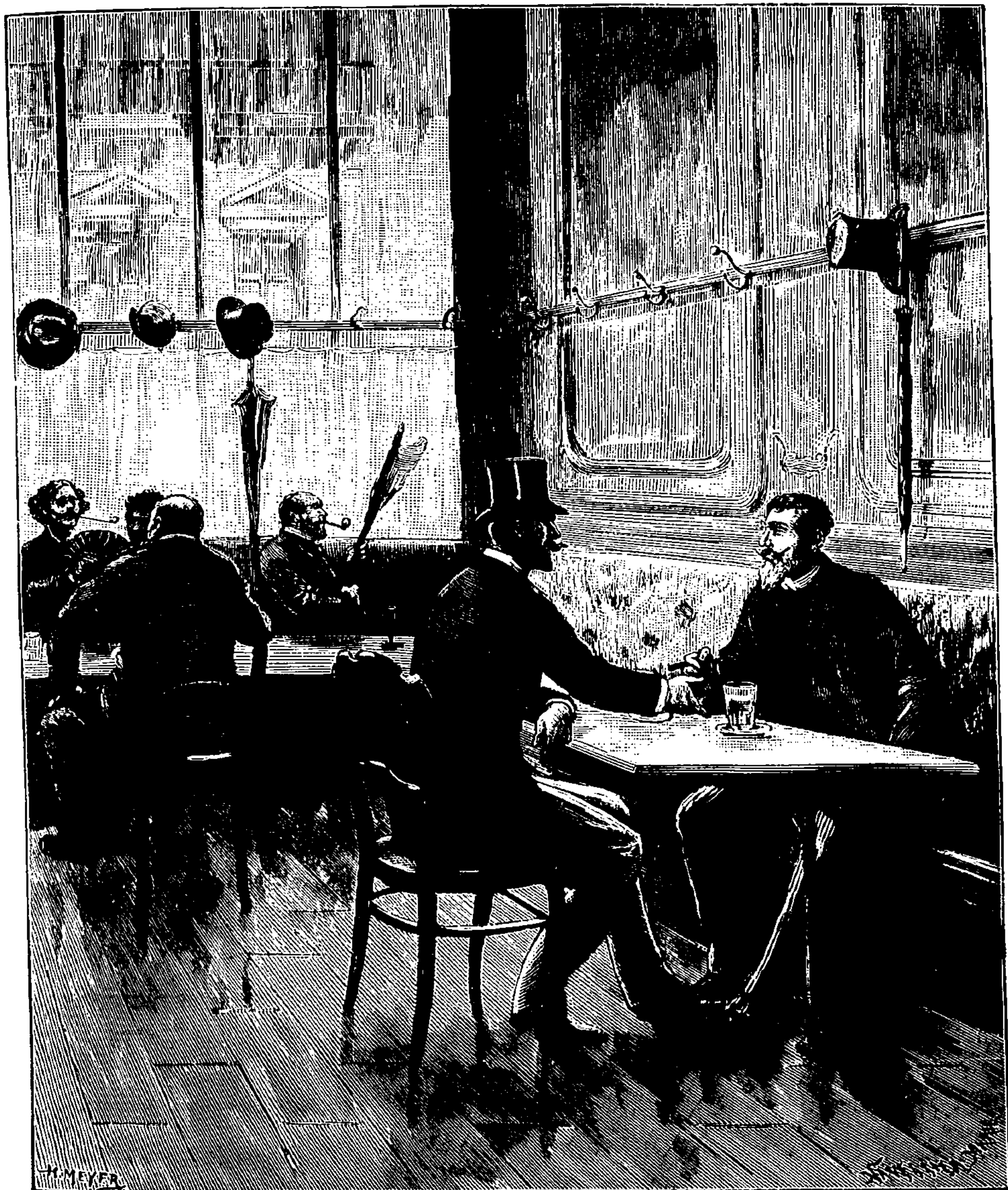
— Vous en avez assez aussi, je pense, de cette misère, que vous endurez si injustement?...

— Eh bien!... Eh bien! oui!... Tant pis!... fit le malheureux d'une voix farouche...

— Six millions!... Quelle fortune!... Ah! il y aura naturellement une part plus grande pour celui d'entre nous qui, par sa situation, sera le mieux à même de nous aider, pour celui qui, par sa position, rendra l'affaire certaine; et celui-là, mes amis, sera ce cher d'Ormilly...

— Moi!...

— Oui, vous, mon cher, car c'est vous qui, lorsque vous appartiendrez au Ministère, serez le plus en mesure de mener à bien l'opération... et aussi, parce que c'est vous qui, avec vos charges, avec votre pauvre femme malade, avec votre enfant qui souffre, avez les besoins les



Décidément, ne comptez pas sur moi!... (P. 160.)

plus grands. Il est donc juste que vous ayez la part plus belle. Vous seul, vous aurez la moitié de la somme : trois millions!... C'est-à-dire la certitude, la possession assurée d'un bonheur que rien jamais ne pourra plus détruire!...

— Oh! mon cher monsieur d'Ormilly, dit Bianca, que je suis heureuse pour vous!

— Alors, voyons, fit Santenac, est-ce bien dit?

— C'est dit! répondit Gérard avec une sombre résolution qu'il parut prendre soudainement. Oui, c'est dit!

— Vous marcherez avec nous?

— Je ferai tout ce que vous me direz!

— J'y compte?

— Je vous le jure!

Et le malheureux ajouta en une révolte qui s'élevait de son âme torturée par les injustes souffrances qui l'accablaient depuis si longtemps :

— J'en ai assez de cet enfer!... Assez de cette vie épouvantable que l'on m'a faite!... Oui, oui!... C'est elle qui m'a fait ainsi par tout le mal dont elle m'a accablé, par toutes les tortures morales et physiques qu'elle m'a infligées... Eh bien, tant pis!... tant pis!... Oui, j'en suis!... Comptez sur moi!

Santenac et ses amis dissimulaient leur satisfaction en l'entendant.

Ils se réjouissaient intérieurement du résultat qu'ils avaient obtenu, et ils approuvèrent hautement les paroles de Gérard.

« Ah! certes, ce serait trop bête de se vouer soi-même à la misère perpétuelle lorsque la fortune passe ainsi à votre portée!

« Quel est celui qui n'en profiterait pas, qui ne saisirait pas cette occasion de s'enrichir d'un seul coup, s'il la connaissait? — Personne n'hésiterait sûrement.

« C'est absolument comme si l'on trouvait six millions dans la rue, Il faudrait être bien bête pour les restituer, alors que l'on sait que celui à qui ils appartiennent est l'État, c'est-à-dire la collectivité des citoyens, l'État qui est assez riche pour n'avoir pas à souffrir de cette perte, et dont la richesse est faite de ce qu'il prend à tous. »

On parla alors en termes plus précis de l'affaire.

Gérard entrerait au Ministère dans quelques jours au plus! Santenac en faisait son affaire.

Lui-même, il saurait exactement, grâce à ses fonctions, le jour du départ des six millions, car on enverrait probablement de Paris au moins l'un des deux employés qui seraient chargés d'aller les chercher à Marseille.

On fixa aussi le rôle de Montlaurier et de Fléchard.

Enfin le lendemain matin, à dix heures, Gérard devrait se trouver au café qui fait l'angle de la rue des Pyramides et Santenac s'échapperait un moment du Ministère pour lui dire ce qui se passait au sujet de son entrée en fonctions.

CHAPITRE XVI

L'ANGE GARDIEN

A un moment donné, au plus fort de la conversation qui venait d'avoir lieu chez Santenac, un bruit léger s'était fait entendre de l'autre côté de la cloison.

Gérard l'avait perçu et avec lui Bianca seule, dont l'oreille fine et méfiante, était sans cesse aux aguets.

Ils n'y avaient attaché l'un et l'autre aucune importance, car tout aussitôt était rentré dans le silence.

Marthe, à peine couchée, n'ayant bu qu'une tasse de bouillon que son mari lui avait apportée de la part de Bianca, n'avait pas tardé à s'endormir, ou plutôt à s'assoupir sous l'influence de la fatigue qui l'accablait.

Puis, dans ce sommeil léger des natures nerveuses et sensibles qui, en une existence tourmentée comme la sienne, trouvent difficilement le repos complet et entièrement réparateur, elle avait entendu monter peu à peu le bruit de voix dans la chambre voisine, et elle s'était éveillée.

Elle avait reconnu alors celle de son mari.

Elle avait écouté.

L'accent de Gérard la frappa.

Jamais elle ne lui avait connu cette intonation farouche.

Si!... Une fois pourtant, elle se le rappelait, un soir, lorsqu'il revenait découragé par ses inutiles efforts, par ses vaines démarches, par les rebuffades et les humiliations essuyées, lorsque la révolte et le désespoir avaient soufflé en lui un affolement funeste, lorsqu'il avait parlé de tuer pour en finir avec tout ce qu'il souffrait; oui, ce soir-là, il avait la même voix qu'en ce moment!

Que se passait-il donc à côté?

La malheureuse, inquiète, se souleva sur le bord de son lit, et, s'accoudant, prêta une oreille attentive.

Elle distinguait vaguement les paroles dans le ronron de la conversation.

Pourtant, au bout d'un instant d'effort elle devina.

On parlait d'un vol!... Oui, d'un vol... C'en était bien un que l'on proposait à Gérard!... Un crime qu'on voulait lui faire commettre!...

Et il acceptait!...

Il promettait son concours!...

Il avait dit : « J'en suis ! »

Marthe se leva.

Il lui semblait qu'elle était en proie à un épouvantable cauchemar.

Elle doutait de ce qu'elle avait entendu.

Il fallait qu'elle se rendît compte.

Non, non!... Elle était folle!... Il était impossible que Gérard, si honnête, si bon, acceptât de coopérer à un si épouvantable forfait.

En chemise, pieds nus, elle s'approcha de cette porte condamnée qui séparait sa chambre du logement de Santenac et derrière laquelle elle avait entendu la voix de son mari.

Elle se soutenait aux meubles qu'elle rencontrait sous sa main, car sa faiblesse était grande et son épouvante l'augmentait encore.

Elle colla son oreille contre le mince panneau de la porte... Et elle entendit nettement.

Ainsi, elle ne se trompait pas...

Il s'agissait bien d'un crime que l'on préparait, d'un vol dans lequel on engageait Gérard, et qu'il promettait d'accomplir avec les autres...

On en réglait les détails en sa présence...

Il acquiesçait à ce qu'on lui proposait...

Il acceptait le rôle infâme qu'on lui donnait...

Gérard... lui... l'homme irréprochable... l'homme d'honneur par excellence, lui dont le nom était sans tache, et l'âme si pure, il acceptait de devenir un voleur...

Mon Dieu!... Quelle folie avait donc passé en son esprit!

Il devait être ivre, inconscient...

Ce n'était pas de sang-froid, dans la plénitude de sa raison, dans la conscience réelle de ses actes qu'il parlait ainsi!...

Son mari!... Le père de son Arlette!... Un voleur!...

Oh! c'était impossible...

Et pourtant, elle avait bien entendu!...

Alors la pauvre Marthe, brisée, se soutenant à peine, distingua un bruit de pas, de chaises que l'on remuait...

On se levait...

C'était fini.

Gérard quittait ses amis et ses complices... Il revenait.

La porte de la chambre s'ouvrit. Il entra.

Elle s'élança vers lui.

Elle le prit entre ses bras et l'enlaça, tandis qu'épouvanté de la voir surgir ainsi le malheureux avait reculé.

— Gérard!... fit-elle.

— Toi... levée... que faisais-tu donc? demanda d'Ormilly d'une voix creuse.

Elle ne dissimula pas, ne nia pas.

— Gérard! fit-elle sans hésitation, je sais... j'ai tout entendu... Oh! malheureux!...

— Tu as entendu!

— Oh! je t'en conjure, dis-moi que je me suis trompée... Dis-moi que j'étais folle... Dis-moi que ce n'est pas vrai, que tu ne seras pas un voleur, que tu ne feras pas ce qu'on t'a conseillé!... Gérard, promets-le-moi!... Promets-le-moi!...

— Que veux-tu dire? fit le comte qui était subitement devenu livide.

— Ce vol qu'on t'a proposé... que tu as promis d'accomplir avec les autres... Oh! non, n'est-ce pas? tu ne l'accompliras pas? Tu ne deviendras pas un criminel, toi!...

— Moi... Mais... tu le sais bien... balbutia l'infortuné dont la tête s'égarait.

— Alors, pourquoi as-tu promis? Pourquoi t'es-tu engagé à t'allier à ces hommes?

— Eh bien!... parce que nous souffrons trop, Marthe, et qu'il faut en finir!

— Je ne t'ai jamais fait entendre une plainte, tu le sais bien, continua Marthe dont la voix avait l'accent de la prière; j'ai tout enduré et, je te le promets, je supporterai tout encore...

Mais plutôt que de te voir devenir criminel, plutôt que de te voir renoncer au seul bien qui nous reste, l'honneur, ah! je préférerais recourir à ce suprême refuge, auquel tu voulais nous condamner un jour...

— Le suicide?...

— Oui, le suicide! On meurt la tête levée, la conscience haute, comme est mort ton père, comme je veux que meurent mes enfants!

— Ah! jamais! jamais! Marthe, ma bien-aimée! Arlette! ma petite Arlette!... Oh! Mais vous voir misérables, épuisées, à bout de tout, c'est trop de douleur aussi!

— Qu'importe la misère, Gérard!... Dieu aura pitié de nous, va!... S'il faut que nous souffrions encore, nous souffrirons, mais du moins nous ne rougirons pas... Nous aurons gardé intact cet honneur qui est notre seul bien... qui est le seul trésor dont on ne puisse pas nous dépouiller...

N'est-ce pas, mon ami, tu me comprends, tu m'approuves?... Tu ne feras pas ce que tu as dit?...

— Non...

— Tu me le promets?

— Oui... oui... Ah! j'étais fou, s'écria alors le désespéré dont la gorge contractée laissait avec peine échapper les paroles. Oui, j'étais fou!... tu as raison... tu es mon bon ange!... tu m'as rappelé à mon devoir... Tu m'as rendu mon honneur!... Marthe, pardonne-moi cet instant d'égarement où m'a jeté la misère qui m'accable, la révolte contre mon impuissance... Ma bien-aimée, c'est l'amour que j'ai pour vous deux, et les tortures que je souffre à vous voir ainsi, notre fille et toi, manquant chaque jour du nécessaire... n'ayant pas de vêtements, pas de feu, pas de pain!... Oui, voilà ce qui m'a fait perdre la tête... Marthe, Marthe... Mais c'est fini, je te le jure!...

— Ah! je savais bien que tu ne pouvais pas devenir un criminel! répondit la jeune femme en un superbe élan de tendresse et de bonheur. Je suis heureuse de t'entendre parler ainsi!... Oui, bien heureuse, Gérard... Tu verras comme je serai forte, comme je te soutiendrai, comme je t'aiderai à supporter nos épreuves... Je travaillerai, nous serons heureux encore! N'est-ce pas, Gérard?... N'est-ce pas, mon ami?...

— Oui, oui! répondit d'Ormilly en une étreinte reconnaissante dans laquelle s'exhalait toute son affection.

— Qu'importe de souffrir encore, si Dieu l'exige... Mais, au moins, nous n'aurons rien à nous reprocher... On est si heureux quand on a l'âme pure, la conscience tranquille, quand on n'a pas à rougir de soi!... Ah!... c'est là le vrai bonheur, mon Gérard! Et celui qu'on achèterait au prix de la dégradation et du crime engendre des tourments et des hontes pires que toutes les autres souffrances.

Le lendemain matin Gérard sortit.

Il allait au rendez-vous fixé par Santenac.

Marthe l'embrassa avec une touchante effusion au moment où il partit.

Elle lui présenta sa fille pour que le baiser qu'il lui donnerait, pour que les caresses de l'enfant lui missent du courage au cœur.

Et ses regards lui disaient :

— Va!... Tu sais ce qu'il faut faire... Souviens-toi!

Bianca, un moment après la sortie de Gérard, frappa à la porte de M^{me} d'Ormilly.

Elle venait prendre de ses nouvelles.

Elle voulait savoir si la malade se ressentait encore de sa fatigue de la veille.

Tout à coup, en face du trouble de la jeune femme, de sa contenance quelque peu embarrassée, l'Italienne au flair subtil comprit qu'il s'était passé quelque chose.

Elle devina que Marthe savait tout.

Elle eut l'intuition du rôle qu'elle avait joué auprès de son mari, et elle sentit que tout était perdu.

« *Sacramento !* » jura-t-elle en elle-même

Mais elle sut sourire et faire montre à Marthe de la même amitié que d'habitude.

Elle offrit à celle qu'elle appelait « son amie » un visage aussi calme et aussi souriant que si rien ne l'agitait, ni ne la préoccupait.

Elle causa insouciamment, de l'air le plus naturel et le plus dégagé.

Mais Bianca avait hâte de savoir ce qui s'était passé, hâte d'apprendre ce que d'Ormilly allait dire à son amant.

Ainsi comme elle l'avait pressenti, Marthe était un écueil, un obstacle.

Elle devait avoir agi sur son mari, l'avait fait renoncer à ce qu'il avait promis de faire.

Oh ! cette femme !... Sans elle, tout était décidé, fini ! Le concours de Gérard était assuré ; l'affaire était immanquable !...

Aussi, la maîtresse de Santenac la détestait-elle. Elle éprouvait pour la noble femme cette naturelle antipathie du mal pour le bien, cette aversion des démons pour les anges.

Cependant elle s'efforçait de sourire, de ne rien laisser paraître de ce qu'elle avait deviné, et elle témoignait à la jeune femme la même amitié hypocrite, le même intérêt trompeur que de coutume, car il importait de ne pas se l'aliéner complètement.

Gérard était sorti de chez lui l'esprit calme, le visage rasséréné, comme un homme qui a repris possession du bien auquel il tient par dessus tout, de son honneur qu'on s'apprêtait à lui ravir.

Fier, heureux, satisfait de lui-même, il goûtait cette ineffable jouissance de la conscience sans reproche qui permet de lever la tête devant tous, même lorsque la misère vous accable.

Il avait marché d'un pas ferme, assuré, et il était arrivé au rendez-vous.

Santenac l'attendait déjà dans le café de la place des Pyramides.

A la vue de Gérard, aussi vite que Bianca, il comprit, avant que d'Ormilly eut prononcé une parole, qu'il s'était passé quelque chose.

Il eut la subite intuition que son complice de la veille ne persistait pas dans sa résolution.

Gérard ne lui avait pas tendu la main comme à l'ordinaire.

Il s'était assis.

Refusant la consommation que l'amant de Bianca lui offrait, sous le prétexte qu'il n'avait pas soif, Gérard dit aussitôt :

— Monsieur de Santenac, j'ai réfléchi... depuis hier... Et je préfère vous le dire tout de suite ! Décidément, ne comptez pas sur moi !...

Santenac ne manifesta aucune surprise.

Il eut seulement sur les lèvres un sourire de pitié qu'accentua un léger haussement d'épaules.

— Vous renoncez ? dit-il.

— Oui... Je ne me sens pas assez de courage !... J'ai peur des remords de ma conscience ! J'ai été fou un moment ! N'y pensons plus... Voulez-vous ?

— Je respecte vos scrupules, répondit Santenac avec raillerie. Et si votre conscience s'accommode mieux de la misère que du bien-être et de la fortune, si elle ne vous reproche rien quand vous voyez mourir de faim sous vos yeux les êtres qui vous sont si chers, cette femme que les privations tuent lentement, cette enfant qui s'étirole !... Soit, n'y pensons plus !...

— Que voulez-vous ? j'ai peur de moi-même, dit Gérard, j'ai peur de la honte et de l'horreur que je m'inspirerais !

— C'est entendu, vous êtes libre !... Seulement, prononça Santenac d'un ton énergique, puisque vous refusez le salut que je vous offrais, vous trouverez bon que je vous laisse vous débrouiller désormais tout seul, n'est-ce pas ?... Avec cette rigidité de principes d'une autre époque, avec ces austères préjugés qui vous honorent, vous n'avez pas su, jusqu'ici, trouver un morceau de pain. Mais au moins, il est vrai, vous serez exempt de remords et n'aurez ni la honte ni l'horreur de vous-même, lorsqu'on vous chassera du logement que vous ne pourrez pas payer, et qu'on vous jettera à la rue, sans asile et sans pain ! Lorsque vous verrez votre femme et votre enfant mourir sous vos yeux, étranglées par l'horrible misère... Et dame, c'est une satisfaction !

Puis, payant sa consommation, il se leva.

— Allons ! au revoir ! dit-il d'un ton sec, et bonne chance, mon cher ! Nous n'en serons pas plus mauvais amis pour cela.

Gérard demeura seul un court instant, hébété, puis il sortit à son tour.

Avant tout, pensa le gentilhomme périgourdin, lorsqu'il eut causé



Elle avait dit à sa mère : — Petite mère, j'ai bien faim !... (P. 167.)

avec Bianca, et que celle-ci lui eut dit ses soupçons sur l'intervention de Marthe, avant tout, il était nécessaire de détruire la mauvaise impression produite sur M^{me} d'Ormilly par ce qu'elle avait appris.

Il fallait effacer en elle jusqu'au souvenir de ce qui s'était passé.

Aussi, le soir, Santenac se rendit-il avec Bianca chez les d'Ormilly, sous le prétexte de leur faire part d'une entrevue qu'ils venaient d'avoir avec la propriétaire.

M^{me} Rabaste les avait arrêtés au passage, prétendaient-ils, pour leur demander si leurs amis pensaient à payer leur nouveau mois, qui était déjà échu depuis trois jours.

Elle n'avait pas voulu, pour la première fois, se montrer trop dure et elle avait attendu ; mais ne voyant rien venir, elle commençait à s'inquiéter.

Sans doute, elle pensait que M. d'Ormilly pouvait être gêné puisqu'il était sans ouvrage, mais elle croyait qu'il entrerait bientôt au Ministère des Finances et elle était convaincue qu'il trouverait facilement, en attendant, une somme aussi modique que les quarante-cinq francs qu'il lui devait.

— Il vaut mieux que vous soyez prévenus, dit Santenac, car vous auriez eu la désagréable surprise de voir arriver M^{me} Rabaste chez vous, et dame, je ne suis pas assez riche en ce moment pour vous rendre ce nouveau service.

— C'est que nous en avons pour quatre-vingt francs, nous autres ! ajouta Bianca. Et ce mois-ci, avec les dépenses que nous avons faites, je ne sais pas comment nous y arriverons.

— Je verrai la propriétaire, dit Gérard ; puisque je dois entrer au Ministère, elle consentira peut-être à attendre un peu !

— Mon cher, répondit Santenac, je voulais aussi vous dire de ne pas trop compter, pour le moment du moins... sur cette éventualité...

— Comment... Vous m'aviez dit...

— Oui ! Mais j'ai appris aujourd'hui que le Ministre avait donné ordre de surseoir à l'envoi des lettres de convocation des employés nouvellement nommés... Et je ne sais plus trop maintenant quand il reviendra sur cette décision !

Les malheureux pâlirent. Ils étaient épouvantés par l'horrible perspective qui se dressait devant eux.

Alors Santenac amena habilement la conversation au point qu'il voulait.

— Hein ! si ce que nous disions hier était possible, fit-il, on serait vite tiré d'affaire avec cette fortune-là !

Marthe le regarda avec étonnement.

Gérard ne comprenait pas comment il osait reparler ainsi devant sa femme.

— Ah !... vous n'aviez rien dit à M^{me} d'Ormilly, poursuivit l'ami de Fléchard et de Montlaurier ! Cachottier !... C'est dommage tout de même que l'affaire ne soit que du domaine de l'hypothèse !... Enfin ça nous a toujours fait passer un beau moment en bâtissant nos châteaux en Espagne.

— Que dites-vous ?...

— Figurez-vous que Montlaurier a cru un instant que c'était vrai, l'histoire de ces six millions ! ajouta-t-il en riant ; je lui ai expliqué que ce n'était qu'une plaisanterie, née de quelques verres de cognac de trop...

— Bien sûr, dit Bianca, une simple plaisanterie. — C'était pour rire.

— Et puis voyons, dit Santenac, ce n'est ni vous ni moi qui ferions de ces choses-là.

— Je le pense bien, approuva l'Italienne.

— On s'est amusé, voilà tout !

Puis, Santenac et Bianca se retirèrent, recommandant de nouveau à leurs voisins de ne pas oublier la propriétaire pour s'éviter ses réclamations.

— Allons ! il n'y a rien de perdu, dit, une fois sorti, le gentilhomme périgourdin à sa maîtresse, je repêcherai d'Ormilly, tu verras ça.

Et il ajouta :

— Seulement, il faut auparavant le débarrasser de cette femme. Sans cela, rien n'est possible.

— Oh ! oui, dit l'Italienne. Elle le domine... Elle veille sur lui...

— Laisse faire, fit Santenac, j'ai mon plan. Dans quelques jours, elle ne nous gênera plus !...

Montlaurier et Fléchard étaient, en effet, à la *Crémérie des désespérés*.

Santenac leur apprit ce qui se passait et ils n'en parurent nullement surpris.

— Les femmes ne comprennent jamais les choses, dit le clerc de M^e Dorlotin.

— Aussi, il faut se passer d'elles, dit Santenac.

Et il expliqua à ses amis le plan qu'il avait conçu pour se débarrasser de M^{me} d'Ormilly.

Quant au concours de Gérard, il y comptait absolument.

Acculé aux extrêmes nécessités, en proie à la plus atroce misère, le malheureux serait bien obligé d'accepter l'unique moyen de salut qui s'offrirait à lui.

CHAPITRE XVII

A BOUT DE FORCES!

Ce que l'on avait prévu arriva en effet.

Ce fut d'abord la propriétaire de la rue Saint-Honoré dont les réclamations se firent entendre.

Et elle n'était pas douce, M^{me} Rabaste, pour les locataires en retard.

Elle disait ce qu'elle pensait sans se gêner, froidement, impitoyablement, en femme qui ne connaît que le langage de l'argent.

— Je serai bien avancée en vous retenant votre malle et vos affaires, dit-elle, ce que je serai obligée de faire si vous ne me réglez pas à la fin du mois. Je n'y trouverai pas, assurément, de quoi me payer ma chambre pendant que vous l'aurez occupée. Aussi j'aime mieux m'y prendre à l'avance et vous dire : « Si vous ne pouvez pas payer, je préfère que vous partiez tout de suite. » Au moins je ne serai pas privée d'une location importante, car, grâce à Dieu, le quartier est bon, et les chambres du prix de celle-ci se louent vite.

— Patientez seulement quelques jours, madame, je vous en prie, supplia Marthe, je vais travailler, en attendant que mon mari entre au Ministère, et je vous payerai !

— Je ne dis pas que vous ne voulez pas me payer, ma petite dame, répondit M^{me} Rabaste, mais vous ne le pouvez peut-être pas. Alors, il vaut mieux se quitter bons amis, vous en emportant vos affaires, et moi en louant ma chambre.

Puis elle ajouta :

— Donnez-moi au moins la quinzaine ! Si ça vous arrange mieux, je veux bien faire ça pour vous. Mais c'est ma dernière concession !

Que faire ?

Où se procurer cet argent ?

Si l'on partait de cette maison, où se réfugier ?

Ce n'était pas tout.

Il fallait manger chaque jour.

Marthe y subvenait misérablement en vendant quelques vêtements, le peu de linge qu'elle avait emporté, et qui filait pièce par pièce, pour quelques sous. Mais cette ressource précaire s'épuisait elle aussi.

Bianca vint à son tour trouver Marthe.

Mon Dieu, elle ne savait comment lui dire cela ; mais elle se trouvait excessivement gênée pour le moment, et même elle n'allait pas avoir la somme nécessaire pour payer son mois de loyer.

Santenac, racontait-elle, avait rencontré un de ses anciens créanciers et, pour éviter une opposition sur ses appointements au Ministère, ce qui aurait produit le plus fâcheux effet, il avait été obligé de lui donner un fort acompte pour le faire patienter.

— Ce qui fait, poursuivait-elle, que je suis obligée de venir vous demander les trente francs que nous avons eu le plaisir de vous prêter!...

Marthe avait déjà compris depuis un moment où l'Italienne allait en venir.

Cette réclamation la faisait souffrir encore plus vivement que les autres. Elle n'aurait rien voulu devoir à ces gens-là, maintenant surtout.

L'impossibilité de s'acquitter envers eux la torturait cruellement.

Elle cherchait vainement dans son esprit comment elle pourrait se procurer cette somme, mais elle avait beau réfléchir, elle ne trouvait plus rien à vendre, ni personne qui pût la lui prêter.

Elle songea à M^{me} Sarrazin, qui avait été si bonne pour eux mais elle ne se sentait pas la force d'aller la trouver et de lui demander ce service, qui en somme pourrait bien la gêner, car la brave concierge n'était pas riche.

Rougissante et confuse, la mère d'Arlette répondit avec embarras :

— Comment faire pour vous rendre cette somme dans l'état où nous nous trouvons?... Mon mari a cherché partout à se faire prêter quelque argent en attendant d'entrer au Ministère. Mais quand on est malheureux tout le monde vous tourne le dos... et il n'a pas réussi.

— Oh!... fit l'Italienne avec humeur, c'est bien ennuyeux!... Ce serait la première fois que je serais en retard pour payer mon loyer et je préférerais n'importe quoi à cela!... C'est que je connais M^{me} Rabaste! Quand il s'agit de son argent, elle ne voit plus autre chose. — Aussi, je vous en prie, faites ce que vous pourrez pour m'éviter ce désagrément... Ce n'est pas une somme, voyons, trente francs!...

— Hélas! dit Marthe. Où les trouver?

— Je suis bien contrariée de vous donner cet ennui, mais j'y suis bien forcée... Ah! pour cela, oui, croyez, ma chère amie, qu'il faut bien que nous ne sachions pas où les prendre pour venir vous les réclamer...

La malheureuse ne savait que répondre. Elle ne pouvait que répéter ce qu'elle avait déjà dit.

Est-ce que sa détresse n'était pas connue?

Ne savait-on pas que son mari, sa fille et elle, n'avaient même pas ce qu'il fallait pour vivre?

— J'en parlerai à Gérard, dit-elle.

— Je compte sur vous, n'est-ce pas? fit la maîtresse de Santenac. Si je ne pouvais pas payer la propriétaire, je ne sais pas ce que je ferais... J'y compte... Cherchez!... Mettez-y de la bonne volonté!... Ah! si je le pouvais, allez, je ne vous tourmenterais pas!

La pauvre Marthe se sentait brisée.

Aux privations qui l'épuisaient, s'ajoutaient les humiliations qui venaient l'accabler.

Elle essayait de se raidir contre la souffrance, de lutter à force d'énergie, mais elle était bien obligée de reconnaître que sa frêle organisation, tous les jours plus profondément atteinte, ne pourrait plus longtemps supporter cet incessant combat.

Gérard était désespéré.

Le malheureux faisait pitié à voir.

Ses joues, creusées et sinistrement estompées, accusaient sa misère; ses yeux, au fond desquels brillaient de sinistres lueurs, s'enfonçaient sous ses sourcils farouchement froncés, qui reflétaient les affreuses méditations de son esprit, et les angoisses dévorantes de son âme.

Plus de pain!

Plus l'ombre d'une ressource!

Rien que la rue, la rue froide avec les cruelles bises de février, la rue où il errerait avec les siens, lorsqu'ils seraient chassés de cette demeure.

Affaissé, morne, silencieux, Marthe n'osait lui dire ce qu'elle-même avait eu à souffrir, pour ne pas affoler son désespoir.

La petite Arlette, qui ne savait rien des exigences de la vie, comprenait cependant qu'on était en proie à quelque épouvantable souffrance.

Deux ou trois fois seulement, elle avait dit à sa mère :

— Petite mère, j'ai bien faim!...

Marthe endurait un martyre effroyable en l'entendant, en la voyant souffrir.

— Donne-moi seulement un peu de soupe!... ajouta l'enfant, ou un petit morceau de pain... Dis, mémère!...

Ah! la pauvre femme lui aurait donné ses entrailles si elle avait pu les arracher pour l'en nourrir.

Devant son père, Arlette n'osait plus formuler une plainte.

La veille, elle avait dit quand il était là, au moment où on la couchait :

« J'ai faim !... »

Et, en voyant ses regards farouches, elle avait eu peur.

Elle avait cru qu'il était en colère.

Le matin, après une nuit dont le sommeil fut coupé par de déchirants tiraillements d'estomac, elle dit à sa mère qui, désolée, la questionnait :

— Oui !... J'ai mal là... Ça me brûle...

Elle montrait sa petite poitrine décharnée.

Et Marthe lui dit avec un sanglot dans la voix :

— Mon pauvre ange, il faudrait des sous pour acheter du pain... et nous n'en avons pas.

Alors, avec cette ingénuité adorable de l'enfant Arlette répondit :

— On peut en avoir des sous, à l'église, petite mère... Tu sais bien, les belles dames qui vont à la messe, elles en donnent?...

Mendier !...

La comtesse d'Ormilly sentait qu'elle serait morte au moment où sa main se serait tendue pour implorer une aumône.

La propriétaire revint au moment où Gérard arrivait, après une nouvelle matinée d'infructueuses recherches pour trouver du travail.

— Voyons, dit-elle, monsieur d'Ormilly, il faudrait tout de même se décider à quelque chose. Je ne peux pas attendre pendant une éternité que vous ayez cette place au Ministère. — Le temps passe, et vous pourrez encore moins payer deux mois qu'un !

Le malheureux ne trouvait pas un mot à répondre.

— J'ai pourtant fait preuve de bonne volonté, ajouta M^{me} Rabaste, en ne vous demandant qu'une quinzaine à la fois. — Tenez, payez-moi par semaine, si vous voulez, en attendant d'avoir du travail ; je ne peux pas y mettre plus du mien que cela, et en vérité, onze francs vingt-cinq, c'est peu de chose, voyons.

Puis elle dit, baissant la voix :

— Sans ça, je serai obligée de vous refuser la clef !

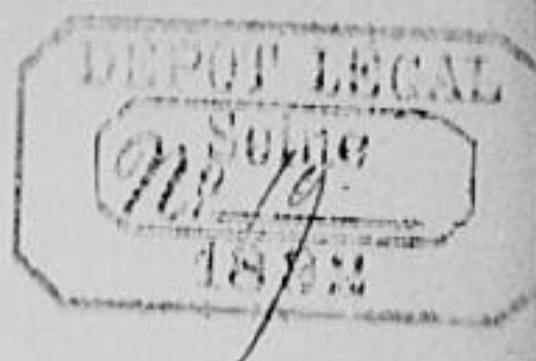
Alors Gérard s'avança :

— Eh bien ! madame, ... dit-il, nous partirons.

La propriétaire regrettait presque ses paroles, tant elle avait senti d'amertume et de désespoir dans la voix du malheureux, tant elle était convaincue de sa détresse.

Mais l'intérêt l'emporta et elle ne retira pas ce qu'elle avait dit.

Gérard sentait que c'était la fin.



Elle lui coupa une large tranche de pain sur laquelle elle étendit une épaisse couche de confitures. (P. 170.)

Son cerveau s'embrasait, sa poitrine se déchirait dans les plus affreux tiraillements.

Sa raison s'échappait en quelque sorte en voyant tant souffrir autour de lui les deux êtres qui lui étaient plus chers que la vie.

En même temps ses forces disparaissaient; il ne lui restait plus que celles que donne le désespoir, les forces nécessaires pour les déterminations

suprêmes que la conscience aveuglée par les tortures ne parvient plus à guider et à éclairer.

Bianca n'avait plus reparu chez ses voisins depuis sa réclamation, quand un matin elle rencontra la petite Arlette sur le pallier.

Elle l'embrassa et lui dit :

— Ma pauvre petite chérie, tu n'es pas heureuse !... Tu n'as pas de beaux joujoux, ni de belles robes bien chaudes, ni des gâteaux qui sont si bons, n'est-ce pas ?

— Non, répondit l'enfant avec un profond accent de tristesse... C'est parce que petit père n'a pas de sous !

— Mais s'il voulait, ton petit père, il en aurait des sous, dit l'infernale créature d'une voix mielleuse, je le sais, moi.

— C'est vrai ?

— J'en suis sûre. — Ah ! si ça lui faisait bien de la peine de te voir souffrir ainsi, car tu souffres, n'est-il pas vrai, ma chérie ?... Tu as faim, peut-être ?

— Oui, madame... oh ! oui !

— Eh bien ! si ton petit père t'aimait bien, il en chercherait des sous, pour rendre sa fillette bien heureuse, pour l'empêcher d'avoir faim, pour lui donner tout ce qui lui manque !...

Et, amenant l'enfant dans son appartement, elle lui coupa une large tranche de pain sur laquelle elle étendit une épaisse couche de confitures.

La pauvrete se jeta sur la tartine avec avidité.

— Oh ! madame !... merci !... merci !... disait-elle en dévorant... Oh !... comme c'est bon !

— Va, ma mignonne ! dit Bianca en embrassant de nouveau l'enfant, tu viendras trouver la dame quand tu auras faim, et elle te donnera de bonnes choses.

Le soir, Arlette, un peu plus enhardie, vint câlinement trouver son père, se frottant contre lui, prenant sa main qu'elle embrassait timidement, et elle lui dit tout bas :

— Petit père... Dis, petit père... J'ai encore bien faim !...

Gérard eut un affreux serrement de cœur.

Il regarda sa fille.

Il vit son joli petit visage pâle et souffreteux, ses beaux yeux enveloppés d'un nimbe bistré. Il sentit sur sa main sa petite menotte brûlante de fièvre.

Le goûter de l'après-midi avait un instant trompé la faim de l'enfant. Mais elle se réveillait plus cruelle.

Le malheureux la saisit dans un élan d'affection exaspérée par la souffrance, et l'élevant à lui il l'embrassa avec une sorte de frénésie, avec rage.

— Mon enfant!... dit-il. — Ma bien-aimée!... Mon pauvre petit ange que je vois souffrir... mourir, sans pouvoir le secourir...

Et Arlette, encouragée :

— N'est-ce pas, que tu l'aimes, ta fille, dis ?

— Si je t'aime ! répondit le malheureux avec un transport nouveau.

— Alors, tu me donneras un peu de soupe, ce soir, pas vrai, petit père ?

— Oui, mon trésor, oui!... Petite mère est allée en chercher, répondit d'Ormilly.

Marthe était sortie pour aller vendre quelques hardes misérables, afin de se procurer au moins quelques sous.

— C'est vrai, maman apportera à manger ? demanda l'enfant joyeuse.

— Oui, mon amour!...

— On meurt, n'est-ce pas, petit père, quand on n'a pas à manger.

Gérard avait le cœur horriblement déchiré.

Il serrait son enfant contre lui comme s'il la voyait déjà au moment de la perdre.

Il sentait contre sa joue son front brûlant et il entendait les pulsations de son sang vibrant dans les artères.

Arlette reprit :

— La dame... Tu sais, la dame qui m'aime tant, à côté... Elle m'a fait une grande tartine de confitures cet après-midi... Oh!... elle en a des bonnes choses!...

Puis tout bas :

— J'ai bien mal là, petit père, ajouta Arlette en montrant sa poitrine ! Et puis là aussi, dit-elle en désignant son front.

Marthe, en ce moment, ouvrit la porte.

Elle n'avait pu trouver à se défaire du petit paquet qu'elle avait emporté.

On s'était moqué d'elle quand elle avait montré ce qu'elle voulait vendre.

Elle revenait, lamentable, la mort dans l'âme, affolée et désespérée à son tour.

Elle vit sa fille, et levant les yeux au ciel, elle s'adressa à Dieu en une fervente prière :

— Mon Dieu, dit-elle en un élan d'amour maternel, sacrifiez-moi; mais ayez pitié de mon enfant, je vous en conjure!

Gérard n'osait l'interroger.

Le malheureux avait compris déjà la nouvelle déception que sa femme rapportait.

Arlette tendit les bras à sa mère et souriante :

— Tu vas faire un peu de soupe, pas vrai !... Ça ne fait rien que je ne l'aime pas, va !...

Alors d'Ormilly n'y tint plus.

Il se leva, poussa tendrement l'enfant vers sa mère et d'un mouvement spontané, plein d'une résolution farouche, il se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu, Gérard?... questionna Marthe effrayée de le voir ainsi. Où vas-tu ?

— Je vais... Je vais chercher de l'argent, répondit ce désespéré d'une voix sinistre. Il faut que j'en trouve!... Je ne peux pas laisser souffrir cette enfant... Je ne peux pas la laisser mourir!...

— Gérard !...

Mais avant que Marthe ait pu le retenir, il était déjà parti.

— Mon Dieu !... mon Dieu, ayez pitié de nous! dit la pauvre mère.

Et prenant son enfant, lui montrant le petit crucifix qu'elle avait conservé, elle lui dit :

— Prie avec moi le bon Dieu, ma mignonne... Il écoutera la voix d'un ange comme toi!... Dis avec ta mère : « Mon Dieu, ayez pitié de nous ! »

Sur le palier, Gérard rencontra Montlaurier qui montait chez Santenac.

— Tiens, monsieur d'Ormilly, dit le médecin en lui tendant la main.

— Vous sortez ?

— Oui, répondit Gérard.

— Ça va-t-il un peu mieux ?

— Non !...

— Santenac ne vous a rien appris de nouveau au sujet de votre place ?

— Pas encore.

— Vraiment ? Venez donc avec moi chez lui... dit Montlaurier. Vous n'êtes pas pressé, n'est-ce pas ?

— Non !

Ils entrèrent ensemble chez Santenac.

— J'ai rencontré M. d'Ormilly qui sortait, dit le prétendu docteur après avoir serré la main à son ami et à sa maîtresse, et je l'ai ramené.

Santenac et Bianca firent un accueil très cordial à leur malheureux voisin.

Ils le reçurent dans leur chambre qui était séparée par la salle à manger de la cloison mitoyenne de l'appartement dans lequel M^{me} d'Ormilly se trouvait.

— J'ai vu votre fillette tantôt, dit l'Italienne. Pauvre mignonne, comme elle est pâle; elle fait peine à voir... Je la trouve bien fatiguée... C'est la croissance, n'est-ce pas?

Gérard ne répondit pas. Il n'osait pas.

Alors Santenac dit :

— Ah!... si vous aviez voulu!...

Gérard fit un effort sur lui-même.

— Non! dit-il d'une voix creuse. Je ne me suis pas senti le courage...

— Est-ce bien du courage qu'il faut pour une chose aussi simple?... Pour conquérir aussi facilement le bonheur et la fortune?

A ce moment le spectacle de son enfant et de sa femme que la misère tuait se dressa devant les yeux égarés du malheureux.

Il eut l'apparition terrible de l'agonie de ces deux êtres adorés.

Et soudain, devant ce spectacle atroce il vit rouge.

La fortune, alors que la mort était chez lui!... La tentation était trop forte.

— Ah! si je... pouvais!... balbutia-t-il.

— Cela dépend de vous, mon cher, riposta Santenac.

Il le sentait décidé, à bout de forces, vaincu...

— Mais je ne suis pas seul... Je n'ose pas...

— Oui, dit Bianca, c'est à cause de votre femme!...

— Mon cher, dit Santenac, il faut savoir prendre des résolutions viriles quand le salut l'exige...

A ce moment Montlaurier intervint.

Les rôles avaient bien été distribués entre les misérables.

— Je comptais précisément vous parler de M^{me} d'Ormilly, dit-il, et ce que l'on dit m'y fait penser.

Gérard le regarda avec surprise et anxiété.

— Pour moi, poursuivit gravement le médecin, votre femme ne pourra pas résister longtemps aux privations qui l'épuisent, au manque de soins prolongé. Sa frêle constitution ne le lui permet pas. A Paris, du

reste, elle n'arrivera pas à se guérir, et un de ces quatre matins elle fera une rechute qui mettra sa vie en danger. J'ai reconnu déjà quelques symptômes qui m'ont inquiété... Ainsi, voyez l'autre dimanche, quand vous êtes revenus des Champs-Élysées...

— Ah ! elle n'est pas forte, c'est vrai ! dit Gérard.

— M^{me} d'Ormilly aurait besoin d'être dans un pays sain, au grand air, à la campagne... C'est là seulement qu'elle guérira.

— Ah ! bien sûr ! approuva Bianca.

— Mon Dieu, dit Santenac, mais c'est bien facile. Dès que vous serez entré au Ministère, je vous ferai obtenir une « passe » pour conduire M^{me} d'Ormilly et votre fille où vous voudrez, afin que le voyage ne vous coûte rien.

— A la campagne, dit Montlaurier, la vie est si peu de chose... Je vous citerai des endroits où, avec soixante francs par mois, une femme et un enfant vivent très bien.

— Et avec vos appointements, ajouta Santenac, vous y arriverez aisément.

Car j'espère de tout mon cœur, ajouta-t-il avec une intonation significative, qu'à ce moment-là vous serez nommé.

Gérard frémit. Il comprenait.

C'était un marché qu'on lui proposait. S'il consentait à participer aux projets de Santenac, cette place serait à lui... S'il refusait, il n'avait pas à y compter.

Et alors c'était la fin !...

Car Montlaurier ne le cachait pas, — pour Marthe et Arlette, la continuation de la misère amènerait fatalement la mort !

Gérard semblait plongé dans une profonde méditation.

Il cherchait en lui la force nécessaire pour la suprême résolution qu'il avait besoin de prendre.

Il se sentait plus capable d'oser si Marthe n'était pas là, car, devant elle, la honte le paralyserait.

— En deux mois, reprit Montlaurier, je suis sûr que M^{me} d'Ormilly serait absolument guérie, et que votre fillette vous reviendrait forte et pleine de santé.

Santenac triomphait.

Les regards qu'il échangeait à la dérobée avec sa maîtresse et son complice signifiaient :

« Hein ! je vous le disais bien !... Il nous est revenu, acculé par la misère, exalté et affolé par l'amour de sa fille, et nous le tiendrons définitivement si nous parvenons à le débarrasser de sa femme ».

Vis-à-vis de Gérard, c'était un changement complet, Santenac était un ami sur le dévouement duquel il pouvait absolument compter, du moment qu'il s'agissait de la santé et de la vie de sa femme et de son enfant.

Et la preuve c'est que si d'Ormilly, en attendant qu'il fût entré au Ministère, avait besoin d'argent, Santenac lui en procurerait.

Il en emprunterait lui-même pour permettre à son ami de subvenir aux frais du voyage de sa femme et de sa fille, de leur installation, de leur existence et des soins dont elles avaient besoin.

— L'air du Midi, dit Montlaurier, l'air des montagnes, il n'y a que ça !...

— Mais par exemple, il faut vous hâter ! ajouta Bianca.

— Vous avez entendu ce qu'a dit le docteur ?

— Et vous devez par cela même comprendre et deviner... ce qu'il n'a pas dit !

Le malheureux haletait...

Des gouttes de sueur perlaient à son front.

La lutte qu'il soutenait contre lui-même était atroce.

C'était son amour qui devait succomber, — ou son honneur !

— Eh bien ! interrogea Santenac. Que décidez-vous ?

D'Ormilly leva la tête, les yeux hagards, l'air farouche.

— Docteur, dit-il à Montlaurier, ce que vous venez de me dire, vous chargeriez-vous de le répéter à ma femme ?

— Oui certes... sur-le-champ ! Et je croirai faire œuvre pie en ne lui dissimulant rien de la vérité... Soyez tranquille, je la convaincrai !

— Et alors ? reprit Bianca, la tentatrice...

— Vous consentirez ?... poursuivit Santenac.

Gérard baissa la tête, et d'une voix sourde :

— Oui !... murmura-t-il... Puisqu'il le faut !

CHAPITRE XVIII

SÉPARATION

Le docteur passa dans le logement de Gérard.

Après avoir salué M^{me} d'Ormilly et s'être informé de sa santé, Montlaurier caressa l'enfant.

— Toujours pâlotte, fit-il en regardant son visage. — Anémie,

chlorose à son début d'ailleurs et qui peut encore être facilement enrayée.

— Oh oui !... n'est-ce pas, docteur ? fit vivement Marthe.

— Certainement, madame, et c'est précisément le sujet d'une conversation très sérieuse que je viens d'avoir en bas avec M. d'Ormilly.

— Une conversation sérieuse...

— Madame, il faut que j'aborde franchement la question avec vous, comme je l'ai fait avec votre mari... Votre enfant est en danger !

— En danger !... Arlette !... s'écria la mère dont le cœur se serra...

Et pensant à tout ce que la fillette avait souffert, la malheureuse s'avouait à elle-même que depuis longtemps elle s'attendait en tremblant à une semblable confidence.

— Eh bien ! madame, voulez-vous sauver votre enfant ?

— La sauver !...

— Sa guérison est entre vos mains !

— Oh ! dites, monsieur !... Parlez ! Que faut-il faire ? J'accepterai tout.

En quelques mots Montlaurier expliqua à Marthe ce qu'il désirait.

— Vous verrez cette enfant changer à vue d'œil, conclut-il, quand elle sera au bon air.

L'air de la capitale, en effet, est mortel pour les jeunes filles en général, et il est particulièrement funeste aux enfants prédisposés par une débilitation précoce aux affections pulmonaires auxquelles l'anémie ouvre la porte toute grande.

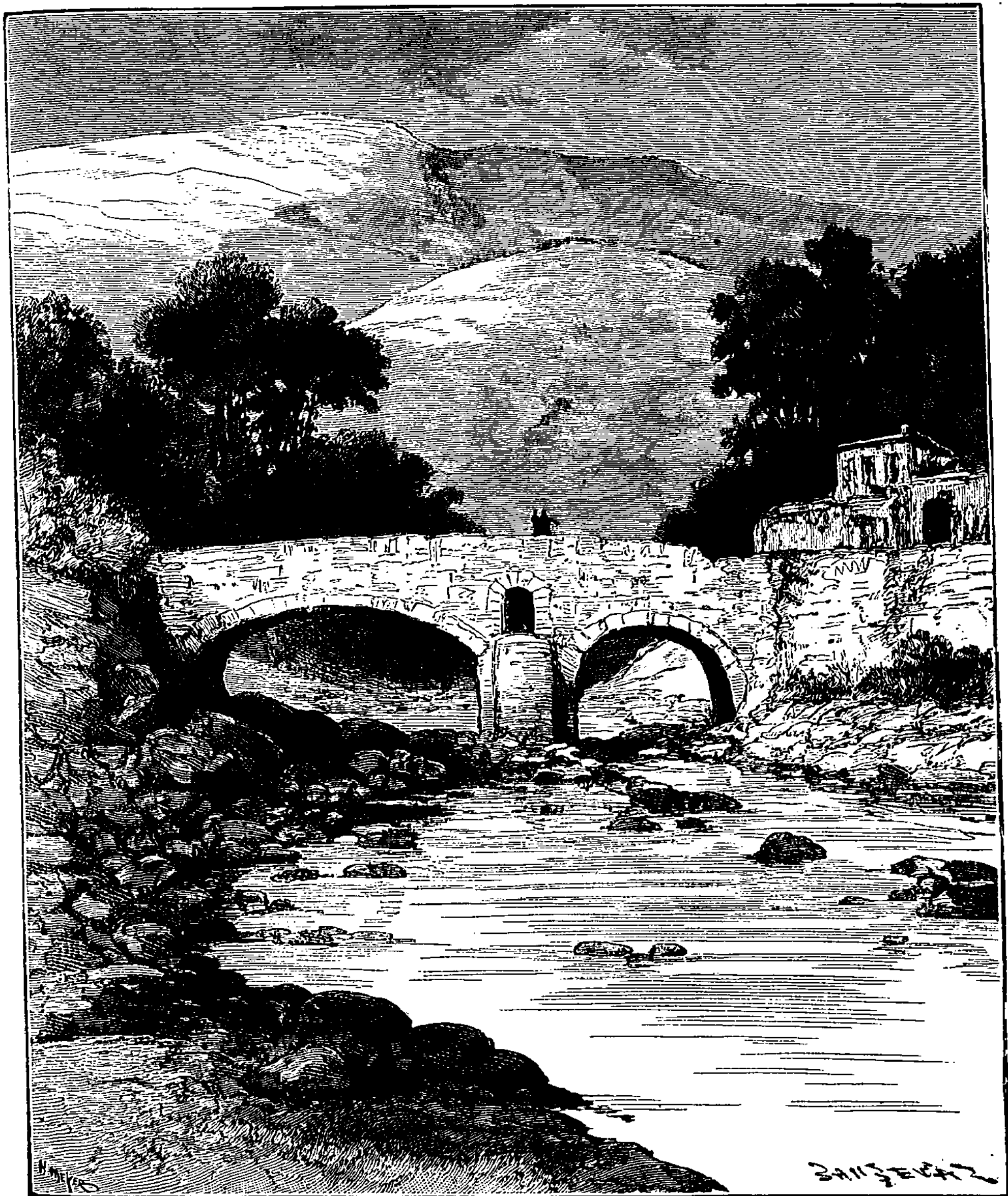
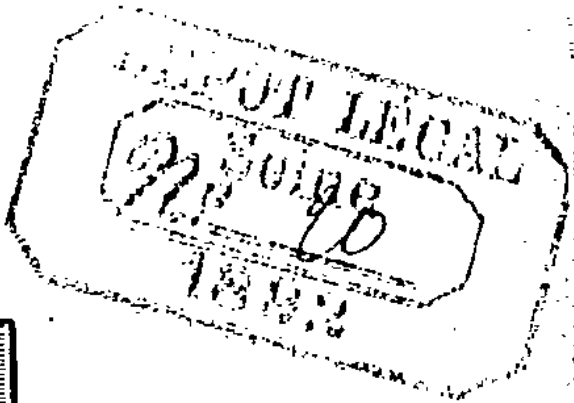
Paris est une véritable pépinière de poitrinaires ; la phtisie y est en quelque sorte endémique et les microbes de la tuberculose foisonnent dans l'eau qu'on y boit, dans l'air que l'on respire, dans la poussière au milieu de laquelle nous vivons... C'est à cette influence néfaste, mortelle qu'il faut au plus tôt soustraire votre enfant, si vous voulez la conserver...

Marthe essaya de dire :

— Mais maintenant que voilà l'été, docteur, il doit y avoir moins à redouter du climat...

— Quelle profonde erreur, madame ! s'écria Montlaurier. C'est justement la saison qui vient la plus pernicieuse, la plus funeste !... C'est à la fin de l'hiver, au moment de ces brouillards humides et pénétrants qui marquent la transition toujours longue du froid à l'époque tempérée, que la phtisie redouble. Voyez les statistiques. La progression des décès dus à la tuberculose se continue jusqu'aux vrais beaux jours, jusqu'en juin, car le joli mois de mai, vous le savez bien, n'est plus, depuis longtemps, qu'une légende d'antan.

— C'est le Midi qu'il faudrait ! hasarda timidement Gérard... Et c'en est le véritable moment maintenant.



Il y avait une petite rivière, le Furon, qui coulait près de là. (P. 180.)

— Oh ! certainement, fit Montlaurier. Le Midi est délicieux en cette saison. Les froids y sont finis, la végétation nouvelle commence à y pointer ses bourgeons et ses fleurs sous le soleil déjà chaud, et c'est pour cela que le climat y est, actuellement surtout, si favorable aux affections des voies respiratoires, car les pousses nouvelles des arbres et des plantes purifient l'air en absorbant pour leur propre nourriture ce qui leur est utile et ce qui nous est en même temps nuisible. C'est tout autre chose

qu'à l'automne, car alors les feuilles, ces poumons de l'espèce végétale, meurent, tombent et par conséquent n'absorbent plus rien... Mais allez donc trouver ça ailleurs qu'à la campagne ! A Paris, tenez, je voyais ce matin la statistique des squares, jardins et promenades. Eh bien ! il n'y a qu'un arbre pour dix habitants !

— Vraiment ! fit Marthe déjà très ébranlée...

— Trouvez donc étonnant que l'air n'y soit pas purifié.

— Mais, docteur, essaya cependant encore la mère d'Arlette, vous parlez comme si ma fille était poitrinaire.

— Au contraire, madame, riposta Montlaurier ; c'est précisément parce que cette chère enfant n'en est pas encore tout à fait là que je me préoccupe autant d'elle et que je vous signale ce danger trop imminent, hélas !

Mais, si vous le voulez bien, continua-t-il, nous pourrions continuer cette conversation à table chez les Santenac, car je suis chargé de vous enlever tous et de vous amener dîner... Il paraît qu'il leur est arrivé une bonne aubaine, — un débiteur qui leur a rendu de l'argent — et ils veulent la fêter avec nous !

— Dîner ! fit Marthe dont le front s'assombrit à l'idée de se retrouver en contact intime avec ces gens, si prévenants qu'ils fussent, contre lesquels, malgré tout, elle ne pouvait retenir une secrète antipathie.

Puis elle songea à Arlette, qui depuis si longtemps n'avait fait un bon repas, à Gérard, dont les forces devaient être épuisées par les privations, et elle accepta.

L'accueil des Santenac fut d'une cordialité plus franche et plus affectueuse que de coutume.

Ils étaient tout heureux, assurèrent-ils, de cette petite partie improvisée.

Alors, tandis que Bianca achevait de mettre le couvert, aidée par Arlette, joyeuse d'être utile, le prétendu docteur poursuivit la théorie qu'il avait esquissée des affections tuberculeuses, expliquant, d'une façon fort intéressante, la genèse de la phtisie, le rôle des poumons sur le sang, et montrant comment l'hématose viciée chez les sujets anémiques ou débilités, conduisait à la chlorose et de la chlorose à la terrible tuberculose, qui fait à elle seule annuellement plus de victimes que de longues épidémies.

Puis, vers la fin du repas qui fut très animé, il y revint de nouveau, s'adressant particulièrement à Gérard qui l'avait écouté avec une attention avide, très alarmé qu'il était réellement sur la santé de sa fille.

Celui-ci savait bien, au reste, que Marthe ne s'élèverait pas contre son opinion une fois qu'il l'aurait nettement manifestée.

Et c'est précisément ce qui arriva.

Lorsque Montlaurier eut achevé, d'Ormilly se déclara prêt, dès que cela serait possible, à envoyer son enfant à la campagne.

Mais alors, il fallait donc se séparer d'elle, la confier à des étrangers, qui n'auraient certainement pas pour la fillette les mêmes soins qu'une mère.

Marthe, sans contredire son mari, cherchait par tous les moyens possibles à ne pas le laisser seul à Paris, et elle pensa un moment avoir trouvé une solution en proposant d'aller habiter la banlieue, tous les trois. Au moins on serait ainsi au bon air.

Les arguments à lui opposer ne firent pas défaut.

Il y avait d'abord à faire valoir les frais de déplacement qui, par leur répétition journalière, arrivent à chiffrer à la fin du mois, lorsqu'un homme est obligé de venir tous les matins à Paris pour son travail.

Mais il y avait aussi une considération plus sérieuse que Montlaurier sut faire valoir habilement. La banlieue, en effet, n'est pas exempte de la contagion qui se dégage de cet immense foyer morbide formé par la capitale. Les microbes de la tuberculose se propagent à de grandes distances ; les statistiques en font foi.

En outre, pour que l'air soit véritablement sain, il faut qu'il soit purifié et renouvelé constamment, ce qui n'est possible que dans les régions montagneuses où il est moins dense, au milieu d'une végétation d'essence balsamique, loin de toute agglomération importante, et sous un ciel dont la douce chaleur régénère à chaque instant les couches atmosphériques.

Enfin Montlaurier s'attaqua à M^{me} d'Ormilly elle-même.

Il ne le lui avait pas annoncé de peur de l'effrayer... Mais il fallait bien le dire. Elle ne devait pas se croire hors de danger avec sa maladie de cœur, et la guérison complète ne pouvait se faire sûrement que dans un endroit propice, au bon air, loin des préoccupations tracassières de la vie parisienne.

S'il venait à se produire jamais une rechute, il ne répondait de rien.

Tandis que, en quelques semaines, trois ou quatre mois au plus passés à la campagne, dans le repos du corps et de l'esprit, il était certain d'une guérison définitive et radicale.

— Eh bien ! dit Bianca en s'adressant à Gérard, il n'y a rien de plus facile. Puisqu'il faut absolument que vous envoyiez votre chère fillette à la campagne, pourquoi sa mère ne l'accompagnerait-elle pas ?

— C'est vrai, répondit d'Ormilly.

— Ah ! dit Montlaurier, c'est évidemment ce que vous auriez de mieux à faire.

Insinuante et habile, la maîtresse de Santenac s'adressa alors à Arlette.

Elle avait parlé déjà comme si le départ de l'enfant était une chose absolument décidée, afin que l'on n'eut plus à y revenir.

Maintenant elle s'adressait à la fillette pour attaquer la mère.

— Tu seras heureuse avec ta maman, n'est-ce pas, ma mignonne ? lui dit-elle. Toutes les deux à la campagne, vous irez faire des promenades dans les collines, en cueillant des fleurs...

— J'en enverrai à petit père ? dit l'adorable enfant.

— Oui, ma chérie. Et moi, je viendrai te voir, veux-tu ?

C'est vrai, ajouta l'Italienne en s'adressant à son amant, je pourrai très bien, quand tu auras quelque liberté, aller passer quinze jours ou trois semaines à la campagne avec M^{me} d'Ormilly ; à Pâques, par exemple.

— Mon Dieu, oui, répondit Santenac. Ça te distraira et te fera du bien aussi.

Puis il s'adressa à Gérard et à Marthe.

— C'est la question d'argent qui vous préoccupe, n'est-il pas vrai ? lui demanda-t-il.

— Eh !... oui, répondit avec embarras le père d'Arlette. Un peu, malgré l'offre gracieuse que vous m'avez faite.

— Mais, mon cher, c'est une dépense que vous rattraperez largement. Et puis, vous savez, maintenant que j'ai trouvé des fonds, je ne veux pas que vous vous gêniez. Je vous remettrai ce qu'il vous faudra, et vous me le rendrez quand vous voudrez. A la fin de l'année vous aurez vos gratifications des étrennes pour vous aider à payer cette petite dette.

On sonna à la porte. — C'était Fléchard.

Il venait, assurait-il, par le plus grand des hasards, car en passant dans la rue, il avait vu les fenêtres éclairées et ça lui avait donné l'idée de monter.

Alors, comme on parlait de ce départ de M^{me} d'Ormilly et d'Arlette, que l'on traitait maintenant comme une chose absolument décidée, il intervint.

Il connaissait justement un endroit, où la vie était excessivement bon marché, le climat très doux, et l'air très pur.

C'était à Lans, une petite commune de huit cents habitants environ, à quelques kilomètres de Grenoble, au milieu de collines élevées, en grande partie boisées de pins et de chênes.

Il y avait une petite rivière, le Furon, qui coulait près de là, descen-

dant des plateaux élevés, une rivière aux eaux bleues l'été, parfois presque à sec au moment des neiges, et qui se changeait tout d'un coup en un véritable torrent au moment de la fonte des glaces; enfin c'était un pays très pittoresque.

— A Lans même, dit-il, se trouve une petite auberge tout à fait confortable, l'Hôtel des Trois Rois Mages, tenu par une brave dame et sa fille, M^{me} Verdon, d'excellentes femmes dont j'ai connu la famille dans le temps. Ce sont des Arlésiennes qui sont venu s'établir à Lans il y a une dizaine d'années, et qui ont acheté cet établissement après la mort de M. Verdon.

« Là, madame, dit-il à Marthe, vous seriez absolument en famille; une véritable cuisine de ménage. Des soins maternels, et comme prix, cela ne dépassera certainement pas soixante-dix à soixante-quinze francs par mois pour votre pension et celle de votre fillette.

Montlaurier, Santenac et Bianca appuyèrent vivement la proposition du clerc d'huissier.

Le médecin parla au point de vue hygiénique : l'Isère était ce que l'on pouvait trouver de mieux.

Santenac et Bianca firent ressortir les avantages au point de vue économique et récréatif. Tout se trouvait réuni.

Gérard lui-même les approuva tous les trois, et Arlette joyeuse battait des mains à la pensée de ce voyage, car l'enfance adore par dessus tout le changement, les plaisirs nouveaux, et les distractions inconnues.

Finalement le départ fut décidé.

On en fixa même aussitôt le jour et l'heure, en consultant un Indicateur que Santenac avait.

On étudia les heures d'arrivée des trains, les prix et le moment le plus commode pour faire le voyage.

En partant de Paris à neuf heures quinze du soir, on arrivait le lendemain matin à onze heures trente-sept minutes au Pont-de-Claix, la première station après Grenoble, d'où part une voiture pour aller à Lans, qui y arrive dans l'après-midi.

On calcula la somme nécessaire, soit, pour le voyage en deuxième classe, cinquante-neuf francs vingt-cinq pour M^{me} d'Ormilly, et vingt-neuf francs soixante-cinq pour Arlette qui ne payait que demi-place. Avec quatre-vingts francs pour le premier mois de pension à l'Hôtel des Trois Rois Mages, y compris les menues dépenses c'était une affaire de deux cents à deux cent cinquante francs en chiffres ronds.

Le lendemain matin Santenac verserait trois cents francs à Gérard pour

que M^{me} d'Ormilly pût acheter avant de partir ce qui lui serait nécessaire pour sa fille et pour elle.

La mère et l'enfant pouvaient donc partir le jour suivant.

Cependant Santenac et Bianca s'étaient bien rendu compte du cuisant crève-cœur qui lancinait M^{me} d'Ormilly. Ils l'avaient observée attentivement et ils avaient bien compris qu'elle n'acceptait ce voyage qu'à regret, contrainte et forcée.

Elle se soumettait au désir de guérir sa fille, de complaire à son mari qui déclarait ce voyage nécessaire, mais elle ne s'éloignerait pas sans lutte ; et si elle pouvait arriver à dissuader Gérard de ce projet, Santenac et sa femme étaient l'un et l'autre d'avis qu'elle en serait presque heureuse.

L'Italienne et son amant ne se trompaient pas.

Marthe ne raisonnait pas, mais avec cette faculté d'extraordinaire sensibilité qui était en elle, elle s'impressionnait, comme la plupart des femmes de sa nature.

Elle sentait secrètement, mystérieusement, sans qu'il lui fût possible de dire pour quelle cause, sans qu'elle cherchât même à se l'expliquer, comme un besoin, une nécessité pour elle de rester auprès de son mari.

Aussi le lendemain matin, tandis qu'Arlette était descendue pour quelques petites commissions chez des fournisseurs du voisinage, ainsi qu'elle en avait l'habitude chaque jour pour éviter cette peine à sa mère, Marthe revint sur ce départ qui avait été décidé la veille.

Bianca et Santenac étaient chez eux, lui s'occupant de sa toilette pour se rendre au Ministère, elle faisant réchauffer son café du matin sur la lampe à esprit de vin.

La veille au soir ils avaient guetté, à travers la cloison, mais Marthe n'avait pas abordé la question. C'était donc pour le lendemain qu'elle se réservait.

C'est pourquoi, dès le matin, ils étaient aux aguets, écoutant à travers la porte condamnée qui les séparait de l'appartement des d'Ormilly, et anxieux de savoir si la jeune femme ne parviendrait pas à faire revenir son mari sur la détermination prise.

L'oreille fine de Bianca était prête à percevoir tout ce qui se dirait.

Lorsqu'elle entendit la voix de M^{me} d'Ormilly, elle appela Santenac, et ils écoutèrent ensemble, l'oreille collée contre la mince feuille de bois blanc qui formait le panneau de la porte.

Marthe parlait d'abord de la dépense que ce voyage allait occasionner.

Était-ce bien raisonnable de contracter une dette nouvelle en ce moment?

Sans doute, elle comprenait que ce séjour dans le Midi serait le plus grand bien à sa fille, si joyeuse du reste à la seule pensée de ce voyage; mais Arlette n'avait souffert en somme que des privations endurées.

— Regarde comme elle reprend, dit-elle, depuis que nous sommes un peu mieux. Elle a bonne santé au fond, et il ne serait peut-être pas indispensable qu'on fît cette dépense qui éloignera encore davantage le moment où l'on pourra décidément sortir d'embarras.

Gérard répondit à cette objection que ce voyage ne serait pas en réalité une dépense, ni une charge.

D'après ce que lui avait dit Santenaë, une fois au Ministère, il aurait assez fréquemment des déplacements à faire, car il était au « Mouvement des Fonds » et par conséquent il ne séjournerait pas souvent à Paris.

— Nous ne serons donc pas beaucoup ensemble si je suis ainsi obligé de voyager, dit-il, et la vie à Paris est toujours beaucoup plus chère qu'en province, qu'à la campagne surtout.

Enfin, d'Ormilly parla sérieusement de sa fille qui, ainsi que l'avait dit Montlaurier, ne se fortifierait réellement qu'au bon air et il démontra à Marthe avec la puissance, la sincérité et la chaleur de l'amour quel bonheur il éprouverait à la voir elle-même définitivement guérie, ce qui serait bien long à Paris.

Il lui fit remarquer qu'il pourrait assez facilement aller la voir à Lans, chaque fois qu'il prendrait le chemin de fer de Lyon, car il aurait toujours une ou deux journées de libres à chaque voyage.

Enfin Marthe se résigna définitivement.

— Puisque tu le veux, dit-elle, puisqu'il le faut, nous irons à Lans.

Mais Gérard sentait bien ce qu'il y avait de soumission et de résignation dans son accent. Il voulut essayer de la convaincre tout à fait, de lui faire accepter d'elle-même ce départ.

— Voyons, dit-il avec bonté, ne crois-tu pas que ce séjour à la campagne vous sera très salubre à toutes deux, à Arlette et à toi?

— Ah! oui... certainement, répondit Marthe.

Sur ces entrefaites, Arlette revint.

Elle avait rencontré la propriétaire qui lui avait donné un croissant pour son déjeuner.

— Je lui ai dit, fit-elle joyeusement, que j'allais aller à la campagne avec petite mère.

— Ça te fait donc bien plaisir? demanda d'Ormilly en la prenant dans ses bras.

— Oh ! oui... J'aime tant le chemin de fer, et puis la campagne... On se promène, on joue dans les bois, où il y a des mûres et des fraises...

— Eh bien !... tu iras, ma chérie... fit Marthe décidée...

Santenac et Bianca souriaient en se regardant, sans échanger une parole, tout entiers à ce qu'ils entendaient.

Cette fois, c'était définitif.

Le départ était bien résolu.

Ils n'avaient pas besoin d'en entendre davantage, car Gérard, en déjeunant d'une tasse de lait qu'Arlette venait de rapporter, continuait à causer du voyage.

Santenac, en partant pour le Ministère, rentra chez les d'Ormilly.

— Ce soir, dit-il, je vous rapporterai l'argent.

En effet, quand il revint, il montra des billets de banque à Gérard, et lui remit les trois cents francs qu'il lui avait promis.

Malgré leur courage, ces deux journées furent profondément douloureuses à Gérard et à Marthe.

En effet, jamais ils ne s'étaient quittés depuis le jour où ils s'étaient donnés l'un à l'autre, et ils sentaient approcher avec une angoisse inévitable le moment de la séparation.

Les préparatifs, loin de distraire la jeune femme, augmentaient sa peine, que la joie d'Arlette ne parvenait même pas à atténuer.

Bianca était là presque tout le temps, sous prétexte d'encourager M^{me} d'Ormilly, de la rassurer, de la tranquilliser.

Elle alla avec elle dans les magasins pour faire quelques petites emplettes, qui devaient combler à peu près les vides faits dans la garde-robe par la vente des hardes ou leur engagement au Mont-de-Piété.

Elle voulut acheter elle-même quelques petites choses à l'enfant, une petite robe confectionnée, une bonne paire de bottines à semelles solides pour courir dans les champs et par les collines, et un chapeau qui encadrerait divinement son visage d'ange.

Elle aida à préparer la malle que M^{me} d'Ormilly emporta, ayant mieux qu'elle l'habitude des voyages, et elle lui prêta un sac de maroquin que Marthe garderait avec elle pour mettre les objets dont elle pourrait avoir besoin pendant le trajet.

Enfin le moment du départ arriva.

Bianca avait préparé le dîner pour éviter cette peine à son amie, et Santenac accompagna d'Ormilly lorsqu'il alla, à la place du Louvre, chercher un fiacre pour se rendre à la gare.

Ils descendirent tous les deux jusque sur le trottoir pour faire leurs



Puis, il serra Marthe contre sa poitrine. (P. 187.)

adieux aux voyageurs, pour donner un dernier baiser et une dernière poignée de main à Arlette et à Marthe lorsqu'elles furent installées dans la voiture avec Gérard.

Et, remontés chez eux ensuite, après avoir vu le fiacre surmonté de la malle disparaître au tournant de la rue du Louvre, ils se dirent ensemble avec un soupir de satisfaction :

— C'est fait.

Le trajet fut morne.

Il aurait été absolument silencieux sans la présence d'Arlette qui, de plus en plus heureuse, était tout à la joie de ce voyage.

Marthe, enfoncée sur sa banquette, avait passé sa main sous le bras de son mari et le tenait comme si elle cherchait encore à se rattacher à lui, à l'emmener avec elle ou à demeurer avec lui.

Mais elle n'osait plus parler de ce départ, de cette séparation qui lui crevait le cœur, en ce moment suprême, au point de faire monter tout à coup des larmes plein ses yeux s'il en eût été question.

Elle se faisait violence pour paraître vaillante, et pour que l'instant où ils allaient se quitter parût moins douloureux à Gérard.

Elle refoulait sa peine au plus profond de son être et elle essayait de sourire chaque fois qu'Arlette s'adressait à elle et la questionnait sur ce voyage qui passionnait la fillette.

Après un trajet d'une demi-heure environ, le fiacre s'arrêta sous la marquise de la gare de Lyon.

A l'approche imminente de la séparation, Gérard sentit son cœur haleter sous une étreinte douloureuse.

Au moment de pénétrer dans la salle des Pas-Perdus de la vaste gare, pleine de monde et de bruit, il aurait voulu avoir la force de dire à sa femme et à sa fille :

— Eh bien ! non ! ne partez pas !... Renonçons à ce voyage, à cette séparation... Restons ensemble car c'est dans notre union seule que réside le bonheur !

Le courage lui manqua, car il jeta les yeux sur Arlette, sur cette enfant dont la santé et le bonheur lui faisaient tout sacrifier, et il laissa s'éloigner, sans le reprendre pour retourner chez lui, le fiacre qui venait de les amener et dont il régla la course.

Mais le malheureux eut beau essayer de réagir, il tenta vainement de chasser de son esprit les douloureuses obsessions qui le torturaient. Malgré lui, il serrait fiévreusement la main de l'enfant, comme s'il eût voulu ne pas la quitter.

Il eut à peine assez de voix pour demander au guichet les tickets.

Puis, il revint vivement vers les deux femmes.

Il les conduisit avec lui à la salle des bagages pour faire enregistrer leur malle.

Ensuite il les accompagna sur le quai de départ, pour choisir un com-

partiment dans lequel il déposa leurs menus bagages, et il se tint auprès d'elles, devant la portière, jusqu'au dernier moment.

Alors, pour s'étourdir, pour se donner le courage qui lui manquait, Gérard répondit au babillage adorable de l'enfant qui, n'ayant jamais fait de voyage, l'interrogeait curieusement sur tout ce qu'elle voyait.

Il dit qu'il tâcherait d'avoir bientôt une permission pour venir passer quelques jours à Lans.

D'ici là il écrirait souvent, et répondrait le jour même à toutes les lettres qu'il recevrait.

— Aussitôt arrivée là-bas, recommanda-t-il à Marthe, ne manque pas de me donner des nouvelles, de me dire comment vous avez fait le voyage, si vous vous portez bien toutes deux, et si vous vous plaisez dans le pays.

— Moi aussi, petit père, dit Arlette, je t'écrirai. Maman me tiendra la main... Ça t'amusera, dis, de recevoir une lettre de ta fillette ?

Pour la première fois Gérard sourit, mais d'un sourire triste qui n'anima pas son visage.

— Oui, ma chérie, cela me fera un gros plaisir ! dit-il avec tendresse. Tu me diras, dans ta lettre, si tu t'amuses bien, et si tu penses à moi...

Marthe, imposant silence à sa douleur, souriait tendrement en regardant sa fille.

Les employés firent retentir les cris : « En voiture ! » et bruyamment se mirent à fermer les portières des wagons après avoir vérifié les billets des voyageurs.

Les retardataires arrivaient en courant, chargés de colis, essoufflés, cherchant des places dans le train à peu près complet.

— Nous partons ? demanda Arlette.

— Oui, ma mignonne, lui répondit sa mère ; et elle l'aïda à gravir le marchepied.

Alors Gérard embrassa longuement sa fille en lui renouvelant ses affectueuses recommandations de penser à lui chaque jour et de toujours bien l'aimer.

Puis, il serra Marthe contre sa poitrine qui se brisait en ces cruels adieux. Il la tint longtemps pressée contre lui, sans dire un seul mot, avec une effusion suprême.

Et Marthe, toujours forte, toujours vaillante, résignée, — car c'est dans sa résignation seule que sa grande âme puisait sa force, — Marthe exhala dans cette dernière étreinte tout son amour et toute sa muette douleur.

A son tour, elle monta dans le compartiment de seconde classe, et s'assit en face de sa fille qui, déjà, par la glace baissée, avait passé sa petite

tête, se tenant agenouillée sur la banquette afin de ne rien perdre des attraits de ce départ et des joies que lui procurait le plaisir du changement, inné dans toutes les âmes d'enfant.

La portière fut fermée, et Gérard, debout sur le marchepied, retenait encore en ses mains les mains de sa femme et de sa fille, prolongeant les adieux jusqu'à la dernière minute.

Ils se disaient à voix basse ces phrases, toujours pareilles et toujours douces entre ceux qui s'aiment et que les circonstances éloignent ; mais leurs regards parlaient plus encore que leurs lèvres.

Un coup de sifflet se fit entendre, auquel répondit le son de la corne du chef de train, et Gérard embrassa une dernière fois les deux êtres chéris que la destinée allait emporter si loin de lui.

Il quitta le marchepied au moment où retentit le sifflet de la locomotive ; et sur le quai, suivant en marchant le train qui s'ébranlait lentement, il renouvela encore ses adieux, répondant de loin aux baisers qu'Arlette lui envoyait de sa petite main.

Puis, quand il dut s'arrêter, presque à l'extrémité de la gare, ses regards demeurèrent attachés longtemps encore à cette portière où il voyait toujours, sans les confondre avec les têtes des autres voyageurs, les visages chéris.

Et il demeura là jusqu'à ce que le train eût disparu, enveloppé dans les ténèbres, fondu dans le large panache de fumée grise qu'il laissait derrière lui, jusqu'à ce que son roulement se fut éteint et complètement perdu dans les vagues rumeurs du lointain.

Alors le malheureux sentit réellement la douleur immense, insoupçonnée de cette séparation.

Autour de lui maintenant, c'était le vide complet, l'horrible sensation de l'isolement, pareille à celle du néant.

Il lui semblait qu'il n'avait plus personne à ses côtés, qu'il était en quelque sorte seul sur la terre.

Il eut conscience que tout son bonheur venait d'être emporté par ce train déjà hors de vue, mêlé aux insondables ténèbres de la nuit, que tout ce qu'il aimait était parti, et que, bien loin aussi, s'était enfuie la chère créature qui avait si longtemps été pour lui un ange gardien.

Alors lentement, morne, abattu, désolé, il regagna la rue, mêlé à la tourbe des affairés et des oisifs, à la foule indifférente et inconnue, et machinalement, n'ayant en lui que l'accablante sensation de son isolement, il se dirigea vers sa triste demeure.

CHAPITRE XIX

L'HÔTEL DES TROIS ROIS MAGES

Arlette était demeurée à la portière du wagon les yeux fixés vers son père qu'elle ne vit bientôt plus, car la distance s'augmentait rapidement ; mais l'enfant ne quittait pas du regard l'endroit où il était resté ; et, comme au premier moment, tant qu'elle vit les lumières de la gare, croyant sans doute que Gérard la distinguait encore, elle continua à agiter son petit mouchoir et à lui envoyer des baisers.

Marthe avait regardé longtemps aussi, tant que la forme de son mari était restée distincte, luttant toujours avec la même énergie contre sa douleur qu'augmentait la séparation consommée.

Mais quand elle ne le vit plus, quand elle sentit que c'était fini, elle n'eut plus la force de se contenir ; un sanglot qu'elle étouffa déchira sa poitrine, elle se laissa aller en s'enfonçant dans l'angle de la banquette, et de grosses larmes ruisselèrent de ses yeux.

Alors la malheureuse, qui endurait depuis si longtemps déjà toutes les tortures de cette séparation qu'elle n'avait pu éviter, et qui contenait son navrant désespoir pour que le spectacle de sa juste douleur n'enlevât pas à Gérard le courage nécessaire, donna libre cours à cette immense désolation, qui emplissait son cœur et ravageait si cruellement son âme.

Elle pleura longuement, silencieusement, muette toujours, et toujours résignée dans son affreuse désespérance.

Arlette, enfin, entendit un sanglot que l'infortunée n'avait pu réprimer, et vivement elle vint à sa mère dont le visage désolé était faiblement éclairé par la lumière jaune et vacillante de la petite lampe du wagon.

Elle se glissa sur les genoux de Marthe, nouant câlinement ses petits bras autour de son cou, l'embrassant avec toute la tendresse dont elle était capable, et lui disant, étonnée et attristée :

— Tu pleures, petite mère !... Il ne faut pas... Pourquoi pleures-tu, dis, maman chérie ?...

Marthe l'avait saisie dans ses bras et la serrait avec passion. Elle l'embrassait fièvreusement en laissant couler ses larmes sur les joues de l'enfant.

— Ça ne te fait donc pas de la peine de quitter petit père qui t'aime tant ? répondit-elle.

— Si!... Oh! si!... répondit Arlette. J'aurais tant voulu qu'il vienne avec nous en voyage, mon cher petit père, mais il a promis de nous rejoindre bientôt, n'est-ce pas?

— C'est vrai.

— Alors tu vois bien qu'il ne faut pas avoir de chagrin... Ne pleure pas, dis, petite mère, pour que je ne pleure pas non plus!...

— Non, je ne pleure plus, fit Marthe qui essuya ses yeux et embrassa encore sa fille. Tu vois, c'est fini!

— Tu ne sais pas ce que ça me fait de quitter petit père? demanda la mignonne enfant.

— Non.

— Il me semble que je l'aime encore plus.

— Ma chère petite!

— Oui!... Toi aussi, n'est-ce pas?

— Oui, ma chérie... Oui, mon trésor!... Ah! il faut bien l'aimer ton pauvre père, parce que l'amour d'un ange comme toi porte bonheur! ajouta l'infortunée avec une expression dont l'enfant ne put comprendre la portée. Il faut aussi bien prier le bon Dieu pour lui, parce que le bon Dieu exauce toujours les prières des petits enfants!...

— Oh! j'y pensais, dit Arlette. Tu verras ce soir quand je ferai ma prière, je dirai au bon Dieu que j'aime bien petit père et qu'il faut qu'il l'envoie vite auprès de sa fillette qui a bien, bien envie de l'embrasser.

— C'est ça, oui, c'est ça. — Dis ta prière tout de suite; tiens, là, avec moi. Prions toutes les deux pour celui que nous venons de quitter, et puis nous dormirons ensemble.

— Déjà!

— Il est tard... Regarde comme il fait nuit dehors.

— Mais c'est si joli de voir les lumières passer là-bas. On dirait qu'elles courent.

— Il faut dormir, ma chérie, reprit Marthe, parce que demain tu serais fatiguée, et alors, au lieu d'aller te promener avec moi, tu serais obligée de te coucher. Allons! viens!

Elle prit l'enfant docile et l'assit doucement sur ses genoux.

Elle lui joignit les mains.

— Mon Dieu, dit la première, protégez mon petit père! Veillez sur lui. Aidez-le dans sa peine; consolez-le dans sa tristesse. Gardez-lui l'amour de tout ce qui est bien, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est juste, et conservez-le toujours à mon affection.

Et l'enfant répéta la prière avec une ferveur ingénue qui certainement la fit monter droit aux cieux.

Puis, sa mère l'installa douillettement sur la banquette, la tête reposant sur ses genoux ; elle enveloppa ses jambes dans un châle qu'elle avait apporté afin de la garantir du froid, et l'embrassa longuement en lui disant :

— Dors, ma chérie... Dors bien !...

— Tu m'éveilleras quand il fera jour, dit Arlette, pour que je voie les jolies choses.

— Oui, je te le promets.

— Bonsoir, mère chérie.

— Bonsoir, ma fille, bonsoir !

Et tandis qu'Arlette s'endormait facilement de ce bon et calme sommeil de l'enfance, que la trépidation du train berçait dans le sourd murmure de son roulement, la pauvre mère pleurait encore, songeant toujours à Gérard qu'elle n'avait plus auprès d'elle et que ses pressentiments pleins d'angoisses lui montraient entouré de menaces et de dangers.

Marthe ne dormit pas de la nuit.

A peine, vers le matin, lorsqu'elle succomba épuisée par la fatigue de la veille et de la douleur, parvint-elle à s'assoupir, pour être bientôt éveillée par le cauchemar que les appréhensions de son cœur faisaient naître en son esprit.

Et à ce moment encore ses yeux étaient pleins de larmes, car, même dans ce court sommeil, elle n'avait pas cessé de pleurer.

Enfin, le jour se montra.

Déjà on arrivait à la station de Châlon-sur-Saône.

L'arrêt du train éveilla Arlette, dont le sommeil, en tirant sur sa fin, était devenu plus léger.

L'enfant se souleva, regarda autour d'elle, frotta ses yeux de ses petites mains, étonnée de se trouver en cet endroit, et se rappelant aussitôt, elle regarda sa mère.

Alors elle se leva et l'embrassa comme chaque matin à son réveil.

— Ah ! fit-elle avec joie, il fait jour !

— Tu as bien dormi ? demanda affectueusement la jeune femme en lui rendant ses baisers.

— Comme dans mon petit lit. — Et toi ?

— Moi aussi.

— Tu as les yeux rouges... C'est donc que tu as encore pleuré ?

— Non !... C'est la fatigue du voyage.

Arlette vint alors à la portière afin de voir au dehors.

Elle essuya avec sa manche la buée qui ternissait la glace, et elle

admira naïvement le paysage verdoyant de la Bourgogne qu'éclairaient les premières lueurs du soleil.

Elle admirait les arbres qui semblaient se poursuivre le long de la voie dans une sarabande échevelée, les fils du télégraphe qui montaient et s'abaissaient, le petit clocher pointu qui s'élevait là-bas au milieu d'un village tout blanc, son coq doré déjà brillant, et les paysans matineux qui travaillaient aux labours, les bœufs dans les pâturages, une carriole trotinant là-bas sur la route, tout cela semblable aux jouets qu'elle avait vus quelquefois dans les bazars ou aux étalages.

Puis le train s'engageait sous un tunnel au milieu d'un tumulte bruyant, pour en ressortir bientôt et lancer de nouveau dans l'air les blancs nuages de sa fumée que la mignonne enfant suivait du regard jusqu'à ce qu'ils se fussent évanouis.

— Tu dois avoir faim ? demanda Marthe.

Arlette n'y pensait pas tellement elle était préoccupée.

— Oui... Un peu, répondit-elle.

Marthe lui donna une tablette de chocolat et un petit pain qu'elle avait mis dans son sac de cuir, et Arlette mangea, debout devant la portière, ne voulant pas perdre un seul instant de ce spectacle nouveau pour elle, pas un coin de ce panorama qui la ravissait.

Dès lors, la pauvre Marthe égayée, grâce à l'incessant babil de sa fille, sentit un peu moins vivement ses angoisses et sa douleur.

Elle répondait à toutes les questions de l'enfant qui se succédaient sans interruption, et lui expliquait tout ce que celle-ci lui demandait.

Le temps passait ainsi assez rapidement, et l'on arriva à Lyon presque sans être aperçu de la durée du trajet.

Il était pourtant dix heures.

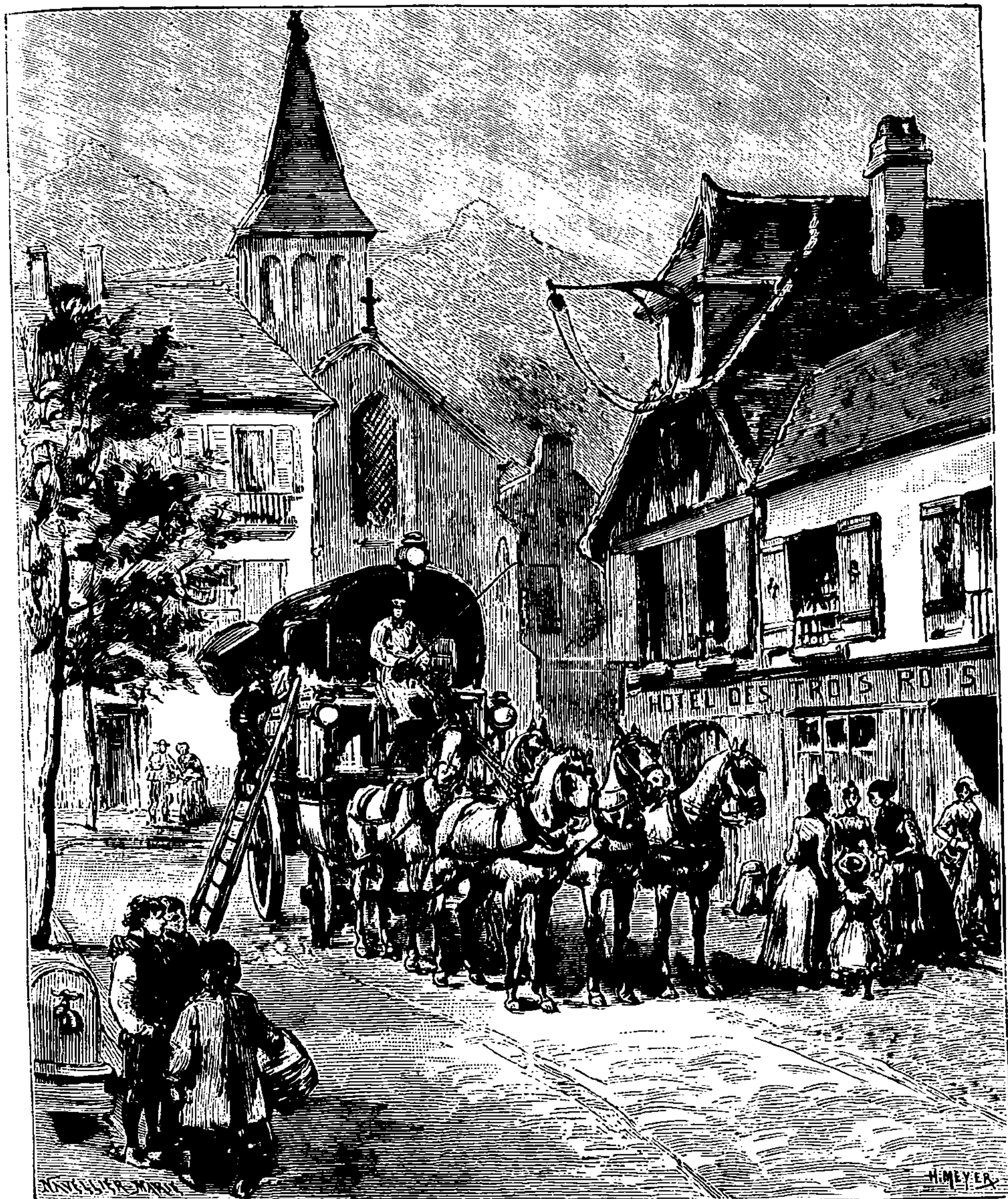
Marthe et Arlette profitèrent d'une demi-heure d'arrêt pour déjeuner en prenant un potage au buffet avec une tranche de viande froide et des oranges qu'elles mangèrent dans le wagon.

A midi, on arriva à Valence, où l'on changeait de train pour prendre la ligne de Chambéry qui passe à Grenoble.

En approchant du terme du voyage, l'aspect se transformait complètement. On traversait maintenant les pittoresques paysages de l'Isère.

C'étaient de hautes montagnes, aux flancs escarpés, ici couvertes de touffes de bois, et plus loin toutes grises dans le dénûment de leurs roches abruptes ; puis des vallées hautement encaissées, arrosées de ruisseaux aux eaux limpides et bruissantes.

Là-bas, un torrent se détachait des flancs d'une colline et tombait en cascade mousseuse dans un gouffre invisible, d'où il ressortait ensuite



Elles descendaient devant l'*Hôtel des Trois Rois Mages*. (P. 194.)

pour dégringoler quelques étages plus bas. Au loin brillaient les cimes neigeuses illuminées par le soleil du zénith. Des ravins profonds se creusaient brusquement sur lesquels des ponts de fer étaient jetés, où le train s'engageait en un vacarme infernal, courant devant les coquets villages accrochés aux coteaux, les pâturages verdoyants, et les vignobles échelonnés sur les côtes arides.

Arlette n'était pas seule à admirer toutes ces naturelles beautés ;

Marthe les contemplait aussi, mais avec l'amère pensée qu'elle était loin de Gérard, toujours plus loin à chaque minute, plus loin encore à chaque station que l'on quittait pour voler vers la suivante.

Il était cinq heures lorsque l'on parvint au Pont-de-Claix, et pour ne pas arriver trop tard à Lans, Marthe et sa fille descendirent dans un petit hôtel voisin de la gare où elles dînèrent et où elles passèrent la nuit.

Le lendemain matin, elles prirent la diligence qu'on leur indiqua, — car c'est l'antique système de transport encore en usage par là, — et, un peu plus d'une heure après, elles descendaient devant l'*Hôtel des Trois Rois Mages*, dont Fléchard leur avait donné l'adresse.

M^{me} Verdon et sa fille les reçurent avec un affable empressement et leur expansive cordialité méridionale, sans que M^{me} d'Ormilly eut besoin de lui indiquer sur quelle recommandation elle avait choisi son hôtel.

L'*Hôtel des Trois Rois Mages* était du reste le seul du village, car si on lui accordait ce titre, on ne pouvait réellement le donner aux deux auberges postées en avant-garde sur la route que fréquentaient seulement les rouliers et les chemineaux. Il eût donc été difficile dès lors d'en choisir une autre.

La maison était assez vaste, haute d'un étage seulement, mais percée de six fenêtres irrégulières dans leur forme et dans leur niveau, attestant ainsi qu'elles n'avaient pas été ouvertes par les mêmes mains et qu'elles avaient appartenu autrefois à deux maisons différentes.

La toiture accentuait encore cette réunion des deux immeubles en un seul, car sur la moitié de l'édifice il était incliné et fait de tuiles rouges, tandis qu'il était, un peu plus loin, surélevée par un grenier, surmonté lui-même d'une girouette et couvert en ardoises.

Au rez-de-chaussée se trouvait la salle commune, occupant la moitié de la largeur et toute la profondeur de l'immeuble, pleine de tables de bois, couvertes de toile cirée, encadrées de bancs et de chaises, car cette salle était non seulement celle où les rares voyageurs, M^{me} Verdon, sa fille et leurs gens prenaient leurs repas, mais aussi le café du pays.

Sur les murs, blanchis à la chaux, étaient suspendus une carte routière de France, dressée avant l'introduction des chemins de fer, une gravure encadrée représentant *la Bataille d'Austerlitz*, *la Légende du Juif-Errant*, grossièrement enluminée à Épinal et une vue des sites pittoresques de la Grande-Chartreuse, peinte sur une toile, non encadrée, par un amateur qui avait eu la modestie de ne pas signer son œuvre.

Au plafond, bruni par la fumée, six lampes à pétrole sous leurs réflecteurs de tôle, se balançaient au-dessus des tables.

Sur un des côtés se dressait un buffet, dans un des angles un escalier de bois s'élevait pour s'enfoncer à l'étage supérieur, recélant sous ses marches la porte de la cuisine, très vaste aussi, car elle servait en même temps de buanderie et de cellier.

Enfin au milieu de la pièce trônait un billard à blouses, couvert d'une housse de cretonne bleue, où le samedi soir on jouait la poule.

En haut, c'étaient les chambres, toutes grandes, hautes, bien aérées, sommairement meublées, mais propres, avec le briquetage rouge de leur parquet et la blancheur des rideaux des lits et des fenêtres.

Derrière la maison s'étendait un jardin dont les légumes occupaient presque tout l'espace, mais que précédait cependant une terrasse couverte par une treille que les sarments de la vigne garnissaient seuls en ce moment.

A l'arrivée de la diligence tout le monde était sorti : la veuve Verdon et Césarine sa fille, Zoé, la bonne, Mélie, une brave femme que l'on employait par charité, et Julot, un grand garçon roux qui cumulait les fonctions les plus diverses, aussi bien garçon d'hôtel ou jardinier que cocher, et chargé de toute la besogne qui, dans une pareille maison, incombe à un homme.

Ce fut lui que le cocher de la diligence appela en arrêtant ses cinq chevaux devant la porte de l'hôtel :

— Eh ! Julot !... voilà du monde pour ta patronne !

Césarine et sa mère, accourues aussitôt, avaient ouvert la portière de la voiture, et elles aidèrent Marthe et Arlette à descendre en les saluant de leurs plus engageants sourires.

En même temps Zoé les débarrassait de leurs menus bagages.

— Quel amour, madame, que cette enfant ! dit M^{me} Verdon en embrassant Arlette.

Julot avait appliqué une échelle contre la diligence et descendait la malle des voyageuses.

Quant à Mélie, elle était plantée sur la porte de l'hôtel d'où elle dévisageait curieusement les arrivants.

Les questions succédèrent aux salutations dès que Marthe et sa fille furent introduites dans la grande salle.

— Asseyez-vous, madame, dit la veuve Verdon. — Assieds-toi là, tiens, ma mignonne. — Vous devez être fatiguées par ce voyage, n'est-ce pas ?

— Non, madame, répondit la jeune femme, car nous avons couché en route.

— Vous venez de loin ?

— De Paris.

Et Césarine s'adressant à l'enfant :

— Comment t'appelles-tu, ma jolie? demanda-t-elle.

— Arlette, madame.

— Arlette!... Oh! le joli petit nom!

— Vous venez rester quelque temps à Lans? questionna encore l'hôtesse.

— Oui, madame, répondit Marthe, nous avons l'intention de passer ici quelques mois, car c'est à cause de la santé de ma fillette et de la mienne que nous sommes venues dans le Midi.

— Vous avez bien raison. Il n'y a pas de pays plus sain que le nôtre, au milieu des montagnes. L'air est pur, le climat est doux. A Lans, il vient peu de monde parce que c'est un pays pauvre, mais l'air y est aussi bon que dans les riches stations des environs où vont tous les voyageurs et les touristes, comme à Uriage, par exemple. — Est-ce que vous étiez déjà venue dans le pays?

— Non, madame. J'ai entendu parler de Lans par une dame de mes amies qui y a passé autrefois et qui m'a décidé à y venir, m'assurant que j'y serais à la fois économiquement et confortablement...

— Oh! quant à ça, madame, nous serons toujours d'accord, et du moment que vous êtes ici pour quelque temps, je serai arrangeante. Vous avez bien raison; la vie est hors de prix dans les grandes villes et l'on n'y est pas mieux qu'à la campagne.

Cependant Zoé et Césarine avaient accaparé Arlette, ne cessant de la questionner sur tout ce qu'elle avait vu pendant le voyage.

Puis la fille de M^{me} Verdon lui demanda :

— As-tu déjeuné ce matin?

— Oui, répondit l'enfant, petite mère et moi, nous avons pris du chocolat.

— Mais, tu as peut-être encore faim?

— Non, merci, mademoiselle...

— Veux-tu boire un bon bol de lait de notre chèvre?

— Merci, mademoiselle, dit Marthe en intervenant. Elle n'a besoin de rien.

— Oh! du lait, madame, ça ne peut lui faire que du bien. — Viens, mignonne, je vais te montrer la biquette.

Elle l'emmena.

Mélie vint alors demander à sa maîtresse quelle chambre il fallait donner à ses nouvelles clientes.

Les chambres de l'hôtel étaient toutes libres, car il n'y avait en ce

moment qu'un voyageur, le représentant d'un maître de forges de la Loire qui visitait quelques usines aux environs.

— Vous mettrez madame au numéro un, répondit M^{me} Verdon.

Et elle ajouta en s'adressant à Marthe :

— C'est la chambre à côté de la mienne et de celle de ma fille. Comme ça vous serez près de nous.

Puis elle dit à Julot :

— Tu descendras du grenier le petit lit d'enfant, et tu iras remplir de paille bien fraîche la paillasse propre que Césarine te donnera.

Marthe alors demanda les conditions de son séjour à l'hôtel, insistant timidement pour obtenir le prix le plus réduit possible.

— Nous nous arrangerons toujours, je vous dis, madame, répondit l'hôtesse. Vous n'en aurez pas pour cher, vous verrez. — Voyons, soixante-quinze francs par mois, tout compris, cinquante pour vous et vingt-cinq pour la fillette, est-ce trop?

M^{me} d'Ormilley n'avait pas le caractère marchandeur, et n'aimait guère ces mesquineries d'intérêt dans lesquelles elle n'avait pas été élevée.

Elle accepta le prix fait par M^{me} Verdon et paya aussitôt un mois d'avance avec l'argent qui lui restait.

La propriétaire de l'*Hôtel des Trois Rois Mages* voulut faire un reçu de la somme et pour le libeller elle demanda le nom de sa cliente.

— Reçu de madame?... fit-elle interrogativement en essuyant à son tablier la plume qui s'était rouillée dans une trop longue oisiveté.

— Madame Chesnaye, répondit Marthe, obéissant aux ordres de son mari qui lui avait recommandé de prendre, pendant son séjour à Lans, son nom de jeune fille et d'en supprimer même la particule, afin de ne pas éveiller autour d'elle une curiosité gênante et peut-être indiscrete, et de n'avoir pas à rougir, avec son nom aristocratique, de l'existence simple et parcimonieuse qu'elle allait mener.

Elle dicta elle-même l'orthographe de son nom, ce qui n'empêcha pas l'hôtesse de l'estropier quelque peu.

M^{me} Verdon voulut ensuite la conduire dans sa chambre que l'on venait de préparer, l'installer elle-même, s'assurer qu'il ne lui manquait rien, et puis lui faire visiter toute la maison, le jardin et le reste.

Tout en causant elle vantait le bon air, le climat sain par excellence du pays, et faisait espérer à sa voyageuse qu'en peu de temps elle et sa fille en ressentiraient la bienfaisante influence.

Entre temps, elle avait donné ses ordres à Zoé relativement au déjeuner, car il fallait bien faire quelque chose de plus et même gâter un peu ses nouvelles pensionnaires pour fêter leur arrivée.

Arlette jouait déjà dans le jardin avec Césarine, qui malgré ses seize ans avait un véritable caractère d'enfant, et semblait déjà presque aussi habituée à la maison que si elle y avait toujours vécu.

C'est elle qui montra à sa mère la chèvre dans l'écurie avec le cheval, et les poules qui picoraient en liberté sur le fumier, et les lapins dans leur clapier, et les pigeons sur leurs nids bâtis dans les angles du hangar, et le gros chien, *Castor*, un énorme molosse du mont Saint-Bernard, qui se prêtait déjà à ses jeux comme un vieux camarade.

Pendant le déjeuner Marthe s'enquit des heures du courrier afin d'écrire à Gérard; et aussitôt après elle commença sa lettre, racontant son voyage, parlant surtout de l'enfant afin de n'avoir pas à parler d'elle, et donnant à l'absent quelques détails sur Lans, sur son installation et sur les conditions convenues avec M^{me} Verdon.

Puis elle appela Arlette qui jouait dans le jardin avec le gros chien et avec Césarine, et lui dit :

— Veux-tu ajouter quelque chose à la lettre que j'écris à petit père?

— Oh! oui, répondit joyeusement l'enfant.

Et, guidée par la main de sa mère, elle écrivit en grosses lettres qu'elle s'appliquait à former le mieux possible.

« Mon petit père chéri,

« Je m'amuse bien et je voudrais bien que tu sois ici avec nous.

« Petite mère a pleuré dans le chemin de fer parce que ça lui faisait de la peine de te quitter. Et moi aussi j'ai pleuré alors; mais j'ai bien prié le bon Dieu pour toi et tu verras que tu seras bientôt tout à fait content et heureux comme je le lui ai demandé.

« Je t'embrasse de tout mon cœur.

« Ta fillette chérie,

« ARLETTE. »

Puis elle mit un gros baiser sur son nom, « afin que son père le trouvât dans l'enveloppe », et, toute heureuse, elle retourna jouer avec *Castor*, tandis que Mélie portait la lettre à la boîte.

CHAPITRE XX

SEUL !

La réponse de Gérard ne tarda pas arriver.

Le malheureux languissait déjà de recevoir des nouvelles des deux êtres chéris dont il avait eu la faiblesse de se séparer.

Santenac et Bianca, qui l'attendaient lorsqu'il revint de la gare de Lyon, comprirent aisément ce qui se passait en lui, et ils n'en furent pas surpris.

Ils avaient, eux aussi, hâte de le voir revenir, car jusqu'à ce que Marthe et Arlette fussent parties, ils craignaient que d'Ormilly ne renonçât encore au projet convenu.

— Eh bien ! demanda Santenac, ce départ s'est effectué sans encombre ?

— Oui, répondit Gérard, tout s'est bien passé.

L'Italienne et son amant le retinrent quelques instants avec eux. Ils étaient en train de prendre du thé et lui en offrirent, afin de pouvoir causer et dissiper ainsi, le mieux possible, l'impression pénible de cette séparation.

Mais quand Gérard se retira et qu'il se trouva pour la première fois seul dans cette chambre, il ressentit tout à coup une insurmontable tristesse, et il se reprocha d'avoir consenti à ce voyage.

La solitude lui pesait affreusement, et le malheureux sentait qu'il lui manquait non seulement les baisers et les sourires de sa fille, mais aussi la suave affection de Marthe, et il regrettait, sans trop oser se l'avouer, les jours malheureux même au soir desquels au moins il la trouvait auprès de lui pour le consoler, pour l'encourager et pour lui donner la promesse du bonheur.

Lorsque la lettre de Lans arriva, Gérard eut un tressaillement de joie intime, un instant de félicité au contact de cette enveloppe contenant les nouvelles des deux êtres auxquels sa vie était consacrée.

Il lut tout d'un trait, cette lettre aimée, avide de savoir tout, de connaître en son entier tout ce qui intéressait Marthe et Arlette.

Et quand, sur la dernière page, il vit les quelques lignes tracées par sa fille, le père, que l'affection transportait, sentit des larmes monter à ses yeux, et, comme l'enfant, il baisa avec transport la place où son nom était écrit, comme il aurait embrassé la mignonne si elle eût été là.

Cette lettre avait déjà été lue par Santenac et par Bianca qui l'attendaient avec autant d'impatience que d'Ormilly lui-même, inquiets toujours de l'influence que M^{me} d'Ormilly pouvait exercer sur son mari, encore qu'elle fut séparée de lui.

Ils avaient décidé d'intercepter la lettre qui arriverait bientôt afin de la lire, et ils avaient réussi sans que rien ne put révéler leur honteuse action.

Bianca savait à quelle heure arrivait le facteur avec le courrier du Midi, et elle avait eu soin de se trouver à ce moment chez M^{me} Rabaste, sa propriétaire.

Gérard était alors au Ministère avec Santenac.

Quand le facteur arriva, la propriétaire de la maison meublée prit la lettre destinée à M. d'Ormilly et la plaça dans une petite case où se trouvaient déjà son bougeoir et sa clef.

C'est là que l'Italienne la prit sans que M^{me} Rabaste s'en aperçut, et elle l'emporta dans sa chambre.

A l'aide de son petit réchaud à esprit de vin et de sa bouillotte, elle parvint, sans endommager l'enveloppe, à la décacheter en l'exposant, pendant quelques instants, à la vapeur de l'eau en ébullition. Elle tira la lettre et la lut.

Aussitôt son visage refléta la satisfaction qui pénétra en son esprit.

La lettre de M^{me} d'Ormilly ne faisait aucune allusion, ne disait pas un mot qui put influencer son mari dans un sens opposé à celui vers lequel on le dirigeait.

Bianca sortit ensuite et, ainsi que cela avait été convenu, elle se rendit chez le marchand de vins de la place des Pyramides où son amant, prévenu par un commissionnaire, ne tarda pas à venir la rejoindre.

En rentrant, l'Italienne remit la lettre, bien recachetée, à sa place, dans le bureau de M^{me} Rabaste, qui ne s'était même pas aperçue de sa disparition, et qui la donna elle-même le soir à d'Ormilly, lorsqu'il revint du Ministère.

Gérard se hâta de répondre.

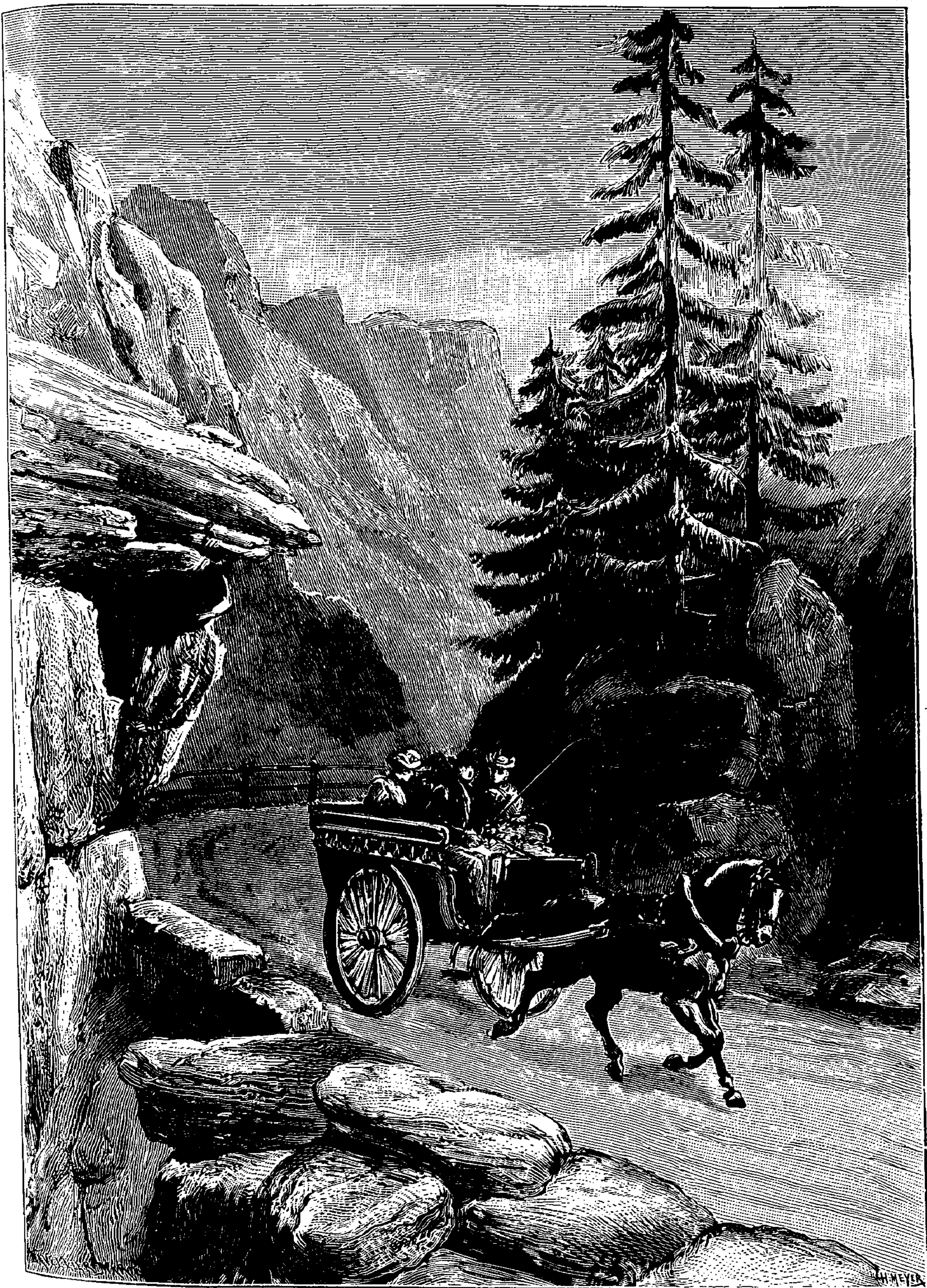
Il éprouvait le besoin de communiquer avec Marthe, de causer avec elle, de déverser en son âme le trop-plein de son cœur; car, ainsi que le veut la loi fatale qui régit les choses humaines, d'Ormilly éprouvait bien plus vivement, bien plus profondément l'affection qu'il avait vouée à sa femme depuis qu'il ne l'avait plus auprès de lui.

N'y a-t-il pas, en effet, un proverbe qui dit que « L'absence est à l'amour ce que le vent est au feu : elle attise le grand et éteint le petit » ?

L'affection de Gérard était de celles que l'éloignement accroît, sur-

MAM'ZELLE MISÈRE

1891
13



Mme Verdon et Césarine avaient emmené Marthe et Arlette dans leur carriole. (P. 205.)

chauffe et passionne, et sa lettre, toute d'amour et de tendresse, était la peinture fidèle de l'état de son cœur.

Marthe, en la recevant, éprouva à son tour cette douce joie intérieure que son mari avait goûtée à la réception de la sienne.

Il faut avoir été séparé de ceux que l'on aime pour comprendre le bonheur qu'apportent sous leur enveloppe blanche ces messages envoyés par le cœur.

Mais, cependant, cette joie que ressentait la pauvre jeune femme, était troublée par d'inévitables pressentiments, par de douloureuses angoisses qui l'assaillaient pour ainsi dire à son insu et qui venaient l'empêcher de goûter la félicité qui lui était si justement due.

Marthe s'interrogeait alors.

Elle se demandait quelle était la cause de la pénible obsession qui s'était emparé d'elle, et elle ne pouvait parvenir à la découvrir.

Elle avait confiance en son mari, une confiance absolue, s'étendant à tout.

Pourquoi se tourmentait-elle alors?

Que redoutait-elle du présent ou de l'avenir?

Dans le serrement lamentable de son cœur la malheureuse le ressentait sans pouvoir se l'expliquer nettement.

Elle avait beau étudier les circonstances, essayer d'approfondir les choses, elle n'y parvenait pas.

Elle éprouvait, comme au moment où elle avait quitté son mari, le besoin vague, indéfini, d'être auprès de lui, de ne pas le quitter, d'être là pour le soutenir, pour l'encourager dans l'âpre lutte pour la vie, de partager ses peines quand elle ne pouvait les adoucir par ses caresses, d'affronter avec lui, unis par cette force incroyable que donne l'amour, les menaces qu'elle pressentait sans pouvoir les définir.

Et c'est pour cela que, malgré la joie qu'elle éprouvait en lisant la lettre de Gérard, Marthe se sentait le cœur serré comme il arrive lorsqu'on pressent l'approche d'un malheur mystérieux et inévitable.

Mais au moment où Arlette arriva, venant du jardin où, grâce au temps splendide dont on jouissait, elle était sans cesse, en compagnie de Césarine et du gros chien, la pauvre mère sut faire un effort sur elle-même et cacher la peine qui déjà s'était peinte sur son front et dans ses regards.

C'est avec le sourire aux lèvres qu'elle montra à l'enfant la lettre de son père.

— Oui, ma chérie, oui, dit-elle, ton petit père a écrit. Il a reçu tes baisers et il t'envoie toutes ses meilleures caresses. Regarde, lis toi-même, puisque tu sais bien lire.

— Où donc, mère?... où donc? demanda Arlette joyeuse, transportée, comme les enfants que ravit le bonheur de la première lettre qu'ils reçoivent.

— Là, tiens, répondit Marthe en montrant un passage de la lettre de Gérard qui parlait particulièrement de sa fille.

Et la mignonne enfant lut sans épeler la lettre de son père.

Son visage, tandis qu'elle lisait, s'était épanoui dans une séraphique expression de tendresse, car elle comprenait, avec une intelligence merveilleuse, le sens des mots qu'elle voyait ; elle ressentait ce que son père lui disait, comme si elle avait entendu ses lèvres le lui dire.

Quand elle eut fini, quand elle en fut au passage dans lequel Gérard lui disait qu'il l'embrassait avec toute l'affection de son cœur, comme lorsqu'il la tenait entre ses bras, et qu'il la chargeait de donner elle-même à sa mère tous les baisers qu'il ne pouvait lui donner lui-même, elle se jeta au cou de Marthe et l'embrassa avec une ferveur telle que la pauvre femme sentit pendant cet instant se dissiper tous les sombres pressentiments qui l'avaient envahie, et qu'un rayon d'espoir vint illuminer son cœur.

Depuis ce jour les lettres se succédèrent sans interruption, échangées « courrier par courrier » entre Lans et Paris.

Marthe et sa fille, — qui ajoutait toujours quelques lignes, — écrivaient le lendemain même du jour où la lettre de Gérard leur était parvenue ; et d'Ormilly, de son côté, répondait avec la même exactitude.

Il emportait la lettre de sa femme à son bureau, et c'est là, sur le papier administratif, qu'il faisait sa réponse, mise aussitôt à la poste avec le courrier de sa division.

Il disait tout ce qu'il faisait.

Il racontait l'espoir qu'il avait d'être bientôt appointé, ainsi que son chef de bureau le lui avait promis, car on avait apprécié son travail sérieux, intelligemment exécuté, fait avec les plus parfaites aptitudes.

En réalité Gérard d'Ormilly, quoique remplissant des fonctions inférieures pendant son surnumérariat, avait su, en peu de temps, se faire apprécier par ses chefs.

On lui avait promis qu'avant peu son arrêté de nomination comme titulaire serait signé par le Ministre, et il ne pensait plus à ce qui avait été convenu avec Santenac, Fléchard et Montlaurier.

Quand, par exception, il avait songé à cela, d'Ormilly avait espéré que maintenant sa situation était assurée et qu'il ne serait pas nécessaire de faire ce que l'on avait dit.

Ne se contenterait-il pas de ce qu'il gagnerait, quelque modestes que

fussent ses appointements au début, lorsqu'il commencerait enfin à « émar-ger » ?

Du reste, il pensait que l'affaire était oubliée, car jamais il n'en avait plus été question lorsqu'il était avec Santenac, et maintenant il prenait régulièrement ses repas du soir chez lui.

Jamais plus il n'avait revu Fléhard ou Montlaurier qui, observant scrupuleusement les recommandations de Santenac, ne paraissaient plus chez lui.

Marthe, de son côté, disait dans son style simple et élégant, — image véritable de sa nature, — tout ce qui pouvait intéresser Gérard ; elle lui parlait de sa fille surtout, de sa santé qui s'améliorait réellement à l'air vivifiant des montagnes, de ses petites joues dont la pâleur disparaissait chaque jour pour prendre un délicat incarnat, de ses jeux et des promenades qu'elles faisaient toutes deux dans les montagnes et dans les vallées qui entourent la région dans laquelle elles se trouvaient.

Elle lui disait quel était le bonheur d'Arlette dans cette existence nouvelle pour elle, au milieu de ce pays délicieux ; mais elle parlait d'elle sans dire quel était l'état de son esprit, sans laisser percer ses angoisses et ses douleurs qu'elle avait la force de contenir et de dévorer en silence.

Un jour, on était allé faire une excursion au pic de Saint-Michel qui est dans les environs de Lans.

Une autre fois, M^{me} Verdon et Césarine avaient emmené Marthe et Arlette dans leur carriole que conduisait Julot, jusqu'à Méandre, un petit village encaissé dans la pittoresque vallée de la Bourne, qui, bien que situé à peine à six kilomètres à vol d'oiseau de Lans, en est distant réellement de plus de quatre lieues, à cause des sinuosités de la route serpentant continuellement dans les collines, montant et descendant sans cesse.

A Lans même, Arlette avait déjà deux petites amies, — la fille du garde-champêtre, âgée de deux ans de plus qu'elle, et la nièce du curé, absolument de son âge, — et elle jouait très souvent avec elles.

Le récit de ces excursions, de ces promenades et de ces jeux formaient les éléments des lettres de Marthe ; elle y disait aussi les progrès que faisait sa fille qu'elle instruisait elle-même chaque jour, pendant une heure le matin et autant le soir, et qui commençait à apprendre ses verbes.

CHAPITRE XXI

RENCONTRE IMPRÉVUE

A une demi-lieue de Lans, sur la route de Villard, il y avait une grande usine, cachée derrière un bouquet touffu de sapins, dont l'on entendait d'assez loin le bruit continuel.

Dans une promenade, Marthe s'était dirigée de ce côté avec Arlette et la fille de M^{me} Verdon qui l'accompagnait.

Le paysage était magnifique.

Une haute colline faisait au vallon un décor splendide avec ses bois profonds, et, de l'autre côté, la vue s'étendait fort loin, sur un paysage admirablement accidenté.

Le Furon, déjà grossi, suivait la route, et, à quelques centaines de mètres de l'usine, recevait un ruisseau sortant d'une nappe d'eau vive qu'alimentait une source claire, coulant en cascades joyeuses des flancs escarpés de la colline.

Césarine avait voulu emmener M^{me} d'Ormilly et Arlette de ce côté, pour les conduire jusqu'à la croix de mission plantée au carrefour des Quatre-Chemins, leur faisant faire ainsi une des plus jolies promenades du pays.

On s'était arrêté au bord du Furon, que l'on avait traversé sur une petite passerelle en charpente.

Assises sur l'herbe, M^{me} d'Ormilly et la fille de l'hôtelière causaient, tandis qu'Arlette allait dans une prairie en pente, cueillant toutes sortes de petites fleurs dont elle composait un bouquet.

Il n'y avait là que deux maisonnettes, posées à quelque distance de la route et habitées par quelques ouvriers de l'usine ; les autres ouvriers venaient d'un petit bourg assez éloigné.

A égale distance de ces deux maisons, à l'endroit même où finissait la prairie, était cette nappe d'eau qui baignait par son autre rive le pied du bois de sapins derrière lequel se trouvait l'usine, et le petit ruisseau, bordé de saules, coulait sur la pente du terrain, pour venir rejoindre le Furon à trois cents mètres des Quatre-Chemins.

Césarine expliquait à M^{me} d'Ormilly tout ce que l'on voyait.

Elle lui disait les noms de chaque pic, de chaque gorge, de chaque

colline dont on apercevait au loin les crêtes, pour la plupart encore couvertes de neige.

Elle racontait les souvenirs qui s'y rattachaient, les crimes qui y avaient été commis dans le temps.

Elle montrait un petit ermitage, situé au sommet d'une petite colline, où coulait une fontaine dont l'eau, prétendait-on, guérissait les maux d'yeux.

Là-bas, elle indiquait le clocher en flèche et quelques toits de Villard que l'on voyait admirablement.

Césarine connaissait en détail tout le pays. Il n'y avait que l'usine qu'elle n'avait jamais vue et elle en expliqua la raison.

— C'est une fabrique de fil de fer, à ce qu'on dit, raconta-t-elle, mais elle n'a pas eu de chance. C'est un monsieur de Saint-Étienne qui l'a fait construire il y a vingt-cinq ans, et qui y a même dépensé beaucoup d'argent. Mais il a fait de mauvaises affaires et on l'a exproprié. Le syndic l'a vendue et le nouveau propriétaire est mort avant d'en avoir pris possession. Si bien que la fabrique est restée fermée pendant plus de cinq ans.

Enfin il paraît qu'on vient de la rouvrir depuis près de neuf mois, et qu'elle appartient maintenant à un monsieur qui a sa maison à Paris et qui est très riche; mais on ne l'a pas encore vu dans le pays depuis qu'il est reparti après avoir fait faire les réparations et les travaux nécessaires pour la reprise de la fabrication. — C'est un contremaître intéressé dans les affaires qui dirige tout en son absence.

Et tenez, voyez-vous à droite ce petit chalet, dit Césarine, c'est là que loge le propriétaire quand il vient.

— Oui, je vois, répondit Marthe, il y a des fenêtres ouvertes.

— Tiens, c'est vrai; alors le propriétaire y est sans doute en ce moment. Ma foi, on n'en sait jamais rien, car il passe toujours par Vif, d'où il vient directement à l'usine avec un cabriolet qu'on envoie à la gare.

A ce moment, un cri se fit entendre.

Marthe se leva d'un bond; elle avait reconnu la voix d'Arlette.

— Ma fille!... s'écria-t-elle.

Elle regarda autour d'elle avec effarement et ne l'aperçut pas.

— Venez, répondit Césarine en l'entraînant.

Elles coururent toutes deux jusqu'à la pièce d'eau qui s'étendait devant l'usine.

C'est de là, en effet, que le cri était parti.

Maintenant on entendait des voix confuses; les mots n'arrivaient pas

distinctement, tant à cause de l'éloignement que de l'acoustique qui était dénaturé par le voisinage du bois et de la colline.

M^{me} d'Ormilly était affreusement pâle.

— Mon Dieu, qu'est-il arrivé?... disait-elle toute tremblante, en courant aussi vite qu'elle pouvait.

— Je ne vois rien, répondit Césarine.

Et elle appela elle-même :

— Arlette!... Arlette!...

Un pli du terrain en cet endroit cachait à leurs yeux l'endroit où l'on entendait des voix.

Enfin, elles arrivèrent à la pièce d'eau.

Il y avait là une vingtaine de personnes, hommes et femmes, ouvriers et ouvrières de l'usine qui causaient avec une certaine animation.

— Ma fille, répétait la pauvre mère, ma fille?... où est-elle?

Césarine demanda :

— Vous n'avez pas vu une petite fille?...

— Ah! c'est l'enfant de cette dame? dit une femme vêtue d'un grand sarrau de toile grise et la tête coiffée d'un mouchoir de couleur. Eh bien! elle a eu de la chance que M. Victor se soit trouvé par là, car à cette heure-ci, il n'y a jamais personne de ce côté!

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Marthe d'une voix troublée par l'effroi.

— En jouant, raconta la femme qui venait de parler, elle est tombée à l'eau, là-bas, fit-elle en indiquant un endroit bordé de pierres plates.

— C'est que ça glisse là-dessus, dit une autre.

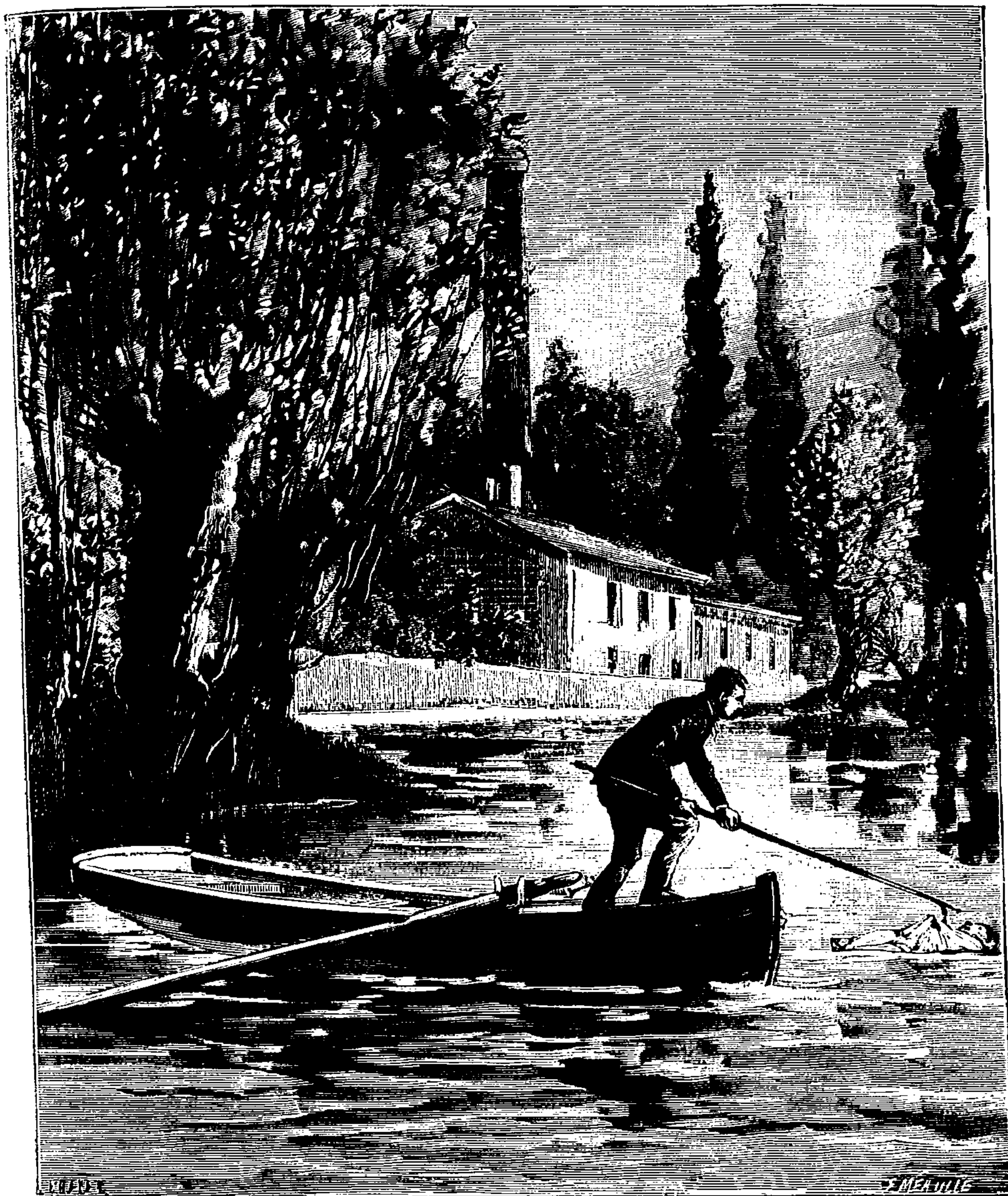
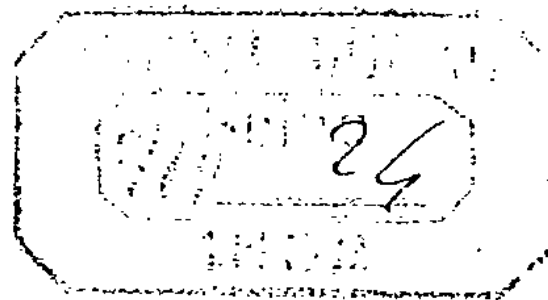
— Mais rassurez-vous, reprit la première, elle n'a aucun mal. Elle s'est mouillée, voilà tout. Venez, vous allez la voir. On vient de la porter chez le contremaître.

Arlette s'était éloignée petit à petit, en ramassant ses fleurettes dans le pré, et elle était arrivée ainsi jusqu'à la pièce d'eau de l'usine.

Elle avait vu de jolis poissons aux écailles mouchetées de rouge, et, pour les regarder de plus près, elle était allée de l'autre côté, contournant le bord qui était encaissé par un petit mur, tandis qu'il n'était bordé là-bas que d'une maçonnerie en pierres plates affleurant l'eau.

Tout à coup, elle avait glissé sur les pierres moussues et elle était tombée à l'eau en poussant le cri que M^{me} d'Ormilly et Césarine avaient entendu.

Par bonheur, un jeune homme de l'usine, M. Victor, — ainsi que les



Il saisit adroitement l'enfant par ses vêtements. (P. 210.)

ouvrières l'appelaient, passait par là pour aller soumettre un échantillon au contremaître qui était en ce moment chez lui avec le patron.

Il vit glisser l'enfant, et avant qu'elle eut poussé son cri, il était déjà sur le bord de l'eau.

Il sauta aussitôt sur une petite barque dont il détacha l'amarre, saisit un grappin qui était allongé le long du plat bord avec les avirons et il

saisit adroitement l'enfant par ses vêtements à l'instant où, après être revenue à la surface, elle allait disparaître de nouveau.

Il l'attira à lui, s'allongea sur l'extrémité de la barque, saisit sa robe, puis la prit par les bras, la souleva et la déposa dans le bateau.

Arlette avait perdu connaissance.

Victor donna quelques coups d'aviron et il atteignit aussitôt la rive.

Il prit l'enfant et sauta à terre avec elle.

Déjà cinq ou six personnes étaient arrivées : le contremaître, sa femme et des ouvriers.

On transporta la petite Arlette dans la maison du contremaître, où brûlait un bon feu, on la déshabilla, on lui fit avaler deux cuillerées d'un excellent cordial, et bientôt elle revint à elle.

C'est à ce moment que M^{me} d'Ormilly et Césarine arrivèrent.

La femme qui les précédait annonça :

— C'est la mère de cette petite.

On s'écarta pour la laisser passer.

— Ma fille!... s'écria Marthe.

— Mère!... répondit l'enfant.

Marthe se prosterna et entoura de ses bras le cou d'Arlette, la pressant contre son cœur et la couvrant de baisers.

L'enfant était allongée dans un grand fauteuil, enveloppée dans une couverture de laine.

Son petit visage pâle était entouré par ses grands cheveux défaits, aux boucles encore humides.

— Mère!... répétait-elle. — N'aie pas peur, c'est fini... Je n'ai pas de mal.

— Ma chérie!... que s'est-il donc passé?... pourquoi t'es-tu éloignée?...

Et songeant aussitôt à celui qui avait sauvé sa fille, elle regarda et devant elle, tout près d'Arlette, elle vit un jeune homme qui la contemplait.

Elle devina que c'était lui.

— C'est vous? dit-elle. Vous êtes monsieur Victor, n'est-ce pas?

— Oui, madame, répondit le jeune homme d'une voix qui trahissait le plus pur accent parisien, cet accent des faubourgs.

— Oh! monsieur... merci! dit M^{me} d'Ormilly en lui tendant la main que le jeune sauveur d'Arlette prit avec quelque embarras... Comment vous témoignerai-je ma reconnaissance?...

— Mon Dieu... madame... fit celui qu'on appelait M. Victor, il n'y a pas de quoi... J'étais là... j'ai vu glisser la petite... j'ai sauté dans le bachot... et j'ai eu la chance de la repêcher... v'là!

— Vous l'avez sauvée, monsieur, car sans vous ma fille se serait sûrement noyée.

— Oh ! oui, sans lui elle était perdue, dirent deux ouvrières qui avaient été témoins du sauvetage.

— C'est vrai, avoua alors le jeune Parisien, elle était en train de se dessaler.

Marthe sourit, et s'adressant à sa fille :

— Remercie monsieur, lui dit-elle, car c'est lui qui t'a sauvé la vie.

Arlette tendit les bras à son jeune sauveur en se soulevant sur le fauteuil, et quand il fut près d'elle, lui ayant pris les mains, elle lui dit avec son sourire d'ange, tandis que ses beaux yeux témoignaient la plus vive gratitude :

— Voulez-vous m'embrasser ?

— Oh ! quant à ça volontiers, mam'zelle, répondit Victor.

Et il embrassa à pleines joues la fille de Gérard.

— Que Dieu me permette un jour de vous témoigner ma reconnaissance, monsieur Victor, dit Marthe, et vous verrez que nous ne sommes pas des ingrates.

Césarine s'était empressée auprès d'Arlette, ayant passé de l'autre côté du fauteuil sur lequel elle était étendue, et à son tour elle l'embrassait en la grondant doucement de l'imprudence qui avait failli lui coûter la vie.

Marthe voulut remercier aussi les personnes qui avaient recueilli sa fille, qui l'avaient soignée, et, au milieu de tout ce monde, elle ne savait pas à qui s'adresser.

Alors, en regardant autour d'elle, elle vit tout à coup un homme que son trouble et sa douleur ne lui avaient pas encore permis d'apercevoir.

Elle le reconnut subitement et elle tressaillit douloureusement.

C'était M. Morisset.

Le tréfileur de la rue des Gravilliers avait déjà reconnu M^{me} d'Ormilly dès son arrivée, et sa surprise avait été grande en la retrouvant si inopinément.

Il s'avança.

— Madame, dit-il, c'est chez mon contremaître, M. Ménant, que voici, que vous vous trouvez !

— Monsieur... répondit Marthe visiblement troublée.

Elle ne trouva aucun mot, et par une diversion naturelle qui, pensait-elle, dissimulerait son émoi, elle s'adressa au contremaître de l'usine que M. Morisset lui avait désigné, ainsi qu'à sa femme, et elle leur dit :

— Je vous remercie du fond du cœur pour ce que vous avez fait pour ma fille.

— Nous n'avons fait, répondit M^{me} Menant, que ce que tout le monde aurait fait en pareille circonstance. Cette pauvre fillette... jolie comme un amour !... Enfin ce ne sera rien, grâce à Dieu.

Et s'approchant de l'enfant, elle lui demanda avec bonté :

— N'est-ce pas, ça va mieux, ma petite mignonne ?

— Oh ! oui, madame, répondit Arlette, tout à fait bien...

— Tu n'as plus froid ?

— Non, madame.

Morisset s'approcha de Marthe.

— Vous allez prendre quelque chose pour vous remettre, lui dit-il, car vous vous êtes effrayée, et cela se comprend.

— Merci, monsieur, répondit M^{me} d'Ormilly gênée.

— Vous êtes encore toute pâle, dit la femme du contremaître. Tenez, buvez un peu de ce cordial ; c'est ce que j'ai donné à votre fille, et ça lui a fait grand bien.

— Prenez ça, madame, ajouta Menant en lui offrant le verre que sa femme venait de remplir.

Marthe but.

— Il faut donner des vêtements pour habiller cette enfant, dit Morisset à M^{me} Menant. Allez chez moi et vous direz à Rosalie de vous donner ce qu'il faut ; dans les affaires de ma fille elle trouvera tout ce qui est nécessaire.

— J'y cours, monsieur Morisset.

M^{me} d'Ormilly n'osait adresser des remerciements au trésileur.

Malgré le service qu'il lui rendait, elle ne revoyait en lui que l'homme de la scène qui avait eu lieu dans le petit logement de la rue Pavée-au-Marais.

Quel hasard, quelle fatalité étrange le lui faisait rencontrer en cette circonstance aussi inattendue ?

C'était donc lui le nouveau propriétaire de cette usine dont la fille de M^{me} Verdon lui parlait tout à l'heure, et dont elle ignorait encore le nom !

CHAPITRE XXII

RÉCONCILIATION

M. Morisset était originaire de l'Isère; il était né à Saint-Marcelin, comme son ami Heyrieux, le maire de Villard, qui lui avait signalé l'excellente occasion de faire, dans de bonnes conditions, l'acquisition de cette usine.

Depuis longtemps, le tréfileur de la rue des Gravilliers, dont l'industrie prospérait à merveille, avait conçu le projet d'acheter une usine où il pourrait se livrer à la fabrication, sur une plus grande échelle que dans son immeuble de Paris et dans la petite fabrique qu'il possédait aux environs de Corbeil.

L'affaire avait été très avantageuse.}

Il avait trouvé là une usine admirablement montée, au matériel absolument neuf, une propriété superbe, qui pouvait lui servir en même temps de maison de campagne, car il y avait un joli petit pavillon d'une assez gracieuse architecture et un grand jardin qui l'entourait et le séparait du terrain sur lequel l'usine et ses dépendances étaient construites.

Morisset, qui était veuf depuis cinq ans, était venu s'installer là avec sa fille et Rosalie, une robuste Savoyarde, qui avait été la nourrice de l'enfant, et qui était aujourd'hui sa gouvernante et la femme de confiance du tréfileur.

A Villard, où il se rendait très souvent depuis les quelques semaines qu'il habitait le petit pavillon attenant à l'usine, M. Morisset avait encore retrouvé un autre ami, M. Vasselin, l'instituteur communal, encore un compatriote que Heyrieux, devenu maire, avait fait venir de Saint-Marcelin.

Chez lui, en retrouvant M^{me} d'Ormilly, la surprise n'avait pas été moins grande que la sienne.

Il avait conservé le souvenir de sa beauté et il avait cherché inutilement à la revoir à Paris, car il ne savait ce qu'elle était devenue et il n'avait pas osé s'adresser à M^{me} Sarrazin.

A sa vue, le faux philanthrope avait senti subitement se réveiller en lui toutes les convoitises allumées précédemment.

Il n'osait pas trop cependant s'approcher de Marthe, voulant avant tout lui faire oublier complètement le passé, et il s'efforçait de se valoir

sa reconnaissance, se réjouissant de l'événement imprévu qui venait d'arriver.

Rosalie vint elle-même avec la femme du contremaître qui était allé la chercher.

La fille de Morisset l'accompagnait.

Le tréfileur prit lui-même sa fille par la main et la conduisit auprès d'Arlette.

— Tu vois, ma chérie, lui dit-il, la pauvre petite fille qui a manqué se noyer... Embrasse-la!

La petite Jeanne Morisset s'approcha, sourit à la fille de Marthe dont le visage refléta son sourire, et les deux fillettes s'embrassèrent, attirées l'une vers l'autre par cette instinctive sympathie de l'enfance.

Morisset se réjouissait.

Le lien qui se formait entre les deux enfants, qui déjà causaient toutes deux, lui servirait pour revoir M^{me} d'Ormilly.

Déjà il savait, par une ouvrière qui connaissait Césarine Verdon et qu'il venait d'interroger, que Marthe et sa fille étaient logées à Lans, à l'hôtel des Trois Rois Mages.

Il s'adressa de nouveau à M^{me} d'Ormilly, pendant que Rosalie et Césarine habillaient Arlette des vêtements que l'on venait d'apporter et que l'on faisait chauffer devant le feu.

Il voulut qu'elle acceptât son break pour retourner à Lans avec sa fille et M^{lle} Verdon, et il offrit d'envoyer le médecin de Villard pour soigner Arlette si elle était malade.

Marthe était confuse.

Elle n'osa refuser, retenue par une crainte secrète, troublée d'avoir été reconnue par cet homme, lorsqu'elle avait pensé qu'elle se trouvait dans un pays où personne ne la connaissait.

Déjà, sur l'ordre de Morisset, la voiture était attelée; les rideaux de toile cirée du break étaient soigneusement fermés au moyen de leurs boucles et de leurs œillets.

On y transporta Arlette que, malgré ses vêtements, on enveloppa dans une chaude couverture, car l'air était assez vif. Au moment de partir, M^{me} d'Ormilly surmonta son trouble et s'affranchit de ses pénibles souvenirs pour remercier le tréfileur de ce qu'il avait fait pour sa fille.

Mais elle s'approcha encore une fois du jeune sauveur d'Arlette et elle lui tendit de nouveau la main en lui renouvelant l'expression de son affectueuse reconnaissance.

Puis, dans la voiture, assise auprès de sa fille qu'elle tint serrée contre elle, ayant passé son bras autour de la taille de l'enfant, elle parla

avec Césarine et avec Arlette, pendant le trajet, de l'accident qui avait failli être terminé par un épouvantable malheur.

La pauvre mère songeait surtout en ce moment à Gérard et elle frémissait à la seule pensée du désespoir qui l'aurait accablé si sa fille était morte.

A Lans, la nouvelle de l'accident dont Arlette avait failli être victime se propagea rapidement, dès qu'on la connut à l'hôtel de M^{me} Verdon, car Mélie se chargea de la colporter partout et de lui faire faire, en quelques heures, le tour du pays.

La tranquillité de M^{me} d'Ormilly se trouva ainsi compromise, car tout le monde maintenant s'occupait d'elle, tandis qu'elle aurait uniquement demandé de demeurer ignorée, autant que cela se pouvait.

Le lendemain, elle vit arriver M. Morisset, dans le break qu'il l'avait obligée d'accepter la veille.

Le tréfileur était accompagné de sa fille ce qui, selon lui, donnait plus de sérieux à sa visite et empêcherait les mauvaises langues de causer.

Marthe l'aperçut, car par sa fenêtre qui donnait sur la route, elle reconnut de loin la voiture.

Aussitôt elle descendit.

Elle eut peur, en effet, que le tréfileur ne la demandât sous son nom, que les gens de l'hôtel ne connaissent pas.

Elle s'arrangea pourtant pour ne pas avoir l'air de venir à sa rencontre, mais pour paraître amenée là comme par hasard.

Morisset la salua de loin dès qu'il l'aperçut, et sautant à bas du break, il aida la petite Jeanne à en descendre et vint vers elle en se présentant dans une attitude pleine de déférence et de respect.

— J'ai voulu, dit-il, le chapeau à la main, venir prendre des nouvelles de mademoiselle votre fille, car j'étais inquiet, madame.

— Je vous remercie, monsieur, répondit M^{me} d'Ormilly avec une froideur qu'elle n'eut pas la force de dissimuler.

— Ma Jeanne me demandait également, ajouta le tréfileur, de la mener voir sa petite amie, car depuis hier elle ne fait que parler de votre fille.

— Arlette n'est pas malade, n'est-ce pas, madame? demanda l'enfant.

— Non, mon enfant, répondit Marthe; grâce à Dieu, elle va aussi bien que possible. Elle est enrhumée et je l'ai laissée dans la chambre.

M^{me} Verdon et Césarine arrivèrent.

Elles voulaient voir le nouveau propriétaire de l'usine, pareilles en

cela à toutes les femmes de Lans et même à bon nombre d'hommes que l'arrivée de la voiture avait déjà amenés devant la porte de l'hôtel.

— Veuillez vous donner la peine d'entrer, monsieur, dit l'hôtesse avec son plus engageant sourire, toujours affable d'ailleurs, surtout quand elle avait affaire à quelqu'un qu'elle considérait comme un des gros bonnets de l'endroit.

Car depuis la veille on s'était beaucoup occupé du nouveau propriétaire de l'usine et l'on avait jaté à la veillée.

On savait déjà que M. Morisset avait une maison à Paris, qu'il faisait admirablement ses affaires et qu'il était fort riche.

Le tréfileur et sa fille entrèrent dans la grande salle de l'hôtel où tout le monde s'empressa pour leur offrir des chaises.

— Si je n'avais craint de vous importuner, dit Morisset en s'adressant à Marthe, je vous aurais amené mon petit commis, Victor, qui a eu la chance de sauver la vie à votre fille.

— J'aurais été heureuse de le revoir, pour lui témoigner une fois de plus ma reconnaissance, répondit la mère d'Arlette.

— Il voulait venir avec nous, mais j'ai pensé qu'il aurait bien le temps de vous revoir.

Morisset tenait à avoir ce jour-là un entretien seul à seul avec M^{me} d'Ormilley, car il lui tardait de savoir quelle impression elle avait conservée à la suite de la scène de la rue Pavée-au-Marais et surtout de tâcher de la lui faire oublier au plus tôt.

Aussi s'arrangea-t-il pour demeurer seul avec elle, ayant envoyé sa fille avec Césarine auprès de la petite Arlette.

Mais à ce moment il fut surpris, car le facteur étant arrivé avec une lettre pour Marthe, entra comme à son habitude dans l'hôtel, et lui dit en la voyant :

— Une lettre pour vous, madame Chesnaye.

Elle rougit jusqu'aux oreilles, sous les regards de Morisset étonné de l'entendre appeler ainsi.

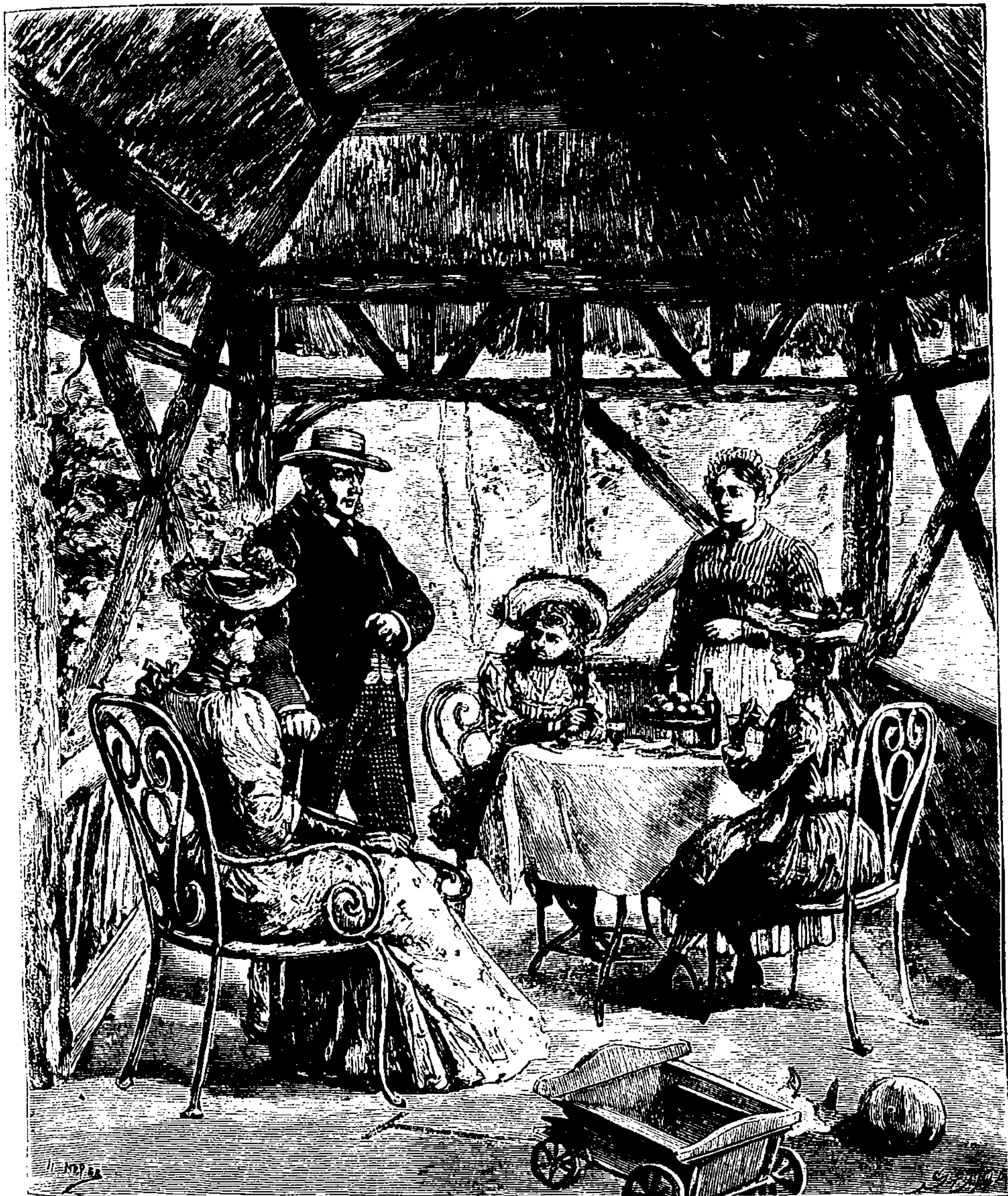
Il ne dit rien cependant, à cause de M^{me} Verdon qui était là.

Mais dès que l'hôtesse le laissa seul un instant avec elle, appelée par Mélie qui, ce jour-là s'occupait de couler la lessive, il allait l'interroger, lorsque Marthe prit d'elle-même les devants.

— Vous avez été surpris, dit-elle, dissimulant mal sa confusion, de m'entendre appeler ainsi?

— En effet, répondit le tréfileur.

— Je n'ai pas voulu indiquer mon véritable nom, à cause de la position de mon mari.



Il assista avec elle aux jeux et au goûter des enfants. (P. 221.)

— Votre mari a donc trouvé une situation? demanda Morisset sans insister sur la question du nom, se montrant plein d'une apparente réserve qui fit plaisir à Marthe.

— Il est employé au Ministère des finances, répondit-elle.

— Tant mieux! j'en suis bien aise pour vous, car je me sens le besoin de me faire pardonner...

— Monsieur...

— Qu'avez-vous dû penser de moi?... J'en suis encore tout honteux, et cependant je bénis le hasard qui m'a permis de vous rencontrer pour vous dire combien je regrette ce que j'ai fait.

Morisset avait su mettre en sa voix un accent de sincérité fort bien joué, et même une note émue que Marthe perçut du premier coup.

Il ajouta :

— C'est à un moment d'égarement, à un instant de folie qu'il faut imputer cela, madame, et je vous prie de me le pardonner, car je regrette amèrement ma conduite. J'étais fou vraiment... Car il faut bien que je n'aie pas eu ma tête à moi pour avoir ainsi oublié mes devoirs et le respect que je vous dois. Aussi hier, en vous retrouvant si inopinément, ma première pensée a été de vous prier de me pardonner, comme j'avais voulu le faire avant de quitter Paris, si j'avais eu la chance de vous rencontrer. Mais vous avez déménagé et je n'ai pas osé demander votre nouvelle adresse.

Et tout bas il demanda :

— Me pardonnez-vous ?

Le misérable paraissait sincère.

Marthe fut dupe de sa comédie, elle crut à son repentir et elle répondit en lui tendant la main :

— Le ressentiment est un fardeau trop lourd pour moi et je crois ce que vous me dites.

— Oh ! je vous en prie, reprit vivement le tréfileur, croyez à ma parole et à la sincérité de mes regrets !... J'étais fou, je vous le jure, j'étais fou !...

— N'en parlons plus.

— Merci !

Morisset était arrivé à ce qu'il voulait.

Alors il causa avec M^{me} d'Ormilley de son séjour à Lans, la questionnant pour savoir depuis quand elle était installée chez M^{me} Verdon et combien de temps elle comptait y passer.

Marthe lui dit :

— Je ne sais combien de temps nous resterons ici ; nous y sommes venues, ma fille et moi, à cause de notre santé, sur les conseils du médecin, et lorsque mon mari nous dira de revenir, nous partirons.

Puis elle ajouta :

— Je pense même qu'il viendra nous voir bientôt car, dans sa position, il a toutes les facilités pour voyager.

Elle détourna aussitôt la conversation pour s'informer du jeune

employé de l'usine qui avait sauvé la vie à Arlette, car elle était vivement préoccupée, ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance.

Aussi, tandis que l'usinier disait :

— Tant mieux!... Allons, tant mieux!... Je suis bien content d'apprendre que vous êtes sortie d'embarras...

Elle demanda :

— Comment pourrai-je témoigner ma gratitude à ce jeune homme courageux à qui je dois le salut de ma fille... Car sans lui, sans sa présence d'esprit, sans son sang-froid et son courage, ma pauvre enfant aurait été noyée...

— Victor!... fit M. Morisset. Ah! c'est un brave garçon que j'estime bien sincèrement.

Et d'un air dégagé, sans paraître s'en prévaloir, il poursuivit :

— Je n'ai certes pas à me repentir de ce que j'ai fait pour lui. Ce pauvre garçon, que j'ai recueilli depuis un an, est un enfant abandonné, sans père ni mère, un enfant de l'Assistance publique. Il a été déposé, peu après sa naissance, aux Enfants trouvés à Paris, et il avait été envoyé par l'Administration chez des jardiniers des environs de Corbeil, près de la fabrique que j'y possède. Mais le curé qui lui fit faire sa première communion comprit qu'il était trop intelligent pour être destiné à un métier comme celui de cultivateur ou de journalier et, sachant que je m'occupais par ci par là de quelques bonnes œuvres, il me proposa l'année dernière de le prendre chez moi. L'enfant me plut, il avait l'air intelligent, et je n'ai pas eu lieu depuis de m'en repentir.

Ce que le tréfileur racontait était exact.

Le sauveur d'Arlette avait reçu, lors de son dépôt à l'hospice de la rue d'Enfer, les noms de Victor Mai, sans doute à cause du mois pendant lequel on l'avait admis.

M. Morisset l'avait employé à sa fabrique de Corbeil, et pour commencer l'avait chargé de tenir le « brouillon » du livre d'expéditions.

Il n'avait pas tardé à reconnaître l'intelligence et les aptitudes du jeune homme qui, en quelques mois, connut presque à fond les différents articles de sa fabrication.

Dès lors, il s'attacha à lui et chercha à le perfectionner dans la connaissance approfondie de la tréfilerie, pensant arriver à en faire un voyageur comme il n'avait jamais pu parvenir à en avoir un.

Victor, malgré son jeune âge, était aujourd'hui l'employé de confiance de M. Morisset.

— Vous le verrez certainement, dit-il, car je suis persuadé qu'il viendra voir votre fille; il en parlait ce matin. Du reste, je dois vous dire

que, sur ma demande, un rapport a été fait par mon ami, le maire de Villard, — car c'est sur le territoire de cette commune que se trouve mon usine, — et je suis persuadé que Victor obtiendra la récompense pour laquelle il est proposé.

— Tant mieux!... s'écria Marthe; il la mérite.

— Il aura une médaille de sauvetage. Le maire me l'a formellement promis.

— Il l'a bien méritée.

Lorsque M. Morisset se retira il fut heureux de constater que M^{me} d'Ormilly lui avait tout à fait pardonné, car c'est elle-même qui lui tendit la main et qui le remercia de ce qu'il avait fait pour sa fille.

Jeanne avait fait tout à fait connaissance avec Arlette et, devenues aussitôt les meilleures amies du monde, elles s'étaient promis de faire de bonnes parties ensemble.

Le tréfileur, malgré ses protestations et ses hypocrites excuses, n'avait rien oublié ni de sa passion ni de sa haine.

Plus que jamais il convoitait l'adorable jeune femme dont la beauté avait allumé sa concupiscence, et dont les refus avaient attisé ses infâmes désirs.

Il avait senti, à sa vue, renaître avec une force nouvelle cette passion inassouvie, et il se promettait, maintenant qu'il la trouvait seule dans ce pays où elle était étrangère, de prendre bientôt une éclatante revanche des dédains et des refus qu'elle lui avait opposés autrefois.

Il ne s'agissait, pensait-il, que de s'y prendre habilement, de dissiper d'abord la fâcheuse impression qu'il avait produite sur elle, d'effacer, à force de prévenances et de bontés, jusqu'au souvenir de ce qui s'était passé.

Ensuite, petit à petit, il était bien convaincu qu'il arriverait à ses fins.

Mais quant à M. d'Ormilly, quant à cet homme qui l'avait violemment chassé de chez lui, qui l'avait saisi au collet, qui l'avait publiquement insulté, le tréfileur n'avait rien oublié de sa haine.

Il le détestait avec autant de force qu'au lendemain de cette scène scandaleuse, et il n'avait jamais perdu l'espoir de trouver un jour une occasion de se venger.

Ce désir de vengeance égalait en ce moment sa passion, et l'ignoble personnage se réjouissait à la perspective qu'il pourrait, maintenant qu'il l'avait retrouvé, qu'il savait où il était, le tenir bientôt peut-être à sa merci et lui faire expier chèrement l'offense qu'il en avait reçu.

Morisset était surtout préoccupé par la découverte qu'il avait faite du

nom sous lequel M^{me} d'Ormilly s'était présentée à l'Hôtel des Trois Rois Mages.

Il se demandait dans quel but cette précaution avait été prise.

Cela assurément cachait quelque chose.

Un homme méfiant et soupçonneux comme lui ne pouvait laisser passer cela ainsi.

Il n'avait pas voulu insister lorsque la mère d'Arlette lui en avait donné l'explication, et il avait fait semblant de la croire, autant par politesse que pour ne rien faire qui puisse l'éloigner de lui.

Mais il s'était bien promis de découvrir ce que cela voulait dire.

Évidemment, c'est d'accord avec son mari, puisqu'elle recevait ses lettres adressées à ce nom, que M^{me} d'Ormilly se faisait appeler M^{me} Chesnaye.

Mais pourquoi prenait-elle cette précaution?

La petite Jeanne Morisset n'avait pas besoin que son père lui rappelât sa nouvelle amie, car elle voulut retourner à Lans chaque jour, et elle servait ainsi à merveille les secrets desseins du tréfileur.

Elle allait voir Arlette accompagnée le plus souvent par Rosalie, car Morisset ne voulait pas, dès les premiers jours, obséder M^{me} d'Ormilly par sa présence continuelle; mais il envoyait par l'enfant tantôt des gâteaux, tantôt des jouets, quelquefois aussi des fleurs, présents qui pouvaient paraître s'adresser bien plus à Arlette qu'à sa mère.

Jeanne demanda un jour à sa petite amie de venir passer l'après-midi chez elle, à l'usine, où l'on goûterait et où l'on jouerait à la poupée, et Arlette obtint le consentement de sa mère qui n'avait rien à refuser à ses caresses et qui promit de l'accompagner le lendemain.

Marthe avait complètement oublié le passé, maintenant, car elle était dupe du rôle hypocrite de Morisset, qui avait mis tous ses efforts à racheter ce qu'il avait appelé lui-même « un instant de folie », et qui dissimulait à merveille les perfides convoitises de son âme.

Le tréfileur envoya chercher M^{me} d'Ormilly et sa fille dans son break.

Il assista avec elle aux jeux et au goûter des enfants et il sut se montrer d'une réserve irréprochable, plein d'aménité, de condescendance et de parfaite urbanité, si bien qu'il acheva d'inspirer à la malheureuse la plus entière confiance.

Le soir, Morisset la retint à dîner et il insista tellement, avec une telle délicatesse de forme, qu'elle consentit à rester, attirée du reste par le plaisir de se trouver en compagnie de Victor Mai, le jeune sauveur d'Arlette, pour qui l'excellente mère éprouvait une véritable sympathie. — Le

jeune employé prenait, en effet, ses repas à la table de son patron, qui le considérait un peu comme étant de la famille.

Marthe éprouvait pour Victor cette tendre affection, basée sur la reconnaissance la plus vive, qu'augmente encore la compassion inspirée par la situation sociale de l'enfant abandonné, et par la connaissance de la triste histoire de sa vie.

Elle sentait son cœur s'attacher à ce jeune homme et elle voyait avec joie l'amitié qu'Arlette lui témoignait, heureuse de lui offrir ainsi une compensation à la privation du doux bonheur de la famille.

Tout d'abord, M^{me} d'Ormilly n'avait pas osé apprendre à Gérard l'accident qui avait failli coûter la vie à sa fille ; elle avait eu peur de lui causer une peine trop vive et elle avait attendu de sentir elle-même se calmer complètement l'émotion qui avait agité son cœur de mère. — Puis elle le lui avait écrit, avec d'infinis ménagements et en atténuant le mieux possible le danger qu'Arlette avait couru, afin de ne pas l'alarmer trop vivement.

Mais dans sa lettre, Marthe ne parla pas de la rencontre de M. Morisset. Elle savait combien était grand le ressentiment de son mari contre cet homme et elle sentait que tout ce qu'elle pourrait dire aujourd'hui en sa faveur ne parviendrait pas à apaiser la colère de Gérard. — Pourquoi l'inquiéter inutilement ?

Elle avait été en quelque sorte obligée, à la suite de l'accident d'Arlette, d'accepter les prévenances de M. Morisset, et elle ne pouvait refuser de répondre à son délicat empressement, sans risquer de paraître suspecte, maintenant qu'il savait qu'elle s'était installée à Lans sous un autre nom que celui de son mari.

Un jour, se promettait Marthe dont la loyale nature ne pouvait souffrir d'avoir quelque chose de caché pour son mari, elle apprendrait la vérité à Gérard, et alors son ressentiment, atténué déjà par un plus long espace de temps, tomberait tout à fait lorsqu'il saurait de quelle façon M. Morisset s'y était pris pour racheter et pour effacer ce coupable égarement d'un instant, dont il manifestait le plus amer regret.

CHAPITRE XXIII

LE PLAN DE SANTENAC

Santenac et ses amis ne perdaient pas de vue le coup audacieux qu'ils avaient projeté pour s'emparer d'une somme considérable qui serait pour

chacun d'eux une véritable fortune, car le moment approchait où cette hardie tentative allait pouvoir être mise à exécution.

Habiles et prudents, les trois complices avaient soin de ne jamais se trouver ostensiblement ensemble. — Lorsqu'ils avaient besoin de se voir, ils se rencontraient le soir, après le départ des habitués, à la Crèmerie des Désespérés, rue Saint-Louis-en-l'Île, ou dans la banlieue, le dimanche, où ils se donnaient rendez-vous.

L'amant de Bianca avait eu surtout de longues et mystérieuses entrevues avec Montlaurier, dont il comptait utiliser les connaissances scientifiques. Ils préparaient ensemble quelque chose qui devait avoir une importance de premier ordre dans l'exécution du projet criminel qu'ils avaient résolu.

Santenac était bien véritablement l'âme de cette entreprise qu'il avait imaginé de toutes pièces et dont il dirigeait les préparatifs avec une ingéniosité admirable, ne voulant rien laisser au hasard ni à l'imprévu, afin d'en assurer quand même le succès.

Gérard était tenu soigneusement à l'écart de ces conciliabules et on le laissait complètement étranger à ces préparatifs qui auraient certainement produit un effet de répulsion sur son âme honnête.

Deux personnes seulement s'occupaient activement de le préparer pour le rôle qu'on lui destinait et elles y employaient l'une et l'autre la plus prodigieuse habileté.

C'était Bianca d'abord qui, avec cette démonstration facile de son tempérament d'Italienne, avec son art savant de comédienne, avait su le circonvenir en lui parlant souvent de sa fille.

Elle paraissait porter le plus grand intérêt à la petite Arlette et avoir conçu pour elle une réelle affection.

Chaque jour, chaque fois surtout que le facteur apportait une lettre de Lans, elle lui en demandait des nouvelles, et elle paraissait s'intéresser vivement à tout ce qui la concernait.

Elle était habile surtout dans ses insinuations, lorsqu'elle s'apitoyait sur le sort malheureux que l'avenir réservait à cette pauvre enfant, lorsqu'elle représentait à son père ce qu'elle aurait à souffrir plus tard si elle n'avait pas absolument assuré une fortune suffisante, lorsqu'elle développait en lui son ambition de père, lorsqu'elle exagérait les appréhensions que Gérard avait conçues pour sa fille.

Bianca avait pris pour mission de tenir d'Ormilly complètement prêt à agir dans l'intérêt d'Arlette, pour qu'il ne se dérobat pas lorsque le moment serait venu.

C'était aussi Fléhard qui s'était plus particulièrement attaché au mal-

heureux et qui, par une fréquentation assidue, habilement ménagée de façon qu'on ne les vit jamais ensemble, arrivait lentement à établir entre Gérard et lui des rapports qui seraient à un moment donné nécessaires.

Dans le plan combiné par Santenac c'était, en effet, le clerc de M^e Dorlotin qui devait agir, de concert avec d'Ormilly, et il était indispensable qu'ils fussent préalablement bien accoutumés l'un à l'autre par une longue fréquentation.

Flécharde avait su, dans ses entretiens avec lui, développer adroitement les théories de revendications sociales qui, basées sur l'équité, étaient approuvées par l'esprit juste de Gérard; et il s'en servait pour aigrier son âme, pour l'amener chaque jour davantage au point où il désirait le voir.

Puis, le soir, quand d'Ormilly demeurait un peu plus longtemps chez ses voisins, après le dîner, Santenac et Bianca lui versaient une liqueur anglaise qui produisait en lui, sinon l'ivresse, du moins une exaltation réelle, sous l'influence de laquelle il perdait en quelque sorte le sain discernement et la conscience de ses actes.

C'est dans ces moments que Santenac lui parlait de l'affaire dont l'exécution approchait, et il profitait de la sourde fureur que cette boisson avait mise en lui pour l'engager davantage dans la voie où il le poussait.

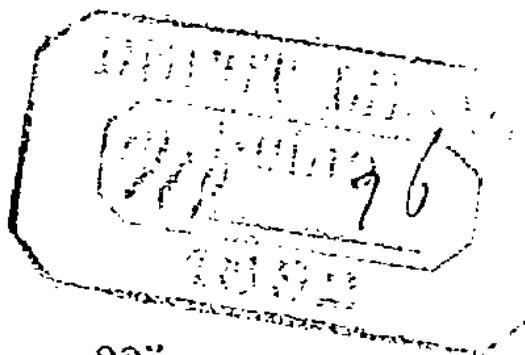
Le lendemain, Bianca revenait à la charge, lorsque les effets de cette ivresse étaient dissipés, et elle représentait à l'infortuné quel serait son bonheur, ainsi que celui de sa femme et de sa fille, quand ils seraient réunis tous les trois, quand leur avenir serait définitivement assuré par la possession de la fortune.

Qu'avait-il à espérer hors de cela?

Ce ne serait certes pas par son travail qu'il arriverait à subvenir seulement aux besoins de sa famille.

Lors même qu'il serait arrivé à être appointé au Ministère, ce qu'il gagnerait pourrait à peine suffire aux nécessités d'une existence pleine de privations.

Et puis, ne fallait-il pas envisager prudemment toutes les éventualités possibles? La maladie qui pouvait le frapper et le réduire de nouveau, avec les siens, à la plus affreuse misère! — La mort même qui pouvait l'atteindre subitement! — Et sans prévoir encore de si affreuses conjectures, la perte de son emploi que rien en somme n'assurait, qui était à la merci de circonstances imprévues, d'un caprice, d'une économie budgétaire, d'un simple changement de gouvernement! Est-ce que l'on ne parlait pas, dans la presse, de l'épuration du personnel administratif que les journaux ministériels eux-mêmes réclamaient depuis quelque temps à grands cris? Est-ce qu'il n'était pas sage de prévoir que, si cette mesure était prise, les pre-



D'Ormilley suivit Fléhard qui l'entraîna dans la partie du buffet la plus éloignée. (P. 232.)

miers frappés seraient justement ceux qui, comme Georges de Santenac et Gérard d'Ormilley, étaient désignés par leurs noms et pouvaient passer pour des réactionnaires?

Alors n'était-il pas sage d'assurer l'avenir en profitant de la première occasion qui se présenterait pour acquérir d'un coup une fortune qui mettrait d'Ormilley et les siens pour toujours à l'abri de toute éventualité désastreuse?

L'emprunt national dont on parlait depuis si longtemps, qui avait été ajourné à la suite d'une crise ministérielle, allait enfin avoir lieu.

C'est ce qu'attendait Santenac.

Tous ses renseignements étaient bien pris et il avait étudié la situation avec les documents les plus précis, puisés précisément dans le bureau du « Mouvement des Fonds » dont il faisait partie.

Il avait calculé tout ce qu'il avait à faire et il était maintenant absolument prêt à agir, — ou du moins à faire agir les complices qu'il s'était trouvés, car l'amant de Bianca était trop prudent et trop habile pour ne pas prendre toutes ses précautions et pour risquer de se compromettre en quoi que ce soit. — Lui, il se contentait de préparer le coup avec un art merveilleux, de dresser le plan le plus complet, et de faire ensuite agir ses auxiliaires dont le rôle de chacun était minutieusement tracé dans son esprit et qui auraient une fort belle part du résultat obtenu.

Depuis plus d'une semaine Bianca et son amant n'habitaient plus dans la maison de M^{me} Rabaste, rue Saint-Honoré, car ils ne voulaient pas avoir l'air de fréquenter d'Ormilly, ni de permettre d'établir une coïncidence entre son départ et celui qu'ils devaient effectuer presque aussitôt après lui.

Ils avaient dit à leur propriétaire que leur situation leur permettait maintenant de faire l'acquisition d'un petit mobilier et de se loger « dans leurs meubles », ce qui avait paru aussi sage que naturel.

Gérard demeurait seul chez M^{me} Rabaste et il venait chaque soir voir Santenac et Bianca qui avaient, en réalité, loué au mois un petit appartement dont le propriétaire était absent de Paris pour quelque temps, ce qui leur permettait d'échapper à toute investigation.

L'amant de Bianca s'était facilement procuré les renseignements les plus exacts sur l'important mouvement d'argent auquel cette opération financière donnerait lieu, et, après avoir attentivement étudié la situation, il avait fait un choix ; il avait jeté son dévolu sur les fonds qui, de Marseille, devaient être expédiés au Trésor.

Il savait, de la façon la plus circonstanciée, tout ce qui devait se passer, il connaissait tous les détails de cette opération que l'on entoure, en raison de l'importance des capitaux, des plus sérieuses garanties et des précautions les plus minutieuses.

Santenac n'attendait plus que de connaître les résultats de l'emprunt et de savoir l'époque exacte de la transmission des capitaux sur lesquels il avait jeté son dévolu.

En cela encore, le gentilhomme périgourdin avait judicieusement choisi son coup, car il savait bien que s'il était certain, après le vol, que

des agents seraient lancés à la poursuite de celui qui s'enfuirait avec l'argent du Trésor, on prendrait d'autre part toutes les mesures nécessaires pour que ce vol ne fût pas ébruité, dans la crainte qu'il ne jetât la panique parmi les souscripteurs de l'emprunt et qu'il ne servît de prétexte aux journaux de l'opposition pour attaquer le Ministère qui avait déjà à faire face à une situation assez embrouillée.

Santenac était attentif à tout ce qui se passait.

Plus assidu que jamais au travail de son bureau, sans que cependant ce zèle fut quelque peu démonstratif, il se tenait jour par jour, heure par heure, au courant des diverses phases de l'emprunt qui venait d'être annoncé.

Il combinait sans relâche, cherchant toujours à découvrir si quelque circonstance imprévue ne viendrait pas, au dernier moment, bouleverser de fond en comble le plan qu'il avait si laborieusement ourdi.

L'emprunt se présentait à merveille.

L'opinion publique y avait été admirablement préparée par les plus importants organes de la presse dont le chef du Cabinet disposait à son gré.

De toutes parts cette mesure financière était favorablement accueillie, car il s'agissait, on l'avait dit à la Chambre, et le discours ministériel avait été affiché dans toutes les communes, — de la réfection de notre armement, de forts nouveaux à construire, de dépenses patriotiques faites en vue de la défense nationale, que des points noirs surgis à l'horizon justifiaient complètement.

Il était certain que l'emprunt obtiendrait partout le plus grand succès, même à l'étranger qui a toujours confiance en l'inépuisable richesse de la France, et les gens experts assuraient qu'il serait couvert plusieurs fois.

Enfin, le jour de l'émission arriva et Santenac en connut aussitôt les résultats par les dépêches arrivées au Ministère des finances de tous les points du territoire, transmises aussitôt dans tous les bureaux.

A Marseille notamment, l'enthousiasme avait été considérable, comme dans tous les grands centres commerciaux ou financiers, et le jour même, à la Bourse, les nouveaux titres firent prime.

On sut bientôt, qu'en sus du premier versement fait au moment de l'émission en numéraire ou en titres de rentes convertis, il existait un excédent d'environ six millions provenant de libérations anticipées.

Cette somme, déposée dans les caves de la succursale de la Banque de France, rue Montgrand, devait être expédiée prochainement à Paris.

C'est ce que Santenac attendait.

Il savait comment le transport de ces six millions devait être effectué.

Les six millions, réalisés en billets de banque de mille francs, formaient un petit colis du poids de quelques kilos à peine.

Le Ministère enverrait à Marseille, au jour convenu, un employé du « Mouvement des Fonds », qui serait chargé d'accompagner les deux garçons de recette de la succursale de la Banque auxquels le précieux colis serait confié.

C'est à ce moment qu'il faudrait intervenir.

C'est aux mains de ces trois agents qu'il faudrait arracher ces six millions.

Santenac était prêt.

Le jour même de l'émission, il avait eu une dernière entrevue avec Montlaurier qui lui avait remis un petit paquet de dimensions exiguës, qu'il avait serré précieusement dans la poche intérieure de sa redingote, en lui disant :

— Je vous les garantis ; l'effet ne mettra pas plus d'une demi-heure à se produire, j'en ai fait l'expérience.

Puis, le médecin était parti.

Il avait pris le train à la gare d'Orléans et il avait convenu avec Santenac du lieu où ils se retrouveraient.

Flécharde était parti aussi, plusieurs jours avant son ami, et déjà il était à Marseille, attendant les nouvelles et les instructions que Santenac devait lui envoyer.

Au moment de son départ, Santenac lui avait remis le petit paquet mystérieux que Montlaurier lui avait donné, et les deux complices avaient causé longtemps ensemble, dans un fiacre qui les avait amenés lentement à la gare du boulevard Diderot.

Pour justifier son voyage, le clerc de M^e Dorlotin avait eu soin de se ménager l'excuse d'un procès qui l'appelait en province, et il eut l'habileté, avant de se rendre à Marseille, de s'arrêter à Nîmes où ce procès se plaidait, afin d'y faire acte de présence et d'établir ainsi un alibi.

Là, il s'était fait inscrire sous son nom à l'*Hôtel du Cheval blanc*, sur la place des Arènes, il y avait passé quarante-huit heures, il avait paru à l'audience et il avait demandé la remise à quinzaine de l'affaire qui l'intéressait.

Puis, il avait annoncé à son maître d'hôtel qu'il retournait à Paris pour se procurer des pièces indispensables et qu'il reviendrait pour le jour où l'affaire était fixée.

A Marseille, au lieu de descendre dans un hôtel où son nom aurait

été inscrit sur les registres exigés par l'administration et que consultent presque chaque jour les agents chargés de la police des hôtels et des garnis, Fléhard avait trouvé plus habile et plus simple de faire la connaissance, le jour même de son arrivée, d'une femme de mœurs légères, dont il était l'amant passager, et il logeait chez elle, à l'abri de toute investigation policière, connu en outre seulement sous le faux nom qu'il avait pris.

Enfin, Gérard avait obtenu un congé de quelques jours qu'il devait aller passer auprès de sa femme, sous le prétexte qu'elle était malade, et il avait écrit à Marthe et à Arlette pour leur annoncer cette bonne nouvelle.

Lorsque le moment décisif fut arrivé, la veille même du départ de l'employé du « Mouvement des Fonds » pour Marseille, Gérard fit ses préparatifs de départ, bien sommaires, car il ne devait emporter aucun bagage, soit pour ne pas être embarrassé en route, soit pour ne laisser aucune trace de son passage, aucune piste que l'on aurait pu suivre ensuite.

Depuis deux jours son congé était commencé ; Santenac l'avait voulu ainsi, autant pour que son absence ne coïncidât pas exactement avec le vol, que pour avoir d'Ormilly plus constamment auprès de lui et pour pouvoir achever sur lui son œuvre perverse.

En effet, pendant ces deux jours, il ne le quitta que pour le laisser aux mains de Bianca qui continuait son ouvrage.

Pendant ces deux jours, les deux misérables entretenaient l'infortuné dans un état de surexcitation voisin de l'ivresse, grâce à la liqueur qu'ils lui versaient presque sans relâche.

Dans cette situation d'esprit, le père d'Arlette, tout en conservant ses facultés intellectuelles, était presque entièrement dépossédé de son sang-froid.

Il était, entre les mains de l'habile coquin qui en avait fait son instrument, comme dépouillé de son libre-arbitre, passivement soumis à une destinée qui lui semblait s'être imposée à lui et être devenue inévitable.

Santenac n'avait que fort peu d'instructions à lui donner avant son départ.

C'est Fléhard qui était chargé de diriger d'Ormilly dès qu'il l'aurait rejoint, et qui avait un plan minutieusement tracé par la main experte de l'amant de Bianca.

Il s'agissait seulement de faire partir Gérard et de prévenir le clec de M^e Dorlotin qui attendait cette nouvelle à Marseille.

Santenac et Bianca le conduisirent tous les deux à la gare, où il

devait prendre le train rapide à sept heures quinze du soir, et ils dînèrent avec lui dans un restaurant voisin où ils lui firent faire un repas copieux, abondamment arrosé de vins capiteux traîtreusement mélangés.

Alors Gérard se trouva dans un état de prostration presque complète, et quand, après l'avoir installé dans un compartiment de première classe, le train partit, le gentilhomme périgourdin put dire avec certitude à sa maîtresse :

— Il ne tardera pas à s'endormir.

En effet, les premières trépidations du wagon suffirent pour déterminer chez le malheureux, que son état rendait facilement somnolent, un engourdissement complet et pour le plonger dans un profond sommeil.

CHAPITRE XXIV

SUR LE CHEMIN DU CRIME

— Est-ce que Fléchard a bien reçu sa dépêche? demanda l'Italienne tandis que les deux amants quittaient la gare de Lyon.

— C'est absolument certain, répondit Santenac. Fléchard est à Lyon depuis cet après-midi. Il y est arrivé à six heures trente par l'express et il attend en ce moment au bureau restant le télégramme que je dois lui envoyer pour lui annoncer le départ de d'Ormilly.

Entrons là, ajouta-t-il en montrant le bureau télégraphique du boulevard Diderot.

Santenac prit une des formules imprimées, destinées aux télégrammes, qui sont mises par l'Administration à la disposition du public et que l'on trouve sur les tablettes des bureaux de poste, au milieu des plumes, de la sciure éparse et des encriers entourés de nombreuses gouttes d'encre.

Il écrivit :

« THIBALD, *Bureau restant, Lyon.*

« Départ rapide t. 7, sept heures quinze. — w. 6,522 — 3 — Arrivera quatre heures neuf. — Poursuivez rapidement. — Nouvelles instructions vous parviendront Marseille.

« THIBALD. »

Il signa ce télégramme, ainsi que cela était convenu, du même nom

que Fléchard avait pris, afin de créer, en cas de recherches, une confusion, et mieux encore, d'éloigner tout soupçon en faisant croire que c'étaient deux frères qui correspondaient ainsi.

Fléchard, après avoir reçu le premier télégramme de Santenac, était parti de Marseille, et, se conformant exactement aux instructions qu'il avait reçues, il avait bien pris le train express à dix heures quarante-cinq du matin, afin d'être le soir à Lyon, à l'heure que Santenac avait dite.

Il s'était rendu dans un restaurant de la place Bellecour où il avait diné, n'ayant avec lui aucun bagage, car il n'avait emporté qu'une valise qu'il avait laissée à la consigne en passant à Valence où le train a quinze minutes d'arrêt.

Son temps bien calculé, il était arrivé au bureau restant du télégraphe central à huit heures et demie, presque aussitôt après la réception de la dépêche qui lui était destinée.

Il la lut, éprouva un sentiment intime de satisfaction en voyant que tout marchait à merveille, et pour passer le temps, sans avoir besoin d'aller à l'hôtel, — ayant du reste fort bien dormi pendant le trajet de Marseille à Lyon, — il se rendit dans un café-concert, et ensuite dans un bal où il resta jusqu'à trois heures et demie.

A l'arrivée du rapide de Paris, à quatre heures du matin, le clerc de M^e Dorlotin était sur le quai de la gare de Vaise, mêlé aux quelques voyageurs qui l'attendaient comme lui, et muni de son ticket à destination de Marseille.

Santenac, qui pensait à tout, avait prévu le cas où d'Ormilly, renonçant, à la suite de diverses réflexions, à la part qu'il devait prendre à l'affaire, ou attiré par la proximité du lieu dans lequel se trouvait sa femme et sa fille, aurait l'idée d'interrompre son voyage pour aller les rejoindre.

Cela ne pouvait arriver qu'à Lyon où il aurait pu prendre la ligne de Grenoble; c'était donc à ce moment seulement qu'il était nécessaire que quelqu'un veillât sur lui.

Fléchard eut rapidement trouvé le wagon 6,522, et le troisième compartiment dans lequel se trouvait d'Ormilly, d'après les indications du télégramme, et, avant même que le train fût complètement arrêté, devançant tous les autres voyageurs à la recherche de places disponibles, il avait sauté sur le marchepied, ouvert la portière et reconnu le mari de Marthe.

Le malheureux, à peine éveillé depuis quelques instants par le fracas du train roulant à l'entrée de la gare sur les plaques tournantes, était encore plongé dans un état de torpeur et d'hébétude dont l'arrivée inopinée de Fléchard ne le tira qu'à demi.

— Vous! fit-il avec une véritable stupeur, d'où sortez-vous donc?

— De Lyon, mon cher, répondit le clerc d'huissier, et je me dispose à faire route avec vous pour Marseille.

Puis, afin d'éviter toute conversation devant les autres voyageurs :

— Venez, ajouta-t-il, nous avons un quart d'heure devant nous, allons au buffet.

Les places marquées, d'Ormilly suivit Fléchard qui l'entraîna dans la partie du buffet la plus éloignée du comptoir, afin d'être le plus possible isolé des autres voyageurs, fort peu nombreux du reste à cette heure.

Quand on les eut servis :

— Pendant le voyage, dit Fléchard, ne causons que de choses banales, sans la moindre allusion, sans même un mot dit à haute voix sur notre voyage, ni sur quoi que ce soit.

— C'est entendu, répondit Gérard.

— Songez qu'il y va pour nous deux, et surtout pour vous, de l'avenir, de la fortune et qu'un rien pourrait tout compromettre. Donc, pas un mot.

A Marseille, nous nous concerterons, et vous verrez, grâce aux moyens dont je dispose, comme l'affaire sera facile.

Gérard ne répondait pas.

Il regardait son complice avec une sorte d'effarement produit autant par l'engourdissement de ses facultés que par les appréhensions éveillées plus vivement en lui à mesure qu'on approchait du moment décisif.

Fléchard demanda :

— Vous avez écrit à votre femme avant de partir de Paris?

— Oui, je lui ai annoncé que j'allais venir la rejoindre, répondit d'Ormilly.

— Quand vous attend-elle?

— Je lui ai dit que je la préviendrai, par dépêche, de mon arrivée.

— Vous ne lui avez rien dit de vos projets pour la suite?

— Rien.

— Elle croit que vous venez tout simplement passer quelques jours auprès d'elle et de votre fille?

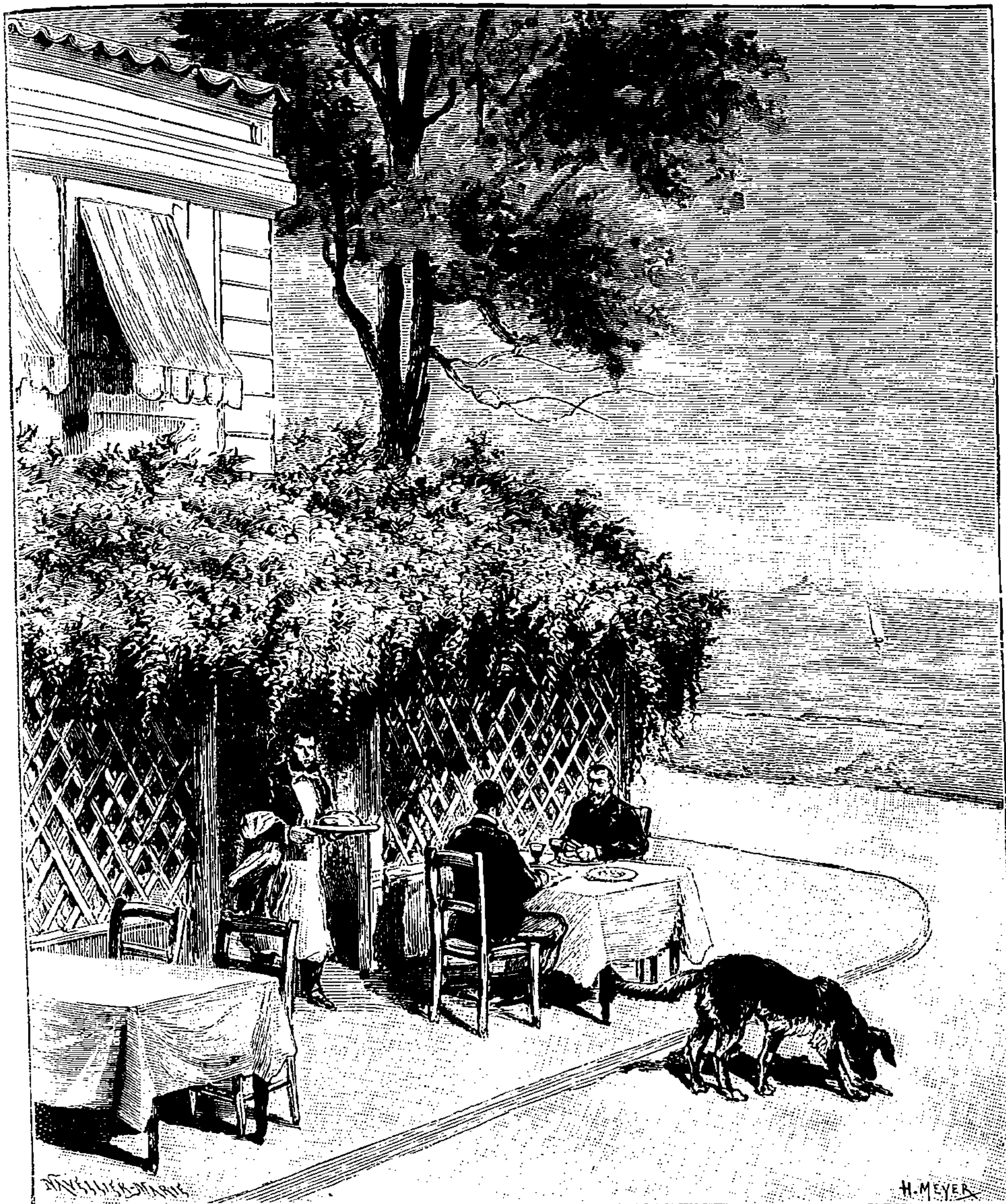
— Pas davantage.

— Le moment est proche, mon cher, où nous allons enfin sortir de cette misère qui nous étreint, où nous allons être heureux comme tant d'autres qui ont moins souffert et qui l'ont moins mérité que nous.

Le malheureux inconscient eut un soupir étouffé.

Un employé appela les voyageurs.

— Venez, dit Fléchard.



Le déjeuner, arrosé d'un excellent vin de Châteauneuf du Pape, fit passer deux bonnes heures. (P. 235.)

Et ils retournèrent à leur wagon.

Le train partit bientôt.

Alors, dès que le jour parut, dès que l'on commença à distinguer les paysages que l'on traversait, Fléchard, qui avait observé attentivement d'Ormilley, engagea plus activement la conversation.

Il essayait de le distraire des sombres préoccupations auxquelles il le voyait en proie, car il sentait bien qu'en passant aussi près de l'endroit

où se trouvait sa femme et sa fille, d'Ormilly songeait à elles, et il voulait l'empêcher d'y penser comme s'il avait peur que sa conscience ne se troublât en songeant à elles et que sa volonté ne faiblît au dernier moment.

Il lui parlait des différentes villes que l'on apercevait au loin des deux côtés de la voie, ou de celles dans lesquelles on passait sans s'arrêter.

Fléchard avait énormément voyagé et il connaissait en détail toutes les stations de la ligne.

Il avait un peu de cet esprit hâbleur des commis-voyageurs, une faconde intarissable, et le souvenir bourré d'anecdotes de toute sorte qu'il contait presque sans répit avec une verve brillante.

Gérard l'écoutait, souriant parfois, ne demandant pas mieux en réalité que de s'étourdir afin de ne pas songer aux événements qui se préparaient.

Quand, malgré lui, son esprit se reportait instinctivement vers ces deux êtres chéris qu'il aimait plus que la vie... plus que l'honneur même, dans l'effondrement de sa conscience, il se disait :

— C'est pour vous!... C'est pour que vous soyez heureuses!... Mais jamais vous ne saurez ce que j'ai fait, ni à quel point je vous ai aimées!...

Et aussitôt, Fléchard qui, en le voyant comprenait ses pensées, qui lisait en ses yeux, recommençait une histoire nouvelle pour le distraire, pour l'arracher à ses pénibles méditations.

Déjà on était arrivé à Avignon, et dans deux heures environ on devait être rendu à Marseille.

Après Tarascon le train traversa la plaine de la Crau, puis on aperçut le pittoresque étang de Berre enclavé dans les hautes collines que commandent Saint-Chamas et Miramos, plus loin on vit les nappes blanches des Salins, de Vitrolles et de Rognac, et enfin, à la sortie du long tunnel de la Nerthe on découvrit la mer étendant sa nappe bleue sous les falaises de l'Estaque et de la Madraque jusqu'à l'horizon infini que coupaient les taches grises des îles du Frioul et du château d'If, et que limitait d'autre part la colline aride qui porte le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde, cher aux marins.

Le rapide parcourait la coquette banlieue marseillaise, pleine de villas, de maisons coquettes et de cabanons aux toitures de tuiles rouges et aux volets verts, entourées de pinèdes et parsemées de postes et d'« agachons » inventés par le flegme méridional pour satisfaire des goûts cynégétiques qui ne s'accommodent guère des battues fatigantes à la poursuite du gibier, d'ailleurs assez rare en cette région.

A Marseille, Fléchard et d'Ormilly eurent soin de ne pas passer

ensemble devant les employés qui recevaient les billets à la sortie de la gare, et devant les préposés d'octrois épiaut les paquets suspects.

Ils se rejoignirent dehors, dans le jardin qui descend vers le boulevard de la Liberté.

— Prenons un fiacre, dit le clerc d'huissier, et courons au télégraphe.

Une longue file de voitures attendait les voyageurs et Fléchard eut promptement fait choix d'un coupé dans lequel il fit monter d'Ormilley et où il s'installa à son tour en disant au cocher :

— Au bureau de télégraphe de la Bourse.

Il attendait les instructions annoncées par Santenac et il savait qu'elles devaient arriver dans la matinée.

L'amant de Bianca devait, en effet, lui télégraphier le matin même, dès qu'il connaîtrait le départ de l'employé mandé à Marseille par le service du « Mouvement des Fonds » pour escorter les six millions envoyés par la succursale de la Banque de France.

Entre eux, Fléchard et Santenac avaient convenu de certaines expressions, de certains termes qui composaient un langage de convention dont le sens ne pouvait être compris par ceux qui transmettraient ce télégramme.

Mais aucune dépêche n'était encore arrivée au nom de Bruno qui était celui que Fléchard avait pris pour cette circonstance, car, selon les instructions prudentes de Santenac, il changeait de nom pour chaque opération nouvelle, ce qui, évidemment, ne permettait pas de suivre facilement sa trace, dans le cas absolument improbable où l'on trouverait une piste lorsqu'on rechercherait les auteurs du vol.

Alors le clerc d'huissier entraîna d'Ormilley pour déjeuner dans un restaurant du bord de la mer, chez Julien, le fameux préparateur de bouillabaisse de la Madraque, dont l'établissement, en cette saison, était tout à fait vide.

Sous le prétexte que le soleil qui brillait d'un trop vif éclat lui fatiguait la vue, Fléchard avait adopté, depuis son arrivée à Marseille, un lorgnon « conserve », aux verres fumés, presque noirs, qui dissimulaient complètement ses yeux. — C'était encore une précaution prise pour qu'on ne puisse plus tard se rappeler le visage de celui que l'on aurait vu en compagnie de d'Ormilley.

Le déjeuner, arrosé d'un excellent vin de Châteauneuf du Pape, fit passer deux bonnes heures, et Gérard eut à peine le temps de s'en apercevoir. Ensuite, on revint au télégraphe.

La dépêche de Santenac était arrivée.

Elle était ainsi libellée :

BRUNO, ARMATEUR, TÉLÉGRAPHE RESTANT, MARSEILLE

Échantillons expédiés ce soir sous nos 4367 . 548 . 695 . 19 . 227 . 1146 . 795 . 0619. devront faire retour pour Bourse 10, 6/30, valeur comptant, télégraphiez K. 246 si affrètement complet, si nouveau nolisement nécessaire le trouverez exactement sur K. 228.

SMITHSON AND C^o.

Fléhard prit le papier bleu de l'Administration des Télégraphes, y jeta un rapide coup d'œil et ne le lut que lorsqu'il fut dehors, dans une des petites rues qui, de la Bourse, vont au cours Belsunce et dans lesquelles on ne rencontre pas de nombreux passants.

Gérard regardait ce grimoire avec une curiosité mêlée d'une invincible inquiétude.

Il comprenait bien que cette dépêche, attendue depuis le matin, contenait les dernières instructions, l'avis sans doute que le moment décisif était arrivé, mais il ne pouvait pas en comprendre le sens.

Il attendait que Fléhard lui expliquât ce qu'elle contenait, car il était en quelque sorte impatient maintenant que tout fût terminé, comme celui que menace une inévitable catastrophe à laquelle il s'est enfin résigné et qui finit par en désirer fiévreusement l'échéance afin de pouvoir l'oublier au plus vite.

Fléhard avait traduit presque instantanément le télégramme de Santenac, et pour cela il avait consulté rapidement d'abord une carte couverte de chiffres et de mots écrits fins et serrés, qu'il trouva dans son portefeuille, puis un indicateur de poche.

Les « échantillons » signifiaient « l'employé du Ministère », et son départ se trouvait ainsi annoncé ; — les numéros donnaient son nom, son signalement et son âge pour qu'il puisse être facilement reconnu ; ils signifiaient : *Béranger, grand, brun, chauve, lunettes, pardessus marron, 46 ans, valise toile, serviette maroquin*, ainsi que cela résultait de la clef combinée entre les deux complices ; — son retour était annoncé par le *train 10* que représentait les mots « Bourse 10 », partant de Marseille à 6 heures 30 du soir ; — « valeur comptant » signifiait que ce Béranger ne passerait pas la nuit à Marseille et que ce serait par conséquent *le jour même* de son arrivée qu'il reprendrait le train pour revenir à Paris ; — « Télégraphiez K. 246 si affrètement complet » voulait dire : Venez à *Valence* (qui est au 246^e kilomètre), *dès que l'affaire sera faite* ; — et enfin la fin du télégramme indiquait que Montlaurier serait à Livron (au 228^e kilomètre de la ligne), d'où l'on pourrait l'appeler si c'était nécessaire.

Impatient, d'Ormilly demanda :

— Alors... que dit-on ?

— C'est pour demain soir, se contenta de répondre le clerc d'huissier.

Le malheureux eut un soupir de soulagement, tant il lui tardait d'être sorti de cette crise qui l'énervait maintenant.

Fléchard avait déjà combiné ce que l'on ferait en attendant le moment définitif.

Il ne voulait à aucun prix laisser d'Ormilly passer la nuit à Marseille, dans la crainte qu'il puisse y être remarqué.

— Où allons-nous maintenant ? questionna Gérard en voyant qu'après avoir enfermé le télégramme dans sa poche il hâtait le pas.

— A la gare, répondit Fléchard.

— Nous repartons ?

— Oui.

— Pour ?

— Pour Aix où nous passerons la nuit.

D'Ormilly ne répondit rien. Il subissait passivement l'ascendant de ce complice qui lui avait été donné, obéissant machinalement à ses ordres, comme inconscient, suggestionné, entraîné par la marche d'événements contre lesquels il ne pouvait plus lutter.

CHAPITRE XXV

LE DERNIER PAS

Le court trajet de Marseille à Aix, d'une durée d'une heure à peine, fut presque silencieux.

Arrivé à destination, Fléchard conduisit son compagnon dans un restaurant du Cours, où ils dînèrent tous deux, au milieu de la gaieté bruyante des étudiants qui occupaient à peu près toutes les tables, et où ils demeurèrent le plus tard possible.

En sortant de là, l'infortuné d'Ormilly était à peu près ivre, car son estomac contracté n'avait pu prendre qu'avec peine quelques aliments, et il avait cherché à éteindre la soif ardente qui le brûlait.

Il était morne. Sur son visage tiré et poli, brillaient étrangement les lueurs de ses prunelles semblables à celles d'un fou.

Fléchard l'emmena dans un café où l'on devait passer le reste de la soirée, afin d'aller le plus tard possible à l'hôtel où l'on coucherait.

De cette façon, lorsqu'ils se présentèrent à l'hôtel de la Mule Noire, un peu avant minuit, où les conduisit l'omnibus de cet établissement qu'ils prirent à la gare au moment de l'arrivée d'un train, l'ami de Santenac put dire très vraisemblablement au garçon qui le reçut ainsi que d'Ormilly :

— Donnez-nous deux chambres communiquant ensemble. Nous avons laissé nos bagages à la gare parce que nous repartons demain par un des premiers trains. Vous nous éveillerez à sept heures.

De la sorte, on négligea la formalité de l'inscription du nom sur le registre de police et on n'adressa aucune question à ces voyageurs qui devaient passer si peu de temps à l'hôtel.

Fléchard paya le prix des deux chambres d'avance et donna un généreux pourboire au garçon.

A peine couché, Gérard, épuisé de fatigue et de lassitude morale, s'endormit d'un profond sommeil qu'un affreux cauchemar agita sans parvenir à l'interrompre.

Le lendemain, le clerc d'huissier fut éveillé et debout bien avant l'heure qu'il avait dite; il appela d'Ormilly qui dormait encore et qui se leva en sursaut, en proie à une visible épouvante, sous l'influence de ses rêves horribles encore présents à son esprit; mais le malheureux reprit bien vite possession de lui-même.

On retourna à Marseille, où l'on arriva quelques instants avant le train qui amenait l'employé du Ministère signalé par le télégramme de Santenac.

Placés parmi les nombreuses personnes rangées dans la salle d'attente, des deux côtés de la porte de sortie des voyageurs, perdus au milieu de cette foule, Fléchard et d'Ormilly attendirent, et bientôt le clerc d'huissier reconnut d'une manière certaine l'employé du Ministère des finances que Santenac lui avait désigné sous le nom de Béranger.

Il le montra à Gérard.

— Est-ce que vous le connaissez? demanda-t-il en même temps.

— Non, répondit-il, je ne le connais pas.

— Cela vaut mieux, pensa Fléchard.

Et il entraîna le mari de Marthe.

Dans l'après-midi, le complice de Santenac laissa d'Ormilly dans un établissement voisin de la gare où il devait venir le prendre à l'heure du départ, et il alla rôder dans les environs de la succursale de la Banque de France.

Fléchard se promena dans la rue Montgrand jusqu'à ce qu'il eût vu l'envoyé du Ministère dont il voulait surveiller la conduite, afin d'être bien

sûr qu'il n'y aurait aucun changement au programme annoncé par la dépêche mystérieuse de Santenac.

Quand il fut certain que c'était bien le soir même que les six millions devaient être envoyés, il se rendit au bureau central de poste de la rue Grignon et envoya à un petit clerc de l'étude de M^e Dorlotin un laconique télégramme disant :

« Envoie dépêche immédiatement. »

Avant son départ de Paris, Fléchard avait pris toutes ses précautions pour se créer un alibi indiscutable au cas, — absolument improbable, — où il aurait besoin d'en justifier.

Pour cela, il avait eu soin non seulement de faire fixer à cette époque le procès qui l'avait appelé à Nîmes, mais encore, pour établir son absence, il avait préparé une dépêche que le saute-ruisseau de l'étude de l'huissier de la rue d'Arcole devait envoyer à Nîmes dès qu'il en recevrait l'ordre.

Ce télégramme, adressé à l'avoué chargé des intérêts de Fléchard, était ainsi conçu :

« Ai réuni tous documents nécessaires; serai de retour à Nîmes dans deux ou trois jours au plus. »

Ainsi, il serait établi quasi-officiellement, par l'envoi de ce télégramme écrit de sa main et daté dans le bureau expéditeur, que le clerc d'huissier était bien ce jour-là présent à Paris.

Cela fait, il alla rejoindre Gérard et, avec lui, il se rendit au buffet de la gare, d'où l'on pourrait aisément, soit sur le jardin de l'arrivée, soit sur le quai, voir tout ce qui se passerait.

Fléchard dina de fort bon appétit, tandis que le malheureux d'Ormilly, en proie à de torturantes appréhensions, l'âme bourrelée de sinistres inquiétudes, toucha à peine aux aliments que son compagnon lui présentait.

Il se sentait l'estomac serré, la gorge contractée, le gosier brûlant, dévoré par une soif ardente, et il ne pouvait que boire, malgré les exhortations pressantes du clerc d'huissier qui lui disait :

— Allons, diable! ce n'est pas le moment de vous laisser aller. Il faut prendre des forces, car en vous voyant avec cette mine-là, M^{me} d'Ormilly croira que vous êtes malade.

— Non, c'est impossible... Je n'ai pas faim, répondit Gérard qui essaya encore de manger.

— Vous avez l'air abattu, mon cher, reprit Fléchard. Il faut être gai au contraire.

Et tout bas, se penchant vers lui, il ajouta :

— Songez donc que demain votre avenir sera définitivement assuré...

— Demain!...

— Mais oui, demain!... Votre fille sera, pour toute sa vie, à l'abri de la misère!... et votre femme que vous pouvez à peine parvenir à faire soigner... Cela devrait vous donner du courage et de l'entrain...

Mais le malheureux, malgré ses efforts, demeurait morne, prostré, le regard vide, le front bas.

Pendant qu'on prenait le café, il demanda :

— Alors, nous partons ce soir.

— Oui, par le rapide, répondit Fléchard, à six heures vingt.

Puis, un moment après, il ajouta :

— Tenez, tandis que votre café se refroidit, allez au guichet, dans la salle des Pas-Perdus, prendre votre ticket; un billet de première classe pour Lyon.

— Pour Lyon! fit d'Ormilly étonné.

— Oui, pour Lyon, répondit le complice de Santenac sur un ton qui ne faisait pas espérer d'autre explication.

Et il lui remit un billet de cinquante francs.

Gérard se leva et sortit.

Alors, dès qu'il fut seul, Fléchard regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne faisait attention à lui.

Il était seul, car il avait eu soin de se placer à une table qu'une colonne séparait des autres.

Le clerc de M^e Dorlotin tira de la poche de son gilet un minuscule flacon de verre bleu bouché à l'émeri et, rapidement, il en versa le contenu dans la tasse de café de d'Ormilly.

Puis il fit disparaître la fiole.

Il sortit de son pardessus un porte-cigares et l'ouvrit.

A l'intérieur, il y avait trois cigares superbes, d'une belle couleur blonde, de l'apparence de londrès exquis. Mais Fléchard se contenta de cet examen et il referma l'étui qu'il replaça dans sa poche.

D'Ormilly revenait.

— Vous avez votre billet? demanda-t-il.

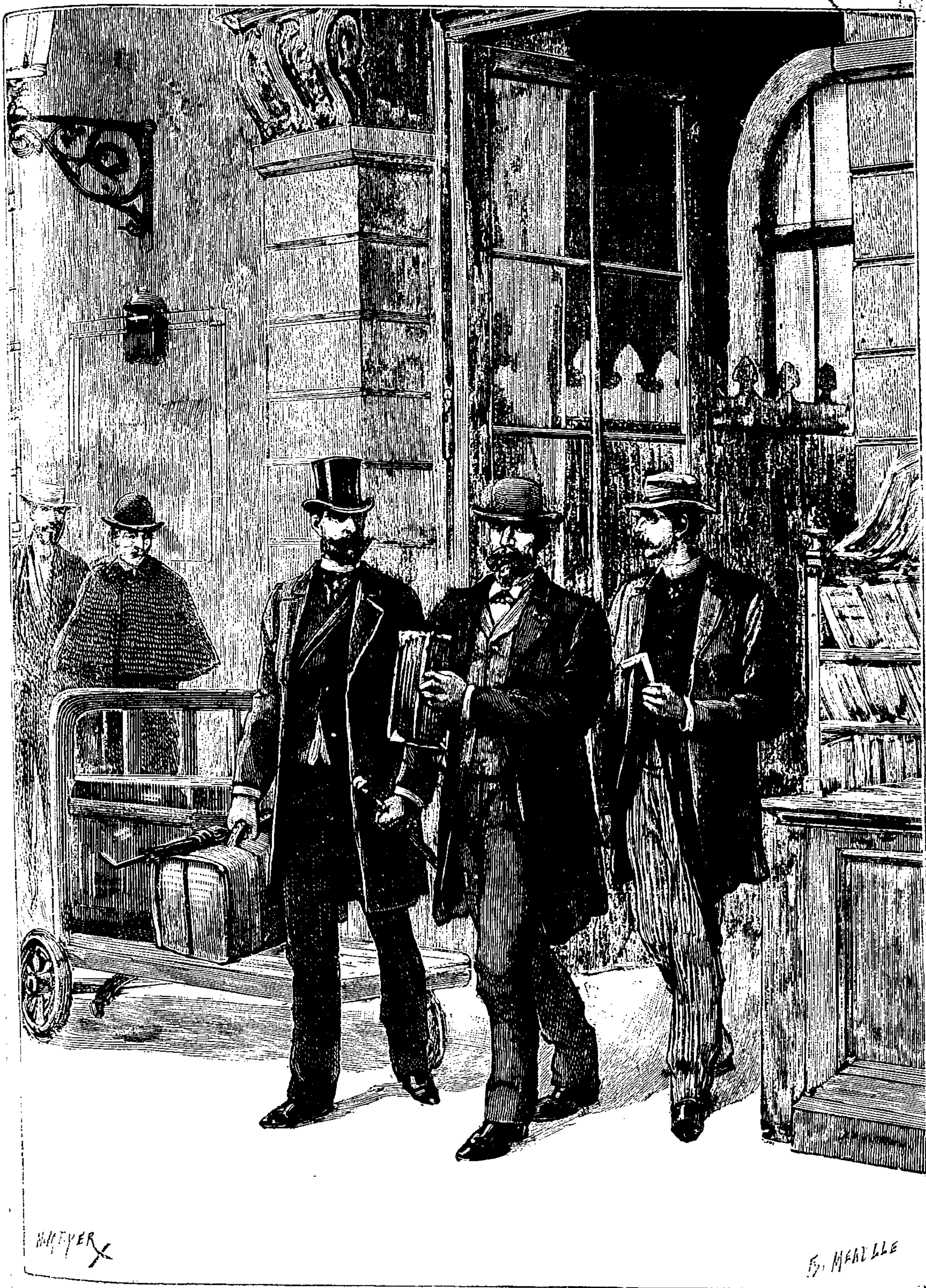
— Le voici, répondit Gérard.

Fléchard consulta l'horloge qui était dans la salle et dit :

— On ne va pas tarder à former le train. Buvons notre café et allons sur le quai pour choisir nos places dès qu'il sera temps.

Gérard but sans ressentir le moindre goût qui puisse lui faire comprendre qu'une liqueur avait été mélangée à son café.

Mais quand il eut fini, après avoir vidé le petit verre de fine champagne que Fléchard lui versa, il sentit en lui une chaleur vive dont les



L'un d'eux avait sous le bras une petite valise. (P. 243.)

bouffées lui montaient à la tête, semblables à celles de l'ivresse, produisant en lui une excitation dont il ne se rendait même pas compte.

Fléchard paya la dépense et dit :

— Venez, c'est le moment.

Ils sortirent du buffet par la porte qui communique avec le quai.

En effet, le train qui vient de Vintimille et de Nice était arrivé en gare, où il avait près d'une heure à attendre; des hommes d'équipe roulaient, pour les ajouter, deux wagons et un fourgon qui avaient été préparés à l'extrémité de la voie, sous le hall.

Deux de ces wagons étaient munis de coupés et de fauteuils-lits.

Le clerc de M^e Dorlotin suivait attentivement tout ce que l'on faisait, comme s'il s'intéressait particulièrement à la manœuvre des wagons et à la formation du train.

Personne, du reste, ne faisait attention à lui, perdu au milieu des nombreuses personnes qui allaient et venaient sur les quais encombrés.

Gérard le suivait de loin et son esprit, agité par de vives angoisses, essayait vainement de pressentir ses intentions.

Le malheureux sentait bien en vérité que le moment décisif était arrivé et que l'on était près d'événements qu'il appréhendait sans les connaître; mais il n'avait jamais osé interroger son compagnon de voyage.

Il le suivait, il lui obéissait docilement, passivement, cherchant à peine à comprendre, tant il redoutait ce qui allait arriver.

Enfin Fléchard vit arriver l'employé du Ministère, qu'accompagnaient deux garçons de recettes de la succursale de la Banque de France. Il les avait vus dans l'après-midi, à la rue Montgrand, et il les reconnut, bien qu'ils ne portassent plus alors leur uniforme bleu.

L'un d'eux avait sous le bras une petite valise, solidement construite, fermée par une double serrure, garnie de ferrures et munie de solides courroies.

C'est là-dedans que se trouvaient les six millions en billets de banque envoyés à Paris.

Dans les yeux de Fléchard s'allumèrent aussitôt de fauves éclats.

Six millions!... une fortune colossale!

Dans quelques heures, pensait-il, ces six millions seraient à lui... oui, à lui!... car qui sait?

De loin il guettait le précieux colis, dont ses regards ne pouvaient se détacher, comme un fauve guette la victime qu'il s'est choisie, attendant l'heure propice pour fondre sur elle et la dévorer.

Il vit le délégué du Ministère des finances s'approcher d'un sous-chef de gare coiffé d'une casquette blanche et lui parler.

Il vit celui-ci appeler le chef de train et accompagner avec lui les trois hommes jusqu'à un compartiment de coupé fermé à clef et dont la portière portait la plaque *réserve*.

Il vit les trois gardiens du trésor s'installer dans ce compartiment, et prendre leurs dispositions pour le voyage.

Alors, Fléchard, à son tour, s'adressa au chef de train, ayant fait signe à d'Ormilly de le suivre.

Il lui demanda :

— Avez-vous un coupé libre ?

Il montrait ses deux tickets de première classe.

L'employé consulta sa feuille de service et répondit :

— Je n'ai qu'un fauteuil-lit.

— Où ? demanda Fléchard.

— Tenez, le voici, dit le chef de train en montrant un compartiment qui était justement situé en face du coupé qu'occupaient les employés de la Banque et l'homme du Ministère.

Je le prends, dit le clerc d'huissier.

Il remit ses tickets, et le chef de train calcula le supplément qu'il y avait à verser.

Vous allez à Lyon, dit-il en regardant les billets ; cela fait vingt-huit francs quatre-vingt-dix, et deux sous de timbre, trente francs.

Fléchard paya.

On lui remit un bulletin en échange des deux tickets, et il monta dans le wagon avec d'Ormilly.

L'envoyé du Ministère avait invité les deux employés de la Banque à aller prendre quelque chose avec lui au buffet, et ils étaient partis tous les trois, ayant soigneusement fermé la portière de leur coupé.

Celui à qui la précieuse valise était plus spécialement confiée, — un robuste gaillard dont la boutonnière portait le ruban jaune à liserés verts de la médaille militaire, — l'emporta avec lui, et les deux autres, en marchant et ensuite au buffet, se placèrent à sa droite et à sa gauche.

Il garda la valise sur ses genoux pendant qu'ils vidèrent la bouteille de porter qu'on leur servit, la main toujours sur la poignée.

En les voyant sortir, Fléchard avait éprouvé une vive satisfaction qui se peignit aussitôt sur ses traits et qui anima ses regards.

On aurait dit qu'il venait de trouver la solution d'une difficulté qui l'embarrassait ou d'un problème qu'il avait longtemps cherché à résoudre.

— Restez là, dit-il aussitôt à d'Ormilly, que tout ce qu'il faisait intriguait.

Et il quitta rapidement le wagon.

Il courut à la bibliothèque de la gare placée au-dessous de l'horloge, acheta un journal et revint vers le train.

Mais, en revenant, l'habile gredin qui paraissait absorbé dans la lecture des premières lignes du journal, feignit de se tromper et il se dirigea vers le coupé destiné aux employés du Trésor.

Il ouvrit la portière, monta sur le marchepied, et aussitôt, comme un homme étourdi qui reconnaît l'erreur qu'il commet :

— Je me trompe, fit-il en refermant la portière.

Et il revint à son compartiment de fauteuils-lits où d'Ormilly l'attendait.

Cette méprise voulue avait permis à Fléhard de laisser tomber dans le coupé l'étui à cigares qu'il avait examiné quelques instants auparavant.

Bientôt les employés de la gare appelèrent les voyageurs et les gardiens des six millions revinrent avec leur valise.

On ferma aussitôt les portières, le chef de gare donna le signal, un coup de sifflet retentit et le train s'ébranla.

Fléhard, à travers les vitres de son compartiment, qui faisaient vis-à-vis à celles du coupé de ses voisins, ne les perdait pas de vue un seul instant.

Attentif à tout ce qu'ils faisaient, il cherchait aussi, par l'expression de leurs physionomies et par les mouvements de leurs lèvres, à deviner ce qu'ils disaient.

Ils ne s'étaient pas encore aperçus de la présence du porte-cigares, car le clerc d'huissier n'avait vu aucun d'eux se baisser pour le ramasser.

Ce ne fut que dehors, lorsque le train fut sorti de la gare et que la clarté extérieure, — car, en cette saison, il faisait encore jour à cette heure, — vint se joindre à la lueur de la lampe du wagon, que l'envoyé du Ministère découvrit le porte-cigares.

— Tiens, fit-il.

Il le ramassa.

— Un porte-cigares ! dit l'un des garçons de la banque.

— Les hommes d'équipe visitent joliment bien les wagons, fit ironiquement celui qui gardait la valise et qui l'avait placée à côté de lui sur la banquette, la main serrée autour de la poignée ; ç'aurait aussi bien pu être un portefeuille plein de valeurs.

— C'est vrai, dit Béranger en ouvrant le porte-cigares ; de superbes londrès !

— Eh bien ! offrez-en un.

— Après tout, pourquoi pas ?

— Oh ! ma foi, celui qui a perdu ça en a bien les moyens, allez.

— Du reste, dit le décoré, en le remettant au chef de gare de la première station, ou à Paris, on lui dira qu'on a fumé les cigares ; la commission vaut bien cela. Il y en a justement un pour chacun.

Fléhard avait tout vu.

Les stores étaient baissés comme s'il se disposait à dormir, mais par un interstice il pouvait tout voir.

Ses petits yeux laissaient éclater la satisfaction qui l'animait.

Tout réussissait à merveille, et le misérable se félicitait intérieurement de sa chance.

Puis, il regardait son Indicateur, il consultait l'horaire, il étudiait et regardait en même temps sur une petite carte quelques notes manuscrites qu'il avait prises sur les indications de Santenac.

Le train roulait, filant à grande vitesse, dépassant les petites stations de la banlieue, franchissant les deux tunnels qui la terminent et s'engageant ensuite dans la plaine de la Crau.

— Encore une heure et demie, pensa Fléhard.

Et ayant jeté un coup d'œil sur son malheureux compagnon qui, adossé dans le fauteuil voisin du sien, semblait plongé dans un état d'hébétude, semblable à celui de l'ivresse, il se dit :

— Allons, il est temps de lui faire sa leçon.

CHAPITRE XXVI

EN TRAIN RAPIDE

Après avoir envoyé à Marseille la dépêche mystérieuse que Fléhard avait lue, Santenac dit à Bianca :

— Maintenant, en route !

Du télégraphe, ils étaient revenus chez eux et s'étant habillés ils avaient annoncé à la concierge de la nouvelle maison dans laquelle ils habitaient qu'ils allaient s'absenter quelques jours pour aller chercher une maison de campagne à quelques lieues de Paris où ils passeraient l'été.

— Nous partirons demain matin de très bonne heure, dit le gentil-

homme périgourdin et comme vous serez sans doute encore couchée, nous mettrons sous le paillason de votre loge la clef de notre appartement pour que vous puissiez un peu donner de l'air pendant notre absence.

La concierge, toujours heureuse de faire tout ce qui pouvait lui valoir quelque gratification, promit de s'en occuper consciencieusement.

Santenac avait combiné ainsi son départ afin d'être sûr de pouvoir partir sans être vu, car, en réalité, il ne devait prendre avec Bianca que le train de onze heures quinze.

Éveillé dès quatre heures du matin, l'Italienne et son amant firent leurs préparatifs.

Santenac ajouta à son visage des favoris mêlés de poils blancs qui, avec des lunettes à verres foncés modifièrent complètement son expression.

Il était méconnaissable.

Sur son pardessus, il passa une petite sacoche en bandoulière, et mit sur sa tête un chapeau de feutre mou.

Une valise et une couverture roulée dans ses courroies étaient déjà préparées sur une chaise auprès de la porte.

La transformation de Bianca fut encore plus complète.

L'Italienne, mince et d'assez petite taille, avait revêtu un uniforme de collégien qui l'habillait dans la perfection.

Il était impossible de reconnaître le travestissement.

Les deux amants partirent à l'heure où personne encore n'était levé dans la maison et un fiacre de nuit qu'ils trouvèrent seul à la station voisine, les transporta à la gare.

Sans s'embarrasser de bagages qui pouvaient devenir gênants, Santenac n'avait pris que la valise et la couverture de voyage dont nous avons parlé ; il avait eu soin en outre de se munir d'un revolver qu'il avait placé dans la poche de sûreté de son pantalon, précaution qu'il jugeait indispensable.

Il ne se faisait aucun souci sur le compte de Fléchard, dont il connaissait l'intelligence et l'habileté ; mais il se préoccupait de Gérard d'Ormilly dont il redoutait la faiblesse et la pusillanimité qui pourraient, au dernier moment, compromettre l'opération.

Ses préoccupations prenaient même la forme d'assez vives inquiétudes et le mettaient en proie à une impatience facile à comprendre.

Ainsi qu'il l'avait télégraphié à Fléchard, Santenac et Bianca arrivèrent à Valence

A la gare, ils trouvèrent l'omnibus de l'hôtel du Louvre et de la Poste qu'ils prirent, absolument au hasard, n'ayant que fort peu de temps à passer dans cette ville.

A l'hôtel, Santenac se fit inscrire sous le nom de M. Ramier, voyageant avec son fils, et dès le lendemain matin il se rendit à la poste restante pour retirer la lettre que Fléchard lui avait écrite.

Dans cette lettre se trouvait le bulletin de la valise laissée à la consigne par le clerc d'huissier, et Santenac retira ce colis qu'il joignit à ses légers bagages.

Puis, dans la soirée, il revint à la gare attendre Montlaurier qui devait arriver.

Le médecin avait quitté Paris plusieurs jours avant Santenac et Bianca par un train partant de la gare d'Orléans ; ainsi toutes les précautions les plus minutieuses étaient prises pour qu'aucune relation ne paraisse avoir existé entre les misérables qui avaient poussé l'infortuné d'Ormilly dans la voie du crime.

Montlaurier s'était rendu directement à Bourges où il était resté deux jours, et il était reparti annonçant à l'hôtel où il se trouvait qu'il retournait à Paris, tandis qu'il prit le train pour Nevers où il rejoignit le réseau du P.-L.-M. et se rendit directement à Livron.

Là, il descendit à l'hôtel de la Balance où il se fit inscrire sous le nom de Blancard, venant de Mâcon, et il attendit une lettre de Santenac qui l'informerait du jour exact de l'affaire et lui donnerait des instructions.

Aussitôt cette lettre reçue, Montlaurier vint à Valence rejoindre son complice et il ne l'aurait certainement pas reconnu si, à la sortie de la salle d'attente de la gare, Santenac ne lui eût tapé sur l'épaule pour attirer son attention.

Absolument maître de lui, il dissimula complètement la vive surprise qui s'empara de lui à la vue de Bianca et de son amant si parfaitement travestis, et il leur serra la main avec l'effusion la plus naturelle, comme à des amis que l'on n'a pas vus depuis longtemps et que l'on retrouve avec plaisir.

Alors, après avoir dîné ensemble dans un restaurant, les trois complices se promenèrent aux environs de la ville pour se concerter sur les dernières dispositions à prendre.

Santenac mit Montlaurier au courant de tout ce qui s'était passé et lui apprit que les employés du Trésor étaient partis de Marseille par le train de six heures vingt, emportant les six millions envoyés au Ministère des finances, et que Fléchard et d'Ormilly avaient pris le même train qu'eux.

Puis, ils s'entendirent sur ce qu'ils avaient à faire dans la soirée, afin de rejoindre Fléchard et d'Ormilly, et enfin ils se séparèrent.



Il avait suivi attentivement tout ce qui se passait dans le coupé. (P. 250.)

Dans le compartiment de fauteuils-lit où ils se trouvait, le clerc de M. Dorlotin s'entretenait avec d'Ormilly, ou, pour mieux dire, il causait à peu près seul avec le père d'Arlette, car Gérard était toujours plongé dans cet état de torpeur et d'hébétude confinant à l'ivresse où l'avait mis le breuvage que son compagnon lui avait administré.

Aussitôt après le coucher du soleil, le jour avait rapidement baissé et la nuit n'avait pas tardé à devenir sombre.

Sous une épaisse voûte de nuages qui s'étaient amoncelés tout d'un coup, — comme il arrive fréquemment dans le Midi, même après les plus belles journées, — l'obscurité était devenue compacte.

Le train rapide roulait avec fracas, à une allure de soixante kilomètres à l'heure, en une trépidation incessante qui faisait osciller les wagons sur les ressorts de leurs essieux.

La température, assez chaude pendant la journée, grâce au brillant éclat du soleil, s'était considérablement refroidie, et une petite bise piquante sifflait au dehors et soufflait une acerbe froidure.

Fléchard, se remémorant exactement les instructions précises de Santenac, avait combiné minutieusement tout ce qu'il avait à faire et tout ce que d'Ormilly devait exécuter sur ses ordres lorsque le moment serait venu.

Il avait suivi attentivement tout ce qui se passait dans le coupé où se trouvaient les employés du Trésor, et il distinguait très nettement ces trois hommes à la lueur de la lanterne que l'obscurité extérieure faisait paraître plus claire.

Il les avait vus fumer les cigares trouvés dans l'étui qu'ils avaient ramassé sur le tapis de leur compartiment et qu'ils avaient cru perdu par quelque voyageur qui les y avait précédés.

Il les avait vus causer en fumant, puis, à des bâillements significatifs le gredin avait compris qu'ils ne tarderaient pas à s'endormir.

Ce fut d'abord l'un des deux employés de la succursale de la Banque, assis au milieu de la banquette, auprès de son collègue qui occupait l'angle du wagon et dont il n'était séparé que par la précieuse valise sur laquelle la main de l'employé décoré reposait sans cesse ; il chercha un instant à lutter contre la tendance au sommeil qui l'envahissait, mais le roulement du train, le bruit monotone de la traction, la trépidation même de la voiture finirent par l'emporter et il céda enfin.

L'envoyé du Ministère des finances éprouvait également le besoin de dormir et il sentait ses forces qui s'engourdissaient.

Il n'essaya pas de résister au sommeil et au contraire il s'installa le plus commodément possible dans son coin, après avoir annoncé son intention à celui qui gardait la valise, et après avoir tiré le petit store bleu qui masqua la lanterne et plongea l'intérieur du coupé dans une obscurité presque complète.

Alors, il s'enveloppa les jambes dans une chaude couverture de voyage, il remplaça son chapeau par une calotte de drap, releva le col de son pardessus, et, enfoncé dans le capitonnage du coupé, il ferma les yeux à son tour et ne tarda pas à s'endormir profondément.

L'employé décoré, celui qui gardait la valise, veillait seul encore, fumant jusqu'au bout son délicieux cigare qu'il avait laissé éteindre et qu'il avait rallumé deux fois, tandis que ses compagnons avaient déjà achevé les leurs.

Mais il se sentit comme eux envahi par un impérieux besoin de sommeil, et son cigare éteint, presque entièrement consumé, il s'endormit aussi, tandis que sa main tenait toujours la poignée du précieux colis autour de laquelle ses doigts demeuraient fortement serrés.

Fléchard avait vu tout cela.

Il avait suivi tout ce qui se passait et quand il les vit tous les trois profondément endormis, il se dit avec un sourire de triomphe qui embrasa ses prunelles :

— Ça y est !... Le docteur a bien réussi ; les cigares étaient excellents.

C'étaient, en effet, les cigares jetés par Fléchard dans le coupé qui avaient plongé les trois envoyés du Trésor dans ce lourd sommeil.

C'était Montlaurier qui, en combinant avec Santenac les moyens à employer pour arriver à s'emparer des six millions qui devaient être confiés à la vigilance des trois fidèles gardiens, avait eu l'idée ingénieuse de leur administrer ainsi, par inhalation, un narcotique puissant.

Ces cigares avaient été préparés par lui-même et ils étaient faits de telle façon que l'effet soporatif devait être produit doublement par la combustion et par l'exhalaison de la fumée ; c'est ainsi que l'habile complice de Santenac était sûr qu'aucun des trois hommes enfermés dans le coupé n'échapperait à l'effet de son narcotique, qu'il fumât l'un des cigares ou qu'il respirât seulement l'air imprégné des émanations et de la fumée.

Mais Fléchard, doué d'une prudence excessive, allant jusqu'à la méfiance, voulut être absolument certain que les trois hommes étaient réellement plongés dans un sommeil assez profond pour que rien ne puisse les en tirer avant que l'effet du narcotique fût entièrement dissipé.

Pour cela il abaissa l'une des glaces de devant de son compartiment, et, avec sa canne, il frappa légèrement d'abord, puis avec plus de force, à la glace du coupé.

Les trois dormeurs ne firent pas un mouvement.

Gérard, intrigué autant que saisi d'angoisses qu'accroissait l'état de son esprit sous l'influence de l'ivresse, le regardait avec des yeux agrandis par la stupeur.

Il n'osait l'interroger.

Il ne comprenait pas ce qui se passait, car il n'avait rien vu lorsque Fléchard avait jeté le porte-cigares dans le coupé.

Fléhard lui donna de lui-même l'explication; il entra, en effet, dans son plan de rassurer complètement celui dont le concours allait bientôt lui être nécessaire.

Le train venait de dépasser, sans s'y arrêter, la station d'Arles et une dizaine de kilomètres à peine, — dix minutes environ, — le séparaient seulement de la gare de Tarascon où le rapide a un arrêt de onze minutes pour prendre les voyageurs amenés par la ligne de Cette et pour laisser ceux à destination du réseau de la Compagnie du Midi.

— Nos hommes dorment profondément, dit le clerc d'huissier après avoir relevé la glace du wagon, et vous le voyez, rien ne pourra les éveiller.

Il souriait en jouissant du saisissement de d'Ormilly qui cherchait à s'expliquer ce qu'il voyait et ce qu'il entendait; puis il ajouta :

— Vous les avez vus fumer des cigares tout à l'heure?... Je vous l'ai fait remarquer lorsque votre collègue du Ministère en a offert un à chacun de ses compagnons.

— Oui... je me rappelle, répondit Gérard dont la langue était embarrassée.

— Eh bien! reprit Fléhard, c'est moi qui leur ai offert ces excellents cigares.

— Vous!

— Vous n'avez rien vu?

— Non.

— Parbleu!... Je les avais tout simplement déposés dans leur coupé, et ils les y ont trouvés. Or, mon cher, ce sont précisément ces cigares qui ont procuré à ces messieurs ce calme et délicieux sommeil dont il serait difficile de les tirer avant quatre ou cinq heures d'ici.

D'Ormilly était absolument stupéfait de l'habileté incomparable de son compagnon.

L'exaltation de son esprit en exagérait encore les conceptions.

— Ainsi, continua Fléhard, qui, maintenant, paraissait s'occuper davantage de Gérard que des voyageurs du coupé, on entrerait dans leur wagon sans les éveiller et l'on pourrait même les prendre tous les trois sans qu'ils s'en doutent et les transporter ailleurs complètement à leur insu.

Et il ajouta avec une visible satisfaction :

— Vous voyez comme l'opération sera facile et commode.

Gérard l'écoutait, épouvanté quand même à la perspective du vol dont il sentait que le moment approchait.

— Celui qui est décoré, continua le clerc d'huissier, et qui s'est

endormi en tenant la poignée de la valise où sont enfermés les six millions, ne sentirait absolument rien si on la lui retirait même brusquement. Il est complètement inerte et insensible, aussi bien que ses compagnons, grâce au narcotique que contenaient les cigares qu'ils ont fumés. — Voilà à quoi sert la chimie, mon cher ! une fort belle science, comme vous le voyez.

Le cynisme gouailleur du gredin ne révoltait plus le malheureux d'Ormilley dont la pensée, engourdie par l'ivresse, n'avait plus sa netteté accoutumée.

— Six millions !... reprit Fléchard ; oui, voilà ce qu'il y a dans cette petite valise !... Ce n'est pas seulement une fortune, c'est plusieurs fortunes ! Hein ! quel avenir !... Plus de misère à redouter !... Avec de l'argent on défie tout, car on peut lutter contre tous les événements !... Vous pouvez vous féliciter maintenant d'avoir eu la chance de connaître ce brave Montlaurier, car c'est à lui que vous devez cette fortune qui va vous rendre le bonheur et vous l'assurer à jamais !

Gérard, en l'entendant, était en proie à une hallucination vertigineuse.

Il voyait devant lui, en une sorte de rêve éblouissant, sa femme et sa fille, ces deux êtres qu'il aimait par dessus tout, environnées enfin de ce bonheur dont on lui parlait et dont l'injustice du sort les avait cruellement dépouillés. Il les voyait heureuses à ses côtés, et il lui semblait déjà qu'il pouvait leur procurer toutes les félicités que son cœur de père et d'époux avait tant de fois vainement rêvées.

L'ami de Santenac continuait :

— Pas le moindre danger pour nous !... Il sera impossible de savoir qui s'est emparé de cette valise. Leurs gardiens eux-mêmes ne s'apercevront de sa disparition que lorsque nous serons loin et tout à fait en sûreté.

D'Ormilley n'osait demander ce qui allait se passer, tant il était saisi par une appréhension formidable, mais inconsciente, car, dans l'état où il se trouvait, le malheureux n'avait pas plus en ce moment la notion distincte du bien que du mal.

— On ne pensera même pas, ajouta le clerc de M^e Dorlotin, à soupçonner les deux voyageurs de ce fauteuil-lit, car on les croira loin à ce moment.

Justement, le train ralentissait sa marche à ce moment, après que le mécanicien eut sifflé aux freins, et bientôt il s'arrêtait devant la gare de Tarascon.

Fléchard eut rapidement jeté un coup d'œil dans le coupé pour s'assurer que les trois envoyés du Trésor ne s'éveillaient pas.

Il les vit demeurer inertes, sans le moindre mouvement, profondément endormis.

— Vite, dit-il à d'Ormilly, venez!

Et il ouvrit la portière du wagon.

Le malheureux inconscient le suivit machinalement, obéissant à une force intérieure invincible, pareille à une suggestion.

Ils descendirent.

Fléchard ferma soigneusement la porte de son compartiment et jeta encore un regard du côté du coupé.

Puis, suivi de d'Ormilly, il vint vers le chef de gare qui, tandis que son sous-chef était de service, était dans son bureau, occupé à recevoir d'une station voisine un télégramme dont le ruban de papier bleu se déroulait lentement, couvert d'hiéroglyphes, sur la roue d'un appareil Mors.

— Pardon, monsieur le chef de gare, dit-il, je viens vous demander l'autorisation de nous arrêter à Tarascon, mon cousin et moi (c'est Gérard qu'il désignait ainsi), afin d'aller jusqu'à Montpellier où nous appelle une affaire urgente.

— C'est très facile, répondit le chef de gare. Vous avez vos billets?

— Voici notre bulletin de fauteuils-lit, répondit le clerc d'huissier en exhibant le papier que lui avait remis le contrôleur.

— Bien, vous allez jusqu'à Lyon?

— Oui, monsieur.

— Vous pouvez reprendre le train correspondant. Est-ce que ce délai de vingt-quatre heures vous suffit?

— Il sera largement suffisant.

— Vous avez un train à neuf heures cinq qui vous mettra à Montpellier à dix heures cinquante-trois.

— C'est ce que j'ai pensé en consultant l'Indicateur, répondit Fléchard, et nous pourrons reprendre demain soir, à Montpellier, le train de six heures vingt pour être arrivés ici avant le passage du rapide.

— Parfaitement.

— Je vous remercie infiniment de votre obligeance.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur.

Fléchard salua le chef de gare et entra dans la salle d'attente où il poussa d'Ormilly.

Ils en sortirent aussitôt par une autre porte donnant sur le quai, et, avant que Gérard ait pu s'expliquer le but que poursuivait son compagnon, celui-ci l'eut ramené devant le compartiment de fauteuils-lit dont il ouvrit la portière, en lui disant :

— Montez vite!

D'Ormilly obéit.

Un regard jeté du côté du bureau suffit pour faire comprendre à Fléchard que le chef de gare était toujours occupé à sa correspondance télégraphique.

Il regarda encore dans le coupé et vit les trois voyageurs toujours aussi profondément endormis.

Le train repartit.

CHAPITRE XXVII

ENTRE AVIGNON ET VALENCE

— Maintenant, dit l'ami de Santenac, pour personne nous ne sommes plus dans ce train. Cet excellent chef de gare serait là au besoin pour dire que les deux voyageurs de ce fauteuil-lit sont descendus à Tarascon pour prendre le train de Montpellier.

Alors Gérard comprit vaguement ce que Fléchard avait fait.

— Dans vingt minutes, reprit celui-ci, nous serons à Avignon, et c'est alors que le moment d'agir sera venu.

A nous les six millions, mon cher d'Ormilly! ajouta-t-il en lui tapant sur la jambe pour le secouer. A nous cette fortune et avec elle l'avenir assuré!

Puis il lui parla de sa femme et de sa fille, lui rappelant que le lendemain même il serait dans leurs bras, et lui faisant ressortir quel serait son bonheur non seulement de les revoir, mais encore de penser que plus rien désormais ne pourrait le séparer d'elles et qu'ils pourraient jouir ensemble d'un bonheur qu'une existence tout entière ne serait pas parvenue à leur assurer.

Fléchard interrogea aussi d'Ormilly sur ce qu'il comptait faire ensuite, quand il aurait sa part du riche butin que l'on allait posséder, et comme il ne répondait que d'une façon incertaine, confuse, dans le trouble de son esprit, il lui dit :

— Vous n'aurez qu'à filer à l'étranger avec votre femme et votre fille, et vous n'aurez pas besoin de leur expliquer ce qui se sera passé. Vous leur direz par exemple que vous avez trouvé, grâce à des relations, une situation avantageuse en Russie ou ailleurs, et pendant quelque temps vous aurez l'air de travailler. Puis, vous simulerez une spéculation qui vous

aura réussi et ce que vous aurez paraîtra en être le produit. De la sorte, vous n'aurez aucune explication à donner, aucun compte à rendre.

Pour moi, ajouta le clerc d'huissier, je sais bien ce que je ferai. Il y en a qui, avec une somme comme celle que j'aurai, monteraient une affaire... car, enfin, je pourrais très bien acheter une étude ; mais non, je préfère jouir un peu de l'existence qui n'a pas été si agréable pour moi jusqu'ici. Je me paierai une petite propriété à la campagne, non loin de Paris, je m'y marierai certainement et je suis sûr que j'y ferai souche de gens heureux.

De nouveau le train ralentit sa marche, puis s'arrêta à Avignon.

Fléchard, malgré la confiance qu'il avait dans le narcotique administré aux trois voyageurs du coupé, ne pouvait s'empêcher de les regarder, à ce moment surtout, pour s'assurer qu'ils ne s'éveillaient pas et qu'ils demeureraient plongés dans le même sommeil.

Il les regarda de nouveau lorsque le train se fut remis en marche et il les vit toujours immobiles.

— Allons, maintenant ça y est, dit-il au bout d'un moment.

Gérard se sentit secoué et son visage devint subitement froid et livide.

— Attendez ! dit Fléchard.

Il abaissa d'abord la glace de la portière du côté de la contre-voie, — du côté où se trouvait l'employé de la Banque qui gardait la précieuse valise, — et il passa la tête pour regarder au dehors.

La nuit était absolument noire.

Aucune lumière ne brillait dans les habitations que l'on distinguait vaguement au loin.

Pas un mince croissant de lune au firmament que voilaient les nuages sombres, pas une étoile.

Le plus grand nombre des wagons étaient à peine éclairés, car, dans le train presque tout le monde dormait, sommeillait ou reposait.

Trois hommes seuls veillaient réellement : le mécanicien et le chauffeur sur la machine et le conducteur de train dans son fourgon.

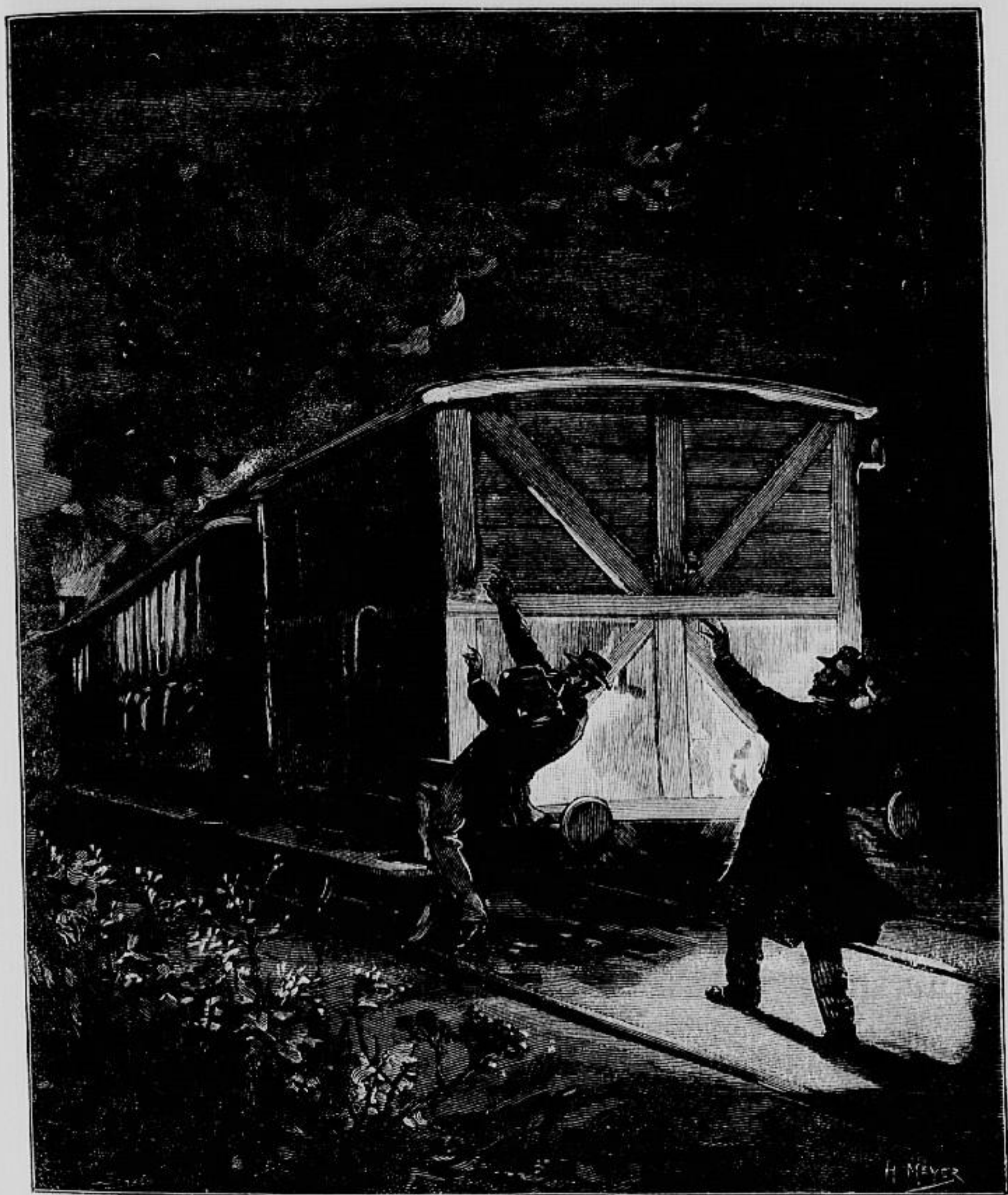
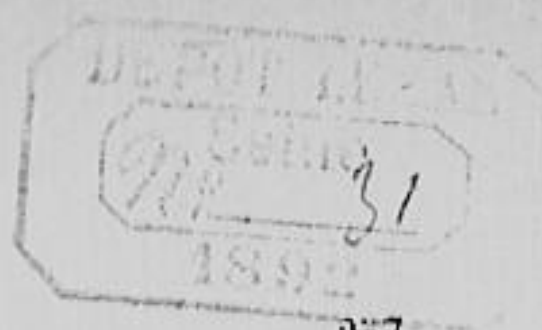
Fléchard chercha à se reconnaître et il regardait les lieux que l'on traversait qu'il possédait à merveille, lorsqu'un coup de sifflet retentit.

Il tressaillit et regarda au loin où quelques lumières trouaient l'obscurité d'une tache blafarde piquée de points brillants au milieu desquels par ci par là on voyait les feux rouges et verts des signaux.

— Orange, se dit-il en reconnaissant ces lieux.

C'était bien cette gare, en effet, que le rapide traversait maintenant à grande vitesse.

Puis, les petites stations se succédaient, rapides, distantes seulement



Il lâcha et tomba en arrière. (P. 261.)

de quelques kilomètres l'une de l'autre, Piolenc, Mornas, Mondragon et les autres, toutes avec leurs petites lumières et leurs feux de couleur.

— Venez, dit Flécharde.

Et il ouvrit la portière.

Du côté de la contre-voie, on pouvait moins être vu, car au passage des stations que le train brûlait, les employés des gares se tenaient toujours du côté de la voie.

Pour descendre, c'était aussi plus commode, à cause du sens de l'ouverture de la portière qui s'ouvre en avant, tandis que de l'autre côté elle s'ouvre en arrière.

Gérard s'était levé.

Il était devenu d'une pâleur livide.

Fléchard déjà était sur le marchepied, se tenant aux tringles de cuivre qui courent le long des wagons.

— Descendez, dit-il à voix basse.

D'Ormilly sentait alors que l'ivresse qui le tenait engourdi se dissipait sous l'impression qu'il ressentait en ce moment.

Une lucidité étrange s'éveillait tout à coup en son esprit en présence de l'événement qui se préparait.

Il pensa :

— Si je pouvais tomber, être précipité dans l'espace ou broyé sous les roues...

Mais il songea aussitôt à sa femme et à sa fille.

— Tenez-vous bien, lui dit Fléchard en refermant sans bruit la portière, dont il eut soin aussi de remettre le crochet pour que l'on ne puisse se douter qu'elle avait été ouverte.

Puis il ajouta :

— Attrapez la poignée de l'autre wagon et passez sur le marchepied.

Attention !... fit-il vivement en voyant que le malheureux, bouleversé, fasciné, n'étant plus maître de lui, s'y prenait gauchement et avait fait un mouvement imprudent.

Gérard sentait, malgré le vent froid qui soufflait, son front qui brûlait et à ses tempes battre de violentes pulsations qui l'étourdissaient.

Il se sentait en proie à une sorte de vertige, saisi d'une terreur folle, comme s'il allait être précipité au fond d'un abîme.

De l'autre côté de la voie, quand on franchissait une station, il voyait les lueurs des becs de gaz ou des lanternes éclairées au schiste passer rapides à travers l'intervalle des deux wagons et disparaître aussitôt. Dans son affolement, il lui semblait qu'on le voyait et c'est à peine s'il osait jeter les regards autour de lui.

Fléchard, demeuré sur l'extrémité du wagon qu'il venait de quitter, plongeait des regards dans l'intérieur du coupé pour surveiller les dormeurs qui ne faisaient pas un mouvement.

On approchait de Montélimar.

Après cette station, il y avait onze kilomètres à franchir avant de rencontrer la suivante, Lachamp-Condillac.

Douze minutes !... Le temps nécessaire pour faire le coup.

L'habile gredin l'avait admirablement combiné ainsi.

— Ne bougez pas, dit-il à d'Ormilly.

On laissa passer Montélimar.

Alors, quand les lumières de cette gare eurent disparu dans le lointain :

— Allez maintenant, dit le lieutenant de Santenac, c'est le bon moment.

Mais Gérard, paralysé, demeurait immobile, cramponné à la tringle de cuivre, cloué par une affolante stupeur.

— Allons, dépêchons, cria Fléchard. Ouvrez la portière ! il n'y a pas de danger ; ils dorment et ils ne peuvent pas s'éveiller... Mais ouvrez donc, nom de Dieu !

Et voyant que d'Ormilly, la main sur la poignée qu'il venait de saisir, hésitait, il le rejoignit.

— Tenez, montez sur le marchepied et regardez vous-même, dit-il. Vous voyez bien qu'il n'y a rien à craindre...

Gérard se hissa machinalement et regarda à l'intérieur ; mais il ne vit rien, tant sa terreur était grande et l'aveuglait.

Un épouvantable bourdonnement grondait à ses oreilles, l'assourdissant, dominant même pour lui le fracas du roulement du train.

— Là, descendez maintenant, reprit le clerc d'huissier d'un ton impératif. Attendez, je vais ouvrir... Il n'y a qu'à prendre la valise... Cet homme ne sentira rien, il est engourdi par le narcotique... Il ne fera même pas un mouvement.

Il ouvrit.

— Ça y est ! entrez vite !...

Et il le poussa pour l'aider à monter.

L'infortuné d'Ormilly obéissait comme une machine, absolument inconscient, incapable de fixer une idée dans son esprit troublé en ce moment terrible.

Il se hissa sur le marchepied et posa un pied à l'intérieur du wagon.

Les trois hommes continuaient à dormir d'un sommeil lourd.

D'Ormilly vit la valise.

— Allons ! fit Fléchard qui voyait déjà au loin les feux de la gare suivante.

Gérard avança la main en tremblant.

Il saisit la petite valise par une des courroies et la tira doucement à lui.

Au moment où elle quitta la banquette, la main de l'employé décoré qui était posée dessus se détacha et le bras retomba lourdement le long du corps.

— Vite !... dit Fléchard qui avait tout vu.

D'Ormilly revint aussitôt sur le marchepied et l'ami de Santenac reclerma la portière.

— Tenez bien la valise, dit Fléchard, et ne bougeons pas !... Attendez !...

On passa Lachamp-Condillac.

— Suivez-moi !... Tenez-vous bien, dit le clerc d'huissier. Nous n'avons qu'à suivre le long du marchepied des wagons... Venez !...

Gérard le suivit.

Ils se faufilèrent ainsi tous les deux d'un wagon à l'autre.

Il semblait au malheureux, au moment où il franchissait le vide, que le point d'appui sur lequel il se trouvait allait se dérober sous ses pieds.

Pour être libre de ses deux mains, il avait saisi la petite valise entre ses dents, par la poignée, et ses mâchoires contractées avec une force prodigieuse incrustaient ses dents dans le cuir.

Il lui semblait qu'on le poursuivait, que toute une populace courait après lui et qu'il se dérobait à la poursuite par une course vertigineuse à travers l'espace.

— Venez ! répétait Fléchard de moment en moment. Attention !... tenez-vous bien !...

Il n'y avait plus que le fourgon de queue à franchir lorsqu'on eut dépassé Livron, mais à l'intérieur un homme, le chef de train, veillait.

La porte du côté de la contre-voie était fermée, mais cet employé pouvait entendre marcher sur le marchepied.

— Attention ! répéta Fléchard ; pas de bruit !...

Alors, avant de passer sur le marchepied du fourgon, il jugea utile de lui dire ce qu'on allait faire.

— Quand nous serons au bout du train, il n'y aura qu'à nous laisser aller... Il n'y a aucun danger ; on ne peut pas se faire le moindre mal si l'on tombe bien... Mais il faut bien faire attention de tout lâcher, par exemple... Il n'y a qu'à se laisser aller en arrière en lâchant des mains... On reste absolument sur place, vous verrez... Je passe premier !...

Gérard ne tremblait pas ; rien ne l'épouvantait maintenant.

Ce qu'on lui demandait, ce saut devant lequel de bien courageux sans doute auraient reculé, l'effrayait moins que ce qu'il venait de faire.

Il suivit Fléchard, se tenant aux poignées de fer du fourgon, se glissant sans bruit, sa minuscule valise tenue étroitement serrée par ses dents contractées.

Arrivé au bout, Fléchard se tourna, debout sur l'extrémité du marchepied.

Il lâcha la main droite et dit :

— Lâchez-vous aussitôt après moi... Là, tenez... comme ça...

Et il disparut, sans un bruit.

Aussitôt d'Ormilly prit la place qu'il venait de quitter, il saisit la valise de la main droite et se tenant encore de la main gauche à la poignée, il vit les lueurs rouges des lanternes d'arrière.

Il lâcha et tomba en arrière.

Le malheureux, surpris par la secousse, étonné de se sentir debout, laissa échapper un cri instinctif, puis il roula à terre, perdant l'équilibre.

A ce moment, le chef de train qui avait entendu sans doute quelque bruit, malgré les précautions prises, parut à la porte du fourgon qui était entr'ouverte du côté de la voie et le cri poussé par d'Ormilly arriva jusqu'à lui.

Il ne se rendit aucunement compte de ce qui s'était passé.

CHAPITRE XXVIII

PARTAGE

Tout à coup au loin, derrière lui, Gérard entendit courir.

C'était Fléchard qui le rejoignait, se trouvant déjà à deux cents mètres au moins de lui.

— Vous voyez, lui dit-il, comme c'est simple. Vous n'avez pas le moindre mal, n'est-ce pas ?

— Non, répondit d'Ormilly d'une voix creuse, à peine distincte, que l'affreuse contraction de sa gorge laissait à peine sortir.

— Maintenant, reprit Fléchard, sortons d'ici. Venez !

Il n'y avait qu'à franchir la barrière qui sépare la voie de la route, ce qui fut assez aisé.

Fléchard s'orientait.

— Où sommes-nous ? demanda d'Ormilly.

C'est Lumières là-bas, c'est la gare de Portes, répondit le clerc d'huissier, mais elle est à près de deux kilomètres.

Et il ajouta :

— Nous ne sommes pas loin de Valence où vous pourrez prendre le train pour Grenoble.

Gérard sentait en lui des terreurs folles.

Il n'y avait pourtant rien à craindre, car le vol avait passé complète-

ment inaperçu et les employés du Trésor continuaient à dormir dans leur coupé de ce lourd sommeil provoqué par les cigares soporatifs de Montlaurier.

Mais le malheureux se sentait appréhendé intérieurement par l'épouvante de son forfait ; sa conscience, aveuglée un instant par sa faiblesse, s'éclairait maintenant d'un jour horrible et il était en proie à cette frayeur qui est la première vengeresse du crime dont elle suggère la découverte et le châtement.

Il lui semblait entendre au loin des bruits et des voix ; il croyait sentir des gens à ses trousses et, dans l'instinctif besoin de se dérober à cette poursuite imaginaire, il dit d'une voix à peine intelligible :

— Hâtons-nous !...

Fléchard comprit à merveille ce qui se passait en lui, et comme il désirait aussi s'éloigner au plus vite, il répondit :

— Venez !... Courons !...

Et ils coururent à travers la campagne, en une course folle, prenant par des sentiers qui côtoyaient les champs, évitant les grandes routes pourtant absolument désertes, et se dirigeant toujours vers le point que le clerc d'huissier avait désigné, vers Lumières, sans trop se rapprocher cependant de la gare où brillaient quelques feux.

Puis ils ralentirent le pas, essoufflés, haletants, Gérard surtout, que l'émotion accablait encore plus que la fatigue.

Fléchard ne quittait presque pas des yeux la valise que d'Ormilly n'avait pas lâchée et que sa main crispée tenait solidement par la poignée.

Une formidable convoitise allumait de fauves lueurs en ses regards.

Six millions !... pensait-il. Il y avait là six millions !... une fortune immense !...

Et d'épouvantables desseins passaient en son esprit que fascinait la perspective de ce trésor.

Il était tenté de se jeter sur Gérard, de l'étrangler, de l'assassiner d'un coup de couteau et de s'emparer ainsi de la valise.

Au lieu de la part qui lui était promise, il aurait tout à lui seul.

Cette idée criminelle séduisait le misérable qui combinait les moyens de la mettre à exécution.

Mais, prudent autant que gredin, le clerc d'huissier brillait plutôt par la ruse que par le courage.

Il se sentait arrêté par la pensée que d'Ormilly, solidement bâti, grand, bien découplé, fort et agile, résisterait sans doute victorieusement à son agression, car il était lui-même d'une taille bien inférieure à la sienne, presque malingre et incontestablement bien moins fort.

Et puis, intérieurement, Fléchard redoutait Santenac dont il avait senti l'autorité et l'énergie s'imposer à lui.

Il avait peur que Santenac ne parvint à le découvrir, car il le savait habile et il savait aussi qu'il ne se laisserait pas enlever de la sorte le produit de ce vol qu'il avait trouvé, ordonné, tracé et réglé lui-même avec une telle maestria.

Il n'osa pas.

D'Ormilly et Fléchard marchaient maintenant l'un à côté de l'autre, sans échanger une parole, avançant dans les ténèbres à pas rapides.

Ils atteignirent bientôt un chemin vicinal qui devait les ramener dans les environs de Lumières, car dans leur fuite, pour s'écarter de la grande route qui côtoie presque la voie ferrée, ils avaient fait un détour assez important.

Tout à coup un bruit léger se fit entendre.

Ils s'arrêtèrent instinctivement.

Ils écoutèrent.

Là-bas, sur le chemin, à deux cents mètres environ, près d'un tournant, deux ombres venaient de surgir, confuses, à demi perdues dans les ténèbres, noyées dans le fond obscur que leur faisaient des meules de fourrages et des arbres lointains.

— Quittons ce chemin, dit Gérard à voix basse; reprenons à travers champs.

Mais Fléchard écoutait.

Sa vue perçante essayait de distinguer malgré les ténèbres.

— Attendez! fit-il.

Il écouta encore, plus attentivement, au milieu du silence profond de la nuit.

Il concentrait toute son attention et toute la puissance de sa perception sur le point où l'on voyait deux personnes. Deux hommes, l'un plus grand et l'autre plus petit, qui s'avançaient assez rapidement.

— Ce sont eux, dit-il ensuite.

— Eux! fit Gérard sans comprendre.

— Santenac et sa femme.

— Je vois deux hommes.

— C'est que M^{me} Santenac est déguisée.

Alors un appel se fit entendre, léger, mais bien distinct cependant.

« Pssitt!... Pssitt!... »

— Je ne me trompe pas, ajouta le clerc de M^e Dorlotin. Mais attendons ici, par prudence.

Et sans bruit, il fit glisser Gérard avec lui dans le fossé qui bordait

la route, du côté où ils se trouvaient, et en rampant ils arrivèrent à un endroit que protégeait un buisson d'aubépines.

Les deux ombres, qu'ils ne quittaient pas des yeux, se rapprochaient et devenaient à chaque seconde plus distinctes.

C'est à peine si l'on entendait les pas des deux personnes.

Quand elles furent tout près, Fléchard les reconnut; c'étaient bien Santenac et Bianca.

Alors, sûr de ne pas se tromper, — sachant du reste le déguisement que l'Italienne avait pris, — il les appela tout bas :

— Hé!...

Et il sortit de sa cachette.

— Ah! vous voilà!... fit Santenac qui ne put réprimer la joie qu'il ressentait et que sa voix trahissait.

Son premier coup d'œil avait été pour Gérard et pour la petite valise qu'il portait.

Bianca aussi couvait d'un regard cupide le précieux colis.

— Tout a bien marché? demanda Santenac.

Ce fut Fléchard qui répondit :

— Oui, ça a réussi...

— Venez, reprit l'amant de Bianca sans le laisser poursuivre, Mont-laurier doit être déjà arrivé.

— Où est-il?

— Là-bas!

Le gentilhomme périgourdin indiquait une colline dont la noire silhouette se découpait sur la teinte moins sombre du ciel.

Il indiqua le chemin qu'il avait sans doute étudié.

On ne parlait pas en marchant.

Tous les regards se concentraient sur la valise que portait d'Ormilly.

Santenac se félicitait plus que jamais du choix qu'il avait fait en confiant cette affaire à Gérard, car avec un homme habitué au crime, il aurait presque sûrement été joué.

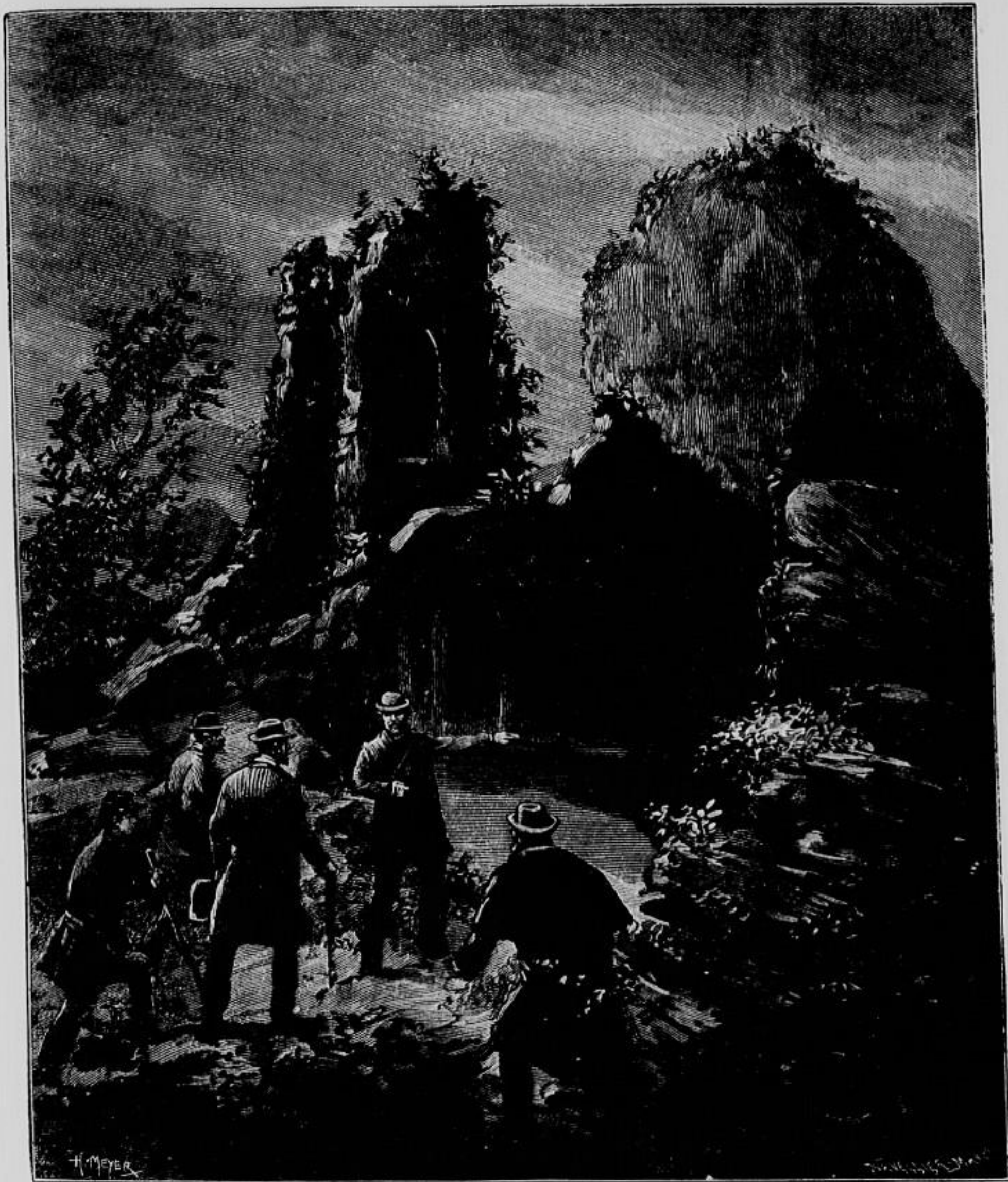
Après avoir quitté au plus tôt le chemin vicinal, on s'engagea dans une étroite traverse, bordée d'une haie d'un seul côté, à la suite de laquelle on prit un sentier qui se dirigeait directement vers la colline.

Arrivé au pied, l'amant de Bianca dit :

— Arrêtons-nous ici.

L'Italienne s'était postée de l'autre côté de Gérard, qui se trouvait ainsi placé entre elle et Fléchard, mais qui n'avait pas l'esprit assez libre pour remarquer la méfiance dont il était l'objet.

Santenac se détacha du groupe, chercha autour de lui comme pour



— Par ici, dit Montlaurier. (P. 267.)

reconnaître une place; il fit quelques pas et arriva à un énorme bloc de pierre qui gisait là, détaché sans doute depuis longtemps des flancs de la colline, car il portait, inséré en une énorme fissure, un jeune pin d'une végétation parfaite.

Il s'arrêta et regarda autour de lui.

Le silence était complet à plusieurs lieues à la ronde et l'on enten-

dait à peine bruire la bise légère dans les ramures de pins et dans les feuillages d'oliviers.

Alors Santenac ramassa trois petites pierres qu'il lança l'une après l'autre, à intervalles réguliers, dans une petite nappe d'eau formée en cet endroit par une déclivité du terrain que traversait un petit ruisseau serpentant au pied de la colline.

Les autres l'observaient en silence, de la distance où ils se trouvaient.

D'Ormilly se sentait pénétré d'une émotion intense par le mystère dont on s'entourait.

Trois minutes à peine après que la dernière pierre eût été lancée, un bruit léger se fit entendre et, en suivant du regard la direction indiquée par ce bruit, Santenac ne tarda pas à distinguer une forme qui se mouvait au milieu de la masse noire de la colline.

C'était Montlaurier.

Il descendit lentement à travers les escarpements des roches, par des chemins qui paraissaient inaccessibles, et lorsqu'il fut arrivé à portée de Santenac, il demanda vivement :

— Ça y est ?

— Oui... ils ont réussi.

— Où sont-ils ?

— Là, répondit Santenac, en désignant le groupe formé par Gérard, Bianca et Fléchard.

— J'ai trouvé un endroit où nous serons admirablement, dit le médecin. Venez, vous allez voir.

On rejoignit les autres, et presque sans dire un mot, tous suivirent Montlaurier qui guidait la marche.

On contourna ainsi une partie de la colline et l'on prit un petit chemin à peine indiqué qui la gravissait en des festonnements bizarres, passant par endroits au-dessus de roches énormes qu'il surplombait et s'enfonçant ensuite dans des dépressions de terrains, au milieu d'arbustes et de plantes qui le masquaient complètement.

L'ascension dura près d'une heure et l'on parvint alors sur un étroit plateau situé à mi-hauteur de la colline, au fond duquel, adossés à une roche dénudée et colossale, on voyait deux pans de murs en ruines et les restes d'un petit clocher.

C'était un ancien ermitage abandonné depuis de nombreuses années, « l'ermitage de la Croix de Passion », dont le solitaire était mort et n'avait jamais eu de successeur.

Les lierres, les pariétaires, les parasites végétaux de toute sorte avaient recouvert presque en entier les ruines effritées de la petite chapelle.

— Par ici, dit Montlaurier, en se dirigeant vers une ouverture pratiquée dans le pan de mur qui restait debout.

Les autres le suivirent.

Ils se trouvèrent dans l'emplacement de la chapelle où l'on voyait encore fort bien la forme des marches du petit sanctuaire.

Au fond, il y avait une grotte qui s'enfonçait dans les flancs de la colline.

On pénétra à tâtons dans cette cavité et l'on se trouva dans une crypte assez spacieuse, au milieu de laquelle étaient les restes d'un autel grossier, taillé dans la pierre, mais qui était encore reconnaissable à ses gradins et à l'élévation du tabernacle.

— Voilà, fit le médecin. Ici nous sommes en sûreté, et il est même impossible de voir les lueurs de la lumière, je m'en suis assuré. Aussi nous allons allumer une bougie dont je me suis muni.

Et pendant qu'il faisait flamber une allumette, Santenac demanda :

— La valise est là ?

— Oui, je l'ai apportée, répondit Montlaurier.

Il alluma une bougie qu'il fit tenir sur l'autel entre deux pierres, et une faible clarté inonda la grotte.

— Voyons ! dit alors Santenac en s'adressant à d'Ormilly.

Et en même temps il avança la main pour prendre la valise.

Mais alors Montlaurier et Fléchard s'élancèrent à la fois pour s'interposer, manifestant ainsi une méfiance complète.

Santenac, aussitôt, sortit un revolver de sa poche et, tandis que Bianca se rangeait auprès de lui, armée elle aussi d'une arme qui, pour être minuscule, n'était pas moins redoutable, Gérard effaré lâcha la valise que Santenac avait saisie, pendant que Montlaurier et Fléchard criaient en exhibant des armes :

— Oh ! mais nous avons aussi ce qu'il nous faut !

— Qu'est-ce que cette défiance ? riposta Santenac en tenant les autres en joue. N'est-ce pas moi qui vous ai indiqué le coup à faire...

— Oui, répondit Fléchard, mais maintenant qu'il est fait, maintenant que le magot est là...

— Me croyez-vous capable de vous frustrer ? interrompit l'amant de Bianca.

— Chacun aura sa part, dit l'Italienne.

— C'est ce que nous entendons bien, firent le clerc d'huissier et le médecin.

— Et si j'ai la prétention de faire le partage, ajouta Santenac qui tenait toujours la valise de sa main gauche en la défendant de son revolver, c'est non seulement parce que c'est à moi que cela revient, mais aussi parce que je suis responsable des promesses que j'ai faites à d'Ormilly. Il lui revient la moitié, vous le savez.

— Eh bien ! partageons, dit Fléchard.

— Partageons.

— Soit ! mais la justice avant tout.

Montlaurier, par excès de méfiance, se plaça le dos tourné à l'issue pour être prêt à s'opposer à toute tentative de fuite.

Gérard, effaré, hébété, entendait toute cette discussion sans y prendre part, comme s'il s'agissait de choses étrangères pour lui, et sa stupeur était telle qu'il n'aurait pas seulement protesté si on lui avait dit qu'il ne lui revenait pas la plus petite part de ce trésor qu'il avait volé.

Fléchard s'écarta pour laisser Santenac approcher de l'entablement de l'autel en ruines sur lequel il déposa la valise.

Puis ils se rapprochèrent tous.

On examinait la fermeture qui était solide et assurée par deux serrures de sûreté en sus des courroies.

Cela n'embarrassait pas les bandits, car Santenac dit :

— J'ai prévu le coup et j'ai ce qu'il faut.

En même temps il sortit une pince double qui était coupante d'un côté et plate de l'autre.

Il l'introduisit avec efforts sous la partie supérieure de la fermeture, saisit la mince plaque de cuivre et la tortura si violemment qu'il arracha les rivets qui la fixaient au cuir.

Fléchard et Montlaurier, haletants, suivaient tous ses mouvements, impatients de contempler ces millions qui leur étaient promis, les yeux écarquillés par la convoitise la plus ardente et pleins de lueurs fulgurantes.

La seconde serrure céda aussi facilement que la première et, les courroies ayant été détachées, la valise s'ouvrit.

Ce fut un cri étouffé, le même, qui s'échappa des poitrines des bandits.

D'Ormilly les regardait et, comme eux, voyait les liasses de billets de banque mises à découvert avec une inconsciente indifférence.

— Six millions ! fit Fléchard d'une voix qui ressemblait à celle d'un homme ivre. Les voilà !... ils sont là !...

On aurait dit qu'il allait se jeter dessus pour les dévorer, pour les engloutir.

— Il est convenu, dit Santenac d'une voix qui n'admettait aucune contestation, que la moitié de ceci revient à d'Ormilly.

— Oui, c'est entendu, répondit Montlaurier.

— Et le reste, ajouta Fléchard, doit être partagé également entre nous.

— Un tiers à chacun.

— C'est cela !

— Eh bien ! dit Santenac, je vais faire le partage ; y consentez-vous ?

— Marche ! répondit le clerc d'huissier.

— Il y a là six millions, reprit l'amant de Bianca. Ces six paquets de billets de mille francs contiennent chacun un million.

— Oui, c'est ça.

— En voici donc trois pour vous, d'Ormilly, dit Santenac en les prenant et en les remettant à Gérard.

— Et les autres, dit Montlaurier, un à chacun de nous.

— Mais déjà Santenac avait pris l'un des paquets restant et il dit :

— Prenez-les !

Le clerc d'huissier et le médecin prirent chacun une liasse et la sèrent aussitôt sous leurs vêtements.

Chaque paquet, composé de mille billets de mille francs, formait à peine un volume d'une quinzaine de centimètres d'épaisseur.

Gérard demeurait là, cloué par une invincible stupeur, ses trois paquets à la main, regardant les autres avec une sorte d'hébétude étrange, dans l'attitude d'une curiosité involontaire.

— Maintenant, dit Santenac, il faut faire disparaître cette valise.

— Il n'y a, répondit Montlaurier, qu'à la jeter là sous ces plantes et elle se pourrira d'elle-même.

— Il vaut mieux la brûler, dit Fléchard.

— Non, répondit Santenac, la fumée pourrait nous trahir.

— C'est juste.

— Eh bien ! proposa Bianca, qu'on la coupe, qu'on la déchire avant de l'enfouir là-bas.

— Soit.

Et la valise fut aussitôt mise en pièces au moyen des couteaux qui servirent à l'éventrer et à la taillader.

Les débris furent jetés, par Montlaurier, dans une sorte de petite caverne creusée au fond de la crypte, dont des plantes masquaient l'entrée.

Mais, à la surprise générale, on les entendit tomber dans le vide et le bruit de leur chute qui retentit d'abord alla ensuite en s'affaiblissant jusqu'au moment où il se perdit.

C'était un gouffre dont l'orifice se trouvait là, un gouffre qui se perdait dans les profondeurs de la colline et au fond duquel roulait de l'eau.

Gérard, pendant ce temps, cherchait dans ses poches un objet qu'il ne trouvait pas.

Il venait de penser que, pour emporter ses trois liasses de billets de banque, il avait un grand foulard bleu marine et fleurons rouges qui allait fort bien faire l'affaire, et il le cherchait vainement.

Il ne comprenait pas comment il pouvait l'avoir perdu, car il se rappelait fort bien l'avoir eu dans le train.

Mais ses préoccupations étaient assez fortes en ce moment, son esprit assez profondément troublé pour qu'il n'y attachât pas plus d'importance, et il prit tout simplement un journal qu'il avait dans sa poche pour y envelopper cette somme énorme, ces trois millions.

Les autres avaient fait disparaître leur part et, les armes rentrées, aussi bons amis que si rien ne s'était passé, ils causaient à voix basse.

— Moi, dit Fléchard, je pars immédiatement et je me dirige directement sur Nîmes où mon avoué m'attend.

— Eh bien ! dit Montlaurier, partons ensemble; nous prendrons le train pour deux directions opposées.

— Nous nous reverrons à Paris, dit le clerc d'huissier à Santenac et à Bianca. Dès que vous serez revenus, prévenez-moi.

— Chez M^e Dorlotin ?

— Parbleu ! Ce n'est pas le moment de quitter l'étude... Ça viendra !

— Et vous, d'Ormilly, demanda Santenac, vous allez à Grenoble ?

— Oui, répondit Gérard d'une voix creuse.

— Et de là ?

— Je ne sais pas... répondit le malheureux éperdu. Je partirai... à l'étranger sans doute.

— Venez, lui dit Montlaurier, je vous mettrai sur votre chemin.

— Eh bien ! partez, leur dit Santenac; nous vous suivrons à peu de distance. Il importe de nous séparer au plus tôt.

— Bien entendu, dit Fléchard.

Ils échangèrent des poignées de mains et Fléchard et d'Ormilly suivirent Montlaurier.

La nuit était toujours aussi noire et l'on entendit sonner les douze coups de minuit à une église lointaine.

— Vite, fit Santenac, dès que ses trois complices eurent disparu.

Il prit la valise que Montlaurier avait apportée et dont il avait vu la cachette.

Il l'ouvrit et en tira tout un costume de femme.

Bianca, pendant ce temps, avait retiré son costume de collégien.

La transformation fut opérée avec une rapidité merveilleuse, et au fur et à mesure que l'Italienne quittait ses vêtements masculins, son amant les faisait disparaître dans le gouffre où l'on avait jeté les débris de la petite valise.

Puis, il partirent à leur tour.

CHAPITRE XXIX

TROIS MILLIONS!

Arrivé à la jonction de la grande route, Montlaurier dit à d'Ormilley :

— Voici le chemin qui vous mène tout droit à Valence, d'où vous pourrez prendre le train pour Grenoble.

— Bien.

— Mais si j'ai un bon conseil à vous donner, ajouta Fléchard, c'est de ne pas vous y faire trop voir.

Gérard ne répondit pas.

— Ce petit village que vous voyez là tout près, reprit le médecin, c'est Beaumont. Vous n'avez qu'à le laisser à votre gauche, et à moins de deux lieues vous verrez Valence.

— Merci.

— Au revoir! dirent Montlaurier et Fléchard.

D'Ormilley leur répondit :

— Au revoir!

Et leur ayant serré la main, il prit la route qu'on lui avait indiquée.

Il marchait lentement, son paquet sous son pardessus, retenu par son bras, et par une méfiance instinctive, suggérée sans doute par la scène à laquelle il avait assisté, il jetait des regards inquiets autour de lui, et son oreille s'exerçait à percevoir les moindres bruits aux plus grandes distances.

Il écouta surtout et il se retourna plusieurs fois, jusqu'à ce que Montlaurier et Fléchard eussent disparu, comme s'il redoutait une agression de leur part.

Franquille lorsqu'il les sentit loin, il accéléra sa marche, mais au lieu de se diriger vers Valence, comme on le lui avait indiqué, il quitta la route après avoir dépassé Beaumont, et prenant à gauche, il suivit, en le remontant, le cours de la Véoure, une assez forte rivière qui descend des monts de la Sausse et qui va se jeter dans le Rhône presque en face des îles de la Voulté.

D'Ormilly connaissait bien la région dans laquelle il se trouvait.

C'est là, aux environs de Chabeuil, sur le cours même de la Véoure, qu'était une des raffineries dirigées par son ami Richard dans lesquelles sa fortune avait fini de s'engloutir.

Il reconnaissait tout maintenant, car bien des fois il avait fait des excursions dans les environs, pendant les quelques mois qu'il y avait passé.

Il savait qu'en moins d'une heure il serait arrivé à Chabeuil, et en effet, il n'était pas deux heures du matin lorsque Gérard aperçut les premières maisons de cette ville.

Alors, il obliqua sur la droite, par des petits sentiers qu'il connaissait, et il se dirigea sur le village de Montvendre, puis sur Combovin, dont déjà il apercevait le clocher accroché aux flancs des coteaux de la montagne.

A droite, la colline s'enfonçait en un entonnoir formé par des escarpements immenses, d'un effet pittoresque, et l'on entendait du bas de la vallée le bruit d'une cascade qui se détachait des rochers, au milieu des plantes qui la couvraient en partie, pour se jeter dans un gouffre où l'eau se perdait et sortait à cinquante mètres plus loin en un ruisseau encore bouillonnant qui grossissait dans la campagne et devenait un des petits affluents de la Véoure.

Là, d'Ormilly s'arrêta.

Il semblait qu'il éprouvait un âpre plaisir à revoir ces lieux qu'il avait pourtant assez maudits lorsqu'il les quitta après sa ruine.

Il contemplait avec une sorte de jouissance ces coteaux escarpés, pour la plupart inaccessibles, taillés à pic en maint endroit, sans un sentier pour les gravir.

On aurait dit qu'il les étudiait et qu'il cherchait une place qu'il avait déjà vue et qu'il essayait de reconnaître.

Mais au bout d'une longue contemplation, il revint sur ses pas et se dirigea du côté de Châteaudouble, un autre village, posé à l'autre bout de l'enfoncement de la montagne dont il semble être, avec Combovin, le gardien vigilant.

De là il regagna Chabeuil et il prit le chemin vicinal qui conduit tout droit à Malissard et à Valence.



Il se hissa, en se meurtrissant les jambes et la poitrine aux aspérités du rocher. (P. 276.)

Le jour commençait à se lever lorsqu'il arriva, car il s'était arrêté en route, épuisé par la fatigue d'une aussi longue marche, et les premières lueurs de l'aube éclairaient le panorama de la ville.

C'est par le faubourg Saint-Jacques que Gérard entra et il arriva à la rue Notre-Dame dont quelques boutiques matinales commençaient à s'ouvrir.

Il évitait l'approche des personnes qu'il rencontrait, car il y avait

en ce moment assez de monde dans les rues, des ouvriers surtout allant à leur atelier.

L'église de Notre-Dame était ouverte, et la cloche annonçait la première messe.

D'Ormilly y entra.

Là, dans une chapelle déserte à cette heure, il pourrait attendre.

Il y passa près d'une heure, plongé dans de sombres réflexions, songeant surtout à sa femme et cherchant le mensonge qu'il lui dirait pour qu'elle ne puisse pas se douter du crime qu'il avait commis.

Il songeait aussi à l'avenir, et il bâtissait le plan de ce qu'il ferait.

Puis il voyait sa fille par la pensée, cette enfant adorée pour qui il n'avait pas eu la force de supporter la misère, qu'il avait voulu riche autant qu'elle était belle et que maintenant il allait pouvoir combler comme son cœur de père le désirait.

Lorsqu'il sortit, ayant toujours son paquet qu'il portait maintenant à la main, pour ne pas éveiller la méfiance de ceux qu'il rencontrait, — et qui, du reste, ne se souciaient pas de lui, — Gérard gagna le quartier du centre, il prit le boulevard du Sud et, dans la rue du Pont, il s'arrêta chez un marchand d'articles de voyage.

Il fit emplette d'une grande valise pouvant contenir du linge et des vêtements, et d'un petit coffret en fer muni d'une serrure de sûreté.

Plus loin, dans un bazar, il acheta un rasoir et divers objets de toilette.

Enfin, il se dirigea vers un hôtel où il se fit servir à déjeuner.

Le malheureux était dans des transes terribles.

Il lui semblait que tout le monde s'occupait de lui, que tous les regards étaient dirigés de son côté, et que tous ceux qui le voyaient le suspectaient.

Aussi il lui tardait de quitter cette ville trop voisine pour lui du théâtre du crime que l'on devait maintenant avoir découvert depuis longtemps.

Auparavant, cependant, d'Ormilly avait plusieurs dispositions à prendre.

Il se fit donner une chambre sous le prétexte de se reposer quelques heures en attendant le départ d'un train, et quand il fut seul il se rasa complètement le visage, ne conservant que la moustache, tandis que jusque-là il avait porté toute la barbe.

Puis il défit le paquet contenant les trois millions en billets de banque, sépara quelques billets, sans les compter, d'une des liasses, et enferma le reste dans le coffret en fer.

Il sortit ensuite, emportant sa valise et son coffret enveloppé dans un journal, pour qu'on ne puisse pas savoir ce que c'était, et après avoir acheté un vêtement et du linge qu'il plaça dans la valise, il se dirigea vers la gare où il prit un billet pour Grenoble, la fit enregistrer et la déposa aux bagages.

Mais, au lieu de prendre le train, Gérard sortit de la gare, prit au plus court et quitta la ville dans la direction de Malissard. — Il n'avait fait cela que pour se débarrasser de sa valise et l'expédier à Grenoble sans avoir aucune explication à donner, sûr de la retrouver au dépôt des bagages.

De Malissard, d'Ormilley revint à Chabeuil et là il dîna dans un hôtel où il se reposa ensuite jusqu'au soir.

Il n'avait avec lui que son précieux coffret soigneusement enveloppé et ficelé, qu'il portait en le tenant par une sorte de poignée qu'il avait confectionnée avec les ficelles qui l'entouraient.

Un plan avait été combiné dans son esprit : il voulait se défaire de ce trésor qui l'embarrassait et qui lui semblait le désigner à l'attention de tous ceux qui le rencontraient.

C'est pour cela que le matin il était allé revoir les montagnes de la Sausse, entre Châteaudouble et Combovin, pour y chercher un endroit où il pourrait cacher sa fortune.

Il arriva là lorsque le jour commençait à décliner et quand il vit que tout le monde était rentré, il s'avança dans la gorge que forme l'enfoncement des hautes collines.

Gérard suivit un chemin qu'il connaissait sans doute, car il y marchait sans aucune hésitation, et il arriva à un sentier escarpé qui grimpait le long des roches et qui se perdait dans les soubresauts du terrain.

Il gravissait ainsi les flancs de la montagne, seul, obligé parfois de se tenir aux arbustes et aux saillies du roc pour se maintenir dans l'étroit passage qu'il suivait.

Maintenant, il n'y avait plus aucun sentier tracé ; c'était cette partie inaccessible, presque à pic, que le matin il avait vue et étudiée.

Au fond, dans l'enfoncement des hautes roches suspendues en quelque sorte au-dessus de l'abîme, entourées de plantes et d'arbustes enchevêtrés qui semblent les attacher à la montagne, coulait la cascade qui tombait de plus de vingt mètres de haut, se partageant en plusieurs jets selon les caprices des rochers qui la divisaient.

En un endroit, derrière l'une des chutes, une sorte de petite caverne était creusée dans la roche.

Une végétation abondante la protégeait et la dissimulait, et elle paraissait en outre être inaccessible.

C'est là que d'Ormilley avait résolu de cacher son trésor.

Pour parvenir à cette hauteur, il dut faire un détour considérable, grimper sur des blocs qui paraissaient prêts à se détacher de la colline, passer par moment au-dessus d'un abîme épouvantable, s'attacher aux plantes, ramper, se traîner ; mais enfin, après plus de deux heures d'efforts il arriva à son but.

Il se trouva perché sur un escarpement avancé que battait l'eau de la cascade tombant d'une grande hauteur.

A côté était cette petite caverne, ce trou pour mieux dire, que la chute d'eau défendait.

Il ne pouvait y arriver qu'en passant sous la cascade dont l'eau l'inonderait.

Mais il n'hésita pas.

Cette cachette serait absolument introuvable.

Jamais personne ne viendrait en cet endroit et le précieux coffret y serait à l'abri comme dans le plus impénétrable asile.

Alors d'Ormilley retira ses vêtements et n'ayant que son coffret qu'il porta entre ses dents en le tenant par la ficelle, afin d'avoir les deux mains libres, il s'engagea sur les roches qui le séparaient encore de la petite caverne.

Il se hissa, en se meurtrissant les jambes et la poitrine aux aspérités du rocher, et après bien des efforts, il arriva sous la cascade dont l'eau l'inonda et le saisit sous son jet glacial.

Il se maintint courageusement et chercha dans l'obscurité la cavité qu'il avait aperçue d'en bas et qu'il connaissait bien.

Il la sentit.

Sur le bord, un petit bloc de roche détaché masquait en partie l'ouverture.

Toujours sous cette douche glacée, Gérard qui n'avait qu'une main libre, car il était nécessaire de se maintenir pour ne pas être précipité dans l'abîme, essaya de le déplacer, et il y parvint avec peine après un assez long travail.

La cavité n'était pas profonde ; elle s'enfonçait sous une roche plate, énorme, qui surplombait le précipice.

A l'intérieur, on sentait sous les doigts une légère dépression, formant comme une seconde cavité au sein de la première.

En tâtant avec la main, Gérard l'explora et il se rendit compte de sa forme.

Le coffret pouvait y tenir et il ne courait aucun risque de s'enfoncer davantage, car les parois de ce trou étaient comme taillés dans le bloc.

Il y plaça son trésor et, avec des efforts considérables, car sa position critique sur cette roche et l'eau glacée qu'il ne cessait de recevoir paralysaient ses forces, il parvint à y rouler le petit bloc de pierre qui était à l'ouverture de la grotte et qui servit ainsi de couvercle à la cachette.

Les trois millions étaient absolument en sûreté.

Il s'agissait de revenir à l'endroit où d'Ormilley avait laissé ses vêtements, et ses forces épuisées lui rendaient l'escalade plus difficile.

Vingt fois le malheureux faillit être précipité dans l'abîme.

Lorsqu'il eut atteint cette roche, meurtri, ensanglanté, il se sentit sauvé, et regardant l'endroit d'où il venait, il frissonna à la pensée du danger qu'il avait couru.

Il se rhabilla promptement et après s'être reposé un bon moment, il continua sa descente, marchant avec une prudence que nécessitait l'obscurité qui l'enveloppait.

Enfin au bas, il eut un soupir de soulagement, et après s'être de nouveau reposé, il se mit en marche.

Dix heures sonnaient aux clochers de Châteaudouble et de Peyrus.

Maintenant d'Ormilley éprouvait moins d'inquiétude; il se sentait délivré de ses plus pénibles angoisses depuis qu'il n'avait plus avec lui cet argent volé.

Il ne songeait même pas aux quelques billets qu'il avait pris à l'une des liasses et qu'il avait placés dans son portefeuille, sans les compter, presque sans les voir. Y en avait-il quinze, vingt, davantage? il l'ignorait.

Il ne pensait en ce moment qu'à sa femme et à Arlette que bientôt il allait revoir et qu'il ne quitterait plus ensuite.

Il combinait ce qu'il avait à faire dans le présent et dans l'avenir.

L'argent était en sûreté. Plus tard, il viendrait le reprendre et jamais Marthe n'en connaîtrait l'origine criminelle. Il trouverait bien une explication à lui donner un jour pour en justifier la possession.

Mais en attendant elles seraient heureuses toutes deux, Marthe et Arlette, ces deux êtres qu'il adorait et dont l'amour l'avait rendu coupable.

Il marchait plus légèrement et il se dirigeait par le plus court chemin vers la route départementale qui conduit à Bourg-de-Péage et à Romans, situés l'un sur la rive gauche et l'autre sur la rive droite de l'Isère.

Il évita Chabeuil en traversant la Véoure sur le petit pont de bois qui est jeté en amont, et rejoignit ensuite la route au plus tôt.

Après une petite heure de marche, il arriva à Montéliér, dont la grande rue était déserte.

Cependant, à l'extrémité du village, une lumière brillait à l'intérieur d'une maison.

Il y avait là une auberge.

D'Ormilly résolut de s'y arrêter et il entra.

L'aubergiste se trouvait en compagnie d'un roulier dont la voiture était remise sous le hangar et, à peu près gris l'un et l'autre, ils étaient demeurés à boire et à jouer tandis que tout le monde était couché.

Dans leur état d'esprit l'arrivée d'un voyageur à onze heures du soir ne les surprit pas outre mesure ; d'ailleurs Gérard expliqua assez adroitement les choses.

Il dit qu'il venait de Chabeuil où il avait été obligé de laisser sa voiture qui avait eu un accident, et qu'il avait d'abord résolu de poursuivre sa route à pied jusqu'à Bourg, où il se rendait, mais que, se sentant trop fatigué et ayant vu qu'il y avait encore de la lumière, il venait de se décider à coucher à Montélier pour repartir le lendemain matin.

L'aubergiste était enchanté et il dit à Gérard qu'il pourrait très bien, s'il le voulait, prendre le lendemain la voiture qui passe à six heures et qui va à Bourg.

Ce fut un renseignement précieux pour d'Ormilly qui accepta aussitôt.

A Bourg-de-Péage il n'aurait qu'à traverser l'Isère pour se trouver à Romans où passe le chemin de fer de Grenoble.

Il monta donc dans la chambre qu'on lui donna et il se coucha.

Mais cette nuit le malheureux ne put pas dormir ; les préoccupations de son esprit étaient trop grandes, maintenant qu'il se trouvait seul, livré à ses méditations, désirant et appréhendant tout à la fois le moment où il serait en présence de Marthe.

Les projets les plus divers se succédaient dans sa pensée.

Que ferait-il ?

Il ne voulait pas aller à Lans. Il préférerait s'arrêter à Grenoble, y faire venir Marthe et Arlette à qui il écrirait, et partir aussitôt avec elles pour l'étranger.

Il les emmènerait le plus loin possible, dans un pays où personne ne les connaîtrait, en Russie, en Grèce, peu importe.

Là, il dirait qu'il avait trouvé un emploi largement rétribué, une situation magnifique, et ainsi il justifierait la possession de l'argent qu'il ne montrerait que plus tard.

Après avoir bien réfléchi à cette combinaison, après l'avoir longuement examinée et discutée avec lui-même, Gérard s'y arrêta définitivement, et, dès lors, moins absorbé, plus calme, résolu, maintenant qu'il savait ce qu'il devait faire, il s'endormit sous le poids de la lassitude et de l'accablement de son esprit.

CHAPITRE XXX

UN TÉLÉGRAMME

Montlaurier et Fléchard avaient fait route ensemble et, suivant tout simplement la grande route, ils étaient arrivés à Livron en moins de deux heures de marche.

Ils couchèrent ensemble dans un hôtel situé dans le voisinage de la gare, et par conséquent éloigné de la ville qui en est à une assez grande distance et ils combinèrent ce qu'ils avaient à faire.

Fléchard allait retourner directement à Nîmes, ainsi qu'il en avait informé son avoué par la dépêche expédiée de Paris par le petit clerc de l'étude de M^e Dorlotin.

Personne ne pourrait le soupçonner d'avoir été mêlé au vol commis dans le train, car son alibi serait au besoin parfaitement établi au moyen de l'original de cette dépêche, écrit de sa main, et conservé dans le bureau expéditeur.

Il fallait seulement, en passant à Tarascon, faire acte de présence auprès du chef de gare à qui il s'était adressé pour lui demander de quitter le train rapide.

Montlaurier l'y accompagnerait pour jouer le rôle du second voyageur du fauteuil-lit, pour remplacer d'Ormilly.

Aussi, après avoir passé la nuit à l'hôtel et après avoir fort bien déjeuné, les deux amis, heureux et exempts de toute préoccupation, prirent le lendemain matin le train de onze heures et demie et ils arrivèrent à Tarascon à deux heures quarante-cinq.

Après être sortis de la gare, ils y revinrent et s'adressèrent au chef de gare qui reconnut parfaitement Fléchard.

Il fut convenu qu'ils pourraient reprendre le train rapide venant de Marseille, le soir à huit heures vingt, mais on ne leur garantit un compartiment de fauteuil-lit qu'à la condition qu'il y en aurait un de libre dans le train.

Le plan convenu entre Fléchard et Montlaurier était bien simple et défierait tous les soupçons.

En effet, les deux amis prirent ensemble le rapide dans lequel ils purent avoir, non un fauteuil-lit, mais un compartiment de coupé dont ils déclarèrent se contenter, et, à la station suivante, à Avignon, Fléchard laissa Montlaurier pour se rendre directement à Nîmes.

Le médecin, au contraire, poursuivit seul le voyage jusqu'à Lyon.

A la descente du train, au milieu de la foule des voyageurs, il remit son bulletin mentionnant deux personnes, de telle sorte qu'on put croire qu'ils étaient arrivés tous les deux à Lyon.

Montlaurier et Fléchard avaient calculé leur affaire pour l'avenir, et ils avaient combiné tout ce qu'ils auraient à faire pour jouir de leur fortune sans avoir le moindre risque à courir.

Fléchard ne quitterait pas l'étude de M^e Dorlotin, pour le moment du moins.

Dans quelque temps il achèterait, — avec arrangements et facilités de paiement, — un petit cabinet d'affaires; ou bien il en monterait un nouveau, de façon modeste, et alors on ne s'étonnerait pas de lui voir de l'argent qu'il serait censé gagner par son travail.

Montlaurier voulait se faire recevoir docteur en médecine. Il ne lui manquait du reste qu'une seule inscription.

Il avait assez préparé et rédigé des thèses pour des camarades qui avaient été reçus pour être certain à son tour de son admission.

Alors, lorsqu'il aurait un cabinet, lorsqu'il exercerait, il justifierait aisément sa fortune par les honoraires qu'il recevrait de sa clientèle.

Les deux amis avaient ainsi échangé leurs projets d'avenir et ils s'étaient donné rendez-vous à Paris où ils se retrouveraient dans quelques jours.

Il leur importait de savoir ce qui allait être fait pour découvrir les auteurs de ce vol considérable commis au préjudice du Trésor, car il était certain que l'on allait mettre sur pied toute la police et les meilleurs agents de la Sûreté.

Santenac aussi se préoccupait de savoir les nouvelles, et après être arrivé à Valence où il avait laissé ses bagages à la consigne, il prit avec Bianca le premier train du matin, à quatre heures trois minutes, pour Montargis.

En route, à chaque bibliothèque de gare, le gentilhomme périgourdin acheta divers journaux pour se renseigner; mais dans aucun d'eux il ne trouva mention du vol commis dans le rapide.

La nouvelle sans doute n'avait pas encore été communiquée à la presse.

A Montargis, les deux amants descendirent à l'*Hôtel de la Poste*, disant qu'ils venaient d'Orléans, et qu'ils cherchaient une petite propriété de campagne.

Santenac sentait qu'il était tenu à une prudence extrême, à cause de

MAM'ZELLE MISÈRE



Il n'y avait aucune hésitation à avoir et il partit aussitôt. (P. 286.)

sa situation d'employé du Ministère des finances; mais il comptait sur son habileté et sur sa perspicacité pour échapper à tout soupçon.

Il avait pensé que les billets de banque composant les six millions envoyés au Trésor pouvaient avoir été relevés par état, avec l'indication de leurs numéros, que le premier soin de la police, pour arriver à la découverte des auteurs du vol, serait, sans aucun doute, de donner la liste de ces numéros à toutes les maisons de banque et à tous les établissements financiers. Aussi avait-il résolu de ne pas toucher à cet argent avant que tout danger fut éloigné; il avait du reste une somme suffisante pour tout ce qu'il voulait faire.

Quant à la maison de campagne qu'il prétendait vouloir louer, ce n'était qu'un prétexte, et il rentrerait dans quelques jours avec sa maîtresse à Paris, disant qu'il n'avait pas trouvé ce qu'il voulait et qu'il y renonçait pour ne pas augmenter trop considérablement ses dépenses.

Il resterait alors pendant quelque temps encore au Ministère et il trouverait bien alors un moyen de quitter son emploi sans éveiller les soupçons.

En attendant, il avait tenu à se débarrasser du petit paquet contenant les mille billets de mille francs qu'il avait eus dans le partage des six millions, car il en jugeait la possession dangereuse.

Pour cela, il les enveloppa avec divers papiers assez volumineux dans un pli qu'il ficela et cacheta soigneusement à la cire, et, s'étant arrêté à Melun, avant de rentrer à Paris, il déposa ce paquet chez un notaire de cette ville, en lui disant qu'il s'agissait d'un dépôt de papiers de famille.

D'Ormilly ne s'éveilla qu'au moment où l'aubergiste l'appela pour lui annoncer que la voiture de Bourg n'allait pas tarder à passer.

Il eut, en effet, tout juste le temps de s'habiller et de prendre une tasse de café au lait.

A sept heures moins le quart il arrivait à Bourg-de-Péage et, ayant traversé l'Isère, il se rendit à Romans.

Là, au buffet de la gare, il demanda ce qu'il faut pour écrire et il fit la lettre qu'il avait résolu d'adresser à Marthe.

Il lui dit qu'il avait réussi à rencontrer enfin son parent, M. de Lovely, qui était rentré à Paris après une assez longue absence et qui, lorsqu'il connut sa situation, s'était aussitôt intéressé à son sort.

Son grand-oncle maternel l'avait alors engagé à aller à Odessa, et il lui avait donné une lettre de recommandation pour un de ses meilleurs amis, un grand négociant-armateur, chez qui il était assuré de trouver tout de suite une belle position.

Alors, expliquait le malheureux à qui tous ces mensonges coûtaient horriblement, il avait quitté le Ministère où il n'arriverait jamais à se faire une position en rapport avec ses besoins, en rapport surtout avec les aspirations de bonheur qu'il voulait pour sa femme et pour sa fille, et il allait arriver pour les chercher toutes deux et les emmener avec lui à Odessa.

Il prétendait qu'il avait été obligé de s'arrêter en route, à Lyon, pour voir une personne dont M. de Lovely lui avait parlé, et il annonçait que le lendemain il arriverait à Grenoble.

« Je descendrai à l'*Hôtel Mounet*, disait-il en terminant, et c'est là que je vous attendrai toutes deux, car il est bien inutile que je vienne à Lans pour refaire ensuite le voyage et revenir à Grenoble.

« Dès que tu auras reçu ma lettre, fais donc les préparatifs et viens me rejoindre avec notre chère enfant que je désire tant embrasser.

« Pour ne pas démentir ce qui est fait, de même que pour éviter d'éveiller la curiosité du monde, je me ferai inscrire sous le même nom que tu portes, sous ton nom de jeune fille. M. Chesnaye.

« Je t'embrasse en attendant de tout mon cœur et t'envoie mille baisers pour ma petite Arlette que je suis impatient de serrer dans mes bras. »

Gérard calcula exactement son temps.

La lettre sera distribuée le soir même à Lans, et le lendemain, vers midi, sans doute, Marthe et Arlette arriveraient à Grenoble.

Après avoir déjeuné, il prit le train qui passe à Romans à une heure quatre et il arriva à trois heures quarante-cinq de l'après-midi à Grenoble, où il retira, au moyen de son bulletin de bagages, sa valise partie la veille de Valence, et il se rendit à l'hôtel qu'il avait indiqué dans sa lettre.

Il avait à attendre jusqu'au lendemain, et dans cette attente qu'il était forcé de passer oisivement, n'osant pas se montrer, le malheureux se sentit de nouveau en proie aux angoisses, à des terreurs et à des remords.

Alors, dans les longues méditations de sa pensée, Gérard sentait la honte le couvrir.

Il revenait en arrière, il se reportait à la situation qui était la sienne lorsqu'il était à Paris avec sa femme et sa fille et il regrettait amèrement de s'être laissé entraîner par Santenac et par les autres.

Il avait peur de l'avenir maintenant et n'envisageait pas sans épouvante la perspective de se trouver en présence de Marthe, de vivre ainsi

dans de perpétuels mensonges, obsédé sans cesse par les remords de son crime.

La nuit qu'il passa fut pleine d'angoisses et c'est à peine s'il put goûter quelque repos.

Dans l'affreux cauchemar qui bouleversa son esprit, il se vit découvert, arrêté, conduit entre les gendarmes, les chaînes aux mains, et il mourait de honte en présence de sa femme et de sa fille que l'horrible réalité écrasait.

Le lendemain, à son réveil, l'infortuné portait sur son visage l'empreinte des tortures morales qu'il avait endurées. Il avait ce teint blafard et livide des misérables que hantent les affolements de leur conscience en désarroi et que poursuivent jusqu'au plus profond de leur âme les remords impitoyables chargés de l'inévitable châtiment de leurs forfaits.

Les heures lui semblaient interminables, longues comme autant de siècles.

A chaque instant il consultait la pendule, il regardait sur son Indicateur pour voir s'il ne s'était pas trompé, et il refaisait ses calculs pour s'assurer que Marthe et Arlette ne pouvaient pas être arrivées avant le milieu du jour.

Impatient, il ne se sentait pas capable de les attendre plus longtemps dans cette chambre d'hôtel, où il avait l'air de se cacher, où il paraissait demeurer parce qu'il n'osait sortir.

Alors d'Ormilly quitta l'hôtel.

Le temps lui paraîtrait sans doute moins long au dehors, avec les distractions de la rue.

Et il sortit, mais en évitant les rues trop fréquentées, comme s'il eut craint que son visage bouleversé ne le désignât aux yeux de tous comme le coupable.

Il erra le long des fortifications, suivant les murs de l'hôpital militaire et des casernes, jusqu'à la place Vaucouson, puis l'enceinte intérieure jusqu'à la porte des Alpes.

Là, du moins, il ne rencontrait que de rares passants, des soldats pour la plupart.

A chaque pendule il regardait l'heure, trouvant toujours que le temps ne s'enfuyait pas assez vite.

Puis il revint à l'hôtel, refaisant le même chemin, espérant n'y devancer que de quelques instants Marthe et Arlette.

Elle n'étaient pas arrivées.

A midi il ne les vit encore pas venir et alors le malheureux ne savait plus que penser.

Il se forgeait mille suppositions douloureuses, se demandant s'il ne leur était pas arrivé quelque malheur.

Il attendit encore, nerveux, impatienté, ne s'occupant même plus de dissimuler les angoisses qui se lisaient sur son visage.

L'attente devenait mortelle.

Tout à coup, tandis qu'il était sur la porte de l'hôtel, regardant au loin s'il ne les voyait pas venir, on l'appela :

— Monsieur Chesnaye!

Gérard tressaillit.

Il fut surpris de s'entendre donner ce nom qu'il avait pourtant indiqué lui-même et il se retourna.

C'était le gérant de l'hôtel qui lui apportait une dépêche qu'on venait de recevoir pour lui.

Une dépêche!... De Marthe sans doute.

Que se passait-il donc?

Qu'était-il arrivé?

Il lut :

« Impossible venir, suis malade. Chemins impraticables par dernières avalanches, impossibles à franchir dans mon état. Viens me chercher, hâte-toi, urgence.

« MARTHE. »

Ce télégramme fut un véritable coup de poignard pour d'Ormilly. Mais il n'y avait aucune hésitation à avoir et il partit aussitôt.

CHAPITRE XXXI

SUR LA GRANDE ROUTE

Marthe d'Ormilly était très inquiète depuis plusieurs jours, car elle attendait une réponse à sa dernière lettre et elle ne la voyait pas arriver.

Elle pensait, d'après les dernières nouvelles qu'elle avait reçues que Gérard avait quitté Paris, puisqu'il avait obtenu un congé, et elle s'étonnait de ne le voir pas venir tout de suite.

De sinistres pressentiments auxquels il lui était impossible de se soustraire, l'assaillaient continuellement, et elle se demandait s'il n'était pas

arrivé un malheur à son mari pendant qu'il était en route pour venir la trouver.

Lorsqu'on lui remit la lettre de Gérard elle eut un frisson qui lui parcourut en un instant tous les membres, qui la glaça, comme si elle allait apprendre la nouvelle d'une catastrophe irréparable.

Elle lut.

La malheureuse ne comprenait pas ce qui se passait.

Pourquoi son mari ne venait-il pas à Lans comme cela était convenu ?

Il l'attendait à Grenoble où il lui disait de venir la rejoindre, mais pourquoi cela ?

Il n'avait pas été question qu'elle dût partir à ce moment.

Que se passait-il donc ?

Gérard avait en quelque sorte l'air de se cacher.

Marthe s'abîmait dans ses réflexions et dans les douloureuses conjectures que son esprit se forgeait pour essayer d'approfondir ce mystère sans pouvoir parvenir à s'expliquer quelque chose.

Alors, une pensée terrible s'empara d'elle.

La malheureuse se rappela ce qui s'était passé à Paris, dans cette maison de la rue Saint-Honoré, où elle avait demeuré à côté de Santenac.

Elle se souvint de cette conversation entendue, un soir, lorsqu'on la croyait endormie dans sa chambre; de ce vol que l'on méditait et dans lequel on essayait d'entraîner son mari.

Serait-il possible qu'il eût cédé aux tentations, qu'il se fût ligué avec ces misérables qui le poussaient à forfaire à l'honneur ?

Aurait-il été capable, maintenant qu'elle n'était plus auprès de lui, de se laisser entraîner par Santenac et par les autres ?

Était-ce parce qu'il était coupable qu'il se cachait ?

Cette démission, qu'il disait avoir donnée, n'était-ce pas une fuite ?

— Mais non, c'est impossible, se disait l'infortunée pour essayer de se rassurer. Gérard ne peut être devenu un malhonnête homme !... Je suis folle !...

Elle relisait alors la lettre pour essayer d'en pénétrer le véritable sens et elle n'y parvenait pas.

Cependant, il fallait prendre un parti. Il fallait aller rejoindre Gérard puisqu'il l'appelait. Quand elle serait auprès de lui, elle aurait certainement l'explication de ce qui s'était passé.

Alors, avec l'impatience qui avait présidé à la résolution qu'elle venait de prendre, M^{me} d'Ormilly annonça son départ immédiat à la

propriétaire de l'hôtel et à sa fille, que cette nouvelle stupéfia radicalement.

Elles cherchaient à connaître la cause de cette détermination aussi subite qu'imprévue, car elles avaient pensé que M^{me} Chesnaye, — ainsi qu'elles l'appelaient, — et sa fille, qui étaient venues à Lans pour des raisons de santé, y séjourneraient très longtemps.

Ce n'était pas pour elles seulement la perte d'un bénéfice sur lequel elles avaient compté, mais une véritable désillusion résultant de l'amitié très sincère qu'elles avaient vouée déjà à la jeune femme et à Arlette et de l'habitude qu'elles avaient prise de les considérer comme faisant en quelque sorte partie de la maison et même de la famille.

Elles interrogeaient, curieuses autant que stupéfaites.

Marthe dit qu'elle venait de recevoir une lettre de son mari et qu'il la priait d'aller immédiatement le rejoindre, à cause de ses affaires qui exigeaient un déplacement.

Elle ne dit pas que Gérard était à Grenoble.

Elle n'osait pas.

Elle comprenait qu'on trouverait drôle que son mari fût venu si près d'elle et qu'il ne fût pas venu la chercher.

Cette situation ranima chez la malheureuse de nouvelles appréhensions, et excita plus vivement son impatience de connaître la vérité.

M^{me} Verdon et Césarine, — gens simples en vérité, — ne suspectèrent pas un seul instant ce que leur dit leur sympathique cliente.

Elles déploraient son départ, si inattendu et si précipité.

Césarine, surtout, perdait en Arlette sa jolie petite amie, sa fillette, sa petite poupée, ainsi qu'elle l'appelait en jouant presque constamment avec elle.

Elles aidèrent à préparer la malle de Marthe, que Mélie et Julot descendirent dans la grande salle du rez-de-chaussée.

Arlette était heureuse.

La pensée de revoir son père primait toute autre préoccupation chez elle.

C'est à peine si elle songeait à regretter ses petites amies de Villard.

Elle pensait cependant à Victor, à son jeune sauveur, qu'elle aimait si sincèrement dans la candide effusion de sa petite âme pleine de reconnaissance.

Elle caressait *Castor*, le gros chien de l'hôtel des Trois Rois Mages, le compagnon de ses jeux et de ses promenades, et elle lui disait en l'embrassant qu'elle reviendrait le voir.



Julot fut obligé de descendre de la voiture et de conduire le cheval à la main. (P. 293.)

Le temps venait de se gâter complètement.

Dans la nuit, après une journée de chaleur précoce, il s'était couvert, et un vent froid s'était levé, venant des hautes montagnes, dont les cimes étaient couvertes de neige.

La température s'était subitement fort refroidie, et l'on avait été obligé de rallumer le poêle dans la grande salle et de faire une flambée de souches de vignes dans la cheminée de la chambre de Marthe.

Maintenant c'étaient par raffales brusques que soufflait la « tramontane ».

D'épais nuages roulaient en masses plombées sous la voûte uniformément grise.

M^{me} Verdon essaya de retenir Marthe et sa fille sous ce prétexte

Ne pouvaient-elles pas attendre que le temps se fût un peu remis au beau ?

Ce n'était pas prudent de voyager par un aussi vilain temps.

Cette pauvre petite Arlette serait sûrement transie de froid pendant la route.

Il fallait, en effet, aller au Pont-de-Claix pour prendre le train de Grenoble et on ne pouvait avoir que la voiture de l'hôtel, un cabriolet, que Julot conduirait, et qui n'abriterait guère les voyageurs sans sa capote de cuir.

La route passait à travers les collines de Lans jusqu'à Claix, dans des gorges où le vent s'engouffrait, sur des chemins que l'orage pouvait rendre dangereux.

M^{me} Verdon conseillait d'attendre au lendemain pour partir.

Ce ne serait qu'un tout petit retard.

M^{me} Chesnaye pouvait en prévenir son mari par une dépêche.

Mais aucune considération ne put retenir Marthe; elle avait trop d'impatience de voir Gérard et de savoir ce qui s'était passé.

Alors, quand on vit qu'elle était bien décidée à partir, on fit atteler la carriole et, dans la cour de l'hôtel, on y chargea la malle que l'on attachait sur le derrière avec des cordes.

L'hôtelière et sa fille voulurent que Marthe et Arlette prissent quelque chose avant de partir, et bien que le pot-au-feu destiné au repas du soir fut à peine fait, on leur servit un grand bol de bouillon à chacune, pour qu'elles aient quelque chose de chaud dans l'estomac.

Césarine bourra le petit panier d'Arlette de chocolat, d'oranges et de tout ce qu'elle trouva.

Enfin, Marthe et sa fille partirent, sous la conduite de Julot, qui s'était enveloppé dans un énorme carrick de bure et coiffé d'une toque de fourrure à oreillettes.

M^{me} Verdon, Césarine, Mélie et Zoé, leur firent la conduite jusqu'au bout de la grande rue, — suivies par quelques curieux que le départ des « Parisiennes » déjà connu avait attirés, — et là elles embrassèrent encore une fois l'enfant et elles serrèrent la main à Marthe, en leur souhaitant à toutes deux bon voyage.

Malgré le vent et la pluie qui commençait à tomber en gouttes fines,

drues et projetées avec force, elles restèrent au bout de la rue jusqu'à ce que la voiture fut arrivée à la Croix de Mission, où elle devait tourner pour prendre la traverse qui conduit à la route de Claix.

Marthe et Arlette, enveloppées dans les deux couvertures de cheval que Julot leur avait mises sur les genoux et sur les épaules, se tenaient serrées l'une contre l'autre, assises derrière le conducteur, sur la banquette, au fond de la capote.

Le temps devenait de plus en plus mauvais.

La pluie tombait toujours, fine et rapide, fouettée par le vent qui s'engouffrait dans le cabriolet et qui leur gelait le visage.

On entendait loin, derrière les montagnes grises, dont les cimes se perdaient dans les nues sombres, de sourds roulements de tonnerre que répercutaient les échos lointains.

Le chemin était rapide et le cheval, retenu par Julot, n'avancait que lentement.

Castor lui-même, qui était parti d'abord en éclaireur, prenant une avance assez grande sur la voiture, était revenu en aboyant, et il tournait maintenant autour du cheval et des roues.

Cependant le temps s'apaisa quelque peu; la pluie cessa et le vent parut tomber.

Mais le chemin était absolument mauvais, glissant et fatigant.

Jusqu'au pied du Pic Saint-Michel, tout alla assez bien, et il semblait réellement que toute menace d'orage avait été définitivement écartée.

Marthe s'informa auprès du cocher et demanda combien devait durer le trajet.

— Ce n'est pas que ce soit long, répondit Julot; dans la bonne saison je fais cette route-là en une heure et demie à peine, car il n'y a pas trois lieues. Mais je mettrai bien le double aujourd'hui, pour peu que le vent et la pluie reprennent, car j'ai bien peur...

Un formidable coup de tonnerre lui coupa la parole et son grondement parut ébranler les hautes roches grises qui surplombaient la route, comme si elles allaient s'écrouler sur la voiture.

Aussitôt, la pluie retomba par gouttes larges comme des pièces de cent sous qui s'aplatissaient sur les rochers en éclaboussant tout autour d'elles.

Le vent reprit, se déchaîna progressivement à mesure que l'orage grossissait et que la pluie se changeait en averse.

Castor, d'un bond, était grimpé sur le cabriolet et il s'était assis aux pieds de *Julot*, regardant la route avec une inquiétude instinctive.

Son nez, au-dessus du tablier du siège, aspirait l'air et il poussait par moments de petits cris semblables à des plaintes.

— Ça se gâte, avait dit aussitôt *Julot*; pourvu que nous puissions passer au Col d'Enfer!... Le torrent doit être joliment grossi.

— Quel temps affreux! dit *Marthe*.

Et *Arlette*, se pelotonnant contre sa mère, ajouta :

— Il fait froid.

On n'avancait que prudemment, au pas, la carriole rasant du plus près possible les roches qui, d'un côté, bordaient le chemin afin d'être un peu abrité contre la tourmente.

A la pluie se mêlait de la neige fondue qui volait et pénétrait même sous la capote de la voiture, poussée par les rafales du vent.

— De ce train-là, dit encore *Julot*, nous n'arriverons qu'à la nuit au Pont-de-Claix.

Et il ajouta après un moment :

— Mais si ça continue, nous ferons bien de nous arrêter à Claix pour laisser passer l'orage.

— Ça reposera le cheval, dit *Marthe*.

— Pourvu que nous puissions y arriver! reprit le cocher avec un geste de tête qui n'exprimait pas grande confiance.

Petit à petit, la pluie s'arrêta, et la neige seule continuait à tomber, — phénomène bizarre assez fréquent au printemps dans les montagneuses régions méridionales.

Le vent qui soufflait toujours, de plus en plus froid et de plus en plus violent, la pourchassait au loin en longues traînées blanches.

Elle s'épaississait et tournoyait dans l'air en tourmentes effrayantes, entraînée par les courants qu'elle rencontrait, tous en sens contraire, au milieu de ces défilés et de ces gorges sinueuses.

Le terrain était tellement glissant, qu'il était devenu presque impraticable.

Arlette s'effrayait et se serrait épouvantée contre sa mère.

Marthe essayait, par ses baisers et par la tendre pression de ses bras qui l'enveloppait, de la rassurer.

Julot, aveuglé par la neige, avait la plus grande peine à diriger son cheval.

La tourmente faisait rage.

On entendait au loin, dans ses sombres escarpements et dans les lointaines profondeurs, rouler les avalanches que l'orage avait détachées des

pics abrupts des montagnes, et qui, dans un fracas sinistre, s'abîmaient au fond des gorges arides et des vallées rocheuses.

Le cheval, effaré, se cabrait.

Il refusait d'avancer.

Dans un défilé, seule issue par laquelle on était obligé de passer, on dut s'arrêter, tant la tourmente était impétueuse.

Arlette, épouvantée, ne cessait de répéter :

— Mère... petit mère!... J'ai peur... nous allons mourir... petite mère!

Et Marthe se dominait pour surmonter ces terreurs qu'elle partageait, afin de pouvoir donner un peu de courage à son enfant.

Julot fut obligé de descendre de la voiture et de conduire le cheval à la main.

Enfin, après plus d'une heure d'efforts, on parvint à sortir de ce défilé et à quitter les gorges de Lans.

On arriva dans la vallée de Claix et l'on put prendre un petit chemin, creusé par de profondes ornières, où couraient de minuscules torrents.

Julot, remonté sur le siège, était sans cesse obligé d'exciter le cheval de la voix et du fouet, car à chaque instant il ralentissait son allure.

Au bout d'un moment, on vit, au point de jonction de la traverse avec un autre chemin, briller les lanternes d'une voiture.

La neige avait cessé de tomber tout à coup.

On entendait sur les collines ruisseler l'eau qui courait en cascades nombreuses dans un bruissement sinistre.

Julot reconnut la voiture.

— C'est M. Morisset, dit-il.

Marthe ne répondit pas.

Elle aurait préféré ne pas rencontrer le tréfileur pour n'avoir pas à lui expliquer son brusque départ.

— Il vient d'Échirolles, ajouta Julot, il était parti ce matin au petit jour.

Les deux voitures, à la distance qui les séparait et à l'allure de leurs chevaux, devaient se rencontrer à la jonction de la traverse et du chemin.

M. Morisset, de son côté, avait reconnu la carriole de M^{me} Verdon et il se demandait, ne distinguant pas Marthe et Arlette dans l'enfoncement de la capote, ce que Julot pouvait bien faire dehors par un temps pareil.

Mais quand il fut plus près, il les vit et les reconnut, et en voyant la malle attachée derrière la voiture, il comprit ce qui se passait.

Aussi, tout surpris de ce départ si promptement décidé, auquel le

temps affreux lui-même n'avait pas fait surseoir, il arrêta son cheval et salua en disant :

— Comment, vous partez, madame, malgré cet orage... Mais je croyais que vous étiez pour quelque temps encore à Lans.

— Je le croyais aussi, répondit M^{me} d'Ormilly, ayant répondu à son salut, mais j'ai dû partir sur une lettre que je viens de recevoir de M. d'Ormilly.

— Vous allez au Pont-de-Claix prendre le train pour Paris? demanda le tréfileur.

— Nous n'allons qu'à Grenoble.

— M. d'Ormilly est à Grenoble! fit Morisset encore plus surpris.

— Il nous y attend ce soir.

— Vous ne pourrez jamais arriver. Le Drac a débordé depuis Reymure jusqu'à Comboire et la route est coupée.

— Est-ce vrai?

— C'est la vérité, madame. J'avais heureusement franchi le pont à deux heures et je me suis arrêté chez un ami à la Ridèle, ce qui m'a permis d'échapper à l'orage.

— Eh bien! vous n'aurez pas belle route pour aller à Villard, dit Julot, car nous avons pu à peine passer par la gorge et, à cette heure, le chemin est impossible.

— Aussi, je compte passer la nuit à Claix, répondit le tréfileur.

Et si j'ai un bon conseil à vous donner, ajouta-t-il en s'adressant à Marthe, c'est de faire comme moi, et d'y passer la nuit; d'ailleurs, il vous sera impossible d'aller plus loin.

— Mon Dieu! fit M^{me} d'Ormilly, et mon mari... Quelle inquiétude!...

— Vous pourrez lui télégraphier. — Je vous assure que, lors même qu'on pourrait passer, vous commettriez une grave imprudence en voulant aller plus loin. — Vous prendrez le train de Grenoble demain matin.

— M. Morisset a bien raison, appuya Julot, et si la route est coupée par le Drac, vous êtes obligée de vous arrêter à Claix.

Marthe dut se résigner.

On n'était qu'à un kilomètre à peine de cette commune dont on voyait déjà les premières maisons étagées sur le coteau.

Les deux voitures firent route ensemble et en quelques minutes on fut arrivé.

CHAPITRE XXXII

L'EMBUCHÉ

M. Morisset arrêta le premier son cheval devant la porte de l'hôtel de la Poste et descendit.

Il vint à la carriole.

Il prit Arlette dans ses bras et la porta dans la maison, pendant que Marthe descendait à son tour, aidée par Julot.

Lui-même, il les conduisit dans la salle à manger où flambait un bon feu.

Julot remisa la carriole sous le hangar et détela le cheval, qu'il bouchonna consciencieusement et qu'il recouvrit ensuite d'une couverture pour le mener dans l'écurie manger un picotin qu'il n'avait pas volé.

Le tréfileur de Villard-sur-Lans était connu au Claix.

Il parcourait souvent le pays avec son cabriolet, pour voir quelques ouvriers auxquels il donnait du travail chez eux.

Il voulut que Marthe et Arlette acceptassent un bol de vin chaud, car elles étaient transies.

Pendant qu'elle buvait, Morisset observait M^{me} d'Ormilly, et les inquiétudes qui se peignaient sur son visage ne lui échappaient pas.

Le misérable s'était promis de prendre sa revanche du refus humiliant qu'il avait essuyé à Paris et ce départ précipité contrariait ses infâmes desseins.

En même temps, il se sentait intrigué.

Il pressentait une cause mystérieuse à ce voyage subit qui ressemblait à une fuite.

Il s'étudiait à pénétrer la pensée de la jeune femme, osant à peine la questionner.

Cependant il demanda, lorsqu'ils furent seuls auprès du feu :

— Pourquoi donc M. d'Ormilly n'est-il pas venu vous retrouver à Lans ?

Marthe, assez embarrassée par le mensonge qu'elle était obligée de dire, répondit :

— Il ne doit arriver à Grenoble que ce soir et c'est pour gagner du temps qu'il m'a écrit de venir l'y rejoindre...

— Ah!... fit le tréfileur soupçonneux.

Nous devons partir immédiatement...

— Pour Paris?

— Non... pour l'étranger...

— Tiens! .. Et le Ministère?... M. d'Ormilly renonce donc à sa position?

— Il m'écrit, expliqua la mère d'Arlette avec malaise, qu'il a trouvé une excellente situation... grâce à un parent... et il est obligé de s'y rendre tout de suite...

— Quel contretemps! fit Morisset.

Marthe le regarda avec une indéfinissable surprise.

— Il ajouta :

— Je me préoccupais de lui trouver une situation chez moi.

— Chez vous!

— Mais oui. — Je croyais que votre intention était de rester dans le Midi, à cause de votre santé et de celle de votre chère fillette; alors je pensais à proposer à M. d'Ormilly de prendre la direction de mon usine. J'en étais aussi heureux pour lui et pour vous que pour moi-même, car il m'aurait secondé à merveille.

Morisset expliqua que ses affaires devaient le tenir longtemps à Paris, et qu'il avait besoin de quelqu'un qui le remplacât à la tréfilerie de Villard.

Il était heureux déjà, assurait-il, à la pensée d'avoir trouvé quelqu'un d'intelligent, qui deviendrait en quelque sorte un autre lui-même.

Il était certain que M. d'Ormilly ferait parfaitement l'affaire.

En parlant, le tréfileur ne s'adressait pas à Marthe seule; il visait aussi Arlette qui l'écoutait attentivement et dont les yeux pétillants décelaient la vive intelligence.

Il s'appliquait à lui faire comprendre combien elle aurait été heureuse avec sa mère et avec son père, dans ce pittoresque pays qui lui plaisait tant, où elle avait déjà quelques bonnes petites amies, et où elle se sentait chaque jour reprendre des forces nouvelles.

— Je me réjouissais, poursuivit Morisset, à la pensée de l'agréable surprise que j'allais vous faire.

Marthe le remerciait avec quelque confusion.

Sans doute, l'exécution de ce projet lui souriait, elle aimait le pays et il lui aurait beaucoup plu d'y demeurer.

Mais elle ne savait pas; son mari avait sans doute trouvé cette situation tout d'un coup, car il ne lui en avait pas parlé dans ses précédentes lettres et rien n'avait pu lui faire prévoir cette résolution si soudaine.



— Voulez-vous que je fasse partir votre dépêche en même temps, puisque je vais au bureau? (P. 300.)

— Il n'est peut-être pas trop tard, reprit le tréfileur. M. d'Ormilly peut n'avoir pas pris d'engagement.

— Je ne sais pas encore, dit Marthe.

— Songez donc : aller à l'étranger dans un pays où vous serez isolées, dont vous n'entendrez pas la langue, dont les mœurs ne seront plus les vôtres. Vous seriez mille fois plus heureuses en France.

Il exposa son plan.

D'Ormilley, sa femme et sa fille s'installeraient au chalet de l'usine. Ils auraient une domestique pour les servir.

M. d'Ormilley aurait de très beaux appointements, six mille francs pour commencer et un intérêt dans la fabrication.

Ce serait à la fois le bien-être et le confortable le plus large, car en province on vit à très bon compte et ils pourraient mener une existence délicieuse.

— Vous devriez, dit-il encore, puisque le mauvais temps vous a arrêtées ici, écrire à M. d'Ormilley, lui faire part de ma proposition, et peut-être accepterait-il.

Marthe ne répondit pas.

Le tréfileur reprit ses propositions sur un autre terrain.

Il interpella particulièrement Arlette et lui demanda si elle ne serait pas heureuse d'avoir son petit père auprès d'elle.

— Oh ! oui, répondit l'enfant, et je suis contente parce que je vais le voir demain.

— Il faut même que j'envoie une dépêche, dit Marthe, car il serait inquiet de ne pas nous voir arriver.

Pendant qu'elle écrivait sur la table de l'auberge, sa fille auprès d'elle, Morisset l'examinait en silence et se demandait ce qu'il pourrait bien faire pour la retenir.

Le misérable avait, en effet, conçu réellement le dessein de donner un emploi dans sa tréfilerie au mari de cette femme qu'il avait encore l'audace de convoiter, pensant ainsi l'avoir en son pouvoir et, en quelque temps, arriver à ses fins.

Ce départ renversait tous ses plans.

Ennuyé, il prit machinalement une gazette régionale qui traînait sur un coin de la cheminée.

Ses affaires, ce jour-là, l'avaient empêcher de lire les journaux.

Du premier coup, un titre, en caractères très gros, attira son attention.

Le vol de Livron.

Il lut.

On racontait le vol des six millions commis au préjudice du Trésor.

La nouvelle était donnée sans commentaires, par la simple insertion de la longue dépêche que le journal de Grenoble avait reçue de son correspondant de Paris.

Les employés du Trésor ne s'étaient aperçus du vol qu'un peu avant d'arriver à Lyon.

Abasourdis tous les trois par la disparition de la précieuse valise, ils ne savaient comment s'expliquer ce qui s'était passé.

Il fallait que quelqu'un eût pénétré dans leur compartiment pendant leur sommeil.

A Lyon, l'envoyé du Ministère s'adressa au commissaire de surveillance administrative et lui fit part du vol.

On fit une première enquête sommaire et rapide, qui n'amena aucune découverte.

Il était à peu près certain que l'auteur ou les auteurs de ce vol considérable ne pouvaient être que parmi les voyageurs du train.

Mais rien ne pouvait les faire découvrir.

La dépêche disait que la Sûreté de Paris et le Ministère avaient été aussitôt prévenus télégraphiquement et que l'on pensait que le crime ne pouvait avoir été commis que par une personne fort au courant de ce qui se passait au Ministère des Finances, car les transports de valeurs de cette importance sont toujours tenus très secrets, pour éviter d'éveiller la convoitise des malfaiteurs.

Morisset eut un éclair.

M. d'Ormilly était précisément employé au Ministère des Finances.

Sa femme avait prononcé une fois le mot de « Mouvement des fonds », le nom du bureau où il travaillait sans aucun doute.

Et voilà qu'il quittait subitement son emploi!

Il arrivait à l'imprévu!

Il appelait sa femme et sa fille en toute hâte!

Il se proposait d'aller à l'étranger où il prétendait avoir un emploi!

Si c'était lui l'auteur de ce vol!...

Et le tréfileur, roulant déjà dans son esprit d'horribles projets de vengeance, revoyant un moyen d'arriver à ses fins épouvantables, poursuivait attentivement la lecture du journal.

On disait encore que le vol des six millions devait avoir été commis dans les environs de Livron, parce que le chef de train se souvenait avoir entendu un cri un peu après le passage de cette station.

Le correspondant du journal de Grenoble ajoutait que l'avis du Parquet et du chef de la Sûreté était que les auteurs du vol devaient avoir sauté du train en marche, ce qui ne laissait pas que d'être assez facile malgré la vitesse de sa course, avec quelques précautions.

Du reste, il ne pouvait en être autrement, non seulement parce que les recherches faites n'avaient permis de soupçonner aucun des voyageurs descendus depuis Valence ou arrivés à Lyon, mais encore parce qu'on

avait trouvé sur la voie, un peu après Livron, un foulard que l'un des voleurs devait avoir perdu.

Tout en lisant, le tréfileur conjecturait.

Quelle superbe vengeance pour lui, si d'Ormilly était le coupable et s'il pouvait être l'auteur de sa capture !

Arrêté l serait condamné au bagne !

Marthe et sa fille resteraient seules.

Morisset leur offrirait l'hospitalité, les recueillerait, et ainsi il aurait en son pouvoir absolu, à sa discrétion entière, cette femme qu'il convoitait avec plus d'ardeur que jamais.

Alors il rumina rapidement de ce qu'il pouvait faire.

Marthe avait achevé d'écrire le texte de sa dépêche.

Elle disait à Gérard :

« Nous sommes mises en route aussitôt lettre reçue. Arrêtées par orage et routes coupées à Claix. Attends-nous. Partirons demain matin par premier train. »

Et, selon les instructions de la lettre de son mari, elle lui adressa le télégramme au bureau restant à Grenoble.

Morisset avait lu l'adresse de loin.

Il fut déçu, car il avait espéré savoir où d'Ormilly se trouvait.

Il aurait aussitôt télégraphié au préfet de l'Isère pour le lui signaler et le faire arrêter.

Mais immédiatement il conçut un autre projet, bien plus infernal, bien plus machiavélique.

L'infâme voulait jouir de son horrible vengeance et la savourer en entier.

— Tiens ! fit-il à haute voix, il faut que j'envoie aussi un télégramme à Villard, car on pourrait être inquiet sur mon compte, j'ai justement une commande très pressée à transmettre, et je voudrais que Victor pût la mettre en main avant mon retour.

Il ajouta :

— Qui sait si je pourrai repartir demain avec ce temps épouvantable ?

Alors il se leva.

— Je vais jusqu'au télégraphe, fit-il.

Et, après une fausse sortie, revenant sur ses pas, il demanda à la jeune femme :

— Voulez-vous que je fasse partir votre dépêche en même temps, puisque je vais au bureau ?

— Volontiers, répondit Marthe sans défiance.

— Le télégraphe est à deux pas.

M^{me} d'Ormilly sortit son porte-monnaie.

— Inutile, dit le tréfileur en l'arrêtant d'un geste. Nous réglerons tout cela avec le reste demain.

Il sortit.

La pauvre Marthe se sentait dévorée d'angoisses.

Elle essayait vainement de se rassurer en se disant qu'elle s'alarmait sans motif.

La femme de l'aubergiste vint lui dire qu'on lui avait préparé une chambre où l'on avait fait sur un canapé un lit pour l'enfant.

La villageoise lui demanda ce qu'elle voulait manger ce soir et causa un instant avec elle.

Morisset avait menti en disant que la route était coupée par le débordement du Drac.

L'impétueux torrent, enflé par les avalanches et par la fonte subite des neiges, avait bien débordé, mais seulement du côté de Reymure et de Varcès, bien en avant du Pont-de-Claix.

Après Allières et Risset, il n'y avait aucun danger.

Le tréfileur avait voulu retenir Marthe et Arlette et il y avait réussi.

En se rendant au télégraphe le fabricant déchira en menus morceaux la dépêche remise par Marthe.

Puis entrant au bureau il en rédigea une autre qu'il expédia à l'adresse de la première.

Ceci fait, il se dirigea vers l'hôtel.

Le chemin de la Ronze au Pont-de-Claix était parfaitement praticable.

Sur le chemin, Morisset rencontra la petite Arlette qui était venue sur le seuil de la porte pour voir le temps qui s'était bien calmé.

— Eh bien ! fit l'hypocrite avec un large et bon sourire, que dites-vous de ce que j'ai proposé à petite mère ? Ce serait bien gentil si petit père voulait rester à Villard, car il gagnerait beaucoup d'argent et vous ne seriez pas séparée de vos petites amies.

— C'est vrai, dit la fillette.

— Cela ne vous ferait donc pas de peine de ne plus revoir Jeanne ?

— Oh ! si, monsieur.

— Ah ! si petit père était venu, je suis sûr que vous lui demanderiez de ne pas vous emmener dans ces vilains pays de l'étranger, loin de France, où l'on ne connaît personne, où tout est cher, où l'on ne s'amuse pas.

— S'il était venu, bien sûr ! dit Arlette.

— Eh bien ! si par hasard il venait...

— Ici?... fit vivement la fille de Marthe.

— Oui, ici.

— Mais non, puisque nous devons aller le trouver à Grenoble.

— Ça ne fait rien, expliqua Morisset. Petite mère vient de lui envoyer une dépêche pour lui dire que vous aviez été obligées de vous arrêter à Claix et que vous ne pourrez repartir que demain matin.

— Oui, je sais.

— Alors, comme il n'y a que vingt minutes de chemin de fer, de Grenoble au Pont-de-Claix, il peut bien se faire qu'il vienne cette nuit ou demain matin, dès qu'il aura reçu la dépêche.

— C'est vrai.

— Il aura la dépêche de votre mère à sept heures.

— Mais, objecta Arlette, de la gare à Claix, la route est coupée par le débordement du Drac, vous nous avez dit ?

— Il y a un autre chemin, répondit le tréfileur.

— Alors, nous aurions pu le prendre.

— Il faisait trop mauvais temps, tout à l'heure, et le cheval de Julot n'en pouvait plus.

Changeant de ton, Morisset ajouta :

— Quelle bonne surprise tout de même, si petit père arrivait demain matin pour vous chercher !

— Oh ! oui.

— Eh bien ! s'il vient, il faudra en profiter pour l'engager à rester et à venir à Villard, à mon usine.

— Oui.

— Vous habiterez le joli chalet où est Jeanne.

— Et Jeanne, alors ?

— Elle y restera avec vous.

— Vous ne l'emmènerez pas à Paris ?

— Non ; elle est mieux à Villard avec Rosalie, sa nourrice. L'air est si bon... Et puis, je ne voudrais pas la séparer de vous.

— Et M. Victor ?

— Victor restera aussi.

— Que je serais contente, si petit père voulait rester, fit Arlette.

— A nous deux nous le déciderons, répondit le tréfileur. Quand il saura qu'il peut avoir un bon emploi à mon usine, je suis sûr qu'il ne voudra plus partir pour ce vilain pays qui est si loin. Aussi, voilà ce qu'il

faudra faire. Si petit père vient, demain matin, dès qu'il sera arrivé, accourez me prévenir.

— Oui.

— Vous me le promettez?

— Oui, monsieur.

— Comme ça, à nous deux, nous le déciderons bien à rester.

L'hôtelière arriva à ce moment chercher Arlette pour se mettre à table.

Morisset la quitta en lui répétant :

— C'est entendu, n'est-ce pas?

Et il alla chez le maire de Claix, un de ses amis, chez qui il se proposait de dîner.

Le tréfileur avait gardé le journal dans lequel il avait lu la nouvelle du vol de Livron, et il comptait bien s'en entretenir avec son amphytrion dans la soirée.

Son visage avait pris une expression diabolique, et dans ses regards brillaient déjà les joies atroces de la vengeance qu'il préparait.

— Il n'y a pas à en douter, murmura-t-il!... c'est bien d'Ormilly qui a fait le coup. Les précautions qu'il a prises, ce départ pour l'étranger, tout l'indique.. Ah!... Pourvu qu'il vienne!

CHAPITRE XXXIII

LA DERNIÈRE NUIT

Après avoir consulté l'Indicateur, pour voir les heures d'arrivées de trains venant de la ligne de Gap, Gérard était allé à la gare de Grenoble.

Il attendait sa femme et sa fille, et il voulait leur atténuer la surprise qu'elles éprouveraient par la transformation de son visage, que la suppression de la barbe rendait à peu près méconnaissable.

Il les avait attendues inutilement par le train qui arrive à Grenoble à deux heures trente-cinq.

Pourtant, elles auraient pu partir à temps pour le prendre, car elles devaient avoir reçu sa lettre le matin, à la première distribution.

Il y avait un autre train à quatre heures cinquante-six. En l'attendant le malheureux erra dans les rues de la ville.

Bourrelé d'angoisses, torturé par les remords, l'âme pleine d'épouvante, il souffrait un martyre moral indicible.

Lui aussi il avait lu le journal qui donnait la nouvelle du vol de Livron.

Il avait voulu savoir ce que l'on en disait.

A cette lecture, son âme avait été envahie par une épouvantable terreur.

Non seulement le vol était découvert, mais on avait calculé très exactement à quel point du parcours il avait été commis.

On avait trouvé ce foulard, le sien, qu'il avait perdu sur la voie, et qui avait fixé l'endroit où les voleurs avaient quitté le train.

On était sûr que l'un des auteurs du vol ne pouvait être qu'un employé du Ministère des Finances, fort au courant des opérations de mouvements de fonds.

Quand on ne le verrait plus revenir, on n'aurait plus aucun doute. Tout le monde l'accuserait.

Alors d'Ormilly se demandait s'il n'aurait pas mieux valu qu'il retournât à Paris, qu'il gardât son emploi, pour détourner les soupçons de lui.

Mais non, il ne se serait pas senti la force de jouer ce rôle hypocrite.

Il devinait qu'il se serait trahi de lui-même, qu'il n'aurait pu supporter les regards de ses chefs et de ses collègues en se sentant coupable, ni entendre parler de ce vol sans trembler et sans que son épouvante ne le dénonçât.

Mieux valait partir, fuir, aller le plus loin possible.

Avec quelle impatience il désirait que sa femme et sa fille arrivassent !

Il revint à la gare pour l'heure du second train.

Il regarda tous les voyageurs qui en descendaient, et il ne les vit pas.

Alors Gérard se sentit en proie à des terribles inquiétudes.

Les plus sinistres pressentiments s'emparaient de lui et le torturaient affreusement.

Il se demandait s'il n'était pas arrivé un malheur à Marthe et à Arlette.

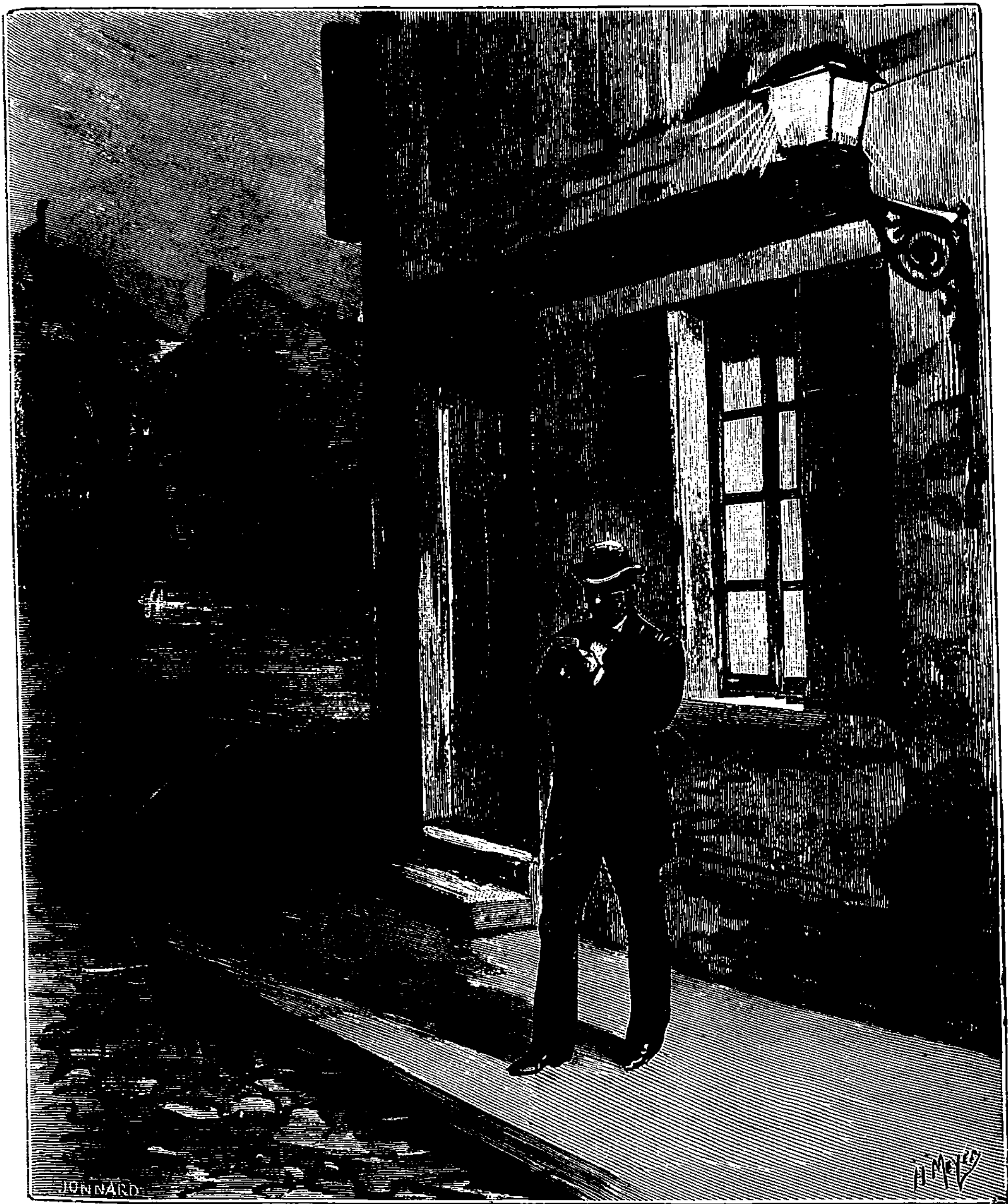
Avaient-elles bien reçu sa lettre ?

N'avait-on pas pu l'intercepter ?

Qui sait si l'on n'avait pas découvert leur retraite à Lans ?

On le soupçonnait peut-être déjà.

La police pouvait être sur sa trace.



Il eut toutes les peines du monde à déchiffrer la dépêche dans la rue,
à la lueur d'un réverbère. (P. 306.)

Et maintenant, il n'y avait pas d'autre train avant dix heures du soir.

Alors l'infortuné d'Ormilly quitta de nouveau la gare, évitant la foule, ayant peur d'être remarqué et reconnu.

Que faire?

Comment savoir ce qui était arrivé?

Dans sa lettre, il disait à Marthe de lui annoncer l'heure exacte de son arrivée, pour qu'il allât l'attendre à la gare.

Elle devait lui télégraphier au bureau restant, et il n'avait rien reçu. Que se passait-il donc?

De nouveau, il revint au télégraphe et demanda s'il n'était pas arrivé une dépêche au nom qu'il avait pris.

Il y en avait une.

C'était le télégramme rédigé par Morisset.

Il était alors sept heures et quart.

Fiévreusement, tremblant à l'appréhension d'une mauvaise nouvelle, Gérard déchira le papier bleu.

Il lut.

Ses yeux pouvaient à peine distinguer la forme des caractères imprimés par l'appareil.

Il eut toutes les peines du monde à déchiffrer la dépêche dans la rue, à la lueur d'un réverbère.

« Suis malade. Chemins impraticables par dernières avalanches. Impossible de m'y risquer dans mon état. Obligée de m'arrêter à Claix, Hôtel de la Poste. Viens nous chercher. Hâte-toi ! »

« MARTHE. »

Quel contretemps épouvantable !

Aller là-bas !

Et quand pourrait-on repartir, maintenant ?

Qui sait si demain il ne serait pas trop tard ?

Il ne pouvait pas hésiter, cependant.

D'Ormilly sentait tout le danger qu'il y avait pour lui à rester plus longtemps en France.

Il avait de l'argent, il pourrait bien partir quand même avec sa femme et sa fille.

Si Marthe était malade, il paierait ce qu'il faudrait et il la ferait transporter.

A Claix, personne ne le connaissait ; on ne s'occuperait certainement pas de lui.

On ne le remarquerait même pas.

D'ailleurs, il était temps encore de partir le soir même.

Il y avait un train, à huit heures, qui le conduirait en vingt-huit minutes au Pont-de-Claix.

De cette station, la distance à franchir pour arriver à Claix ne pouvait être grande.

Deux ou trois kilomètres au plus, sans doute; moins d'une heure de route.

Gérard ferait à pied cette courte étape, et il serait auprès de Marthe avant neuf heures et demie.

— Puis, pour repartir, se dit-il encore en consultant l'Indicateur, il y a un train demain matin à cinq heures dix-huit, qui nous mènera à Marseille, où nous prendrons le premier paquebot en partance pour Odessa.

Il combinait tout son plan.

Marthe serait transportée à la gare au moyen d'une voiture qu'on trouverait sûrement à louer.

Accompagnant une femme malade et une enfant, ceux qui le verraient ne s'occuperaient certainement pas de lui.

Aussitôt, d'Ormilley eut pris sa résolution.

Il courut à son hôtel.

Il régla sa note, prit sa valise et vint à la gare à temps pour prendre le train comme il l'espérait.

Le malheureux se trouvait seul dans le compartiment où il s'était installé.

Ces vingt-huit minutes de trajet lui parurent interminables, au milieu des angoissantes préoccupations de son esprit et des bourrelants remords qui l'assaillaient.

L'approche du moment où il allait se trouver en présence de Marthe l'épouvantait.

Il lui semblait que son crime se lisait sur son visage, et que rien qu'en le voyant, Marthe aurait l'intuition de ce qui s'était passé.

Toutes les précautions qu'il avait prises, tout ce qu'il avait fait lui semblait autant de preuves dénonciatrices de son infamie.

A ces pensées, une sueur froide perlait aux tempes livides de Gérard.

Il avait honte de lui-même.

Mais il était trop tard, maintenant, et il ne pouvait reculer devant l'affreuse nécessité.

A la gare, Gérard descendit précipitamment de son wagon, et il passa devant l'employé qui recevait les tickets à la porte de sortie en détournant la tête.

Il ne demanda même pas son chemin.

Il traversa l'ancien et le nouveau pont jetés sur le Drac, et se trouva sur la route qu'il se mit à suivre.

Mais, au bout de cinq cents mètres environ, d'Ormilley arriva à un

carrefour dans les angles duquel s'élevaient quelques maisons détachées, une petite auberge, entre autres.

Devait-il continuer à suivre la grande route, ou prendre l'un des deux chemins qui se joignaient en cet endroit?

Il lui semblait bien, en rappelant ses souvenirs, que la route devait conduire à Vif, et par conséquent l'éloigner.

Mais lequel des deux chemins était celui qu'il devait suivre, pour aller à Claix?

Après quelques hésitations, Gérard se décida à s'informer.

Il entra dans l'auberge et questionna deux hommes qui s'apprétaient justement à en sortir.

Il demanda :

— Pourriez-vous m'indiquer quel est le chemin qui conduit à Claix?

Les deux hommes le dévisagèrent un instant, puis l'un d'eux lui répondit :

— Les deux chemins y mènent, mais celui qui passe par La Bâtie est plus long que celui qui monte par La Ronze.

— Oui, fit l'autre, seulement celui de La Ronze est moins bon et monte davantage.

Ils l'accompagnèrent jusqu'à la bifurcation des deux chemins qui rejoignaient ensemble la grande route, à quelques pas de l'auberge.

— Vous n'êtes pas du pays? demanda le dernier qui avait parlé.

— Non, répondit Gérard, je viens d'arriver par le train et je vais à Claix.

— Ici, c'est la Ridèle. — Tenez, voilà le chemin que je vous disais; vous en avez pour une bonne demi-heure.

— Oui, fit l'autre, mettez plutôt quarante minutes parce que ça monte dur.

Le premier reprit :

— Prenez par là, et suivez tout droit jusqu'à ce que vous soyez au haut de la côte. Vous trouverez alors un chemin qui coupe celui-ci, et vous le prendrez. De là vous n'en aurez que pour un petit quart d'heure.

— Merci, dit Gérard.

— Il y a bien un sentier qui vous abrégait, mais il faut le connaître; puis, avec l'eau qui est tombée ce matin, il ne doit pas être praticable la nuit.

Les deux hommes saluèrent d'Ormilly, puis ils le regardèrent s'éloigner avant de rentrer chez eux.

L'obscurité la plus complète enveloppait ce chemin, fort mal entretenu, creusé de profondes ornières.

Gérard ne pouvait marcher aussi vite qu'il l'aurait voulu.

Tout en marchant, il songeait à Marthe, à cette malencontreuse maladie annoncée par la dépêche qu'il avait reçue, et il était en proie à de douloureuses inquiétudes.

— Il faut qu'elle soit sérieusement malade, pour avoir été obligée de s'arrêter en route, se disait-il. Pourvu que son état permette de la transporter!...

Il sentait qu'il ne pourrait pas séjourner longtemps dans cette localité sans attirer l'attention, car, dans ces petites communes où tout le monde se connaît, l'arrivée d'une personne étrangère prend les proportions d'un véritable événement.

On cause, on jase, on caquette, on cherche à savoir, et l'on interprète de toutes façons les causes de ce séjour.

Le malheureux souffrait, en pensant à sa chère femme, dont la santé, déjà faible et délicate, se trouvait compromise par cette nouvelle maladie, une rechute sans doute causée par les fatigues du voyage.

C'était peut-être une aggravation dangereuse de son état.

Comment allait-il la trouver, en arrivant?

Enfin, Gérard parvint, après avoir gravi une côte assez raide, au chemin qu'on lui avait annoncé.

Dès le tournant, il aperçut les quelques lumières qui piquaient l'obscurité, indiquaient les premières maisons de Claix.

Il n'en était plus qu'à cinq cents mètres environ.

Maintenant, le chemin descendait.

A gauche se trouvait une petite ferme près de laquelle coulait un petit ruisseau dont les eaux, grossies par les pluies, s'écoulaient sur la chaussée.

A droite s'élevait un coteau noyé dans les ombres de la nuit, au sommet duquel était perché le petit hameau de Furonnières.

L'Hôtel de la Poste était là, presque au coin de la place sur laquelle s'élevait l'église.

Gérard s'approcha, comprimant les pulsations de son cœur, qui battait avec une violence inouïe, et il entra timidement.

Dans la salle, il n'y avait que deux hommes qui causaient en achevant de vider une bouteille de vin.

Mais, au tintement de la sonnette que la porte avait mise en mouvement, une femme arriva.

Gérard lui demanda :

— Pourriez-vous me dire, madame, où sont la dame et la fillette qui se sont arrêtées chez vous?... M^{me} Chesnaye?

— Ah! oui... dit l'aubergiste. Par ici, monsieur, elles sont dans la petite salle.

Mais déjà Arlette accourait.

Elle avait reconnu de loin la voix de son père.

— Petit père!... s'était-elle écriée toute joyeuse.

Et elle s'était élancée à sa rencontre.

Mais, à deux pas de lui, elle s'arrêta, saisie, surprise, en voyant son visage rasé qu'elle reconnaissait à peine.

Gérard se baissa pour l'embrasser longuement, et aussitôt il lui dit :

— Où est ta mère, ma chérie?

— Ici!... Viens.

Elle l'entraîna vers la petite salle

Marthe, debout, arrivait.

A sa vue, Gérard demeura frappé de stupeur; il s'attendait à la trouver malade.

Marthe, de son côté, était en proie à un saisissement pareil à celui de sa fille, en présence du changement survenu dans la physionomie de son mari.

Son saisissement devint plus vif encore, quand elle constata l'expression de ses regards, le cercle de bistre qui entourait ses paupières, ses joues creusées et amaigries, l'éclat fiévreux de ses yeux trahissant les horribles inquiétudes de son esprit.

— Marthe!... s'écria d'Ormilly d'une voix brisée par la stupeur et par la joie tout à la fois. Ma bien-aimée! ajouta-t-il en la prenant dans ses bras; tu n'es donc pas malade?...

— Malade?... répondit la mère d'Arlette qui ne comprenait pas ce qu'il voulait dire.

— Sans doute, comme me l'annonçait cette dépêche?...

— La dépêche que je t'ai envoyée?...

— Tu me disais que tu venais de tomber malade,... que tu étais obligée de t'arrêter ici... Mon Dieu! que j'étais inquiet!... Mais que je suis heureux, maintenant!... Marthe, ma chère Marthe!...

Il l'embrassait avec une sorte de fureur.

— Mais non, dit Marthe, ce n'est pas ce que je t'ai télégraphié...

— Comment?

— Je n'ai pas été malade... Je te disais que j'étais obligée de m'arrêter

ici parce que les chemins étaient trop mauvais à cause de l'orage, et que demain matin je serais à Grenoble...

— Mais non, ce n'est pas ce que ta dépêche disait, reprit Gérard ahuri.

— C'est impossible !

— La voici !

Ils parlaient à voix basse.

Gérard s'assit.

Il sortit le papier bleu du télégraphe de son portefeuille et il le montra.

— Tiens... Tu vois!...

Et tandis qu'un pli sinistre venait de se creuser sur son front, il ajouta :

— Ce n'est donc pas toi qui m'as télégraphié ?

— Si... mais... mon Dieu, je ne comprends pas, dit M^{me} d'Ormilly. — Ce n'est pas moi qui ai expédié la dépêche...

— Qui est-ce donc ?

— M. Morisset.

— Morisset!... Ce nom...

— Oui, c'est bien lui...

— Cet homme!... Ici, il est ici?...

— Il a une usine près de Lans et il m'a reconnue un jour... le jour de l'accident arrivé à notre fille... quand elle a failli se noyer...

— Tu ne m'en as jamais parlé dans tes lettres ?

— J'avais peur de t'inquiéter inutilement après ce qui s'était passé... Oh! si tu l'avais vu... Il avait tous les regrets possibles, il m'a fait des excuses, il a été très bon pour nous...

— Mais pourquoi ne pas m'avoir dit ?

— Je n'osais pas...

— Et cet homme est ici ?

— Oui, nous l'avons rencontré au moment où notre cocher nous disait qu'on ne pourrait pas aller plus loin... Il nous a conduites ici, plein de prévenances. — On voyait, comme dans toute sa conduite depuis que je l'ai revu, qu'il cherchait à racheter et à faire oublier ce moment d'égarement dont il s'était rendu coupable... Il me parlait de toi en des termes exempts de tout ressentiment... Mais cette dépêche!... Je ne comprends pas... Que s'est-il passé?...

— Moi, je comprends, dit Gérard d'un air sombre, les sourcils abaissés.

— Quoi ?

— Je te le dirai plus tard. — Maintenant il faut partir... tout de suite.

— Maintenant!... fit Marthe saisie à la fois de stupeur et d'une mystérieuse épouvante. — Au milieu de la nuit.

— Oui, maintenant.

— Pourquoi cette hâte?

— Parce que... Je t'expliquerai cela après... Viens, partons... Tu as des bagages?

— Notre malle... et quelques paquets.

— Eh bien! nous trouverons une voiture.

— Mais les chemins sont impraticables.

— Qu'importe!...

D'Ormilly avait quelque chose de sinistre et d'étrange dans la voix.

L'affolement auquel il était en proie était manifeste quoique incompréhensible.

Marthe s'en aperçut.

Elle ne savait à quoi attribuer cette hâte inexplicable.

— Pourquoi ne pas attendre demain? demanda-t-elle.

— Non, non... répondit-il, il est indispensable de partir ce soir. Je vais voir le maître de cet hôtel, il nous trouvera bien une voiture, et en payant ce qu'il faut, il consentira à nous conduire. D'ailleurs, le temps s'est remis... Viens, prépare tes affaires...

— Mais explique-moi au moins... dit la malheureuse que toutes sortes de terreurs envahissaient.

— Viens, te dis-je; je ne veux pas rester ici plus longtemps... Il faut partir tout de suite...

La terreur et l'égarement animaient les prunelles de Gérard et sa voix tremblait.

Marthe se sentait saisie par d'atroces angoisses.

Elle se demandait avec une secrète appréhension ce qui se passait et elle se sentait gagnée par de folles inquiétudes.

Pourquoi cette hâte de partir?

Pourquoi ce mystère, ces précautions prises, cette barbe qu'il avait rasée et dont la suppression le rendait méconnaissable?

Elle pensait à tout maintenant et les moindres choses, envisagées par son esprit tourmenté, prenaient des proportions inquiétantes.

Elle songeait à son départ de Paris, à ce voyage auquel elle s'était opposé et pour lequel son mari avait insisté si vivement; à ce nom sous lequel elle avait essayé de se cacher à Lans, sur son ordre.



— Eh bien !... dit Gérard avec peine, j'ai volé, voilà ! (P. 317.)

Pourquoi tout cela ?

Que s'était-il donc passé ?

Et ce projet de départ pour l'étranger, avec cette hâte de partir, n'était-ce pas une faute ?

Elle l'interrogea encore.

— Gérard, dit-elle en s'attachant à lui, tu me caches quelque chose...

Mais lui était gêné, contrarié par son insistance, irrité par ses questions.

Il détournait la tête pour que ses regards ne rencontrassent pas ceux de sa femme, comme s'il avait peur d'y laisser lire les épouvantables secrets de son âme.

Il essaya de se détacher d'elle, sans lui répondre, disant seulement comme pour se délivrer d'une obsession douloureuse :

— Viens!... viens!...

— Non, reprit-elle, suppliante autant qu'alarmée, je veux que tu me dises la vérité...

— Quelle vérité? fit-il avec une irritation manifeste, voisine déjà de la colère. Est-ce que je ne t'ai pas tout dit?... Il faut que nous partions.

— Mais pourquoi?... dis, pourquoi?

— Parce qu'il le faut...

— Gérard!

— Parce que je le veux!... fit-il avec dureté, la repoussant presque brutalement.

Des larmes vinrent aux yeux de la malheureuse en même temps que son cœur se serrait en une étreinte cruelle.

Jamais elle ne l'avait vu ainsi.

Lui, si doux, si bon!... quel changement s'était donc opéré!...

Quelle en était la cause?

L'infortunée avait peur de comprendre.

Elle n'osait se formuler les pensées qui venaient à son esprit, tremblant de découvrir des choses horribles.

N'osant plus insister, elle le regarda qui se dirigeait vers la grande salle où l'aubergiste et sa femme étaient demeurés, attendant qu'on les appelât.

D'Ormilly vint à eux.

— Vous devez avoir une voiture? dit-il.

— Oui, monsieur, répondit l'homme.

— Nous voulons partir.

— Ce soir?

— Oui.

L'aubergiste eut un mouvement de saisissement.

— Oui... Je dois être rendu demain à Marseille.

— Vous avez un train de très bonne heure, à cinq heures dix-huit.

— On vous mènera à la gare du Pont; au moins vous serez reposé.

— Non, je préfère partir ce soir.

La femme de l'aubergiste intervint.

— Les chemins sont très mauvais ; monsieur doit bien l'avoir vu en venant.

— Et du reste, ajouta son mari, il n'y a plus de train ce soir : tenez, regardez sur le tableau.

Il indiquait de la main une grande affiche jaune, tapissant l'un des murs de la salle, sur lequel l'horaire de la Compagnie P.-L.-M. était imprimé.

— Aussi c'est à Grenoble que je veux aller, dit d'Ormilly. Je paierai ce qu'il faut.

— Ce sera cher.

— Peu importe !

— D'ici à Grenoble, par la route, il y a près de trois lieues... et avec des chemins pareils...

— Combien voulez-vous ?

— Ça vous coûtera toujours quatre pièces de cent sous, répondit l'aubergiste.

— Vingt francs, soit!... faites atteler au plus tôt et chargez sur la voiture la malle de ma femme.

— Vous ne voulez rien prendre avant de partir ? demanda la femme de l'aubergiste.

— Non, merci.

Gérard revint aussitôt vers Marthe.

En quelques instants le visage de la pauvre femme venait de subir une métamorphose épouvantable sous l'influence des terreurs qu'elle avait conçues.

CHAPITRE XXXIV

LA SURPRISE D'ARLETTE

A ce moment, d'Ormilly s'aperçut que sa fille n'était pas là.

Il demanda :

— Où est Arlette ?

Marthe regarda autour d'elle, puis dans la grande salle, pour chercher l'enfant, pensant qu'elle était allée rejoindre la servante avec qui elle s'était amusé auparavant.

— Elle était là tantôt, fit-elle.

La femme de l'aubergiste arrivait disant :

— Mon mari a dit d'atteler, c'est lui-même qui va vous conduire. Dans un quart d'heure ce sera prêt.

M^{me} d'Ormilly lui demanda :

— Ma fillette est avec votre bonne, n'est-ce pas ?

— Non, madame, je l'ai vue aller tout à l'heure sur la porte.

— Dehors ?

— Oui ; elle est sans doute devant la maison.

On s'y rendit et on ne vit pas l'enfant.

La femme de l'aubergiste et Marthe l'appelèrent et elle ne répondit pas.

Gérard, qu'un rien énervait, devenait inquiet.

Il se sentait maintenant en proie à un pressentiment sinistre, à une épouvante qu'il ne pouvait plus dissimuler.

Tous ces retards l'affolaient.

Il allait inquiet, agité, marchant d'un pas saccadé dans la petite salle de l'auberge où il se trouvait seul, tandis que l'on continuait à rechercher la petite Arlette.

Marthe revint.

— Je ne sais pas où elle est allée, dit-elle. Cette dame est allée voir là à côté, chez des voisins, où M. Morisset devait dîner.

Puis, frappée par la révolution dont le visage de son mari donnait l'affreux spectacle, elle questionna, dévorée d'anxiétés :

— Mais qu'as-tu?... Je t'en prie, Gérard, dis-le-moi... Je ne t'ai jamais vu ainsi... que se passe-t-il ?

— Il faut que je parte, répondit le malheureux qui était maintenant incapable de raisonner.

Il sentait son épouvante le trahir.

Il n'avait plus la force de dissimuler, n'étant pas habitué à ces mensonges.

— Eh bien ! on attelle, dit M^{me} d'Ormilly.

— Je vais partir tout seul...

— Seul !

— Oui, il le faut... Tu me rejoindras ensuite avec Arlette... Je t'écirai...

— Mais pourquoi?... Oh ! dis, pourquoi ? demanda Marthe suppliante. Dis-moi ce que tu as... Qu'as-tu fait?... Pourquoi veux-tu partir ainsi?... Gérard, parle-moi, ajouta-t-elle en le prenant par les mains et en l'attirant à lui. — Gérard, j'ai peur... je préfère savoir la vérité quelle qu'elle soit que de trembler ainsi... Dis-moi, qu'as-tu fait?... Il y a un mystère... un secret... Je veux savoir... oui, je le veux !... Je ne partirai pas sans cela...

Alors un éclair effroyable passa dans les prunelles sombres de d'Ormilly.

Il regarda sa femme, et frissonna.

Marthe l'attira plus étroitement à elle.

Ils étaient seuls.

— Parle, dit-elle, je t'en conjure!

— Tu veux savoir...

— Oui... oui... Je le veux...

— Eh bien!... dit Gérard avec peine, hachant les mots qui ne pouvaient sortir de sa gorge contractée par la plus atroce douleur, j'ai volé, voilà!

Il détourna ses regards chargés de honte des regards si purs de sa femme, et accablé, retenant des sanglots qui l'étouffaient, il se laissa tomber sur une chaise.

Marthe, à cette révélation épouvantable, avait reculé, saisie d'horreur.

— Volé!... fit-elle comme en un râle.

— Oui.

— Non, ce n'est pas vrai... Tu mens... dis-moi que ce n'est pas vrai, Gérard!... Gérard!...

— C'est la vérité, balbutia-t-il.

— Oh!... malheureux!...

Elle se souvint de tout alors, en un éclair effroyable de sa pensée bouleversée.

Oui, ce devait être vrai!

Il avait volé.

Son mari... Cet honnête homme était devenu un voleur.

Voilà pourquoi on l'avait fait partir, pourquoi ce Santenac et cette femme avaient tant insisté pour qu'elle quittât Paris.

Un voleur!

C'est pour cela qu'on l'avait envoyée se cacher dans ce trou perdu des montagnes de l'Isère, dissimulée sous son nom de jeune fille.

On avait peur que sa présence ne retint Gérard!...

Un voleur!... Maintenant il était un voleur!

Ce vol, c'était celui qu'elle avait entendu préméditer autrefois, ce vol dans lequel on essayait d'entraîner son mari.

Maintenant c'était fait, il s'était laissé aveugler, conduire à la honte!

Un voleur!... Gérard un voleur!...

Non, c'était impossible!

L'excellente femme ne pouvait consentir à y croire.

— Gérard!... fit-elle encore, venant auprès de lui, dis-moi ce que tu as fait!...

Il était accablé par ses regards, par sa douleur et la honte lui brûlait le front.

Sans regarder Marthe, il répondit :

— Oui, c'est vrai!... Ah! tu ne peux comprendre ce que je souffre!... Oui, j'ai été coupable... coupable parce que j'étais trop malheureux de vous voir souffrir ainsi, Arlette et toi... J'ai perdu la tête en sentant que je n'arrivais à rien, en te voyant malade, manquant de tout... Je n'ai plus songé qu'à t'assurer le bonheur, et j'étais tellement aigri contre moi-même à cause de mon impuissance, contre tous à cause des injustices que nous subissions, que je n'ai plus rien écouté...

— Alors, c'est vrai?...

— Oui, c'est vrai.

— Mon Dieu!

— Tu as voulu savoir... tu le vois, tu aurais mieux fait de ne rien me demander.

— Ah! si tu m'avais gardée près de toi!

— Non, je souffrais trop!

— Toi, Gérard, qui étais l'honneur même... Comment peut-il se faire que tu n'aies songé à rien, ni au nom que tu portes, ni à ta fille, ni à moi?... Comment se fait-il que rien ne t'ait arrêté?... Ah! si j'avais pu être là!... Mais ces misérables qui t'ont poussé au crime et à la honte savaient bien ce qu'ils faisaient!... Ils ont compris que tant que je serais à tes côtés je te garderais contre leurs épouvantables desseins, contre leurs criminelles tentations... Ils ont voulu m'éloigner, te sachant faible...

— Je vous aimais trop toutes deux, dit le malheureux, puisque je vous ai aimées jusqu'au crime.

— Ce sont ces monstres qui t'ont perdu... Ces misérables qui t'ont poussé dans cette voie... qui ont étouffé en toi la voix de l'honneur...

— Non, dit Gérard, c'est moi, moi seul... C'est pour toi, c'est pour Arlette... Ah! j'étais fou, oui, je le sens bien, j'étais fou!...

— Qu'importait l'argent? reprit Marthe. M'as-tu jamais entendu me plaindre?...

— Oui... oui...

— Est-ce que je ne me résignais pas?

— Mais tu souffrais...

— Non, nous ne souffrions pas...

— Si... si... je le sais.

— Au moins, nous avions l'honneur, ce bien plus précieux que tout,

que personne ne pouvait nous ravir et qu'aucune fortune maintenant ne pourrait nous rendre !... Oh ! Gérard, Gérard, malheureux !...

Ils demeuraient là accablés, prostrés, anéantis, l'un en face de l'autre, perdus dans d'épouvantables pensées, n'osant lever les yeux.

Le mal était accompli maintenant, irréparable.

Mais alors, en Marthe qui reprit peu à peu possession d'elle-même, une immense pitié se leva.

Elle leva lentement les yeux sur son mari et elle comprit si bien au bouleversement de son visage, aux feux sombres de ses regards, les tortures que le malheureux endurait, elle sentit qu'il souffrait un tel supplice qu'en son cœur s'éveilla, malgré son indignité, une commisération profonde.

L'amour de l'épouse, un moment étouffé par l'opprobre qui l'avait souffleté, renaissait maintenant.

Gérard était coupable, mais il souffrait, il expiait cruellement son forfait.

Le châtiment le poursuivrait jusqu'à la fin de ses jours.

Il pleurait maintenant.

Deux grosses larmes roulaient sur ses joues livides et amaigries.

Sa poitrine se soulevait en saccades douloureuses comme si les sanglots allaient la briser.

Oh ! oui, le malheureux, il souffrait terriblement.

Marthe le voyait, malgré la douleur qui l'abîmait, jeter autour de lui des regards inquiets, guidés par une folle épouvante, par les angoisses de la terreur.

Il était coupable.

Si on venait à le savoir, il pouvait être arrêté, jeté en prison, livré à la justice.

En prison !...

Alors, ce serait la honte rendue publique, le déshonneur crié partout.

Voilà ce qu'il fallait éviter.

Marthe le comprit.

Son amour lui inspira une vaillance qui triompha pour un moment de son désespoir.

— Gérard, dit-elle, alors on peut... t'arrêter si l'on vient à savoir que c'est toi.

— Oui, répondit-il à voix basse, et c'est pour cela que je voulais partir.

La douleur qui l'avait accablé en même temps que sa honte semblait lui avoir enlevé toute force morale.

— Il faut partir ! dit Marthe.

— Oui, il le faut.

Gérard se leva.

— Pars à l'instant !

— Mais toi... et ma fille...

— Nous te rejoindrons, mais assure avant ton salut !... fuis, je t'en conjure, Gérard !... Oh ! s'il t'arrivait malheur, je sens que je mourrais de honte !... Pars, pars !

Elle suppliait.

Elle le poussait vers la porte, aiguillonnée maintenant par cette horrible appréhension qui s'était emparée d'elle, par cette menace qu'elle sentait planer autour d'eux !...

— Pars, va-t-en !... Nous partirons aussi...

— Et ma fille... ma fille !

— Non, il vaut mieux qu'elle ne sache rien... je lui expliquerai, dit Marthe.

Et elle se jeta à son cou pour l'embrasser, pensant que ses baisers lui donneraient des forces.

— Adieu ! dit-elle en le conduisant à la porte qui donnait directement sur la rue. Adieu, va-t-en !... Cache-toi bien !...

— Oui, oui... Embrasse bien ma fille pour moi...

— Oui...

— Vous viendrez me rejoindre...

— Je te le promets... Mais pars, j'ai peur... Je tremble... Gérard, va-t-en !

— Je pars... Adieu.

Il embrassa sa femme encore une fois et se laissa détacher doucement de son étreinte.

A ce moment la porte s'ouvrit.

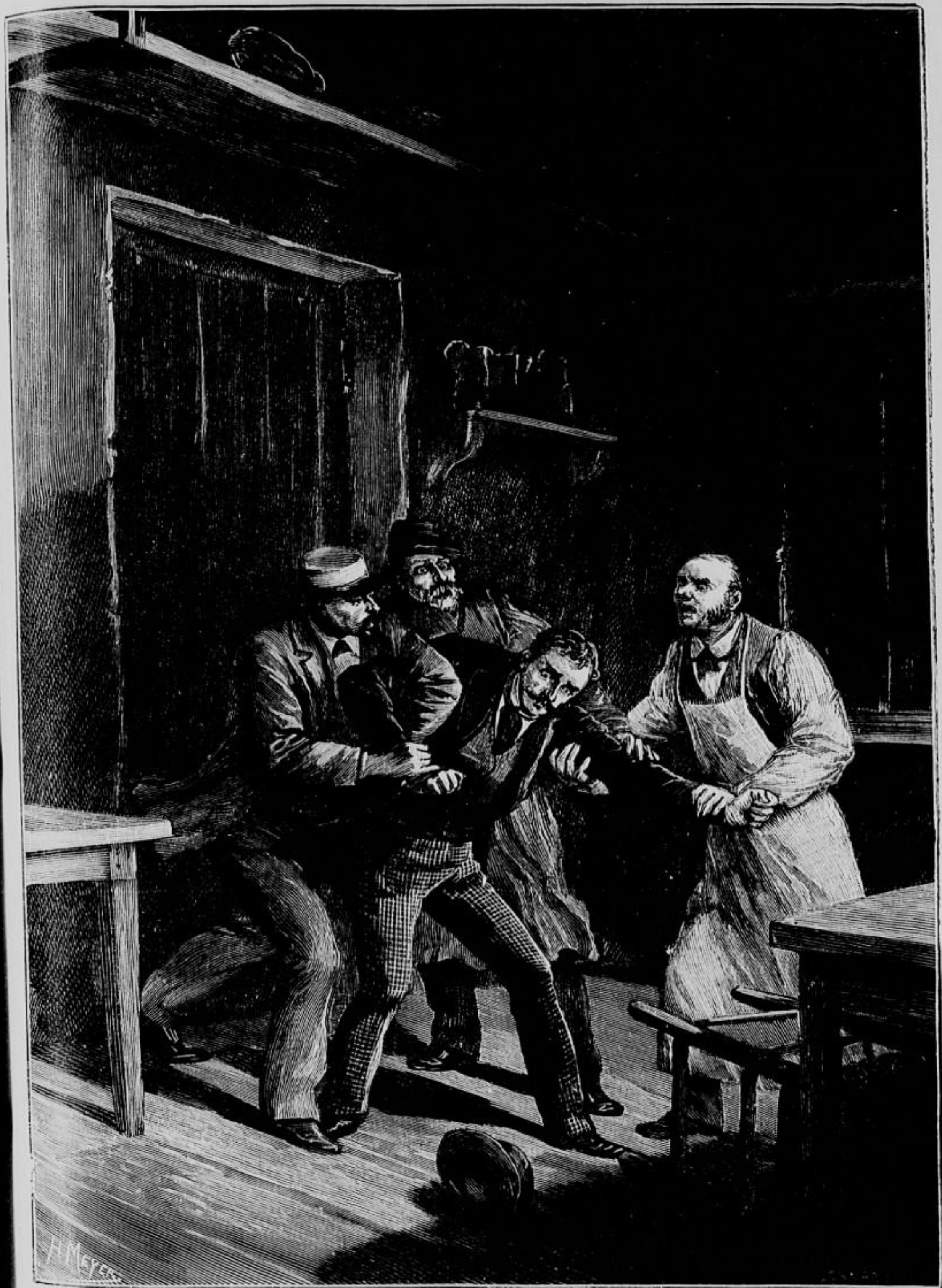
Gérard tressaillit et Marthe sentit tout son sang se glacer instantanément dans ses veines.

Arlette était là.

— Père... petit père chéri, dit-elle joyeuse, lui sautant au cou, tu ne vas pas partir !... tu vas rester avec nous !... Tu verras !... Je t'ai fait une surprise !

Marthe et Gérard l'écoutaient, inquiets de la même inquiétude, ne comprenant pas ce que l'adorable enfant voulait dire.

Quand d'Ormilly était arrivé si inopinément à Claix, Arlette, son



Gérard se débattait avec rage. (P. 328.)

saisissement apaisé, sa joie une fois calmée, avait tout à coup entendu parler de ce départ.

Alors elle avait songé à ce que lui avait dit M. Morisset.

Partir !... Pourquoi, puisque l'on pouvait être si heureux à Villars, dans ce joli chalet, avec Jeanne et avec Victor, son jeune sauveur qu'elle aimait tant ?

M. Morisset lui avait dit de venir le prévenir si son père arrivait.

Elle savait où il était, là, au bout de la rue, à quelques pas seulement, en face de l'église, chez un de ses amis.

Quelle bonne surprise elle ferait à son petit père lorsque M. Morisset lui annoncerait la bonne nouvelle, lorsqu'il lui dirait qu'il n'avait plus besoin de partir au loin pour travailler, lorsqu'il lui apprendrait qu'il pouvait rester dans ce joli pays, au milieu de ces ravissantes montagnes, avec petite mère et sa fillette, pourvu d'un bon emploi, gagnant beaucoup d'argent !

Aussi, pendant que son père discutait avec sa mère, parlant de ce départ immédiat, Arlette, pour ne pas perdre de temps, s'était vite échappée.

Elle avait couru de toute la vitesse de ses jambes à la maison que le tréfileur lui avait indiquée, sur la place.

Elle l'avait aperçu du dehors, à travers les vitres de la fenêtre du rez-de-chaussée dont les volets n'étaient pas fermés.

Elle avait frappé au carreau et le père de Jeanne était accouru.

Morisset, en causant avec son ami le maire de Claix, avait aperçu sur sa table un journal de Paris.

Aussitôt il l'avait pris et il l'avait parcouru, cherchant s'il ne trouverait pas des informations nouvelles au sujet du vol de Livron.

La gazette en parlait.

L'article, plus complet que celui du journal de Grenoble, donnait les détails les plus circonstanciés sur le vol des six millions.

Le tréfileur lut avidement, poussé par la haine implacable qu'il avait vouée au malheureux d'Ormilley.

Un sourire diabolique illumina son visage, pendant qu'en ses prunelles s'allumaient de fauves éclairs.

Il venait de lire ceci :

« ... L'auteur de ce vol important, connu dès maintenant, ne tardera pas à tomber entre les mains de la justice. Le foulard trouvé sur la voie a été reconnu, grâce aux habiles investigations de l'inspecteur de la sûreté Chabreloche qui est parvenu, dès hier soir, à retrouver le marchand qui l'avait vendu, et dont la boutique est située dans la rue d'Aboukir.

« Ce foulard était depuis longtemps en magasin ; il avait été remis à titre d'échantillon par un placier qui n'avait pas reparu. Il n'y a donc pas d'erreur possible, car le pareil n'a jamais été vendu.

« Aussi le marchand n'a eu qu'à faire une recherche sur les livres et il a trouvé la mention d'une vente faite, il y a cinq ans, à M. d'O... Ce foulard se trouvait parmi les articles vendus.

« Précisément, M. d'O... qui était entré depuis peu au Ministère des finances, et qui était attaché à titre auxiliaire au bureau du Mouvement des Fonds, est pour le moment absent en vertu d'un congé qu'il a demandé la veille même du vol... »

Morisset triomphait.

Une joie farouche éclatait dans ses regards.

Il avait causé avec son ami, M. Chabert, le maire de Claix, de ce vol important dont tout le monde s'entretenait déjà.

Il lui avait dit après avoir lu l'article à haute voix :

— Je connais cet homme, celui que le journal désigne par cette initiale, M. d'O...

— C'est-il vrai !

— Je l'ai connu à Paris, c'est M. d'Ormilly, qui était employé au Ministère des finances. Tenez, sa femme est justement à Claix, en ce moment.

M. Chabert était saisi.

— Oui, ajouta le tréfileur, elle est arrivée tantôt, avec sa fille, venant de Lans, où elles étaient venu habiter depuis quelque temps, pour rétablir leur santé. Je les y ai retrouvées, et elles partaient aujourd'hui, sans doute pour aller rejoindre M. d'Ormilly, lorsque arrêtées par l'orage qui a rendu les chemins impraticables, ayant du reste manqué le train qu'elles devaient prendre à la station du Pont, elles ont été obligées de s'arrêter à Claix.

— Elles sont à l'Hôtel de la Poste, alors ? demanda le maire qui savait qu'il n'y avait dans la commune que cette seule auberge pompeusement décorée du nom d'hôtel.

— Oui, c'est là qu'elles sont, et elles doivent repartir demain matin. Puis, Morisset ajouta :

— Comme on est trompé par les gens tout de même !... Moi qui avais confiance en cet homme, en ce d'Ormilly... Un comte !

— Un comte !

— Oui, un comte, s'il vous plaît !... Il était dans la plus affreuse misère. J'ai même sur lui une créance de douze cents et tant de francs...

J'avais confiance en lui... J'avais pitié surtout de sa pauvre femme et de sa fillette... un amour de petite fille... Je comptais lui donner un emploi dans mon usine de Villars... Je l'ai dit à M^{me} d'Ormilly...

— Eh bien! vous seriez bien tombé!

— En effet.

— Ce d'Ormilly était donc employé au Ministère des finances? demanda le maire.

— Oui, depuis un ou deux mois à peine, répondit le tréfileur.

La soirée se passa à causer d'autres choses.

M. Morisset ne négligeait pas ses affaires.

Le maire de Claix, qui avait une usine assez importante à Ferrandière, de l'autre côté du Drac, était un de ses clients.

On venait d'achever de prendre le café, lorsque Morisset entendit frapper aux carreaux de la fenêtre.

Il accourut.

Il venait d'avoir l'intuition de ce qui se passait et une joie farouche s'était aussitôt allumée en son âme.

C'était la petite Arlette.

— C'est à moi que l'on en veut, dit-il.

Il sortit.

Le misérable avait peine à contenir sa joie et à la dissimuler.

Impatient, c'est lui qui interrogea l'enfant avant qu'elle ne parlât.

— Ton père est arrivé?

— Oui, monsieur Morisset, répondit Arlette. Il vient d'arriver... Petit père a cru que mère était malade et que c'est pour cela qu'elle ne pouvait pas partir.

— Il est à l'hôtel?

— Oui!... Alors, comme il veut repartir tout de suite, je suis vite venu pour vous prévenir, comme vous m'avez dit... Vous le ferez rester, n'est-ce pas? comme vous l'avez promis à petite mère.

— Oui, c'est entendu.

— Alors, vous allez venir à l'hôtel?

— Dans un instant, ma mignonne.

— Oh! que je serai contente de rester à Villars, avec Jeanne... et avec M. Victor!...

— Tu n'as rien dit au moins? demanda le tréfileur.

— Non, monsieur Morisset, répondit l'enfant.

— Personne ne sait que tu venais me trouver?

— Personne ne m'a vu sortir.

— Bon!... Eh bien! je viens tout de suite.

— Oh! quel bonheur!

— Ton père restera, tu verras... Je te le promets, il ne partira pas.

— Que je serai contente!

— Retourne vite là-bas!... Je vais venir!

Et dès qu'Arlette, sautillante, joyeuse, se fut éloignée, Morisset rentra.

— Mon cher, dit-il au maire de Claix, un coup superbe pour vous!... un fait qui va vous poser et faire parler de vous!... C'est votre élection au Conseil général assurée!...

— Quoi donc? demanda M. Chabert ahuri par cette explosion de paroles.

— Cette enfant qui vient de venir...

— Oui... Eh bien?

— C'est la fille de cet homme... la petite d'Ormilly... Son père vient d'arriver!

— Lui!

— Oui, lui-même!

— Ici!

— A Claix, mon cher.

— Sapristi!

— Il a cru que sa femme était tombée malade et que cette raison l'empêchait de venir le rejoindre. Alors il est accouru. — Regardez quelle superbe capture vous allez faire, car vous êtes officier de police judiciaire en votre qualité de magistrat municipal... Vous allez arrêter ce voleur, je pense?

— Certainement!

— Vous êtes capable d'avoir la croix, mon ami!... Songez donc, un vol de six millions!

— Il ne faut pas perdre une minute! dit le maire.

Et il appela :

— Sophie, mon écharpe!... vite, donne-moi mon écharpe!

Vous allez venir avec moi, n'est-ce pas? ajouta M. Chabert en s'adressant au tréfileur.

— Certainement..

— Ce brigand-là!...

— Quelle prise, mon cher!...

— Oh! oui, alors!

— Quand le Ministre des finances va savoir ça...

— Vite!... Allons-y.

M. Chabert prit l'écharpe que sa fille était allé chercher et sans ré-

pondre aux questions que les siens ébahis lui adressaient, il partit entraînant Morisset.

— Nous allons prendre Trouillon et Jarrie qui demeurent à côté, dit-il. C'est le garde-champêtre et le sergent des pompiers.

— C'est cela.

— Ils nous prêteront main-forte.

— Allons vite.

CHAPITRE XXXV

L'ARRESTATION

Marthe et Gérard, saisis du langage qu'Arlette leur tenait, ne comprenaient pas ce qu'elle voulait dire.

Ils l'interrogeaient.

— D'où viens-tu? demanda d'Ormilly d'une voix que la peur étranglait.

— Ah! voilà... fit l'enfant en riant, heureuse de la surprise qu'elle allait faire.

Marthe lui demanda :

— Que veux-tu dire?... pourquoi dis-tu que ton père ne partira pas?

— Parce que je le sais...

— Comment le sais-tu?

— M. Morisset me l'a dit.

— Tu l'as vu...

— Cet homme!... fit Gérard avec terreur. Il faut que je parte à l'instant même...

— Oui, pars! dit Marthe.

— Oh! petit père, supplia Arlette, je t'en prie!... reste!...

— Non, il faut que ton père parte, lui dit sa mère. — Il reviendra demain soir... Embrasse-le vite!

— Adieu! répéta Gérard, — adieu!...

— Au nom de la loi que personne ne bouge! cria soudain une voix.

Le maire de Claix, Morisset et deux hommes firent irruption dans la salle.

M. Chabert, la taille largement entourée de son écharpe tricolore, commanda :

— Emparez-vous de cet homme!

Le garde-champêtre et Jarrie se jetèrent sur d'Ormilly qui devint subitement livide.

Marthe jeta un grand cri et voulut s'attacher à son mari pour le défendre; mais ses forces la trahirent, elle pâlit, elle chancela, et elle tomba inanimée entre les bras de Morisset qui s'élança pour la retenir.

— Maman!... cria Arlette.

L'aubergiste et sa femme accoururent.

Gérard se débattait avec rage, cherchant à se dégager de l'étreinte de ces deux hommes et il allait y parvenir lorsque l'aubergiste se joignit à eux et leur prêta main-forte.

— Misérable!... hurla-t-il en regardant Morisset dont les yeux brillaient.

Le tréfileur triomphait.

Il s'était prudemment placé devant la porte qu'il avait refermée pour empêcher d'Ormilly de sortir dans le cas où il serait parvenu à se délivrer des mains qui le tenaient.

Le visage convulsé par la honte, par la rage et par la douleur tout à la fois, le malheureux avait dans les regards une haine furieuse contre l'infâme dont il comprenait l'horrible vengeance.

— C'est sa femme? demanda M. Chabert au tréfileur, en désignant Marthe évanouie.

— Oui, c'est elle, répondit Morisset.

On avait transporté la pauvre femme sur un banc.

Arlette ne quittait pas sa mère.

Elle pleurait et elle sanglotait en tenant sa main qu'elle embrassait et baignait de ses larmes en continuant de l'appeler d'une voix déchirante :

— Maman!... Petite mère!... je ne veux pas que tu meures!... Maman!...

Et par moments ses regards se portaient vers son père qu'elle aurait voulu pouvoir secourir.

— Emmenez cette femme et cette enfant, dit le maire de Claix à la femme de l'aubergiste.

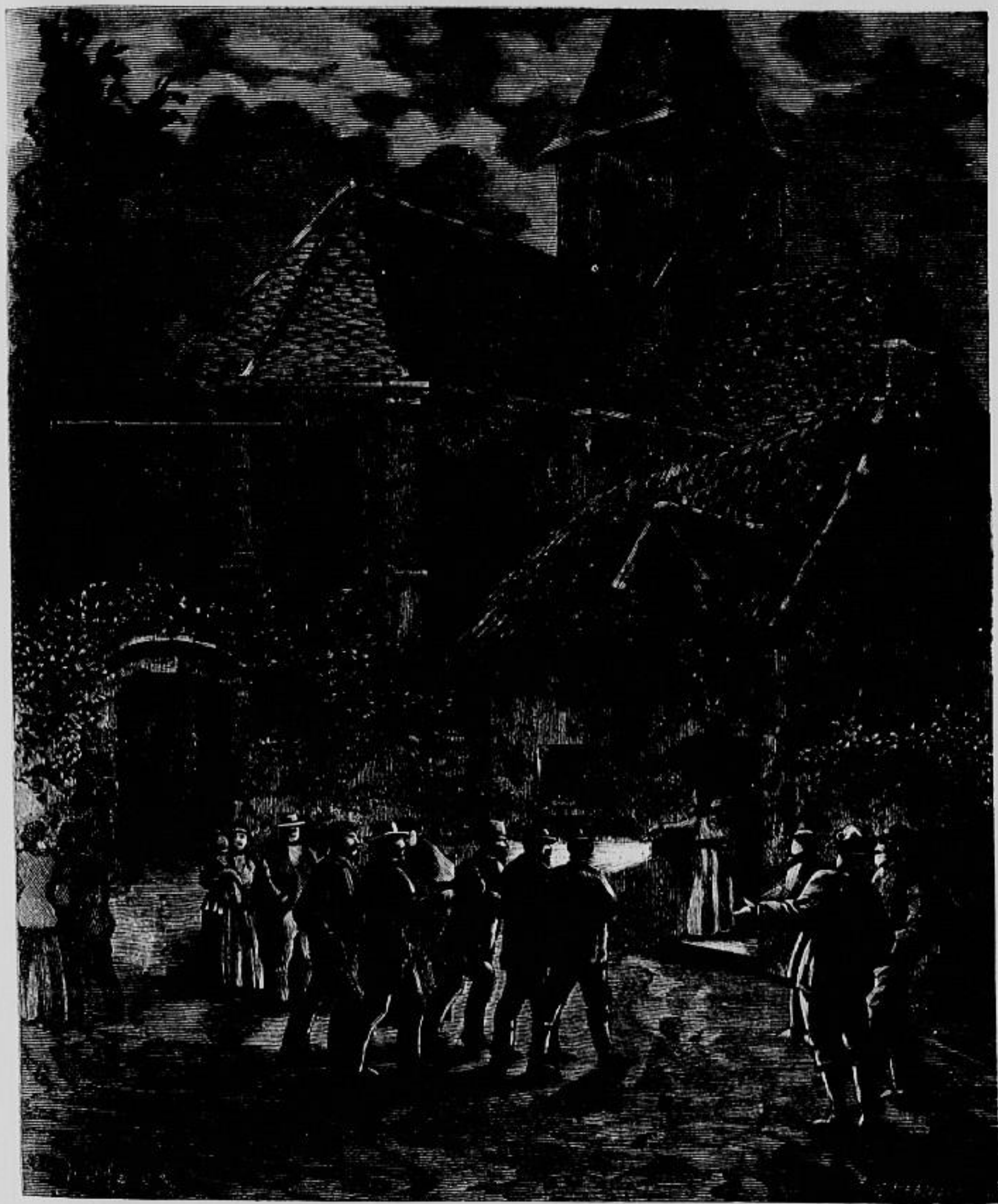
La servante et un homme qui était accouru, attiré par le bruit, aidèrent à transporter l'infortunée.

On l'étendit toujours évanouie sur un petit lit de fer qui était dans une sorte de bûcher, à côté de la cuisine, et où couchait la domestique.

— Scélérat!... Misérable!... continuait à crier Gérard, le cou tendu dans la direction de Morisset.

Le tréfileur s'était approché, maintenant qu'il avait compris que d'Ormilly, solidement tenu, ne pouvait plus s'échapper.

— Voleur!... riposta-t-il.



Il se laissait conduire maintenant, sans résistance. (P. 331.)

Et tout bas, près de lui, il ajouta :

— Ce ne sont pas les montagnes qui se rencontrent, je vous l'ai bien dit à Paris, le jour que vous savez !

Gérard enrageait de son impuissance.

Il aurait voulu pouvoir sauter à la gorge de son délateur et l'étrangler.

— C'est votre fille qui m'a prévenu de votre arrivée, car je connaissais votre crime!...

— Ma fille!... s'écria Gérard les yeux démesurément agrandis par une folle épouvante.

— Oui, votre fille que j'avais chargée de m'annoncer votre arrivée sur laquelle je comptais.

— Oh! le lâche, le lâche!... gronda encore le malheureux en proie à une douleur indescriptible.

Le maire, pendant ce temps, prenait ses dispositions avec le garde-champêtre.

— Il faut l'emmener au violon, dit-il, solidement attaché, et ne pas le quitter.

— Soyez tranquille.

— Je vais prévenir la gendarmerie.

Alors, Gérard jeta les yeux autour de lui et il ne vit plus ni Marthe, ni Arlette.

— Ma femme! balbutia-t-il, ma fille!... Où sont-elles?

Il regardait avec effarement autour de lui, les cherchant, comprenant maintenant ce qui venait de se passer et il répétait d'une voix brisée par la douleur.

— Ma pauvre Marthe!... Mon enfant!...

— Tenez-le bien et emmenez-le, commanda M. Chabert.

— Allons, venez, dit durement le garde-champêtre en essayant d'entraîner son prisonnier.

— Je veux voir ma femme et ma fille, dit Gérard, vous m'emmènerez ensuite...

— C'est inutile!...

— Je veux les embrasser encore une fois... J'ai des recommandations à leur faire...

Il pensait à l'argent qu'il avait sur lui, à cette vingtaine de billets de banque qu'il avait pris et qu'il aurait voulu leur remettre pour qu'elles fussent à l'abri de la misère.

Mais on l'entraîna.

— Votre femme ne pourra pas vous entendre, dit l'aubergiste, elle est évanouie.

— Mon Dieu! s'écria Gérard qui pensa aussitôt aux épouvantables conséquences qu'une pareille émotion pouvait avoir pour Marthe. — Laissez-moi quelques instants auprès d'elle pour la secourir, pour la soigner...

— Allons, marchez!... dit le sergent des pompiers.

— Je vous jure que je n'essaierai pas de fuir!... Vous resterez là... Vous me garderez...

— Emmenez-le donc! cria le maire impatienté.

— Ma pauvre femme!... seule... malade... Mon enfant!... prononça encore d'Ormilly d'une voix mourante, tandis qu'on l'entraînait au dehors. Mon Dieu, qui veillera sur elles maintenant?... Qui prendra soin d'elles?...

— Moi, monsieur d'Ormilly, répondit Morisset avec une sanglante ironie. C'est moi qui veillerai sur M^{me} d'Ormilly... moi-même!

Et au lieu de suivre le cortège, il se dirigea vers l'endroit où l'on avait emporté la jeune femme privée de connaissance.

Les paroles du tréfileur entrèrent cruellement dans le cœur de Gérard comme autant de coups de poignard.

Il allait proférer une malédiction nouvelle contre ce misérable dont il comprenait l'œuvre horrible de haine et de vengeance, mais la voix lui manqua, et sa gorge brûlante, serrée comme en un étau de fer, ne laissa pas échapper un seul mot.

On l'emmenait à travers une vingtaine de personnes que le bruit avait attirées et qui, déjà mises au courant, savaient que l'on venait d'arrêter l'auteur du vol des six millions de Livron.

Il se laissait conduire maintenant, sans résistance, la tête basse, étroitement tenu d'un côté par Jarrie et de l'autre par le garde-champêtre.

Le maire, fier de sa capture, suivait le cortège avec l'aubergiste qui l'accompagnait, afin de savoir ce qui allait se passer, et de connaître cette affaire à laquelle, jusque-là, il n'avait, pour ainsi dire, rien compris.

Derrière eux venaient des gens qui se pressaient, qui s'approchaient le plus possible afin d'entendre quelque chose.

A côté de l'église, un peu sur le derrière, était une petite maison appartenant à la commune; c'est là que logeait Trouillon, le garde-champêtre.

Au rez-de-chaussée était une pièce solidement verrouillée, dont la petite fenêtre était munie de barreaux; c'était une sorte de chambre de sûreté, — « le violon », comme l'appelait le maire de Claix, — où l'on enfermait les vagabonds, où l'on donnait asile aux ouvriers des champs qui traversaient la commune et que l'on assistait comme indigents

C'est là que l'on conduisit Gérard d'Ormilly.

— Il faut le fouiller, dit M. Chabert, car il doit avoir de l'argent sur lui.

Le garde-champêtre obéit.

Le malheureux, dans un état complet de prostration et d'anéantissement, n'opposa aucune résistance.

Tout ce qui se disait, tout ce qui se faisait autour de lui, lui semblait étranger.

Il ne voyait que sa femme, sa malheureuse femme, seule, malade, mourante peut-être, sans ressources, accablée par la honte épouvantable de son crime.

Il la voyait livrée sans défense à ce misérable qui avait comploté sa perte pour se venger, pour assouvir sa haine atroce, et qui avait lâchement abusé de son enfant pour le livrer.

Il pensait à sa fille, à cette pauvre enfant qu'il adorait et dont il entrevoyait avec horreur la lamentable destinée.

Le garde-champêtre, pendant ce temps, plongeait ses larges mains dans les poches de d'Ormilly.

Il en retirait tout ce qu'elles contenaient, et il palpa ses vêtements pour s'assurer que rien ne lui échappait.

Il remettait chaque objet au maire qui l'examinait alors minutieusement.

Quand il lui donna le portefeuille, M. Chabert l'ouvrit.

Il y trouva quelques papiers sans importance, la dépêche envoyée par Morisset et signée Marthe, et une liasse de billets de banque de mille francs.

Il les compta : il y en avait vingt.

Dans le porte-monnaie de Gérard on trouva encore neuf cent quarante-deux francs en monnaie d'or et d'argent.

M. Chabert interrogea.

— Où avez-vous mis le reste de la somme que vous avez volée ? demanda-il.

D'Ormilly ne paraissait pas l'entendre.

Le maire dut répéter sa question.

Alors Gérard leva les yeux sur lui, rappelé à la réalité, tiré de ses affreuses pensées.

— Je n'ai rien à vous dire, fit-il.

— Vous ne voulez pas parler ?

— Je ne possède que ce que vous avez là.

— C'est bien ; le procureur de la République et le juge d'instruction se chargeront bien de vous délier la langue, vous verrez ça !

Et il recommanda au garde-champêtre :

— Veillez bien sur lui, Trouillon.

— Soyez tranquille, monsieur le maire.

— Ne le quittez pas un seul instant.

— Je vais rester là avec Jarrie jusqu'à ce que les gendarmes soient arrivés.

— Ils ne tarderont pas, dit M. Chabert ; je vais envoyer tout de suite quelqu'un à Vif.

Plusieurs personnes s'offrirent.

Le beau-frère de Jarrie, le forgeron et le sergent des pompiers, un nommé Reynier qui était bourrelier et charron et qui avait une voiture, proposa d'atteler tout de suite.

Le maire accepta et lui donna ses instructions.

Puis il retourna à l'Hôtel de la Poste pour s'informer de l'état de M^{me} d'Ormilly et pour voir si l'on ne trouverait pas dans ses bagages le reste de la somme volée.

Dans le village, tout le monde connaissait déjà la nouvelle, et, malgré l'heure, les deux salles du rez-de-chaussée étaient pleines d'hommes et de femmes qui causaient et qui se racontaient l'un à l'autre ce qu'ils savaient.

Lorsque le maire arriva, on s'écarta pour le laisser passer.

Marthe était toujours évanouie.

Auprès d'elle, Arlette, agenouillée, la tenant par la main, ne cessait de pleurer.

On avait essayé vainement de rappeler M^{me} d'Ormilly à elle ; tous les soins avaient été inutiles.

Il n'y avait pas de médecin dans le pays ; il fallait aller jusqu'à Varcès, ou jusqu'à Champagnier, sur la rive droite du Drac, pour en trouver un.

On faisait ce qu'on pouvait en bassinant les tempes de la malheureuse avec de l'eau froide et en lui donnant à respirer du vinaigre ; mais tout était inutile.

Les gens qui étaient là se sentaient pris de compassion à la vue de la petite Arlette dont la douleur faisait peine à voir.

On avait essayé de l'emmener, de la détacher de sa mère ; mais tout avait été inutile.

Elle demeurait attachée à elle, tenant sa main pâle et inerte entre ses petites mains, pleurant, l'appelant et l'embrassant.

M. Morisset s'était alors approché de l'enfant et avait essayé de lui prendre la main.

— Écoute, ma chérie, lui dit-il.

Mais la petite Arlette, qui, aux imprécations de son père et d'après ce qu'elle avait vu, avait à peu près compris ce qui s'était passé, éprouva une instinctive horreur à son contact.

Elle retira vivement sa main.

Elle le repoussa et ses yeux dirent quelle aversion éprouvait son âme pour le misérable qui l'avait trompée d'une façon si infâme.

Le tréfileur lui faisait horreur.

L'enfant ne savait pas pourquoi on avait emmené son père, elle n'avait pas compris quelle accusation pesait sur lui ; mais elle l'avait vu saisi brutalement par ces gens, et elle avait entendu prononcer ce mot sinistre : la prison.

Elle avait entendu le cri déchirant poussé par sa mère et elle l'avait vue tomber évanouie.

Elle l'avait cru morte.

Et tout cela, c'était cet homme qui en était la cause, ce misérable qui l'avait si indignement trompée.

— Laissez-moi ! lui dit-elle ; laissez-moi ! Je vous déteste !

Le tréfileur essayait d'expliquer les choses par de nouveaux mensonges. Arlette ne voulait même pas l'entendre.

Lorsque M. Chabert revint, il se fit montrer par l'aubergiste les bagages des voyageurs.

Il les visita.

Il examina aussi la valise que d'Ormilly avait apportée et n'y trouva rien.

Alors il rentra chez lui et se mit à rédiger un long rapport sur cette arrestation importante qui, pensait-il, le servirait à merveille.

Morisset s'inquiétait de l'état de M^{me} d'Ormilly.

Sachant qu'il n'y avait pas de médecin à Claix, il voulait que l'on allât en chercher un n'importe où.

Le misérable sentait en lui, plus violente que jamais, l'abominable convoitise que la beauté de Marthe avait allumée.

Il pensait que maintenant qu'elle allait être séparée pour toujours de son mari, maintenant qu'elle était seule, sans ressources, menacée par la misère autant qu'accablée par la honte, elle ne pourrait manquer de céder, et qu'avant peu elle serait à lui.

Déjà, dans son esprit, il avait combiné tout un plan.

Marthe seule, sans ressources, serait obligée d'accepter l'hospitalité qu'il lui offrirait.

Il trouverait bien à lui expliquer sa conduite par d'habiles mensonges.

L'aversion de la petite Arlette ne l'inquiétait pas, ce n'était qu'une enfant.

Il se justifierait aussi à ses yeux.

En attendant, le misérable avait quitté la chambre où se trouvaient

M^{me} d'Ormilly et sa fille, et il enrageait en voyant qu'on ne pouvait arriver à trouver un médecin.

Il s'inquiétait et demandait à chaque instant des nouvelles de la malheureuse jeune femme, chaque fois que la femme de l'aubergiste ou la domestique sortaient de la chambre.

— Elle est revenue à elle, lui annonça-t-on enfin. Elle a ouvert les yeux.

Morisset éprouva une vive satisfaction en apprenant cette nouvelle. Qu'importait la présence du médecin maintenant.

Cet évanouissement avait été causé par l'émotion trop violente que Marthe avait subie : il venait de se dissiper, elle était sauvée.

CHAPITRE XXXVI

LE DERNIER COUP

M^{me} d'Ormilly était, en effet, revenue à elle.

Cédant aux soins qui lui étaient prodigués, elle avait fait un léger mouvement, elle avait entr'ouvert faiblement les yeux, et promené autour d'elle des regards hébétés. Enfin elle avait entendu la voix de sa fille qui était toujours auprès d'elle, elle l'avait vue, et elle avait répondu à ses caresses.

Lentement elle avait complètement recouvré ses sens.

Alors la malheureuse s'était souvenue.

Un jour affreux s'était fait alors dans son esprit.

Elle se rappelait.

Son mari venait d'être arrêté.

Elle l'avait vu saisir et emmener.

Il était accusé d'un vol épouvantable.

Oui, il avait volé, elle le savait ; Gérard lui avait confessé son crime.

Elle le voyait encore se débattre contre ceux qui l'appréhendaient et essayer de se délivrer de leur étreinte, de leur échapper et de s'enfuir.

En se souvenant, en revoyant cette scène affreuse, l'infortunée tenait sa fille étroitement serrée contre elle, n'osant pas prononcer un mot devant les gens qui l'entouraient.

— Mère, dit Arlette, réponds-moi donc... Tu ne souffres plus?... C'est fini?...

— Oui, répondit-elle à voix basse. C'est fini!

La femme de l'aubergiste dit à son tour :

— Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, merci, répondit Marthe.

— Allons, c'est passé... tant mieux !.. Nous avons eu bien peur pour vous. A cette heure, dans le pays, il n'est pas facile d'avoir un médecin. Vous allez prendre quelque chose pour vous soutenir, pour vous donner un peu de forces.

M^{me} d'Ormilly allait refuser.

Arlette insista.

— Si, petite mère, je t'en prie, dit-elle, il ne faut pas que tu sois malade.

— Je vais bien, ma chérie, je t'assure, dit Marthe. Tiens, tu vois.

Et elle se souleva, puis se leva malgré la faiblesse de ses jambes qui refusaient presque de la porter.

Elle voulait paraître forte pour rassurer l'enfant et aussi pour pouvoir partir au plus tôt, quitter cette maison où tout lui rappelait son opprobre et ce qu'elle avait souffert.

Elle sentait dans sa tête une sorte de bourdonnement qui l'assourdisait, qui étouffait sa pensée, qui troublait son intelligence et l'épouvantait.

Elle essayait de réagir et, par un peu de mouvement, de dissiper cette sensation.

— Tenez, dit la femme de l'aubergiste en apportant une tasse dans laquelle elle avait versé un cordial, buvez... Ça finira de vous remettre.

M^{me} d'Ormilly accepta.

Elle but lentement.

— Merci, dit-elle ensuite d'une voix faible.

Puis, comme elle affirma qu'elle n'avait besoin de rien, comme elle assura qu'elle se sentait très bien, on la laissa seule avec sa fille, pensant qu'après ces violentes émotions, après cette terrible secousse, elle avait besoin de se reposer.

Personne n'avait osé interroger la malheureuse, malgré la curiosité qui poussait tous ces paysans.

— O mère !... petite mère chérie, s'écria Arlette fondant en larmes et tombant aux genoux de Marthe, dès qu'il n'y eut plus aucun témoin entre elles, c'est moi qui suis cause de ce qui est arrivé !...

— Toi !...

— Oui, mère... C'est moi, trompée par M. Morisset, qui suis allé le prévenir de l'arrivée de petit père.



Alors Marthe l'entraîna de plus belle. (P. 344.)

Marthe se rappelait en effet maintenant ce fait dont le souvenir avait disparu au milieu du trouble de son esprit.

Arlette avoua tout ce qui s'était passé, la conversation qu'elle avait eue avec le tréfileur lorsqu'il était revenu du télégraphe, et la promesse qu'elle lui avait faite de le prévenir si son père venait, croyant, comme il le lui avait assuré, que M. Morisset lui donnerait un bon emploi à la tête

de son usine et qu'ainsi on pourrait rester dans ce joli pays où l'on avait des amis et où l'on pouvait être si heureux.

La pauvre enfant racontait tout cela d'une voix que coupaient dé continuels sanglots, et elle ajouta en pleurant :

— Tu le vois bien, c'est ma faute!... C'est moi qui suis cause de tout le mal que l'on a fait à mon père chéri!... C'est par ma faute aussi que tu as failli mourir, ma pauvre petite mère!... Oh! dis... dis-moi que tu me pardonnes!... Dis-moi que tu m'aimes toujours...

Marthe embrassa sa fille en la serrant de toutes ses forces entre ses bras.

— Oui, oui, lui dit-elle, je te pardonne... mon adorée, car ce n'est pas toi qui es coupable... C'est ce misérable qui a abusé de ton affection filiale, qui s'est servi de ton amour pour ton pauvre père pour te tromper, pour se venger de lui, parce qu'il le déteste; et tout ce qu'il disait n'est que mensonge et infamies.

M^{me} d'Ormilly se souvenait de tout en ce moment, après les pénibles efforts que sa pensée venait de faire pour reconstituer ces douloureux événements.

Elle comprenait l'abominable conduite de cet homme qui avait deviné que Gérard était l'auteur du vol dont il avait sans doute appris la nouvelle, et qui, pour se venger de lui, l'avait traîtreusement attiré à Claix et l'avait livré.

Mais les efforts qu'elle venait de faire pour ressaisir ses souvenirs semblaient avoir épuisé son intelligence.

Elle sentait en elle quelque chose qui l'effrayait, qui la terrifiait.

Sous son front, sous son crâne, des bruits étranges se faisaient entendre, de sinistres bourdonnements, une agitation lugubre.

Il lui semblait que son esprit s'épaississait, ses facultés s'engourdisaient, sa pensée lui échappait.

Elle avait peur de se sentir ainsi.

Alors, elle essayait de penser à son mari, à ce malheureux qui s'était laissé pousser au crime, dont la conscience s'était égarée au milieu de l'affolement de son cœur de père et d'époux, aux prises avec l'horrible misère...

Mais malgré ses efforts elle ne parvenait pas à poursuivre ses cruelles méditations.

Dans son esprit, une digue s'élevait qui barrait le passage à sa pensée. Tout devenait confus.

La malheureuse n'avait pour ainsi dire plus la conscience de la réalité.

Elle ne distinguait plus la vérité de l'illusion et elle se demandait si une partie des malheurs qui l'accablaient n'étaient pas aussi une vision, un cauchemar affreux.

Tout ce qu'il y avait d'intelligence en elle se troublait et se bouleversait.

Elle sentait la folie la gagner, l'envahir.

Elle demeurait immobile, comme en une vague extase, et de grosses larmes coulaient silencieusement de ses beaux yeux.

Arlette la suivait douloureusement des regards, souffrant comme elle. Elle n'osait l'interroger.

Elle l'embrassait avec ferveur et, de son petit mouchoir, elle essuyait les pleurs sur ses joues.

Puis, au bout d'un moment, inquiète, tourmentée, la pauvre enfant demanda tout bas :

— Pourquoi a-t-on emmené petit père ?

Marthe la regarda avec une profonde tristesse.

L'enfant ne savait rien.

Elle n'avait pas compris ce qui s'était passé.

Il ne fallait pas lui révéler l'horrible vérité. Mieux valait la laisser dans sa naïve ignorance pour qu'elle ne méprisât pas son père, pour qu'elle lui conservât son amour.

N'était-ce pas, par dessus tout, par amour pour sa fille que Gérard était devenu coupable ?

L'enfant redemanda :

— On a emmené petit père en prison... Je l'ai entendu dire... Pourquoi?... dis, pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit Marthe.

— Il n'a fait de mal à personne pourtant, n'est-ce pas?... Il est trop bon pour faire du mal...

— Oui, mon trésor... Oui, tu as raison.

La petite Arlette sentait la peine que ces questions causaient à sa mère, et elle se tut.

Mère et fille demeuraient étroitement étreintes toutes deux, embrassées, comme si elles sentaient que, seules désormais, elles avaient besoin de se prêter une mutuelle assistance.

Par moments, leurs larmes recommençaient à couler et se confondaient sous leurs baisers.

Les infortunées passèrent ainsi toute la nuit, seules, désolées, désespérées.

Marthe envisageait l'avenir.

Qu'allaient-elles faire ?

Qu'allaient-elles devenir ?

Et, en présence de cette épouvantable perspective, elle sentait de nouveau chanceler sa raison et le trouble de sa pensée devenir plus intense.

Elle n'osait plus penser.

La réalité cruelle de son affreuse situation se représentait alors à l'esprit de l'infortunée et la forçait à songer, à lutter contre l'engourdissement intellectuel, contre la folie, car c'était bien la folie qui déjà avait pénétré en elle.

* *

Au petit jour, on frappa à la porte de la chambre où Marthe et Arlette se trouvaient, abattues, épuisées, par cette nuit sans sommeil, sans repos, au milieu de toutes ces douleurs.

C'était M. Morisset.

Le tréfileur s'était composé un visage de circonstance. Il paraissait affligé, compatissant, et il s'avancait déjà la main tendue, comme un consolateur et un protecteur.

Mais à son aspect M^{me} d'Ormilly s'était levée vivement et, tenant sa fille près d'elle :

— Que me voulez-vous ? dit-elle irritée.

— Ma chère enfant... commença l'infâme d'une voix mielleuse, persuasive.

Marthe ne le laissa pas parler.

— Laissez-nous, interrompit-elle violemment, laissez-nous !... Vous êtes un misérable !...

— Vous vous trompez...

— Je sais tout... J'ai tout compris... Ah ! Dieu vous punira, pour ce que vous avez fait là... Sortez !

Morisset était furieux, mais il dissimulait et ne laissa pas percevoir sa colère.

— C'est bien, madame, dit-il en pinçant les lèvres. — Je pensais qu'au milieu du malheur qui vous frappe, vous me permettriez de vous offrir mon secours...

— Vous ?...

— Je vois que vous avez contre moi une prévention injuste... que je ne m'explique pas, car je n'ai rien à me reprocher... C'est le désespoir sans doute...

— Sortez, vous dis-je ! cria M^{me} d'Ormilly. Laissez-nous !... ne nous

insultez pas encore par votre fausse pitié... Partez!... Dieu nous vengera, allez!

— C'est bien, fit le tréfileur, pâle de fureur... Au révoir, madame.
Et il sortit.

— Oh! mère, fit Arlette, cet homme qui ose encore venir à nous!...

— Ma chérie!

— Partons d'ici, je ne veux plus le voir.

— Oui, nous partirons.

Et se levant, elle ajouta :

Viens!

En bas, dans l'auberge, on causait.

M. Morisset, qui paraissait être très au courant de l'affaire, puisqu'il connaissait « ces gens-là » et qu'il était l'ami de M. le maire, était particulièrement entouré.

Valentin, — le propriétaire de l'*Hôtel de la Poste*, qui avait contribué à arrêter Gérard d'Ormilly, demanda des nouvelles de la « petite dame » et de sa fille.

Morisset assura que Marthe allait à merveille, puisqu'il venait de la voir.

Et il ajouta :

— Il aurait mieux valu pour vous que tout cela se passât ailleurs...
En voilà des histoires!

— Ce n'est rien, ça, répondit l'aubergiste, mais le pis est qu'on va nous déranger pour aller, comme témoins, devant la Cour d'assises.

— Ça, vous pouvez y compter!... dit le maître d'école du village qui était là avec un tas de curieux.

Et quelqu'un ajouta :

— A votre place, Valentin, je balayerai tout ça de chez moi, et au plus tôt.

— Bien sûr, appuya le tréfileur, c'est ce que vous auriez de mieux à faire.

— Et c'est, en effet, ce que je vais faire.

— Qu'elles aillent se faire pendre ailleurs, dit une amie de M^{me} Valentin.

— Est-ce qu'on sait ce que c'est que ces gens-là, après tout? fit une voisine.

— Mon Dieu, répondit la femme de l'aubergiste, cette femme et cette enfant ne sont pas coupables pourtant.

— On ne dit pas ça, mais n'empêche qu'elles sont de la famille d'un voleur.

— Oui, oui, vous avez raison, approuva encore M. Morisset qui poussait à l'expulsion des deux malheureuses, autant pour se venger de l'accueil qui venait de lui être fait que pour les obliger peut-être à accepter sa protection.

— C'est sa femme et sa fille ? lui demanda un fermier qui était venu avec le maître d'école.

Le tréfileur fit une moue qui pouvait signifier :

— Je n'en suis pas sûr.

Et comme on précisa la question en lui disant :

— Dame ! vous les connaissez, vous !

Il se récria :

— Moi !... je les connais... oui, mais sans les connaître.

— Sont-ils mariés ?

— Est-ce que je sais, moi ?

— Je vais vous faire déguerpir ça, moi, et un peu vite, dit Valentin. Vous allez voir !

Il se dirigeait vers l'escalier conduisant aux chambres, lorsqu'il entendit des pas.

Il vit en haut, sur le palier, M^{me} d'Ormilly et sa fille qui se préparaient à descendre.

Alors, M^{me} Valentin, qui l'avait suivi, lui dit :

— Laisse, je m'en vais régler ça.

Et elle monta.

— Vous allez partir ? demanda-t-elle à Marthe.

— Oui, madame, répondit la malheureuse jeune femme couverte de confusion, et je voulais vous demander ce que je vous dois.

— Mon Dieu ! c'est peu de chose, répondit la femme de l'aubergiste ; trois francs du dîner d'hier soir à vous deux, et deux francs de la chambre.

Marthe prit une pièce de cinq francs dans son porte-monnaie et la donna à M^{me} Valentin.

Le propriétaire de l'hôtel montait à son tour, accompagné d'un homme qui avait dit :

— Je suis le commissaire central de Grenoble.

Il venait pour l'enquête, le Parquet ayant été prévenu par une dépêche de M. Chabert.]

Il avait demandé où étaient la femme et la fille de l'homme qu'on

avait arrêté, car il avait besoin de les interroger et de perquisitionner dans leurs bagages.

Valentin le conduisit au premier étage.

La malheureuse femme était honteuse de se trouver en présence d'un représentant de la justice et d'avoir à répondre.

Elle se troublait de plus en plus, et elle ne put donner aucune explication.

Morisset, qui intervint encore, expliqua qu'elle ne savait rien du vol commis par d'Ormilly, espérant rentrer ainsi en grâce auprès d'elle.

Le commissaire central visita la malle de M^{me} d'Ormilly et la saisit, selon les ordres qu'il avait reçus, car on était très intrigué de n'avoir retrouvé qu'une vingtaine de mille francs sur six millions qui avaient été volés.

Marthe, absolument bouleversée, ne demanda aucune explication.

Elle descendit l'escalier avec sa fille, n'osant pas même lever les yeux sur les gens qui étaient là et qui la dévisageaient.

Elle se sentait mourir de honte, sous leurs regards croisés.

Elle entendait quelques paroles qui lui pénétraient le cœur comme autant de coups de poignards, et, entraînant sa fille, elle ne chercha qu'à disparaître au plus tôt.

Les regards curieux et malveillants l'accompagnèrent dans la rue.

Elle se hâta de sortir du village, prenant à droite la première traverse qui se présenta et qui descendait une côte assez rapide, à travers des champs et des vignes.

Elle marchait vite, haletante, et Arlette avait même de la peine à la suivre.

Elles ne prononçaient pas une parole ni l'une ni l'autre, et après avoir pris, au bout de la traverse, un petit chemin qui suivait un ruisseau assez gros, elles arrivèrent enfin sur la grande route.

Alors, au carrefour de la Ridèle, à l'endroit même où Gérard, la veille, avait demandé son chemin, Marthe s'arrêta, épuisée.

Elle s'appuya à l'angle d'un mur et demeura là, immobile, les regards perdus dans le vague, en une indéfinissable expression de mélancolie.

Arlette la considérait avec une sorte de stupeur, ne l'ayant jamais vue ainsi.

— Tu es fatiguée, n'est-ce pas? demanda-t-elle câlinement.

Marthe se tourna vers elle et elle sourit; mais son sourire, sans expression, n'éclairait pas son visage. Il était niais, triste, comme le sourire des insensés.

— Dis, mère, répéta l'enfant, veux-tu que nous nous reposions?

La malheureuse Marthe continuait à sourire sans lui répondre.

Mais, tout à coup, la porte de l'auberge qui était sur la route s'ouvrit, et une femme sortit.

Instinctivement, M^{me} d'Ormilly se remit en route avec sa fille, cherchant à échapper aux regards de cette femme, n'ayant plus conscience de la honte qui la faisait fuir et que, maintenant, sa raison égarée n'aurait même plus pu s'expliquer.

Plus loin, quand il n'y eut plus ni maisons ni passants, la petite Arlette que préoccupait l'état incompréhensible pour elle de sa mère, demanda :

— Où allons-nous comme ça, mère?

Alors Marthe l'entraîna de plus belle, le visage convulsé par une folle terreur, les yeux agrandis par l'épouvante, et cria :

— Viens!... viens!... La prison!... On ne nous prendra pas!... La prison!

Et elles coururent toutes deux jusqu'à ce que l'enfant, n'en pouvant plus, se faisant traîner, la contraignit à s'arrêter.

Il y avait là une borne avec un poteau qu'entouraient des mottes d'herbe, et elles s'assirent toutes deux pour se reposer.

Arlette essaya encore de questionner sa mère, pour savoir ce qui se passait en elle, pour dissiper l'épouvante qu'elle lui inspirait.

— Qu'as-tu, mère? lui demandait-elle en l'embrassant. Tu souffres?... Tu es malade?... Je ne t'ai jamais vue comme ça...

Marthe riait de nouveau.

— Oh! ne me regarde pas comme ça, fit l'enfant effrayée; tu me fais peur.

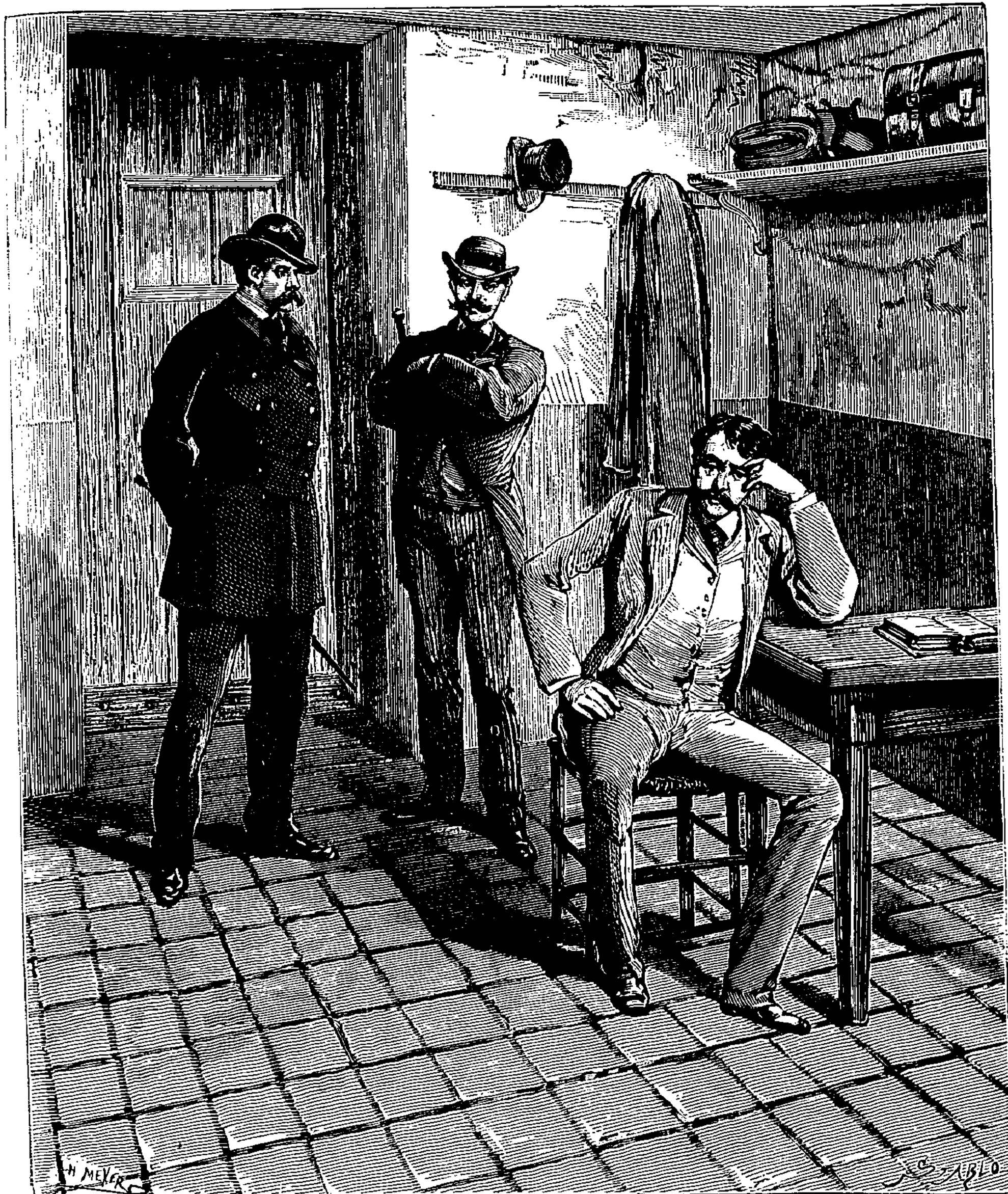
La pauvre folle ne comprenait pas, elle n'entendait même pas.

Sa raison avait définitivement fait naufrage.

CHAPITRE XXXVII

APRÈS LE CRIME

La veille, Reynier, le charron, était allé à Vif avec son cabriolet et il avait prévenu le brigadier de gendarmerie de l'arrestation de l'auteur du vol des six millions.



Aux individus sur lesquels doit être exercée une surveillance spéciale. (P. 352.)

Puis il était revenu à Claix et il avait annoncé à M. Chabert que le lendemain, à la première heure, les gendarmes viendraient chercher le prisonnier.

Le maire avait déjà télégraphié au préfet de l'Isère, à Grenoble, et des instructions avaient été données au commissaire central pour faire une enquête sommaire en attendant la commission rogatoire que le Parquet de la Seine, saisi de l'affaire, ne manquerait pas d'envoyer.

C'est pour cela que le chef de la police grenobloise était venu à Claix par le premier train, et, qu'ayant connu les circonstances de l'arrestation de d'Ormilly, il se rendit tout d'abord à l'hôtel pour essayer de découvrir la somme énorme volée au Trésor.

Sa perquisition n'ayant amené aucun résultat, il avait saisi le misérable bagage de Marthe, la valise dont Gérard était porteur, et il avait donné l'ordre au garde-champêtre de faire porter tout cela à la gare du Pont pour qu'il l'emportât avec lui à Grenoble.

Alors le commissaire central était allé à la chambre de sûreté dans laquelle le malheureux était enfermé et placé sous bonne garde.

Il l'avait interrogé sur son identité d'abord, et Gérard avait refusé de répondre.

— Vous savez mon nom, dit-il, je n'ai rien autre à vous dire, car si j'ai été coupable, ceux qui portent le même nom que moi sont innocents et ils ne doivent pas porter la peine de ma faute.

Le commissaire central le questionna sur le mobile du crime; il lui demanda comment il avait été poussé à commettre un vol aussi important et si habilement combiné.

D'Ormilly répondit :

— Je suis coupable, vous le savez... Que voulez-vous de plus. — Laissez-moi à mes remords et à ma douleur.

— Qu'avez-vous fait de la somme dont vous vous êtes emparé? demanda encore le commissaire central.

— Je n'ai que ce que vous avez trouvé sur moi.

— Qu'est devenu le reste?

D'Ormilly ne répondit pas.

— Vous l'avez caché quelque part?

Il garda encore le silence.

— Vous aviez des complices?

Mais le commissaire comprit qu'il poursuivrait en vain son interrogatoire.

Il cessa de questionner.

Il n'avait en somme pour mandat en ce moment que de perquisitionner et de faire conduire le prisonnier à Grenoble en attendant les instructions du Parquet de la Seine qui avait été prévenu par dépêche du préfet.

Les gendarmes de Vif, qui étaient arrivés, conduisirent d'Ormilly, solidement garrotté, jusqu'à la gare du Pont-de-Claix; et l'un d'eux prit place dans un compartiment de seconde classe avec le commissaire central et son prisonnier.

Dans la journée, on reçut une dépêche de Paris investissant le chef du

Parquet de Grenoble d'une Commission rogatoire et annonçant la prochaine arrivée d'un des plus habiles inspecteurs de la Sûreté chargé de rechercher les six millions.

Un juge d'instruction, commis par le procureur de la République, interrogea d'Ormilley aussitôt après son incarcération à la maison d'arrêt, mais il ne put en obtenir aucun éclaircissement.

L'inspecteur de la Sûreté parvint à découvrir l'hôtel où Gérard avait passé quelques heures à Grenoble, il trouva au télégraphe la copie de la dépêche qu'il avait reçue, mais tout cela ne fit pas faire un pas à l'enquête.

La somme volée demeurait introuvable.

Alors, sur la valise de d'Ormilley, le policier vit l'étiquette de la gare de Valence et il se rendit dans cette ville.

Il y procéda à de nouvelles investigations et, muni de la photographie du prévenu, il chercha à savoir si quelqu'un se rappellerait l'avoir vu.

Personne ne le reconnut, car on se souvient qu'avant de venir à Grenoble, Gérard avait eu soin de raser sa barbe, ce qui rendait sa physionomie absolument méconnaissable.

Les recherches n'aboutirent donc pas et d'Ormilley fut transféré à Paris où on l'incarcéra à Mazas.

Santenac, Bianca, Fléhard et Montlaurier étaient déjà revenus.

Ils avaient repris leurs occupations ordinaires, sachant leur absence bien justifiée, et convaincus que les soupçons ne pourraient pas les atteindre.

L'attitude de Gérard seule les préoccupait.

Ils se demandaient si d'Ormilley, tourné et retourné par le juge d'instruction, ne finirait pas par les nommer et par avouer qu'ils avaient été ses complices.

Cela seulement était à craindre.

Santenac pourtant paraissait moins redouter cette éventualité que ses amis.

Il connaissait d'Ormilley et il savait bien ce qu'il avait fait en le prenant comme complice.

Du reste, dans son bureau, il serait tenu au courant de la marche de l'instruction, car on se préoccupait vivement de ce vol important, et il pensait qu'il pourrait voir facilement la tournure que les choses prendraient.

Un dimanche, les trois amis et Bianca se trouvèrent ensemble dans un coin de la banlieue fort peu fréquenté où ils s'étaient donné rendez-vous.

Personne de leur connaissance ne les y rencontrerait et ne les verrait ensemble.

Ils se communiquèrent de l'un à l'autre les renseignements qu'ils avaient eus, par les articles de journaux publiés sur cette affaire dont le côté mystérieux passionnait à la fois la presse et l'opinion publique.

On rendait compte de tout ce qui s'était passé à Claix et à Grenoble.

Plusieurs journaux disaient même qu'il était impossible que Gérard d'Ormilly n'eut pas de complices.

Fléchard était le plus préoccupé de tous, malgré les précautions habiles qu'il avait prises pour se créer un alibi.

Il dit qu'il faudrait essayer de voir d'Ormilly pour savoir la conduite qu'il compterait tenir dans la suite de l'instruction et devant la Cour d'assises.

— Si l'on peut arriver à communiquer avec lui, on pourra lui promettre de combiner un plan d'évasion, et cela suffira sans doute pour s'assurer son silence.

— Mais la manière de parvenir jusqu'à lui? dit la maîtresse de Santenac.

— Il y en a une, répondit alors Montlaurier.

Bianca étonnée le regarda, attendant l'explication de ce moyen.

— Je me charge d'entrer à Mazas, dit l'ancien locataire de M^{me} Sarazin, et j'aurai sans doute la chance de voir d'Ormilly, si j'ai un peu de chance.

— Comment ferez-vous? demanda Santenac qui ne se souciait guère de remplir lui-même cet office.

— Vous savez, dit Montlaurier, que je viens de prendre les inscriptions qui me manquaient pour passer mon examen de troisième année?

— Ces inscriptions, dit Fléchard, que vous ajourniez pour manque de numéraire.

— Précisément.

— Alors? demanda Santenac impatient.

— Aujourd'hui que j'en ai les moyens, je peux me présenter devant la Faculté, répondit l'ancien étudiant en médecine. J'ai préparé dans ma vie assez de thèses pour le compte de divers camarades pour avoir les moyens d'en rédiger et d'en soutenir enfin une pour moi-même.

— Vous tenez à être docteur? dit l'Italienne.

— Cela peut toujours servir.

— Mais, demanda Fléchard, quel rapport cela a-t-il avec une visite à Mazas?

— Mon cher, répondit Montlaurier, c'est ma thèse elle-même qui m'en ouvrira les portes.

— Comment cela?

— Je choisis pour sujet de ma thèse : *De la suggestion au point de vue de la kleptomanie*.

— Ce qui veut dire? demanda Bianca.

— La kleptomanie, expliqua Montlaurier, est la monomanie du vol; par conséquent, je me propose d'étudier comment un kleptomane peut être poussé par une suggestion externe ou interne à commettre des vols.

— Et vous irez étudier cette question sur les sujets eux-mêmes? dit Santenac.

— J'aurai toutes les autorisations nécessaires pour pénétrer dans les diverses prisons et pour interroger des voleurs de profession. Or, en ce moment, quel homme accusé de vol préoccupe à un plus haut point l'attention publique que notre ami d'Ormilly.

— C'est vrai.

— Je pourrai donc, je le pense, arriver jusqu'à lui, car c'est là un cas intéressant pour le physiologue et pour le psychologue que doit être aujourd'hui tout médecin, avec ces théories nouvelles d'hypnotisme et de suggestion.

— C'est une excellente idée, approuva le gentilhomme périgourdin.

Fléchard et Bianca furent aussi de cet avis et l'on s'entretint longtemps encore de ce que Montlaurier devrait dire à d'Ormilly dans cette entrevue.

Avant de lui demander quoi que ce soit, avant de lui faire n'importe quelle proposition, il faudrait étudier ses dispositions et essayer de connaître ses intentions.

— Il faudrait aussi savoir exactement ce qu'il avait dit au magistrat instructeur.

Santenac donna quelques conseils à son ami, et Montlaurier promit de faire, dès le lendemain, les démarches nécessaires au Parquet et à la Préfecture de police pour obtenir les autorisations dont il avait besoin.

* * *

Montlaurier avait repris, plus activement qu'auparavant, ses relations et fréquentations de la rive gauche.

Il y avait élu domicile, dans une maison meublée de la rue Monsieur-le-Prince, fréquentée uniquement par les étudiants et les filles de brasserie.

On le voyait dans la journée aux cours, à l'amphithéâtre ou dans les cafés du boulevard Saint-Michel et de la rue des Écoles.

A ceux qui lui demandaient quel regain d'ardeur le reprenait, il répondait :

— Il faut bien en finir et me décider à passer ma thèse, pour arriver à quelque chose. Je commence à sentir un peu trop le voisinage de la dèche.

On le savait très intelligent et on était certain qu'il passerait son dernier examen de façon fort satisfaisante.

Montlaurier s'était mis aussitôt à faire les démarches dont il avait parlé à ses complices et on lui donna une carte pour visiter les diverses prisons de Paris, ainsi que cela est ordinairement accordé aux écrivains qui se proposent de traiter quelque question philosophique, humanitaire, scientifique ou économique concernant l'Administration pénitentiaire.

Pour se faire la main, Montlaurier se présenta d'abord au Dépôt de la Préfecture de police, où le directeur se mit obligeamment à sa disposition pour lui montrer les individus récemment arrêtés pour vol.

Il prit des notes en interrogeant quelques détenus et en couvrit les pages d'un carnet dont il s'était muni.

Il visita aussi l'infirmerie du Dépôt où le docteur de la Préfecture causa longuement avec lui du sujet qu'il avait choisi pour sa thèse et lui fournit des indications fort utiles sur les observations que ses fonctions lui avaient donné le loisir de faire.

Il lui montra une malheureuse qui avait été arrêtée à la suite d'une longue série de vols commis dans les grands magasins de nouveautés et que l'on avait envoyée à l'infirmerie pour qu'elle y fût examinée au point de vue de la responsabilité et de l'état de ses facultés mentales.

Or, précisément, le médecin de la Préfecture avait fait des expériences de suggestion sur cette femme et il avait acquis la conviction qu'elle avait agi sous l'influence d'une force morale étrangère à sa volonté.

Montlaurier, admirablement servi par les circonstances, se présenta ensuite à la prison de Mazas.

Il avait eu soin de choisir l'heure où le directeur serait absent, afin d'être sûr qu'il ne l'accompagnerait pas dans la tournée qu'il ferait dans les cellules.

Sa présence l'aurait gêné pour s'entretenir avec d'Ormilly, car le directeur se serait fait escorter d'un gardien pour ouvrir les portes, ainsi qu'on l'avait déjà fait au Dépôt.

Ce fut le greffier de la prison qui le reçut et qui examina l'autorisation dont le futur médecin était porteur.

Montlaurier causa avec cet employé du cas pathologique qui le préoc-

cupait et il l'intéressa en lui racontant les observations qu'il avait déjà faites dans ses précédentes visites.

Cela avait pour but de ne pas laisser trouver surprenant qu'au cours de sa visite il adressât la parole à quelques prévenus.

Le greffier fit appeler un brigadier des gardiens et lui dit, en lui présentant Montlaurier :

— Voici monsieur qui est médecin et qui a une autorisation pour visiter la maison, afin d'étudier la question du vol. Vous allez le conduire dans les diverses divisions, et vous lui donnerez les renseignements qu'il vous demandera. Vous lui montrerez les prévenus que nous avons sous l'inculpation de vol.

— Les récidivistes surtout, dit Montlaurier, ceux qui ont répété plusieurs fois le délit de vol, afin que je puisse chercher à découvrir la différence de caractère qui existe entre le sujet conscient et celui qui agit sous l'influence de la suggestion.

— Ce ne sont pas les chevaux de retour qui manquent, fit le gardien.

— Tant mieux !

— Si vous voulez venir avec moi ?

Montlaurier remercia le greffier de la prison et suivit le brigadier.

CHAPITRE XXXVIII

A MAZAS !

Celui-ci, à peine sorti du greffe, demanda :

— Vous n'êtes jamais venu ici, n'est-ce pas ?

— Non, c'est la première fois, répondit l'ami de Santenac et de Bianca.

— Alors, si ça vous intéresse, je vais vous montrer le parloir, puisque nous y sommes, proposa complaisamment le cicerone.

— Oh ! ce n'est pas la peine. C'est pareil aux autres prisons, n'est-ce pas ?

— Absolument.

— Deux cloisons grillagées à travers lesquelles les détenus conversent avec leurs visiteurs, sous la surveillance d'un gardien.

— Parfaitement ; ce que l'on appelle ici le « parloir des singes ». Alors, vous connaissez ?

— Oui.

Une lourde porte fut ouverte, et l'on se trouva au centre de la prison qui est bâtie, comme on le sait, en forme de roue à six rayons dont le moyeu, — pour ainsi dire, — est occupé par un poste central de surveillance, d'où les gardiens ont vue sur les six divisions de prisonniers logés dans les ailes.

Au-dessus de ce poste se trouve une sorte de terrasse, à laquelle on accède par des passerelles légères venant du premier étage, et sur laquelle est édifié un autel où l'aumônier célèbre la messe le dimanche.

La construction de la prison, entièrement faite pour le régime cellulaire, est combinée de telle sorte que les portes de toutes les cellules étant entr'ouvertes à la fois, tous les détenus peuvent voir en même temps l'autel, sans pouvoir s'apercevoir entre eux.

Chaque aile de la prison comporte une division de prisonniers, — prévenus ou condamnés à de petites peines, — classés selon les règlements pénitentiaires.

La sixième division est réservée aux grands criminels, aux assassins, aux individus sur lesquels doit être exercée une surveillance spéciale, aux malfaiteurs dangereux, aux bandits émérites.

C'est là que sont les cellules doubles où l'on place le prévenu de marque avec un ou deux autres prisonniers, pour empêcher les tentatives de suicide, ou quelquefois pour le moutonner, quand la police a intérêt à arracher à un accusé son secret et qu'elle croit y parvenir par ce moyen.

* * *

La visite commença par cette division, qui est certainement la plus intéressante de toutes.

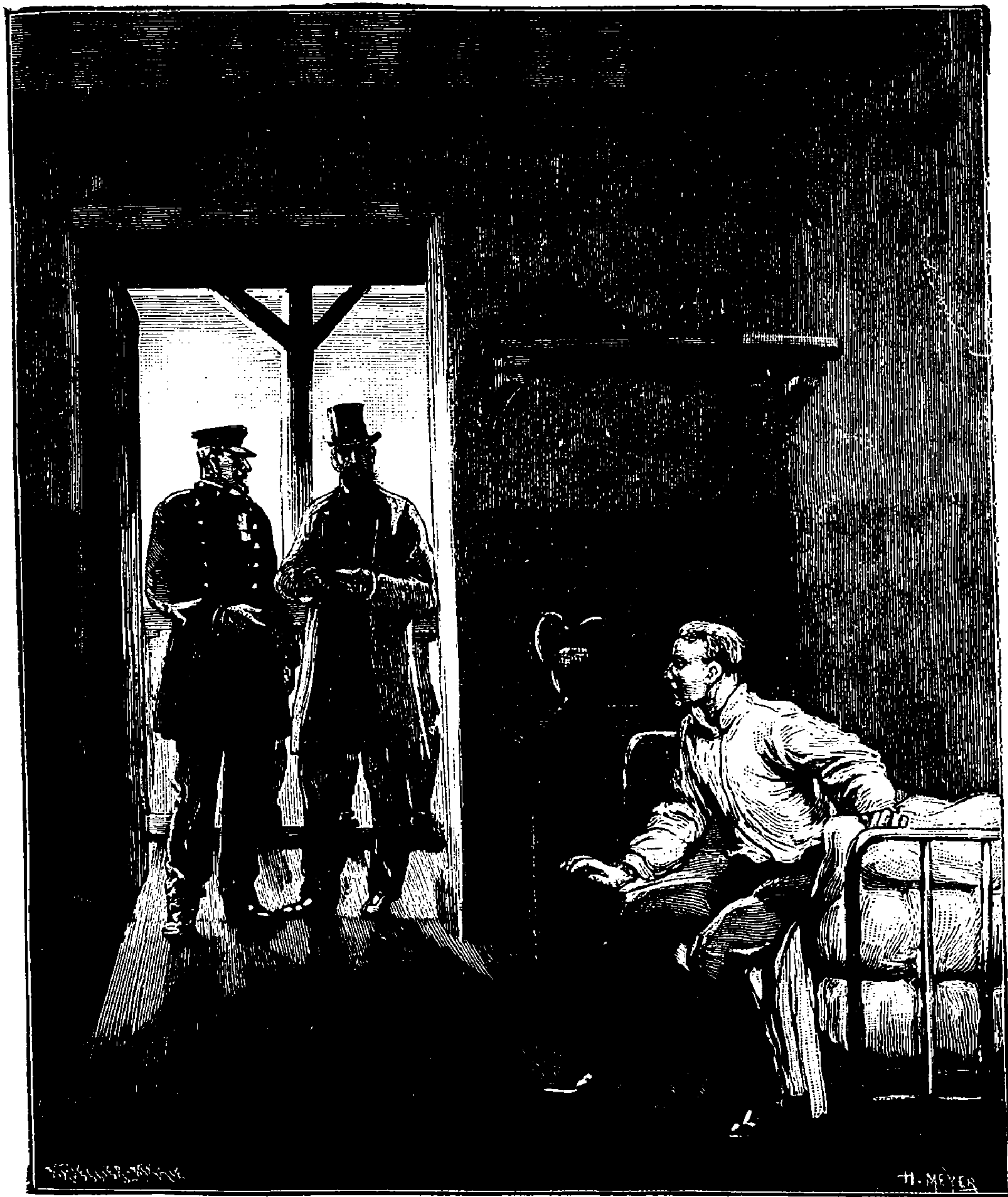
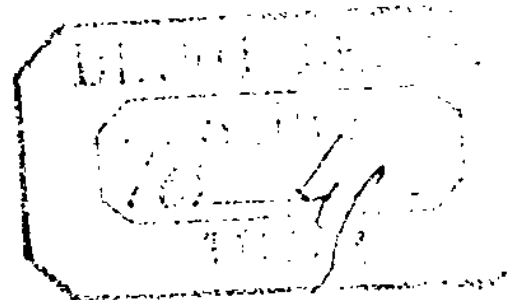
Le gardien, avec une véritable complaisance, donnait tous les détails qu'il jugeait intéressants, et, en montrant les cellules, il disait les noms des prisonniers célèbres qui y avaient passé.

Il n'ouvrait pas toutes les portes, se contentant souvent de montrer les détenus à son visiteur par le judas pratiqué dans leur épaisseur.

Il racontait quelques anecdotes sur certains voleurs émérites que l'on revoyait régulièrement, à Mazas, dans le trimestre qui suivait leur libération, car ils avaient le vol dans le sang.

Montlaurier insistait sur ce sujet, afin de bien montrer son intention, manifestant hautement l'intérêt qu'il prenait à cette question du vol, au point de vue psychologique et pathologique.

Il ne perdait pas de vue le but qu'il s'était proposé, et, pour y arriver, il questionnait le gardien sur tous les genres de vols.



Le malheureux Gérard était assis sur le bord de l'étroite couchette. (P. 357.)

Au rez-de-chaussée de la sixième division, on lui montra un homme qui avait déjà subi quarante-deux condamnations, toutes pour vol, et qui, l'avant-dernière fois, avait trouvé le moyen de voler même dans la prison où il subissait sa peine, en s'introduisant dans le poste de nuit et en dérobant la montre et la blague à tabac d'un de ses surveillants.

En prison, il volait souvent ses camarades, et un jour il avait été

assez adroit pour s'emparer du porte-monnaie d'un des gendarmes qui l'escortaient, pendant son transfert d'une ville à une autre.

Cette fois, par exemple, il ne s'en tirerait pas facilement, car son dernier vol l'avait conduit à assassiner, et il attendait, de la Chambre des mises en accusation, son ordonnance de renvoi devant la Cour d'assises pour aller à la Conciergerie.

Le gardien ouvrit la porte de la cellule où se trouvait celui dont il venait de parler.

Montlaurier s'avança pour examiner l'homme qui y était enfermé.

Celui-ci était petit, trapu quoique bien découplé, la tête basse, le front saillant, les yeux petits, aux regards fuyants, s'enfonçant sous la proéminence des arcades sourcilières.

A la vue d'un étranger, le prisonnier avait immédiatement mis ses mains derrière le dos.

Montlaurier, qui le remarqua, fit observer au gardien cette attitude instinctive, que l'on observe généralement chez les voleurs.

— Le voleur, lui dit-il à demi-voix, a toujours cette tendance naturelle à cacher ses mains.

— Oui, j'ai déjà remarqué ça, dit le gardien.

— Mais celui-ci est un kleptomane d'état, continua l'ami de Santenac; c'est-à-dire, d'après ce que vous m'avez raconté de lui, un homme chez qui l'instinct du vol est devenu en quelque sorte une seconde nature.

— Ah! pour sûr, alors!

— Peut-être, au début de sa carrière, a-t-il agi sous l'influence de la suggestion, puis il s'est trouvé entraîné, habitué à se procurer par le vol tout ce qui tentait sa convoitise.

Montlaurier adressa alors quelques questions à ce prévenu.

Il lui demanda quel avait été l'objet de sa première condamnation.

Il l'interrogea sur ce qu'il avait éprouvé, lorsque lui vint, pour la première fois, la tentation de s'emparer du bien d'autrui.

— Monsieur est médecin, dit le gardien pour dissiper la méfiance du prisonnier qui hésitait quelque peu à répondre et qui, habitué aux ruses des juges d'instruction et des policiers pour lui arracher des aveux qui constitueraient contre lui des charges et des éléments de culpabilité, se tenait sur une prudente réserve.

Alors il répondit.

Il donna quelques explications et devint même prolix, du moment qu'on ne lui parlait que du passé, que des vols pour lesquels il avait payé sa dette.

Il avait l'air maintenant d'être fier en quelque sorte de servir de sujet aux études d'un médecin, car il voyait bien qu'on prenait des notes et il entendait quelques mots à peu près inintelligibles pour lui, qui justement, à cause de cela, lui paraissaient très intéressants.

Montlaurier disait en effet :

— Oui, c'est bien la kleptomanie pathologique au début, la suggestion passée ensuite à l'état d'habitude et déterminant chez le sujet un entraînement familial...

On passa à une autre cellule, puis on monta au premier étage.

Là encore il y avait de nombreux voleurs, tous en état de récidive. Le gardien contait leur cas.

* * *

— En somme, demanda Montlaurier, quel est, selon vous, le plus fameux voleur que vous ayez en ce moment à Mazas ?

— Oh ! le plus fameux, répondit le surveillant, c'est à coup sûr celui du vol de Livron, le numéro 216.

— Le vol de Livron !

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Vous n'avez pas lu ça dans les journaux?... un vol de six millions !

— Non.

— Pas possible !

— Je vous avoue que mon travail ne me permet pas beaucoup la lecture des journaux.

— Oui, c'est vrai,

— Six millions!... Cet homme a volé six millions?... Mais comment a-t-il fait pour emporter ça ? Ça doit peser quelque chose.

— Non, ils étaient en billets de banque, dit le gardien ; à peine quelques kilos.

Et il raconta en détail le vol du chemin de fer, tandis que Montlaurier paraissait prendre le plus grand intérêt à ce récit.

— Il est très fort, ce gaillard-là!... fit le médecin avec admiration. Très fort !

— Oh ! oui, vous pouvez le dire.

— Étonnant !

— On n'a pas encore pu lui tirer un mot, tenez, ajouta le gardien.

— Pas possible !

— Le juge d'instruction, M. de Lénazan, a eu beau l'interroger pendant deux mois, le tourner et le retourner, il n'est pas parvenu à lui faire dire ce qu'il a fait de cette somme.

— Pourtant, six millions...

— Oui, ça ne se cache pas dans un dé à coudre. Eh bien ! il les a cachés tout de même.

— Il devait avoir des complices ?

— On n'en sait rien.

— Comment donc ?

— Je vous dis qu'il a été impossible de lui tirer un mot jusqu'ici.

— Bah ! fit Montlaurier en dissimulant la joie dont il était intérieurement ravi.

— Allez, c'est un artiste, celui-là !

— Oui, je le crois.

— Il connaît son affaire !

— Un sujet admirable pour mon étude.

— Ça se peut bien.

— Vous allez me le montrer, n'est-ce pas ?

— Vous seriez venu deux jours plus tard, nous ne l'aurions plus eu ici, dit le surveillant.

— Ah !

— Nous attendons d'un moment à l'autre l'ordre de le mener à la Conciergerie, car la Chambre des mises en accusation a rendu depuis lundi l'ordonnance de renvoi.

— Alors l'instruction est finie.

— Oui, elle est finie.

— Mais peut-être qu'aux assises...

— Oh ! devant la Cour, il se tiendra. S'il avait voulu parler, il y a longtemps qu'il l'aurait fait.

— C'est juste ! fit Montlaurier un peu rassuré.

— Le voici, tenez, n° 216, dit le gardien en s'apprêtant à ouvrir une porte ; car à Mazas, tous les prévenus ne sont appelés que par des numéros. Nous sommes censés ne pas connaître les noms qui ne sont mentionnés que sur le livre d'érou au greffe.

— Ah ! vraiment ?

— Mais je peux bien vous dire son nom, car il a été mis dans les journaux ?

— C'est ?

— C'est un comte.

— Sapristi !

- Le comte d'Ormilly.
 - Et c'est son premier vol?
 - Il paraît... Après tout on ne sait pas, car c'est peut-être bien un nom qu'il a pris.
 - Oui, comme les six millions
 - Un joli magot, hein?
 - De quoi vivre, quoi!
- Le surveillant ouvrit la porte.

CHAPITRE XXXIX

LE BOUC ÉMISSAIRE

Le malheureux Gérard était assis sur le bord de l'étroite couchette en fer qui, avec une table scellée au mur, un escabeau tenu par une chaîne et une cruche grossière composaient tout l'ameublement de sa cellule.

Il paraissait accablé par une prostration profonde et, sous la faible lumière qui filtrait à travers la vitre de la haute et étroite fenêtre garnie de solides barreaux, son visage entièrement rasé, empreint de toutes les hontes et de toutes les douleurs, avait pris des tons de cadavre.

En entendant ouvrir sa porte, il leva mélancoliquement la tête, dans un mouvement lent.

Mais aussitôt ses regards aperçurent Montlaurier, et il le reconnut.

Que se passait-il?

Le malheureux d'Ormilly se le demandait déjà avec épouvante et, dans le trouble de son esprit en lutte pour la première fois avec les horribles appréhensions que suggère la Justice, il crut tout d'abord que Montlaurier avait été découvert, arrêté, et qu'on le jetait en prison avec lui.

Mais il vit cependant l'ami de Santenac immobile, sans un geste, sans une expression sur le visage, le regardant curieusement sans paraître le connaître.

D'instinct, le prévenu observa la même attitude.

— Monsieur est médecin, répéta le gardien comme à la visite précédente.

Gérard comprit.

Montlaurier avait eu recours à sa profession pour parvenir jusqu'à lui, pour le voir, pour lui parler, pour lui venir en aide peut-être.

Mais comment allait-il pouvoir s'entretenir avec lui en présence de ce gardien ?

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Au moment où, la porte ouverte, le gardien s'effaçait de son mieux sur l'étroit balcon qui court le long des portes des cellules, pour laisser passer son visiteur, Montlaurier fit volontairement un mouvement maladroit pour s'approcher, de telle façon que le bord de son chapeau haut de forme heurta la porte qui, en s'ouvrant, obstruait l'étroit passage.

Le chapeau fut renversé, et dans le mouvement que le médecin fit pour le rattraper, il l'envoya rouler par dessus la balustrade de la galerie.

— Ah!... cria-t-il, mon chapeau!

Le gardien s'était vivement avancé et penché sur la balustrade du balcon.

Il regarda s'il n'y avait personne en bas pour ramasser le chapeau du médecin et le rapporter.

Il ne vit personne.

— Suis-je maladroit!... dit Montlaurier.

— C'est si étroit sur cette passerelle, répondit le gardien. Attendez, ne vous dérangez pas, je vais vous faire remonter votre chapeau.

Et, tandis que Montlaurier faisait semblant de prendre des notes sur le cahier qu'il avait déjà couvert d'écriture au cours des précédentes visites, le gardien alla jusqu'à l'extrémité du balcon, le plus près possible de la rotonde, et il appela celui de ses collègues qui était en ce moment en surveillance.

— Fais-moi donc monter, par un homme de corvée, le chapeau que ce monsieur a laissé tomber, cria-t-il.

— Où?

— Là, en bas!... devant le parloir des avocats.

..

Pendant qu'avait lieu ce colloque, et tandis que le gardien surveillait l'opération, attendant le détenu que l'on appelait pour lui montrer où se trouvait le chapeau, Montlaurier, sur le seuil de la cellule, paraissait absorbé dans la rédaction des notes qu'il inscrivait sur son carnet et dans l'observation à laquelle il se livrait.

Dès que son cicerone se fut éloigné, il dit à demi-voix :

— Nous pouvons parler,... hâtons-nous.

D'Ormilly était stupéfait de l'habileté de son complice et de sa prodigieuse audace.

Montlaurier, remuant à peine les lèvres, ayant l'air d'étudier le prisonnier et de continuer à prendre des notes, reprit à voix basse :

— Nous avons su que vous n'avez pas voulu répondre au juge d'instruction, ni nous dénoncer, et j'ai tenu à vous en remercier.

— A quoi cela m'aurait-il servi!... Je suis victime d'une vengeance épouvantable, tant pis pour moi!

— Et vous continuerez à vous taire, n'est-ce pas?

— Oui.

— Vous ne nous nommerez pas?

— Je n'ai pas ce caractère-là.

— Vous savez, monsieur d'Ormilly, vous pouvez compter sur nous. C'est maintenant à la vie à la mort entre nous!... Tout ce que nous pourrions pour vous nous le ferons!... En n'importe quelle circonstance, vous pouvez vous adresser à n'importe lequel de nous, et chacun vous sera dévoué.

Alors un éclair passa dans les regards du prisonnier.

— Vous me serez reconnaissant? dit-il.

— Oh! oui, protesta Montlaurier.

— Et vous feriez ce que je vous dirais?

— Quoi que ce soit!

— Si je vous chargeais d'une mission sacrée, vous l'accompliriez fidèlement?

— Au nom de nos amis et au mien, je vous le jure!...

— Je vous crois.

— Est-ce que nous ne vous devons pas tout?... Parlez,... dites, que faut-il faire?

— C'est de ma femme et de ma fille que je veux vous parler, dit Gérard avec une expression de douleur et d'amour, d'elles, qui seules me préoccupent, d'elles dont je suis séparé pour toujours, qui vont être seules au monde, en proie au désespoir, à toutes les douleurs, à toutes les hontes...

— Nous les protégerons... Nous veillerons...

— Non, je veux seulement que vous remettiez à ma femme la part que j'ai eue dans ce... oh! dans ce vol, je peux bien le dire, ici.

— Vous pouvez compter sur moi!

— Vous les rechercherez, n'est-ce pas?

— Je vous le promets.

— Et vous leur remettrez cet argent?

— Je vous le jure !

— Oh ! ne leur dites pas que c'est la part que j'ai eue dans ce... vol !... qu'elles ignorent la source de cette fortune !...

— Que faudra-t-il dire ?

— Je ne sais pas... imaginez quelque chose... faites remettre cet argent à ma femme par un notaire, comme provenant d'un legs que vous avez recueilli pour elles...

— Oui, soyez sans crainte, dit Montlaurier, je trouverai un moyen. M^{me} d'Ormilly ne saura rien ; ayez confiance en moi.

— Il faut que je vous dise ce que j'ai fait de cet argent, dit Gérard d'Ormilly.

Puis il s'arrêta.

— Vous comprenez, dit-il, l'importance pour moi du service que je vous demande ?

— Oui, je le comprends.

— C'est pour elles, pour ma pauvre femme et pour ma malheureuse fille, pour elles que je voulais voir heureuses, pour elles dont la misère m'affolait au point de perdre la conscience, la dignité, l'honneur... pour elles que je suis devenu coupable, criminel !... Maintenant s'il est trop tard pour me repentir, s'il faut que j'expie mon crime, elles, innocentes, je veux qu'elles soient heureuses... Je veux...

— Hâtons-nous, dit Montlaurier, nous n'aurons pas longtemps à causer.

— J'ai confiance en vous !

— Je ne la trahirai pas !

— Vous me le jurez ?

— Sur tout ce que j'ai de plus cher... sur la tombe de ma mère que j'adorais, répondit solennellement Montlaurier, je vous le jure !

— Moi, de mon côté, je vous jure que je ne vous dénoncerai pas, ni vous, ni les vôtres...

— C'est entendu.

— Je me ferai hacher avant de prononcer vos noms... Je porterai seul la peine de notre crime... Vous viendrez me voir juger et vous verrez que je tiens ma parole... qu'elle est sacrée !

— Moi aussi, dit Montlaurier, ma parole est sacrée !... je vous en fais le serment !

— Eh bien ! voilà...

Le médecin écouta.

Il nota sous la dictée de Gérard, continuant à feindre de prendre des notes.



Montlaurier les trouva, avec Bianca, chez un restaurateur de Charenton. (P. 364.)

— Écrivez.

— Je suis prêt.

— Un peu avant Valence, sur la droite, à trois kilomètres environ, il y a une petite ville, Chabeuil, un chef-lieu de canton, où passe une petite rivière, la Véoure...

— Bien.

— De Chabeuil, vous voyez de hautes montagnes, très escarpées, les monts de Sausse.

— Bien, répéta Montlaurier en écrivant.

— Il y a deux petits villages, au pied de la montagne, en face de Chabeuil, reprit Gérard, Combeauvin et Châteaudouble... C'est là !

— Là !

— Oui, entre ces deux villages... un sentier qui longe un ruisseau, jusque dans l'enfoncement de la colline, au milieu des rocs.

— Bon... Et puis ?

— Vous le suivrez, et au bout, vous verrez une cascade, d'une vingtaine de mètres, qui se détache des rochers et qui coule au milieu des plantes.

— Bien, bien !

— Au milieu de cette chute d'eau... derrière... dit d'Ormilley haletant au souvenir que cela lui rappelait, il y a une petite grotte... une sorte de cavité... que masquent des broussailles, des herbes sauvages, des arbustes, des lierres...

— Oui, oui, je comprends.

— C'est dans cette grotte...

— Ah!...

— Dans un coffret en fer...

— C'est là qu'est l'argent ?

— Oui... vous sentirez une pierre assez grosse que j'ai roulée devant.

— Il faut donc passer derrière la cascade ?

— Oui, et il n'y a pas de chemin, pas de sentier, rien!... J'étais tout nu pour y aller... l'eau jaillissait sur moi... c'était la nuit... Vous trouverez, n'est-ce pas ?

— Oui, oui.

— Et vous me jurez...

— Je vous le jure !

« Chut ! » fit aussitôt Montlaurier en s'interrompant, voici le gardien.

Il se retourna, de l'air le plus naturel, ayant eu la force de dissimuler son émotion.

— Voilà votre chapeau, monsieur le docteur, dit le surveillant Montlaurier remercia et le prit.

Gérard s'était assis de nouveau sur le bord de son lit et ses regards, chargés d'hébétude, se portaient sur ses visiteurs de l'air de dire :

« Que me veut-on ? »

— Très curieux, ce sujet-là, dit à voix basse Montlaurier au gardien. Regardez ces yeux...

— Brillent-ils, hein ?

— Il y a de l'obstination dans ces regards.

— Oh ! pour sûr.

— Et ce front !

— Alors, vous pensez, docteur, demanda le surveillant avec un sourire quelque peu sceptique, que celui-là aussi c'est un *kepto*... comment appelez-vous ça ?

— Kleptomane.

— Oui.

— Non, celui-là n'en est pas, répondit Montlaurier.

— Et alors ?

— C'est un habile, voilà !

Au moment où le gardien referma la porte de la cellule, par l'entrebâillement Gérard lança un regard à son complice qui lui dit avec confiance et avec énergie :

« Vous me l'avez juré, je compte sur vous ! »

Et des regards aussi, Montlaurier répondit :

« Comptez sur moi ! »

La visite de la prison se poursuivit et Montlaurier vit encore quelques voleurs pour ses prétendus travaux physiologiques et psychologiques.

Puis, reconduit au greffe par le gardien qui l'avait accompagné, il remercia le greffier et partit.

Santenac et Fléchard attendaient avec impatience le retour de Montlaurier.

Ils avaient été prévenus que sa visite à Mazas aurait lieu ce jour-là.

Montlaurier les trouva, avec Bianca, chez un restaurateur de Charenton où il se rendit aussitôt après sa visite, et où les quatre amis devaient dîner ensemble.

Dès qu'on put causer :

— Eh bien ? demanda Santenac.

— Ça y est, répondit Montlaurier.

— Il n'a rien dit ?

— Rien, pas un mot, pas un nom...

— Et il ne parlera pas?

— J'ai sa promesse... sa parole!

Santenac était satisfait.

Il savait qu'il pouvait compter sur la parole de Gérard d'Ormilly.

Fléchard était moins confiant.

— Ce n'est pas encore fini, dit-il.

— L'instruction est close, dit Montlaurier, et je peux même vous donner une nouvelle.

— Laquelle? demanda l'amant de Bianca.

— L'ordonnance de renvoi devant la Cour d'assises a été rendue avant-hier.

— Alors, c'est bien terminé.

— Mais devant la Cour, dit Fléchard, s'il a affaire à un président qui sait bien le prendre, si l'avocat général lui fait entrevoir habilement la clémence du jury à la condition qu'il nomme ses complices.

— Il ne parlera pas, dit Montlaurier.

— C'est à voir.

— J'en répons!

L'affirmation du médecin fut aussi énergique que catégorique.

Santenac comprit aussitôt que son ami devait avoir une excellente raison pour se porter ainsi garant du silence de d'Ormilly.

Mais Montlaurier ne le laissa pas attendre.

Il raconta en détail toute sa conversation avec le père de la petite Arlette.

Il dit la prière que d'Ormilly lui avait adressée et le serment qu'il lui avait fait de remettre à sa femme les trois millions qui avaient constitué sa part.

— Alors il vous a dit où se trouvent les trois millions? demanda Bianca.

— Oui, il m'a indiqué sa cachette.

Les yeux de l'Italienne fulguraient.

— J'ai noté avec soin toutes les indications que d'Ormilly m'a données, poursuivit Montlaurier, et aussitôt après le procès...

— Oui, voyons d'abord comment le procès se passera, interrompit Santenac.

— Ce ne sera pas long maintenant.

— Si l'ordonnance a été rendue lundi, dit Fléchard qui se connaissait en procédure, il peut passer aux assises avant huit jours.

— Attendons jusque-là, dit Bianca.

— Et ne perdez pas les notes que vous avez prises, observa le gentil-homme périgourdin.

— N'ayez pas peur.

— Notre affaire est sûre, dit encore Santenac. D'Ormilly compte sur nous, il ne parlera pas.

Fléchard était plus rassuré et il fit bonne mine à la suite du repas qui, du reste, était excellent.

La soirée s'acheva fort gaîment, car les misérables se sentaient maintenant exempts de tout souci et assurés de l'impunité.

CHAPITRE XL

RAYON DE SOLEIL

Les misérables qui avaient entraîné l'infortuné d'Ormilly à commettre ce crime qu'il était seul aujourd'hui à expier, savaient maintenant de la façon la plus certaine qu'ils pouvaient compter sur sa parole.

Depuis que le malheureux Gérard était entre les mains de la justice il n'avait eu d'autre préoccupation que celle de sa femme et de sa fille; il n'avait songé qu'à elles.

Il savait quel sort épouvantable lui était réservé et il s'y était résigné.

Il attendait la loi qui devait le frapper, prêt à subir ses coups les plus rudes.

C'est pour elles seules que ses atroces angoisses le poignaient et le dévoraient !

Écrasé de honte, l'infortuné s'était vu arracher aux bras de Marthe et d'Arlette, vaincu et trahi par l'infâme qui ne lui avait pas pardonné d'aimer la pure créature qu'il avait osé convoiter.

Il avait été garrotté, jeté en prison, livré aux gendarmes, envoyé dans une autre prison sous l'escorte infamante de la police, puis transféré à Paris et incarcéré dans cette cellule.

Mais elles, que leur était-il arrivé ?

Quelle honte pour elles, montrées au doigt dans ce village où tout se sait, marquées comme des réprouvées et des maudites !

Baissant la tête sous le poids de l'infamie qui rejaillissait sur elles, elles avaient dû quitter ce pays.

Quelles ressources avaient-elles ?

Gérard voyait tout cela dans ses méditations douloureuses et dans les cauchemars affreux qui lui enlevaient le sommeil.

Et Morisset !

Le misérable !... le lâche !

Il le voyait encore, il entendait encore sa voix quand il avait répondu :

« C'est moi qui veillerai sur elles ! »

Lui!...

Oh! d'Ormilly avait confiance en cette épouse impeccable qui lui avait donné son cœur et dont la vertu était incapable de la moindre défaillance.

Ce n'était pas la jalousie qui le torturait.

Il savait que Marthe, préservée par son honnêteté, avait maintenant contre le misérable l'impardonnable ressentiment suggéré par sa lâche trahison.

Il se tourmentait parce qu'il savait qu'il laissait sa femme et sa fille sans aucunes ressources, en proie aux dures nécessités de la vie.

Il était torturé parce qu'il avait vu sa bien-aimée Marthe tomber, privée de connaissance, sans qu'il lui eût été possible de lui porter secours, et parce qu'il pensait que maintenant peut-être, sa santé frêle et délicate, minée par la longue maladie dont elle n'était pas encore guérie, avait reçu en cette horrible circonstance une atteinte cruelle.

Elle était malade peut-être.

Il avait voulu se renseigner, il avait demandé à lui écrire, et on lui avait impitoyablement refusé, parce qu'il était au secret.

Sur l'ordre du juge d'instruction, il lui était interdit de communiquer avec qui que ce soit.

On espérait ainsi le réduire, l'amener à avouer qu'il avait des complices, le forcer à dire ce qu'étaient devenus les six millions volés au Trésor.

Mais la solitude affolante de la cellule n'avait eu aucune prise sur la nature énergique de d'Ormilly.

Il était soutenu par la pensée de sa femme et de sa fille dont l'image adorée était toujours devant ses yeux.

C'est en pensant à elles, à leur avenir qu'il voulait assurer, qu'il trouvait la force de résister aux pressantes sollicitations, aux habiles adductions et aux menaces du magistrat instructeur contre qui il défendait son secret.

Lui, il était sacrifié.

Qu'importe!

Mais elles, Marthe et Arlette, sa femme et sa fille, il fallait qu'elles fussent sauvées!

Le secret fut maintenu jusqu'au jour du renvoi devant la Chambre des mises en accusations; mais alors l'infortuné n'osa plus écrire.

Il n'eut pas la force d'appeler auprès de lui cette femme et cette enfant déjà si malheureuses et de leur infliger l'ignominie nouvelle de franchir les grilles de sa prison.

Il voulut leur éviter cette douleur et cette souillure.

Il se priverait plutôt de les voir.

L'esprit de Gérard travaillait pendant ce temps, car il cherchait par quel moyen il pourrait les mettre en possession des trois millions qu'il avait cachés, de cette fortune qu'il avait volée pour elles et qu'il voulait leur donner, maintenant surtout qu'il ne serait plus là.

N'allait-il pas expier son crime?

S'il avait tout perdu, s'il s'était sacrifié jusqu'en sa liberté et jusqu'en son honneur, il voulait du moins que son crime leur profitât, puisqu'il était commis maintenant, puisqu'il ne pouvait plus anéantir cet acte coupable qu'il avait déjà si amèrement regretté.

Mais en qui avoir confiance?

A qui révéler le secret de cette fortune colossale qu'il avait enfouie?

Le malheureux cherchait et il ne trouvait personne.

Alors il pensait à sa femme et il se disait que puisque la mise au secret était levée aujourd'hui, il pourrait l'appeler, la voir et lui dire...

Oh! non non, jamais!

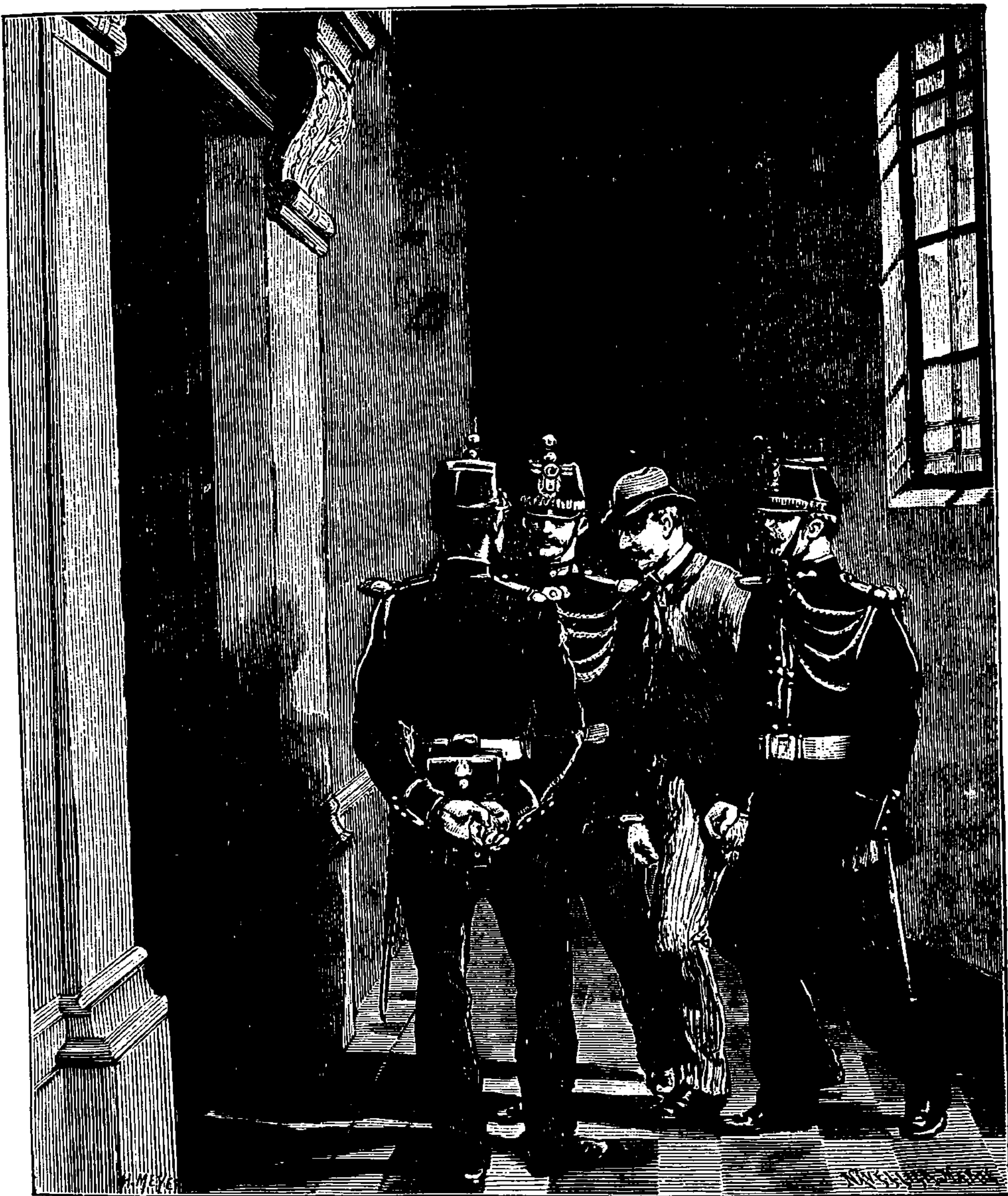
Devant Marthe, Gérard comprenait bien que toute sa résistance eût tombé.

Il sentait bien qu'il n'aurait pas eu la force de taire plus longtemps son secret, car Marthe, qui avait gardé intact le trésor d'honneur de son âme, lui demanderait sûrement, pour racheter sa faute, de dire ce qu'il avait fait de cet argent volé et de le restituer à l'État qu'il en avait dépouillé.

Il aurait cédé à ses prières et à ses larmes; il aurait fait tout ce qu'elle aurait voulu, et non, non, il ne fallait pas que cela fût, il fallait que cet argent, que cette fortune servit maintenant à assurer le bonheur de ces deux êtres adorés dont il allait être séparé par le lointain exil du bagne.

Mieux valait que Marthe ne vînt pas, qu'il ne la vît pas, qu'il ne reçût pas les baisers d'adieu de cette femme et de cette fille chéries.

C'est pour leur bonheur qu'il fallait s'imposer ce douloureux sacrifice, et l'infortuné d'Ormilly eut le courage de l'accomplir.



Gérard fut amené par deux gardes de Paris. (P. 374.)

Gérard sentait bien du reste que jamais Marthe n'aurait consenti à se servir de cette fortune volée et que, plutôt que d'y toucher, elle se serait réfugiée dans la mort, emportant sa fille avec elle.

Alors ces trois millions seraient perdus !

Alors ce crime ne profiterait à personne !

Il aurait perdu sa liberté, sacrifié sa vie, son honneur et il ne serait arrivé qu'à enfoncer à jamais Marthe et Arlette dans la misère la

plus affreuse en les marquant toutes deux au front d'un sceau d'infamie!

Femme et fille de voleur!...

Femme et fille de forçat!...

De partout on les repousserait, de partout on les chasserait avec mépris et avec colère!

Et cette fortune qui pourrait les sauver dormirait à jamais enfouie dans les flancs de la montagne inaccessible, car Marthe ne voudrait pas toucher à cet or infamant!

Le malheureux ne voyait aucune solution à cette situation qui le torturait et il demeurait de longues heures dans sa cellule en proie à de profondes méditations, cherchant, sans le trouver jamais, le moyen de réussir.

Il allait et il venait, comme un fauve en cage, dans l'étroit espace qui lui était accordé, la tête basse, les poings crispés, se creusant l'esprit pour découvrir une solution introuvable.

Puis accablé, anéanti, brisé par l'insuccès et par le désespoir qu'il entraînait à sa suite, Gérard se laissait tomber sur la couchette de sa cellule et il demeurait là, dans une prostration profonde, cherchant vainement de nouvelles ressources dans le vide cruel de son esprit.

Soudain, la porte s'était ouverte.

Un homme avait paru.

Le prisonnier l'avait reconnu.

Montlaurier!... Oui, c'était lui, l'un de ceux dont il avait écouté les conseils, l'un de ceux qui avaient participé à son crime, l'un de ses complices.

Ce pouvait être le salut!

Montlaurier pouvait être le messenger dont il avait besoin.

Lui, oui, c'était lui qui allait lui servir pour assurer le bonheur de Marthe et d'Arlette! Lui qui irait chercher cette fortune en son impénétrable cachette et qui la leur remettrait.

C'est Montlaurier qui lui rendrait le service de mettre Marthe en possession de cette fortune qu'il payait de son honneur et de sa liberté, sans lui dire quel en était le prix.

Oui, cet homme seul pouvait faire cela, et il le ferait sûrement.

Gérard eut en lui une soudaine confiance, non seulement parce qu'il sentit en sa voix l'accent de la sincérité, mais parce que « le docteur » avait tout intérêt à accepter cette mission sacrée et à la remplir fidèlement.

S'il n'était pas en prison, ainsi que Santenac, que Fléchard et que Bianca même, n'était-ce pas à lui seul qu'il le devait?

N'était-ce pas lui qui leur épargnait à tous la flétrissure de la Cour d'assises et du bagne?

D'un mot, s'il le voulait, il pouvait les perdre tous.

Il ne les avait pas nommés.

Il avait pris pour lui seul toute la honte, toute la peine, toute la responsabilité.

Seul, il payait ce crime dont tous avaient profité.

Car Montlaurier, comme les autres, était riche aujourd'hui!

Il possédait un million.

C'était encore une garantie de plus, et la cupidité ne le tenterait pas.

Oui, c'était la Providence qui l'avait envoyé et qui lui permettait d'arriver jusqu'à lui.

Voilà ce que pensa aussitôt Gérard en présence de Montlaurier.

Il vit assuré le salut de ses deux adorées.

Il vit dans celui qui venait le visiter le messenger qui pouvait seul être chargé de cette mission sacrée, le seul qui l'accomplirait fidèlement en reconnaissance de ce qu'il avait fait pour lui, en échange de l'honneur, de la liberté et de la fortune qu'il lui laissait en ne le dénonçant pas.

Oh! non, il ne parlerait pas, moins que jamais maintenant!

Non, rien ne briserait sa farouche résistance et la torture elle-même, si on la rétablissait, ne lui arracherait pas son secret, ni les noms de ses complices.

Marthe et Arlette seraient heureuses!

L'infamie dont le malheureux s'était couvert ne serait pas inutile.

Sauvées!... Elles étaient sauvées!

Elles vivraient, elles seraient heureuses toutes deux, et un jour... un jour, peut-être, quand serait acquittée cette dette de honte, il pourrait revenir, les revoir, — ne serait-ce que de loin, s'il n'osait souiller leur vie de sa présence, — et mourir avec joie en les retrouvant heureuses.

CHAPITRE XLI

EN COUR D'ASSISES

Selon les prévisions du gardien de Mazas qui avait accompagné Montlaurier dans sa visite, Gérard d'Ormilley fut transféré le lendemain à la Conciergerie.

Il y fut amené avec une dizaine de brigands, de voleurs, d'assassins,

de criminels de toute sorte dont les affaires étaient inscrites, comme la sienne, au rôle de la session des assises qui allait commencer.

Au moment où la voiture cellulaire s'arrêta devant la porte de la Conciergerie, lorsque les prisonniers furent tirés un à un du « panier à salade », les menottes aux poignets, un officier des gardes de Paris qui passait par là et devant qui le factionnaire venait de porter les armes, s'arrêta.

Il examina attentivement tous ces hommes enchaînés que les gardes poussaient par la porte de la prison, surveillant les précautions prises à leur égard.

Puis, au moment où d'Ormilly passa, il s'avança :

— C'est mal mis, ça, dit-il en s'adressant à l'un des gardes du convoi et en montrant la chaîne qui liait les poignets du prisonnier.

Le garde, surpris et inquiet, s'approcha aussi.

— Vous laissez trop de chaîne entre les mains, dit l'officier en prenant le poignet du malheureux, il faut tenir votre chaîne plus courte quand il s'agit d'accusés que vous menez à la Cour d'assises.

Gérard sentit à ce moment qu'on glissait dans sa main un petit morceau de papier, plié menu.

Il regarda l'officier, saisi de stupeur.

Il le reconnut.

C'était Santenac.

Le garde s'effaça pour laisser passer l'officier qui s'éloigna dès que les prisonniers furent tous entrés.

Arrivé dans sa cellule, d'Ormilly lut, car c'était un billet qu'on lui avait fait passer.

Il y avait écrit :

« Comptez sur nous, comme nous comptons sur vous. »

C'était la ratification de la promesse faite par Montlaurier à Mazas.

C'était le salut de Marthe et d'Arlette assuré.

Ce fut le bonheur qui pénétra dans le cœur de l'infortuné.

Gérard n'avait fait choix d'aucun avocat.

Il s'était senti couvert de honte à la seule pensée de se trouver en présence de quelqu'un qu'il aurait connu.

On lui désignerait un défenseur d'office, comme aux misérables qui n'ont personne pour les assister.

Que lui importait ! n'avait-il pas fait maintenant le sacrifice de tout ?

Le conseiller Béjard des Rilleux, qui devait présider la Cour

d'assises pendant la session, vint rendre aux accusés détenus à la Conciergerie la visite prescrite par le Code de procédure criminelle.

En vain essaya-t-il par tous les moyens possibles, en essayant de l'attendrir au souvenir de son passé honorable, comme en lui permettant d'espérer dans la clémence du jury, d'amener d'Ormilly à confesser la vérité tout entière sur le crime dont il était accusé.

Gérard demeura impassible.

Aucune considération ne put triompher de son immuable résistance.

Il était soutenu par cette conviction dans laquelle il puisait toutes ses forces :

« C'est pour ma femme et pour ma fille que je lutte, c'est pour le bonheur de mes adorées! »

Et il ne parla pas.

L'avocat, qui lui avait été désigné par le président des assises, vint le voir dans sa cellule.

Il avait lu et étudié, avec le plus grand soin, tout le dossier de l'affaire.

Comme le juge d'instruction, comme le président des assises, comme l'avocat général qui devait occuper le siège du Ministère public, comme tous ceux qui avaient connu ce crime, il avait la conviction que l'accusé avait au moins un complice.

Il l'adjura de le nommer pour diminuer sa part de responsabilité, pour lui permettre même de plaider et de le défendre utilement, en lui faisant accorder des circonstances atténuantes.

Gérard résista encore à ces sollicitations nouvelles.

— Je n'ai rien à vous dire, déclara-t-il à son défenseur, sans oser lever les yeux sur lui. Je suis coupable, vous le savez, je l'ai avoué... Je suis prêt à subir la peine de mon forfait... J'accepte le châiment que j'ai mérité... Qu'on me condamne!...

Le jour du procès arriva.

L'affaire du vol de Livron, très simple, car il n'y avait qu'un très petit nombre de témoins, ne devait occuper qu'une partie de l'audience.

Un homme, accusé d'attentat à la pudeur et dont l'affaire devait être jugée à huis clos aussitôt après le procès de d'Ormilly, avait été seul amené avec le père de la petite Arlette dans la chambre des accusés.

Cependant la salle des assises et le prétoire étaient absolument pleins de monde.

Il y avait, aux places réservées, sur les bancs des témoins, sur ceux

des avocats et jusque derrière les sièges des magistrats de la Cour, de nombreux fonctionnaires du Ministère des finances, curieux de connaître l'issue de ce vol mystérieux accompli avec tant d'habileté et d'audace.

On était impatient de savoir si, enfin, la résistance obstinée de l'accusé ne céderait pas devant l'apparat imposant des assises et s'il ne finirait pas par avouer ce qu'il avait fait de ces six millions, et qui l'avait aidé à s'en emparer.

Lorsque les magistrats furent prêts à entrer en séance, Gérard fut amené par deux gardes de Paris, qui prirent place à ses côtés, en face du jury, sur le banc des accusés.

Le malheureux arriva la tête basse.

Ses regards n'osaient se lever, sachant qu'ils rencontreraient ceux de ces innombrables curieux qui l'entouraient.

Il était prostré sur son banc, immobile, couvert de honte, mais fort cependant, et confiant en lui-même, soutenu par la suprême espérance qu'il avait conçue.

Lorsque le président l'appela, il se leva lentement.

Il répondit à voix basse aux questions qui lui furent adressées pour établir son identité.

Puis il retomba sur son banc.

Alors, pendant la lecture de l'acte d'accusation qu'il écouta à peine, indifférent à son sort, résigné au châtement qui l'attendait, uniquement préoccupé de Marthe et d'Arlette dont il avait voulu, au prix de son honneur et de sa liberté, assurer le bonheur, Gérard d'Ormilley leva lentement les yeux vers le fond de la salle, dans la partie réservée au public.

Espérait-il y découvrir sa femme et sa fille se cachant, honteuses et timides, pour le voir à son insu ?

Ce n'est pas elles que les regards du malheureux aperçurent.

Il reconnut, du premier coup, Santenac et Bianca, sur le dernier banc de l'enceinte, et il lut dans les yeux du misérable qui l'avait poussé au crime l'intention qui l'avait amené là.

Santenac venait s'assurer que Gérard, fidèle à sa promesse, ne dénoncerait pas ses complices.

Ses regards disaient comme son billet :

« Si vous tenez votre serment, nous tiendrons le nôtre!... »

Et d'un regard rapide comme l'éclair, le mari de Marthe répondit :

« Vous allez voir comme je tiens ma promesse ! Je vous sauverai, et vous tiendrez aussi le serment que vous m'avez fait. »

Là-bas, au fond, parmi le public debout, il y avait aussi Fléchard et Montlaurier, aux deux extrémités opposées de la salle, comme s'ils ne se connaissaient pas, mêlés aux curieux et aux désœuvrés qui passent leur temps aux assises.

Les trois complices avaient eu soin de ne pas se montrer ensemble, en cet endroit surtout, pour ne pas éveiller l'attention des agents de la Sûreté qui devaient être dans l'assistance pour essayer d'y découvrir un indice qui pourrait les mettre sur la piste de ceux qui avaient participé au crime.

Lorsque la lecture de l'acte d'accusation fut achevée, d'Ormilly se leva à l'appel du président.

Il ne répondit, à l'interrogatoire que par phrases brèves, la plupart du temps par monosyllabes.

Il parlait d'une voix faible, voilée, presque éteinte par la honte qui le couvrait.

Il avoua toutes les charges qui pesaient sur lui, laissant faire au conseiller Béjard des Rilleux le récit du vol, tel que l'instruction l'avait reconstitué, et se contentant d'approuver.

— Oui, c'est cela!... C'est bien cela... disait-il seulement.

Quand le président en vint à la question des complices présumés, quand il s'efforça de démontrer à l'accusé qu'il était impossible qu'il eût commis ce vol sans l'assistance, sans la connivence de quelqu'un, Gérard releva un peu la tête et, d'une voix ferme, il protesta :

— Non, monsieur le président, protesta-t-il, je suis seul coupable!... Je n'ai pas eu de complices.

L'avocat général insista à son tour par des questions insidieuses qu'il posa à l'accusé.

Mais Gérard demeura inébranlable.

— Je vous dis, répéta-t-il avec plus de force, que je suis seul coupable.

Quand il se tourna plus tard vers le fond de la salle, quand il revit Santenac, Montlaurier et Fléchard, ses yeux leur dirent :

« Vous voyez que j'ai tenu mon serment! »

Et il lut cette réponse dans leurs regards :

« Merci!... Nous aussi nous tiendrons le nôtre!... Nous vous le jurons!... »

Le président et l'avocat général unirent de nouveau leurs efforts pour essayer de faire avouer à d'Ormilly ce qu'il avait fait de ces six millions qu'il avait volés.

Leurs tentatives furent vaines.

Gérard répondit :

— Je ne possède pas cet argent... Je n'avais que ce que l'on a trouvé sur moi.

— Et le reste?

— Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

— Qu'en avez-vous fait?

— Je ne sais plus!...

On ne put pas en tirer autre chose et ces réponses produisirent sur le jury une impression éminemment défavorable à l'accusé.

Dès ce moment Gérard se cantonna dans un silence complet, et on ne put plus lui arracher que des « oui » ou des « non », sans explication aucune, sans un aveu.

On entendit ensuite les témoins, l'employé du Ministère et les deux employés de la Banque de France, le maire de Claix, le maître d'hôtel de Grenoble, et quelques autres personnes que le Ministère public avait fait assigner.

Les dépositions n'apportèrent aucun éclaircissement nouveau, et Gérard, accablé par la prostration du désespoir à l'approche du moment où allait être prononcée la sentence qui le frapperait, était en quelque sorte inerte, brisé, abattu et muet.

Le réquisitoire fut impitoyable.

L'avocat général s'adressa aux jurés pour leur demander un verdict de la plus rigoureuse sévérité et aux magistrats, une sentence implacable.

L'avocat ne plaida pas longtemps, car il sentait sa cause perdue à l'avance.

Il essaya, pour la forme, d'invoquer un état d'esprit anormal, une folie passagère, une sorte d'inconscience, afin d'expliquer comme il le pouvait comment cet homme, porteur d'un nom des plus justement honorés, d'un passé absolument irréprochable, était arrivé ainsi à commettre un vol.

Un égarement de son esprit pouvait seul être une explication à son crime.

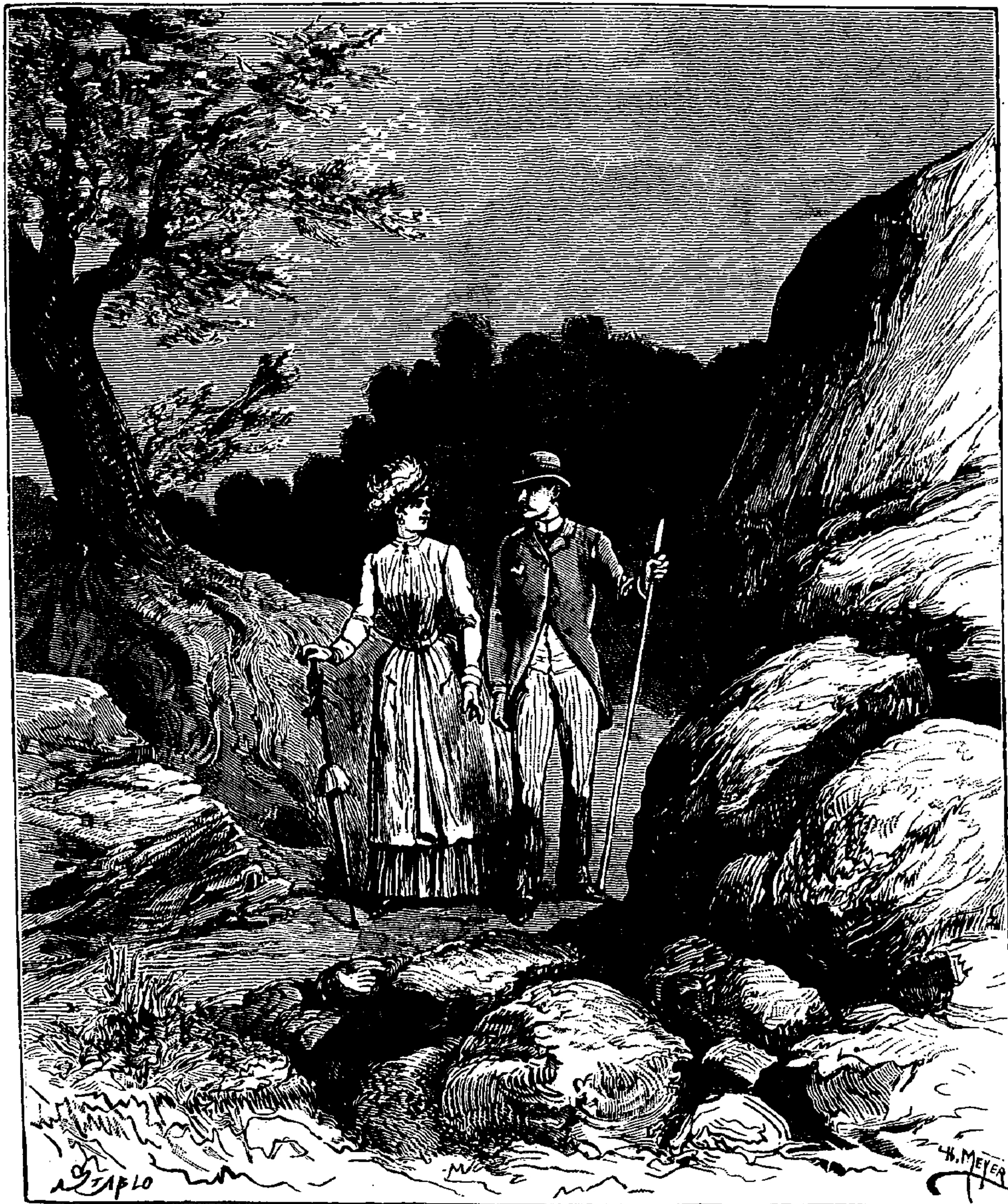
La délibération du jury ne fut pas longue et il revint avec un verdict de condamnation que ne mitigeait l'admission d'aucunes circonstances atténuantes.

Aussitôt l'arrêt fut rendu et la Cour condamna Gérard d'Ormilly à la peine de vingt ans de travaux forcés et vingt ans de surveillance.

Gérard ne sourcilla pas.

Il n'eut pas un mouvement, pas une émotion.

Son sacrifice était fait d'avance avec une résignation complète.



Santenac et Bianca étaient vêtus de velours gris à côtes. (P. 378.)

Les gardes l'emmenèrent, tandis qu'il se disait en un suave ravissement de son cœur, pensant à Marthe et à Arlette :

— C'est fini!... Je vous ai sauvées de la misère!... Qu'importe que je souffre, pourvu que vous soyez heureuses!

* * *

Santenac, Bianca, Fléchard et Montlaurier se retrouvèrent dans la soirée.

Ils avaient pris rendez-vous chez Montlaurier dont le domicile était le plus sûr.

Dès qu'ils furent réunis, c'est à peine si le clerc d'huissier put dire :

— Il a été chic, d'Ormilly, hein?...

— Oui, il a tenu sa parole, ajouta Montlaurier. Il ne s'est pas laissé monter le coup par le président.

Mais Santenac l'interrompit.

Le moment, selon lui, n'était pas au sentiment.

— Il n'a fait que tenir sa promesse, fit-il assez sèchement.

— Parbleu! approuva l'Italienne.

— Pour le moment, reprit l'amant de Bianca, il faut tenir la nôtre...

Il y a quelque chose d'urgent qui doit nous préoccuper : ce sont les trois millions que d'Ormilly a enterrés et que nous devons mettre en sûreté.

— Oui, dit Bianca, allons déterrer le magot!

CHAPITRE XLII

LES TROIS MILLIONS DU CONDAMNÉ

Les trois amis et Bianca se concertèrent rapidement sur l'expédition qu'ils allaient entreprendre.

Ils décidèrent de quitter Paris séparément, afin d'échapper à la surveillance qui pouvait être encore organisée et de se retrouver le lendemain matin à Melun, où, n'ayant alors plus rien à redouter, ils pourraient voyager ensemble sous l'apparence de touristes réunis pour une excursion.

Pas un ne manqua au rendez-vous.

Chacun avait pris un costume approprié aux circonstances et au rôle qu'il s'était assigné.

Santenac et Bianca étaient vêtus de velours gris à côtes, lui en veston, elle en jupe assez courte, chaussés de demi-bottes solides, coiffés de toques à peu près semblables, munis l'un d'une canne, l'autre d'une ombrelle, et portant tous deux en bandoulière des sacoches de cuir et des jumelles comme il convient à des touristes sérieux qui se promettent des ascensions alpestres.

Fléchard, les yeux abrités par un lorgnon aux verres fumés, la tête couverte d'un chapeau-casque ceint d'un voile de gaze verte, chaussé de guêtres en cuir fauve, portait un filet à attraper les papillons et une sorte

de valise divisée en compartiments et munie de tous les instruments et de tous les accessoires nécessaires à un passionné collectionneur d'insectes.

Quant à Montlaurier, il avait pris l'apparence d'un herboriseur, avec sa boîte de fer-blanc peinte en vert qu'il portait en sautoir, une gourde vêtue de paille attachée à une courroie et son costume de forte toile aux larges poches que complétaient de solides chaussures jaunes et ferrées, ainsi qu'un chapeau de paille aux larges bords.

Les quatre associés sourirent en se voyant ainsi accoutrés et se félicitèrent mutuellement.

Rien ne devait paraître plus naturel à ceux qui les rencontreraient que de voir ainsi ensemble des amateurs passionnés de la nature se mettant en route pour leur plaisir autant que pour leur instruction.

Ils voyagèrent de Melun à Valence dans un compartiment de première classe où nul autre voyageur ne vint troubler leur intimité.

De Valence, ils se dirigèrent à pied sur Chabeuil, en suivant le chemin vicinal qui passe à Malissard.

C'est Montlaurier qui dirigeait l'itinéraire, selon les renseignements que d'Ormilley lui avait donnés.

On les regardait sans étonnement, car il arrive assez souvent de rencontrer des touristes en cette contrée montagneuse et d'un pittoresque admirable.

Après Chabeuil, pour gagner Châteaudouble, les quatre prétendus excursionnistes suivirent, en le remontant, le cours de la Véoure, le long duquel, aux yeux des habitants qui les rencontraient, ils avaient l'air d'herboriser et de chercher des échantillons de la minéralogie locale.

En face d'eux déjà se dressait la haute montagne de la Sousse, presque entièrement boisée sur ce versant occidental, et dont les bois descendent même jusqu'au hameau de Châteaudouble qu'ils enveloppent.

Ils avançaient lentement, et Montlaurier emplissait son herbier et sa boîte verte d'échantillons qu'il prélevait sur son chemin et qu'il rangeait avec des soins méticuleux, tandis que Flécharde attrapait des papillons et rangeait sur des planches de liège des cétoines, des émeraudes, des charançons aux couleurs mordorées et d'autres insectes brillants, qu'il enfilait au moyen de longues épingles.

Lorsqu'ils arrivèrent au pied de la Sousse, lorsqu'ils eurent, du bas de la colline, reconnu la cascade que d'Ormilley avait indiquée, il était trop tard pour songer à entreprendre ce soir-là l'ascension qui présentait d'assez ardues difficultés et qui n'était même pas exempte de dangers.

On remit l'affaire au lendemain.

Ce soir-là, on se logea dans une auberge de Combóvin où l'on devait passer la nuit.

Au petit jour on partirait soi-disant pour l'expédition que l'on était censé faire, aux yeux de tous les habitants du village qui s'occupaient de la présence des prétendus touristes parmi eux.

Plusieurs leur donnèrent même des renseignements et un jeune homme offrit d'accompagner les excursionnistes.

Ceux-ci refusèrent, bien entendu, et ils se firent préparer des provisions de bouche pour déjeuner dans la colline où ils disaient qu'ils passeraient la journée entière.

Leur note réglée la veille, les quatre amis partirent même avant le jour, et l'aube ne pâissait pas encore l'horizon lorsqu'ils arrivèrent au pied de la montagne.

Montlaurier, ayant bien étudié les notes qu'il avait prises, marchait en avant, avec Fléchard, tandis que Bianca et Santenac suivaient.

Ils trouvèrent aisément le petit sentier qui se perdait à l'endroit où gisait une énorme roche, dans laquelle poussait un petit pin incliné que d'Ormilly avait signalé.

Au-dessus d'eux coulait la cascade dont les abords paraissaient inaccessibles.

Ils gravirent les escarpements qui s'étagaient en se rapprochant de la chute d'eau et par moments, en s'arrêtant pour reprendre haleine, éclairés maintenant par les faibles lueurs du jour naissant, ils échangeaient quelques mots.

— Où retrouverons-nous M^{me} d'Ormilly et sa fille? dit Montlaurier.

— Nous n'avons d'autre indication, répondit Fléchard, que de savoir que d'Ormilly les a laissées à Claix où il a été arrêté.

Santenac intervint.

— Il serait singulièrement imprudent et maladroit, dit-il, d'aller les y chercher, car ce serait nous désigner comme étant ses amis.

— Ce n'est certes pas moi qui irai, déclara Bianca.

— Il y aura bien moyen de les découvrir, fit le médecin, sans s'exposer à une mésaventure.

— Nous verrons bien.

Ils grimpaient toujours.

Lorsqu'on fut arrivé à l'endroit où les escarpements s'élèvent presque à pic au-dessus de profonds précipices, on s'arrêta sur une sorte de plateau ombragé formé par un énorme entablement de roches qui se détache du flanc la montagne.

Il était impossible d'escalader tous ensemble les rochers sur lesquels

il fallait grimper pour atteindre la cavité située derrière la cascade et dans laquelle le trésor était caché.

Il fut décidé que Montlaurier irait seul, ce qui paraîtrait tout naturel, si on le voyait d'en bas, car on penserait qu'il s'aventurerait ainsi pour atteindre une plante rare qu'il avait aperçue.

Le médecin quitta donc ses vêtements, ne conservant qu'un pantalon de toile et une chemise de laine qu'il devait remplacer après être revenu de son expédition, et muni de sa boîte en sautoir, une corde nouée autour de la taille, il gravit lentement les rochers abruptes, escaladant péniblement les escarpements difficiles.

Les autres, d'en bas, suivaient anxieusement son ascension.

Ils le virent disparaître derrière les touffes épaisses attachées à la colline que bat l'eau bruyante de la cascade, puis reparaitre de l'autre côté, sous la chute d'eau, se cramponnant aux aspérités et aux arbustes insérés dans les fissures du roc.

Montlaurier grimpait lentement.

Il atteignit enfin une roche sur laquelle l'eau tombait avec fracas, il se hissa et il se trouva sous la cascade.

Ses mains s'étaient attachées aux rebords de la cavité que masquaient quelques herbes hautes et des touffes d'arbrisseaux.

Comme il faisait jour maintenant, Montlaurier jugea prudent de donner le change sur son intention aux paysans qui auraient pu le voir de loin.

Il parvint à s'installer assez commodément sur la roche qu'il embrassait pour amener à lui sa boîte d'herborisation et il y enferma quelques plantes qu'il arracha ou qu'il coupa.

Sa main avait plongé avec précaution dans la petite caverne, et il avait senti sous ses doigts une pierre assez lourde qui en masquait la profondeur, la pierre que d'Ormilly y avait roulée.

En quelques efforts, il parvint à la mouvoir et à l'écarter suffisamment pour pouvoir enfoncer le bras dans la cavité.

Alors Montlaurier sentit la forme du petit coffret de fer dont d'Ormilly lui avait parlé.

Il le tâta, trouva une poignée qu'il saisit et l'attira lentement à lui.

Avant de le sortir de sa cachette, il prit autour de son cou un foulard, et tandis que l'eau tombant de la cascade continuait à battre ses jambes, il entourra le coffret de cette étoffe et ne le tira que pour le faire aussitôt disparaître sous sa chemise de flanelle en l'assujettissant avec la corde nouée autour de ses reins.

Montlaurier était glacé.

Il s'agissait maintenant de descendre, et la descente offrait certes au moins autant de dangers que l'ascension.

Les autres suivaient tous ses mouvements, impatients de le voir arriver.

Il revint enfin, mouillé, trempé jusqu'aux os, poussant un soupir de soulagement.

Les yeux de Santenac et de Bianca brillaient d'une féroce convoitise.

Montlaurier changea de vêtements et but une lampée de rhum à sa gourde sans que l'on échangeât autre chose que quelques phrases brèves. Tous avaient hâte maintenant de quitter cet endroit, et l'on revint, en se dirigeant vers le fond de la vallée où l'on se trouverait abrité autant par l'avancement de la colline que par les taillis épais qui y croissaient en abondance.

C'était un endroit bien choisi pour le déjeuner que l'on avait projeté.

Alors on s'assit.

— Mazette ! dit Montlaurier, je crois que, pour ma part, je serai quitte envers d'Ormilly, car j'ai bien failli être précipité de là-haut.

— Quitte!... fit Santenac avec un ricanement sarcastique. Je vous trouve vraiment bien bon !

Fléchard et Montlaurier le regardèrent avec surprise, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire.

— Mais oui, expliqua-t-il cyniquement, est-ce que vous allez être assez bêtes pour vous compromettre en recherchant cette femme ?

— Qui sait où elle est ? dit Bianca. Elle a sans doute disparu, ayant peur d'être compromise.

— Alors l'argent?...

— Eh bien!... fit Santenac d'un ton qui n'admettait pas de réplique, l'argent est à nous... Et nous n'avons qu'à le partager... Quelqu'un de vous trouve-t-il une observation à faire à cela?...

Personne ne répondit.

Bianca, avec sa duplicité et son escobarderie italienne, trouva du reste une atténuation à la violation de serment que l'on se disposait à commettre, un argument de nature à tranquilliser des consciences aussi commodes que celles des deux amis.

— Si un jour nous trouvons M^{me} d'Ormilly et sa fille, dit-elle, nous serons bien à temps pour lui donner sa part, si toutefois elle en a besoin, car rien ne prouve qu'elle n'aura pas trouvé tout ce qu'il lui faut dans sa famille.

Mais Santenac fut plus brutal.

— Qu'est-ce que cela peut nous faire en somme? dit-il durement. Cet imbécile de d'Ormilly n'avait qu'à ne pas se faire pincer si bêtement.

Et il ajouta :

— Du reste, il n'est pas près de revenir de là-bas, avec ses vingt ans et sa surveillance. Vous savez bien qu'on n'en revient pas?... Alors, pourquoi nous gênerions-nous?

— Ce serait trop bête! dit l'Italienne. Trois millions!... Ça ne se trouve pas tous les jours.

— Allez! Donnez le magot, que nous vérifions ça, reprit Santenac en s'adressant à Montlaurier.

Le médecin lui remit le petit coffret.

— Fermé! dit le gentilhomme périgourdin ayant examiné la serrure. Je l'avais prévu.

Il sortit une petite pince de son sac de voyage et, se servant d'une pierre comme d'un marteau, il parvint à la faire pénétrer dans le joint du couvercle qui se souleva, puis se tordit sous la poussée. Enfin le pêne céda, arraché à sa gâche par une énergique pesée, et le coffret fut ouvert.

Les liasses de billets de banque apparurent.

L'une d'elles, comme nous le savons, était entamée.

— Il va nous manquer les vingt mille francs qu'on a trouvés sur d'Ormilly, dit Bianca.

On fit le compte et l'on partagea également la somme énorme qui restait.

Chacun cacha sa part dans sa sacoche ou dans ses poches, et l'on ne songea plus au malheureux qui attendait, au Dépôt des condamnés de la Roquette, le jour de son embarquement pour le bagne de Saint-Martin-de-Ré.

On déjeuna avec les provisions que l'on avait emportées, tels des joyeux touristes coupant une agréable excursion par un repas aussi gai que pittoresque.

On s'égaya fort, on rit beaucoup et on s'amusa énormément, sans prononcer une seule fois le nom de d'Ormilly, sans accorder seulement un souvenir à l'infortuné qui expiait encore plus le crime des autres que le sien, sans penser un seul instant aux malheureuses qu'il laissait désormais seules au monde.

Après cette collation, les quatre misérables songèrent à partir, et ayant l'air de continuer leur excursion, ils parcoururent les collines assises aux pieds de la chaîne des monts de la Sausse, traversant les villages de Peyrus, de Charpey, de Rochefort, de Marches et de Chatuzauges, pour

arriver, à la tombée de la nuit, à Bourg-de-Péage, où ils avaient décidé de reprendre le chemin de fer.

Là, ils se séparèrent.

Montlaurier et Flécharde repartirent ensemble pour Paris, tandis que Santenac et Bianca, qui avaient résolu de faire un voyage d'agrément, prirent le train de Grenoble, afin d'aller de là en Savoie et en Suisse.

CHAPITRE XLIII

UN MALHEUR DE PLUS

Nous avons perdu de vue Marthe et Arlette, les deux malheureuses errantes sur la grande route après avoir fui ce village maudit où elles avaient tant souffert, où elles avaient été abreuvées de tant de douleurs et d'humiliations.

M^{me} d'Ormilly, anéantie sous ce coup terrible qui l'avait frappée, était assise sur la borne placée au tournant du chemin et ses regards sans expression erraient vaguement autour d'elle, dénotant le vide affreux de sa pensée.

Arlette, épouvantée de la voir ainsi, la contemplait, douloureusement émue, n'osant plus l'interroger pour ne pas ramener sur le visage de sa mère ce rictus qui l'avait si vivement impressionnée.

Elle se demandait, dans sa jeune intelligence, ce qui se passait d'inconcevable, car elle ne pouvait encore se rendre compte de l'épouvantable malheur qui venait de frapper sa mère et qui allaitrejaillir sur elle, la laissant ainsi doublement abandonnée, ayant seule à lutter et à souffrir désormais en veillant sur la pauvre insensée.

Les deux malheureuses avaient dépassé le petit hameau d'Allières et elles se trouvaient à l'endroit où la route aboutit à un chemin vicinal qui rejoint, d'un côté, la route de Vif à Claix et qui, de l'autre, contourne et gravit les collines de l'Arc pour passer à Savoyères.

Arlette ne connaissait nullement ce pays, car elle n'était jamais venue par là dans les excursions que l'on avait faites pendant le séjour à Lans, et, lors même qu'elle y aurait passé, elle n'en aurait rien reconnu.

Sa mère était absolument inconsciente.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de cette enfant qui sentait naître en elle comme un être nouveau au milieu du malheur qui l'étreignait ?



Elles se dirigèrent vers une des cinq ou six habitations qui composent le hameau. (P. 388.)

Le caractère jusqu'alors si enjoué de la petite Arlette se transformait rapidement.

Il puisait dans les circonstances douloureuses une précoce gravité, un sérieux digne d'un autre âge que le sien.

Il semblait à l'adorable fillette qu'elle se métamorphosait intellectuellement, qu'elle croissait pour ainsi dire, comme si elle avait conscience de sa situation et des charges qui allaient lui incomber.

Elle regardait sa mère, essayant de dissiper la douleur qui aurait pu se lire dans ses regards, et elle la contemplait longuement en caressant sa main entre les siennes.

Enfin, elle lui demanda tendrement, d'une voix douce comme une caresse :

— Es-tu encore fatiguée, mère?...

Marthe ne parut même pas entendre la voix de sa fille.

Arlette passa son bras sous le sien, comme pour l'aider à se lever, et elle ajouta :

— Viens, mère... Marchons encore... Tu veux ?

La pauvre folle se mit de nouveau à sourire et, cédant à la faible impulsion de sa fille, elle se leva.

Elles marchèrent lentement.

— Où allons-nous, mère ? demanda Arlette au bout d'un instant.

Et comme M^{me} d'Ormilly ne répondait pas, elle ajouta :

— Allons retrouver petit père... En priant bien le gendarme de nous le rendre, il nous le rendra, va.

Marthe riait toujours.

Elle avait maintenant, comme par hoquets, un ricanement nerveux qui convulsionnait son visage et qui sonnait strident et lugubre.

Arlette ne répondait pas.

— Mère, pourquoi ne me parles-tu plus?... demanda-t-elle avec une touchante supplication

Et tout bas elle ajouta :

— J'ai peur, mère, en te voyant comme ça... Tu n'es pas malade, n'est-ce pas ?...

L'enfant serrait avec amour la main de sa mère et elle la porta à ses lèvres.

Alors Marthe tourna la tête vers elle et la regarda tout en continuant à marcher.

La fillette parut rassurée un instant.

— Où allons-nous ? questionna-t-elle encore.

— Je ne sais pas, répondit la pauvre folle qui, cette fois, avait compris.

— Où a-t-on emmené petit père?... Dis, où est-ce la prison ?

— La prison !... répéta M^{me} d'Ormilly sans comprendre. — Je ne sais pas.

— Il faut le demander... nous irons le trouver. Si on ne veut pas nous le rendre, nous resterons avec lui, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Mais pourquoi qu'on l'a mis en prison?... Il n'a pas fait de mal.
— Viens ! prononça Marthe avec une sorte d'effroi subit.
Et elle entraîna elle-même sa fille.

Marthe et Arlette avaient pris le chemin qui gravit les côtes de l'Arc et elles continuèrent à marcher en silence.

Elles dépassèrent bientôt les quelques maisons éparses qui composent le minuscule hameau de Savoyères.

Au bout de quelque temps, elles se trouvèrent en plein bois et le chemin qu'elles suivaient côtoyait le petit ruisseau de la Dionne, montant avec lui la pente assez raide de la colline.

L'air était vif et frais à la hauteur qu'elles atteignaient.

Autour d'elles, il n'y avait aucune habitation.

On ne rencontrait personne.

Plus loin encore, près d'un carrefour formé par une petite clairière, se trouvait une cabane de bûcherons.

— Si nous demandions notre chemin ? proposa Arlette.

Marthe suivit sa fille.

Elles s'approchèrent de la cabane.

Arlette appela.

Personne ne répondit.

La cabane était déserte.

L'enfant sentait l'appétit qui tirillait déjà son estomac, aiguisé par l'air vif et par la route.

Elle demanda :

— Tu n'as pas faim, mère ?

— Oh ! si, répondit M^{me} d'Ormilly.

— Moi aussi, j'ai bien faim. — Marchons encore, nous trouverons peut-être une maison, ou même un village.

Après une pénible ascension sur ce petit chemin qui montait sans cesse, les deux malheureuses arrivèrent au sommet de la montagne, au col de l'Arc.

De là on voyait, maintenant qu'on était sorti du bois, un chemin qui descendait l'autre versant en une pente rapide.

Au loin on apercevait des bouquets d'arbres et quelques maisons clairsemées.

C'était le hameau des Mourets.

Après s'être reposées quelques instants, après avoir bu à une source fraîche et limpide, Marthe et Arlette se remirent en marche.

La fatigue était moins pénible, grâce à la descente.

En une demi-heure à peine, elles arrivèrent aux Mourets.

— J'ai faim !... dit Marthe.

— Moi aussi, mère, répondit Arlette. Mais où pourrions-nous manger, dis ?

M^{me} d'Ormilly ne répondit pas.

Il y avait en sa folie cette curieuse particularité que l'entendement lui faisait par moment complètement défaut.

— Peut-être en nous adressant à cette maison, ajouta l'enfant, on consentira à nous vendre quelque chose... Viens, mère ; allons demander.

Elles se dirigèrent vers une des cinq ou six habitations qui composent le hameau.

Une femme, occupée à ses travaux de ménage, les vit arriver et vint à leur rencontre.

Se tenant sur le seuil de sa porte, elle semblait attendre qu'on s'adressât à elle.

Ce fut Arlette qui demanda :

— Pardon, madame, pourriez-vous nous vendre un peu de pain et quelque chose... ce que vous avez, pour manger ?

La femme examinait curieusement Marthe et sa fille, étonnée de voir des étrangères chez elle, se demandant quelles pouvaient bien être ces voyageuses, d'où elles venaient, où elles allaient, qui elles étaient.

Ce fut la curiosité qui l'invita à accepter ce qu'on lui demandait.

— Mon Dieu, oui, répondit-elle.

Et aussitôt elle questionna :

— D'où venez-vous donc comme ça ?

Elle s'était adressée plus particulièrement par son attitude à M^{me} d'Ormilly.

La malheureuse folle ne la comprit pas et en voyant les yeux de cette femme curieusement fixés sur elle, elle se mit à rire.

Elle eut ce ricanement strident et lugubre qu'Arlette avait déjà entendu.

La femme, surprise, eut un mouvement vif.

— Nous étions à Claix ce matin, répondit la fille de Gérard, et nous avons marché sans savoir où...

— Oui... hi ! hi ! hi !... Oui... fit Marthe en riant.

Alors la femme des Mourets comprit ce qui se passait.

Elle se tourna vers l'intérieur de sa maison et, dans le patois du pays, elle appela sa fille :

— Louise !... Viens vite, viens !

Une jeune fille de dix-sept ans, une vraie paysanne, accourut trainant après elle deux bambins de six et huit ans, ses frères.

— Qu'est-ce qu'il y a ! demanda-t-elle.

Et, voyant les deux voyageuses dont la mise dénotait des « femmes de la ville », elle salua gauchement.

De nouveau M^{me} d'Ormilley fit entendre les étranges éclats de son rire insensé.

Arlette, effrayée elle-même, serrait la main de sa mère pour qu'elle se contint.

Mais la paysanne dit à sa fille :

— Cette pauvre dame doit être folle.

— Mon Dieu ! s'écria aussitôt la jeune fille, tu ne vas pas la faire entrer chez nous ?

Si bas que la paysanne eut parlé, Arlette avait entendu, elle avait compris.

Un éclair sinistre avait traversé sa jeune intelligence, y jetant tout à coup la plus affreuse douleur et une insurmontable épouvante.

Ses beaux yeux, agrandis par l'émotion qui venait de s'emparer d'elle, s'étaient fixés sur sa mère et elle la contemplait avec une terreur mêlée de compassion et d'amour.

— Mère !... fit-elle à voix basse, suppliante ; mère, je t'en prie... Ne ris pas ainsi, tu me fais peur !...

— Pauvre petite ! dit Louise.

La paysanne, — la femme Mouillard, — lui dit :

— Elles viennent de Claix.

— Alors elles ont traversé toute la montagne,... Elles ont passé au col de l'Arc.

— Je ne sais pas, mademoiselle, répondit Arlette, nous avons beaucoup marché... nous avons monté, puis descendu...

— C'est bien ça.

— Où allez-vous ?

— Je ne sais pas.

Marthe répéta machinalement, sans expression :

— Je ne sais pas.

— Vous n'êtes pas de Claix ? demanda la femme Mouillard avec quelque intérêt.

— Non, madame, répondit l'adorable fillette. Nous y sommes arrivées hier et il nous est arrivé un malheur qui nous a obligées à partir.

— Un malheur !

— Oui... un grand malheur !

— Hi ! hi ! hi !... fit M^{me} d'Ormilly en riant.

— Mère !... supplia encore Arlette.

Les deux bambins, serrés contre les jupons de leur sœur, regardaient avec étonnement.

En entendant la pauvre folle, ils se mirent eux aussi à rire.

— Taisez-vous, leur dit M^{me} Mouillard en administrant une tape à celui qui était le plus près d'elle.

Et s'adressant à Arlette et à sa mère.

— Entrez, ajouta-t-elle avec compassion.

La soupe était en train de se faire, dans une grande marmite de fonte pendue à la crémaillère, au-dessus de deux tisons embrasés.

La paysanne en tira deux énormes pochetées qu'elle donna aux voyageuses, avec une grosse tranche de pain bis et une bouteille de vin clair, une sorte de piquette qu'elle tira d'un tonneau.

Elle s'assit auprès d'elle et les interrogea.

La curiosité la piquait.

Arlette donna les explications qu'elle pouvait, interrompue de temps en temps par les ricanements sonores de sa mère, qu'elle ne cessait de regarder avec une dévorante inquiétude.

La pauvre enfant connaissait maintenant l'affreux malheur qui la frappait.

Une épouvantable révélation s'était faite.

Sa mère était folle !

Elle avait entendu parler quelquefois de ces malheureux qui perdent la raison.

Elle avait vu un jour une pauvre folle que l'on avait trouvée errante dans le quartier du Marais. Les gamins des rues la suivaient en riant et en l'accablant de grossiers lazzi, et finalement l'on avait emmenée au commissariat de police pour l'interner ensuite à Sainte-Anne, à la Salpêtrière, à Ville-Évrard ou à Vacluse.

Son père lui avait alors expliqué ce qu'était la folie, et en passant un dimanche sur le boulevard de l'Hôpital, après une promenade au Jardin des Plantes, il lui avait montré la Salpêtrière et il lui avait expliqué que c'était là que l'on enfermait les malheureuses privées de la raison.

Tous ces souvenirs revenaient à la fois à l'esprit de l'enfant et elle comprenait que sa pauvre mère était semblable à la folle qu'elle avait vue, à celles qui étaient enfermées à la Salpêtrière.

La petite Arlette était en proie à d'épouvantables angoisses.

Elle n'osait plus parler.

Elle tenait sans cesse la main de sa mère, comme pour prévenir sa folie.

La femme Mouillard l'interrogeait encore.

Elle demandait :

— Qu'a-t-il fait, ton père, pour qu'on le mette en prison ?

Arlette ne savait donner aucune explication.

Elle répétait :

— Il n'a fait de mal à personne... Il est si bon !

— Alors c'est ça qui a frappé ta pauvre mère ?... C'est pour ça qu'elle est devenue folle ?

— Oui,... sans doute, madame,... car hier elle n'était pas ainsi.

— Où comptez-vous aller maintenant ? demanda Louise Mouillard.

— Nous ne savons pas, répondit l'enfant. Nous n'avons plus rien...

On nous a tout pris... On nous a chassées.

— Vous êtes donc seules toutes deux ?

— Oui, madame.

— Vous n'avez pas d'autre famille ?

— Non.

Pendant cet entretien, M^{me} d'Ormilly, après avoir achevé de manger avec avidité, avait attiré à elle l'un des deux bambins, un peu plus rassuré maintenant, et elle jouait en passant ses doigts dans les boucles brunes de ses cheveux.

L'autre, l'aîné, regardait son frère de plus loin, en se rapprochant insensiblement.

— Elle n'est pas méchante, dit la fille de la paysanne. C'est une folie douce.

— Pauvre femme, dit la mère Mouillard, elle est moins malheureuse ainsi, car elle ne connaît pas sa position.

Arlette soupira tristement en regardant sa mère.

— Comment allez-vous faire ? demanda la paysanne. Il faudra faire mettre ta mère dans un hospice, pour qu'on la soigne.

Alors l'enfant se redressa subitement.

— Oh ! non, déclara-t-elle avec énergie, je ne veux pas quitter ma mère.

Ses yeux brillaient de résolution et d'amour et sa main prit celle de Marthe comme pour empêcher qu'on la séparât d'elle.

La paysanne n'osait plus rien dire, voyant la douleur qu'elle causait à cette enfant.

Elle lui donna quelques conseils pourtant, emportée par son cœur compatissant, et quand elle partit, elle refusa de recevoir l'argent qu'Arlette

lui offrit, ouvrant déjà le porte-monnaie qu'elle avait pris à sa mère.

L'excellente femme voulut même lui donner un gros morceau de pain et une tranche de lard.

Puis, avec sa fille et les deux mioches, elle accompagna les malheureuses, sous le prétexte d'aller à la rencontre de son mari qui travaillait aux champs, du côté des Vières.

Alors, sur la route, la petite Arlette reconnut l'endroit où elle se trouvait.

On était à quelques centaines de mètres à peine de Villard, où elle était venue quelquefois pendant son séjour à Lans.

Là-bas, à droite de Bréduire, on voyait la tréfilerie, la cheminée de l'usine et le petit chalet.

A cette vue, la fillette de Gérard pensa à M. Morisset, à ce misérable, cause des malheurs épouvantables qui s'étaient abattus depuis la veille sur son père, sur sa mère et sur elle.

Elle maudit de nouveau l'infâme.

Mais, en même temps, elle pensa à Victor, à cet ami qu'elle avait laissé là-bas et que maintenant elle ne reverrait plus sans doute.

Son cœur s'éleva vers lui dans un élan spontané de son affection ingénue.

Puis elle songeait à sa mère, dont maintenant elle connaissait l'état.

Qu'allait-elle faire?

Avant tout, il fallait découvrir un abri pour passer la nuit, car bientôt le jour allait commencer à baisser et Arlette avait peur de se trouver la nuit sur la grande route.

Le plus simple était d'aller à Villard, car elle ne connaissait pas le pays et elle ne savait pas où aller.

Personne ne les connaissait en somme.

Avec une partie de l'argent que contenait encore le porte-monnaie, on pourrait se loger quelque part.

Tout à coup, Arlette tressaillit.

Sur la route, au tournant des Vières, un jeune homme venait d'apparaître.

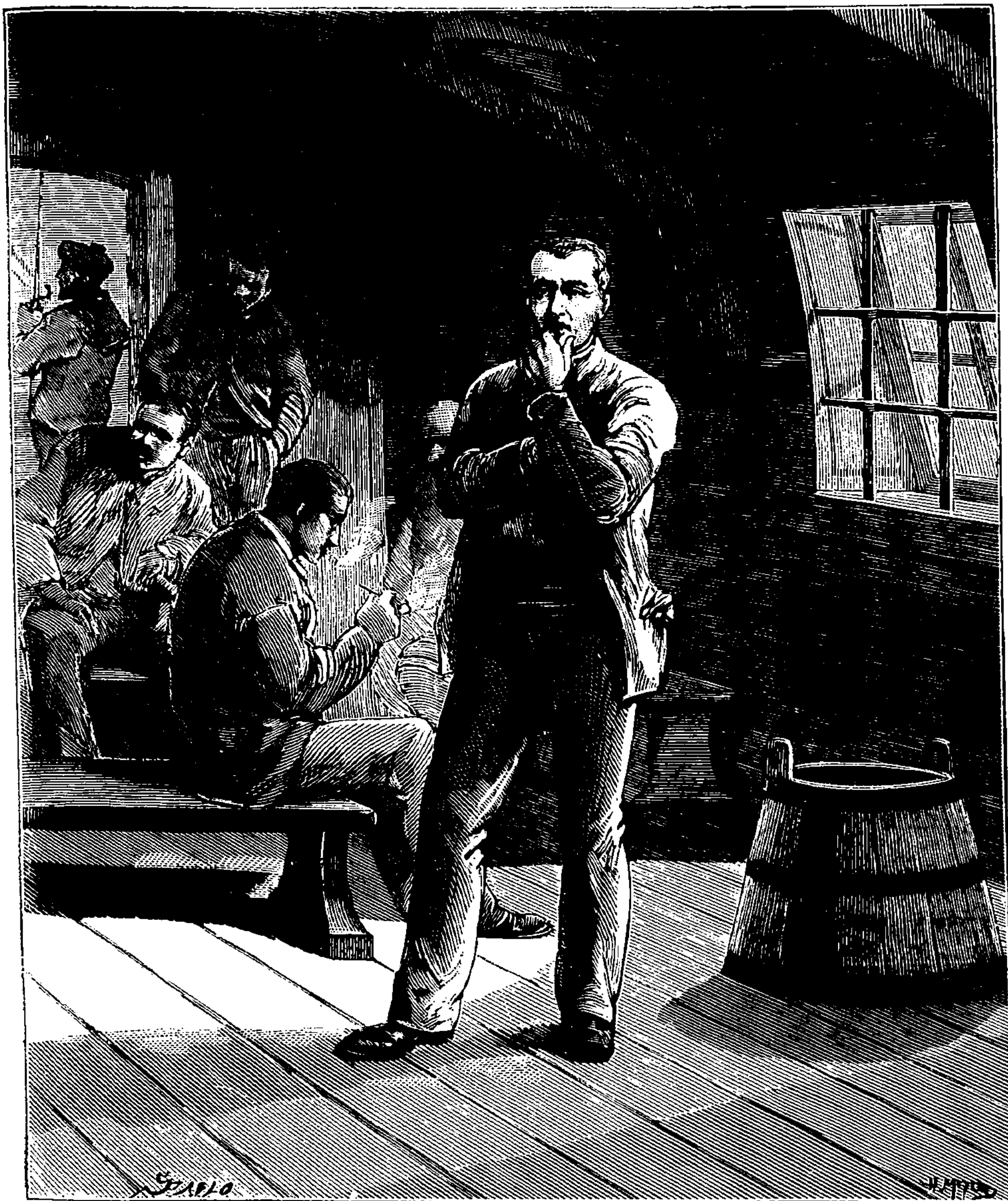
L'enfant l'avait reconnu.

C'était Victor Mai.

Son cœur avait bondi d'allégresse.

En même temps, à mesure que le jeune homme approchait, la fille de Marthe sentait un sentiment de honte l'envahir et amener le rouge à son front.

Victor savait peut-être déjà la vérité.



Côte à côte avec lui, dans l'entrepont garni d'épais barreaux... (P. 400.)

S'il l'ignorait, elle ne pourrait pas, elle ne voudrait pas la lui cacher.
Il saurait donc qu'elle était la fille d'un homme que l'on avait jeté en prison.

Il la mépriserait.

A cette pensée Arlette aurait préféré ne pas être là, ne pas l'avoir rencontré.

Mais il était trop tard : Victor Mai, lui aussi, avait reconnu

M^{me} d'Ormilly et sa fille, et il hâtait le pas pour les rejoindre plus tôt, inquiet de les rencontrer ainsi et pressentant un malheur dans cette inexplicable aventure.

Il salua.

Marthe s'arrêta, et laissant échapper un nouvel éclat de rire, elle rendit le salut d'une façon grotesque qui impressionna et surprit étrangement le jeune employé de Morisset.

Arlette, timide, embarrassée, confuse, s'était arrêtée et ses regards osaient à peine se lever sur son sauveteur.

Victor lui prit la main, et il allait l'interroger quand, fondant en larmes, l'enfant lui dit :

— Ah ! monsieur Victor, il nous est arrivé un bien grand malheur, allez!...

Le jeune homme était douloureusement ému.

Il questionna avec une affectueuse sollicitude et Arlette lui raconta tout en pleurant.

Victor Mai compatissait aux douleurs de sa petite amie et il ne voulut pas la laisser exposée aux hasards de la route avec sa mère dont il avait constaté le lamentable état de démence.

Il ne les abandonnerait pas et il les conduisit lui-même à Villard, jusqu'à un petit hôtel qu'il connaissait et où il leur fit donner une chambre.

Il passa la soirée tout entière avec les deux abandonnées, essayant par son amitié, par ses tendres exhortations de consoler Arlette.

Puis il promit de s'occuper de savoir ce qui était arrivé à M. d'Ormilly, et de faire lui-même toutes les démarches nécessaires.

Le lendemain et les jours suivants il revint.

Il s'absenta ensuite deux jours pour aller jusqu'à Grenoble, afin d'obtenir des renseignements et quand il fut de retour, éclairé maintenant sur l'accusation qui pesait sur M. d'Ormilly, ayant appris qu'il allait être transféré à Paris, il donna à Arlette, avec les plus affectueux ménagements, tous les renseignements qu'il avait recueillis.

Pendant plusieurs jours Victor Mai vint à Villard voir M^{me} d'Ormilly et sa fille, le soir, après avoir terminé son travail.

Un matin, en arrivant à l'usine, M. Morisset l'appela.

Le tréfileur avait découvert ce que faisait son jeune employé.

Il savait que M^{me} d'Ormilly et Arlette étaient à Villard.

Le misérable eut d'abord l'idée de venir les trouver et de profiter de l'état d'esprit de la malheureuse femme pour assouvir enfin la passion qui le brûlait toujours.

Mais il eut peur de l'enfant.

L'infâme avait compris quel juste ressentiment et quelle profonde indignation sa conduite avait allumés en la jeune âme d'Arlette.

Il n'osa pas.

C'est alors qu'il conçut le projet d'arracher à ces malheureuses le protecteur qu'elles avaient trouvé, trouvant une atroce satisfaction à voir périr de misère cette femme adorable qu'il n'avait pu posséder.

Sans donner à Victor Mai l'explication réelle de la détermination qu'il avait prise, M. Morisset lui dit qu'il avait immédiatement besoin de lui à Paris, et lui enjoignit de partir le soir même.

Lui-même, assura-t-il, l'y rejoindrait dans une huitaine tout au plus.

Victor fut profondément affligé de cette séparation et, avant de partir, il put s'échapper pour venir prévenir Arlette de son départ.

Il lui remit, prélevée sur ses économies, la somme nécessaire pour payer ce qui était dû à l'hôtel.

Et il partit.

CHAPITRE XLIV

MENDIANTES!

Arlette résolut alors de se rendre aussi à Paris avec sa mère.

Elle se rapprocherait ainsi, pensait-elle, de son père, et peut-être elle pourrait le voir.

A Paris, elle trouverait sûrement quelqu'un à qui elle s'adresserait pour savoir ce qu'elle devait faire.

La longueur de la route ne l'épouvantait pas car elle n'y songeait même pas. Le trajet lui avait paru si court en venant en chemin de fer qu'elle ne pouvait croire qu'il y eût une distance aussi considérable.

L'hôtelière de Villard la renseigna, quoiqu'inquiète de lui voir entreprendre ainsi ce voyage.

Elle lui indiqua son chemin et lui dit qu'il fallait suivre la route départementale jusqu'à Méandre, une belle route, du reste, puis de là gagner Autrans, Saint-Gervais, et enfin, après avoir traversé l'Isère, suivre la grande route qui longe presque constamment le chemin de fer jusqu'à Lyon.

Marthe et Arlette partirent.

La pauvre folle se laissait conduire comme un enfant.

Ce voyage l'amusait; elle prenait plaisir à tout ce qu'elle voyait, n'ayant aucun souvenir du passé complètement effacé de son esprit.

Le premier soir, les malheureuses couchèrent dans une auberge de Rovon, sur le bord de l'Isère, car pendant leur séjour à Villard, elles n'avaient pas entamé la faible somme qu'elles possédaient.

Le lendemain, elles se remirent en route, et elles atteignirent Tullins, où elles logèrent encore dans un misérable hôtel, pour repartir à la pointe du jour, assez bien reposées et restaurées.

Deux jours après, lorsqu'elles arrivèrent à Virieu, leurs modestes ressources étaient largement ébréchées et le surlendemain, elles n'osèrent pas se présenter dans la plus petite auberge des environs de Bourgoin pour ménager le reste de leur petit pécule.

Arlette demanda l'hospitalité dans une ferme où on la reçut avec sa mère.

Bientôt, elles n'eurent plus un sou.

Il fallut, pour vivre, demander la charité aux portes des maisons que l'on rencontrait, mendier un morceau de pain, implorer la pitié pour obtenir le droit de coucher dans un coin de grange ou d'écurie sur de la paille.

En même temps, les forces s'épuisaient.

L'enfant sentait ses pauvres petites jambes devenir incapables de la porter.

Marthe aussi se trainait avec peine, inaccoutumée à cette fatigue, épuisée par les privations.

Elles mirent longtemps pour arriver à Lyon, et lorsqu'elles y furent, Arlette n'osa pas, en l'état où elle se trouvait ainsi que sa mère, traverser les rues de la grande ville.

Leurs vêtements étaient devenus de véritables haillons.

Si on les voyait ainsi, errantes, sans domicile, on pourrait les arrêter comme vagabondes.

Alors, on les séparerait.

On reconnaîtrait que Marthe était folle et on l'enfermerait dans un asile, tandis qu'Arlette serait mise aux Enfants trouvés, avec ceux qui n'ont ni père ni mère.

Les malheureuses errèrent autour de la ville, la contournant, traversant à peine les faubourgs écartés, n'osant même pas se renseigner pour demander leur chemin, de peur d'être interrogées ou seulement remarquées.

Elles passèrent derrière le cimetière de la Guillotière, hors de la

ville, contournèrent le fort de Villeurbanne, celui des Brotteaux, le Grand-Camp, et après avoir traversé le Rhône, elles arrivèrent mourantes, exténuées, à Calluire, pour se traîner encore jusqu'aux fontaines Saint-Martin, où elles durent s'arrêter, n'en pouvant absolument plus.

La nuit, du reste, était arrivée.

Où allaient-elles la passer?

Qui donc aurait pitié de leur détresse et leur offrirait charitablement un abri?

Il y avait une ferme sur la route, dans la direction de Rochetaillée.

— Allons, mère, encore un peu de courage, dit Arlette en se levant et en la prenant par le bras, là-bas, peut-être, on aura pitié de nous... viens!

Marthe suivit sa fille, s'appuyant sur elle, épuisée, brûlée par un feu qui lui dévorait la poitrine.

Elles marchèrent péniblement.

Arlette souffrait, mais la vaillante enfant n'aurait pas voulu faire entendre une plainte.

Quoiqu'elle pût à peine se porter, elle se raidissait contre la fatigue pour soutenir encore sa mère.

A leur approche, un aboiement furieux se fit entendre et, effrayées toutes deux, elles s'arrêtèrent.

Le portail de la ferme était clos, car la nuit était venue.

On ne voyait aucune lumière à l'intérieur.

Le chien continuait à aboyer.

M^{me} d'Ormilly, surexcitée par la frayeur qui s'était emparée d'elle, entraînait sa fille loin de cette maison, et Arlette la suivit.

Plus loin, sur la route, elles rencontrèrent une cabane servant au cantonnier pour remiser ses outils, et c'est là que la pauvre folle et Arlette passèrent la nuit, à la belle étoile, tapies dans l'embrasure de la porte, serrées l'une contre l'autre.

Elles ne tardèrent pas à s'endormir, tellement elles étaient harassées, mais le sommeil de l'enfant devint agité après que l'excès de fatigue fût apaisé par les deux premières heures de repos.

Arlette s'éveilla, puis elle se rendormit, sommeillant à peine, mise en alerte par le moindre bruit, tressautant à chaque instant.

Marthe continuait à dormir profondément.

Avant le jour, elles repartirent et elles continuèrent lentement leur route douloureuse, véritable calvaire de misère, errantes, mendiant pour avoir une écuellée de soupe ou un gîte, essayant le plus souvent des affronts et des injures, et n'ayant pas toujours de quoi manger.

Arlette n'avait même plus la conscience du temps. Il lui aurait été impossible de dire depuis combien de jours elle était partie de Villard.

Elle ignorait aussi à quelle distance elle se trouvait de Paris et quand elle y songeait, il lui semblait qu'elle n'y arriverait jamais.

Quand elles arrivèrent aux Eaumes, après avoir dépassé Dijon, souffrant d'un jeûne de quarante-huit heures, n'ayant rien trouvé à manger, n'ayant même pas pu se reposer la nuit précédente, elles s'arrêtèrent quelques instants sur le talus d'un fossé, à quelque distance de la gare.

Marthe, pitoyablement amaigrie, pâle, livide, demeurait immobile, les yeux à demi-clos, ne prononçant plus une seule parole, se sentant mourir.

Arlette surmontait sa souffrance pour ne penser qu'à sa mère, mais il lui semblait que tout allait être fini pour elle et qu'elle ne pourrait pas continuer son voyage.

Elle attendait même la mort, résignée, et dans sa prière elle demandait à Dieu de prendre sa mère avec elle pour ne pas la laisser seule au monde.

A ce moment, une voiture vint à passer.

C'était un de ces petits omnibus qui font le service des voyageurs qu'ils transportent de l'hôtel à la gare, assez éloignée de la ville.

— Tiens ! fit l'un des deux voyageurs qui étaient à l'intérieur, regarde donc !

— Quoi ? demanda la femme qui l'accompagnait.

— Cette mendiante... Je ne me trompe pas... Oui, c'est bien M^{me} d'Ormilly avec sa fille... Là, tiens, assises toutes deux au bord de la route.

Ces deux voyageurs étaient Santenac et Bianca.

Ils revenaient du voyage qu'ils avaient fait après avoir partagé les trois millions trouvés dans la cachette de la montagne de la Sausse.

— Oui, en effet, je les reconnais aussi maintenant, dit l'Italienne.

Santenac haussa les épaules et la voiture passa.

Le soir, lorsque la nuit arriva, Marthe et Arlette, incapables de se lever, tant elles étaient mourantes, demeurèrent à la même place.

Elles attendaient la mort qui mettrait une fin à leur horrible souffrance.

La pauvre folle gémissait. Elle se plaignait doucement, par petits cris, semblables à des sanglots qui lui échappaient en soulevant sa poitrine décharnée.

Arlette essayait de lui donner du courage par ses baisers.

— Ne pleure pas, mère chérie, lui dit-elle, ne pleure pas!... Nous ne souffrirons plus longtemps, va... Le bon Dieu aura pitié de nous...

Et, avec son mouchoir tout en loques, elle essuyait les yeux de l'infortunée où ruisselaient des larmes brûlantes.

C'est ce jour-là même que partait du dépôt de Saint-Martin-de-Ré le transport emmenant, à destination de la Guyane, le convoi de forçats dont Gérard d'Ormilly faisait partie.

Un grand changement s'était produit chez le malheureux depuis le jour de sa condamnation.

On aurait dit que le verdict du jury et l'arrêt de la Cour avaient été pour lui le signal d'une délivrance de toutes les douleurs morales qu'il avait endurées.

Résigné, puisant dans son sacrifice qui assurait, croyait-il, le bonheur de sa femme et de sa fille, des forces nouvelles, Gérard était prêt à tout subir, à tout endurer, heureux même de ce qu'il souffrait, quand sa pensée s'en allait à elles.

Elles seules emplissaient son esprit à tout instant; elles seules, les deux adorées, qu'il voyait heureuses, et que son infamie avait sauvées à jamais de la misère.

Il allait être emmené loin d'elles, et peut-être ne les reverrait-il jamais, mais son âme bénirait Dieu qui avait permis que ce qu'il avait fait ne fût pas inutile.

Et au moment où le transport leva l'ancre, d'Ormilly regarda une dernière fois, par le sabord de l'entrepont muni de solides barreaux, le sol de France, et il envoya à sa femme et à sa fille un long baiser d'adieu en murmurant avec un triste sourire :

— Qu'importe que je souffre, puisqu'elles sont heureuses!... Adieu, mes bien-aimées, adieu!... Je pars content, quoique loin de vous, puisque j'ai pu, au prix de mon honneur, assurer à jamais votre bonheur à toutes les deux!...

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DANS LA NUIT DU BAGNE !

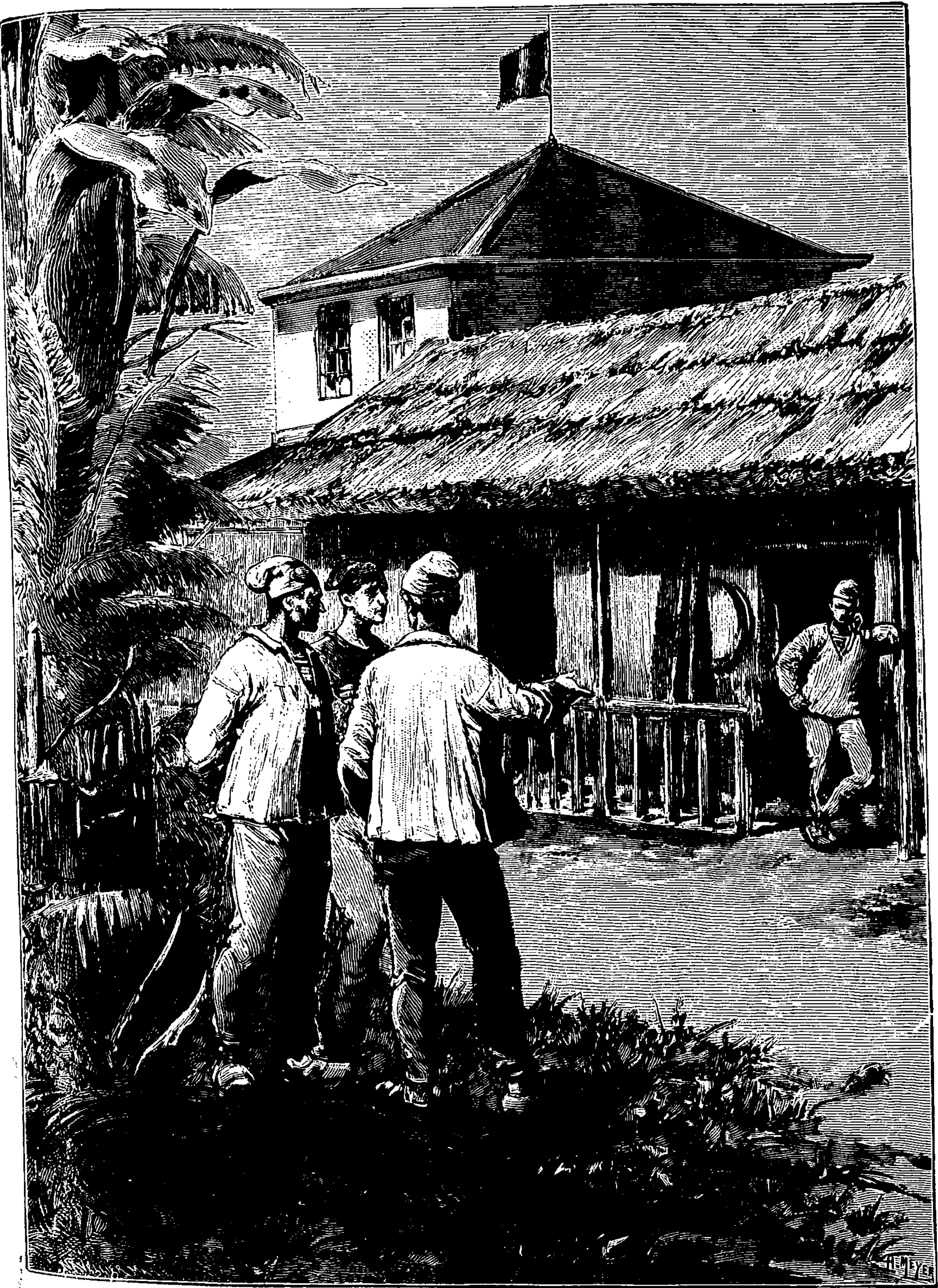
Pour le malheureux en qui subsiste encore, malgré la faute commise, malgré le crime même perpétré dans un instant de fol égarement, quelque chose d'honnête; pour le condamné dont le remords a, pour ainsi dire, déjà lavé moralement la souillure; pour le misérable qui sent peser sur lui le poids écrasant de la honte, et que sa condamnation a précipité dans ces enfers sociaux où la loi entasse les criminels de toute marque, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de supplice plus grand que celui de la promiscuité horrible à laquelle l'infortuné est astreint, dès qu'il a mis le pied dans cet épouvantable abîme :

Tel était le cas de Gérard d'Ormilly.

A la prison déjà, où il avait été jeté sur le pavé de la cour, dans l'ignoble costume des condamnés, mêlé à la tourbe des assassins, des bandits et des pires malfaiteurs; puis au dépôt des forçats de Saint-Martin-de-Ré, et maintenant enfin dans la cage du transport qui l'emmenait au bagne, il avait éprouvé, et éprouvait encore, l'écœurante opprobre et les douleurs atroces de cette horrible épreuve.

Côte à côte avec lui, dans l'entrepont garni d'épais barreaux, se trouvaient les êtres les plus immondes, les bandits les plus cyniques, rebuts de toutes les fanges, de tous les vices qui constituaient pour eux autant de titres de gloire.

Gérard devait, — terrible aggravation du châtiment dont le législateur ne s'est jamais assez ému, à notre avis, — subir la souillure de la présence de ces monstres qui ne cessaient de se vanter de leurs criminels exploits, de le railler et de l'abreuver de leurs ignobles sarcasmes, parce qu'il portait un nom noble, parce qu'ils sentaient invinciblement que, malgré la condamnation qui l'avait frappé, leur compagnon de chaîne n'était pas « de leur bord » et n'était pas pétri de la même boue qu'eux.



Un condamné avait raconté son histoire qu'il connaissait mieux que les autres. (P. 407.)

Alors, aux railleries monstrueuses de ces forcenés étaient bientôt venues s'ajouter leurs brutalités, leurs injures et leur haine, oui, leur haine, car ces êtres dégradés et avilis par tous les vices, rejetés avec horreur par la société, haïssent forcément et instinctivement tout ce qui leur semble au-dessus d'eux, tout ce qui leur est supérieur par quelque qualité que ce soit, tout ce qui n'est pas à l'infamant niveau de leurs crimes et de leur épouvantable cynisme.

Il y avait surtout, dans l'entrepont du transport, un être ignoble, une sorte de colosse au visage de monstre, d'une laideur repoussante, un homme condamné pour les plus épouvantables attentats et pour plusieurs assassinats, que la trop facile clémence du chef de l'État avait arraché avec tant d'autres à l'échafaud.

C'était lui qui paraissait s'acharner plus particulièrement contre l'infortuné Gérard, lui surtout, au milieu de ces gredins qui le considéraient en quelque sorte comme leur souverain, qui s'était surtout constitué son bourreau.

Ce monstre, — dont le nom, Jolidon, était une ridicule antiphrase, — s'était constitué le « chef de cage » ; car c'est l'usage, à bord des transports de condamnés au bagne, que l'un des forçats de chaque cage soit le chef du groupe qu'elle renferme.

C'est lui qui est en quelque sorte chargé de l'ordre dans sa subdivision, qui a sur ses pareils une autorité, qu'ils lui reconnaissent du reste volontiers, et avec qui seul le personnel administratif et pénitentiaire du bord a des rapports pour tout ce qui concerne les vivres à répartir, le nettoyage de la cage et même la discipline dont il est pour ainsi dire responsable.

Ses chevrons d'infamie autant que sa haute stature et sa force herculéenne avaient fait accepter sans conteste l'autorité de Jolidon.

Il régnait despotiquement sur ses collègues, car chacun sentait son écrasante supériorité, et d'aucuns même enviaient l'aurole dont ses épouvantables forfaits l'embellissaient à leurs yeux.

Grâce à ce bandit qui excitait sans répit les railleries grossières et les brutalités odieuses de la troupe, grâce à ses injures incessantes et à ses persécutions continuelles, la traversée fut pour le pauvre d'Ormilly un de ces supplices inouïs, indicibles, intolérables, auxquels la mort semble de beaucoup préférable.

Ah ! si l'on savait combien est douloureuse et terrible cette promiscuité avec ces monstres, avec ces bêtes fauves, pour le malheureux qui est jeté, sans être entièrement corrompu encore, dans ces antres infernaux, on se hâterait de l'en préserver, d'édicter une loi d'humanité qui le pro-

tégerait de ce contact odieux, qui le soustrairait à cette peine, la plus épouvantable de toutes, à laquelle les arrêts de la Cour et la vindicte sociale ne l'ont pourtant pas condamné.

Une fois arrivé au bagne, ce fut pire encore.

Lorsque les forçats furent débarqués à Cayenne, lorsque Gérard eût été revêtu de l'ignoble livrée, et jeté dans la troisième division, celle des pires criminels et des bandits les plus dangereux sur lesquels on doit exercer une surveillance spéciale, on l'accoupla avec un assassin de femmes, arrivé au bagne par le même convoi que lui, et coiffé du bonnet vert des condamnés à vie.

On rive ainsi aux deux extrémités de la même chaîne un condamné à temps et un forçat à perpétuité pour rendre plus difficile une évasion à laquelle le premier doit naturellement moins songer que son compagnon.

Cet accouplement était encore pour Gérard une nouvelle et horrible aggravation de peine.

Lié à cet homme, il se trouvait naturellement sous sa brutale domination, car celui-ci, — Paul Lécuyer, — était devenu dès le premier instant l'un des personnages respectés, un des gros bonnets du bagne, titre que les crimes créent et que sacre une condamnation importante.

Gérard d'Ormilly, résigné à son sort cruel, n'avait ni la force ni la volonté de réagir contre cette brute ignoble qui l'asservissait à sa tyrannie, qui en faisait son souffre-douleur, et le traitait comme son esclave, lui imposant les plus pénibles des corvées auxquelles ils étaient astreints.

Dès le premier jour de l'arrivée du convoi au bagne de Cayenne, lorsque les nouveaux parurent dans la cour, les anciens les entourèrent et, maintenus par les gardes-chiourmes, des groupes se formèrent.

Il y avait là de vieilles connaissances, des compagnons de débauches ou de prison, des complices d'anciens crimes, des « chevaux de retour » que les forçats retrouvaient parmi les arrivants.

De loin d'abord, des gestes et des regards s'échangeaient; puis, des poignées de mains, des accolades fraternelles.

On se racontait les crimes commis depuis la séparation, les causes des « sapements ». On se disait la durée des peines; on se donnait des nouvelles des amis laissés en France dans les maisons de force, dans les prisons centrales, en prévention ou en liberté.

On félicitait ceux qui avaient bien « travaillé », qui avaient commis quelque beau crime, les sinistres et sanglants héros des causes célèbres et des procès à sensation.

Mais on regardait curieusement le malheureux d'Ormilly que personne ne connaissait.

Sa distinction native perçait à travers la casaque infâme, et ces misérables sentaient, à son seul aspect, qu'il n'était pas un des leurs.

On se demandait quel crime avait bien pu amener au « grand pré » celui que d'instinct ses compagnons de cage avaient sur-le-champ baptisé « l'aristocrate ».

On le prenait volontiers pour un banquier qui avait « mangé la grenouille » ou pour un gratte-papier qui avait « maquillé les papafars. »

Les camarades de son convoi, au courant de sa condamnation par les racontars de préau, se chargèrent d'édifier leurs camarades sur son cas.

Jolidon, le chef de cage du bord, autour de qui une sorte de cour s'était déjà formée, raconta ce qu'il savait sur d'Ormilly.

C'était lui qui avait exécuté le vol des six millions!

Le fameux « chopin » du chemin de fer!

Oui, on avait entendu parler de cette affaire retentissante.

Le bruit en était déjà arrivé à Cayenne, apporté par les forçats du précédent convoi qui avaient quitté la France au moment de l'arrestation de d'Ormilly.

Quoi! c'était lui, ce penaud, ce traqueur, qui avait « soulevé » les six millions et, n'ayant pas été pris la main dans le sac, il avait eu la bêtise de se laisser « paumer marron » lorsqu'il avait une telle fortune à sa disposition!

On se moquait de lui.

Les quolibets et les railleries grossières pleuvaient sur l'infortuné qui souffrait tout sans se plaindre.

Gérard acceptait tout avec une résignation et un courage que soutenait seul son amour pour les deux adorées, dont il croyait payer à ce prix le bonheur!

Il n'élevait pas un murmure contre les mauvais traitements et contre les brutalités dont il était victime.

Pas une révolte même contre l'injustice de quelques gardiens qui, habitués à vivre au milieu des pires gredins, finissent par être, en quelque sorte, contaminés eux-mêmes par cette atmosphère de crime, et par partager les répulsions et les goûts des bandits qu'ils ont mission de surveiller et de conduire.

De leur part aussi Gérard avait à endurer de révoltantes brutalités et d'odieuses iniquités.

Avec cette lâcheté que la faiblesse suscite chez les êtres dégradés, on

le menait plus durement que les autres, sans doute parce qu'il ne regimbait pas.

Les plus dures corvées, les travaux les plus pénibles, les paroles les plus mortifiantes étaient pour lui.

Il acceptait tout stoïquement.

Le soir, lorsqu'il était rentré dans le fétide dortoir du bagne, lorsqu'il reposait, endolori, sur la planche dure du lit de camp, n'ayant que la mince et étroite couverture donnée pour la nuit à chaque condamné, la cheville emprisonnée dans le maillon de fer qui le liait à la barre, alors seulement Gérard était heureux.

Oui, il était heureux malgré ses souffrances morales et physiques, car son esprit, détaché de l'enfer où il vivait, se reportait loin, bien loin, en France, vers cette femme adorée et cette enfant chérie qu'il y avait laissées.

Sa pensée les revoyait toutes deux à travers la consolante illusion qu'il s'était formée en se fiant à la parole des misérables qui l'avaient perdu, et il les contemplait longuement au milieu de ce chimérique bonheur qu'il leur avait créé au prix de son honneur et de sa liberté.

Alors, les intimes jouissances que d'Ormilly savourait, les félicités inouïes dont son cœur de père et d'époux s'abreuvait, le restauraient et lui donnaient des forces nouvelles pour supporter le lendemain l'existence affreuse qui allait recommencer.

Les jours, les semaines, les mois se passaient, apportant un pareil renouvellement de douleurs et d'humiliations, auxquelles succédaient ces mêmes joies mystiques qui retrempaient l'énergie de l'infortuné.

A la longue cependant le sort de Gérard avait été notablement amélioré.

On l'avait délivré de l'accouplement infâme.

Sa conduite exempte de reproches, sa douceur, sa soumission avaient attiré l'attention d'un des chefs de la chiourme.

Il avait été séparé de l'assassin ignoble auquel il était rivé par la chaîne infamante.

On l'avait extrait de la division des « travaux de fatigue », réservée aux pires sujets du bagne pour le placer dans la seconde portion, celle où sont les condamnés dont la conduite n'a pas encouru les rigueurs complètes du règlement.

Le malheureux éprouva un soulagement immense lorsqu'il sentit tomber le maillon de sa chaîne, et lorsqu'il se vit délivré du hideux compagnon qui lui avait été donné.

Ce fut un bonheur dont il rendit grâces au ciel, dans un élan de

reconnaissance, en reportant la cause au petit ange qui, de loin, priait sans doute pour lui.

Alors, avec plus de joie et de tendresse encore, sa pensée endolorie s'envola vers Arlette et Marthe, et, toujours convaincu qu'elles étaient heureuses, il se trouvait lui-même plus heureux que jamais de la félicité qu'il leur avait assurée.

CHAPITRE II

UN FORÇAT MILLIONNAIRE

Cependant la situation de Gérard d'Ormilly, au milieu des forçats, allait changer presque radicalement.

Dans la nouvelle division où il venait de passer, on l'entoura curieusement, comme on avait fait dans l'autre, et il fut surpris de la sorte d'admiration qu'il lut à son égard sur tous les visages.

Un condamné avait raconté son histoire qu'il connaissait mieux que les autres.

C'était un nommé Gaétano Rinaldi, un Italien qui avait sur ses camarades un ascendant véritable.

Rinaldi, — que nous n'allons pas tarder à connaître complètement, car il doit jouer un rôle important dans la suite de ce récit, — était au bagne de Cayenne depuis trois ans déjà et il avait appris par un gardien corse, qu'il avait connu autrefois en Italie, lors de l'occupation de Rome, tous les détails de l'opération du vol de Livron.

Ce gardien, qui avait pour lui quelques complaisances, lui faisait passer en cachette quelques journaux et c'est dans l'un d'eux que l'Italien avait lu les nouvelles de l'affaire d'Ormilly.

Rinaldi avait raconté à quelques amis ce qu'il savait et le récit, brodé par ces imaginations enthousiastes de beaux forfaits, n'avait pas tardé à faire le tour du bagne.

Gérard d'Ormilly passa, aux yeux des forçats, pour un gaillard de première force.

Sa timidité apparente fut qualifiée d'habileté profonde, et sa résignation, de réserve et de dissimulation admirablement calculée.

Non seulement il avait eu le génie de combiner un vol étonnant, l'adresse incomparable de l'exécuter d'une manière si périlleuse en endormant avec des cigares préparés les gardiens du Trésor, mais encore il était

parvenu à si bien soustraire les six millions dont il s'était emparé qu'aucune recherche n'avait pu les faire découvrir.

Il n'avait pas faibli un seul instant dans sa lutte contre l'instruction, ni dans les rudes assauts que le président des Assises et l'avocat général lui avaient livrés au cours des débats pour tenter de lui arracher son secret.

Malgré tous leurs efforts, il était demeuré en possession de cette fortune considérable, de ces six millions introuvables, qu'il saurait bien reprendre un jour, soit qu'il parvînt à s'évader, soit qu'il fût gracié d'une partie de sa peine, soit qu'il en atteignît enfin l'expiration légale.

Voilà ce qu'avait raconté Gaétano Rinaldi à ses camarades du bagne.

La légende s'était peu à peu formée et Gérard s'était trouvé, à son grand étonnement, entouré d'une admiration réelle.

Il était, aux yeux de ces gredins, l'homme fort, l'homme puissant et riche qui est parvenu, malgré la société, à acquérir et à conserver une fortune colossale et qui saura la retrouver et en jouir un jour.

Peu à peu l'admiration se changea en respect, le respect en véritable adulation.

Chacun se piquait de devenir son ami et l'on vit même des gredins qui l'avaient honni et maltraité lorsqu'ils se trouvaient avec lui à la « grande fatigue », qui, l'ayant rejoint dans la nouvelle division, changeaient de conduite et se mettaient au premier rang de ses admirateurs et de ses courtisans.

Dès lors on interpréta, à la lueur de cette légende, la conduite de d'Ormilly.

Sa soumission n'était évidemment qu'apparente et ne visait qu'à lui concilier les bonnes grâces de ses chefs. Il obtiendrait ainsi un relâchement de surveillance qui lui permettrait un jour de s'évader plus facilement pour aller retrouver ses millions.

Ou bien, disaient les autres, il ne cherchait qu'à se faire favorablement voir des gardiens afin d'arriver à être proposé pour une mesure de clémence et une réduction de peine.

D'autres encore affirmaient que d'Ormilly attendait de bien connaître à fond le monde auquel il avait affaire pour choisir en connaissance de cause ceux à qui il se confierait et s'évader avec eux.

Que ne pouvait-il faire avec six millions ?

Qui aurait refusé de lui prêter son concours ?

N'y avait-il pas des gardiens eux-mêmes qui, s'il l'avait demandé, l'auraient aidé à s'échapper du bagne pour gagner une part de cette fortune ?



Il parvenait toujours à s'introduire, par l'appât de son irrésistible beauté. (P. 412.)

Est-ce que la vénalité peut faire doute parmi ces mercenaires de la chiourme, si mal choisis parfois et toujours si mal rétribués !

Ce fut alors à qui deviendrait l'ami du forçat millionnaire, à qui lui témoignerait le plus de sympathie, à qui parviendrait à lui rendre service.

Ils avaient tous l'espoir, les uns de s'évader en sa compagnie, les autres, qui, frappés de peines moindres, seraient libérés avant lui, d'obtenir la révélation de la précieuse cachette.

Tous, mus plus encore par la cupidité que par l'admiration, lui étaient désormais dévoués corps et âme et ils ne manquaient aucune occasion de le lui témoigner.

Cependant Gérard, toujours sombre et mélancolique, passait pour un impénétrable.

Jamais il ne parlait à personne de « son affaire », et il détournait même les questions qu'on lui adressait à ce sujet.

Cela n'éloignait personne de lui, au contraire, car on était certain ainsi qu'il serait un « poteau » éprouvé et fidèle, sur qui l'on pourrait compter jusqu'au bout.

Il y avait même quelques-uns de ces gredins abjects qui caressaient secrètement l'espoir, lorsqu'on serait libre un jour, de faire un coup avec d'Ormilly qui leur apparaissait comme le fort des forts, le plus habile entre les plus malins.

Gérard comprenait ces sentiments, et l'admiration et l'amitié de ces bandits augmentait la honte qu'il ressentait.

Mais qu'y faire ?

Comment les désabuser ?

Le croirait-on seulement ?

S'il leur disait la vérité, ne les entendait-il pas répondre, comme à à d'autres :

— Il « bat Comtois !... » Il veut nous « acheter », nous « monter le job », mais ça ne prend pas ! On sait de quoi il retourne !

Non, on ne l'aurait pas cru.

Et d'ailleurs, qu'eût-il pu dire, s'il ne lui avait pas répugné de se confier à ces êtres ignobles ?

Aurait-il pu leur parler de sa femme et de sa fille, souiller leur nom en le prononçant dans ce repaire de toutes les infamies et de toutes les turpitudes sociales ?

Il se taisait, et son silence le grandissait dans l'esprit de ces misérables.

Rinaldi entretenait la légende qui s'était établie, et c'est à lui qu'on s'adressait pour savoir la vérité, pour connaître les détails.

Six millions au bain !

Quel prestige !

Gaétano Rinaldi était le type achevé du bellâtre, — bien mieux, du beau garçon, du mâle superbe, que la nature a paré de tous ses dons physiques.

Du plus pur type transtévère, son visage avait le cachet de la véritable beauté romaine.

Ses grands yeux noirs, largement fendus, frangés de cils épais, couronnés d'un arc brun admirablement tracé et terminé en une pointe fine, avaient des lueurs semblables à celles de l'escarboucle.

Son nez était droit, aux narines roses et bien ouvertes, d'une pureté parfaite et d'un modelé achevé.

Son front haut, large, bien découvert, avait des méplats irréprochables et une perfection de lignes digne de la statuaire antique.

La bouche petite, d'un rouge vif, aux lèvres sensuelles, légèrement relevées, était d'un dessin gracieux, laissant entrevoir des dents bien rangées et d'une éclatante blancheur.

Son teint mat, aux chaudes colorations, mettait en relief la fascination étrange de son regard et de son sourire.

L'horrible livrée du bain et la toilette affreuse des condamnés qui avait fait tomber les boucles ondulées de ses cheveux d'un noir bleuâtre et sa fine moustache brune, n'étaient pas parvenues à faire disparaître son incontestable beauté.

Telles les fleurs que le soleil choisit sur les fumiers ou dans les fétides marécages pour les parer des plus ravissantes couleurs et leur donner les formes les plus gracieuses, Rinaldi était né dans la condition la plus humble, parmi ces irrédentistes de Rome, ces sauvages impénitents qui se confinent loin de la société, et dans les plus humbles d'entre eux, au sein d'une famille de lazzaroni trop fiers pour mendier.

Cependant, il n'avait jamais connu la misère malgré cette piètre origine et ce misérable milieu.

Enfant, on l'avait recueilli, élevé et nourri, à cause de sa merveilleuse beauté.

Jeune homme, il s'était laissé aimer, et il avait vécu des passions qu'allumaient ses regards.

Puis il était parti, un jour, avec une fille que ses baisers avaient affolée. La malheureuse avait volé pour lui et s'était ensuite, de désespoir, jetée dans le Tibre.

Orné de tous les vices si faciles à contracter dans la lie plébéienne où il avait vécu jusqu'alors, le beau Rinaldi, errant dans les rues de Rome, où il vivait de crapuleuses bonnes fortunes, avait plu à un riche voyageur qui se rendait à Paris au moment de l'Exposition de 1867, et qui se l'était attaché comme groom, à cause de son irréprochable prestance.

C'est ainsi qu'il était venu en France; mais il n'y avait pas fait un

long séjour, car, deux mois après son arrivée, il était arrêté à la suite d'un vol et condamné à quinze mois de prison.

Là, Rinaldi se perfectionna dans la voie du vice, au contact de tous les criminels qui devinrent ses camarades et ses amis, et dont il retrouva la plupart, au sortir de la prison centrale.

Avec eux, il devint le bandit qu'aucun crime ne devait plus arrêter.

A la tête d'une bande qui eut son heure de célébrité, et dont les exploits sont consignés dans les annales judiciaires, il pillait, volait et dépouilla les victimes féminines, qu'il savait choisir avec un art infini et auprès desquelles il parvenait toujours à s'introduire, par l'appât de son irrésistible beauté.

Il fit partie de la bande fameuse des chloroformistes qui mit si longtemps toutes les polices sur les dents, et qui opérait aussi bien dans les châteaux que dans les wagons de chemin de fer.

Enfin, il fut arrêté un jour, ayant été dénoncé par une femme que la jalousie avait exaspérée, et il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Rinaldi parvint, après sa condamnation, à s'évader au moment où on le transférait de la Conciergerie à la Roquette; mais il n'avait pas tardé à être repris, au moment où il s'apprêtait à commettre un meurtre pour se venger de celle qui l'avait livré.

On le tint bien, cette fois, et on l'expédia au bagne de Cayenne où nous l'avons retrouvé.

A l'époque où se passe notre récit, Gaétano Rinaldi était dans sa vingt-huitième année et le bagne, loin de l'avoir vieilli, loin d'avoir flétri son visage, avait laissé son étrange beauté s'affirmer et se développer encore dans toute la force de sa virilité.

Parmi les forçats, l'Italien était très hautement estimé, non seulement à cause de la grossière admiration qu'excitait, même parmi ces loups-cerviers, sa beauté singulière, mais par suite du prestige dont l'entouraient les exploits qui l'avaient rendu célèbre.

Il était, au milieu de ces gredins abjects, un chef écouté et un maître obéi.

C'était véritablement le roi du bagne, et il se plaisait, devant sa cour, à s'offrir de faciles succès, en narrant les plus invraisemblables bonnes fortunes accompagnées des forfaits les plus cyniques.

Pas un qui n'eût voulu être son ami.

Aussi, on l'avait cru sans demander aucune explication, lorsqu'il avait raconté le cas de Gérard d'Ormilly, et lorsqu'il avait dit à ces brutes qui

se préparaient à en faire, comme les autres, l'objet de leur risée et leur souffre-douleur :

— Imbéciles!... Cet homme est plus fort que vous tous, et il n'y en a pas un ici, entendez-vous, pas un qui lui arrive à la cheville!... Il a volé six millions!... Et, ce qui est plus habile, plus merveilleux, plus épatant encore, il ne se les est pas laissés reprendre!

Sa voix vibrante, colorée de chaudes intonations méridionales et d'un léger accent exotique, avait été entendue.

Celui que Rinaldi avait sacré le plus fort d'entre tous, partageait maintenant, s'il ne les dépassait pas, sa célébrité et son prestige.

Mais ces « honneurs », cette réputation, cette célébrité, même ce respect plein d'admiration dont on l'entourait, laissait naturellement le malheureux d'Ormilly absolument insensible.

Gérard, cependant, avait recueilli un immense avantage moral dans la nouvelle situation que Gaétano Rinaldi lui avait créée par ses racontars.

Il n'était plus malmené, honni, brutalisé par la tourbe abjecte des forçats.

Ses compagnons de honte et de misère lui faisaient maintenant une existence plus douce, et, malgré son inépuisable résignation dont le dévouement à ses deux adorées lui donnait toujours la force, il s'estimait tellement heureux, depuis ce moment, que les autres misères de sa vie de galérien lui apparaissaient comme infiniment plus douces et aisément supportables.

Il n'avait plus à souffrir de la part de ces bandits horribles; et même l'écœurante promiscuité à laquelle il était astreint lui semblait moins pénible, maintenant qu'une sorte de barrière était élevée entre eux et lui par cette admiration dont il était devenu l'objet.

On savait qu'il aimait la solitude, et on s'éloignait de lui avec certains égards, le laissant à ses méditations et à ses pensées.

On respectait sa volonté et, de loin seulement, quelques-uns tentaient de lui être agréables, de manifester quelque empressement, comme s'ils tenaient à s'attirer l'amitié d'un homme tellement au-dessus d'eux et qui était en possession d'une fortune colossale qu'ils enviaient, et dont ils espéraient peut-être recueillir un jour quelques lambeaux.

Ils tournaient autour de lui, attirés par le séduisant éblouissement des six millions volés, comme les papillons nocturnes autour du flambeau qui les fascine.

Mais Gérard, dont l'esprit était tout entier absorbé ailleurs, dont la pensée volait sans cesse au delà des immenses espaces de l'océan pour se reporter auprès de celles qu'il aimait tant, ne remarquait même par leur manège.

Il ne voyait en quelque sorte que Rinaldi, que cet homme qui l'avait pour ainsi dire pris sous sa protection, et qui lui témoignait une amitié aussi grande que sincère.

Cette amitié, que l'appât des six millions avait sans doute suscitée, s'était développée chez l'Italien, car il avait pris pour Gérard, en l'approchant, autant de respect que d'admiration.

Il sentait qu'il y avait en lui autre chose qu'un voleur habile, et cela l'attirait davantage, d'une force toute mystérieuse.

Cette amitié qu'il lui avait vouée était solide, et ne devait pas tarder à se manifester d'une manière éclatante.

CHAPITRE III

LE BOULEDOGUE

Tous les journaux avaient raconté le crime épouvantable qui avait ensanglanté les environs de la place du Trône.

Un garçon boucher, une brute ignoble, avait assassiné deux femmes, ses patronnes, dans une boucherie de la rue du Rendez-Vous.

Cet assassin, du nom d'Eusèbe Corbon, avait frappé les malheureuses à coups de coutelas, d'une si atroce façon, que leurs corps ne formaient plus qu'une masse informe et pantelante, que le sang avait ruisselé de l'intérieur de la boutique jusque sur le trottoir et avait rougi l'eau bourbeuse du ruisseau.

Le rôle que va jouer cet ignoble personnage dans ce récit veut que nous rappelions à nos lecteurs les circonstances de ce crime qui, datant de plusieurs années, pourrait avoir été oublié.

Eusèbe Corbon avait été employé de très bonne heure aux abattoirs de la Villette.

Enfant de ce populaire faubourg, il y avait été attiré dès son plus jeune âge par l'attrait que les sanglantes tueries de l'abattoir exerçaient sur sa précoce imagination de brute sanguinaire.

Dès l'âge de neuf ans, il désertait l'école — où du reste il ne faisait rien de bon — pour se faufiler aux abattages des bœufs, aux égorgements des porcs et des moutons, comme si la vue du sang répandu lui causait d'ineffables sensations et une horrible volupté.

C'est ainsi que, petit à petit, il avait été remarqué par les garçons

bouchers, par les égorgeurs, par les « frappeurs », à qui il se plaisait à rendre des services et qui l'employaient à l'occasion.

Alors, quand il pouvait aider, s'approcher des victimes, voir de près les entailles pantelantes, il se délectait affreusement au spectacle de ces boucheries et se grisait à l'odeur âcre du sang.

Ses petits yeux, horriblement louches, qui lui avaient fait du reste donné le sobriquet de *Louchard*, s'écarquillaient et s'allumaient de fauves lueurs; les lèvres épaisses de sa bouche large sous un nez épaté, s'agitaient et frémissaient; le rouge du plaisir colorait les pommettes saillantes de son visage hideux, et ses mains, courtes et épaisses, trop fortes pour son âge, des mains d'assassins, d'égorgeur, frissonnaient fiévreusement, impatientes de tenir le coutelas qui répandait ce sang dont le spectacle le délectait horriblement.

Il grandit ainsi, et l'instinct de brute qui était en lui se développait avec l'âge et croissait avec la force.

La taille s'épaississait, les membres devenaient forts, musculeux, solides; le cou devenait puissant comme l'encolure énorme d'un taureau.

Eusèbe Corbon, lorsqu'il put enfin servir aux abattoirs, se faire embaucher par un patron, « être en pied », était par sa laideur un véritable monstre.

La loucherie de ses yeux s'était accentuée sous ses sourcils hirsutes et sous son front large, plat et proéminent; l'aspect horrible de son visage de brute avait pris une hideur nouvelle sous les touffes de poils roux qui poussaient, rares et épars, à ses joues et à son menton; ses mains énormes étaient toujours maculées de sang, dont il paraissait se plaisir à conserver la souillure.

Par ses brutalités, par sa force redoutable il était devenu la terreur du quartier où déjà il avait eu de sanglantes querelles, étant toujours mêlé à toutes les rixes si nombreuses en ces parages.

L'aspect de son visage, qui ressemblait à la gueule d'un mâtin féroce, lui avait valu un nouveau surnom, le *bouledogue*, qu'on lui donnait aussi bien que le sobriquet de « Louchard ».

A vingt ans, Eusèbe Corbon avait déjà subi cinq condamnations pour coups et blessures, et quand il dut faire son service militaire il fut souvent puni à cause de ses brutalités envers ses camarades qui essayaient de ne pas plier sous la domination de sa force sauvage.

Il fut même traduit devant le Conseil de guerre et condamné à cinq ans de prison pour avoir presque étranglé un paysan avec qui il s'était pris de querelle.

Lorsqu'il fut libéré, lorsqu'il revint à Paris, il retourna aux abattoirs

de la Villette, mais il n'y resta pas longtemps : un boucher qui se l'était attaché pour ses abattages dut l'en retirer pour s'éviter les désagréments auxquels l'exposait les incessantes brutalités du Louchard.

Il le plaça dans sa boucherie de la rue du Rendez-Vous, comme chef d'étal, et Corbon rendait des services à son patron grâce à sa force herculéenne qui lui permettait de transporter seul d'énormes pièces de boucherie, des moitiés de bœuf qu'il soulevait et qu'il portait avec une facilité extrême, quand deux hommes robustes auraient à peine pu faire cette rude besogne.

En peu de temps, le *bouledogue* fut connu dans son nouveau quartier et il y eut une réputation de brutalité qui le faisait redouter.

Qui aurait cru que sous son ignoble apparence, Eusèbe Corbon eut pu posséder un cœur, et que ce cœur fut capable de concevoir une passion?

Jamais il n'avait pu avoir une maîtresse, car les filles s'éloignaient de lui, le fuyaient, épouvantées, ayant toujours peur d'être égorgées par ses mains d'assassin.

Maintenant il était devenu secrètement amoureux de sa patronne, M^{me} Leclerc, et de Suzette, sa fille, une jolie jeune fille de dix-huit ans, faite comme une femme, brune et enviable autant que sa mère.

Derrière son étal, le Louchard les contemplait à travers leur caisse vitrée, où elles se tenaient toutes deux, l'après-midi surtout, lorsque Suzette venait faire de la dentelle au crochet auprès de sa mère.

Il convoitait leur possession, et avec cette singulière timidité dont la nature accable souvent ceux qu'elle a doués de toutes les forces brutales, il n'osait leur adresser ni un regard, ni un sourire.

Conscient de sa laideur repoussante que lui rappelaient également ses deux surnoms, Eusèbe Corbon savait quel effet auraient produit ses amoureuses déclarations sur cette femme et sur cette jeune fille.

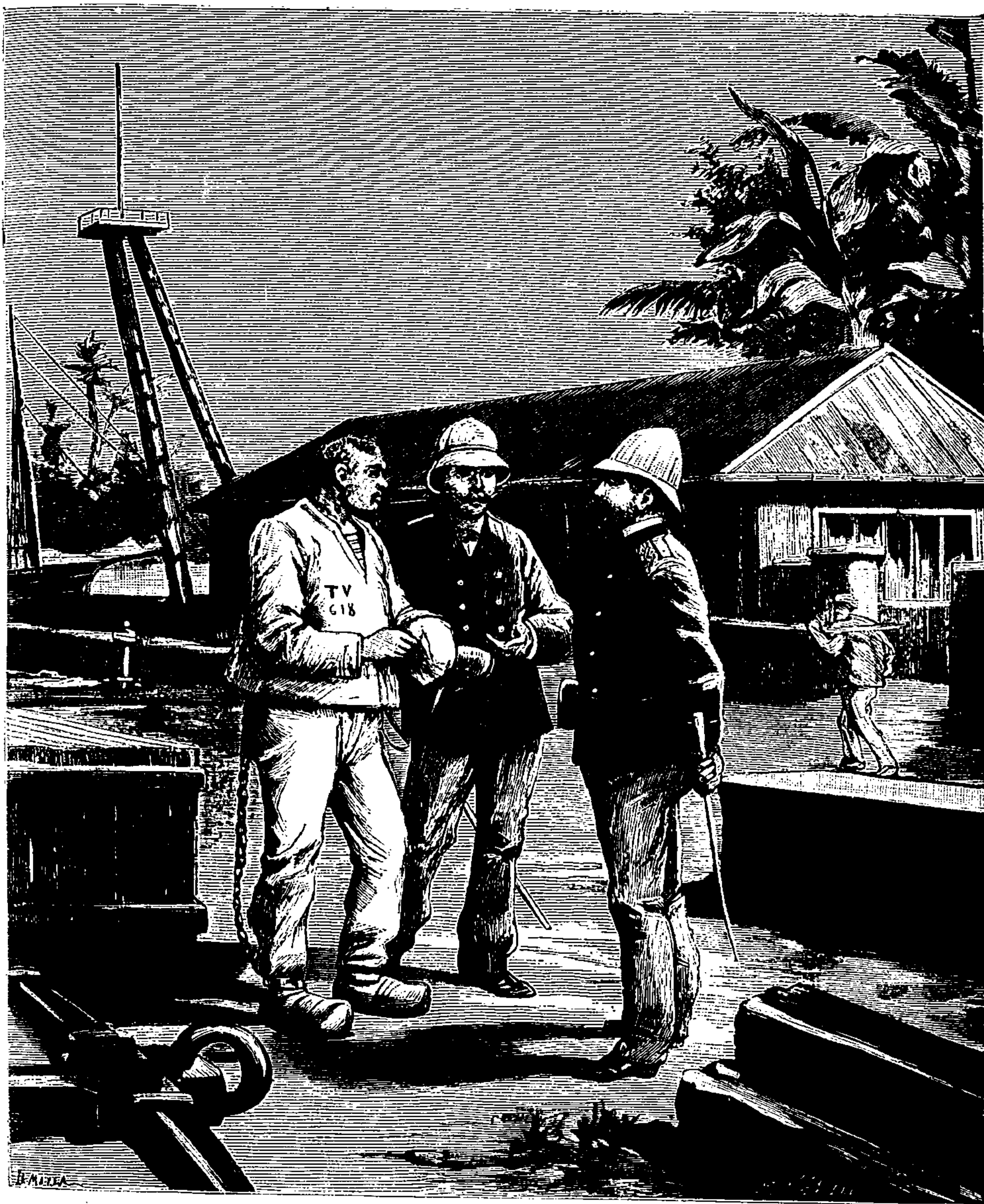
Mais en se tenant éloigné d'elles, en entretenant en lui la passion que la convoitise des sens y avait allumée, le *bouledogue* en sentait doubler l'intensité, s'en accroître la force, jusqu'au jour où ses appétits bestiaux feraient explosion.

C'est ce qui arriva.

M. Leclerc était malade et depuis deux jours il n'avait pu descendre à la boutique.

Le Louchard se trouvait souvent seul avec les deux femmes, lorsque les deux autres garçons bouchers étaient en courses pour porter les commandes à la clientèle.

Alors la brute sentait qu'il n'y pouvait plus tenir.



Il le conduisit au chef des surveillants. (P. 424.)

Ses prunelles louches s'embrasaient et une véritable lave coulait en ses veines.

A ses tempes qui battaient montait une chaleur qui l'affolait et, sous l'effort de la passion contenue, son cou énorme se gonflait et se contractait. Il suffoquait.

Tout à coup, une après-midi, le déchaînement éclata.

Corbon bondit sur M^{me} Leclerc et sur sa fille, sa main épaisse armée d'un effrayant coutelas fraîchement affûté.

Il se rua sur elles comme une brute en rut, comme un fauve en fureur, comme un possédé en délire, et poussant des cris rauques, des clameurs inarticulées, il frappa aveuglément.

Il enfonça, sans compter, la lame sanglante de son couteau dans les poitrines des deux malheureuses; il frappa, il frappa encore, malgré les cris de ses victimes; il les taillada, il les hacha, il les éventra, s'enivrant de cet horrible carnage, frappant toujours de plus belle, à mesure que le sang coulait, jaillissait sur lui à flots noirâtres et inondant les carreaux de marbre de la boutique,

Mais alors l'assassin entendit des cris; il vit accourir des gens, et en proie à une terreur égale à sa folie criminelle, il se ressaisit et il ne songea qu'à se soustraire aux vengeurs qui accouraient.

Il s'échappa par l'arrière-boutique, grimpa l'escalier avec l'agilité d'un tigre, escalada les cinq étages, tenant toujours à la main son couteau rougi, et il s'enferma dans la petite chambre qu'il occupait à l'étage le plus élevé.

On l'y poursuivit.

Alors, en son réduit, l'assassin poussa des rugissements.

Il cria et il menaça d'égorger sans pitié tous ceux qui tenteraient de le saisir.

Des sergents de ville et des soldats qu'on avait appelés pour prêter main-forte étaient accourus avec la foule qui emplissait toute la maison, pendant qu'en bas on relevait les malheureuses victimes, déjà froides et exsangues.

On crocheta la serrure et dix hommes courageux et déterminés firent irruption à la fois.

L'assassin surpris, fut saisi, ligotté, mis dans l'absolue impossibilité de faire usage de son arme et de ses forces, et on dut le protéger contre la fureur de la foule qui voulait le mettre à mort.

Quand le commissaire de police l'interrogea sur le mobile de son double crime accompli avec une telle sauvagerie, le bouledogue, qui jusque-là était demeuré muet, plongé dans un complet état de prostration, sentit vibrer en lui toute son ignoble passion inassouvie, et, le feu dans les regards, l'écume aux lèvres, il répondit d'une voix rauque :

— Je les ai tuées parce que je les aimais trop!... Oui, parce que je les aimais et parce que je ne pouvais pas les avoir!

C'est tout ce que l'on en put tirer.

Eh bien! malgré toute l'horreur qu'avait soulevé le crime odieux de

ce misérable, précédé par des antécédents de brutalités et de sauvagerie, un jury débonnaire trouva dans l'excuse de la passion un scandaleux argument pour le faire bénéficier des circonstances atténuantes.

La Cour, liée par ce verdict d'une clémence inattendue, ne put condamner qu'aux travaux forcés à perpétuité cet assassin que la guillotine réclamait, et il arriva au bagne de Cayenne quelque temps après que le malheureux d'Ormilly y avait été enfermé.

Le Bouledogue avait été précédé au bagne de Cayenne par sa terrible réputation.

Les forçats, très au courant des usages et des règlements de l'Administration pénitentiaire, renseignés en outre entre eux par les arrivants et par les libérés qui sont astreints à séjourner après l'expiration de leur peine sur le territoire de la Guyane, savaient déjà qu'il ferait partie du prochain convoi.

Aussi lorsqu'il arriva au milieu de cent quarante-deux autres condamnés, on le reconnut du premier coup et on l'entoura.

Les poltrons, les lâches, les trembleurs se groupèrent les premiers autour de lui, comme pour se placer sous sa protection en se faisant ses amis; et les fortes têtes, les risque-tout, les fort-à-bras aussi vinrent à lui et l'entourèrent, comme un des leurs, dont ils étaient fiers.

Mais le Louchard se débarrassa promptement des uns et des autres.

Son humeur de sauvage ne s'accommodait pas de cette puissance qu'on voulait lui attribuer.

Il conservait plus que jamais sa sournoiserie, son caractère farouche, et il préférait s'isoler, se concentrer en lui-même, vivre au milieu de ses pareils en se tenant à l'écart, car toute société lui faisait horreur.

Eusèbe Corbon n'était absorbé que par une seule préoccupation purement matérielle, que par une nécessité strictement physique, et qui était un dévorant appétit qui le harcelait sans cesse, une faim que rien ne paraissait pouvoir assouvir.

C'était une sorte de boulimique, d'affamé insatiable, qui n'avait jamais trouvé nulle part, depuis son arrestation, le moyen de satisfaire son appétit.

Tout son hideux instinct de brute se résumait, se concentrait dans ce formidable besoin de nourriture, dans cette faim bestiale que la maigre ration des condamnés était incapable de calmer.

A Mazas, à la Roquette, à Saint-Martin-de-Ré, à bord du transport, il avait souffert de la privation de nourriture, et il volait souvent les por-

tions de ses compagnons de chaîne qui, tremblants devant sa force et sa colère, n'osaient se plaindre.

Au bagne de Cayenne, il en fut de même dans la troisième division où il fut mis dès son arrivée et il devait, pour satisfaire sa boulimie, voler le pain des autres condamnés et s'emparer par force, autant que par ruse, de la gamelle des malheureux auxquels il était accouplé.

Là, dans cette division, le régime sévère était un obstacle qui tenait le bouledogue; aussi, dès qu'il fut au courant des règlements, il s'appliqua à mériter par sa conduite de passer dans la deuxième division où, moins surveillé, moins étroitement tenu, il pourrait satisfaire plus facilement cette faim dévorante qui le harcelait.

Dès les premiers jours, Eusèbe Corbon entendit parler de Gérard d'Ormilly et du vol de six millions qui constituait une sorte de légende que l'on racontait à tous les nouveaux arrivants; mais loin de produire sur cette brute l'effet d'admiration que les autres rencontraient, le bouledogue ne vit que la suprématie que l'on accordait à ce condamné.

Quand il le vit, dans la même division que lui, quand on le lui montra, il manifesta du premier coup une sauvage aversion.

— C'est ça ? fit-il.

— Oui, répondit un condamné du nom de Ternin, c'est d'Ormilly.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? riposta le bouledogue avec humeur. C'est un homme comme les autres, pas vrai ?... Et c'est parce qu'il a volé six millions que vous êtes à plat ventre... La belle affaire ! c'est qu'il les a trouvés sous sa patte. — T'en aurais pas fait autant si tu les avais vus comme lui ?... Eh ben ! quoi, alors ?

— Ça ne fait rien, c'est un comte, dit l'autre qui ne savait que répondre.

— Un comte !

— Oui, à ce qu'on dit : le comte d'Ormilly.

— Un aristo alors ?... fit Corbon avec mépris.

— Dame !

— N'en faut pas des aristos ici, t'entends... Qu'est-ce qu'il est de plus que nous ?

— Je ne dis pas...

— Tu crois qu'on va lui fiche double gamelle à l'aristo !... Ah ! je voudrais voir ça, par exemple ! grogna le bouledogue avec une véritable fureur.

Non, il n'aimait pas Gérard, lui.

Il ne se laissait pas entamer par la légende qui s'était faite autour de

ce forçat millionnaire que les autres adulaient dans l'espoir de partager sa fortune, aussi bien que dans l'admiration causée par son exploit.

« L'aristo », — car le Louchard ne l'appelait plus qu'ainsi, — il le détestait de tout son instinct de brute et de sauvage !

Et il le lui montrait bien chaque fois qu'il en avait l'occasion, en dépit même de ceux qui lui disaient :

— Mais laisse-le donc tranquille, voyons !... Qu'est-ce qu'il t'a fait, après tout ?

— Il ne me plaît pas, v'là ! répondait le bouledogue. Je ne veux pas qu'il y ait d'aristo ici, moi !...

Et les autres n'osaient pas défendre plus vivement le malheureux, car ils tremblaient devant ce monstre.

Chaque jour, cette suprématie que l'on avait attribuée à d'Ormilly exaspérait davantage l'horrible égorgeur de femmes.

Il ressentait près de lui les effets d'une envie atroce et sa bestiale stupidité, son aveuglement de brute se révoltait à la constatation de la supériorité intellectuelle de cet homme qui était véritablement un déclassé au milieu de cette tourbe abjecte de gredins.

Ceux qui approchaient Gérard de plus près, Rinaldi entre autres, croyaient nécessaire de le rassurer.

— Laissez donc, dit un jour l'Italien qui ne tutoyait jamais d'Ormilly lorsqu'ils étaient seuls, car il se sentait pour lui un véritable respect, ça lui passera. C'est une brute, il ne faut pas y faire attention... Et puis, un jour il fera quelque coup, je vois ça, et on nous en débarrassera.

Mais Gérard, loin d'éprouver le moindre ressentiment, se sentait animé d'une réelle pitié pour ce misérable.

Il lui arriva même une fois, lorsque le bouledogue venait de voler la ration de pain d'un de ses camarades qui protestait, de lui donner la sienne, car il mangeait si peu que la part d'une journée lui suffisait pour deux jours.

Mais Corbon se fâcha.

Il ne voulait rien de lui.

C'était en quelque sorte une aumône qu'on lui faisait, et il la refusait.

Il jeta au loin le pain que d'Ormilly venait de lui donner, et dardant sur lui ses regards farouches :

— De quoi ! fit-il avec colère, des mignes !...

— Comment, répondit Rinaldi qui était là, il te donne sa boule de son, et tu le chines ?

— Eh bien ! je te dis que ce sont des mignes, moi ! s'écria le Louchard. C'est parce que c'est un aristo !... J'en veux pas de son « brichton », là !

- Il a cru bien faire cet homme !
- J'en veux pas, je te dis !... Quand j'en voudrai, j'y prendrai !...
- Bon, bon !...
- Ça veut vous humilier en vous faisant l'aumône, pas vrai ? Comme dans son faubourg Saint-Germain, s'pas ?.... Y a pas d'aristo ici !... J'en connais pas !... On est tous des « fagots », v'là tout !

Un autre jour, pendant le repas, le bouledogue crut que Gérard le regardait tandis qu'il dévorait sa gamelle.

Il se leva tout à coup et vint droit à lui, la tête en avant, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que t'as à me regarder, dis donc, l'aristo ?... T'as jamais vu boulotter alors ! Je veux pas que tu me reluques, entends-tu ?

— Je ne vous regardais pas, répondit timidement l'infortuné.

— En v'là assez, hein ?

Gérard ne répondit pas.

Personne n'osa élever la voix pour le défendre.

— Et puis, qu'est-ce que t'es de plus que les autres ? reprit l'ignoble gredin en s'approchant à deux doigts de son visage. T'es jamais qu'un « grinche »... Oui, un grinche, un voleur si tu préfères !... Moi, je suis un assassin, c'est vrai ; mais je ne suis pas un voleur comme toi !... J'ai tué, moi, mais je n'ai pas volé !... Alors, pourquoi donc que tu fais de la pose ici ?... qu'est-ce que c'est que ces épates, hein ?... Tu n'vas pas nous prendre pour tes larbins, j'suppose, dis donc, l'aristo ?... C'est que, tu sais, si tu crois me mépriser, espèce de rétréci !... ça n'ira pas !... Et je me charge de te régler ta marche, t'entends ! et si ça ne te plaît pas, t'iras le dire au pape.

Quelques instants après, ce fut Lécuyer, ce forçat qui, à la troisième division, avait été accouplé à d'Ormilly et qui depuis, le connaissant mieux, l'avait en grande estime, qui vint trouver Eusèbe Corbon et qui lui dit :

— Écoute, t'es rien job d'être toujours après ce pauvre bougre ?

— De quoi tu te mêles, toi ? riposta le bouledogue. Il me déplaît, ce coco-là !

— T'as tort...

— J'te dis que je l'ai dans le nez, ton puant, et que je n'ai pas besoin de ses aumônes !... Comme s'il était plus que nous !

— Non, c'est pas ça, reprit Lécuyer à voix basse, mais il a le sac, lui... et alors il vaut mieux être à la bonne avec lui, parce qu'on ne sait pas...

— Je me fous de sa braise !... Je les ai quelque part ses millions !...

Je suis ici à vie, moi, t'entends !.. Alors, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de sa galette ?

Paul Lécuyer haussa les épaules.

— Fais donc comme tu voudras.

— Pour sûr !...

Cette défense que de toutes parts on prenait de « l'aristo » exaspérait davantage l'affreux bouledogue.

Il enrageait de voir les autres assez « gnolles », assez idiots pour se laisser ainsi monter le coup par ce poseur qui, même « au grand pré », voulait jouer au grand seigneur.

Ce respect, cette estime, cette considération que l'on avait pour d'Ormilly le mettaient de plus en plus en fureur.

Corbon ne manquait aucune occasion d'être désagréable au malheureux Gérard et de lui témoigner sa haine.

Car c'était bien maintenant une haine véritable, profonde, farouche qu'il lui avait vouée.

Il était furieux de tout, même de voir que d'Ormilly, qui mangeait à peine, avait trop de sa ration quotidienne, laissait sa gamelle inachevée et donnait la plus grande partie de son pain à ceux qui le lui demandait ; tandis que lui, harcelé par une faim que rien n'apaisait, toujours affamé, il souffrait et « claquait du bec » devant son écuelle vide et les mies éparses de sa « boule de son ».

Cette différence lui apparaissait comme une inégalité révoltante, comme une injustice affreuse commise par la nature à son préjudice.

Il faisait le « bec fin » l'aristo !...

Il n'était pas habitué à boulotter l'ordinaire du « grand séminaire » ; ça le changeait et il ne pouvait se faire à cette cuisine !...

— Si on ne devrait pas lui faire passer pour de bon le goût du pain, à ce pommadé-là, puisqu'il crache dessus ! — murmurait le Louchard avec des éclairs farouches passant dans ses yeux difformes.

Eusèbe Corbon continuait à voler les rations de ses camarades, qui, ayant peur de lui, n'osaient protester.

— Je ne peux pourtant pas me laisser crever de faim, disait-il, je n'ai pas demandé à prendre pension ici, moi, après tout !... Qu'on me donne mon content et je ne rouspetterai plus !

Si ça ne te plaît pas, t'as qu'à demander ton changement, ajoutait-il en s'adressant à ceux qui n'étaient pas satisfaits de ses manières.

C'était, en effet, un véritable supplice pour Eusèbe Corbon que la faim continuelle dont il souffrait.

N'y tenant plus, affamé, — poussé en outre par cette haine qui l'animait contre d'Ormilly depuis que le malheureux, pris de pitié, lui avait donné la moitié de son pain, — il lui vola un jour sa ration tout entière, aussitôt après la distribution des vivres.

L'ignoble gredin ne voulait pas de ce qu'on lui donnait; il fallait qu'il le prît, qu'il s'en emparât par ruse, confiant en sa force pour faire respecter son butin.

Mais ce jour-là, un gardien, témoin du vol, surgit et arracha au bouledogue le pain qu'il venait de voler à Gérard.

Il le conduisit au chef des surveillants, malgré ses protestations, et on le jeta en cellule.

Eusèbe Corbon ne se laissa pas conduire sans opposer une énergique résistance, sans essayer même d'étrangler un des gardiens qui s'emparèrent de lui, et le directeur du bagne porta la punition infligée à soixante jours de cachot.

Alors, les fers aux pieds, réduit à la maigre pitance des hommes punis qui n'ont que deux soupes par semaine, ce fut un terrible martyre pour le boulimique.

La faim le torturait.

Il enrageait de plus belle, et il était dans un perpétuel état d'exaspération et de rage.

C'est à Gérard qu'il en voulait.

C'est lui qu'il accusait de ce qui lui arrivait.

— Les chaoux le protègent, cet aristo!... Si j'avais pris le brichton d'un autre, ils n'auraient pas pipé un mot; mais celui de *mossieu*, c'est une autre affaire!

Et, le visage convulsionné par une horrible colère, le bouledogue ajoutait :

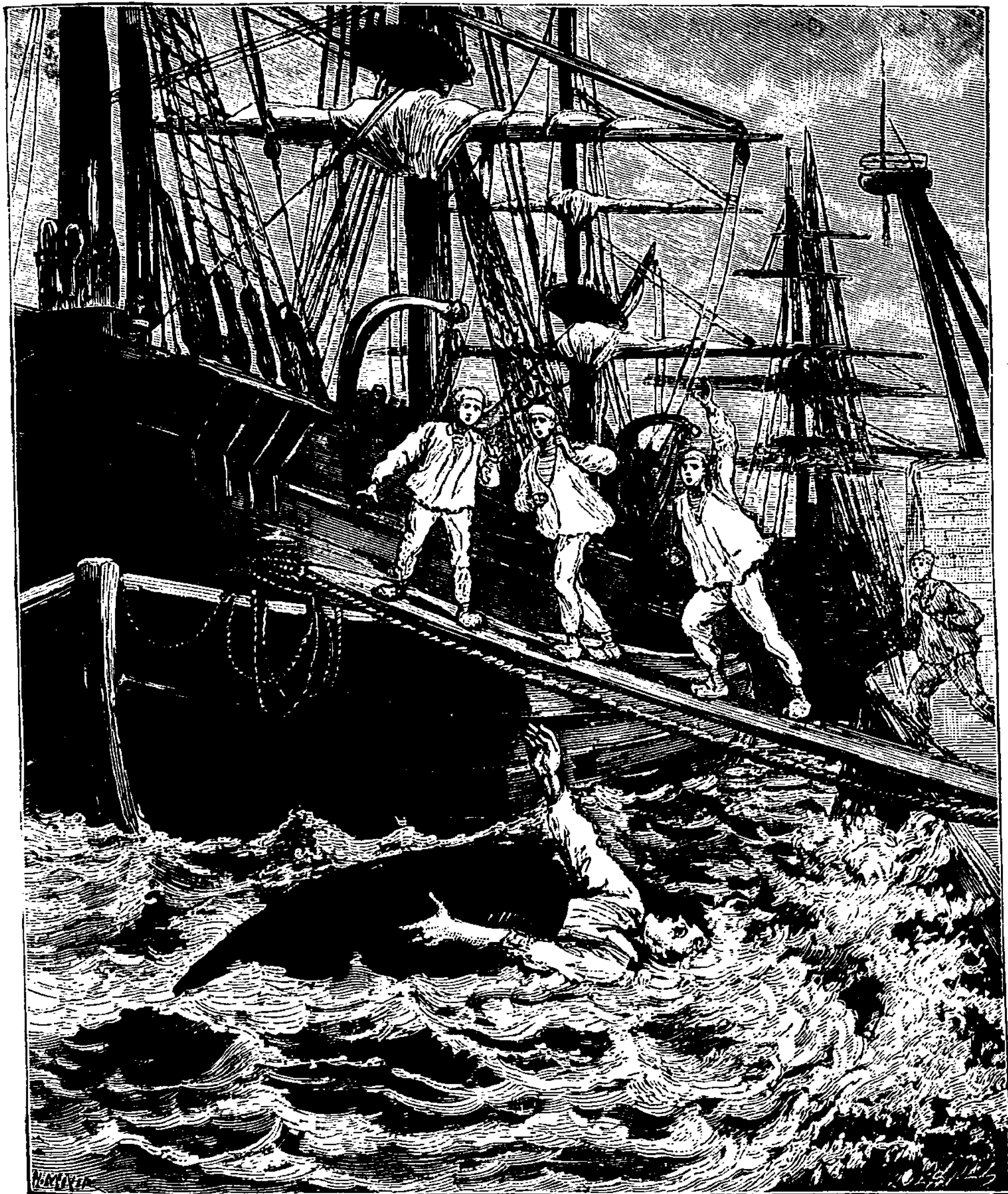
— Attends que j'ai tiré mes soixante jours, espèce de crevé, et je t'en ferai boulotter un de pain qui ne sera pas piqué des asticots!... Je me charge de te régler ton affaire, à toi!

Il brandissait son poing énorme et ses yeux louches fulguraient de haine.

Rinaldi, commandé un jour de corvée avec d'autres, pour le nettoyage du quartier des hommes punis, passa en cachette un morceau de pain à Eusèbe Corbon, et comme le bouledogue savait qu'il était l'ami de d'Ormilly, il en profita pour lui dire ce qu'il pensait, accusant l'infortuné d'être cause de la punition qu'on lui avait infligée.

— Mais non, mon vieux, lui répondit l'Italien, tu te montes le coup!

— Va conter ça à d'autres, riposta le bouledogue. Je te connais!...



Un immense requin qui avait dépassé les autres avec une incroyable vitesse, saisit le premier le forçat. (P. 431.)

Tu le gobes, ton sale aristo, parce qu'il t'a promis peut-être une part des fafflots qu'il a casés; mais moi je me fous de ses millions comme de lui, tu entends, et quand je sortirai d'ici, il y aura un compte à régler entre nous!

Il me les payera les soixante jours de jeûne que je tire à cause de sa sale peau!... Je te jure, sur les deux gonzesses que j'ai surinées que je lui ferai son affaire!... Tu verras ça!

Rinaldi ne se méprit pas sur les intentions d'Eusèbe Corbon.

Il comprit que ce que le misérable disait était vrai, et il le savait capable de le faire.

Il le connaissait du reste.

Un crime nouveau ne le ferait pas reculer, poussé par cette haine injuste et atroce.

L'Italien jugea prudent de prévenir d'Ormilly.

Il le prit à part, un soir, après la rentrée du travail et il lui raconta ce qu'il savait.

Gérard ne paraissait guère ému.

— Vous savez, dit l'Italien, je vous préviens, il faudra vous tenir sur vos gardes et vous méfier de lui quand il sortira, car il est bien capable de vous donner un mauvais coup.

— Non, répondit le père d'Arlette, il ne le fera pas. Je ne lui ai jamais fait de mal, pourquoi m'en voudrait-il ?

— Il vous déteste.

— Il est exaspéré parce qu'il souffre et je trouve qu'on a été bien sévère pour lui.

— C'est à cause de sa révolte, de sa rébellion, dit Rinaldi. Enfin, vous voilà averti; méfiez-vous.

Gérard haussa les épaules.

— J'aurai l'œil sur le bouledogue, se dit l'Italien en le voyant.

CHAPITRE IV

SERVICE D'AMI

L'amitié de Gaétano Rinaldi pour Gérard d'Ormilly n'était pas absolument désintéressée.

Sans doute le bandit italien avait conçu quelque estime, une sorte de respect inspiré par le caractère de Gérard.

Il sentait que cet homme, par sa condition sociale, par son intelligence, par son éducation, était bien au-dessus de lui.

Il ne se méprenait pas aussi dans le jugement qu'il portait sur lui, et, habitué à vivre au milieu des gredins de son espèce, il avait bien compris que d'Ormilly, malgré le crime qu'il expiait, n'était pas un malfaiteur.

Sans savoir à quel entraînement mystérieux le malheureux avait obéi, car Gérard n'avait jamais parlé de sa famille, Rinaldi devinait qu'il était doué d'une honnêteté réelle, de sentiments qui lui en imposaient.

Mais, en dehors de cela, l'Italien était fasciné par la perspective de la fortune colossale dont il croyait son ami possesseur, et il espérait bien un jour, lorsqu'on pourrait s'évader, ou au moins lorsque l'heure de la libération serait sonnée, avoir sa part de ces millions; et c'était un peu ce sentiment de cupidité, il faut bien le dire, qui éveillait en lui une partie de cette chaude amitié, de ce dévouement même qu'il professait pour son compagnon de captivité.

Plusieurs fois déjà, Rinaldi avait essayé de parler à d'Ormilly de la possibilité d'une évasion.

Il cherchait à lui en suggérer l'idée.

Il était ennuyé de voir que Gérard ne s'en préoccupait pas, car tout condamné pense toujours à s'évader.

— Non, je vous assure que je ne songe pas à fuir, lui déclara ce jour-là Gérard pour la vingtième fois au moins.

— Allons donc!

— Je vous le jure!

— Mais c'est insensé!... Vous croyez qu'on vous réduira?...

— Je n'attends rien de la clémence.

— Vous avez bien raison, car je suis sûr qu'on vous laissera tirer vos vingt ans jusqu'à la dernière minute.

Et il expliqua ainsi sa pensée :

— On se doute bien, pardi, que vous avez caché le magot quelque part, et l'on n'a pas de presse à vous ouvrir la porte pour vous inviter à aller en jouir.

— Aussi, je ne demande rien, dit d'Ormilly. Je subirai ma peine jusqu'au bout.

— Balançoire, mon cher!

Tandis que si vous vouliez, insinua l'Italien. Ce n'est pas impossible de brûler la politesse aux chaoux!... Il s'en évade d'ici plus de cinquante par an, et ils ne sont pas tous repris.

— Je vous assure que je ne veux pas essayer de partir, répéta d'Ormilly.

— On peut se procurer une barque, poursuivit Rinaldi sans l'écouter. Moi, je m'en charge, si vous voulez... et nous partirions ensemble.

— Non.

— Je connais un moyen de filer auquel personne n'a jamais songé... et qui est infailible.

— Non!... non...

Mais Gaétano Rinaldi n'était pas convaincu par les déclarations pourtant sincères du malheureux.

Il se disait :

— Il cache son jeu, je le comprends bien, car il n'est pas possible qu'avec une fortune comme celle qu'il a, il ne songe pas à se cavalier pour aller en jouir... Seulement, il ne veut personne avec lui!... Il veut faire le coup tout seul... Il endort le monde en ayant l'air de se soumettre, puis un jour, bonsoir, on ne verra plus monsieur; il aura levé le pied. Ni vu ni connu, je t'embrouille.

L'Italien se trompait.

D'Ormilly ne songeait nullement à une évasion.

Résigné, il avait accepté la peine qu'il avait méritée, il avait accepté la honte et l'infamante captivité sous la casaque de forçat qui était à ses yeux le prix du bonheur de Marthe et d'Arlette.

Il les voyait toutes deux, dans les suaves visions de ses nuits, et il était témoin par la pensée du bonheur qu'il croyait leur avoir assuré.

Jamais il n'avait eu de leurs nouvelles et il ne s'en plaignait pas, car il n'aurait pas voulu leur infliger la douloureuse ignominie d'écrire son nom, accolé à l'épithète de condamné au bagne de Cayenne.

Il ne voulait pas non plus revenir à elles, aller troubler par sa présence la félicité dont sa femme et sa fille adorées devaient jouir loin de lui.

Non, il ne songeait pas à s'évader.

Il comptait, l'infortuné, mourir au bagne, y finir ignoré son existence misérable qu'il leur avait sacrifiée avec son honneur.

Cette mort, même, il l'avait appelée plusieurs fois de tous ses vœux, comme une délivrance, non pour lui, mais pour « elles », qui ainsi n'auraient plus un époux et un père forçat.

Le jour où le bouledogue sortit du cachot et revint dans son atelier, Rinaldi répéta ses recommandations à Gérard.

— Le Louchard est sorti, méfiez-vous de lui.

Les condamnés du pénitencier de l'île Royale, celui auquel appartenaient les personnages qui jouent un rôle dans notre récit, étaient employés, en grande partie, à des travaux d'embarquement de bois provenant des établissements du Kourou et de la crique Madelon.

Le pénitencier de l'île Royale, — la plus importante des îles du Salut, — est l'établissement central.

Distribués en « catégories », selon la durée des peines, la nature des condamnations et leur conduite, les condamnés sont encore divisés par pelotons, selon les travaux auxquels ils sont astreints.

Il y a au dehors, dans l'île même, d'importants travaux de culture, des terrassements, des défrichements de terre, des assolements auxquels près de cent cinquante forçats sont occupés.

Dans l'intérieur de l'établissement central sont établis de vastes ateliers de tailleurs, de cordonniers, des fabriques de cordages, de hamacs et d'objets divers de campements.

L'un de ces ateliers, celui dans lequel était l'infortuné d'Ormilly, venait de se mettre à chômer par manque de chanvre.

On envoya les hommes au Kourou, sous la conduite de quinze surveillants et de cinq hommes de l'infanterie de marine, pour travailler à l'embarquement des poutres et des madriers qui proviennent des bois exploités par les établissements de la terre ferme, que l'on convoie jusque-là par eau.

Il y avait en rade deux navires d'un modèle spécial, portant chacun à l'avant, sous les chaînes d'ancre de la proue, deux larges ouvertures fermées par un solide volet, et par lesquelles on introduit les bois flottants que les condamnés amènent avec des chaînes et des cordages et hissent ensuite à bord.

Le long de ces bâtiments, des chalands sont disposés pour les travaux, et des passerelles pour y accéder sont établies au moyen de larges planches qui les relient au rivage ou au quai.

Ces parages sont infestés de requins et d'espadons, qui pullulent surtout aux embouchures des fleuves, et principalement à celles du Kourou et du Maroni, où ils livrent parfois bataille aux caïmans qui descendent des rives et où ils sont attirés par les détritiques de toute sorte provenant des établissements pénitentiaires.

On les voit s'ébattre presque à fleur d'eau et en grand nombre, à peu de distance des navires qui mouillent en rade et évoluer rapidement toujours en quête de quelque chose à dévorer.

En sortant du cachot, le bouledogue fut incorporé dans ce peloton.

Rinaldi ne le perdait pas de vue.

Il avait vu, dans les mauvais regards de ses yeux louches lorsqu'ils rencontraient d'Ormilly, briller la haine farouche dont il le savait animé, et en même temps il remarqua que le Louchard serrait sous sa casaque quelque chose qu'il y avait assujetti.

L'Italien se méfiait.

Il essaya de faire causer Corbon, mais l'assassin se contenta dans un mutisme farouche et ne lui répondit que pour lui dire :

— Mêle-toi de ce qui te regarde et fiche-moi la paix!... Je t'ai dit que je saignerais ton aristo comme un cochon, et il n'y a pas de bon Dieu qui m'empêchera de lui régler son affaire!... Tu verras ça!

Rinaldi ne répondit rien, mais il surveilla de près le bouledogue.

Il le vit, après le repas du matin, boire, avec Jolidon, du tafia qu'il avait acheté à des matelots de *La Ville-de-Saint-Nazaire*, l'un des deux voiliers qui attendaient leur cargaison.

Ce trafic est assez commun et les forçats, qui ont toutes les subtilités pour se procurer de l'argent, qui en trouvent toujours, malgré la plus active surveillance, ne ratent jamais une occasion d'acheter de l'eau-de-vie.

C'est Rinaldi qui avait fait le marché le premier par l'intermédiaire d'un de ses compatriotes, un Italien qui faisait partie de l'équipage du *Stella-Maris*, le second bâtiment.

D'autres avaient imité son exemple, ils s'étaient adressés aux matelots de *La Ville-de-Saint-Nazaire* qui leur avait vendu en cachette quelques fioles de rhum ou d'eau-de-vie.

Rinaldi observait le bouledogue et il comprenait bien que le misérable n'avait pas oublié ses menaces.

Il buvait pour se donner le courage de faire ce qu'il avait promis, d'égorger d'Ormilley dès que l'occasion serait favorable.

En buvant, il se surexcitait. Il était même arrivé à être quelque peu gris, et lorsqu'après la sieste, le peloton se remit en marche pour le travail, Eusèbe Corbon titubait légèrement.

Rinaldi le suivait pas à pas.

Lorsqu'on arriva aux chalands, il le vit jeter un regard féroce sur Gérard, et il l'entendit grogner entre ses dents :

— Va, tu n'y couperas pas tout à l'heure.

Il observa qu'il passait de nouveau la main sous sa casaque de marin comme pour s'assurer que l'objet qu'il y avait placé y était toujours.

Autour des chalands et des navires, on voyait les requins évoluer au large, guettant toujours les objets qu'on pourrait leur jeter.

D'Ormilley était en tête du peloton, et il s'engagea un des premiers sur la large planche qui réunissait deux chalands à la terre.

Le bouledogue était à peu près au milieu de la colonne et l'Italien immédiatement après lui.

Lorsque Corbon s'engagea à son tour sur l'étroite passerelle où deux

hommes pouvaient à peine aller de front, il hâta le pas pour rejoindre d'Ormilly, après s'être assuré que les gardiens étaient loin et que les soldats d'infanterie de marine ne pouvaient le voir.

Rinaldi accéléra le pas pour se rapprocher de lui. Tout à coup, lorsqu'il fut arrivé au milieu de la passerelle, le misérable placé, immédiatement à côté de Gérard, leva le bras.

Un objet brillait dans sa main.

C'était un couteau, un de ces couteaux que le bandit savait si bien manier.

L'arme allait retomber dans le cœur de sa victime.

Rinaldi bondit, et brusquement, d'une poussée que personne ne put remarquer, il fit tomber le bouledogue à la mer.

Le cri retentit :

« Un homme à l'eau ! »

Le peloton s'arrêta et l'on se demandait quel était celui qui était tombé.

Mais déjà, les squales, attirés par le bruit de la chute, étaient arrivés promptement, et un immense requin qui avait dépassé les autres avec une incroyable vitesse, saisit le premier le forçat.

On entendit un cri, poussé d'une voix rauque, au moment où Eusèbe Corbon reparut, emporté par le squalo vorace à qui les autres voulaient disputer sa proie.

— C'est le bouledogue !

— C'est le Louchard ! dirent les condamnés.

— Eh bien ! mon vieux, prononça un vieux « fagot » en guise d'oraison funèbre, t'auras pas besoin d'un complet en sapin, ni d'un trou au Père-Lachaise.

— Il est gras, le cochon, dit un autre forçat, mais le requin n'est pas forcé de savoir que c'est aujourd'hui vendredi.

On voyait l'eau agitée par les requins qui se battaient pour s'arracher des lambeaux de chair.

Un moment on aperçut une jambe broyée par les terribles mâchoires des squales qui apparut, projetée dans leur lutte, pour être happée aussitôt, presque au vol, par un autre.

Le bouillonnement de l'eau se teintait de sang.

Le bouledogue était tellement détesté par tous ses compagnons, qu'il n'y eut pas une seule voix pour déplorer son sort.

Si pourtant, il y eut une plainte. Elle vint de d'Ormilly, qui en apprenant ce qui venait de se passer, dit sincèrement :

— Le malheureux !... quelle mort horrible !

Un gardien, accouru aussitôt à l'endroit de la passerelle d'où Eusèbe Corbon était tombé, avait vu briller quelque chose.

Le couteau du bandit, un coutelas finement affûté, à la lame aiguë et solide, s'était échappé de la ceinture du forçat au moment de sa chute, et, en tombant, il s'était fixé par la pointe sur la planche.

Le surveillant le ramassa.

Il examina cette arme terrible.

Connaissant l'assassin, sachant de quoi il était capable, il comprit quelles étaient ses intentions criminelles.

Le bouledogue avait médité quelque forfait nouveau que cette mort tragique l'avait empêché d'accomplir.

On fit une courte enquête et l'on sut que Corbon avait bu du tafia et qu'il était à peu près ivre.

C'est à l'ivresse qu'on attribua sa chute et personne ne sut ce qui s'était passé.

Pendant toute la journée, tous ceux qui avaient été témoins de ce drame horrible, en causèrent, et le soir en rentrant, quand les forçats passèrent de nouveau sur l'étroite passerelle jetée entre les chalands, plus d'un frissonna en voyant les requins qui s'approchaient plus près que de coutume, guettant sans doute une proie nouvelle.

Le soir, dans les dortoirs, on en parlait encore.

Rinaldi s'était approché de Gérard qui croyait, comme tous les autres, que la chute du bouledogue était purement accidentelle.

L'Italien voulut lui apprendre la vérité.

— Il faut que je vous dise... fit-il gravement. Si le bouledogue est tombé à l'eau, c'est moi qui l'y ai jeté.

D'Ormilley ne voulait pas le croire.

Il fallut que Rinaldi expliquât longuement ce qu'il avait fait.

— Oui, c'est moi qui l'ai poussé, car je savais ce qu'il allait faire. Vous avez vu ce surin que l'on a ramassé ? Eh bien ! c'est pour vous assassiner qu'il l'avait préparé... J'en suis sûr, je l'ai vu lever le bras et je l'avais entendu !

Gérard frémit malgré lui.

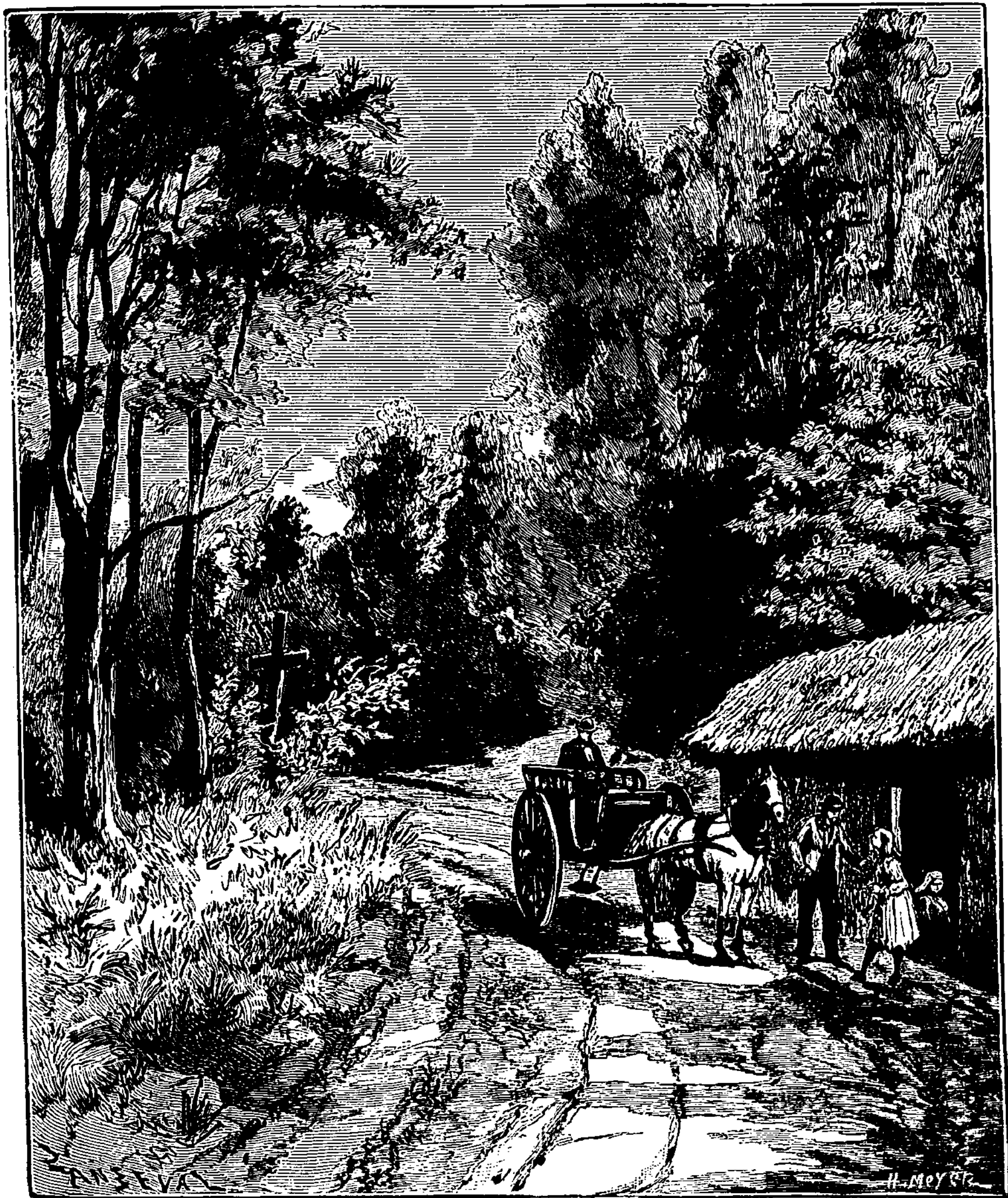
— Je vous avais bien dit de vous méfier, reprit l'Italien, et comme j'ai vu que vous n'y preniez pas garde, j'ai agi, car j'ai voulu vous sauver. Une seconde plus tard vous seriez tombé frappé par lui, je vous le jure.

— Alors, fit d'Ormilley ému, vous m'avez sauvé la vie !

— Dame ! je le crois.

— Merci ! dit Gérard, merci !

Et il lui tendit la main que l'autre serra avec joie, car c'était la pre-



Il s'enquit auprès de l'enfant... (P. 437.)

mière fois que d'Ormilly donnait à un de ses compagnons une pareille marque d'amitié.

— Oui, je vous dois la vie, fit-il, et si l'occasion se présente jamais, je vous en témoignerai ma reconnaissance.

Alors Rinaldi s'approcha de plus près, et à voix basse :

— Écoutez, dit-il, je ne vous demande qu'une chose... qu'une seule, monsieur d'Ormilly...

— Laquelle ?

— Jurez-moi que vous la ferez

— Si c'est en mon pouvoir, je vous le jure !

— Eh bien !...

— Dites !

— Lorsque vous vous évaderez, je vous demande de ne pas partir sans moi.

— M'évader ! fit Gérard. Je vous ai déjà dit que je n'y songe pas ; vous le savez bien.

— Oui... mais permettez-moi, sans vous offenser, de ne pas vous croire.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais que vous ne resterez pas longtemps ici.

— Vous vous trompez, mon ami.

— Non, je m'y connais... Depuis que vous êtes avec nous, je vous suis et je vous observe, et vous n'avez pas la tête de quelqu'un qui veut moisir dans ces parages.

— Vous croyez ! fit ironiquement d'Ormilly.

— J'en suis sûr. — Vous ne dites rien, mais vous réfléchissez... vous calculez votre coup, pour être sûr de ne pas le rater...

— Non, Rinaldi, non, je ne veux pas m'évader, dit Gérard avec amertume. Que ferais-je hors d'ici maintenant que tout est perdu pour moi?... Je suis condamné et, libre même, vous pouvez me croire, je ne songerais pas à partir.

— Des bêtises !

— C'est la vérité.

— Je ne peux pas vous croire, fit l'Italien. Pourquoi ne partiriez-vous pas si vous le pouviez ?

Gérard ne répondit pas.

Il laissa planer sur son nouvel ami son regard profond et mélancolique.

Il ne pouvait pas lui dire la vérité.

L'affreux secret de sa vie ne devait être révélé à personne.

— Enfin, reprit Rinaldi après un assez long silence, pour le moment vous n'avez peut-être pas encore bien pris votre détermination ; mais comme je sais qu'un jour vous la prendrez, j'ai votre promesse et j'y compte.

— Soit !

— Vous me l'avez promis, n'est-ce pas ?... Vous me le promettez encore, insista le forçat. Si vous vous évadez... Si un jour vous vous y décidez, j'en serai !

— Je vous le promets.

— Vous ne partirez pas sans moi ?

— Non, soyez-en sûr, répéta d'Ormilly, mais je vous répète que je ne songe pas à partir.

— Bah ! nous verrons. — Enfin, c'est promis ?

— Oui.

— Vous me le jurez ?

— Je vous le jure !

— J'ai confiance en vous, monsieur d'Ormilly, car je comprends que vous n'êtes pas comme les autres et que vous êtes un homme d'honneur.

Puis il ajouta :

— Je ne veux pas vous quitter... C'est tout ce que je vous demande en échange du service que je vous ai rendu.

CHAPITRE V

UNE LUEUR D'ESPOIR

Une carriole roulait sur la grande route allant dans la direction de Lyon.

Dans cette carriole il y avait deux hommes.

L'un, celui qui était à droite et qui conduisait le cheval, avait tout l'air d'un maquignon, et celui qui aurait porté sur lui ce jugement ne se serait pas trompé de beaucoup.

Joanny Tabard, — tel est le nom de ce personnage, — était, en effet, commissionnaire et transiteur en bestiaux.

Il habitait, à Lyon, le populeux faubourg de la Guillotière où il avait ce qu'il appelait « ses bureaux », c'est-à-dire sa maison, haute de deux étages, et percée de trois fenêtres à chacun d'eux. Au rez-de-chaussée il avait gardé deux pièces prenant jour sur la rue pour y installer les deux commis qui tenaient ses écritures et sa correspondance.

Derrière la maison, dont il était propriétaire, le Lyonnais avait, à la suite d'un petit jardin assez mal entretenu, un terrain clos par des palissades qui formait un parc où il mettait, pendant un ou deux jours, au plus les bestiaux que ses clients lui envoyaient pour le marché de la place, ou pour être réexpédiés.

Il avait des correspondants à Paris, aussi bien qu'en Camargue et en

Provence, dans les Landes, en Corse, en Sicile, en Italie, en Algérie et en Espagne.

Le second personnage qui se trouvait à sa gauche, sur la carriole, était précisément l'un de ceux-ci.

C'était Rémi Garrigou, l'un des gros éleveurs de moutons de La Crau.

Son costume, comme son physique, aurait suffi de reste pour le révéler.

C'était un homme d'une épaisse carrure, large des épaules, au visage épanoui en chaudes couleurs, aux mains poilues et hâlées par le soleil.

Il ne portait qu'une touffe de barbe au menton, la lèvre supérieure et les joues étant soigneusement rasées.

Un chapeau de feutre à larges bords plats le coiffait; son veston, aux poches bourrées, était doublé en peau de chèvre, et son pantalon de velours à côtes s'enfonçait dans les tiges poudreuses de ses bottes.

Sur son ventre proéminent, une chaîne d'argent massif barrait son gilet de laine d'où sortait, autour d'un cou trop court et trop épais, le col d'une chemise enroulé d'un foulard rouge et jaune.

Il tenait à la main un gourdin solide, retenu à son poignet par une lanière en cuir.

Autour de la carriole gambadait, en aboyant, un gros chien de berger au poil fauve, qui allait et venait, précédant le cheval comme pour éclairer la route, puis revenant bientôt regarder son maître et repartant de nouveau.

Les deux hommes causaient, tandis que le cheval, encouragé par de continuels claquements de langue, filait à un trot rapide et régulier, entraînant la carriole sur ses roues élevées à une vitesse de vingt kilomètres à l'heure.

Tabard et Garrigou avaient l'air joyeux, et certes, rien qu'à les voir, il était aisé de comprendre, qu'à la suite d'une affaire également bonne pour chacun d'eux, ils avaient « fait la fête. »

Garrigou était revenu de Paris la veille, ayant vendu deux mille têtes de bétail que son ami Tabard lui avait expédiés deux jours auparavant.

La commission réglée et les comptes arrêtés, ils étaient allés s'amuser le soir, et Joanny Tabard avait emmené Rémi Garrigou chez son frère qui était bourrelier à Belleville-sur-Saône.

On avait dîné copieusement et puis on avait passé la nuit avec quelques joyeux lurons.

Le matin, la tête encore lourde, on était reparti de bonne heure, à la pointe du jour, afin d'être de retour à Lyon où l'éleveur de moutons avait quelques affaires à traiter avant de reprendre le train pour Arles.

Tout à coup *Loustalot*, son chien, qui était en avance de plus de cinq cents mètres sur la carriole, s'arrêta tout à coup, comme en arrêt, puis il s'avança lentement, la tête basse, vers une cabane qui était au bord de la route.

Il flaira un instant, recula de deux pas, et poussa un aboiement prolongé, un hurlement plaintif, sinistre, comme les chiens qui « hurlent à la mort. »

— *Loustalot* ! appela l'éleveur de moutons après avoir sifflé.

Mais le chien ne bougeait pas.

— Capon de bon sort ! s'écria le Provençal... Vé, y a quelque chose par là, mon bon.

En effet, sur le seuil de la cabane, on distinguait maintenant une forme qui s'agitait.

— Pardine ! Il y a une enfant, dit Tabard.

On entendit un cri, un cri d'effroi.

Le Lyonnais toucha de la mèche de son fouet son cheval qui allongea le trot et qui, en quelques secondes, eut franchi la distance qui séparait la carriole de la cabane.

C'était Arlette qui était là avec sa mère.

C'étaient elles que le chien de Garrigou avait vues, et s'il avait aboyé de cette façon sinistre, c'est qu'il se passait quelque chose d'anormal.

L'enfant dormait, enveloppée dans ses haillons, la tête reposée sur le bras de sa mère dont elle enlaçait la taille.

L'aboiement du chien l'avait éveillée en sursaut, et, dans sa surprise, saisie d'effroi, elle avait jeté un cri.

Puis elle avait appelé :

— Mère !... Mère !...

Marthe n'avait pas fait un mouvement.

Elle demeurait inerte.

Arlette vit son visage d'une pâleur de cire, et saisie de peur :

— Mère !... répéta-t-elle.

Elle la secoua.

Tabard et Garrigou étaient arrivés.

— Troun de l'air ! Qu'est-ce qui se passe donc ? fit l'éleveur de moutons.

Tabard avait sauté à bas de sa carriole, plus lesté que son lourd compagnon.

Il s'enquit auprès de l'enfant tout en examinant la femme.

— Elle n'est pas morte! fit-il.

Arlette sanglotait.

— Non, elle n'est pas morte... C'est ta mère?

— Oui, monsieur.

— Mais elle est malade, ma petite.

— Pechère! fit Garrigou qui était enfin descendu de la voiture.

— Vous n'êtes pas d'ici?

— Non, répondit l'enfant.

— Où allez-vous comme ça?

— Nous allons à Paris, monsieur.

— Vous y avez des parents?

Arlette n'osa pas avouer la vérité.

— Non... personne.

— Mais vous ne pourrez jamais faire la route à pied, mon enfant, avec ta mère malade.

— Oui... C'est ce qu'on m'a déjà dit!...

— Qué! fit le Provençal, il ne faut pas laisser cette pauvre femme comme ça.

— Ce n'est rien, elle n'est qu'évanouie, répondit le commissionnaire en bestiaux. Elle va revenir à elle.

— Mon Dieu! gémissait Arlette, pourvu que ma mère ne meure pas... Je serais toute seule sur la terre.

— Non, mon enfant, elle ne mourra pas.

— As pas peur, ma caille, ajouta Garrigou, on va la soigner, va.

Et il ajouta en se parlant à lui-même et en caressant entre ses grosses mains la menotte pâle de la fillette :

— Elle est belle comme le jour, cette pauvre petite!...

Pendant que Tabard était allé chercher une fiole de rhum qu'il avait dans le caisson de sa voiture, et qu'il en faisait avaler quelques larmes à M^{me} d'Ormilley, Garrigou questionna encore l'enfant.

Arlette lui dit en quelques mots ce qu'elle pouvait révéler de sa triste histoire, ne parlant pas de son père, car elle avait compris qu'il valait mieux n'en rien dire.

Le Provençal la plaignait et cherchait à lui donner un peu d'espoir.

— Té, tu vois, voilà ta pauvre maman qui ouvre les yeux!... Embrasse-la, petite, embrasse-la, ça finira de la guérir... Parle-lui!

Et la fillette, prosternée auprès de sa mère, l'embrassait et l'appelait tendrement.

Marthe se ranimait.

Elle revenait à elle et bientôt elle eut repris complètement ses sens.

Elle jeta autour d'elle des regards effarés, inquiète de voir du monde.

Tabard et Garrigou comprirent que la malheureuse n'avait pas sa raison.

C'était le froid de la nuit sans doute qui avait saisi la pauvre femme exténuée par les privations.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? demandait Rémi Garrigou.

— Nous allons continuer notre route comme nous pourrons, répondit l'enfant.

— Mais vous mourrez toutes deux en chemin, ma pauvre petite, dit le Provençal.

— Et à Paris, ajouta le Lyonnais, vous serez arrêtées pour vagabondage, c'est certain, si vous ne l'êtes pas déjà avant d'y arriver.

— Alors on vous mettra en prison.

Arlette eut peur.

— Nous ne faisons pourtant pas de mal, dit-elle.

— Mais vous n'avez pas de ressources.

— Vous voyez bien que ma mère ne peut pas travailler.

Marthe souriait niaisement, complètement rétablie maintenant.

— Té, petite, fit tout à coup l'éleveur de moutons, veux-tu que je te dise?... Moi, ça me fait de la peine de vous voir toutes deux comme ça... alors je me dis que si tu veux, je t'emmène avec moi... tu travailleras et au moins tu ne mourras pas de faim et de misère.

— Et ma mère ? s'écria vivement Arlette.

— Ta mère... Eh bien ! il faudra la faire entrer dans un hospice où on la soignera.

— Me séparer d'elle alors ?

— Il le faut bien.

— Non... non... Jamais... Elle mourrait si je n'étais pas auprès d'elle...

Et, des larmes plein la voix :

— Je n'ai plus qu'elle, monsieur, gémit la pauvre enfant ; plus qu'elle seule !...

Le Provençal se sentait ému et il détournait la tête pour cacher la grimace que l'émotion faisait faire à son visage.

— Té ! fit-il tout à coup avec une de ces résolutions subites dont les natures méridionales sont coutumières, ta mère restera avec toi...

— Oh ! monsieur. Serait-ce possible ?...

— Comment t'appelles-tu ? demanda le commissionnaire en bestiaux.

— Arlette.

— Et puis?

— D'Ormilly.

— Et ta mère?

— Marthe d'Ormilly.

— Quel âge as-tu?

— J'ai sept ans, je crois.

— Eh bien! veux-tu aller avec monsieur?

L'enfant n'osa répondre.

Garrigou demanda :

— Ça ne te plairait pas de garder les moutons?

— Je ferai ce que vous voudrez, répondit la fille de Gérard, pourvu que je sois avec ma mère.

— Tu resteras tout le temps avec elle, Dieu garde!

— Vous serez très bien chez mon ami, ajouta le Lyonnais, et au moins vous serez à l'abri de la misère.

Le chien flairait l'enfant qui le caressait de la main, n'ayant plus peur maintenant.

On fit monter Marthe et Arlette dans la voiture, et vers midi elles partaient, avec Rémi Garrigou, pour la bonne ville d'Arles.

M^{me} d'Ormilly semblait n'avoir pas conscience de ce changement plus que du reste de ce qui se passait autour d'elle.

Arlette était triste, et son pauvre petit visage si rarement éclairé par un sourire, n'avait pas perdu sa coutumière expression de mélancolie, car sa précoce intelligence entrevoyait un avenir encore plein de douleurs.

Mais, malgré tout elle se sentait quelque peu heureuse, car sa mère demeurerait auprès d'elle, car elle allait pouvoir travailler et gagner ce qu'il fallait pour la soigner et la nourrir.

CHAPITRE VI

BRAVES GENS

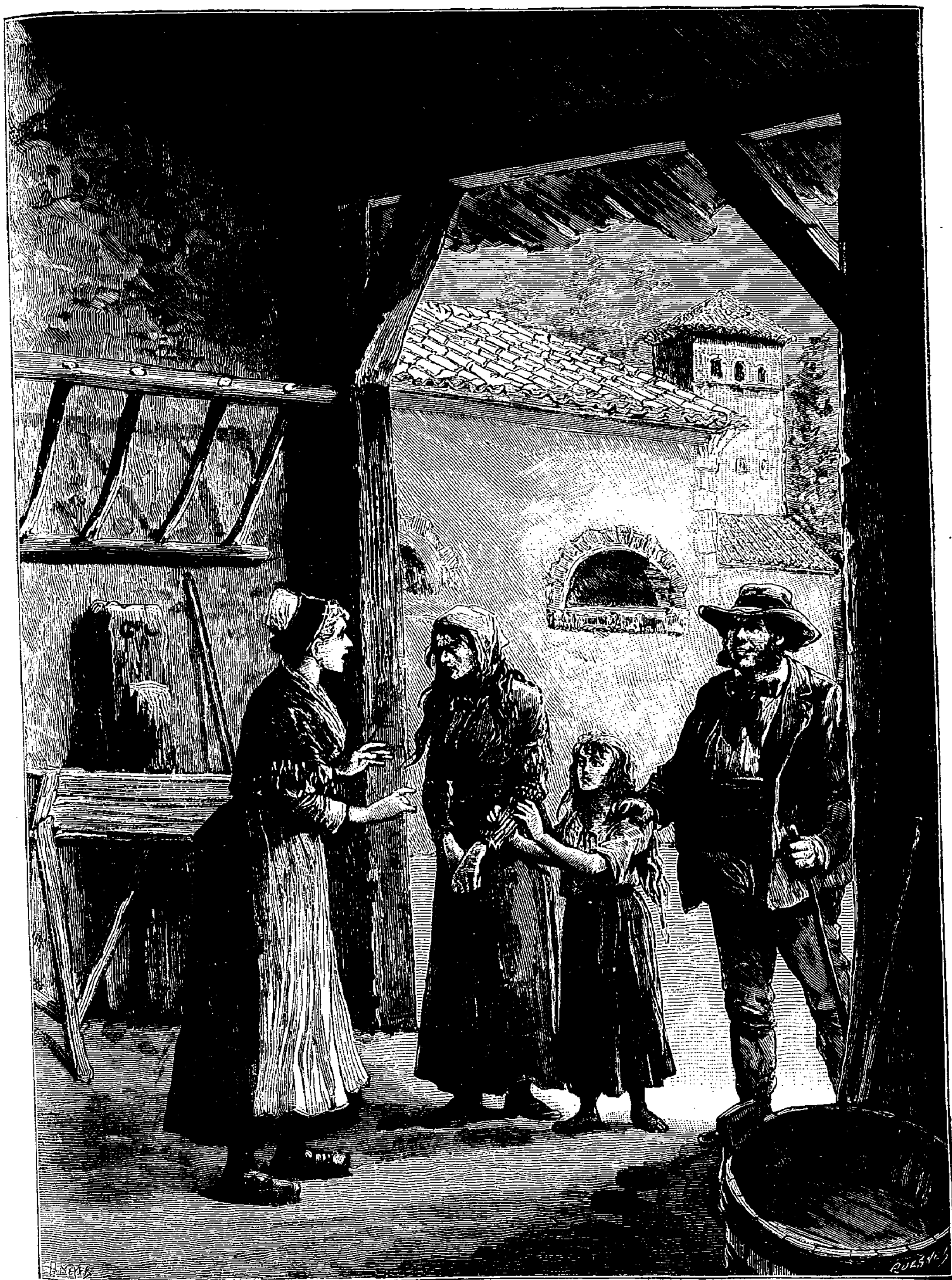
On arriva au milieu de la nuit à Arles.

La maison de Rémi Garrigou était située aux environs de la ville.

C'était le salut qu'avait offert le charitable Provençal à Arlette et à sa mère.

DEPOT LITTAIR
1872

MAM'ZELLE MISÈRE



Tante Blaisine, qui n'en était pas prévenue, fut quelque peu surprise de le voir arriver en pareille compagnie.
(P. 445.)

Désormais elles n'étaient plus abandonnées, sans savoir où s'abriter, obligées, pour subsister, de mendier sur les routes.

Elles auraient un toit sous lequel elles reposeraient; chaque jour elles pourraient manger à leur faim.

L'adorable enfant se sentait délivrée. C'était fini de ce vagabondage auquel elle était réduite et dont elle s'était épouvantée bien des fois pendant les longues nuits passées à l'aventure, à l'abri des meules de foin, ou même à la belle étoile.

Elle était heureuse surtout à cause de sa mère qu'elle pourrait désormais entourer des soins les plus urgents que réclamait sa santé si débilitée par la maladie, la misère, les privations, et, surtout par l'état de démence de son esprit.

La pauvrette était presque joyeuse et son âme reconnaissante s'élevait vers Dieu en d'ineffables élans d'actions de grâces, et en le remerciant avec ferveur, elle lui demandait de bénir l'homme charitable à qui elle devait non seulement la fin de son horrible misère, mais son salut et celui de sa mère adorée.

Arlette savourait une joie qui n'était comparable en rien à celles, bien rares, hélas! qu'elle avait goûtées autrefois et dont son esprit avait gardé le souvenir.

Au fond de cette joie, toute de tendresse et d'affection, se mêlait un orgueil légitime qui emplissait son cœur.

Elle était fière de pouvoir désormais être utile à sa mère, de travailler pour soutenir son existence, pour la guérir et pour la conserver à sa piété filiale.

Car c'était elle désormais qui allait gagner la vie commune, elle qui, par son travail, allait suffire aux besoins de toutes deux.

On en avait causé pendant le trajet de Lyon à Arles, dans le chemin de fer.

M. Garrigou l'avait longuement interrogée sur l'état de sa mère, et il n'avait pas osé conseiller à l'enfant de se séparer d'elle pour faire entrer la pauvre insensée dans un hospice où on l'aurait soignée et peut-être guérie.

Il lui avait dit qu'elle pourrait rester avec elle puisque sa folie était bénigne, puisque sa démence n'était pas dangereuse et qu'elle n'avait jamais manifesté la moindre exaltation.

Il lui avait appris aussi en quoi consisterait son ouvrage et quels services il lui demanderait.

Arlette savait qu'on lui confierait un troupeau, qu'elle serait chargée de le conduire au pâturage et de veiller sur lui.

L'éleveur de moutons n'avait stipulé aucun prix, aucun gage, aucun

loyer pour ce travail, et la fillette était si heureuse du bonheur qui lui était échu qu'elle ne songeait même pas qu'on pût lui offrir de l'argent et qu'elle trouvait suffisant de pouvoir vivre à l'abri du besoin terrible et sans être séparée de sa mère.

M. Garrigou cependant avait dit :

— Si je suis content de toi, je te donnerai quelque chose de temps en temps.

Mais elle ne l'avait même pas entendu, tant sa joie la captivait tout entière.

— En attendant, avait ajouté l'Arlésien, ta mère ni toi ne manquerez de rien. Vous serez couchées à l'abri, vous serez chaudement habillées et bien nourries... Enfin vous ne serez pas malheureuses, petite.

Maintenant Arlette avait hâte de commencer à remplir ses nouvelles fonctions.

Il lui tardait d'être à la besogne, à cette besogne à laquelle elle n'avait certes pas été destinée par sa naissance, mais qu'elle était bien heureuse d'avoir trouvée et qu'elle acceptait avec reconnaissance.

Rémi Garrigou était veuf.

Il avait un fils, Patrice, un mauvais sujet qui, depuis longtemps, avait fui le toit paternel après mille fredaines, et qui, à l'âge de la conscription, avait été pris dans les mauvais numéros de sa classe et qui était maintenant matelot dans la marine de l'État.

Il vivait avec sa sœur, tante Blaisine, — car on avait pris l'habitude de l'appeler ainsi, — qui était véritablement l'âme de toute la maison.

Blaisine Garrigou, plus âgée que son frère d'une quinzaine d'années, n'avait jamais voulu se marier.

Elle avait d'abord été la petite mère de Rémi, qu'elle avait élevé elle-même après la mort de leurs parents, et elle n'avait jamais voulu le quitter.

Grande, mince, sèche, elle offrait avec lui un contraste frappant, et il y avait même entre eux une telle dissemblance dans le visage que jamais il ne serait venu à l'idée de personne que cet homme et cette femme, si disparates, pouvaient être le frère et la sœur.

Ils n'avaient entre eux qu'un seul point de ressemblance : le cœur, qui chez tous les deux était excellent, plein de générosité et de bonté ; encore est-il juste de dire que chez Rémi la bonté était la résultante de la faiblesse du caractère, de la sensibilité, de la compassion instinctive, tandis que Blaisine était bonne par raison et par intelligence, sans impressionnabilité, sans sensiblerie.

Au moral, elle avait plutôt les qualités masculines ; tandis que son frère avait toutes les faiblesses de la femme.

Ah ! si l'élevage des bestiaux avait si bien prospéré, si l'on avait amassé une véritable fortune dans ce commerce, c'était surtout à Blaisine Garrigou qu'on le devait, car non seulement elle, fille d'un simple berger, avait été l'instigatrice de cette exploitation, mais elle avait mis l'affaire sur pied et elle n'avait jamais cessé d'y donner tous ses soins et toute son intelligence.

Rémi, il est vrai, la secondait admirablement, et, formé par elle, il avait acquis d'excellentes qualités qui le servaient avantageusement dans les négociations, dans les marchés, dans les affaires proprement dites auxquelles l'élevage donnait lieu.

Il n'y en avait pas un comme lui pour connaître les bêtes, pour voyager en Sardaigne, en Algérie, en Espagne, partout où c'était nécessaire pour acheter des troupeaux et faire de bonnes affaires.

Il était connu sur tous les champs de foire, dans tous les marchés, des Alpes aux Pyrénées, et du delta de la Camargue aux pâturages de Normandie.

Il excellait à acheter et à vendre, avec cette roublardise rustique, cette finasserie agreste et cette apparente bonhomie qui cachait un négociateur consommé et habile.

Tout autre était le rôle de Blaisine.

C'est elle seule qui présidait à l'administration intérieure, à l'exploitation de l'affaire, sagement et économiquement conduite.

Et ce n'était pas une petite besogne avec un personnel de près de quarante gardiens ou gardiennes, servantes de fermes, bergers, conducteurs, palefreniers et autres, et des troupeaux de moutons, sans cesse renouvelés, qui comprenaient parfois jusqu'à quinze et même vingt mille têtes.

Partout, grâce à elle, il y avait autant d'ordre que de propreté, et des troupeaux entiers lui durent plusieurs fois d'échapper à de terribles épizooties qui avaient ruiné de nombreux éleveurs de la région.

Il fallait une femme comme elle à la tête de cette exploitation importante, car Garrigou était plus souvent en voyage que chez lui.

Lorsque Rémi Garrigou revint chez lui, ramenant les deux infortunées qu'il avait charitablement recueillies sur la route de Lyon, tante Blaisine, qui n'en était pas prévenue, fut quelque peu surprise de le voir arriver en pareille compagnie ; mais quand elle sut ce qui s'était passé, elle ne s'en étonna point davantage, car elle connaissait l'excellent cœur de son frère.

Elle l'approuva et elle accueillit avec la plus cordiale affabilité ces deux malheureuses dont la douce beauté, en dépit de leurs misérables haillons, dégageait la plus attirante sympathie.

Elle prit la petite Arlette par la main et se baissa pour l'embrasser en lui disant :

— Ma pauvre petite, je tâcherai de vous rendre heureuse ici avec votre bonne mère.

Tante Blaisine ne voulut pas que l'enfant fut envoyée tout de suite avec les troupeaux.

Elle la garda quelques semaines auprès d'elle pour l'habituer, pour la dresser, pour la former, et pendant ce temps elle l'occupa non seulement aux soins à donner aux moutons parqués dans les bergeries ou enfermés dans les étables, mais encore aux travaux de la maison.

Elle avait logé Marthe et sa fille dans une sorte de mansarde, prise sur un grenier, où elles couchaient.

Dans la journée, M^{me} d'Ormilly aidait Arlette comme elle le pouvait, la suivant partout, ne la quittant jamais, lui obéissant comme une enfant, heureuse de vivre ainsi toujours auprès d'elle et savourant dans sa nouvelle position un bonheur qu'elle ne cessait d'exprimer par le sourire qui s'était en quelque sorte stéréotypé sur son pâle visage, aussi bien que l'éclat revenu à ses beaux yeux.

Un médecin d'Arles, le docteur Reboul, un vieil ami de la maison, qui venait assez souvent voir Garrigou et sa sœur, avait examiné la pauvre folle, et, bien qu'il ne connût les causes de sa démence que par le récit volontairement incomplet que la petite Arlette avait fait, il n'hésita pas à affirmer que M^{me} d'Ormilly guérirait sûrement un jour.

Évidemment le retour à la raison n'était pas proche; il fallait que le temps fit son œuvre lente et mystérieuse. Mais petit à petit l'intelligence reparaîtrait, surtout si rien ne venait entraver la marche salutaire; et les manifestations se produiraient progressivement; — à moins que quelque soudain événement, qu'il était impossible de prévoir, ne survînt et ne déchirât tout à coup les voiles qui enveloppaient la raison.

En tout cas, M. Reboul en répondait, la guérison de Marthe était absolument certaine.

C'était une joie nouvelle, la plus douce de toutes sans doute, qu'Arlette goûtait en ce remémorant cet espoir qui lui avait été donné; elle pensait que le ciel maintenant avait définitivement pitié d'elle et que son bon ange la protégeait.

Garrigou était, peu après son retour de Lyon, reparti en voyage.

Il était allé en Italie où l'appelait un procès causé par la maladresse d'un de ses pâtres qui, ayant conduit un troupeau de trois cents têtes dans les Alpes, au moment de l'estivage, lui avait laissé passer la frontière.

Les moutons avaient été volés par les paysans tyroliens et l'autorité locale avait expulsé le berger qui s'était adressé à elle pour faire valoir sa réclamation.

Depuis, le troupeau avait été rendu à son propriétaire qui avait réussi à établir ses droits, grâce à l'intervention du consul; mais on avait intenté à Garrigou un procès pour lui réclamer une énorme indemnité.

L'éleveur eut la chance de s'en tirer avec peu de frais et il revint très heureux à Arles annoncer cette bonne nouvelle à sa sœur.

Alors il sembla vouloir prendre une décision à l'égard de sa jeune protégée, et il fut décidé qu'Arlette commencerait, maintenant qu'elle était au courant, à conduire les troupeaux.

Elle n'irait pas seule d'abord, car elle était bien jeune et elle ne connaissait pas suffisamment le pays.

On l'adjoindrait à la Rosette, une brave fille de vingt-huit ans, qui était dans la maison depuis sa naissance, un peu simple d'esprit, mais bonne, dévouée et vaillante.

Avec elle, Arlette irait dans les pâturages de La Crau et des Alpines, dans les environs des marais de Rousti et de l'étang de Meyranne, puis à la belle saison, jusqu'à Eyguières, à Vernègues et à la Durance.

Après le printemps, elle serait en état de partir avec un troupeau pour le mener estiver dans les montagnes de l'Isère ou des Alpes.

Du reste, elle ne quitterait pas sa mère, car ni Garrigou ni tante Blaisine n'auraient voulu les séparer.

Arlette était heureuse de ce changement, car sa fierté naturelle en même temps que la reconnaissance dont elle était pénétrée pour ses bienfaiteurs, lui faisaient désirer de se livrer à ce travail, au lieu de rester à la maison où, malgré les services qu'elle rendait, il lui semblait qu'elle avait l'air, ainsi que sa mère, d'être toujours des malheureuses recueillies et nourries par charité.

Elle était également contente de partir avec Rosette qui, dès les premiers jours lui avait manifesté une instinctive amitié et qui s'était doucement attachée à elle. Avec la Rosette, il y avait aussi un chien que la fille de Marthe aimait particulièrement, *Zouzou*, qui accompagnait toujours la bergère et qui avait, un jour, défendu la petite Arlette contre un dogue de boucher qui allait se jeter sur elle.

Lorsque *Zouzou* était à la maison, il ne quittait pas l'enfant.

Il sortait avec elle, la suivait partout dans les allées et venues néces-

sitées par son ouvrage, il se couchait à ses pieds dès qu'elle rentrait, et, la nuit, il dormait sur le seuil de sa porte.

Elles partirent donc toutes les trois, Marthe, la petite Arlette et Rosette, accompagnées par le fidèle *Zouzon*.

Elles avaient un troupeau de près de huit cents moutons.

On suivit d'abord le canal de Craponne, jusqu'au pied des petites Alpines, que l'on passa entre Mouriès et l'Étang-du-Comte, et l'on arriva le soir même à l'endroit où l'on devait séjourner quelque temps.

Là, il y avait dans la colline, une petite grotte achevée par quelque grossière maçonnerie que des pâtres avaient construite pour s'y loger plus convenablement, et c'est là que l'on s'installa.

Tous les trois jours, la Rosette ou Arlette iraient à la maison chercher de nouveaux vivres.

Les moutons avaient, dans la vallée de Mouriès, jusqu'à Aurcille, des pâturages excellents et ils pouvaient y séjourner pendant près d'un mois.

Après, on irait plus loin.

C'était une vie toute nouvelle, pleine d'inconnu, d'imprévu, et qui, quelque misérable qu'elle fût, avait bien son charme.

Arlette était heureuse d'être ainsi isolée, seule avec sa mère et avec cette brave fille, avec ce bon chien aussi qui était si intelligent et si affectueux qu'il pouvait compter pour un véritable ami.

Elle se plaisait dans le recueillement et dans la solitude de cette fruste nature, loin des hommes, presque en une véritable solitude, car c'est à peine si dans la journée on apercevait au loin, sur la route d'Eyguières, quelques charretiers avec leurs attelages poudreux, et de rares passants qui paraissaient tout petits à cause de la distance.

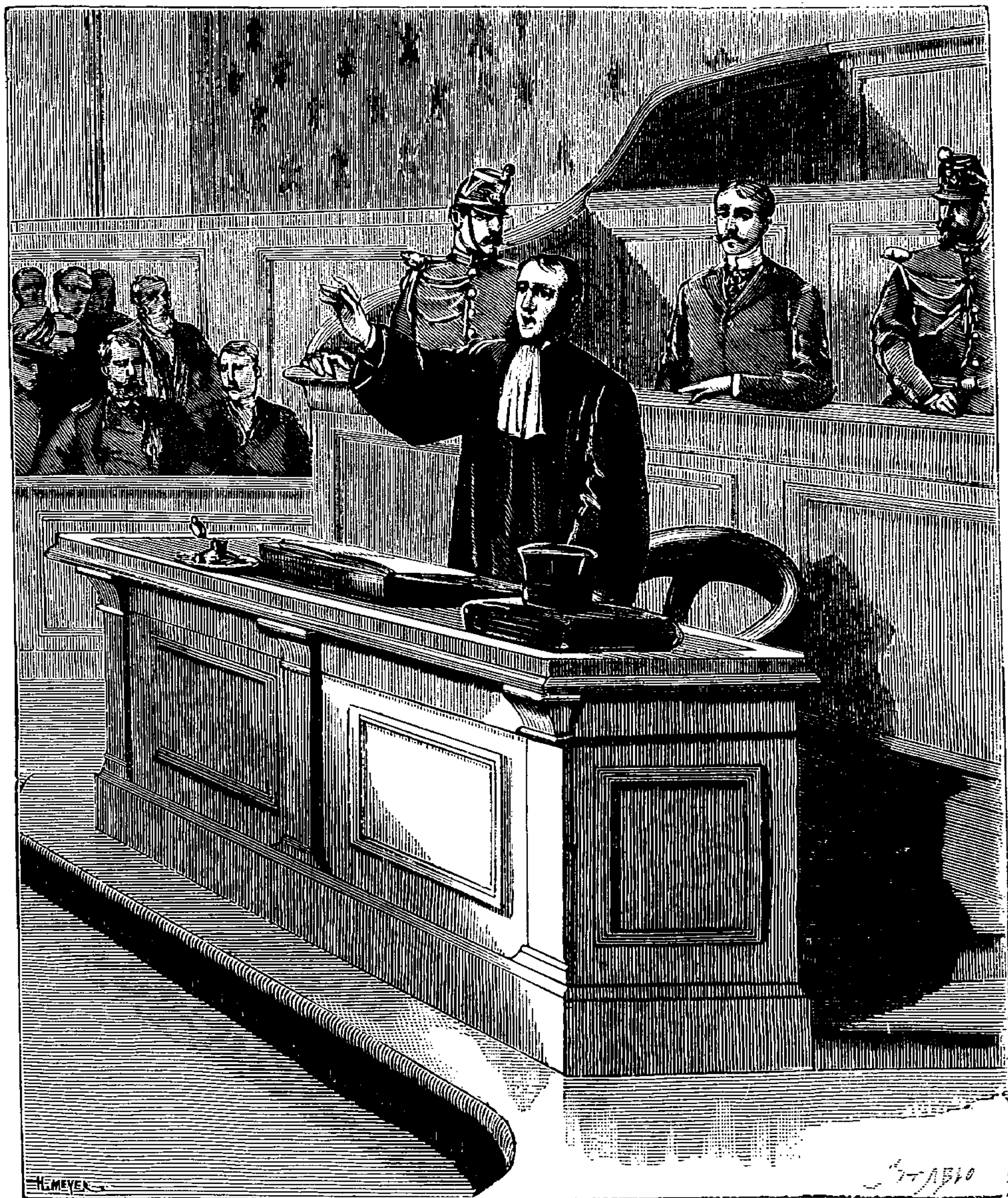
Là, l'enfant pouvait parfois se recueillir, principalement lorsqu'elle était seule, les jours où la Rosette était allée à Arles, la laissant avec sa mère et les moutons à la garde du fidèle *Zouzon*.

Alors, dans ces heures de méditations sa pensée s'échappait par dessus les plaines et les collines, elle courait à travers l'espace, et au loin, au delà des mers, elle rejoignait son malheureux père, auquel l'enfant envoyait tout l'amour dont son petit cœur était rempli.

CHAPITRE VII

BERGÈRE

Depuis l'épouvantable événement de Claix, depuis l'arrestation du malheureux d'Ormilly, Arlette n'avait pas cessé un instant de penser à son père.



Un homme était accusé d'un crime... (P. 451.)

Longtemps l'image de la scène odieuse qui l'avait si vivement impressionnée, était demeurée vivante à son esprit, présente à son souvenir comme si elle venait seulement de s'accomplir.

Sa première pensée, nous le savons, alors que la malheureuse enfant était seule à pouvoir prendre une résolution, en présence de l'état déplorable de sa pauvre mère, — sa première pensée avait été de rejoindre son père, d'aller à Paris, quelque impossible que fût ce projet, pour se rapprocher

de lui, pour le revoir, pour implorer en sa faveur ceux qui lui avaient ravi sa liberté.

Arlette n'avait jamais su exactement ce qui s'était passé et elle ignorait toujours les causes véritables de l'arrestation de son père.

Sa mère qui seule savait, n'avait plus l'intelligence nécessaire pour les lui expliquer.

C'est Dieu sans doute qui avait eu pitié de cette enfant et qui avait voulu lui épargner les affres de la honte en lui laissant ignorer la faute commise par l'infortuné que son immense amour avait égaré et qu'avait affolé la misère des siens.

Arlette avait bien compris que pour que l'on eût arrêté son père, pour qu'on l'eût jeté en prison, il fallait qu'il se fût passé quelque chose de grave; mais elle ne pouvait croire à sa culpabilité et, à vrai dire, elle ne s'était même jamais interrogée à ce sujet.

Elle ne voyait en tout cela qu'un misérable, qu'un coupable : Morisset, cet homme qui l'avait si indignement trompée, qui l'avait fait participer inconsciemment à la lâche trahison dont son père avait été victime.

Oh ! ce misérable, elle l'exécrait, et la jeune âme d'Arlette, toute pétrie de tendresse et de bonté, avait connu depuis cette heure la haine et le mépris.

Les forces avaient abandonné la mère et la fille, et l'enfant avait compris que la tâche qu'elle s'était assignée était réellement au-dessus de ses forces.

Épuisées, vaincues, mourantes, elles étaient tombées toutes deux au coin d'une route, interrompues dans leur douloureux pèlerinage, et elles avaient été relevées par la main charitable de cet homme qui, aujourd'hui, avait assuré leur existence.

Mais, depuis qu'elle était à Arles, chez Rémi Garrigou, Arlette avait appris bien des choses, et son intelligence avait compris ce qu'autrefois elle ne pouvait percevoir.

Il y avait quelques vieux livres dans la chambre de tante Blaisine, et la fille de Gérard, qui avait achevé d'apprendre à lire pendant son séjour à Lans, avait obtenu de pouvoir les parcourir.

Arlette avait près de huit ans à cette époque, et l'intelligence s'était développée en elle avec une précocité merveilleuse, en même temps qu'elle avait grandi, plus encore que d'autres fillettes de son âge, au milieu de l'atmosphère vivifiante des montagnes de l'Isère.

Elle avait lu tout ce qu'elle trouvait et elle s'était quelque peu instruite.

En entendant causer, elle avait appris bien des choses.

On avait parlé de procès et de prison à propos de différents crimes qui avaient été commis dans la région, et un jour même Arlette avait lu, dans un journal de Marseille, le compte rendu tout entier d'un procès qui avait été jugé par la Cour d'assises d'Aix.

Un homme était accusé d'un crime au sujet duquel il n'existait contre lui que des présomptions assez graves, mais aucune preuve bien certaine de culpabilité.

L'opinion publique, qui s'en était vivement préoccupée, était partagée à ce sujet.

Les uns voyaient en l'accusé un criminel habile, et les autres une victime d'une épouvantable fatalité.

Les premiers n'avaient pas tardé à triompher, car cet homme avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité, les jurés n'ayant pas osé aller au delà des circonstances atténuantes.

Arlette, en lisant la narration des débats de cette affaire, dans le journal méridional, avait pensé tout naturellement à son père.

Elle n'en avait jamais eu aucune nouvelle, car elle n'avait pas osé s'informer, ne sachant pas d'ailleurs à qui s'adresser pour cela.

Mais elle pensait que le malheureux avait été condamné comme venait de l'être cet autre infortuné que, dans sa générosité d'âme, elle regardait comme innocent.

Son père, puisqu'elle n'avait plus eu de ses nouvelles, puisqu'elle ne l'avait plus revu, devait avoir été condamné aussi.

Comme cet homme dont parlait le journal, il devait avoir comparu devant ses juges, et un arrêt inique l'avait sans doute envoyé dans une prison ou dans un bagne.

Cela avait été une douloureuse révélation pour la pauvre enfant et, quand elle se trouvait seule, son petit cœur gémissait.

Arlette se souvenait vaguement d'avoir entendu prononcer l'accusation de vol, mais elle avait pour son père une estime trop haute et une trop grande affection pour le croire coupable.

Elle ne voyait en ce malheur que la main de l'infâme Morisset, qu'une machination épouvantable ourdie par la vengeance de ce misérable.

Un jour cependant elle avait eu l'occasion de se renseigner, car le brigadier de gendarmerie était venu chez Garrigou pour demander des nouvelles d'un berger qui avait disparu au moment du tirage au sort de sa classe.

Si elle avait osé s'adresser à lui et lui dire seulement son nom, elle aurait appris la vérité, car le vol des six millions, « le vol de Livron » comme

on l'avait appelé, avait fait du bruit dans toute la France et particulièrement dans les départements du Midi.

Arlette n'osa pas.

La honte la retint et elle ne sut pas dans quelle prison ou dans quel bagne gémissait son pauvre père.

L'aurait-elle su qu'elle n'aurait pas eu la force de lui écrire, car elle comprenait ce qu'il devait souffrir en étant séparé d'elle et de sa mère, et elle n'aurait pas voulu augmenter ses douleurs en lui révélant les malheurs qui les avaient accablées, la folie, la misère.

Elle se transportait par la pensée auprès de lui, et il lui semblait le voir dans un cachot, enchaîné comme un malfaiteur, ainsi qu'il en était des prisonniers dont elle avait lu les aventures dans les livres qu'elle avait eus à sa portée.

Là, au milieu de ces montagnes, dans les jours de solitude, lorsque la Rosette était partie, lorsqu'elle était seule avec sa mère qui paraissait être plongée continuellement dans une profonde rêverie, dans une sorte d'extase, assises toutes deux à l'ombre, sur une roche moussue, en face du troupeau qui paissait sous la garde de *Zouzou*, couché, la langue pendante, à l'ombre d'un olivier sauvage, Arlette songeait, avec un mélange de douleur et de joie, à ce père malheureux dont elle était privée.

Elle y songeait aussi la nuit, lorsqu'elle était si longue à se rendormir, et à tout instant, quand son esprit n'était pas vivement préoccupé par les objets extérieurs.

Elle se disait qu'il était heureux que son père ne fût pas accablé, au milieu de ses peines et des angoisses de la séparation, par cette douleur nouvelle que lui causerait la connaissance de l'affreuse vérité.

En partant d'Arles, Rémi Garrigou avait donné à Arlette deux pièces de cinq francs pour la récompenser de ses services, et la fillette gardait précieusement son petit trésor, espérant peut-être pouvoir un jour l'envoyer à celui qu'elle pleurait.

Avec quelques sous que lui avait donnés par ci par là tante Blaisine, et qu'elle avait économisés sagement, elle avait acheté, avant de partir d'Arles, de petits livres de science élémentaire qu'elle lisait parfois afin de se former et de s'instruire.

Combien elle s'estimait heureuse aujourd'hui après tout ce qu'elle avait souffert !

Elle était chaudement vêtue avec les effets que M^{lle} Garrigou lui avait donnés ainsi qu'à sa mère.

Elles n'avaient, toutes deux, qu'une nourriture grossière, mais elles mangeaient au moins sans avoir besoin de mendier leur pain.

Elles n'étaient pas vagabondes sur la route et elles avaient un toit pour s'abriter.

L'air pur des montagnes produisait sur la mère et la fille sa bienfaisante influence.

Arlette devenait forte, vigoureuse, et elle grandissait chaque jour.

M^{me} d'Ormilly, elle non plus, n'avait plus cette santé frêle et délicate dont elle avait tant souffert.

L'existence enfin n'était pas monotone, car on allait quelquefois, sous la conduite de la Rosette qui connaissait toute la contrée, faire quelques promenades au loin en conduisant les moutons.

On s'avancait dans la chaîne des Alpes, on les traversait. On allait jusqu'aux plaines des Eygalières, jusqu'à Orgon, à Saint-Remy, et lorsqu'on rentra à Arles, à l'approche de l'hiver, on passa même par Tarascon.

Puis, lorsque la mauvaise saison fut passée, lorsqu'arriva l'époque de l'estivage des moutons, Arlette et Marthe partirent avec un troupeau, tandis que la Rosette en conduisait un autre.

Zouzou, bien entendu, était de l'expédition et il témoignait à la fillette une amitié de jour en jour plus vive.

La Rosette l'avait cédé bien volontiers à sa petite amie et elle avait emmené avec elle *Fidèle*, une chienne de berger qui l'avait accompagnée dans sa dernière pérégrination.

Les troupeaux étaient partis à petites journées, sous la conduite de leurs gardiennes, cheminant lentement tout en broutant l'herbe naissante au bord des routes poudreuses et aux bordures des champs dont les chiens leur défendaient l'approche.

Un petit âne gris traînait la cabane roulante dans laquelle les bergères coucheraient au milieu de leurs troupeaux et qui contenait les vivres qu'elles emportaient.

On avait pris par la grande route d'Arles à Salon et à Saint-Cannat, où l'on longerait la petite chaîne de la Trévarene, pour gagner, à Venelles, la route de Peyrolles et passer de là dans les Alpes où devait se faire l'estivage.

On suivit, en le remontant, le cours de la Durance, jusqu'à son confluent avec l'Asse, où on l'abandonna.

Là, après avoir traversé cette rivière, on continua par la route qui la longe et qui passe à Saint-Julien, à Bras-d'Asse, à Estoublon, à Mezel, à Châteauredon, d'où l'on arriva à Digne, à la Javie et enfin à la montagne du Cheval-Blanc où l'on s'arrêta.

On avait mis vingt jours pour faire ce trajet.

C'était là que l'on devait passer l'hiver, Arlette et Marthe, du moins, avec le troupeau confié à la fillette, car la Rosette devait se rendre, avec le sien, un peu plus loin, au Saut-du-Caduc, entre Famère et Allos.

Mais la distance qui séparerait les deux troupeaux n'était pas tout à fait de deux lieues, et la Rosette viendrait quelquefois voir sa petite amie, laissant ses moutons en complète sécurité dans ces montagnes inaccessibles, sous la garde de *Fidèle*.

C'est ainsi que l'on passa tout l'hiver et, au printemps, avant la fonte des neiges, les deux troupeaux réunis revinrent à Arles en suivant à peu près la même route.

L'hiver se passa dans les plaines de La Crau et sur les rives du Rhône et de la Durance.

Marthe semblait devoir répondre aux pronostics du docteur Reboul, car on remarquait une réelle amélioration dans l'état de son esprit.

Sans qu'il y eût en elle, à vrai dire, une éclaircie d'intelligence, il était visible que son esprit s'ouvrait quelque peu, qu'il se formait, qu'il se développait lentement, par la force de l'habitude pour ainsi dire, par la routine, par la succession monotone et régulière de l'existence qui la faisait repasser chaque jour par les mêmes faits que la veille.

Maintenant elle aidait quelque peu sa fille et elle causait parfois en comprenant assez bien ce qu'on lui disait.

C'était un bonheur nouveau pour la fille de Gérard qui entrevoyait avec plus de confiance le jour annoncé où sa mère serait guérie définitivement.

Ce jour-là pourtant elle le redoutait tout en le désirant, car elle craignait que le souvenir revenu n'infligeât à l'infortunée les douleurs dont elle était maintenant exempte, puisqu'elle ignorait réellement ce passé épouvantable absolument effacé pour elle.

M^{lle} Garrigou s'était déclarée fort satisfaite de sa jeune bergère, car les moutons qui avaient été confiés à Arlette pour l'estivage dans les Alpes étaient revenus dans l'état le plus favorable, admirablement bien portants, et sans qu'il en manquât un seul.

Aussi, elle lui avait accordé des gages de dix francs par mois.

La fillette avait alors aussitôt pensé à sa mère.

Avec une partie de son argent, elle lui acheta une robe bien chaude, des bottines solides et un peu de linge dont elle avait grand besoin.

Elle la soignait comme une enfant et le soin qu'elle en prenait contribuait à développer en elle un esprit sérieux, réfléchi, bien supérieur à celui des fillettes de son âge.

A neuf ans, Arlette avait déjà tout le bon sens d'une jeune fille, de même qu'elle en avait, malgré ses grossiers vêtements, toute la grâce adorable due à son ineffable beauté.

L'hiver passé, on repartit.

L'estivage des moutons devait se faire cette année d'un autre côté.

On devait aller dans l'Isère.

Pendant les cinq mois que l'on avait passés dans la montagne du Cheval-Blanc et au Saut-du-Caduc, Arlette s'était rappelé les coteaux pittoresques de Villars et de Lans qui avaient laissé en elle des souvenirs impérissables.

Il lui avait semblé qu'elle se trouvait encore au milieu de ces montagnes qu'elle avait si souvent parcourues avant le malheur épouvantable qui s'était abattu sur ses parents et sur elle.

Par la pensée, elle s'était transportée bien des fois dans ce pays où elle avait été si heureuse, avec Césarine Verdon, avec Zoé, avec Julot... et avec Victor Mai, ce courageux jeune homme qui lui avait sauvé la vie et pour qui elle se sentait ingénument prise d'une affection qui lui paraissait toute naturelle.

Cette année, c'est non loin de cette contrée qu'elle devait se rendre avec ses moutons.

La Rosette partait encore avec elle, conduisant un autre troupeau ; mais elle devait, comme l'été dernier, aller plus loin, s'enfoncer davantage dans la chaîne des Alpes.

La route fut plus longue, car on dut remonter la Durance jusqu'à Savines, contourner ensuite le pic Martin-Jean, venir aux Chalanches, passer le col de la Rousse, et s'installer ensuite dans le vallon des Olettes que domine la tête de la Gypièrre et le joug de l'Aigle.

C'est là qu'on se sépara et Rosette partit avec son troupeau pour passer la chaîne des petites Alpes et venir jusqu'au Pré-Méolans avec son troupeau.

Sans être plus éloignées l'une de l'autre, la bergère était séparée de sa jeune amie et de sa mère par les hautes collines des Olettes et de l'Escoureous, qui étaient presque impossibles à franchir en ligne droite et qui nécessitaient, à cause du détour à faire, un trajet de deux jours au moins.

Mais parfois, dans la journée, Zouzou s'échappait et, traversant les coteaux escarpés, il courait jusqu'au Pré-Méolans et venait faire fête à la Rosette ; puis il repartait, traversait de nouveau le col de Dormillouse et revenait à sa jeune maîtresse, heureux comme s'il lui rapportait des nouvelles de son amie.

La nuit, jamais il ne bougeait de l'endroit où stationnait le troupeau. Les moutons étaient réunis dans une sorte d'enclavement naturel, formé par des rochers adossés à la colline, et qui n'offraient qu'un défilé étroit.

A cet endroit, près de l'issue même de cet enclavement, à côté de la source de la Blache, un petit cours d'eau qui se jette dans l'Ubaye, aux Aygues, après un parcours de trois kilomètres au plus, il y avait une cabane établie autrefois par des bûcherons et qui appartenait depuis plusieurs années à Rémi Garrigou.

C'est là que Marthe et Arlette étaient logées, car on n'avait pas emmené cette année la cabane roulante qui aurait été inutile et difficilement transportable à travers cette route montagneuse et trop profondément accidentée.

Un matin, *Zouzon* fit entendre un grognement inaccoutumé, car jamais le moindre événement n'était venu troubler la quiétude de nos amies depuis dix semaines déjà qu'elles étaient au vallon des Olettes.

Arlette regarda au loin, dans la direction que l'intelligent animal indiquait par ses regards, mais elle ne vit rien.

Le chien grognait toujours.

Puis, il se leva, il aboya longuement et bientôt ses aboiements changèrent de nature, devinrent plus clairs, plus gais, et enfin, avant qu'on ait vu quoi que ce soit, *Zouzon* avait bondi, il s'était élancé et il disparut dans les broussailles.

Arlette avait essayé en vain de le retenir, de le rappeler ; il ne l'avait pas écoutée.

Une demi-heure se passa, et enfin le chien reparut, jappant joyeusement, bondissant à travers les fougères, et précédant un homme que l'on reconnut bientôt.

C'était Rémi Garrigou.

CHAPITRE VIII

DEUX VIEILLES CONNAISSANCES

L'éleveur de bestiaux venait ainsi parfois, stimulé par sa sœur, lorsqu'aucune affaire urgente ne l'appelait au loin, surveiller lui-même ses troupeaux, faire une tournée dans toute la région où il savait que les pâtres et les bergères estivaient.



Il distinguait nettement une femme et une jeune fille. (P. 464.)

Il était venu en chemin de fer jusqu'à Embrun, et de là il était parti à pied, connaissant à fond tous les passages à travers les chaînes de montagnes, tous les cols, tous les vallons qu'il avait parcourus bien des fois.

Il avait vu ses troupeaux cantonnés; puis, suivant le lit du torrent de l'Infernet, qui était presque à sec en cette saison, il avait traversé le petit bois de Bragous et il avait débouché dans le vallon par le col de la Rousse.

C'est là que Zouzou l'avait aperçu.

Garrigou arrivait, l'air épanoui, comme un homme heureux que ces excursions satisfont au double point de vue du plaisir qu'il y trouve et du contentement de trouver toutes ses bêtes en bon état et en excellentes conditions hygiéniques.

L'état de ses troupeaux promettait, pour la fin de la saison, des affaires exceptionnelles.

Jamais les moutons n'avaient été plus beaux.

Aussi, Rémi Garrigou témoigna-t-il sa satisfaction à Arlette, comme il l'avait fait déjà aux bergers qu'il avait visités, sans effusion cependant, car notre Arlésien était un concentré, un homme qui parlait peu, une sorte de timide quelque peu bourru, mais cependant bon et sensible.

Il ne passa du reste pas même une heure au vallon des Olettes et il repartit pour aller voir le troupeau confié à la Rosette, au Pré-Méolans.

De là, Garrigou se rendit à Revel où il prit la diligence pour aller jusqu'à Barcelonnette, par la grande route qui longe l'Ubaye, car c'était le moment où devait s'y tenir un marché important.

Le frère de Blaisine ne manquait jamais ce marché qui a lieu en plein estivage et où ceux qui ont de l'argent comptant, trouvent souvent d'excellentes affaires.

Des éleveurs, frappés par des pertes subites, par des besoins d'argent pressants, sont parfois obligés de vendre des troupeaux entiers pour se procurer d'immédiates ressources qui leur permettent d'échapper à une ruine complète.

L'acheteur a besoin alors d'avoir le flair le plus subtil pour découvrir, sous des apparences presque toujours trompeuses, l'aubaine qu'il guette.

C'est un assaut de ruses et de finasseries entre ces gens dont les uns cachent avec soin les causes réelles de la vente qu'ils sont contraints de faire et dont les autres s'exercent à les deviner.

On s'informe adroitement auprès de ceux-ci et de ceux-là, on questionne discrètement, on fait une véritable enquête par racontars et par commérages, les seules ressources du reste, pour déjouer les ruses du vendeur qui, souvent, pour masquer sa détresse, envoie son troupeau au marché sous le nom d'un ami complaisant.

Garrigou excellait dans ces opérations-là.

Sous son gros air bonasse, jamais on n'aurait pu soupçonner l'habileté consommée dont il était doué.

Malgré les excellentes affaires qu'il avait faites les années précédentes, on ne se méfiait pas de lui, car on ne croyait pas à l'intelligence que

celait son écorce grossière, et on se contentait d'attribuer ses heureux résultats à sa chance.

Lui se plaisait à ces intrigues où il excellait et dans lesquelles il déployait les facultés de ruse dont il était doué.

Là même, emporté par le goût de la lutte, il ne se faisait aucun scrupule sur les moyens à employer pour réussir.

C'était le commerce, c'étaient des affaires; par conséquent c'était au plus malin.

Pourtant Rémi Garrigou était foncièrement honnête.

Il aurait été incapable de la moindre indélicatesse.

Comme ces paysans auquel l'appareil de la justice en impose stupidement, il n'aurait pas voulu, pour tout l'or du monde, avoir maille à partir avec les tribunaux, n'ayant jamais eu à comparaître devant aucun juge seulement en qualité de témoin.

Il avait, comme ces rustres, l'épouvante de tout ce qui touche à la magistrature et aux représentants de la loi, et il aurait tout sacrifié plutôt que de s'exposer jamais à être mêlé à une affaire judiciaire.

Mais là, dans les marchés, sa conscience était plus large, c'était la conscience du marchand, toujours souple, et qui n'a d'autre visée que la bonne opération à faire, opération qui se termine toujours, malgré contestations et chicanes, par un dîner soigneusement arrosé dans la meilleure auberge du pays.

Garrigou passa deux jours à Barcelonnette, logeant comme chaque fois « à l'Écu d'argent », et, après le marché, son visage rubicond qui s'était épanoui témoignait qu'il était satisfait des affaires qu'il avait faites.

Lorsqu'il monta dans la diligence, où il avait retenu une place de coupé, l'Arlésien se trouva en compagnie d'un homme dont le visage lui fit dire :

— J'ai vu cette figure-là quelque part.

Le voyageur qui occupait déjà le coupé au moment où la diligence arriva à Barcelonnette et qui allait, par conséquent, continuer son voyage en compagnie de Garrigou se faisait certainement, en le regardant, une réflexion semblable, car c'est lui qui le premier dit :

— Mais... si je ne me trompe pas... je crois, mon cher monsieur, que vous ne m'êtes pas inconnu.

— C'est ce que je me suis dit aussi en vous voyant, fit l'éleveur de moutons.

— Attendez... Vous êtes monsieur Garrigou, d'Arles?... C'est bien ça, n'est-ce pas?

— Parfaitement.

Et prenant la main que son compagnon de voyage lui tendit à la constatation de cette reconnaissance, il demanda à son tour :

— Et vous?

— Comment, vous ne vous rappelez pas?

— Non.

— Morisset!

— Ah! oui, oui.... J'y suis, fit Garrigou en secouant fortement la main du tréfileur, vous êtes dans les fers, dans la ferronnerie, hein?

— Vous y êtes... dans la clouterie, les fils de fer, les vis et tout le reste.

— Et vous êtes établi à Paris?

— Oui, mais j'ai aussi une usine tout près d'ici, dans l'Isère, dit Morisset.

— Bah!

— Près de Villars.

— Alors les affaires ont prospéré depuis que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir, car, s'il m'en souvient bien, il y a beau jour de ça.

— Ah! oui... pour sûr!

— C'était en 1855.

— Justement.

— Au moment de l'Exposition universelle.

— Nous nous sommes rencontrés à l'Hôtel des Négociants, rue Saint-Antoine.

— Et c'est là que nous nous sommes connus, dit Rémi Garrigou. Nous avons même passé près d'un mois ensemble.

— Oui, mangeant chaque jour à table d'hôte.

— C'est à ce moment que vous comptiez vous établir à Paris, n'est-ce pas?

— C'est ce que j'ai fait.

— Comme le temps passe!

— Et vous, demanda Morisset, vous êtes toujours dans l'élevage des moutons?

— Plus que jamais.

— Vous êtes satisfait?

— Heu! heu!... fit Garrigou qui, sur ce sujet, ne disait jamais exactement sa façon de penser, je n'ai pas à me plaindre.

Et, pour changer aussitôt la conversation :

— Ah! sapristi, si j'avais su que vous étiez à Paris, fit-il, on se serait revu depuis le temps.

— Vous venez donc souvent à Paris? questionna le tréfileur de la rue de Gravilliers.

— Tous les deux mois à peu près.

— Vous fréquentez le marché aux bestiaux de la Villette?

— Oh! je n'y viens que pour les affaires qui en valent la peine, car j'ai un commissionnaire qui me représente.

— Et en ce moment-ci vous venez du marché de Barcelonnette?

— Oui.

— Je sais qu'on y fait des affaires importantes en moutons.

— Quelquefois... mais les bonnes affaires sont rares aujourd'hui, dit l'Arlésien. Ah! mon cher monsieur Morisset, ce n'est pas comme dans le temps, sous l'empereur.

— Bah! Il y a toujours de bonnes affaires pour ceux qui savent les faire et je suis sûr qu'il ne doit pas y avoir besoin, sous ce rapport, de faire votre éducation.

Garrigou, flatté du compliment, sourit.

— Vous voyagez aussi pour vos affaires? questionna-t-il, préférant évidemment parler des affaires des autres que des siennes.

— Oui, répondit Morisset, je viens de Jausiers, où j'ai un client assez important qui me fournit du fer depuis longtemps et je vais jusqu'à Sisteron pour voir des métaux qui sont à vendre.

— Nous y serons ce soir de bonne heure.

— Oui, à six heures. Il y a à peu près quatre-vingt-dix kilomètres de Barcelonnette, n'est-ce pas?

— Oui, vingt-trois lieues environ.

— C'est une affaire de sept à huit heures de route.

— Et de là, vous retournez à Paris? demanda Rémi Garrigou.

— Non, je prendrai la ligne de Grenoble pour aller à mon usine, répondit le tréfileur.

— Moi, je vais redescendre du côté de Digne pour voir des troupeaux de mérinos qui sont à l'estivage, et après avoir passé à Arles, je remonterai justement de votre côté, dans l'Isère.

— Vous y avez aussi des moutons?

— J'ai deux mille cinq cents têtes entre la Roche-Chalve, la Goule-Noire et les Olivets.

— Bah!... mais c'est tout près de chez moi. Des Olivets à Villars, il

n'y a pas une lieue. J'y suis allé bien des fois par Bréduire en me promenant, car la route est très belle en cette saison.

— En effet !

— Ainsi, fit Morisset, tous ces moutons que j'ai vus là-bas sont à vous ?

— Mais oui, mon bon, répondit l'Arlésien satisfait.

— Mes compliments ! — Eh bien ! dites donc, si vous venez par là, vous ne manquerez pas de venir me demander à déjeuner, hein ?

— Je vous le promets.

La conversation continua ainsi entre les deux hommes, préoccupés par dessus tout de leurs affaires, tandis que les cinq chevaux trottaient ou galopaient sur la route tellement blanche que sa réverbération aveuglait, ou qu'ils gravissaient péniblement des côtes ardues, insensibles au fouet du cocher qui ne cessait de les pousser.

On arriva bientôt au Lauzet où il y avait un relais, et lorsqu'on l'eut dépassé, à la hauteur de Champcontier, d'où l'on découvre tout le vallon des Olettes, le Méridional, devant qui Morisset vantait les troupeaux que l'on apercevait au loin, ne put résister à l'orgueil d'avouer que tous ces moutons étaient à lui.

Il avait donné quelques explications à son compagnon sur l'estivage et sur les grands avantages que l'on en retirait pour l'élevage, et il répondait maintenant avec complaisance aux questions du tréfileur qui s'intéressait vivement à ces choses nouvelles pour lui.

Il lui expliquait comme cette opération est simple et peu coûteuse en raison de l'amélioration qu'y trouvent les moutons au point de vue de la chair et de la laine.

— A chaque troupeau, dit Morisset, il faut nécessairement un gardien ?

— Oui, et un ou deux chiens, pas davantage.

— Tout cela vient d'Arles.

— Ils partent au milieu du printemps, de façon à être arrivés avant les chaleurs.

— Quel trajet !

— Il y sont habitués, fit Garrigou, et du reste on s'y fait très bien. Ainsi, tenez, ce troupeau que vous voyez là-bas est gardé par une petite fille de neuf ans.

— Une enfant !

— Oui, elle est là avec sa mère, mais la mère ne lui sert à rien, car la pauvre femme est folle.

— Folle !

— Oh ! bien douce, mon bon !... C'est une pauvre femme et une malheureuse enfant que j'ai recueillies par charité.

Morisset avait tressailli.

Immédiatement il avait songé à M^{me} d'Ormilly et à Arlette qu'il avait vues à Villars quand son jeune employé les avait secourues.

Il savait que l'infortunée dont il avait causé le malheur était devenue folle.

La curiosité le poussait en même temps que l'atroce satisfaction de voir pour ainsi dire sa vengeance se poursuivre.

Il écouta avec intérêt Rémi Garrigou qui racontait dans quelles circonstances il avait trouvé ces malheureuses, mourantes de faim et de froid, sur la route de Lyon.

Quand l'éleveur de moutons prononça le nom de la fille de Gérard :

— Arlette !... s'écria-t-il, la petite Arlette !...

— Vous la connaissez ?

— Ça se pourrait bien, répondit le tréfileur qui ne voulait pas avouer tout d'un coup la vérité, et j'ai justement vu près de chez moi, à Lans, une jeune fille de ce nom-là qui était seule avec sa mère... Ma foi, Arlette, c'est un nom qui n'est guère commun ; il n'y aurait rien d'impossible que ce fussent elles.

— Tout de même.

— Vous savez leur nom de famille ?

— Ma foi, non.

— Elles ne vous l'ont pas dit ?

— Je ne sais même pas si je l'ai demandé à la petite, répondit Garrigou. Je n'ai songé qu'à les secourir, car elles faisaient pitié.

— Elles ont peut-être un motif sérieux pour ne pas le faire connaître, insinua perfidement Morisset.

— Allons donc !

— Si ce sont celles que j'ai connues, fit-il comme pour atténuer la portée de son insinuation. Enfin, demandez-le-leur ; il est toujours bon de savoir.

— A la rentrée des moutons, quand elles reviendront à Arles, je n'y manquerai pas, promit Garrigou qui s'était laissé intriguer.

— Vous ferez bien. Il faut bien connaître les gens que l'on a chez soi.

CHAPITRE IX

LE MALHEUR NE LACHE PAS SA PROIE

Les deux amis, heureux de s'être retrouvés après tant d'années, continuèrent leur voyage en causant de mille choses diverses et ils seraient arrivés à Sisteron presque sans s'être aperçus de la durée du trajet, si les relais de la route ne les avait forcés à constater la distance parcourue et, par conséquent, celle qu'il restait encore à franchir.

Là ils se séparèrent après avoir dîné et passé la nuit à l'hôtel des Alpes, et tandis que Rémi Garrigou prenait la direction de Digne, ainsi qu'il l'avait annoncé, Morisset, qui se hâta de terminer l'affaire pour laquelle il était venu, reprit la diligence au lieu de prendre le train qui l'aurait ramené à Grenoble.

Malgré la certitude qu'il avait conçue que cette femme et cette jeune fille recueillies par son ami Garrigou étaient bien M^{me} d'Ormilly et la fille de Gérard, il avait résolu de les voir pour s'en assurer.

Peut-être était-il aussi poussé par la criminelle convoitise que la beauté de Marthe avait allumée en lui, et obéissait-il à cette passion mal éteinte qui l'attirait vers son infortunée victime.

Il fut agité, fiévreux, pendant le nouveau trajet qu'il accomplît, beaucoup plus court cependant que le précédent, car il s'arrêta au Lauzet, à l'endroit d'où l'on avait aperçu les troupeaux de l'Arlésien.

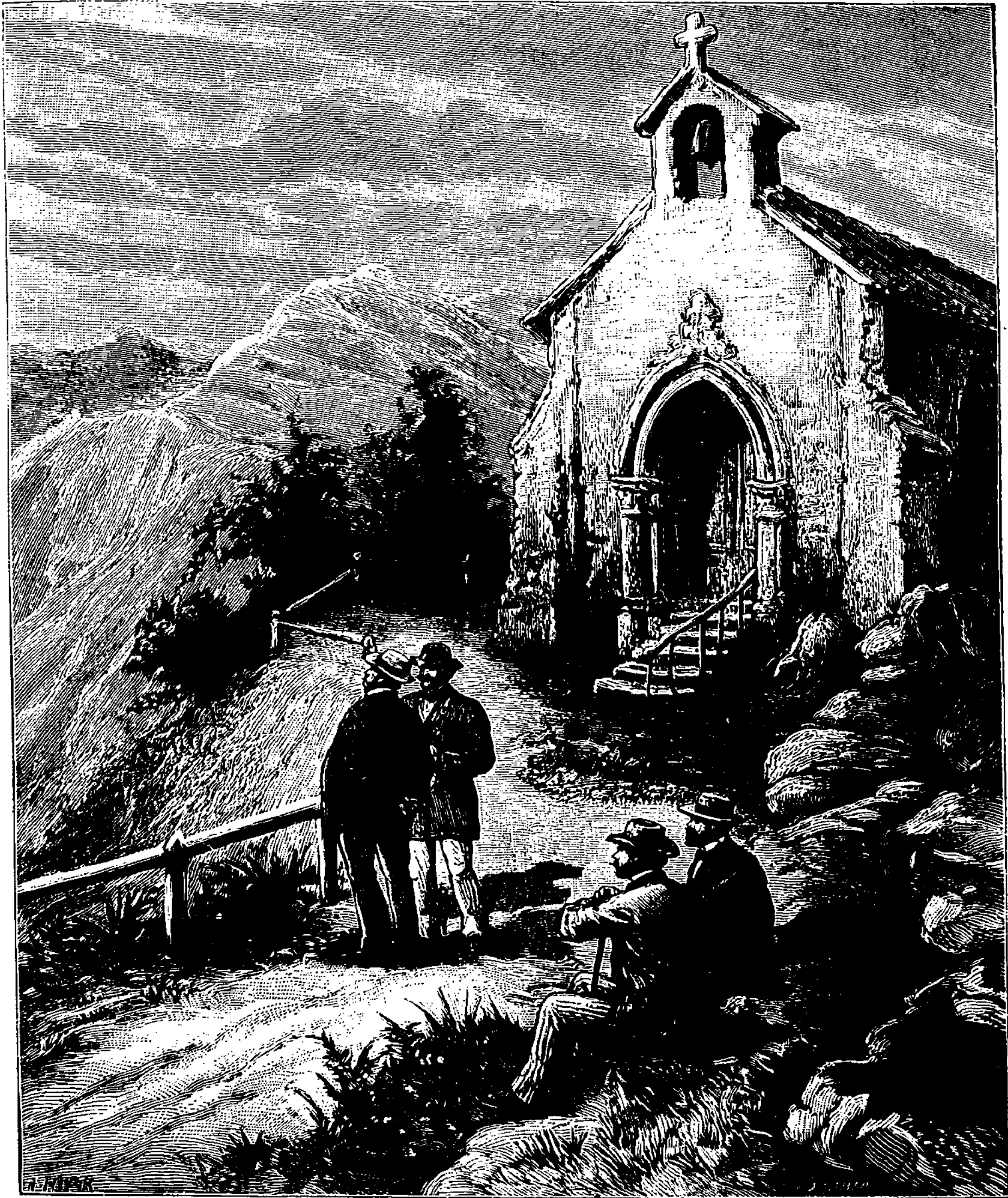
Là, il se fit renseigner sur la route à suivre pour gagner le vallon des Olettes et il se mit en marche.

En suivant un petit chemin vicinal, assez mal entretenu, qui passe par Costeplane, puis un chemin rural qui remonte le long du ruisseau de la Blache, en une heure et quart environ il arriva au vallon.

Alors, en débouchant derrière le Trou-du-Duc, il s'arrêta.

Devant lui, dans les verdoyants pâturages que forment deux petits ruisseaux qui vont plus loin se joindre à la Blache, Morisset venait d'apercevoir le troupeau de son ami.

Il apercevait la cabane adossée à la colline, et il distinguait nettement une femme et une jeune fille, ayant auprès d'elles un gros chien de berger au poil gris-cendre, piqué de taches noires, qui tout en allant et venant autour d'elles, surveillait les moutons confiés à sa garde.



Il avait organisé une petite excursion au petit sanctuaire de Notre-Dame de Mesage. (P. 467.)

Il s'approcha prudemment, en se glissant derrière les épaisses touffes de genêts pour les voir de plus près.

Il les reconnut.

Marthe, malgré sa folie qui n'était pas apparente tant elle était calme et souriante auprès de sa fille, était toujours aussi belle, et le misérable demeurait en contemplation devant elle, lorsque tout à coup il entendit les aboiements du chien.

Zouzou l'avait aperçu de loin et il se serait élancé de son côté si Arlette ne l'eût aussitôt rappelé.

Il continuait à aboyer et il ne s'arrêta que lorsque le tréfileur fut parti et eut disparu.

Il se passait des choses étranges dans l'esprit de Morisset.

Plus ardemment que jamais peut-être, l'infâme convoitait cette adorable créature dont la beauté avait allumé en lui une passion inextinguible.

Il la convoitait avec l'âpreté et l'exaspération que donnent l'impossibilité de la satisfaction, car Marthe, il le savait, était folle; car sa fille était là qui veillait sur elle et il n'aurait pas osé se présenter devant cette enfant qu'il avait si indignement trompée, dont il avait fait l'inconsciente complice de sa vengeance et de sa trahison.

Il sentait quelle impression d'horreur sa présence produirait sur la petite Arlette, et si au besoin le misérable se sentait assez de cynisme pour la braver, il n'en avait pas le courage.

Il demeura longtemps caché derrière les touffes épaisses des broussailles, d'où il pouvait les voir toutes deux sans être vu, et il les contemplait en une extase démoniaque qui allumait petit à petit en ses veines la rage de l'impuissance.

Alors lentement Morisset sentait gronder en lui des besoins de vengeance, et passer sur son front des souffles de haine.

Comme les lâches qui ne peuvent arriver à leurs fins sacrilèges, il se mettait à détester l'objet de sa convoitise monstrueuse.

Il aurait voulu pouvoir torturer cette infortunée qu'il ne parvenait pas à posséder, la faire disparaître, l'écraser, comme si ses douleurs devaient lui donner l'apaisement qu'il cherchait en vain.

C'est en ruminant ces horribles projets que le tréfileur s'éloigna et qu'il reprit sa route.

Qu'allait-il faire?

Son esprit était dans un tel état de surexcitation et de confusion qu'aucun projet ne se présentait à lui.

Mais pendant tous les jours suivants il ne cessa d'avoir devant les yeux l'image de M^{me} d'Ormilley et de sa fille.

Il y songea pendant le reste de son voyage, puis encore lorsqu'il fut arrivé à son usine, dans ce pays où il l'avait eue si près de lui, où il avait espéré un instant arriver à son but, où tout la lui rappelait mieux encore maintenant qu'il l'avait revue.

Il y songeait encore, lorsqu'un jour il vit arriver chez lui Rémi Gar-

rigou, qui venait visiter ceux de ses troupeaux qui estivaient dans les montagnes de l'Isère.

Les deux anciens amis causèrent d'abord de leurs affaires dont ils étaient également satisfaits l'un et l'autre.

Dès qu'il avait vu l'éleveur de moutons, Morisset avait immédiatement eu une odieuse inspiration ; il avait conçu une infamie nouvelle, une lâcheté ignoble, un moyen de satisfaire cette haine allumée en lui par l'inassouvissement de ses désirs criminels et exaspérée par la nouvelle rencontre qu'il avait faite de la femme de Gérard.

Mais le tréfileur était trop habile pour entamer du premier coup la conversation sur ce sujet.

L'occasion se présenterait bien d'elle-même pendant les vingt-quatre heures que Rémi Garrigou promettait de passer à l'usine de Villars.

Morisset avait combiné toute une mise en scène aussi savante que perfide pour arriver à son but.

Il avait organisé une petite excursion au petit sanctuaire de Notre-Dame de Mesage, situé au-dessous de Vizille, au sommet d'une colline d'un pittoresque inouï et d'où la vue s'étend sur toute la vallée admirable, au fond de laquelle se trouve le double confluent de la Romanèche, du Drac et de la Gresse.

Par un temps clair comme celui dont on jouissait, on devait même découvrir au loin, dans la direction du nord, Grenoble se découpant sur les hauteurs couvertes de neiges des Alpes qui l'encadrent.

Le break avait été attelé et l'usinier avait invité son ami Heyrieux, le maire de Villard, l'instituteur Vasselin, son compatriote, et son client M. Chabert, le maire de Claix, qui avait procédé à l'arrestation de Gérard d'Ormilly.

Le soir, on dînerait à Lans, qu'on devait traverser pour revenir coucher à l'usine, et Morisset avait fait prévenir M^{me} Verdon et sa fille de préparer un menu soigné.

Rien à dire de cette excursion fort agréable pour ceux qui l'accomplissaient, mais qui n'intéresserait pas aussi vivement nos lecteurs, si ce n'est qu'en passant à Vif pour prendre la route qui traverse le Drac, le tréfileur dit, en s'adressant à M. Chabert :

— Il y a joliment longtemps, bien que je n'en sois pas éloigné, que je n'ai pas repassé par ici... Voilà près de trois ans, mon cher : depuis l'arrestation de ce d'Ormilly, le voleur des six millions.

— Ah ! répondit le maire de Claix, une fameuse capture que nous avons faite là.

— Et qui vous a valu l'appui de la préfecture pour votre élection au Conseil général, ajouta Morisset.

— J'aurais préféré autre chose...

— Le ruban rouge?

M. Chabert eut un sourire.

— Ça viendra, dit le maire de Vif.

Mais aussitôt, Garrigou demanda :

— C'est le voleur des six millions du chemin de fer, dont vous parlez ?

— Lui-même, répondit le maire de Claix.

— Ah ! vous connaissez donc l'affaire ? questionna l'usinier de Villars.

— Bien sûr.

— Parbleu ! dit l'instituteur, elle a fait assez de bruit.

Et la conversation roula là-dessus.

On parla d'abord du vol et du procès dont on se raconta de l'un à l'autre toutes les phases et toutes les péripéties.

Puis, l'arrivée au but qu'on s'était proposé interrompit la conversation au moment où l'on allait parler de l'épisode de l'arrestation de Gérard d'Ormilly, opérée à Claix.

Mais le soir, en revenant, quand on traversa la commune, dont M. Chabert était le premier magistrat, ce sujet revint tout naturellement aux lèvres et Morisset montra l'hôtel de la Poste où d'Ormilly avait été arrêté.

Il laissa adroitement la parole à son ami qui raconta lui-même ce qui s'était passé.

— Ah ! le coup de notre homme était rudement bien combiné tout de même, dit-il, pensant qu'il se donnerait d'autant plus de prestige aux yeux du Provençal qu'il saurait augmenter les difficultés de l'opération.

— Ah ! pour sûr ! appuya le tréfileur.

— Ce d'Ormilly, narra le maire de Claix, habitait Paris, mais pour faire son coup qu'il avait supérieurement calculé, il avait expédié au préalable sa femme et sa fille dans les environs de l'endroit où il devait opérer.

— Il était donc marié ? demanda Garrigou.

— Oui, oui, et il avait une fillette qui pouvait avoir dans les six ans à l'époque.

— Mais il était d'accord avec sa femme, insinua Morisset avec une profonde assurance.

— Parbleu !

— Elle a eu de la chance, ajouta l'ennemi de Gérard, qu'on ne la

retrouve pas à ce moment-là ; et le fait est, d'après ce qu'ont dit les journaux, qu'on n'a jamais su ce qu'elle était devenue.

— Ah ! vraiment, fit l'éleveur de bestiaux, il était de complicité avec sa femme.

— Ça crève les yeux, mon cher.

— C'est pour cela qu'au cours du procès, ainsi que je me rappelle très bien l'avoir lu, il n'a jamais voulu dire avec qui il avait fait le coup.

M. Chabert reprit :

— Il avait donc fait venir sa femme et la petite, et il les avait installées à Lans...

— Tenez, interrompit Morisset, elles logeaient justement à l'hôtel des Trois Rois Mages où nous devons dîner ce soir, chez M^{me} Verdon.

— Bah !

— Elle peut en causer, elle.

— De la sorte, dit le maire de Claix, M^{me} d'Ormilly n'était pas trop loin de l'endroit où le vol devait se commettre, pour que son mari n'eut pas beaucoup de chemin à faire lorsqu'il viendrait la rejoindre, et en même temps elle n'en était pas assez près pour être compromise.

— En effet, approuva Garrigou, c'était très bien combiné.

— La femme avait même pris un faux nom, ainsi que sa fille.

— Oui, M^{me} et M^{lle} Chesnaye.

— Cela seul établit la complicité de cette femme d'une manière irréfutable, appuya Morisset, car enfin, quand on n'a rien à cacher on n'a pas besoin de changer de nom, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, répondit l'éleveur de moutons à qui il s'était particulièrement adressé.

— Et ce qui prouve mieux encore cette culpabilité, reprit Morisset avec insistance, c'est qu'elle s'y est pris près de deux mois avant le vol pour cela.

— Oh ! toutes les précautions étaient fort bien prises ! répondit M. Heyrieux.

— Seulement il y a toujours l'imprévu avec lequel les criminels ne comptent pas, dit le maire de Claix.

Et il raconta :

— Lorsque d'Ormilly se fut emparé des six millions, il se rendit à Grenoble, sous un faux nom également et en ayant eu soin de faire couper sa barbe, et de là il écrivit à sa femme et à sa fille de venir le rejoindre. Par bonheur, un orage épouvantable éclata ; on était dans la mauvaise saison, au moment de la fonte des neiges ; les chemins étaient défoncés.

envahis par les torrents, impraticables ; le Drac avait débordé jusqu'à près d'un kilomètre de Claix, et cela obligea M^{me} d'Ormilly et sa fille de s'arrêter en route. Elles firent halte à l'hôtel de la Poste, et de là la femme envoya une dépêche à Grenoble pour dire à son mari de venir la chercher. D'Ormilly arriva et c'est ainsi que l'on put l'arrêter.

— Grâce à notre ami Morisset, dit le maître d'école de Villars.

— Parce que j'avais eu la chance de connaître cette prétendue M^{me} Chesnaye pendant son séjour à Lans, répondit le tréfileur avec une hypocrite modestie.

— Vous la connaissiez donc ? fit Rémi Garrigou que tout cela intéressait vivement.

— Un pur hasard, expliqua Morisset, la fillette s'était laissé tomber un jour dans la pièce d'eau qui est devant mon usine et elle fut sauvée par un de mes employés. Alors on la transporta au chalet pour la faire revenir à elle, pour la soigner ; je lui fis prêter un costume de ma petite Jeanne qui est justement du même âge qu'elle, et une amitié se forma entre ces deux enfants.

— Voyez un peu tout de même, ajouta-t-il avec une circonspection de commande, à quoi l'on s'expose quand on ne connaît pas les gens !... Qui aurait pu supposer que cette femme-là ne s'appelait pas M^{me} Chesnaye, et qu'elle était la femme d'un homme qui, au même moment, combinait un crime aussi épouvantable ?

— Vous ne pouviez pas le deviner ? dit M. Chabert.

— La chance a fait que justement le jour où cette prétendue M^{me} Chesnaye et sa fille ont été obligées de s'arrêter à Claix, continua le tréfileur, j'y passai moi-même, revenant d'une tournée, et que je les rencontrai en route dans la carriole de M^{me} Verdon.

— C'est une chance !

— Le lendemain il aurait été trop tard.

— Je fus surpris du premier coup, dit Morisset, de son air embarrassé. Je suis sûr qu'elle se serait bien passée de me rencontrer.

— Je le crois.

— Puis, en causant, je compris qu'il y avait quelque chose de louche dans ce départ subit, et le hasard fit que je pus lire le texte de la dépêche qu'elle envoyait à son mari, au moment où moi-même j'en envoyais une chez moi pour que l'on ne s'inquiétât pas de ne pas me voir revenir. C'est alors que j'ai tout compris et j'ai prévenu mon ami Chabert qui, en sa qualité de maire de Claix, a arrêté d'Ormilly au moment de son arrivée.

— Et ça n'a pas été une petite affaire ! affirma M. Chabert qui tenait à l'importance de son rôle.

On était arrivé à Lans, et le break s'arrêta devant l'hôtel des Trois Rois Mages.

Julot, Mélie et Zoé accoururent, suivis bientôt de M^{me} Verdon et de sa fille, qui firent à Morisset et à ses amis l'accueil empressé que l'on doit aux gros bonnets du pays.

La conversation reprit vers la fin du dîner, qui fut excellent et arrosé de si bons et si généreux vins que les têtes étaient à ce moment légèrement échauffées.

Elle revint tout naturellement sur tout ce que l'on avait dit dans la journée.

Alors, l'hôtesse et sa fille, tout en servant le café, s'y mêlèrent, car cela les intéressait aussi.

Pour la première fois les prénoms de la femme et de la fille de d'Ormilley furent prononcés, car Morisset avait eu soin de ne pas les nommer avant que tout eût été dit.

— Cette petite Arlette ! fit Césarine, elle était si gentille, et si jolie.

Garrigou, à ce nom peu commun, leva la tête.

— Arlette !

— Oui, la fille de M^{me} Marthe, expliqua la propriétaire de l'hôtel des Trois Rois Mages.

— Marthe !

— M^{me} Chesnaye, dit Morisset, ou si vous préférez, de son vrai nom, M^{me} d'Ormilley.

— Nous l'appelions « M^{me} Marthe », dit M^{me} Verdon. C'est elle qui nous l'avait demandé.

— Ah ! ça en a été une affaire dans le pays, fit la vieille Mélie dont la langue démangeait.

— Marthe !... Arlette ! se répétait l'éleveur de moutons.

Morisset ne le perdait pas de vue, car il était en possession de tout son sang-froid, supportant mieux, sans doute, la boisson que les autres ou peut-être ayant à dessein moins bu qu'eux...

— Dire, fit l'aubergiste, que nous avons failli aller à Paris pour ce procès !... Voyez un peu quel tracas !...

— Oui, ajouta Césarine, le juge qui nous a interrogées à Grenoble, — car il nous a fallu tout de même aller jusqu'à Grenoble, — nous l'a bien dit.

— Si on avait pu savoir ce que la femme et la fille étaient devenues, dit le maître d'école de Villars, elles auraient bien été pincées.

— Il n'aurait plus manqué que ça, répondit M^{me} Verdon. C'est du coup que nous n'aurions pas manqué d'être assignées à Paris pour témoigner sur leur séjour ici.

— J'aime bien mieux qu'elles aient disparu, dit Césarine, car rien qu'à la pensée de paraître devant un tribunal... Oh! J'en frissonne déjà d'avance.

— Elles n'ont pas attendu que mon ami Chabert se ravise, dit Morisset, car le lendemain matin, de bonne heure, elles ont filé.

— Oui, dit le maire de Claix, elles ont eu peur que je les coffre aussi...

— Ce que vous auriez bien dû faire, mon cher!

— Bien sûr! Si j'avais su ce que je sais aujourd'hui...

— Enfin, dit Mélie, elles ont disparu et on ne les a plus revues... Bon voyage!

— Ah! si on les repingait jamais, fit Morisset, — car il n'y a pas encore prescription, — elles seraient sûres de leur affaire...

— Elles auront passé à l'étranger, dit M. Heyrieux. Avec l'argent qu'elles ont, c'est facile.

— Parbleu! puisqu'on n'a pas su ce que sont devenus les six millions!

— Non, dit M. Chabert, je n'ai trouvé qu'une vingtaine de mille francs sur d'Ormilly, lorsque je l'ai arrêté!

— A moins, insinua perfidement le tréfilcur, en regardant de côté son ami l'Arlésien, que, pour donner le change, pour faire croire qu'elles n'ont rien, car elles se sentent sans doute surveillées, elles ne simulent la pauvreté..

— Ça se pourrait bien, fit le maître d'école.

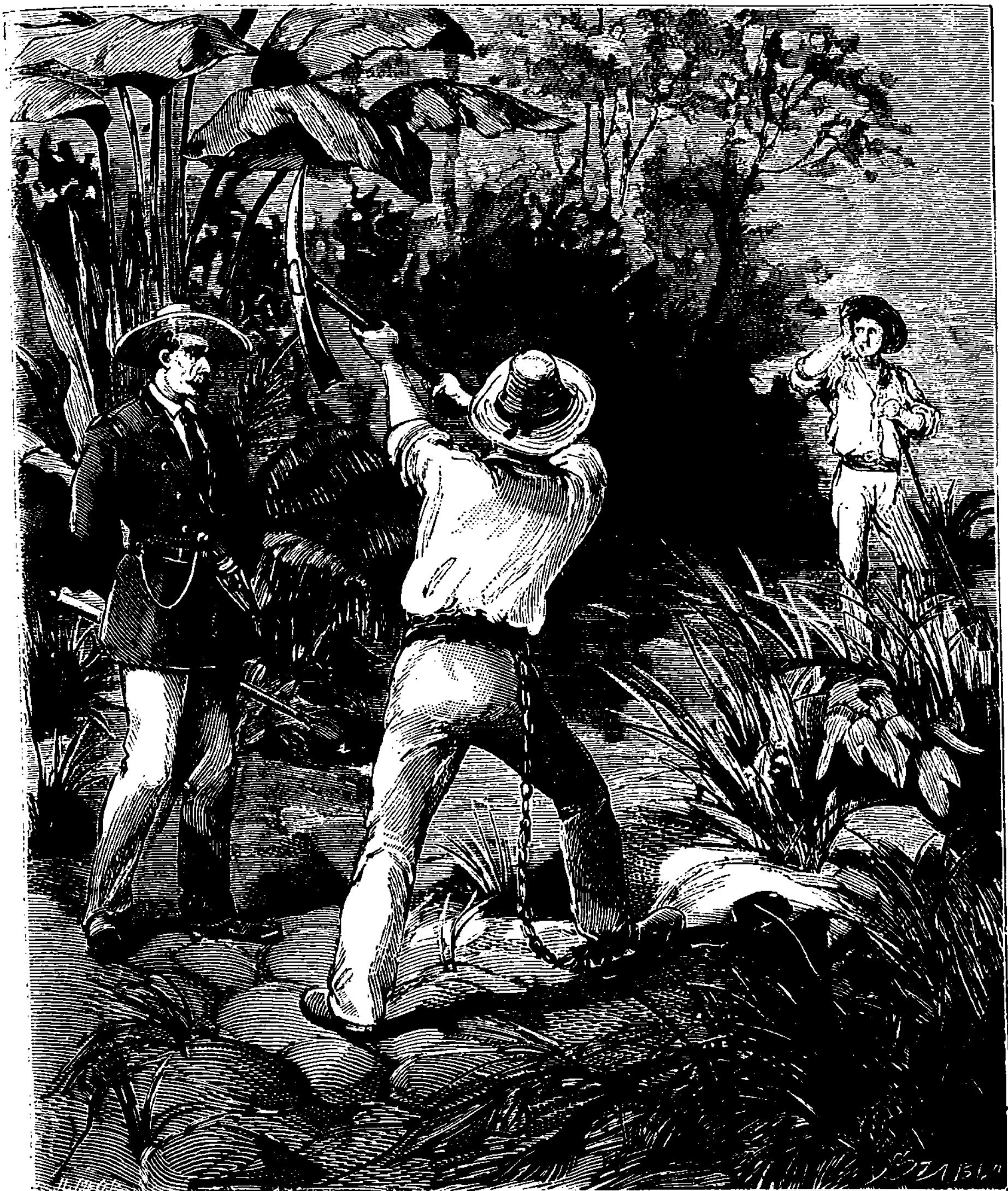
— Ce sont des roublardes!

— Et la petite Arlette, dit Morisset, malgré ses airs de sainte nitouche, n'avait pas ses yeux dans ses poches, car elle était bigrement précoce et intelligente pour son âge, cette gamine-là!

Tout ce que l'on disait pénétrait dans l'esprit empâté de Rémi Garri-gou, et pendant la nuit qu'il passa chez Morisset, il ne cessa de songer à cette petite Arlette et à sa mère qu'il avait recueillies.

Si c'étaient elles!

A quels ennuis ne serait-il pas exposé si on venait à les découvrir un jour!



Il est au bagne !... (P. 478.)

La femme et la fille d'un forçat !

Il y songeait encore le lendemain en s'éveillant.

Il n'y avait pas à s'y tromper, car d'après les renseignements qu'on lui avait donnés, d'après les signalements qu'il avait entendus, l'éleveur de moutons ne pouvait plus douter maintenant.

C'était bien la femme et la fille de d'Ormilly qu'il avait chez lui.

CHAPITRE X

FILLE DE FORÇAT

Morisset conduisit lui-même avec son phaéton son ami Garrigou jusqu'à la gare du Pont-de-Claix lorsqu'il repartit le lendemain.

Il voulait savoir ce que l'éleveur de moutons allait faire après ce qu'il avait appris la veille et, s'il restait encore un doute dans son esprit au sujet de l'identité de Marthe et d'Arlette, le dissiper complètement.

Garrigou, tracassé par ses préoccupations nouvelles, revint le premier sur le fait.

— Vous ne savez pas l'idée qui m'est venue depuis hier? lui dit-il dès que l'on eut dépassé Lans.

— Non, répondit le tréfileur.

Et, bien qu'il sut parfaitement à quoi s'en tenir sur ce que son ami allait dire, il demanda :

— A quel sujet?

— Au sujet de la femme et de la fille de ce d'Ormilly.

— Bah!... vous y pensez encore?

— Dame, mon cher, il y a de quoi!

— Hein!

— Pardi!... Depuis que j'ai appris tout ça hier, je me demande si ces coquines-là ne sont pas chez moi.

Le tréfileur de Villars triomphait intérieurement sans en rien laisser paraître.

— Chez vous? s'écria-t-il avec la surprise la plus savamment jouée.

— Oui, chez moi, mon bon.

— Que me dites-vous là!

— Eh!... la vérité, malheureusement!

— Voyons, voyons, ce n'est pas possible.

— Ce n'est que trop certain, dit Rémi Garrigou, car je ne crois pas me tromper.

Et continuant, très préoccupé :

— Tenez, ajouta l'éleveur de moutons, ce sont justement ces deux femmes dont je vous ai parlé l'autre jour!

— Ces deux femmes!... fit Morisset comme s'il ne se souvenait pas. Quelles femmes?

-
- Vous ne vous rappelez pas?...
- Non.
- Quand nous passions près du Lauzet...
- Oui.
- En diligence...
- Eh bien?
- Je vous ai montré un de mes troupeaux dans le vallon des Olivettes... qu'on voyait de la route...
- Ah! oui... fort bien!...
- Vous y êtes?
- Parfaitement.
- Je vous ai dit que c'était une jeune fille de neuf ans environ qui gardait ce troupeau.
- Je m'en souviens, en effet.
- Et qu'elle était avec sa mère qui est folle.
- Deux pauvres créatures que vous avez recueillies mourantes de faim, de froid et de misère sur la route de Lyon, n'est-ce pas?... et dont vous avez eu compassion?
- Deux vagabondes!
- Comment!... Vous croyez qu'elles seraient?....
- Je n'en doute plus.
- Sapristi!
- Morisset était heureux de son succès.
- Et qu'est-ce qui vous fait croire que ce sont la femme et la fille de d'Ormilly? demanda-t-il.
- Leurs noms, pardi!
- Vous les connaissiez?
- Non. Elle ne me l'a pas dit, cette petite rouée, dit Garrigou; elle s'en est bien gardé!
- Alors?
- Mais leurs prénoms.
- Elles s'appellent?
- La petite se nomme Arlette...
- Diable!
- Et la folle, Marthe.
- Alors, ce sont elles!
- J'en suis sûr.
- Une telle coïncidence n'est pas possible.
- C'est ce que je me dis.
- Les mêmes noms... Les mêmes âges...

— Tout, tout, tout y est.

— Du reste, il vous sera facile de vous en assurer, dès que vous serez arrivé, dit le tréfileur.

— Et je n'y manquerai pas, mon bon, vous pouvez le croire, affirma Rémi Garrigou.

— Vous les questionnerez?

— Pardi!

— Et si ce sont elles?...

— Si ce sont elles, capon de bon sort!

— J'espère que vous n'allez pas garder cette vermine chez vous, dit l'ennemi de Gérard.

— Ah! non, alors!

— C'est qu'on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Bien sûr!

— Voyez-vous que vous soyez compromis, si l'on venait à les découvrir chez vous.

— Compromis!...

— On croirait peut-être que vous les connaissiez et que vous leur avez donné asile.

— Ah! non, pas de ça, Lisette!

— Vous ferez rudement bien.

— Et je ne vais pas attendre la fin de l'estivage, encore, dit l'éleveur de moutons.

— Vous allez vous en débarrasser tout de suite? dit Morisset avec une joie atroce, difficile à contenir.

— Tout de suite. Au lieu de rentrer à Arles, je vais repasser par là et je les flanquerai sur la route, comme je les ai trouvées... Qu'elles aillent au diable!

— Mais votre troupeau?... Pour le ramener?...

— Oh! j'ai ce qu'il faut... Une brave fille qui en garde un à quelque distance de là, au Pré-Méolans, la Rosette... Celle-là, elle est née chez moi, je la connais... Elle gardera l'autre avec le sien.

— Tout est pour le mieux.

— Ça ne fera pas long feu, allez!

— Et vous serez débarrassé.

C'est dans ces dispositions d'esprit que le tréfileur laissa son ami Garrigou.

Il se réjouissait atrocement de la complète réussite de son horrible vengeance.

Marthe allait être jetée sur la grande route, réduite de nouveau à la

misère, et le misérable s'applaudissait d'en être la cause, tant il avait dans le cœur de haine pour la malheureuse.

Il irait voir Garrigou à Arles, à la première occasion, lors du voyage qu'il avait à faire, dans peu de temps, pour aller à Marseille pour soumissionner une fourniture de clouterie pour les ateliers des Forges et Chantiers de la Méditerranée.

Il saurait ainsi ce que l'éleveur avait fait.

Rémi Garrigou fit comme il avait dit.

Ainsi que bien des faibles esprits de province, il avait une peur bleue de la justice.

Il aurait tremblé à la seule pensée de comparaître devant un juge, rien que pour sembler connaître des gens inculpés de crime.

La fille et la femme d'un forçat!

La femme et la fille d'un voleur!

Il avait ça chez lui!

Ah! on l'y prendrait encore, à vouloir faire du bien à des gens qu'il ne connaissait pas!

Ce ne serait pas long à régler!

L'éleveur de moutons passa d'abord au Pré-Méolans, et il fit venir la Rosette avec son troupeau dans le vallon des Olivettes.

Arlette, qui les vit arriver de loin, crut tout d'abord que M. Garrigou venait de décider subitement de cesser l'estivage et de rentrer à Arles.

Mais quand elle le vit, d'assez loin encore, elle fut frappée par l'expression de son visage.

Il avait l'air si bon, d'habitude.

Que se passait-il donc?

Marthe, toujours souriante, regardait la Rosette et caressait Zouzou, assis sur son derrière auprès d'elle, qui donnait des signes de joie à la vue de la bergère.

Garrigou s'approcha et, s'adressant à la fillette :

— Comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais dit votre véritable nom? dit-il avec brusquerie.

— Mon nom!... fit l'enfant interdite.

— Oui, votre nom de famille... le nom de votre père... Je le sais aujourd'hui... j'ai tout appris. Vous vous appelez d'Ormilley!...

— C'est vrai, monsieur, dit Arlette toute tremblante.

— Et vous le cachez, hein?

— Non...

— Pardi, vous avez des raisons pour ça!... Mais je sais à quoi m'en tenir, maintenant, allez!... Votre père est un voleur!...

— Oh!... monsieur...

La pauvre enfant tremblait, et sa poitrine se gonflait d'énormes sanglots.

La malheureuse folle riait aux éclats, ne comprenant rien au drame qui se passait sous ses yeux.

— Oui, un voleur, répéta l'éleveur de moutons que son intérêt aveuglait et rendait sans pitié; un voleur de six millions!... Il est au bagne!...

— Monsieur... implora Arlette dont les sanglots éclatèrent, tandis que le rouge de la honte incendiait son front courbé.

— Alors, reprit Garrigou, vous comprenez que je ne peux pas garder chez moi la femme et la fille d'un forçat... Je vous chasse toutes deux!... Vous allez partir immédiatement...

La Rosette, saisie de compassion, n'osait s'approcher.

Garrigou reprit, en sortant quatre pièces de cinq francs :

— Voilà vingt francs que je vous dois pour les deux mois, depuis que vous êtes ici, et fichez-moi le camp!

Et, se tournant vers la Rosette :

— Toi, ajouta-t-il, tu vas rester ici et tu prendras ce troupeau.

— Bien, fit la bergère d'une voix indistincte.

— Prenez-moi ce que vous avez, reprit Rémi Garrigou en s'adressant à l'enfant, et déguerpissez sur-le-champ!

Puis il dit encore, tandis que la pauvre petite Arlette, accablée de honte et de douleur, prenait sa mère par la main :

— Voilà à quoi l'on s'expose en ramassant sur la route des gens que l'on ne connaît pas!

Il continua à grommeler jusqu'à ce qu'elles soient prêtes à partir, ayant réuni leurs hardes misérables.

— De la graine de voleur!... des vagabonds!... On leur donnerait le bon Dieu sans confession, tellement elles savent bien s'y prendre, ces rouées!... Ça finira à la Nouvelle, ça!... ou à la Centrale de Montpellier!...

Marthe, ne sachant ce qui se passait, indifférente, ayant l'habitude d'obéir docilement à sa fille, se laissait conduire.

Arlette la tenait par la main.

De l'autre bras elle portait un petit paquet qu'elle venait de nouer.

Elle n'allait pas oser dire un mot à la Rosette, qui avait toujours été si bonne pour sa mère et pour elle, mais elle vit sur son visage une expression compatissante, et même des larmes à ses yeux.

Alors, elle se risqua.

Au moment où Garrigou tournait le dos, d'un geste de tête elle lui dit :

— Adieu, ma bonne Rosette !

Zouzou léchait la main de Marthe, comme s'il comprenait qu'il allait être séparé d'elle, et les bons regards de ses grands yeux intelligents allaient de la mère à l'enfant comme pour leur demander pourquoi elles partaient.

— Allons, bon voyage?... fit l'éleveur de moutons pour hâter le départ.

Et même il ajouta :

— Allez vous faire pendre où vous voudrez !

Puis il rappela le chien qui suivait les deux malheureuses.

— Ici, *Zouzou* !

La pauvre bête, surprise par la colère de la voix de son maître, revint en rampant.

— Couche là !

La Rosette le flatta de la main, et ensuite elle se mit à ranger ses moutons que *Fidèle*, la chienne de son troupeau, poussait vers les autres.

Garrigou resta là jusqu'à ce que Marthe et Arlette fussent hors de vue.

Il les vit disparaître sur la lisière du petit bois du Clot-de-l'Aigle et il répéta entre ses dents :

— Bon voyage !...

Puis il donna quelques instructions à la Rosette, auxquelles il y ajouta quelques explications pour justifier sa conduite, disant ce qu'il avait découvert, et enfin il partit.

— Ma pauvre petite Arlette !... soupira la Rosette qui, lorsque le patron fut parti, osa jeter les regards dans la direction que les infortunées avaient prise. Pauvre M^{me} Marthe !... Que vont-elles devenir, mon Dieu ?...

La brave fille essuyait les larmes qui coulaient de ses yeux, car elle avait l'âme navrée de ce qui venait de se passer.

Elle se disait :

— Faut être sans pitié pour agir comme ça, pour jeter dehors deux malheureuses créatures !... Est-ce la faute de cette enfant si son père a fait ce que le patron a dit ?... Non, c'est n'avoir pas de cœur !... Et la mère de cette mignonne qui n'a pas son bon sens, qui ne peut être qu'une charge pour elle... Mon Dieu, où vont-elles aller ?... Comment vont-elles faire pour vivre ?... Ah ! si je pouvais...

La Rosette aurait bien voulu secourir ses deux amies, courir après elles, les ramener, leur offrir l'hospitalité dans sa cabane, partager avec elles sa maigre subsistance et tout le peu d'argent qu'elle gagnerait ; mais elle avait peur du patron.

Elle redoutait de le rencontrer si elle se lançait à leur poursuite, car

Garrigou, qui connaissait à fond toute la région, pourrait bien être resté en surveillance, caché quelque part, afin de s'assurer que l'on ne contrevenait pas aux ordres qu'il avait donnés.

Mais la brave fille eut une inspiration.

Elle songea à envoyer à leur recherche *Zouzou*, ce bon chien qui s'était si vivement attaché à elles et qui témoignait sa douleur du départ de ses deux amies par de petites plaintes inquiètes et une agitation fébrile.

— Mon bon *Zouzou*, dit la Rosette, elles sont parties, tes pauvres maîtresses!... Ta petite Arlette si jolie, si douce et si bonne!...

Zouzou eut un gémissement.

— Tu pleures comme moi!... Eh bien! va les chercher, va, je veux bien!

L'intelligent animal comprit.

La Rosette, du doigt, lui montrait la direction que les malheureuses avaient prise.

— Va! dit-elle, ramène-les!... Va!

Zouzou, alors, fit entendre un joyeux aboiement, et il s'élança en des bonds prodigieux, franchissant les buissons et les taillis, se faufilant dans les épaisses touffes de genêts et d'arbustes, pour disparaître.

— Elles comprendront, sans doute, se disait la Rosette en le suivant des regards, et elles reviendront peut-être avec lui pour le ramener.

Elle attendit.

Une heure, deux heures se passèrent.

Zouzou ne revint pas.

Arlette et Marthe étaient parties, honteusement chassées, sans savoir où elles allaient.

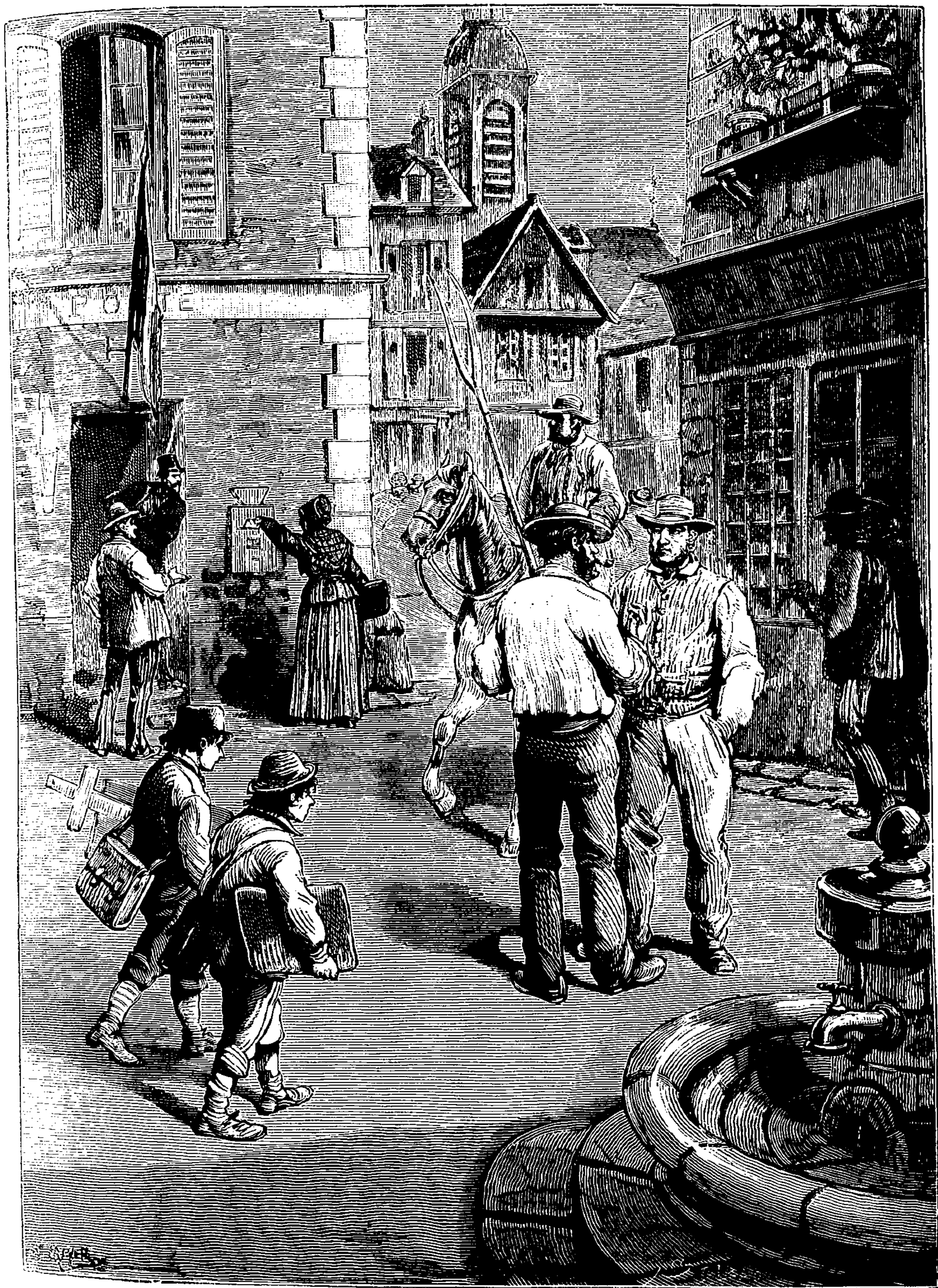
Elles ne connaissaient, de cette région montagneuse des Alpes, que le petit vallon hautement enclavé dans les collines où elles venaient de vivre avec les moutons depuis le commencement de l'été.

Elles allaient à l'aventure.

L'enfant conduisait sa mère qu'elle avait prise par le bras et elle déployait toute son énergie pour retenir ses larmes, pour ne pas laisser éclater sa douleur.

Elle voulait être seule à souffrir.

Elle ne voulait pas que sa mère, qui n'en pouvait comprendre les motifs, la vit pleurer. La pauvre femme, à ce spectacle, ne manquerait pas de pleurer aussi, et l'enfant, dévouée et aimante, voulait lui épargner



C'est une commune qui parut trop importante. (P. 488.)

toute peine qui aurait pu retarder le retour de sa raison, espéré depuis quelque temps.

Arlette était courageuse.

C'était une nouvelle épreuve et elle pensait, malgré le coup cruel qui lui était porté, avoir la force de la supporter.

Ce qui avait atteint la malheureuse fille de d'Ormilly plus cruellement que son expulsion, c'était la brutale révélation qui venait de lui être faite.

La pauvre enfant n'avait jamais bien compris ce qui s'était passé plus de deux ans auparavant.

Son père avait disparu, emmené par les gendarmes, accusé d'un vol, et elle ne l'avait plus revu.

Jamais Arlette n'avait cru à la culpabilité de ce père qu'elle adorait.

Elle ne voyait, en ce qui était arrivé, qu'une épouvantable fatalité, déchaînée sur sa famille depuis sa naissance, et qui s'acharnait impitoyablement.

Maintenant elle savait.

Les injures grossières de l'éleveur de moutons avaient déchiré le voile devant ses yeux.

Fille d'un voleur !

Fille d'un forçat !

Alors son malheureux père était au bagne, comme ces bandits dont elle avait entendu parler, comme ces assassins dont elle avait lu les procès !

Et cet homme qu'elle avait cru bon, qui les avait si charitablement recueillies, sa mère et elle, qui les avait sauvées toutes deux de la mort, cet homme qu'elle s'était mis à aimer en reconnaissance de ses bienfaits, venait de la jeter dehors en l'accablant d'outrages, en la couvrant de honte.

Fille de forçat !

Ces trois mots ne sortaient pas de l'esprit de la pauvrette et elle sentait le poids de l'ignominie qui l'écrasait.

Fille et femme de forçat !

Il semblait à Arlette que cette tache était imprimée, comme avec un fer rouge, sur le front de sa mère et sur le sien, comme autrefois on marquait les galériens.

Elle courbait la tête, accablée, heureuse toutefois d'être dans ce pays perdu, au milieu de ces montagnes sauvages, désertes, loin de tout être vivant, pour n'avoir à rougir devant personne.

Elles marchaient toutes deux, et après avoir contourné le Clot-de-l'Aigle, elles arrivèrent à la Montagnette, qui forme un entonnoir que domine d'un côté le Pouzenc, et au sud la pointe de Mazelière.

A ce moment, un bruit se fit entendre, puis un aboiement qu'Arlette reconnut, et s'étant retournée, elle vit au loin *Zouzou* qui accourait en dévorant l'espace, bondissant, joyeux, et qui arriva bientôt auprès d'elle, lui témoignant de mille manières sa joie et son affection.

Arlette le caressa avec amitié et même avec une véritable reconnaissance, heureuse d'avoir un compagnon, — une bête, il est vrai, — mais un compagnon tout de même qui ne la méprisait pas.

— Mon bon *Zouzou* ! disait-elle, tu nous aimes quand même, toi!...
Mon bon *Zouzou* !

Et Marthe aussi semblait heureuse de revoir ce brave chien qui s'était attaché à elle.

Elle le caressait et elle répétait comme sa fille :

— Mon bon *Zouzou* !...

— Il faut partir, mon pauvre *Zouzou*, dit l'enfant d'une voix triste; il faut retourner là-bas... nous ne sommes plus avec toi, on nous a chassées... Va, mon cher *Zouzou*, va... adieu!... je t'aime bien... adieu!...

Elle le caressait encore.

Elle l'embrassait, ayant pris sa grosse tête entre ses mains.

— Adieu, répétait la jolie folle.

Mais le chien ne partait pas.

Il restait auprès de cette femme et de cette enfant comme s'il avait voulu les retenir, les ramener.

Il demeurait auprès d'elle, tournant, jappant, frétilant, comme s'il voulait leur démontrer qu'elles avaient toujours en lui un ami fidèle qui ne voulait pas les abandonner.

Arlette essaya encore de le renvoyer, mais ce fut en vain; le chien ne voulut pas partir.

Que faire?

La fille de Marthe aurait voulu le reconduire à la cabane du vallon; mais elle n'osa pas.

Elle eut peur de se retrouver en présence de Rémi Garrigou, de cet homme qui les avait chassées et qui, en les revoyant, répéterait sans doute ses outrages et ses injures.

Elle eut peur aussi de revoir la Rosette, pourtant si bonne et si compatissante, mais devant qui elle rougirait maintenant.

Fille de forçat!

Ces mots ignominieux, elle le entendait encore !

Alors elle tenta encore de congédier le chien ; mais *Zouzou* ne voulut pas s'éloigner.

On se remit en marche lentement.

Le brave chien suivit les deux femmes à distance d'abord ; puis, petit à petit, il se rapprocha lorsqu'il comprit qu'on renonçait à le chasser, et il gambada joyeusement autour d'elles comme pour leur témoigner sa gratitude et leur indiquer la route.

Arlette en prit son parti.

Il fallait bien accepter l'amitié de cette bonne bête, puisqu'il ne voulait pas partir.

Au moins, c'était un ami devant qui la pauvre enfant n'aurait pas à rougir.

CHAPITRE XI

SOUS LA NEIGE

On marcha longtemps.

Après avoir tourné la pointe de Mazelière et le pic de Rioclar, on passa le col de l'Eyssalette et on descendit le vallon que termine un petit bois.

Là, il y avait un étroit sentier.

Zouzou paraissait connaître le pays, car il s'y engagea sans hésiter.

Arlette, conduisant sa mère, le suivit.

Marthe était déjà fatiguée.

Elle se trainait avec peine, se soutenant au bras de sa fille.

Elle demanda :

— Où allons-nous donc ?

Arlette, qui ne sut que répondre, dit :

— Là-bas.

— Pourquoi ne sommes-nous pas restées avec nos jolis moutons ?
demanda encore la folle.

— M. Garrigou ne veut plus de nous.

— Ah!...

— Non... il nous a chassées.

— Il est donc méchant... Il avait l'air si bon !...

Arlette ne répondit pas.

Au bout de quelques minutes, Marthe dit encore :

— Je suis bien fatiguée!... Je n'ai plus de forces...

— Encore un peu de courage, petite mère, dit l'enfant navrée. Nous nous reposerons bientôt.

On arriva au bord d'un ruisseau assez fort, dont les eaux limpides roulaient tumultueusement au milieu des rochers.

C'était le torrent de Rioclar.

Il bordait le petit bois, et comme il n'y avait aucune passerelle pour le traverser, on le suivit.

Alors *Zouzou*, qui était parti en avant dans les fourrés, fit entendre des cris; puis il revint.

Arlette le suivit.

Elle aperçut deux cabanes, des huttes de bûcherons qu'on appelle les cabanes du Tiouret.

Puis elle vit une femme.

Alors, saisie de honte, elle s'arrêta.

Mais la femme, dont l'attention avait été attirée par le chien, les avait vues.

Elle s'était arrêtée dans son travail, et, debout, elle paraissait les attendre.

— Reposons-nous un peu, veux-tu? dit la voix faible de Marthe.

Alors Arlette prit une résolution.

Elle s'approcha timidement.

— Ma bonne dame, dit-elle, ne pourriez-vous pas nous permettre de nous reposer jusqu'à demain?

Elle ajouta aussitôt :

— Nous avons de l'argent pour payer.

L'enfant avait conscience de l'indignité dans laquelle sa situation l'avait placée.

La femme, après avoir examiné un instant la mère et la fille, demanda :

— Vous êtes avec des troupeaux?

— Non, répondit Arlette, nous n'y sommes plus... On nous a renvoyées...

— Ah!... Où étiez-vous?

— Du côté des Olivets.

— On vous a remplacées?

— Oui.

— Et vous allez chercher d'autre ouvrage ?

— Ah ! si nous pouvions en trouver, nous serions bien heureuses.

— Entrez, vous vous reposerez.

Le mari de cette femme, un bûcheron, arriva quelques instants après, avec une lourde charge de bois.

Il fit bon accueil aux étrangères.

Marthe, qui s'était couchée sur une litière d'herbes sèches, dormait profondément.

Elle ne s'éveilla même pas quand le bûcheron voulut leur offrir une écuelle de soupe.

Arlette, reconnaissante, mangea avec appétit.

On causa peu, et à la nuit tout le monde s'endormit.

Zouzou, couché au pied de l'enfant, veillait sur elle.

Le lendemain, au petit jour, Arlette remercia ses hôtes charitables, et elle partit avec sa mère, prétextant qu'elle croyait savoir un endroit où on lui donnerait de l'ouvrage.

Les malheureuses suivirent encore le Rioclar jusqu'aux Graves, où elles trouvèrent une passerelle faite de planches étroites clouées sur deux troncs d'arbre couchés, et elles traversèrent le torrent qui était gros à cet endroit.

Où iraient-elles ?

Qu'allaient-elles devenir ?

Il y avait un chemin, elles le prirent au hasard, toujours précédées par *Zouzou* qui éclairait la marche.

Au bout d'une demi-heure, elles arrivèrent à une grande route au coin de laquelle il y avait un poteau indicateur avec ces inscriptions accompagnées de flèches pour fixer les directions :

◇—> REVEL, 2 kil. 150 — LE LAUZET, 8 kil. 8 h.

LES THUILES, 3 kil. 2 h. — BARCELONNETTE, 9 kil. >—◇

Arlette la lut.

Mais aussitôt elle tressaillit.

Fille de forçat !

Ces mots sonnaient encore lugubrement à ses oreilles.

Elle avait peur de la grande route maintenant, comme si les chemins publics étaient interdits aux infortunées marquées par cette flétrissure.

Elle redoutait inconsciemment la rencontre des gendarmes.

Elle ne voulut pas suivre la voie qui s'offrait à elle.

De l'autre côté coulait l'Ubaye, une rivière assez forte; mais il fallait marcher encore pour trouver un pont, car Arlette voulait la traverser pour s'éloigner encore du vallon d'où elle avait été chassée.

On suivit de petits sentiers, loin de la route, en passant par Girardeisse, par la Bessée, par les Capouses, par les Martins, par Graugnard, par les Fabres, par Miraval, et après deux heures de marche, on se trouva aux Thuiles, que l'on contourna aussi, car c'est une commune qui parut trop importante à la pauvre enfant pour oser s'y aventurer, et en passant par la Bérarde, on arriva aux Basses-Thuiles, au bord de l'Ubaye, où se trouvait enfin un pont.

Mais là, on s'arrêta.

Marthe avait faim.

Arlette avisa une auberge, au carrefour de la route, et, ayant rassemblé tout son courage, elle s'y présenta.

Que pouvait-on lui dire en somme?

Sa mère et elle, accompagnées par *Zouzou*, n'avaient-elles pas l'air de bergères?

Si on les interrogeait, Arlette répondrait qu'elle allait rejoindre ses moutons dans la montagne, afin de n'avoir pas à dire la vérité.

Elle avait de l'argent, elle paierait.

On ne lui demanderait pas autre chose.

Les pauvres femmes reprirent quelques forces et, reposées, restaurées, emportant même quelques provisions achetées qu'elles logèrent dans la besace de toile grossière que Blaisine Garrigou leur avait donnée, elles repartirent.

Maintenant, elles étaient loin de ce vallon d'où elles avaient été chassées.

Sur la rive gauche de l'Ubaye, des bois profonds s'étendaient, allant de Méolans au torrent de Bachelard, sur une longueur de dix kilomètres environ.

Au delà, on voyait les crêtes de montagnes élevées, dont quelques-unes étaient couvertes de neiges.

A travers bois, il y avait des sentiers qui montaient par des pentes tantôt douces, tantôt abruptes.

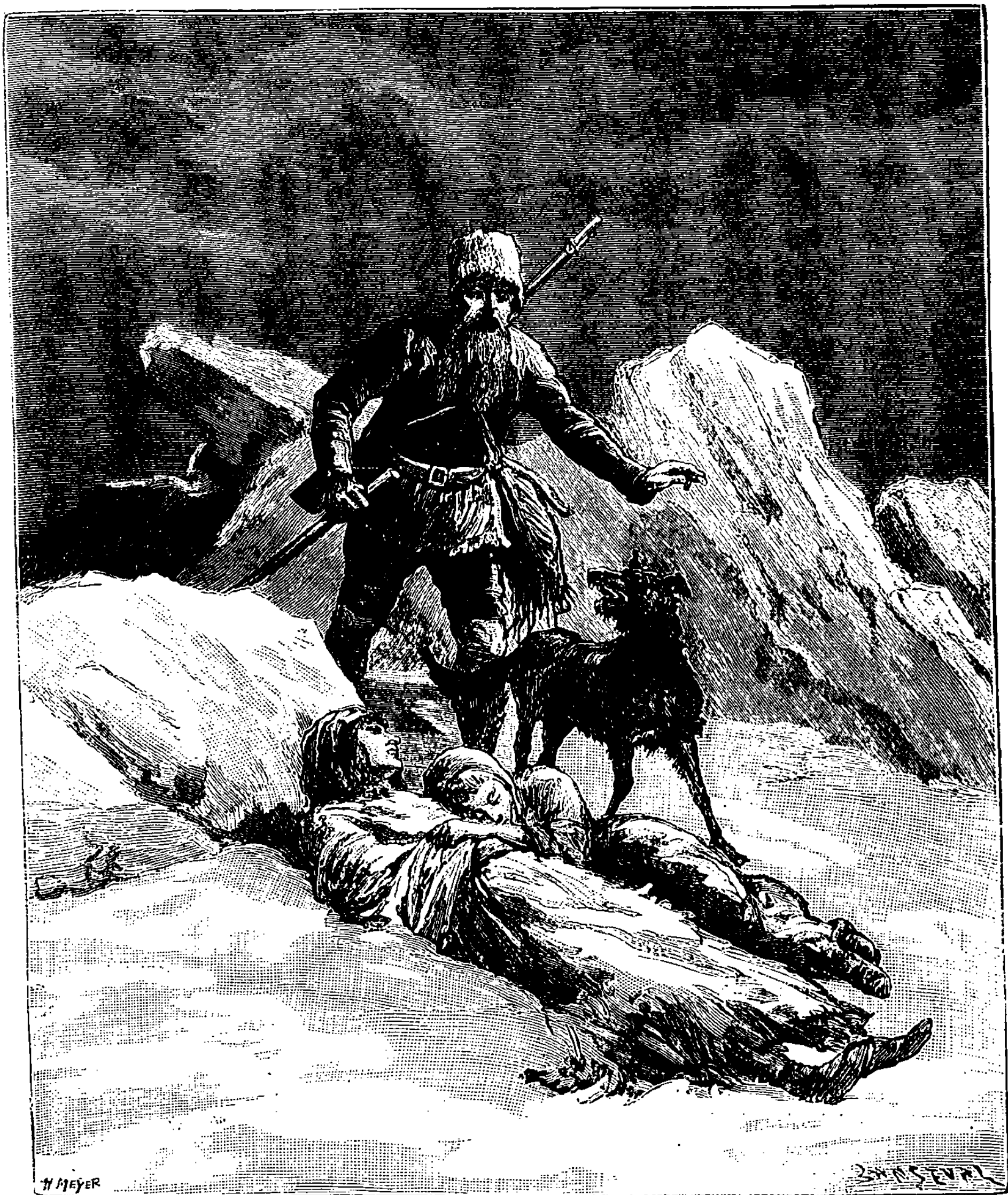
Zouzou s'y engageait avec assurance.

Marthe et Arlette le suivaient.

Quand la pauvre folle fut encore fatiguée, on s'arrêta et on se reposa.

Enfin, le soir, on se trouva à la Sestrière, une haute montagne, formée de deux pics élevés, nue, rocheuse, et on dut s'arrêter là.

Arlette entassa des herbes sèches qu'elle arracha, dans une petite an-



L'homme de la montagne vit les deux infortunées inertes. (P. 493.)

fractuosité qui offrait un abri, et l'on passa ainsi la nuit à la belle étoile, sous la garde du fidèle *Zouzou*.

Les malheureuses demeurèrent là toute une journée et elles y passèrent une seconde nuit.

Arlette, sombre, préoccupée, lorsqu'elle n'était pas distraite par les soins à donner à sa mère, lorsqu'elle n'avait pas à répondre à ses questions puériles, réfléchissait à l'avenir.

Comment allaient-elles vivre lorsque le peu d'argent qu'elle avait serait épuisé ?

— Où trouverait-on de l'ouvrage ?

Ah ! si elle avait pu rester dans ces montagnes sauvages, loin de tout le monde, ignorée, inconnue, n'ayant auprès d'elle que sa mère et ce brave chien, son seul ami !...

Là, du moins, la pauvre enfant ne voyait personne, elle n'avait pas à rougir.

Fille de forçat !

Cette ignominieuse épithète la poursuivait !

Son père n'était pas coupable, elle ne pouvait le croire.

Il était victime de la haine atroce, de l'odieuse vengeance de ce Morisset, comme elle et sa mère, sans s'en douter, étaient encore aujourd'hui ses victimes.

Mais il était au bagne, ce père qu'elle adorait, on le lui avait dit brutalement, on le lui avait révélé en lui jetant à la face cet horrible outrage :

— Fille de forçat !

Arlette songeait à lui.

Dans son ingénuité et dans son affection, elle aurait voulu être à ses côtés, avec sa mère, partager sa prison, porter le poids de sa chaîne.

Elle aurait voulu être morte, sans que son père le sût, pour ne pas l'affliger par une nouvelle douleur.

Oh ! pourquoi Garrigou l'avait-il recueillie avec sa mère ?

Pourquoi ne les avait-il pas laissé mourir sur la route de Lyon, où déjà le froid les engourdissait, leur épargnant dans son étreinte glacée les tortures de la faim ?

Vivre maintenant !... Il fallait vivre ?

Non, Arlette ne pouvait songer à mourir, car auprès d'elle elle avait sa mère, sa pauvre mère qui avait besoin d'elle, qui, privée de la raison, ne pouvait vivre sans elle.

Alors, il fallait du courage, il fallait de la force, et la pauvre enfant se remit en route, soutenue par ses vaillantes résolutions.

— Où allons-nous ? questionnait la folle à chaque instant.

Arlette répondait :

— Je ne sais pas.

On marchait toujours.

On fuyait les villages, on s'écartait même des hameaux.

On n'y pénétrait que pour acheter quelque nourriture et, petit à petit, tout l'argent s'écoulait.

On les prenait, grâce à leur accoutrement, grâce à leur chien, pour des gardeuses de troupeaux, et l'on ne faisait pas autrement attention à elles.

Elles suivaient la vallée au pied de la chaîne formée par de hautes montagnes, la Valgelaye, le Cheval-de-Bois, le Pichs, le Talon, le Pas-de-l'Ane, le Cimet, le mont Pelat, et elles étaient arrivées en plein pays montagneux, en pleines Alpes, dans un véritable désert de roches dévastées, sans bois, presque sans végétation, malgré les nombreux ruisseaux et les torrents qui les coupent.

L'argent était épuisé.

Il y avait deux mois que l'on errait ainsi, couchant dans des cavernes ou dans des cabanes abandonnées.

Arlette n'osait se présenter nulle part.

Une fois, du côté de Fours où l'on avait passé, elle avait surmonté sa honte, et dans une maison elle avait demandé à travailler.

On l'avait repoussée durement, la menaçant des gendarmes, la traitant de mendicante et de vagabonde.

La pauvre enfant n'avait pourtant imploré que de l'ouvrage.

Depuis, elle ne s'était plus senti la force de recommencer.

La mauvaise saison arrivait, plus précoce encore cette année dans ces régions montagneuses où déjà elle est si hâtive.

On avait vu au loin, depuis plusieurs jours, les troupeaux défiler qui rentraient de leur estivage.

C'était maintenant, de tous côtés, la solitude complète.

Les pluies tombaient, fréquentes et glacées.

Les orages éclataient presque chaque jour.

Arlette avait découvert une petite grotte où elle s'était réfugiée avec sa mère et avec *Zouzou*.

Les malheureuses mouraient de fatigue, de faim et de froid, sous leurs haillons transpercés par la pluie.

Depuis trois jours elles n'avaient vécu que de racines, de pommes de pin, de plantes, qu'Arlette arrachait et qu'on dévorait.

Pourtant, il fallait se tirer de là.

Alors, dès que la pluie cessa, la pauvre enfant repartit avec Marthe qui se soutenait à peine, et elle voulut, coûte que coûte, tenter encore de chercher quelque chose.

Elle mendierait de nouveau, s'il le fallait, comme autrefois; elle mendierait pour sa mère.

Elles marchaient.

Mais dans ces montagnes qu'elles ne connaissaient pas, qui paraissaient interminables, les infortunées s'égarèrent, malgré le flair de *Zouzou* qui y passait pour la première fois.

Arlette s'apercevait parfois qu'on était revenu, après une course inutile, au point où l'on se trouvait le jour précédent.

Leurs forces les trahissaient.

Le ciel était devenu sombre depuis le matin, d'un gris de plomb; puis quelques flocons de neige étaient tombés.

Il faisait un froid acerbe qui lacérait les membres des malheureuses, mal couverts par leurs vêtements en lambeaux.

La neige tombait et s'entassait sur le sol durci par la gelée.

Tout était déjà blanc au loin.

On entendait dans le silence le roulement des torrents, dont l'eau se brisait sur les roches ou bondissait dans les chutes.

L'enfant sentit le bras de sa mère peser plus lourdement sur le sien.

Elle la regarda effrayée et elle la vit défaillir, tandis que ses lèvres pâles et à demi closes disaient comme en un râle :

— Je n'en... peux plus!...

Arlette, vaillante quand même, eut la force de la soutenir.

Elle la laissa s'affaïsser doucement, et alors il sembla que le repos ranimait la pauvre Marthe.

La fillette l'aida à se coucher et elle la couvrit d'une partie de ses misérables vêtements dont elle se dépouilla pour elle.

Elle fit coucher *Zouzou* auprès d'elle pour qu'il la réchauffât.

Marthe, épuisée, s'endormit.

Sa poitrine décharnée se soulevait avec peine sous l'effort de la respiration et on entendait une plainte s'exhaler monotonement de ses lèvres.

Arlette s'étendit aussi auprès de sa mère, afin de mieux la couvrir et de la protéger.

Puis, vaincue à son tour, elle s'endormit, engourdie par le froid qui pénétrait son corps amaigri et mal défendu par ses pauvres vêtements.

Zouzou seul veillait.

La bonne bête n'osait bouger de peur d'éveiller ses maîtresses.

La neige tombait toujours, et son épais tapis montait, couvrant déjà les membres de Marthe et d'Arlette.

On n'entendait même plus leur souffle.

Le chien donnait quelques signes d'inquiétude.

Il les regardait toutes deux en tournant doucement la tête et il poussait de petits cris plaintifs.

Enfin, il fit entendre une sorte de hulument rauque, prolongé, que répétèrent au loin les échos de la montagne.

Puis, le silence se fit encore, lugubre, un silence de mort.

Zouzou poussa de nouveau son aboiement sinistre, après avoir regardé les visages pâlis de Marthe et d'Arlette. Longtemps il cria ainsi. Mais tout à coup il agita sa queue, les oreilles tendues.

Il avait entendu un bruit.

Il percevait des pas.

On aurait dit qu'il comprenait qu'on accourait à son appel.

Sans bouger, pour ne pas déranger ses maîtresses, l'intelligent animal lançait maintenant de petits cris, comme pour diriger la personne qui lui avait répondu et lui indiquer la direction qu'elle devait prendre.

Un homme parut.

Il était vêtu comme un bandit ou comme un sauvage.

Une longue barbe noire rayée de fils d'argent descendait sur sa poitrine.

Sa tête s'enfonçait dans un bonnet de fourrure qui couvrait son front jusqu'aux yeux et jusqu'à la nuque.

Il avait une carabine passée en bandoulière avec une sorte de carnier, et, à la main, un bâton noueux.

Ses vêtements grossiers étaient serrés à la taille par une ceinture de cuir.

Il était chaussé de guêtres en peau et de souliers ferrés.

Cet homme vit le chien, et il se dirigea de son côté, comprenant à ses cris que c'était un secours que la brave bête demandait.

Il arriva.

Zouzou, à son approche, frétillait et donnait des signes de joie, sans quitter sa place.

L'homme vit les deux infortunées inertes, à demi recouvertes par la neige.

Il s'approcha.

— Oh!... misère de Dieu! s'écria-t-il, est-il possible que des pauvres créatures viennent mourir ici.

Et il se prosterna pour leur donner des soins.

Puis il tira une gourde de son carnier et il versa quelques larmes du liquide qu'elle contenait entre les lèvres de la mère et de l'enfant.

Il épousseta la neige qui les couvrait.

Il les appela.

Arlette enfin ouvrit les yeux, et après avoir promené autour d'elle des regards hébétés, de ces regards qui ne voient pas, elle aperçut son sauveur.

A cette vue, elle eut peur.

L'homme s'empressa de la rassurer.

— N'ayez pas peur, mon enfant, dit-il d'une grosse voix qu'il essaya d'adoucir. Vous alliez mourir là si je n'étais arrivé, appelé par votre chien que j'ai entendu.

Puis il s'occupa de Marthe.

Il la soigna, la réchauffa et parvint aussi à la ranimer.

Depuis un moment, la neige ne tombait plus.

CHAPITRE XII

L'AGONIE D'UN ENFANT

Qu'était-ce que cet « homme de la caverne » que nous avons appelé ainsi, à l'exemple des rares personnes qui le connaissaient ?

Jean Noirétable appartenait à une ancienne famille des Ardennes dont il était le dernier descendant.

Il avait entendu dire dans sa jeunesse, par un bisaïeul qui entourait son berceau d'une affection extraordinaire, que les siens, autrefois, avaient été, sinon puissants et riches, du moins des propriétaires très aisés, et que leur ruine datait d'une catastrophe dont il ne se souvenait que vaguement.

Coup sur coup et peu après sa naissance, Jean Noirétable avait perdu sa mère et ses aïeuls paternels et maternels, enlevés par une épidémie.

Il était demeuré seul avec son père, sa sœur et ce bisaïeul qui le chérissait si tendrement et qui, devenu centenaire, ne s'éteignit qu'après l'avoir vu marié.

Jean et sa sœur Rose avaient été élevés dans ces profondes forêts des Ardennes où son père possédait encore une parcelle de biens et son caractère, sous l'influence des lois de l'atavisme aussi bien que de l'éducation, fut amené insensiblement à une sorte de sauvagerie, ou plutôt d'amour de la solitude et d'horreur instinctive de la société.

Élevé par son père qui était d'une instruction capable de le diriger, il avait poussé avec sa sœur au milieu des solitudes de cette forêt où l'on ne voyait que des bûcherons, des douaniers et quelques contrebandiers, sans amitiés, sans relations, livré à lui-même.

Lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, Jean Noirétable dut être soldat et il fut incorporé dans un régiment stationné à Arles. C'est là que, ne frayant que dans les limites indispensables avec ses camarades, il rencontra une de ces adorables vierges pareilles à celles qui tentèrent les pinceaux des plus grands peintres, une ravissante Arlésienne, Blanche Fournaire, orpheline, qu'il aima éperdument.

Ce n'est que peu à peu que Noirétable, dont la silencieuse poursuite avait attiré l'attention de la jeune fille, sentit quelle profonde impression avait été produite sur son âme par les regards de ces grands yeux de velours noirs et par le sourire de ces lèvres rouges comme ces fruits merveilleux que colore le soleil du Midi.

Il aima, et lorsqu'il fut libéré, il emmena Blanche chez son père pour l'épouser.

Jean Noirétable eut bientôt une fille dont la naissance coïncida presque heure pour heure avec la mort du bisaïeul qu'il vénérât, comme si le ciel, qui semblait l'avoir voué à une fatalité de malheur, s'attachait à éteindre sous les larmes de ce deuil cruel le bonheur que la venue de l'enfant avait allumé dans le cœur du père.

Quatre ans plus tard, Noirétable vit tout à coup la mort faucher autour de lui, à trois reprises successives, trois des êtres chers au milieu desquels il vivait : son père, sa femme et sa sœur moururent dans la même semaine, à deux jours d'intervalle l'un de l'autre, et quand le malheureux eut fermé le dernier des trois cercueils, celui qui contenait les restes de la mère de sa petite Alice, quand il l'eut vu emporter par les fossoyeurs de Nouzon, quand, l'ayant suivi seul avec l'enfant et l'ayant arrosé de ses larmes sur le bord de la fosse du petit cimetière, quand il fut revenu chez lui la mort dans l'âme, se demandant ce qu'il faisait avec sa fille sur cette terre d'où partaient tous ceux qu'il avait aimés, il trouva chez lui une lettre du percepteur qui l'appelait.

On l'informait qu'il avait des droits de succession à acquitter, et lorsque, ennuyé par ces formalités, il se rendit au bureau du représentant de l'administration des domaines, il apprit que les droits qu'on lui réclamait étaient augmentés de ceux qu'aurait dû payer son père au décès qui l'avait fait héritier, et que ces doubles droits étaient augmentés de frais et d'amende, si bien que la somme stipulée était considérable.

Noirétable se révolta et il déclara qu'il ne payerait pas.

Il laissa faire toutes les poursuites et il demeura dans la maisonnette délabrée qui avait été son berceau jusqu'au jour de l'expulsion, qui dut être pratiquée *manu militari*.

Alors il partit, emportant sa fille, les vêtements, le linge et les

quelques objets que le fisc lui avait laissés et qui, par leur nature, échappaient à la saisie.

Dépossédé de tout, n'ayant que quelques milliers de francs en or lentement économisés par les siens en cinq générations successives, il s'exila, il quitta à jamais ce pays où il avait tant souffert, ces forêts si aimées, et, traversant toute la France, il vint, avec la petite Alice, âgée de près de six ans, habiter Arles, dans une misérable bastide qu'il loua loin de la ville.

C'est le souvenir de la compagne bien-aimée enlevée à son amour qui l'avait attiré dans ce pays où il l'avait connue, sous ce soleil dont les rayons avaient épanoui son cœur, et il se proposait, n'ayant plus que sa fille à aimer aujourd'hui, d'en faire une jeune fille pareille à celle qui avait éclairé sa vie et dont elle était déjà la vivante image.

Il vécut ainsi, seul avec l'enfant, éloigné de tous, en sauvage, en misanthrope qui souffre d'être enchaîné par l'existence à une société qu'il a en horreur et dont il n'a eu jamais que des douleurs.

Son modeste trésor, parcimonieusement et sagement administré, suffisait à tous ses besoins.

On le voyait rarement dans les rues de la ville où il n'allait que lorsque c'était indispensable.

Le soir, on l'apercevait régulièrement sous les rayons argentés de la lune, errer mélancoliquement, avec son enfant, par les chemins et les vallées désertes, parcourant, comme un triste et douloureux calvaire, les étapes de sa vie d'autrefois, revoyant les lieux où il avait connu celle dont la mort avait laissé en lui une inguérissable blessure.

Un jour la petite Alice, dont la mine pâle et souffreteuse révélait une santé précaire, tomba sérieusement malade.

Noirétable la soigna avec une affection incomparable, avec une sollicitude alarmée qui ne faiblit pas un seul instant.

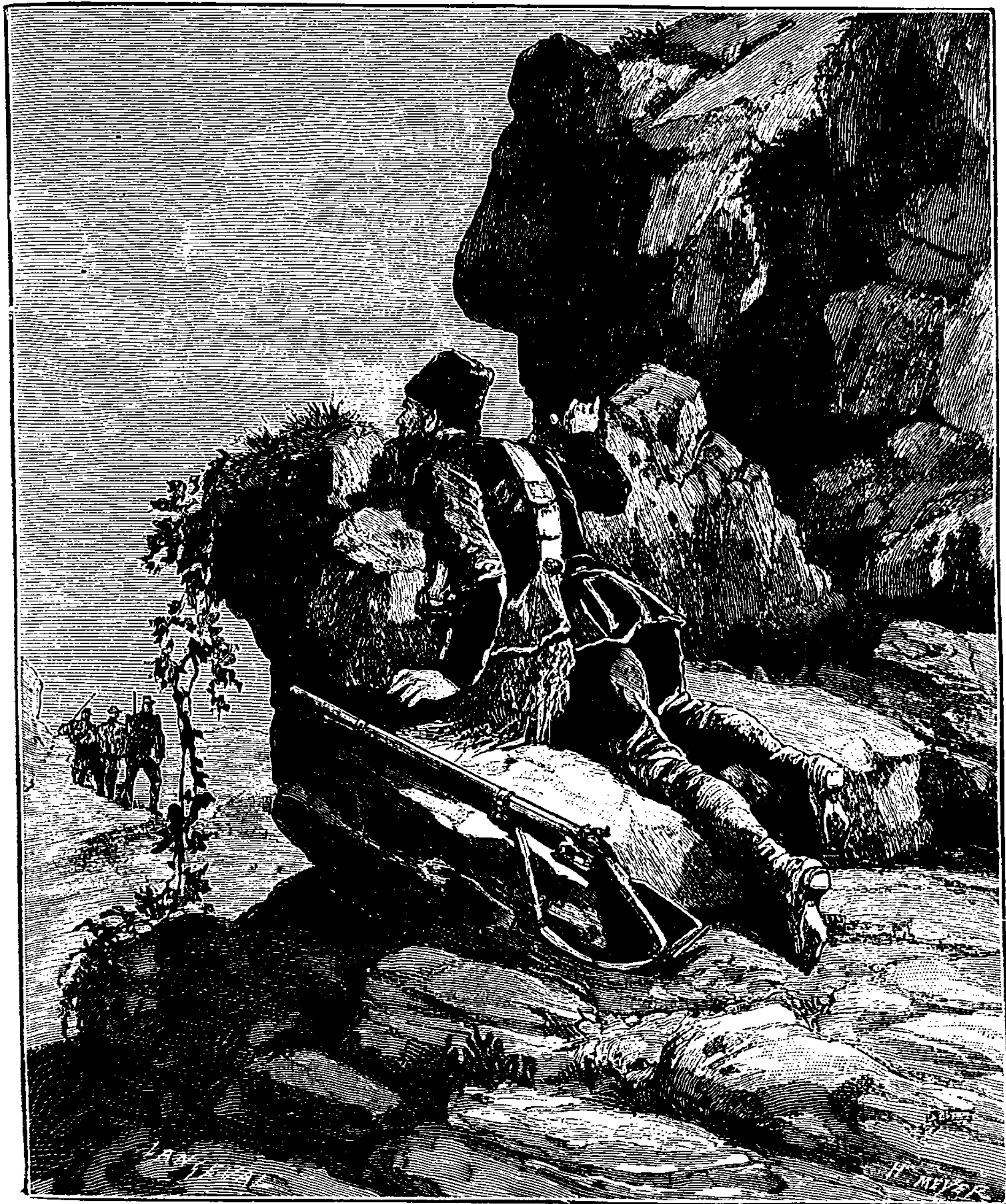
La maladie fut longue et les médicaments, les visites du médecin, les soins qu'il fallut donner à l'enfant épuisèrent en une année tout l'argent que l'infortuné père possédait encore.

Le malheureux vit partir une à une les dernières pièces d'or, puis la dernière pièce d'argent que contenait sa bourse.

Il se trouva sans aucune ressource.

Le médecin, qui n'était plus payé, refusa ses visites sous le prétexte d'un voyage qu'il avait à faire, et le pharmacien ne délivra plus les médicaments ordonnés.

Désespéré, maudissant cette humanité assez mal organisée pour qu'un



Noirétable vit deux gendarmes guidés par un homme. (P. 504.)

de ses membres pût être réduit à une pareille misère, Noirétable sentit une exaspération s'emparer de lui au chevet de son enfant agonisante.

— Je la sauverai tout seul ! se dit-il avec rage.

Et, réunissant tout ce qu'il savait, tout ce que lui avaient appris les leçons de son vieux grand-père et l'expérience de ses longues années vécues dans les forêts des Ardennes, où l'on suffisait à tout sans le secours de per-

sonne, il s'ingénia à combiner lui-même tout ce qui était de nature à soigner sa fille adorée et à la guérir.

Il cherchait dans les collines des plantes qu'il connaissait, il les préparait et il administrait les potions dont on lui avait enseigné les vertus dans sa jeunesse.

L'enfant eut même, à la suite de ces soins, un retour à la santé, et le père exulta en voyant se ranimer ses prunelles éteintes et s'empourprer faiblement ses petites joues décolorées.

— C'est la vie qui renaît ! disait-il.

Et déjà il bénissait Dieu de lui avoir permis de sauver cet être adoré, cette partie de lui-même, à laquelle il tenait plus qu'à la vie.

Mais cette joie devait être cruellement déçue.

Atteinte par l'épouvantable phtisie, ce monstre qui ne lâche plus les jeunes victimes qu'elles a touchées, la petite Alice n'avait eu qu'un de ces trompeurs retours à la santé qui précèdent l'épouvantable dénouement de l'horrible maladie.

Le lendemain la petite malade agonisait et son malheureux père, prosterné devant sa misérable couchette, secoué par les sanglots, brisé par la plus atroce douleur, s'écriait en levant les bras et les yeux au ciel :

— Non, mon Dieu ! ne m'enlevez pas ma fille !... Frappez-moi plus durement, torturez-moi encore, mais épargnez-la, je vous en conjure !... Sauvez-la, ô mon Dieu ! je vous le demande à genoux !... Je crois en vous et vous pouvez la guérir... Que faut-il faire ?... Inspirez-moi !... Que faut-il faire pour la sauver ?...

Soudain, le front de Noirétable se barra de l'épaisse ligne de ses sourcils contractés.

Une inspiration venait de surgir en son esprit bouleversé.

Il s'était souvenu d'un remède que son grand-père avait employé avec succès dans un cas aussi désespéré : la digitale.

Avec quelques gouttes du suc extrait de la plante et mélangé aux balsamiques senteurs du thym, il avait rendu la vie à une petite poitrinaire qu'il avait connue dans les Ardennes.

L'enfant avait ressuscité sous ses doigts, presque au seul contact du breuvage.

Comme illuminé, Jean Noirétable s'était levé, le visage transfiguré.

Sa main prenait la petite main amaigrie de la mourante bien-aimée, les regards brûlants de ses yeux la couvaient, et il lui dit en un baiser dans lequel passa, avec la certitude du salut, toute l'ardente tendresse de son cœur de père :

— Sauvée!... Oui, je vais te sauver, ma fille!... Attends-moi!... Ah! tu vivras!

Mais au moment de franchir le seuil de sa maisonnette, Noirétable s'arrêta.

Aurait-il le temps de préparer ce remède avant que la mort, qu'il laissait au chevet de sa fille, l'épiant, ne l'eût fauchée et enlevée?

La trouverait-il encore vivante quand il reviendrait avec ces plantes qui devaient lui rendre la vie?

La mort lui accorderait-elle le répit nécessaire pour préparer ce remède, pour extraire les sucres des plantes et les combiner entre eux?

Non, il comprit qu'il n'en aurait pas le temps.

La nuit tombait déjà, versant ses ombres profondes sur les coteaux et au fond des vallées, et les recherches seraient difficiles dans l'obscurité, impossibles même.

Sa fille serait donc perdue, au moment où il aurait trouvé le moyen de la sauver.

Il n'aurait entrevu la guérison que pour voir la catastrophe plus épouvantable!... conçu l'espoir que pour retomber plus cruellement dans la désolation et le désespoir.

Non, c'était impossible!

Ce qu'il ne pouvait demander à la nature, ce qu'il lui fallait à tout prix, à l'instant même, le pharmacien pouvait le lui fournir.

Il avait chez lui, toute préparée, de la teinture de digitale, et ce serait le salut!

Oui, oui, voilà ce qu'il fallait!

Alors Noirétable sortit.

Il courut jusqu'à la ville, arriva à l'officine du pharmacien, entra.

Il n'avait pas d'argent, pas un sou, mais qu'importe!... Quel homme serait assez cruel pour lui refuser ce qui devait sauver la vie à son enfant?

Il n'avait pas hésité.

Le malheureux formula sa demande, sûr de la voir exaucée; il promit de payer au plus tôt, dès que sa fille serait guérie, dès qu'il pourrait travailler.

Le pharmacien refusa.

Il lui était dû une vingtaine de francs et il n'avait exercé aucune poursuite pour le recouvrement de cette dette, sachant bien que les frais qu'il ferait s'ajouteraient à la perte qu'il avait déjà subie; mais il ne voulait, à aucun prix, consentir un nouveau crédit.

Du reste, il ne pouvait délivrer de la digitale sans l'ordonnance du docteur.

Noirétable, vaincu, baissa la tête.

Il se retira lentement.

C'était l'arrêt de mort de son enfant que cet homme venait de prononcer.

Il revint lentement chez lui.

L'enfant, en le voyant, tendit vers lui ses petits bras, le père l'étreignit en sanglotant.

Ainsi, sa fille allait mourir.

Elle allait mourir sous ses yeux, sans qu'il pût rien faire pour la sauver.

Il la regardait avec pitié, avec douleur, avec rage; il examinait ses yeux, il auscultait sa poitrine en l'embrassant, il sentait sous ses doigts les faibles pulsations de ses veines.

— Encore deux heures au plus! se disait-il. Dans deux heures il sera trop tard!...

Alors l'infortuné n'y tint plus.

Emporté par un affolement extrême, il s'élança.

Il revint à cette boutique où on lui avait refusé ce remède sauveur.

Il s'arrêta devant la porte.

Là, dans une petite vitrine, il voyait un flacon sur lequel il lisait :

TEINTURE DE DIGITALE

C'était le salut de son enfant, c'était sa vie qui était là!

Personne dans l'officine.

Le pharmacien était à table avec sa famille, dans une salle à manger qui séparait l'arrière-boutique.

Noirétable pouvait entrer et s'emparer de ce flacon dont on lui avait refusé quelques gouttes parce qu'il ne pouvait pas les payer.

Par ce vol, il sauverait sa fille!

L'infortuné n'hésita pas.

Il ouvrit brusquement la porte, se précipita sur la vitrine, souleva le couvercle, saisit le flacon et s'enfuit en courant.

Le son du timbre, une sonnerie donnant dans l'arrière-boutique et que Noirétable ne pouvait entendre, le bruit des pas attirèrent le pharmacien qui eut le temps de le reconnaître avant qu'il eut disparu et qui aussitôt, courant à sa poursuite, donna l'alarme en criant :

— Au voleur!... Arrêtez-le!...

Dans les rues sombres et mal pavées de la vieille cité arlésienne, des hommes surgirent et s'élancèrent sur les traces du voleur qu'on signalait.

Noirétable avait de l'avance.

Ce fut une poursuite acharnée.

On criait en courant. Enfin un homme, plus agile que les autres, gagna du terrain sur les autres poursuivants et parvint presque à atteindre le fuyard.

Il allait le saisir.

Noirétable se sentit perdu.

Alors, affolé, aveuglé par la pensée de sa fille qui allait mourir s'il ne pouvait arriver auprès d'elle, il tira un couteau qu'il avait dans sa poche, l'ouvrit, et se retournant tout à coup frappa l'homme qui allait s'emparer de lui et qui roula baigné dans son sang.

Les autres s'arrêtèrent un instant.

Noirétable en profita pour disparaître et bientôt, perdu dans la campagne plongée dans les ténèbres, il put s'arrêter, se blottir derrière une touffe d'oliviers nouveaux pour se reposer un instant.

Mais au loin il entendait des clameurs.

La poursuite avait repris.

On avait retrouvé sa trace.

On criait :

— A l'assassin !... Au voleur !...

Il reprit sa course et il s'en fut loin, le plus loin qu'il put, avant qu'on eût pu seulement l'apercevoir.

De l'endroit où il se trouvait, Jean Noirétable apercevait sa pauvre maisonnette où sa fille l'attendait.

Il voyait la fenêtre éclairée par les faibles lueurs de la lampe qu'il avait laissé allumée.

Il écouta.

Aucune voix, aucun cri ne se faisait plus entendre.

Le temps s'était écoulé sans que le malheureux, malgré les angoisses de son impatience, ait pu l'évaluer exactement.

Arriverait-il à temps maintenant.

Alors, ne songeant plus qu'à sa fille, Noirétable se dirigea vers sa demeure.

Il marchait vite, coupant au plus court, franchissant d'un saut les obstacles qui se trouvaient sur son chemin et que sa vue, habituée aux ténèbres, distinguait nettement.

Il arriva.

Dès le seuil, une sorte de crépitement horrible parvint à son oreille.

C'était le râle de l'agonie.

La petite Alice se mourait.

A la vue de son père, l'enfant essaya de soulever et de tendre vers lui ses petits bras décharnés.

Elle n'en eut pas la force.

Ses lèvres décolorées purent à peine articuler, comme un adieu suprême, ce seul mot :

— Papa !...

Et, dans un spasme suprême, la pauvrette s'éteignit.

— Ah ! malheur !... gronda Noirétable en une fureur épouvantable.

Il se prosterna.

— Ma fille !... ma bien-aimée, cria-t-il, on t'a tuée !... Je t'apportais la vie, on m'a empêché d'arriver pour te sauver !... Alice... ma pauvre enfant !... Malheur, malheur !

Il demeurait là, prostré, embrassant le petit cadavre étroitement enlacé dans ses bras robustes.

Mais bientôt des bruits perçus au dehors, dans le lointain, tirèrent Noirétable de sa douloureuse torpeur.

Le pharmacien l'avait désigné.

On arrivait.

On allait s'emparer de lui et le jeter en prison, le livrer à la justice, puis au bourreau, car il avait tué un homme.

Il entendait les pas de chevaux, ceux des gendarmes sans doute.

— Vous ne m'aurez pas ! hurla le désespéré, non, vous ne m'aurez pas, bandits !

A la hâte, Noirétable saisit sa carabine, un carnier dans lequel il entassa tous les objets auxquels il tenait et qu'il passa en bandoulière autour de son corps.

Il s'approcha du lit, il baisa une dernière fois au front la belle petite morte en lui disant :

— Adieu, ma fille !... Au revoir là-haut, avec ta mère !...

Et il partit en courant.

CHAPITRE XIII

L'HOMME DE LA CAVERNE

Noirétable était parvenu à échapper à ceux qui le poursuivaient.

Il avait marché toute la nuit.

Pendant le jour, il marcha encore, se tenant dans les sentiers écartés, loin des routes, plus loin encore des villages.

Il marchait toujours.

Où allait-il ainsi?

Aucun plan n'existait dans son esprit encore trop bouleversé par le deuil cruel qui l'avait frappé.

Il voulait fuir, disparaître, quitter cette société qui plus que jamais lui faisait horreur.

Il ne connaissait même pas les pays qu'il parcourait; il marchait toujours, prenant à peine le temps strictement nécessaire pour réparer ses forces épuisées et pour se nourrir instinctivement des fruits qu'il rencontrait.

C'est ainsi qu'il arriva dans une région accidentée d'abord, montagneuse ensuite, dans les Alpes.

Il lut sur l'un des poteaux indicateurs de la route :

BASSES-ALPES

LES PEYTRALS

Devant lui, c'étaient des bois profonds qui s'étagaient sur le versant d'une haute colline.

En bas, le petit clocher pointu du hameau de Saint-Pons.

Tout autour, des montagnes.

Noirétable s'engagea dans le bois dont les profondeurs, sans tenir compte des essences d'arbres, lui rappelaient ces forêts ardennaises où il était né et où il avait vécu si longtemps.

Il gravit la colline et parvint à un défilé étroit, sans aucun sentier, le col de Bernadez.

Il le passa.

Sur l'autre versant, la montagne s'élevait aride, aux roches énormes, entassées, à pic, creusées en précipices, avec quelques rares touffes de genêts, de pins et d'amandiers sauvages.

Plus loin, des bois encore et encore des montagnes.

Toute la chaîne des Alpes qui s'étendait, s'abaissait pour lancer ensuite au-dessus des arbres et des cimes ses pics élevés, ses hauteurs inaccessibles, blanches de neiges surplombant tout alentour les roches grisâtres.

Le fugitif s'établit dans une excavation qu'il découvrit, et il vécut ainsi dans cette solitude pendant plusieurs jours, se nourrissant comme, il pouvait, de baies et de fruits sauvages, de racines, de plantes qu'il connaissait.

Il était plongé constamment dans les plus sombres méditations.

Maintenant, dans son esprit tourmenté, dans son âme angoissée par

toutes les douleurs, il y avait une inquiétude, un remords qui le torturait.

Au deuil déchirant laissé par la mort de sa fille, s'était jointe une pensée terrible.

Le malheureux songeait à cet homme qu'il avait frappé dans sa fuite, qui était tombé sous son couteau, jetant un cri, un râle, baigné dans son sang.

Assassin !

On le lui avait crié en le poursuivant, et c'était vrai : il avait tué un homme !

Cette pensée le désespérait.

Il lui prenait alors l'envie folle d'aller se livrer pour demander l'expiation de son crime.

Pourquoi pas ?

Que faisait-il maintenant sur la terre ?

Mais, non, non ! — Se livrer à la justice de cette société, cause de son malheur, de cette société qu'il abhorrait, non, jamais !

Alors, Jean Noirétable se reprenait, il se ranimait, il s'insurgeait contre sa faiblesse d'un instant.

Il déplorait son crime, mais c'est à Dieu seul qu'il demandait de le lui faire expier.

Se livrer, jamais !

Il fuirait cette humanité d'où il était pour toujours banni, et, hors la loi, il vivrait hors d'elle !

C'est alors que le malheureux songea à organiser son existence.

Cependant, Noirétable avait été aperçu dans sa fuite.

On avait remarqué par ci par là, au loin, cet homme qui marchait loin des routes, qui avait l'air de se cacher.

Des paysans, interrogés, l'avaient reconnu au signalement qu'on leur avait donné.

Ils avaient fourni des indications.

De village en village, on avait suivi l'itinéraire qu'il avait parcouru.

On avait saisi sa piste.

On savait à peu près où il s'était réfugié.

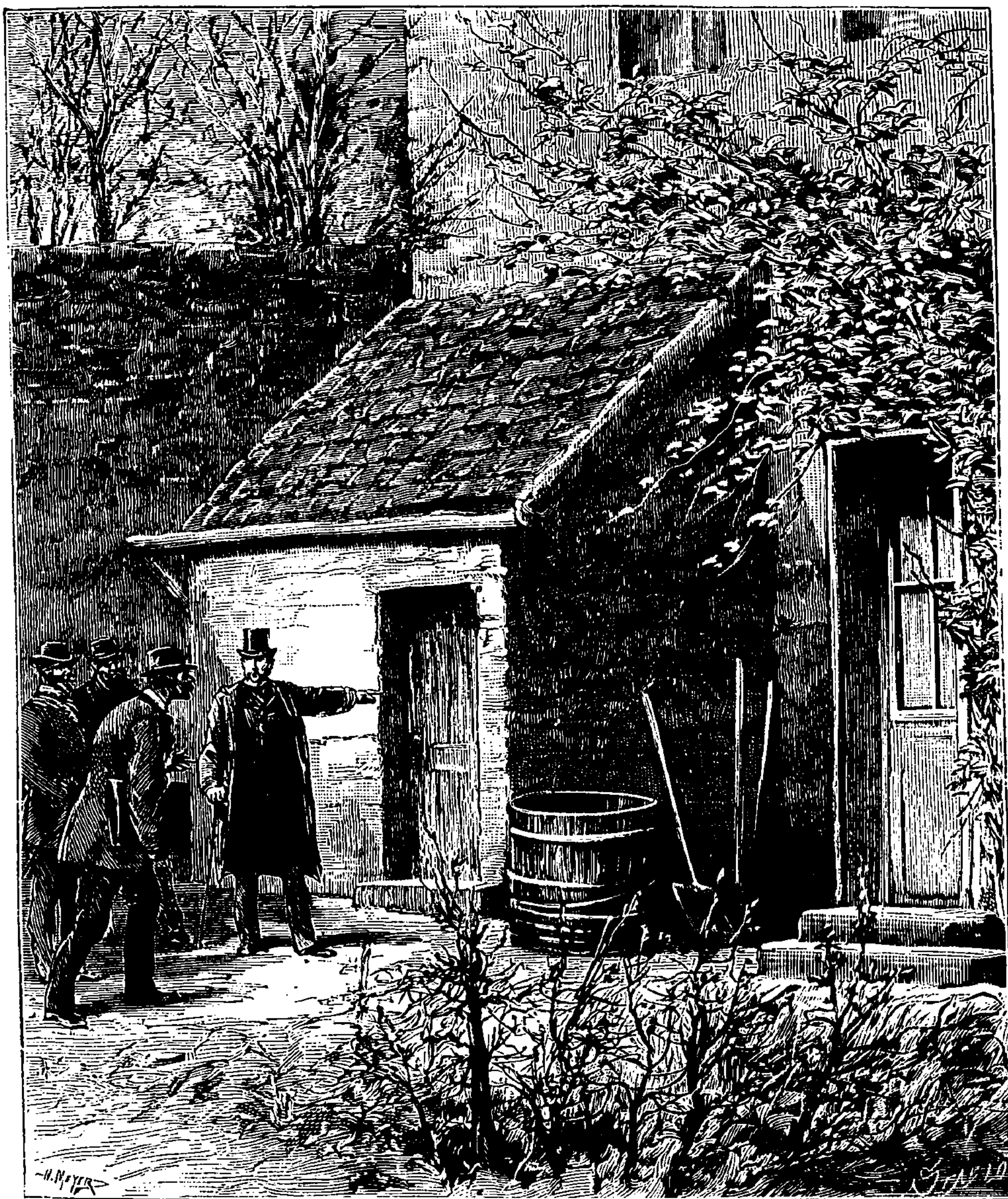
Il ne pouvait manquer d'être pris.

Un matin, à la pointe du jour, Noirétable vit au loin, dans la direction de Saint-Barthélemy, sur le sentier qui longe le Claret, deux gendarmes guidés par un homme.

Il eut le pressentiment de ce qui se passait.

On ne l'avait pas aperçu encore.

UNIVERSITY OF
CHICAGO
LIBRARY
1898



Chassé de son petit patrimoine des Ardennes dont on l'avait exproprié. (P. 511.)

Il en profita pour déguerpir, et suivant une voie impraticable pour tout autre que lui, dans ces montagnes qu'il connaissait déjà, il s'enfuit en s'abritant derrière les rochers, et il marcha, escaladant et descendant tour à tour, jusqu'à qu'il fût parvenu au pic de l'Aiguillette.

Des bois profonds couvraient ce côté de la montagne et tous ses bizarres escarpements; il s'y enfonça.

Quelques heures après, on l'y traquait.

Mais les poursuivants étaient peu nombreux et Noirétable parvint à leur échapper.

Il se rejeta à travers la montagne, parvint au Puy-de-la-Sèche, et enfin, après deux jours et deux nuits passés en ces excursions, il trouva une cabane déserte, la cabane de l'Aiguille, où il put se cacher et se reposer.

On avait perdu sa piste.

Mais ce refuge n'était pas sûr.

La route qui courait de l'autre côté du Verdon était fréquentée.

Un jour ou l'autre on le découvrirait.

Il y avait du danger à demeurer là.

Noirétable le comprit, et après s'être reposé une nuit, il repartit.

Il aurait voulu trouver une montagne inaccessible, sauvage, impraticable, au sein de laquelle il aurait pu se réfugier.

Le Verdon lui coupait la route.

Il chercha un gué et le franchit de nuit, entre la Foux et les Sarrets, pour arriver à des hauteurs qu'il avait aperçues, à des montagnes presque inaccessibles, réunies entre elles par des escarpements imprenables, et formant de profondes cuvettes.

C'est cette partie des Alpes, dans des altitudes de deux mille à deux mille six cents mètres, qui comprend le grand et le petit Cheval-de-Bois, le Pichs, le Talon, le Pas-de-l'Ane, le Cimet et le mont Pelat.

Là, il serait en sûreté.

Mais, en passant aux Gays, des gens du moulin aperçurent le fugitif et donnèrent l'alarme.

On essaya de le poursuivre et de le cerner.

Noirétable disparut.

Il paraissait insaisissable.

Il courait sur les rochers avec l'agilité d'un cerf.

Enfin, près de la source du Bouchier, un ruisseau que les neiges et les pluies transforment en torrent, sur le versant du Pas-de-l'Ane, il découvrit une caverne.

C'était un antre profond, enfoncé au sein de la montagne, défendu par un gouffre profond et auquel nul sentier praticable n'accédait.

Lui, il y arriva.

C'est là, à l'abri, loin de tous, qu'il allait vivre désormais.

C'est là qu'il vécut.

Personne ne sut ce qu'il était devenu, car personne ne s'aventurait jamais dans ces gorges épouvantables, à ces hauteurs inaccessibles, au milieu d'abîmes terribles.

La piste du fugitif était bien perdue cette fois.

Noirétable était en sûreté comme le bandit corse qui se jette dans le maquis impénétrable.

Jamais il n'apercevait un être humain.

La vaste solitude montagnaise, au sein de laquelle il s'était retiré, n'était peuplée que de loups, de chamois et de marmottes.

Parfois il voyait courir au loin quelques lièvres, qui descendaient du côté des petits ruisseaux dont la réunion forme le Bouchier, et passer des perdrix ou des coqs de bruyère assez nombreux.

Sur les hauteurs les plus escarpées, ou planant au-dessus des aiguilles blanches, Noirétable apercevait quelques aigles, des faucons et des milans, et la nuit il entendait le miaulement des ducs sortis des trous où ils se terrent pendant le jour.

Il se sentait à l'aise dans ces sites sauvages, bien en harmonie avec son caractère de misanthrope, avec sa nature hypocondriaque, avec son esprit porté aux langoureuses rêveries, et toujours hanté par le douloureux souvenir des êtres chers que la mort lui avait pris.

Industrieux comme tous ceux qui ont l'habitude de suffire seuls à tous leurs besoins, Jean Noirétable appliqua son intelligence à se créer des ressources, à organiser sa vie, à se procurer des aliments.

Il aménagea la caverne dont il avait fait son habitation ; il en défendit l'accès contre les loups qui, seuls, étaient à craindre, mais qui s'éloignaient le plus souvent, eux aussi, de ces montagnes désertes pour descendre dans les vallées où paissent de nombreux troupeaux.

Il se fit une litière de bruyères et d'autres herbes sèches qu'il alla cueillir le matin avant le lever du jour.

Il installa des pièges pour prendre quelques animaux, afin de ménager les petites provisions de poudre et de plombs qu'il avait emportées avec sa carabine.

Il chassa quelques marmottes et trouva, dans un enfoncement de roches qui leur formaient un abri, des ruches naturelles qui lui fournirent un miel blanc délicieux.

Au bas des montagnes, en sortant de la cuvette formée par le Cimet, le Pas-de-l'Ane et le mont Pelat, dans la partie valloneuse que fertilisent les petits affluents dont se forme le Bouchier, la végétation apparaissait, et un peu plus loin encore elle était assez belle.

Noirétable rencontra là quelques figuiers et quelques amandiers sauvages, des châtaigniers, des pruniers, et enfin, dans une sorte de petit lac aux eaux vives, il pêcha des truites et divers autres poissons.

Il alla même, dans ses excursions à la découverte, jusqu'au lac de la Cayolle, sur le versant méridional du Pelat et près du Garret, dont les eaux très poissonneuses lui promirent pour toujours une nourriture délicieuse.

L'existence était assurée.

Noirétable pouvait vivre ainsi désormais, et il était certain que personne ne parviendrait jusqu'à lui.

Cependant, il fut aperçu quelquefois par des paysans de Champ-Richard et des Jorris, quand il s'aventurait du côté des Baumes pour chasser des marmottes ou pour récolter des amandes.

Son accoutrement bizarre et ses allures étranges attirèrent l'attention.

On s'effraya d'abord à l'apparition inattendue de cette manière de sauvage ; puis, petit à petit, la curiosité aidant, on essaya de savoir quel pouvait bien être cet homme mystérieux.

Un pâtre, conduisant un petit troupeau de mérinos, qui vint occuper la cabane du Vallonnet, entre Champ-Richard et le Pelat, inspira sans doute quelque confiance à Noirétable, car il se hasarda à lui parler.

Qu'avait-il à craindre maintenant ?

Découvrirait-on sa retraite, qu'il mettait au défi les gendarmes de l'atteindre.

Il connaissait les montagnes dans lesquelles il vivait jusqu'en leurs plus secrets recoins, en leurs gorges les plus profondes, en leurs cimes les plus escarpées.

Une course sur les rochers était pour lui un jeu d'enfant.

Il se sentait fort d'échapper à toute poursuite.

Un louable sentiment poussait en outre Noirétable : les regrets du crime qu'il avait été obligé de commettre pour se soustraire à ceux qui, en s'emparant de lui, l'auraient empêché d'arriver à temps au chevet de sa fille mourante.

Il voulait savoir quelles en avaient été les conséquences et les déplorait sans les connaître.

Il plaignait sa victime, car sous cette rude écorce de sauvage, battait un cœur d'or.

Ce pâtre avait peut-être entendu parler de ce crime et il pourrait lui dire ce qui était arrivé.

Le berger sentit s'évanouir la première frayeur qu'il avait conçue à la vue de Jean Noirétable lorsqu'il vit quelle bonté brillait en ses regards, quelle douceur régnait sur son visage et dans sa voix.

Il se rassura et l'écouta.

Noirétable ne laissa rien échapper de son histoire et ne livra aucun détail qui pût le faire reconnaître.

Le berger crut qu'il était dans la montagne depuis des temps très anciens, car cet homme mystérieux lui apparaissait comme un être presque fantastique, en quelque sorte surnaturel, auquel on ne pouvait attribuer aucun âge précis.

Il tenait du vieillard par les apparences et il avait la vigueur et la force d'un jeune homme.

Le pâtre, habilement questionné, sans qu'aucun soupçon n'eût pu naître en lui, ne connaissait rien du crime dont Noirétable l'entretenait. Il n'en avait jamais entendu parler.

Des relations suivies s'établirent.

Noirétable vint souvent visiter son jeune ami au milieu de son petit troupeau, et il sut prendre sur lui un ascendant moral, une supériorité que la confiance et l'admiration du paysan lui accordèrent d'emblée.

Il lui rendit même quelques services par ses conseils pleins d'expérience et de sagesse, et il enseigna au berger les moyens de guérir ses moutons d'une maladie inconnue qui les avait atteints et qui menaçait de les faire périr.

Le pâtre, interrogé par ceux qui avaient aperçu Noirétable, les renseigna confidentiellement sur celui, qu'à défaut d'autre nom, il appelait *l'homme de la Caverne*.

Il en parla avec une mystérieuse réserve, comme d'un être dont l'essence est bien supérieure à celle du commun des mortels, et ce qu'il en dit, les éloges qu'il en fit stimulèrent la curiosité de quelques-uns.

Noirétable s'inquiéta à la vue de ceux qui tentèrent de l'approcher, sans cependant oser s'aventurer bien loin.

Il se confina, pour leur échapper, dans les gorges impénétrables et sur les hauteurs inaccessibles où il avait établi son habitation.

Mais le pâtre le rassura.

Alors, petit à petit, l'homme de la Caverne se laissa approcher.

Il quitta sa retraite pour venir causer avec ses nouveaux amis, car il ne voulait pas permettre que l'on pénétrât le secret de son ermitage.

Il s'humanisa en présence de ces gens simples et bons qui l'écoutaient avec un véritable respect et qui s'attachèrent à lui, fasciné par le mystère de son existence.

On avait bâti sur lui, ne sachant rien de sa vie, des légendes invraisemblables, fantastiques.

On l'aimait, car on le savait bon et dévoué; car on l'avait vu toujours prêt à rendre service; car il avait plusieurs fois exposé sa vie pour

sauver des hommes perdus dans la montagne ; car il avait arraché à la mort un enfant imprudent qui allait être précipité au fond d'un abîme ; car il avait guéri une jeune fille qui était mourante et dont personne ne connaissait le mal.

L'homme de la Caverne était devenu, pour toutes ces braves gens-là, un être sacré.

Non seulement personne ne l'aurait trahi, car l'on pensa bien à la longue qu'il se cachait, mais encore on l'aurait protégé et défendu si des ennemis étaient venus le poursuivre.

On lui apportait tout ce qu'il lui fallait, de la poudre et du plomb pour sa carabine, des vivres, du sel dont il manquait complètement, du vin même et de l'huile.

Maintenant Noirétable s'aventurait un peu plus au loin.

Il venait le long du Bouchier, jusqu'aux cabanes du Talon et du Pichs, dont il connaissait les bergers, parfois même jusqu'aux Granets et dans les environs du hameau des Jorris.

Les paysans ne dépassaient jamais le Pas-de-l'Ane et le Vallonnet, et aucun d'eux ne se serait aventuré, dans les gorges escarpées qui défendent cette impénétrable partie des Alpes, que le mont Pelat domine de son altitude de près de trois mille mètres.

Un soir, à la tombée de la nuit, Noirétable rencontra, au tournant de la gorge profonde au fond de laquelle roule le Bouchier avant de s'étendre dans la vallée du Talon, un vénérable prêtre qu'il n'avait pas aperçu assez à temps pour l'éviter.

Il le salua, comme tout le monde salue, dans le pays, les ministres de la religion.

Et ce fut tout.

Le prêtre passa et l'homme de la Caverne disparut.

A quelques semaines d'intervalle, comme on avait prié Noirétable de venir voir un enfant qui avait été empoisonné et qui se tordait en d'épouvantables douleurs, dans une misérable chaumière située sur la lisière du petit bois de Vacheresse, il se rencontra de nouveau avec le prêtre.

Noirétable laissa le ministre de Dieu consoler les parents affolés et il s'occupa de l'enfant.

Il l'examina, il l'interrogea et, avec une décision surprenante, il prépara en quelques instants un breuvage qu'il administra lui-même au petit malheureux que tout le monde croyait perdu.

L'enfant fut sauvé.

Noirétable ne pouvait plus se soustraire aux témoignages de recon-

naissance de tous ceux qui étaient là et le prêtre ne manifestait pas le moins d'enthousiasme à son égard.

A la faveur de cet incident, d'étroites relations se formèrent entre les deux hommes, et l'infortuné père de la petite Alice sentit pour la première fois en l'abbé Sylvère, le curé des Joris, quelqu'un qui lui inspirait une véritable confiance.

Le sauvage fondait sous les regards bienveillants du vénérable ecclésiastique et il éprouvait, pour la première fois en face de lui, des besoins de confidences.

Il lui semblait qu'il serait bon d'avoir l'amitié de cet homme au caractère sacré et de déverser dans son cœur les douloureux secrets de sa vie.

Dès lors, on les vit souvent ensemble.

L'abbé Sylvère venait jusqu'au Brec et même jusqu'au Vallonnet, et il y rencontrait l'homme de la Caverne.

Noirétable fit au prêtre compatissant la confession de sa vie entière.

Il lui dit tous les malheurs qui l'avaient frappé.

Il lui raconta la douloureuse odyssée de sa famille, que la fatalité la plus épouvantable n'avait jamais cessé d'accabler.

Il lui parla de sa femme, de cette ravissante fille d'Arles qu'il avait aimée et qui était morte dans ses bras, après l'avoir rendu père.

Il la lui nomma, et justement, le curé des Joris, qui était natif d'Arles où il avait exercé à ses débuts le saint ministère, avait connu Blanche Fournaire, la jolie orpheline.

C'est lui qui l'avait préparée à sa première communion.

Noirétable raconta aussi comment il avait été obligé de s'expatrier avec sa fille, chassé de son petit patrimoine des Ardennes dont on l'avait exproprié et que l'on avait vendu, et comment il était venu à Arles, rappelé par les tendres souvenirs de l'affection qui avait rempli sa vie.

Il fit, en pleurant, le récit de la longue et cruelle maladie qui lui avait enlevé sa fille bien-aimée, et, pour la première fois, il se sentait soulagé en épanchant, dans le cœur compatissant de ce prêtre, toutes les secrètes tortures de son âme.

Il raconta aussi ce qu'il avait tenté pour sauver sa fille, le vol qu'il avait commis de ce flacon de digitale, l'alarme donnée, la poursuite acharnée à laquelle il avait été en butte, et enfin le meurtre qu'il avait commis pour se soustraire, croyant encore arriver à temps pour arracher son enfant à la mort.

Le prêtre le plaignait, le consolait et l'exhortait à la résignation et au courage.

Il se sentait pris pour lui d'autant d'affection que de pitié.

L'abbé Sylvère recevait un journal de son pays natal, car les nouvelles d'Arles l'intéressaient toujours; et il y avait lu le récit que Noirétable venait de lui faire si sincère et si complet.

Il pouvait le rassurer et lui apprendre ce qui s'était passé.

L'homme qu'il avait frappé d'un coup de couteau était un nommé Chabraud.

Il n'était pas mort.

Il avait été assez grièvement blessé mais on l'avait sauvé et, depuis longtemps, il était complètement rétabli.

Cette nouvelle soulagea d'un poids immense la conscience de Jean Noirétable, qui n'avait jamais cessé de se reprocher son crime, malgré la puissante excuse qu'il trouvait dans l'affolement de son amour paternel.

Mais ce n'était pas tout.

Le procès avait été fait et Noirétable était contumax.

Le curé des Joris le renseigna.

La Cour d'Aix avait statué sur le crime et une condamnation à vingt ans de travaux forcés avait été prononcée contre lui.

Qu'importait à Noirétable !

Il n'était pas seulement hors la loi, il était encore hors la société.

Maintenant il avait un ami en ce prêtre qui l'avait consolé et encouragé, en ce vieillard vénérable qui avait compati à ses douleurs et qui lui avait accordé son amitié.

CHAPITRE XIV

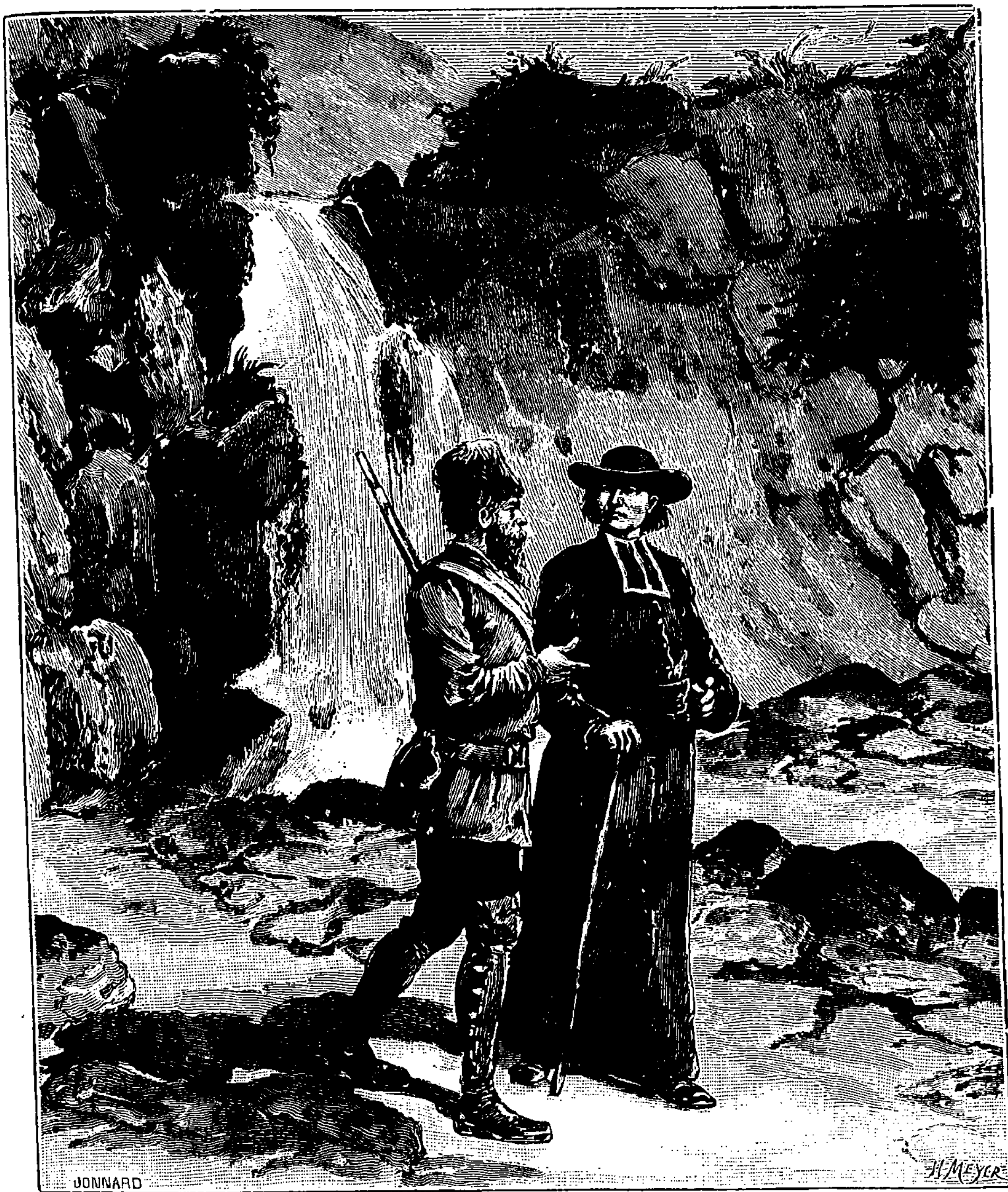
UN PROTECTEUR

L'abbé Sylvère était un vieillard magnifique, d'une taille élevée, droit, vigoureux, et portant allègrement le poids de ses soixante-cinq ans.

Sous l'auréole de ses cheveux blancs terminés en boucles, son visage s'épanouissait en une ineffable expression de bonté et de douceur, tandis que, — contraste frappant, — en ses yeux, brillants et vifs comme ceux d'un homme dans toute la force de l'âge, étincelaient le courage, l'énergie, la résolution la plus virile, l'esprit militant qui était le fond de son caractère.

Il présentait à la fois le type du pasteur d'âmes et celui du soldat.

Sa voix forte et bien timbrée, aux mâles accents que coloraient de mé-



Ils passaient de longues heures ensemble. (P. 514.)

ridionales et chaudes intonations, accentuait l'expression de ses regards.

Au bas de sa joue gauche s'étendait une tache de vin qui contournait l'oreille et maculait une partie de son cou nerveux aux cordes saillantes.

Son pas était ferme, assuré.

Ses gestes saccadés, hâtés, énergiques.

En parlant, il employait volontiers des expressions vigoureuses venues

des camps ou des casernes qu'il avait traversés, car l'abbé Sylvère avait été soldat avant de prendre la soutane.

Il s'était engagé à dix-huit ans pour faire la campagne d'Italie et il avait fait aussi colonne en Algérie contre les Kabyles avec son régiment, le 3^e zouaves, après la défaite des Autrichiens.

Comme Noirétable, le vaillant curé des Joris, universellement aimé dans sa région pastorale, déplorait l'organisation de cette société dans laquelle les lois semblent avoir été faites pour écraser les humbles, et il paraissait heureux de pouvoir discuter et causer sur la question sociale vers laquelle le portaient les ardentes et généreuses aspirations d'homme dévoué à ses semblables, de missionnaire d'humanité et de dévouement, envoyé par le ciel pour secourir et pour consoler.

Il comprenait le caractère de cet homme et même sa sauvagerie.

Il l'estimait, aujourd'hui qu'il le connaissait, et il l'aimait de tout son cœur d'apôtre de la grande cause des déshérités.

L'existence était tout autre maintenant pour Jean Noirétable avec l'amitié de ce prêtre.

Chaque fois que cela se pouvait, ils se réunissaient et ils passaient de longues heures ensemble.

Noirétable ne manquait de rien.

Sa caverne avait été aménagée plus confortablement.

Il chassait et il partageait son gibier avec le curé des Joris qui, de son côté, trouvait toujours quelques malheureux auxquels il en distribuait la meilleure part.

Noirétable venait de quitter l'abbé Sylvère et il regagnait sa caverne lorsqu'il fit la rencontre de Marthe et d'Arlette, qu'il n'aurait pas aperçues sans doute et que, par conséquent, il n'aurait pu arracher à la mort s'il n'avait été appelé par les aboiements plaintifs du brave *Zouzou*.

C'était la première fois que l'homme de la Caverne voyait des créatures humaines, des femmes surtout, aussi près de sa retraite.

Le cœur avait immédiatement parlé en lui et il les avait secourues, il les avait rappelées à la vie.

Pendant qu'il donnait ses soins les plus empressés et les plus intelligents aux deux infortunées que la mort avait déjà à moitié saisies, *Zouzou* témoignait à sa manière sa reconnaissance au généreux sauveur de ses maîtresses ; il tournait autour de lui en s'agitant, en démontrant sa joie par de rapides mouvements du corps et de la queue, en poussant de petits cris, et, chaque fois qu'il pouvait atteindre la main de Noirétable, il la lèche.

— Brave bête ! dit l'homme de la caverne en le caressant, tu as bien fait de m'appeler.

Et il ajouta en s'adressant à Arlette :

— Vous pouvez dire, mon enfant, que c'est à votre chien plus qu'à moi que vous devez la vie, car sans lui je ne vous aurais pas rencontrées, et vous seriez mortes toutes deux ensevelies sous la neige.

Arlette aurait voulu pouvoir remercier son bienfaiteur, mais elle se sentait troublée par l'émotion communicative qui vibrait dans la voix de cet homme et qu'elle avait vu se refléter en ses regards si tendres et si affectueux.

Noirétable était, en effet, en proie à une puissante émotion depuis qu'il avait vu les deux malheureuses qu'il venait de sauver revenir à la vie, se ranimer, depuis qu'elles avaient ouvert les yeux, et qu'il avait pu contempler leurs traits.

En elle, par la plus bizarre des coïncidences, par la plus frappante des ressemblances, il lui semblait qu'il retrouvait tout à coup les deux créatures adorées qu'il n'avait jamais cessé de pleurer.

La beauté de Marthe lui rappelait, à s'y tromper, celle de Blanche, comme celle d'Arlette évoquait celle d'Alice.

Il se demandait, dans un de ces courts instants d'égarement ou d'hallucination de l'esprit absorbé par un mirage subit, si ce n'étaient pas elles, Blanche et Alice, sa femme et sa fille, qu'il retrouvait, qui lui étaient rendues par le mystérieux concours de la Providence.

Leurs âges étaient aussi les mêmes.

Tout concordait pour les confondre dans son esprit.

Noirétable, ému, n'osait interroger l'enfant ni sa mère, pour leur demander comment elles avaient pu s'égarer ainsi dans les montagnes et se laisser surprendre de la sorte par cette tourmente de neige qui avait failli devenir leur suaire.

Il les contemplait avec un pieux ravissement, attendant les explications qu'elles lui donneraient d'elles-mêmes.

Alors, voyant la confusion de l'enfant, il s'adressa à la mère qui, plus longue à revenir à elle, venait à peine de recouvrer complètement ses sens.

— Vous ne pouvez rester ici, lui dit-il avec bonté, et, du reste, je ne veux pas vous y abandonner. Puisque Dieu m'a placé sur votre chemin, et puisqu'il a permis que je vous conserve la vie, je dois poursuivre cette œuvre.

Mais la pauvre Marthe regardait cet inconnu, l'entendant sans com-

prendre ce qu'il lui disait, et sur ses lèvres errait ce sourire triste et sans expression de la folie.

Arlette intervint.

— Ma mère, dit-elle, ne vous comprend pas, monsieur.

Au ton de sa voix, Noirétable devina ce qu'elle voulait dire, et l'examen plus approfondi, quoique rapide, qu'il fit aussitôt de son visage, les regards vides qu'il vit en ses yeux, le confirmèrent dans sa découverte.

— Pauvre femme ! pensa-t-il.

Arlette ajouta tout bas :

— Le malheur qui nous a frappés a surtout atteint ma pauvre mère, vous le voyez...

Marthe claquait des dents.

— Oh!... J'ai froid... Brou!... dit-elle.

— Venez avec moi, lui dit Jean Noirétable avec bonté.

Il lui offrit sa main pour l'aider à se lever, mais la malheureuse ne put y parvenir ; ses forces la trahissaient.

— Je vais vous emmener chez moi, dit « le bandit » ; ce n'est pas une maison, c'est une grotte, dans la montagne, ici, à quelques centaines de mètres, fit-il en désignant l'endroit de son bras étendu. Vous y serez à l'abri et je pourrai vous soigner.

— Oh ! vous êtes bon, monsieur, dit la fille de d'Ormilley, pénétrée de reconnaissance.

— Vous avez faim, sans doute ?

— Il y a si longtemps que nous n'avons pas mangé.

— Venez, venez.

Noirétable souleva Marthe.

— Moi, dit Arlette, je pourrai marcher ; je me sens forte, allez... mais ma mère...

— Je vais la porter, mon enfant.

En effet, l'homme de la Caverne ayant pris Marthe par les poignets, lui dit :

— Placez-vous sur moi, je vous porterai.

Arlette aida sa mère à se hisser sur le dos de leur sauveur.

Zouzou, heureux, allait et venait en aboyant, comprenant que l'on allait quitter cet endroit sinistre.

Arlette suivit.

— Marchez bien derrière moi, lui dit Noirétable, et posez vos pieds sur l'empreinte de mes pas, afin de ne pas glisser.

Il fallait passer sur des roches escarpées, couvertes de neige, sans

aucune trace de sentier ; mais l'homme de la Caverne connaissait à merveille son chemin et il marchait avec assurance.

La route cependant fut longue, car il était obligé d'aller doucement à cause de l'enfant.

Enfin, il arriva.

Il déposa Marthe sur le lit épais de plantes et de feuillages qu'il s'était fait, et elle s'y accroupit.

— On est bien ici ! disait-elle.

Noirétable cherchait déjà, parmi ses provisions, ce qu'il avait de meilleur pour le donner à ces malheureuses.

Il prit une moitié de coq de bruyère qu'il avait fait rôtir, et des figues que, l'été, il avait fait sécher au soleil, avec du pain que le pâtre du Vallonnet lui avait donné.

Il sortit une gourde pleine de vin et une sorte de verre fait avec une moitié de coucourde pour les faire boire.

Pendant qu'elles mangeaient, — Arlette touchant à peine aux aliments, Marthe dévorant, — il leur parlait.

Il leur expliquait les dangers de la montagne en cette mauvaise saison, mais il ne les interrogeait pas, respectant leur affreuse détresse qu'il avait devinée.

Arlette pourtant jugea nécessaire de donner quelques explications.

La confiance que ce généreux inconnu lui inspirait l'y engageait.

Elle dit qu'elle était employée avec sa mère chez un éleveur de moutons d'Arles comme gardeuse de troupeaux, et qu'on venait de les chasser toutes deux.

Et la pauvre enfant n'osa pas révéler la vérité, car les mots injurieux « fille de forçat », que lui avait jetés Garrigou, tintaient encore douloureusement à ses oreilles.

Mais Noirétable ne provoquait pas les confidences qu'il pressentait ; il s'efforçait au contraire de détourner la conversation pour épargner à l'enfant des aveux douloureux.

Il parlait de Marthe surtout.

Il s'informait avec un poignant intérêt depuis combien de temps elle était en cet état, sans se douter que les explications qu'on pouvait lui donner se liaient étroitement à la cruelle histoire de ces infortunées.

Il n'entrevoyait que la possibilité de la soigner, de tenter de la rappeler à la raison ; car il comptait bien que ces malheureuses abandonnées ne pourraient pas le quitter, et déjà il avait accepté dans son esprit l'idée de les garder auprès de lui.

Jamais il n'aurait eu le cœur de les laisser partir sans savoir ce qu'elles deviendraient.

— Vous n'avez pas de famille ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit Arlette, nous sommes seules.

— Seules !... répéta Marthe comme un triste écho.

— Vous êtes d'Arles ?

— Non, ... de Paris ; moi du moins, car c'est à Paris que je suis née.

— Quel est votre nom, mon enfant ?

— Je m'appelle Arlette.

Elle s'arrêta, n'osant prononcer le nom de son père.

Puis, tout à coup :

— Il faut que je vous dise tout, fit-elle avec un soupir qui dénota l'effort que la pauvrete venait de faire sur elle-même. Vous nous avez sauvées, monsieur... Peut-être aurait-il mieux valu que nous fussions mortes !... Mais il faut que vous sachiez qui nous sommes pour que vous ne vous repentiez pas de ne pas nous avoir chassées...

— Chassées !... s'écria Noirétable.

— Comme cet homme qui nous avait aussi sauvées et recueillies.

— Cet homme, quels que soient ses motifs, est un misérable !

— Oh, non ! monsieur... fit la fille de Gérard, écoutez !

Et l'enfant fit le pénible aveu.

Noirétable, ému au suprême degré, écoutait avec compassion.

Le nom de d'Ormilley éveilla en lui des souvenirs.

Il avait lu dans un journal, autrefois, les détails du « Vol de Livron » et il se rappelait toute cette affaire.

Il arrêta Arlette dans son récit qu'entrecoupaient par moments les monotones exclamations de la folle.

— Taisez-vous, mon enfant, lui dit-il, je sais tout... Je connais les faits que vous me racontez... Ainsi donc, c'est parce que vous êtes la fille d'un homme que la loi a frappé, injustement peut-être, que ce misérable vous a chassées !... Il a eu cette cruauté de vous jeter à la rue, vous, innocentes, comme si vous étiez des coupables, sachant bien que vous étiez destinées à mourir de faim, de froid et de misère !... Cet homme sera puni, car Dieu vous vengera !... Mais moi, je ne vous abandonnerai pas ; je ne vous laisserai pas partir maintenant que je sais votre lamentable histoire... Vous resterez avec moi, si ma solitude ne vous effraye pas, si ces montagnes sauvages, où l'on ne voit jamais personne, ne vous épouvantent pas.

Arlette était confuse.

— Vous nous avez sauvées, monsieur, dit-elle avec reconnaissance,

mais nous serions une gêne pour vous... Vous n'êtes pas riche, et que pourrions-nous faire pour vous aider à nous faire vivre ici ?...

— Ici, répondit Noirétable, c'est Dieu lui-même qui pourvoit à mes besoins... Oh ! ne vous préoccupez de rien ; je serai heureux de partager ce que j'ai avec vous et soyez sûre qu'il nous en enverra toujours assez pour nous trois.

Le curé des Joris se demandait depuis plusieurs jours pourquoi il ne voyait plus son ami de la montagne.

En effet, depuis qu'il avait recueilli Marthe et Arlette, Noirétable n'était plus descendu dans le Vallonnet.

Il éprouvait tant de plaisir à demeurer auprès d'elles qu'il ne les quittait pas un instant.

A peine s'échappait-il parfois, l'espace d'une heure ou deux, suivi par *Zouzou* qui s'était attaché à lui, pour aller chasser.

Les provisions qu'il avait étaient suffisantes.

Cette sympathie qu'Arlette avait senti pénétrer en elle dès le premier jour s'était accrue chaque jour et était devenue une véritable affection.

Il semblait à son cœur, si bien fait pour aimer, que c'était un père qu'elle avait retrouvé.

C'était bien, en effet, la tendresse la plus paternelle qui animait Noirétable à l'égard de l'adorable fillette, qui remplaçait pour lui l'enfant chérie qui lui avait été enlevée.

Ce misanthrope, cet homme dont les injustices sociales avaient fait un révolté, ce sauvage qui fuyait ses semblables avait besoin d'affection.

Il avait senti dans sa solitude, pendant les longues heures de méditation et de triste rêverie au sein de cette nature grandiose et terrible dans laquelle il se plaisait, qu'il y avait en lui un vide affreux, un organe qui était sans fonction, un cœur qui s'exaspérait de n'avoir personne à aimer.

Aujourd'hui il était heureux.

Sa fille lui avait été rendue.

Il se sentait une mission, une tâche à accomplir.

Cette enfant que la Providence avait placée sur son chemin, qu'elle lui avait véritablement confiée en lui permettant de l'arracher à la mort, il avait le devoir de la former, de l'élever, de l'instruire, de remplacer auprès d'elle le père qui lui avait été ravi.

Noirétable avait longuement causé à diverses reprises avec la petite Arlette des événements malheureux dont elle avait été victime.

L'enfant, âgée de près de dix ans, avait rappelé ses souvenirs et elle

lui avait dit ingénument, avec cette entière confiance que provoque l'affection, tout ce qui s'était passé.

Jean Noirétable avait complété par ses déductions le récit de la fille de Gérard et il avait compris à peu près ce qui s'était passé.

D'Ormilly n'était pas pour lui un criminel vulgaire qui s'était emparé de cette somme énorme, attiré seulement par une coupable convoitise.

Il avait dû être poussé à ce crime par les misérables qui l'avaient circonvenu, qui avaient exploité son affection et sa misère et en avaient fait l'instrument inconscient du forfait dont il portait seul la peine et l'infamie.

Il y avait été poussé aussi par son affection qui n'avait pu voir souffrir plus longtemps cette femme et cette enfant que la misère tuait lentement sous ses yeux.

Comme lui, Gérard d'Ormilly était un révolté que les injustices sociales, que les malheurs impitoyablement déchaînés sur les siens avaient affolé.

Entre eux il y avait une ressemblance frappante, car c'était aussi pour sauver sa fille qu'il avait volé et pour pouvoir arriver auprès d'elle, avant qu'elle ne fût morte, qu'il avait frappé un homme.

Marthe, dont l'état s'était considérablement amélioré pendant les deux années de tranquillité qu'elle avait passées au service de Rémi Garrigou, avait, par moments, de surprenantes éclaircies au milieu du trouble de son intelligence.

Elle subissait l'influence fortifiante de cette nouvelle existence au sein des montagnes, du calme majestueux et pénétrant qui y régnait, et aussi elle devait cette amélioration dans son état aux soins intelligents et dévoués que Noirétable lui donnait.

Par moment, son front s'éclaircissait, ses yeux brillaient de lueurs vives et intelligentes, son teint s'animait, ses lèvres s'agitaient.

Elle comprenait tout à coup ce que l'on disait et elle parlait

Mais, hélas ! ces retours à la raison n'étaient que fugitifs.

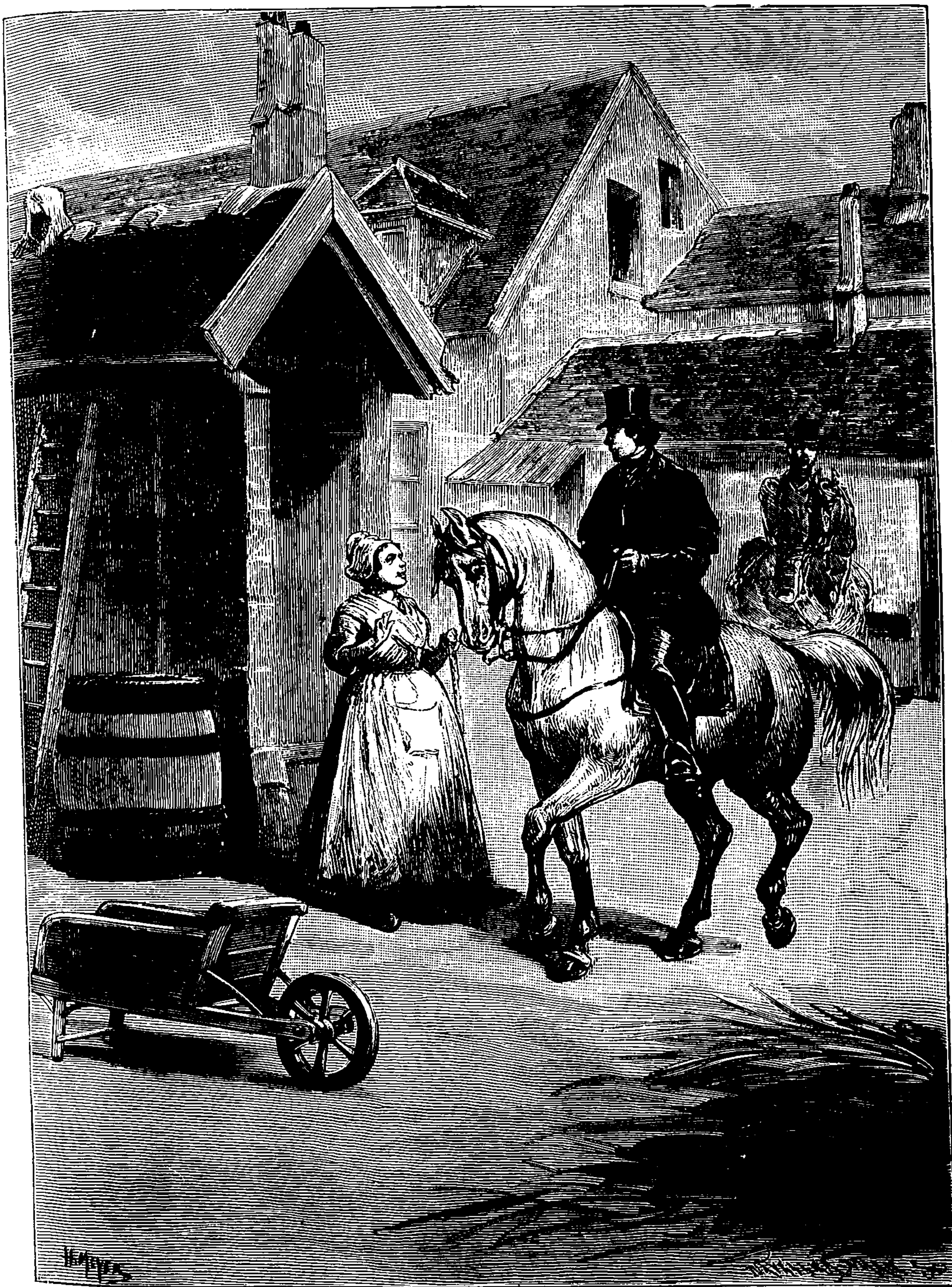
Ils ne duraient que quelques instants.

Provoqués par un mot, par un souvenir tout à coup revivant devant elle, ils cessaient en même temps que l'image évoquée s'effaçait de son esprit.

Mais Noirétable constatait avec bonheur les progrès qu'elle faisait et il ne désespérait pas, à force de soins et d'affection, d'arriver à une guérison complète et définitive.

66

MAM'ZELLE MISÈRE



Une fois pourtant, une alerte eut lieu. (P. 527.)

Il s'était dévoué à elle comme à Arlette qu'il instruisait, dont il s'attachait à développer l'esprit et à orner l'intelligence.

Il ne devait pas tarder à être aidé et puissamment secondé dans cette tâche.

Le curé des Joris trouvait de plus en plus surprenant de n'avoir pas revu depuis aussi longtemps son ami de la Montagne.

Il était venu souvent jusqu'aux Baumes et dans le Vallonnet sans l'avoir rencontré.

Noirétable, dans ses incursions, était bien allé quelquefois au presbytère, mais il ne l'avait pas aperçu.

Cependant l'abbé Sylvère était inquiet.

Il se demandait si celui que l'on appelait dans le pays l'homme de la Caverne n'avait pas mystérieusement disparu, obligé de fuir, ainsi qu'il était apparu autrefois.

Il avait interrogé le petit pâtre de la cabane du Pichs qui n'avait pu lui donner aucune nouvelle.

Un jour, il suivait le Bouchier en songeant à Noirétable, lorsque tout à coup un gros chien déboucha du contour du sentier et, en le voyant, s'arrêta au bord du torrent qui le séparait de lui.

C'était Zouzou.

Le chien aboya.

Le prêtre, surpris, l'appela, et son étonnement fut aussi grand que sa joie lorsqu'il aperçut Noirétable accompagné d'une femme et d'une fillette.

CHAPITRE XV

JOURS DE BONHEUR

Le torrent, large d'environ cinq mètres en cet endroit, les séparait.

L'abbé Sylvère se demandait quelles pouvaient être cette femme et cette enfant qu'il voyait en compagnie de l'homme de la Caverne, et il s'expliquait déjà à peu près l'éloignement dans lequel ce dernier s'était tenu depuis quelques semaines.

De loin, Jean Noirétable avait déjà salué l'excellent prêtre et il disait à Arlette :

— C'est ce bon curé dont je vous ai parlé, ma chère mignonne, l'abbé Sylvère. Je suis bien heureux de le rencontrer.

Le curé des Joris et Noirétable furent obligés de causer de loin, séparés qu'ils étaient par le Bouchier.

— Sacrebleu ! je ne savais plus ce que vous étiez devenu, mon cher ami, dit le prêtre qui sacrait volontiers de sa grosse voix.

— Je languissais bien de vous voir, mon cher curé, répondit Noirétable en montrant Marthe et Arlette, car j'ai bien des choses à vous apprendre.

— Montons jusqu'au Pichs, il y a une petite passerelle.

Ils remontèrent le long du torrent, et bientôt arrivèrent à l'endroit indiqué qui ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres.

Zouzou, qui n'avait pas besoin de pont pour passer, s'était jeté à l'eau et avait traversé tantôt en montant sur des pierres, tantôt à la nage.

Il était venu trouver le prêtre sur la rive droite du Bouchier, et ayant compris que c'était un ami, il lui souhaitait à sa façon la bienvenue et lui témoignait son amitié.

Arrivé à l'étroite passerelle que formait un simple madrier jeté sur le torrent un peu moins large, grâce à l'encaissement et à la profondeur de son lit après son confluent avec le Pichs, l'abbé Sylvère passa et vint rejoindre son ami.

Il salua, comme il l'avait déjà fait, dès qu'il eut aperçu Marthe et Arlette, et il serra vigoureusement la main que Noirétable lui tendit.

— Ah ! mon cher ami, ça me fait du bien de vous voir, dit avec chaleur le curé des Joris. Je faisais mille suppositions, toutes les conjectures possibles pour m'expliquer votre disparition. Je croyais que vous aviez été obligé de partir... Je me demandais si vous n'étiez pas malade ou blessé, n'ayant auprès de vous personne pour vous soigner... Sacrebleu ! que vous m'avez fait faire de mauvais sang !

— Rien de fâcheux ne m'est arrivé, répondit Noirétable, vous le voyez.

— J'en rends grâce à Dieu !

— Au contraire, j'ai eu le bonheur de pouvoir faire un peu de bien dans ma vie, d'être utile à deux pauvres femmes que la Providence m'a permis de sauver.

— Oh ! oui, monsieur le curé, dit Arlette, ma mère et moi nous devons la vie à M. Jean.

C'est ainsi que l'enfant appelait son ami de la montagne, son sauveur ; c'est lui qui l'avait voulu.

Le vénérable prêtre avait pris la main de la fillette et la caressait dans les siennes.

Il posa alors sa main droite sur la tête d'Arlette et, du pouce, il traça sur son front le signe de la croix.

— Bravo, mon ami, bravo ! je vous félicite, dit-il. Mais vous allez me raconter tout cela.

Alors, tout en marchant, Noirétable fit le récit des événements que nous connaissons.

Il raconta toute la douloureuse histoire des deux infortunées qui partageaient maintenant son existence désolée.

— Voyez comme le bon Dieu est bon, sacrebleu ! dit l'abbé Sylvère. Il a eu pitié de vous et de ces chères âmes. Vous étiez malheureux tous les trois, seuls, abandonnés de tous, et il vous a envoyé, à vous deux anges pour vous charmer, et à elles un sauveur.

La conversation se prolongea longtemps, et, après avoir longtemps marché dans la profonde vallée que dominant de loin les sommets du Pichs et les cimes neigeuses du Talon, on s'assit sur des rochers, au bord d'un des petits ruisseaux qui, de cascade en cascade, vont grossir le Bouchier, et l'on causa presque jusqu'à la nuit.

Le curé des Joris se sentait attaché par un profond intérêt à cette femme et à cette enfant.

Il examinait Marthe, il l'interrogeait et il s'appliquait à guider sa raison en provoquant chez elle le souvenir du passé, en évoquant l'ardente affection qu'elle avait eue pour sa fille et pour son mari.

Il réussissait par moment à amener sur ses lèvres quelques paroles intelligentes, mais la raison disparaissait presque aussitôt, la lucidité de l'esprit un moment apparue s'obscurcissait et la pauvre folle se remettait à sourire sans comprendre.

Le prêtre questionnait aussi Arlette.

Il étudiait le développement de son esprit et de son intelligence, qu'avaient poussés à une précocité merveilleuse les malheurs qui avaient déjà tourmenté son existence, les nécessités de la vie et le besoin de suppléer à la direction maternelle dont elle était privée.

Il admirait cette enfant chez qui, en dépit de la misère où elle avait toujours vécu, la culture intellectuelle était aussi développée, dont il découvrait à chaque instant les merveilleuses qualités de l'âme, du cœur et de l'esprit.

Il s'attachait lui aussi paternellement à elle et il se promettait d'être le collaborateur dévoué de son ami Noirétable dans l'œuvre de charité,

de dévouement et d'affection qu'il avait entreprise à l'égard de ces deux abandonnées.

Dès ce jour, on revit souvent l'abbé Sylvère dans le Vallonnet où Marthe et Arlette, tantôt seules, souvent avec Noirétable, venait le rejoindre avec bonheur.

Puis, s'étant entendu avec leur protecteur, il les emmena à son presbytère où il voulut qu'elles passassent la mauvaise saison.

Pendant ce temps, le curé des Joris s'appliqua à instruire Arlette.

Il lui enseigna les principes de la langue française en même temps que le catéchisme, car il avait entrepris de la préparer à sa première communion.

Il lui enseigna aussi la musique, car le prêtre était doublé d'un excellent musicien et il jouait admirablement de l'harmonium, placé derrière le maître-autel de sa petite église de village.

En même temps, il donnait ses soins à Marthe, secondé par Goton, sa vieille servante, et il essayait chaque jour, sans jamais se lasser, de ramener un peu de clarté dans les ténèbres de cette pauvre intelligence bouleversée.

Il était heureux quand il réussissait à provoquer une lueur de raison, un instant de lucidité, quand il constatait les progrès dus à ses soins et à sa patience.

Quelquefois, à la nuit, lorsque tous les feux du village étaient éteints, Noirétable survenait.

Il ne pouvait se faire à cette séparation et il éprouvait le besoin d'aller revoir Marthe et Arlette.

Il survenait, toujours accompagné de *Zouzou*, il frappait aux volets d'une façon particulière, et Goton allait lui ouvrir.

Puis, lorsque la belle saison fut revenue, il ramena Marthe et Arlette dans la montagne, et ce fut au tour de l'abbé Sylvère à venir souvent dans le Vallonnet pour revoir ses deux protégées.

Arlette, qui connaissait maintenant tous les passages, se rendait aussi quelquefois aux Joris.

Elle y allait seule dans la semaine, partie dès le matin pour revenir dans l'après-midi.

Le curé continuait à remplir la mission qu'il s'était donnée et il instruisait, avec autant de bonheur que d'affection, cette enfant qui répondait si admirablement à ses soins.

Le dimanche, Arlette menait sa mère avec elle et elles assistaient toutes deux à la messe dans la petite église des Joris.

L'enfant, en élevant son cœur vers Dieu, priait pour son père, et elle suppliait la Providence de rendre à sa tendresse.

Elle priait aussi pour sa pauvre mère dont elle implorait la guérison.

Marthe, assise auprès d'elle, semblait chaque fois ravie de ce qu'elle voyait, comme si elle assistait à un spectacle toujours nouveau.

Elle était particulièrement heureuse quand elle entendait les sons graves et célestes de l'orgue, dont le maître d'école jouait pendant que l'abbé Sylvère officiait.

Alors son visage s'animait, ses yeux brillaient, ses regards se perdaient dans un vague infini et elle paraissait plongée dans une extase délicieuse.

Les mois se succédaient sans qu'aucun incident vint troubler la majestueuse quiétude de la montagne.

Une fois pourtant, une alerte eut lieu.

On avait appris que le contumax de la Cour d'assises d'Aix était dans les Basses-Alpes, entre Allos et Barcelonnette, et l'on avait décidé d'organiser une battue pour le capturer.

Des gendarmes parcouraient le pays.

Mais les paysans des Joris, qui connaissaient Noirétable, veillaient sur lui car ils l'aimaient et ils l'estimaient.

Aussi, dès qu'ils apprirent ce qui se passait, ils s'empressèrent de le prévenir.

Pendant deux mois, qui parurent longs comme deux siècles au vénérable abbé Sylvère, Noirétable dut rester confiné avec Marthe et Arlette dans l'inaccessible entonnoir formé par les montagnes qu'il habitait.

Puis l'activité déployée s'apaisa.

On crut que celui qu'on appelait « l'assassin d'Arles » avait quitté le pays et on abandonna les poursuites.

Arlette allait bientôt avoir onze ans, — car l'on était en 1881, — et l'époque fixée par le curé des Joris pour sa première communion était arrivée.

C'était le jour de la Fête-Dieu, un jeudi.

Il n'y avait, cette année-là, aucun communiant, aucune communiant aux Joris, aux Granets, au Bouchier, ni à la Haute-Coulette, qui composent la petite paroisse.

C'était, disait-on avec raison, la conséquence de l'année terrible, car aucune naissance n'avait été enregistrée dans le groupe de ces quatre hameaux pendant l'année 1871, qui avait pris tous les hommes valides pour la défense de la Patrie.

L'abbé Sylvère avait visité depuis longtemps quelques-uns de ses plus

riches paroissiens, les Gras, qui ont un moulin à Banivol; Richaud, le minotier du Pont-du-Seigneur; Cayol, un fermier de Vacheresse qui avait eu d'assez bonnes récoltes, et quelques autres personnes dont il connaissait la charité et qui le chargeaient chaque année de distribuer leurs aumônes.

Il avait voulu obtenir un beau costume blanc pour cette adorable enfant, dont il était le père devant Dieu, afin qu'elle fût belle le jour de sa première communion, et un jour, ayant réuni tout l'argent qu'il avait reçu, y ayant joint quelques petites pièces blanches, parcimonieusement économisées par Goton sur son modeste traitement de desservant, il s'était rendu à Allos, où il y a un magasin de nouveautés.

Il avait acheté tout ce qu'il fallait pour faire le costume d'Arlette et c'est Goton elle-même, aidée par la nièce de M. Cayol, qui l'avait confectionné.

La fille de Gérard était ravissante dans cette simple toilette de mousseline blanche, adorable sous ce long voile de tulle posé sur les longues tresses de ses bruns cheveux que couronnait une guirlande de roses blanches, selon la mode du Midi.

Marthe aussi avait reçu une robe que le bon prêtre lui avait achetée et elle paraissait bien heureuse ce jour-là en voyant sa fille aussi belle.

Noirétable était venu aux Joris dans la nuit, car il tenait aussi à assister à la cérémonie, et, avant l'ouverture de l'église, le curé l'avait fait cacher dans le confessionnal où le rideau de serge verte pendu derrière les barreaux de bois le dissimulait complètement.

Au moment de l'Offertoire, lorsque le curé des Joris, du haut de l'autel, se tourna vers l'assistance et s'adressant à l'angélique jeune fille lui fit entendre une touchante homélie, un éclair de raison et d'intelligence se fit tout à coup dans l'esprit de M^{me} d'Ormilley.

Elle entendit distinctement et elle comprit tout ce que le prêtre disait.

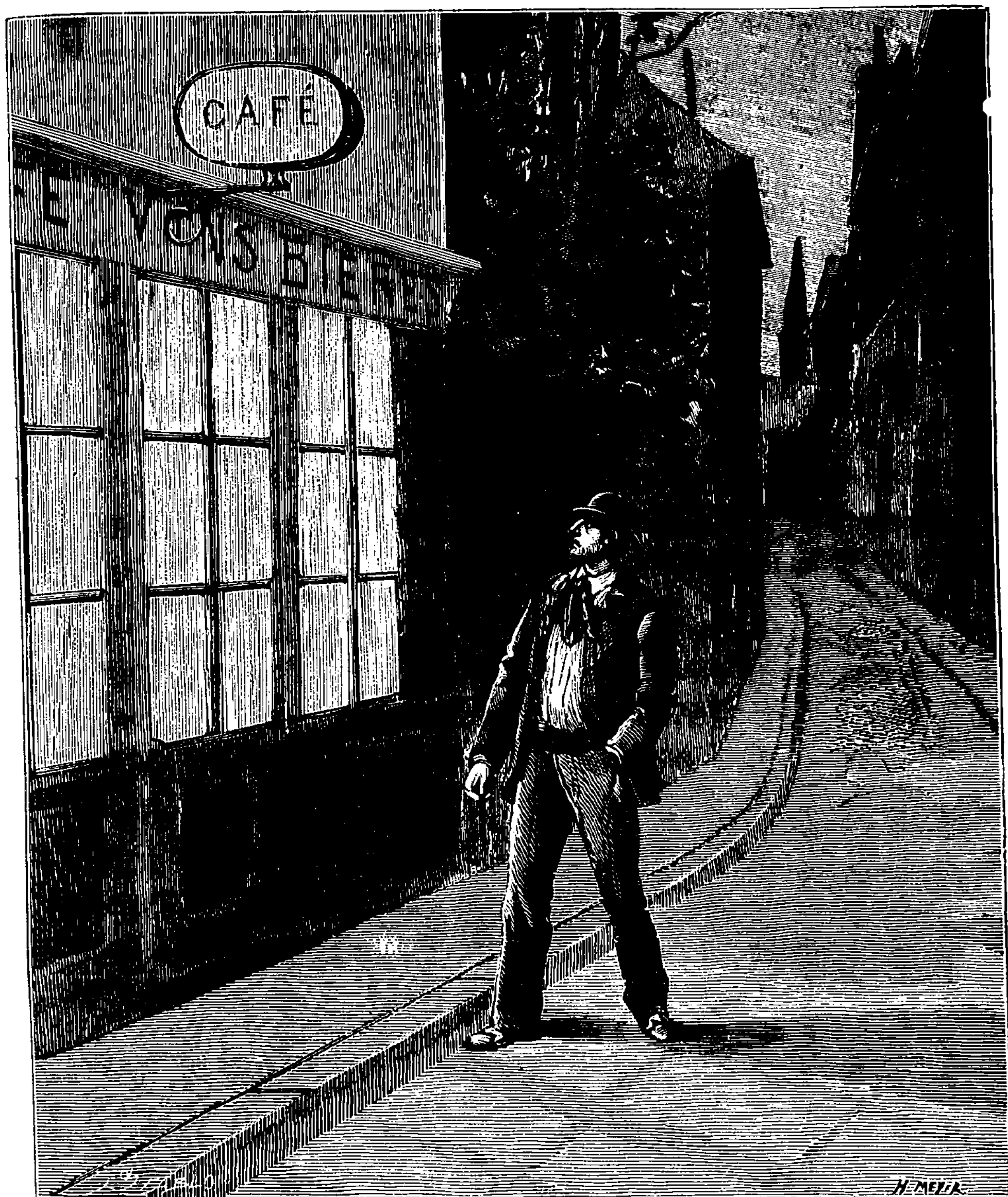
Elle se rendit compte de ce qui se passait.

Elle revit, dans son souvenir, les douloureux événements d'autrefois et elle suivit pas à pas, par la pensée, le long calvaire qu'elle avait parcouru.

Alors l'infortunée, en possession de toutes ses facultés, éleva son âme vers Dieu en une ardente prière et elle le remercia avec ferveur du secours qu'il lui avait donné, implorant sa bénédiction pour sa fille et pour ces hommes généreux auxquels elles devaient tout.

Elle le pria aussi pour Gérard, pour ce malheureux, un instant égaré par son amour et par la misère des siens, et qui souffrait dans une captivité infamante, loin de celles qu'il aimait.

Puis, au moment où Marthe vit Arlette, couverte de son voile blanc, se lever de la sainte table, et venir, les yeux baissés et les mains jointes,



Il se rendit alors dans un cabaret. (P. 534.)

s'agenouiller à sa place, la lucidité de son esprit disparut subitement et la pauvre folle demeura plongée dans une extase ravie, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle.

Parmi les peu nombreux assistants de la touchante cérémonie de la petite église des Joris, se trouvait un jeune homme de quatorze ans, le fils d'un forgeron.

Rambert Gias avait déjà aperçu quelquefois la ravissante jeune fille que l'abbé Sylvère avait prise sous sa paternelle protection.

Il avait été frappé de sa merveilleuse beauté et fasciné par sa grâce adorable.

Le jour de la première communion, il avait voulu la revoir.

C'est pour cela qu'il était venu, lui, qui d'habitude ne franchissait jamais le seuil de l'église.

Il l'avait vue, parée de son virginal costume qui faisait ressortir sa beauté comme en une auréole divine et il s'était senti grisé, ébloui à sa vue.

Après la cérémonie, il la suivit des yeux lorsqu'elle alla avec sa mère au presbytère où Goton avait préparé un succulent déjeuner.

Pendant le restant de la journée, au lieu de retourner aux Granets où étaient la forge et la maréchalerie de son père, il rôda dans le pays, s'arrêtant à l'auberge où il fit une station prolongée, et le soir, au moment où le soleil déclinait pour disparaître derrière les cimes de la chaîne de la Tête-Noire, il suivit de loin Arlette et sa mère, que l'abbé Sylvère accompagna jusqu'au milieu du Vallonnet.

Il vit s'éloigner la jeune fille qui avait repris son costume de tous les jours, une robe d'indienne due, comme le reste, à la générosité de l'excellent prêtre, et il demeura caché derrière une touffe d'oliviers jusqu'à ce qu'elle ait disparu.

Puis, à la nuit, tandis que Rambert Gias revenait lentement aux Granets, la tête pleine de la séraphique vision de la fille de Gérard, il rencontra dans un sentier détourné qui longe le petit bois de Vacheresse, un homme qu'il ne connaissait pas, qui, du premier coup, lui parut être étranger au pays, car c'était la première fois qu'il le voyait.

C'était Noirétable qui, ayant pu sortir du presbytère où il était demeuré caché, se hâtait de rejoindre Marthe et Arlette au bout du Vallonnet pour les ramener dans la montagne.

Et l'apparition de cet homme étrange produisit, sur l'esprit superstitieux du jeune paysan, une impression en quelque sorte terrifiante.

Il l'examina curieusement et il lui sembla qu'un avertissement mystérieux le prévenait que cet homme aux allures fantastiques était pour quelque chose dans l'existence de l'adorable jeune fille qu'il avait entrevue.

CHAPITRE XVI

LA CHASSE A L'HOMME

Le jeune forgeron de Granets demeura plusieurs jours sous le coup de l'impression produite sur lui par l'apparition étrange du sauveur de Marthe et d'Arlette.

Le visage de cet homme étrange, aux yeux brillants dans la nuit comme ceux d'un fauve, à la longue barbe blanche s'étageant sur sa poitrine, à l'accoutrement bizarre, était sans cesse présent à son esprit et semblait, par une hallucination irrésistible, se confondre avec la figure angélique de la jeune fille.

Quelques jours plus tard, Rambert Gias, qui était venu rôder plusieurs fois dans le Vallonnet, dans l'espoir d'y rencontrer Arlette, causa avec un vieux berger qui gardait un superbe troupeau de mérinos conduit par un bouc aux cornes gigantesques.

Il lui parla de ce mystérieux personnage qu'il avait aperçu le jour de la Fête-Dieu, et dont l'apparition l'avait si prodigieusement impressionné.

Le berger comprit de qui il voulait parler et il lui dit en patois provençal :

— Oui, je sais, c'est l'homme de la Caverne.

— L'homme de la Caverne! répéta le fils du forgeron avec une superstitieuse terreur qu'il ne put réprimer.

— C'est ainsi qu'on l'appelle dans le pays. Un homme avec une grande barbe, n'est-ce pas?

— Oui... c'est ça!

— Avec une calotte en peau de marmotte et de grandes guêtres en cuir.

— C'est bien lui.

— On le voit quelquefois avec une femme et une jeune fille de onze à douze ans...

— Oui, très belle!

— Belle comme la bonne mère!...

— C'est son père? demanda Rambert.

— Je ne sais pas, répondit le vieux berger, mais enfin il faut bien qu'il lui soit quelque chose.

— D'où est-il? questionna encore le jeune homme. Ce n'est pas à Fours qu'il va en passant par ici?

— Je n'en sais rien. Il habite la montagne, pardi!

— On dirait un bandit.

— Il paraît que c'est un très brave homme qui a fait beaucoup de bien dans le pays et qui s'entend comme pas un à guérir les maladies les plus terribles.

— On n'a jamais su qui c'était?

— Jamais!

— Et cette femme... cette jeune fille?

— Ah! pour ça, demande à M. le curé, dit le vieux berger du Vallonnet, car il n'y a que lui qui peut le savoir.

A quelques semaines de là, Rambert Gias, qui n'avait pas renoncé à l'espoir de revoir la jeune fille vers qui il se sentait irrésistiblement attiré, rôdait dans les gorges profondes de la petite Cayolle, au-dessous du sommet, couvert de neige, du mont Pelat, lorsqu'un bruit léger de pas se fit entendre.

Son cœur battit avec violence et il se tourna vivement du côté où le bruit venait, oppressé, anxieux.

C'était Arlette.

Elle apparut bientôt au tournant d'un énorme rocher, détaché autrefois dans quelque bouleversement des flancs de la Cayolle, et qui barrait à moitié l'étroite gorge aux escarpements formidables.

Elle était seule.

Elle allait aux environs de Champ-Richard chercher quelques provisions.

Lorsque Arlette arriva à l'endroit où se tenait Rambert Gias, elle l'aperçut tout à coup et à sa vue, tout près de lui, elle fut saisie d'une soudaine frayeur.

Elle poussa un petit cri et recula instinctivement.

Le jeune homme s'approcha.

Il s'enhardissait en la voyant seule et il s'apprêtait à la rejoindre, souriant déjà de cette heureuse fortune, prêt à lui parler pour la rassurer, lorsque tout à coup, sur le sommet d'une roche à pic, Noirétable parut.

Il chassait et il avait sa carabine à la main.

Guidé par son expérience, autant que prévenu par son antipathie instinctive pour tous ceux qui composaient cette société qu'il avait en horreur, il comprit quelles étaient les intentions du jeune forgeron.

Les sourcils se froncèrent aussitôt et sa voix se fit entendre.

— Que voulez-vous?... Que faites-vous ici, vous? cria-t-il avec colère, Rambert Gias, épouvanté par cette apparition qui semblait tenir du surnaturel, tremblait de tous ses membres.

Son visage était devenu livide et sa vue, troublée par l'épouvante qui s'était emparée de lui, donnait en son esprit, à l'homme de la Caverne, des allures fantastiques pareilles à celles d'un terrifiant fantôme.

Il essaya de balbutier quelques mots, mais les sons ne pouvaient pas sortir de sa gorge.

Saisi de frayeur, il réunit aussitôt toutes ses forces et il s'enfuit en courant dans le fond de la gorge, dégringola un ravin et tomba, exténué, sur une roche tapissée de lichen.

Alors il reprit haleine.

Il regarda autour de lui et, n'apercevant plus l'homme de la Caverne, il reprit quelque peu courage.

Il réfléchit à ce qui venait de se passer.

Que venait faire cet homme de la Caverne?

De quel droit venait-il s'interposer entre cette adorable jeune fille et lui, s'il n'était ni son père, ni même de sa famille?

Cet homme, Rambert Gias le détestait autant qu'il le redoutait; mais comme le courage n'était pas une de ses qualités, comme il ne se sentait pas capable d'aller le trouver pour s'expliquer avec lui, il méditait déjà, avec la sournoiserie des paysans et des pusillanimes, quelque lâche vengeance pour se débarrasser de cet homme.

S'il avait osé, s'il n'avait pas craint d'avoir à rendre des comptes à la justice, il se serait embusqué dans une des sinuosités de la montagne, armé d'un fusil, il l'aurait attendu, il l'aurait guetté, et, de loin, il l'aurait tué.

Mais, à défaut de ce moyen pour lequel le courage lui faisait défaut, il en trouverait bien un autre pour se débarrasser de cet inconnu qu'il considérerait comme un ennemi.

Pendant tous les jours qui suivirent, Rambert Gias fut hanté par les lâches projets que forgeait son esprit.

Il s'interrogeait sur le compte de cet homme de la Caverne et il se demandait quelles raisons il pouvait avoir de vivre ainsi en sauvage, loin de tous.

Ne se cachait-il pas?

N'était-ce donc pas qu'il avait quelque chose à redouter de la justice?

N'était-il pas un de ces audacieux contrebandiers que les douaniers pourchassent et qui jusque-là avait pu échapper à leurs poursuites?

Un contrebandier!

Oui, ce mystérieux personnage pouvait bien en être un.

Alors, le jeune forgeron avait un moyen bien simple de se débarrasser de lui.

Il n'avait qu'à aller trouver le chef du poste de douane d'Allos et à le dénoncer.

Ce serait sans doute une capture importante.

On se chargerait bien de le traquer dans ses montagnes et de le prendre.

Ainsi on le débarrasserait de lui.

Rambert Gias réfléchit encore pendant quelques jours à la lâche dénonciation dont il avait conçu le projet, et enfin, un dimanche, il se rendit à Allos.

Sur la route, au bord du Chadoulin, il vit le poste de douane.

Il tourna autour et il n'osa pas entrer.

Il se rendit alors dans un cabaret, afin de boire quelques verres d'eau-de-vie pour se donner le courage qui lui manquait, et il n'était pas attablé depuis une heure dans la petite salle enfumée et pleine de buveurs, lorsque deux douaniers arrivèrent.

Comme il n'y avait pas d'autre table libre, ils s'installèrent à celle qu'occupait déjà le fils du maréchal-ferrant des Granets, afin de faire leur partie de piquet en buvant leur absinthe.

Rambert Gias saisit la première occasion pour engager la conversation.

Tout à coup il demanda :

— Est-ce que l'on ne donne pas une prime à ceux qui dénoncent un homme qui fait la contrebande ?

— Parbleu ! répondit l'un des douaniers, il y a une prime de vingt-cinq francs.

Et l'autre, un brigadier, dit presque en même temps :

— Vous en connaissez donc un ?

— Ça se pourrait bien, répondit le jeune homme.

— Ici, ... dans le pays ?

— Pas bien loin, à coup sûr.

— Où ?

— Du côté du Pelat.

— Près de deux lieues, dit le douanier, et les routes ne sont pas commodes.

— Il y a dix jours à peu près, fit Rambert Gias, que je l'ai vu du côté de la Cayolle.

— Comment est-il ? questionna le brigadier très intéressé par la perspective d'une bonne capture.

— C'est un grand, avec une longue barbe blanche, des yeux comme un aigle, un bonnet à poil... Il a toujours une carabine...

— Connais pas.

— On l'appelle l'homme de la Caverne.

— On le connaît donc dans le pays ?

— Bien sûr!...

— Ah ! fit le brigadier des douanes en se grattant la tête.

Puis, un moment après :

— Merci tout de même, fit-il, on verra.

Et il ajouta après une pause :

— Si on le prend, vous aurez la prime, jeune homme.

Le soir même, le brigadier se rendit chez le lieutenant qui commandait la région et qui, justement, était de passage à Allos.

Il lui fit part de ce qu'il avait appris.

Le lieutenant fronça les sourcils quand il entendit le signalement de l'homme de la Caverne.

Il reconnut aussitôt celui que l'on appelait l'assassin d'Arles dont un de ses amis, le capitaine de gendarmerie de Barcelonnette, lui avait parlé et que l'on cherchait en vain depuis si longtemps.

Deux jours après une expédition était organisée.

Quinze douaniers, commandés par le lieutenant, et deux brigades de gendarmerie composaient une troupe que conduisaient des guides que l'on avait recrutés dans le pays.

L'expédition avait été tenue rigoureusement secrète, car on était convaincu que les échecs essuyés précédemment étaient dus aux paysans qui avaient prévenu l'homme de la Caverne.

Cette fois on était déterminé et l'on espérait réussir.

On fouillerait tous les coins, toutes les grottes, toutes les cachettes possibles, depuis le petit Cheval-de-Bois jusqu'aux roches de Peynier ; on explorerait minutieusement toutes les montagnes entre le Chancelaye et le Bachelard ; on traquerait le bandit, on brûlerait ses repaires et, mort ou vif, on s'emparerait de lui.

Noirétable ne se doutait pas de la trame qui venait d'être ourdie contre lui.

Il était dans les environs du Cimet avec Marthe et Arlette, occupé à cueillir quelques plantes médicinales dont il avait besoin pour le traitement

qu'il faisait suivre à la pauvre folle, lorsque *Zouzou* se mit à donner des signes d'inquiétude.

Noirétable s'en aperçut aussitôt.

— Qu'y a-t-il donc, mon brave *Zouzou* ? fit-il.

Le chien fit entendre un petit cri.

Son museau s'allongeait dans la direction du Pas-de-l'Ane, et il semblait flairer comme pressentant l'approche d'un danger.

— Ici ! commanda Noirétable.

L'animal obéit et vint se coucher à ses pieds ; mais ses regards allaient au point qu'il semblait désigner aux yeux de son maître.

Malgré son habitude de la solitude, qui avait développé en lui le sens de l'ouïe d'une façon prodigieuse, le révolté ne percevait aucun bruit.

Il se coucha sur le sol, appliqua son oreille sur une roche et n'entendit rien.

Il était inquiet.

Le chien était trop intelligent pour pouvoir se tromper.

C'était sûrement un danger qu'il avait pressenti.

Arlette était devenue toute pâle.

Elle comprenait, sans se rendre compte, qu'il se passait quelque chose de grave.

Elle sentait courir en elle des frissons qui la glaçaient.

Marthe, inconsciente, souriait.

Elle était assise sur une pierre et elle paraissait se divertir énormément à voir le mouvement qui s'opérait autour d'elle.

Noirétable écoutait toujours.

Zouzou donnait des signes d'impatience.

On n'entendait toujours aucun bruit.

Alors Noirétable voulut en finir.

— Cherche ! cria-t-il d'une voix sourde. Cherche !

Le chien se leva et bondit.

En des sauts prodigieux, en une course furibonde, il s'élança dans la direction du Pas-de-l'Ane.

Puis il disparut derrière de hauts rochers qui masquaient une gorge.

Alors on entendit des voix confuses et lointaines.

— C'est à moi qu'on en veut, dit Noirétable sans une défaillance.

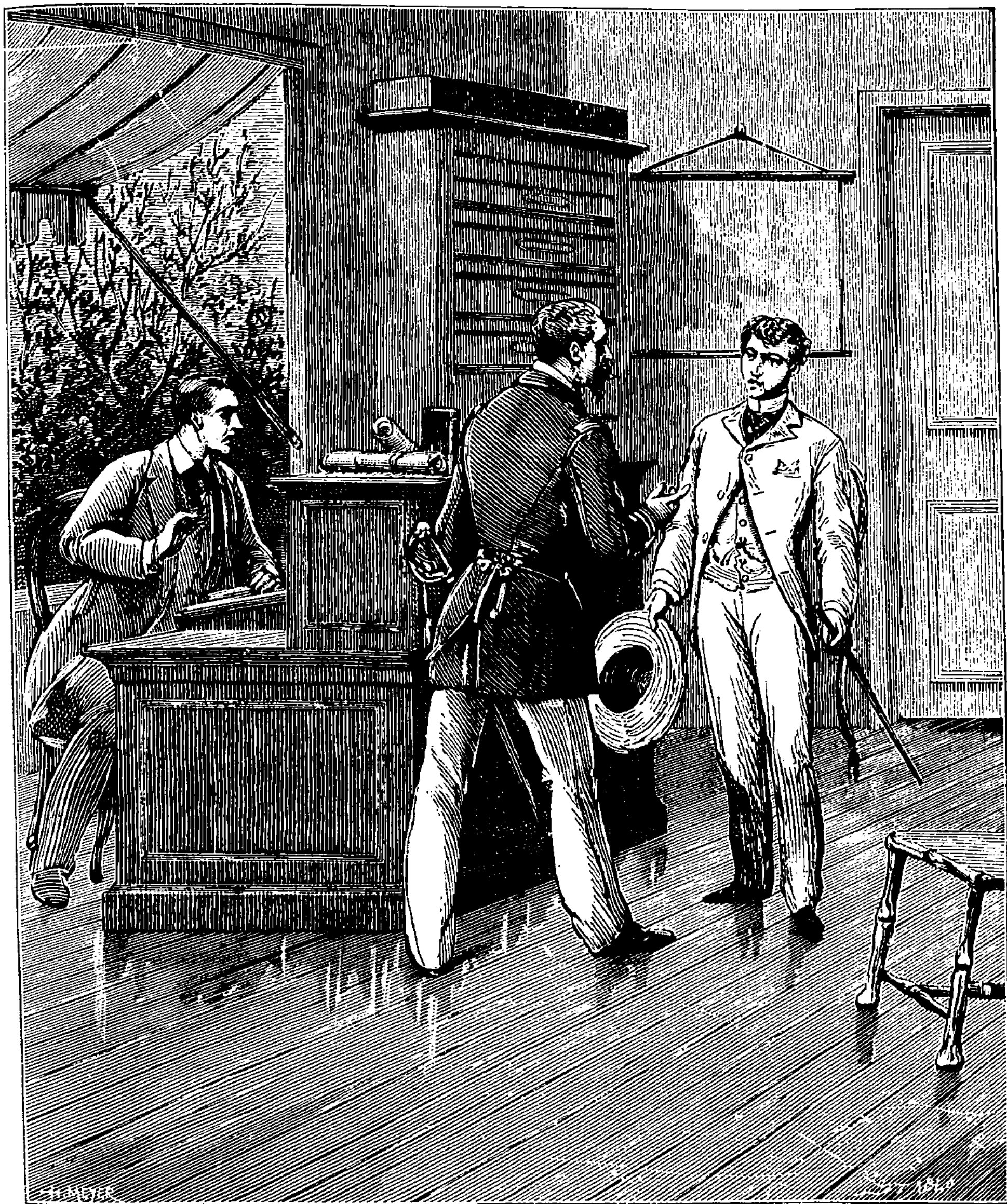
— A vous ! fit Arlette épouvantée.

— Oui, quelque misérable doit m'avoir vendu.

— Mon Dieu !...

— N'aie pas peur, fit-il en prenant la main de l'enfant.

— Mais vous êtes perdu !



Pendant la journée il travaillait aux écritures. (P. 543.)

— Pas encore !... Ils ne me tiennent pas !

Noirétable prit sa carabine qu'il portait à l'épaule et s'assura qu'elle était chargée.

Arlette allait l'implorer.

— Pars de ce côté avec ta mère, dit-il, et cachez-vous toutes deux là-bas dans la petite grotte du torrent.

- Mais vous ! dit l'enfant.
- Ne t'inquiète pas, ma fille.
- Je ne veux pas vous quitter...
- Il faut d'abord vous sauver toutes deux.
- On vous tuera !
- Non, ne crains rien.

A ce moment, on vit *Zouzou* bondir en aboyant au-dessus d'un rocher à pic qui surplombait la gorge.

Puis un coup de feu retentit, répercuté à l'infini par les échos de la montagne.

Le chien roula au fond de l'abîme.

Marthe poussa un cri d'épouvante et tomba sans connaissance.

— Ma mère !... ma pauvre mère ! cria Arlette livide.

— Misérables ! gronda Noirétable.

Il s'apprêta à épauler sa carabine.

Maintenant on entendait des voix plus distinctes.

— Il ne doit pas être loin !

— C'était son chien.

— Oui, mais il est prévenu.

— Qu'importe, il ne nous échappera pas.

Noirétable s'était précipité du côté de Marthe évanouie afin de la secourir.

Il prit de l'eau dans une cavité du rocher qui était pleine et il en aspergea le visage de M^{me} d'Ormilly.

Arlette, soutenant sa mère, l'appelait et l'embrassait.

Marthe ouvrit les yeux.

Elle revint rapidement à elle.

Mais aussitôt, saisie d'une épouvante folle au souvenir de ce qui venait de se passer, elle se mit à pousser des cris terribles, inarticulés, qui résonnaient lugubrement dans la solitude.

Des hommes surgirent, escaladant les rochers à l'entrée de la gorge.

— Le voici !... Arrivez !... crièrent les premiers.

— Nous le tenons !...

Seulement alors Noirétable songea à se défendre.

Les douaniers, les gendarmes et leurs guides étaient encore à plus de six cents mètres à vol d'oiseau.

Il pouvait lutter, car il était protégé par un ravin profond, presque à pic, et il pouvait tenter de s'échapper.

Mais il ne voulait pas abandonner Marthe et Arlette.

La fille de Gérard avait repris quelques forces et quelque courage.

Elle était parvenue à apaiser sa mère.

— Sauvez-vous, implora-t-elle, partez !... ils vont vous tuer.

— Non, je ne vous abandonnerai pas, répondit Noirétable.

— Partez, partez !... je vous en prie !... sinon c'est nous, que vous avez sauvés, qui vous aurons perdu !

— Rendez-vous, cria le lieutenant de douaniers.

Noirétable ne répondit pas.

— Embusquez-vous derrière ce rocher, dit-il à Arlette et à Marthe qu'il poussa à l'endroit indiqué.

Il venait de voir les gendarmes et les douaniers épauler leur carabine.

Il ne songeait qu'au salut de cette femme et de cette enfant qu'il adorait.

Pour elles, il était prêt à mourir.

— Rendez-vous, répéta l'officier, ou je commande le feu et je vous fait fusiller comme un chien.

Un instant Noirétable eut l'envie d'épauler aussi sa carabine, sûr, en tireur habile qu'il était, d'abattre deux de ses ennemis, un à chaque coup.

Il réfléchit rapidement.

Ses sourcils se froncèrent d'une façon sinistre.

Il prit alors une résolution subite.

— Ils vont vous tuer !... gémit Arlette.

Noirétable eut pitié des infortunées qu'il allait laisser seules.

Il prit l'enfant par la main, et l'amenant auprès de lui sur le bord de l'abîme :

— Tenez, cria-t-il, vous n'oserez pas tirer sur cette enfant !

— Rendez-vous ! répéta l'officier avec colère.

— Venez ! dit Noirétable.

Et il jeta sa carabine au fond du précipice où elle se brisa.

Il avait résolu de se rendre.

La fuite était aussi impossible que la résistance.

Les douaniers et les gendarmes dégringolèrent les rochers, franchirent l'étroit encaissement des montagnes et grimpèrent, en le contournant, le versant du Cimet sur lequel se tenait l'homme de la Caverne qui les attendait désarmé, ayant auprès de lui cette femme et cette enfant.

Quand ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de mètres de lui, presque prêts à le saisir, il se prosterna et prenant Arlette dans l'un de ses bras, la pressant contre son cœur, tandis que de l'autre main il saisissait la main de M^{me} d'Ormilly :

— Adieu !... ma chère enfant !... adieu, dit-il d'une voix que coupa un déchirant sanglot...

— Mon ami ! fit Arlette en pleurant. — Mon père !...

— Oui, ton père, car je t'aimais, tu le sais, comme si tu étais ma fille !...

— Oh ! mon pauvre père !...

— Courage, mon enfant, courage !

— Seules encore...

— Dieu ne vous abandonnera pas !...

— Mon Dieu, pitié ! cria l'enfant au milieu de ses larmes.

Et s'adressant aux gendarmes qui s'étaient arrêtés devant cette scène touchante :

— Ah ! ne me l'enlevez pas, je vous en conjure ! supplia-t-elle en se jetant à leurs genoux.

— Laisse ces hommes faire leur besogne, dit Noirétable.

Alors, ayant embrassé l'enfant, baisé pieusement la main de la mère qui regardait, hagarde, cette scène terrible sans la comprendre :

— Adieu ! répéta-t-il, adieu !

Et, les yeux levés au ciel :

— Mon Dieu, protégez-les ! implora-t-il.

Puis il se dégagea de l'étreinte d'Arlette, malgré ses supplications et ses larmes, et s'avancant vers l'officier, il dit :

— Je suis à vous !

On saisit le « bandit », on lui lia les poignets pour prévenir toute tentative de résistance et on l'emmena.

Six semaines après, Jean Noirétable était traduit devant la Cour d'assises d'Aix pour purger sa contumace.

Il refusa de se défendre, mais l'avocat qu'on lui donna d'office parvint cependant à lui faire obtenir les circonstances atténuantes, car sa victime d'autrefois était maintenant parfaitement rétablie et ne se ressentait même plus de sa blessure.

L'arrêt de la Cour le condamna à cinq ans de travaux forcés, et deux mois après il faisait partie du convoi de forçats qui quittait Saint-Martin-de-Ré pour le bagne de Cayenne.

CHAPITRE XVII

« ELLES !... »

Noirétable, immatriculé sous le n° 3917 frappé sur la plaque de fer-blanc qui était cousue à son bonnet rouge, avait été placé dans la division

des forçats condamnés au minimum des travaux forcés, ou auxquels il reste moins de cinq ans à faire.

Il aurait été difficile de reconnaître celui que l'on appelait dans les Alpes « l'homme de la Caverne », sous le travestissement de la casaque et du bonnet du bagne.

Son visage, entièrement rasé aujourd'hui, que n'encadraient plus ses longs cheveux blancs, avait pris, dans sa maigreur livide une expression tout autre.

Ce n'était plus le même homme.

Dès les premiers jours de son arrivée à Cayenne, Noirétable entendit prononcer le nom de d'Ormilly.

Il y avait songé plusieurs fois depuis le moment où la Cour d'Aix avait réduit à cinq ans la peine de vingt ans de travaux forcés qui avait été prononcée autrefois contre lui par contumace.

Il s'était demandé si, maintenant qu'il allait être envoyé au bagne, il ne rencontrerait pas le père de cette pauvre enfant qu'il avait arrachée à la mort et qu'il avait ensuite été obligé d'abandonner avec sa mère, sans avoir eu le temps de rendre cette malheureuse à la raison.

Il ignorait dans quel pénitencier Gérard d'Ormilly avait été envoyé.

Était-il à Nouméa ou à Cayenne ?

Maintenant il cherchait à le voir, à se rapprocher de lui, poussé par une instinctive sympathie et par une commisération profonde.

Mais d'Ormilly faisait partie d'un détachement qui travaillait au Kourou, où, grâce à sa bonne conduite, on l'avait affranchi des rudes fatigues des forçats en lui donnant un emploi aux écritures auprès du surveillant-greffier.

Une véritable légende s'était formée autour du « forçat millionnaire. »

Grossie en passant de bouche en bouche, l'affaire de Livron était devenue une prouesse héroïque, un de ces « coups » pleins d'audace, de courage et de témérité, un acte de génie dont l'auréole illuminait son auteur.

Gérard était pour tous ces misérables un personnage en quelque sorte surnaturel, et la réserve naturelle de son caractère, au milieu de ces assassins et de ces bandits dont l'horrible promiscuité le faisait tant souffrir, ajoutait quelque chose d'énigmatique et de mystérieux qui augmentait encore son prestige.

C'est avec l'emphase due à cet état d'esprit que le cas de d'Ormilly fut conté à Noirétable.

L'homme de la Caverne sentait qu'il ne pouvait ajouter foi à ces contars fantastiques.

Il ne connaissait pas encore le père de l'adorable petite Arlette, mais ce qu'il savait de lui, ce que lui avaient appris les longs entretiens et les amicales confidences de l'enfant et de la pauvre Marthe, aux heures où sa raison avait fugitivement reparu, suffisait pour l'édifier.

— C'est impossible, se disait-il ; il y a, dans cette affaire, quelque chose qui me paraît incompréhensible, inexplicable. Cet homme garde évidemment en lui un secret, mais ce ne peut être celui de ce trésor immense, enfoui, dérobé à toutes les recherches, stérile, inutile, alors que sa femme et sa fille qu'il adorait et qu'il aime toujours sont dans la plus affreuse misère.

Alors Noirétable réfléchissait.

Il avait lu dans le temps le récit du vol des six millions et le compte rendu des débats devant la Cour d'assises de la Seine, car toute la presse française s'était occupée de cette affaire qui avait passionné l'opinion publique.

Le philosophique misanthrope des montagnes des Alpes avait été frappé de l'attitude de Gérard devant le magistrat instructeur et devant les jurés.

Il avait compris que cet homme, d'une incontestable honnêteté jusqu'alors, entré depuis quelques semaines seulement au Ministère des finances, n'avait pu, seul, sans le concours de personne, concevoir et exécuter aussi habilement le vol de ces six millions.

Forcément, il devait avoir un ou plusieurs complices, ceux dont Arlette et Marthe lui avaient parlé, ceux qui l'avaient entraîné.

Ces six millions qu'il avait cachés avec tant d'énergie, il ne les possédait certainement pas.

C'est ce mystère qu'il n'avait révélé à personne qui avait constitué autour de lui cette légende du forçat millionnaire dont parlaient tous les échos du bagne.

Mais alors Noirétable se demandait :

— Sait-il, le malheureux, ce que sa femme et sa fille sont devenues ?... Non, il l'ignore, c'est certain. — Il n'a pu les revoir puisque cette malheureuse M^{me} d'Ormilly a été frappée de folie aussitôt après son arrestation ; puisque, chassées de partout, sa fille et elle ont dû errer vagabondes et misérables sur les grandes routes et qu'elles n'ont pu, comme elles en avaient formé le projet, aller à Paris pour le voir avant sa condamnation.

Il ne sait pas où elles sont, ni ce qu'elles ont souffert, car son cœur de père aurait enduré un martyre qui l'aurait affolé ou tué ; comme elles ignorent aussi ce que leur père et mari est devenu. Elles le savent condamné, relégué dans un bagne, pour d'éternelles années, mais elles ne savent pas où il est.

Et, poussé par l'affection qu'il avait vouée à Marthe et à Arlette, le sauvage au cœur d'or se disait :

— Que je voudrais donc le voir et le connaître, cet homme, ce martyr de l'amour conjugal et de la tendresse paternelle, ce malheureux qu'a affolé la détresse des êtres qui lui sont le plus chers !

Noirétable savait que d'Ormilly était au Kourou.

Comment pourrait-il s'y prendre pour y être envoyé ?

Les forçats employés aux travaux des bois dans cette portion du bagne étaient tous des condamnés à temps dont la conduite ne donnait lieu à aucun reproche, car le travail auquel ils sont astreints est moins pénible que sur les autres chantiers.

En s'appliquant à n'encourir aucun reproche, en faisant acte de soumission et de résignation complète, en se tenant écarté de toute insubordination, il pensait qu'il parviendrait peut-être, dans quelque temps, à mériter d'être envoyé dans ce détachement.

Il savait qu'on y remplaçait successivement les condamnés libérés ou malades par de nouveaux travailleurs, et il s'efforçait d'être choisi lorsque l'occasion se présenterait.

Gérard d'Ormilly était en effet au Kourou, et ainsi que Noirétable l'avait appris, on l'avait affranchi des labeurs trop rudes pour lui, du maniement des lourdes pièces de bois et des madriers énormes, pour lui confier des travaux d'écritures auprès du surveillant-greffier.

Il devait cette faveur non seulement à son irréprochable conduite, mais aussi à sa superbe écriture, car les écrivains intelligents sont très appréciés dans les établissements pénitentiaires pour suppléer les gardiens greffiers ou comptables dont l'instruction est trop souvent défectueuse.

Pendant la journée, il travaillait aux écritures ou au métrage sur le chantier.

Il maniait le décamètre et le stère avec les surveillants et les entrepreneurs pour mesurer les poutres et cuber les billes et les pièces de bois que l'on chargeait sur les navires.

Il établissait les pièces comptables, les feuilles de répartition, les états, les situations ; il rédigeait les rapports, il tenait les livres, et ces travaux, en quelque sorte intellectuels, occupaient assez son esprit pour le distraire, pendant le jour, des tristes rêveries dans lesquelles l'incertitude le plongeait.

Mais la nuit, pendant les longues heures de silence dans le dortoir du bagne, Gérard se sentait repris par les douloureux souvenirs du passé, par les angoisses du présent.

Depuis quelque temps, comme si d'affreux pressentiments l'avaient

saisi, comme si une horrible intuition l'éclairait, le malheureux se sentait torturé par des inquiétudes mortelles.

Il s'était résigné à son isolement, heureux, en quelque sorte, d'être ignoré de sa femme et de sa fille, d'être mort pour ainsi dire pour elles, afin que son infamie ne les accablât pas.

Il les croyait heureuses, avec les trois millions que Montlaurier avait juré de leur remettre en échange de l'immense service qu'il lui avait rendu, à lui ainsi qu'aux autres, en ne les dénonçant pas et en portant seul le poids ignominieux d'un crime dont il était le moins coupable.

Il s'était dit que Marthe et Arlette, ignorant la source infamante de cette fortune, croyant, ainsi qu'il avait recommandé de le leur dire, que ces trois millions étaient le produit de l'héritage d'un parent, Richard Lovely, ce grand-oncle maternel qu'il n'avait pu retrouver à Paris et qui, d'après ce qu'il avait appris, était parti pour des régions inconnues, il s'était dit qu'elles devaient être heureuses, grâce à cette fortune.

Elles avaient sans doute changé de nom pour que rien ne pût les dénoncer au monde et, heureuses toutes deux, au moins en ce qui concerne l'existence matérielle, elles vivaient ignorées quelque part, pensant à lui, priant pour lui, comme il pensait à elles, comme il priait pour elles.

La pensée de l'infortuné les suivait, et par une salutaire hallucination de son cœur aimant, il lui semblait les voir parfois.

Maintes fois alors son imagination, franchissant les espaces, le transportait à leurs côtés, tout près d'elles, invisible, ignoré, témoin muet de leur existence, heureux, grâce à cette douce illusion qui le réconfortait et qui lui donnait les forces nécessaires pour supporter son long martyre.

Il les avait suivies ainsi, par la pensée, pendant les années qui s'étaient écoulées.

Mais aujourd'hui, sous l'influence des mystérieux pressentiments qui s'étaient peu à peu emparés de son âme, Gérard d'Ormilly se sentait torturé par les angoisses cruelles d'une affreuse incertitude.

Arlette avait grandi.

Elle devait avoir près de douze ans.

Quelle ravissante jeune fille elle devait être!

C'est cette pensée qui, la première, frappa le malheureux condamné.

Dans les visions qui jusque-là avaient bercé sa confiance, Gérard n'avait cessé de voir sa fille telle qu'elle était lorsqu'elle avait été arrachée de ses bras.

C'était toujours pour lui la fillette mignonne de six à sept ans dont les baisers l'affolaient d'amour.



Sébastiani était un surveillant d'une sévérité exceptionnelle. (P. 550.)

Plus de cinq ans s'étaient écoulés depuis la trahison de Morisset, depuis l'arrestation à Claix.

Cette pensée tourmentait d'Ormilly.

Il se disait qu'Arlette devenue grande, n'ayant jamais oublié ce terrible moment, comprenant en ses lointains souvenirs, éclairés aujourd'hui par l'intelligence de son âge, ce drame qui l'avait privé de son père, devait avoir souffert, rougi, questionné.

N'était-elle pas malheureuse?

Ne se sentait-elle pas accablée par la honte, déchirée par son amour même?

Que faisait-elle?

Sa fortune suffirait-elle à la faire heureuse?

Et Marthe, cette adorable compagne de sa vie, cette épouse merveilleuse qui l'avait sauvé du désespoir, qui avait partagé avec lui toutes les misères affreuses dont ils avaient été abreuvés, Marthe qu'il avait sauvée et pour qui il avait tout sacrifié, que pensait-elle?...

Que faisait-elle?

Ne souffrait-elle pas aussi?

Sous la poussée de ces torturantes conjectures, le malheureux d'Ormilly se sentait pris par un besoin irrésistible de savoir ce qui se passait là-bas.

Il aurait voulu avoir des nouvelles.

Et cet âpre désir, exaspéré chaque jour ou ne parvenant jamais à se satisfaire, avait fait naître en lui ces terribles angoisses qui, maintenant, bourrelaient son âme.

Il pressentait un malheur!

Qu'était-il arrivé à Marthe et Arlette pour que son esprit eût conçu cette alarmante intuition?

Étaient-elles mortes?

L'esprit du malheureux se forgeait de chimériques et de fantastiques angoisses.

Lancé dans l'inconnu et éclairé par les cruelles lueurs de ses craintes, il faisait toutes les suppositions les plus horribles.

Un jour même il se demanda si sa pauvre Marthe, trouvée en possession de ces trois millions, reconnue, malgré son incognito, comme la femme de l'auteur du vol de Livron, n'avait pas été arrêtée comme recéleuse, si elle n'était pas maintenant emprisonnée, si Arlette ne se trouvait pas seule au monde, exposée à tous les hasards de la rue.

Oh!... savoir!... Que n'aurait-il pas donné pour cela!

Mais comment avoir des nouvelles?

Qui interroger?

Où apprendre?

La moindre question ne suffirait-elle pas à attirer l'attention sur sa femme et sur sa fille?

Ne serait-ce pas, en quelque sorte, une dénonciation qui pourrait provoquer le malheur qu'il redoutait, s'il n'était pas arrivé?

Ne les désignerait-il pas, en agissant ainsi, comme possédant la moitié du produit du vol qu'il expiait !

Un matin, cinq condamnés furent emmenés au Kourou, par une escorte de soldats d'infanterie de marine.

Ils venaient remplacer deux évadés, un malade et deux forçats libérés qui avaient quitté le chantier.

Gérard assista à la réception des nouveaux avec le surveillant-greffier qui établissait leurs signalements et leurs pièces sur les contrôles du pénitencier.

Parmi ces hommes se trouvait Noirétable.

Paul Lécuyer, l'assassin de femmes, qui s'y trouvait aussi, et qui, — nos lecteurs s'en souviennent, — avait été au début accouplé à d'Ormilley, le lui désigna.

— Tiens, le v'là l'aristo !

Le sobriquet donné à Gérard par l'ignoble bouledogue, était resté.

Entre eux, les forçats désignaient ainsi celui qu'ils croyaient millionnaire, et dans leur pensée c'était un titre de supériorité qu'ils lui décernaient.

— D'Ormilley !... fit l'homme de la Caverne, heureux et surpris.

— Oui, le comte, répondit Lécuyer, celui qui a fait ce fameux chopin des six millions.

— Ah ! c'est lui !

— Oui ; on le pelote. On l'a mis aux écritures pour l'amadouer, pour le faire causer, pour essayer de lui faire dire où il a casé le magot !... Mais les chaoux peuvent se fouiller ; l'aristo ne se laissera pas tirer les vers du nez. Il leur en revendrait à tous, et toute la chiourme n'y fera rien, mon vieux. — En v'là un qui est fort, va !

Noirétable n'écoutait pas.

Il n'entendait pas les exclamations admiratives de l'ancien compagnon de chaîne de d'Ormilley.

Il regardait avec une sympathique curiosité cet homme dont il connaissait la femme et la fille, et sur qui il avait reporté une partie de l'affection que Marthe et Arlette lui avaient inspirée.

Il s'approcha de lui pour le voir de plus près, comme s'il était invinciblement poussé vers lui, comme s'il avait voulu attirer son attention.

— Non, se disait-il, ce n'est pas l'homme que l'on dit, j'en suis sûr. Ce n'est pas ce voleur habile que l'on prétend.

Noirétable lisait dans les regards accablés de Gérard les douleurs qui le rongeaient.

Il voyait sur son front les ombres de la navrante tristesse de son âme.
Il sentait qu'il souffrait.

— Le malheureux, pensait l'homme de la Caverne, songe à sa femme et à sa fille!... La douleur le mine, je le vois.

Il ignore ce qu'elles sont devenues, il pressent leur misère... Il les croit mortes, peut-être.

Noirétable compatissait secrètement aux angoisses de d'Ormilly.

— Ah! s'il savait!... se disait-il.

Puis, il ajoutait :

— Non, il vaut mieux qu'il ignore... L'infortuné, que pourrait-il faire pour elles?... Il souffrirait davantage, s'il connaissait la vérité. — Le doute est cruel, sans doute, mais la réalité serait épouvantable.

Chaque jour, il voyait d'Ormilly et il ne cessait de penser à lui comme aux pauvres femmes qu'il avait été obligé d'abandonner dans ces montagnes sauvages et désertes.

Des doutes reprenaient alors Noirétable.

Il se disait :

— Si ce que l'on dit est vrai, pourtant!... S'il a caché ces six millions quelque part... le produit de ce vol qu'il n'a commis qu'affolé par la misère et par l'amour des siens, il les laisserait donc improductifs! Sa femme et sa fille seraient malheureuses, elles mourraient de faim et de froid peut-être dans les Alpes, maintenant que je ne suis plus là, quand une fortune, volée pour elles, est à leur portée!...

Alors, le sauveur de Marthe et d'Arlette prenait d'autres résolutions.

Il voulait parler à Gérard.

Il sentait qu'il fallait, pour sauver cette femme et cette enfant qu'il adorait, lui dire la vérité.

Mais il n'osait pas.

Il s'approchait de lui et, le moment venu, ses lèvres demeuraient muettes.

D'Ormilly avait remarqué Noirétable dont l'attitude l'avait frappé.

Il devinait en lui la mystérieuse corrélation de la sympathie qu'il avait éveillée chez cet homme.

Il le voyait et il le sentait différent des autres.

Il se rapprocha.

De lui-même il causa.

Alors quelques conversations eurent lieu entre les deux forçats, aux heures de la sieste obligatoire sous ce climat brûlant, pendant le repos qui coupait le travail.

Mais Noirétable était retenu par les craintes qu'il avait conçues.

Il ne parlait pas de Marthe et d'Arlette.

Il parlait de lui.

Il raconta à Gérard les causes de sa condamnation : ce flacon de digitale qu'il avait volé chez un pharmacien d'Arles, pour disputer sa fille adorée à la mort, cet homme qui allait s'emparer de lui et qu'il avait frappé.

D'Ormilly le plaignait, car il sentait que son accent était sincère.

Alors Noirétable, entraîné par la conversation, tournait autour de ces désolantes nouvelles qu'il retenait en lui, et il essayait par quelques mots par quelques questions, d'amener Gérard à l'interroger.

Il aurait voulu que le malheureux put deviner, sans qu'il le lui révélât, car il ne s'en sentait pas la force, cette vérité douloureuse.

Il lui parla de l'Isère, qu'il connaissait et où il savait que les souvenirs du père d'Arlette étaient demeurés attachés.

Il parla de Lans et de Villars.

— Vous êtes de ces pays-là ? demanda Gérard.

— Non, je suis des Ardennes.

Noirétable avait aussi raconté la lamentable histoire de sa famille.

— Mais, ajouta-t-il, je connais tous les environs de Grenoble. Ma femme était Arlésienne.

— Vous êtes allé à Lans ?

— Il y a longtemps... sept ans, répondit l'homme de la Caverne.

— Sept ans !... s'écria d'Ormilly frappé par l'étrange coïncidence.

— Environ.

— Sept ans !... répéta tout bas le malheureux.

— Je n'y ai passé que quelques jours, poursuivit Noirétable en l'observant ; j'étais chez un ami, dans la grande rue, en face de l'hôtel des Trois Rois Mages, avec ma pauvre femme et ma fille.

L'hôtel des Trois Rois mages !

« C'est là, pensa Gérard, qu'elles étaient, *elles* ! »

Il allait questionner, brûlant de savoir, convaincu déjà que cet homme connaissait sa femme et sa fille, sentant qu'il pouvait lui donner de leurs nouvelles, et il s'arrêtait, hésitant.

Alors Noirétable, qui voyait ce qui se passait en lui, qui souffrait de sa douleur, n'y tint plus.

— Non, il vaut mieux qu'il sache tout !... se dit-il. — Il souffrira, mais il pourra peut-être les sauver !

Et il résolut de parler.

— Je suis au fait de votre affaire, dit-il. Je sais tout ce qui s'est passé.

— Vous savez...

- Oui, tout !... Je connais...
- Ma femme !... ma fille !...
- Oui... je les ai vues...
- Où ?...
- Attendez !
- Oh ! dites... parlez... je vous en supplie !... implora le père d'Arlette. Ma fille !...
- Elle s'appelle Arlette, n'est-ce pas ? demanda Noirétable qui ne pouvait se résoudre à entamer ses révélations.
- Oui, c'est bien elle, répondit le malheureux.
- Et sa mère...
- Sa mère !... oh ! parlez !...
- Sa mère...
- Une voix s'éleva derrière les deux amis.
- D'Ormilly !
- C'était le surveillant-greffier qui appelait.
- Allez porter cet état à l'entrepreneur qui l'attend ; dépêchez-vous. Gérard s'était retourné.
- Le gardien lui remit une grande feuille de papier pliée en deux.
- Déjà Noirétable s'était éloigné et il rejoignait le groupe des forçats appelés par un roulement de tambour pour aller reprendre leur ouvrage.

CHAPITRE XVIII

LA CONFIDENCE

Les circonstances ne permirent pas à Gérard de se rapprocher de cet homme qui avait connu sa femme et sa fille et qui pouvait lui donner de leurs nouvelles.

Le gardien-chef du détachement du Kourou fut changé le lendemain et le nouveau, un Corse du nom de Sébastiani, était un surveillant d'une sévérité exceptionnelle, qui ne perdait jamais les condamnés de vue, qui était toujours à son poste et ne permettait aucun colloque entre eux.

Il était difficile de tromper sa surveillance qui ne se relâchait jamais et de se dérober à la vigilance des gardiens placés sous ses ordres, qu'il stimulait sans cesse par son exemple et ses recommandations.

Aux heures de repos, Noirétable était obligé de demeurer avec les forçats de son équipe et d'Ormilly ne pouvait quitter le greffe pour venir causer avec lui.

Le malheureux souffrait plus encore maintenant qu'il sentait auprès de lui quelqu'un qui pouvait lui parler de Marthe et d'Arlette et dont il ne parvenait pas à se rapprocher.

Il essayait de le voir et il ne pouvait y parvenir.

La nuit, il ne couchait pas dans le même dortoir que Noirétable, mais dans une petite salle où étaient réunis l'infirmier, le cuisinier et les autres condamnés employés.

Alors, exaspéré par ses angoisses, d'Ormilly sacrifia la situation qu'on lui avait faite en l'employant au greffe du pénitencier.

C'était le seul moyen de revoir Noirétable et d'avoir des nouvelles de sa femme et de sa fille.

Il prétextait des douleurs de tête, une fatigue de la vue, et il demanda à cesser de travailler aux écritures pour retourner aux travaux.

L'exercice, assurait-il, lui serait plus salubre.

Sur l'avis du médecin, le greffier consentit à se passer de ses services et Gérard reprit la vie commune du bagne, insensible et résigné aux dures fatigues qui seraient le prix des nouvelles que son cœur désirait.

Noirétable comprit quel était le mobile de sa conduite et, à la première occasion, il vint à lui.

Il lui serra la main d'une vigoureuse étreinte et il lui dit :

— Je comprends ce que vous venez de faire. Vous n'avez demandé à retourner au chantier que pour me voir, que pour avoir des nouvelles de votre femme et de votre fille.

— Oui, c'est vrai, avoua le père d'Arlette. Aussi, j'espère que vous allez me dire tout ce que vous savez.

Noirétable n'osait parler.

En présence de Gérard, sachant la douleur qu'il allait lui causer, il hésitait.

— Ce que je sais...

— Oui, tout ! tout !... tout ce qui se rapporte à elles m'intéresse, vous le sentez bien !...

— Je le sais.

— Songez donc que voilà près de sept ans que je suis loin d'elles, sept ans sans les avoir vues, sans avoir même entendu prononcer leurs noms adorés !...

— Comme il les aime ! pensait l'homme de la Caverne dont le cœur compatissant était plein d'émotion.

— Vous les connaissez et vous les avez vues, n'est-ce pas ? demanda d'Ormilly.

— Oui, je les ai vues.

— Où sont-elles ?

Au lieu de répondre, Noirétable dit :

— Vous tenez à avoir des nouvelles ?

— Vous le demandez !

— Mais ces nouvelles, mon cher, peuvent être déjà anciennes... car il y a longtemps...

— Qu'importe ! interrompit Gérard, puisque je n'en ai jamais eu.

— Elles peuvent vous chagriner inutilement.

— Me chagriner !...

— Si elles sont mauvaises.

— Mauvaises !... Que se passe-t-il donc ?... Que savez-vous ?... Parlez, parlez !...

Noirétable hésitait encore.

— Oh ! vous ne pouvez me refuser ce que je vous demande, dit Gérard. Dites : quoi que ce soit, je veux savoir.

— Et si vous me maudissez ensuite pour avoir été un messenger de malheur.

— Vous m'effrayez... vous me torturez... mais parlez donc !... vous ne voyez pas ce que je souffre !...

— Mon pauvre ami !

— Que se passe-t-il ?... Ma femme et ma fille sont mortes ?... s'écria Gérard d'une voix étranglée par la douleur.

— Non.

L'infortuné eut un soupir de soulagement.

— Elles vivent ?

— Toutes deux.

— Alors elles souffrent, elles sont malades ?

— Non.

— Cependant... malheureuses !... Elles seraient malheureuses !... mais non, non, c'est impossible... J'ai assuré...

Mais d'Ormilly s'interrompit subitement.

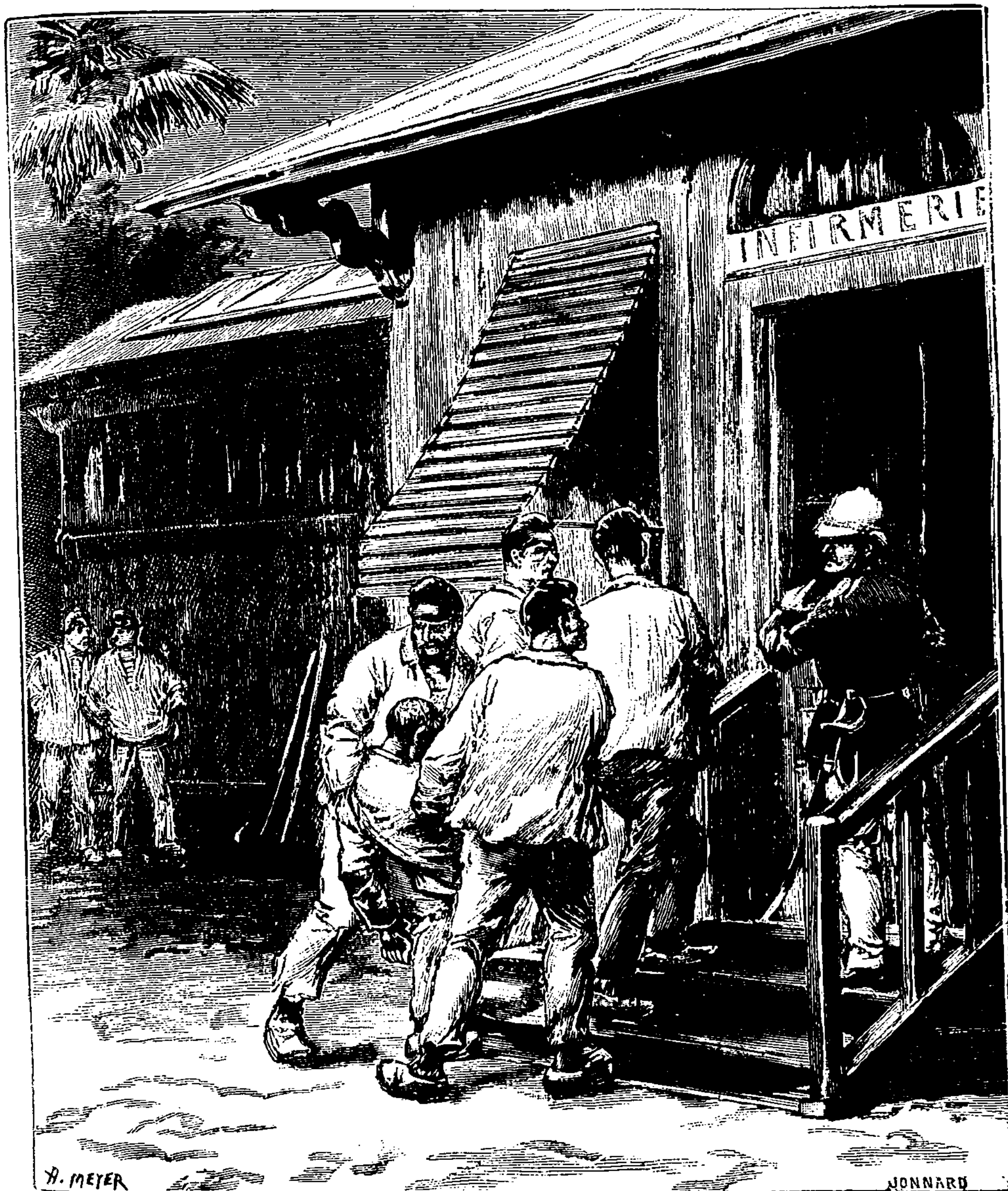
Il s'aperçut qu'emporté par sa douleur il allait livrer son secret.

Il se contint.

— Malheureuses !...

— Oui, fit Noirétable.

— Expliquez-vous !... Vite, vite, je souffre !...



Quatre hommes, commandés par un surveillant, le transportèrent à l'infirmerie. (P. 556.)

— Oui, je vais tout vous dire, vous allez tout savoir... mais, du calme, je vous en conjure, soyez fort !

— Je vous le promets ; allez !

— Vous avez été arrêté à Claix, dénoncé par un misérable qui s'est vengé atrocement.

— Oui... ma femme et ma fille étaient auprès de moi ; je venais de les rejoindre et nous allions partir ensemble...

— Je sais tout cela, mon pauvre ami, fit Noirétable. Épargnez-vous ces cruels souvenirs.

— Elles n'ont pas su ce que j'étais devenu ? demanda d'Ormilly.

— Non. C'est aussitôt après votre arrestation que M^{me} d'Ormilly et votre fille ont été frappées par le plus épouvantable malheur.

— Mon Dieu !...

— Votre malheureuse femme n'a pu supporter ce coup terrible... Sa raison a chancelé...

— Sa raison ! fit Gérard les yeux hagards.

— Elle est devenue folle.

— Folle !

— Et chassée avec votre pauvre enfant de cet hôtel où elles étaient, elles sont parties toutes deux, errant sur les routes, misérables, sans ressources, n'ayant qu'un but, celui de venir à Paris où elles savaient qu'on vous avait conduit, pour se rapprocher de vous, pour vous voir, pour tenter quoi que ce soit en votre faveur...

— Seules !... sur les routes...

— Oui, seules, dit Noirétable, et épuisées après une longue marche, mourantes de faim et de froid, elles tombèrent toutes deux sur la route.

— Est-ce possible ? s'écria Gérard, qui souffrait le plus épouvantable martyre.

— Vous avez voulu savoir la vérité...

— Oh ! oui, oui, quelle qu'elle soit, dites-la-moi tout entière, je vous en conjure.

— Un homme qui passait les a aperçues et les a secourues, reprit l'Ardennais. Il les a recueillies et les a emmenées avec lui, à Arles.

— A Arles !

— C'était un éleveur de troupeaux.

— Et ma femme et ma fille étaient recueillies par charité !

— Oui, par charité... Cet homme les employa à garder les moutons.

— Mes pauvres adorées ! gémit Gérard.

Puis, tandis que Noirétable s'arrêtait, ne sachant comment lui apprendre la suite, il demanda :

— Quelqu'un, cependant, a dû s'occuper d'elles ?... On a dû les rechercher ?...

— Non, personne.

— Elles n'ont vu personne ?

— Je vous l'assure.

— Et ces malheureuses étaient réduites à ce misérable métier ?

— Oui, elles vivaient ainsi, bien heureuses encore dans leur misère d'avoir le pain assuré.

— Ma femme, dites-vous, était folle ?

— Sa folie était douce, calme, répondit l'homme de la Caverne. Elle était en voie de guérison lorsque je l'ai rencontrée, lorsque j'ai eu le bonheur de l'arracher, ainsi que votre fille, à une mort certaine.

— Que dites-vous ? s'écria d'Ormilly.

— Vous connaissez mon histoire ? dit Noirétable.

— Oui.

— Je vivais dans ces montagnes sauvages et inaccessibles où je m'étais réfugié pour me soustraire aux poursuites... Un jour, je trouvai deux femmes à demi ensevelies par la neige, glacées, évanouies, à demi-mortes...

— Elles !

— Oui, c'étaient elles. Je les ranimai, je les rappelai à la vie, et je les conduisis dans la grotte que j'habitais...

— Vous !... vous avez fait cela ! fit le malheureux, qui, dans un élan de reconnaissance, saisit les mains du sauveur de Marthe et d'Arlette.

— Dieu l'a permis !

— Vous les avez sauvées ?...

— Oui.

— Et après... après ?

— Après...

— Comment étaient-elles là ?...

— Je les ai gardées auprès de moi, dit Noirétable, sans répondre à sa question, et aidé par un ami dévoué, par un prêtre vénérable, le curé d'une petite localité des Alpes, je les ai soignées... Je me suis attaché à elles... Je les ai aimées, votre petite Arlette surtout, comme si c'était Dieu qui m'avait rendu la fille que je ne cessais de pleurer... Nous sommes restés ainsi plus de deux ans ensemble, dans ces montagnes, lorsqu'un jour, comme vous, je fus dénoncé, puis traqué, poursuivi, obligé de me rendre, et contraint par conséquent à les abandonner.

— Que leur était-il donc arrivé avant le moment où Dieu a permis que vous les sauviez ? demanda Gérard qui pressentait un douloureux mystère.

— Cet éleveur de moutons, chez qui elles se trouvaient, avait appris qui elles étaient... Il avait su leur nom et cet homme sans cœur les avait chassées en les insultant...

— Chassées !

— En les traitant de fille et de femme de forçat... il les jeta dehors, sans pitié !...

Gérard avait blémi affreusement sous le coup d'une épouvantable fureur qui se déchaînait en lui.

Quand il entendit les dernières paroles de Noirétable, il suffoqua.

Il porta vivement les mains à son cou comme pour arracher ses vêtements qui l'étouffaient ; son cou tuméfié se congestionna ; ses yeux, injectés de sang, parurent sortir de leur orbite.

Un cri rauque, une sorte de râle inarticulé s'échappa de ses lèvres blémies.

Il tomba de toute sa hauteur, s'affaissant comme une masse, brisé, broyé, anéanti par le coup épouvantable qui venait de le frapper en plein cœur.

— D'Ormilly !... s'écria Noirétable en se précipitant à son secours.

La chute avait produit un bruit sourd qui avait été entendu.

On accourut.

— Qu'y a-t-il ?... Que lui est-il arrivé ?

Les gardiens et les forçats questionnaient tandis qu'on relevait le malheureux privé de connaissance.

Noirétable expliqua.

— Nous causions, dit-il, et tout à coup il a dit : « Ah ! je me sens tout drôle ! » puis, il a poussé un cri, et il est tombé.

Habitué à une prudence que rien ne prenait jamais en défaut, l'homme de la Caverne n'avait pas jugé utile de faire connaître le sujet de la conversation, ni de dire quelle était la cause de ce qui venait d'arriver.

C'était le secret de d'Ormilly, il ne lui appartenait pas de le révéler.

Gérard ne donnait aucun signe de vie.

Tous les forçats s'intéressaient à lui.

On était à peu près unanime dans la manière d'interpréter cet accident, cette faiblesse, ainsi qu'on appelait son cas.

Gérard n'était pas habitué à ces durs travaux du chantier et il devait s'être surmené pour accomplir sa tâche comme les camarades.

Le matin, on l'avait vu travailler avec un véritable acharnement.

Quatre hommes, commandés par un surveillant, le transportèrent à l'infirmerie.

C'était un médecin de la marine qui faisait le service du bagne et qui le soigna.

Le major, après avoir vainement tenté de rappeler d'Ormilly à lui, craignit une congestion cérébrale et pratiqua une saignée.

Alors l'infortuné reprit peu à peu ses sens.

Il rouvrit les yeux.

Il promena autour de lui des regards hébétés, mornes, hagards, angoissés.

On voyait qu'il faisait des efforts surhumains pour se rappeler ce qui s'était passé.

Mais, à la réaction qui s'était opérée sous l'influence d'un cordial qui lui fut administré, d'Ormilly fut envahi par une torpeur comateuse contre laquelle le docteur essaya vainement de lutter.

Dans la nuit, une fièvre ardente se déclara.

Gérard fut en proie à un délire épouvantable.

Dans les hallucinations de son esprit, il voyait sa femme et sa fille.

Il les croyait auprès de lui.

Il leur parlait. Il pleurait et il sanglotait.

Puis il entra en fureur, menaçant un ennemi imaginaire.

Sur le chantier, on était très inquiet.

On cherchait à avoir des nouvelles de l'*aristo* que tout le monde estimait.

On interrogeait l'infirmier quand on le rencontrait.

Noirétable surtout se tourmentait vivement, car il s'accusait de ce qui était arrivé.

Il regrettait d'avoir parlé.

Il comprenait ce que devait souffrir le père d'Arlette, le mari de Marthe, dans l'impuissance où il était de les secourir.

Il aurait voulu pouvoir être auprès de lui, pour le soigner, pour l'exhorter, pour l'encourager, lui qui connaissait la cause de son mal.

Pendant trois semaines, d'Ormilly fut entre la vie et la mort.

On s'attendait chaque jour à le voir succomber.

La fièvre ne s'apaisait pas.

Le cerveau était en feu.

Heureusement, le médecin de la marine qui le soignait était un homme habile, et à force de soins intelligents, de dévouement même, il parvint à triompher du mal.

Peu à peu la fièvre céda.

Le calme succéda à l'agitation.

On fut sûr enfin de pouvoir sauver le forçat.

CHAPITRE XIX

OU GÉRARD RÉALISE ENFIN LES ESPÉRANCES DE RINALDI

La raison dont Gérard d'Ormilly avait été privé, pendant la période aiguë de la fièvre cérébrale dont il avait été frappé, était revenue.

L'infortuné se souvenait.

Il se remémorait tout ce que Noirétable lui avait appris sur Marthe et sur Arlette.

Alors des douleurs atroces le torturaient à la pensée de ce que sa femme et sa fille avaient souffert, de ce qu'elles souffraient encore.

Il les voyait toutes deux en haillons, mourantes de faim, errantes et vagabondes sur les routes, exposées aux âpres morsures du froid, aux injures des passants, à la brutalité grossière de ceux qui auraient dû les protéger.

Il voyait Arlette, cette enfant, conduisant sa malheureuse mère, atteinte de folie.

Il souffrait mille fois plus qu'elles et il enrageait de son impuissance.

Il se rappelait tout maintenant.

Celles qu'il appelait ses deux adorées, cette femme et cette fille qu'il avait chéries par dessus tout, qu'il avait voulu si heureuses, avaient été obligées, pour vivre, de garder les troupeaux dans la montagne!

Elles avaient été chassées ignominieusement quand on avait su qu'elles étaient la femme et la fille d'un forçat.

Elles avaient été insultées et il n'était pas là pour les défendre.

Maintenant, où étaient-elles?

Grâce à Noirétable que la Providence leur avait envoyé, grâce à ce chien fidèle qui avait appelé à leur secours, elles avaient été sauvées.

Elles vivaient.

Mais, qu'étaient-elles devenues?

Seules, elles ne pouvaient subsister dans ces montagnes désolées et stériles.

N'étaient-elles pas mortes de faim et de froid?

N'avaient-elles pas été prises par les gens qui avaient traqué et atteint Noirétable, et enfermées dans un dépôt de mendicité, dans un refuge, ou dans un asile, comme vagabondes?

Alors, tout ce qu'il avait fait avait été inutile!

C'est pour elles, pour assurer leur bonheur, pour assurer leur santé

compromise, qu'il avait commis ce crime, pour elles qu'il avait volé, pour elles qu'il avait sacrifié son honneur, sacrifié sa liberté, accepté avec résignation l'infamie du bagne et souffert sans se plaindre son ignoble promiscuité!

Tout cela avait été vain!

Marthe et Arlette souffraient.

Elles avaient été plus malheureuses que jamais!

Et lui, maintenant, il était enfermé dans ce bagne, loin d'elles, impuisant, condamné à les savoir misérables, tenaillées par toutes les douleurs, exposées à tous les dangers, mourantes peut-être de misère!

Le vol commis n'avait servi qu'à couvrir son nom d'infamie et de honte!

Cette infamie et cette honte avaient rejailli sur elles, innocentes, sur elles qu'il avait voulu sauver et qu'il avait perdues!

L'injure dont on les avait accablées en les chassant, c'est lui-même qui l'avait forgée!

Alors, à ces horribles pensées, l'infortuné se torturait épouvantablement.

Le désespoir l'envahissait.

Il endurait le plus atroce martyre.

Puis, Gérard réfléchissait encore.

Il lui semblait qu'il y avait, en toutes ces conjectures douloureuses qui bourrelaient son esprit, du vrai et du faux, du rêve et de la réalité, des souvenirs du passé et des vestiges d'affreux cauchemars qui s'étaient emparés de son esprit.

Il cherchait à les démêler, à se reconnaître.

Il revenait en arrière.

N'avait-il donc pas tout fait pour assurer le bonheur de Marthe et d'Arlette?

N'avait-il pas caché les trois millions dans les flancs mystérieux de la colline, sous cette cascade dont les eaux jaillissantes défendaient l'accès escarpé et inaccessible de sa cachette?

N'était-ce pas pour elles qu'il avait enfoui ce trésor qui devait assurer leur bonheur et leur vie?

N'avait-il pas reçu le serment de Montlaurier, qui lui avait juré d'accomplir la mission sacrée qu'il lui avait confiée?

N'avait-il pas indiqué exactement l'endroit où gisait le trésor?

Montlaurier l'avait bien compris pourtant.

Il avait bien promis d'aller chercher ces trois millions et de les porter à Marthe.

Il devait les lui remettre comme provenant de l'héritage inespérée d'un parent.

Que s'était-il donc passé?

Jamais l'âme honnête de d'Ormilly n'aurait pu concevoir la vérité.

Il n'eut même pas la pensée que Montlaurier avait pu être infidèle à sa promesse, parjure à son serment.

C'était une mission trop sacrée.

Ce crime n'était pas même présumable pour Gérard.

Il n'en eut pas l'idée.

Alors il se livra à toutes les suppositions possibles pour deviner ce qui s'était passé, pour comprendre quelle fatalité nouvelle s'était encore acharnée contre sa femme et sa fille.

Il fallait, pensait le malheureux, que Montlaurier n'eut pu parvenir à trouver la cachette.

Ou bien, il avait cherché inutilement Marthe et Arlette et il ne les avait pas rencontrées.

Il lui avait été impossible de les découvrir.

L'expulsion des deux malheureuses, chassées honteusement de l'hôtel de la Poste, à Claix, après leur arrestation ; la folie qui avait frappé la pauvre Marthe ; l'existence vagabonde que sa femme et sa fille avaient été réduites à mener ; leur séjour à Arles chez cet éleveur de moutons ; puis leur vie dans la montagne, auprès de leur sauveur, de Noirétable : voilà quelle était l'explication sans doute.

Montlaurier n'avait pu réussir dans la mission dont Gérard l'avait chargé.

Peut-être était-il mort !

Qui sait si, en escaladant les roches escarpées qui défendent la cachette, il n'avait pas été précipité dans les eaux de la cascade ?

Qui sait s'il n'avait pas trouvé la mort au fond d'un gouffre dans cette ascension périlleuse ?

D'Ormilly ne pouvait entrevoir d'autres conjectures.

Mais alors un revirement se fit dans l'esprit du malheureux condamné.

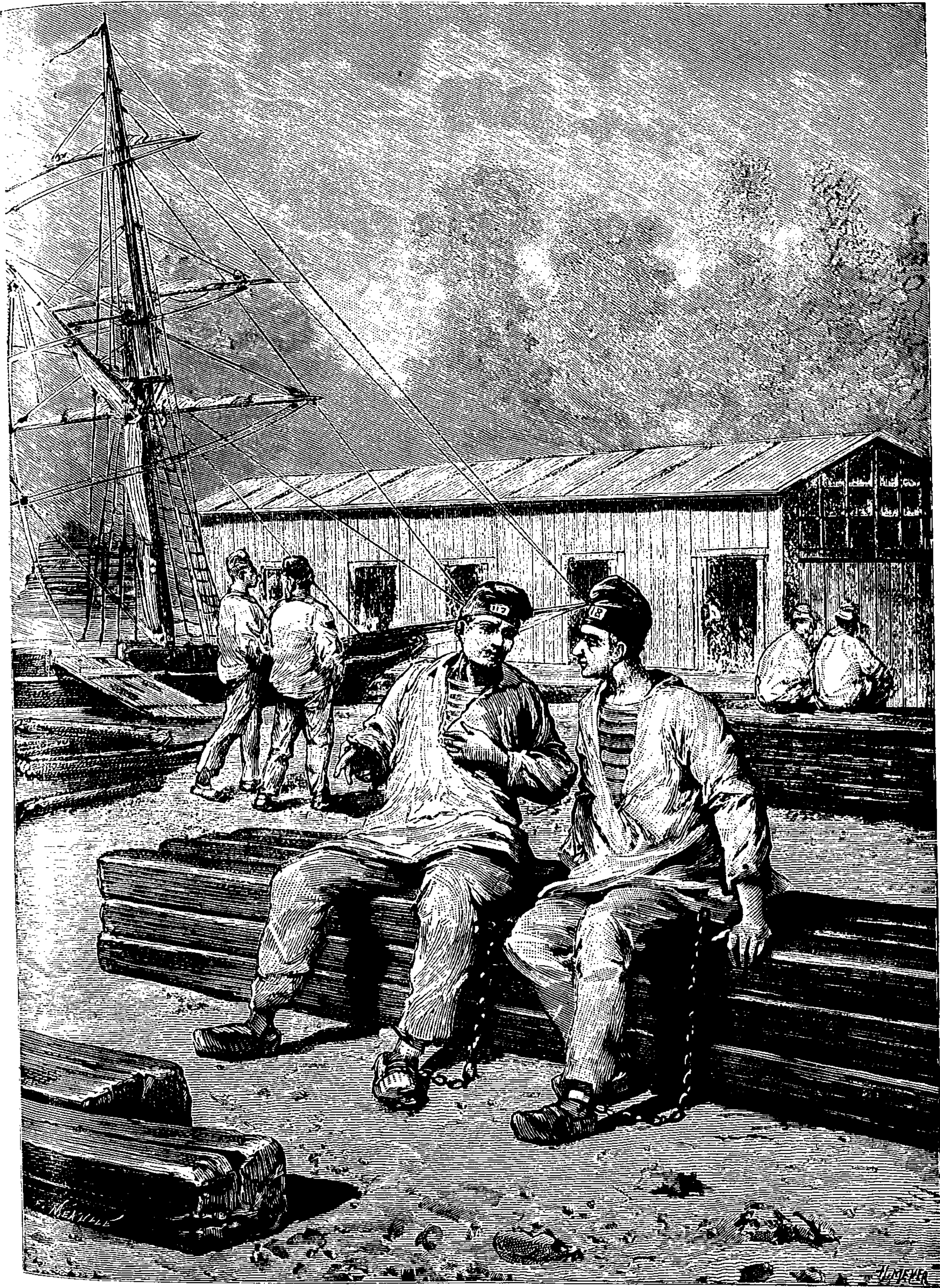
Cette résignation qui l'avait soutenu jusqu'alors, qui lui avait donné la force de supporter tous les tourments du bagne, toutes les misères, toutes les humiliations et toutes les douleurs, l'abandonna.

Gérard ne se sentit plus le courage de continuer un sacrifice qui était absolument inutile.

Il ne pouvait pas vivre plus longtemps dans cet enfer, loin de sa

MAM'ZELLE MISÈRE

LIBRAIRIE
MAM'ZELLE
71
1872



Et l'homme de la Caverne lui apprit tout ce qu'il savait. (P. 564.)

femme et de sa fille qui avaient besoin de lui ; loin de Marthe et d'Arlette qui étaient malheureuses et dont il pouvait assurer le bonheur.

— Il faut que je sorte d'ici ! se disait-il avec une rage difficile à contenir. — Il faut que je parte !... Oui, je partirai !

C'était une résolution énergique, prise avec toutes les forces que donnait au malheureux d'Ormilly l'exaspération de sa douleur.

C'était son évasion qu'il venait de décider, lui qui jusque-là n'avait songé qu'à se soumettre à son affreuse destinée ; lui qui avait accepté, pour sauver ses chères adorées, d'expier seul le crime de tous les autres.

Il enrageait maintenant d'être cloué encore sur ce lit de malade, de sentir ses forces épuisées par la dangereuse maladie qui l'avait abattu.

Il avait hâte de voir arriver cette guérison que le major avait annoncée comme certaine, hâte de retourner sur le chantier avec ses hideux compagnons et de combiner les moyens de s'évader du bagne.

— Quoi qu'il soit arrivé, se disait Gérard, que Montlaurier soit mort ou qu'il n'ait pu atteindre à la cachette où sont les trois millions, j'irai moi, et je les prendrai !...

Ah ! je vous sauverai, mes tendres bien-aimées, ma chère Marthe, ma pauvre Arlette !... Ce bonheur, que j'avais cru assuré au prix de tout ce qui m'était le plus cher, je vous le donnerai, je vous le jure !

Déjà, dans son esprit tourmenté par les plus épouvantables angoisses, mais soutenu maintenant par l'espoir que versait en lui la perspective de la liberté qu'il avait résolu de conquérir, l'infortuné calculait ce qu'il ferait.

— Noirétable, pensait-il, me donnera tous les renseignements pour les retrouver. Il me dira exactement où il les a laissées... Je les rechercherai, je les trouverai !... Je les verrai !

Il s'interrompit comme saisi d'épouvante à la pensée de se trouver en leur présence, et il ajouta :

— Je les verrai, mais elles ne me verront pas !... Je ne veux pas que mon infamie pèse sur elles !... Je ne veux pas que ma fille rougisse de moi !... Je ne veux pas qu'elle soit obligée de se cacher parce que je serais près d'elle !...

Et s'attendrissant :

— Les voir !... poursuivit Gérard. Les voir sans qu'elles s'en doutent ! Être à leurs côtés sans qu'elles me connaissent !... Assurer le bonheur que j'ai juré de leur donner sans qu'elles sachent d'où il leur viendra !... les sauver sans qu'elles connaissent leur sauveur !... Oui, voilà ce que je veux faire, voilà ce que je ferai, parce que Dieu qui aura pitié de moi, qui sait tout ce que j'ai souffert et tout ce que je souffre encore, me donnera la force de remplir cette mission sacrée !

Alors, sous la réconfortante influence de cette résolution et de cet espoir, le malade sentit ses forces revenir rapidement.

La guérison s'accéléra et en quelques jours d'Ormilly sortit de l'infirmerie.

Tous les forçats furent heureux de revoir celui qu'ils appelaient l'*aristo*, et pour qui ils se sentaient une considération, imposée par son prestige et par sa supériorité.

On était content de le savoir sauvé, tandis que pendant longtemps ses nouvelles avaient été si mauvaises.

Tous ces malandrins, qui croyaient à l'existence de cet immense trésor caché par l'habile auteur du vol de Livron, s'étaient dit bien des fois, alors qu'on s'attendait à apprendre la mort de d'Ormilly :

— C'est tout de même pas de chance, mille dieux !... Crever au bagne avec six millions à soi !... Laisser enterrée une pareille somme que personne n'aura jamais, non, c'est pas de veine !

Noirétable, plus que les autres, témoigna à Gérard le bonheur qu'il éprouvait à le revoir sauvé et guéri.

Lui qui connaissait ses souffrances, lui qui savait la cause de ce mal qui avait failli le tuer, il compatissait sincèrement, animé d'une profonde sympathie, aux cruelles épreuves que l'infortuné traversait.

Et dans l'étreinte vigoureuse que ses mains robustes donnèrent au père de la petite Arlette passa toute l'affection qu'il avait conçue pour lui.

— Ah ! je suis bien heureux de vous voir guéri ! lui dit-il. Oui, bien heureux, croyez-le, mon cher ami !

Les deux forçats eurent un long entretien.

Gérard questionna le sauveur de Marthe et d'Arlette.

Il avait besoin de savoir tout ce qui les intéressait, de recueillir sur elles tous les renseignements possibles.

— Oh ! je suis fort maintenant, lui dit-il ; vous pouvez parler sans crainte. Le premier coup a été porté... j'ai retrouvé mon courage !... Je puis tout entendre, tout savoir !... Parlez-moi d'elles, vous qui les avez vues, vous qui me les avez sauvées !...

Et l'homme de la Caverne lui apprit tout ce qu'il savait.

Il raconta en détail à d'Ormilly l'existence qu'il avait menée pendant environ deux années, dans les Alpes, avec Marthe et Arlette.

Il lui dit les soins qu'il avait donnés à la pauvre folle, charitablement aidé en son œuvre par le vénérable curé des Joris.

Il lui apprit l'amélioration considérable survenue dans l'état de M^{me} d'Ormilly qui, bien qu'elle n'eût pas définitivement recouvré la raison

avait par moment des intermittences, des éclaircies d'intelligence et dont la guérison complète, absolument assurée selon lui, n'était qu'une question de temps et qu'une affaire de soins.

Il lui expliqua minutieusement où se trouvait l'endroit où il vivait, ayant bien compris, — bien qu'il n'en laissât rien paraître, — que l'intention de Gérard était de s'évader pour aller retrouver sa femme et sa fille.

Noirétable le renseigna de la façon la plus complète, lui indiquant le chemin à prendre pour arriver au mont Pelat, lui parlant longuement de l'abbé Sylvère, en qui il trouverait un généreux auxiliaire, plein de compassion et de bonté, qui connaissait déjà toute sa douloureuse histoire et qui l'aiderait à retrouver Marthe et Arlette.

Il ne l'interrogea même pas sur ses projets qu'il avait pressentis.

Il respecta le secret de cet homme qu'il aimait véritablement, et dont il souhaitait ardemment le bonheur.

L'homme de la Caverne ne voulait pas s'évader.

Rien ne le rappelait dans la vie.

Il n'avait plus personne à aimer.

La peine à laquelle il avait été condamné était relativement courte et un moment viendrait où il serait rendu à la liberté.

Ce jour-là, il retournerait dans quelque solitude lointaine, poussé par sa misanthropie, par sa haine d'une société qui n'avait jamais fait que son malheur.

CHAPITRE XX

LE PLAN DE RINALDI

Rinaldi était, nous le savons, un de ceux qui portaient le plus grand intérêt à Gérard.

Ce n'était pas de l'amitié qu'il avait conçue pour lui ; c'était plutôt une fanatique admiration, imposée à son esprit de bandit italien par le prestige qu'avait à ses yeux l'incomparable auteur du vol des six millions.

C'était un véritable dévouement qui l'animait et il en avait donné une preuve irrécusable lorsqu'il avait sauvé d'Ormilly du couteau du boucher assassin.

Il avait éprouvé une véritable douleur quand il avait vu le corps

inerte de Gérard emporté à l'infirmerie et il avait redouté, plus vivement que tout autre, d'apprendre la nouvelle de sa mort.

Aussi, la joie de Gaétano Rinaldi fut-elle sans égale lorsqu'il le vit revenir sur le chantier, guéri, valide, bien portant.

Ce fut un véritable transport qu'il éprouva lorsque, ayant serré la main de Gérard, il l'entendit lui dire à voix basse :

— Je suis décidé... Maintenant, oui, je veux sortir d'ici !

Rinaldi eut bondi de joie s'il eût été dans d'autres circonstances.

Ses yeux noirs lancèrent des éclairs fulgurants.

— Ah ! *Corpo Dio* ! s'écria-t-il, j'en étais bien sûr !... Je le savais bien !...

— Oui, dit Gérard, j'ai résolu de m'évader, et puisque je vous ai juré de ne pas partir sans vous, je tiens ma promesse.

— J'avais confiance en vous, dit l'Italien, et vous pouvez, de votre côté, avoir confiance en moi. Je suis un bandit, je le sais, un criminel ; mais cela ne m'empêche pas de pouvoir m'attacher à quelqu'un et de me dévouer pour lui s'il le faut.

Puis, encore plus bas :

— Laissez-moi faire, ajouta Rinaldi, je me charge de tout. Nous sortirons d'ici comme nous voudrons, je vous en réponds. Avec de l'argent, on fait tout ce qu'on veut.

— Soit ! je m'en remets à vous.

— Quand partirons-nous ? demanda Gaétano Rinaldi.

— Le plus tôt possible, répondit Gérard. Mais par quel moyen réussirons-nous à nous évader ?

— Il n'y en a qu'un, car il y a longtemps que j'y songe, tellement j'étais convaincu que vous y viendriez. Il nous faut une barque, car, par terre, il y a trop de dangers.

— Et cette barque, où la trouverez-vous ?

— Ne vous en inquiétez pas, je l'aurai ! affirma l'Italien avec une robuste assurance.

Il ajouta :

— Seulement il faudra de l'argent, une forte somme peut-être.

— Je la donnerai ; mais je ne pourrai la payer que plus tard, dit d'Ormilley, lorsque je serai en France. Aura-t-on confiance ?

— J'en réponds.

— Eh bien ! je tiendrai l'engagement que vous prendrez, quel qu'il soit.

— Cela suffira ; on aura confiance en vous, affirma l'Italien.

Et il ajouta :

— Vous n'êtes pas un homme comme un autre, vous; on le sait bien ici. Votre parole suffira et chacun mettrait à votre disposition tout ce qu'il a, sur votre simple promesse de vous acquitter. — Oh! mais on sait bien à qui l'on a affaire, allez!

— Eh bien! dit Gérard, je m'en rapporte entièrement à vous; mais hâtez-vous, Rinaldi, car je sens que je ne pourrai plus vivre longtemps ici... maintenant.

— Nous serons bientôt prêts à déguerpir. La saison est excellente; tout nous favorisera, vous verrez?

— Il faudrait tout de même de l'argent comptant, dit le père d'Arlette, il en faudra bien un peu, ne serait-ce que pour vivre les premiers temps.

— Ne vous en préoccupez pas, répondit le bandit italien. Il y a ici, rien qu'au Kourou, plus d'argent qu'il nous en faut.

— Que dites-vous?

— Il n'y a pas un homme qui n'ait son petit magot placé en lieu sûr.

— Est-ce possible? s'écria d'Ormilly excessivement surpris.

— Je suis sûr qu'il y a plusieurs milliers de francs au bain. Les forçats sont ingénieux et industriels. Tous les moyens leur sont bons pour se procurer de l'argent, et ils en trouvent toujours. On ne sait pas ce qui peut arriver et il faut toujours être prêt à tous les événements, n'est-ce pas?

— Les gardiens l'ignorent donc?

— Oh! si fait, les chaoux le savent, mais ils ne sont pas assez malins pour mettre la main dessus.

— Mais alors, dit tout à coup Gérard avec une réelle appréhension, c'est à vos camarades que vous comptez demander ce qu'il nous faut?...

— Oui, à eux, et ils seront heureux de vous l'offrir quand ils sauront que c'est pour vous.

— Il faudra donc qu'ils connaissent notre projet...

— Vous pouvez avoir confiance en eux.

— S'il y avait un traître...

— Pas de danger! Ils seront muets comme des merlans frits, je vous en réponds. — Je vous le répète, du moment que c'est de vous qu'il s'agit ce n'est plus la même chose et je suis sûr que chacun ici serait prêt à vous donner la main pour vous évader.

Laissez-moi faire, je vous dis, répéta l'Italien, je réponds de tout et, avant la fin du mois, nous serons loin.

— Allez!... fit d'Ormilly avec résignation.

Gérard ne s'expliquait pas le prestige dont il jouissait au bagne, car il ne s'en rendait même pas compte.

Il ne croyait guère à tout ce que lui disait Gaëtano Rinaldi et il met-fait l'optimisme de l'Italien sur le compte de l'exagération à laquelle les natures méridionales sont naturellement portées et de l'esprit adulateur qui caractérise la race transalpine.

Cependant il avait confiance en cet homme qui lui avait prouvé son attachement et son dévouement d'une façon aussi éclatante et aussi indubitable.

Il le laissa donc agir.

Rinaldi était persuadé depuis longtemps qu'un jour viendrait sûrement où Gérard d'Ormilley se déciderait à s'évader.

Il se l'était dit bien des fois, car il croyait à l'existence de cette fortune immense de six millions que la justice n'avait jamais pu découvrir et qui, pensait-il, devait être enfouie dans quelque cachette mystérieuse d'où elle ascinerait un jour ou l'autre le prisonnier, où elle l'attirerait invinciblement lorsque sa patience et sa résignation seraient à bout.

— *Per Dio!* se disait-il avec bonheur, j'en étais bien sûr; il fallait qu'il y vienne!... Nous y voilà enfin!... Libres!... Nous allons partir, et pour me récompenser de tout ce que j'aurai fait pour lui, il me donnera une part de ses millions!

Ce fut donc avec autant de cœur que de hâte que Rinaldi s'employait au succès de sa mission.

Tout était prêt, du reste, depuis longtemps dans son esprit.

Absolument convaincu qu'un jour d'Ormilley se déciderait, confiant en son serment de ne pas partir sans lui, l'Italien avait combiné minutieusement un projet d'évasion qui ne pêchait par aucun côté, où rien n'avait été laissé au hasard.

Il savait, lorsque le moment si impatiemment attendu serait venu, où s'adresser, où trouver les ressources dont il aurait besoin.

Il y avait au Kourou un forçat du nom de Vallette, une espèce d'ours, un homme quelque peu fanatique et mystérieux, qui vivait isolé au milieu de ses compagnons de chaîne, et ne parlait à personne.

Vallette purgeait une condamnation à dix ans de travaux forcés pour attentat à la pudeur.

C'était un ancien charpentier de marine d'un petit port du Midi.

Vallette projetait depuis longtemps de s'évader et il travaillait mystérieusement au plan qu'il avait conçu dans ce but.

Rinaldi, avec sa souplesse et son intelligence, l'avait deviné et surveillé.



Pablo Sorez était l'amant de la femme d'un membre du Conseil. (P. 576.)

Il savait que Vallette avait réussi, par l'entremise d'un ami sûr et dévoué qu'il avait au dehors, à se procurer une vieille barque, pourrie et démolie, dont la carcasse seule était solide, et qu'elle avait été réparée admirablement, qu'on avait changé toutes les planches, consolidé la charpente, qu'elle avait été ensuite radoubée sérieusement, grée complètement et à demi pontée à l'avant et à l'arrière pour qu'elle fût en état de tenir la mer même par un gros temps.

Cette barque était cachée quelque part, dans quelque crique inconnue grâce aux soins de cet ami du dehors qui lui prêterait son concours en cas d'évasion.

Sans avoir consulté le forçat, Rinaldi savait que, le cas échéant, il pourrait compter sur lui.

L'appât d'une forte somme déciderait Vallette à donner sa barque.

L'Italien avait bien calculé.

Le marché ne fut pas long à être conclu.

Rinaldi dévoila à Vallette le projet d'évasion qu'il avait formé avec d'Ormilly.

Il était sûr de pouvoir se fier à lui.

L'ancien charpentier de marine fut surpris quand il entendit parler de sa barque.

Il commença à nier.

Il jura ses grands dieux qu'il n'avait jamais songé à s'évader et qu'il ne possédait pas d'embarcation.

Mais Rinaldi le contraignit à avouer, en lui démontrant qu'il était au courant de tout.

— Je t'ai suivi pas à pas, lui dit-il, lorsque nous étions aux Roches, à la crique Madelon. C'était commode en ce temps-là, hein ? On n'était pas tenu comme ici, depuis qu'il y a Sébastiani.

Il reprit après un court silence :

— Allons, va, ne fais pas des cachotteries avec moi. Tu vois bien que je ne suis pas une *mouche* et que je n'ai jamais rien dit. Il nous faut ta barque et on te la paiera ce qu'il faudra ; car, tu le sais, l'aristo a le sac et il peut payer un bon prix.

Vallette hésitait encore.

— Voyons, poursuivit l'Italien, tu n'as plus que trois ans à faire et tu auras peut-être une réduction d'un an, puisque tu n'as jamais eu une punition. Tu ne seras pas plus content d'avoir un joli petit magot le jour où tu seras libre.

L'ex-charpentier de marine réfléchissait.

La perspective d'une fortune le tentait.

Il se décida à parler.

— C'est-il bien vrai ? demanda-t-il.

— Je te le jure.

— Alors, pourquoi l'aristo n'est-il pas venu me trouver lui-même ?

— Il ne sait même pas que tu as une barque, répondit Rinaldi. C'est moi qui m'occupe de tout.

— Et c'est lui qui navera ?

— Oui, c'est lui.

— Qu'est-ce qu'il donnerait ?

— Ce que tu voudras.

— Hum !... fit Vallette d'un air de doute et de méfiance.

— Il a des millions...

— Je sais bien... mais ils sont loin.

— Qu'importe !... n'as-tu pas confiance en lui ?

— Je ne dis pas...

— Eh bien ?

Alors tout à coup Vallette, qui avait pris le temps de réfléchir, dit :

— S'il donne cinquante mille francs, ma barque est à lui.

— Il les donnera, répondit Rinaldi.

— Quand ?

— Dès qu'il sera libre. As-tu confiance en lui, oui ou non ?

— Oui... fit Vallette, mais je veux que ce soit lui qui me les promette.

— Bon.

— S'il me les promets, je sais qu'il tiendra.

— Ce soir, lorsque les lourdes seront bouclées, dit l'Italien qui parlait l'argot avec autant de facilité que le français, je te l'amènerai.

— Bien ; à ce soir.

— On peut compter sur toi ?

— Oui, comme je t'ai dit.

— C'est accepté.

Le soir, dès que les forçats furent rentrés dans les dortoirs, dès que les lourdes portes eurent été fermées après la ronde, dès que la plupart des condamnés éreintés par la fatigue du chantier furent endormis, Rinaldi toucha le bras de Gérard qui était couché auprès de lui.

— Venez, dit-il tout bas.

Puis, il fit un signe.

Vallette qui attendait lui répondit.

Il se leva et vint sans bruit auprès de la partie du lit de camp où se trouvaient d'Ormilly et l'Italien qui en étaient descendus sans bruit et qui s'étaient tapis au-dessous, afin de ne pouvoir être entendus.

Les préliminaires furent courts.

— Vallette, dit Rinaldi, a une barque et il vous la cède moyennant que vous lui promettiez de lui envoyer cinquante mille francs. Je lui ai dit que vous y consentiez.

— Oui, j'y consens, dit Gérard.

Vallette demanda :

— Cinquante mille francs ?

— Oui, cinquante mille francs, répéta d'Ormilly, je vous les promets.

— C'est bon.

— Aussitôt arrivé en France, je vous les enverrai où vous me direz.

— Voici, écrivez.

— Je suis prêt, répondit Gérard en sortant un bout de crayon de sa poche et en se disposant à écrire sur un fragment de papier qu'il tira de la doublure de sa casaque.

— M. Prosper, chez Pablo Sorez, calle Rio-Grande, à Maraca.

— Très bien.

— Là, reprit Vallette, vous m'enverrez un mot pour m'annoncer l'envoi de l'argent.

— Et la somme ?

— Vous l'expédierez à la maison de banque Gonzalès y Maffra, à Rio-de-Janeiro, au crédit de M. Prosper.

— Je vous le promets.

— J'ai votre parole.

— Vous avez confiance en moi ?

— Du moment que vous avez promis, je vous crois.

— Merci !

Alors Rinaldi demanda :

— Et la barque ?

— Quand tu la voudras tu l'auras, répondit l'ancien charpentier de marine.

Mais il ajouta aussitôt :

— Seulement, elle n'est pas ici.

— Où est-elle ?

— C'est un ami, celui avec qui je l'ai faite, qui me la garde à l'île du Diable, l'une des trois îles du Salut.

— Mais comment l'avoir alors ?

— C'est très facile, répondit Vallette. Il faut que vous vous fassiez conduire tous les deux à la portion centrale.

— A l'île Royale ?

— Oui.

— Comment cela ?

— J'ai un moyen tout préparé pour moi depuis longtemps. Ne vous inquiétez de rien, on vous appellera le jour que vous me direz.

— Comment feras-tu ? demanda l'Italien absolument surpris.

— C'est mon affaire, répondit Vallette.

Il demanda :

— Quand voulez-vous partir ?

— Le plus tôt possible, répondit Gérard.

— Un dimanche, dit Rinaldi, c'est le plus franc.

— Eh bien ! ce sera prêt. Je vous préviendrai.

Puis Vallette répéta en s'adressant à Gérard :

— Je compte sur vous !

— Vous avez ma parole ! prononça d'Ormilley.

Un moment après, les trois condamnés avaient repris leurs places et tandis que Rinaldi et Vallette s'endormaient, Gérard songeait à Marthe et à Arlette qu'il espérait bientôt revoir.

CHAPITRE XXI

L'ÉVASION

Rinaldi s'était occupé aussi de se procurer de l'argent.

Cela avait été facile, et en quelques jours il eut réuni plus de deux mille francs.

Il n'eut qu'à s'adresser à trois de ses compagnons du bagne qui, dès qu'ils surent que l'aristo avait résolu de s'évader, offrirent tout ce qu'ils possédaient.

Ils se chargèrent même de faire verser l'argent de leurs amis.

Quelques forçats possédaient plusieurs centaines de francs, en monnaie d'or brésilienne, anglaise ou hollandaise.

Il leur suffisait de savoir que c'était pour d'Ormilley qui leur en renverrait le double dès qu'il serait arrivé en France.

Tous avaient confiance en lui.

Tous étaient heureux de savoir qu'il allait partir.

Il y a longtemps que les forçats du bagne du Kourou se demandaient comment il pouvait, avec la fortune qu'on lui croyait, ne pas déguerpier pour aller jouir de ses millions.

Il y en avait qui enviaient le sort de Rinaldi, le futur compagnon d'évasion du forçat millionnaire, et qui auraient bien voulu être à sa place.

Le secret fut strictement gardé.

Rien ne transpira.

Ces misérables se réjouissaient à la perspective de cette évasion, ne considérant que la question de ces six millions si habilement volés au Trésor et qui, enfin, n'allaient pas demeurer stériles.

Ils comptaient presque tous, lorsqu'ils seraient libres un jour, soit à l'expiration de leur peine, soit qu'ils parvinssent, à leur tour, à s'évader, retrouver d'Ormilly qui ne leur refuserait pas quelque argent en reconnaissance de leurs services et de leur silence.

— Tout est prêt maintenant, dit un soir l'Italien au père d'Arlette ; j'ai l'argent. Nous n'avons plus qu'à attendre ce que Vallette nous a promis.

— Le temps me dure, dit Gérard.

— Oui, je le comprends.

— Non, vous ne pouvez pas savoir. Si j'ai résolu de m'évader, c'est que de graves circonstances m'en font un devoir !... C'est qu'il le faut !...

Rinaldi écoutait avidement.

— Au fait, reprit d'Ormilly, il faut bien que je vous dise, afin que vous compreniez ce que je veux faire.

Et il raconta une partie de sa navrante histoire.

Il dit à son complice comment avait été opéré le vol des six millions et comment il avait été dénoncé au moment où il avait rejoint sa femme et sa fille avec lesquelles il était prêt à passer à l'étranger.

Il lui apprit les nouvelles affreuses que Noirétable lui avait données, au sujet de Marthe et d'Arlette, et la douloureuse existence qu'elles menaient.

Rinaldi se sentait ému, malgré l'insensibilité que le crime avait donné à son âme.

Il comprenait quel mobile puissant faisait agir cet homme qu'il admirait davantage depuis qu'il le connaissait.

Il voyait avec quelle énergie d'Ormilly avait résisté à tout ce qui avait été tenté pour lui arracher les noms de ses complices, et il sentait mieux encore combien on pouvait compter sur lui.

Il lui adressa quelques questions au sujet de l'argent.

Comment se faisait-il que sa femme et sa fille fussent malheureuses lorsqu'elles avaient une telle fortune.

Gérard expliqua sa conduite.

Jamais sa femme, déclara-t-il, n'aurait consenti à accepter cet argent.

Il fallait donc lui faire tenir les trois millions qu'il avait eus dans le partage d'une manière détournée.

Mais le malheur qui l'avait frappé, cette folie qui s'était déclarée à la suite de son arrestation, l'obligation dans laquelle M^{me} d'Ormilly et sa fille

avaient été de partir sans ressources, leur vie errante, tout avait coopéré pour l'empêcher de savoir ce qu'elles étaient devenues.

C'est par le plus providentiel des hasards que Noirétable les avait rencontrées et qu'il avait pu les sauver d'une mort certaine.

Les trois millions étaient en lieu sûr, en une cachette que personne ne pouvait découvrir, et c'est pour les reprendre, pour donner à sa femme et à sa fille le bonheur qu'il avait rêvé, que Gérard voulait s'évader.

Il ne parlait pas de Montlaurier parce qu'à force d'y avoir réfléchi, d'Ormilley était absolument convaincu que son ancien complice était mort.

Il ne pouvait s'expliquer qu'ainsi ce qui était arrivé.

Vallette dit à Rinaldi :

— Je crois que ça ne va pas tarder maintenant.

Le lendemain matin, en effet, un samedi, lorsque sonna la diane, et que les condamnés furent rangés dans la cour du bagne pour aller au chantier, le surveillant principal parut.

Il appela :

— 3117.

— Présent! répondit Rinaldi.

— 4622.

Gérard sortit des rangs et vint se ranger auprès de l'Italien.

— 3649.

— Présent, répondit un autre forçat qui portait le bonnet vert et répondait au nom de Jules Magloire.

— 3901.

Ce fut Vallette qui s'avança.

— Faites votre paquetage, dit Sébastiani, et rendez-vous au greffe avec vos effets. Vous partez pour la portion centrale.

— Rinaldi et Gérard échangèrent un regard d'intelligence avec l'ancien charpentier de marine.

Il avait tenu parole.

Ce qu'il avait prédit était arrivé.

Comment était-il parvenu à obtenir ce transfert?

Quel pouvoir occulte exerçait-il?

De quelle influence jouissait-il?

Par quel moyen était-il arrivé à cela?

Gérard et Rinaldi se le demandaient sans parvenir à le comprendre.

Ils pensaient que Vallette avait fait agir un de ses amis, celui avec qui il était d'accord, le même qui lui avait gardé sa barque, et qui devait avoir quelque influence auprès de l'Administration.

Cette supposition se rapprochait assez de la vérité.

Vallette avait à sa dévotion un homme à qui il avait rendu autrefois un signalé service, qu'il avait fait évader d'un bagne espagnol où, détenu déjà, il attendait à cette époque un prochain jugement pour assassinat commis dans sa prison, qui devait entraîner sa condamnation à mort.

Cet homme avait pris aujourd'hui le nom de Pablo Sorez, et il s'était établi dans un petit port du Brésil, à Maraca, où il avait fait une rapide fortune par des moyens divers.

Pablo Sorez était l'amant de la femme d'un membre du Conseil de gouvernement de la Guyane.

Il avait obtenu déjà de nombreux avantages, des fournitures importantes pour les établissements pénitentiaires de l'île Royale, de la crique Madelon et du Kourou.

Il réalisait des bénéfices importants.

C'est à lui que Vallette avait eu recours.

Il avait obtenu que quatre condamnés fussent ramenés à la portion centrale pour être affectés aux travaux de l'entreprise dirigée par Pablo Sorez.

L'Espagnol ne connaissait rien des projets d'évasion de d'Ormilly et de Rinaldi.

Il n'aurait jamais consenti à y prêter la main ; Vallette le savait.

Pablo Sorez était prêt à faire tout ce que son ami aurait voulu, hormis cela, car, s'il eût été découvert ou dénoncé, — ce qui est toujours à craindre avec les jalousies du bagne, — il se serait fermé à jamais les portes qu'il avait eu tant de peine à ouvrir et il aurait irrémédiablement perdu la superbe situation qu'il s'était faite.

Au greffe, deux hommes de l'infanterie de marine, commandés par un caporal, attendaient, en armes.

On acheva la préparation des pièces des quatre partants, et le greffier les remit au surveillant qui devait les accompagner.

Puis on les enchaîna, deux à deux, par les poignets, et ils partirent.

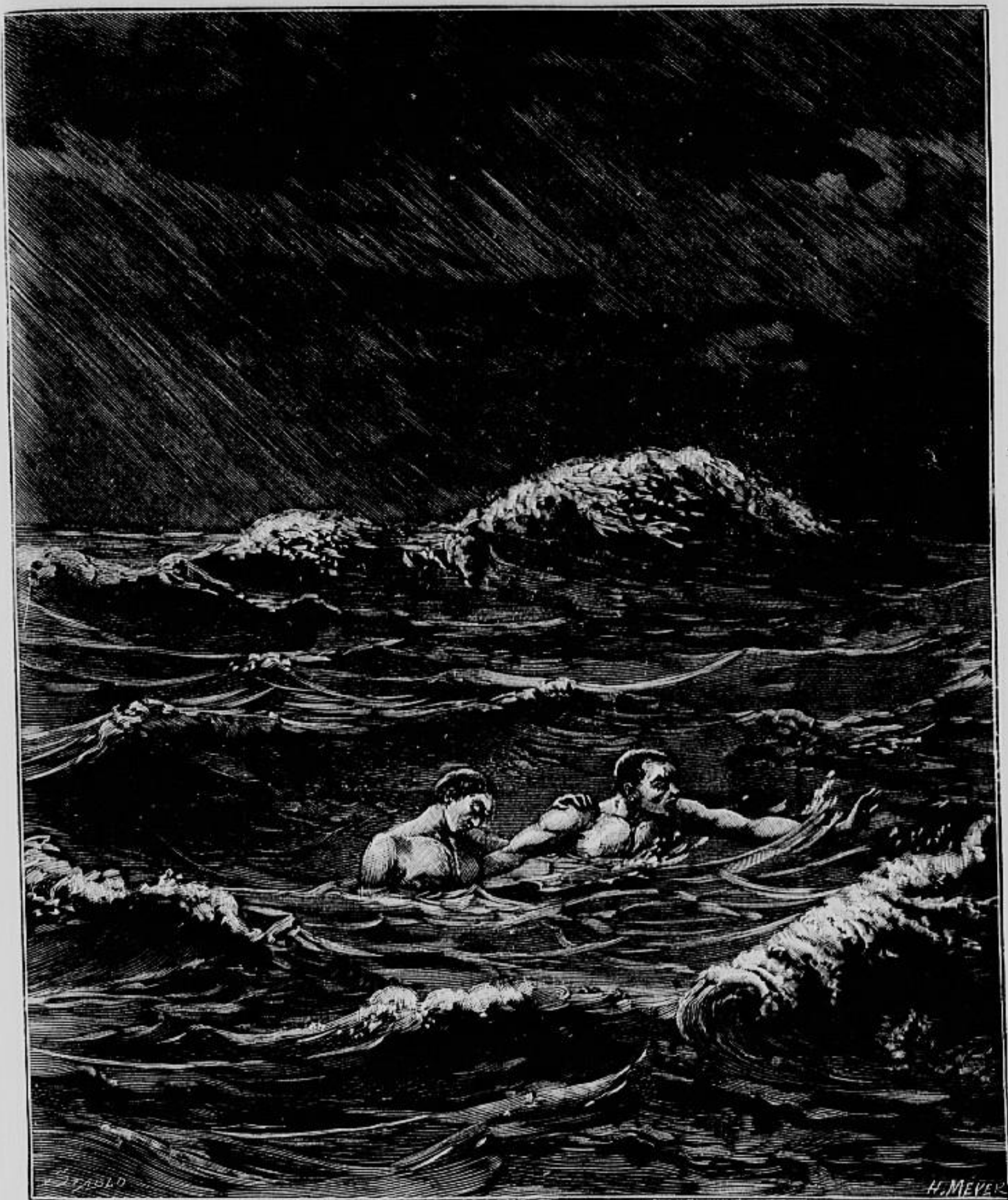
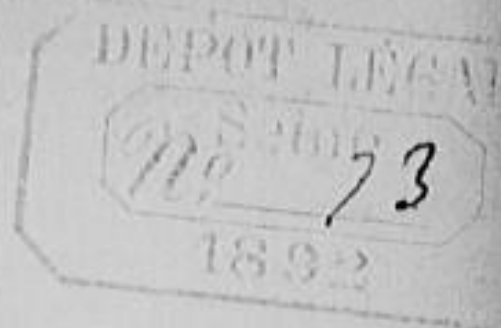
On les conduisit au port, et on les embarqua sur un aviso qui faisait le service des îles du Salut.

La traversée, qui n'est que de vingt-sept milles environ, fut assez courte et favorisée par un calme plat.

A midi, les quatre forçats étaient mis en subsistance dans une division, en attendant leur affectation au service de l'entreprise qui ne devait avoir lieu que le lundi.

Le soir, Vallette appela Rinaldi et d'Ormilly, au moment où les condamnés allaient rentrer dans leurs dortoirs.

— Ça y est, leur dit-il. Il faut partir !



Le malheureux ne surnageait qu'avec peine, même avec l'aide de l'Italien. (P. 582.)

— Maintenant ? demanda l'Italien.

— Oui, maintenant, tout est prêt. — Vous allez vous cacher derrière les balles de manioc qui sont sur le quai, et vous y resterez jusqu'à ce qu'on soit rentré.

— Et puis ?

— Dès que tous les hommes seront dans les dortoirs, le factionnaire

sera relevé; la nuit, ce poste est supprimé pour doubler ceux des chemins de ronde. Alors vous pourrez vous cavalier.

Gérard écoutait avec attention.

C'était la partie suprême qui allait se jouer pour lui.

— La barque? demanda Rinaldi.

— Elle est prête, répondit Vallette.

Puis il demanda :

— Vous savez nager?

— Oui, répondit l'Italien.

— Et vous?

— Moi aussi, fit Gérard.

— Mais, pouvez-vous tenir deux ou trois heures, s'il le faut?

— Je le pense.

— Il était nécessaire de vous faire passer par ici parce que ces parages ne sont pas infestés de requins comme là-bas, et que vous ne pouvez pas partir autrement qu'à la nage.

— C'est entendu.

— Vous voyez d'ici la tour du phare de Sinnamary, là-bas, à l'ouest?

— Oui, cette petite tour blanche qu'on distingue à peine? demanda d'Ormilly.

— C'est cela. La nuit elle sera plus visible, parce que le feu sera allumé.

— Alors?

— Dès que le soleil sera couché, dit Vallette, vous descendrez du côté opposé au port, le long du rivage que vous suivrez jusqu'à ce que vous rencontriez un gros anneau en fer, scellé dans le roc. — C'est là que vous vous mettrez à l'eau; c'est le seul point sûr.

— C'est là que se trouvera la barque? demanda l'Italien.

— Non, je t'ai dit qu'il faudrait nager. — La barque sera à peu près à deux milles de la côte. Un homme doit l'y conduire et l'y laissera. Pour la trouver, il faut que vous nagiez dans la direction de Sinnamary.

— Bien, nous avons compris.

— A bord, continua l'ancien charpentier de marine, vous trouverez des effets, des biscuits, une outre d'eau douce et une boussole pour vous diriger. Vous voyez que tout est prévu.

Il ajouta :

— Il y aura aussi une voile et des avirons. Vous n'aurez qu'à naviguer en mettant le cap sur le nord.

Je vous le recommande bien, insista-t-il, sur le nord, en plein; si vous dériviez, vous seriez perdu. — En croisant au nord, vous rencontrerez fa-

cilement, peut-être le premier jour, peut-être plus tard, un des paquebots ou des voiliers qui vont aux Antilles, et alors ce sera à vous de vous débrouiller.

— Bon, dit Rinaldi, cela nous regarde.

— Mais, éloignez-vous de la côte le plus vite possible. Jusqu'à demain soir, il n'y aura pas de danger ici ; votre évacion ne sera constatée que demain au réveil, et comme c'est dimanche, les ordres ne pourront être transmis avant l'après-midi. Pour ce soir, il n'y a rien à craindre, les précautions sont prises.

Maintenant, partez, il n'est que temps!... Voici le clairon qui va sonner la retraite pour les marsouins ; on va rentrer.

Adieu!... ajouta Vallette, filez et bon voyage!

— Merci, dit Gérard.

— Merci, répéta Rinaldi.

Les deux condamnés disparurent derrière les balles de manioc que l'ancien charpentier de marine leur avait indiquées.

Ils se blottirent dans les interstices laissées entre elles et ils ne firent plus un mouvement.

Personne ne les avait vus.

De loin, Vallette surveillait.

Gérard et l'Italien entendirent sonner la retraite, puis les forçats rentrer au bagne.

Ils attendirent.

La nuit tomba assez vite.

Le factionnaire fut relevé et lorsque le bruit des pas des soldats se fut éteint au loin, Rinaldi dit tout bas :

— Je crois que c'est le moment.

— Oui, fit d'Ormilly.

— Allons-y... Venez!

Les deux fugitifs sortirent avec précaution de leur cachette.

Ils jetèrent un regard circulaire autour d'eux et ne distinguèrent personne.

Là-bas, ils voyaient le bagne dont les fenêtres étaient faiblement éclairées.

Ils se dirigèrent vers le rivage où ils disparurent bientôt derrière les rochers, pour prendre la direction que Vallette leur avait indiquée.

Rinaldi et d'Ormilly marchèrent longtemps sans échanger une parole.

Ils examinaient toutes les roches, cherchant toujours l'anneau de fer qui leur avait été signalé.

Ils durent faire plusieurs kilomètres pour y arriver.

Là, ils s'arrêtèrent.

— Nous y voici, dit le bandit italien. J'ai cru que nous n'arriverions jamais.

Gérard chercha à s'orienter.

— Voilà Sinnamary là-bas, dit-il en indiquant du bras étendu un point invisible.

La tour du môle n'était plus visible et le phare n'était pas encore allumé.

— Oui, je crois que c'est par là, répondit Rinaldi.

A ce moment un feu rouge, gros comme un point à peine, parut à l'horizon, pour disparaître aussitôt et reparaitre peu après, par intermittences.

— On le voit.

— Eh bien ! c'est par là qu'il faut que nous tirions.

— Oui, parlons ! dit énergiquement Gérard dont le courage était loin de faiblir.

— Déshabillons-nous, dit l'Italien, et faisons un paquet de nos vêtements. Nous serons mieux à notre aise pour nager, et plus légers.

— Mais, nous ne les abandonnerons pas ici, dit d'Ormilly, ce serait laisser notre piste tout indiquée.

— Non, nous allons les couler à fond avec une pierre.

— C'est ça.

En quelques instants, les deux fugitifs furent entièrement dévêtus.

Gérard seul conserva sa ceinture, dans laquelle étaient cachées les pièces d'or et d'argent que l'Italien lui avait remises.

Rinaldi noua les vêtements dans l'une des deux chemises ; il enferma une lourde pierre dans le paquet et l'ayant balancé un instant, il le lança devant lui de toutes ses forces.

Le ballot disparut dans l'eau avec un bruit sourd.

Il y avait plus de dix mètres de fond en cet endroit.

— Allons !... dit Gérard.

Les deux évadés se mirent à l'eau et nagèrent ensemble.

Le feu du phare les guidait.

Ils nagèrent longtemps, se reposant par moment en faisant la planche, puis reprenant de plus belle.

Ils regardaient sans cesse au loin dans la direction de Sinnamary, pour apercevoir la barque, et ils ne voyaient rien.

Sans qu'il leur fut possible d'évaluer depuis combien de temps ils na-

geaient, il leur était aisé de comprendre qu'il y avait déjà plus de deux heures qu'ils étaient partis.

La barque ne devait pas, par conséquent, être bien loin maintenant.

Vallette avait si bien prévu et préparé toutes choses, qu'il ne pouvait s'être trompé en cela.

C'était le point le plus important.

Mais on n'apercevait toujours rien.

Pas une ombre, pas un point noir à la surface de l'eau pour signaler la barque.

La mer, qui avait été calme jusque-là, commençait à s'agiter et il soufflait un vent au large qui gênait beaucoup les deux évadés.

Par moment, des éclairs zébraient le ciel noir comme de l'encre, à l'ouest.

Ce n'était pas cependant un orage qui se préparait; c'était une de ces perturbations atmosphériques si fréquentes la nuit en ces parages brûlants.

Les vagues étaient plus hautes.

Elles s'étendaient en lames immenses, creusant à la surface de l'eau de profonds sillons, de véritables abîmes.

Gérard sentait ses forces s'épuiser.

Il y avait près de trois heures maintenant qu'il nageait.

Rinaldi luttait avec courage et voyait que son compagnon faiblissait.

Il entendait sa respiration oppressée lorsqu'il s'arrêtait pour faire la planche et se reposer.

— Vous n'en pouvez plus? lui demanda-t-il.

— Oh! si, répondit d'Ormilly.

Mais il ajouta :

— Je ne croyais pourtant pas que ce serait aussi loin.

Sa voix était faible.

— Il y a quelque chose qui n'est pas normal, dit l'Italien.

— Oui, nous n'avons pas dévié d'une brasse, et je ne vois rien.

— La barque devrait être là; Vallette ne s'est pas trompé.

— Mais celui qui doit l'amener n'a peut-être pas pu venir, dit Gérard.

— Il faut que ce soit quelque chose comme ça.

Il y eut encore un long silence.

D'Ormilly nageait maintenant avec la plus grande peine.

Il n'avancait guère. Ayant à lutter contre les lames qui le reportaient sans cesse plus en arrière.

— Je n'en peux plus, dit-il d'une voix mourante.

Rinaldi s'approcha de lui et le soutint un instant en nageant seulement de l'autre main.

— Allons, dit-il, encore un peu de courage.

— Ah! mon ami, ce n'est pas le courage qui me manque... mais les forces...

— Reposez-vous un peu sur moi.

Le malheureux ne surnageait qu'avec peine, même avec l'aide de l'Italien.

On ne voyait toujours rien.

A chaque éclair nouveau qui éclairait un peu la surface de l'eau, Rinaldi et Gérard regardaient au loin.

La barque ne s'y trouvait pas.

— Nous sommes perdus!... dit d'Ormilly.

Rinaldi lui-même perdait ses forces.

— *Sacramento!* jura-t-il.

— Oui... nous sommes perdus... répéta le père d'Arlette. Je n'ai plus de souffle... je coule....

— Non... Du courage!

— C'est impossible...

— Tâchez de vous soutenir encore un peu...

— Je ne peux pas.

— Du courage!... du courage!...

— Je me sens mourir...

— Gérard!...

C'est la première fois que Rinaldi appelait ainsi son compagnon d'évasion.

Le malheureux ne put répondre.

— Encore un peu d'énergie!...

— C'est... fini...

— Pensez à votre femme... à votre fille... Hardi! Allez... moi, j'espère toujours...

— Non... c'est fini... dit Gérard avec désespoir.

— *Corpo Dio!* jura encore le bandit italien. Est-ce que tu nous abandonnes au port, *Santa Madona?*

On n'apercevait encore rien.

— Allons!... Il faut mourir!... répéta la voix de plus en plus essoufflée de d'Ormilly.

Puis, il reprit en faiblissant encore :

— Dieu ne le veut pas!... J'y renonce!...

Des sanglots entrecoupaient ses paroles.

Rinaldi n'avait plus la force de lui répondre. La douleur le brisait.

Épuisé lui-même, il n'avait plus la force de soutenir son ami.

Une lame énorme l'emporta à une longue distance.

Gérard, ne le voyant plus, désespéra définitivement.

Il cria :

— Adieu!... Rinaldi... dit-il. — Adieu!... Je n'en peux plus... C'est plus fort que moi... Je préfère mourir... Ma femme! ma fille! Adieu!... Et le père d'Arlette se laissa couler.

CHAPITRE XXII

A LA GARDE DE DIEU!...

C'est à peine si Rinaldi avait entendu les dernières paroles de Gérard, tellement sa voix était faible.

Séparé de lui par une assez longue distance, emporté par les vagues, il n'entendait que le bruit de la mer.

Ne le voyant plus, il l'appela.

— D'Ormilly!...

Rien ne répondit.

Une nouvelle vague survint et emporta l'Italien encore plus loin.

Il se retourna et appela encore.

— D'Ormilly!... d'Ormilly!...

Toujours le même silence que coupait seul le bruit formidable des flots.

L'obscurité était épaisse.

Rinaldi ne pouvait plus que se soutenir à grand peine sur l'eau.

Il était incapable de faire un seul mouvement.

Les vagues l'emportaient et le ballottaient, le soulevant sous leurs crêtes mousseuses, ou le précipitant au fond de leurs abîmes.

Tout à coup, l'Italien se sentit heurté.

Il poussa un cri et un juron, car il s'était fait mal.

— Aïe!... *Sangue di Cristo!*...

Puis aussitôt, d'une voix vibrante, plein de joie, il cria :

— La barque!... la barque!... ah! *grazzia, Santa Madona!... grazzia, Santo Gaetano, padrone mio!*

Et il appela :

— D'Ormilly!... d'Ormilly!... La barque! Nous sommes sauvés!

Un faible cri lui répondit.

Rinaldi se tourna du côté d'où venait cette voix lointaine et il n'aperçut rien ; la nuit était trop noire.

Il appela encore et, réunissant toutes les forces qui lui restaient, il rejoignit la barque dont de nouvelles vagues l'avaient déjà séparé.

Il l'atteignit, profita de la première lame qui passa pour se soulever, et il put saisir le bordage.

L'Italien alors se hissa péniblement à bord, épuisé, exténué, grelottant de froid.

Au loin, bien loin, il entendait une voix qui l'appelait, encore qu'il ne put distinguer ce qu'on disait.

Il écouta.

Puis il répondit :

— Hardi!... Par ici!... Arrivez!... encore un peu de courage!

Le vent qui soufflait apporta un cri faible, à peine distinct :

— Rinaldi!

C'était la voix de Gérard.

Alors, l'Italien chercha dans le coffre de la barque et trouva des vêtements.

Il passa à la hâte un pantalon et un surcot, car il était transi de froid, et saisissant les avirons, il se mit à ramer dans la direction d'où venait la voix.

Gérard avait été providentiellement sauvé.

Au moment où il disparaissait dans les flots, exténué, désespéré, s'abandonnant à une mort certaine, il sentit sous ses pieds un corps dur qui l'arrêta.

Il y avait en cet endroit, par un fond de vingt-cinq à trente brasses, un navire échoué.

C'était un vieux voilier portugais, qui avait coulé bas deux ans auparavant.

La cargaison avait pu être sauvée au moyen des scaphandriers qui avaient plongé, et le vieux bateau avait été abandonné.

C'était la hune du grand mât que les pieds de d'Ormilley avaient rencontré.

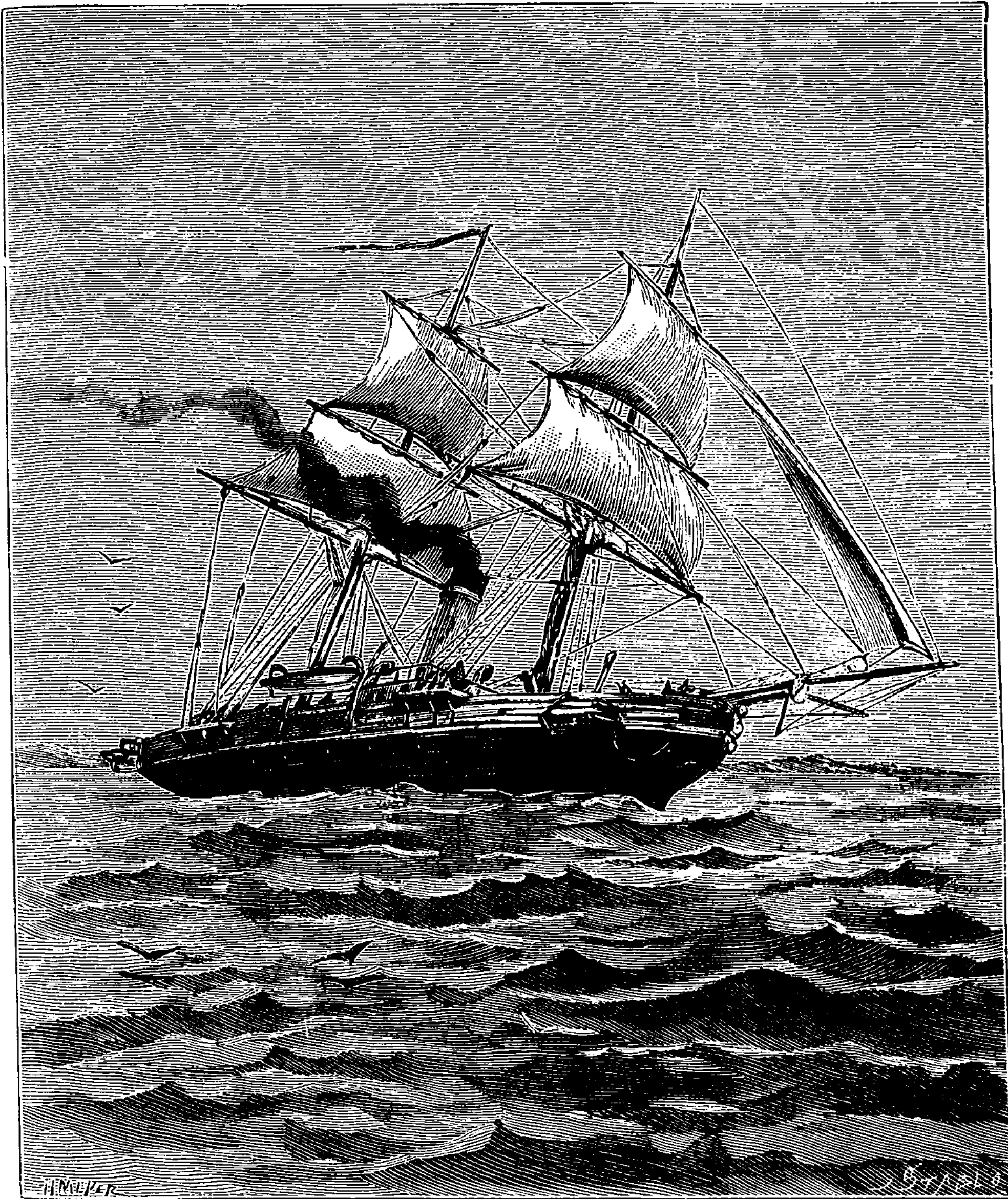
C'était le salut !

Debout sur cette épave, il avait de l'eau jusqu'aux oreilles et il était obligé de renverser la tête en arrière pour ne pas boire.

Mais il se reposait.

La mort n'avait pas voulu de lui.

Le malheureux ne sentait cependant pas revenir ses forces, car il était transi de froid, et il était obligé de lutter contre les vagues pour se maintenir en équilibre sur son fragile refuge.



Le navire, qui avait recueilli les évadés, était un paquebot palermitain. (P. 592.)

Il appela.

Rinaldi, emporté loin de lui, ne l'entendait pas.

Alors, l'espoir qui n'avait fait que traverser son âme avec la rapidité d'un éclair, l'abandonna de nouveau.

Allait-il être perdu presque au moment où il avait cru trouver le salut?

Il appelait encore, il appelait toujours!

— Rinaldi!... Rinaldi!...

Rien ne lui répondait.

Il ne distinguait rien autour de lui.

De nouveau les forces de d'Ormilly s'épuisaient.

Il sentait qu'il n'allait plus pouvoir lutter contre les vagues et qu'il allait être précipité au fond de l'abîme.

Il cria encore une fois :

— Rinaldi!...

Une voix répondit :

— Voilà!... Courage!... Nous sommes sauvés!... J'ai trouvé la barque!...

Gérard perçut alors le bruit des avirons battant l'eau.

Il vit une silhouette noire.

Ses forces l'abandonnaient définitivement.

Le froid le transperçait.

Il se sentait prêt à s'évanouir.

— Ici!... put-il encore crier.

La barque était là.

D'une main, avant que l'Italien l'ait vu, Gérard parvint à saisir l'un des avirons.

Il s'y cramponna avec l'énergie suprême de l'homme qui s'est senti perdu et qui, tout à coup, reprend l'espoir, et étreint pour ainsi dire la vie.

— Hardi!... Hardi!... dit Rinaldi.

Il se pencha sur l'apontement d'arrière, s'y coucha à plat ventre, et, tenant d'une main le bordage de la barque, de l'autre il saisit d'Ormilly.

Il le hissa avec peine.

Alors, à bout de forces, Gérard se laissa tomber comme une masse.

Il était évanoui.

Cette syncope cependant fut de courte durée, grâce aux soins énergiques que le bandit italien prodigua à son compagnon d'évasion.

Gérard revint à lui.

Rinaldi lui choisit les meilleurs parmi les vêtements que l'on trouva.

Ils reprirent leurs forces petit à petit, échangeant à peine quelques phrases hachées pour se dire les dangers qu'ils avaient courus.

Ce n'était pas fini.

Les évadés n'étaient pas sauvés, car ils se trouvaient encore dans les eaux de la Guyane, à quatre milles à peine des îles du Salut.

Il fallait disparaître avant le lever du jour et être déjà loin quand on pourrait les apercevoir.

Ils se rappelaient les recommandations de Vallette.

C'est sur le nord qu'il fallait se diriger.

Rinaldi trouva, au fond du coffre, la boussole enveloppée dans un petit sac de toile grossière.

Il l'en tira et la plaça sur le banc d'arrière, où il l'attacha.

Il largua la voile et, en matelot consommé il dirigea admirablement sa manœuvre.

Le bandit italien avait navigué jadis, lorsqu'il faisait la contrebande entre Nice et Civita-Vecchia.

Le vent, qui soufflait maintenant du nord-ouest s'engouffrait dans la voile, la gonflait et poussait la barque en une course rapide.

Bientôt, on n'aperçut plus les feux de Sinnamary, ni ceux des îles du Salut.

On devait être loin déjà, car on naviguait depuis plusieurs heures.

Gérard aidait de son mieux à la manœuvre, tenant les grelins et obéissant aveuglément à son compagnon qui tenait la barre.

Lentement les premières lueurs de l'aurore éclairèrent faiblement l'immensité.

Les fugitifs ne voyaient autour d'eux que la mer; au-dessus de leurs têtes, que le ciel, bleu et pur maintenant, sans un nuage.

Le vent était tombé et il ne soufflait plus qu'une petite brise légère, venant du sud-ouest, qui les poussait vivement.

Ils avaient ainsi vent arrière.

Gérard et Rinaldi mangèrent alors une partie des biscuits que contenait le coffre de la barque, les ménageant avec prudence, car ils ne savaient pas combien de temps ils devraient rester en mer sans apercevoir un navire.

Ils burent un peu de l'eau contenue dans l'outre.

Leurs regards exploraient l'horizon et n'y découvraient rien.

Les deux évadés n'avaient aucune inquiétude; tout ce que leur avait promis Vallette s'était ponctuellement réalisé.

Si la barque avait été si longue à trouver, c'était sans doute que celui qui l'avait amenée s'était trompé ou que la mer l'avait portée dans une autre direction.

Sans cela, tout s'était accompli comme il l'avait annoncé.

On ne manquerait donc pas de rencontrer un des navires se dirigeant sur les Antilles, ainsi qu'il l'avait promis.

Rinaldi et Gérard avaient confiance maintenant.

Ils se sentaient sauvés.

Tout en manœuvrant, ils causaient.

Ils parlaient du bague, où leur évasion n'allait pas tarder à être connue, si toutefois elle n'avait pas déjà été découverte.

Ils éprouvaient bien quelque inquiétude à la pensée que l'avis pourrait être lancé à leur poursuite.

Mais, sans se rendre compte du point où ils se trouvaient, ils sentaient bien qu'ils devaient déjà être loin de la terre.

Le bandit italien, habitué aux choses de la mer, évaluait à peu près la distance que l'on avait parcourue.

On se trouvait, assurait-il, à plus de deux cents milles du rivage.

Et l'on s'en éloignait de plus en plus car la brise ne mollissait pas.

En ce moment, la barque filait près de cinq nœuds à l'heure ; Rinaldi s'en était rendu compte en improvisant, avec de la ficelle, une sorte de loch.

Mais, dans l'après-midi, le vent tomba tout à coup et il y eut un calme plat absolu.

On attendit d'abord, espérant toujours que la brise allait reprendre.

La voile pendait inerte le long du mât.

Il fallut se résoudre à tirer des avirons.

Ce fut Gérard, malgré son inexpérience de cette manœuvre, qui se mit à la barre, tandis que l'Italien ramait avec courage.

On avançait peu de cette manière.

Aucun navire n'apparaissait à l'horizon.

Puis la nuit arriva, et le calme plat continuait, durant ainsi jusqu'au milieu de la nuit.

Alors, le vent se leva, faible d'abord, puis soufflant avec plus de force, jusqu'à ce qu'il fût devenu terrible.

Les vagues étaient énormes.

Il était impossible de larguer la voile, car le vent soufflait du nord et il était trop violent.

Heureusement l'embarcation était solide et lestée avec de lourdes pierres.

Toute la nuit se passa ainsi, et si, au lever du jour les fugitifs avaient eu un point de repère ou un instrument pour calculer l'endroit où ils se trouvaient, ils auraient constaté qu'ils avaient reculé et qu'ils s'étaient éloignés de la direction qu'ils devaient suivre.

C'était une véritable tempête qui se déchaînait, soulevant les flots avec une violence terrible, soufflant avec rage, et qui dura encore lorsque le jour parut.

Le ciel était couvert de nuages.

Le tonnerre grondait.

Puis la pluie tomba avec abondance.

La barque était ballottée avec fureur par des lames énormes qui la soulevaient et la précipitaient tour à tour.

Cette tempête dura pendant toute la journée du mardi.

On ne vit encore aucun navire.

Gérard et Rinaldi ménageaient leurs biscuits et leur petite provision d'eau douce.

Combien de jours allaient-ils rester ainsi perdus au milieu de l'Océan ?

Rinaldi tenait toujours le cap sur le nord et la barque, poussée par un bon vent de sud-ouest qui succéda à la tempête, avançait rapidement maintenant.

Le mercredi soir l'outre d'eau douce était vidée.

Le lendemain matin, les malheureux commençaient à sentir les tortures de la soif.

La barque filait toujours, mais on n'apercevait encore aucun navire.

Toute la journée du jeudi se passa dans cette alternative cruelle.

La soif les torturait.

Ils auraient voulu maintenant que la pluie se remît à tomber pour pouvoir en recueillir l'eau et en remplir l'outre.

Mais le vent qui soufflait était sec, le temps superbe, le ciel constellé d'étoiles.

Enfin, au milieu de la nuit, une lueur apparut au loin, du côté du sud.

C'était un feu vert.

Les deux évadés, dont les regards inquiets ne cessaient d'interroger l'horizon, l'aperçurent ensemble.

— Cette lumière ! fit Gérard.

— C'est un navire, répondit Rinaldi. Il s'avance en nous présentant son bâbord... Il va passer là, devant nous.

— Mais il est loin !

— La brise est bonne. Virons de bord !

Rinaldi exécuta la manœuvre.

— Pourvu que nous l'atteignons ! dit Gérard.

— Si le vent ne tombe pas, peut-être y arriverons-nous.

— Ah ! s'il faisait jour !...

— On ferait des signaux et on nous apercevrait.

Mais il y avait un autre danger.

Quel était ce navire ?

En plein jour on aurait pu être fixé.

Au milieu de l'obscurité on ne voyait que ses feux.

— Si nous avions seulement un falot, dit l'Italien. Avec un feu allumé on nous verrait.

La lumière verte n'était pas plus distincte.

Elle faisait l'effet d'un point lumineux, à peine visible, qui piquait l'horizon lointain.

Le navire qui la portait ne s'approchait pas.

Il passait au loin et il allait disparaître dans l'obscurité.

Rinaldi avait largué toute la voile que le vent gonflait, et la barque filait au maximum de la vitesse dont elle était capable.

On se rapprochait tout de même un peu.

Rinaldi essaya d'appeler.

Il cria :

— Ohé !... Ho !

Il répéta plusieurs fois cet appel.

Gérard joignit sa voix à la sienne et ils crièrent ensemble.

On ne les entendait pas.

Le navire filait toujours, s'enfonçant dans les ténèbres.

Il n'allait pas tarder à disparaître.

Déjà il avait coupé la ligne sur laquelle Rinaldi tenait la barre et avait dépassé la barque.

Maintenant il fallait le poursuivre.

Cette course se prolongea et les fugitifs étaient soutenus par un reste d'espoir tant qu'ils apercevaient au loin, devant eux, les feux qui brillaient, à peine visibles.

Mais bientôt ces lueurs disparurent.

— Filons toujours sur lui, dit Rinaldi ; le jour ne va pas tarder à paraître et peut-être qu'alors il nous apercevra.

La voix de l'Italien avait, malgré l'énergie dont il faisait montre, un accent désespéré.

Qu'allaient devenir les malheureux évadés s'ils ne parvenaient à être recueillis par ce navire, s'ils devaient errer encore plusieurs jours sur la mer sans rencontrer d'autre secours, alors que leurs provisions étaient épuisées ?

Ne seraient-ils pas condamnés, après avoir enduré les tortures de la soif, à mourir de faim ?

Le jour, heureusement, commençait à poindre.

Rinaldi et Gérard fouillaient l'horizon pour essayer d'apercevoir le navire disparu.

Tout à coup, d'Ormilley s'écria :

— Je le vois !...

Et du doigt il indiqua :

— Là !... là !... regardez !

On voyait, en effet, une petite tache grise au loin.

Puis, une fumée légère parut.

— Oui, c'est lui ! dit l'Italien.

— Mais il est trop loin, il ne nous apercevra pas !...

— Qui sait ?... Nous allons toujours faire des signaux ! Tenez bon la barre et naviguez droit sur lui.

Un bon vent d'arrière gonflait la voile et la petite barque filait rapidement, portée par les lames qui la poussaient.

Rinaldi déchira un lambeau d'étoffe d'un des vêtements, l'attacha par deux de ses angles à une corde mince, et ayant enroulé celle-ci autour de sa taille, il grimpa au mât avec l'agilité d'un singe.

Il passa l'extrémité de la corde dans la poulie qui se trouvait fixée au bout du mât et laissa retomber.

Alors il descendit.

En tirant alternativement les deux parties de la corde, il fit exécuter à ce pavillon improvisé un mouvement de montée et de descente.

Le navire que les évadés poursuivaient devenait un peu plus net, un peu plus distinct.

Le vent soufflait toujours, avec plus de force encore que tout à l'heure.

Les deux hommes tenaient leurs regards obstinément fixés sur ce point noir, d'où ils attendaient le salut.

Les apercevrait-on ?

Oui, on les aperçut.

Rinaldi le comprit tout de suite, car la silhouette du navire devint bientôt de plus en plus nette.

Les signaux de détresse des malheureux avaient été vus.

Le paquebot avait stoppé.

Une heure s'écoula encore pour le rejoindre, car la barque se trouvait encore à une grande distance.

Alors, une autre émotion s'emparait des deux forçats échappés du bagne, à mesure qu'ils approchaient.

Quel était le navire qu'ils allaient atteindre ?

A quelle nation appartenait-il ?

N'était-ce pas précisément un bateau chargé de les poursuivre ?

Ou ne comprendrait-on pas qu'ils étaient des évadés de Cayenne ?

Rinaldi, qui était doué d'une vue excellente, essayait de lire du plus loin possible le nom du paquebot, que ne désignait aucun pavillon.

Il lut enfin.

— *Costabella !...*

— Un navire italien sans doute.

— Oui.

Les évadés se concertèrent rapidement pour savoir ce qu'ils allaient dire pour expliquer leur situation.

Il fut convenu que Rinaldi se chargerait de tout et que Gérard, qui ne connaissait pas l'italien, garderait le silence.

La barque approchait.

L'ancien bandit échangea quelques mots avec un officier et un maître d'équipage.

L'échelle de tribord fut abaissée et les fugitifs montèrent à bord, tandis que la barque, sa voile serrée, était amarrée à l'arrière du paquebot qui la remorquerait.

Alors Rinaldi demanda en italien :

— Il n'y a personne à bord qui parle le français ?

— Non, répondit le capitaine.

— Ce monsieur est Français. C'est à peine si je le comprends moi-même.

Il expliqua l'aventure dans laquelle ils avaient failli l'un et l'autre trouver la mort.

— Moi, dit-il, je suis déserteur de la marine autrichienne, car je suis né à Trieste, d'une famille d'origine italienne.

Cela flattait le patriotisme des Italiens.

— J'ai quitté mon bord, le *prince Léopold*, il y a six mois, à Halifax, dans la Nouvelle-Écosse. J'ai pu m'embarquer, comme chauffeur, à bord d'un steamer qui allait à Haïti et à Caracas, le *Boston*, qui a péri dans un cyclone après avoir dépassé les îles Bermudes.

Il désigna d'Ormilly.

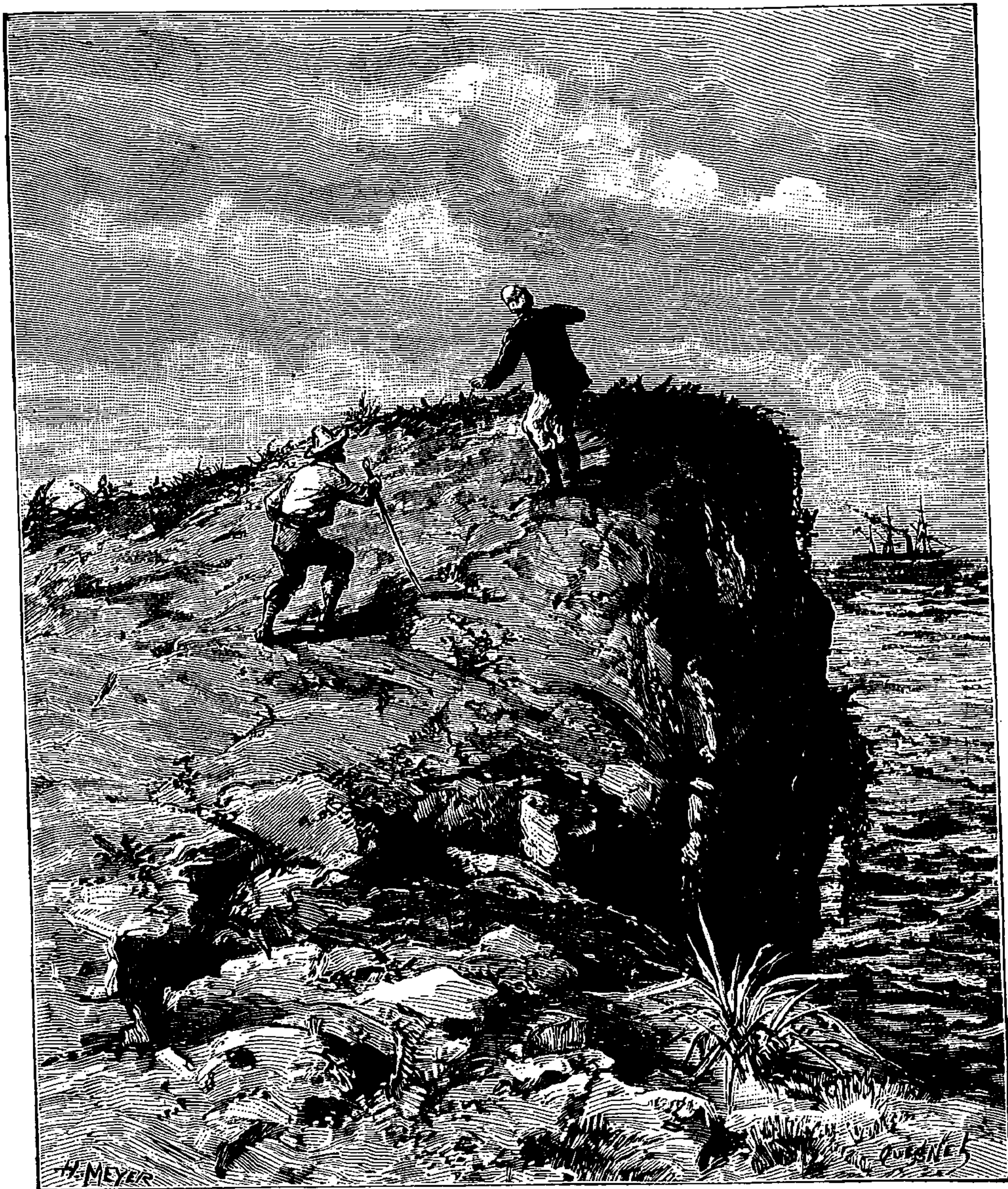
— Ce monsieur, ajouta-t-il, était parmi les passagers, et je crois que nous devons être les seuls qui nous soyons sauvés. — Nous avons eu le bonheur de pouvoir saisir cette barque qui flottait désemparée, arrachée sans doute par la tempête, et voilà cinq jours que nous sommes en mer, ignorant où nous nous trouvons.

Puis avec cette verbeuse et prolixie éloquence des Italiens, il rendit grâce à ses sauveurs, et les bénit.

On crut sans doute le récit que Rinaldi avait fait.

Le navire, qui avait recueilli les évadés, était un paquebot palermitain portant, avec quelques passagers, une cargaison de vins.

Il allait à Pernambouc, un port du Brésil.



— Attention!... cria tout à coup l'Italien. (P. 597.)

On donna d'autres vêtements aux deux réfugiés, on leur distribua des vivres, et, cinq jours après, le *Costabella* arrivait à sa destination.

Les évadés étaient sauvés.

Ils prirent congé du capitaine et de l'équipage, remercièrent tout le monde des soins qu'on leur avait donnés, et ils dirent qu'ils allaient s'adresser au Consul de France pour se faire rapatrier.

CHAPITRE XXIII

LA LUMIÈRE SE FAIT !...

Gérard avait caché dans sa ceinture la petite somme que Rinaldi avait récoltée au bagne.

Maintenant qu'allaient-ils faire ?

Allaient-ils pouvoir revenir immédiatement en France ?

Ne s'exposaient-ils pas à être découverts, arrêtés et extradés ?

Il fallait agir avec prudence.

Le séjour de Pernambouc ne paraissait pas sûr aux deux évadés, qui ne tenaient pas à se trouver dans une ville trop importante.

Ils en partirent le plus tôt possible et se rendirent à Alagoas, un petit port de la côte brésilienne qui se trouve au sud de Pernambouc.

Gérard se préoccupait de l'avenir et de la mission qu'il s'était donnée.

Il était sombre, soucieux, en songeant à sa femme et à sa fille qu'il savait si malheureuses et il se demandait, avec toutes les difficultés qu'il avait encore à traverser pour les retrouver et pour parvenir jusqu'à elles, s'il n'arriverait pas trop tard.

Le malheureux avait bien vieilli pendant les longues années passées au bagne et, certes, il n'était plus reconnaissable.

Le changement s'était encore fait plus profond depuis son évasion, pendant les six journées d'angoisses passées dans cette barque perdue au milieu de l'Océan, et pendant la semaine qui venait de s'écouler depuis qu'il avait été recueilli avec Rinaldi par l'équipage du *Costabella*.

Sa barbe, rasée autrefois selon l'ordonnance du bagne, recommençait à pousser et elle était presque entièrement blanche.

Ses yeux seuls brillaient étrangement au milieu de son visage émacié, au teint bistré et pâli tout à la fois.

Aucun de ceux qui l'avaient approché autrefois, Marthe et Arlette elles-mêmes, auraient été incapables de le reconnaître.

Rinaldi comprenait à quels tourments cruels son compagnon était en proie.

Il l'examinait avec une sollicitude inquiète, guidé par un attachement aussi étrange que mystérieux qui maintenant le liait pour ainsi dire malgré lui à la destinée de cet homme.

Il essayait de l'encourager et il aurait voulu connaître toutes les causes les plus intimes de ses souffrances afin de les partager.

Les deux fugitifs s'étaient arrêtés à deux lieues environ d'Alagoas et ils se reposaient à l'ombre d'un énorme rocher qui surplombait la côte.

Les mornes regards de d'Ormilly se perdaient au loin, dans l'infini de l'horizon, au bout duquel se trouvait la terre de France et les deux créatures adorées auxquelles son cœur n'avait jamais cessé de songer.

Rinaldi demanda :

— Pourquoi êtes-vous si triste, voyons?... Vous pensez à votre pauvre femme et à votre fille, n'est-ce pas ?

— A quoi penserais-je ? répondit Gérard avec une accablante tristesse.

— Il faut avoir confiance !

L'infortuné eut un sourire.

— Confiance!... répéta-t-il avec une indicible amertume. — Tout est contre moi!... J'ai tout sacrifié pour les rendre heureuses, mon honneur et ma liberté, comme j'aurais sacrifié ma vie et mon salut éternel!... Et tout a été vain!... tout a été inutile!... Ces trois millions, ma part du vol que j'ai commis, sont là-bas, enfouis dans une montagne... tout près d'elles peut-être, qui mourront de faim à côté de ce trésor que j'ai voulu leur laisser!... Oh ! non, la fatalité est contre moi... elle me poursuit, elle m'accable, elle m'écrase!...

— Mais, observa Rinaldi, vous m'avez dit que votre femme et votre fille ignoraient que vous possédiez ces trois millions ?

— Sans doute, car pour rien au monde je n'aurais voulu qu'elles se doutassent que l'or avec lequel je les sauvais de la misère était celui que j'avais volé pour elles!... J'aurais souhaité qu'elles crussent à un héritage inespéré... à n'importe quoi... plutôt que de savoir la vérité!... C'est ce qui devait être fait par l'ami à qui j'avais confié cette mission...

— Un ami!... s'écria l'Italien.

— Oui, un ami... un complice, fit Gérard en baissant la voix avec honte. Il devait rechercher ma femme et ma fille et leur remettre ces trois millions, en leur disant que cette fortune provenait d'un de mes parents qui venait de mourir.

Une lueur se faisait dans l'esprit de Gaétano Rinaldi.

Son tempérament de bandit était mieux fait pour juger l'infamie des hommes que le caractère honnête et les nobles sentiments de d'Ormilly.

Comme en un éclair, il venait d'avoir le pressentiment de ce qui s'était passé.

— Cet homme, dit-il vivement, connaissait donc votre cachette ?

— Bien sûr.

— Vous lui aviez dit où étaient cachés les trois millions ?

— Je le lui ai indiqué si exactement que je ne crois pas qu'il puisse se tromper.

— Et il devait prendre cette fortune et la remettre à votre femme ?

— Oui... oui...

— Ah !... *Dio mio !*

Gérard ne perçut pas tout de suite le sens de l'exclamation que l'Italien venait de laisser échapper.

— J'étais sûr de lui, continua-t-il, car en échange du service qu'il me rendait, je lui ai promis de ne pas le dénoncer, ni lui ni les autres ; et j'ai tenu ma promesse !... Si j'ai porté l'infamie et la peine de notre crime commun c'est que je payais ainsi l'immense service que cet homme me rendait. Mais comme tout est contre moi, Montlaurier, c'est le nom de cet homme, n'a pu accomplir sa mission !... Il est mort sans doute avant d'avoir pu se rendre à ma cachette... ou peut-être s'est-il brisé la tête au fond d'un précipice en allant chercher le trésor que j'avais caché au sein d'une montagne escarpée !...

— Non, non, fit Rinaldi soucieux, rien de tout cela n'est arrivé, mon pauvre ami !...

— Que voulez-vous dire ? interrogea d'Ormilly avec une intonation d'épouvante.

— Que vous avez été refait !... volé !... parbleu !

— Volé !

— Par cet homme même à qui vous avez confié votre secret.

— C'est impossible !

— Impossible !... ah ! je le parie bien !... J'en suis sûr !

— Non, non, Rinaldi, vous vous trompez... vous ne le connaissez pas... Oh ! non, ce serait une infamie atroce... un crime sans nom !...

— Vous vous illusionnez, mon cher, sur la nature des sentiments humains, dit le bandit italien ; je connais les hommes, moi, et je sais ce qu'ils valent.

— Non, je vous dis que c'est impossible, répéta le père d'Arlette. Après le service que je lui ai rendu... Après le serment qu'il m'a fait...

— Et moi, je vous l'assure, cet homme vous a volé !... Eh ! pardi, pourquoi le nier ?... à sa place, moi qui suis une canaille, moi qui suis un gredin, j'en aurais fait autant...

Gérard ouvrait des yeux démesurément agrandis par l'horreur que cette déclaration lui causait.

— Oui, je l'aurais fait, répéta Rinaldi. — Prenez tous ceux qui étaient à Cayenne avec nous, il n'y en a pas un qui n'aurait agi de même, malgré tous les services rendus, malgré tous les serments jurés !

— Non, cela ne se peut pas ! dit encore une fois d'Ormilly, qui ne pouvait croire à une pareille infamie.

— Vous jugez tout le monde comme vous, mon pauvre ami... Vous croyez à l'honnêteté des autres parce que vous avez une nature honnête... oui, honnête, j'en suis sûr, malgré votre condamnation, car je vous connais bien, car j'ai pu me rendre compte de vos sentiments!... Vous n'êtes pas un bandit comme moi, ni un criminel comme les autres!... Vous êtes un honnête homme, une victime des injustices du sort, de l'amour des vôtres et de la misère!...

Gérard était atterré.

— Vous êtes volé, allez ! dit Rinaldi. J'en suis aussi sûr que de mourir un jour.

Malgré les affirmations réitérées et énergiques de son compagnon, d'Ormilly ne pouvait se rendre à son raisonnement.

Un doute avait cependant pénétré en son âme ; mais sa haute loyauté, l'élévation de ses sentiments l'empêchaient de croire à cette accusation prononcée avec tant d'assurance. Il répétait avec obstination.

— Non... non... ce serait trop infâme !

Mais l'hésitation qui était entrée en lui l'obsédait pourtant.

Il se leva tout à coup.

— Venez, dit-il, nous allons partir tout de suite... Je veux retourner en France au plus tôt!... Je veux voir!... Je veux savoir!... Oh ! non, c'est trop fort, je ne puis y croire!...

Rinaldi haussait les épaules avec une affectueuse pitié.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

— Allons à Alagoas, dont nous ne sommes guère éloignés. Je trouverai bien un navire en partance... Je m'enrôlerai dans l'équipage, s'il le faut, pour faire la traversée... Mais je veux partir... oui, partir!...

— Eh bien ! allons,

Ils marchèrent silencieux, d'un pas pressé, sur le chemin qui longeait la côte, dominant tantôt les falaises et tantôt se confondant avec la plage.

Par intervalles, ils échangeaient quelques paroles.

Rinaldi semblait avoir renoncé à convaincre d'Ormilly, qui s'obstinait et ne pouvait ajouter foi à une monstruosité pareille.

— Attention!... cria tout à coup l'Italien d'une voix qui trahissait une anxiété suprême.

Les fugitifs se trouvaient au sommet d'une falaise dénudée qui, avancée en promontoire, se rejetait brusquement en arrière, découvrant ainsi subitement une partie de l'Océan.

D'Ormilly n'avait encore rien vu.

Il s'arrêta aussitôt et il demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Ce navire, répondit Rinaldi.

Un bâtiment de guerre passait en effet à une assez courte distance de la côte, les eaux étant très profondes dans ces parages.

— Ce navire !...

— C'est un navire français !

— Oui... c'est vrai !... dit Gérard. Je vois le pavillon.

— C'est un aviso... Les officiers qui sont sur la passerelle de quart ont leurs lorgnettes braquées sur la terre... Ils peuvent nous voir et reconnaître en nous des oiseaux échappés de la cage dont nous sortons, car à coup sûr la nouvelle de notre départ est allée plus vite que nous.

— Vous avez raison.

— Cachons-nous, c'est plus prudent !... Si nous étions découverts, on aurait vite fait de nous faire donner la chasse et de demander notre extradition.

Et tout en parlant, Gaétano entraîna d'Ormilly sur l'autre versant de la falaise.

— Venez par ici !... éloignons-nous du rivage.

Ils hâtaient le pas.

Au loin, on apercevait les frondaisons élevées d'une forêt dont la lisière était à moins d'un kilomètre.

C'est de ce côté qu'ils se dirigèrent.

Le bois s'allongeait le long de la côte et il aurait fallu quand même s'y engager plus loin, en la suivant, pour arriver à Alagoas.

— Là, nous serons à l'abri, dit Rinaldi, car je ne nous sens pas en sûreté en voyageant ainsi à découvert.

— Vous avez raison, approuva Gérard ; il vaut mieux être prudents.

Bientôt ils eurent atteint le bois et ils s'y enfoncèrent.

On voyait quelques sentiers mal tracés, à peine indiqués, car si la partie de la forêt qui avoisinait la côte n'était pas absolument inexplorée comme ses profondeurs, où elle devenait une véritable forêt vierge, elle devait être bien rarement fréquentée.

D'Ormilly et Rinaldi ne marchaient qu'avec peine, se reconnaissant assez difficilement, car toute trace de sentier disparaissait sur de longs espaces et une abondante végétation coupait par places la route à suivre, les forçant à de lentes et pénibles escalades.

L'Italien avait emporté la petite boussole de la barque et il la consultait par moments.

Il savait que, pour se rendre à Alagoas, il fallait tirer sans cesse vers le sud-est.

On tâchait de s'éloigner le moins possible de cette direction.

Cependant, les obstacles de la route obligeaient à de fréquents et assez longs détours.

— Je crains, dit Rinaldi, que nous ne puissions arriver ce soir, et ce ne serait pas prudent de passer la nuit par ici.

— Nous avons encore du temps devant nous, répondit Gérard. Le jour ne baisse pas encore.

— Il ne tardera guère.

— Quelle heure peut-il être ?

— Entre cinq et six heures, répondit l'Italien, si j'en juge à la hauteur du soleil.

— Eh bien ! les journées sont longues en cette saison.

Les détours auxquels ils avaient été contraints avaient éloigné considérablement les deux évadés de la direction qu'ils voulaient suivre.

Rinaldi s'en rendait bien compte.

Il sentait que l'on s'égarait, ou tout au moins que l'on s'éloignait de la côte.

— Si nous ne nous étions pas éloignés, dit-il, nous devrions être arrivés.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr, je l'avais bien calculé ainsi, et nous ne sentons même pas la brise du large, ce qui indique que nous devons en être assez loin.

— A moins, répondit d'Ormilley, que le vent ne souffle du nord-est et que nous en soyons abrités ici par les falaises où nous nous trouvons et que nous devons avoir dépassées.

— Obliquons toujours le plus possible sur notre gauche, pour tâcher de nous rapprocher de la mer, car nous y reconnâtrons plus facilement notre route.

CHAPITRE XXIV

LE SERPENT-MINUTE

Les fugitifs prirent la direction indiquée, allant sans cesse vers l'est, malgré tous les obstacles qui leur barraient souvent la route.

La forêt paraissait inextricable.

Rinaldi s'inquiétait visiblement.

Gérard commençait à partager ses préoccupations.

On arriva bientôt au pied d'une sorte de tertre assez élevé, d'une butte escarpée, presque à pic, qui était placée au milieu de la forêt et couverte d'une végétation épaisse.

— Attendez, dit l'Italien, avant de contourner ce monticule, on peut se renseigner.

— Que voulez-vous faire, demanda d'Ormilly.

— Je vais grimper là-haut et je découvrirai peut-être si nous sommes encore loin du rivage. Attendez-moi là.

Aussitôt Rinaldi s'élança sur les rochers, luttant contre les lianes et les parasites végétaux qui en protégeaient l'ascension.

Il grimpait avec agilité, mais non sans peine.

D'Ormilly profita de cette halte pour choisir une branche solide, la couper et s'en faire un bâton qui l'aiderait à faire le reste de la route.

Il regardait par moment Gaétano qui disparaissait, puis reparaissait, s'élevant lentement.

Il le vit bientôt parvenir au sommet de la butte escarpée et de ses bras enlacer le tronc noueux d'un arbre, pour grimper et voir de plus loin.

Gérard suivait tous ses mouvements.

Rinaldi s'attachait aux branches et se hissait sur l'arbre.

Tout à coup, il poussa un cri épouvantable.

D'Ormilly, qui ne l'avait pas quitté des yeux, n'avait rien vu d'anormal.

A peine si le feuillage avait remué autour de lui, mais le mouvement avait été si faible qu'il ne pouvait être perceptible à quelque distance.

Gérard vit son compagnon lâcher l'arbre, se renverser en arrière, tandis qu'une de ses mains crispées tenait convulsivement une branche qui soutenait le poids de son corps.

Il accourut.

Coupant au plus court, d'Ormilly eut la chance de trouver, sur ce côté de la butte, un chemin plus praticable, plus accessible que celui par lequel Rinaldi avait passé.

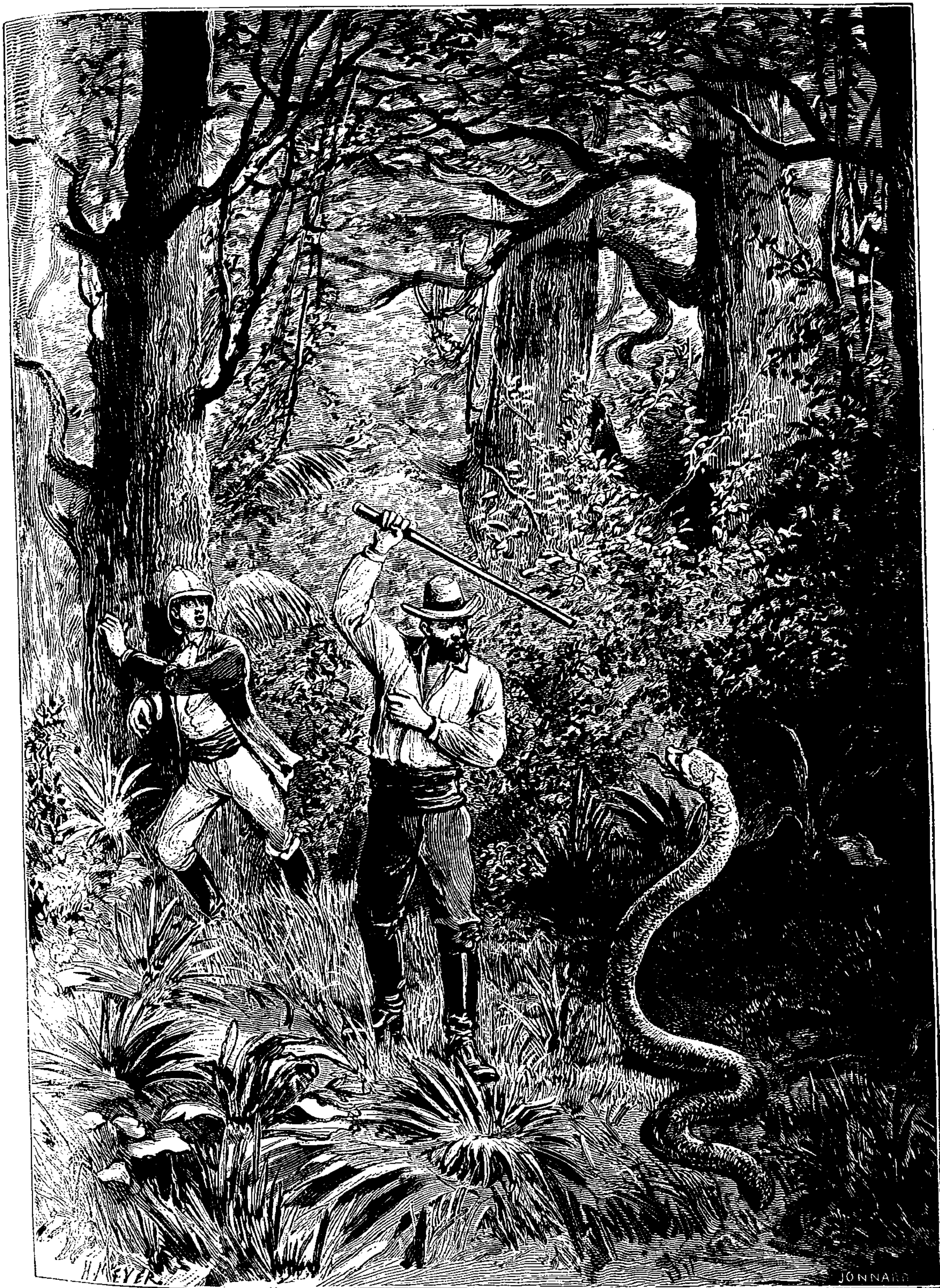
En quelques minutes à peine il fut arrivé auprès de lui.

Rinaldi n'aurait plus donné signe de vie si son visage n'avait pas été abominablement contracté par une douleur atroce.

Gérard s'effrayait.

Alors un sifflement léger retentit.

MAM'ZELLE MISÈRE



Il en asséna un coup formidable sur le haut du corps de l'animal. (P. 603.)

Des sinuosités de l'arbre un serpent s'éleva, la gueule ouverte, le dard vibrant.

D'Ormilly recula instinctivement, effrayé à cette apparition hideuse et menaçante.

— Le serpent-minute!... fit-il avec horreur, en reconnaissant le terrible ophidien.

Alors, brandissant le bâton qu'il tenait, il en asséna un coup formidable sur le haut du corps de l'animal, avec une force telle qu'il l'abattit.

Le serpent roula sur le sol.

Gérard saisit une pierre très grosse qui était détachée du tertre et la jetant sur le reptile, il lui écrasa la tête.

Tandis que le corps du serpent se convulsait et se tordait, il courut à Rinaldi qui avait assisté à cette scène, en proie à une terreur indescriptible.

— Le malheureux est perdu!... se dit d'Ormilly qui connaissait les effets foudroyants de la morsure du serpent-minute. — Perdu!... Quoi que je fasse, il sera trop tard!...

L'Italien avait entendu ces dernières paroles, que son compagnon avait articulées inconsciemment.

Les yeux, démesurément agrandis par la plus folle épouvante, étaient injectés.

Son teint devenait livide, verdâtre.

Un rictus horrible en contractait affreusement les traits.

— *Santa Madona!* implora-t-il d'une voix agonisante qui avait toute l'intonation d'une imprécation de damné.

Gérard l'avait déjà pris et le soutenait dans ses bras robustes pour le déposer à terre.

— Monsieur d'Ormilly, supplia le malheureux qui sentait, aux affres de l'agonie, la mort planer sur lui, sauvez-moi!... sauvez-moi!...

Les deux derniers mots expirèrent sur les lèvres du malheureux.

Il ferma les yeux.

Il retomba inerte.

— N'importe! dit Gérard, il m'a sauvé; je tenterai tout pour le tirer de là!

Il avait vu au poignet la piqure du terrible serpent. Déjà une pustule noire s'était formée, entourée d'une large auréole érubescence, sur une tuméfaction complète.

D'Ormilly tira son couteau de poche, ouvrit la lame fine et acérée d'un canif, et, sans hésiter, il la porta au milieu des chairs qu'il ouvrit le plus largement possible.

Un sang noirâtre s'échappa de la blessure.

Agenouillé près de son compagnon d'évasion, Gérard pressa dans ses doigts les lèvres et les pourtours de la blessure pour en faire jaillir le plus de sang possible, et ensuite, avec le plus courageux dévouement, il se pencha, appliqua ses lèvres sur la plaie et suça le sang qui ne pouvait plus sortir sous la pression de ses doigts.

Il se levait par instants, pour cracher le liquide empoisonné, et il recommençait la succion.

Il continua ainsi jusqu'à ce que le sang s'écoulât librement, avec sa couleur naturelle, jusqu'à ce que le poignet eut cessé d'être tuméfié, jusqu'à ce que la pustule noirâtre eut disparu.

Petit à petit l'Italien se ranima ; il rouvrit les yeux et, après avoir jeté autour de lui des regards pleins d'angoisses et d'épouvante, il poussa un cri d'effroi.

— N'ayez plus peur, lui dit Gérard avec joie, vous êtes sauvé !

Il était sauvé, en effet, d'une mort certaine et horrible.

— Sauvé!...

Rinaldi répéta ce mot, comme s'il ne pouvait y croire.

Mais il sentait en lui comme une vie nouvelle, infusée en ses veines.

Il se souleva.

— Sauvé!... dit-il encore.

— Oui, mon ami, Dieu m'a permis de pouvoir vous porter secours à temps, car la piqure du serpent-minute est mortelle et presque foudroyante.

Il montrait, en parlant, le cadavre du terrible ophidien.

— Sauvé... par vous!... dit Gaétano avec l'expression de la plus sincère et de la plus enthousiaste reconnaissance. — Par vous... Oh ! merci... merci!...

— Ne m'avez-vous pas sauvé la vie aussi ? dit le père d'Arlette.

— Mais moi... monsieur Gérard...

— Remerciez Dieu, mon ami.

Gérard prit le bras de l'Italien et examina la blessure, qui ne saignait plus que faiblement et qui avait un aspect normal.

Rinaldi le regardait avec une indicible expression de gratitude.

— Il n'y a plus qu'à panser votre blessure, dit Gérard, car maintenant vous n'avez plus rien à craindre.

Il déchira une bande de linge et l'appliqua sur le poignet de Rinaldi.

Il confectionna ainsi un bandage serré qui comprima solidement les chairs.

— Vous ne sentez aucun malaise ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Non, rien, répondit l'Italien. J'avais la tête lourde et cela se dissipe... Je suis aussi bien qu'avant, comme si rien ne m'était arrivé.

Et, entraîné par la débordante reconnaissance, il ajouta en serrant avec force la main de son sauveur :

— Je vous dois la vie, monsieur Gérard!... je ne l'oublierai jamais!... je vous le jure!

Mais d'Ormilly, heureux de ce qu'il avait fait, goûtant cette ineffable satisfaction de l'âme après le devoir accompli, voulait se soustraire à l'expression de cette gratitude.

Il dit :

— Maintenant le jour baisse rapidement. Il faut que nous sortions d'ici avant que la nuit ne nous y surprenne, car, vous le voyez, nous n'y serions pas en sûreté.

— Nous sommes tout près du rivage, répondit Rinaldi.

— Est-ce possible?

— J'ai vu la mer de là-haut... là, dans cette direction, dit l'Italien en étendant le bras... Nous ne devons même pas être loin d'Alagoas, car j'ai vu un homme assis sur les rochers.

— Eh bien! allons.

— La lisière du bois, qui est dissimulée par les lianes épaisses qui s'entrelacent de ce côté, n'est pas à deux cents pas... Et la mer est à peine à cinq cents mètres plus loin.

— Marchons vite!...

Ils se hâtèrent, descendirent la pente du tertre par le chemin que d'Ormilly avait pris et qui était de beaucoup le plus praticable.

Ils durent, avec leurs couteaux, se frayer un passage à travers les lianes pour ne pas s'écarter de la direction que Rinaldi avait indiquée.

Enfin ils arrivèrent sur la lisière de la forêt.

Là, une pente douce descendait jusqu'aux rochers qui bordaient le rivage.

On voyait l'homme dont Gaétano avait parlé.

Gérard et son compagnon le distinguaient nettement maintenant.

Il avait l'aspect d'un vieillard et paraissait accoutré de vêtements bizarres.

D'Ormilly promena ses regards autour de lui pour étudier l'horizon.

Il aperçut au loin, vers le sud, des toits à peine distincts dans les brumes du soir.

Était-ce Alagoas?

Était-ce quelque autre ville?

Où se trouvait-on?

Rinaldi réunit toutes les forces qui lui restaient et il continua à avancer aussi vite qu'il put.

Il arriva enfin, exténué.

Il déposa doucement Gérard sur le sol.

Le malheureux d'Ormilly, immobile jusque-là, fut alors en proie à une agitation convulsive.

Tous ses membres étaient secoués et convulsés comme par une attaque tétanique.

— Qu'y a-t-il? demanda le vieillard.

Rinaldi fut surpris et heureux de l'entendre s'exprimer en français.

— Il est perdu!... dit-il. — Il faut le sauver!... C'est le serpent-minute...

— Il a été mordu?

— Non... c'est moi, et pour me sauver il a sucé la plaie, là, tenez, fit Gaétano en montrant le bandage ensanglanté de son poignet. — Il a été empoisonné!...

— Le serpent-minute!... fit le vieillard.

— Oui.

— Le malheureux!

— Dites... que faut-il faire pour le sauver?

— Pourvu qu'il soit temps encore!

— Oh! Dieu fera un miracle s'il le faut!... Il ne laissera pas mourir celui qui m'a sauvé la vie!...

— Entrez là, dit le vieillard en indiquant l'entrée d'une grotte qui s'enfonçait sous les rochers. — Je suis presque infirme... Allez, dépêchez-vous!... Prenez une petite fiole bleue qui est dans une excavation, à droite...

— Oui.

— Hâtez-vous!

Gaétano avait déjà disparu.

Le vieillard s'approcha de Gérard et lui défit ses vêtements.

— Donnez vite, dit-il à l'Italien lorsqu'il revint au bout d'un instant.

Et tout en débouchant la fiole :

— S'il est encore temps, il sera sauvé, ajouta-t-il. — Ce remède est souverain; c'est le seul contrepoison du venin du serpent-minute.

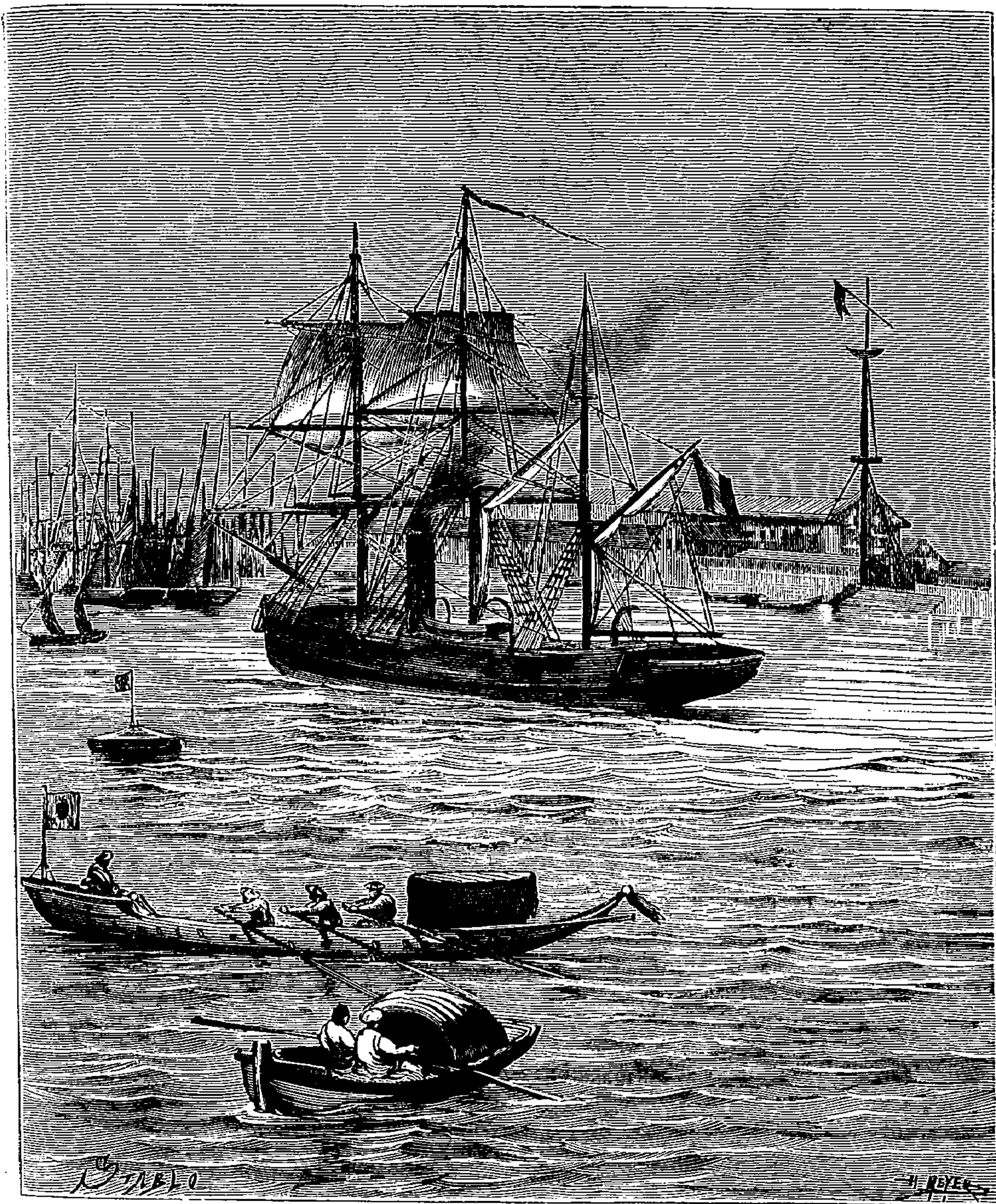
Puis il dit :

— Aidez-moi.

— Que faut-il faire?

— Placez sa tête sur vos genoux en vous asseyant derrière lui.

Rinaldi obéit.



Venant de San-Luiz-Maranhão où il avait débarqué avec « son maître ». (P. 613.)

— Essayez de lui desserrer les dents, dit encore le vieillard. Les mâchoires sont contractées... ouvrez-les!... tenez, introduisez-y le manche de ce couteau pour les desserrer...

L'opération fut difficile car la contracture était puissante.

Cependant Gaétano réussit.

Alors le vieillard approcha la fiole des lèvres décolorées de Gérard et,

la débouchant à demi, il fit couler cinq gouttes d'un liquide brun qu'elle contenait.

— Là, dit-il, retirez le couteau, frictionnons-le maintenant, vous sur la poitrine, parce que vous êtes plus fort!... frottez ferme, jusqu'à ce que la chaleur soit revenue... Moi je le frictionnerai à l'épigastre et à la région abdominale... frottez fort... aussi fort que vous pourrez!...

Voyez-vous, il se réchauffe... Le sang circule encore... Si Dieu le veut, il sera sauvé!...

— *O Santa Madona!* implora l'Italien avec une ferveur réelle, *ajutaci, Maria!*...

— Oui, il sera sauvé... J'en réponds!... Voyez, il respire... Ses yeux s'ouvrent... Son cœur bat de nouveau...

— Oui, oui, je le sens!

— Il est sauvé! répéta le vieillard avec assurance et avec une joie véritable.

— *Oh! Vingrazio, Dio!* s'écria Rinaldi dans un vibrant élan de reconnaissance.

Gérard ouvrait les yeux.

Il promenait autour de lui des regards hébétés, vagues, sans expression.

Il était semblable à celui qui est tout à coup jeté sur une scène nouvelle, inconnue, et, saisi par la transformation, essayant de rappeler ses souvenirs qui fuient, cherche à se reconnaître.

— Soulevez-lui encore un peu la tête, dit le vieillard qui suivait attentivement les progrès de la guérison; je vais lui faire prendre encore deux gouttes de mon contrepoison!

Rinaldi obéit.

Plus conscient, d'Ormilley entendit la voix de son compagnon qui lui dit :

— Ouvrez la bouche.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent.

Le vieillard y versa deux gouttes du liquide de la petite fiole qui déjà avait accompli le miracle.

Dès que l'absorption fut complète, Gérard parut transformé.

Les yeux ranimés reprirent leur expression intelligente.

La chaleur reparut sous l'épiderme et il lui sembla qu'un sang nouveau, vivifiant, venait d'être infusé en ses veines.

Il se souleva à demi.

Il avait maintenant pleine conscience de ce qui venait de se passer.

L'intelligence brillait en ses yeux redevenus vifs et clairs.

Le souvenir avait reparu.

Il vit Rinaldi et sa main prit celle du bandit pour la serrer avec force en même temps que ses regards éloquents lui disaient :

— Je vous dois plus que la vie.

Gaétano le comprit.

— C'est cet homme qui vous a sauvé, dit-il à Gérard en montrant le vieillard.

— Merci!... balbutia d'Ormilly qui prit la main de cet inconnu et la porta à ses lèvres.

— Ne me remerciez pas, dit celui-ci, car je suis déjà trop heureux de ce que j'ai pu faire. Vous étiez perdu, et je suis sans doute le seul homme qui pouvait vous sauver. Ce contrepoison du venin du serpent-minute est connu de moi seul ici et bien loin encore. C'est un secret que je tiens d'un sauvage du Matto-Grosso et je bénis Dieu qui m'a permis de l'employer à sauver la vie à un de mes semblables, à un compatriote sans doute, car j'ai compris que vous devez être Français.

— Oui, c'est vrai, répondit Gérard qui tenait toujours la main de son sauveur.

— Ne vous fatiguez pas à parler, reprit le vieillard. Il faut ménager vos forces qui ne sont pas entièrement revenues.

— Je me sens bien...

— C'est la réaction qui s'opère... dans un instant vous allez vous sentir accablé, plein d'une lassitude extrême... Vous vous assoupirez et vous serez plongé dans un véritable sommeil comateux, envahi par une torpeur complète. Ne vous inquiétez pas : ce sommeil sera le salut ; c'est l'effet du remède que je vous ai administré. — Mais vous êtes sauvé, j'en répons!

— Oh! merci encore!

Alors le vieillard s'adressa à Rinaldi :

— Il faut transporter votre ami dans cette grotte, lui dit-il; parce que la nuit ne va pas tarder à tomber.

Et il ajouta :

— Je ne puis vous aider; mes rhumatismes m'en rendent incapable... Je suis vieux et souffrant.

Déjà Gérard essayait de se lever.

Rinaldi le soutint, le souleva et, l'appuyant contre lui, le maintenant dans ses bras robustes, il l'aida à marcher.

— C'est là que j'habite, dit le vieillard en les suivant. Venez, je vais vous installer de mon mieux pour que vous puissiez vous reposer.

Ils pénétrèrent tous trois dans la grotte dont la partie antérieure avait

la forme d'une cabane, faite de pièces de bois solide dont les joints étaient garnis de pierres et de ciment et que fermait une porte massive.

Dans la première salle, assez vaste, pratiquée dans l'excavation de la falaise, il y avait une sorte de lit fait de cannes sur lequel était un matelas bourré d'herbes sèches, douces comme de la laine.

C'était le lit du vieillard.

Il voulut que d'Ormilly y couchât et il aida, comme il put, Rinaldi à l'installer.

Déjà la torpeur que le sauveur de Gérard avait annoncée commençait à se manifester.

Il éprouvait cette lassitude générale qui avait été annoncée et cette torpeur qui l'engourdissait.

Sa tête était pesante, ses paupières accablées, et une chaleur moite s'étendait par tout son corps.

Il s'abandonna et s'endormit.

CHAPITRE XXV

UNE RENCONTRE

— Il dort, dit le vieillard.

— Ah! monsieur, fit alors Rinaldi à voix basse, saisissant à son tour les mains de l'inconnu, vous l'avez sauvé!... Vous avez sauvé mon maître que j'aime de toutes les forces de mon âme, qui lui-même venait de me sauver la vie!... Je vous remercie à mon tour!...

— Mon ami, prononça gravement le vieillard, la satisfaction que trouve une âme honnête dans le bien que l'on peut faire à son semblable, est la plus belle récompense que l'on puisse goûter. C'est Dieu lui-même qui vous permet de savourer ainsi des joies véritablement célestes. A mon tour, je le remercie du fond du cœur de m'avoir permis de faire un peu de bien avant de quitter cette terre!

Ces paroles pénétrèrent dans l'esprit du bandit qui, pour la première fois de sa vie, en une circonstance solennelle, éprouvait une satisfaction de sa conscience.

— Oui, vous avez raison, dit Gaétano d'une voix qui n'était pas exempte d'émotion.

Et se tournant vers son compagnon d'évasion, vers cet homme à qui

désormais il devait la vie, pour qui il se sentait pris d'une affection sincèrement dévouée et d'une reconnaissance immense, il dit :

— Pauvre ami!... Ah! j'aurais donné ma vie, mon sang, toutes les tortures pour le sauver!...

Mais, prudent avant tout, Rinaldi s'arrêta :

Il ne pouvait faire à cet inconnu des confidences qui ne lui appartenaient pas.

Le vieillard cependant ne l'interrogeait pas.

Il se demandait sans doute quelle aventure, quel hasard avait dirigé ces deux hommes dans les environs de cette côte sauvage et escarpée où il habitait, vers cette solitude où il ne voyait jamais d'autres êtres humains que ceux qui passaient au loin sur leurs navires, perdus sur l'immensité de l'Océan.

Mais il ne questionnait pas.

Ce fut Rinaldi qui lui raconta ce qui était arrivé, inventant une fable habile pour expliquer l'aventure dans laquelle d'Ormilly et lui avaient failli trouver une mort si terrible.

Il fit son récit sans prononcer un seul nom.

Le vieillard avait invité l'Italien à accepter quelque nourriture pour se restaurer, du poisson fumé et salé, des fruits desséchés, une sorte de breuvage fabriqué de ses mains avec des cannes à sucre et des baies sauvages, et tout en mangeant Gaétano parlait.

Il dit que venant de San-Luiz-Maranhão où il avait débarqué avec « son maître », après avoir suivi les rives de l'Itapicuru, ils avaient résolu de se rendre à pied à Bahia pour économiser leurs ressources, lorsqu'ils avaient été attaqués aux environs d'Oeiras par des bandits qui les avaient complètement dépouillés, à l'exception d'une petite somme d'argent qu'ils étaient parvenus à enfouir au moment où l'attaque allait se produire, et qu'ils avaient reprise ensuite lorsque leurs agresseurs s'étaient éloignés, les laissant pour morts.

Rinaldi connaissait assez bien cette partie du Brésil, grâce aux indications qu'il tenait de la bouche d'un indigène qu'il avait connu autrefois, et son récit ne manquait pas d'exactitude.

Ce naufrage et cette attaque de bandits expliquaient l'état de quasi-dénûment dans lequel se trouvaient les évadés, qui étaient assez misérablement vêtus.

Rinaldi expliqua aussi habilement les pérégrinations faites à travers les sierras et les forêts jusqu'aux environs de Jatoba, et enfin, lorsqu'ils se sentirent perdus, le dramatique épisode arrivé sur le tertre qu'ils avaient

escaladé pour explorer les environs et où ils avaient fait la terrible rencontre du serpent-minute.

Le vieillard l'interrompit.

— Ainsi, dit-il, votre maître a pu tuer le serpent qui vous avait piqué?

— Oui, répondit l'Italien, il l'a presque coupé en deux tronçons d'un formidable coup de bâton et il lui a écrasé la tête sous une pierre énorme.

— Vous reconnaîtrez l'endroit où gît son cadavre?

— Certainement... ce n'est pas à plus de huit cents mètres d'ici.

— Eh bien! demain, dès qu'il fera jour, il faut y aller... Il faudra me rapporter le foie de ce serpent, car c'est seulement ainsi que je pourrai refaire encore de cette liqueur qui a sauvé la vie à votre maître. C'est dans le foie qu'est le contrepoison du venin terrible.

— J'irai, soyez-en sûr.

Il faisait nuit déjà, et le vieillard avait allumé depuis un moment une sorte de lampe dans laquelle brûlait de l'huile de coco.

La lueur éclairait faiblement l'intérieur de la caverne.

Rinaldi n'osait interroger le vieillard solitaire, mais il était singulièrement intrigué par cette existence de sauvage, menée loin de toute civilisation, par cet homme étrange et mystérieux.

Ils demeurèrent longtemps silencieux l'un et l'autre.

De temps en temps ils se tournaient alternativement vers la couche où reposait Gérard, dont on entendait le souffle régulier et doux.

— Quand il s'éveillera, demain matin sans doute, dit le vieillard, il sera absolument guéri.

Puis, il ajouta :

— Maintenant il faut songer à nous reposer, et moi-même je me sens fatigué; je n'ai pas l'habitude de veiller, je me couche avec le soleil, car je suis vieux et presque infirme.

Il se leva.

— Venez, fit-il, vous allez m'aider à préparer ce qu'il faut pour nous coucher tous les deux.

Rinaldi se leva aussi.

Au fond de la grotte se trouvaient de grandes caisses, garnies de toutes sortes d'objets, et sur ces caisses il y avait un épais madras que le vieillard indiqua.

— Prenez, dit-il, cela fera une bonne couchette, car c'est épais.

Rinaldi obéit.

Mais il ne voulut pas garder ce tapis pour lui. Il obligea son hôte à le garder et il se contenta de paille et d'algues sèches qu'il prit au dehors, dans une sorte de hangar adossé au mur extérieur de la cabane.

Le lendemain, ce que le mystérieux sauveur de Gérard avait annoncé se réalisa à la lettre.

D'Ornilly était entièrement guéri.

Il était frais et dispos comme si rien n'était arrivé.

De nouveau, il remercia son hôte providentiel qui lui avait sauvé la vie, et il lui exprima chaleureusement toute la reconnaissance qui emplissait son âme.

Une réelle sympathie se dégageait de ces effusions sincères et se communiquait de l'un à l'autre des deux hommes.

Gérard et son sauveur se sentaient attirés mutuellement par une invincible attraction, comme le seraient un père et un fils qui se retrouveraient sans se connaître.

Le père d'Arlette éprouverait certainement un amer regret en se séparant pour toujours peut-être de cet homme à qui il devait la vie, mais il se sentait appelé par la mission sainte à laquelle il avait voué le restant de ses jours.

Chaque instant passé loin de cette terre de France où souffraient les deux malheureuses qu'il adorait, celle qui était toute son âme, — Marthe, — celle qui était tout son sang, — Arlette, — lui causaient une souffrance nouvelle, car c'était la prolongation de leur horrible misère qu'il connaissait aujourd'hui.

Il avait hâte de partir.

Un instant seul avec Rinaldi, pendant que le vieillard préparait, en le faisant dessécher au soleil, le foie du serpent-minute que l'Italien était allé chercher dans la forêt, Gérard put causer avec son compagnon.

Gaétano lui apprit alors la fable ingénieuse qu'il avait imaginée pour expliquer l'aventure qui les avait amenés sur cette côte sauvage.

Gérard l'approuva, et cependant il sentait, tant était grande la confiance que lui inspirait ce vieillard vénérable, tant était puissante aussi la répulsion conçue par sa nature droite et honnête pour le mensonge, qu'il aurait été incapable de dire à son sauveur autre chose que la vérité.

Cependant il ne pouvait blâmer Gaétano, qui n'avait été mû en cela que par une prudence toute naturelle.

Maintenant il ne songeait qu'à reprendre sa course errante, interrompue un instant par le malheur qui avait failli l'emporter.

Le vieillard comprit, — devina plutôt son impatience, sans s'en expliquer nettement les motifs.

Il aurait voulu pouvoir rendre service à Gérard vers lequel l'attirait une sympathie invincible.

Il avait compris, sans connaître son nom, que d'Ormilly appartenait au meilleur monde et il sentait qu'après l'aventure racontée par l'Italien et à laquelle il avait sans soupçon ajouté foi, que se trouvant ainsi dépouillé de tout, Gérard souffrirait d'avoir à se présenter en cet état dans la première ville où il parviendrait.

Mais il lui était impossible de rien faire pour lui en ce cas.

Cependant, le vieillard posa cette question au cours de la conversation qui avait lieu sur les rochers, en face de la mer immense dont les regards langoureux de l'infortuné sondaient l'horizon infini, comme pour se rapprocher, par la pensée, des deux créatures adorées que son cœur appelait.

D'Ormilly allait être embarrassé pour répondre, inhabitué à feindre et à mentir.

Rinaldi vint à son secours.

Il offrit d'aller seul jusqu'à Alagoas ou à Maceio, dont on n'était pas très éloigné, pour se procurer des vêtements convenables, qu'il rapporterait pour que « son maître » pût s'y présenter décemment.

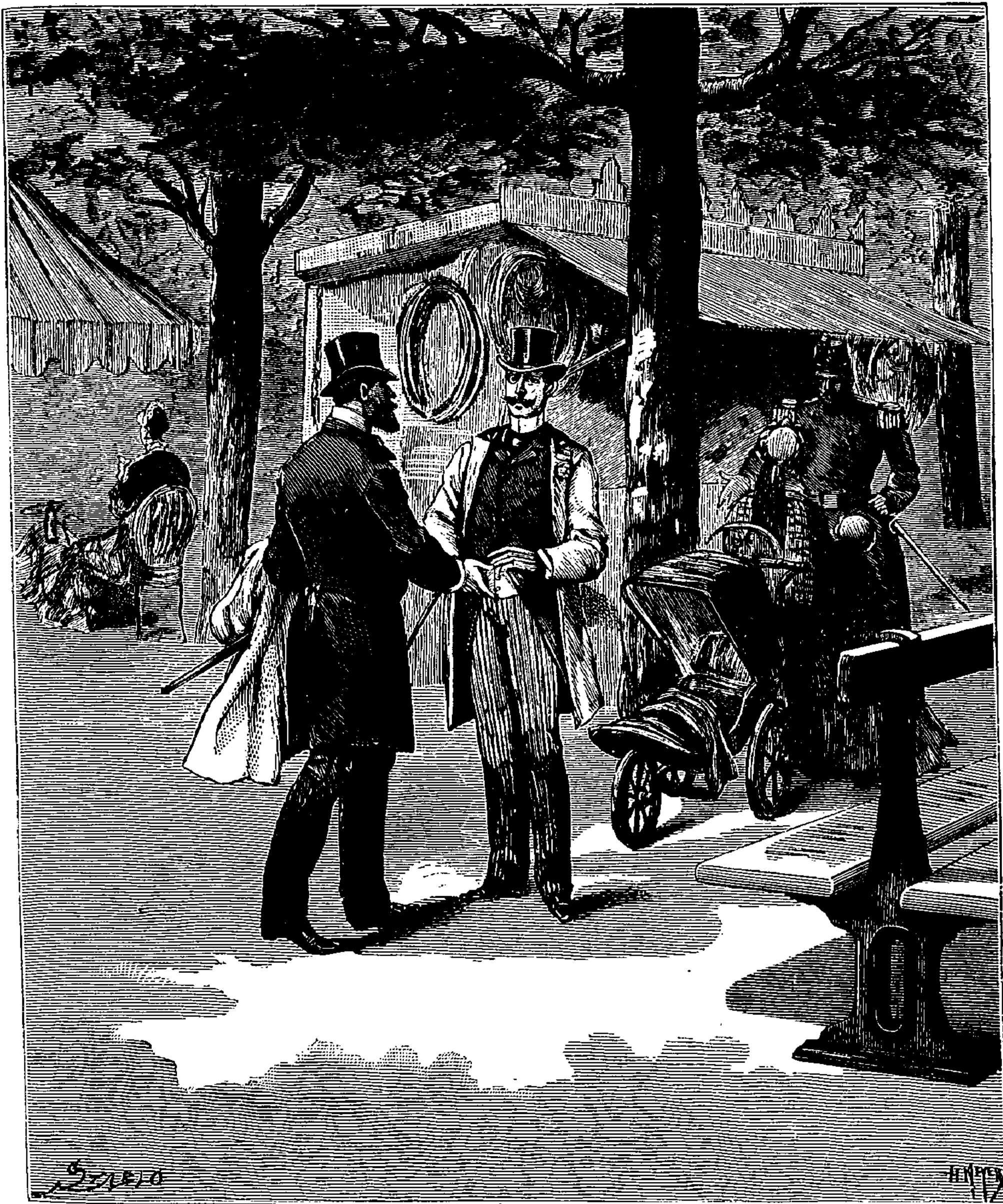
C'était même la prudence qui lui inspirait ce projet, car l'état misérable dans lequel ils se trouvaient pouvait faire naître quelque soupçon à leur endroit, attirer tout au moins l'attention sur eux, et, qui sait ? les rendre suspects, les dénoncer en quelque sorte, trahir leur état d'évadés, surtout si les journaux avaient relaté leur évasion et donné leur signalement, maintenant que la nouvelle avait eu le temps de franchir les distances.

Mais une difficulté se présentait encore : les ressources pécuniaires des deux fugitifs étaient assez limitées pour que l'achat de vêtements, quelque modeste qu'il fût, épuisât leur pécule au point de ne plus leur laisser ce qu'il aurait fallu pour payer le prix de leur traversée qui, de Bahia ou de Rio, était certainement assez coûteux.

Gérard et Rinaldi s'en rendirent compte en même temps, au moment où l'Italien formula sa proposition.

Mais Gaétano était « débrouillard », ingénieux même, car il avait été souvent aux prises avec les difficultés matérielles de l'existence et il était habitué à les résoudre.

Dès qu'il put causer un instant seul avec Gérard, il lui dit tout radieux :



— A cette époque, je demeurais à l'avenue d'Antin, sur les Champs-Élysées. (P. 619.)

— Je sais un moyen sûr de nous tirer d'affaire et de nous procurer les ressources qui nous manquent.

— Un moyen !

— D'avoir de l'argent, une somme importante même, car maintenant que vos trois millions sont volés, il faut songer au moment où nous arriverons en France. Sans argent nous risquerions fort d'être promptement repris, et ne le serions-nous pas que vous ne pourriez qu'ajouter votre mi-

sère et vos douleurs à la misère et à la douleur de votre femme et de votre fille, sans être en état de rien faire pour les secourir.

Rinaldi avait raison.

Gérard n'avait pas pensé ni prévu cela, mais c'était indiscutable.

Il le regardait avec saisissement.

— Comment vous procurerez-vous de l'argent? lui demanda-t-il avec un intérêt avide et curieux.

— Par un de mes amis, répondit Gaétano, un Italien qui est dans les pampas de Marahu, à deux ou trois lieues de Bahia.

Il ajouta, quelque peu honteux de l'aveu qu'il était obligé de faire :

— C'est un évadé, comme nous.

— Un évadé!

— Du bagne de Civita-Vecchia, oui!... répondit-il franchement. Il a été arrêté pour un incendie, parce qu'il avait mis le feu chez son frère qui l'avait dépouillé de sa part de patrimoine... C'est une vengeance. — Il s'est évadé de la prison et il a été jugé par contumace. Il a été condamné à perpétuité. J'ai su plus tard, par l'ami qui m'a édifié sur le Brésil et qui l'a vu, qu'il s'était fixé d'abord à Bahia, ou du moins aux environs, comme gardien de troupeau, et que depuis il était arrivé à être éleveur lui-même. Il a des bœufs innombrables dans les pampas de Marahu et son commerce est très prospère... Il est très riche!... Je n'ai qu'à m'adresser à lui, il me donnera de l'argent, j'en suis sûr.

D'Ormilly hésitait.

Il lui répugnait d'être, même sans le connaître et indirectement, l'obligé de cet homme.

Cet argent que Rinaldi offrait de se procurer serait acquis en quelque sorte par un chantage tacite, car le contumace italien s'exécuterait sans doute plutôt pour échapper à une dénonciation toujours à redouter dans sa situation, que par amitié pour son compatriote.

Mais Rinaldi insista.

C'était le seul moyen de se tirer d'affaire et Gérard accepta en ne voyant que le but sacré qu'il s'était imposé d'atteindre.

Gaétano partirait donc seul.

Il reviendrait, au bout de quelques jours, avec des vêtements et avec de l'argent.

Le vieillard insistait pour que d'Ormilly ne partît pas tout de suite, pour qu'il demeurât quelque temps auprès de lui, comme s'il ne pouvait pas se séparer aussi vite de cet homme amené par la Providence, le seul vers qui il se fût senti attiré par un penchant mystérieux et invincible.

Mis au courant de ce que Gérard et Rinaldi avaient combiné, il insista davantage.

Ce fut lui qui décida d'Ormilly à accepter les propositions de son compagnon.

L'Italien partit.

Il emportait avec lui la presque totalité de l'argent que les fugitifs possédaient encore afin de se procurer quand même des vêtements dans le cas où, par quelque circonstance impossible à prévoir, il n'aurait pu retrouver son compatriote, ou ne pas réussir comme il l'espérait.

CHAPITRE XXVI

LE SECRET DE RICHARD LOVELY

Dès le moment où Gérard fut seul sur cette côte déserte, avec ce mystérieux inconnu qui lui avait sauvé la vie, une intimité subite s'établit entre ces hommes qu'unissait déjà une irrésistible affinité.

Français tous deux, ils éprouvaient aussi le besoin de causer de la Patrie absente et dont ils étaient éloignés depuis si longtemps.

Paris!... Ils y avaient vécu l'un et l'autre.

Alors la conversation ne tarissait pas, et tout en causant ils apprenaient à se connaître.

Tout à coup, à un moment, le vieillard remémorant ses souvenirs, revivant par la pensée les années éloignées, dit :

— A cette époque, je demeurais à l'avenue d'Antin, sur les Champs-Élysées.

D'Ormilly le regarda avec une curiosité subitement éveillée.

Il lui semblait retrouver dans les traits mal effacés par les rides du visage, dans l'expression des regards, dans l'intonation de la voix, des souvenirs réels.

— Avenue d'Antin! répéta-t-il.

— Oui.

— J'y avais un parent... et je suis allé pour le voir... dans les derniers jours que j'ai passés à Paris, acheva le malheureux presque à voix basse. Il aurait pu me sauver si je l'avais trouvé, car j'étais en ce moment dans une situation terrible... Mais il était absent, et quand je revins, quelque temps plus tard, j'appris qu'il avait quitté la France.

Le vieillard avait écouté avec intérêt.

Il fit simplement, sur une intonation compatissante.

— Ah!

— Oui, mon cousin Lovely, reprit Gérard, aurait pu me sauver alors, et je suis sûr qu'il l'aurait fait.

— Lovely!... s'écria le vieillard.

— C'était ce nom!... fit d'Ormilly saisi de surprise.

— Votre cousin!...

— Le fils d'un neveu de ma mère, mon petit-cousin par conséquent.

— Votre nom!... Votre nom!...

— Mon nom?...

— Oui.

— Je me nomme d'Ormilly.

— D'Ormilly!

— Oui.

— Est-ce possible?

— C'est la vérité.

— Le fils de Philippe d'Ormilly alors?

— Oui, le comte Philippe d'Ormilly était mon père.

— Celui qui fut fusillé en 1870 par les Prussiens dans les Ardennes?

— C'est cela.

— Alors vous êtes Gérard!...

— Oui.

— Ah! oui, vous avez raison de le dire, si vous aviez pu venir à moi, j'aurais été heureux de vous rendre service... Car je n'oublierai jamais la vieille amitié qui m'a si longtemps uni à votre père.

— Mais alors, s'écria Gérard, vous êtes...

— Richard Lovely!

— Est-ce vrai, grand Dieu!

— Votre cousin.

Et les deux parents, poussés déjà par une affection secrète, heureux de se retrouver si miraculeusement, tombèrent dans les bras l'un de l'autre et longtemps demeurèrent embrassés.

Alors, incapable d'avoir un secret pour cet homme qu'il chérissait, Gérard fit à Lovely la douloureuse et loyale confession de son existence entière, le récit épouvantable de son horrible misère avec une femme et une fille adorées, de son affolement, de sa faute, de l'expiation terrible et enfin de son évasion.

Il sentait, en parlant, la miséricorde tomber des regards bienveillants

de ce parent, comme si Dieu lui-même lui envoyait, par un de ses patriarches, le pardon si cruellement mérité.

Il pleura dans ses bras et le vieillard le releva, le consola, le fortifia, l'encouragea.

Lovely interrogea longuement son cousin.

Il voulait tout savoir et il sut tout.

Le lendemain seulement, il parla de lui.

Richard Lovely avait toujours été tenté par l'attrait des grandes et des aventureuses entreprises.

La spéculation, cette fièvre du dix-neuvième siècle, ne l'avait cependant pas saisi au cours de son existence parisienne.

M. Lovely caressait d'autres rêves.

Il possédait, légués par un oncle qui avait longtemps vécu en Amérique, des documents qu'il consultait secrètement, qu'il étudiait longuement.

Ces documents étaient relatifs à des trésors que l'on supposait immenses, enfouis au sein insondable des mers, non loin de la côte orientale de l'Amérique du Sud.

Une première fois, Richard Lovely avait fait un long voyage, avec un navire qu'il avait affrété.

Il avait exploré tous les parages qu'il soupçonnait et fait pratiquer des sondages profonds.

Mais il n'avait obtenu aucun résultat.

On n'avait rien découvert.

Revenu en France, il avait travaillé à réaliser toute sa fortune qui ne se montait plus qu'à quelques centaines de mille francs, et, poussé plus ardemment que jamais vers la découverte qu'il convoitait, il était reparti pour le Nouveau-Monde.

Cette fois, le navire qu'il montait lui appartenait.

L'équipage, composé de six hommes seulement, le strict nécessaire, avait été soigneusement recruté par lui en Irlande, dans une classe de marins, sur la fidélité et le dévouement desquels il pouvait compter.

C'est à cette époque que Gérard avait songé à s'adresser à lui.

La nouvelle entreprise de Richard Lovely n'avait pas été plus heureuse que la première et, après huit mois d'infructueuses recherches qui épuisèrent une grande partie de sa fortune, son navire, qu'il avait laissé à Maldonado, un petit port voisin de Montévidéo, et qui devait venir le rejoindre à San-Paulo, une ville du littoral du Brésil, au sud de Rio-de-Janeiro, fut surpris par une tempête épouvantable, pris dans une trombe, et périt corps et biens.

Le malheureux était irrémédiablement ruiné.

Cette catastrophe épouvantable n'abattit pas pourtant l'énergique résolution du chercheur de trésors.

Sa confiance était inébranlable.

Les documents qu'il possédait étaient certains.

Plus que jamais, pour se sauver de la ruine, il voulait maintenant poursuivre la recherche de ces richesses immenses que signalaient les précieux documents qu'il avait pu déchiffrer en leur entier.

De San-Paulo, Lovely se rendit à Bahia et il travailla comme un mercenaire pour assurer son existence.

Il était d'une énergie indomptable.

En moins d'un an, il eut gagné et économisé une somme suffisante pour reprendre ses tenaces investigations.

C'est alors qu'il vint s'établir sur les rochers sauvages de cette falaise déserte de la Punto dos Pedras.

Il était parvenu à savoir réellement en quelle partie des profondeurs océaniques gisaient les trésors qu'il convoitait.

Des sondages qu'il entreprit, avec une petite barque pontée qu'il se procura, lui prouvèrent que cette fois il ne se trompait pas.

A deux milles au large environ, par une profondeur de cent vingt brasses au moins, se trouvait un navire chargé d'or, de perles et de pierres précieuses, qui avait péri en 1708.

C'était un des galions espagnols qui n'avait réussi à échapper, l'année précédente, aux poursuites de la flotte hollandaise, que pour venir se faire engloutir dans un naufrage épouvantable.

Les documents qui signalaient sa présence venaient d'un des ancêtres de Lovely, qui était officier de la marine anglaise, alliée à l'époque à la flotte hollandaise.

Cette fois il touchait au but.

Cependant il était difficile, presque impossible, à un homme seul, d'entreprendre les travaux nécessaires.

Richard Lovely ne se rebuta pas.

Il travailla avec patience, et il parvint à se construire un appareil qui lui permettrait de plonger dans la mer.

Mais alors, quand ses préparatifs furent terminés, il faillit trouver la mort dans la première tentative qu'il fit.

Un accès terrible d'un mal, nouveau pour lui, le saisit au moment où il était sous l'eau.

Il eut une crise de goutte.

Ce fut un miracle s'il échappa à la mort.

Le mal ne lâcha pas sa proie.

Lovely souffrit le martyre et de longtemps il ne put reprendre ses recherches.

Il parvint cependant à se guérir relativement, mais à chaque tentative nouvelle les crises revenaient de plus en plus violentes, si bien qu'il était demeuré à peu près perclus en face de ces trésors qu'il était incapable désormais de disputer aux entrailles de l'Océan.

Depuis, Richard Lovely attendait, confiant encore, tant sa foi était robuste, tant sa volonté était forte; il attendait que son corps eut repris sa vigueur d'autrefois, que ses membres ankylosés eussent retrouvé leur souplesse, que le mal dont il souffrait lui eût accordé quelques instants de répit.

Les mois et les années s'étaient écoulés.

La guérison complète n'était pas venue.

Alors, avec l'âge, avec la vieillesse, le découragement commençait à naître dans l'âme robuste de ce pionnier.

Mais, en présence de Gérard, après avoir connu, en son entier, sa douloureuse et lamentable histoire, Richard Lovely fut illuminé par une inspiration subite.

Jamais il n'avait eu, en qui que ce fût, une confiance suffisante pour se choisir et pour s'adjoindre un collaborateur, pour révéler à un autre l'existence des trésors qu'il couvait par la pensée, de ces richesses immenses dont il connaissait le secret et qui seraient à lui s'il pouvait les saisir.

Il ne reculait pas, — car il était exempt de tout sentiment d'avarice, — devant le projet de partager cette fortune avec celui qui lui aurait fourni les moyens de l'atteindre.

Il reculait devant les menaces de la perversité humaine, qu'il connaissait si bien et dont il avait fait, à ses dépens, un douloureux apprentissage.

Il se disait que celui qui recevrait ses confidences pourrait être saisi par une cupidité criminelle; qu'il pourrait vouloir, pour s'approprier toutes ces richesses dont la révélation lui serait faite, tenter de se débarrasser, même au moyen d'un crime, de celui qui les lui aurait découvertes et avec qui il devait les partager.

Et l'exemple de l'infortuné Gérard n'était-il pas là pour lui prouver qu'il ne se trompait pas dans son jugement sévère et dans sa prudente défiance?

N'avait-il pas été dépouillé lui-même par ceux qu'il avait sauvés du bagne et que son crime avait enrichis?

En y réfléchissant, Richard Lovely se disait que cet homme qui avait

tant souffert, qui avait eu en d'autres une si loyale confiance, était peut-être l'aide qu'il lui fallait, envoyé par la Providence pour lui permettre d'atteindre ce but que sa faiblesse et sa maladie éloignaient de plus en plus de lui.

Porté par l'affection véritablement paternelle dont il se sentait animé à son égard, il se disait :

— Lui, oui, lui!... Il est incapable de me trahir!... Il sera heureux de s'associer à moi puisque son existence a un but, puisque la fortune lui est chère, puisque c'est à sauver sa femme et sa fille qu'il veut la consacrer!

Et cependant, quoique y ayant réfléchi longuement, pendant plusieurs jours, le vieillard ne se décidait pas à parler.

Gérard commençait à trouver longue l'absence de Rinaldi.

Il avait interrogé plusieurs fois son cousin à ce sujet.

Il l'avait questionné sur la distance que Gaétano avait à parcourir pour aller à Bahia, sur les dangers auxquels il pouvait être exposé, sur le temps qui lui était nécessaire.

Les jours s'écoulaient et Rinaldi ne revenait pas.

Il aurait dû être de retour cependant, d'après l'évaluation exacte que Richard Lovely avait faite.

Que pouvait-il lui être arrivé?

Avait-il été assassiné en route?

Avait-il trouvé la mort dans une rencontre avec quelque animal malfaisant?

Ou bien n'avait-il pas trouvé son compatriote, le contumace italien, l'éleveur des pampas de Marahu?

Employait-il le temps à se mettre à sa recherche?

Avait-il été reconnu par les agents du vice-consul de France, arrêté, incarcéré et renvoyé au bagne?

Ou bien encore, l'avait-il abandonné?

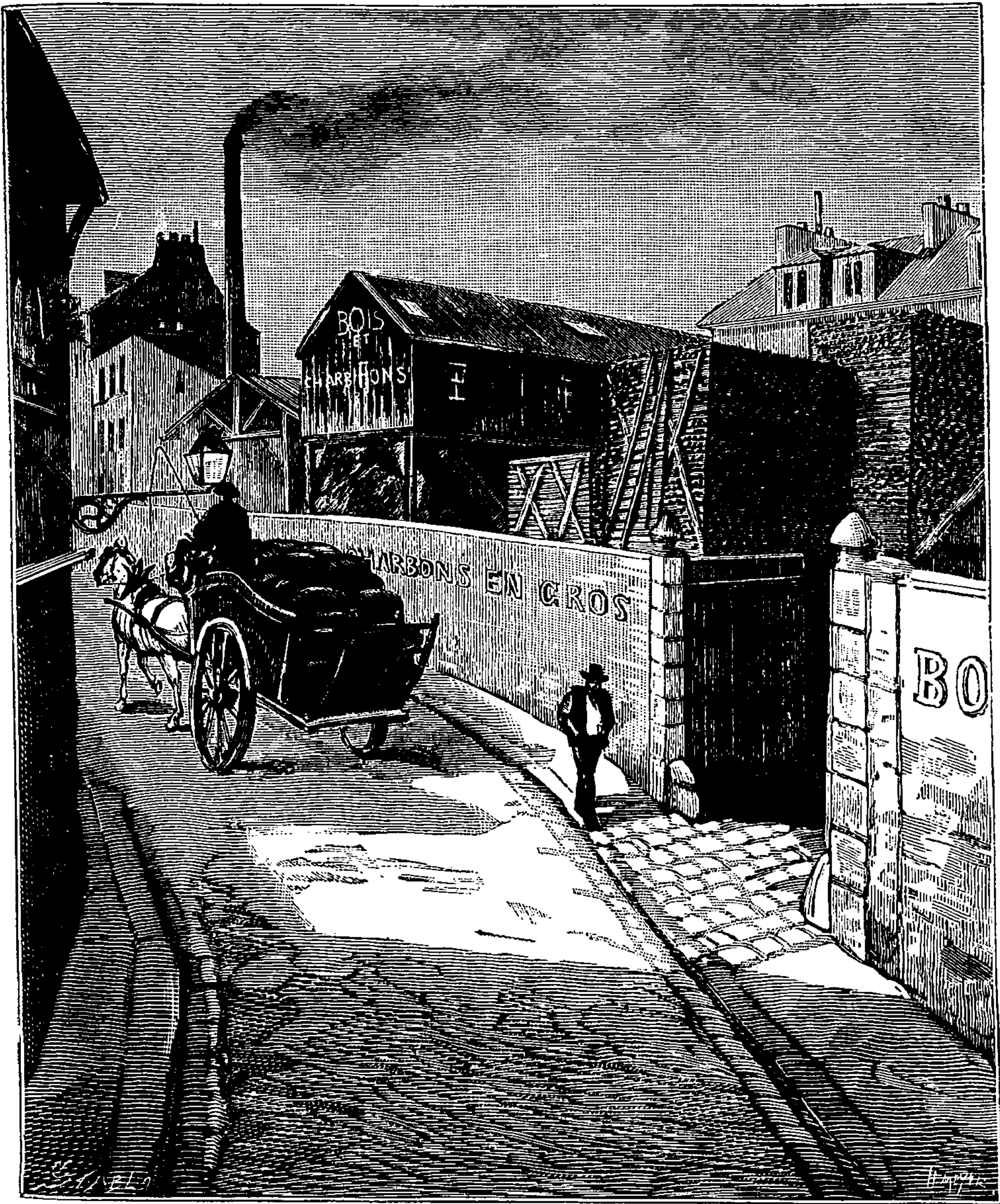
Rinaldi aurait-il été capable de partir seul, emportant l'argent qui devait leur servir à tous deux pour revenir en France?

Gérard hésitait à formuler ce soupçon, car il lui semblait que l'Italien devait lui être attaché par les liens d'une reconnaissance en laquelle son âme honnête avait foi.

Lovely, à qui il communiqua ses appréhensions, fut du même avis que lui.

— Non, dit-il, je connais les hommes, et tout bandit qu'est celui-ci, il t'est dévoué, tu peux le croire.

— Alors...



C'est sur les hauteurs de Montmartre qu'était née la chanteuse. (P. 628.)

— Je ne sais pas. — Attendons encore quelques jours... Reste avec moi puisque le hasard t'a envoyé ici.

Mais voyant la douleur que reflétaient les regards de l'infortuné perdus dans le vague, dans l'insondable infini de l'Océan, Richard Lovely ajouta aussitôt :

— Oui, je sais ce qui te préoccupe, je sais ce qui t'inquiète... C'est à elles qui sont là-bas et qui souffrent que tu penses?

— Oh! oui! répondit Gérard en un soupir déchirant comme un sanglot.

— Aie confiance, mon ami!... Je sens que Dieu ne t'abandonnera pas, mon enfant!... Tu as assez souffert aujourd'hui, l'heure du bonheur est proche, c'est moi qui te le prédis.

— Le bonheur!

— Oui, le bonheur!... J'y crois encore, moi qui suis plus près que toi de la tombe et c'est cette foi qui me soutient et qui me fait vivre!

— Alors que croyez-vous?... qu'est-il arrivé, selon vous, à Rinaldi?... demanda d'Ormilly.

— Je ne sais, répondit le vieillard, mais je sens qu'il ne t'est pas infidèle. — Un malheur peut-être... oui, un malheur!... à moins que...

Lovely n'acheva pas.

— Encore quelques jours de patience, Gérard, reprit-il après un long moment de silence. Tu es avec moi!... Je te dirai bientôt quelque chose que je prépare... Confiance, mon enfant!... aie confiance!

CHAPITRE XXVII

UNE CHANTEUSE LÉGÈRE

La marche chronologique des événements dramatiques, auxquels nos lecteurs assistent dans ce récit, nous permet de les rassurer dès maintenant et de leur apprendre sans plus tarder ce qui se passait à Bahia, où Gaétano Rinaldi était arrivé.

L'Italien avait fait la route sans le moindre encombre.

De la Punta dos Pedras à Bahia la distance est longue assurément, mais Lovely avait indiqué à Rinaldi un moyen de la parcourir rapidement.

Pour gagner Maceio, il n'avait à faire que quelques lieues.

Là il trouverait sûrement, avec une recommandation que Richard Lovely lui avait donnée, un caboteur qui le prendrait à son bord et qui le transporterait à Bahia.

C'est, en effet, ce que Rinaldi avait fait.

A Maceio, avant de s'embarquer, il avait acheté un costume simple, mais convenable, qui devait lui permettre de faire meilleure figure que sous les défroques dont il était vêtu.

Arrivé à Bahia, l'évadé, toujours prudent, avait évité la ville et, con-

tournant le golfe, il avait passé l'Amaro pour gagner au plus tôt les pampas immenses qui s'étendent au-dessous des cimes élevées de la Sierra de Sincera, où il espérait trouver son riche compatriote.

Mais sur le bateau qui lui fit faire la traversée du large chenal de l'Amaro, Rinaldi causa avec un passager qui connaissait précisément Giro-lamo Borghi, l'éleveur de bestiaux, — tel était le nom que le contumace italien avait pris, — et qui lui apprit qu'il se trouvait en ce moment à Bahia où il l'avait rencontré la veille.

Gaétano revint donc sur ses pas et il se décida à entrer dans la ville.

Il n'y pénétra qu'à la nuit, pour la première fois, afin de ne pas attirer l'attention, et il s'enquit aussitôt d'un hôtel où il dîna et où il retint une chambre.

Alors, tout en mangeant, Rinaldi écouta la conversation des personnes qui étaient autour de lui, comprenant fort bien le portugais et l'espagnol qu'il parlait du reste à merveille ; tout à coup il entendit prononcer un nom qui réveilla en lui de lointains souvenirs.

Deux jeunes gens qui, par leur mise et par leur distinction, paraissaient appartenir au meilleur monde, parlaient d'un concert où ils comptaient passer leur soirée et ils prononcèrent le nom d'une des artistes de la troupe, Perrette Raimbert.

C'est ce nom que saisit au vol le compagnon de Gérard d'Ormilly.

— Perrette!... Ce serait une curieuse coïncidence, se dit-il, si une autre qu'elle avait à la fois le même nom et le même prénom!... Perrette Raimbert!... Elle serait à Bahia!...

Alors Rinaldi hâta son repas et aussitôt qu'il l'eût achevé, il sortit.

Il comptait demander à la première personne venue des renseignements pour savoir dans quel concert chantait cette artiste parisienne lorsque, au coin du quai, sous la vive lueur d'un éclairage au gaz, une affiche frappa ses regards.

Il lut :

ALCAZAR DEL PRADO

Et plus bas, au-dessous d'un portrait grossier, enluminé de couleurs, mais dans lequel il reconnut les traits de la Perrette qu'il avait connue, ce nom entre deux étoiles imprimées en rouge :

★ SEÑORITA PERRETTE RAIMBERT ★

La Gran « Chanteuse légère » de los Conciertos do Paris

— Elle!... *Corpo Dio!* c'est bien elle! se dit Rinaldi. — Perrette!... ma Perrette!... quelle rencontre inattendue!...

Et après avoir considéré longuement l'affiche sur laquelle il ne voyait plus que ce nom, il se dit :

— Ce soir, j'irai à l'Alcazar... Je la verrai!... et demain je m'occuperai de Girolamo Borghi.

Il se dirigea vers l'établissement qu'indiquait de loin une rampe lumineuse et des lanternes aux verres multicolores, au fond d'une large avenue plantée de sycomores et de palmiers.

Tout en marchant lentement, Gaétano se disait encore :

— Ma petite Perrette!... Comme elle m'aimait tout de même autrefois... Il n'y a aucun danger; elle m'a connu avant nos... malheurs. Il y a plus de dix ans que je ne l'ai vue. — Oh! elle ne m'en voudra pas pour la façon un peu imprévue dont nous nous sommes quittés. C'est vrai que je ne lui ai pas fait mes adieux; mais il y a dix ans de cela, et je parie qu'elle sera tout de même bien aise de revoir son petit « Tano » adoré, comme elle m'appelait.

C'est sur les hauteurs de Montmartre qu'était née la chanteuse que le concert de Bahia avait depuis quinze jours en vedette sur son affiche.

Le père de Perrette Raimbert était « pompier » dans un atelier de tailleur, c'est-à-dire qu'il faisait les retouches après l'essayage, — les « poignards », en argot du métier, — et à cette besogne il gagnait douze sous de l'heure, un bien maigre salaire quand il y a au logis deux enfants, une fille et un garçon, et une femme que la maladie a rendue impotente.

Quand elle était valide, Anna Raimbert travaillait, elle était culottière, et le soir, en revenant de l'atelier, son mari lui rapportait des pièces nouvelles, toutes coupées, avec leurs fournitures.

C'était une bonne ouvrière, une travailleuse infatigable, et lorsque l'ouvrage donnait dans la bonne saison, elle abattait souvent plus d'un pantalon dans sa journée et au besoin dans sa soirée.

A cette époque, le ménage n'était pas malheureux, car Raimbert ne se grisait encore que les jours de paye, et quelquefois le lundi.

Quand il était gris, il chantait, — son ivresse était caractérisée par une gaité exubérante et par des chansons continuelles.

Il connaissait tous les refrains populaires, toutes les chansons à la mode, toutes les scies d'atelier, et ma foi, même ivre, le tailleur n'avait pas une vilaine voix.

La fillette, qui avait déjà sept ans, allait à l'école communale et l'on

vivait assez bien avec les deux salaires réunis de la culottière et du « pompier ».

Un accident vint détruire cette existence calme et honnête.

C'était le 15 août, le jour de la fête de l'Empereur, et l'on était allé voir tirer le feu d'artifice.

Anna allait être mère pour la seconde fois.

Raimbert portait la « gosse » à califourchon sur ses épaules, pour qu'elle pût voir, et aussi pour qu'elle ne fût pas piétinée ou étouffée dans la foule.

Une fusée qui dévia vint tomber à quelques pas de la femme du tailleur; une panique se produisit dans la foule et Anna, saisie d'une frayeur terrible, s'évanouit.

Dans la bousculade, elle fut renversée; on la transporta à grand peine chez un pharmacien et de là à l'hospice, où la malheureuse donna le jour à un petit être estropié, le petit Florent, le frère de Perrette.

La mère elle-même demeura blessée et infirme.

Alors tout changea.

Anna Raimbert, clouée dans son lit, n'était plus là le samedi pour attendre son mari à la porte de l'atelier et pour lui enlever sa paye avant qu'il n'allât s'enivrer au cabaret avec des amis.

L'argent de la semaine, diminué de ce que la malheureuse culottière gagnait autrefois, n'arrivait que considérablement diminué par les tournées sur le zinc et par le paiement du crédit fait à l'ardoise depuis le lundi précédent.

C'était presque la misère.

Elle fut complète au moment de la morte-saison, lorsque Raimbert n'eut plus d'ouvrage.

Alors l'ouvrier tailleur, que la paresse avait gagné en même temps que l'ivrognerie, envoya promener les « poignards » et se mit à chanter dans les cours.

C'était un métier de fainéant, un métier facile qui lui plaisait mieux que le travail assidu, car il aurait pu en trouver encore dans les grandes maisons de confection où sa femme lui conseillait vainement d'aller.

Il préférait chanter, trouvant qu'il avait moins de peine à ramasser sur le pavé des rues « l'argent qui lui tombait du ciel », qu'à « faire la pompe » et à s'échiner, du matin au soir, les jambes croisées sur son établi ou le lourd carrau à la main pour presser les étoffes.

C'est ainsi que la petite Perrette poussa, entre une mère malade, un frère infirme et un père presque constamment ivre.

C'est le spectacle qu'eut son enfance et les refrains à cascades des chansons populaires furent presque toute la morale de son éducation.

Elle était cependant une bonne fille, alerte à l'ouvrage du ménage dont elle s'occupait seule malgré son jeune âge, toujours gaie en dépit de la misère, ayant toujours une chanson dans la bouche et un sourire aux lèvres.

Elle était mignonne et jolie, avec ses grands yeux bleu foncé et ses cheveux d'un blond excessivement pâle; avec sa petite bouche aux lèvres rouges et son nez retroussé comme celui de Gavroche.

Seule elle avait le souci de toute la maison et elle trouvait encore le temps de travailler à monter des fleurs, bien qu'elle eût dû laisser inachevé son apprentissage.

Un soir, Raimbert ne rentra pas.

On le chercha partout, la fillette visita toutes les maisons où il avait coutume d'aller, on alla chez le commissaire, à la Morgue même : ce fut peine perdue.

On ne sut jamais ce qu'il était devenu.

Était-il tombé à la Seine étant ivre ! ou avait-il été assassiné dans quelque bouge ?

Le lendemain le petit Florent s'éteignait.

Huit jours après, Anna Raimbert dut être portée à l'hospice, et Perrette demeura seule.

La propriétaire de la maison, la veuve Marquand, qui habitait le rez-de-chaussée afin d'économiser un concierge, dont elle remplissait elle-même les fonctions, recueillit la fillette dont elle était du reste la marraine, et qui lui servait pour faire ses commissions dans le quartier.

Perrette continua à travailler de son état de fleuriste, incomplètement appris, suppléant par son intelligence à son inhabileté.

Une fleuriste de la rue du Caire, qui lui donnait jusqu'alors du travail chez elle, la fit entrer dans l'atelier comme monteuse de feuillage.

Le soir, elle rentrait chez sa marraine, et tout le chemin, avec Josiane et Louisa, les deux amies qui habitaient le même quartier qu'elle, elle fredonnait les chansons qu'elle avait dites à l'atelier dans la journée.

Perrette chantait toujours.

Dans les noces de ses camarades auxquelles elle assistait, c'est elle qu'on priait la première au dessert « d'en pousser une », et elle avait dans son débit, avec une voix juste et claire, un talent naturel, une diction parfaite, un art exquis des sous-entendus qu'elle soulignait d'une adorable ingénuité pleine de malice.

Toutes les amies de la jeune fleuriste ne se mariaient pas; quelques-unes avaient des amants ou des « galants », — ce qui, au provisoire près, — se ressemble fort.

Mais Perrette, malgré l'exemple, n'imitait ni les unes, ni les autres.

L'homme, qu'il se présentât en fiancé ou en amoureux, ne lui souriait guère.

Elle était impitoyable pour tous les jeunes gens qu'elle connaissait, et il fallait sa verve spirituelle et primesautière, exempte de toute intention malveillante, pour ne pas lui faire des ennemies de celles dont elle maltraitait impitoyablement les légitimes ou galantes conquêtes.

C'était un « bêchage » en règle, et les amies de Perrette attendaient pour se venger le jour où, à son tour, elle aurait trouvé impatiemment celui qui ferait battre son cœur.

L'attente menaçait d'être longue.

Perrette n'avait cependant pas l'intention de coiffer sainte Catherine, mais elle voulait aimer, aimer sérieusement pour faire « la bêtise ».

Souvent, avec ses amies, elle était allée danser au Moulin de la Galette, car elle raffolait du quadrille et de la valse.

On était là toute une société, « chacun avec sa chacune », Perrette seule sans cavalier.

Les propositions, allumées par sa piquante beauté, ne manquaient pas certes; mais la jeune fille qui avait tant vu de ses compagnes commencer par une simple danse, pour aboutir à l'abandon, au désespoir et à toutes leurs funestes conséquences, refusait toutes les invitations.

Elle ne dansait qu'avec les amants de ses amies, lorsque celles-ci étaient lasses, certaine qu'eux du moins ne lui feraient pas la cour devant leurs maîtresses.

Mais un jour, au Moulin de la Galette, se trouvait un jeune homme brun, d'une mâle beauté merveilleuse, avec de grands yeux noirs, une chevelure bouclée et si brune qu'elle avait des tons bleuâtres, des lèvres rouges comme le sang, des dents blanches et menues que découvrait un sourire qui creusait des fossettes sur le mat modelé de ses joues.

Un air exotique, une chaude coloration méridionale et une voix harmonieusement timbrée, à l'accent musical, coraient encore cette beauté étrange et fascinatrice.

Ce jeune homme était là avec un ami et deux jeunes femmes, leurs maîtresses.

Assis à une table, ils causaient tous les quatre en buvant entre chaque danse un nouveau verre de punch, et ils ne s'apercevaient pas de l'attention dont ils étaient l'objet.

Perrette, depuis le moment où elle avait vu cet inconnu, ne le quittait pas des yeux.

Elle avait dès le premier instant, à la suite d'un examen, poussé du coude celle de ses amies qui était la plus près d'elle, et elle lui avait dit :

— Tiens, voilà ce que j'appelle mon type d'homme.

Il y avait dans sa voix de l'admiration et du ravissement.

Chez Perrette, au seul aspect de cet étranger qui ignorait encore son existence, il s'était fait comme l'épanouissement complet du bouton que le chaud soleil du midi entr'ouvre subitement et transforme en une fleur pleine de parfums voluptueux.

Elle semblait transfigurée.

Ses regards, rivés sur le visage du jeune homme, étaient remplis d'extase.

Ses amies auraient bien voulu prendre leur revanche et « bêcher » à leur tour celui qu'elle venait d'indiquer.

Mais le nouveau venu était irréprochable.

La femme la plus difficile et la plus exigeante n'aurait pu lui trouver un défaut, pas même la fatuité, si commune pourtant chez ceux qui se savent beaux garçons et qui ont eu quelques bonnes fortunes faciles.

Non, celui-ci était beau tout naturellement, sans pose, presque inconsciemment.

C'était Gaétano Rinaldi, fraîchement arrivé à Paris et qui servait, à l'heure actuelle, de modèle aux peintres et aux sculpteurs de la rue Pigalle et du boulevard Rochechouart.

L'une des jeunes filles dit :

— Oui, c'est un beau brun.

Les autres, ne pouvant critiquer le jeune homme, s'en prirent à Perrette.

— S'il était de glace, tu sais, tu le ferais fondre avec des quinquets aussi ardents !

— Tu vas loucher à force de le regarder !

— Faut-il te l'apporter sur un plateau ?

Ces quolibets se succédaient en feu de file.

Perrette ne paraissait même pas les entendre.

Elle ne rougissait pas, comme eut fait toute autre en voyant découvert ce qui se passait en elle.

Quand l'amant de Louisa, l'une de ses amies, lui demanda :

— Faisons-nous encore une valse avant de partir, Perrette ?

Elle répondit :



Il lui proposa de l'emmener. Elle accepta. (P. 638.)

— Non, j'en ai assez pour aujourd'hui.

— Parbleu ! si c'était le beau brun de là-bas, fit Hortense, une fleuriste, elle accepterait bien... Avoue-le, si tu es franche ?

— Je ne dis pas non, répondit carrément la jeune fille.

Après la valse, comme on avait vidé les verres de punch et payé les consommations, on se promena dans la salle.

Perrette marchait à côté de Louisa qui donnait le bras à son amant.

Hortense et Maria, ses deux autres amies, les précédaient en couples avec les leurs :

En passant devant Rinaldi, la jeune fleuriste le regarda de telle façon qu'elle attira son attention.

L'Italien fut frappé de la beauté sémillante de la jeune fille, dont le visage, sous le feu de ses regards brillants, s'empourpra soudainement.

Elle passa ainsi plusieurs fois avec ses amies et leurs cavaliers, et à chaque rencontre leurs regards s'entrecroisaient.

La femme qui était avec Rinaldi remarqua même la façon dont il la regardait, car elle lui demanda, non sans quelque jalousie :

— Est-ce que tu la connais cette personne?

— Non.

— Eh bien! qu'a-t-elle donc à te regarder de la sorte?

Perrette, sans avoir entendu, avait compris que l'on parlait d'elle, et, avec cette intuition affinée qu'allume l'éveil des sens chez la femme, elle conçut le sens des paroles qui avaient été prononcées.

Elle enviait cette femme qui paraissait être la maîtresse de ce jeune homme et aussitôt elle résolut, par une satisfaction d'amour-propre, de le lui enlever.

Pourtant, on sortit du bal.

L'heure du dîner approchait.

Perrette devait rentrer chez sa marraine, et ses amies, en passant, l'accompagnèrent jusqu'à la porte.

Mais, à peine les trois couples se furent-ils éloignés que la jeune fleuriste, demeurée un instant dans le corridor, au lieu d'entrer chez M^{me} Marquand, ressortit, et, prenant la direction opposée à celle que suivaient ses amies, elle s'élança dans la rue Lepic.

Justement, Louisa se retourna.

Elle l'aperçut de loin.

— Oh!... s'écria-t-elle, saisie.

— Quoi? firent les autres.

— Perrette!... là-bas!... Je parie qu'elle retourne au Moulin de la Galette.

— C'est vrai!

— Elle n'a pas osé parler au beau brun pendant que nous étions là.

— Allons-y, ce sera drôle?

— Et dîner? fit l'amant d'Hortense.

— Bah! nous n'y resterons pas jusqu'à demain.

— C'est ça, allons!

Perrette, une fois entrée dans la vaste salle de bal, erra lentement comme si elle cherchait quelqu'un, afin de se donner une contenance.

Elle passait et elle repassait devant Rinaldi, le regardant chaque fois, et ses regards disaient clairement :

— Vous voyez que c'est pour vous que je suis revenue!

Alors, comme elle n'arrivait à rien, sans doute à cause de la femme que l'Italien n'osait quitter, Perrette vint s'asseoir à la table voisine de la sienne.

En quelque secondes la conversation fut engagée.

Ce fut d'abord une dispute entre Rinaldi et sa maîtresse que la jalousie travaillait et qui maintenant disait tout haut :

— Elle a joliment du toupet, celle-là, par exemple!

Rinaldi voulut la faire taire.

Mais elle cria plus fort.

Alors Perrette se mit de la partie.

Sans une injure, sans une grossièreté, avec de spirituelles boutades, au contraire, elle aviva la colère de cette femme à un point que l'Italien la rebuta durement et lui dit :

— Eh bien! oui, là, je fais la cour à mademoiselle!... Si ça te déplaît demande autre chose!

Et il s'approcha de Perrette qui frissonna au seul contact de son bras.

La rivale qu'elle supplantait se leva furieuse et quitta le bal en injuriant et en menaçant.

Les amies de Perrette et leurs amants, qui venaient d'arriver, purent assister à la fin de cette scène.

— Hein! crois-tu, disait Maria, quel aplomb il faut qu'elle ait!

Perrette, tout à son bonheur, aveuglée et enivrée par les exquis sensations de l'amour, nouvelles pour elle, ne les remarqua même pas.

Elle disait à Rinaldi :

— Je vous ai vu... et voilà!... Il a fallu que je revienne, comme si vous m'attiriez... C'était plus fort que moi!..

Elle était adorable, enamorée de la sorte et irrésistible.

L'Italien caressait sa main sous la sienne; puis il passa un bras autour de sa taille, et se penchant, il déposa sur son cou, à l'échancrure de son corsage, un baiser qui fit passer un frisson voluptueux dans les chairs de la jeune fille.

Perrette triomphait.

Elle sentait que cet homme serait tout pour elle, un maître et un Dieu.

Elle le dévorait des regards, et la première elle lui dit :

— Je vous aime!...

Louisa, Hortense et Maria, qui avaient tout vu avec leurs amis, murmuraient :

— Nous verrons demain ce qu'elle nous dira à l'atelier.

Mais le lendemain, Perrette ne parut pas à la rue de Cléry, pas plus qu'elle n'était revenue le soir chez sa marraine, inquiète de ne pas la voir rentrer pour la première fois.

Elle était attachée à son amant par une fascination contre laquelle elle aurait été incapable de lutter.

Elle était devenue, du premier instant, son esclave, sa chose.

Ce bonheur fut pourtant de courte durée.

Un soir, Gaétano descendit du sixième étage, où le ménage logeait, sous prétexte de chercher du tabac.

Perrette, — était-elle poussée par quelque secret pressentiment? ou bien voulait-elle ne pas le quitter pour ainsi dire, en le suivant du regard? — Perrette vint sur la terrasse où donnait sa chambre et elle le vit sortir.

L'Italien ne se retourna même pas.

Il était à cent lieues de se douter que sa maîtresse pouvait être prise d'une subite défiance, alors qu'il la tenait si solidement enchaînée sous la fascination de sa voluptueuse beauté et dans l'enivrement perpétuel de son amour.

A l'angle de la rue un coupé stationnait.

Rinaldi allait droit à cette voiture.

La portière s'ouvrit à son approche, il y monta et le cheval partit aussitôt.

La malheureuse Perrette avait tout vu.

Elle avait distingué, au moment où le coupé tourna, blottie dans le fond, une femme en une toilette tapageuse.

Alors elle comprit.

Depuis quelques jours cette femme s'était constamment trouvée sur ses pas chaque fois qu'elle sortait avec son amant.

Perrette n'avait pas pris garde à elle, tant elle était absorbée par son amour, mais elle l'avait remarqué inconsciemment.

C'était une grande dame, sans doute.

Une femme qui, comme elle, avait été séduite par l'étrange beauté de Gaétano et qui avait voulu l'avoir à elle.

La pauvre abandonnée se rappelait tout maintenant.

Ce qui avait passé inaperçu dans son esprit la frappait.

Ce papier qu'elle avait vu le matin entre les mains de son amant, c'était une lettre de cette femme, qui lui donnait ce rendez-vous.

Elle sentait encore le parfum exquis qu'elle avait remarqué lorsqu'elle s'approcha de Gaétano et qu'il fit disparaître cette lettre.

Oui, c'était bien cela.

Son amant la délaissait pour voler entre les bras d'une autre, riche et plus belle sans doute.

Pourtant la pauvre Perrette, tellement elle aimait son « Tano », ne pouvait pas croire à un abandon complet, définitif.

Elle l'attendit, prête à lui pardonner, disposée à tout ce qu'il voudrait, pourvu qu'il revint.

Malheureusement son attente fut vaine.

Rinaldi ne revint pas.

A la suite de cette nouvelle passion que sa beauté avait allumée, et qui ne devait être que de courte durée, il devait être entraîné par d'autres aventures dont nos lecteurs connaissent déjà le dénouement.

Perrette ne le revit plus jamais, et elle ne put savoir ce qu'il était devenu.

Elle fut consolée le jour où ses lèvres purent de nouveau fredonner une de ces gaies chansons qu'elle avait oubliées depuis son départ.

Sous la gaiété que ces chants ramenèrent, la douleur du premier instant s'apaisa, et ce ne fut bientôt qu'une déception qui subsista en elle, non que Perrette eût pensé un seul instant que cet amour pouvait être éternel, mais, parce que la fin en avait été trop inattendue et trop brusque.

Alors la jeune fille se dit, avec cette philosophie spéciale des cœurs légers :

— Bah ! plus tard, j'en ferai autant !

Mais elle ajouta aussi :

— C'est égal, mon « Tano » était réellement un beau garçon et je comprends qu'on se toque pour lui !

L'atelier avait été « lâché », Perrette n'y revint pas.

Le travail n'avait plus le même attrait pour elle.

Elle ne voulait pas, du reste, s'exposer aux railleries et aux représailles piquantes de ses amies, qui ne manqueraient pas de la « chiner » aujourd'hui.

La petite ouvrière avait cessé d'exister le jour où elle s'était mise à aimer pour la première et pour la seule fois de sa vie.

Il lui fallait autre chose.

Perrette avait entendu dire souvent qu'elle chantait gentiment. N'au-

rait-elle pas là une ressource, celle qui convenait justement à son tempérament?

Quelques jours après, conduit par la concierge de sa maison qui s'était faite la confidente de ses peines, un homme se présenta chez la jeune fille.

C'était le propriétaire d'un café-concert de Toulouse.

Il était venu à Paris pour y recruter quelques artistes en vue de la saison prochaine.

Il demanda à Perrette de lui chanter quelque chose, et il fut ravi, non seulement de sa voix fraîche et délicieusement timbrée, mais surtout de sa manière de dire exquise et d'un parisianisme accompli.

Il lui proposa de l'emmener.

Elle accepta.

Perrette partit pour le Midi, liée par un engagement qui était surtout avantageux pour son directeur, car celui-ci, qui avait habilement pressenti en elle une artiste d'avenir, la posa d'emblée, malgré des appointements très modestes, comme l'étoile de sa troupe.

Loin de Paris, la nouvelle divette avait autre chose en tête que de lire les journaux où elle aurait trouvé, sous la rubrique des tribunaux, le nom de son premier amant.

Elle avait un succès fou au Casino de la place Lafayette, succès d'artiste et succès de femme.

A son tour aujourd'hui, Perrette aimait en papillonne, sans s'attacher jamais et ses lèvres roses égrenaient ce refrain qui aurait pu être sa devise :

J'ai des amourettes
Et n'ai pas d'amour!

La nouvelle étoile était cependant faite pour briller dans le ciel parisien et, son engagement terminé, malgré les offres brillantes de son directeur, elle s'envola, appelée par les impresario du boulevard de Strasbourg, entre lesquels elle n'eut que la peine de choisir.

Son portrait en chromo s'affichait sur les colonnes des spectacles et le soir son nom flamboyait en lettres de feu à l'angle des boulevards :

PERRETTE RAIMBERT

DANS SON RÉPERTOIRE

Bientôt la renommée de l'étoile des concerts de Paris traversa l'Atlantique, et trois mois plus tôt on l'applaudissait à New-York, puis bientôt à Bahia où Rinaldi venait de la retrouver.

CHAPITRE XXVIII

APRÈS LE SPECTACLE!...

Au moment où elle entra en scène, accueillie par un tonnerre de bravos qui couvrait le prélude de sa chansonnette, Perrette aperçut du premier coup Rinaldi qui occupait un fauteuil d'orchestre.

Les regards de la divette avaient été attirés subitement par la fascination presque magnétique que dégageait ceux du Transtévère.

Perrette, interdite, pâlit.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine et se mit à battre avec une force suffocante.

Cette émotion passa inaperçue.

Gaétano Rinaldi seul s'en rendit compte.

Il constata l'effet qu'il produisait de nouveau sur cette adorable fille et il comprit que Perrette, s'il le voulait, serait encore à lui.

La diva s'était remise lentement, pendant que les bravos continuaient et que l'orchestre répétait l'introduction; mais, en chantant, ses regards revenaient sans cesse à son « Tano » retrouvé, et que, malgré le changement survenu en lui, elle trouvait plus beau encore qu'autrefois.

Il n'avait plus ses cheveux bouclés, et sa fine moustache noire que le rasoir du perruquier du bain avait fait tomber.

Sa lèvre supérieure commençait seulement, depuis son évasion, à s'estomper d'un léger duvet, tandis que le reste de son visage était soigneusement rasé de près.

Mais il avait toujours ses grands yeux aux prunelles sombres et fulgurantes, et les franges merveilleuses de ses cils bruns longuement recourbés, et les fines arcades de ses sourcils noirs, et son teint chaudement coloré dans sa matité méridionale, et son nez droit, d'un dessin si pur, aux narines roses et largement ouvertes comme pour humer la passion, et le rouge vif de ses lèvres sensuelles, et le charme irrésistible qui se dégageait de toute sa personne comme le parfum s'échappe des fleurs et embaume à leur insu.

C'est vers lui qu'en chantant Perrette se tournait, invinciblement attirée, lorsqu'en ses couplets fantaisistes, lancés avec une verve et un brio endiablés, elle disait :

Ma clef... ma clef...
Moi j'ai perdu ma clef...
Récompense y aura
Pour celui qui la trouvera...

Jamais elle n'avait été aussi en voix que ce soir-là; jamais elle n'avait été si capiteuse et si spirituellement provocante.

Aussi le succès de Perrette fut-il immense et la salle entière battit des mains et trépigna jusqu'à ce qu'elle eût chanté six chansons différentes, sans jamais se lasser de l'entendre.

Rinaldi ne voulait pas aller au devant de son ancienne maîtresse.

Il était moins retenu pourtant par la confusion de sa conduite passée que par la conscience de sa situation d'évadé, encore que Perrette ignorât tout ce qui c'était passé.

Il hésitait.

Mais, lorsqu'il sortit, après la chute du rideau qui marquait l'entr'acte, — la première partie du concert étant terminée par les chansons de l'étoile de l'Alcazar, — il sentit tout à coup une main se poser légèrement sur son épaule.

Il se retourna.

Une mulâtresse lui dit :

— Mousiou Gaétano ?

— C'est moi.

— *Vini !* fit-elle avec un geste du doigt.

L'Italien regarda un instant cette femme qui avait pris, pour la circonstance, une allure mystérieuse.

Il vit un sourire sur ses lèvres et dans ses yeux noirs.

Du premier coup, il avait compris qu'elle était envoyée par Perrette.

— Je vous suis, répondit-il.

Ils suivirent ensemble un long corridor qui aboutissait aux loges des artistes.

La mulâtresse qui précédait, arrivée au bout, ouvrit une porte.

Une vive clarté jaillit et dissipa l'obscurité du couloir.

Perrette apparut, inondée de lumière.

Elle était déjà dépouillée de sa robe de théâtre et vêtue d'une toilette simple, mais d'un chic qui exhalait le pur cachet des meilleures couturières parisiennes.

— Enfin ! te voilà !... s'écria-t-elle en tendant les bras à son ancien amant.

Rinaldi, qui s'était arrêté un instant sur le seuil de la loge, s'avança souriant.

MAM'ZELLE MISÈRE



A force de promettre à Perrette de venir la retrouver l'hiver suivant à Paris. (P. 645.)

— Perrette!... fit-il d'une voix dans laquelle il eut l'habileté de jeter une nuance d'émotion.

Il embrassa l'artiste qui s'abîma dans ses bras, tremblante d'émotion et de passion contenue.

Elle ne fit aucune allusion au passé.

— Quel hasard incroyable!... s'écria-t-elle en le tenant la main dans la main, les yeux dans les yeux. — Ici... en Amérique... nous retrouver ainsi!... Oh! que c'est bon, Tano!... mon Tano!

— Oui... oui... répondit Rinaldi. J'ai été si surpris en te voyant, et si heureux...

— Tu m'as reconnue?

— Du premier coup.

— Tano!...

— Et toi?

— Moi! je t'ai vu tout de suite, à peine en scène, dès mon entrée... mes regards ont été attirés par les tiens et j'ai senti en moi un bouleversement... Je ne sais pas comment j'ai chanté ce soir...

— Tu as été charmante!

— Tu crois?

— Adorable.

— Et ça t'a fait plaisir de me revoir?

— En douterais-tu.

— Non... je te crois!

— Oui, j'ai été bien heureux en te revoyant.

— Il y a si longtemps... Tano!

— Oh! oui.

— Tu vas rester avec moi, n'est-ce pas? — Tu n'as rien qui t'en empêche?

— Non.

— Que je suis contente! s'écria la divette avec une nouvelle explosion de tendresse.

Rinaldi, également, était heureux de cette rencontre et de l'accueil qui lui était fait.

Alors, tout en achevant rapidement sa toilette, en mettant son chapeau et en prenant ses gants, Perrette lui dit :

— Je t'emmène souper. Tu me raconteras comment il se fait que tu sois à Bahia.

Puis, s'adressant à sa camériste, elle lui dit en espagnol :

— Nina, range tout ici et cours à la maison préparer tout ce qu'il faut.

La mulâtresse crut devoir faire à sa maîtresse une légère observation à voix basse.

— Ah! répondit la chanteuse en riant, Gonzalès Morena qui m'attend à la sortie!... Il n'est pas le seul, va!... Je me moque pas mal de lui aujourd'hui et de tous les autres!... J'ai mon Tano!...

Et, prenant le bras de l'Italien :

— Viens, ajouta-t-elle.

Elle l'emmena.

Au dehors, une foule pressée d'admirateurs, jeunes gens et hommes mûrs, attendait sur le passage de l'artiste, qui parurent assez dépités en la voyant apparaître avec un inconnu.

Perrette leur adressa un sourire et elle monta dans sa voiture dont un nègre tenait la portière.

Gaétano s'installa auprès d'elle.

Perrette donna au cocher l'adresse et la voiture partit.

Rinaldi avait eu le temps de préparer les explications qu'il aurait à donner à son ancienne maîtresse.

C'est à peine si celle-ci lui fit quelques reproches au souvenir de la façon dont il l'avait abandonnée autrefois. Elle était si heureuse de l'avoir retrouvé qu'elle oubliait et qu'elle pardonnait.

Le compagnon d'évasion de Gérard n'eut aucun mal à inventer une histoire, très vraisemblable, pour expliquer sa présence au Brésil, et son imagination méridionale le servit à souhait.

Il intéressa absolument Perrette aux malheurs imaginaires dont il lui fit le récit.

Il avait compris que son ancienne maîtresse était riche, et il avait calculé déjà qu'elle lui offrirait certainement de lui venir en aide en lui faisant le tableau navrant d'une mésaventure émouvante.

Perrette avait un cœur d'or.

Pour sauver « son Tano » elle aurait été prête à tous les sacrifices.

Elle était reprise, en le retrouvant dans des circonstances si imprévues, d'une passion encore plus folle que celle qui l'avait une première fois jeté dans ses bras.

Elle n'aurait pas cru payer trop cher d'une fortune entière le bonheur qu'elle savourait.

D'après ce que Rinaldi lui dit, elle comprit bien qu'elle ne pourrait pas le garder longtemps auprès d'elle, comme elle l'aurait voulu, puisque de graves intérêts l'appelaient au loin. Mais elle pouvait du moins l'avoir à elle quelques jours et elle s'attacha à le garder le plus longtemps possible.

Elle le retint autant qu'elle put et ce furent des journées délicieuses pour elle, des heures enivrées qui s'enfuyaient toujours trop rapidement.

Rinaldi avait hâte de retourner auprès de Gérard, mais il sentait aussi qu'il ne pouvait quitter aussi promptement cette bonne fille qui l'aimait si follement, qui était si heureuse de l'avoir retrouvé, et qui allait lui donner tout l'argent dont il avait besoin.

Perrette était riche.

Aux appointements superbes qu'elle recevait, s'étaient joints les cadeaux magnifiques, les bijoux, les perles, les diamants qui lui avaient été offerts par ses adorateurs à Paris et dans ses tournées en Europe et en Amérique.

Elle avait montré à Gaétano tout ce qu'elle possédait et elle lui avait tout offert si cela pouvait le sauver.

Rinaldi avait refusé.

Quelques milliers de francs lui suffiraient et il déclara qu'il les accepterait volontiers en promettant à Perrette de les lui rendre lorsqu'on se retrouverait à Paris.

Le plus difficile en ce moment était de décider sa maîtresse à le laisser partir, car, bien qu'il sût Gérard en lieu sûr, il avait hâte de le rejoindre, connaissant l'impatience de son ami à retourner en France où l'appelaient des intérêts si sacrés.

Enfin, à force de promettre à Perrette de venir la retrouver l'hiver suivant à Paris où elle avait à remplir un brillant engagement, il put la quitter.

La chanteuse avait préparé, dans un petit coffret d'acier, une somme assez ronde, toute en or, afin que Rinaldi n'eût aucun ennui de change.

— Prends ceci, lui dit-elle, heureuse de pouvoir lui rendre ce service. Prends ce petit coffret aussi, car ce sera plus commode pour emporter ce que j'y ai mis ; je n'y tiens pas. C'est un de mes amants, un médecin, qui me l'a donné à Paris. Il y a là-dedans dix mille francs. Ça te suffira, n'est-ce pas ?

Rinaldi était au comble du bonheur, car il songeait à Gérard et il entrevoyait pour lui la possibilité, maintenant que le malheureux était dépouillé de tout ce qu'il possédait, non seulement de se rendre en France, mais de pouvoir entreprendre des recherches qui seraient peut-être longues et coûteuses, pour arriver à découvrir sa femme et sa fille.

Il accepta avec joie, et il partit en emportant le coffret plein d'or, et après avoir prodigué à Perrette les baisers les plus ardents.

Du reste, il comptait bien la revoir avant peu, car il faudrait bien

revenir à Bahia, pour y prendre le paquebot de Rio-de-Janeiro où l'on s'embarquerait définitivement pour la France.

Rinaldi avait parlé à Perrette d'un ami qu'il devait aller rejoindre et il lui dit :

— Maintenant que je vais être tiré d'affaires et délivré de tous ces ennuis, rien ne s'opposera plus à notre départ, et avant peu je serai de retour avec mon ami, car il faut que nous reprenions au plus tôt le chemin de la France.

— Quand tu reviendras à Bahia, répondit la chanteuse, je n'y serai plus sans doute, car mon engagement finit la semaine prochaine. Mais si ton ami et toi vous revenez en France, vous serez obligés d'aller vous embarquer à Rio, car il n'y a pas ici de paquebots directs. Alors, en passant à Rio, tu me reverras, car j'y serai.

— Tu y seras !

— Au *Concert Européen*, j'ai un mois à faire. — Tu viendras, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu me le promets ?

— Je te le promets !... Tu peux y compter.

— Ah ! mon Tano, je suis si heureuse de t'avoir revu que je ne voudrais plus te quitter ! s'écria Perrette en enlaçant de ses bras le cou de son amant qu'elle embrassa éperdument.

— Où demeureras-tu ? demanda Rinaldi.

— Je serai à l'hôtel de France ; c'est là que mon impresario doit me retenir un appartement.

— J'y viendrai, je te le jure.

— Au revoir, mon Tano !...

— Perrette... au revoir !

— A bientôt !

— Compte sur moi.

Après un dernier baiser, les deux amants se séparèrent et l'Italien repartit heureux en pensant à la joie qu'il causerait à d'Ormilly en lui rapportant cette somme qui lui permettrait sans doute de remplir la pieuse mission qu'il s'était donnée.

Rinaldi ne dirait pas à Gérard, dont il connaissait les délicats scrupules, quelle était la source de cet or.

Il lui laisserait croire qu'il tenait cette somme de son ami Girolamo Borghi, qu'il dirait n'avoir retrouvé qu'à grand'peine.

CHAPITRE XXIX

AU FOND DE LA MER !...

Cependant l'absence de Rinaldi se prolongeait d'une façon inquiétante et Gérard d'Ormilly ne comptait plus le revoir.

Il pensait que l'Italien avait oublié sa promesse et qu'il était parti seul.

Peut-être aussi, reconnu, avait-il été obligé de s'enfuir et de se cacher.

Il ne savait que croire.

L'état de Lovely s'était subitement aggravé et le vieillard était aujourd'hui sérieusement malade.

Il avait senti venir un accès du mal dont il souffrait et il avait été obligé de s'aliter.

Gérard avait un cœur trop généreux et une reconnaissance trop grande envers cet homme qui lui avait sauvé la vie pour l'abandonner ainsi, et quelque ardent que fût son désir de partir pour aller retrouver Marthe et Arlette, l'affection et le devoir le retenaient auprès de son parent.

Richard Lovely souffrait depuis longtemps d'un état d'arthritisme chronique dû au séjour qu'il avait fait dans de nombreux pays malsains.

Diabétique en outre, la maladie avait fait en lui de lents et sûrs progrès qu'il avait combattus de son mieux au moyen des connaissances médicales qu'il possédait.

C'était surtout l'énergie indomptable de sa volonté qui le soutenait et qui était pour lui le plus puissant adjuvant de la thérapeutique insuffisante à laquelle il se livrait.

Il voulait avant tout atteindre le but qu'il s'était proposé et découvrir ces trésors sous-marins dont il connaissait maintenant le gisement exact.

Après, lorsqu'il aurait conquis ces richesses immenses pour lesquelles il avait sacrifié sa fortune et compromis sa santé, il reviendrait en France et alors, se soumettant aux célébrités médicales, il pourrait, pensait-il, obtenir sa guérison définitive.

Malheureusement avec l'âge, la diathèse du mal s'était considérablement aggravée et Richard Lovely, sans désespérer encore, commençait à s'inquiéter.

Pendant que son cousin d'Ormilly était auprès de lui, le vieillard sentit approcher une nouvelle atteinte du mal.

Un matin, en s'éveillant, sa surprise fut douloureuse en sentant dans ses jambes un engourdissement complet, comme si elles étaient mortes et insensibles.

Bientôt des douleurs, sourdes d'abord, puis lancinantes, se firent sentir et le déchirèrent.

Gérard, qui le vit souffrir, s'inquiéta et l'interrogea.

Il le soigna de son mieux, exécutant toutes les prescriptions que le malade lui dictait, attentif et empressé avec un dévouement véritablement filial.

La maladie ne céda pas.

C'était une véritable paralysie des membres inférieurs qui commençait et qui, dès le second jour, s'étendit au bras gauche.

D'Ormilly, prêt à faire tout ce qu'il fallait pour sauver son vieux parent, dont l'état grave lui apparaissait, s'offrit à le transporter à Bahia, où sûrement l'on trouverait des médecins.

Lovely refusa.

Il ne voulait pas abandonner cette cabane où il vivait depuis si longtemps à côté des trésors qu'il connaissait.

Il espérait du reste encore et il pensait que cette attaque céderait comme il avait vu céder les précédentes.

Son état empira au contraire et l'engourdissement prémonitoire de la paralysie générale s'étendit d'inquiétante façon, gagnant lentement tout l'organisme.

Déjà le tenace vieillard sentait sa parole embarrassée et son cerveau envahi.

Alors il eut peur.

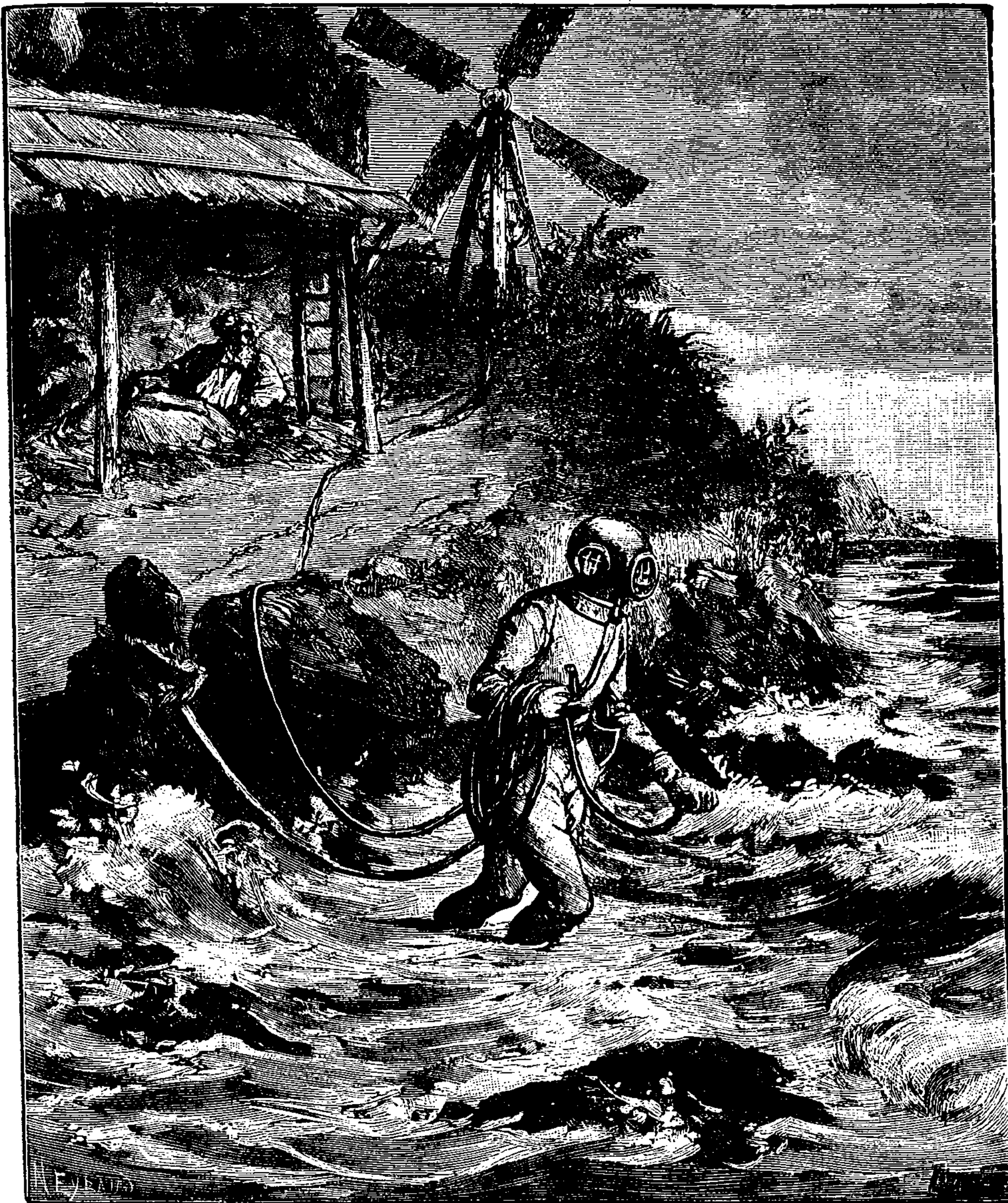
Il comprit que s'il ne prenait pas une résolution suprême, la mort pourrait venir.

Peut-être qu'au contraire, avec l'aide providentielle qui lui avait été envoyée, avec d'Ormilly dont il connaissait maintenant les injustes malheurs, aussi bien que l'affection et le dévouement, il lui serait possible d'arriver à son but et de quitter cette côte sauvage pour demander à la science la prolongation de son existence menacée.

Il y réfléchit longuement.

Assis à son chevet, Gérard l'observait en silence se demandant ce qu'il pourrait bien faire pour le soulager, pour le guérir, attendant du ciel une inspiration de salut.

— Gérard !... appela le vieillard d'une voix faible.



Puis, revêtu du scaphandre, il plongeait. (P. 652.)

— Je suis là, répondit d'Ormilly. Que désirez-vous?... que puis-je faire ?...

— Écoute... approche-toi...

Gérard s'avança.

— Prends ma main qui n'a pas la force de saisir la tienne, ajouta Richard Lovely. Je veux te parler.

Puis, dans le morne recueillement de cet antre silencieux que trou-

blait seulement le bruissement des flots battant les rochers de la côte, il dit, lorsqu'il sentit la main de d'Ormilly sur la sienne :

— C'est Dieu sans doute qui t'a envoyé auprès de moi et qui t'a permis de me sauver la vie,... car sans toi je serais perdu, je le sens.

— Mais non, mon cousin, répondit Gérard, vous n'êtes pas perdu... vous vous rétablirez... Je vous soignerai encore ! quels que soient les chers intérêts et la mission sacrée qui m'appellent, je ne vous quitterai pas avant que vous soyez entièrement rétabli.

— Ne t'inquiète pas, mon fils, je ne mourrai pas, dit à son tour le vieillard. Il y a huit mois j'ai déjà été aussi malade qu'en ce moment, et j'étais seul. Je suis bien parvenu à me guérir.

Aujourd'hui, le mal a fait de nouveaux progrès, ajouta-t-il plus bas, et je sens bien que ce serait fini si je ne me décidais pas à quitter ce pays, où je ne puis, malgré ton dévouement et ton affection, faire ce qu'il faudrait.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda d'Ormilly. Vous savez bien que je suis prêt à tout pour vous, car je vous dois la vie.

— Rien, tu en serais aussi incapable que moi-même. — Il faut que je parte d'ici, voilà tout...

— Je vous accompagnerai...

— Mais auparavant, interrompit le vieillard, il y a autre chose que je veux. — Je ne veux pas quitter cet endroit sans être venu à bout de la tâche que je poursuis.

— Vous pouvez compter sur moi !

— Je le sais, mon enfant, et c'est pour cela que je me suis décidé à te confier mon secret.

— Votre secret ?

— Oui... Tu ne t'es jamais demandé pourquoi j'avais quitté la France, pourquoi j'étais venu ici ?...

— Non...

— Je vais te le dire ; écoute-moi bien.

Alors, Richard Lovely révéla à Gérard le but qu'il poursuivait, la découverte qu'il avait faite du précieux galion enseveli sous les eaux et qu'il lui montra, avec les documents qu'il possédait, les preuves réelles de l'existence de trésors qu'il n'avait pu évaluer exactement mais qu'il savait être considérables.

— Il y a longtemps que je suis ici, poursuivit-il, et j'ai mis bien des mois pour trouver la place exacte où gît ce navire englouti. J'y suis parvenu.

Gérard écoutait avec intérêt.

Il se demandait pourtant, tant était grande l'exaltation de son vieux parent pendant qu'il parlait, tant étaient étranges les lueurs qui passaient par moments dans ses yeux à demi éteints, s'il n'était pas le jouet d'une hallucination, si sa raison même ne chavirait pas dans la poursuite d'une entreprise chimérique.

— Oui, j'y suis parvenu, reprit Lovely en s'animant, et j'ai vu une partie de ces richesses !

Ah ! ce fut long et pénible, tu peux me croire, car je ne voulais l'aide de personne. Je connais si bien l'humanité que j'étais sûr que celui qui aurait eu mon secret se serait débarrassé de moi pour jouir seul de cette fortune dont j'aurais été obligé de lui révéler l'existence, et si j'ai confiance en toi, c'est que je connais ton cœur et que j'ai lu en ton âme, c'est que je sais que tu as souffert et que tu poursuis une tâche sacrée que la part de cette fortune que je te donnerai te permettra d'accomplir.

Oui, ce fut long et pénible, mais j'étais sûr de mon fait, j'avais confiance, et aujourd'hui j'ai vu... j'ai vu ces trésors...

— Vous avez vu !... fit Gérard avec une réelle stupéfaction.

— Oui, je les ai vus, répéta Lovely avec un légitime orgueil : Je me suis appris à plonger d'abord, lorsque j'eus bien défini l'endroit où gisait le galion dont mes documents parlaient.

— Vous l'avez trouvé ?

— Exactement comme il était dit. — Mais il était impossible, rien qu'en plongeant, de faire ce que je voulais. J'ai dû me construire une sorte de grappin, porté par un câble, mais lorsque je fus le porter sous l'eau, une douleur épouvantable s'empara de moi et je faillis me noyer.

Alors, je cherchai un autre moyen. Je me suis procuré un costume de scaphandrier et je pensais arriver ainsi à mon but.

— Mais, observa d'Ormilley, pendant que vous étiez sous l'eau, il fallait quelqu'un pour vous envoyer de l'air?...

— J'ai pris mes dispositions pour agir seul, répondit le vieillard. J'ai disposé une sorte de moulin à vent actionnant une pompe à air et, grâce à cet appareil, un plongeur peut travailler seul sous l'eau.

J'ai essayé, il y a deux mois à peine, et c'est alors que j'ai pu me rendre un compte exact des richesses qui gisent là-dessous, dit Lovely en s'animant et en étendant la main du côté de l'océan.

Il y a, poursuivit-il avec exaltation, des trésors incalculables, de l'or en lingots, des caisses que j'ai vues et qui doivent contenir des fortunes colossales... Il y a des millions !

— Est-ce possible ?

— J'ai vu tout cela... Eh bien ! tout serait perdu si je venais à

mourir!... oui, tout!... Toi, tu vas faire ce que la maladie m'a empêché d'accomplir, et en faisant cela tu me rendras le service que je t'ai rendu, tu me sauveras la vie comme je te l'ai sauvée moi-même, car alors je pourrai partir d'ici, je pourrai aller me soigner et me guérir en France.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, dit Gérard d'Ormilly qui pensait à Marthe et à Arlette.

— Tu auras ta part de ce qu'il y a là-dessous, reprit Lovely, et avec ce que je te donnerai tu pourras assurer le bonheur de ta femme et de ta fille.

— Oui,... oui...

— Alors, tu veux bien ?

— Dites, que faut-il faire ?

Lovely donna à Gérard toutes les explications nécessaires.

Dans un coffre en chêne, qui était au fond de la grotte, était le scaphandre.

Il y avait ailleurs le grappin assujéti à un câble que le vieillard s'était fabriqué.

Là, les ailes en bois du moulin à vent démonté, avec la pompe à air et le long tuyau de caoutchouc enroulé.

Gérard, sur les indications de son parent, prit tous ces objets.

Lovely lui montra un plan qu'il avait tracé pour indiquer la position exacte du galion sous les eaux, afin qu'il fût facile de le trouver.

Il s'animait tellement en parlant que sa voix s'affaiblissait.

Gérard voulut se mettre, dès le lendemain matin, à l'œuvre

Le vieillard lui donna encore quelques dernières explications ; puis, revêtu du scaphandre, il plongea.

Richard Lovely, quoique excessivement faible et à demi paralysé, avait voulu assister du plus près possible à cette opération qu'il ne pouvait plus tenter lui-même.

Gérard l'avait transporté au dehors de la grotte, sous le toit du hangar adossé au mur de la cabane, et il lui avait fait un lit d'algue et de plantes aromatiques.

Le moulin à vent avait été dressé sur son petit mât et il fonctionnait à merveille, actionnant la pompe à air qui alimentait le scaphandre.

D'Ormilly s'était revêtu du bizarre costume, ingénieusement fabriqué par Richard Lovely, fait de débris de surois, dont l'étoffe est absolument imperméable.

Il s'était coiffé du casque bizarre en cuivre, garni d'épaisses glaces de cristal que protègent des croisillons solides, et portant l'extrémité du tube à air.

Sa taille était entourée d'une ceinture de cuir munie d'un anneau auquel était attaché une corde dont l'autre extrémité était fixée à une roche énorme.

A sa ceinture, d'Ormilly avait passé une hache et un large coutelas, très affilé, et une pince en fer, de la forme des « pinces monseigneur » dont se servent les cambrioleurs.

A la main il tenait un long cordage enroulé, amarré également, par l'une de ses extrémités, à l'une des roches de la côte, et portant le double grappin.

Il descendit la côte escarpée à l'endroit où l'eau avait la plus grande profondeur, et il disparut bientôt sous les vagues légères qui baignaient les roches en un doux bruissement.

Assis sur le rivage, au pied du moulin qui tournait, Lovely, agité, anxieux, haletant, suivait tous les mouvements des deux cordages et du tube à air que le plongeur entraînait avec lui dans sa descente au fond de la mer.

Il aurait voulu que ses regards pussent pénétrer l'abîme invisible, afin de suivre Gérard; que sa voix pût arriver jusqu'à lui pour le guider dans ses recherches et pour encourager ses efforts.

Gérard descendait rapidement, léger au milieu de l'élément liquide par les lois physiques du déplacement, et il arriva bientôt à une grande profondeur.

Il reconnut les endroits où il avait passé déjà lors de sa première exploration et il revit des paysages inimaginables qui l'avaient émerveillé, des sites absolument féeriques, faits de roches énormes que revêtent des fucus gigantesques, de géantes luminaires et des hydrophytes allongeant leurs branches interminables et leurs ramures capricieuses en des contours bizarres; des excavations insondables, ouvertes au sein des rochers titanesques où grouillent des animaux qu'aucune description ne peut rendre, et où pousse une végétation dont rien ne saurait donner une idée.

Plus loin, à une centaine de brasses environ, Gérard voyait la coque éventrée et la mâture désemparée du précieux galion.

Il approcha.

Autour de lui passaient rapidement d'innombrables poissons aux formes invraisemblables, aux écailles colorées de toutes les nuances du spectre solaire, et qui fuyaient, effarouchés, troublés dans leur profonde quiétude qu'aucun humain ne pénétrait jamais.

Sous ses pieds, glissaient de colossales anguilles de mer, véritables serpents, que la tératologie classerait dans ses plus monstrueuses espèces, et dont les yeux jaunes avaient des lueurs phosphorescentes.

A droite, il y avait une énorme banquise de corail presque blanc, étendant ses rameaux hérissés d'aspérités innombrables, comme une forêt fantastique.

L'étambot du galion s'enfonçait sous ces arbres minéraux qui recouvraient en grande partie sa poupe vermoulue, couverte de mousses aux longues branches gluantes, et tapissée de mollusques aux formes les plus curieuses.

Gérard arriva près de la large brèche ouverte dans les flancs du navire submergé.

C'est là qu'il avait vu précédemment les trésors que Richard Lovely lui avait signalés.

C'était le passage le plus naturel et l'accès le plus commode pour pénétrer dans l'intérieur du galion.

L'eau était d'une pureté et d'une transparence admirable, ce qui facilitait merveilleusement les investigations du plongeur.

Mais au moment où la main de Gérard s'appliqua sur le bord de la large crevasse, un bouillonnement formidable sortit des flancs du navire. Instinctivement il recula.

Il attendit que l'eau se fut apaisée pour voir à quel monstre sous-marin il allait avoir affaire, car il était certain que c'était quelque animal qui venait de causer ce trouble et qui, probablement, s'était réfugié dans la carène du navire.

D'Ormilly ne se trompait pas.

Sur le bord de la coque crevassée que ses mains venaient de lâcher pour s'armer de la hache et du coutelas, une sorte de serpent épouvantable glissa.

C'était l'une des tentacules d'un poulpe colossal, garnie d'innombrables ventouses, qui s'avancait menaçante, cherchant la proie à saisir, l'ennemi à enlacer et à combattre.

Gérard était courageusement prêt.

Il brandit sa hache, et, malgré la résistance de l'eau qui amortissait le choc, il asséna un coup si formidable sur le mandibule menaçant qu'il le trancha net.

Mais au même instant, un bouillonnement plus formidable se produisit, bouleversant instantanément l'eau au point de faire perdre l'équilibre à l'intrépide plongeur, et en même temps la mer fut changée autour de lui en une immense nappe d'encre dont l'opacité l'aveugla sans lui permettre de rien distinguer autour de lui.

C'était une obscurité horrible, des ténèbres liquides, au sein desquelles

le malheureux s'agitait impuissant, livré à merci au monstre qui s'apprêtait à le saisir.

Sa hache repassée à la ceinture pour avoir une main libre, Gérard voulut s'éloigner et ses doigts rencontrèrent l'extrémité d'une autre tentacule qui s'avancait vers lui.

Il se hissa sur la corde attachée à sa taille et, par un vigoureux effort, il s'éleva et il s'éloigna rapidement comme en un bond prodigieux.

Le poulpe s'approchait.

Il était sorti des flancs du galion où il avait établi sa retraite, glissant dans les eaux noires et ensanglantées par son mandibule tranché, et il arriva à l'endroit où Gérard ce trouvait.

Avant que l'infortuné ait pu se dérober à sa poursuite, invisible au milieu de ces épouvantables ténèbres, il sentit une de ses jambes saisies par l'une des tentacules du monstre, qui, s'attachant à l'aide des autres aux rochers du fond de la mer, cherchait à l'entraîner et à le broyer.

Heureusement, l'étoffe épaisse et solide du costume de plongeur qu'avait confectionné Lovely, le protégeait suffisamment contre les terribles ventouses du céphalopode.

Gérard, conscient du danger qu'il courait, ne se sentit abandonné un seul instant ni par son courage, ni par son sang-froid.

Il se livra avec le terrible brachioure à un corps à corps épouvantable, essayant de saisir ses insaisissables chairs molles et visqueuses qui se dérobaient sous l'étreinte de ses doigts vigoureusement contractés.

Il cherchait, sous cette masse flasque, le point de pénétration, et par bonheur il parvint, au moment où le poulpe enlaçait tout son corps de ses autres tentacules, à plonger le bras tout entier dans la poche profonde pratiquée dans ses chairs, à saisir la calotte et à la retourner.

Le monstre perdit à l'instant même toute sa force et son étreinte infernale mollit.

D'Ormilly ne se dégagea pourtant qu'avec peine.

L'eau redevenait limpide sous un remous sous-marin qui emportait la nappe d'encre au sein de laquelle il s'était agité jusque-là.

Gérard commençait à distinguer autour de lui.

Il pouvait se reconnaître.

Il vit, sans être exempt de terreur, le monstre entre les bras affreux duquel il avait failli périr et qu'il venait de vaincre avec une chance si heureuse.

Le poulpe s'agitait en des convulsions effroyables.

C'était une sorte de calmar, non des plus grandes espèces, mais colossal quand même.

Il devait avoir près de deux mètres.

Le monstre se débattait, réduit maintenant à l'impuissance.

Gérard résolut de l'achever; il plongea la lame énorme de son coutelas dans la tête de l'animal, et de l'horrible blessure qu'il lui fit, coula un sang épais et noirâtre.

Avec sa hache, il s'acharna et il trancha une à une toutes les tentacules du brachioure.

Notre ami était sauvé.

Alors, s'étant éloigné, il chercha le galion et il ne le vit plus.

L'eau noirâtre le cachait à sa vue.

Il fallut de longues recherches pour le découvrir, et aussitôt Gérard se dirigea vers lui.

Il avança prudemment vers l'orifice béant, il sonda la cavité, et rassuré il pénétra à l'intérieur du navire.

Sur la côte, Richard Lovely avait bien compris, aux mouvements désordonnés des deux cordages et du tuyau à air, qu'il se passait quelque chose de grave.

Incapable de porter secours à son parent, il était dans des transes mortelles, pressentant admirablement un danger invisible pour lui.

Enfin, le calme se fit, et après une longue attente, un bouillonnement léger agita la surface de l'eau.

Le casque du scaphandre parut enfin.

Gérard sortit de la mer, se cramponnant aux rochers, avançant d'un pas pesant.

Richard Lovely ne se sentait plus de force pour l'interroger.

Quand d'Ormilly eut retiré son casque de cuivre, il put à peine lui dire :

— Eh bien?...

— J'ai réussi!

— Tu... as... réussi!...

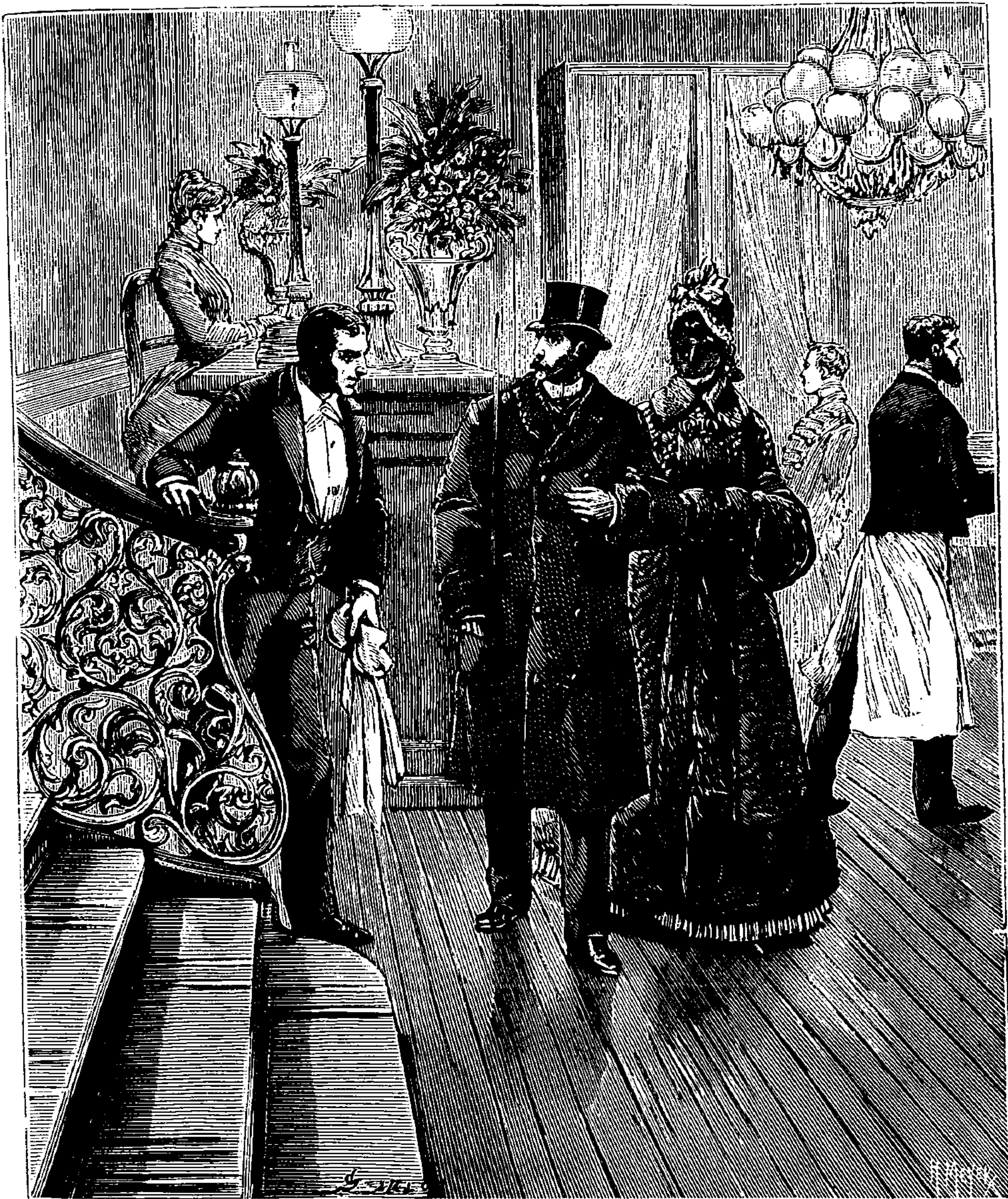
— Oui, répondit Gérard. C'est prodigieux!... Ce sont des richesses incalculables qui sont là!...

Il ne parla pas pour le moment du danger auquel il avait si heureusement échappé, grâce à son courage et à son sang-froid.

Il en remit la narration à plus tard pour ne pas troubler en ce moment la joie de son parent.

— Tu vois! fit le vieillard avec orgueil.

— Une caisse est amarrée au grappin... Elle contient des diamants et des perles.



C'est un amant qu'elle a eu à Paris, dans ses débuts. (P. 662.)

— Ah!... je réussis donc enfin, grâce à toi!...

— J'ai vu des lingots d'or... des trésors inouïs... oui, nous aurons tout cela... et je pourrai vous ramener avec moi, vous soigner comme un fils dévoué, vous faire guérir...

— Mon fils!... mon enfant!... s'écria Lovely, en tendant le seul bras qu'il avait encore de valide.

Gérard embrassa son vieux parent.

— Maintenant, dit-il ensuite, je vais hisser cette caisse... vous verrez!... vous verrez!...

Ayant dépouillé son costume imperméable, d'Ormilly se mit à la besogne.

Il tira sur le cordage qu'il enroulait en le sortant de l'eau, et après un long travail, on vit apparaître la caisse que le grappin avait saisie.

C'était une sorte de caisson aux parois épaisses et massives, bardées de ferrures rouillées.

Gérard l'amena à terre et la roula sur les rochers.

Lovely essaya de se soulever sur son grabat pour mieux voir.

Le caisson fut entré dans la grotte et Gérard y transporta son cousin.

Alors, à la vue des richesses que contenait cette caisse, ils demeurèrent tous deux en une véritable extase.

Lovely, de sa couche, se penchait ne sentant plus les douleurs qui le torturaient, et il plongeait ses mains amaigries au milieu de ces trésors, remuant l'or, les diamants, les perles et les pierreries.

— Tu vois!... répétait-il. Tu vois!... N'ai-je pas bien fait de consacrer ma vie à cela?...

— Oh! oui, oui, répondit Gérard qui songeait aux chères infortunées dont le bonheur serait maintenant assuré.

— Mais sans toi, tout aurait été perdu, car moi, je ne peux plus maintenant... non, je ne peux plus...

— Il y a bien d'autres richesses encore.

— Tu les a vues?

— J'ai tout vu.

— Demain, tu plongeras encore, n'est-ce pas?

— Oui, et jusqu'à ce que je vous ai tout rapporté.

Le lendemain Gérard recommença et les jours suivants de même.

Les trésors s'entassaient dans la grotte.

Ce qui était là valait des millions et des millions; c'était incalculable.

Mais alors, quand cet ouvrage fut achevé, quand il ne resta plus au fond de la mer que la carcasse du galion et des objets sans valeur, un changement épouvantable se fit presque subitement dans l'état du malheureux Lovely.

L'exaltation seule à laquelle il était en proie l'avait soutenu et lui avait donné des forces pendant ces quelques jours.

Lorsque l'œuvre fut achevée, lorsqu'il se fut habitué à l'idée de possession de ces richesses, cette exaltation tomba.

Alors les progrès latents du mal qui le dévorait apparurent tout d'un coup.

La paralysie envahissante qui tenait déjà la moitié de son corps fit le siège des membres demeurés valides.

Le visage du vieillard déjà émacié, s'était creusé abominablement.

Les yeux, brillants de fièvre, s'enfonçaient dans leurs orbites profonds et bistrés.

Les lèvres étaient absolument décolorées.

La mort avait mis déjà son empreinte et le malheureux, qui ne pouvait plus se faire aucune illusion, sentit son effroyable approche.

Gérard aussi se rendait compte de ce qui se passait et son âme était dévorée de douleurs en voyant qu'il allait perdre cet homme qui avait été son sauveur et qui devenait son bienfaiteur.

Lovely l'appela.

— Viens près de moi... là... tout près, car je n'ai plus de forces... Je n'en ai plus pour longtemps, je le sens.

D'Ormilly essaya de le rassurer.

— Non, c'est inutile... Je sais, va... je sens le mal qui monte, la paralysie qui me gagne... Elle atteindra le cœur bientôt et ce sera fini!... Il était trop tard!...

— Je vous sauverai, dit Gérard éperdu.

— Tous tes efforts seront impuissants!... Mais va, je mourrai heureux maintenant, puisque je sais que l'œuvre de ma vie entière ne sera pas perdue.

Lovely prit la main de Gérard dans la sienne.

Il continua :

— Je n'ai plus rien à faire sur la terre... toi, tu as encore une mission sacrée à remplir... Ces richesses sont à toi... Approche cette caisse de mon lit.

Gérard obéit.

Alors, s'exaltant encore et réunissant toutes les forces qui lui restaient, Lovely plongea sa main décharnée au milieu de l'or et des pierreries qu'il remua avec joie et avec passion.

— Oui, tout cela est à toi, reprit-il. Avec cela, tu assureras le bonheur de ta femme et de ta fille... Avec cela, tu les rechercheras et tu feras finir leur misère... Avec cela, tu les rendras heureuses et tu seras heureux toi-même auprès d'elles!...

Le vieillard eut alors sur le visage un rictus furieux.

— Avec cela, ajouta-t-il, tu pourras châtier les misérables dont tu as

expié le crime... ceux qui t'ont dépouillé... ceux qui sont cause de tes malheurs... Tu pourras te venger!

— Oh! oui, répondit Gérard, s'ils sont coupables, je me vengerai!

Il doutait encore.

Malgré l'évidence, cet honnête homme ne pouvait croire à un forfait aussi abominable.

— Tu te vengeras!... reprit Lovely, car avec l'argent on fait tout, et tu as là des millions... des millions!... Ils sont à toi... Je te les donne... Je te donne tout!...

CHAPITRE XXX

LA FIN D'UN DÉSHÉRITÉ

Un bruit léger qui se fit au dehors, attira à ce moment l'attention de d'Ormilly.

Sans quitter le chevet du moribond, il jeta un regard par l'ouverture de la grotte.

Il aperçut une ombre.

Quelqu'un était là.

Cette personne, placée où elle était, pouvait très bien, du dehors, voir tout ce qui se passait à l'intérieur.

On avait épié cette scène.

On avait entendu et on avait vu.

Mais Gérard n'osait quitter le chevet du vieillard presque agonisant dont la main froide tenait toujours la sienne et la serrait avec force.

L'ombre que Gérard avait vue était celle de Rinaldi.

L'Italien venait d'arriver.

Il avait été étonné en apercevant de loin ces cordages et ce moulin démonté, près de la cabane.

Il avait entendu du bruit et il s'était approché tout doucement.

Le son de l'or avait été reconnu par ses oreilles.

Curieux, il avait voulu voir.

Il s'était glissé et, à la vue des richesses que le vieux Lovely remuait de sa main décharnée, le bandit était demeuré ébloui.

Que s'était-il donc passé?

Les quelques paroles qu'il entendit ne purent lui faire comprendre l'hérédité, et il crut que le vieillard possédait ces trésors depuis longtemps.

Il l'entendit quand il dit à Gérard :

— Il y a là des millions!... des millions!... Ils sont à toi!... je te les donne!... je te donne tout!

Alors ce fut une véritable fascination à laquelle l'Italien fut en proie.

Des millions!...

— Mais ce n'est pas un homme, ce d'Ormilly, se dit Rinaldi avec le fanatisme de sa race, c'est le bon Dieu!... Des millions!... Oui, cet homme est surnaturel!... Il a une étoile qui le protège!... des millions!... Il en possédait, on les lui vole et il en retrouve dix fois plus, vingt fois plus, cent fois plus!... Ah! j'ai bien fait de le suivre!

Gérard parut.

— Ah! c'est vous! fit-il.

— Oui, répondit Gaétano, honteux d'être surpris.

— Vous guettiez donc?

— Non... je viens d'arriver...

— Inutile de mentir!...

— Oui, c'est vrai... J'ai été tellement saisi en entendant ce bruit...

La voix mourante de Lovely appela :

— Gérard!...

D'Ormilly dit à Rinaldi :

— C'est bon!... entrez avec moi!... venez!... oui, tout ce que vous allez voir est à moi. Dieu m'a protégé... Cet homme est un de mes parents, nous nous sommes reconnus...

— *Dio mio!* exclama le Transtévère.

Ils rentrèrent tous deux dans la grotte.

— C'est mon compagnon qui est revenu, dit Gérard.

Lovely eut un bon sourire.

— Ah! fit-il, tu vois bien que j'avais raison, je savais qu'il ne t'abandonnerait pas.

— Quoi! s'écria Rinaldi, vous avez cru, monsieur Gérard, que je vous avais abandonné?

— Pardonnez-moi, mon ami, répondit d'Ormilly, j'ai eu cette pensée, c'est vrai!... que voulez-vous, j'ai été trahi par tant de choses!...

— Mais moi, je vous dois la vie!...

— Merci!

— Je vous suis attaché pour toujours, dit l'Italien avec une protestation éloquente. Je suis à vous... Je suis votre esclave, je suis votre chien... Vous avez le droit de faire de moi ce que vous voudrez, car je vous dois tout!...

Gérard lui serra la main.

— J'ai tardé à revenir, reprit Rinaldi, et vous avez pensé que je ne reviendrais plus. — Il m'est arrivé une aventure incroyable; j'ai fait une rencontre inattendue!...

— Je vous ai cru en péril, dit d'Ormilly, car je ne pouvais croire que vous m'auriez abandonné. Je pensais que vous aviez été obligé de fuir.

— Non, j'ai été retenu par une femme...

— Une femme!...

— Une grande artiste que j'ai connue autrefois... mais qui ne sait rien...

Rinaldi s'arrêta tout à coup.

— Vous pouvez parler, lui dit Lovely, je sais tout. Gérard m'a tout dit.

L'Italien reprit :

— Je l'ai connue à Paris et c'est elle qui se jeta dans mes bras, lorsqu'elle n'avait encore aimé personne. — Aujourd'hui, après des années de séparation, elle m'a reconnu et de nouveau elle est venue à moi.

Gaétano dit cela sans prétention, sans fatuité, comme la chose la plus naturelle du monde.

Lovely l'observait et l'étudiait tandis qu'il racontait toute son aventure avec Perrette Raimbert.

Quand il montra le petit coffret de fer plein d'or que la chanteuse lui avait remis, les yeux de d'Ormilly s'agrandirent dans une stupeur immense, tandis que Rinaldi expliquait comment cet argent lui avait été offert et comment il l'avait accepté.

— Ce coffret!... s'écria Gérard, c'est cette femme aussi qui vous l'a remis.

— Oui... c'est elle!... répondit l'amant de Perrette sans comprendre où il voulait en venir.

D'Ormilly prit le coffret.

Il l'examina.

— Je le reconnais!... fit-il d'une voix étranglée par une émotion puissante.

— Vous le reconnaissez?

— Cette Perrette vous a dit d'où il venait?

— Oui, répondit Rinaldi. C'est un amant qu'elle a eu à Paris, dans ses débuts, qui le lui a donné.

— Le nom de cet homme... vous le savez?

— Non... je sais seulement, d'après ce qu'elle m'a dit, que c'était un médecin..

— Un médecin?

— Oui.

— Ah ! vous ne vous trompiez pas!...

— Que voulez-vous dire?

— Imbécile et niais que j'étais, s'écria d'Ormilly d'une voix farouche, moi qui ne pouvais croire à un si abominable forfait!...

Puis il ajouta :

— Vous aviez dit vrai en affirmant que Montlaurier avait volé les trois millions qu'il devait remettre à ma femme et à ma fille... C'est dans ce coffret que je reconnais qu'ils étaient enfermés.

— *Sangue Dio !*

— Oui, ce médecin, c'est lui!... Lui, l'infâme ! le traître, le misérable!... Lui et ses amis, les auteurs de la ruine et de la misère de ces malheureuses que j'adore !...

Et levant les yeux au ciel :

— Ah ! Dieu me permettra de me venger ! exclama Gérard en une prière semblable à une imprécation.

— Oui, dit Lovely, tu pourras te venger, mon enfant!... Cette fortune te le permettra!... tu pourras atteindre les misérables et les châtier, et je serai heureux en mourant d'avoir pu t'en fournir les moyens.

— Oh ! merci!... merci!... fit d'Ormilly avec une émotion que la reconnaissance autant que la fureur rendaient poignante. — Oui, je me vengerai!... Je châtierai ces monstres qui ont perdu mon honneur et qui ont torturé ces malheureuses adorées pour qui j'avais tout sacrifié!... oui, je les châtierai et je serai impitoyable !

Gérard s'adressa alors à Rinaldi.

Il voulait avoir des détails plus précis sur la possession de ce petit coffret de fer qu'il avait reconnu sans qu'aucune erreur ne fût possible, car il portait encore le nom et la marque du fabricant chez lequel il l'avait acheté.

Mais Gaétano, qui était loin de se douter de la provenance de ce coffret lorsque Perrette le lui remit, ne l'avait pas interrogée.

Il ne savait que ce qu'il avait dit.

— Du reste, ajouta-t-il, pour nous embarquer sur le paquebot de France, nous passerons nécessairement à Rio et nous verrons Perrette. Elle nous dira tout, croyez-le.

L'infortuné d'Ormilly, véritablement affolé et indigné par l'horrible et irréfutable révélation qui venait de lui être faite de l'infâme trahison de ceux en qui il avait eu une si grande confiance, ne pouvait guère avoir,

pierreries et il semblait éprouver à ce contact une impression délicieuse qui le vivifiait.

Il dit en regardant Gérard :

— Je serais mort en maudissant ma destinée si je ne t'avais pas eu auprès de moi, mon enfant... Si tout cela avait été inutile, perdu... car, moi parti, ces trésors seraient peut-être tombés entre des mains malfaisantes ou criminelles...

Gérard n'osait l'interrompre.

— Toi, poursuivait l'agonisant qui faisait de pénibles efforts pour parler sous l'étreinte de la paralysie envahissante, tu sauras te servir de tout cela... Il y a là, peut-être, plus de cent millions... tu seras riche... riche... le plus riche de tous !... Avec la fortune, tu seras le maître du monde, car l'or est tout ici-bas... Tu auras à toi tout ce que tu voudras... Le salut des tiens d'abord... et puis ta vengeance !... Ta vengeance, que je bénis et que je protégerai du fond de la tombe, du haut du ciel d'où je te verrai... Ta vengeance, que tu feras implacable, autant que le crime à expier a été atroce !... Avec cet or, tu auras tous les concours, tous les appuis, ... les consciences même si tu as besoin de les acheter...

Lovely s'interrompit.

Un frisson affreux secoua ceux de ses membres que la paralysie n'avait pas encore envahis.

— Je grelotte !... fit-il d'une voix sépulcrale.

— Mais laissez-moi vous soigner, je vous en conjure ! implora le père d'Arlette.

— Inutile...

— Si !... ne serait-ce que pour prolonger cette vie que je voudrais pouvoir vous rendre...

Rinaldi s'offrit.

— Je vais allumer du feu, dit-il. Je ferai chauffer de l'eau, des pierres et nous vous réchaufferons.

Il sortit aussitôt et dehors, avec du bois sec qu'il prit sous le hangar, il alluma rapidement un grand feu.

Le vieillard avait retenu Gérard comme s'il eut craint qu'il ne le quittât.

— Cet homme, vois-tu, lui dit-il, sera ton meilleur et ton plus puissant auxiliaire pour la vengeance que tu veux poursuivre.

— Gaétano ?

— Oui... Il t'est dévoué, il t'aime, il t'est attaché par une reconnaissance profonde qui ne se démentira pas, j'en suis sûr... Je vois en lui avec cette lucidité de l'heure suprême... C'est un bandit, qu'importe !...

C'est contre des bandits que tu auras à lutter!... Il faut le garder avec toi...

— Oui. Vous avez raison.

— Rinaldi a en lui un don naturel qui te sera d'un grand secours... Il est d'une beauté infernale, d'une beauté à faire damner les plus saintes femmes... Je comprends cette influence qu'il a exercée sur celles qui l'ont vu, cette fascination qui coule de ses yeux... Tu m'as dit son histoire et je n'en suis pas surpris... C'est une force que tu auras avec lui... une force terrible...

L'Italien revint avec des pierres qu'il avait fait chauffer et qu'il enveloppait de linges et de vêtements.

Il les plaça auprès du mourant.

— Tout est inutile... fit le vieillard dont les forces s'épuisaient. Je sens bien que c'est la fin!...

Puis il dit encore :

— Gérard... mon fils... Tout ce que j'ai est à toi... tu prendras tout ici... Il y a tous mes papiers dans une petite boîte, sous mon lit... Garde tout en souvenir de moi...

La voix s'affaiblissait au point d'être à peine distincte.

Lovely fit encore un suprême effort.

Il serra avec amour la main de Gérard agenouillé auprès de lui.

— Mon fils... balbutia-t-il, je meurs heureux, ne pleure pas... heureux de t'avoir retrouvé et de savoir que c'est moi qui te donnerai le bonheur...

Mon père bien-aimé!...

— Gérard... Écoute... Je veux être enterré ici... ici, tu entends?...

— Oui.

— Ici,... en face de cet océan où j'ai trouvé ces richesses que je te laisse...

Rinaldi, agenouillé aussi, priait.

Chez le bandit italien, il y avait une âme dévote.

Il priait la Madone et le Christ pour le salut éternel de celui qu'il considérait lui aussi comme son bienfaiteur.

— Gérard... fit encore le mourant.

— Mon père...

— Embrasse-moi...

D'Ormilly se leva et, longtemps, il fut tenu embrassé par Richard Lovely.

— Je te bénis! dit le vieillard. Je te bénis!...

Puis tout bas :

— C'est fini... La mort est là !

— Mon Dieu !... mon Dieu !... sanglotait d'Ormilly.

— Mon ami... dit Lovely à Rinaldi.

L'Italien se leva, pleurant aussi.

— Votre main...

Gaétano prit la main déjà froide du moribond et la porta pieusement à ses lèvres.

— Aimez bien Gérard... dit Richard Lovely. Aimez-le !...

— Je vous le promets !...

— Avec lui, vous verrez le chemin de l'honneur... Vous obtiendrez le rachat de vos fautes... et, au nom de Dieu qui m'appelle à lui, ... je vous en absous...

— Lovely ferma les yeux.

Gérard et Rinaldi, le croyant mort, s'approchèrent vivement de lui.

— Adieu !... balbutia le vieillard dans un dernier râle.

— Mon père !... mon bon père !... s'écria d'Ormilly en sanglotant.

Richard Lovely était mort.

CHAPITRE XXXI

LE COFFRET D'ACIER

Gérard et Rinaldi demeurèrent longtemps prosternés auprès de cette couche funèbre qui prenait quelque chose de surnaturel au milieu des circonstances étranges où l'on se trouvait, dans cette grotte sauvage, en face de l'immensité de l'Océan, au milieu de ces trésors immenses, de cet or, de ces perles, de ces diamants et de ces pierreries qui scintillaient dans la demi-obscurité de la caverne, jetant des feux colorés de tous les éclats du prisme.

Ils priaient et Gérard pleurait comme s'il venait de perdre un second père.

Lorsque la première douleur fut apaisée, lorsqu'il fallut se résigner à la perte cruelle qu'il venait de faire, d'Ormilly se leva le premier.

Il toucha du doigt l'épaule de l'Italien qui se releva aussitôt.

— Gaétano, lui dit-il, nous avons un pieux devoir à remplir... puis une mission nous attend à laquelle je vais consacrer toute ma vie !... Tu

as juré à ce mort bien-aimé, que je pleure comme un fils, de m'être fidèle et dévoué !...

— Monsieur Gérard, je vous le jure encore !... répondit solennellement le Transtévère. Ma vie vous appartient, car c'est vous qui me l'avez sauvée.

Et avec son emphase méridionale, mais avec une sincérité absolue, il ajouta :

— C'est Dieu lui-même, la bonne madone et mon saint patron qui m'ont envoyé à vous, qui m'ont placé près de vous et qui m'ont dit : « Cet homme, ce n'est pas un bandit comme toi ! C'est un martyr !... suis-le et ne le quitte jamais !... c'est lui qui sera ton salut ! » — Et déjà je suis récompensé du peu que j'ai fait et de l'affection que je vous ai vouée dès le premier jour. — Pour moi, monsieur Gérard, vous êtes tout désormais !... Je vous l'ai dit et je vous le jure de nouveau, sur l'âme de ce mort que Dieu reçoit dans le paradis, je suis votre esclave !... Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez !... Votre vengeance sera la mienne, comme vos ennemis sont les miens !... ma vie vous appartient et mon sang jusqu'à la dernière goutte, et quand il faudra le verser pour vous comme s'il faut mourir un jour pour vous sauver, je serai prêt !... Je vous le jure !

Gérard fut ému de cette éloquente protestation.

Il serra avec force la main de Rinaldi comme pour sceller à jamais le pacte qui venait d'être conclu.

Puis il dit, montrant les trésors retirés de la mer :

— Tout ceci est à nous !... tu vois, tout, tous ces millions !... Voilà l'instrument du bonheur et de la vengeance !

Il semblait qu'un homme nouveau s'était révélé depuis quelques heures en Gérard d'Ormilly.

Depuis l'horrible révélation de l'infâme trahison de Montlaurier et de ses criminels complices, une énergie farouche s'était allumée en lui, et l'homme timide, doux, résigné qu'il avait été jusque-là n'existait plus.

Gérard avait maintenant, avec son indomptable volonté, avec son ardent désir de vengeance, avec l'amour immense qui brûlait plus vif que jamais pour sa malheureuse femme et pour sa fille infortunée, une audace, une résolution que rien ne pourrait faire faiblir.

— Tout ceci nous appartient, ajouta-t-il, et avec ces trésors tout se pliera à notre volonté.

Ah ! j'ai confiance en l'avenir maintenant, et je crois en Dieu, car c'est lui qui a armé mon bras !... C'est lui qui a eu pitié de moi, car il a vu que j'avais trop souffert, et du fond du cœur je le remercie !

A l'œuvre, Gaétano !... à nous deux maintenant !

Les deux amis, désormais inséparables, prirent aussitôt les dispositions nécessaires pour exécuter les dernières volontés du mort et pour quitter ensuite cette côte.

Ils débarrassèrent la caverne de tous les objets qui pouvaient leur être utiles.

Ils réunirent toutes leurs richesses dans deux caisses énormes qu'ils rangèrent dans une excavation formée à l'extérieur par les rochers.

Gérard trouva, comme son vieux parent le lui avait dit, tous les papiers au nom de Richard Lovely et quelques souvenirs de famille qu'il avait conservés.

Il les prit.

— Désormais, dit-il, le comte d'Ormilly n'existe plus. — Il est mort pour le monde. Évadé du bagne de Cayenne, il a péri dans les flots... Il n'y a plus de Gérard d'Ormilly... il n'y a plus que sir Richard Lovely, dont je prends le nom.

Rinaldi approuva.

— Et toi, reprit Gérard, il faut aussi renoncer à ton nom, l'oublier comme doit être oublié aussi ton passé. Tu es un autre homme !...

— J'y avais songé, répondit Gaétano, et je voulais prendre le nom de Felipe Moralès, Brésilien, ce qui me sera facile car, vous le savez, je parle l'espagnol comme la langue de mon pays.

Les deux amis placèrent le corps de Lovely au milieu de la caverne, sur un lit de plantes aromatiques.

Puis, ils démolirent la partie extérieure de la cabane, ainsi que le petit hangar, et ils fermèrent l'entrée étroite de la grotte avec une énorme pierre qu'ils roulèrent péniblement et qu'ils scellèrent avec le ciment que Lovely employait à ses travaux.

Sur la pierre de ce mausolée étrange, Rinaldi grava une croix.

Puis, comme il avait été convenu, il repartit pour Maceio, qui n'était qu'à quelques lieues de la Punto das Pedras, et il en revint le lendemain même avec une carriole qu'il avait achetée et qui était attelée de deux fortes mules.

Les caisses contenant l'immense fortune du nouveau *sir Richard Lovely* furent chargées sur la voiture, et l'on partit après avoir dit un dernier adieu à la tombe du providentiel bienfaiteur que le ciel avait envoyé.

Maceio, bien qu'étant un port de minime importance, est une petite ville assez commerçante et les deux compagnons purent y trouver tout ce qu'ils désiraient.

Gérard acheta des vêtements et du linge afin que sa mise fut en rapport avec sa fortune nouvelle.

Gaétano s'équipa aussi.

Pour ces achats, on se servit de l'argent remis par Perrette Raimbert à son amant, que Gérard comptait lui rendre dès qu'il la verrait.

Il avait résolu, en effet, avant toute chose, d'aller trouver cette artiste et de lui demander tous les renseignements possibles sur l'homme qui lui avait donné ce coffret qui avait contenu les trois millions.

Elle pourrait, pensait-il, le mettre sans avoir besoin de faire de longues recherches, sur la trace de Montlaurier, et par là atteindre les autres, Fléchard, Santenac et Bianca, cette perfide créature dont il comprenait le rôle infâme.

Il avait hâte d'arriver à Rio.

Aussi le séjour à Maceio ne dura que le temps strictement nécessaire pour ce que l'on avait à y faire.

Vingt-quatre heures après leur arrivée, sir Richard Lovely et le pseudo Felipe Moralès s'embarquaient avec leur trésor étroitement surveillé sur un vapeur côtier qui faisait escale dans tous les ports de la côte brésilienne de Marajo à Rio-de-Janeiro, en passant par Aracaju, par Bahia, par Belmonte, par Regencia, et doublant enfin le cap Frio pour entrer dans la vaste rade de la capitale.

Les lenteurs du cabotage firent durer cette traversée pendant neuf jours.

Ce long intervalle fut employé par Gérard en longues méditations, et il prit une résolution qu'il ne devait pas tarder à exécuter.

Descendu au plus somptueux hôtel de Rio-de-Janeiro, sir Richard Lovely, — qui parlait, nous le savons, l'anglais dans la perfection, — fut pris pour un richissime Américain et entouré de la considération et de la déférence qui sont l'apanage obligé des colossales fortunes.

Le nom que portait aujourd'hui le père d'Arlette n'était pas inconnu au Brésil et l'on ne fut aucunement surpris de l'entendre.

Un banquier américain auquel Gérard s'adressa sur la recommandation du consul de France auquel il s'adressa avec assurance, se chargea de l'opération qu'il désirait.

Il convertit en bank-notes et en chèques à vue sur Paris la somme énorme représentée par les lingots d'or que le nouveau millionnaire lui remit.

A trois mille cent vingt-six francs cinquante centimes le kilogramme, — prix de l'or en lingots à cette époque au cours des marchés financiers du Brésil, — la maison de banque eut à compter à Gérard la somme

énorme de deux millions cinq cent quatre-vingt-cinq mille livres sterling, soit soixante quatre millions six cent vingt-cinq mille francs.

Là n'était pas toute la fortune léguée à d'Ormilly par le mort de la Punto das Pedras, car il conservait encore de nombreuses pièces de monnaie d'or et d'argent, datant du ^{xviii}^e siècle, d'une valeur bien supérieure à celle qu'elles représentaient, de fort belles et très nombreuses pierreries, des perles incomparables et des diamants d'un prix inestimable.

Lovely avait eu raison de dire à ce fils, qu'il avait adopté à la fin de sa carrière, qu'avec une pareille fortune il lui léguait une puissance véritablement souveraine.

Le bruit de cette fortune s'était répandu en moins de quarante-huit heures dans le monde de l'aristocratie financière de Rio et principalement dans la colonie des États-Unis.

Gérard avait autre chose à faire qu'à satisfaire, en répondant aux démarches qui furent entreprises auprès de lui, la curiosité de ses prétendus compatriotes et de la haute société brésilienne.

Il avait hâte de voir Perrette Raimbert et d'avoir avec elle l'entretien qu'il avait projeté.

Ses affaires mises en règle, ses perles et ses pierreries confiées à la Banque James Brittain and Sons qui se chargea de les lui expédier sûrement à Paris, il se rendit chez la célèbre divette qui faisait en ce moment le succès des soirées du grand Concert Européen.

Gaétano l'avait prévenue de son arrivée et, dès le premier jour, il s'était rendu auprès de son ancienne maîtresse.

Ainsi que cela était convenu avec d'Ormilly, Rinaldi ne devait pas parler à Perrette du coffret qu'elle lui avait remis.

Gérard voulait l'interroger lui-même.

Dès l'arrivée de son ancien amant, la sémillante divette avait évincé sans hésitation, tous les adorateurs qui l'entouraient depuis son arrivée à Rio, afin de se consacrer tout entière à son « Tano » adoré, à cet amant inoublié qui la tenait toujours sous la fascination de ses regards magnétiques et sous l'empire de sa séduisante beauté.

Rinaldi lui avait raconté qu'il attendait l'arrivée d'un de ses amis, un riche New-Yorkais, qu'il avait dû laisser à Bahia et avec qui il devait revenir en France.

Il lui avait restitué, sur l'ordre de Gérard, les dix mille francs que Perrette lui avait remis, assurant à sa maîtresse qu'il était maintenant tiré d'affaire et dans une position fort belle.

Il lui avait dit seulement :

— Mon ami, sir Richard Lovely, est un original charmant. — Figure-



Enfin, la malheureuse Josiane se décida à parler. (P. 679.)

toi, ma chère Perrette, que lorsqu'il a vu entre mes mains ce petit coffret en fer que tu m'as remis, il a voulu à toute force que je le lui cède.

— Tiens ! fit Perrette surprise. Ce vilain coffret ?

— Oui.

— Si laid !

— Si simple ; si commun. Je ne sais quel prix il y attache... Je te dis que c'est un original, comme tous ces Américains. On aurait dit que c'était

un bibelot de la plus grande valeur qu'il était prêt à disputer à coups de bank-notes.

— Ah! c'est bien amusant! dit la divette en riant aux éclats.

— Enfin, je le lui ai laissé.

— Tu as bien fait... Je n'y tiens pas.

Et Perrette demanda :

— Je voudrais bien connaître ton ami.

— Ce sera facile, répondit Rinaldi, demain je te l'amènerai.

Rinaldi avait commandé, au restaurant don Pedro, un dîner admirablement ordonné.

C'était censément lui qui invitait.

Lorsque Gérard arriva, il le présenta à Perrette, et ils passèrent la soirée ensemble.

Au cours du repas, la conversation fut amenée sur le coffret.

— C'est vrai, milord, demanda l'étoile du grand Concert Européen, que vous avez tenu à posséder un affreux petit coffret en fer qui m'a appartenu.

— C'est la vérité, mademoiselle, répondit le prétendu sir Richard Lovely avec un petit fond d'accent américain qu'il imitait à merveille.

— Quelle fantaisie!

— Ce n'est pas une fantaisie.

— Ah!

— C'est un souvenir.

— Bah!

— Un souvenir de vous que j'ai voulu avoir.

— De moi!

— De vous, mademoiselle.

— Sans me connaître.

— Pardon. — J'étais à Toulouse, au Pré-Catelan, en 1873, lors de vos débuts.

— Est-ce possible!

— C'est la vérité. J'ai pressenti ce jour-là le brillant avenir auquel vous étiez destinée, dit Gérard avec une galanterie exquise, et je suis heureux d'avoir un souvenir de vous.

Il ajouta :

— J'ai toute une collection d'objets ayant appartenu aux plus célèbres cantatrices et aux plus grandes artistes de tous les pays. — J'ai l'éventail dont s'est servi M^{lle} Déjazet, en 1802, lorsqu'elle joua pour la première

fois, à l'âge de cinq ans, au théâtre de l'ancien jardin des Capucines à Paris.

— Votre collection doit être fort curieuse.

— Très curieuse, en effet, répondit Gérard avec le flegme américain.

Il ajouta :

— J'ai la ceinture que mit votre grande compatriote, Sarah Bernhardt, dans *Iphigénie en Aulide*, lorsqu'elle débuta au Théâtre-Français, le 11 août 1862.

— Quelle patience pour rechercher tous ces objets.

— Non, j'ai été heureux, comme cette fois. — Mais ce qu'il y a de plus curieux dans mon petit musée artistique, c'est l'histoire de chacun des objets qu'il contient, les documents qui le concernent.

— Vous avez tout cela !

— Tout. Aussi je suis heureux de la bonne fortune, qui est la mienne aujourd'hui, car je pense que vous ne voudrez pas me refuser quelques renseignements qui centupleront pour moi la valeur que j'attache à ce petit coffret.

— Une histoire aussi banale que l'objet lui-même, dit Perrette Raimbert.

— Le premier coffret, je parie, que vous ayez acheté pour vos premiers bijoux ? interrogea fort adroitement le pseudo Américain.

— Non, ce n'est pas cela.

— Ah ! j'avais cru...

— C'est un coffret qui a appartenu à un docteur que j'ai connu à Paris, dit la charmante divette, et comme je l'ai trouvé commode pour emporter chaque soir mes bijoux au concert, je le lui ai pris, voilà tout.

Vous voyez, ajouta-t-elle en montrant dans un sourire la double rangée de ses petites dents nacrées qui égrenaient si gentiment les couplets de ses chansons, que rien n'est plus banal.

— Pardon, fit sérieusement Gérard ; je ne suis pas de cet avis.

— C'est vrai !

— Ce coffret a joué son rôle. — Vous le tenez d'un docteur, d'un médecin, n'est-ce pas ?

— Oui, un médecin... Il n'y a aucune indiscretion à vous dire son nom...

D'Ormilly tressaillit.

— Le docteur Montlaurier, ajouta Perrette.

Rinaldi échangea un rapide regard d'intelligence avec le père d'Arlette.

— Montlaurier.

— Oui, milord.

— Un médecin de Paris ?

— Qui a été l'un de mes amis.

— Je comprends.

— Mais voilà, fit la chanteuse, je ne vous en dirai pas plus long, et l'histoire de ce coffret demeurera forcément incomplète, car elle ne peut commencer qu'au point que je viens de vous dire.

— C'est tout ce que je désire, mademoiselle, et ma curiosité est amplement satisfaite.

Puis il dit :

— Il me reste à m'excuser de la façon dont je suis entré en possession d'un objet qui vous a appartenu...

— Oh ! milord...

— Mais vous savez que les collectionneurs sont de véritables monomanes que ne retient aucun scrupule.

Le dîner s'acheva fort joyeusement, car Gérard sut faire, pendant toute la soirée, abstraction des irritantes préoccupations de son esprit pour demeurer fidèle au rôle qu'il avait désormais à jouer.

Le soir, Perrette Raimbert fut encore plus fêtée que de coutume au grand Concert Européen, et parmi les bouquets magnifiques que lui envoyèrent ses adorateurs habituels, il y en eut un plus beau que les autres, que lui remit un jeune groom, de la part de sir Richard Lovely, et qui était accompagné d'un écrin contenant un bracelet dans lequel était enchâssé un saphir magnifique d'une taille irréprochable.

CHAPITRE XXXII

DEUX ANCIENNES CONNAISSANCES

Gérard, — toujours sous le nom qu'il avait pris, — avait retenu sur le paquebot *Liguria*, qui devait quitter prochainement Rio-de-Janeiro pour aller à Marseille, cinq places pour lui, pour don Felipe Moralès, son compagnon, et pour trois domestiques qu'il avait attachés à son service.

La *Liguria* ne partirait que dans cinq jours.

D'Ormilly profita de ce temps pour faire ce qu'il avait combiné pendant la traversée de Maceio à Rio.

Il se rendit chez J. Brittain et Sons, ses banquiers, et se fit verser, en billets de banque, la somme de six millions de francs.

Arrivé à son hôtel, il fit soigneusement un balot de ces précieux papiers, le ficela solidement, le cacheta et y joignit, sous une solide enveloppe, une feuille de papier contenant quelques lignes qu'il traça.

Puis, il enferma le tout dans une petite caisse doublée intérieurement de zinc, qu'il avait eu soin de se procurer et qu'il fit souder et fermer sous ses yeux.

Il la plaça au fond de sa valise qui ne le quitterait pas pendant toute la traversée.

Au moment où cette opération fut terminée, on aurait dit que le visage de Gérard d'Ormilley s'éclairait subitement d'une lueur nouvelle, qu'il brillait d'un éclat radieux, tel le visage heureux de l'homme satisfait de lui-même, réjoui en l'honnêteté de sa conscience, à la suite d'une bonne action dont l'accomplissement lui cause un bonheur immense.

Rinaldi, pendant ce temps, vivait sans cesse auprès de Perrette qui ne pouvait se passer de lui.

Pour lui, elle avait congédié tout le monde et consigné sa porte à tous les adorateurs qui se présentaient.

Elle ne voulait être qu'à lui aussi longtemps qu'il lui serait permis de le posséder.

Ce temps, — trop court, hélas ! car elle savait que son amant devait bientôt repartir, — était pour elle le plus heureux de sa vie.

Le soir du jour où nous avons vu Gérard d'Ormilley enfermer si soigneusement ces six millions dans une petite caisse plombée, Perrette quittait son amant pour se rendre au grand Concert Européen, tout voisin de son hôtel ; Rinaldi devait venir au concert au moment où elle entrerait en scène, car auparavant il comptait passer la soirée dans un cercle où il s'était fait admettre comme étranger.

Arrivée à l'angle d'une rue obscure, qu'elle avait à traverser en biais, la chanteuse s'arrêta tout à coup, mise subitement en présence d'une jeune femme qui fuyait et qui, dans son affolement, se jeta sur elle.

Elle poussa un cri de frayeur.

Un autre cri répondit au sien et en entendant la voix de cette jeune femme, reconnaissant son visage qu'elle releva et qu'inonda aussitôt la lueur d'un réverbère, elle s'écria :

— Dieu !... Josiane !...

— Perrette !...

— Est-ce possible ?

Au premier instant de bonheur causé par cette rencontre inattendue qui lui avait fait prononcer avec joie le nom de la célèbre chanteuse, celle que Perrette venait d'appeler Josiane vit succéder subitement une honte profonde.

Elle n'avait vu, sans doute, tout d'abord, que le bonheur de revoir une amie.

Maintenant elle était comme honteuse d'avoir été reconnue.

Mais Perrette avait pris les mains de Josiane.

— Toi ici, à Rio !... fit-elle.

Et aussitôt, voyant son trouble :

— Qu'as-tu donc ? interrogea-t-elle avec une affectueuse sollicitude.

— Tu es toute tremblante !...

Josiane n'eut pas la force de répondre.

Elle cherchait à cacher son visage.

— Embrasse-moi, Josiane, dit la chanteuse en prenant la jeune femme dans ses bras.

Il t'est arrivé un malheur ?... tu fuyais !... que se passe-t-il donc ?... oh ! dis-le-moi, aie confiance en moi... je puis peut-être te sauver... dis... dis...

Puis elle reprit aussitôt, entraînant son amie :

— Viens ; nous ne pouvons pas causer ici. Viens avec moi. — Oh ! que je suis heureuse de te revoir, ma petite Josiane ! Je le serai bien plus encore si je peux te rendre service, te sauver si quelque chose te menace !... Viens, viens !

— Non, dit enfin Josiane, tu ne pourras rien pour conjurer le malheur qui me menace...

— Qui sait ?

— Hélas !

— Je suis artiste, reprit Perrette. Je chante au Concert Européen. Tiens, vois mon nom et mon portrait sur l'affiche.

— Ah !... fit Josiane stupéfaite.

— Tu vois.

— C'est là que tu me conduis ?

— Oui, mais tu n'as rien à craindre. Personne ne te verra. J'ai ma loge où je suis seule et j'ai deux heures devant moi, car je ne chante qu'à dix heures. — Viens, entre !

Josiane se laissa conduire.

Nina, la camériste mulâtresse de la divette, attendait sa maîtresse sur le palier de la loge.

Elle lui ouvrit la porte.

— Laisse-nous, Nina, lui dit Perrette quand elle eut allumé les flambeaux. Je n'y suis pour personne, tu entends, et je ne veux pas être dérangée. Tu entreras à neuf heures et demie seulement pour m'aider à m'habiller. — Va.

La mulâtresse sortit sans dire un mot.

— Ma pauvre Josiane ! fit alors Perrette en revenant à son amie et en l'embrassant affectueusement.

Josiane, sous ses baisers, éclata en formidables sanglots.

Sa poitrine était secouée d'une telle force qu'elle ne pouvait pas prononcer un seul mot.

Perrette la calma peu à peu, continuant à l'embrasser, l'interrogeant avec douceur, assise près d'elle sur un canapé qui garnissait le fond de sa loge.

Enfin, la malheureuse Josiane se décida à parler.

Si nos lecteurs veulent bien s'en souvenir, ils ont vu le nom de Josiane Brunin parmi les amies de l'atelier de fleuriste dans lequel travaillait Perrette Raimbert, à la rue du Caire.

C'est là, en effet, que les deux jeunes filles s'étaient connues.

Elles étaient entrées chez M^{me} Simon, la fleuriste, le même jour, et elles avaient fait ensemble leur apprentissage de feuillagiste.

Une tendre amitié s'était formée entre les deux jeunes filles et cette amitié s'était développée de jour en jour, non seulement pendant les heures de travail passées l'une près de l'autre à l'atelier, mais encore le soir, lorsqu'elles remontaient ensemble à Montmartre, où Josiane habitait aussi, et le matin, quand elles s'attendaient, au coin de la chaussée Clignancourt, pour faire la route de compagnie.

Avec des types bien différents, absolument dissemblables, Perrette et Josiane étaient aussi jolies l'une que l'autre.

La beauté de Josiane était même plus fine et plus réelle, car Perrette était seulement jolie et tout son attrait consistait dans le piquant de sa mine fûtée et dans l'esprit qui gouaillait en ses yeux.

Josiane était véritablement, dès cette époque, une fort belle fille.

A l'architecture de tous points irréprochable d'un corps merveilleux, elle joignait un visage d'ange, à la peau fine comme les pétales d'un lis immaculé, encadré de cheveux noirs autant que le jais et brillants de même dans les reflets de leurs ondulations naturelles.

Sa bouche, d'un incarnat frais comme celui de la rose, était sans cesse souriante et si mignonne qu'elle paraissait être à peine assez grande pour donner un baiser.

Mais ce qui mettait en un relief puissant, étrange même en quelque sorte, l'indiscutable beauté de la jeune amie de Perrette, c'étaient ses yeux, des yeux immenses, d'un ovale admirable, clairs et profonds en leurs doux regards, frangés de longs cils hautement recourbés qui sertissaient ses prunelles vert d'eau qui faisaient un délicieux et troublant contraste avec son merveilleux visage de brune.

On l'appelait même à l'atelier de M^{me} Simon : la petite aux yeux verts.

Lorsqu'on ne vit plus revenir Perrette chez la fleuriste de la rue du Caire, Josiane fut celle de ses amies que son absence affecta le plus sensiblement.

Il lui semblait qu'elle perdait une sœur.

Elle la défendit courageusement contre les railleries et la médisance de ses camarades de l'atelier qui se doutaient bien du motif de la disparition de Perrette, exempte jusque-là, — par hypocrisie, disait-on, — de tout reproche.

La pauvre Josiane se trouvait bien seule maintenant.

Elle vivait, dans la rue Ramey, en un modeste appartement de deux pièces, où elle habitait avec sa mère, devenue veuve depuis dix ans environ et demeurée infirme depuis la naissance de sa fille.

Josiane n'avait jamais connu que l'affection de cette mère qu'elle adorait, car elle n'avait aucun parent.

L'amitié de Perrette lui avait donc paru d'autant plus chère.

Elle était triste maintenant et le chemin de l'atelier lui paraissait bien long quand il fallait le faire seule.

Elle allait cependant, car, devenue ouvrière, les quatre francs vingt-cinq qu'elle gagnait chaque jour étaient la seule ressource qui la faisait vivre avec sa mère.

Un lundi matin, — deux ans environ après le départ de Perrette, — Josiane trouva la porte de l'atelier fermée.

Deux autres ouvrières, arrivées un peu avant elle, causaient chez la concierge.

C'étaient Louisa et Hortense.

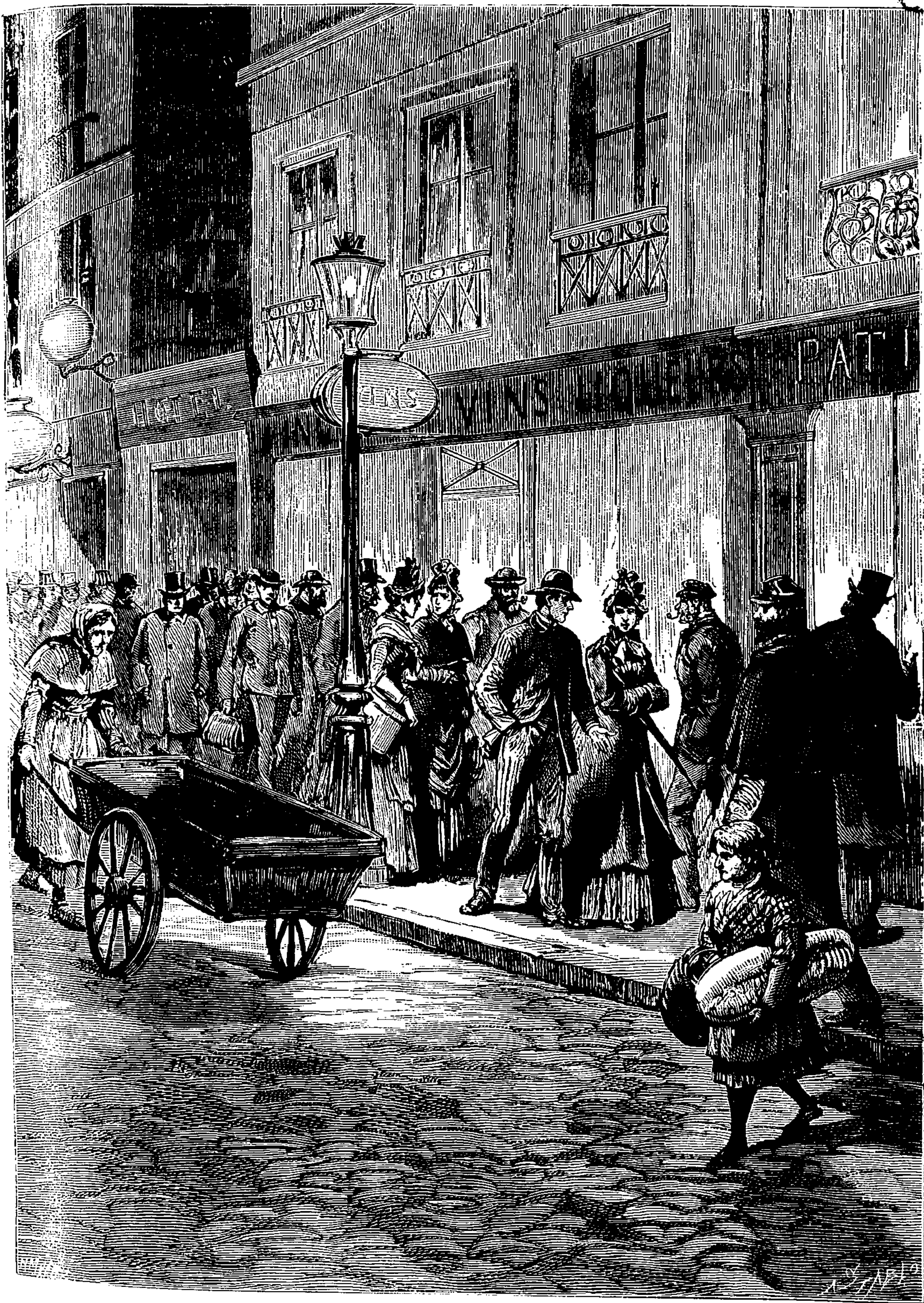
— Écoute donc !

Josiane entra dans la loge.

— Il paraît que madame a fiché le camp, dit l'une des jeunes filles.

— Oui, dit la concierge, elle est partie samedi soir aussitôt après que l'atelier a été fermé, et je ne m'en serais pas autrement préoccupée, car M^{me} Simon m'avait prévenue qu'elle irait au théâtre et qu'elle rentrerait

MAM'ZELLE MISÈRE



La pauvre fille s'y rendit. (P. 684.)

peut-être assez tard. — Mais ce qui m'a intriguée, c'est qu'elle avait à la main un gros sac de voyage en maroquin noir qui paraissait bondé comme une outre. — Depuis, je ne l'ai pas revue.

Tenez, ajouta la concierge, voilà son pain et son lait qu'on a apportés hier. Ce matin, j'ai dit à la laitière que c'était inutile, et quand la porteuse de pain viendra, je lui rendrai celui-ci. Ça sera toujours ça de moins qu'elle devra, car, il paraît, — à ce qu'on dit, car moi je ne m'occupe pas de ces choses-là, — qu'elle doit aux pavés de la rue et aux arbres du boulevard Sébastopol.

— Ça ne m'étonne pas, dit Hortense.

— Vous savez, ma petite, que tout était saisi là-haut.

— Oui, nous étions au courant.

— Quand on va savoir ça, le papier timbré va pleuvoir ici, je m'y attends. — Voilà quatre mois qu'il ne se passe pas une semaine sans que j'en reçoive au moins une feuille pour M^{me} Simon.

Et les garçons de banque, fit encore la concierge ; ils ne prenaient plus la peine de monter dans les derniers temps. Ils me laissaient la fiche, comme ils appellent ça, car ils savaient bien qu'ils grimperaient les deux étages pour rien.

Ah ! il y en a eu des protêts.

— Voilà Maria ! s'écria alors Hortense à la vue d'une autre ouvrière qui arrivait.

On lui annonça la nouvelle.

Mais aussitôt la concierge fit :

— Chut !... voici M^{lle} Juliette, la première de M^{me} Simon.

— Ah ! nous allons voir ce qu'elle va dire.

La première fut stupéfaite.

Elle savait bien que les affaires n'allaient pas et que « madame » menait beaucoup trop grand train, mais elle ne s'attendait pas à cela, car il avait été question d'une association avec un important placier qui avait une très bonne clientèle de commissionnaires pour l'exportation, ce qui aurait sûrement relevé la situation.

Ce projet avait sans doute sombré.

Les ouvrières demeurèrent quelque temps à causer et Josiane quitta la première ses amies d'atelier pour retourner encore plus triste chez elle.

Qu'allait-elle devenir avec sa mère si la maison était fermée ?

Où trouver de l'ouvrage assez tôt pour ne manquer de rien ?

On était en morte-saison ; ce n'était certes pas le moment de se présenter dans les ateliers où l'on ne conservait que les ouvrières auxquelles on tenait le plus.

Josiane conta son douloureux désappointement à sa mère, qui essaya de la remonter et qui lui conseilla de retourner le lendemain à la rue du Caire.

La pauvre fille s'y rendit.

L'atelier était toujours fermé.

Le papier timbré pleuvait, comme la concierge l'avait annoncé.

Il y avait même déjà, au milieu des feuilles bleues à l'estampille du fisc, deux assignations en déclaration de faillite à la requête de créanciers qui avaient appris la disparition de la fleuriste.

La faillite fut prononcée d'urgence par le tribunal de commerce, et lorsque le syndic vint faire l'inventaire, il constata que M^{me} Simon avait emporté tout ce qui pouvait avoir quelque valeur.

Josiane était sans ouvrage.

C'était, en cette saison, avec les soins et les remèdes dont sa mère avait constamment besoin, une misère affreuse en perspective.

C'étaient les jours sans pain et le foyer sans feu.

CHAPITRE XXXIII

UN BON VOISIN

Dans la même maison que M^{me} Brunin et sa fille, sur le même palier, porte à porte, habitait un homme qui paraissait approcher de la quarantaine.

On l'appelait M. Mathieu.

Il était de taille moyenne, quelque peu épais, mais correct et même assez élégant dans sa tenue, ce qui avait été remarqué bien des fois dans cette partie de Montmartre où l'on n'a guère coutume de se faire habiller par les grands tailleurs des boulevards.

La figure heureuse de ce personnage, épanouie au milieu des favoris bruns qui l'encadraient, respirait la vie aisée et plantureuse par les narines larges et les lèvres sensuelles que sa moustache retroussée estompait de son ombre.

Ses yeux cependant, aux prunelles glauques, à demi voilés par des paupières lourdes et paresseuses, détonnaient avec le reste du visage, révélant quelque chose de surnois dans l'individu, que l'on retrouvait

aussi dans sa manière de vivre. On eut dit des yeux de recors, d'homme d'affaire véreux ou tout au moins d'huissier, ou d'ancien robin en rupture de portefeuille.

En effet, bien que M. Alfred Mathieu fut depuis plus de deux ans locataire de la maison de la rue Ramey habitée par M^{me} Brunin et sa fille, personne, — pas même la concierge, ô invraisemblance ! — ne savait au juste ce qu'il faisait.

On savait seulement, — on disait du moins, — qu'il avait été très riche, deux fois millionnaire, et qu'il avait perdu toute sa fortune, qu'il était en train de refaire.

Il allait et il venait, sans que l'on eût jamais soupçonné où il se rendait et d'où il arrivait.

Il partait parfois en voyage, toujours une ou deux fois par an et à peu près aux mêmes époques, et l'on savait seulement qu'il allait tantôt au Brésil, tantôt à New-York.

L'une de ces absences durait régulièrement six semaines; l'autre, plus longue, était de quatre, et quelquefois de cinq et de six mois.

On croyait généralement dans la maison que M. Mathieu faisait du commerce avec des maisons américaines des États-Unis et du Sud.

Ce n'était qu'une opinion.

Les lettres dont on aurait pu voir la provenance sur les timbres dateurs de la Poste, ne pouvaient même donner aucune indication, car Alfred Mathieu n'en recevait jamais chez lui.

Il les retirait sans doute à la poste restante ou quelque autre part, car il n'arrivait à son adresse, rue Ramey, que d'insignifiants prospectus envoyés, à lui comme à tant d'autres, par les maisons de publicité qui opèrent pour les commerçants parisiens avides de réclame.

Quant à son courrier, — assez important car on le voyait passer chaque jour avec plusieurs lettres à la main, — il le portait lui-même au bureau de poste du quartier, et jamais il n'avait confié l'expédition d'une seule lettre à la femme de ménage qui venait, de onze heures du matin à deux heures de l'après-midi, préparer son déjeuner et soigner son intérieur de garçon.

M. Mathieu était un homme très rangé, très régulier, payant fort bien ses termes de loyer, gratifiant la concierge de généreux pourboires, lors des étrennes surtout, et par suite jouissait d'une réputation excellente d'honorabilité.

Jamais une femme n'avait franchi le seuil de son logement.

Il n'y avait jamais non plus introduit un étranger ou un ami.

Chez lui, il vivait seul, absolument seul.

Se couchant tard, le voisin de M^{me} Brunin faisait la grasse matinée.

Après son déjeuner, il s'occupait de son courrier, et, vers trois heures, il sortait.

Dès lors, on ne le revoyait plus, car il dînait toujours dehors et ne rentrait que passé minuit.

Quelquefois cependant, M. Mathieu était sorti le matin, d'assez bonne heure même, et, sur le palier, il lui était arrivé une fois ou deux de se rencontrer avec Josiane.

Le mystérieux voisin avait été profondément frappé par la très réelle beauté de la jeune fille.

Il avait même, par la suite, combiné sa sortie de façon à la rencontrer de nouveau.

Un soir, également, il s'arrangea pour rentrer au même moment que la fille de M^{me} Brunin, afin de pouvoir l'admirer encore.

Dans ces rencontres, Alfred Mathieu s'était tenu sur une réserve discrète et respectueuse.

Il avait salué sans affectation la jeune fille, comme cela se fait entre voisins qui n'ont aucune relation, qui ne se connaissent que de vue, et n'ont d'autres rapports entre eux que les rencontres naturelles de la vie extérieure.

Depuis, chaque fois qu'il passait et qu'il voyait Josiane ou M^{me} Brunien, seules ou ensemble, — le dimanche surtout, — le voisin continuait à les saluer poliment.

Tout ne se bornait pas à cela cependant.

M. Mathieu avait questionné sa femme de ménage sur ses deux voisines.

Il était bien sûr que la matrone devait être au courant de toute la maison, comme la concierge elle-même.

Un jour, pendant qu'elle le servait à déjeuner, il lui dit :

— Je ne savais pas, depuis si longtemps que j'habite la maison, avoir une voisine aussi jolie que cette jeune fille que j'ai rencontrée plusieurs fois dans l'escalier.

— Mam'zelle Brunin ?

— Peut-être bien.

— Monsieur veut parler de la jeune fille qui habite le logement à côté avec sa mère ?

— Oui.

— Oh ! oui, elle est jolie !... Une brune ravissante avec des yeux qu'on dirait verts...

— C'est bien cela.

— Monsieur ne l'avait pas encore vue?

— Non... C'est seulement depuis quelques jours que je me suis aperçue qu'elle existait.

— Il y a longtemps que cette dame et sa fille habitent la maison.

— Je rentre si tard...

— C'est vrai.

— La mère a l'air malade?

— Oui, monsieur, cette pauvre dame est presque infirme... Il y a longtemps qu'elle souffre.

— Et la jeune fille, elle travaille?

— Elle est fleuriste, répondit la femme de ménage. Elle travaille dans la rue du Caire.

M. Mathieu fit un mouvement de tête qui équivalait à un geste de compassion.

Cela engagea la femme de ménage à dire :

— Ah! elles ne sont pas bien heureuses!... Pensez donc, quand on n'a que le travail d'une jeune fille pour vivre...

Depuis ce jour-là, M. Mathieu ne parla plus de sa jolie voisine.

Mais, quelque temps après, la femme de ménage lui dit, sans qu'il l'ait interrogée :

— Il paraît que ça ne va pas chez vos voisins.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le mystérieux voisin de Josiane.

— La jeune fille n'a plus de travail, la maison où elle était a fait faillite. Et en ce moment, c'est la morte-saison, alors, pour trouver de l'ouvrage, ce n'est pas commode.

Puis elle ajouta :

— Cette pauvre dame n'a pas d'argent de côté, car malade comme elle est, les remèdes absorbent tout. Elle ne sort plus déjà depuis quelque temps. Elle passe les journées entières dans son fauteuil. Elle commence à être paralysée.

— C'est bien malheureux! fit M. Mathieu.

Puis, le lendemain, tandis que sa femme de ménage lui parlait encore de ses voisines, il dit :

— Si cette demoiselle voulait, je pourrais peut-être lui trouver une situation.

— Si elle voulait!... Oh! mais je vous crois qu'elle voudra!... C'est la misère noire chez ces pauvres femmes!

— Seulement, ce n'est pas à Paris.

— Ah!

— Ce serait à l'étranger... Mais une bonne place... Caissière dans une excellente maison.

— Ça les sauverait, ces malheureuses!

— Vous croyez que cette demoiselle accepterait de s'expatrier? demanda M. Mathieu.

— Écoutez, monsieur, on peut toujours lui en parler, pas vrai?... Je vais dire ça à la concierge, si monsieur veut.

— Oui, parlez-lui-en.

— J'y vais.

Au bout d'un quart d'heure, la femme de ménage revint.

— La concierge est allée trouver M^{me} Brunin tout de suite, dit-elle.

La misère était dure, en effet, dans le pauvre logis qu'habitaient Josiane et sa mère.

Il y avait plus de deux mois que la jeune fleuriste était sans ouvrage.

Impossible d'en trouver dans sa partie en pleine morte-saison, et les affaires étaient si mauvaises partout, assurait-on, que nulle part on n'avait pu l'employer.

La malheureuse amie de Perrette s'était cependant présentée un peu partout, prête à accepter n'importe quel ouvrage.

Elle n'avait même pas trouvé de journées au prix dérisoire de trente sous.

Aussi, après avoir épuisé le maigre crédit que firent quelques fournisseurs du quartier, régulièrement payés jusqu'alors à la semaine, après avoir engagé au Mont-de-piété tout ce que l'on possédait qui eût quelque valeur, jusqu'aux hardes, ce fut une détresse sombre.

L'état de M^{me} Brunin avait empiré, car elle ne pouvait plus acheter les remèdes qui constituaient son traitement; les pharmaciens ne font jamais crédit.

La pauvre infirme, clouée dans son fauteuil, se désespérait en silence, comprenant quelle charge lourde elle était pour sa fille; et, si elle eut pu consentir à la laisser seule au monde, elle aurait demandé à Dieu de l'appeler à lui et de l'enlever de ce monde de souffrances.

Josiane n'osait presque plus sortir pour aller tenter de nouveau de trouver de l'ouvrage, car son unique robe était bien défraîchie et bien usée maintenant.

Les infortunées ne vivaient que grâce à la générosité d'une fruitière qui leur fournissait quelques légumes et quelques denrées en échange



Elle ne fut pas de l'avis de Josiane. (P. 694.)

de divers travaux de couture qu'elle donnait à la jeune fille uniquement par charité.

La concierge, qui estimait sincèrement ses malheureuses locataires, était bien parvenue à les faire aider quelque peu; mais le propriétaire à qui l'on devait déjà deux termes avait annoncé qu'il n'attendrait pas au delà du troisième.

Si encore on avait pu atteindre la reprise du travail, la bonne saison, le moment où les ateliers de fleurs reprendraient des ouvrières!

Mais comment arriver jusque-là?

Comment vivre?

En cette situation navrante et douloureuse, la surprise de Josiane et de M^{me} Brunin fut grande lorsque, un jour après-midi, elles virent arriver chez elles la concierge dont le visage rayonnant révélait l'annonce d'une bonne nouvelle.

— Ma bonne madame Brunin, dit-elle tout heureuse, ma chère petite... Je crois que vous allez être tirées d'affaire!... Il se présente une place pour vous, mam'zelle Josiane... une bonne place encore!

— Une place!... fit la jeune fille.

— Oui. Vous savez, votre voisin...

— Quel voisin?

— M. Mathieu... Ce monsieur si comme il faut qui demeure à côté de chez vous...

— Eh bien?

— Je ne lui ai rien dit, parce que je sais que quand on n'est pas heureux on n'aime pas que le monde le sache... Mais il l'a bien compris, allez... Il vous a vue et il a su que vous cherchiez une place... Justement il en connaît une excellente... une place de caissière dans une grande maison, nourrie, habillée et bien payée; c'est sa femme de ménage qui vient de me le dire et je suis vite montée pour vous annoncer cette bonne nouvelle.

La mère et la fille, heureuses de ce bonheur inespéré, échangèrent fugitivement un regard traduisant les joies de leur cœur.

— Il est si bien, m'sieu Mathieu! continua la concierge. Je vais lui dire de venir, n'est-ce pas?

— Oh! non, madame, dit Josiane, c'est si misérable chez nous...

— Qu'est-ce que ça fait, ma petite. M'sieu Mathieu n'est pas fier, allez.

— C'est égal...

— Il sait bien que vous n'êtes pas riches.

— Je préférerais...

— Allez, allez, laissez-moi faire, interrompit la brave femme. Je vous l'amène.

La concierge n'en entendit pas plus long et, sans s'arrêter aux protestations de la jeune fille et de sa mère, elle ressortit sur le palier et frappa à la porte du mystérieux voisin.

— Monsieur Mathieu, dit-elle dès que la femme de ménage lui eut

ouvert, venez, je vous prie. — J'ai vu cette demoiselle, je lui ai parlé de vous. — Mon Dieu, mais cette place que vous avez, ce sera le salut pour cette pauvre fille et pour sa maman!... Aussi, si ça ne vous dérange pas en ce moment...

— Pas du tout, madame, répondit Alfred Mathieu. Je viens avec vous sur-le-champ.

— Tant mieux ! Car le plus tôt sera le meilleur.

En un instant, en un tour de main, Josiane avait mis en ordre son modeste logement et remplacé tout ce qui était dérangé, afin de recevoir convenablement ce monsieur charitable que la concierge avait voulu absolument lui amener.

— Ah ! si le bon Dieu voulait que nous eussions un peu de chance!... dit M^{me} Brunin avec un soupir qui exhalait autant d'espoir que d'actions de grâces.

La jeune fille vint embrasser sa mère.

— Que je puisse travailler pour te soigner et te guérir, dit-elle, c'est tout ce que mon cœur demande.

On frappa à la porte.

Josiane courut ouvrir.

— Mam'zelle Josiane, dit la concierge, voici M. Mathieu, votre voisin, dont je vous ai parlé et qui peut vous procurer une place.

Alfred Mathieu était là.

Il saluait profondément, avec une considération respectueuse qu'un observateur attentif aurait pourtant trouvé démentie par les lueurs fugitives de ses petits yeux que voilaient leurs lourdes paupières.

— Mademoiselle...

Il s'inclinait profondément, tout en pénétrant dans le pauvre logement.

Josiane saluait aussi.

Elle s'excusait, timide, confuse, déjà reconnaissante de ce qu'on voulait faire pour elle.

— Monsieur... vous êtes bien bon...

Et quand il franchit le seuil de la chambre où se trouvait M^{me} Brunin :

— Excusez-moi de vous recevoir ainsi, ajouta la jeune fille avec embarras.

— Non, non, fit M. Mathieu, je sais ce que c'est... Il n'y a pas à rougir de son malheur.

— Ma mère!... dit Josiane en montrant la malade dans son fauteuil.

— Monsieur... fit l'infirmier en se soulevant pour saluer. Dieu vous revaudra ce que vous faites pour nous.

— Oh ! madame, je vous en prie, ne vous dérangez pas.

Josiane offrit une chaise.

— Moi, je vous laisse, dit la concierge, car ma loge est seule.

Elle sortit.

Alors, M. Mathieu commença :

— Je cherchais une jeune personne pour un emploi de caissière que l'on me demande dans une maison où je suis intéressé, lorsque ma femme de ménage et notre concierge m'ont parlé de vous, mademoiselle.

— Oh ! si ma fille peut faire l'affaire, dit M^{me} Brunin, nous serons bien heureuses, car voilà longtemps que la pauvre enfant est sans ouvrage...

— Oui, madame, je sais...

— Elle était fleuriste de son état, et la maison où elle travaillait a fait de mauvaises affaires... Justement, c'est la morte-saison... Et puis les fleurs ne vont pas cette année...

— Eh bien ! si mademoiselle ne tient pas, comme je le crois, à rester dans cette partie...

— Oh ! non, monsieur, dit Josiane, j'ai tant besoin de travailler...

— Oui, je comprends ; il faut que vous trimiez pour deux.

— Et je coûte bien cher à soigner, dit la mère.

— Mais non, maman, s'empessa de dire la jeune fille. Si je travaillais, cela ne serait rien.

M. Mathieu changea de ton pour dire :

— Si l'emploi que je veux vous proposer, mademoiselle, vous obligeait à quitter madame votre mère, peut-être ne pourriez-vous pas l'accepter ?

Josiane demeura presque interdite.

— Quitter ma mère ! fit-elle. Il faudrait donc habiter dans la maison où je serai employée ?

— Cette maison n'est pas à Paris, répondit le voisin de M^{me} Brunin ; elle est même à l'étranger.

— Ah !... à l'étranger... fit la jeune fille en jetant à sa mère un regard dans lequel passa l'évanouissement de l'espoir qu'elle avait déjà conçu.

— C'est pour cela, reprit M. Mathieu, que je pensais, en voyant l'état de madame qui ne lui permettra pas peut-être d'entreprendre un long voyage, que vous seriez obligée de vous séparer d'elle.

— Vous devez bien le comprendre, monsieur. Je ne peux pas, je ne veux pas quitter ma mère.

— C'est la seule difficulté que je regrettais... pour vous, car j'aurais été heureux, en vous procurant cette situation qui est fort belle, de vous mettre à même de soigner plus utilement madame votre mère et peut-être même d'arriver à la guérir.

La malade eut un soupir.

Josiane ne répondit pas.

Elle était accablée par cette nouvelle déception.

M. Mathieu ajouta :

— C'est loin, c'est vrai; mais c'est une superbe position que vous auriez, mademoiselle. Les appointements seront, dès le début, de deux cents francs par mois, avec la table, le logement et les frais de toilette.

— En effet, dit la jeune fille, c'est admirable mais quitter ma mère... non, monsieur, je ne le puis pas...

— Cependant...

— C'est loin de Paris? demanda M^{me} Brunin.

— Oh! oui, madame, bien loin, répondit Alfred Mathieu; en Amérique.

— En Amérique!

— A Rio-de-Janeiro.

Josiane était consternée.

M. Mathieu essaya encore de dire :

— J'avais bien prévu cette difficulté, car je savais que madame votre mère était malade; mais je pensais que, précisément pour la sauver, vous consentiriez peut-être à cette séparation provisoire.

— Provisoire?

— Sans doute. Madame votre mère pourrait venir vous retrouver à Rio dès qu'elle serait mieux, dès qu'elle serait en état de supporter la traversée, car je suis persuadé qu'étant en mesure de lui faire donner les soins que sa position réclame, le rétablissement sera rapide.

— Si cela se pouvait!

— Le climat de Rio est excellent pour les maladies de ce genre. La chaleur douce qui y règne est souverainement bienfaisante. Là-bas, la guérison complète ne se ferait pas attendre.

Josiane n'osait formuler un nouveau refus.

Mais pour rien au monde elle ne consentirait à se séparer de sa mère.

— Ici, reprit M. Mathieu, madame pourrait être placée dans une maison de santé, ou chez des amis qui auraient soin d'elle. Vous n'auriez qu'à payer les frais de médecin et de remèdes.

— Non, dit alors la jeune fille, je ne pourrai pas me résoudre à la laisser seule.

— Si cependant c'était son salut ?

— Mais si loin, songez donc !... Au Brésil !... Il me semble que je ne la reverrai plus !...

M^{me} Brunin prit la main de sa fille et la serra avec une grande affection.

— Non, reprit Josiane, je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, mais je ne pourrai jamais me décider à quitter ma mère.

M. Mathieu se leva.

— Je le regrette vivement, mademoiselle, dit-il avec onction, car je m'étais intéressé à vous et à madame et j'aurais voulu pouvoir vous être utile.

Et en se retirant, il ajouta :

— Enfin, réfléchissez, voyez. Je comprends que sur le premier coup, cette séparation, qui, je vous le répète, ne serait que momentanée, vous effraie ; mais ensuite, en y songant, en en causant toutes deux, vous trouverez peut-être un moyen... Demandez conseil à votre médecin, à quelqu'un en qui vous ayez confiance. Pour moi, je suis toujours à votre service et cette place sera encore pendant un mois libre pour vous.

Josiane et sa mère protestèrent de nouveau de leur reconnaissance en termes émus.

M. Mathieu les salua et sortit, reconduit jusqu'à la porte par la jeune fille.

CHAPITRE XXXIV

LA PROPOSITION DE M. MATHIEU

— C'est ce que je redoutais, murmura le voisin de Josiane en réintégrant son logement.

Mais il ajouta presque aussitôt :

— Ça ne fait rien, je crois tout de même qu'elle y viendra. — Il n'y a qu'à attendre.

Lorsque la concierge vint s'informer auprès de ses intéressantes locataires du résultat de la proposition de M. Mathieu, elle ne fut pas de l'avis de Josiane.

La jeune fille avait tort, selon elle, de refuser cette offre avantageuse.

Deux cents francs par mois, logée, nourrie et habillée, ça ne se trouve pas chaque jour.

C'était au Brésil !

La belle affaire ! Il n'y manque pas de Français qui y font bien leurs affaires et qui ne demandent pas à revenir.

M^{me} Brunin n'aurait qu'à rester ici ; la concierge se chargerait bien de la soigner.

Elle ne manquerait de rien, la chère dame !

En deux ou trois mois au plus, bien soignée, ayant tout ce qu'il fallait, elle serait sur pied, c'est sûr.

Josiane remercia l'obligeante femme.

Elle ne se sentait pas la force de consentir à cette pénible séparation.

— Ah ! si j'avais pu emmener ma mère, dit-elle, je n'aurais pas hésité.

— Savoir si M^{me} Brunin pourrait faire le voyage, dit la concierge.

— Oh ! oui, répondit la malade, je le pourrais, je le crois.

— On peut toujours le demander au docteur.

— Bien sûr.

— Mais reste à savoir si cela est possible par rapport à l'emploi dont M. Mathieu vous a parlé.

— C'est juste.

— Il peut y avoir des difficultés.

— Ah ! si cela s'arrangeait, dit Josiane, c'est de grand cœur que j'accepterais. — Que m'importe de quitter la France, pourvu que nous soyons ensemble.

— Sans compter que M^{me} Brunin se rétablirait bien plus vite là-bas qu'ici.

— Oui, ce monsieur dit que le climat y est si bon et si chaud.

— Paris, voyez-vous, ma petite, ne vaut rien pour les malades ; c'est trop froid en cette saison... surtout quand on n'est pas riche.

— Ah ! C'est bien vrai !... dit la mère de Josiane.

— Eh bien ! proposa la concierge, on peut toujours essayer de demander à M. Mathieu si cela se peut.

— Oui... oui...

— Et ma foi, s'il n'y a pas d'empêchement...

— Oui, dit M^{me} Brunin, je partirais volontiers.

— Écoutez, mademoiselle Josiane, moi, à votre place, j'en parlerais à votre voisin.

— Je n'oserai pas.

— Voulez-vous que je le lui dise ?

— Non.

— Nous pouvons demander l'avis du docteur, proposa M^{me} Brunin.

— Oh ! le docteur, fit la concierge, du moment qu'il vous sentira de l'argent, il vous conseillera de rester. Mais laissez-moi faire. Je verrai M. Mathieu. Il est sorti maintenant, mais demain matin, après son déjeuner, je lui parlerai.

Puis elle ajouta :

— Réfléchissez d'ici-là, et si le cher homme dit que ça se peut, vous ferez bien d'accepter. Le meilleur pays c'est encore celui où l'on gagne sa vie.

Elles furent longues et fréquentes les conversations qui eurent lieu depuis ce moment, entre la mère et la fille, au sujet de la proposition qu'avait faite M. Mathieu.

A Paris, la fleur allait de plus en plus mal, et il devenait absolument impossible de lui faire fournir un travail suffisamment rémunérateur.

Jamais on n'avait porté aussi peu de fleurs sur les toilettes, les chapeaux et les coiffures.

La mode était toute à la plume et à la dentelle.

Plusieurs amies de la jeune fille avaient même renoncé à leur état et quitté les ateliers de fleuristes pour entrer comme vendeuses, ou même comme simples « débitrices » dans les grands magasins, ou pour entreprendre la couture ou la confection bien que l'on y gagne si mal sa vie.

Bref, aucun espoir.

M^{me} Brunin était désolée.

Elle comprenait que c'était elle en ce moment l'obstacle à la position de sa fille.

Par moment, en y songeant, elle eut désiré être morte.

Enfin, on arriverait peut-être à une solution.

Si M. Mathieu consentait à ce que la mère partît avec sa fille, on accepterait.

Elles s'expatrieraient volontiers toutes les deux pour se tirer de leur misère affreuse.

M^{me} Brunin se sentait très bien disposée à supporter le voyage.

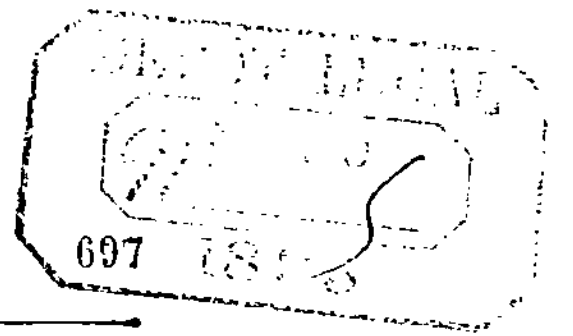
Le docteur, que Josiane rencontra dans la soirée, dit qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce déplacement.

Seulement la concierge n'avait pas revu M. Mathieu.

Le soir, il ne rentra pas.

Elle guetta le retour de son locataire pendant toute la journée sans le voir revenir.

Trois jours s'écoulèrent ainsi sans qu'on eût revu M. Mathieu à la rue Ramey.



M. Mathieu avait écouté, avec une apparence assez distraite. (P. 698.)

On ne savait plus que penser.
 Un homme aussi rangé !... Cette absence paraissait étrange, inexplicable.
 Jamais il n'était resté aussi longtemps absent sans avoir prévenu.
 Ne serait-il pas parti en voyage sans l'avoir préalablement annoncé.
 Que lui était-il donc arrivé ?

C'était désormais chose entendue.

Il ne s'agissait plus que de fixer l'époque du départ.

M. Mathieu tint auparavant à se valoir de nouveaux droits à la gratitude de ses protégées, car il offrit à M^{me} Brunin une avance de quelques centaines de francs sur les futurs appointements de sa fille, afin de lui permettre de payer les quelques petites dettes qu'elle avait été obligée de faire dans le quartier.

Il voulut aussi que Josiane et sa mère s'achetassent, avant leur départ, les vêtements dont elles pourraient avoir besoin pour se présenter convenablement.

Cela faisait partie, du reste, des conditions qu'il avait stipulées, puisqu'il était entendu que la jeune fille serait habillée aux frais de la maison.

M. Mathieu ferait lui-même le voyage avec M^{me} Brunin et Josiane.

Leur départ coïncidait précisément, assurait-il, avec l'époque à laquelle il rendait à Rio chaque année.

On partit.

Un fiacre de la Compagnie d'Orléans vint prendre, à la rue Ramey, M. Mathieu, M^{me} Brunin et sa fille, pour les transporter, ainsi que leurs bagages, à la gare de la place Walhubert, où l'on devait prendre le train pour Saint-Nazaire.

M. Mathieu se montra, pendant tout le voyage, plein d'empressement et de condescendance envers la mère de Josiane.

Il lui donna, ainsi qu'à la jeune fille, des détails sur Rio-de-Janeiro qu'il connaissait à merveille.

Il leur parla de la superbe promenade que leur offrirait le jardin botanique, où se trouve une splendide allée de palmiers gigantesques qui a une réputation universelle ; des *sierras* pittoresques qui entourent la ville et lui font une verdoyante ceinture du plus gracieux effet et des excursions délicieuses que l'on fait dans ces montagnes ; du coquet quartier de Santa-Teresa, parsemé de riantes villas aux vives couleurs, bâties sur une hauteur d'où elles dominant la ville et la baie ; de la Tijuca, aux bois épais, aux cascades jaillissantes, un des lieux de promenade les plus enchanteurs du monde entier ; de la mer enfin, de l'océan que l'on aperçoit de tous les côtés et dont les fraîches brises viennent rafraîchir la température parfois un peu trop chaude.

Il ne tarit pas pendant toute la traversée qui s'effectua sur l'un des meilleurs paquebots de la Compagnie transatlantique, mais il ne parla pas de la maison dans laquelle Josiane devait être employée.

A peine dit-il, lorsque la jeune fille l'interrogea, que cette maison était dans le quartier de Botafogo, et il en profita pour détourner la conversation.

C'était, racontait-il, un quartier absolument neuf, construit à l'européenne, et où certainement on pourrait, si ce n'était la différence de langage, se croire tout à fait dans une ville de France.

M^{me} Brunin supporta admirablement la longue traversée.

Le temps était splendide et elle passait la plus grande partie du jour, allongée dans un fauteuil de junc que M. Mathieu lui faisait installer sur le gaillard d'arrière qu'une tente protégeait déjà contre les rayons du soleil.

Elle se sentait beaucoup mieux qu'à Paris, et l'air de la mer lui était salubre.

Josiane était au comble de la joie.

Un perpétuel sourire illuminait son adorable visage et faisait briller ses grands yeux verts.

Par moment, M. Mathieu qui la contemplait en silence, détournait vivement la tête pour fuir les regards de la jeune fille, qui auraient pu lire ses intentions sur son visage.

Il l'admirait et il se disait :

— Bah ! qu'importe après tout que sa mère soit avec elle !... Ça ne changera rien à mes projets.

CHAPITRE XXXV

4. STRADA SAN PEDRO

Quand le paquebot eut dépassé, en entrant dans la baie, le pic de Santa-Cruz et le « pain de sucre », qui semblent deux gigantesques sentinelles placées en avant-postes pour garder la ville, il franchit la passe, évolua lentement dans le port et vint se ranger bout-à-quai.

Déjà tous les passagers avaient préparé leurs menus bagages, depuis que la terre était en vue et le débarquement se fit avec rapidité.

M. Mathieu parlait admirablement le portugais.

Il prit une voiture où il installa M^{me} Brunin et où il monta ensuite avec Josiane.

Il donna une adresse au cocher.

— Strada San Pedro, 4.

Pendant ce trajet, surtout dans la rue Goncalvas-Dias, que l'on traversa en entier, il montra à ses compagnes les superbes magasins et les maisons magnifiques qui la bordent, offrant une coquetterie et un luxe presque parisiens.

A certains endroits, sans le cachet pittoresque et sans la couleur locale fournis par les costumes, par les visages bronzés de nombreux promeneurs, et par les plantations d'arbres inconnus de nos promenades, on se serait cru en pleins boulevards, tellement l'animation était grande.

Les *bonds* circulaient nombreux et bien mieux organisés que nos tramways qu'ils ont surpassés de toutes manières. Trainés par des mules aux licols engrelotés, leur tintinabulement se mêlait joyeusement aux roulements des sifflets des cochers, toujours attentifs pour prévenir les piétons d'avoir à se garer sur leur passage.

Josiane et sa mère étaient ravies, et à cette vie toute nouvelle pour elle, si différente de celle qu'elles avaient quittée, si attrayante par sa nouveauté exotique, se mêlait pour les charmer cette attraction résultant du bonheur qui leur avait été promis, de la misère définitivement terminée, de la position avantageuse qui allait leur permettre de vivre heureuses et exemptes désormais de toute inquiétude.

La maison devant laquelle la voiture s'arrêta était simple de construction, mais d'une apparence confortable.

Au rez-de-chaussée, une large baie, à côté de la porte d'entrée, close de vitraux multicolores, et le vestibule dallé en marbre, aboutissant à un escalier propre et assez large.

Sur la façade, aucune enseigne.

Dès que la voiture s'arrêta, une femme, prévenue par une camériste au costume brésilien, accourut, le sourire aux lèvres, la main tendue, faisant à M. Mathieu l'accueil le plus cordial.

Elle parlait portugais, mais, à la pantomime expressive qui accompagnait son langage, Josiane comprit pourtant qu'il s'agissait d'elle.

En effet, M. Mathieu lui répondait.

— Oui, c'est la jeune fille dont je vous ai parlé. J'ai réussi à la décider, mais il a fallu consentir à ce que sa mère l'accompagnât.

Alors, tendant la main à M^{me} Brunin et à Josiane, la senora Romao leur dit en excellent français :

— Soyez la bienvenue, madame, et vous aussi, mademoiselle ; je pense que vous vous plairez chez nous et que vous ne regretterez pas trop votre beau Paris.

La mère et la fille répondirent quelques mots, et M. Mathieu ajouta :

— Venez, madame va vous conduire dans votre logement.

L'amie d'Alfred Mathieu dit en portugais à la servante :

— Manola, prends la clef du second.

Le logement dont M. Mathieu avait parlé, se composait de deux petites chambres, très simplement meublées et communiquant entre elles.

Une seule de ces deux pièces avait une issue sur le corridor du palier ; il fallait la traverser pour arriver à la seconde.

Les fenêtres ouvraient sur la façade postérieure de la maison, en face de jardins pleins de verdure et de grands arbres qui masquaient complètement les maisons du quartier de Botafogo, auxquels ils appartenaient.

M. Mathieu et M^{me} Romao ne quittèrent pas Josiane et sa mère.

Il s'agissait avant tout de les acclimater.

L'un et l'autre furent fort aimables, pleins de complaisances, cherchant à plaire.

Lorsque Josiane, un moment où elle se trouva seule avec M. Mathieu, en présence de sa mère, lui demanda :

— Quand vais-je me mettre à l'ouvrage ?

Il répondit :

— Attendez, rien ne presse. Il faut d'abord vous reposer du voyage.

— Je ne suis aucunement fatiguée, assura la jeune fille réellement en excellentes dispositions.

— Et vous faire un peu à ce nouveau genre de vie, ajouta M. Mathieu.

— Oh ! cela viendra tout seul.

— Nous en parlerons dans quelques jours.

Le soir, M^{me} Brunin et sa fille prirent leur repas à la table de M^{me} Romao qui habitait une partie du premier étage, et qui avait un appartement meublé assez richement, dans le goût et à la mode de Paris.

Au cours de la conversation, Josiane comprit que cette dame était d'origine française, qu'elle avait épousé un Portugais avec qui elle était venue s'établir au Brésil, et qu'elle était veuve.

La jeune Parisienne pensa qu'elle avait une fortune qui lui permettait de vivre à son aise, car elle n'avait l'air d'exercer aucune profession.

Quand la mère et la fille se furent retirées dans le logement qui leur avait été donné, elles s'entretenaient ensemble quelques instants, et ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Leur sommeil ne fut même pas troublé par quelques clameurs joyeuses qui, malgré l'épaisseur des tentures et le calfeutrage des portes, retentirent dans la maison à une heure assez avancée de la nuit.

La maison de la Strada San Pedro, où habitait l'ancienne amie de

Perrette Raimbert, ne présentait rien à l'extérieur qui pût en révéler l'intérieur, rien de nature à déceler ce qui se passait entre les murs.

Au rez-de-chaussée, — nous l'avons dit, — une large baie, pareille à la devanture d'une boutique, garnie de vitraux multicolores dans le style italien, et c'est à peine si, le soir, l'éclat des lumières, arrêté par des stores de surah rouge à lames jaunes, venait les animer faiblement.

Les volets, du reste, étaient fermés de bonne heure.

La façade blanche aux rinceaux de faïence colorée entablant les fenêtres, avait un bon air de confortable bourgeois.

Les fenêtres étaient toujours closes.

Dans la journée, on ne voyait sortir et rentrer qu'une servante lourde et épaisse, vêtue à l'italienne, qui portait ordinairement au bras un grand panier, et qui remplissait les fonctions de cuisinière; et un domestique au type français, brun, jeune, bien coiffé et bien pommadé.

La nuit venue, des messieurs arrivaient silencieusement et entraient discrètement dans la maison, dont la porte s'ouvrait pour ainsi dire d'elle-même à leur approche, comme si on les avait attendus et vus venir.

Parfois des voitures s'arrêtaient devant la maison et des hommes en descendaient, qui pénétraient à l'intérieur, y séjournaient assez longtemps et repartaient ensuite.

Mais avant de dire ce qui se passait dans la demeure de la senora Romao, il n'est pas inutile de faire plus amplement la connaissance de l'amie de M. Alfred Mathieu.

Française, née aux environs de Bordeaux, Juliette Sérignac avait eu, dès sa jeunesse, une affection malheureuse.

Elle s'était éprise d'un capitaine de navire marchand, qui n'avait été séduit que par sa jeunesse et par cette beauté particulière des années printanières, dont le diable fait don à toute fille d'Ève.

Pour lui, Juliette, orpheline, abandonna la grand'mère qui l'élevait et qui, peu après mourut de chagrin.

Elle suivit l'homme qui devint son amant et qui la laissa un beau jour à Saint-Nazaire, las déjà d'une passion épuisée du premier coup.

La jeune Bordelaise n'entendit plus parler du capitaine et elle avait pris le train pour revenir, repentante et honteuse, implorer son pardon, lorsqu'elle fit, pendant le trajet, la connaissance d'un commis-voyageur qui, ayant appris son histoire, — on se lie si facilement en voyage, — la détourna de son projet et lui promit monts et merveilles.

Il vécut avec Juliette pendant quelques semaines et la conduisit à Paris où, pour s'en débarrasser, il la confia aux soins d'une matrone qui gérait, en un quartier sombre, une maison mal famée.



On festoyait parfois avec les pensionnaires. (P. 707.)

C'est là, au milieu des salons dont elle faisait l'ornement, — résignée et plus tard déterminée, — l'ornement des salons, que Juliette Sérignac fit, trois ans plus tard, la connaissance de Fernandez Romao, un Portugais qui l'aima assez pour la faire sortir de cette maison, et, après deux ans, pour l'épouser.

Après leur mariage, M. et M^{me} Romao vinrent se fixer à Rio-de-Janeiro.

Fernandez Romao, qui appartenait à une excellente famille de Minho, n'avait aucune profession, n'exerçait aucune industrie.

Il vivait des restes d'un opulent patrimoine qu'il n'avait pas tardé à dissiper presque complètement.

C'est lorsqu'il se vit à peu près ruiné que, pour sauver les restes de sa fortune, il épousa Juliette Sérignac et se rendit au Brésil, où il voulut tenter le commerce de l'exportation.

Mais, peu préparé au travail par une jeunesse de plaisir, absolument incapable de mener à bien une entreprise qui exigeait de sérieuses qualités d'ordre et de discernement, Romao acheva sa ruine en quelques années et, harcelé enfin par ses créanciers, il se brûla un jour la cervelle à bord d'un paquebot qui, de Bahia, le ramenait à Rio où sa femme l'attendait.

Pendant la dernière année de son mariage, Juliette Romao avait fait la connaissance de M. Mathieu.

Alfred Mathieu s'était rencontré quelquefois, longtemps auparavant, avec Fernandez à Paris.

Ils se retrouvèrent au Brésil et, bien qu'ils n'eussent eu jusqu'alors que d'insignifiantes relations, cette rencontre créa entre eux une solide amitié.

Lorsque Juliette fut veuve, M. Mathieu s'intéressa à elle et offrit de lui créer une situation.

Jusque-là, la Bordelaise n'avait jamais su quel genre d'affaires pratiquait l'intime de son mari.

On le voyait arriver chaque année à Rio, toujours à peu près à la même époque ; il venait rendre visite à ses amis, dîner quelquefois, passer quelques soirées avec eux, les conduire au théâtre, les accompagner dans les forêts et devant les pittoresques cascades de la Tijuca, ou sur les pentes abruptes du Corcovado que gravit un chemin de fer à crémaillère, où l'on faisait de délicieuses parties ; mais jamais il ne parlait de ses affaires.

Alors la jeune veuve comprit.

M. Mathieu faisait une sorte de courtage plus lucratif qu'avouable.

Il procurait à des maisons de plaisir étrangères de jeunes et jolies créatures, recrutées un peu partout, mais surtout à Paris.

Depuis longtemps cet intermédiaire de la traite des blanches caressait le projet d'avoir, dans la capitale du Brésil, une maison dans laquelle il serait mieux qu'un simple agent, un véritable intéressé, un coassocié.

Le veuvage de Juliette Sérignac, dont il connaissait les antécédents, lui fournissait la personne qu'il cherchait depuis si longtemps.

La señora Romao, — car la Bordelaise s'était admirablement assimilé le type exotique, — n'avait plus une bribe de fortune après le suicide de

son mari, mais elle avait toutes les qualités requises pour tenir utilement le rôle auquel la destinait le silencieux locataire de la maison de la rue Ramey.

Elle accepta sans hésitation.

Il y avait, dans son consentement presque enthousiaste, une sorte de revanche contre la destinée que, du premier coup, elle se promettait de prendre.

M. Mathieu, qui avait un joli capital en réserve, solidement placé, fit tous les frais d'installation.

Il loua, à long bail, la maison de la Strada San Pedro que l'on était alors en train de construire et l'aménagea avec tout le luxe et le confortable que demandaient les projets qu'il avait formés.

Au rez-de-chaussée, il installa un salon de conversation, élégant, meublé à l'orientale, où les habitués se rencontraient, où l'on festoyait parfois avec les pensionnaires, peu nombreuses, il est vrai, mais admirablement choisies.

Puis, deux petits salons, coquets, luxueux, de véritables boudoirs, pour les nouveaux amis, pour ceux qui ne voulaient pas s'exposer à être vus.

Au premier, des chambres somptueuses et, sur le jardin, l'appartement de la señora Romao.

Le second étage était divisé en petits logements qu'habitaient ordinairement des amis de la maison, préférant à l'hôtel le séjour agréable de cette maison hospitalière.

Enfin, à l'étage supérieur, se trouvaient les chambres des pupilles de la señora Romao et de ses trois domestiques que nous connaissons déjà.

Telle était la maison qu'habitaient aujourd'hui Josiane Brunin et sa mère.

CHAPITRE XXXVI

DAME DE COMPAGNIE

Nos lecteurs ont déjà compris quel était le plan ourdi par Alfred Mathieu.

L'emploi qu'il avait promis à la jeune fille, sa voisine, était un emploi de pensionnaire dans la maison de la señora Romao.

Il avait spéculé sur la misère de la pauvre enfant, réduite à mourir de faim avec sa mère malade, comme il se proposait de spéculer sur sa jeunesse et sur son admirable beauté.

M. Mathieu cependant n'avait encore rien dit à Josiane au bout de trois jours.

Il calculait.

La présence de M^{me} Brunin, qu'il n'avait consenti qu'à contre-cœur à emmener à Rio, le gênait.

Sans doute voulait-il aussi, avant de parler, laisser la jeune fille s'habituer aux personnes avec lesquelles elle aurait désormais à vivre.

Lorsqu'elle lui demanda une nouvelle fois quand il la présenterait dans la maison où elle devait occuper l'emploi promis, il répondit évasivement d'abord et finit par dire que rien ne pressait, qu'il fallait attendre l'arrivée d'un ami.

Cependant, l'état de M^{me} Brunin qui s'était amélioré pendant la traversée, s'aggrava au bout de quelques jours.

La malheureuse femme fut reprise par une crise douloureuse qui annonça le retour du mal dont elle n'était pas guérie.

Obligée de s'aliter, elle souffrait cruellement et elle sentait la paralysie la menacer de nouveau.

Josiane la soigna avec un dévouement de tous les instants, une abnégation de toutes les minutes.

L'adorable jeune fille avait pour sa mère un culte, une dévotion absolus.

Sa mère était pour elle une idole chérie.

Elle était le monde entier, l'unique objet de son amour, le mobile véritable de son existence.

Un médecin, qui fut amené par M. Mathieu, donna ses soins à la malade ; mais ne pouvant rien pour la guérir, il dut se borner à une médication symptomatique, à un traitement calmant qui ne pouvait qu'épargner quelques douleurs et retarder un peu la terminaison fatale.

M^{me} Brunin était condamnée depuis longtemps.

La maladie pouvait ne faire que de lents progrès, mais elle ne pardonnerait pas.

L'organisme, débilité par la misère et les privations, était désormais trop profondément atteint.

A la paralysie envahissante, qui aurait suffi pour éteindre définitivement la malheureuse le jour où l'un des organes essentiels serait atteint, se joignait un état tuberculeux nettement caractérisé.

La phtisie pouvait être catégoriquement diagnostiquée par le médecin.

En cet état, M. Mathieu n'osait avouer à Josiane son odieuse conduite, ni lui révéler le rôle infâme auquel il la destinait.

Il la laissait au chevet de sa mère, attendant le dénouement annoncé,

la mort qui livrerait à sa merci cette jeune fille complètement dépaycée dans cette ville inconnue pour elle.

M^{me} Brunin pourtant, grâce aux soins du médecin, grâce surtout à une réaction qui s'opéra en elle, — comme cela se produit ordinairement chez certains malades, — parut, sinon revenir à la santé, du moins voir son état s'améliorer sensiblement.

L'échéance de mort qu'escomptaient déjà la señora Romao et son ami, se trouvait indéfiniment ajournée.

Alors M. Mathieu prit son parti.

Tandis que M^{me} Brunin était obligée de demeurer alitée, il présenta à la malade et à la jeune fille une jeune femme d'une réelle beauté, une Anglaise, pensionnaire de la maison, qui devait dans sa pensée lui servir un jour d'exemple pour Josiane.

Betzy, une blonde délicieuse, manifesta tout de suite une vive amitié pour la jeune fille, et elle vint souvent, dans la journée, passer quelques heures auprès d'elle et de sa mère.

Ignorantes l'une et l'autre de l'existence que menait leur nouvelle compagne, M^{me} Brunin et sa fille ne firent aucune des remarques auxquelles pourtant se prêtait l'extérieur de Betzy et ne soupçonnèrent rien de la vérité.

Cette liaison suffisait pour le moment à M. Mathieu, car elle lui permit de faire assister un soir Josiane à un dîner auquel Betzy prit part avec la señora Romao.

Après le repas, il se décida à parler.

Le misérable avoua brutalement la vérité.

Il dit que l'emploi qu'il destinait à Josiane, était celui que Betzy et deux autres jeunes personnes tenaient déjà dans la maison.

Elles n'étaient pas malheureuses ; cela se voyait du reste.

Betzy en témoignait elle-même.

La señora Romao avait des amis riches et du meilleur monde ; il ne s'agissait que d'être complaisante avec eux.

En échange, l'argent et les cadeaux ne manqueraient pas.

Josiane comprit l'ignoble proposition qui lui était faite.

Son esprit se révolta.

Elle fut envahie à l'instant par un invincible sentiment d'horreur, et comprit dans quel piège épouvantable elle était tombée.

Elle quitta le salon et se réfugia dans son petit logement, où, seule dans sa chambre, tandis que la chère malade reposait, elle pleura abondamment.

Que pouvait-elle faire?

Comment échapper aux misérables qui la tenaient en ce traquenard ?
Avouer la vérité à sa mère !... L'infortunée jeune fille ne pouvait consentir à lui infliger cette douleur.

Fuir !... Était-ce possible en l'état maladif de sa mère ?

Où irait-elle, du reste ?

Chez qui se réfugierait-elle ?

Où trouverait-elle une protection dans cette ville, dont elle ignorait la langue et les lois, où elle ne connaissait personne ?

A qui s'adresserait-elle ?

Elle ne savait même pas qu'il existe, là comme partout à l'étranger, un représentant de la France, qui a pour mission de veiller sur ses compatriotes et de les protéger au besoin.

C'est dans cette détresse, dans cet affolement créé par la perspective de son isolement que la pauvre Josiane se désespérait.

Elle étouffait ses sanglots, pour que leur bruit ne troublât pas le sommeil de sa mère, pour qu'elle ne fût pas obligée de lui avouer la cause de ses larmes et de sa douleur.

Alors, calmée lentement, après plusieurs heures, réfléchissant à la perspective de honte qu'on lui avait proposée et à laquelle elle voulait échapper, Josiane songea à ce qu'elle devait faire.

Avant tout il fallait se soustraire à cet homme qui l'avait aussi indignement trompée.

Elle résisterait, même au prix de sa vie, à toutes les tentatives qui pourraient être entreprises contre elle.

Jamais elle n'accepterait le honteux marché qu'on lui avait offert.

Elle attendrait que, grâce aux soins du docteur, sa mère eut repris quelques forces, qu'elle fût en état de supporter un déplacement et une nuit, pendant que tout dormirait, les deux femmes fuiraient cette maison maudite.

Pour sa mère, elle trouverait, pensait-elle, un hospice où on la recevrait, où on la soignerait et où elle pourrait la voir.

Pour subvenir à leurs besoins elle travaillerait à n'importe quelle besogne.

Elle mendierait s'il le fallait.

Mais, dès le lendemain même, Josiane comprit ce qu'un tel projet avait d'irréalisable.

La porte de la maison était solidement fermée et auprès d'elle, Manola, l'âme damnée de sa maîtresse, faisait bonne garde.

La jeune fille comprit que la camériste de la señora Romao avait pour mission de veiller sans répit sur elle.

Sa surveillance était difficile à tromper.

Betzy revint, envoyée par la señora Romao.

Elle essaya d'atténuer ce qu'il y avait eu de brutal dans l'infâme proposition de M. Mathieu.

Quand elle put causer seule un instant avec Josiane, elle lui raconta son histoire.

Histoire bien simple.

A Liverpool, après avoir été séduite par un étudiant en vacances de l'Université d'Oxford, elle était allée d'elle-même chez une dame de Paris, qui exerçait la même profession que la señora Romao.

C'est là que M. Mathieu l'avait connue et qu'il l'avait décidée à venir à Rio.

Elle se déclarait très heureuse.

Elle n'avait jamais connu par elle-même ce qu'était l'amour et elle était, sur les tendres sentiments de l'âme, d'un scepticisme absolu.

M^{me} Brunin, qui dormait pendant qu'avait lieu cette conversation, s'éveilla et les deux jeunes filles vinrent auprès d'elle.

La malade parla de cet emploi que M. Mathieu avait promis, et que l'on ajournait sans doute à cause de l'état de sa santé, pour ne pas la séparer de sa fille.

— C'est justement de cela que nous causions, madame, dit Betzy avec aplomb. Je suis au courant et moi-même j'ai le même emploi que M. Mathieu réserve à votre fille.

Josiane n'osa pas protester.

— Dans la maison? fit M^{me} Brunin très étonnée.

— Sans doute, affirma la jeune Anglaise.

— Dans la maison! répéta son interlocutrice.

— La maison est un... hôtel, madame.

— Alors cet emploi... fit la mère de Josiane qui ne comprenait pas.

— Je suis dame de compagnie auprès des étrangers qui logent ici, et je vous assure que ce n'est pas désagréable.

En l'état où sa mère se trouvait, ne pouvant s'échapper et n'osant pas lui avouer la vérité, Josiane applaudissait à ce mensonge dont elle n'était complice que par condescendance tacite.

Cette profession expliquait le genre, le langage, les toilettes de miss Betzy.

Cependant Josiane protesta, usant de la fiction établie, répugnant à donner son approbation, même à ce mensonge.

— M. Mathieu, dit la jeune fille parvenant à dissimuler sa honte et son embarras, m'a en effet parlé de cela; mais je lui ai dit que je ne pourrais accepter cet emploi, car je n'ai pas l'éducation nécessaire et ne me sens pas capable de le remplir.

— Cependant, dit M^{me} Brunin, ce ne doit pas être difficile.

— Oh! du tout, madame, affirma Betzy avec un véritable empressement.

Là-dessus M. Mathieu arriva.

Il était décidé à aller de l'avant et sa résolution se lisait sur son visage.

À sa vue, Josiane recula.

M^{me} Brunin ne perçut pas le sentiment de répulsion et d'horreur que cet homme, dont elle se croyait l'obligée, inspirait maintenant à sa fille.

L'associé de Juliette ne parlait pas cependant de la honteuse proposition qu'il avait faite.

Il ne venait, en apparence, que prendre des nouvelles de M^{me} Brunin.

Ce fut la mère de Josiane elle-même qui, la première, dit :

— Puisque je me sens beaucoup mieux, monsieur Mathieu, il ne faut pas que j'abuse plus longtemps de votre bonté en conservant ma fille auprès de moi. Du moment qu'elle travaillera dans la maison, je ne serai pas loin d'elle, et vous pouvez commencer à la former à ses nouvelles fonctions.

Un échange de regard avec Betzy suffit à M. Mathieu pour lui faire comprendre que ce qu'il avait dit était fait.

— Madame, répondit-il avec une hypocrite déférence, M^{lle} Josiane a sans doute quelques scrupules, car la proposition que je lui ai faite ne lui a pas souri du premier coup.

Josiane sentait sa gorge contractée par une telle indignation, que si elle avait osé formuler une protestation, aucun son n'aurait pu sortir de ses lèvres.

M. Mathieu poursuivit :

— Évidemment c'est une habitude à prendre, mais mademoiselle, — fit-il en désignant la jeune Anglaise, — vous dira que la tâche est très facile.

— Oh ! oui, et même très agréable, confirma Betzy.

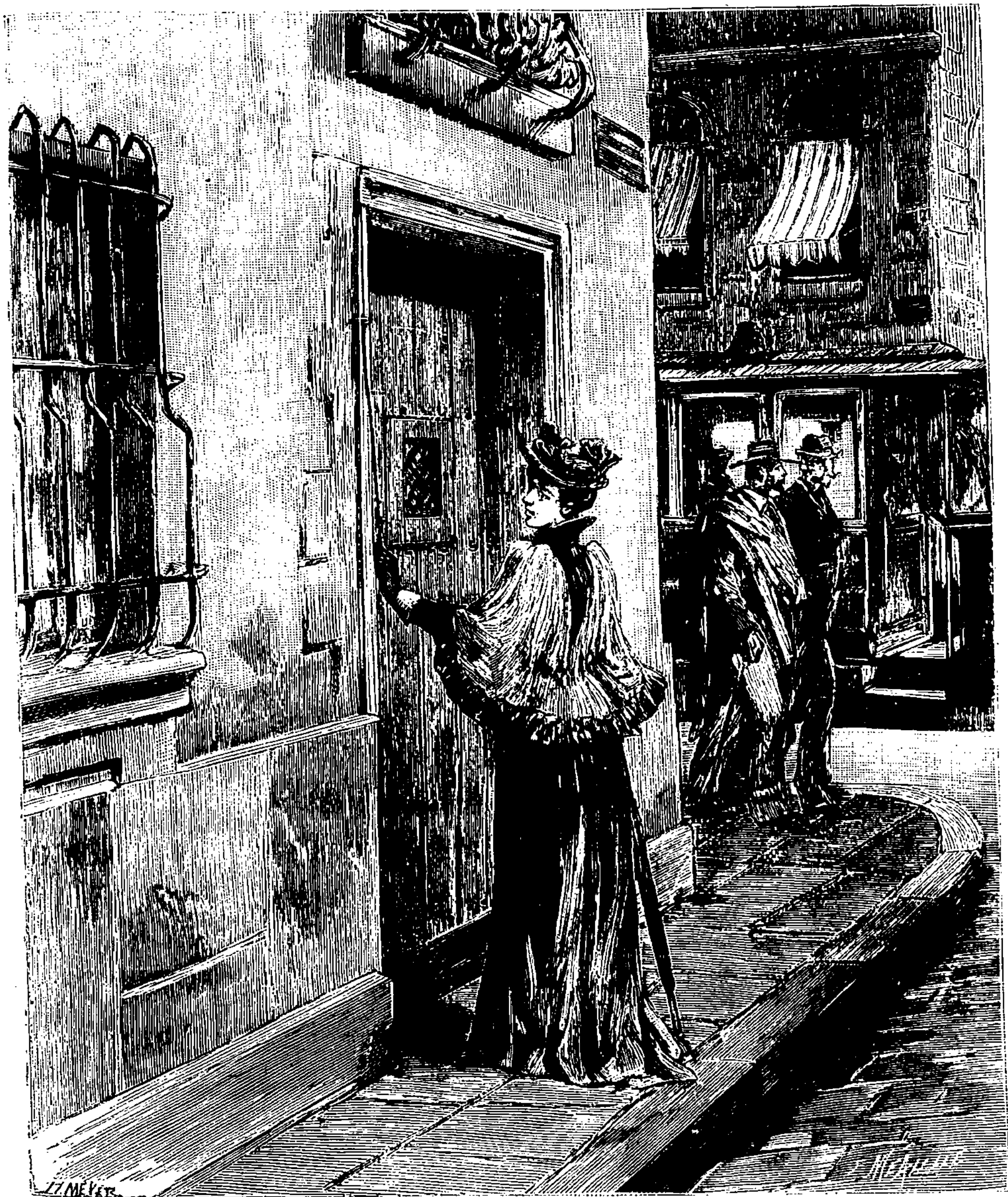
— D'ailleurs je comprends parfaitement, ajouta le misérable, qu'en cela, comme en toute chose du reste, il faut une sorte d'apprentissage, le temps de se faire à une condition nouvelle, aussi je n'ai pas l'intention de presser M^{lle} Josiane le moins du monde.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit M^{me} Brunin, mais cependant il est temps qu'elle travaille pour reconnaître toutes vos bontés et pour vous dédommager un peu des sacrifices que vous avez bien voulu faire pour nous.

Elle s'adressa ensuite à sa fille.

— Tu entends, fillette, dit-elle, il faut commencer...

— Non, rien ne presse, madame, dit M. Mathieu. Il vaut mieux que



Elle sonua à la porte munie d'un judas. (P. 720.)

M^{lle} Josiane se rend bien compte par elle-même avant d'entrer en fonctions, et c'est pour cela que je compte, si vous voulez bien le lui permettre, la faire dîner et lui faire passer la soirée, aujourd'hui, avec nos amis et avec ces dames qui seront ses camarades, et occupent des fonctions pareilles à celle que je lui destine.

— Évidemment, dit M^{me} Brunin, vous avez raison, et ma fille vous accompagnera. Je vais beaucoup mieux et puis très bien me passer d'elle.

— Elle verra ainsi que ce qu'on veut d'elle n'a rien d'effrayant, ajouta M. Mathieu.

Josiane aurait voulu mourir, tant elle souffrait de ne pouvoir protester et révéler l'infamie que l'on méditait contre elle.

Elle essaya à peine de se défendre.

M^{me} Brunin elle-même l'exhorta à obéir à M. Mathieu, et Betzy l'encouragea en lui assurant qu'elle serait à ses côtés et ne la quitterait pas un seul instant.

L'ignoble associé de la señora Romao avait parfaitement compris que Josiane n'oserait pas avouer la vérité à sa mère.

Il savait qu'elle ne pourrait quitter la maison, où elle était du reste surveillée de près et bien gardée, et qu'il lui serait par suite impossible de se soustraire à une proposition qui, ainsi formulée, ne pouvait paraître que très acceptable.

Obligée d'obéir, la malheureuse Josiane se soumit en apparence, mais en se promettant bien de faire échouer par sa résistance les infâmes tentatives du misérable.

Elle trouverait bien quelqu'un qui aurait pitié d'elle.

C'est la mort dans l'âme cependant qu'elle suivit Betzy, lorsque celle-ci vint la chercher le soir.

Elle assista silencieuse à ce repas présidé par la señora Romao.

Placée entre deux messieurs de fort bonne mine, elle arrêta sur leurs lèvres les propos galants et fit obstacle à toute tentative de leur part par sa réserve complète et par l'air de douleur que son adorable visage reflétait.

M. Mathieu et Juliette, qui avaient prévenu leurs clients, enrageaient en voyant qu'ils n'aboutissaient à rien.

La soirée se passa pareille au dîner.

Les deux dames, l'une et l'autre allemandes, qui complétaient avec Betzy les pensionnaires de la maison, ne parvenaient, par leur exemple, qu'à l'écœurer et à l'indigner davantage, au lieu de l'entraîner comme les deux misérables l'avaient cru.

Au milieu de la nuit, lorsque la pauvre fille put enfin se retirer, lorsqu'elle regagna sa chambre où elle espérait pouvoir pleurer en silence, elle fut appelée par sa mère qui ne dormait pas et qui l'entendit rentrer.

Elle dû répondre à ses questions en continuant le mensonge que l'on avait employé pour la tromper, mais elle affirma cependant, sans pouvoir trouver de bonnes raisons pour appuyer son dire, qu'elle ne pourrait jamais se plier à ce que l'on attendait d'elle et qu'elle regrettait vive-

ment d'avoir quitté Paris sans avoir su exactement quelle était la nature de l'emploi auquel on la destinait.

M^{me} Brunin essaya de l'encourager de nouveau, mais elle ne parvint pas à triompher de cette répulsion qu'elle constatait sans pouvoir la comprendre.

Josiane souffrait un martyre moral indicible.

Elle maudissait le jour où elle était née et le malheur qui n'avait cessé de l'accabler depuis sa naissance.

Elle se désolait en sentant son impuissance, mais en même temps, elle puisait dans son indignation des forces nouvelles pour résister avec une farouche énergie à tout ce qui pourrait être entrepris contre elle.

M Mathieu et sa digne compagne pourraient renouveler leurs ignobles tentatives; rien ne viendrait à bout de sa résolution.

Elle avait, avec le sentiment de son honneur, une juste estime d'elle-même qu'à aucun prix elle ne voulait perdre, car la pauvre fille sentait combien elle serait méprisable à ses propres yeux si elle acceptait l'infâme marché qu'on avait le cynisme de lui offrir.

Elle mourrait de honte en se sentant réduite à un pareil degré d'abjection.

Ces malheureuses qu'elle avait vues avaient soulevé en elle autant de mépris que de compassion, et jamais, non jamais elle ne consentirait à devenir leur pareille.

Puisqu'elle ne pouvait pas fuir, puisqu'elle n'avait pas la force d'avouer l'épouvantable vérité à sa mère, elle se contenterait de résister et d'opposer aux desseins infâmes une invincible force d'inertie contre laquelle ils se briseraient.

Il faudrait bien, pensait l'infortunée, que M. Mathieu et la señora Romao se lassassent et renoncassent à la faire servir à leur honteux trafic, à leur ignominieuse spéculation.

Lorsqu'ils verraient toute tentative vaine, incapables de briser sa résistance obstinée et inflexible, ils capituleraient devant son intransigeante honnêteté, et se décideraient enfin à la renvoyer.

Ils la chasseraient même, peu importe.

Ils la jetteraient peut-être à la rue, en proie à la misère, dépouillée de tout; mais elle aurait reconquis sa liberté.

Elle serait délivrée.

Elle serait libre.

CHAPITRE XXXVII

LE PIÈGE

Alfred Mathieu avait eu le loisir d'étudier à merveille le caractère de Josiane.

Il n'avait pas tardé à comprendre qu'obstinée dans sa résistance, la jeune fille ne céderait pas.

Elle avait un sentiment trop élevé de son honnêteté, le seul bien que la misère ne fût pas parvenu à lui ravir, pour transiger un seul instant avec elle.

Il la sentait soutenue en cela par une force morale dont rien n'aurait raison, et comprenait que toute tentative échouerait devant son inébranlable volonté.

Mais l'astucieux et habile gredin se disait aussi que, le premier pas une fois franchi, la jeune fille ne songerait peut-être plus à lui opposer une pareille résistance.

En y réfléchissant il avait même regretté que Josiane, lorsqu'il l'avait connue à Paris, n'eût pas été, comme tant d'autres, la victime d'une déception d'amour, qu'elle n'eût pas aimé et qu'elle n'eût pas été abandonnée ensuite par un séducteur.

La besogne eût été assurément plus facile.

Poussée par l'affection immense qu'elle avait pour sa mère et harcelée en même temps par une misère impitoyable, elle aurait probablement consenti à gagner, comme on le lui proposait, l'argent nécessaire à la vie de cette mère adorée.

Alors, en songeant à cela, l'associé de la señora Romao s'était dit qu'il faudrait peut-être que ce qui ne s'était pas passé arrivât maintenant ; qu'il faudrait que Josiane se laissât aimer et séduire par un homme qui lui ferait franchir, les yeux bandés par l'amour, la première étape de cette route honteuse sur laquelle il voulait la pousser.

Mais n'était-il pas trop tard aujourd'hui ?

Mise en garde par les propositions qui l'avaient révoltée, ne repousserait-elle pas, même les aveux les plus sincères, la tendresse la plus véritable ?

Et si elle s'éprenait réellement, cette vierge n'inspirerait-elle pas à celui qui le premier ferait battre son cœur et allumerait ses sens, un

amour qui la défendrait ensuite contre les desseins auxquels on la réservait ?

Ne trouverait-elle pas, dans l'immense affection qu'elle concevrait pour celui auquel elle se donnerait librement, des forces nouvelles qui l'attacheraient à lui et l'éloigneraient à jamais du but qu'on se proposait de lui faire atteindre.

Si la tentative pouvait avoir quelques chances de succès, ce qui toutefois n'était pas probable, elle pouvait aussi tourner complètement contre ceux qui l'auraient suggérée.

La prudence conseillait de ne pas recourir à ce moyen, et M. Mathieu était un homme prudent.

Alors, par quel moyen arriver aux fins que l'on désirait ?

L'esprit du misérable ne tarda pas à trouver une solution et il n'eut besoin que d'une courte réflexion pour prendre une détermination décisive.

Bon gré, mal gré, il fallait que Josiane perdît cette honnêteté qu'elle conservait comme un trésor, cette estime qu'elle avait pour elle-même, qu'elle se trouvât impure, profanée, souillée, n'ayant plus rien à défendre, plus de résistance à opposer.

C'était aisé.

Dans cette maison, l'infâme était sûr de trouver toute l'aide et toute la connivence nécessaires.

Monola et sa maîtresse seraient pour lui des auxiliaires absolument sûrs.

Et aussitôt l'odieux dessein résolu, aussitôt la préméditation du crime abominable achevée, Alfred Mathieu songea à l'exécution.

Il avait laissé passer quelques jours, depuis cette nuit dont la jeune fille était sortie aussi pure, mais plus écoeuvrée que jamais.

Pendant ce répit, il s'était efforcé de faire oublier à Josiane les honteuses propositions qu'il lui avait faites.

M. Mathieu avait paru renoncer à ses projets et il s'était même dit prêt à rapatrier la jeune fille dès que l'état de sa mère lui permettrait de supporter la traversée.

Il avait su se montrer bon, compatissant, et M^{me} Brunin, qui ne comprenait rien aux refus opposés par sa fille aux propositions de travail qu'elle croyait lui être faites, était complètement la dupe du cynique gredin.

Josiane se sentait plus heureuse, n'éprouvant plus le besoin de lutter et de se défendre, convaincue même, au bout de quelques jours, que M. Mathieu avait sincèrement renoncé à ses indignes projets.

Elle questionnait le médecin chaque fois qu'elle pouvait le voir pour

mesurer d'après ses pronostics le temps qu'elle aurait encore à passer dans cette maison.

Le médecin ne donnait pas grand espoir.

L'état de Mme Brunin lui inspirait de vives inquiétudes et, s'il pensait pouvoir prolonger son existence par des soins assidus, par une existence absolument exempte de toute émotion, il ne répondait pas d'elle si on entreprenait de lui faire retraverser l'océan.

M. Mathieu était au courant de ce qui se passait de ce côté.

C'était un nouvel atout dans son jeu.

Il était certain de triompher, maintenant qu'il savait que la moindre émotion pourrait tuer la mère de Josiane.

Quoi qu'il arrivât, le misérable était désormais certain du silence et de la discrétion de la jeune fille.

Victime, elle se résignerait sûrement plutôt que de risquer de donner le coup de la mort à cette mère qu'elle chérissait en lui avouant son malheur.

Aussi Alfred Mathieu était-il maintenant absolument résolu.

Tout avait été préparé pour la perpétration du crime épouvantable.

M. Mathieu, en plusieurs conversations avec la señora Romao, lui avait exposé son plan.

Monola, — une ancienne esclave de Fernandez Romao dont le dévouement était absolu, — s'était procuré diverses substances dont elle avait expliqué elle-même les propriétés.

Elle savait où trouver de la curarine, le principe actif du curare, ce poison terrible que préparent les Indiens Pixoros des bords de l'Orénoque pour empoisonner leurs flèches.

Elle avait apporté quelques cristaux d'un sel jaunâtre, le chlorhydrate de curarine, qu'Alfred Mathieu avait serré précieusement.

La mulâtresse avait expliqué ce qu'il fallait en faire.

Elle avait apporté aussi quelques fleurs d'une plante qu'elle était allée chercher dans les sierras qui entourent la ville.

Elle en avait exposé les propriétés.

Ces fleurs, qu'en son langage pittoresque elle appelait « l'œil de la nuit », constituaient un narcotique puissant et absolument inoffensif.

En en mêlant deux seulement à une infusion dont elles ne dénatureraient aucunement la saveur, elles plongeraient la personne qui absorberait ce breuvage dans un sommeil de plusieurs heures, dont rien ne pourrait la tirer.

Avec la curarine, au contraire, ce ne serait pas le sommeil, mais une torpeur insurmontable que l'on obtiendrait.

Pour cela, il suffisait de faire dissoudre dans de l'eau les cristaux que Manola avait fournis; puis on chaufferait graduellement la solution jusqu'à ébullition, et les vapeurs abondantes qui s'en dégageraient auraient la propriété, sans aucun danger d'empoisonnement, d'enlever à la personne qui y serait soumise toute force, toute apparence de vie même, sans la priver cependant de son intelligence, sans paralyser son discernement, en lui permettant de demeurer entièrement consciente de tout ce qui se passerait autour d'elle.

La curarine n'a ses propriétés toxiques, réellement terribles, que si elle est mêlée au sang, par une blessure ou par une injection hypodermique.

Son absorption par les voies digestives est inoffensive et elle s'élimine rapidement de l'organisme.

Ses propriétés sont, à un degré plus puissant, les mêmes que celles du curare, l'effrayant poison des Indiens de l'Amérique du Sud, qui le fabriquent eux-mêmes.

C'est du curare du reste, que la curarine est extraite par l'ébullition dans l'alcool et par l'évaporation.

M. Mathieu avait étudié tout cela et il avait été instruit en outre par Manola.

Avec elle, il fit tous les préparatifs nécessaires.

M. Mathieu paraissait avoir désarmé de plus en plus à l'égard de Josiane.

La señora Romao témoignait à la jeune fille et à sa mère un intérêt admirablement simulé.

Puisque Josiane n'avait pas voulu consentir à ce qu'on lui avait proposé dans son intérêt, disait-elle, il ne fallait pas la contraindre.

Elle n'aurait pas été malheureuse, au contraire; mais enfin, puisqu'elle ne voulait pas, on respecterait sa liberté.

On s'occuperait de lui trouver de l'ouvrage, ou une place, afin qu'elle gagnât sa vie.

En attendant, elle pourrait rester dans la maison aussi longtemps qu'elle voudrait, et elle irait et viendrait librement, à sa guise.

Josiane avait cru à ces hypocrites dispositions; elle avait ajouté foi à ce langage habilement tenu, avec un accent de sincérité supérieurement imité.

Elle était même toute disposée à être reconnaissante de ce que l'on ferait pour elle.

La señora Romao assurait chaque jour à la jeune fille qu'elle s'occupait de son sort.

Elle lui répétait, après chacune de ses sorties, qu'elle avait vu quelque personne, qui lui avait promis de la recommander chaudement dans plusieurs maisons.

Enfin, un jour, elle lui dit, l'air tout heureux :

— Je crois que j'ai réussi, ma petite. Une vieille dame, la tante d'un de mes amis, voudrait avoir une jeune femme intelligente pour diriger sa maison, dont l'âge ne lui permet plus de s'occuper.

Josiane se sentait prête à accepter toute situation honorable, tout ouvrage dont elle serait capable.

M^{me} Brunin était heureuse de cette nouvelle, puisque sa fille ne voulait absolument pas de l'emploi qu'on lui avait offert dans le prétendu hôtel de la Strada San Pedro.

La veuve de Fernandez Romão expliqua de quoi il s'agissait.

C'était une dame d'une des meilleures familles de Rio, la senora Mansoura y Puigbo, très riche, qui habitait seule une confortable villa de Larangeiras, le faubourg aristocratique par excellence.

Elle voulait une Française pour diriger son intérieur, ordonner dans sa maison à sa place et conduire les gens de service.

Les appointements seraient certainement fort beaux, et il ne serait pas nécessaire d'habiter complètement la demeure de cette dame; il suffirait d'arriver le matin d'assez bonne heure, ce qui serait très commode en prenant le *bond* qui passe à l'angle de la Strada San Pedro et va directement à Larangeiras.

Plus tard, lorsque Josiane aurait vu si cette place lui convenait, lorsqu'elle serait parfaitement faite à ses nouvelles fonctions, lorsque M^{me} Brunin aurait repris assez de forces pour pouvoir suivre sa fille, elles pourraient alors, toutes deux, habiter chez la senora Mansoura y Puigbo.

Cette proposition ne devait que sourire à la jeune fille qui, encouragée en outre par sa mère, promit d'aller se présenter dès le lendemain, dans l'après-midi.

Juliette Romão lui donna l'adresse exacte de la villa de Larangeiras, lui indiqua minutieusement son itinéraire, et Josiane partit.

Le *bond* qu'on lui avait fait prendre la conduisit à une toute petite distance de la maison où elle se rendait.

Elle sonna à la porte munie d'un judas, et lorsqu'on lui eut ouvert, elle se trouva dans un corridor absolument sombre, dans lequel il lui était impossible de distinguer quoi que ce fût.

MAM'ZELLE MISÈRE



Alors Josiane indignée se leva. (P. 727.)

A l'extrémité de ce corridor, elle voyait une demi-clarté tamisée par des vitraux et le dessin d'un escalier.

Une femme, la domestique qui lui avait ouvert, était là, muette, semblant attendre que la jeune fille fasse connaître ce qu'elle désirait.

Alors Josiane dit :

— Je viens voir M^{me} Mansoura y Puigbo de la part de M^{me} Romao.

Sans répondre un seul mot, la camériste ouvrit la porte d'un petit salon et, d'un geste, invita la jeune fille à y entrer et à attendre.

Puis elle referma la porte.

Cette femme que Josiane n'avait pu reconnaître dans l'obscurité où elle s'était tenue, n'était autre que Manola, la camériste dévouée de la señora Romao.

La maison dans laquelle elle se trouvait était la propriété de la matrone.

C'était une coquette villa qu'elle avait achetée toute meublée, l'année précédente, et dans laquelle elle venait cacher l'amour qu'elle était encore capable de ressentir et d'inspirer.

De nouveau, la malheureuse Josiane était tombée dans un piège infernal.

CHAPITRE XXVIII

UN MISÉRABLE

Dans le petit salon où elle était entrée, Josiane attendit un instant, debout, examinant les choses autour d'elle, le mobilier en satin vieil or semé de fleurs, les tentures épaisses en étoffes soyeuses aux couleurs vives, le jardin que l'on apercevait à travers les stores des fenêtres et où se dressaient des palmiers, des bambous, des cactus gigantesques, toute une végétation luxuriante que la pauvre enfant avait vue une seule fois, et combien appauvrie, dans les serres du Jardin des Plantes de Paris.

L'atmosphère était imprégnée d'un parfum subtil et exquis, comme en un boudoir de coquette.

Josiane s'assit, voyant au bout d'un moment qu'elle avait à attendre.

Elle éprouvait du reste une lassitude dont elle se rendait à peine compte et qu'elle attribuait à l'émotion ressentie en se présentant chez une personne qu'elle ne connaissait pas.

Assise, elle ne perçut pas nettement d'abord ce qui se passait en elle.

Elle ne sentait pas ses forces mollir, ses muscles devenir inertes et incapables d'actionner ses membres.

Cependant bientôt elle dut se laisser aller, incapable de réagir, et son buste se renversa doucement.

Elle essaya de se soulever; ses bras n'obéirent pas à sa volonté, ses doigts ne purent pas se contracter pour saisir les bras du fauteuil, son corps demeura inerte.

Consciente de ce qui se passait en elle, la pauvre jeune fille en conçut aussitôt une épouvante formidable.

Il lui semblait qu'elle était morte en ayant conservé la faculté de penser.

Sa tête, qu'elle avait voulu détourner, était demeurée immobile.

Ses yeux, agrandis par la terreur, restaient largement ouverts sous les superbes franges de leurs paupières que les muscles n'actionnaient plus.

Elle voyait, elle pensait, elle entendait.

Il s'était fait en elle comme une séparation complète entre le système musculaire et le système nerveux.

Tout ce qui dépendait de celui-ci, la force, l'action, tout avait disparu, tout était mort.

Les nerfs seuls étaient encore en éveil, sensibles et vivants.

Les yeux voyaient, les oreilles entendaient, le cerveau pensait et comprenait, l'odorat savourait toujours ce parfum perfide, cause de ces phénomènes étonnants.

Aux parfums qui embaumaient l'atmosphère de ce salon, des vapeurs de curarine avaient été mêlées par une main criminelle.

C'était le terrible poison qui enlève la vie, sans enlever la sensibilité et l'intelligence, que la malheureuse avait absorbé en cette inhalation qui lui avait paru délicieuse.

Josiane entendit au dehors le sable du jardin crier sous des pas.

Elle vit une tête s'approcher lentement, avec précautions de la vitre afin de regarder à l'intérieur.

A ce moment l'enfant reconnut Manola.

Elle, la mulâtresse de la maison de la Strada San Pedro, l'âme damnée de la señora Romao, la servante obéissante de M. Mathieu !

Elle était là.

Elle regardait.

La pauvre fille comprit alors, avec toute la lucidité que son esprit avait conservée, avec la clairvoyance que l'épouvante exaspérait, dans quel traquenard infâme elle avait été attirée.

C'était l'œuvre de cette femme et de cet homme abominables auxquels elle avait jusqu'alors résisté.

Qu'allait-on faire d'elle ?

Elle se sentait incapable d'agir.

Tout mouvement était impossible.

Son corps demeurait absolument inerte, comme privé de la vie.

Sa volonté se galvanisait sous l'exaspération de son impuissance, mais son être tout entier l'abandonnait et ses forces avaient déserté ses membres, comme une armée qui se serait évanouie tout à coup autour de son général demeuré seul vivant.

Alors un autre visage apparut derrière les vitres de la fenêtre.

C'était celui d'Alfred Mathieu.

Josiane reconnut encore le misérable.

Elle entendit le vague chuchotement de sa voix et de celle de Manola, dans les quelques paroles qu'ils échangèrent.

Puis elle vit l'infâme pousser la fenêtre qui pouvait s'ouvrir de l'extérieur, et sur son visage affreux que le store ne voilait plus, elle aperçut un rictus diabolique.

Le monstre triomphait.

L'infortunée était à sa merci, à sa discrétion, incapable de résister et de se défendre.

Aucun son ne pouvait s'échapper de sa gorge paralysée.

Aucune expression d'horreur, de mépris ou de haine ne pouvait même apparaître sur ses traits devenus immobiles, aucun éclair passer en ses prunelles inanimées.

Puis Alfred Mathieu et Manola disparurent.

Quelques instants se passèrent.

La porte du salon s'ouvrit alors et le misérable apparut.

Josiane le vit approcher d'elle, s'arrêter tout près.

Il la contempla longuement avec cet infernal sourire du triomphe qui animait son visage d'une lubricité hideuse.

Elle vit Manola derrière lui.

Elle l'entendit dire :

— Maintenant elle est comme morte et elle comprend aussi bien qu'elle voit, ce qui fait qu'elle saura et qu'elle se souviendra. — Tenez, regardez.

Elle prit le bras de Josiane, le souleva et le laissa retomber inerte.

— C'est vrai ! fit Manola... Ah ! c'est bien joué !

— Maintenant, laissez-nous, répondit Alfred Mathieu.

La mulâtresse referma la fenêtre et sortit.

Alfred Mathieu se pencha alors vers la jeune fille, il saisit ses mains dans les siennes et il s'avança tout près d'elle jusqu'à ce que ses lèvres effleurassent son visage.

Sur les lèvres de cette vierge, l'infâme déposa un baiser de flamme.

— A moi ! siffla-t-il entre ses dents. Tu es à moi !... Rien ne peut te défendre, entends-tu !... Rien ne peut te sauver !...

Josiane entendait.

Elle comprenait tout.

Elle aurait voulu que la mort achevât son œuvre et que son âme s'échappât aussi de son corps, comme la vie s'en était enfuie, afin d'ignorer ce qui allait se passer, afin de n'être pas consciente du sacrilège dont elle allait être victime.

Elle sentait le monstre l'enlacer dans ses bras et la souiller de ses baisers, sans qu'elle pût lui cracher à la face le mépris et la fureur dont son cœur débordait.

Elle subissait ses caresses hideuses sans pouvoir élever aucune protestation, car ses regards avaient conservé leur expression calme et sereine depuis le moment où l'épouvantable paralysie l'avait saisie.

L'infortunée dut assister en pleine connaissance à la perpétration du crime épouvantable que le monstre avait préparé, et le laisser, sans un cri, sans un mot, lui voler ces trésors de pureté qu'elle ne pouvait plus défendre.

Puis, le forfait accompli, quand Alfred Mathieu se fut éloigné, elle vit arriver Manola qu'il appela.

Elle les entendit causer auprès d'elle et la mulâtresse expliquer ce qu'il y avait à faire pour lui rendre la vie.

Elle la vit prendre dans la poche de sa robe, une fiole minuscule que la négresse déboucha et approcha de ses lèvres.

Josiane sentit l'âcreté de la saveur qui se dégagea du liquide que contenait cette fiole lorsque la camériste de la señora Romao en versa quelques gouttes sur sa langue.

Puis elle éprouva dans la gorge la sensation d'une brûlure intense qui la fit souffrir comme si on lui avait versé du plomb en fusion, et son visage n'exprima pas encore la douleur atroce qu'elle endurait.

Cette cruelle sensation se calma et, sous la réaction qui s'opéra bientôt, une fraîcheur faible, puis plus intense, glaciale enfin, se produisit en elle et fit courir dans tous ses membres un frisson qui la secoua.

Alfred Mathieu suivait attentivement ce qui se passait.

Il assistait au réveil de la vie dans ce demi-cadavre qu'il avait profané.

Il vit les prunelles de sa victime s'animer d'abord en d'imperceptibles mouvements.

Il sentait sous ses doigts qui avaient saisi la main de la jeune fille, de petits trémissements agiter l'épiderme grâce à l'influence du sang qui recommençait à courir dans les veines, et sous l'effort des muscles réveillés lentement de leur torpeur et de leur ataxie.

Les paupières enfin s'agitèrent doucement, abaissant leurs longues franges brunes qui voilèrent un instant les beaux yeux aux prunelles vertes de la vierge souillée.

Il y eut, quelques instants après, un léger tressaillement dans les muscles du visage, encore pâle comme celui d'une morte, mais qui s'animait graduellement.

Les commissures des lèvres closes se distendirent et la bouche rose de Josiane s'entr'ouvrit pour prendre une expression de haine, comme si elle allait proférer une imprécation terrible.

Enfin lentement, graduellement, les forces reparurent, ranimant les membres qui retrouvaient la vie un instant perdue, et la malheureuse essaya enfin de se soulever, pour s'échapper et pour s'arracher au monstre qui avait commis sur elle le plus lâche des crimes.

Elle ne put encore y parvenir.

Cependant elle réussit à retirer sa main de celle du misérable qui la tenait.

— Quoi donc ? fit Alfred Mathieu, je vous cause un tel sentiment d'horreur !

Josiane sentit que sa gorge ranimée pouvait émettre des sons.

Elle articula faiblement :

— Lâche !... Misérable !

Mathieu souriait.

Il haussa les épaules.

— Allons donc ! fit-il.

— Infâme ! répéta la jeune fille avec plus de force, en une articulation plus nette.

— Vous ne comprenez donc pas, ma pauvre enfant, que c'est votre bonheur seul que j'ai en vue, dit l'associé de la señora Romao. Vous refusiez de me croire, et je comprends votre refus, car vous vous sentiez défendue par l'instinct de la pudeur et de l'innocence. Maintenant vous n'aurez plus cette raison pour résister.

Alors Josiane indignée se leva.

En ses yeux brillaient la haine, le mépris et la colère.

— Misérable!... cria-t-elle d'une voix qui avait repris toutes ses forces. Vous êtes le dernier des criminels!... Vous me faites horreur!

Elle se recula.

— Mais si vous croyez me tenir, ajouta-t-elle, vous vous trompez!

— Que ferez-vous?

— Je me tuerai! répondit la jeune fille avec une sombre et énergique résolution.

— Vous tuer!... Non!

— Oui, me tuer et effacer ainsi votre forfait en vous léguant ma haine dont Dieu permettra que je vous poursuive au delà de la vie!... Oui, me tuer pour vous échapper à jamais, car je ne veux pas vivre avec le mépris de moi-même que vous avez versé en mon âme...

— Vous ne pensez pas à votre mère! prononça Alfred Mathieu d'une voix calme.

— Ma... mère!... balbutia la pauvre enfant.

Elle se sentit défaillir à ce souvenir subitement évoqué en elle.

Elle dut se soutenir pour ne pas tomber.

— Ma mère!...

Et avec une indignation pleine de courroux et d'une épouvantable douleur :

— Ah! lâche, cent fois lâche que vous êtes! vociféra l'infortunée. Ma mère!... Ma pauvre mère!... Oui, vous le saviez, vous compreniez qu'il faut que je vive pour elle!...

Alfred Mathieu se rapprocha lentement de la jeune fille.

— Si vous aimez votre mère, rappelez-vous que la moindre émotion peut la tuer, vous le savez, dit-il.

Josiane se sentait accablée par une prostration immense.

Oui, pour sa mère qu'elle avait un instant oubliée dans le premier éveil de la vie revenue en elle, elle ne pouvait songer à la mort.

Cet homme, ce monstre avait tout calculé, et il avait raison.

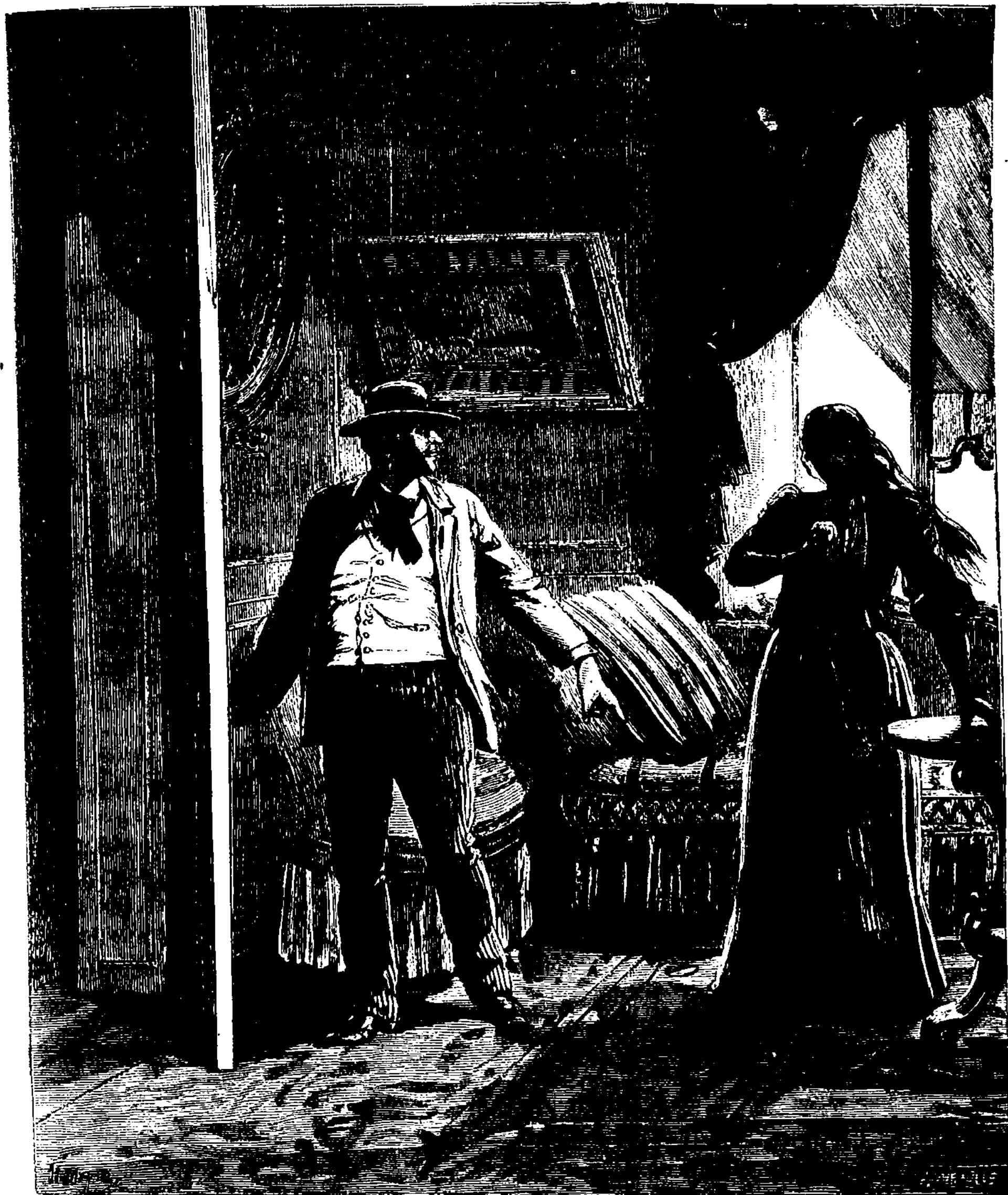
Une émotion pouvait tuer M^{me} Brunin, avait déclaré le médecin.

Non seulement l'infortunée Josiane était condamnée à vivre, portant en elle l'ineffaçable souillure, et elle était aussi contrainte de cacher à sa mère, qu'elle voulait à tout prix conserver à sa tendresse, qu'elle espérait sauver comme on le lui avait promis, l'abominable forfait dont elle avait été victime.

— Croyez-moi, reprit M. Mathieu d'une voix qu'il chercha à rendre caressante, efforcez-vous d'oublier ce qui s'est passé.

— Jamais!

— Si... Vous comprendrez qu'il le faut.



Si vous voulez qu'elle vive, laissez-la ignorer la vérité. (P. 730.)

— Jamais ! répéta Josiane avec force.

— Que feriez-vous en cette ville où vous ne connaissez personne, au milieu de ces étrangers dont vous ne comprenez même pas le langage?... Que deviendrez-vous avec votre mère qui a besoin de vos soins, si vous êtes livrée à vous-même?... Où trouverez-vous les moyens de la faire vivre et de vivre vous-même pour la soutenir, pour la soigner et pour lui rendre la santé!...

— Oh ! infâme que vous êtes !... gémit l'infortunée en proie à l'accablant découragement de l'impuissance.

— Réfléchissez, Josiane, et quand le calme sera revenu en vous, quand votre indignation et votre colère seront tombées, vous déciderez ce que vous voulez faire. Vous serez libre de partir ou de rester. Jusque-là demeurez dans la maison où l'on vous a accueillie, dans cet asile que votre mère ne peut quitter en ce moment sans que sa vie ne soit en danger. Vous êtes chez vous et vous ne manquerez de rien aussi longtemps que vous voudrez bien y rester.

Puis, la voix devenue plus dure, le cynique gredin ajouta :

— Si vous décidiez de partir un jour, sachez que vous n'auriez plus à compter sur personne ni sur rien. Livrée à vous-même, sans ressources, vous ne tarderiez pas à être, avec votre mère, en proie à une misère à laquelle vous succomberiez fatalement, n'ayant en ce pays aucun secours à attendre.

Il se radoucit.

— Mais je ne crois pas que vous preniez ce parti. — Retournez auprès de votre mère et dites-lui que cet emploi qu'on vous avait fait espérer ne peut vous convenir. Si vous voulez qu'elle vive, laissez-la ignorer la vérité, et jamais elle ne saura ce qui s'est passé, ce qui est désormais irréparable. Ce n'est qu'à cette condition que vous la sauverez !

Alfred Mathieu fit quelques pas pour se retirer.

Sur le seuil, il ajouta :

— Allez, croyez-moi, Josiane.

Et il sortit.

Manola était demeurée.

Elle s'avança près de la jeune fille.

— Venez, dit-elle de cette voix caressante à laquelle se prête si bien l'accent du langage méridional, venez avec moi, ma petite. Venez, je vais vous ramener là-bas.

— Laissez-moi, répondit la pauvre fille avec force. Laissez-moi, vous me faites horreur !

La mulâtresse eut un sourire.

— Eh bien ! allez toute seule, puisque vous le voulez ; allez !

— Mon Dieu, ayez pitié de moi ! implora Josiane avec désespoir.

Et elle sortit.

Manola ouvrit les portes devant elle et elle se trouva dans la rue dont la pente douce conduisait à l'avenue où, en arrivant, elle avait quitté le tramway.

La malheureuse marchait lentement, en proie à la douleur qui l'accablait, et sous l'effort de la réaction qui s'opérait en elle, dans la distension de ses facultés énervées et surexcitées, elle se sentit envahie par une affliction immense, par une affreuse désespérance, et de grosses larmes montèrent à ses yeux.

Un sanglot la secoua et elle s'arrêta pour pleurer dans une allée déserte, loin de tous les regards.

Elle disait :

— Pourquoi ne sommes-nous pas mortes toutes les deux, ô mon Dieu !

La pauvre fille essuyait ses larmes, qui coulaient de plus en plus abondantes et, de ses longs cils baignés, ruisselaient sur son adorable visage.

— Pourquoi vivre ainsi ?

Puis elle pensa à sa mère qui l'attendait, qui croyait encore, comme elle l'avait cru elle-même, qu'elle allait être pourvue d'un emploi fructueux et honorable.

— Ma pauvre mère, gémit-elle, si tu savais !... Mais non, non !... Ce misérable a raison... Il faut que tu ignores la honte imméritée de ta fille !... C'est pour te sauver que je serai muette et tu ne sauras pas le crime qui a été commis sur ton enfant !...

Et l'infortunée, se ressaisissant, se ranimant sous l'impulsion réconfortante de son amour filial, étancha ses larmes, galvanisa ses forces d'une énergie nouvelle et se remit en marche dans la direction de la Strada San Pedro.

CHAPITRE XXXIX

SÉQUESTRATION

M^{me} Brunin ne remarqua rien d'anormal sur le visage de sa fille lorsqu'elle la vit arriver.

Josiane avait eu la force et le courage d'imposer silence à ses yeux aussi bien qu'à ses lèvres et de ramener même un sourire sur ses traits défaits.

Elle expliqua que la place qu'on lui avait offerte ne pouvait lui convenir, car il fallait parler aussi le portugais.

Cet innocent mensonge était nécessaire.

Josiane, cependant, ne put demeurer longtemps auprès de sa mère.

Elle n'en avait pas le courage.

Il lui semblait que sa honte imméritée allait apparaître sur sa face.

Elle sentait que la rougeur qui montait à son visage paraîtrait inquiétante, que la confusion l'envahirait et qu'alors elle serait obligée de confesser la vérité.

Elle voulait être seule.

La malade du reste était fatiguée, car elle avait attendu sa fille avec l'impatience de voir sa démarche réussir et elle éprouvait le besoin de se reposer.

Josiane administra elle-même à sa mère la cuillerée de potion qu'elle devait prendre, elle l'embrassa encore, et lui conseilla de dormir, pendant qu'elle continuerait à travailler à un costume qu'elle s'était acheté avant de partir de Paris.

Alors, seule dans sa chambre, la pauvre enfant, plus calme maintenant, put méditer sur l'épouvantable situation qui lui était faite.

Tout ce que cet homme avait dit était vrai.

Que faire dans cette ville étrangère, au milieu de cette population dont elle ne parlait ni ne comprenait la langue ?

Qui l'assisterait ?

Qui la sauverait ?

Et sa mère, où trouverait-elle les ressources nécessaires pour la soigner ?

La malheureuse avait horreur d'elle-même.

Elle se sentait, par le crime qui avait été commis sur elle, semblable à ces créatures indignes qui l'entouraient.

Elle se considérait comme perdue.

Rien ne pouvait effacer le forfait abominable dont elle avait été victime.

La vengeance même lui était interdite.

La vengeance impliquait une révélation, la révélation meurtrière dont la malheureuse mère ne se relèverait pas.

Quelle vengeance, du reste ?

Dénoncer l'infâme ? — Où étaient les preuves de son crime ?

Qui la croirait quand on saurait qu'elle avait consenti à accepter l'hospitalité dans cette maison ?

Que dirait-elle ?

Comment expliquerait-elle d'une façon vraisemblable ce forfait qu'elle ne parvenait même pas à comprendre ?

La croirait-on quand elle dirait n'avoir opposé aucune résistance à son lâche profanateur ?

Comment admettrait-on que, demeurée consciente, elle ne se fut pas défendue ?

Accepterait-on la possibilité d'un crime où elle avouerait elle-même qu'il n'y avait eu aucune violence ?

D'ailleurs, comment le crime avait-il été commis ?

Que s'était-il passé ?

Par quelle machination infernale, par quelle intervention diabolique, par quel sortilège démoniaque l'infortunée s'était-elle sentie paralysée, anéantie, impuissante, incapable de manifester l'indignation, l'horreur et la colère que son âme avait conçues, passive dans tout son corps alors que son esprit se révoltait ?

Comment avait-elle été livrée ainsi sans défense à cet homme ?

Josiane ignorait ce qui avait été fait pour la contraindre à subir cet outrage criminel.

Son esprit ne pouvait parvenir à s'expliquer ces choses.

Sa raison se perdait dans les conjectures les plus invraisemblables.

Mais maintenant, qu'allait faire la malheureuse jeune fille ?

Cette maison lui faisait horreur, et, à cause de sa mère, elle était obligée d'y demeurer.

Cet homme qui l'avait souillée lui inspirait une aversion épouvantable, et il lui était impossible de le fuir ?

Cependant, rassemblant toute son énergie et son courage, Josiane voulut se soustraire à la domination infâme, au honteux asservissement qui la menaçait.

Elle voulut tenter de trouver elle-même des ressources pour se suffire, pour vivre, pour soigner sa mère, pour fuir enfin cette demeure maudite où tout lui rappellerait à tout instant, et le forfait commis sur elle, et la honte qui l'accablait.

Elle sortit.

On la laissait libre.

Manola seulement la suivit de loin, selon les ordres qu'elle avait reçus, pour savoir ce qu'elle ferait.

Alfred Mathieu et la señora Romao voulaient être informés de ce que la pauvre fille tenterait.

Josiane descendit.

Ne connaissant pas la ville, elle s'égara en des rues étroites et tortueuses, en des ruelles sinistres, aux maisons noires, basses, resserrées, suantes, en un quartier qui avait l'aspect d'une vieille ville portugaise.

Elle était dans le voisinage du port.

Oisifs ou affairés, hommes, femmes ou enfants, tous vêtus ou accoutrés de façon bizarre, la regardaient curieusement.

Nulle part elle ne voyait de magasins, de maisons de commerce, aucune industrie où elle aurait pu offrir son travail et ses services.

Ce n'étaient que buvettes sombres, débits louches, boutiques peu engageantes, enfumées, empuanties par les odeurs de goudron, de résine, de conserves, et de marchandises entassées.

Les enseignes étaient écrites en une langue inconnue pour elle.

A ses oreilles arrivaient des sons qu'elle ne comprenait pas.

Alors, après avoir erré dans ces rues étroites et infectes, après s'être égaré et après avoir constaté qu'elle était revenue sur ses pas, Josiane se hasarda à demander un renseignement.

Elle s'adressa à une femme qui était sur la porte d'un débit et qui la considérait depuis un instant.

Elle dit :

— Pardon, madame, voudriez-vous m'indiquer où je trouverai une maison de modes ou de couture ?

La femme ne comprit pas.

Elle lui dit en bas portugais :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Et la pauvre fille s'éloigna en s'excusant.

Elle marcha encore.

Enfin, elle parvint à sortir de ce dédale affreux et trouva une rue dont l'aspect était plus engageant.

Elle la suivit et elle arriva au quai.

Là, elle s'orienta un peu, car elle reconnaissait de loin les deux pics qu'elle avait remarqués à son arrivée et dont les larges bases baignent dans les eaux de la baie qu'ils défendent.

Elle reconnut aussi la tour blanche du phare et le mât du sémaphore avec ses signaux annonçant les arrivées des bateaux.

En face de la jetée était une avenue large conduisant aux quartiers du centre et laissant à gauche les ruelles obscures et étroites où grouille la population qui vit du commerce maritime.

Josiane s'y engagea.

Les maisons étaient plus hautes, plus propres, bien construites.

Mais les magasins qu'elle cherchait n'y étaient pas.

Les rez-de-chaussée des immeubles étaient occupés par des agences maritimes, par des bureaux d'armateurs ou d'affrètement, par des maisons de commerce.

Les trottoirs étaient encombrés d'hommes parlant toujours cette langue incompréhensible pour elle.

A l'extrémité de cette voie, Josiane remarqua un marin qui la suivait.

Il se rapprocha et lorsqu'il fut près d'elle, il lui adressa la parole en portugais, et, bien que la pauvre fille ne comprît pas les mots qu'il prononça, elle en perçut le sens au sourire cynique qu'elle vit sur le visage de cet homme.

Elle voulut s'éloigner, mais le matelot essaya de la prendre à la taille.

Alors elle dit :

— Laissez-moi.

Et elle s'enfut apeurée.

La malheureuse, après avoir longtemps marché, parvint dans une autre rue, fort belle, admirablement tracée, aux maisons magnifiques, semblable, en son aspect général, à certaines belles rues de Paris.

C'était la rue d'Ouvidor, l'une des plus remarquables de Rio, la plus connue, la plus mouvementée, la plus célèbre.

Elle était pleine de somptueux cafés, aux tables pleines de consommateurs, aux murs décorés, dorés et revêtus de hautes glaces; de magasins splendides, aux étalages brillants, de bijoutiers, de maisons de nouveautés, de confiseurs à la mode, de restaurants luxueux.

Il y avait aussi des enseignes gigantesques aux façades, portant en lettres d'or les noms des principaux journaux de la capitale du Brésil, dont les bureaux sont installés dans cette rue.

Puis des cercles, ayant comme certains grands cafés, une hampe haute fichée au-dessus des portes par une ferrure, où l'on hisse, aux jours de fête, le drapeau impérial.

C'était dans ce quartier qu'il fallait chercher de l'ouvrage.

Peut-être, pensait Josiane, trouverait-elle à s'employer ou à travailler.

Dans une rue latérale, elle aperçut un magasin de modes.

Elle hésita un instant, puis, surmontant sa timidité, elle entra.

Une dame lui demanda en portugais :

— Que désirez-vous?

Josiane répondit :

— Je vous demande pardon, madame, je ne parle que le français.

— Ah ! fort bien, répondit la modiste en notre langue, je le parle aussi.

— Je suis fleuriste, madame, reprit la jeune fille, et j'ai travaillé dans les modes.

— Vous voulez savoir si je peux vous donner de l'ouvrage?

— Oui, madame.

— Non, mademoiselle, je ne le puis pas. On ne confectionne rien ici. Les chapeaux et toutes nos coiffures nous viennent directement de Paris par nos commissionnaires. Je n'ai pas une seule ouvrière à la maison.

— Mais j'aurais pu...

— Je vous remercie.

— Pour la vente, madame, insista Josiane, je pourrais peut-être faire votre affaire...

— Je n'ai besoin de personne et, du reste, vous ne parlez pas portugais.

— Non, madame.

— C'est indispensable.

— Je regrette de vous avoir dérangée, madame, dit la jeune fille en saluant.

Et elle se retira.

Partout, sans doute, on allait lui faire la même objection.

Pour trouver de l'ouvrage, il fallait absolument parler la langue du pays.

Quant au travail, l'exportation française le rendait inutile en approvisionnant aussi bien les maisons de couture que les maisons de modes.

On ne fabriquait rien à Rio.

Tout venait de Paris.

Ce jour-là, Josiane n'osa pas se représenter dans une autre maison.

Elle songea à rentrer.

Elle revenait à travers les rues inconnues pour elle, se dirigeant de son mieux, regardant les magasins, essayant de comprendre les inscriptions, lorsque tout à coup deux jeunes gens qu'elle n'avait pas remarqués l'accostèrent et se mirent à plaisanter galamment.

La fille de M^{me} Brunin leur échappa, et elle s'éloigna en les entendant se moquer d'elle.

Mais, au détour d'une rue, elle s'aperçut qu'ils la suivaient de loin.

Enfin, étant tombée par hasard dans la rue Goncalvas-Dias, où passait le *bond* qui traverse Botafogo, elle reconnut la voiture et y monta.

Les deux jeunes gens y prirent place avec elle, bien décidés à ne pas abandonner leur poursuite.

Ils fumaient sur la plate-forme en regardant Josiane et en riant entre eux.

Quand elle descendit, ils descendirent aussi et la suivirent de nouveau.

Mais lorsqu'ils la virent entrer dans la maison de la Strada San Pedro :

— Ah ! fit l'un d'eux, c'est là qu'elle loge, chez la Julietta !



..... Surmontant l'horreur qu'elle s'inspirait à elle-même... (P. 741.)

— Quoi, dans cette maison? interrogea l'autre.

— Nous la retrouverons, mon cher ami.

Josiane avait disparu.

Elle avait compris à peu près le sens des paroles qui venaient d'être prononcées.

Le lendemain, la pauvre fille sortit encore pour recommencer ses

recherches, suivie, comme la veille, par Manola qui observait tout ce qu'elle faisait.

Ses démarches furent encore sans résultat.

Quelques jours plus tard, la pauvre fille, décidée à accepter n'importe quel travail, trouva enfin une place de femme de chambre dans un hôtel assez important.

Heureuse, elle avait accepté les conditions qui lui avaient été faites, quelque modestes qu'elles fussent, ne désirant pas autre chose que sortir de cette maison où la honte qui lui avait été criminellement infligée était connue, où elle rencontrait chaque jour le misérable qui l'avait faite sa victime.

Mais lorsque Josiane avoua qu'elle avait avec elle sa mère qui était malade, on renonça à la prendre.

Partout, la malheureuse le comprit, il en serait de même.

C'est la mort dans l'âme, absolument découragée que, ce soir-là, Josiane retourna au logis.

Elle avoua l'insuccès de ses démarches.

— Aussi, dit M^{me} Brunin avec douceur, pourquoi ne veux-tu pas accepter l'emploi que M. Mathieu te propose?... Tu auras bien du mal à trouver autre chose.

Josiane, la tête basse, ne répondait pas.

Elle retenait les cris de protestation qui s'élevaient dans son cœur pour dire à sa mère :

— Mais tu ne sais donc pas ce que cet homme veut faire de moi!... Tu ne comprends pas que c'est un marché honteux qu'il me propose et que c'est pour cela que je le refuse.

Elle se contint.

Pour l'empêcher de parler, toujours était suspendue au-dessus de sa tête, la menace faite par le médecin :

« La moindre émotion peut la tuer. »

M^{me} Brunin reprit, en caressant la main que la jeune fille avait posée sur le bord de son lit :

— Nous devons beaucoup à M. Mathieu qui a été si bon et si généreux pour nous, tu le sais. — Si tu as pu me soigner, si j'ai eu un médecin et des remèdes, c'est à lui que nous le devons. — J'ai peur qu'il ne se lasse à la fin de nous avoir constamment à sa charge, sans aucun profit pour lui.

— Non, répondit timidement Josiane, M. Mathieu me laisse libre de chercher du travail ailleurs.

— Mais tu n'en trouves pas, ma chérie. Tu n'en trouveras pas, ou

peut-être avec bien de la peine, dans longtemps d'ici, car tu ne connais pas la langue du pays.

A ce moment, on frappa à la porte du petit logement.

Josiane courut ouvrir.

Elle se trouva en présence de M. Mathieu, et à sa vue elle recula.

D'un geste, le misérable essaya de la rassurer.

— J'ai besoin de parler à votre mère, dit-il.

Et il entra.

La jeune fille suivit, inquiète, présageant un malheur.

M. Mathieu s'approcha du lit de la malade et, après l'avoir saluée, après l'avoir questionnée avec un apparent intérêt sur sa santé, il dit, d'un ton que son art de comédien sut rendre embarrassé, presque confus :

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, madame Brunin, et vous m'en voyez absolument navré.

— Une mauvaise nouvelle !

Josiane, presque sur le seuil de la chambre, n'osant approcher pour ne pas se trouver en face de cet homme, tremblait de tous ses membres.

Alfred Mathieu reprit :

— Vous savez dans quelles conditions j'avais offert à M^{lle} Josiane de venir à Rio. Elle devait occuper un emploi dans cette maison, et malheureusement cet emploi ne lui convient pas.

Or, je ne suis pas seul maître ici, ma chère madame, car je ne suis qu'intéressé dans les affaires de la maison qui est la propriété de M^{me} Romao, et je ne puis faire tout ce que je voudrais. Si M^{lle} Josiane était venue seule, comme je le lui avais proposé d'abord, — ce qui aurait été plus prudent dans la prévision que cet emploi aurait pu ne pas faire son affaire, — je n'aurais eu qu'à supporter les frais de son voyage pour retourner à Paris et il y a longtemps que j'aurais pris cette décision. J'ai consenti à ce que vous veniez avec votre fille, afin de ne pas vous séparer, et convaincu du reste, comme elle, que le climat du Brésil vous serait très salulaire. Je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de mes procédés.

— Oh ! non, monsieur, dit la malade, vous avez été bien bon pour nous.

— J'ai su, par le médecin, que vous ne pourriez pas être déplacée sans danger, et j'ai attendu patiemment, comme j'attendrais encore si j'étais libre d'agir à ma guise.

Josiane était devenue affreusement pâle.

Elle avait compris que c'était un congé que le misérable venait signifier.

— Malheureusement, poursuivit M. Mathieu, je vous le répète, je ne suis pas seul dans cette affaire... et je suis obligé...

Il avait l'air de chercher ses mots comme s'il éprouvait une réelle douleur à lire la vérité.

— Je suis obligé... de vous dire... Enfin, M^{me} Romao compte prendre une autre jeune fille pour remplir l'emploi que je destinais à M^{lle} Josiane... et a besoin... du moment que l'affaire n'est pas possible... du logement que vous occupez. — Oh ! croyez, madame, que je suis bien ennuyé !... Mais d'un autre côté, rassurez-vous ; vous ne me devez rien de toutes les sommes que je vous ai remises et des dépenses que j'ai faites... non, rien, rien !... Seulement, c'est ce logement, ces deux chambres qui deviennent nécessaires...

Deux larmes coulaient silencieusement sur le visage pâle et décharné de la malade.

Sa tête était inclinée sur la poitrine et ses yeux mornes reflétaient le désespoir qui la torturait.

Josiane vit ces larmes et elle comprit la douleur de sa mère.

Son cœur bondit.

Elle s'élança vers le lit, devant le misérable qui s'écarta pour lui faire place, et prenant la main froide de la malade adorée :

— Mère, ne pleure pas ! implora-t-elle. Ne pleure pas !

Puis, vaincue, résignée, mais soutenue par l'ardente affection filiale qui était le but unique de sa vie, elle se tourna vers le misérable, et lui dit :

— Eh bien ! monsieur... pour sauver ma mère qui mourrait peut-être... j'accepte vos propositions...

— Vous acceptez !

— Oui...

Et l'innocente victime qui, le couteau sur la gorge, acceptait le marché infâme, qui souscrivait à la honte pour sauver sa mère, leva les yeux vers son bourreau.

Ses regards indignés lui dirent :

— Vous me jurez le secret ?

Et lui, d'un regard aussi, répondit :

— Soyez tranquille. Toujours elle ignorera.

CHAPITRE XL

LA TRAITE DES BLANCHES

M. Mathieu triomphait.

Josiane s'était sacrifiée pour sauver sa mère, mais il était arrivé à son but.

Betzy fut seule à féliciter la malheureuse jeune fille et à lui faire bon accueil, car les deux Allemandes, jalouses de sa radieuse beauté, ne la voyaient pas sans envie ni sans dépit.

Aucune explication n'eut lieu entre la malheureuse et M. Mathieu.

Ils s'évitaient l'un l'autre et ils n'avaient, du reste, que fort peu d'occasions de se rencontrer.

La beauté de Josiane, sa jeunesse, le charme ineffable de toute sa personne étaient capables de faire la fortune des misérables qui l'exploitaient.

Il y eut en quelques jours, dans la maison, une recrudescence considérable de clients, et plusieurs, non des moins riches et des moins généreux, que l'on n'avait pas revus depuis longtemps, revinrent, prévenus par un billet de Juliette, ou par un mot de Manola.

Cependant, dans les premiers temps surtout, on ne voulait pas prodiguer Josiane.

La señora Romao ne l'offrait qu'à bon escient.

La malheureuse se soumettait, surmontant l'horreur qu'elle s'inspirait à elle-même, dévorant en secret la honte qui l'étouffait.

Elle ne voyait que le but sacré, la mission toute d'amour et de dévouement qu'elle s'était donnée.

Elle ne pensait qu'à cette mère dont l'affection suffisait à emplir tout son être.

Elle la voyait heureuse, entourée de soins, visitée fréquemment par le médecin, gardée par une personne que l'on avait placée auprès d'elle et qui ne la quittait jamais.

L'infortunée se consolait en sachant que la pauvre femme ignorait sa honte et ne soupçonnerait jamais à quel pacte d'ignominie elle devait le bien-être dont elle était entourée, et la santé qui revenait lentement, grâce aux soins assidus qui lui étaient prodigués.

Si par un crime odieux on avait ravi à Josiane la virginité de son corps, si pour sauver sa mère d'une mort certaine elle avait accepté la

honte inévitable qu'on lui avait imposée, son âme était restée pure, son cœur virginal.

L'infortunée n'éprouvait, pour ces amants d'une heure auxquels on la livrait, qu'une aversion insurmontable.

Pourtant, par plusieurs d'entre eux, les plus brillantes propositions lui furent faites.

Les offres les plus tentantes miroitèrent à ses yeux, accompagnées de protestations qui pouvaient être sincères, car la beauté de Josiane était capable d'inspirer une réelle passion.

Son cœur était inaccessible.

Avec une fierté et une indépendance dont son doux visage ne pouvait pas révéler l'existence, avec un sentiment de pureté dont personne n'aurait jamais cru que pût être capable cette fausse vierge folle, elle se gardait.

— Non, j'ai fait le sacrifice de mon corps qui déjà avait été souillé par un crime, et je paie de mon ignominie la vie et le bonheur de la mère que j'adore!... Mais mon cœur, êtres que je méprise tous, mon cœur est à moi, à moi seule!... Mon âme ne peut pas être profanée par vos flétrissantes caresses!... Mon âme restera pure et jamais, entendez-vous, jamais mon cœur n'aimera!

Depuis que Josiane enrichissait la maison de la Strada San Pedro où l'or était généreusement versé par les adorateurs que sa beauté affolait, Mathieu avait opéré un changement radical dans sa conduite.

Rangé jusque-là, uniquement préoccupé de ses affaires, économe et même parcimonieux, le misérable avait tout à coup été grisé par la fortune qu'il voyait arriver.

Bientôt ce fut en lui un véritable affolement, un insatiable désir de richesses et, pour arriver plutôt à satisfaire sa cupidité, Alfred Mathieu demanda au jeu de centupler les ressources nouvelles que la beauté de Josiane lui valait.

Chaque soir il emportait tout l'argent qu'il pouvait, la plus forte somme possible; il bourrait ses goussets et sa bourse de pièces d'or et il se rendait dans des tripots.

La chance cependant ne favorisait pas le bourreau de Josiane et dès les premiers jours il perdit opiniâtrément.

Comme tous les joueurs, Mathieu s'obstina et il continua à perdre de plus belle.

La señora Romao, qui voyait le gouffre où s'engloutissait chaque jour une nouvelle partie de la fortune qu'elle convoitait aussi, essaya quelques admonestations amicales; mais Mathieu la reçut fort mal et il continua à

passer ses nuits dans les estaminets louches, à la merci des grecs qui le dépouillaient sans scrupule.

L'argent que fournissait Juliette, bien malgré elle, ne suffisait plus.

Il fallait quand même, pour satisfaire la nouvelle passion du misérable, créer des ressources nouvelles.

C'est sur Josiane que Mathieu comptait encore pour cela.

Il espérait qu'un jour quelque richard, quelque millionnaire s'éprendrait de la ravissante jeune fille, de la merveilleuse créature que l'on appelait, comme autrefois à l'atelier de fleuriste de la rue du Caire, « la fille aux yeux verts ».

Alors ce serait la forte somme que l'infâme exigerait et du coup sa fortune, que le jeu se refusait à faire, serait réalisée.

Mais s'il venait chez la señora Romao quelques-uns des *hidalgos* les plus riches de Rio, s'ils étaient tous d'une générosité princière, aucun n'avait pu gagner encore le cœur de Josiane, ce cœur qu'elle gardait et qu'elle défendait avec une jalousie vigilante, comme le seul trésor qui lui restât.

Un soir, Mathieu revint à la maison le visage épanoui par une gaieté exubérante.

Un homme l'accompagnait.

C'était une sorte de monstre hideux, de poussah difforme, horrible, repoussant, ignoble.

Son visage affreux, à l'expression bestiale, qu'encadrait une barbe moitié fauve, moitié grise, hirsute, était coupé par une bouche large, lippue, découvrant dans un épouvantable sourire des dents noires et aiguës comme celles de la double mâchoire d'un squalo.

Un nez énorme et camard épatait encore cette face monstrueuse.

Il était borgne et celui de ses yeux qui n'était pas crevé brillait au fond de son orbite cave, à l'ombre du sourcil broussaillé, de toutes les plus ignobles passions comme de toutes les ruses.

Cet homme était vêtu d'un accoutrement bizarre, grotesque, où le sauvage le disputait au prétentieux.

Il avait des guêtres poilues, une culotte de peau, une ceinture de laine, une veste de velours, un immense chapeau de feutre et, sur le ventre, des breloques énormes ornées de pierres précieuses.

A l'une de ses mains courtes et monstrueuses brillait un anneau d'or enchâssant un diamant colossal.

Ce monstre se nommait Tomao Matto.

C'est dans un tripot de l'infect quartier qui avoisine le port, dans une maison basse de la Strada Santa Cruz que Mathieu l'avait connu.

Sa richesse, démontrée par les sommes considérables que le poussah avait perdues au jeu, avait éveillé l'attention du misérable.

Il s'était informé.

Tomao Matto, qu'on appelait aussi le tueur de bisons, — à cause de son premier métier, — était une sorte de sauvage, une véritable brute qui avait réalisé dans les pampas une fortune immense en élevant des bestiaux.

Mathieu avait flairé en lui, du premier coup, l'homme qu'il lui fallait.

Il avait vu briller, dans son œil unique, le feu des passions qui couvaient en son âme sordide.

Tomao Matto était si laid, si repoussant, qu'il n'avait jamais pu connaître l'amour d'une femme.

Toutes l'avaient fui, épouvantées par sa hideur.

Il le racontait lui-même avec des plaisanteries grossières et il en riait pour ne pas être raillé.

Alfred Mathieu ne mit pas longtemps à comprendre que cet homme n'hésiterait pas à faire le sacrifice d'une partie de sa fortune, si on la lui demandait, en échange de l'amour d'une femme jeune et belle, et l'infâme avait aussitôt conçu l'inferral dessein de lui vendre Josiane.

Il avait allumé chez ce poussah horrible les désirs les plus fous à la seule proposition qu'il lui avait faite, et le tueur de bisons, l'œil émerillonné, la lèvre frémissante avait dit :

— Je donnerais tout ce que l'on voudrait pour une fille qui parviendrait à m'aimer.

— Une fille!... fit Mathieu. Moi, je vous promets la plus belle qu'il soit possible de voir sur la terre.

— Jamais elle ne voudra de moi.

— Elle vous appartiendra d'abord!... l'amour viendra ensuite.

— Oh! si c'était vrai!...

— Je vous en réponds.

— Demandez-moi ce que vous voudrez! dit le monstre frémissant.

— Pas avant que vous l'ayez vue, répondit l'associé de la señora Romao.

— Où est-elle?

— Venez avec moi.

Et Mathieu avait conduit le monstre à la maison de la Strada San Pedro.

Il annonça son compagnon à Juliette par quelques mots à voix basse.



Perrette Raimbert, l'étoile du grand Concert Européen. (P. 748.)

La veuve de Fernandez Romao qui, à la vue du grotesque poussah, avait eu de la peine à contenir son hilarité, comprit du coup que cet homme lui apportait peut-être la fortune.

— Appelez la fille aux yeux verts, commanda Mathieu.

Puis, pendant qu'on exécutait cet ordre, il dit à la señora Romao :

— Vous nous laisserez tous les trois ; je me charge de tout.

Il fit servir du champagne.

Josiane parut, conduite par Manola.

A la vue du monstre dont la face ignoble, allumée déjà par la concupiscence, grimaçait en un épouvantable sourire, l'adorable jeune fille recula, effrayée.

Un regard et un geste de Tomao Matto à l'adresse de Mathieu lui dit :

— Vous voyez !

Mais le misérable, sans s'émouvoir, lui répondit à demi voix et en portugais :

— Laissez-moi faire : je réponds d'elle.

Puis, à Josiane :

— Approchez, mademoiselle, dit-il.

La malheureuse obéit.

— Monsieur, qui est un de mes amis, dit Mathieu, a voulu vous voir. Asseyez-vous là avec nous.

Tomao Matto essaya alors de prendre la main de Josiane.

Mais elle, épouvantée, recula.

— Je vous fais peur ? fit le poussah d'une voix aussi affreuse que sa personne.

La pauvre fille ne put répondre.

— Allons, allons, dit Mathieu, il ne s'agit pas de faire des manières.

Manola, curieuse, regardait cette scène.

Alfred Mathieu se leva et, s'approchant de la mulâtresse, il lui demanda à voix basse, dans sa langue :

— As-tu fait ce que je t'ai commandé ?

— Oui ! répondit Manola, la mère a bu la potion et avant dix minutes elle dormira.

— C'est bien, surveille-la.

Puis, revenant près du tueur de bisons, il emplit de champagne les coupes que l'on avait apportées.

Le premier, il leva son verre et le choqua contre celui de Tomao Matto.

Et comme Josiane n'avancait pas le sien vers celui du monstre qui la dévorait des regards de son œil embrasé :

— Voyons, fit-il durement, mon ami vous fait la politesse de boire à votre santé.

On but.

En vidant son verre, le tueur de bisons couvait Josiane d'un regard ardent.

La malheureuse frémissait.

Le poussah lui faisait de plus en plus horreur et elle s'épouvantait à la pensée que l'on avait médité de la livrer à un pareil monstre.

Les verres vides, Mathieu se leva.

Il fit un signe d'intelligence à Tomao Matto, et lui dit quelques mots en portugais.

Puis il s'adressa à Josiane.

— Mon ami est très riche, lui dit-il, et il vous aime.

En même temps, le tueur de bisons se rapprocha de l'adorable jeune fille.

De nouveau il essaya de la saisir pour l'attirer à lui.

Josiane jeta un cri.

Elle recula épouvantée, le cœur soulevé de dégoût.

— Laissez-moi ! implora-t-elle.

Tomao ricana.

Il s'était levé pour la poursuivre.

— Je ne veux pas !... cria Josiane en fuyant vers la porte. Laissez-moi !

Il me fait horreur ! ajouta-t-elle en s'adressant à Mathieu, qui lui barrait le passage. Laissez-moi partir !

Le misérable commençait à sentir monter la colère, que soulevait en lui le dépit de l'échec qu'il redoutait.

— Vous ne sortirez pas d'ici ! répondit-il.

Et lui-même il saisit la jeune fille.

Tomao s'avancait.

Josiane, à son approche, jeta des cris perçants.

Elle se débattit avec rage, et avec une force dont on ne l'aurait pas cru capable, lorsqu'elle sentit sa main énorme se poser sur son bras.

Elle parvint à se dégager de l'étreinte des deux misérables et, appelant au secours, à l'aide, elle essaya encore de fuir.

Mathieu la poursuivit.

Mais, par bonheur pour la jeune fille, la porte du fond, qui n'était pas fermée à clé, céda sous le choc qu'elle lui donna en reculant en proie à une folle terreur.

Josiane disparut avant qu'on ait eu le temps de la rejoindre et de la ressaisir, et elle s'élança dans une course affolée, la tête perdue, ne sachant pas où elle allait.

Dans l'obscurité qui régnait dans la pièce voisine, car Mathieu avait voulu être seul avec le tueur de bisons et avec Josiane, pour l'infamie qu'il avait méditée, les recherches furent difficiles.

Enfin, lorsqu'on eut tout exploré, on ne retrouva pas la malheureuse jeune fille.

Elle s'était enfuie.

Elle avait trouvé ouverte la porte de la cuisine et, sans savoir où elle allait, elle l'avait traversée.

Elle avait suivi un étroit corridor qui aboutissait du côté des jardins, et là elle trouva une issue donnant sur une ruelle, dans laquelle elle continua à courir de toute la vitesse de ses jambes.

Josiane arriva ainsi dans une rue qui était déserte, bien qu'il ne fût pas encore bien tard.

Alors, se remettant petit à petit de son épouvante, en constatant qu'elle n'avait pas été suivie, elle modéra l'allure de sa course, puis elle s'arrêta pour se reconnaître.

La pauvre fille ne connaissait pas du tout le quartier dans lequel elle se trouvait.

Elle marcha en s'éloignant de la direction de la maison et elle parcourut ainsi trois rues nouvelles, à la suite l'une de l'autre, évitant les passants qui auraient pu remarquer son trouble, et se demandant ce qu'elle allait devenir.

Sa mère était restée là-bas.

Elle ne voulait pas l'abandonner, mais la pensée de s'exposer à revoir ce monstre ignoble auquel on avait tenté de la livrer, l'affolait complètement.

Josiane entendit alors, derrière elle, des pas précipités.

Elle se retourna et elle reconnut Manola qui s'était élancée à sa poursuite et qui la cherchait.

Par bonheur, la mulâtresse ne l'avait pas encore aperçue, grâce à la demi-obscurité de la rue assez mal éclairée, au milieu des passants qui circulaient assez nombreux.

Elle s'enfuit en courant encore.

On s'étonna de son allure désordonnée, mais personne ne songea à s'élancer à sa poursuite.

Enfin, au coin d'une rue qu'elle tourna, Josiane se heurta violemment sur une jeune femme qui arrivait en sens inverse, et qui, au cri qu'elle poussa, la reconnut.

C'était son amie d'enfance, sa camarade d'atelier, Perrette Raimbert, l'étoile du grand Concert Européen.

CHAPITRE XLI

UNE BONNE FILLE

La malheureuse Josiane fit à son amie le récit écourté de ses malheurs et du danger auquel elle venait de se soustraire par la fuite.

Perrette la consolait, l'encourageait et l'embrassait.

— Tu ne retourneras pas dans cette affreuse maison, lui dit-elle avec affection. Tu resteras avec moi. De quel droit viendrait-on t'arracher de chez moi?

Mais Josiane songeait à sa mère qui ne saurait que penser en ne la revoyant pas, et que la douleur pourrait tuer.

Si elle venait à comprendre ce qui s'était passé!

Si dans la fureur où devait être le misérable qui l'avait asservie, il allait révéler cette honteuse vérité que l'enfant avait toujours cachée avec le plus grand soin!

— Non, rassure-toi, dit Perrette. Tu t'alarmes en vain. Cet homme ne doit avoir d'autre but que de te ravoir pour t'exploiter encore et il sait bien qu'il te perdrait à jamais s'il agissait ainsi.

— Oui, certes; car si ma mère savait jamais ce que j'ai fait, si elle connaissait le marché infâme que j'ai accepté pour la sauver, je te le jure, je me tuerais.

— Elle ne saura rien, et je te sauverai, moi. Je te délivrerai de cet homme.

— Toi!

— Oui, j'ai des amis... Aie confiance, ma pauvre petite Josiane. Nous t'arracherons à ce misérable et ta mère ne soupçonnera rien, je te le promets.

On frappa à ce moment à la porte de la loge de l'artiste.

Nina se présenta.

— Il est déjà neuf heures et demie? demanda Perrette étonnée.

— Si, señora, répondit la mulâtresse.

— Tu vas me laisser? dit Josiane.

— Non, tu resteras là, répondit la divette; tu m'attendras. Je vais m'habiller et je vais chanter. Puis dans une demi-heure nous partirons ensemble; je t'emmènerai avec moi.

Mais Josiane pensait à sa mère.

Perrette comprit ce que son amie souffrait à la pensée qu'elle était séparée de sa bien-aimée malade, que le matin, quand celle-ci l'appellerait, elle ne la verrait pas et qu'alors peut-être la pauvre femme recevrait la meurtrière révélation de la honte si soigneusement tenue secrète de sa fille.

— Ne t'inquiète pas au sujet de ta mère, lui dit-elle avec la plus tendre affection. J'irai là-bas avec toi, si tu le veux. Je la verrai et je lui dirai que j'étais avec toi, que c'est moi qui t'ai emmenée.

Cette nuit, ajouta-t-elle, tu vas rester ici. Il y a un lit où tu coucheras dans la chambre voisine de la mienne. Demain, sir Richard et Felipe aviseront à ce qu'il y aura à faire. Sois sans inquiétude jusque-là, ma chère belle.

Josiane passa la nuit dans une veille ininterrompue, en proie aux plus douloureuses appréhensions, au sujet de l'avenir qui lui était réservé.

Que deviendrait-elle ?

Elle rougissait d'elle-même.

Elle n'était qu'une fille perdue à qui désormais tout commerce avec d'honnêtes gens était interdit par sa conscience.

Pour sa conduite, elle n'avait que du mépris.

Oh ! si ce n'avait pas été la pensée de sa mère qu'à aucun prix elle n'aurait abandonnée, elle en aurait fini promptement avec cette existence d'ignominie et de misère.

Mais pour la chère créature, de même qu'elle s'était sacrifiée, elle voulait vivre.

Rinaldi n'attendit pas l'heure à laquelle Gérard devait venir pour déjeuner avec lui chez Perrette.

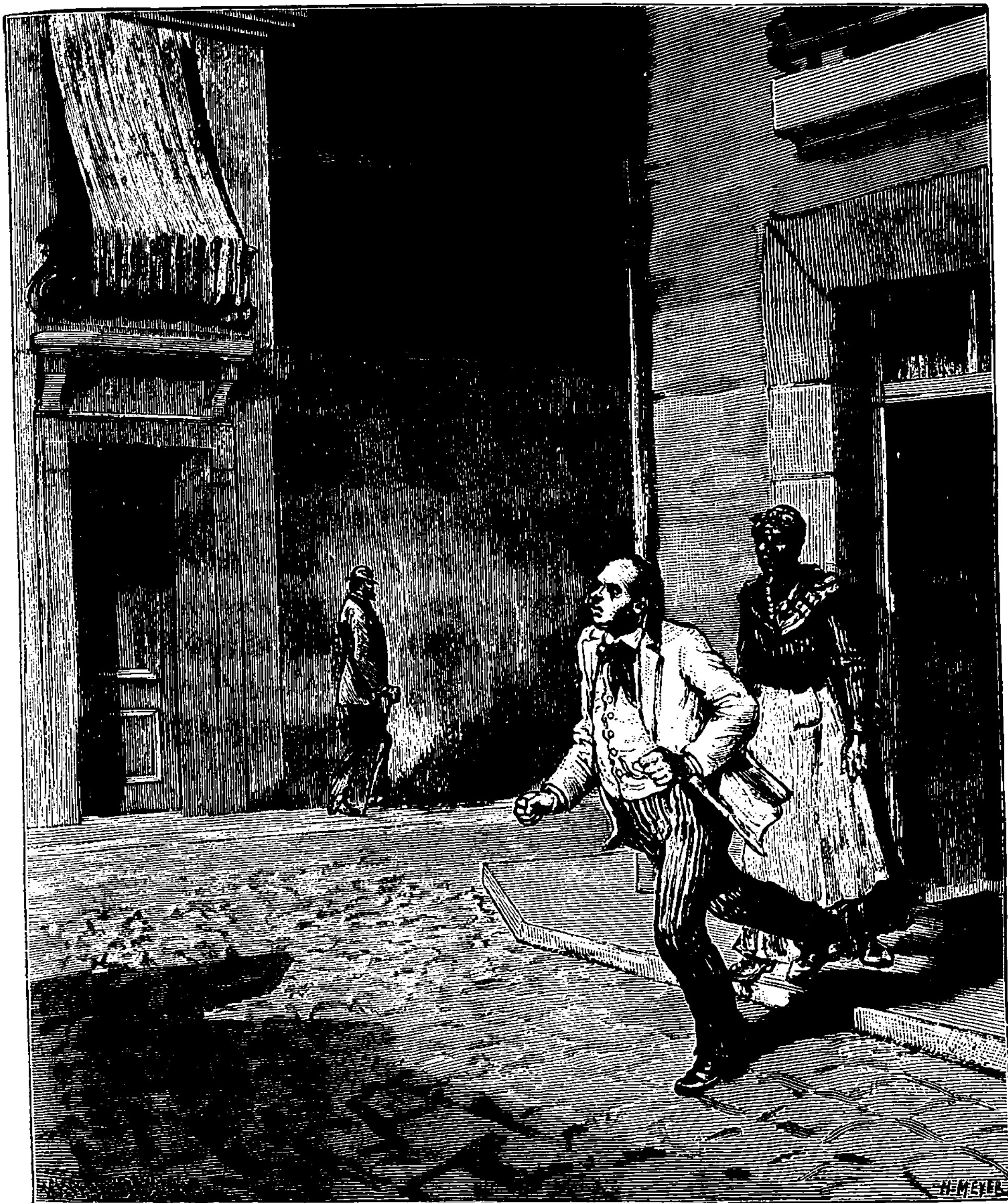
Il alla le trouver à son hôtel dès le matin.

Il avait hâte de rendre le repos à cette adorable et malheureuse jeune fille dont les malheurs l'avaient ému.

Il savait en quel asservissement criminel la tenaient les infâmes teneurs de la maison de la Strada San Pedro qui la menaceraient, si elle ne revenait pas, s'ils étaient privés de l'argent qu'elle leur rapportait, de tout dévoiler à M^{me} Brunin.

Gérard fut étonné de la visite matinale de son compagnon à laquelle il ne s'attendait pas.

Mais quand Gaétano lui eût dit :



Il avait couru vainement pour la rejoindre. (P. 757.)

— Il s'agit d'une bonne action et j'ai aussitôt pensé à vous.

Il serra la main de l'Italien et il répondit :

— Merci, mon ami, d'avoir eu confiance en moi. Dites-moi vite de quoi il s'agit.

Alors, quand il sut la douloureuse histoire de Josiane, Gérard d'Ormilly comprit quelle hâte il fallait mettre à sauver cette malheureuse.

Mais en y réfléchissant, il sentit qu'il ne pouvait, à cause de la mère de cette infortunée, employer le moyen qui aurait été à la fois la délivrance de Josiane et le châtement des misérables qui l'avaient contrainte à se prostituer pour spéculer sur sa jeunesse et sur sa beauté.

Avoir recours à la police ou à la justice, s'adresser au consul de France, dénoncer Mathieu, c'était le moyen le plus sûr de frapper à mort la mère de Josiane.

Il fallait voir tout de suite la jeune fille et, en causant avec elle, on trouverait probablement un moyen de la sauver sans aucun danger pour sa mère.

Il entraîna Rinaldi, heureux de la résolution que prenait son ami, et ils arrivèrent chez Perrette.

Au premier aspect, Josiane fut saisie par l'expression du visage de d'Ormilly.

Elle vit dans les regards de cet homme, sur son front, dans tous ses traits, cette rayonnante empreinte qu'avaient mis à la fois l'immense amour et les douleurs horribles dont son âme était remplie.

Et aussitôt elle sentit se dégager en elle l'irrésistible sympathie que le père d'Arlette provoquait, et du premier coup, attirée vers lui, confiante instinctivement, elle vit en lui son sauveur.

Gérard causa longuement avec la jeune fille, en présence de Perrette et de Rinaldi.

Elle lui ouvrit son cœur avec la plus entière confiance et lui dévoila son malheur tout entier.

D'Ormilly l'interrogea longuement sur cet Alfred Mathieu, afin de savoir comment il pourrait agir sur lui.

Il savait déjà, par ce que Rinaldi lui avait dit, que ce misérable habitait depuis quelques années à Paris, dans la maison de la rue Ramey, où il avait pour voisines M^{me} Brunin et sa fille.

Il savait aussi à l'aide de quel abominable mensonge il avait décidé Josiane à le suivre au Brésil et en quel odieux asservissement il la tenait en la menaçant de révéler la vérité à sa mère.

Mais il lui restait à apprendre quelle était exactement la situation actuelle de cet homme.

Josiane avait compris, à certains faits, ce qui se passait.

Depuis quelques jours, les deux Allemandes avaient quitté la maison de la señora Komao, où elles étaient indignement exploitées.

Betzy devait partir bientôt aussi, car elle était lasse, comme ses compagnes, de fournir constamment à M. Mathieu tout l'argent qu'elle recevait.

La pauvre Josiane allait être la seule que l'abject coquin tenait solidement, grâce à l'épouvantable menace constamment suspendue sur sa tête.

— Maintenant, dit Josiane, je tremble, car je sais que ce misérable est à bout de ressources, et, pour se procurer de l'argent, il ne reculera devant rien.

Mais déjà d'Ormilly, qui avait réfléchi pendant qu'elle parlait, avait pris un parti.

— Soyez sans crainte, dit-il, je sais ce qu'il faut faire.

Il y eut une courte pause, un instant de silence, pendant lequel Gérard sembla préparer l'exécution de son projet.

Il s'adressa alors à Rinaldi.

— Vous voudrez bien accompagner cette jeune fille auprès de sa mère, lui dit-il. Vous verrez ce Mathieu et vous vous engagerez à lui verser la somme qu'il exigera; je la paierai.

Et se tournant vers Josiane :

— Je vous délivrerai des mains de ce scélérat, ajouta-t-il, et lorsque vous serez libre, lorsque vous serez sortie de ses griffes, lorsque vous n'aurez plus à redouter l'inhumaine vengeance dont il vous a menacée, je me charge de l'atteindre et de lui faire expier ses crimes.

Josiane, déjà pleine de confiance en ce généreux inconnu qui avait pris si ardemment sa défense, était émue jusqu'aux larmes sous l'influence de la reconnaissance dont son cœur débordait.

— Vous êtes bon, monsieur, lui dit-elle, et ma vie ne suffira pas pour vous bénir et pour vous remercier.

Gérard parut à peine l'entendre.

— Allez, dit-il à l'amie de Perrette, et ne craignez rien.

Il dit encore à Rinaldi :

— Vous poserez les conditions les plus formelles à ce misérable. En échange de la somme qu'il exigera et que vous lui compterez, il devra laisser partir librement M^{me} Brunin et sa fille, sans qu'il ait été prononcé devant la mère un seul mot qui soit de nature à lui révéler le secret qu'elle doit toujours ignorer.

— Soyez tranquille; je prendrai mes précautions et je réponds de tout...

— Il faudra voir aussi le médecin qui soigne M^{me} Brunin pour savoir s'il y aurait danger à lui faire quitter cette maison.

— Oh ! monsieur, s'écria alors Josiane avec l'accent de la plus pro-

fonde reconnaissance, merci!... merci!... Dieu vous bénira pour ce que vous faites!...

Et, saisissant les mains de son bienfaiteur, elles les couvrit de larmes et de baisers.

CHAPITRE XLII

UN SAUVEUR

Après avoir bu le breuvage narcotique que Manola lui avait préparé la veille, sur l'ordre de M. Mathieu, afin qu'elle n'entendît rien de la scène que le misérable appréhendait, M^{me} Brunin s'était endormie d'un profond sommeil.

Elle ne s'était éveillée que le matin, lorsqu'il faisait déjà grand jour. Elle avait la tête lourde et elle éprouvait des nausées insupportables. Manola était auprès d'elle.

Elle demanda sa fille.

— M^{lle} Josiane est sortie, répondit la mulâtresse.

— Sortie!... Où est-elle allée?

— Je ne sais pas.

M^{me} Brunin fut inquiète à cette nouvelle.

Josiane ne sortait jamais.

La vieille dame ne pouvait comprendre le motif de cette sortie matinale, puisqu'elle croyait que sa fille occupait un emploi qui exigeait sa présence constante dans la maison.

Des soupçons vinrent, pour la première fois, effleurer son esprit alarmé.

Déjà, depuis quelques jours, la mère avait cru remarquer chez sa fille une coquetterie à laquelle Josiane ne l'avait pas accoutumée.

Elle avait pensé que c'était cet emploi de dame de compagnie, et surtout l'exemple de ses compagnes, qui l'avait déterminée à se parer davantage qu'elle n'en avait l'habitude.

Maintenant M^{me} Brunin se souvenait de ce qui lui avait paru si naturel.

Elle attendait, tourmentée.

Josiane ne revenait pas.

Que se passait-il donc ?

A quoi se rapportait cette absence dont on ne pouvait lui dire la cause et qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer ?

Il était déjà neuf heures et Josiane ne reparaisait pas.

Enfin, dans l'escalier, puis dans la chambre dont la porte s'ouvrit, la malade entendit, puis reconnut le pas de sa fille.

Elle se souleva sur son séant.

Josiane était déjà dans ses bras.

Elle aussi était terriblement tourmentée.

Elle se demandait ce que sa mère avait pensé en ne la voyant pas, et quelle explication on lui aurait donné de son absence.

Rinaldi avait pris une voiture avec l'amie de Perrette et il s'était fait conduire à la Strada San Pedro.

Pendant le trajet, il s'était concerté avec Josiane et il lui avait demandé les renseignements dont il avait encore besoin pour accomplir fidèlement la mission dont Gérard l'avait chargé.

Josiane avait prié l'amant de Perrette de la laisser aller seule auprès de sa mère.

Elle craignait que la présence d'un homme, aussi beau que Gaétano, ne fit naître des soupçons dans son esprit.

Elle redoutait surtout de se trahir devant celui qui connaissait maintenant l'affreux mystère de sa vie et de n'avoir plus la force de mentir comme il le fallait encore.

C'était convenu ainsi.

Alfred Mathieu s'était mis dans un état de fureur indescriptible lorsque Josiane s'était échappée.

Il avait couru vainement pour la rejoindre, avec la dévouée Manola, explorant un côté du quartier tandis que la mulâtresse se lançait de l'autre.

Il était revenu absolument hors de lui, jurant comme un damné, menaçant de se venger d'une manière terrible.

Tomao Matto était parti, fort mécontent de la mésaventure, et Mathieu avait à grand peine pu l'adoucir en lui promettant, sur tout ce qu'il avait de plus sacré, qu'il lui amènerait bientôt cette ravissante fille aux yeux verts dont la merveilleuse beauté avait allumé ses odieuses convoitises.

Le misérable savait bien par quel moyen il arriverait à ses fins.

Josiane s'était révoltée, mais il était bien sûr de la soumettre.

Plutôt que de le laisser révéler la vérité à sa mère, elle consentirait à tout ce qu'elle voudrait.

L'abject gredin ne voulait pas laisser échapper ainsi la proie et la fortune qu'il avait convoitées.

Il savait quelles richesses possédait l'éleveur de bestiaux et il s'était promis d'en avoir une bonne part, grâce à Josiane dont l'affreux poussah était décidément fou.

Il devinait que, pour la possession de cette fille ravissante, l'ancien tueur de bisons était prêt à tous les sacrifices.

C'était une occasion unique offerte à Mathieu de réparer les pertes que le jeu lui avait infligées et de refaire solidement sa fortune.

Il ne la laisserait pas échapper.

Aussi, la surprise d'Alfred Mathieu fut-elle moins grande que sa joie lorsque, le lendemain matin, il vit revenir la fille aux yeux verts.

La présence de Rinaldi, qui l'accompagnait, l'intriguait surtout.

Il avait hâte d'avoir l'explication de ce qui s'était passé.

A peine entré dans la maison, Rinaldi dit à Josiane :

— Allez rejoindre votre mère. Je vais parler avec monsieur.

Il était entré dans un des petits salons du rez-de-chaussée, le même où la veille avait eu lieu la scène ignoble à laquelle nous avons assisté.

— Monsieur?... fit interrogativement Alfred Mathieu qui parut disposé à le prendre de très haut.

— Don Felipe Moralès, répondit l'Italien.

Et il ajouta aussitôt :

— Je suis venu pour vous faire une proposition.

— Une proposition!... A quel sujet?

— Au sujet de M^{lle} Josiane.

Mathieu crut comprendre qu'il avait affaire à un amoureux, à un homme qui avait rencontré la jeune fille dans sa fuite, et qui avait été soudainement épris de sa beauté.

Le misérable n'était pas disposé à lâcher ainsi sa proie.

Il espérait trop en tirer un profit avantageux avec Tomao Matto.

Il ricana.

— Quelle proposition avez-vous donc à me faire? demanda-t-il en gouaillant.

— Je viens vous demander à quelles conditions, à quel prix vous rendriez la liberté à cette jeune fille.

Mathieu haussa les épaules.

— Oh ! je sais fort bien, ajouta Rinaldi, que vous ne craignez rien de la justice à laquelle pourtant je pourrais vous dénoncer, car vous savez qu'en faisant cela je prononcerais l'arrêt de mort de la mère de cette malheureuse.

— Oui, je le sais ! répondit cyniquement l'infâme.

— Cependant vous pouvez vous dire aussi que si vous faisiez cela, si vous accomplissiez cette cruelle vengeance, vous n'en seriez pas moins perdu.

— Non, car je n'ai rien à craindre.

— Aussi, je ne viens pas vous menacer. C'est un marché que je vous offre. Je vous ai demandé à quel prix vous rendriez la liberté à M^{lle} Josiane, mais la liberté entière, sans que rien ne transpire du secret qu'elle veut garder pour elle seule. Quelle que soit la somme que vous demanderez, je m'engage à vous la compter.

Mathieu voulut faire reculer son interlocuteur en demandant une somme considérable.

Il pensa l'obliger à renoncer au projet de lui enlever la fille aux yeux verts en faisant montre d'une exigence exorbitante.

N'était-il pas, en somme, le maître absolu de la situation ?

Et puis, en admettant que Don Felipe Moralès souscrivît à ses conditions, lorsqu'il aurait reçu la somme stipulée, qui empêcherait le misérable d'abuser encore.

Il l'asservirait de nouveau en la menaçant de tout révéler à sa mère.

Il la contraindrait, aussi bien qu'auparavant, à se livrer au tueur de bisons.

Mathieu ne renonçait pas aussi facilement à la fortune que le richissime poussah lui avait promise.

Il répondit avec aplomb :

— Soit, je veux bien vous céder Josiane, mais il me faut vingt-cinq mille francs.

— Vous les aurez avant la fin de la journée, répondit Rinaldi.

— Lorsque je les aurai reçus, elle sera libre.

— Bien. — Autre chose : quel est le médecin qui soigne M^{me} Brunin ?

— C'est le docteur Silvio.

— Où est-il ?

— Il va venir comme chaque matin. — Que voulez-vous de lui ?

— Je veux connaître la vérité exacte sur l'état de cette dame ; je veux savoir s'il espère la sauver et si elle est en état de quitter cette demeure.

— Tenez, dit M. Mathieu, voici précisément le docteur.

Il venait de l'apercevoir dans la rue, à travers les vitraux.

En effet, le médecin entra dans la maison.

Manola s'était retirée à l'arrivée de Josiane

La jeune fille était demeurée un long instant penchée sur sa mère qu'elle embrassait, n'osant relever la tête, appuyée sur son épaule, dans la crainte de laisser voir les traces des émotions poignantes par lesquelles elle avait passé.

M^{me} Brunin, de son côté, n'osait pas interroger sa fille.

Elle sentait les pressentiments qui l'avaient assaillie prendre une force plus grande.

Une secrète intuition l'avertissait qu'il se passait autour d'elle quelque chose de douloureux.

Aussi la malade, dont l'état débilité avait été aggravé par l'ingestion de la potion que Manola lui avait administrée et par la nuit peuplée de cauchemars qu'elle venait de traverser, reçut en ce moment, dans les angoisses douloureuses qui l'étreignaient, une nouvelle atteinte.

Elle essaya faiblement de se dégager des bras de sa fille.

Josiane sentit ce mouvement.

— Mère!... fit-elle alarmée, qu'as-tu?

En même temps elle vit une pâleur livide s'étendre sur le visage de la chère malade et elle sentit son corps qui s'appesantissait entre ses bras.

M^{me} Brunin venait de s'évanouir.

Josiane, effrayée, la crut morte.

— Misérable!... il l'a tuée! gémit-elle.

Et, prostrée sur le corps de sa mère, elle l'appela en pleurant.

— Mère... mère... Je t'en supplie, réponds-moi!...

Puis tombant à genoux :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi!... ne m'accablez pas; vous savez bien que je ne suis pas coupable...

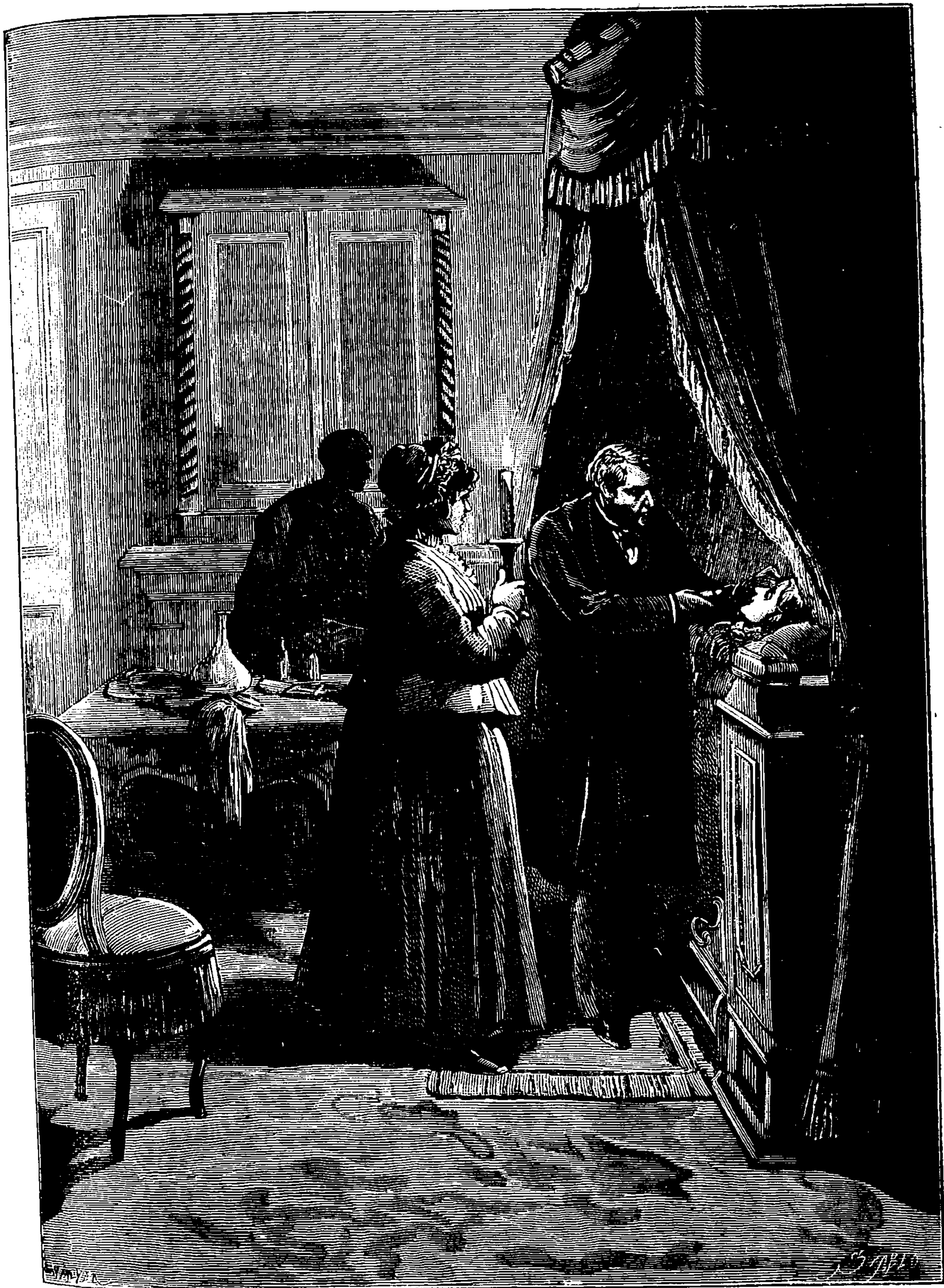
Le corps inerte de M^{me} Brunin était étendu sur le lit, et son visage semblait aussi blanc que l'oreiller sur lequel il reposait.

Josiane sentait le froid de la mort sous ses mains qui tenaient les bras de la pauvre femme, sous ses lèvres qui la couvraient de baisers.

Elle l'appela de nouveau, contenant les sanglots qui se pressaient tumultueusement en sa poitrine.

MAM'ZELLE MISÈRE

LIBRARY
27
1873



Grâce aux soins que le docteur prodiguait à la malade avec le concours de Manola. (P. 763.)

— Mère! mère chérie!...

Puis, perdant la tête, elle courut à la porte pour appeler au secours,

Elle se trouva en face du médecin qui arrivait, conduit par M. Mathieu.

Josiane surmonta l'horreur que lui inspira la vue du misérable.

La douleur qu'elle ressentait était trop forte pour lui permettre d'éprouver en ce moment un autre sentiment.

— Docteur, implora-t-elle, ma mère est morte!... morte entre mes bras!...

Le médecin accourut.

Mathieu avait tressailli.

Une frayeur subite s'était emparé de lui.

La mort de M^{me} Brunin équivalait à sa ruine.

Ce Felipe Moralès, qui venait de lui demander ses conditions et qui lui avait offert de l'argent, imposerait les siennes s'il n'avait plus à redouter pour Josiane la révélation dont il la menaçait.

Il vengerait cette fille qu'il avait prise sous sa protection.

Il le dénoncerait.

Mais cette frayeur du criminel qui redoute l'imminence du châtiment mérité, ne dura qu'un instant.

Le docteur Silvio avait examiné rapidement M^{me} Brunin.

Il avait vu qu'il ne s'agissait que d'une syncope.

— Rassurez-vous, dit-il à Josiane, votre mère vit.

— Elle vit!

— Elle n'est qu'évanouie. Avec des soins elle va revenir à elle.

Tout en faisant ce qu'il fallait pour lui faire reprendre ses sens, le médecin dit tout bas :

— L'état de madame est grave. Il faut avoir du courage, mademoiselle, car je sens que la fin approche.

— Mon Dieu, est-ce possible?

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour prolonger une existence qui vous est si chère, mais la science ne peut rien contre la mort.

— Mon Dieu! Mon Dieu!

— Soyez forte!... L'instant suprême est sans doute encore assez éloigné. — Il y a un danger sérieux et mon devoir était de vous en prévenir.

Josiane pleurait.

Elle suivait, à travers ses larmes, le retour à la vie qui s'opérait, grâce aux soins que le docteur prodiguait à la malade avec le concours de Manola.

Aussitôt après avoir entendu le pronostic funèbre du docteur, Alfred Mathieu avait disparu.

Il était venu rejoindre en toute hâte le protecteur de Josiane qui l'attendait.

Le misérable avait pris subitement une résolution nouvelle.

Cet homme, qui devait être très riche, puisqu'il avait consenti sans hésitation à payer une somme de vingt-cinq mille francs, devait pouvoir en payer une bien plus forte, si on savait l'y amener.

Il fallait en tirer tout ce que l'on pourrait, puisque la mère de Josiane était irrévocablement perdue.

— Eh bien ! que dit le docteur ? demanda l'amant de Perrette.

— L'état de M^{me} Brunin est trop grave pour qu'il soit possible de la transporter sans danger, répondit Mathieu.

— Tant pis !

— Mais elle peut demeurer ici et sa fille pourra rester auprès d'elle aussi longtemps que cela sera nécessaire.

Seulement, ajouta sur un autre ton le cynique gredin ; devenu maître-chanteur, j'ai réfléchi aux inconvénients que tout cela pouvait avoir pour moi.

— Quels inconvénients ?

— M^{me} Brunin peut mourir et alors je serai à votre merci comme vous m'en avez menacé tout à l'heure.

— Je n'ai qu'une parole, monsieur, répondit fièrement le représentant de Gérard d'Ormilly. Je vous ai offert la somme que vous me demanderiez en échange de la liberté de cette jeune fille, et je n'ai pas parlé de vous dénoncer si vous acceptiez cette proposition.

— Même si sa mère mourait ?

— Même dans ce cas.

— Mais qui me garantira votre parole ?

— Ai-je besoin de la garantir vis-à-vis de vous ?

— Eh bien ! tenez, fit Mathieu comme s'il obéissait à une inspiration subite, il y a moyen de tout arranger.

— Dites.

— Au lieu de vingt-cinq mille francs, vous m'en verserez quarante.

— Eh bien ! dit Rinaldi, j'accepte, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous quitterez cette maison sur-le-champ et que vous ne reviendrez pas avant que M^{me} Brunin et sa fille en soient sorties.

— J'y consens, répondit Mathieu.

— Je ne veux pas que M^{lle} Josiane soit exposée à vous rencontrer.

— Soit. Mais à mon tour j'exige que ces quarante mille francs me soient versés ce matin même, avant midi.

Mathieu avait déjà combiné dans son esprit de fuir le plus tôt possible, de disparaître, de faire perdre sa trace, car le misérable, qui aurait fort aisément trahi les promesses les plus sacrées, avait peur que, malgré l'engagement pris, Felipe Moralès ne le dénonçât lorsque la mère de Josiane serait morte.

Rinaldi répondit :

— Avant midi vous aurez l'argent.

Et il partit, sans saluer.

CHAPITRE XLIII

UN ARGENT BIEN PLACÉ

Mathieu prit aussitôt toutes les précautions nécessaires et se mit à faire immédiatement tous ses préparatifs.

Il monta dans la chambre qu'il occupait et fit brûler dans la cheminée divers papiers qu'il retira de sa malle.

Il réunit tous les objets auxquels il tenait, fit main basse sur tout ce qui présentait quelque valeur et entassa le tout dans sa malle et dans sa valise.

Ensuite il alla trouver la señora Romao qui, mal remise des émotions de la veille, était encore couchée.

Mathieu lui annonça son départ, prétextant des affaires urgentes, car il ne tenait pas à verser à son associée la moindre part de l'argent qu'il allait recevoir.

La veuve de Fernandez Romao ne s'étonna pas de cette nouvelle.

Elle était habituée aux manières du personnage qui, plusieurs fois déjà, l'avait quittée de la sorte.

Elle était même heureuse en ce moment de se débarrasser de lui à cause des exigences d'argent qu'il manifestait depuis quelque temps.

Mathieu ne voulait pas attendre le retour de Felipe Moralès pour disparaître.

Il voulait, toujours prudent, que l'on ne pût pas savoir ce qu'il était devenu.

Il sortit et alla chercher une voiture sur laquelle il chargea ses bagages qu'il fit transporter dans un hôtel de dernier ordre, dans le voisinage du port.

Il serait tout prêt ainsi à partir dès qu'il aurait reçu les quarante mille francs.

Dans cet hôtel, l'habile gredin eut soin de ne pas se faire inscrire sous le nom qu'on lui connaissait.

Il donna celui de Benjamin.

Puis, il revint à la Strada San Pedro, où il attendrait l'arrivée de l'homme qu'il considérait comme l'amant de la fille aux yeux verts.

Il appela Manola et lui dit :

— Tiens, voici un papier, tu le remettras à cette dame qui est malade.

— Oui, señor.

— Sans que sa fille le voie.

— J'ai compris.

Et il attendit.

Rinaldi était revenu en toute hâte chez Perrette où Gérard l'attendait.

Le déjeuner commandé pour dix heures était servi.

En apprenant l'odieux chantage auquel l'exploiteur de l'infortunée Josiane s'était livré, d'Ormilly s'emporta.

L'acte abominable de cet homme, qui tablait sur la mort de cette pauvre femme qui agonisait, lui parut monstrueux.

La menace de révéler à cette malheureuse mère la honte de sa fille, honte qui était son œuvre, lui apparaissait comme le plus infâme des crimes.

Qu'importait la somme demandée par ce misérable au possesseur des richesses colossales léguées par Richard Lovely !

Il aurait donné sans compter une fortune pour sauver cette pauvre fille.

Mais il enrageait de l'impuissance où il se trouvait de ne pouvoir venger des forfaits aussi épouvantables que ceux dont ce gredin s'était couvert.

Sa conscience d'honnête homme se révoltait en prévoyant que ces crimes devraient rester impunis.

Le châtiment du coupable aurait causé inmanquablement la honte publique de sa victime et la mort de cette mère pieusement entretenue dans cette erreur qui lui permettait de vivre et d'aimer encore sa fille.

Mais Gérard avait confiance.

Il se disait que Dieu, en qui il croyait, dont la justice atteint tous les coupables, réservait sans doute à ce misérable un épouvantable châtiment.

Pour le moment, il fallait d'abord sauver la malheureuse Josiane.

Il y emploierait, sans compter, tout ce qu'il faudrait de cette fortune immense dont la Providence l'avait si miraculeusement gratifié.

Quel plus noble usage pouvait-il faire de ses richesses, en attendant qu'il lui fût permis de les consacrer tout entières à cette vengeance qu'il considérait comme un devoir sacré et à assurer à jamais le bonheur des deux créatures adorées qui avaient déjà tant souffert et qui souffraient sans doute si cruellement encore.

Richard Lovely remplit un chèque, le signa et le détacha de son carnet.

— Voici, dit-il en le remettant à l'amant de Perrette. Vous pouvez, avant d'aller là-bas, passer chez James Brittain and Sons, mes banquiers, pour toucher cette somme.

Rinaldi partit.

L'argent reçu en coupures de la Banque du Brésil, la voiture qu'il avait prise le conduisit à la Strada San Pedro.

Alfred Mathieu l'attendait.

— Voici la somme que vous avez demandée, lui dit l'ami de Gérard. Le misérable prit les billets avec une visible convoitise.

— Comptez, dit Rinaldi.

Et quand il eut achevé :

— Maintenant, ajouta-t-il, sortez de cette maison et n'y reparaissiez plus jusqu'au jour où vos victimes pourront la quitter.

Le bandit balbutia quelques mots inintelligibles et il sortit.

La señora Romao arriva.

Elle voulait avoir un entretien avec cet homme dont elle avait entendu parler par Manola et qu'elle prenait pour un riche et puissant amoureux de la fille aux yeux verts.

Ruinée par son associé qui la quittait sans lui avoir expliqué ce qui s'était passé, elle voulait avoir une explication.

Rinaldi ne la laissa pas questionner.

Après quelques phrases brèves pour expliquer qu'il avait racheté la liberté de Josiane et qu'il avait chassé le misérable qui l'asservissait et l'exploitait, il dit :

— M^{lle} Josiane et sa mère sont désormais sous la protection de mon ami sir Richard Lovely, et vous serez responsable de tout ce qui pourrait leur arriver tant qu'elles seront chez vous.

La Portugaise était vivement impressionnée.

Elle connaissait le nom de sir Richard Lovely, car depuis deux jours les journaux avaient parlé de lui et avaient raconté la source miraculeuse de son immense fortune.

Elle promit de veiller avec sollicitude sur M^{me} Brunin et sur sa fille.

Sa promesse était d'autant plus sincère, qu'en femme prudente et bien avisée, la matrone de la Strada San Pedro tenait, comme on dit, « à se mettre du côté du manche. »

Rinaldi le comprit et il fut rassuré sur le sort de Josiane et de sa mère.

La jeune fille, prévenue de sa présence par Manola, vint alors le retrouver.

Elle lui dit quelle était sa douleur depuis que le docteur Silvio avait trouvé l'état de sa mère si alarmant.

Elle lui témoigna aussi, pour Perrette, pour sir Lovely et pour lui-même sa profonde et sincère reconnaissance.

Rinaldi rassura la pauvre fille.

Il lui dit de ne pas s'alarmer sur la santé de sa mère, car sir Lovely allait envoyer un autre savant médecin qui ferait tout ce qui serait possible pour la sauver.

— Oh ! monsieur, dit alors Josiane qui, dans un élan d'actions de grâces saisit les mains de l'Italien, votre ami est la Providence pour moi !... Je lui dirai moi-même quelle affection reconnaissante je lui ai vouée !... Ma mère... ma mère chérie !... C'est à lui que je devrai encore ton salut !... Je le bénis et je l'aime cet homme qui, sans me connaître, a eu pitié de moi !...

— Mon ami Lovely, répondit Rinaldi ému malgré lui, est heureux de ce qu'il a pu faire pour vous. Il vous a délivrée du joug de ce misérable qui vous exploitait et il ne vous abandonnera pas.

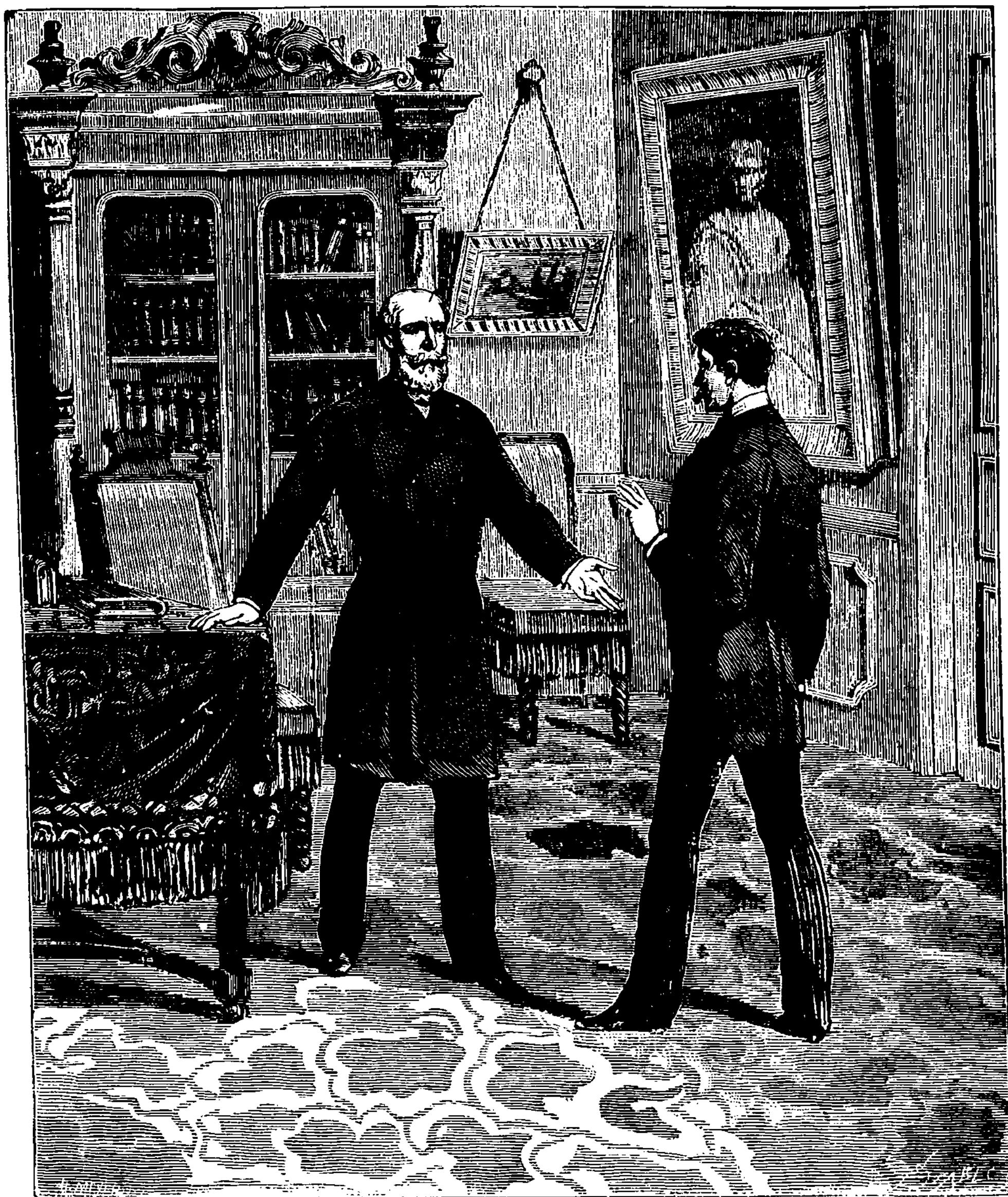
— Dites-lui que je suis pénétrée de reconnaissance et que, si Dieu me le permet, je saurai la lui témoigner.

— Maintenant, ajouta l'amant de Perrette, vous êtes libre. Vous êtes délivrée de cet homme qui ne réparait pas ici. — L'état de votre mère ne permet pas que vous quittiez dès maintenant cette maison où vous avez tant souffert, mais vous y serez désormais comme chez vous.

— Merci encore, monsieur, pour tout ce que vous avez fait pour moi. Rinaldi se retira.

Il avait hâte de revenir chez Perrette où Gérard l'attendait, pour lui dire comment il avait accompli la mission dont son maître l'avait chargé.

D'Ormilly ne voulait pas laisser inachevée la bonne action qu'il avait entreprise.



Gérard, qui attendait chez lui, apprit la vérité. (P. 770.)

Non seulement il envoya auprès de M^{me} Brunin un grand médecin qu'il choisit lui-même, ainsi qu'il en avait prévenu Rinaldi, mais il résolut de faire ce qu'il faudrait pour que Josiane et sa mère puissent revenir en France dès que cela serait possible, et là encore, il ne les abandonnerait pas et il s'occuperait d'assurer leur existence.

Il lui semblait que cette bonne action lui porterait bonheur.

Il faisait pour cette mère et pour son enfant ce qu'il aurait voulu que quelqu'un fit là-bas pour Marthe et Arlette.

Par une douce illusion de son cœur généreux, il lui apparaissait que le bien qu'il faisait à ces malheureuses s'étendait à elles, à ses deux bien-aimées.

Lorsque le docteur Duverneuil, — un médecin français établi à Rio, médecin particulier de l'empereur Don Pedro, — se fut rendu auprès de M^{me} Brunin, Gérard, qui attendait chez lui, apprit la vérité.

Le docteur Silvio ne s'était pas trompé.

L'état de la pauvre femme était grave.

La fin était proche.

Il n'y avait malheureusement plus aucune illusion à se faire à son sujet.

Les jours étaient comptés.

Selon l'opinion du docteur Duverneuil, l'organisme tout entier de la mère de Josiane était épuisé.

Il avait ordonné deux potions qui parviendraient sans doute à la soutenir, qui prolongeraient peut-être de quelques jours son existence irrémédiablement menacée, mais il déclara qu'il lui était absolument impossible de la sauver.

Alors Gérard n'hésita pas.

Il voulut aller trouver Josiane pour la soutenir dans cette cruelle épreuve.

Il voulut lui donner à comprendre et lui affirmer qu'elle aurait en lui un soutien et un protecteur.

La pauvre fille était auprès de sa mère quand il arriva.

Elle était en train de lui administrer, avec l'aide de Manola, la potion que le docteur avait prescrite.

Ce fut la mulâtresse qui la prévint.

Elle lui dit à voix basse :

— Sir Richard Lovely.

Le cœur de Josiane fit un bond.

Sous l'impulsion de l'ardente reconnaissance qui était en elle et que suscita subitement avec une vigueur nouvelle l'annonce de cette visite, elle sentit le flux brûlant de son sang affluer à son visage.

Elle courut dans la première pièce de son logement où Gérard attendait.

M^{me} Brunin avait entendu.

« Sir Richard Lovely » ! — C'était la première fois qu'elle entendait prononcer ce nom.

Elle avait vu l'émotion de sa fille lorsque Josiane avait entendu l'annonce de ce nom.

Alors, à son esprit, que la maladie rendait plus susceptible et plus inquiet, revinrent les doutes qui déjà avaient pénétré en elle.

Elle s'alarma.

Cette coquetterie nouvelle que la pauvre mère avait remarquée depuis quelque temps chez sa fille, ce trouble qui l'avait frappée plusieurs fois, tout coïncidait en ce moment pour inquiéter sa sollicitude.

Les doutes devenaient des soupçons.

Que se passait-il ?

Que faisait Josiane ?

Qu'était cet homme ?... ce sir Richard Lovely ?

A ce moment, M^{me} Brunin aperçut un papier près d'elle, sur son lit.

Elle le prit.

Elle le lut avidement.

Il y avait :

« Votre fille a un amant.

« Interrogez-la et vous saurez tout. »

Un amant !...

Cet homme serait l'amant de Josiane !

La malheureuse l'aurait donc ainsi trompée !

Ce serait affreux !

Sa fille aurait osé profiter de ce que la maladie la clouait sur son lit de douleur pour tromper sa vigilance, pour se mal conduire !

La malheureuse mère ne pouvait croire à cette odieuse duplicité.

Elle cherchait à repousser cette pensée loin de son esprit.

Elle se disait qu'elle devait se tromper.

Et pourtant, poussée par le doute affreux qui l'avait envahie, elle écoutait, essayant de percevoir ce qui allait se dire dans la pièce voisine.

Alors la malade aperçut Manola à la tête de son lit.

Elle lui dit :

— Laissez-moi... j'ai besoin de dormir.

La mulâtresse se retira en passant par l'entrée qui aboutissait directement au palier.

M^{me} Brunin, quand elle fut seule, se souleva péniblement sur son lit, soutint sa tête pâle sur son bras replié et écouta.

CHAPITRE XLIV

AUTOUR D'UN LIT DE MORT

Josiane avait déjà conçu pour Gérard d'Ormilly cette irrésistible sympathie qui se dégageait des regards, du visage, de la voix et de la personne tout entière de l'ancien forçat.

La première fois qu'elle l'avait vu, il lui avait semblé entendre une voix intérieure qui lui disait :

— C'est un sauveur qui t'arrive!

Elle avait eu confiance.

Gérard, maintenant, venait à elle.

Ce n'était donc pas assez que cet homme qu'elle ne connaissait pas la veille eût eu pitié et compassion de sa misère et de sa honte; ce n'était donc pas assez qu'il l'eût délivrée du bourreau qui, après l'avoir souillée, la tenait en son pouvoir sous l'effet de la plus effroyable menace; ce n'était pas assez qu'il eût payé sa délivrance, qu'il l'eût, pour ainsi dire, rachetée de son esclavage sans autre but que de faire le bien; ce n'était pas assez encore que cet homme généreux eût tenté, en envoyant à ses frais le premier médecin de la ville, d'éloigner la mort trop prochaine dont sa mère était menacée.

Il fallait qu'il vînt lui-même la trouver, qu'il descendît jusqu'à elle, qu'il lui tendît la main et qu'il lui témoignât ainsi cette ineffable sollicitude qui avait touché jusqu'en ses replis les plus intimes le cœur de la malheureuse.

Josiane avait songé à tout cela dans le rapide éclair de sa pensée, entre l'instant où Manola prononça le nom de sir Richard et celui où elle se trouva en sa présence.

— Oh!... monsieur... balbutia la pauvre enfant; que vous êtes bon!...

Elle n'en put dire plus.

Et, ne sachant comment témoigner la brûlante reconnaissance qui emplissait son cœur, elle saisit les mains de son bienfaiteur et, prosternée devant lui, les porta à ses lèvres comme pour y répandre les effluves de sa profonde gratitude.

Gérard la releva.

— Ma chère enfant, lui dit-il avec une paternelle bonté, je suis heureux de ce que j'ai pu faire pour vous et le bonheur que je goûte est pour moi une récompense inestimable.

— Je ne sais, reprit Josiane, comment vous dire ce qui se passe en moi...

— Je vous remercie de ce témoignage, répondit d'Ormilly touché. Votre sort et les malheurs que vous avez subis ont fait de moi votre ami le plus dévoué...

— Mes lèvres ne pourront jamais vous exprimer ce que mon cœur ressent...

— Mais je vous comprends. Je lis en vos regards et dans le frémissement de vos mains. Je remercie Dieu qui m'a permis de faire le bien en venant à vous.

— Vous me permettrez de vous aimer, reprit Josiane avec une touchante sincérité, car ma vie vous appartient désormais... Car je ne sais comment je pourrai m'acquitter envers vous.

— Donnez-moi des nouvelles de votre mère, dit Gérard en baissant la voix.

Il voulait se soustraire à cette explosion de reconnaissance.

Il ajouta :

— J'ai vu le docteur Duverneuil...

— Il vous a dit que ma pauvre mère était perdue, n'est-ce pas?

D'Ormilly n'osait répondre.

— Je le sais, insista Josiane. Je l'ai compris. Il n'y a plus rien à espérer.

— Qui sait !

— Non, et je suis prête à supporter avec courage le malheur qui m'attend.

— On la sauvera peut-être.

— Non, non, je sens bien que ce n'est pas possible. — Ah ! que ne ferai-je pas pour prolonger sa vie?...

Et avec une émotion profonde et des larmes dans la voix, l'infortunée ajouta :

— Quoi qu'il arrive, monsieur, si ma pauvre mère doit me quitter à jamais, j'aurai du moins, grâce à vous, le bonheur de voir ses derniers instants adoucis... Elle n'aura jamais connu ce malheur et cette honte qui auraient empoisonné son agonie... Elle ne sera pas partie en me méprisant et en me maudissant, et son mépris et sa malédiction ne m'accableront pas... Elle ignorera le crime qui m'a souillée et la honte à laquelle on m'a asservie!...

Tout cela, grâce à vous, grâce à votre bonté, grâce à votre cœur généreux qui eut pitié de mon infortune.

Et vous ne voudriez pas que je vous aime, poursuivit Josiane en s'animant, et que je vous montre tout ce qu'il y a dans mon cœur...

Elle s'interrompt.

La voix de M^{me} Brunin venait de s'élever.

Elle appelait :

— Josiane?...

Mais il y avait en son accent une altération sur le sens de laquelle il était impossible de se méprendre.

Ce n'était pas le mal dont elle souffrait qui rendait ainsi sa voix si dure quand elle était d'ordinaire si douce et si plaintive.

Josiane avait tressailli.

— Ma mère...

Elle avait senti qu'il se passait quelque chose d'étrange, de douloureux et de cruel.

Elle avait compris, par intuition sans doute, que ses dernières paroles, prononcées d'une voix qu'elle n'avait pas eu la force de maîtriser, que l'émotion et la reconnaissance avaient rendue plus vibrante que de coutume, avaient été entendues par sa mère.

Le ton de celle-ci révélait la méprise dont elle était l'objet.

Que croyait-elle?

La jeune fille accourut.

— Mère... dit-elle.

M^{me} Brunin était à demi levée sur son séant, soutenue sur ses poignets raidis.

Ses yeux brillaient d'indignation.

Ses sourcils étaient froncés par la colère.

Ses lèvres décolorées frémissaient.

— Malheureuse ! articula-t-elle avec toute la force dont elle était capable.

La pauvre fille frémit.

Elle n'avait jamais vu sa mère ainsi.

Elle s'approcha lentement.

— Que veux-tu dire... mère... En vérité je ne comprends pas...

— Misérable !... reprit M^{me} Brunin. — Ah ! je comprends maintenant... oui, je sais tout... j'ai entendu...

— Quoi?...

— La preuve de ton infamie!...

— Oh ! mère .. est-ce possible?... supplia Josiane en s'avancant.

Elle essaya de prendre la main de sa mère.

— Va-t-en ! vociféra la moribonde.

— Mère, tu te trompes...

— menteuse !

Alors, Josiane n'y tint plus.

Gérard, qui avait tout entendu, s'approchait.

Il avait compris.

M^{me} Brunin, trompée par les paroles de sa fille, croyait qu'il était l'amant de Josiane.

Le malheur que la pauvre enfant avait si ardemment voulu conjurer éclatait, causé involontairement par sa présence.

Encore une fois il était prêt à tout faire pour la sauver.

Mais, à sa vue, M^{me} Brunin recula, tendant son bras décharné, comme pour l'empêcher d'avancer.

— Madame... essaya-t-il.

— Mère... supplia Josiane.

— Tu crois encore me tromper !... s'écria la mourante. Non, il y a longtemps que j'ai compris ce qui se passait... Et tu n'as pas reculé devant le crime d'empoisonner mes derniers moments...

— Ne crois pas, mère... je t'en supplie...

— Que je ne croie pas... en face de ton amant... tu oses soutenir.

— Non... non...

— Oui, ton amant... car j'ai entendu... oui, j'ai tout entendu...

— Madame, dit Gérard, je vous jure que vous vous trompez... Je ne suis pas l'amant de mademoiselle...

— Je ne vous crois pas !

Josiane comprit que des dénégations et même les serments les plus solennels ne parviendraient pas à convaincre sa mère.

Elle leva vers Gérard des regards suppliants, le conjurant de la sauver encore une fois, et confiante en lui, sûre qu'il ne la démentirait pas dans le pieux mensonge qu'elle venait de concevoir et qu'elle allait commettre pour apaiser l'injuste ressentiment de sa mère, pour donner le calme et le bonheur à ses heures dernières, elle dit :

— Non, mère, monsieur n'est pas mon amant...

— Tu lui as dit que tu l'aimais.

— Parce que c'est mon... fiancé.

Gérard avait compris.

Il s'avança.

— Oui, madame, dit-il, c'est vrai !...

Sa voix n'avait pas tremblé.

M^{me} Brunin le regardait avec étonnement, les yeux agrandis, et à son tour, à la vue de ce visage honnête, de ces regards loyaux, de cette ineffable expression de bonté que reflétait son visage, elle sentit subitement pénétrer en elle cette sympathie irrésistible que d'Ormilly exhalait.

Elle crut.

La confiance soudain pénétra dans son âme.

Josiane avait rougi de son innocent mensonge, malgré la pieuse intention dans laquelle elle le commettait.

Préoccupée par la vue de Gérard, sa mère n'avait pu s'apercevoir de son trouble.

La jeune fille prit alors la main de la mourante bien-aimée qui la laissa approcher d'elle, et après avoir exprimé à Gérard en un regard ardent la nouvelle reconnaissance qu'il venait de conquérir en son cœur, elle lui dit :

— J'attendais que tu fusses mieux pour te le dire, mère... oui, j'aime M. Lovely et je lui ai dit qu'il était pour moi l'être le plus cher après toi.

Gérard était résolu à tout faire pour conserver à cette pauvre femme qui allait mourir l'illusion qui assurerait le bonheur de ses derniers instants.

Il s'avança aussi.

— Votre enfant dit vrai, fit-il.

Josiane lui prit la main et l'attirant vers sa mère pour la joindre à la sienne :

— Devant toi, mère, ajouta-t-elle, maintenant que tu sais tout, je suis heureuse de lui répéter que je l'aime et que je serai toute à lui !...

M^{me} Brunin avait subi depuis un instant une transfiguration qui s'était opérée lentement et qui maintenant était complète.

Elle était dupe de la pieuse comédie imaginée pour la rendre heureuse par la tendresse de sa fille.

— Ma chère enfant, dit-elle avec peine, pardonne-moi... embrasse-moi.

Elle l'attira à elle.

Josiane couvrit sa mère de baisers.

— Et vous, monsieur, dit la malade en prenant la main de d'Ormilly, pardonnez-moi aussi de vous avoir mal jugé... Ce sont les alarmes de mon cœur de mère qui ont égaré un moment mon esprit...

— Madame, répondit Gérard, croyez que mon respect pour vous égale la sympathie que j'ai conçue pour votre fille.

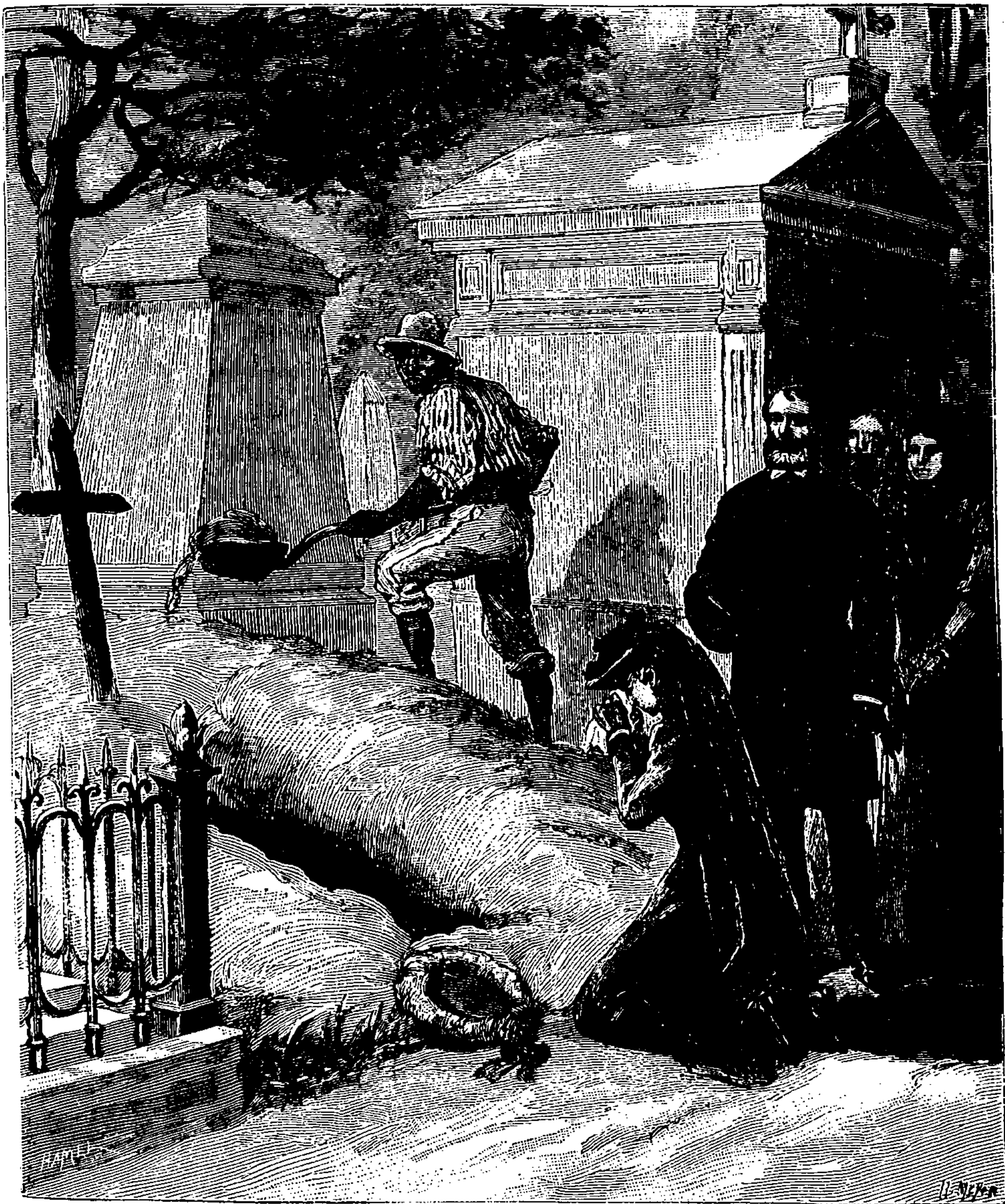
— Merci !

— Nous nous aimons...

— Oui, mère, dit à son tour Josiane, nous nous aimons...

— Et l'amour qui nous unit déjà mystérieusement, ajouta d'Ormilly en continuant à tenir le rôle généreux qu'il avait accepté, est celui de deux fiancés qui aspirent à s'unir et à s'aimer à jamais.

— Tu vois, dit Josiane.



Josiane demeurait prostrée, devant cette tombe que l'on recouvrait. (P. 784.)

Les regards de la pauvre fille allaient de sa mère à Gérard et ils disaient à ce dernier combien elle l'aimait pour ce qu'il venait de faire pour elle.

Tous les services rendus jusqu'alors n'étaient rien à côté de celui-ci.

— Je vous crois... je vous crois... répéta M^{me} Brunin.

— C'est monsieur, dit Josiane, qui a envoyé le docteur Duverneuil, voulant que tu fusses bien soignée et vite guérie.

— Vous êtes bon, monsieur, dit la mourante, et je vous remercie...

mais je ne crois pas que ce que l'on pourra faire m'arrachera au mal dont je souffre...

— Ne dites pas cela !...

— Non, mère, tu verras.

M^{me} Brunin hochait la tête.

Gérard observait cette pauvre femme dont il connaissait le sort prochain.

Il éprouvait pour elle une commisération profonde et sincère, en même temps qu'il se sentait pris d'une estime réelle pour l'honnêteté absolue de son caractère.

Aussi s'appliqua-t-il à essayer de la détromper sur l'issue fatale de son mal qu'elle avait bien pressenti.

Il manifesta pour elle une affection réellement filiale.

Il fit plus encore : il eut la force, puisée dans l'immense générosité de son cœur, de jouer jusqu'au bout cette pieuse comédie d'amour imaginée soudainement pour emplir de bonheur les instants qui restaient à vivre à la pauvre femme.

Il eut cette force, lui, dont le cœur souffrait et saignait à l'inoubliable pensée de cette femme et de cette fille qu'il adorait, qu'il savait si malheureuses et dont il était séparé.

Il était remercié par les regards émus que Josiane, profondément reconnaissante, lui adressait à la dérobée sous les longues franges de ses cils noirs.

Il était payé largement de ce qu'il faisait par le bonheur intime qu'il savourait au spectacle de la bonne action qu'il accomplissait.

M^{me} Brunin ne doutait plus.

Elle regardait d'Ormilly comme le fiancé de sa fille, et déjà elle l'aimait comme une mère.

Elle était heureuse maintenant à la pensée que, lorsqu'elle ne serait plus, Josiane ne serait pas seule au monde, qu'elle aurait un mari qui l'aimerait, un protecteur naturel qui la soutiendrait et qui la remplacerait auprès d'elle.

Lorsque Gérard se retira, ayant promis de revenir le lendemain de bonne heure, Josiane l'accompagna.

Elle saisit alors sa main et elle la pressa avec une ferveur qui trahissait les ardents sentiments de son âme.

Elle ne put dire qu'un mot :

— Merci !...

Mais dans ce mot elle fit passer son cœur tout entier.

Dans la nuit, une crise affreuse s'empara de M^{me} Brunin.

Le docteur Duverneuil, qui était revenu dans la soirée et qui s'était rencontré avec le docteur Silvio, avait prédit que la fin était proche.

Il avait recommandé qu'on le fit appeler en toute hâte, s'il survenait quelque danger.

Josiane, qui veillait au chevet de sa mère, s'effraya en entendant sa respiration oppressée, crépitant comme un râle.

Elle toucha de la main le front de la mourante et le sentit baigné d'une sueur glacée.

Elle l'appela.

— Mère !... mère !...

M^{me} Brunin entendit.

Elle put tourner les yeux vers sa fille.

Josiane appela Manola.

— Je vous en prie, dit-elle, courez vite chez le docteur !... J'ai peur !...

La mulâtresse partit en toute hâte.

— Mère !... répétait la pauvre fille, réponds-moi !... que sens-tu ?...

Un léger serrement de main fut la seule réponse que l'agonisante put donner.

Une suffocation terrible l'étreignait.

Elle agitait faiblement sa tête sur son oreiller comme pour chercher de l'air à respirer.

Josiane se souvint de la potion prescrite par le docteur Duverneuil.

Elle prit la bouteille qui était sur la cheminée et en emplit une cuiller.

Alors, tandis qu'elle soutenait d'une main la tête de sa mère, elle insinua doucement la cuiller entre ses lèvres et elle y versa lentement le bien-faisant breuvage.

— Bois, mère chérie, disait-elle, bois, ça te soulagera !...

En effet, au bout d'un instant, une réaction s'opéra.

La respiration devint moins pénible.

La suffocation céda.

Alors la mourante put prononcer quelques mots.

— Ma pauvre enfant...

— Mère, répondit Josiane.

— Je sens que je n'irai pas loin, va.

— Non, tu te frappes.

— Je le sens... mais laisse-moi te dire : la mort me semblera plus douce maintenant, car je sais que je ne te laisserai pas seule.

Elle parla ainsi avec peine pendant quelques instants.

Le docteur arriva.

Du premier coup il vit les progrès effrayants que le mal avait faits.

Non seulement il n'y avait plus d'espoir de salut possible, ainsi qu'il l'avait déjà fait prévoir, mais la fin était imminente.

Tous les efforts seraient inutiles.

Lui-même, il administra encore une dose de la potion bienfaisante et il rendit pour un instant un semblant de forces à la malade.

Jusqu'au jour, il demeura à son chevet, encourageant Josiane qui cherchait à contenir son immense douleur.

M^{me} Brunin n'avait pas perdu une parcelle de ses facultés.

Elle avait toute sa connaissance.

Elle sentait en elle la marche envahissante du mal qui allait l'emporter dans quelques instants.

— Ma fille... dit-elle.

— Mère !

— Il ne faut me faire plus longtemps d'illusions... Va, je sens bien que je vais mourir... Je voudrais voir un prêtre... Ne me refuse pas... Je ne m'effraye pas... Je sens... oui... je sens...

— Je ferai ce que tu voudras, mère, répondit l'infortunée jeune fille.

— Vite !...

— Allez, dit Josiane à la mulâtresse. Un prêtre... allez le chercher.

Manola partit.

Quand elle revint avec l'un des desservants de la paroisse, le docteur se retira.

En partant, il dit à Josiane :

— Ayez du courage, mon enfant.

La pauvre fille sentait son cœur prêt à éclater.

Elle adorait sa mère et cette séparation, bien que prévue depuis longtemps, lui paraissait épouvantablement cruelle.

Mais si quelque chose pouvait l'aider à supporter sa douleur, c'était la pensée de cet homme bon et généreux qui l'avait sauvée, qui avait rendu à sa mère le bonheur de ses derniers instants.

Elle pensait à lui pendant que le prêtre, oignant d'huile sainte les membres amaigris de la mourante, récitait les prières des agonisants.

Elle sentait qu'à cet homme qui lui avait donné un tel bonheur, elle était attachée à jamais.

C'était, en son cœur, comme de mystiques actions de grâces qui s'élevaient vers lui.

Elle l'aimait et elle le bénissait.

En cet instant suprême Josiane était heureuse de se sentir en possession de tout l'amour de sa mère, et elle se disait que c'était à ce bien-

fauteur qu'elle le devait, comme sa mère lui devait aussi cette douce félicité en laquelle elle allait s'éteindre.

S'il avait pu être là pour savourer le bien qu'il avait fait, pour être témoin du bonheur qu'il avait donné.

Et précisément au moment où le cœur de la jeune fille formulait ce vœu, Gérard apparut.

Il arrivait, fidèle à la promesse qu'il avait faite la veille, prêt encore, pour compléter son œuvre, à imposer silence à son cœur meurtri, et à jouer, sous les yeux de cette mère mourante, cette pieuse comédie de l'amour.

Josiane courut à sa rencontre, abandonnant un instant le chevet.

— Ma mère est mourante ! gémit-elle.

— Soyez forte ! répondit Gérard.

— Oh ! oui... je le serai... grâce à vous qui m'avez donné le courage. Elle le conduisit auprès du lit.

M^{me} Brunin reconnut celui qui était pour elle le fiancé de sa fille, celui qui demain, croyait-elle, serait son époux.

Le prêtre, ayant achevé ses prières, se retirait, semant quelques paroles d'espoir en la vie éternelle et en la miséricorde de Dieu.

Alors, dans les regards de la mourante qui se posèrent sur Gérard d'Ormilly, brilla une ineffable expression de bonté et de tendre confiance.

Elle lui tendit sa main décharnée.

Gérard la prit.

— Mes enfants... dit l'agonisante. Mes chers enfants que je vais laisser... Je meurs du moins heureuse maintenant que je connais les liens sacrés qui vous unissent...

Josiane sanglotait.

— Ma mère chérie !... pleurait-elle.

— Aimez-vous, reprit la mourante.

Et s'adressant à Gérard :

— Aimez-la bien !

— Oui, répondit-il à voix basse.

— Et toi, ma fille... ma chère enfant, aime-le bien aussi.

— Oui, mère, oui !...

— J'aurais voulu assister à votre bonheur, être témoin de votre union... Dieu ne me le permet pas.

Josiane s'était prosternée au pied du lit de sa mère, tenant toujours l'une des mains amaigries de l'agonisante sur laquelle coulaient ses larmes.

— Du ciel, dit encore M^{me} Brunin dont la voix s'affaiblissait de plus en plus, je vous verrai... Mais en partant je vous unis...

Elle réunit dans les siennes les mains de Gérard et de sa fille.

— Je vous unis à jamais... Je vous unis et je vous bénis !

Puis elle ne prononça qu'un mot :

— Adieu !

Et dans ce mot passa le crépitement lugubre d'un râle.

L'agonie commençait.

— Ma mère ! cria Josiane en se relevant, ma bonne mère !

Elle se pencha sur elle et l'embrassa avec amour en répétant :

— Ma mère !.., mère chérie !...

Gérard était profondément ému.

Il comprenait en cet instant, mieux que jamais, quelle immense affection filiale régnait dans l'âme de cette jeune fille, et à ses yeux miséricordieux cette affection la régénérât tout entière.

Il ne se repentait pas de ce qu'il avait fait.

Il remerciait Dieu, en priant pour l'agonisante, de lui avoir donné la force d'accomplir cette pieuse mission.

Josiane sanglotait de plus en plus fort.

Tout à coup elle se tut.

Sous ses lèvres, elle avait senti s'exhaler le dernier soupir de sa mère.

Elle la regarda.

L'œil était fixe, déjà vitreux.

La pauvre femme était morte.

CHAPITRE XLV

UNE ESCLAVE

Gérard prit dans un vase le rameau béni que le prêtre avait laissé.

Il traça avec l'eau bénite le signe de rédemption au-dessus du lit funèbre.

Manola agenouillée se signa.

Josiane était prostrée, anéantie dans une douleur écrasante.

D'Ormilly la releva.

— Soyez courageuse, Josiane, dit-il avec bonté. Soyez forte !

A sa voix, la malheureuse leva les yeux.

Elle le vit à travers ses larmes et une fois encore ses regards lui exprimèrent l'immense reconnaissance que ses lèvres, rendues muettes par la douleur, étaient incapables de rendre.

Ce que la pauvre fille ressentait en son cœur pour cet homme de bien, pour cet homme généreux qui était venu à elle et qui l'avait affranchie de la honte en laquelle on l'asservissait, était indicible.

Sir Richard Lovely n'avait pas fait assez de la délivrer du misérable qui la tenait en son pouvoir sous les plus épouvantables menaces; il avait encore accepté de jouer, auprès de sa mère mourante, ce rôle pieux, et d'assurer ainsi à l'infortunée une mort exempte des cruelles angoisses qu'elle avait redoutées.

Maintenant il compatissait à la douleur de sa fille et il rendait généreusement à la chère morte qu'elle avait tant aimée et qu'elle pleurait, les derniers devoirs comme le ferait un fils affectueux.

Il voulait que les funérailles fussent réglées dignement et que tout fut à sa charge.

Il donnait des ordres aux gens qui l'entouraient, afin de la décharger de toute préoccupation et de ne pas troubler sa douleur.

Qu'avait donc fait Josiane pour mériter tout cela ?

L'enfant ne voyait plus que Gérard au monde et c'est vers lui seul que son cœur endolori s'élançait désormais porté par les élans de sa profonde gratitude.

Pour lui, s'il l'avait fallu, elle aurait donné sans hésiter sa vie, elle aurait même donné son âme.

Manola, aidée par le nègre qui était demeuré au service de la señora Romao, s'occupait de la toilette funèbre de la morte, sous les yeux de notre ami.

On allait revêtir le cadavre de ses vêtements et l'envelopper dans le linceul qui avait été apprêté, lorsque Gérard aperçut un fragment chiffonné de papier blanc qui s'échappa de la main ballante et livide de M^{me} Brunin.

Il le ramassa.

Ce papier, il le comprit, la mère de Josiane l'avait gardé, caché à tous, et elle était morte en le serrant dans ses doigts.

Gérard le déplia.

Il pressentait quelque chose de douloureux.

Il lut :

Votre fille a un amant.

Interrogez-la, et vous saurez tout.

— Misérable ! gronda d'Ormilly entre ses dents.

Quel était le lâche qui avait osé écrire cette dénonciation anonyme ?
Gérard n'eut pas un instant d'hésitation.

Il songea à Alfred Mathieu.

— C'est lui !... accusa-t-il sans hésiter. Lui, l'infâme qui s'est vengé de la perte de sa victime que je lui ai infligée, et que je lui ai payée pourtant !...

Les regards de Gérard demeuraient attachés à ce papier maudit dont la révélation épouvantable avait peut-être empoisonné les derniers instants de cette mère vénérée.

Il regardait les caractères de cette écriture comme s'il les connaissait.
Il se demandait où il avait déjà vu une écriture semblable.

Assurément elle ne lui était pas inconnue.

Personne n'avait vu Gérard lorsqu'il ramassa le papier.

Personne ne sut la découverte qu'il venait de faire.

Oh ! comme il se félicitait alors de sa bonne action.

Les soupçons que M^{me} Brunin avait conçus, que cette dénonciation criminelle avait confirmés, il les avait dissipés.

Il avait assuré la paix des derniers moments de cette pauvre femme, en obéissant aux prières de la jeune fille.

Aussi, il avait pu arrêter les effets de cette manœuvre odieuse d'un misérable, et empêcher les conséquences de son nouveau crime.

Mais, maintenant que M^{me} Brunin était morte, il n'y avait plus aucun ménagement à garder.

Il fallait que l'infâme auteur de cette lâche tentative expiât ses forfaits.

Gérard jura de l'atteindre.

Il se sentait poussé vers lui par une force mystérieuse.

Aussitôt après les funérailles qui, en raison du climat, devaient avoir lieu le jour même, il se mettrait à sa recherche.

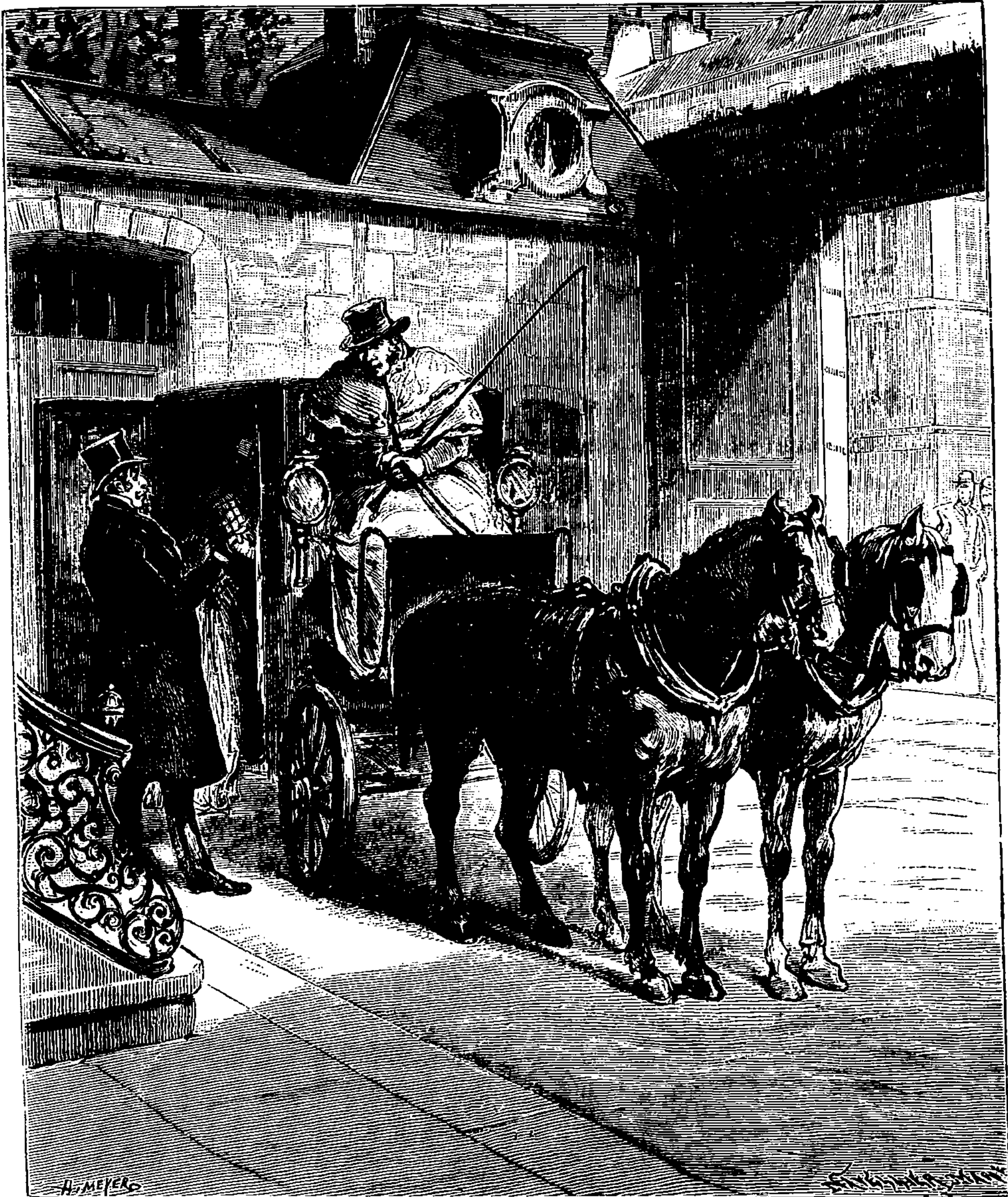
Le cercueil de M^{me} Brunin, suivi par Josiane que Perrette soutenait à son bras et par sir Richard Lovely, avait été descendu dans la fosse.

Le prêtre ayant achevé les prières des trépassés et béni la sépulture, se retirait en saluant les rares assistants.

Josiane demeurait prostrée, devant cette tombe que l'on recouvrait, où dormait à jamais cette mère qu'elle avait adorée.

Perrette, émue par la communicative affliction de son amie, essaya de dissiper son douloureux accablement et elle parvint à l'entraîner doucement.

Une voiture commandée par Gérard avait suivi le convoi funèbre.



Le cocher était un cocher particulier qui avait deux voitures. (P. 789.)

Ils y montèrent tous les trois.

Le trajet s'opéra dans le silence le plus complet et dans le recueillement le plus navrant

Ni Perrette, ni Gérard n'avaient, même par leurs consolations, troublé la douleur de la malheureuse Josiane.

Enfoncée dans la voiture, elle ne pleurait plus : elle souffrait.

Elle se demandait ce qu'allait être la vie pour elle désormais, seule et flétrie par un crime abominable.

Qu'allait-elle devenir ?

N'était-elle pas, elle, la prostituée de l'infâme maison de la Strada San Pedro, perdue à jamais ?

N'était-elle pas condamnée à l'éternel mépris d'elle-même ?

Ne lui était-il pas défendu d'aimer ?

Oserait-elle se donner aux baisers d'un amant sincère ou d'un fiancé confiant ?

Est-ce que sa honte ne se lirait pas sur son front ?

Et au milieu de ses désolantes pensées, de la navrante constatation de son isolement et de son ignominie imméritée, la pauvre fille levait vers son sauveur des regards timides, pleins d'affection et de reconnaissance.

Qu'il était bon et grand à ses yeux cet homme à qui elle devait tout !

Alors, quand on fut arrivés à la maison qu'habitait Perrette Raimbert devant laquelle la voiture s'arrêta, Josiane, brisée par toutes ces émotions formidables, sentant, dans l'explosion de sa reconnaissance, sa timidité s'évanouir subitement, se jeta aux pieds de Gérard.

Elle lui saisit les mains et elle lui dit d'une voix que secouaient les sanglots qui la brisaient :

— Comment vous remercier de ce que vous avez fait pour ma mère et pour moi !... Comment vous bénir assez pour votre générosité et votre compassion !... Je vous dois tout... Je vous dois le bonheur des derniers instants de ma pauvre mère... Je vous dois d'avoir éloigné de ma tête la malédiction qu'elle m'aurait jetée et qui m'aurait tuée... Je vous dois la vie...

Gérard était puissamment ému.

Le bonheur qu'il goûtait, ce bonheur intime des hommes de bien à la suite d'une bonne action, le payait largement de ce qu'il avait fait.

Il essaya de relever Josiane.

Mais elle se défendit.

— Non, laissez-moi à vos pieds, supplia-t-elle, laissez-moi vous dire combien je vous aime et vous montrer l'affection que j'ai conçue pour vous !

Je suis seule au monde désormais, ajouta-t-elle. Je n'ai plus personne sur la terre,... mais je vous ai, vous, mon sauveur, et mon esprit et mon cœur seront toujours pleins de votre souvenir et de votre pensée...

Je n'ai plus que vous au monde à aimer, plus que vous à bénir... Prenez-moi, faites de moi ce que vous voudrez ; ma vie est à vous, tout entière, jusqu'à la dernière goutte de mon sang !...

L'infortunée embrassait les mains de Gérard en pleurant.

— Comment me sera-t-il jamais possible, à moi qui ne suis rien, de vous prouver ma reconnaissance ?... Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

— Qui le sait !... dit mystérieusement d'Ormilly.

— Ah ! Dieu, si c'était possible.

— Peut-être ! prononça notre ami.

Depuis un instant, Gérard réfléchissait.

Il considérait cette jeune fille dont la beauté merveilleuse l'avait frappé.

Son esprit entrevoyait l'avenir.

— Ah ! dites, que faut-il faire ? demanda Josiane que ces simples paroles avaient secouée. Disposez de moi... Je suis tout à vous... Je suis votre esclave, votre chose... J'aurai pour vous la fidélité d'un chien... Tout mon dévouement comme toute mon affection vous est acquis !...

Ah ! parlez, permettez-moi de m'acquitter... Commandez !... quoi que ce soit que vous ordonniez, je le ferai !... J'obéirai en esclave à toutes vos volontés... rien ne sera trop exigeant, pour m'acquitter envers vous et la mort même ce serait avec joie, que je la recevrais de votre main, comme je donnerais ma vie, s'il le fallait, pour vous sauver !...

— Eh bien ! répondit sir Richard Lovely, relevez-vous, Josiane. — Peut-être ce dévouement que vous m'offrez sera possible.

— Peut-être !... dit Josiane en se relevant pleine d'espoir.

— Oui !... répéta Gérard.

Et il ajouta :

— Vous reviendrez avec moi en France.

— J'irai au bout du monde.

— J'aurai besoin de vous.

— Oh ! merci mon Dieu !... Merci à vous aussi !... Vous verrez ce dont je suis capable !

— Ma pauvre Josiane !... dit Perrette en prenant son amie par la main et en l'attirant dans ses bras pour l'embrasser. Oui, pars avec ton protecteur, tu seras heureuse.

— Avec mon maître !... dit l'infortunée.

D'Ormilly venait de prendre une résolution subite.

Toujours préoccupé de l'épouvantable vengeance qu'il méditait pour châtier les misérables qui avaient causé son malheur et qui avaient réduit sa femme et sa fille à la folie et à la plus affreuse misère, il avait songé à se servir de cette jeune femme dont la beauté merveilleuse devait inévitablement faire sensation partout où elle se produirait.

Ne serait-elle pas, entre ses mains, un instrument admirable?

N'était-ce pas le conseil qui lui avait été donné par le vieux Lovely sur son lit de mort?

Le vieillard ne lui avait-il pas dit, en lui parlant de Rinaldi, dont la mâle beauté l'avait frappé :

— Cet homme pourra être le meilleur instrument de ta vengeance. Sa beauté séduira, comme tu l'as déjà vu, elle aveuglera.

Et il avait ajouté :

— Il te faudrait aussi une femme. Avec elle et avec lui, avec cette fortune aussi, avec ces millions que je te lègue, tu deviendras le maître du monde. — Par l'or et par la beauté tu asserviras tout à ta volonté... Et tu assureras ta vengeance, cette vengeance dont Dieu te charge en faisant de toi son justicier implacable !

C'est à cela que Gérard avait pensé.

Sa résolution avait été prise aussitôt.

Il emmènerait Josiane avec lui.

Il la tiendrait en son pouvoir, liée par cette reconnaissance qu'elle lui jurait et qui était sincère, par ce dévouement absolu sur lequel il savait qu'il pouvait compter.

Et alors, dans les prunelles sombres de cet homme qui avait si épouvantablement souffert, mais qui entrevoyait maintenant à l'horizon l'aurore de la justice et de la réparation, passaient des lueurs farouches, des menaces terribles et de saintes espérances.

Il se sentait fort.

Il se promettait d'être implacable.

CHAPITRE XLVI

« TIENGO! »

Pendant que l'on conduisait au cimetière la dépouille mortelle de M^{me} Brunin, Rinaldi n'était pas resté inactif.

Gérard avait couru chez Perrette, où il était sûr de le trouver, et il lui avait dit :

— Il faut que vous me retrouviez cet Alfred Mathieu.

A la voix de d'Ormilley, l'Italien avait compris qu'il se passait quelque chose de nouveau et qu'il se préparait quelque chose de terrible.

— Je le trouverai, dit-il.

— Il ne peut pas avoir encore quitté Rio, dit Gérard. Du reste, on peut s'en assurer.

— Je le saurai.

— Il me le faut !

— Vous l'aurez.

— Nous partons après-demain.

— Je le sais, affirma Rinaldi, et si cet homme est encore ici, je vous l'amènerai ce soir.

— Non. Sache où il est, ce qu'il fait, où il va ; je veux le voir. Mais il faut qu'il ne sache rien.

— Bien, j'ai compris.

Rinaldi avait pris aussitôt ses dispositions.

Un ordre de Gérard était sacré pour lui.

Avec son astuce native de Transtévère et sa malignité instinctive, il avait rapidement tiré ses plans.

Le petit domestique nègre de la maison, qu'il interrogea habilement, lui fournit quelques indications.

Il sut ainsi ce qu'Alfred Mathieu avait fait la veille.

Il apprit, qu'après avoir préparé ses bagages, le misérable était parti avec une voiture.

Il obtint même le signalement de cette voiture et de ce cocher, et ces renseignements lui permirent de les retrouver assez promptement.

Le cocher était un cocher particulier qui avait deux voitures et qui avait sa clientèle parmi les armateurs et les affréteurs.

Rinaldi le trouva chez lui, dans une des petites rues qui avoisinent les quais du port.

Cet homme lui apprit tout ce qu'il voulait savoir.

Le voyageur qu'il avait pris avec ses bagages à la Strada San Pedro, et qu'il ne connaissait pas du reste, s'était fait conduire dans un des hôtels du quartier du port, ces hôtels sombres, puants, louches, établis dans les vieilles maisons des rues tortueuses et sales des bas quartiers de la ville, où grouille la population maritime la plus cosmopolite.

Rinaldi se fit donner des indications absolument précises.

— Il se nomme, dit le cocher, auberge de Notre-Dame du Môle.

Et il ajouta :

— C'est dans la Strada Felice, une petite maison à la façade presque noire.

L'ami de Gérard se rendit à l'endroit indiqué, qu'il trouva du reste assez facilement, mais quand il prononça le nom de l'associé de la señora

Romao, il vit l'étonnement se peindre sur le large visage encadré de favoris noirs d'ébène de l'aubergiste.

Voyant que le nom d'Alfred Mathieu n'était pas connu, Rinaldi comprit que son homme devait en avoir changé.

Il expliqua alors que la personne qu'il cherchait était venue la veille, dans la matinée, avec ses bagages. Il en indiqua même le signalement exact.

— Ah! oui... très bien, dit le patron de l'auberge, c'est M. Benjamin qu'il s'appelle.

— Benjamin.

— Mais il n'est pas ici.

— Il est parti?

— Pas encore; il attend le départ d'un voilier qui va à Saint-Nazaire, en France, et qui doit partir demain matin.

— Corpo Dio! pensa Rinaldi, j'arrive à temps!

Il demanda :

— Vous ne savez pas où je pourrais trouver M. Benjamin?

— Non, répondit l'aubergiste. Je sais qu'il joue, dans une maison des environs.

— Où?

— Je ne sais pas.

— Mais vous pourrez toujours bien m'indiquer quelles sont les maisons où l'on joue.

— Ah! il n'en manque pas. Les matelots vous les indiqueront toutes, car c'est là qu'ils vont boire et perdre ce qu'ils ont gagné à la mer. Ce sont des maisons que fréquentent les filles qui sont toujours à l'affût des joueurs heureux. Il y en a une dizaine dans les environs du port, mais pas de ce côté-ci; de l'autre côté de la jetée.

Et comme l'aubergiste conclut en disant :

— C'est tout ce que je puis vous dire!

Rinaldi le remercia et partit.

Sur le quai, après s'être promené quelques instants en ayant l'air de regarder curieusement les embarquements et les débarquements des navires, l'Italien avisa un matelot anglais qui lui parut abordable.

Il lui parla d'abord de choses et d'autres, des travaux du port, des navires en partance, et il lui offrit ensuite une bouteille de gin que l'Anglais but presque entière.

Rinaldi se donna alors comme un homme qui veut s'amuser, qui a de l'argent à dépenser, et il se fit indiquer les endroits où il pourrait trouver les divertissements qu'il rêvait.

Le matelot se fit volontiers son cicerone.

Il le pilota partout ; la deuxième maison que l'on visita était celle où se trouvait le prétendu M. Benjamin.

Rinaldi, d'un seul coup d'œil, reconnut l'homme de la Strada San Pedro.

Celui-ci ne le vit pas.

Il était absorbé dans son jeu.

Rinaldi l'observa quelque temps, tout en causant avec son matelot anglais et avec deux filles qui étaient venues, sans aucune gêne, s'inviter à leur table.

Tout en parlant, il apprit que le jeu que l'on jouait était *le Macao*, un jeu de hasard qui a beaucoup de ressemblance avec notre « vingt et un » et que le prétendu M. Benjamin était dans une déveine noire.

Il perdait plus de quinze mille francs depuis la veille.

Il avait passé la nuit dans la maison et il était évident que c'était un homme qui cherchait à gagner une forte somme, car il jouait un jeu d'enfer.

Les intentions du misérable étaient aisées à comprendre.

Avec l'argent qu'il possédait, avec les quarante mille francs qu'il avait reçus et qui constituaient toute sa fortune, Alfred Mathieu avait voulu tenter la chance pour s'enrichir d'un coup et retourner ensuite en France.

Comme il perdait énormément, il était facile de prévoir que le soir même sans doute il reviendrait, pour la dernière fois, jouer son va-tout, et essayer enfin de se rendre la chance favorable.

Aussitôt, Rinaldi courut prévenir Gérard.

— Je l'ai trouvé, dit-il.

Et il apprit à son maître tout ce qu'il savait.

Le soir, Rinaldi conduisit sir Richard Lovely dans la maison où il était allé.

Notre ami avait eu soin, sur le conseil de l'Italien, de changer de costume et de se vêtir de la façon la plus simple afin de ne pas attirer l'attention des bandits qui, dans ce repaire, devaient être sans cesse à l'affût d'un crime à commettre.

Cette maison était un tripot infect, du plus bas étage possible.

On descendait d'abord trois marches donnant, du seuil extérieur, accès dans un corridor étroit, sombre, humide et empesté.

Une porte le fermait à son extrémité.

Par cette porte on pénétrait dans une salle basse, éclairée par des quinquets fumeux, dans laquelle se trouvaient de crasseuses tables en bois et des bancs gras et sales.

Une fumée épaisse constituait toute l'atmosphère.

La jaune clarté des lampes à schiste ne pouvait percer complètement l'opacité de ce brouillard nauséabond.

C'est à peine si l'on pouvait distinguer les consommateurs accroupis sur les tables, d'un bout de la salle à l'autre.

Il y avait là, pêle-mêle, des hommes et des femmes : matelots, ouvriers des ports, débardeurs et filles publiques.

Tous buvaient et fumaient.

On entendait des rires grossiers et des voix avinées sans apercevoir le gens que ces voix signalaient.

Gérard eut un instinctif mouvement d'horreur et de dégoût.

Il surmonta pourtant sa répugnance.

— Venez par ici, dit Rinaldi.

Il l'entraîna vers un petit escalier que l'on ne pouvait distinguer de l'entrée à cause de la fumée et qui était situé dans l'angle le plus reculé de la salle.

Cet escalier s'enfonçait dans une ouverture pratiquée dans les dalles noirâtres et visqueuses, mal défendu par une rampe en maçonnerie pleine.

Ces marches tortueuses étaient gluantes.

C'est par là que l'on arrivait dans le sous-sol, situé en arrière de la maison.

Gérard s'y engagea à la suite de l'Italien.

En bas, ils se trouvèrent tous deux dans une salle voûtée, aux odeurs de moisissure, mal éclairée par une veilleuse qui, posée sur une petite étagère, dans un coin, ne pouvait projeter partout son insuffisante lueur, qu'interceptait un énorme pilier laissant ainsi toute une partie de la pièce dans les ténèbres.

C'est de ce côté que Rinaldi se dirigea, conduisant d'Ormilley.

On entendit alors, derrière la muraille, des voix d'hommes parlant haut, criant, riant et jurant.

C'était la salle de jeu.

Les deux hommes y entrèrent.

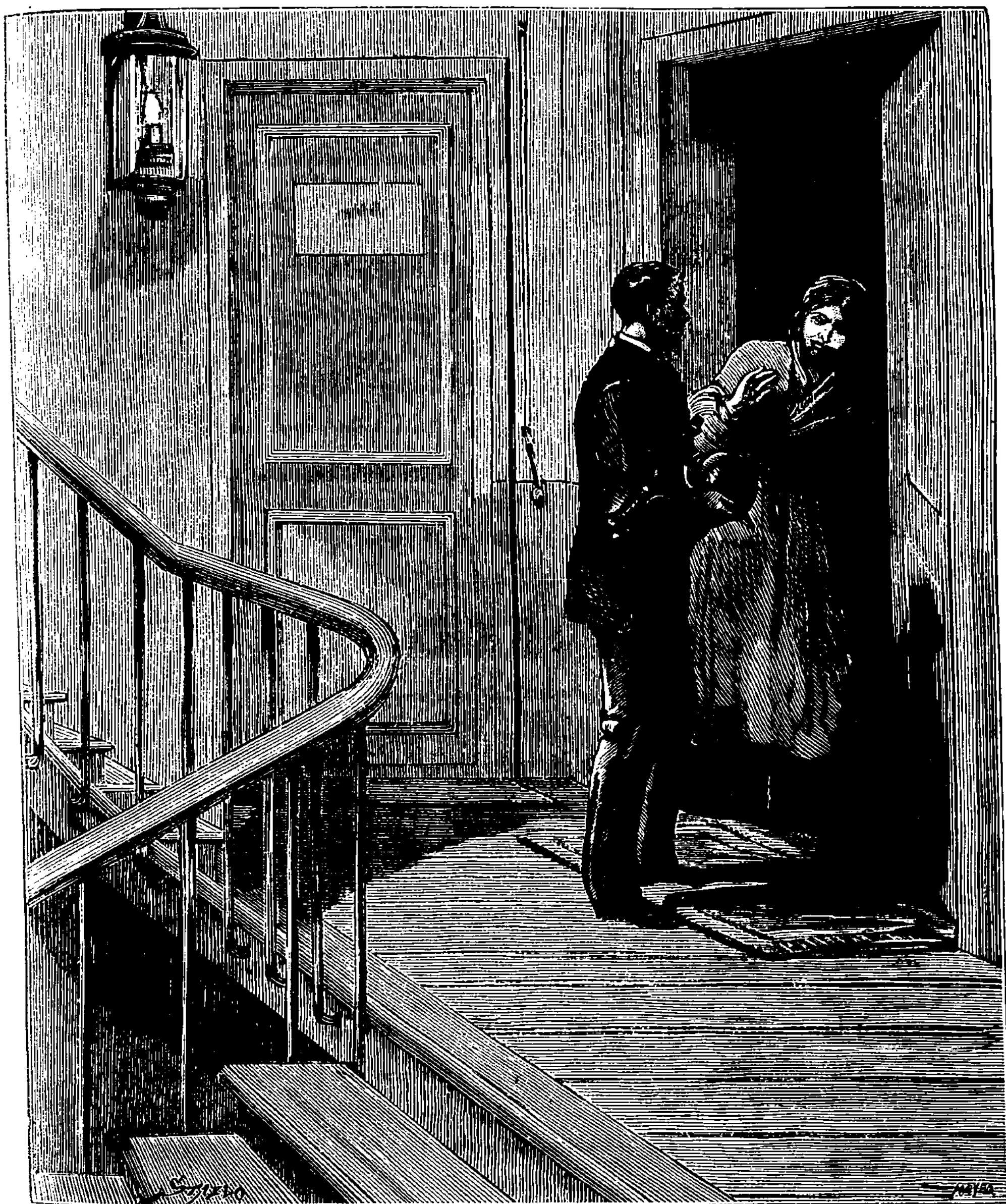
Au milieu était une table de bois sur laquelle était jeté une sorte de tapis de laine bigarrée, usé et crasseux, qui ne la recouvrait qu'en partie.

Au centre de la table se tenait un banquier et tout autour des joueurs nombreux, les uns assis, les autres debout, derrière les premiers.

Par moment, un silence profond régnait, coupé seulement par le tintement des pièces d'argent et d'or jetées sur la table.

Puis, les voix s'élevaient.

Elles s'animaient.



Une femme qu'il délégua... (P. 799.)

Des jurons affreux, en espagnol, en portugais, en anglais, en indien, étaient proférés.

On voyait sur tous les visages les âpres lueurs de la convoitise, les sauvages convulsions qu'amènent sur le visage du joueur les diverses alternatives de la perte ou du gain.

Une lampe, pendue à la voûte, éclairait cette scène.

Gérard examina un instant.

Il ne voyait pas l'homme qu'il cherchait.

— Ici! lui dit Rinaldi à voix basse.

— Où?

— Au milieu de la table.

— Là?

— Oui, celui qui tient les cartes.

D'Ormilly réprima un cri de stupeur prêt à lui échapper.

C'était l'homme de la Strada San Pedro, en effet, qui conduisait le jeu.

Le misérable, effondré par une perte considérable, poursuivi par une déveine impitoyable, lorsqu'il avait conçu le projet de doubler au moins ce qu'il possédait, avait juré de se refaire.

Il distribuait les cartes.

Les enjeux faits, on se taisait.

Il dit :

— *Cartas!*

On annonçait ainsi chaque coup.

Devant chaque joueur il y avait une pièce ou une somme d'argent.

A chaque place, le banquier distribua une carte prise à la suite dans l'énorme paquet de cartons crasseux qu'il tenait.

Le troisième joueur qui reçut une carte l'abattit aussitôt reçue, en criant :

— *Macao!*

C'était un neuf de pique.

— Nom de Dieu! jura le banquier en français.

Gérard reconnut cette voix.

— Lui!... s'écria-t-il.

Rinaldi stupéfait se demanda ce qui se passait.

Il vit le visage de d'Ormilly bouleversé par une affreuse et subite colère.

— Vous le connaissez? questionna-t-il.

Au lieu de répondre, Gérard demanda :

— Cet homme est bien celui que vous avez vu?

— Oui, c'est bien lui.

— Celui à qui vous avez remis l'argent?

— Lui-même.

— Le misérable!... Lui ici!... Grand Dieu, que s'est-il passé depuis si longtemps?

Le banquier avait triplé la mise du joueur qui avait abattu son jeu.

Il lui jeta trente piastres.

Puis il continua à distribuer les cartes, une par une, à chaque joueur.

Après il en prit une pour lui et posa le talon sur la table.

— Qui parle? demanda-t-il en portugais en regardant successivement tous les joueurs.

Les uns dirent :

— *Carta!*

— Les autres :

— *Passa!*

Et suivant le cas le banquier donnait une carte à découvert ou passait.

Lorsque tous les joueurs furent servis, il regarda de nouveau sa carte, réfléchit un instant, récapitula et conjectura en regardant les cartes données à découvert, et finalement il prononça, en jetant sa carte :

— *Tiengo!*

Il avait un six.

Aussitôt les jeux s'abattirent et les joueurs, l'un après l'autre, crièrent leurs points.

Ceux qui perdaient, les moins nombreux, jetèrent furieusement leurs cartes sur la table en blasphémant horriblement.

Le banquier ramassa les enjeux perdus. Il paya les autres.

Il gagna une assez jolie somme sur ce coup.

Devant lui, ce fut un amoncellement de pièces de 5000 et de 10000 reis, des pesos de la Colombie, des piastres, des dollars et des billets de différentes banques.

Un homme qui avait été assis jusque-là se leva.

Il était petit, solidement charpenté, le visage hâlé et dur, l'œil mauvais, injecté de sang, les sourcils énormes froncés.

Les mains courtes et larges, aux doigts énormes, étaient noires de charbon.

C'était un chauffeur.

Il vint, en jurant entre ses dents, derrière le banquier, comme pour le surveiller de près.

— *Banquo!* annonça celui-ci.

Les pontes malheureux voulurent se refaire et doublèrent ou triplèrent leurs mises.

L'homme, que Gérard ne perdait pas de vue, eut à la vue de tout cet or des regards de cupidité qui brillèrent malgré lui.

Il annonça encore :

— *Cartas!*

Et il distribua.

Arrivé à lui, il abattit la carte en disant :

— *Macao!*

Mais à ce moment le bras du chauffeur se leva, un objet brillant lança un éclair en traversant l'espace; le poing énorme s'abattit et on entendit ces mots :

— *Tiengo!*

Un cri de douleur fut poussé.

D'un coup de couteau, le chauffeur avait cloué sur la table la main du banquier qui déjà s'apprêtait à saisir les enjeux que les joueurs devaient tripler en raison du point qu'il avait obtenu d'emblée.

Le chauffeur qui s'était méfié, qui avait vu les manœuvres louches du banquier, avait compris que cet homme volait.

Cette fois, il avait surveillé de près et il avait vu.

C'était vrai! Le misérable trichait.

Du coup, toutes les mains s'avancèrent pour ressaisir les mises, dans une confusion extrême.

Des poings menaçants se levèrent.

Des cris, des imprécations et des blasphèmes furent proférés.

Ce fut une bagarre.

Alfred Mathieu, la main clouée sur la table que sa blessure inondait de sang, hurlait et souffrait.

Il parvint à se dégager et, la tête basse, il enveloppa sa blessure d'un foulard qu'il dénoua de son cou.

Le chauffeur, devant lui, continuait à l'insulter en le bravant.

Une terrible bousculade eut lieu au milieu des plus affreuses vociférations.

On se rua sur le voleur.

On allait lui faire un mauvais parti.

— Venez, dit Gérard.

Il entraîna Rinaldi hors de la salle.

Dehors, ils s'arrêtèrent.

— Attendons ici, fit d'Ormilly.

Il y avait, sous la voûte, un enfoncement comme une niche, formé par la baie murée d'une porte.

Rinaldi à voix basse demanda :

— Vous connaissez cet homme?

— Oui... mais taisez-vous!

On entendait des cris à l'intérieur du tripot.

Des joueurs exaspérés criaient :

— Il nous a volés!

— Tout ce qu'il a est à nous!

— A nous!... Il faut le lui prendre!

— A mort!

Le blessé pouvait à peine se défendre.

On le jeta à terre et on le dépouilla de tout ce qu'il possédait.

Les pièces d'or et d'argent roulèrent sous les bancs.

Des hommes épouvantables se battirent pour s'en emparer.

Puis, il y eut une cohue.

Alfred Mathieu fut jeté dehors, fort maltraité, perdant du sang par sa blessure, mais rendu absolument furieux par ce qu'on venait de lui prendre et par son impuissance.

Des joueurs crièrent :

— Reprenons la partie!

Alors le blessé, dans la salle basse qui précédait le tripot, s'arrêta.

Il regarda sa main qui le faisait horriblement souffrir et il rajusta son bandage.

Puis, d'un œil sournois, il regarda autour de lui.

Mais il ne vit rien.

Alors il se glissa derrière le pilier, dans l'ombre, et sa main valide fouilla sous son vêtement.

Gérard et Rinaldi suivaient tous ses mouvements.

Ils le virent sortir de sa ceinture un énorme coutelas dont la lame brilla rapidement et disparut.

Puis il se tint immobile.

Il guettait.

Il attendait celui qui l'avait frappé.

Le misérable allait se venger.

Près d'un quart d'heure se passa ainsi.

La porte s'ouvrit ensuite.

Trois hommes parurent.

Parmi eux était le chauffeur.

Le blessé embusqué les épiait, prêt à fondre sur son vainqueur.

Quand il le vit à portée, il s'élança.

Son bras armé du coutelas s'abattit, mais en même temps un coup de feu retentit.

Le chauffeur qui se méfiait, connaissant les mœurs de ces repaires, se tenait sur ses gardes.

Sa main pressait un revolver.

Au premier mouvement de l'attaque, il avait fait feu.

Il était blessé cependant.

Alfred Mathieu tourna sur lui-même et tomba la face en avant.

On accourut.

De l'escalier et de la salle, il vint des hommes et des femmes attirés par la détonation.

Ce fut un tohu-bohu général.

Le patron de la maison eut de la peine à se faire entendre.

On le mit au courant de ce qui venait de se passer.

Avant tout, il fallait empêcher l'intervention de la police.

Les gens qui étaient là, à ce seul mot de police, s'esquivèrent et disparurent.

Il ne resta que quelques personnes, des femmes en plus grand nombre que les hommes.

— Portez-le ici, dit le patron.

On ramena le blessé.

Il n'était qu'évanoui.

De sa poitrine trouée coulait en caillots épais un flot de sang noirâtre.

On le monta par l'escalier.

Puis, du rez-de-chaussée on se rendit au premier étage où il y avait deux chambres.

On l'étendit sur un lit.

Gérard et Rinaldi avaient suivi.

— Lui!... Fléchard!... avait dit d'Ormilly.

Puis, il avait ajouté :

— Pourvu qu'il vive!... Ah! c'est la Providence qui m'a permis d'être là!... Il faudra qu'il parle!... Oui, je l'y contraindrai!... Je veux savoir, et je saurai!

CHAPITRE XLVII

EN FACE DU JUGE

Gérard d'Ormilly frappa sur l'épaule du patron du tripot.

Celui-ci se retourna.

— Vous n'avez rien à craindre, lui dit-il, la police n'interviendra pas.

L'assurance de celui qui lui parlait ainsi saisit cet homme.

— Veuillez seulement à ce que vos clients gardent leur langue.

— Oh ! je suis sûr d'eux, répondit le Brésilien.

— Le meurtrier s'est enfui, ajouta Gérard, je l'ai vu partir. Il était dans le cas de légitime défense, car l'autre l'a attendu pour le tuer. Il y a eu guet-apens et si cet homme n'avait pas été sur ses gardes, il aurait été assassiné.

J'ai tout vu, acheva-t-il.

— Vous !

— J'étais caché dans la salle voûtée.

— Alors vous êtes...

— Rassurez-vous, interrompit Gérard. Je vous dis que vous n'avez rien à craindre.

— Qui êtes-vous donc ?

— Que vous importe !

Écoutez-moi, fit notre ami avec autorité. J'ai un compte à régler avec cet homme qui va mourir et il faut que je le voie.

Je me suis rendu compte de son état, il est perdu. Je n'ai donc pas un instant à perdre.

Envoyez chercher un prêtre et que personne autre que ce ministre de Dieu et moi n'approche de lui.

Le patron du tripot, subjugué par l'allure et par la voix de cet inconnu, obéit.

Une femme qu'il délégua courut à l'église la plus voisine.

Gérard et Rinaldi se rendirent dans la chambre où Fléchard avait été porté.

L'Italien se sentait dominé par son maître que ces circonstances dramatiques et mystérieuses grandissaient prodigieusement à ses yeux.

Il avait entendu ce nom : Fléchard.

Sans le connaître, sans l'avoir jamais entendu prononcer, il avait compris que c'était un des misérables que d'Ormilly se proposait de rechercher et d'atteindre.

Gérard n'avait rien à lui cacher de ce qui allait se passer.

Il savait qu'il pouvait compter absolument sur le dévouement et sur la fidélité de Gaétano.

Il était même bien aise de le rendre témoin de ce qui allait avoir lieu pour que l'Italien apprît mieux encore combien devait être grande et impitoyable la vengeance qu'il préparait.

Ils entrèrent tous deux dans la chambre.

Fléchard, — car c'était bien lui que le père d'Arlette avait reconnu, — était étendu, livide, sans mouvement.

Il était toujours évanoui.

De sa main et de sa poitrine trouées le sang ne s'échappait plus qu'en un mince filet.

Les personnes qui étaient là s'écartèrent à l'approche de Gérard, sans qu'il eut besoin de faire un seul geste.

Le patron du tripot qui l'avait suivi, les fit sortir de la chambre.

— Il est mort ! fit-il ensuite avec épouvante, s'étant approché du lit.

— Non, répondit Gérard, il n'est qu'évanoui.

— Alors, on peut le sauver...

— Je ne le crois pas.

Rinaldi, devant les ordres de d'Ormilly, donnait ses soins au misérable.

Il lui bassinait les tempes avec de l'eau froide et du vinaigre.

Puis il lui desserra les dents pour lui faire avaler une gorgée d'un cordial.

Bientôt Flécharde entr'ouvrit les yeux.

Il revint lentement à lui.

Alors son visage se contracta et refléta une douleur atroce.

Il faillit perdre de nouveau connaissance.

Mais Rinaldi veillait sur lui et il le ranima de nouveau.

Tout à coup, le blessé tourna la tête et ses regards rencontrèrent le visage de Gérard.

La stupeur et l'épouvante se peignirent aussitôt sur ses traits livides.

Le misérable parut galvanisé.

Les yeux de d'Ormilly brillaient dans l'animation d'une sourde fureur.

Flécharde le reconnaissait.

Malgré les profonds changements survenus chez le père d'Arlette, malgré les souffrances et le long martyre qui l'avaient épouvantablement vieilli, ses traits étaient demeurés gravés dans la mémoire du bandit.

— Lui !... balbutia-t-il. — Vous !...

— Oui, moi.

— D'Or...

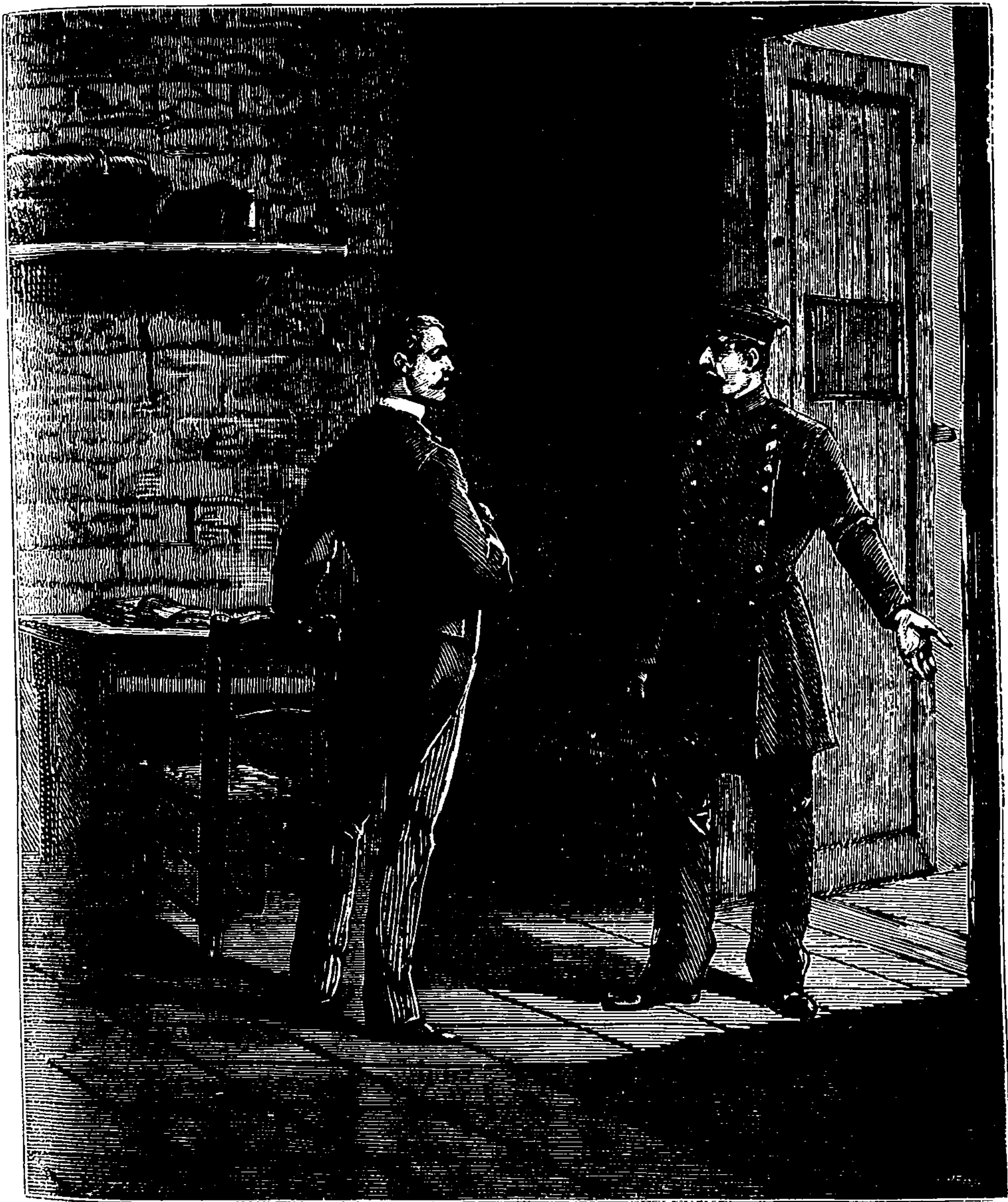
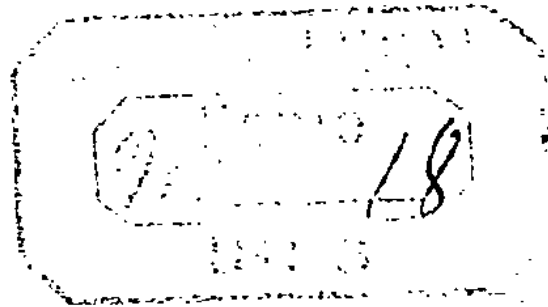
— Taisez-vous ! ordonna Gérard d'une voix terrible, coupant le nom qui était déjà sur ses lèvres.

Et, d'un geste, se tournant vers le patron du tripot, il lui donna l'ordre de sortir.

Alors, quand la porte fut refermée, quand il fut seul avec Rinaldi, autour du lit du moribond, notre ami s'avança tout près du visage de l'ancien clerc d'huissier.

Puis d'une voix qui sifflait stridente entre ses dents :

— Vous ne vous attendiez pas à me trouver sous vos pas, à votre



Je m'offrais seul pour expier notre crime commun... (P. 802.)

heure dernière, au moment où, frappé à mort, vous allez expier tous vos forfaits !

Flécharde fut pris d'un tremblement épouvantable.

Il était terrifié.

La peur secouait ses membres.

D'Ormilly reprit :

— Je veux savoir ce qui s'est passé !... Je veux savoir ce que sont de-

venus vos complices... Je veux que vous me confessiez tout !... Vous parlerez, entendez-vous ?... oui, vous parlerez, misérable. — Je veux que vous confessiez les crimes que votre meurtrier vous fait expier en vous soustrayant à ma vengeance.

Vous le voyez, ceux que l'on croyait partis reparaissent ! Les morts ressuscitent !

Ce n'est pas vous que je cherchais. Je poursuivais le misérable qui s'est enfui de la Strada San Pedro, croyant que ses crimes demeureraient impunis, et se sauvait en commettant le forfait le plus lâche et le plus odieux !... Vous me comprenez ?... C'est dans ce misérable que je vous ai trouvé !

Fléchard, toujours tremblant, était incapable de répondre.

— Il va mourir ! dit l'Italien.

— Non, il ne mourra pas avant qu'il ait dit ce que je veux savoir, répondit d'Ormilly.

Rinaldi fit prendre au moribond encore une gorgée de cordial.

Fléchard parut se ranimer et reprendre quelques forces.

D'Ormilly ne le perdait pas de vue.

Il suppliait Dieu mentalement d'accorder à ce criminel quelques instants de vie encore pour confesser ce qu'il savait.

Il lui disait dans une ardente prière :

— Puisque vous avez permis, ô mon Dieu, que je retrouve l'un des auteurs de toutes les souffrances que j'ai endurées et que j'ai acceptées, vous ne permettrez pas qu'il meure avant qu'il m'ait dit où sont ses complices, où sont ces infâmes par qui ma pauvre Marthe et ma chère petite Arlette ont été si atrocement martyrisées !... Vous le laisserez vivre encore quelques instants, et peut-être la terreur de la mort, la frayeur de l'expiation suprême, l'épouvante de votre justice infinie feront entrer le repentir en son âme !

Cette prière rendit à Gérard toute sa confiance et toute son énergie.

Il s'approcha plus près encore de Fléchard et, penché sur lui, il lui dit avec un accent d'autorité qui fit frissonner le moribond :

— Je sais ce que vous avez fait avec les autres, avec Montlaurier, avec Santenac, avec cette femme qui a été l'artisan de notre perte... Je sais comment vous avez été parjures à vos serments, traîtres, lâches et infâmes !... Je sais que, tandis que je m'offrais seul pour expier notre crime commun, seul pour porter le poids de la honte dont je vous affranchissais par mon sacrifice, vous m'avez trompé, vous vous êtes emparé de cette fortune dont je vous avais révélé la cachette et qui devait assurer l'avenir de ma femme et de ma fille !... Je sais tout cela !...

Par vous, par ce nouveau crime, mille fois plus lâche et plus atroce que tous vos autres forfaits, les malheureuses ont été réduites à la dernière misère !... Par vous, elles ont été contraintes, mourantes de faim et de froid, de mendier sur les routes couvertes de neige, n'ayant qu'une pierre pour reposer leur tête et des haillons pour les vêtir !... Par vous, elles ont vu la mort s'approcher d'elles et s'apprêter à les saisir, quand, heureusement, un homme s'est trouvé qui les a sauvées !

Maintenant je suis libre, je suis puissant, je suis riche et l'heure de la justice a sonné !... Maintenant j'ai à vous demander compte à tous de ce que vous avez fait contre elles et contre moi !...

Vous parlerez donc !

Vous allez me dire ce qui s'est passé, ce que sont devenus les autres, car je veux le savoir, car je veux les atteindre.

— Oui, oui, balbutia Flécharde terrorisé, je vous dirai tout... je parlerai !...

— Qui est allé chercher la cassette, sous la cascade, dans les montagnes de l'Isère ?...

— Montlaurier.

— Vous y étiez ?

— Tous les trois.

— Et vous vous êtes partagé les trois millions qu'elle contenait.

— Oui.

— Cet or, détourné de l'emploi sacré que vous aviez juré d'en faire, ne vous brûlait donc pas les mains !

— Pardon !...

— Ce crime vous a porté malheur !...

— Pitié !...

— C'est à Dieu qu'il faut demander grâce et non à moi, car c'est à lui que vous appartenez désormais, dit d'Ormilley d'une voix solennelle.

Puis il poursuivit :

— Qu'avez-vous fait après le partage ?... C'est à Paris que vous êtes revenus ?

— Oui, répondit le moribond plutôt d'un geste de la tête que des lèvres.

— Tous les trois ?

— Oui, tous les trois.

— Les autres y sont encore ?

— Oui... Santenac...

— Et Montlaurier ?

— Je ne sais pas... lui...

Fléchard semblait avoir repris quelques forces et il essayait de surmonter l'horrible douleur qui le torturait pour parler.

Il se souleva avec peine.

Rinaldi l'aida et le soutint avec un oreiller qu'il rehaussa derrière lui.

— Merci !... fit-il.

D'Ormilly attendait, ayant compris qu'il allait parler.

— A boire... je vous en prie ! supplia le misérable. Ça me brûle !... ça me dévore !...

Le compagnon de Gérard approcha des lèvres du blessé un verre d'eau dans lequel il versa quelques gouttes du cordial qu'il lui avait déjà administré et il le fit boire lentement.

Alors, le misérable parut faire un effort sur lui-même et, sans oser regarder d'Ormilly, il dit d'une voix faible :

— J'ai déjà été bien puni... J'ai été malheureux... Grisé par ce que je possédais, j'ai dépensé sans compter... J'ai fait des folies... Pour augmenter encore mes richesses, j'ai eu recours au jeu... et j'ai perdu...

— Vous avez joué cette part dont vous aviez dépouillé ces malheureuses qui souffraient le plus lamentable martyre !... dit Gérard.

— Oui, c'est vrai !

— Et tout a été perdu ?

— Oui ...

— Ensuite ?

— Vous savez sans doute le reste, dit Fléchard qui voulut s'épargner des aveux honteux devant ce justicier qui le terrorisait. — Josiane doit vous l'avoir dit...

— Oui, je sais. — Mais Santenac ?

— Il est heureux... lui !

— Heureux ! gronda d'Ormilly avec une colère contenue.

— Il est riche !...

Un changement subit se fit dans la physionomie de Gérard.

— Tant mieux ! pensa-t-il.

— Il est marié...

— Marié !... Ne l'était-il pas ?

— Non.

— Alors, Bianca...

— Elle ne pouvait pas être sa femme à cette époque... Elle était mariée... mais elle est devenue veuve...

— Et il l'a épousée ?

— Oui.

— Ils sont heureux et riches ?

— Oh ! oui.

— A Paris ?

— Ils ont un hôtel splendide... des domestiques, des équipages... tout... tout...

— Montlaurier ?

— Il est un grand médecin aujourd'hui, répondit Fléchard. Il est riche et considéré...

— Ah ! s'écria Gérard, Dieu est juste !... ils vivent encore ! Je pourrai donc me venger !...

— Grâce pour moi !... supplia le moribond dont les forces s'épuisaient.

— Ce n'est pas moi, répondit d'Ormilly, qui dispose du pardon. — Le pardon, je vous le répète, appartient à Dieu seul dont la miséricorde infinie peut s'étendre sur le criminel dont il voit le repentir.

On frappa.

La porte s'ouvrit.

Le patron du tripot introduisit le prêtre que l'on était allé chercher.

Puis, il se retira.

Lorsque la porte fut refermée :

— Approchez, monsieur l'abbé, dit d'Ormilly, cet homme va mourir et c'est de votre ministère seul qu'il a besoin s'il se repent des crimes que je connais et que je viens de lui faire avouer.

La terreur de la mort saisissait le misérable.

Il sentait sa dernière heure approcher et, en présence de l'infini, il se sentait saisi d'épouvante.

Il balbutia en joignant les mains :

— Pitié !... pardon !...

Sa voix était rauque comme un râle.

— Dieu pardonne toujours au pécheur qui vient à lui, dit le prêtre qui était lui-même vivement impressionné.

Gérard et Rinaldi s'étaient écartés du lit.

— Vous repentez-vous au moment où vous allez comparaître devant lui?... dit le ministre du culte.

Des yeux seulement Fléchard put répondre : « oui ».

Il essaya de se soulever pour implorer d'Ormilly sur qui ses regards terrifiés semblaient rivés.

Mais il n'en eut pas la force et il retomba sur sa couche.

De son gosier s'échappa un râle affreux.

Son visage se convulsa et il expira.

Alors, tandis que le prêtre commençait les suprêmes prières :

« *Absolve quæsumus, Domine, famulum tuum...* »

D'Ormilly et Gaétano partirent.

Ils trouvèrent au pied de l'escalier le patron du tripot qui attendait.

— Vous pouvez monter, lui dit Gérard. C'est fini.

Le lendemain, le paquebot *Liguria* levait l'ancre.

A bord se trouvaient sir Richard Lovely, Felipe Moralès et Josiane, la ravissante fille aux yeux verts.

Deux domestiques, un nègre de la Martinique répondant au nom de Brutus et une créole, Annita.

Sur le môle construit au pied du pic de Santa-Cruz, à l'entrée de la rade, se tenait Perrette Raimbert qui s'y était fait conduire par un batelier du port, afin de pouvoir, une dernière fois, envoyer ses baisers et ses adieux à cet amant qu'elle avait retrouvé et qu'elle reperdait.

Gaétano la vit longtemps, lorsque le paquebot était déjà loin, agitant son mouchoir et, de la plate-forme du gaillard d'arrière, il lui répondit jusqu'à ce qu'il ne la vît plus.

Le visage de d'Ormilly était radieux.

Ses yeux clairs, qui étincelaient de confiance et d'espoir, avaient leurs regards perdus dans l'infinie profondeur de l'horizon, dans la direction de la terre de France dont chaque tour d'hélice le rapprochait.

Tout son visage resplendissait, comme illuminé par une lueur divine, car sa pensée, pleine de cette femme et de cette fille adorées qu'il allait enfin revoir et arracher peut-être à leur misère,... s'il était temps encore, irradiait sur tout son être.

Et du fond de son être jadis brisé et soudain ranimé par cette sublime espérance, son âme entière s'élançait vers eux, inondée de tendresse et d'amour...

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

AU PRESBYTÈRE

Nous ne nous attarderons pas, — en retrouvant Marthe et Arlette, nos sympathiques héroïnes, dans ce petit village des Alpes, — à raconter en détail quelle avait été, pendant les années écoulées, l'existence des deux infortunées enfin arrachées à la misère par l'intervention charitable de Noirétable, de cet homme de la Caverne que nous avons laissé au bagne, et par le dévouement de l'abbé Sylvère, le vénérable curé des Joris, qui les recueillit lorsqu'il se livra héroïquement aux agents de la force publique.

Les faits dont nous avons encore à faire la narration pour compléter le dramatique récit que nous avons entrepris nous presse et l'intérêt que les lecteurs de cet ouvrage ont porté dès le début à la ravissante enfant qui avait été surnommée si justement *Mam'zelle Misère* par la bonne M^{me} Sarrazin, la concierge de la rue Pavée-au-Marais, nous engage à ne pas leur faire attendre plus longtemps la relation fidèle des événements émouvants dont Gérard d'Ormilly, transfiguré, doit être aujourd'hui l'âme vivante.

Les gendarmes et les douaniers emmenaient Noirétable, solidement garrotté.

Le maréchal des logis qui avait commandé l'expédition s'approcha de Marthe dont la radieuse beauté était à peine troublée par la terreur peinte sur ses traits.

Il l'interrogea.

— Vous êtes parente de cet individu?

La pauvre folle ne répondit pas.

Elle se recula instinctivement à l'approche de cet homme qui l'effrayait.

Ce fut Arlette qui dit :

— Je l'aime comme mon père, monsieur, car c'est à sa bonté que nous devons tout, ma mère et moi.

— Eh bien ! reprit le sous-officier de gendarmerie, il faut venir toutes les deux avec moi.

— Avec vous ?

— Vous viviez avec cet homme ?

— Il nous avait recueillies par charité, répondit l'adorable fille de Gérard.

Vous n'avez donc pas de domicile ni de moyen d'existence... Vous êtes sans feu ni lieu, par conséquent en état de vagabondage.

Arlette ne comprenait pas ces termes juridiques.

— Venez, dit le maréchal des logis.

La fillette s'attachait à sa mère et ses regards se portèrent pleins de douleur au fond du ravin où gisait *Zouzou*, le chien fidèle, le gardien dévoué qu'un douanier avait abattu d'un coup de carabine.

Elle avait vu la pauvre bête faire un mouvement et elle venait d'entendre une faible plainte.

Le brave *Zouzou* n'était pas mort.

Alors les regards de l'enfant se tournèrent suppliants vers le maréchal des logis.

Elle implora :

— Je ne veux pas abandonner notre pauvre *Zouzou* qui nous aime tant.

— Votre chien !...

— Oui.

Le gendarme haussa les épaules après avoir regardé le malheureux animal.

— Son compte est réglé, allez, dit-il, il va crever.

— Oh ! non... ne dites pas ça, dit Arlette.

Et elle entraîna sa mère vers l'endroit où *Zouzou* agonisait.

Le sous-officier n'osa pas les retenir.

Il les suivit.

Arlette s'agenouilla et se pencha vers le pauvre chien dont les bons yeux lui témoignaient son amitié et qui laissait échapper de petits gémissements.

Il lèche le sang qui coulait de son épaule.

C'est là que la balle du douanier l'avait atteint.

— Non, tu ne mourras pas, mon pauvre *Zouzou*, dit Arlette en l'embrassant.

Le maréchal des logis s'avança pour le voir de plus près, mais il re-

DEPOSE L'ARRIVEE
22-19
1879

MAM'ZELLE MISÈRE



Le jour même où Noirétable, sa victime, était frappé par la justice des hommes. (P. 814.)

cula aussitôt, car le chien, à sa vue, avait relevé la tête et s'était mis à grogner aussi fort que le lui permettaient ses douleurs.

— Tu resteras avec nous, ajouta la jeune fille ; je te guérirai, moi.

Zouzou l'écoutait, comme s'il comprenait ses paroles, et de son museau il indiquait sa blessure.

Arlette prit un linge, le déchira et s'apprêta à le panser, lorsque sous ses doigts elle sentit un corps dur, une petite boule logée sous la peau, près de l'orifice de la blessure.

C'était la balle que l'os de l'épaule fracassé avait arrêtée.

La fille de Gérard essaya, avec les plus délicates précautions, de retirer le projectile et elle y parvint heureusement, tandis que l'animal reconnaissant lèchait par moments ses mains, comme pour la remercier du bien qu'elle lui faisait.

Le maréchal des logis, malgré sa rudesse native et professionnelle, ne put s'empêcher de se sentir touché.

Il s'intéressait, pour ainsi dire malgré lui, à cette gentille enfant et à cette malheureuse femme dont il avait compris le triste égarement d'esprit.

Le sang ne coulait plus de la blessure de *Zouzou* sur laquelle Arlette avait habilement appliqué un bandage de linges.

La fillette dit avec prière :

— Il faut l'emmener, n'est-ce pas, monsieur, vous le voulez bien.

Le sous-officier de gendarmerie allait répondre sans doute que le chien aurait besoin d'être transporté, lorsque *Zouzou* se leva lentement, tenant en l'air sa patte blessée sur laquelle il ne pouvait s'appuyer, et parut disposé à marcher pour suivre sa jeune maîtresse.

— Oui, dit le maréchal des logis, il marchera tant bien que mal.— Eh bien ! venez.

On partit.

Le chien suivait en boitant.

Arlette se demandait où on la conduisait et elle se pressait contre sa mère dont elle serrait la main.

Elle n'osait questionner.

Lorsqu'on fut arrivé au sentier qui longe la rive droite du Rouchier, Arlette s'écria :

— Monsieur le curé !

C'était l'abbé Sylvère, en effet.

Il était avec M. Cayol, le fermier de Vacheresse.

Le maréchal des logis connaissait bien le vénérable pasteur des Joris.

Marthe exprimait sa joie à la vue du saint homme par un sourire qui illuminait son doux visage.

M. Cayol venait justement de raconter au curé les événements qui se passaient et de lui apprendre la capture de l'homme de la Caverne.

Les pourparlers ne furent pas longs.

Quand l'abbé Sylvère sut que le maréchal des logis de gendarmerie se proposait d'emmener Marthe et Arlette à la chambre de sûreté de la commune, pour les faire conduire ensuite, de brigade en brigade, au Dépôt de Mendicité, comme se trouvant en état de vagabondage, il intervint.

Il se chargeait, dit-il, des deux infortunées qu'il connaissait depuis longtemps déjà, et qu'il aurait gardées auprès de lui s'il n'avait reculé devant la perspective de les séparer de Noirétable qui s'était attaché à elles.

Le maréchal des logis y consentit et il remit la mère et la fille au curé des Joris.

Elles étaient aussi heureuses l'une que l'autre.

Arlette sentait son cœur pénétré de reconnaissance envers ce prêtre charitable qui les sauvait de la misère et les préservait de l'abandon.

Elle remerciait Dieu, et en élevant son âme vers lui, elle pensait surtout à sa mère qui ainsi ne serait pas privée des soins que son état réclamait.

On arriva au presbytère, en causant, en parlant de Noirétable que l'abbé Sylvère estimait et dont tous déploraient le sort.

Zouzou avait suivi, marchant avec peine.

Le curé avait voulu aussi ne pas séparer de ses protégées cet ami fidèle.

Goton, la vieille servante, était heureuse de la décision que son maître avait prise.

L'excellente femme avait conçu une maternelle affection pour Arlette et elle avait compati sincèrement, dès le premier jour, aux malheurs qui avaient si injustement accablé sa mère.

On n'était pas riche, car la cure des Joris, une pauvre paroisse, ne valait pas à son titulaire de bien gros revenus.

On ne parvenait à vivre qu'avec la plus stricte économie.

Mais cela ne faisait rien ; on s'arrangerait tout de même, et en se privant un peu, en comptant aussi sur la charité de quelques généreux paroissiens que l'abbé Sylvère solliciterait en les intéressant à sa bonne œuvre, on y arriverait.

Goton voulut, malgré les protestations d'Arlette, donner sa chambre à M^{me} d'Ormilly et à sa fille.

Elle déclara qu'elle se contenterait bien d'un petit cabinet qui n'était percé que d'une étroite ouverture.

Zouzou s'installa sur un vieux paillason en sparterie que la vieille servante lui disposa dans un coin.

En quelques semaines sa blessure fut complètement guérie et il boitait à peine.

Après toutes les misères passées dont le souvenir était ineffaçable dans l'esprit de la jeune fille, c'était maintenant le bonheur véritable pour elle.

Il eût été complet si Arlette n'eût pas pensé à ce père adoré dont elle était si cruellement séparée, et si elle avait pu voir sa mère chérie revenir définitivement à la raison.

C'est pour cela qu'en dépit de toute la bonté de l'abbé Sylvère, il planait quelque chose de sombre et de douloureux sur la nouvelle existence de Marthe et d'Arlette.

Cependant, avec les soins qui lui étaient donnés, guidés par les conseils du docteur Gourbaud, vieux médecin de la commune d'Allos, un ami du curé des Joris qui venait lui rendre visite une fois par mois environ, l'état de M^{me} d'Ormilly s'était notablement amélioré.

Son intelligence commençait à renaître dans le calme de cette vie nouvelle.

Le souvenir seul demeurerait effacé en elle.

Mais il n'y avait pas lieu de s'en inquiéter, avait affirmé le médecin qui était un des anciens internes de la Faculté de Montpellier.

La raison, que rien ne pouvait plus troubler désormais, reviendrait lentement.

Les progrès en seraient de jour en jour plus sensibles et plus évidents.

La guérison enfin serait complète le jour où, par une circonstance fortuite, la mère d'Arlette trouverait subitement son esprit vigoureusement frappé et sa mémoire définitivement éveillée.

En attendant, l'intelligence était si bien revenue en elle que M^{me} d'Ormilly éprouva une peine aussi profonde que sa fille le jour où elle apprit la condamnation de Noirétable.

Elle en parla, comme elle causait maintenant sur toutes choses, avec un bon sens qui ne pouvait faire soupçonner l'égarement d'esprit dont elle avait été atteinte.

Le soir même où cette nouvelle parvint aux Joris, un accident frappa vivement l'esprit de M^{me} d'Ormilly et fit faire à sa guérison un pas définitif.

On apprit tout à coup dans le pays qu'un jeune homme de vingt-un ans, qui avait fêté la conscription avec ses camarades, était tombé, étant

ivre, dans le Rouchier, à un endroit où le torrent, fortement grossi à cette époque de l'année, formait un véritable gouffre, et que son corps n'avait pu être retrouvé.

Il s'appelait Rambert Gias.

A ce nom, Arlette avait poussé un cri.

Elle était devenue subitement pâle.

C'était le jeune misérable qui avait tenté de la séduire et qui, n'y parvenant pas, avait eu recours à la ruse et n'avait pas été arrêté par l'emploi de la violence.

C'était le fils de ce forgeron qui, pour se venger de l'homme de la Caverne qui avait arraché Arlette de ses mains, l'avait dénoncé et était l'auteur véritable de sa capture.

M^{me} d'Ormilly, en pleine possession de sa raison, vit aussitôt dans cet épouvantable accident la main de Dieu qui avait frappé le lâche dénonciateur de l'homme généreux dont elle gardait pieusement le souvenir.

Rambert Gias avait péri misérablement le jour même où Noirétable, sa victime, était frappé par la justice des hommes.

Puis, quelques mois après, ainsi que le docteur Gombaut l'avait dit, une autre circonstance, profondément douloureuse cette fois, permit de constater les progrès nouveaux de la résurrection de l'intelligence chez la mère d'Arlette.

Goton, la vieille servante du curé des Joris, fut subitement atteinte de ce mal qu'à la campagne on appelle un « froid et chaud » et qui, terrible pour les personnes âgées, est la phtisie galopante.

En vingt-quatre heures elle fut au plus mal et elle mourut.

Ce fut M^{me} d'Ormilly et Arlette qui la soignèrent jusqu'au bout, et adoucirent ses derniers instants, également reconnaissantes l'une et l'autre.

L'abbé Sylvère n'était pas assez riche, avec les nouvelles charges que sa charité lui avait imposées, pour songer à prendre une autre servante.

Marthe et Arlette, du reste, voulurent elles-mêmes se partager l'ouvrage de Goton, comme elles avaient déjà commencé à le faire de son vivant.

Le vieux curé fut obligé d'y consentir.

Il s'affligeait cependant de voir cette femme qu'il sentait appartenir à une condition bien supérieure à la sienne, réduite à l'état de servante.

Il souffrait à la vue de cette jeune fille d'une beauté que l'âge rendait chaque jour plus parfaite, d'une distinction que le malheur n'avait pu amoindrir, réduite à ces ouvrages domestiques.

Aussi s'ingéniait-il à la soulager.

Il cherchait, par tous les artifices possibles, à diminuer leur besogne.

C'était lui-même maintenant qui faisait son lit et sa chambre, sous le prétexte qu'il serait mieux couché, et en réalité pour s'épargner la douleur de se voir servi par ces malheureuses à qui il aurait voulu pouvoir rendre le bonheur pour lequel elles étaient nées.

Il les aidait du mieux qu'il le pouvait dans les petits travaux du ménage, pour leur épargner toutes les peines possibles et chaque jour c'était avec elles une discussion nouvelle pour le laisser prendre une autre domestique qui leur épargnerait tout l'ouvrage.

Marthe et Arlette ne voulaient pas.

Elles étaient heureuses dans leur modeste condition, car elles n'aspiraient plus à aucun bonheur sur la terre, sentant bien qu'il leur aurait été impossible de le goûter sans ce père, sans cet époux qu'elles croyaient perdu pour toujours.

Et cependant, il semblait que le ciel, devenu enfin plus clément, commençait à se lasser de les voir accablées par l'infortune.

Jetées à la rue sous un accablement atroce d'injures cruelles par Rémi Garrigou, l'éleveur de bestiaux arlésien, Marthe et Arlette avaient été recueillies par ce sauvage, rendu misanthrope par les calamités les plus injustes.

Privées de la protection et du secours de Noirétable, elles avaient trouvé le vénérable curé des Joris, ce prêtre charitable, ce doux vieillard qui les aimait et qui ne les abandonna pas.

Le hasard, — cette force mystérieuse que conduit peut-être une main divine, — devait apporter encore un soulagement à la douce et simple félicité dont elles jouissaient en ce modeste presbytère, en cette petite bourgade des Alpes à peu près ignorée.

CHAPITRE II

UNE VIEILLE AMIE

Dans les localités rurales, tout est un naturel élément à la curiosité des gens.

La vie uniforme des champs ou de la montagne est monotone.

Le paysan saisit avec avidité toute diversion qui se présente, toute circonstance nouvelle qui se produit, pour se distraire, pour causer, pour occuper son existence si vide d'émotion.

C'est ainsi qu'on ne parlait plus en ce moment aux Joris que d'une vente aux enchères qui venait d'avoir lieu.

Cet événement révolutionnait ce pays où jamais pareille chose ne s'était vue ; où chaque immeuble, terre, ferme ou maison, est transmise de père en fils, depuis les générations les plus reculées.

Le père Baumelle, un vieux surnois qui ne fréquentait personne, qui n'avait aucun parent au degré le plus éloigné, qui vivait seul comme un ours, venait de mourir sans héritiers.

On le disait riche.

On le savait propriétaire de sa maison et d'un champ assez vaste qu'il faisait cultiver.

Chaque jour, on le voyait assis devant sa porte, au coin du chemin de la Haute-Coulette, humant le soleil et réchauffant ses membres à peu près exsangues à ce bienfaisant foyer de l'astre du jour qu'on appelle en Provence « La cheminée du roi René ».

Puis un jour, le vieillard n'avait pas été aperçu comme de coutume. Sa porte, ordinairement matinale, était demeurée close.

Cette dérogation aux habitudes du vieillard intrigua.

On eut l'idée que le père Baumelle pouvait être mort.

On frappa au volet et aucune voix ne répondit.

Le maire prévenu arriva.

Il fit ouvrir la porte et l'on pénétra dans la maison.

Le vieillard fut trouvé mort dans son lit.

Son visage était si calme qu'on aurait dit qu'il dormait.

Comme on savait qu'il n'avait aucun parent, les scellés furent posés.

Puis l'Administration des Domaines, l'inventaire fait, ordonna les publications légales pour la recherche éventuelle des héritiers.

Personne ne se présenta.

La maison et le champ furent mis en vente.

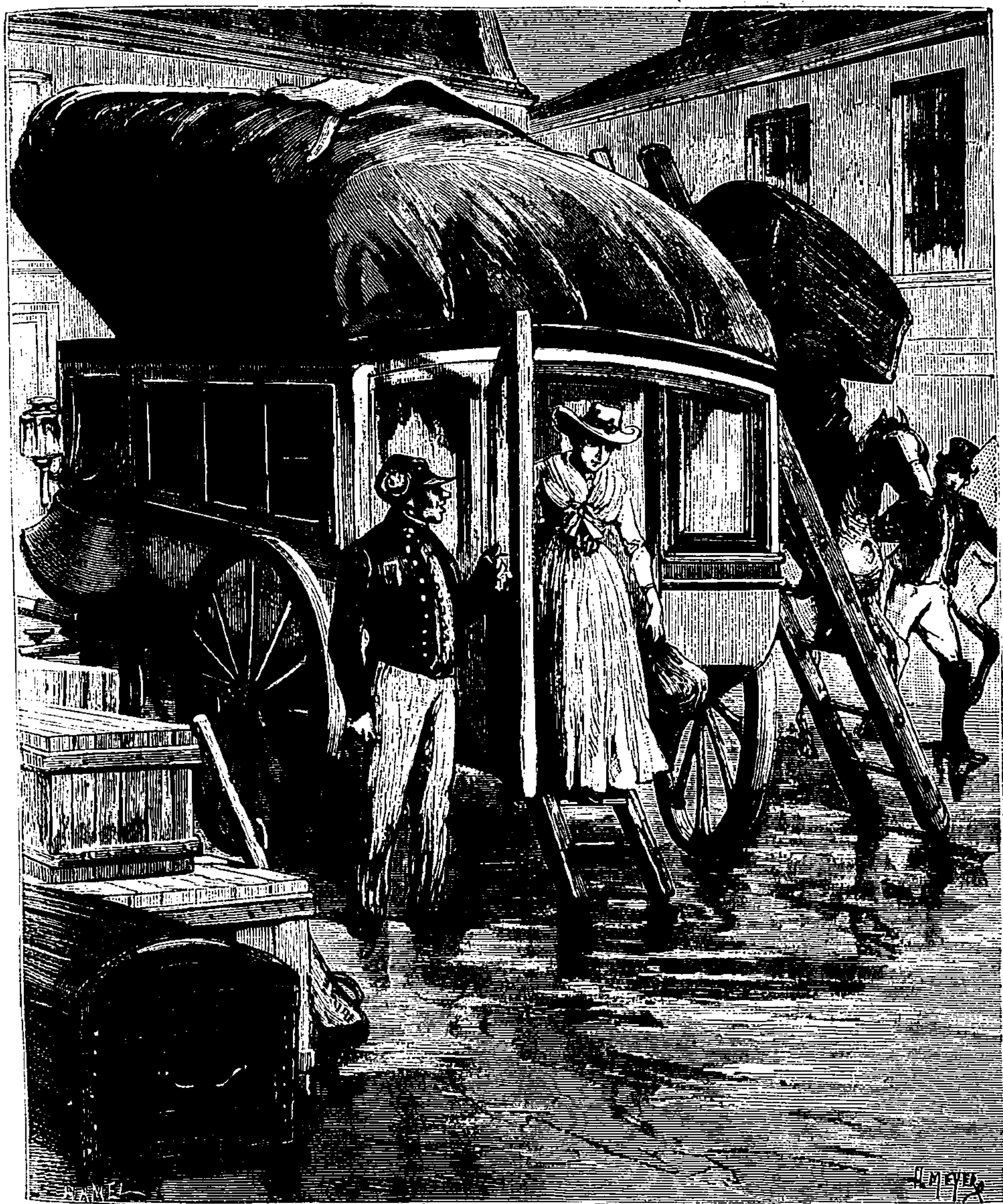
Les affiches étaient posées sur les murs de l'immeuble et à la porte de la mairie.

On attendait avec impatience le jour des enchères, convaincu qu'aucun acquéreur ne se présenterait et que l'Administration des Domaines serait obligée de baisser la mise à prix.

Alors, quelques finauds qui spéculaient sur cette conjoncture, se présenteraient et tâcheraient d'avoir les biens du père Baumelle au meilleur marché possible.

A quoi bon enrichir le Trésor ?

Mais voilà que justement, le jour de la vente, le notaire d'Allos s'était présenté.



Lorsque la diligence passait et s'arrêtait devant l'auberge de la Poste... (P. 819.)

Il avait une procuration et il couvrit l'enchère.

On le déclara acquéreur au nom de sa cliente.

Ce fut alors un remue-ménage complet dans tout le pays.

Qu'était-ce que cette femme qui avait fait acheter la maison du vieux Baumelle.

Jeanne Garret, veuve Sarrazin : personne ne connaissait ce nom-là.

On questionna et l'on apprit que la cliente de M^e Fournier, le no-

taire d'Allos, habitait Paris, qu'elle y avait fait une petite fortune quoique dans une condition très modeste, et que, veuve aujourd'hui, elle avait résolu de venir finir ses jours dans les Alpes où elle était née.

Sarrazin !

Ce nom était demeuré gravé dans le souvenir reconnaissant de la fille de Gérard d'Ormilly.

Arlette se rappelait cette excellente femme qui avait été pour elle comme une seconde mère et que, dans son langage enfantin, elle appelait « maman Sarrazin ».

Elle y avait songé bien des fois dans les jours douloureux qu'elle avait traversés depuis.

Elle en avait parlé à sa mère pour essayer de rappeler peu à peu le souvenir du passé encore bien vague et bien obscur dans cette intelligence endormie.

M^{me} d'Ormilly pourtant s'était souvenue, à la longue, de la bonne concierge de la rue Pavée-au-Marais.

Arlette lui avait rappelé tout ce que M^{me} Sarrazin avait fait pour elles, les seaux de coke qu'elle apportait quand on grelottait de froid devant la cheminée sans feu ; les repas qu'elle improvisait avec autant d'habileté que de cœur pour se soustraire aux remerciements, lorsqu'il n'y avait plus rien à vendre et plus rien à manger dans la triste demeure ; tout ce qu'elle avait fait enfin chaque jour, pendant cette époque douloureuse de leur existence.

Et c'était une dame Sarrazin qui venait de faire acheter par M^c Fournier les biens du vieux Baumelle !

Cette dame habitait Paris.

Si c'était elle !

C'était bien, en effet, notre ancienne et sympathique connaissance, M^{me} Sarrazin, la concierge de la maison de la rue Pavée-au-Marais, qui était devenue propriétaire aux Joris.

L'excellente femme était veuve depuis deux ans.

Elle ne s'était pas trouvée riche à la mort de son mari, car elle n'avait pour toute fortune que quelques bonnes valeurs, quelques titres de rentes, représentant les économies d'une existence de cinquante ans de travail.

Cependant, à la mort du père Sarrazin, sa veuve avait la libre disposition d'un capital de trente-deux mille francs dont son mari n'avait eu, sa vie durant, que l'usufruit.

C'était un revenu bien modeste pour vivre à Paris.

M^{me} Sarrazin avait toujours formé le projet de retourner aux Joris lorsqu'elle cesserait de travailler.

Elle y était née et elle en était partie aussitôt après sa naissance, lorsque ses parents vinrent s'établir fruitiers à Paris.

En achetant une maisonnette, en y ajoutant un champ qu'elle ferait cultiver et qui lui rapporterait presque tout ce qui est nécessaire à la vie, en joignant à tout cela les petites rentes qu'elle avait amassées, l'ancienne concierge pourrait vivre bien à son aise, bien largement même, dans ce pays où l'on ne connaît pas la facilité et l'entraînement de dépenses des grandes villes.

Tout le village jasait.

On savait que la nouvelle propriétaire des biens du vieux Baumelle allait arriver aux Joris.

Elle avait écrit à M^e Fournier.

On savait maintenant que M^{me} Sarrazin était une enfant du pays.

Chaque jour, lorsque la diligence passait et s'arrêtait devant l'auberge de la Poste, les curieux venaient voir si elle était arrivée.

Un jour, enfin, on vit descendre de la vieille voiture une femme d'une soixantaine d'années, mais vaillante encore, fraîche sous son visage couperosé, pleine d'embonpoint et de santé.

C'était M^{me} Sarrazin.

Elle était vêtue d'un costume qui paraissait riche dans le modeste village ignorant des modes de la capitale, mais qui était plus confortable que luxueux.

Elle avait les bras chargés de paquets, d'un panier, d'un carton et d'un sac de cuir.

De l'impériale de la diligence on descendit des malles et des caisses.

Tout le village était là.

On regardait curieusement la « Parisienne », car c'est ainsi qu'on l'appelait.

Personne ne lui adressait la parole.

M^{me} Sarrazin s'arrêta à l'auberge de la Poste.

Elle annonça qu'elle y passerait quelques jours en attendant qu'on eût aménagé la maison qu'elle avait achetée et qu'elle ne connaissait pas encore.

Dès le lendemain, des ouvriers qu'elle commanda se mirent à la besogne.

Il y avait du reste peu à faire, quelques réparations sans importance, car la nouvelle propriétaire avait acheté le mobilier avec l'immeuble.

Alors, Arlette voulut voir cette dame dont le nom lui avait rappelé

l'excellente femme qu'elle aimait toujours et qui avait vécu à Paris comme elle.

Elle vint avec sa mère se promener autour de la maison du chemin de la Haute-Coulette.

Du premier coup elle reconnut leur ancienne bienfaitrice.

Le nom affectueux qu'elle lui avait donné autrefois, « maman Sarrazin », s'échappa de ses lèvres comme un cri de saisissement et de bonheur.

L'ancienne concierge se retourna.

Elle regarda la jeune fille.

Elle ne la reconnut pas, car, en grandissant, la fille de Gérard avait bien changé ; mais elle se rappella sans hésitation M^{me} d'Ormilly.

— Vous !... s'écria-t-elle en leur tendant les bras.

La brave femme avait subitement les yeux pleins de larmes.

Arlette l'embrassa.

— Ah ! ma chère mignonne... quel hasard !... quelle Providence !... Tu as reconnu ta vieille maman Sarrazin !...

Et il fallut longtemps avant que l'on put s'expliquer et se dire tout ce qui s'était passé depuis tant d'années.

Ce fut au presbytère, où Arlette conduisit M^{me} Sarrazin, qu'on lui apprit les douloureux événements qu'elle ignorait.

L'arrivante bénissait Dieu de lui avoir donné l'idée de venir aux Joris où elle avait retrouvé ses chères protégées.

Elle ne tarissait pas sur le compte d'Arlette en racontant au curé tout ce qu'elle savait des malheurs dont elle avait été témoin et qu'elle n'avait pu conjurer.

Elle ne cessait d'embrasser la jeune fille.

Elle remerciait l'abbé Sylvère de ce qu'il avait fait pour Arlette comme si elle eût été réellement sa fille.

Puis, M^{me} Sarrazin gémit quand le digne prêtre lui fit le récit de tous les malheurs qui avaient accablé M^{me} d'Ormilly et sa fille, car il connaissait toute leur lamentable histoire que Noirétable lui avait racontée.

Ni Arlette ni sa mère n'auraient osé, quelque grande que fût leur amitié pour l'ancienne concierge, avouer elles-mêmes leur misère et leur honte imméritée.

Oh ! mais tout cela allait être compensé et largement maintenant que cette bonne maman Sarrazin était là : c'est elle-même qui l'annonça en embrassant de nouveau « sa fille » sur qui elle laissa couler les larmes qui s'échappaient de ses yeux.

Elle allait leur faire un sort heureux, car elle était riche, assurait-elle.

Ce que M^{me} Sarrazin possédait pouvait, en effet, mériter le titre de « richesses » dans ce pays pauvre.

Elle était seule, sans parents, sans amis, sans connaissances même ; car elle n'avait jamais vécu aux Joris ; elle serait heureuse d'avoir auprès d'elle Marthe et Arlette qu'elle avait retrouvées avec tant de bonheur.

La maison du vieux Baumelle était vaste, trop grande pour elle seule.

Le mobilier y était abondant.

Sans aucune dépense elle pourrait les y installer confortablement.

Il fallait bien que l'abbé Sylvère consentît à se séparer de ses protégées.

D'abord, M^{me} Sarrazin devenait la bienfaitrice de la cure modeste et elle voulait que le vieux prêtre reprit une bonne pour le servir, car c'est elle-même qui payerait les gages de cette fille.

On a une servante aux Joris pour cent à cent cinquante francs par an.

M^{me} Sarrazin aussi aurait une domestique chez elle, car elle ne voulait pas que M^{me} d'Ormilly et Arlette fussent contraintes aux moindres travaux.

Elle les connaissait.

Elle savait à quelle condition sociale elles appartenaient.

Elle les considérait comme d'une essence bien supérieure à la sienne et elle avait pour elles autant de déférence que de sincère affection, se trouvant encore flattée de l'amitié que lui accordait celle qui était, elle le savait bien, la comtesse d'Ormilly.

Du reste, cette domestique, ce n'était pas une dépense qu'elle s'imposait à cause de la présence de Marthe et d'Arlette. — Non, l'ancienne concierge comptait prendre une servante pour elle seule.

Elle en avait fait le projet en calculant dans son esprit l'existence nouvelle qu'elle allait se faire aux Joris.

Elle avait assez servi les autres dans sa vie pour être un peu servie à son tour.

N'avait-elle pas été en condition dès l'âge de treize ans, un an à peine après sa première communion ?

N'avait-elle pas fait le métier de femme de chambre ou de cuisinière jusqu'au moment de son mariage, à vingt-huit ans ?

Et depuis ce jour-là, n'était-elle pas encore restée dans un état de domesticité en étant concierge ?

L'état de M^{me} d'Ormilly s'améliora encore davantage dans cette existence nouvelle qui lui fut faite.

Sa raison tremblante se fortifia.

Le souvenir reparut lentement en elle.

Elle revécut les heures douloureuses du passé, que sa fille et M^{me} Sarrazin atténuèrent de leur mieux, heureuses de la voir en si bonne voie de guérison.

La bonne maman Sarrazin jouissait d'une félicité parfaite, — plus complète qu'elle s'y serait jamais attendue; — de cette félicité que goûtent les cœurs bons au spectacle du bien qui est leur œuvre.

On vivait heureux dans cette charitable maison, où l'excellente femme avait su composer pour ses amies et pour elle cette existence confortable quoique simple qui est possible à la campagne.

Le curé des Joris, dont le presbytère était à peine à une portée de fusil de la maison du vieux Baumelle, venait chaque jour.

Il arrivait le matin, après sa messe matinale et, le plus souvent, il déjeunait entre ses deux protégées.

Marthe et Arlette allaient souvent aussi au presbytère.

L'abbé Sylvère continuait la tâche d'éducateur qu'il s'était donnée depuis le premier jour auprès de la jeune fille.

Il l'instruisait, il lui enseignait tout ce qu'il savait, et le vieux prêtre avait une intelligence cultivée.

Il lui avait donné déjà de nombreuses connaissances littéraires; il lui avait enseigné la musique et le dessin.

Maintenant c'était Arlette qui, aux solennités religieuses, jouait de l'harmonium dans le chœur de la petite église.

Sa mère lui avait appris à broder, car avec le retour de l'intelligence toutes ses facultés commençaient à reparaitre.

Il n'y avait plus qu'une ombre dans l'existence de M^{me} d'Ormilly et de la jeune fille, il ne subsistait plus qu'une douleur dans leur esprit.

Il leur manquait cet époux, ce père bien-aimé dont elles étaient si cruellement séparées depuis tant d'années et dont elles n'avaient jamais pu avoir de nouvelles.

Le curé des Joris avait écrit un jour au gouverneur des possessions de la Guyane pour avoir des nouvelles de Gérard d'Ormilly, et sa lettre n'avait jamais eu de réponse.

Les malheureuses ne savaient que penser.

Elles se demandaient si leur devoir n'était pas de porter le deuil sur leurs personnes comme elles le portaient depuis tant d'années dans leurs âmes.

Et cependant, malgré elles, il restait en leur esprit une lueur d'espoir qu'entretenaient les affectueuses exhortations du bon abbé Sylvère et de l'excellente maman Sarrazin.

Elles sentaient, guidées et encouragées par ces compatissants amis, que ce père, que cet époux bien-aimé leur serait peut-être rendu un jour et que Dieu, las enfin de les accabler, les laisserait goûter encore un peu du bonheur qui avait illuminé l'aurore de leur existence.

CHAPITRE III

UN BILLET DE LOGEMENT

Arlette était devenue une grande et belle jeune fille de seize ans environ.

Elle faisait l'admiration de tous les habitants de la petite commune des Joris et même des environs, de la Vacheresse aux Granets, et même jusqu'à la Haute-Coulette, car tout le monde la connaissait.

Sa triste histoire n'était cependant pas sue, car jamais un mot n'avait transpiré des secrets que se partageaient l'abbé Sylvère et la bonne maman Sarrazin.

Il y avait quelque chose de mystérieux dans son origine, aussi bien que dans celle de sa mère, et les gens du pays avaient composé une sorte de légende qui ne diminuait en rien l'admiration, l'amitié et le respect qu'ils avaient voués à celle qu'ils appelaient naïvement la *demoiselle du curé*.

On sentait qu'il y avait autour de M^{me} d'Ormilly et de sa fille une atmosphère de prestige.

Le cachet de race n'est pas un vain mot, non plus qu'une illusion orgueilleuse, et les gens les plus vulgaires savent eux-mêmes le découvrir chez ceux qui le portent.

Encore qu'on ignorât l'aristocratique extraction des deux amies de M^{me} Sarrazin, — car on ne les connaissait que sous le nom de Dormilly, que l'on supposait sans particule, — on sentait à les voir, qu'elles étaient d'une condition sociale supérieure à celle où elles vivaient aujourd'hui.

On savait que M^{me} d'Ormilly et Arlette habitaient autrefois dans la montagne, avec cet homme étrange et mystérieux, que l'on avait appelé l'homme de la Caverne, et que tout le pays avait aimé en raison des services qu'il avait rendus, et de la sympathie qu'il avait su inspirer.

On ignorait combien d'années elles étaient restées avec lui.

Il était impossible, de quelque curiosité que l'on fût animé, de remonter au delà dans leur existence.

La légende qui s'était petit à petit constituée sur Marthe et Arlette,

dans les conjectures émises par les meilleures langues des Joris, disait qu'elles étaient Parisiennes et que c'est à Paris, qu'elles avaient connu Jeanne Garret, aujourd'hui la veuve Sarrazin.

On pensait que M^{me} d'Ormilly et sa fille, appartenant au plus grand monde de la capitale, devaient avoir eu Jeanne Garret à son service, puisqu'on savait que celle-ci avait été domestique avant de devenir M^{me} Sarrazin.

C'est ainsi que s'était établie entre elles cette solide amitié qui les avait réunies.

La famille d'Ormilly avait eu de profonds revers sans doute.

Elle avait été séparée de son ancienne et fidèle servante.

Aujourd'hui, la veuve Sarrazin payait en dévouement et en reconnaissance tout le bien que ses anciens maîtres lui avaient fait.

C'était l'explication la plus naturelle.

Cette légende avait fait entourer Marthe et sa fille d'une respectueuse commisération qui était venue accroître la sympathie qu'elles avaient inspirée dès le premier jour.

A l'époque où nous nous trouvons, le canton d'Allos était l'objet d'une animation insolite.

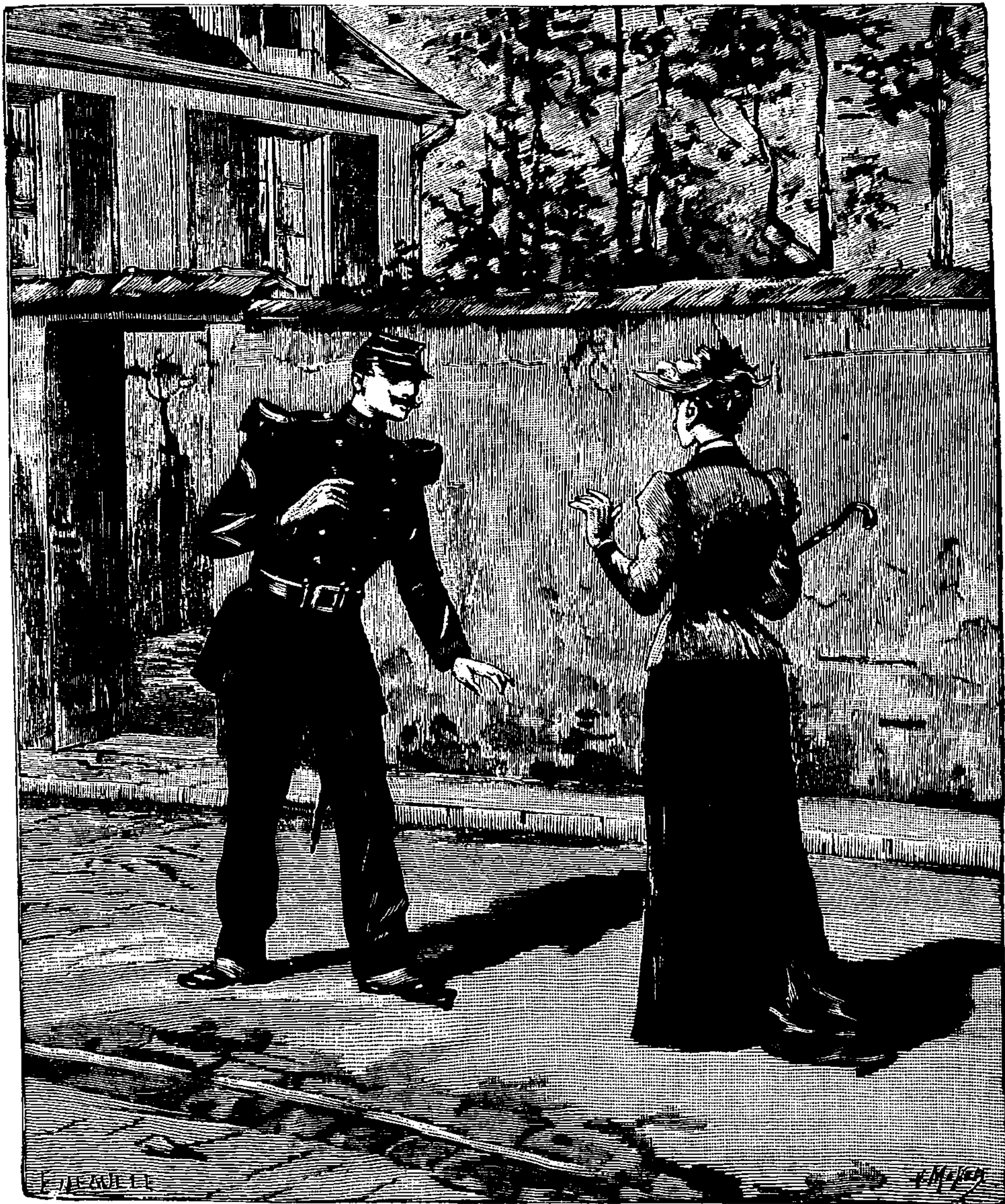
Les villes de garnisons, les places fortes de la frontière des Alpes, sont assez éloignées du lieu où se passent les événements que nous sommes en train de raconter, pour qu'il ne soit pas téméraire d'affirmer qu'en temps ordinaire les seuls représentants de la force armée, qu'on ait l'habitude de voir dans ces communes perdues au sein des plus hautes montagnes, sont les douaniers et les gendarmes.

Or, un détachement de chasseurs à pied et deux compagnies du génie venaient d'arriver dans le pays.

C'était, pour les alpins du canton d'Allos, un sujet de curiosité, une diversion réelle à la monotonie de leur existence si calme, et en même temps une bonne aubaine, car les passages de troupe, — bien que pas plus au service de la France qu'à celui de l'Autriche, le militaire ne soit riche, — ne vont pas sans quelques fructueuses recettes pour les débitants, et principalement pour les aubergistes et les marchands de vin.

On avait entendu parler par ceux qui lisaient quelques gazettes régionales, du projet de fortifications nouvelles à établir pour défendre le passage des Alpes.

On savait que des ouvrages de défense devaient être entrepris, pour opposer une digue à l'envahissement du territoire par les puissances coalisées de la Triple Alliance.



— Dieu! s'écria-t-il, est-ce possible?... Vous... mademoiselle Arlette!... (P. 827.)

C'était, en effet, l'étude de ces projets qui avait amené dans cette partie des Alpes les troupes dont nous venons de parler.

Deux généraux, l'un appartenant à l'arme du génie et l'autre à celle de l'artillerie accompagnaient ce détachement.

Ils devaient étudier les emplacements sur lesquels les nouveaux forts devraient être construits.

Les sous-officiers et les hommes, logés chez l'habitant, disaient à ceux qui les interrogeaient que le séjour des troupes serait d'assez longue durée.

En effet, le génie commençait déjà à construire des baraquements pour loger les troupes, l'un à Champ-Richard, au bord du Chadonlin, au pied même du mont Pelat; l'autre à l'extrémité des Joris, sur la lisière du bois de Vacheresse.

En attendant l'achèvement de ces constructions, les hommes avaient fort peu à faire.

Les chasseurs à pied, — qui devaient plus tard fournir les premiers éléments des bataillons alpins, — partaient chaque matin pour faire dans la montagne des marches, des reconnaissances, et en quelque sorte l'apprentissage de ce service absolument nouveau.

Les hommes du génie travaillaient à leurs constructions.

Les deux généraux étaient logés à Allos, dans le meilleur hôtel de la ville.

Aux Joris, il n'y avait que quelques chasseurs à pied, commandés par un capitaine et un sous-lieutenant.

Ces deux officiers résidaient à l'*Auberge de la Poste*.

M^{me} Sarrazin y avait envoyé aussi, à ses frais, un sergent-major et un caporal qu'on lui avait donnés à loger.

Les autres habitants hébergeaient tout bonnement les hommes qu'on leur avait envoyés, et le curé lui-même avait au presbytère un sergent-fourrier, qui remplissait les fonctions de secrétaire du capitaine Rival, chef du détachement.

Or, quelle ne fut pas la surprise d'Arlette lorsque, le lendemain même de l'arrivée des chasseurs à pied aux Joris, elle reconnut, en se rendant chez l'abbé Sylvère, le jeune militaire qui logeait depuis la veille au presbytère.

Son saisissement fut tel que le chasseur qui l'aurait peut-être laissé passer inaperçue, eut son attention attirée par le mouvement qu'elle fit et qu'à son tour il la regarda curieusement.

Un tel changement s'était produit dans le visage et dans toute la personne de la ravissante jeune fille, que le soldat ne pouvait la reconnaître aisément.

Il comprit bien cependant, au premier coup d'œil, que c'était là un visage de connaissance.

Il avait fait un pas dans la direction d'Arlette qui s'était arrêtée, lorsqu'il entendit son prénom prononcé par elle :

— Monsieur Victor!

Alors il reconnut la voix.

— Dieu! s'écria-il, est-ce possible?... Vous... mademoiselle Arlette!...

La fille de Marthe avait rougi subitement.

Le jeune sous-officier était Victor Mai.

C'était lui que nous avons vu aux environs de Villars, dans l'Isère, à l'usine de M. Morisset.

C'était ce courageux jeune homme qui avait sauvé la fille de Gérard, lorsqu'elle était tombée dans la pièce d'eau de la tréfilerie.

Arlette et Victor s'étaient rapprochés l'un de l'autre, émus et en quelque sorte confus.

Ils sentaient, au bonheur intime qu'ils éprouvaient en se retrouvant, qu'ils avaient bien des choses à se dire, et cependant ni l'un ni l'autre n'était capable de proférer un mot.

C'est qu'il se passait en eux des choses étranges, à la fois nouvelles et inconnues.

C'était une sorte de révélation mystérieuse qui venait de se faire simultanément dans ces deux âmes.

On se souvient du dramatique accident dans lequel Arlette aurait trouvé la mort sans la courageuse et prompt intervention du jeune employé de M. Morisset.

La reconnaissance avait éveillé dans l'âme de la jeune fille un sentiment d'amitié qu'elle n'avait jamais cherché à analyser, tant il lui semblait juste et naturel.

Chez Victor Mai, il s'était spontanément formé, outre l'attraction que dégage la sympathie, cet essor qui emporte le cœur vers ceux qui s'attachent à vous, cette affection qui naît soudain et sans effort pour les êtres que lie la gratitude.

Aussi avaient-ils été heureux l'un et l'autre, lui à peine adolescent, elle encore enfant, lorsqu'ils pouvaient se revoir, lorsqu'il leur était permis de passer quelques heures ensemble.

Puis, plus tard, quand Victor Mai rencontra errantes, sur la grande route, M^{me} d'Ormilly et Arlette, fuyant les lieux où elles venaient de connaître la honte; quand il sut quel affreux malheur venait de fondre sur elles, son amitié s'était trouvée subitement grandie de toute la compassion que les infortunées lui inspirèrent.

On se rappelle comment l'infâme Morisset, auteur véritable de ces malheurs, ayant découvert la charitable protection que son jeune employé accordait à Arlette et à sa mère, les avait brutalement séparés, en envoyant le jeune homme à son établissement de Paris.

Depuis, ils ne s'étaient pas revus.

Victor avait pensé bien des fois à cette enfant adorable dont le visage gracieux était toujours présent à son souvenir.

Lorsque, plus tard, il était revenu à Villars, il avait cherché à savoir ce qu'elle était devenue et il n'avait pu obtenir aucun renseignement.

Arlette, de son côté, avait pensé bien des fois à cet ami à qui elle devait la vie et qui, dans la triste circonstance que nous venons de rappeler, lui avait manifesté un si compatissant dévouement.

Elle savait qu'il était employé chez M. Morisset, mais le souvenir seul de cet homme, qui avait livré son père, qui l'avait fait elle-même l'inconsciente complice de sa trahison, lui causait une horreur insurmontable.

Aussi, n'aurait-elle jamais espéré retrouver l'ami disparu aussitôt qu'entrevu.

Les deux jeunes gens s'étaient pris la main et le sergent-fourrier allait enfin, dominant son émotion, rompre le premier le silence en balbutiant quelques paroles, lorsque la porte du presbytère d'où il venait de sortir s'ouvrit.

L'abbé Sylvère parut.

Arlette se retourna.

La surprise du bon curé fut grande, en voyant la fille de M^{me} d'Ormilly avec le sous-officier qu'il avait en logement.

La jeune fille vint à lui.

— M. Victor, dit-elle, heureuse de faire partager sa joie à ce bon prêtre qu'elle aimait comme un père, est le meilleur ami que j'aie... il m'a sauvé la vie autrefois, quand j'étais toute petite!...

L'abbé Sylvère eut un mouvement.

— Vous, mon ami! fit-il.

Et prenant la main du chasseur :

— Ah! c'est le bon Dieu qui vous a envoyé ici et qui a voulu que vous logiez chez moi, ajouta-t-il.

— Monsieur le curé, dit Victor, j'ai été bien surpris en reconnaissant M^{lle} Arlette, et je suis bien heureux de la revoir.

— Ma mère va être bien contente aussi, dit la fille de Marthe.

— Votre mère!... Elle est ici?

— Nous habitons toutes deux aux Joris depuis longtemps.

— Venez, dit le curé, je vais vous conduire auprès de M^{me} d'Ormilly; venez, mon ami, c'est à deux pas d'ici, chez une de mes meilleures paroissiennes, M^{me} Sarrazin.

Le nom de l'ancienne concierge éveilla sans doute un souvenir chez le jeune homme.

— M^{me} Sarrazin!... pensa-t-il en cherchant vainement à se rappeler. Mais il dit aussitôt en s'adressant à Arlette :

— Comment aurais-je pu m'attendre à avoir le bonheur de vous revoir!... Voilà deux ans déjà que je suis soldat..

— Deux ans!

— Je voulais m'engager...

— Vous engager?... Vous aviez pourtant une jolie position, dit la fille de Gérard.

— Ah! vous ne savez pas... Vous ne pouvez pas comprendre. J'avais pris en horreur cet homme dont j'étais l'employé... M. Morisset...

— Ce misérable!...

— Oui, lui... Et cependant je n'osais pas le quitter, car je me sentais lié par une dette de reconnaissance. Il m'avait pour ainsi dire adopté, car je n'ai pas de famille, et il me semblait qu'en l'abandonnant je paraîtrais ingrat... Je souffrais d'être auprès de lui depuis que j'avais su ce qui s'était passé à Claix...

— Quoi! fit Arlette, vous avez su...

— Tout!

— Ainsi, c'est le sort qui vous a fait soldat? demanda le curé des Joris.

— Oui, monsieur le curé, répondit Victor Mai.

Et il ajouta en s'adressant surtout à la jeune fille :

— J'ai été heureux quand j'ai vu arriver ma vingt-unième année. La conscription, à laquelle je ne pouvais pas échapper, m'apparaissait comme une délivrance. En partant au régiment, appelé par la loi militaire, je pouvais quitter cet homme sans qu'il lui fût possible de m'accuser d'ingratitude.

Arlette le regardait à la dérobée, tout en marchant, et la reconnaissance qui brillait dans ses yeux, disait tout le plaisir que venaient de lui causer les paroles du jeune homme, et la joie qu'elle éprouvait en l'entendant déclarer l'horreur que lui inspirait le misérable auteur de leur infortune.

Le fourrier ajouta :

— Alors l'idée me vint de faire ma carrière militaire, car je n'aurais peut-être ni su, ni osé me faire une position hors de la maison.

— Vous êtes donc soldat pour toujours? questionna timidement Arlette.

— Non, je suis libre. J'ai encore deux ans de service à faire... ou pour mieux dire un an, car on ne fait guère que quatre ans en attendant le vote de la loi de trois ans... Après je pourrai rengager.

On était arrivé à la maison du chemin de la Haute-Coulette.

Dès que M^{me} Sarrazin vit le jeune sous-officier, elle le reconnut.

— C'est bien vous, dit-elle, qui étiez employé chez M. Morisset, le tréfileur de la rue des Gravilliers...

— Oui, c'est moi, répondit Victor.

— Cette canaille ! ne put retenir l'excellente femme.

Elle ajouta :

— Vous ne me reconnaissez pas?... Je venais souvent, dans le temps, chez votre gredin de patron... J'étais concierge, à Paris, dans la rue Pavée-au-Marais.

Le jeune homme se souvint.

— Oui, oui, fit-il aussitôt, je me rappelle. Votre nom, d'ailleurs quand je l'ai entendu prononcer tantôt par M. le curé, ne m'avait pas paru inconnu.

M^{me} d'Ormilley arriva.

— Mère, dit Arlette, M. Victor... mon sauveur!... C'est lui, tu te le rappelles bien, qui m'a repêchée dans la pièce d'eau de l'usine... lorsque nous étions à Lans.

Chaque fois qu'un événement nouveau reconstituait un souvenir dans l'esprit de la mère d'Arlette, un travail profond se faisait dans son intelligence. Il lui fallait un effort prolongé de la pensée, pour ressaisir nettement les fils du passé.

M^{me} d'Ormilley regardait le jeune sous-officier ; elle passa la main sur son front, puis, après un court instant de silence :

— Oui... oui... prononça-t-elle lentement, je me souviens!... je me souviens!

Et tendant les mains à Victor :

— C'est vous, monsieur, dit-elle. — Ah ! que je suis heureuse de vous revoir pour vous prouver que mon cœur ne vous a pas oublié.

— Ah ! c'est lui, fit M^{me} Sarrazin à qui Arlette avait conté cet accident dans les récits de sa longue infortune, c'est lui qui t'a sauvée, ma mignonne!... Ce brave garçon!...

Elle prit la main de Victor et elle l'étreignit avec force en répétant :

— Ce brave garçon!... Ce brave garçon

CHAPITRE IV

LE PREMIER AVEU

Il serait difficile de dire qui, parmi les sympathiques personnages de notre récit, réunis en ce moment dans la maison du chemin de la Haute-Coulette, éprouvait le bonheur le plus grand.

Toutefois, nous sommes certains d'être crus par nos lecteurs, en affirmant que les sentiments qui agitaient Arlette et Victor étaient d'une nature toute différente de ceux que ressentait leurs compagnons.

L'affection mutuelle qu'ils avaient éprouvée jusque-là, cette affection née des dramatiques circonstances que nous connaissons, se métamorphosait, à leur insu, en un sentiment beaucoup plus tendre.

C'était l'amour qui naissait en leur cœur, inconsciemment appelé par cette irrésistible attraction des âmes faites l'une pour l'autre.

Ils l'ignoraient tous deux.

Leur bonheur, en se retrouvant après tant d'années, en étant aujourd'hui réunis, était tel qu'ils n'essayaient pas de voir au delà, qu'ils s'absorbaient, l'un et l'autre, dans cette mystérieuse et ineffable jouissance de l'âme qu'aucun verbe humain n'est capable de traduire, et qui semble une échappée des régions célestes envoyée à la pauvre humanité par la main bienfaisante de Dieu, pour lui donner un avant-goût et un désir des joies indicibles de l'éternité.

Ils étaient heureux, presque sans savoir d'où leur venait ce bonheur.

On causait.

Victor racontait ce qu'il avait fait.

L'abbé Sylvère, suppléant M^{me} d'Ormilly, à qui il voulait éviter ce pénible récit, disait de son côté par quel providentiel bonheur il s'était trouvé sur la route de ces infortunés.

Il ne parlait pas du passé, pour que ses chères protégées n'eussent point à rougir devant ce jeune homme, devant cet ami, d'une honte im-
méritée.

M^{me} Sarrazin avait donné des ordres à Nanette, la vieille bonne qu'elle avait prise à son service, pour préparer un succulent déjeuner; car il était entendu que Victor Mai, libre ce jour-là, allait rester chez elle.

Elle était heureuse, l'excellente femme.

Elle aimait déjà le jeune sous-officier presque autant qu'Arlette, en raison de l'affection qu'il lui avait lui-même témoignée, ainsi qu'à sa mère, et surtout à cause du charitable dévouement qu'il avait opposé à la monstrueuse trahison et à la cruelle brutalité de Morisset, pour essayer de sauver les pauvres femmes de la misère, de la faim, du froid et de la mort.

Aussi est-ce à lui qu'elle faisait, en ce jour, les honneurs de sa maison.

La journée se passa dans une félicité parfaite, pour tous ceux qui étaient réunis chez M^{me} Sarrazin et qui ne se séparèrent que dans l'après-midi, lorsque le jeune sergent-fourrier dut se rendre auprès de son capitaine, qui l'attendait à cinq heures.

Au moment de la séparation, Arlette et Victor éprouvèrent en même temps la même sensation.

L'un et l'autre, en se serrant la main pour se dire au revoir, devinèrent qu'un lien nouveau, mystérieux, plein de charme, venait de se former entre eux.

Alors, quand ils furent loin l'un de l'autre, ils sentirent également, — et sans doute au même instant, car l'amour a de ces affinités que défie toute analyse, — un vide immense et plein d'amertume se faire en leurs âmes.

Bien qu'une distance insignifiante les séparât à peine; bien qu'ils dus- sent encore se retrouver et se revoir plusieurs fois, puisque le détachement de chasseurs à pied auquel Victor Mai appartenait, était pour assez longtemps cantonné dans le pays, il leur semblait cependant qu'ils venaient d'être séparés à jamais.

Tels sont bien les amoureux, même les plus ingénus et les plus novices, toujours prêts à s'alarmer, disposés à concevoir mille craintes chimériques, comme si la passion de leur cœur avait besoin de cet aliment pour s'entretenir et pour se développer.

Seuls, — Arlette isolée, le soir, dans la chambre voisine de celle de sa mère; Victor, dans le petit cabinet du presbytère où l'abbé Sylvère lui avait fait dresser un lit, — ils songeaient l'un à l'autre.

C'est dans cette méditation, à travers les inquiétudes de leurs âmes alarmées, que leur apparut nettement l'affection qu'ils s'étaient vouée, pour ainsi dire à leur insu.

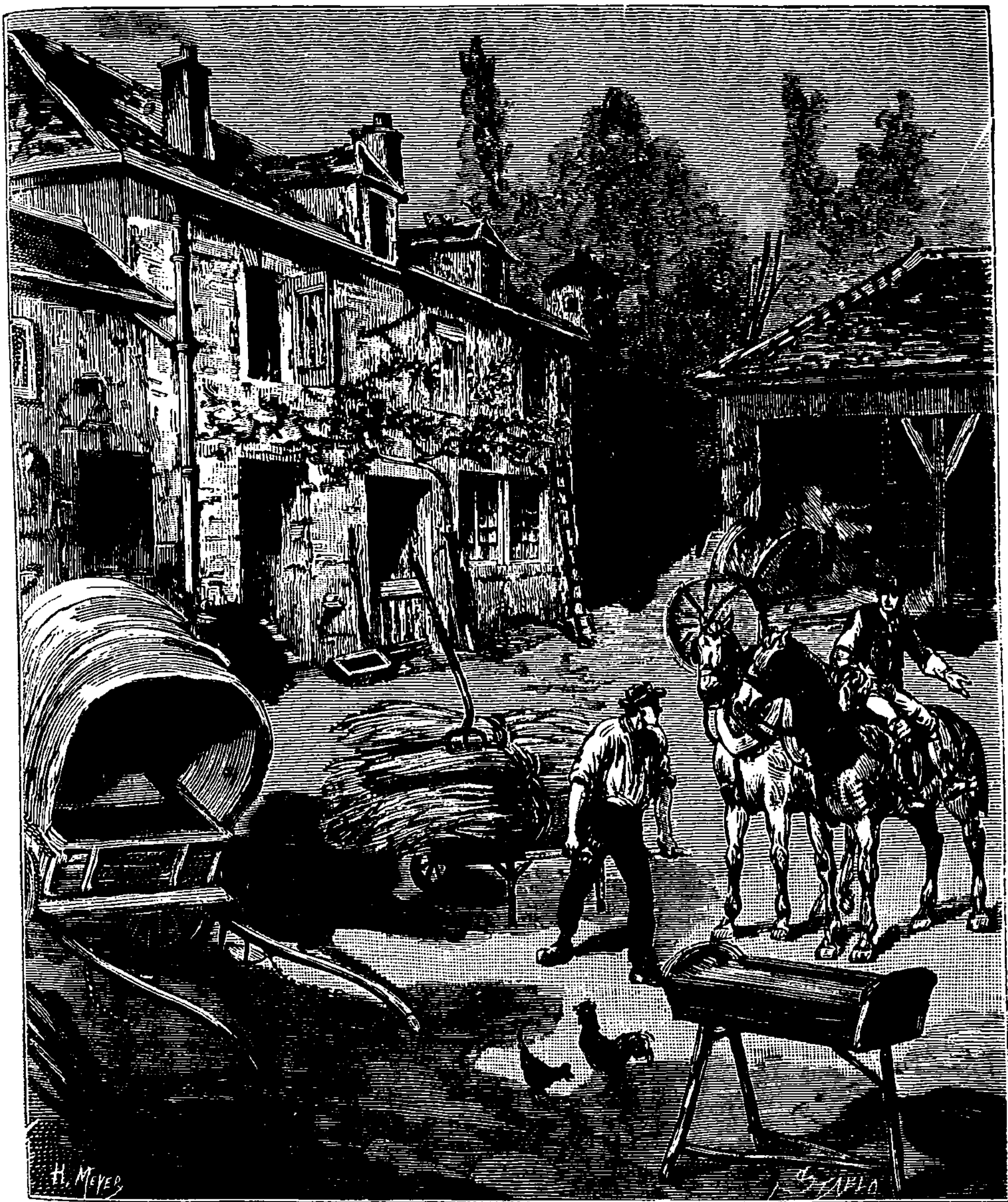
Ce fut la première révélation précise qu'ils en eurent.

Cette affection, toute naturelle, basée sur la sympathie attractive d'une part, et de l'autre sur la reconnaissance, s'était formée entre l'employé de M. Morisset et la fille de Marthe sans qu'ils s'en rendissent compte.

Elle s'était développée lentement, dans ce contact assidu qu'ils avaient eu, à l'époque du séjour que la femme et la fille de Gérard avaient fait à Lans.

Elle s'était accrue, centuplée, lorsque, quelques mois plus tard, les malheureuses, chassées de partout, fuyant sous le poids d'une réprobation injuste et d'une honte imméritée, sans asile, sans pain, errantes sur les grandes routes, avaient retrouvé le compatissant et dévoué jeune homme qui les avait recueillies charitablement et qui avait essayé de les sauver de la misère et de la mort.

Mais, alors, Arlette était bien jeune.



Il était allé chercher du travail assez loin, dans la commune de Fours. (P. 840.)

Son cœur candide était incapable de concevoir d'autre sentiment que celui d'une affection reconnaissante, profonde et sincère.

Victor Mai lui-même, à peine adolescent, n'avait au cœur que sa générosité instinctive, guidée et secondée par une sympathie dont il n'aurait su, alors, discerner l'essence véritable.

Des années avaient passé.

Ils avaient été éloignés l'un de l'autre autant par la brutale malfaisance de cet homme qui haïssait la femme dont sa concupiscence n'avait pu avoir raison, que par les événements qui les avaient poussés dans des directions opposées.

Mais, bien que loin, bien qu'incapables de se retrouver, les cœurs d'Arlette et de Victor n'avaient cessé d'aspirer l'un vers l'autre.

La fillette, en grandissant, n'avait jamais perdu le souvenir du jeune et courageux sauveteur qui l'avait arrachée à une mort presque certaine.

Elle avait gardé la mémoire de ce compagnon, de cet ami trouvé dans ces montagnes de l'Isère où elle ne connaissait personne.

Elle s'était rappelé toujours que c'était à lui qu'elle devait l'existence, à lui qu'elle devait d'avoir pu rester auprès de sa mère adorée, pour l'assister, pour la soigner, pour la guider et pour la défendre, lorsqu'elle fut frappée par la folie.

Souvent sa pensée s'était reportée, à travers l'espace, vers ce jeune homme qui occupait, après son père et sa mère, la plus grande place en son cœur.

Elle s'était demandé, maintes fois, ce qu'il était devenu, ce qu'il devait faire.

Elle avait même prié Dieu de l'envoyer de nouveau auprès d'elle, pour égayer quelque peu les douleurs de l'isolement et de la sombre misère.

Victor, également, avait souvent pensé à sa petite amie de Lans.

Son adorable visage, pur comme celui d'un chérubin, était resté profondément gravé dans son esprit.

A Paris, il avait bien des fois songé à elle.

Il s'était demandé ce qu'elle était devenue, avec sa malheureuse mère, dont l'état d'esprit l'avait si cruellement affligé.

Dans les voyages qu'il fit plus tard, pour le compte de son misérable patron, le jeune représentant de la tréfilerie chercha partout M^{me} d'Ormilley et sa fille, lorsqu'il eut l'occasion de revenir dans l'Isère et de parcourir les départements du Midi, pour voir la clientèle et pour placer les produits de l'usine.

Il avait essayé d'obtenir de leurs nouvelles à Villars, à Lans, au Pont-de-Claix, partout où elles étaient connues, partout où elles avaient pu passer.

Il n'avait rien appris.

Victor, alors, s'était demandé, avec une navrante douleur, si les malheureuses n'avaient pas succombé à la misère, à la faim et au froid.

Longtemps il les avait cru mortes.

N'étaient-elles pas, en tout cas, à jamais perdues pour lui?

Quelle joie quand ils se retrouvèrent si inopinément, dans ce petit coin perdu des Alpes!

Quelle renaissance et quelle recrudescence subite de leur affection!

C'est sous cette impression que s'opéra du premier coup, sans qu'ils s'en doutassent, cette transformation mystérieuse qui, d'une profonde amitié, fit le sentiment le plus exquis et le plus tendre.

Arlette et Victor n'étaient plus, aujourd'hui, la fillette et l'adolescent d'autrefois.

Ils avaient grandi.

Leurs âmes s'étaient développées, en même temps que leurs corps.

Ils étaient à l'âge où l'amour peut naître, où le cœur s'éveille à ses divines et inoubliables émotions.

Ils s'aimaient!

Tant qu'ils furent en présence, l'un près de l'autre, après une si longue séparation, ils demeurèrent tout entiers au bonheur de s'être retrouvés, tellement qu'ils ne songèrent pas un seul instant, ni l'un ni l'autre, à analyser ce qui se passait en eux.

Ils éprouvaient une telle joie de se revoir, alors qu'ils ne l'espéraient plus, emportés par des destinées opposées, qu'ils ne ressentaient pas autre chose que ce bonheur intime.

Ce ne fut, comme nous venons de le dire, que lorsqu'ils furent seuls, quand leur esprit rasséréné s'ouvrit aux sensations nouvelles et mystérieuses de leur être, qu'ils perçurent et qu'ils comprirent la nature du sentiment nouveau qui venait de s'emparer d'eux.

Ils s'aimaient!

Alors ce fut, chez l'un comme chez l'autre, une joie intime, indéfinissable.

Ce fut un de ces bonheurs délicieux que les divins sentiments de l'âme peuvent seuls faire connaître à l'humanité.

Ce fut une félicité exquise, irradiante, pleine de désirs vagues, indéfinis, sous la mystérieuse attraction de deux âmes sœurs.

Ils n'aspirèrent plus qu'à se revoir, qu'à se retrouver tous deux, l'un près de l'autre, la main dans la main, les yeux dans les yeux, communiquant mystiquement entre eux par ce langage inappris et intuitivement connu par tous ceux qui aiment.

Dès la première heure, le lendemain, le jeune fourrier sortit et erra dans le village, du côté de la Haute-Coulette, entrant dans les diverses

boutiques sous les prétextes les plus futiles, uniquement poussé par la préoccupation de se rapprocher d'Arlette et pour essayer de l'apercevoir.

Il ne la vit pas, car, tandis qu'il errait ainsi à sa recherche, la fille de Marthe, qui avait pris un autre chemin, s'était rendue au presbytère, soi disant pour porter une demi-douzaine d'œufs frais au curé des Joris, et en réalité pour rencontrer Victor, qu'elle savait logé chez lui.

Ils ne se rencontrèrent que dans l'après-midi, aux environs du village.

Arlette se promenait avec sa mère, tandis que maman Sarrazin surveillait, avec Nanette, une colossale lessive, la *bugado*, que les bonnes ménagères méridionales excellent à préparer, et qu'elles embaument de toutes les plantes odorantes de leurs montagnes.

Alors, en face l'un de l'autre, Victor et Arlette se sentirent saisis d'un doux émoi.

Ils demeuraient en quelque sorte interdits.

C'est à peine s'ils échangèrent directement quelques paroles.

Ils se revirent encore le jour suivant, seuls cette fois, dans le village. Mais ils ne se firent aucun aveu.

L'abbé Sylvère n'avait pas été plus long que M^{me} Sarrazin à comprendre ce qui se passait.

Dès le second jour, il avait découvert que ces jeunes gens s'aimaient. Son cœur de père s'en était réjoui.

Il avait causé longuement avec le jeune sous-officier, le soir, à la veillée.

Il savait quelle position il avait, avant d'entrer au service, lorsqu'il était employé à l'usine de Morisset.

Avec sa pénétrante observation, l'excellent prêtre avait bien jugé les précieuses qualités de l'esprit et du cœur que possédait le jeune homme.

Alors, sûr de son fait, le curé des Joris était allé droit au but.

Il voulait aider Victor Mai à lui faire l'aveu de cet amour.

N'était-ce pas le moyen de guider le jeune homme, de lui donner le bonheur qu'il désirait?

Ne pouvait-il pas être lui-même l'intermédiaire de ces deux enfants qu'il aimait maintenant d'une affection presque égale?

Il interrogea paternellement le jeune sous-officier de chasseurs à pied. Heureux, Victor répondit avec une franchise absolue.

Il dit ce qu'il éprouvait pour Arlette.

Il peignit ses sentiments d'une voix vibrante, pleine d'émotion, qui ne laissait aucun doute sur leur nature.

Il dit :

— Je ne saurais vous exprimer le bonheur que j'ai ressenti quand j'ai retrouvé ici M^{me} d'Ormilly et sa fille... J'avais gardé d'elles un souvenir si tendre et si profond que les années n'étaient pas parvenu à l'effacer.

— Vous vous étiez attaché à elles, dit l'abbé Sylvère, comme elles s'étaient attachées à vous sous l'impression de l'affectueuse reconnaissance que leur avait inspiré votre généreux dévouement.

— Maintenant, ajouta le jeune fourrier, je suis si heureux de les avoir retrouvées, que je ne puis envisager sans appréhension le moment où je devrai quitter les Joris avec mon détachement.

— Oh! mais vous n'êtes pas encore parti.

— Non... c'est vrai... mon capitaine me disait encore hier que nous en avons pour deux mois... Mais, dès que seront achevés les baraquements que le génie construit, nous partirons pour aller les occuper...

— Vous ne serez pas loin.

— Mais je ne pourrai plus venir chaque jour, et être près d'elles...

— Eh! mais, sacrebleu! s'écria le curé qui avait conservé quelques vigoureuses expressions de l'époque où il portait le fusil, et qui aimait à en accentuer ses phrases dans les mouvements les plus vifs, savez-vous, mon cher enfant, que je commence à croire que vous aimez ma petite Arlette...

— Si je l'aime, interrompit le jeune homme, oui, je l'aime comme si un lien nous unissait... Comme si elle était de ma famille...

— Ta ta ta!... Comme un amoureux!

— Oh!

— Oui, oui, mon petit, je vois clair.

— Monsieur le curé...

— Ne niez pas.

— Non... c'est vrai... je ne nie pas... balbutia alors Victor Mai.

— Eh bien! quel mal y a-t-il à cela?... Dieu ne nous a-t-il pas donné un cœur pour aimer?

— Oui... oui...

— Ne nous a-t-il pas enseigné l'amour lui-même, et sa religion n'est-elle pas la véritable religion de l'amour?

Victor gardait le silence, entièrement absorbé par les sensations nouvelles qu'il éprouvait.

C'était une nouvelle joie qu'il goûtait; celle des confidences du cœur.

Celui qui aime se plaît à confier son amour, et le jeune homme avait

trouvé sans le chercher chez le vénérable curé des Joris, un confident qui l'avait deviné, qui l'approuvait, qui l'encourageait.

En effet, l'abbé Sylvère ajoutait :

— J'aime ma petite Arlette comme un père, car c'est moi qui l'ai élevée ; vous le savez ?

— Oui, répondit Victor Mai, je sais tout ce que vous avez fait pour elle et pour sa mère.

— Je la connais comme l'on connaît un esprit délicatement orné que l'on a cultivé, comme l'on connaît un cœur que l'on a vu grandir chaque jour sous ses yeux. C'est pour cela que j'ai compris, mieux que tout autre, ce qui se passe en elle... J'ai bien vu qu'elle avait pour vous un sentiment plus tendre que celui de la reconnaissance et de l'amitié... Elle aussi vous aime !

— Elle m'aime !...

— J'en suis sûr.

Le jeune homme porta la main à son cœur comme pour en comprimer les battements qui se précipitaient avec une trop grande violence.

— Oui, elle vous aime, reprit le vieillard ; Sapristi ! n'est-ce pas visible ?... Et ne l'avez-vous pas compris ?...

— Je le crois...

L'abbé Sylvère était heureux du bonheur qu'il lisait dans les regards enfiévrés de Victor Mai.

Il s'applaudissait d'y être pour quelque chose.

De son côté, Arlette avait été amenée à faire à maman Sarrazin la confidence de son cœur.

L'excellente femme, attentive comme une mère véritable, avait compris dès le premier jour ce qui se passait chez l'adorable fille de Marthe.

Elle-même, elle lui découvrit, car l'ingénuité de l'enfant l'ignorait encore, que ce qu'elle éprouvait pour Victor Mai était un sentiment d'une nature plus tendre que l'amitié la plus vive et que la reconnaissance la plus profonde.

Elle lui démontra qu'elle aimait réellement le jeune sous-officier.

Ce fut une véritable révélation pour la jeune fille.

C'est sous l'impression qu'elle en ressentit, que son cœur s'épanouit définitivement et que l'amour, qui y avait déjà poussé à son insu de profondes racines, y germa et s'y développa tout à coup.

CHAPITRE V

CHAÎNE BRISÉE

Dès le moment où ils se furent avoué à eux-mêmes leur amour, Victor et Arlette furent pour ainsi dire transfigurés.

C'est l'éclosion des tendres sentiments de leurs âmes qui opéra cette métamorphose.

Elle était surtout sensible chez la fille de Marthe et de Gérard.

L'enfant avait depuis longtemps disparu en elle, car, formée à l'école du malheur, son caractère gai et enjoué avait pris de bonne heure une gravité qui ne vient ordinairement qu'avec l'âge.

Arlette avait compris depuis plusieurs années déjà la responsabilité, la charge d'âme qui lui incombait.

Elle avait senti les pieux devoirs qui lui étaient imposés par la folie de sa mère sur qui elle devait veiller et dont la chère existence lui était confiée.

Maintenant, une autre transformation venait de s'opérer en elle sous l'influence salubre et délicieuse de l'amour.

La fillette disparaissait pour faire place à la jeune fille.

Elle gagnait à ce changement merveilleux une recrudescence de grâce et de beauté, telles les fleurs qui s'étiolent à l'ombre, osant à peine entr'ouvrir leurs brillantes corolles, et s'épanouissent superbement en emplissant l'air de leurs parfums délicats lorsque, transplantées sous un ciel nouveau, elles reçoivent les chauds baisers du soleil.

Arlette, en quelques jours, avait réellement vu doubler les charmes gracieux dont la nature l'avait douée.

Elle faisait déjà, par sa beauté, par sa douceur et par sa grâce, l'admiration des gens des Joris, qui la connaissaient tous et l'aimaient comme une enfant du pays; elle devenait maintenant en quelque sorte l'orgueil de la petite commune alpestre.

Rien pourtant n'avait encore transpiré de l'amour que Victor Mai et la fille de Marthe s'étaient voué réciproquement.

Ils ne s'en étaient pas encore fait l'aveu.

Chacun d'eux connaissait le suave mystère de son cœur et ils sentaient l'un et l'autre, sans qu'il fût besoin d'aucune démonstration, qu'ils étaient aimés.

Les amoureux ont cette perception subtile et l'amour va de lui-même droit au cœur qui l'attire.

Toutes les heures que le jeune fourrier de chasseurs à pied avait de libres, il les passait chez M^{me} Sarrazin, qui lui avait ouvert toute grande la porte de sa maison.

Il venait auprès d'Arlette et il était heureux d'y demeurer sous les regards affectueux de sa mère et de cette brave femme qui avait, autant que lui, droit à l'affection et à la reconnaissance de ses protégées.

On se doutait bien pourtant de quelque chose dans le village.

L'assiduité du sous-officier, expliquée d'abord par l'ancienne amitié qui l'unissait à M^{me} d'Ormilly et à sa fille, avait donné bientôt place à quelques commentaires.

Comme il n'était jamais venu à l'esprit d'aucun des jeunes gens des Joris, qu'il pût arriver à gagner le cœur d'Arlette, trop belle et trop noble, pensaient-ils, pour leur simplicité rustique, ce fut sans envie qu'on accueillit cette nouvelle discrètement chuchotée.

Du reste, la considération que l'on avait dans le pays pour M^{me} d'Ormilly et pour la jolie fille du presbytère était telle, l'estime et l'affection qu'on lui avait unanimement accordées étaient si grands, qu'on ne pouvait que se réjouir de tout ce qui pouvait leur arriver d'heureux.

Une preuve de cette sympathie générale avait éclaté dès les premiers temps de l'arrivée au presbytère des Joris, des deux intéressantes protégées de « l'homme de la Caverne. »

On avait su que c'était par Rambert Gias, le fils du forgeron, que Noirétable avait été dénoncé.

Dès ce jour, une réprobation générale s'était élevée contre ce misérable, et elle lui fut manifestée plusieurs fois d'une façon si caractéristique, que le jeune homme, pour échapper aux vexations continues dont il était l'objet, pour se soustraire même aux représailles que l'on exerça contre lui, dut quitter les Joris.

Il était allé chercher du travail assez loin, dans la commune de Fours.

On n'avait eu aucune peine à l'oublier.

On n'aurait même jamais pensé à lui pendant les quinze mois qu'il y demeura, si la présence d'Arlette et de sa mère n'eut rappelé aux habitants des Joris la lâche dénonciation qui les avait privées de leur protecteur.

Lorsque Rambert Gias fut porté sur les listes de conscription, il dut revenir dans son pays natal pour le tirage au sort.

Il n'y avait que quatre conscrits pour la petite commune des Joris.

Les trois autres se divertirent pendant toute la journée et furent fêtés



Il ne put trouver à s'amuser qu'à Allos, avec d'autres jeunes gens du canton. (P. 843.)

par tous les habitants, à qui tout prétexte d'animation était toujours bon pour se mettre en gaité.

Lui, on le laissa seul, et il ne put trouver à s'amuser qu'à Allos, avec d'autres jeunes gens du canton, qui ne le connaissaient pas.

Rambert Gias ne tenait guère à faire son service militaire.

Il n'avait pas le cœur assez haut placé pour comprendre l'importance du devoir qu'il avait à remplir envers la patrie.

On l'entendit le dire.

Le lâche comptait être exempté.

Pendant les quelques semaines qui précédèrent le Conseil de revision, il fit, après son travail, des marches fatigantes dans la montagne, afin de s'épuiser en apparence, afin de paraître chétif, frêle, faible de constitution.

Il ne parvint qu'à se faire maigrir, ce qui rendit hideux sa figure louche et rousse déjà affreuse.

Malgré toutes ses supercheries, le Conseil le déclara bon pour le service.

Ce fut une joyeuse explosion de gaieté aux Joris, aux dépens du jeune drôle.

On était heureux de savoir qu'il serait pris pour le service.

Ça le materait.

Les paysans qui d'ordinaire plaignent les jeunes gens qui, par leurs mauvais numéros de tirage au sort, sont envoyés dans la marine, se réjouirent à la pensée que Rambert Gias, qui avait eu le numéro 5, allait être affecté à l'infanterie de marine.

Mais il était devenu sombre, taciturne.

Le service militaire, qui le rebutait déjà, l'épouvantait maintenant.

La perspective d'être incorporé dans les « marsouins », de partir un jour pour les colonies, de risquer sa peau dans les fièvres, dans les épidémies, sous les climats meurtriers des tropiques, sous les balles des Dahoméens ou sous les sagaies des Malgaches lui causait une terreur folle.

Aussi le vit-on repartir pour Fours, la tête basse, fuyant sous les quolibets moqueurs des gars des Joris.

Mais le lendemain, quelle ne fut pas la stupeur générale lorsqu'un berger des environs vint annoncer au village que le corps de Rambert Gias venait d'être trouvé, la tête fracassée, au fond d'un ravin, du côté du col du Talon.

Le lâche, fou de désespoir et de peur, avait préféré se tuer que de servir la France.

Il s'était jeté du haut d'un précipice pour éviter de partir au régiment.

Son cadavre mutilé fut transporté sur une civière à la mairie des Joris, car le père Gias était mort, et ce furent les douaniers qui durent être requis pour cette corvée à laquelle tout le monde se refusa.

L'abbé Sylvère refusa l'entrée de l'église au suicidé.

Le prêtre ne devait pas ses prières à cet homme mort en attendant à ses jours, pas plus que le patriote dont le cœur battait sous sa soutane ne devait de faveur à un lâche qui avait préféré une mort honteuse au service de la patrie.

Le cercueil de Rambert Gias ne fut suivi par personne, et la fosse où on l'inhuma, dans un coin du petit cimetière, sans croix, sans une fleur, sans une prière, disparut bientôt sous le verdoisement des herbes qui la recouvrirent.

Noirétable était bien vengé.

Arlette, qui avait eu à subir l'outrage des tentatives infâmes de ce misérable, l'était aussi.

Cependant les baraquements construits par le génie pour loger le détachement de chasseurs à pied étaient terminés et, depuis trois semaines déjà, Victor Mai, qui avait quitté le presbytère, y logeait avec les autres sous-officiers et avec les hommes de son corps.

On le voyait moins souvent aux Joris.

Les chasseurs étaient fort occupés.

Ils manœuvraient dans les montagnes et les officiers supérieurs, qui suivaient leurs manœuvres sous la direction du général, étudiaient la théorie nouvelle que l'on allait prochainement appliquer aux nouveaux bataillons alpins.

Arlette souffrait de cet éloignement.

Victor en souffrait aussi.

Et cependant, chez chacun d'eux, en dépit de cette peine, il y avait un certain soulagement.

Ils éprouvaient l'un et l'autre une quiétude plus grande depuis qu'ils étaient séparés.

On aurait dit que, tout en sachant qu'ils ne parviendraient jamais à cesser de s'aimer et encore moins à s'oublier, ils étaient satisfaits de n'être plus aussi rapprochés.

C'est que, après la constatation de leur amour, après l'aveu qu'ils avaient fini par s'en faire, après les doux projets que leurs cœurs tendrement épris avaient formés, des réflexions avaient surgi.

En songeant aux conséquences de leur amour, Victor et Arlette s'étaient dit que jamais ils ne pourraient être l'un à l'autre.

Depuis qu'il avait atteint l'âge d'homme, le jeune employé du tréfileur de la rue des Gravilliers connaissait la vérité sur sa naissance.

Il savait qu'il n'était qu'un pauvre enfant recueilli et élevé par l'Assistance publique.

Il avait vu son acte de naissance lorsqu'il avait dû le produire pour se faire inscrire sur les tableaux de recrutement.

Il y avait lu cette mention, qui est si navrante pour les cœurs tendres et avides des affections de la famille : « Fils de père et mère inconnus ».

Alors, le jeune sous-officier avait été subitement arrêté par une épouvante réelle.

Arlette, qu'il adorait, ne pourrait jamais être sa femme, comme il l'avait rêvé un instant.

Oserait-il la demander à sa mère, lui sans famille, enfant naturel, bâtard ou peut-être adultérin ?

Oserait-il prétendre lui donner, à la place du noble nom des d'Ormilly qu'elle portait, ce nom de hasard qu'il avait reçu le jour où il avait été inscrit sur le registre de l'hospice des Enfants-Trouvés ?

Ces considérations avaient empli l'âme du pauvre garçon de douleur et de tristesse.

Il n'osait plus revenir aux Joris.

Il considérait comme une mauvaise action de continuer à entretenir dans le cœur de cette adorable enfant un amour dont il ne pourrait, plus tard, tenir les promesses.

Voilà pourquoi Victor Mai souffrait.

Arlette, nous l'avons dit, n'était pas moins affectée.

Un autre scrupule, non moins puissant, s'était emparé de son esprit.

Au moment où elle était tout entière au nouveau bonheur qu'elle goûtait, une réflexion était venue l'arrêter et anéantir les suaves espérances qu'elle avait conçues.

Avait-elle le droit d'aimer ce jeune homme ? pouvait-elle aspirer à devenir sa femme, elle qui était la fille d'un forçat ?

Il fallait donc qu'elle fût obligée de lui faire l'aveu de la honte de son père ?

Cette pensée aurait suffi à l'arrêter.

Arlette et Victor avaient près d'eux deux confidents auxquels ils auraient pu s'adresser.

Au vénérable curé des Joris et à la bonne maman Sarrazin, qui les premiers avaient découvert et leur avait dévoilé à eux-mêmes le secret de leur cœur, ils auraient pu confier les douloureuses appréhensions et les navrantes angoisses qu'ils avaient conçues.

A eux, dont la bonté, la compassion et la sincère amitié leur était connue, ils auraient pu dire ce qu'ils souffraient, afin de se faire consoler.

On aurait trouvé peut-être le moyen d'écarter ce qu'ils redoutaient. On les aurait fortifiés, encouragés.

Ils n'osaient pas.

Aussi se confinaient-ils l'un et l'autre dans leur douleur secrète.

Ils s'évitaient presque, dans les rares occasions qu'ils avaient de se rencontrer et, chaque fois qu'ils se voyaient, c'était un renouvellement de leur souffrance qui, de leur âme, se reflétait en leurs yeux et sur leur visage.

Au bout de quelque temps, le détachement de chasseurs à pied fut remplacé.

Victor Mai partit avec sa compagnie.

Cette séparation définitive fut pénible pour Arlette comme pour le jeune sous-officier; mais ils l'acceptèrent l'un et l'autre avec résignation, comme si elle devait leur apporter, au bout de quelque temps, la paix qu'ils se sentaient incapables de retrouver.

Il n'en fut rien, du moins en ce qui concerne la fille de Marthe et de Gérard, car nous ne suivrons pas, pour le moment, Victor Mai dans sa vie militaire.

Arlette, lorsqu'elle sentit se briser la douce chaîne qui l'attachait à celui qu'elle aimait, subit un choc si douloureux, entrevit autour d'elle un vide si affreux et si triste, qu'elle fut en proie à une maladie noire qui menaça rapidement de l'emporter.

M^{me} d'Ormilly et maman Sarrazin s'alarmèrent.

On fit venir et on consulta un médecin de Digne, une des lumières du pays.

Le traitement qu'il ordonna n'amena aucun soulagement.

Alors l'excellente femme, qui aimait sa petite Arlette comme une mère véritable, la voyant menacée et voulant la sauver à tout prix, n'hésita pas.

Elle emmena M^{me} d'Ormilly et Arlette à Paris.

Là, on trouverait, pensait-elle, de ces docteurs que l'on appelle les « princes de la science » et qui sont parfois capables, aidés par Dieu, de véritables miracles.

Là, on la sauverait.

CHAPITRE VI

SUR LA TERRE DE FRANCE

Cependant le paquebot qui ramenait en France le nouveau sir Richard Lovely, le richissime Américain, Felipe Moralès, et Josiane, la « fille aux yeux verts », était arrivé dans le port de Marseille.

Pendant la traversée, Gérard avait longuement réfléchi à ce qu'il allait faire dès qu'il aurait touché le sol de France.

Pour accomplir les vastes plans qu'il s'était tracés, il fallait qu'il prit dans la société le rang élevé auquel son immense fortune lui permettait d'aspirer.

Il fallait qu'il se créât des relations, qu'il se fît ouvrir toutes grandes les portes des aristocratiques hôtels et des réunions les plus *select*.

Pour cela, le nouveau sir Richard Lovely se fiait un peu au hasard et au prestige des millions qu'il possédait.

La fortune attire toujours les courtisans.

Il savait qu'il n'avait rien à craindre.

Les renseignements qu'il s'était procurés lui avaient appris que le gouvernement de la Guyane et le Ministère des colonies croyaient que les deux forçats évadés avaient trouvé la mort dans les flots et qu'on pensait qu'ils avaient été dévorés par les requins qui infestent les parages du bagne.

La métamorphose apportée dans son visage par les années autant que par les douleurs lui garantissait de ne jamais être reconnu.

Gérard, en effet, était devenu complètement méconnaissable.

Sa barbe, qu'il portait entière, était aujourd'hui d'un blanc immaculé, comme ses cheveux.

Ses tempes dégarnies, son front agrandi par la chute de ses cheveux modifiaient l'aspect de son visage que sillonnaient des rides nombreuses.

Par surcroît de précaution, Gérard portait presque toujours un lorgnon à monture d'or dont les verres, légèrement fumés, tamisaient l'éclat de ses yeux.

En outre, le successeur de Richard Lovely était en possession d'un état civil parfaitement établi et qu'il était à même d'appuyer par les pièces les plus régulières.

Rinaldi lui-même ne pouvait être découvert; car Gérard s'était occupé de son compagnon aussi bien que de lui-même.

Il avait veillé à ce que l'Italien fût aussi méconnaissable que lui, car il savait que si l'on venait un jour à reconnaître l'un des deux forçats évadés dans le pseudo gentilhomme Brésilien, il courrait lui-même le danger imminent d'être à son tour découvert.

Felipe Moralès était donc également possesseur de pièces parfaitement en règle pour établir son identité.

Quant à Josiane, qui conservait son nom, elle ne connaissait que ce qu'on lui avait appris et elle croyait sincèrement que ces deux hommes qui s'étaient faits si spontanément et si généreusement ses protecteurs, grâce à l'amitié de Perrette Raimbert, étaient l'un le riche citoyen des États-Unis d'Amérique et l'autre un gentilhomme de Rio-de-Janeiro.

Ce n'était pas à Paris que Gérard d'Ormilley avait résolu de venir tout de suite.

Il savait que là, où les salons du grand monde sont excessivement fermés, il ne parviendrait, malgré le prestige de sa fortune, qu'à créer à la longue les relations dont il avait besoin pour son œuvre.

C'est sur Nice qu'il avait jeté son dévolu pour opérer ses débuts dans l'existence nouvelle qu'il allait mener.

Lorsqu'il y arriverait, la saison battrait son plein.

Dans les hôtels, dans les villas et dans les châteaux du littoral serait réunie toute l'aristocratie parisienne.

Hors de Paris, en voyage, sur le terrain neutre d'une ville d'hiver, les relations s'établissent plus aisément.

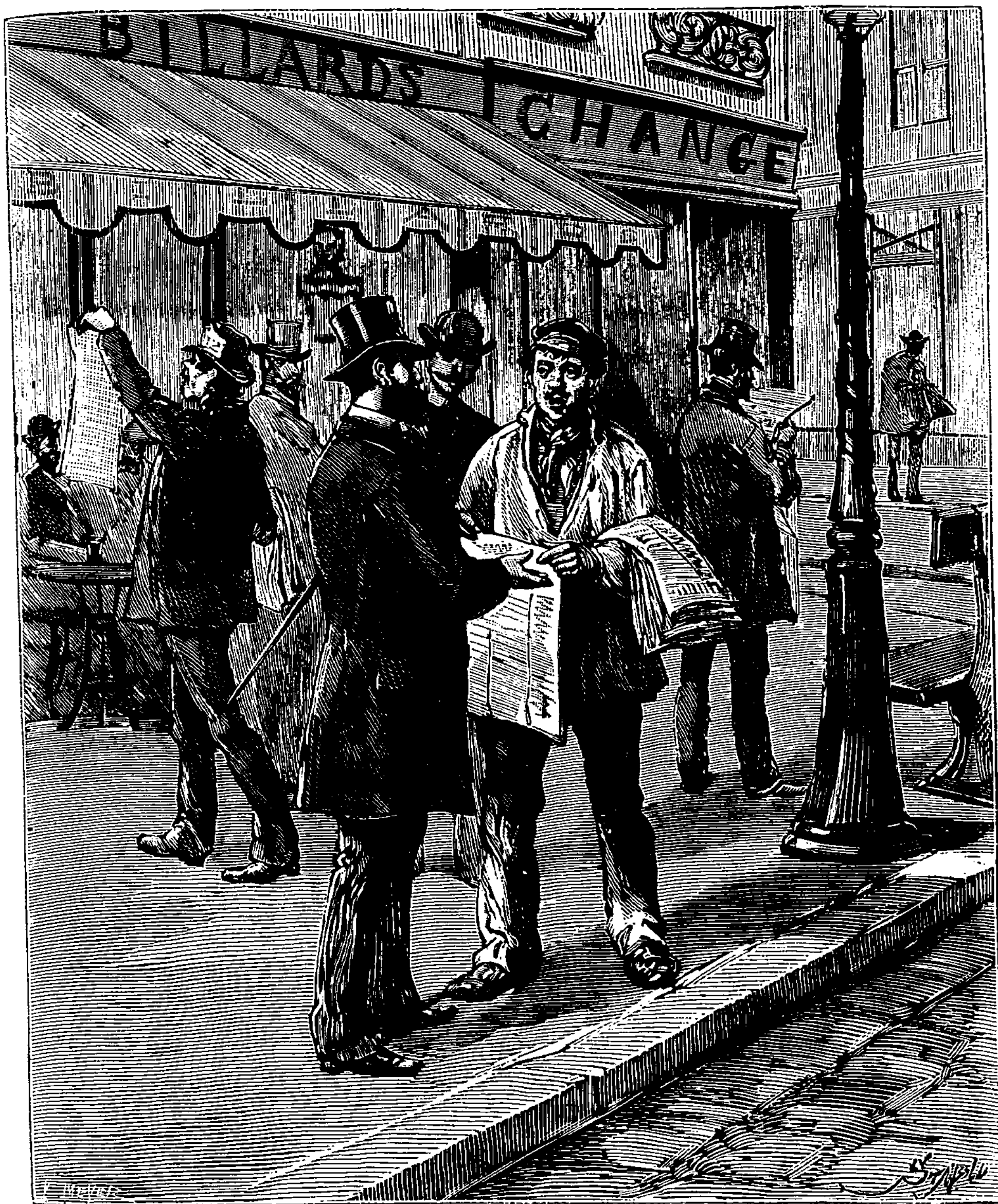
Le formalisme et l'étiquette font trêve devant le sans-façon relatif de la vie de province.

Les présentations sont plus aisées.

Plus tard, alors, lorsqu'il s'installerait définitivement à Paris, le nouveau sir Richard Lovely bénéficierait sûrement des connaissances qu'il aurait faites dans cette ville de plaisirs.

Aussi, à peine débarqué au port de la Joliette, le néo-Américain ne séjourna pas plus de vingt-quatre heures à Marseille où il n'avait que faire.

Il avait, pendant la traversée, donné ses instructions formelles à Josiane et à Rinaldi.



Le lendemain tout Nice put lire l'article suivant. (P. 856.)

L'amie de Perrette ne devait partir qu'après lui.

Accompagnée par Manola, la mulâtresse de la Strada San Pedro que Richard Lovely avait attaché au service de la fille aux yeux verts, à cause du dévouement dont elle avait fait preuve au moment de la mort de Mme Brunin, elle ne viendrait qu'après lui s'installer à Nice.

Josiane n'avait qu'à suivre le plan de conduite tracé, par celui qui était désormais son maître.

Dans l'emploi qu'elle devait tenir dans le monde de la haute galanterie, la présence de Manola, qui l'avait connue chez la señora Romao, ne pouvait que servir admirablement ses projets.

Gérard partit seul avec le pseudo-Brésilien.

Dès leur arrivée en France, il était convenu qu'ils devaient avoir l'air de ne pas se connaître.

Ils fréquenteraient, du reste, dans des mondes bien différents.

Felipe Moralès avait, en effet, avec son pur cachet exotique, avec ses costumes prétentieux, avec ses bijoux de mauvais goût, avec ses façons d'étranger, quelque chose de parfaitement rastaquouère qui lui permettrait de manœuvrer à l'aise dans le milieu interlope qu'il viserait.

Dans le train qui les emmenait à Nice, ils occupaient des compartiments séparés.

Rinaldi, en première classe, était mêlé à des voyageurs de qualités diverses, et il lui fut aisé, pendant le voyage, de lier conversation avec l'un d'entr'eux qui le renseigna sur les fêtes du carnaval de Nice.

Sir Richard Lovely occupait un coupé.

Ses serviteurs, Brutus, le nègre de la Martinique que nous lui avons vu engager avant son départ en qualité de valet de chambre, et Annita, une jeune soubrette créole, étaient dans un wagon voisin.

En arrivant à Nice, ils tirèrent chacun de leur côté.

Felipe Moralès descendit à l'*Hôtel Américain*, un des meilleurs, au centre de la ville.

Sir Lovely logea, pour quelques jours seulement, au Grand Hôtel le temps nécessaire pour trouver une villa meublée à sa convenance, en rapport avec l'existence qu'il comptait y mener.

On le vit peu pendant les premiers jours.

Un journal qui publie, pendant la saison, les noms de tous les nouveaux hôtes de la ville, publia seul son nom qui passa à peu près inaperçu.

On n'en parla que le soir, dans le fumoir de Monte-Carlo où se trouvaient déjà réunis de nombreux Parisiens, parmi lesquels le prince de Véran.

Le prince, toujours au courant de tous les mouvements, avait déjà lu quelque part le nom du nouveau millionnaire que l'Amérique envoyait sur le Continent.

Il prêta l'oreille.

Cependant, on ne se souvenait plus, même une heure après, autour des tables de roulette et de trente-et-quarante, pas plus que dans la coquette salle du théâtre monégaste, du nouvel hôte du Grand Hôtel.

L'oubli s'était fait tout naturellement au milieu des préoccupations attractives du jeu et des distractions du spectacle.

Le prince de Véran seul songeait encore à sir Richard Lovely dans les instants où il constatait l'impossibilité de « tenir le coup » contre une déveine absolue qui s'acharnait après lui.

Il se disait :

— Ce sir Lovely sera une excellente recrue pour la haute vie parisienne.

Il caressait certainement quelques projets.

Le prince de Véran était un homme qui, appartenant à la plus authentique noblesse, avait su, malgré la vie d'enfer qu'il avait menée depuis une quinzaine d'années, en se tenant éloigné de toute compromission apparente, conserver intact le prestige de son nom et de sa couronne.

Sans fortune réelle, car il avait dévoré, dans les folies les plus pures et les plus grandioses, un patrimoine colossal et les douaires de deux tantes plusieurs fois millionnaires, il menait, à Paris, en son château d'Anjou, en voyage, comme à l'étranger, comme partout, la vie la plus large de grand seigneur.

Il avait écurie de courses, yacht sur la Méditerranée et hôtel somptueux, tout cela princièrement entretenu comme s'il possédait encore des millions.

Il faisait partie des premiers clubs de Paris et il était reçu dans toutes les réunions.

On l'aimait, malgré ses folies que l'on connaissait, que l'on excusait et que l'on taisait, car il était, de l'aveu de tous, le plus joyeux compagnon, l'ami le plus sûr et le plus serviable, l'homme du monde parfait, le gentil-homme le plus aimable.

Il connaissait tout Paris.

Il était le promoteur ou l'inspirateur de toutes les grandes fêtes, et l'introducteur reconnu de tout ce qui tient à prendre rang dans la société aristocratique.

C'est aux courses surtout, sur ses chevaux et sur ceux de ses amis, que le prince de Véran gagnait assez régulièrement les sommes considérables que dévorait son luxueux train de vie.

Quand la chance lui était contraire, sa réputation et son nom suffisaient.

Jamais un fournisseur n'aurait osé solliciter le règlement d'un mémoire avant d'avoir été appelé par l'intendant du prince.

On savait qu'il paierait, — un jour où l'autre.

Son crédit était absolument établi.

A peine revenu à Nice, où il habitait une grandiose villa de la plage, le prince de Véran songea à voir sir Lovely.

Son cocher le lui montra.

— Physionomie intelligente, pensa-t-il. Ambitieux et travailleur... mais un type d'homme du monde... De la correction, du cachet... Voilà qui s'accorde joliment bien avec des millions !

Si le prince de Véran accordait au nouvel et richissime arrivé une attention si particulière, c'est qu'il se trouvait, en ce moment, dans une situation assez difficile.

Avant de venir à Nice, il avait fait un séjour de quelques semaines en Italie pour régler une affaire pécuniaire de véritable importance.

Après un procès assez long, à l'issue duquel il avait obtenu gain de cause, une succession longtemps retenue par un détenteur contesté avait été adjugée à la famille de Véran.

Les héritiers n'étaient que deux : le prince et la duchesse de Fiermont, sa sœur.

Henri de Véran avait reçu procuration de la duchesse et il avait réalisé la totalité du legs.

Sa part n'avait pas fait long feu.

Comme chaque fois qu'il se trouvait en possession d'une somme importante, il avait employé aussitôt ce qu'il avait reçu à régler les mémoires arriérés et c'est à peine s'il lui était resté entre les mains les quelques milliers de francs nécessaires pour son installation à Nice.

La duchesse de Fiermont était en ce moment en Hollande, auprès de son mari qui occupait à La Haye un poste diplomatique considérable.

Il était convenu que la part de succession lui revenant serait versée par son frère, aussitôt après son retour en France, chez le notaire de la famille.

Mais le prince, qui avait essayé de se refaire autour des tables de jeu du Casino de Monte-Carlo, avait été, dès le premier jour, en butte à une déveine si acharnée qu'il s'était emballé et que, sans y prendre garde, après avoir perdu tout l'argent qu'il possédait en propre, il avait écorné assez largement les fonds revenant à sa sœur.

Lorsqu'il s'aperçut de cette perte, lorsqu'il constata la brèche faite à ce dépôt qui lui avait été confié, il était trop tard.

Le prince rougit de sa légèreté, il eut honte de sa conduite qui, si elle était connue, aurait pu être interprétée défavorablement, et avec l'espoir de se rattraper, il se remit à jouer.

Dès qu'il aurait comblé le déficit, il se promettait de restituer immédiatement cet argent dont la possession pourrait encore le tenter.

Mais la déveine persista.

Petit à petit presque toute la somme appartenant à la duchesse de Fiermont fut irrémédiablement perdue.

Le prince de Véran était désolé.

Il savait bien qu'il pourrait, aussitôt revenu à Paris, rembourser ce dépôt, car il n'aurait pour cela qu'à s'adresser à l'un de ses prêteurs ordinaires ; mais il cherchait le moyen de se tirer de là d'autre manière et surtout plus promptement, ne serait-ce que pour s'affranchir des reproches que sa conscience ne cessait de lui adresser.

Il ne s'agissait en somme que d'un peu plus d'une centaine de mille francs.

C'est précisément à ce moment qu'arriva à Nice sir Richard Lovely.

Qui sait, pensait Henri de Véran, si en échange des services mondains qu'il était tout disposé à lui rendre, le richissime Américain ne mettrait pas sa bourse à sa disposition ?

Or, pendant que le prince aux abois jetait les yeux sur notre ami, Gérard prenait de son côté les renseignements dont il avait besoin.

Il dressait ses batteries.

Il jalonnait le terrain qu'il allait avoir à parcourir.

Dès les premiers jours, pendant que l'on aménageait la coquette villa qu'il s'était louée en pleine promenade des Anglais, quartier de la fine fleur aristocratique établie pour la saison dans les parages méditerranéens, sir Lovely avait étudié la liste de tous les personnages arrivés de Paris.

Sa mémoire le servirait à merveille.

Il verrait s'il trouverait parmi eux quelques noms connus.

Il jugerait, en se tenant au courant de toutes les fêtes qui allaient être données, de quelle manière il pourrait se produire.

Il choisirait, muni des renseignements que Rinaldi était chargé de lui procurer, à qui il s'adresserait pour se faire présenter dans le monde.

Il apprendrait, par les échos mondains des journaux, quel était le genre de vie de chaque personne qu'il aurait notée, afin de pouvoir, dès qu'il le voudrait, la rencontrer.

Enfin, il se proposait de recevoir, dès qu'il serait installé, les journalistes qui se présenteraient pour parler ensuite de lui, disposé à se servir d'eux pour ce qu'il comptait faire.

Il avait déjà pris bien des notes et à peu près tracé son plan, lorsque Rinaldi, qui le rejoignit un soir, assez loin du mouvement de la ville, lui dit :

- J'ai les renseignements que vous m'avez demandés.
- Sur le prince de Véran ? fit vivement Gérard sans dissimuler son impatience.
- Oui.
- Et ces renseignements ?...
- Sont tout ce que vous auriez pu désirer de mieux.

CHAPITRE VII

DANS LE MONDE

Le pseudo Felipe Moralès, vivement incité par d'Ormilly, s'expliqua rapidement.

Le prince de Véran, avait-il appris, était dans une situation critique que personne ne connaissait.

Rinaldi, grâce à un compatriote qui avait connu le frère de la duchesse de Fiermont à Rome, pendant son procès, avait su tout ce qui s'était passé.

Il avait conjecturé, avec autant d'habileté que d'intelligence, l'emploi que le prince avait fait de l'argent de cette succession, et ayant acquis la certitude qu'il n'avait fait aucun placement depuis son arrivée à Nice, l'Italien en avait conclu que la part de la duchesse avait été perdue au jeu par son frère.

Cet homme qui, par sa naissance, par son titre, par ses relations, appartenait à la plus haute société, était bien l'introducteur, le répondant dont sir Richard Lovely avait besoin.

Il serait aisé au millionnaire américain, dès qu'il connaîtrait le prince de Véran, de trouver une opération ingénieuse qui lui permettrait de combler le déficit du fastueux et imprudent gentilhomme, et de se valoir sa reconnaissance sans froisser le moins du monde la plus délicate susceptibilité.

Richard Lovely, — nous continuerons désormais à appeler ainsi le père d'Arlette, puisque c'est sous ce nom seul qu'il entend être connu dans la haute société où l'appelle son immense fortune, et puisque le nom de Gérard d'Ormilly est demeuré inscrit sur le registre matricule du bagne de Cayenne avec la mention « présumé mort dans son évasion » ; — Richard Lovely avait rapidement fait son plan.

Il s'était dit aussi que le prince de Véran, en devenant son obligé, serait pour lui mieux qu'un introducteur ; il conserverait la mémoire et

peut-être encore la reconnaissance du service rendu, et, chaque fois qu'il en aurait l'occasion, il parlerait avantageusement de lui à ceux qui éprouveraient le besoin de se renseigner sur le compte du nouveau millionnaire avant de lui ouvrir définitivement les portes de leurs salons, de leurs réunions ou de leurs cercles.

Les antécédents de Richard Lovely seraient aisés à reconstituer.

Il y aurait bien des gens auxquels ce nom ne paraîtrait pas absolument inconnu.

On se souviendrait certainement quelque part, malgré le peu de bruit qu'il avait fait et malgré le peu de place qu'il avait tenu dans les préoccupations de la vie parisienne, de cet homme qui avait habité la capitale et qui avait disparu un jour pour aller en Amérique.

Dans les longs entretiens qu'il avait eus avec son parent providentiel à la Punta dos Pedros, le compagnon de Rinaldi avait appris tout ce qui était de nature à l'intéresser.

Richard Lovely était loin de supposer que, de son côté, le prince de Véran avait déjà jeté les yeux sur lui, et il se demandait comment il s'y prendrait pour le rencontrer, lorsqu'une circonstance inattendue, un événement dont notre ami sut se servir à merveille, vint attirer tout à coup l'attention sur lui.

C'était le jour même où venait d'être achevée l'installation de la villa que le père d'Arlette avait louée.

Il avait, pour s'y rendre, un équipage de remise, loué pour la durée de son séjour.

Une après-midi, en venant à Nice, le cheval s'emballa à l'entrée de la ville.

Un sergent de ville, dont la poitrine portait déjà une médaille au ruban tricolore, s'élança à la tête de l'animal, parvint à le saisir par la bride, et bien qu'emporté dans sa course désordonnée, il fut traîné sur un parcours de près de deux cents mètres, il tint bon, surmontant la douleur des contusions et des meurtrissures, et il parvint à s'en rendre maître.

Le cocher, au premier heurt, avait été jeté à bas de son siège.

Richard Lovely, malgré le danger qu'il courait, n'avait pas bronché.

Il s'était rendu compte à merveille du courage et de la force dont son sauveur avait fait preuve, et il résolut de lui témoigner superbement sa reconnaissance.

Il fit reconduire le sergent de ville à son domicile, lui fit prodiguer des soins par l'un des premiers médecins de Nice et l'obligea à accepter une somme de dix mille francs.

Il fit mieux encore : il versa entre les mains de la municipalité un

capital de cent mille francs dont les revenus seraient exclusivement employés à soigner et à récompenser les agents de police victimes de leur devoir.

L'accident qui avait fait quelque bruit fut, grâce à cette libéralité, la cause des articles les plus élogieux de toute la presse niçoise envers ce généreux étranger.

Un reporter vint même interviewer Richard Lovely et le lendemain tout Nice put lire l'article suivant qui édifia le public sur son compte.

« Sir Richard Lovely, le richissime Américain qui est notre hôte depuis quelques jours et qui, à la suite de l'accident que nous avons relaté avant-hier, a prouvé, par sa magnifique donation, sa reconnaissance envers son courageux sauveur, n'est certainement pas un inconnu pour tous les Parisiens que nos fêtes annuelles amènent hiverner dans notre ville.

« Nous avons eu l'honneur d'être reçu par le généreux donateur dans la coquette villa de *La Pinède* qu'il a louée et où il compte séjourner jusqu'au milieu du mois prochain.

« Sir Lovely n'est pas Américain comme le ferait croire son nom et le titre qu'il a pris l'habitude de porter pendant un long séjour aux États-Unis. Sa famille est bien d'origine américaine, mais ses parents, qui avaient été naturalisés en 1836, habitèrent Paris jusqu'en 1850.

« Bien que né à Philadelphie, Richard Lovely est donc Français et ses premières années se passèrent dans la capitale.

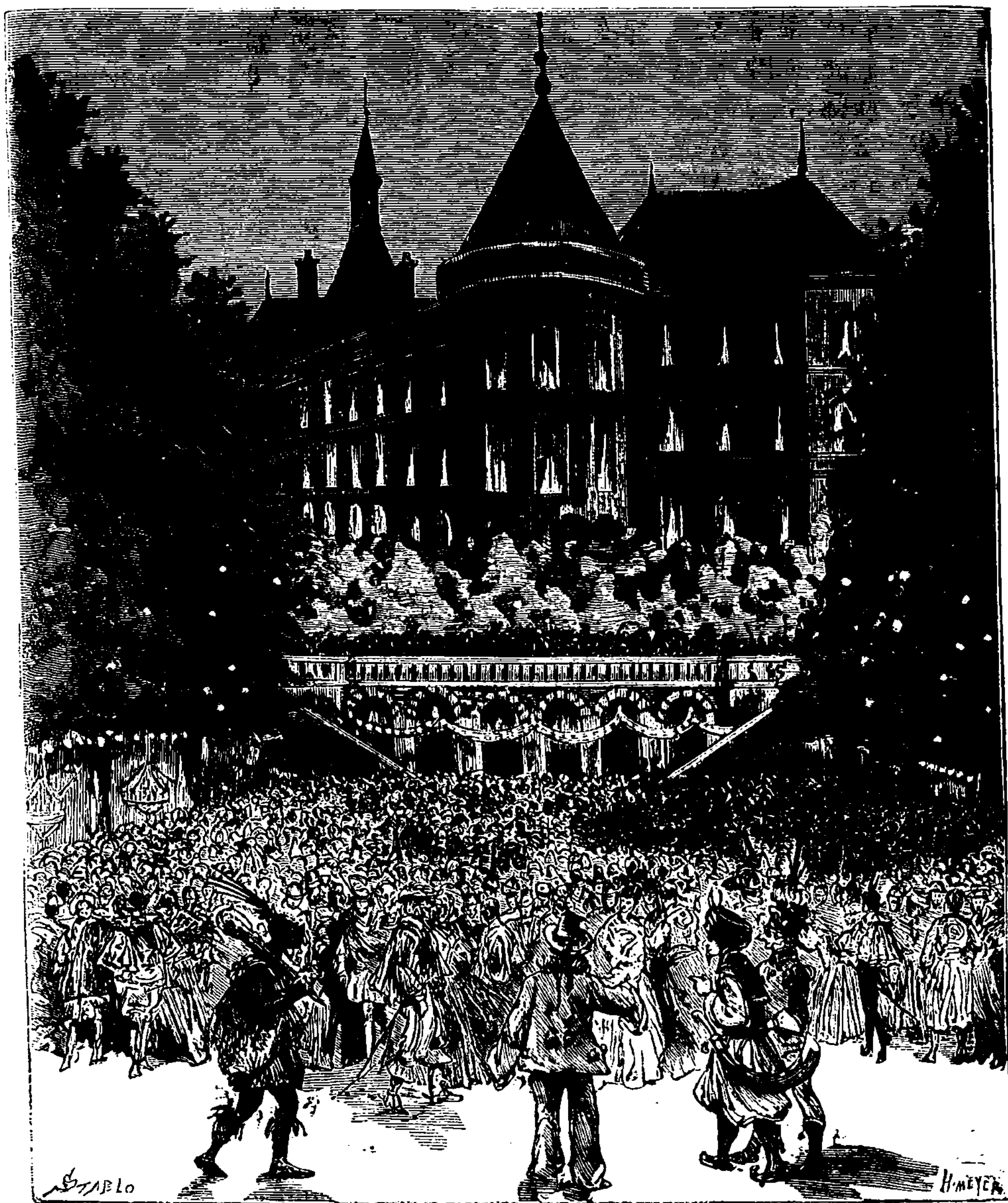
« Il ne revint en Amérique qu'après avoir terminé ses études au lycée Louis-le-Grand et fait son droit.

« Les premières entreprises industrielles auxquelles le portaient ses aptitudes ne furent, paraît-il, que médiocrement satisfaisantes, et découragé, Richard Lovely était revenu vivre tranquillement à Paris où il habitait encore il y a une quinzaine d'années environ.

« A cette époque, la fièvre des grandes entreprises tenta de nouveau cet homme aux conceptions profondes et il songea à utiliser des documents de famille qu'il avait patiemment réunis et étudiés, et qui établissaient de la façon la plus certaine l'endroit où se trouvaient engloutis sous les flots des navires espagnols chargés de trésors, qui avaient fait autrefois naufrage en vue des côtes brésiliennes.

« C'est sur le littoral du Brésil, en effet, que se rendit Richard Lovely en quittant Paris et ce chercheur infatigable atteignit, après un travail opiniâtre, le but qu'il s'était proposé.

« Les trésors sous-marins, dont ses précieux documents lui avaient révélé l'existence, existaient bien en réalité, et il parvint à les retirer du fond des mers.



Une fête splendide à laquelle tout le monde voulut assister. (P. 862.)

« La fortune de sir Richard Lovely est considérable aujourd'hui ; elle est évaluée, croyons-nous, à plus de soixante millions.

« En revenant en France, notre richissime compatriote a abandonné toute idée de retour en Amérique et c'est à Paris, nous a-t-il dit, qu'il compte se fixer dans quelque temps. »

Cet article fut lu par la colonie parisienne de Nice tout entière.

— Non...

— Mais si, mais si...

— Alors, quelle somme faut-il que je vous remette?... En voyage, je n'emporte jamais des sommes énormes; mais j'ai mon notaire à Paris.

— Cela ne fait rien, dit Richard Lovely.

— Je puis vous donner un chèque.

— C'est cela.

— De combien?

— Ce que vous voudrez, mon cher prince, selon ce que vous désirerez gagner.

— Pensez-vous qu'avec une vingtaine de mille francs... proposa le prince de Véran.

— C'est une très belle couverture.

Le prince avait pris un carnet de chèques dans la poche de son vêtement.

Il inscrivit la somme et signa.

— Voilà.

— C'est fort bien, dit Lovely.

— Dans quelques jours vous aurez le résultat? demanda M. de Véran.

— Je le connaîtrai par dépêche, après-demain sans doute, car c'est aujourd'hui qu'a lieu l'élection présidentielle.

Le surlendemain, Richard était au cercle Masséna, sûr que le prince de Véran ne tarderait pas à venir le rejoindre.

Le prince arriva, en effet, de bonne heure.

Il avait hâte d'avoir des nouvelles, car, malgré la confiance qu'il avait en son nouvel ami, il savait dans quel embarras il se trouverait si l'opération, à laquelle il était intéressé ayant échoué, celui-ci venait à faire usage du chèque qu'il lui avait remis sur son notaire, chez qui son compte de dépôt était à peu près épuisé.

Richard Lovely avait son air habituel, son calme et son impassibilité accoutumés de bon yankee et rien, sur son visage, ne pouvait faire présager quoi que ce fut.

Ainsi que nos lecteurs l'ont parfaitement compris, le père d'Arlette n'avait fait aucune opération de Bourse.

Le prince l'aborda.

On parla d'abord de choses et d'autres.

Puis, tout à coup :

— A propos, fit Lovely, j'ai des comptes à vous rendre, mon cher prince.

— Ah !... oui... au sujet de votre petite affaire.

— Parfaitement.

— Ça a-t-il marché ?

— A peu près, répondit Richard Lovely sans se départir de sa sereine impassibilité. J'aurais cru que le mouvement s'accentuerait davantage ; il n'y a eu qu'une hausse insignifiante.

— Bah !

— Aussi ne gagnons-nous pas grand chose.

Et, sortant son carnet, sur lequel des chiffres étaient préparés :

— Voici, ajouta notre ami en les montrant, votre participation n'a produit que trente-six mille huit cent vingt-deux dollars. Cent quatre-vingt-quatre mille cent dix francs.

— Mais c'est fort beau ! s'écria le prince de Véran enthousiasmé.

— Vous trouvez ?

— Comment donc !... avec vingt mille francs seulement.

— Eh bien !... si la hausse avait été ce que je croyais, vous pouviez arriver à cent mille dollars au moins.

— N'importe !... C'est superbe !

Le prince était transporté.

— Voici votre chèque, dit Lovely en rendant le papier qu'il avait reçu, et c'est à mon tour de vous en remettre un pour la somme que je vous dois.

Il le libella tout de suite, au crayon-encre, sur le coin d'une table du cercle, et l'ayant signé, le remit en disant :

— Mon banquier n'a pas de succursale à Nice, mais s'il peut vous être agréable de recevoir les fonds ici, je me charge...

Le prince de Véran l'interrompit.

— Inutile, mon cher monsieur Lovely, je n'ai nul besoin de cet argent en ce moment.

— Comme vous voudrez.

Le prince voulait sauver les apparences. Il le croyait du moins.

En outre, il tenait à se préserver de la tentation du jeu, en n'ayant pas en sa possession une somme de cette importance, aussi miraculeusement échue, qui lui permettrait, à son retour à Paris, de restituer à sa sœur la part de succession qu'il avait reçue avec sa procuration.

Dès ce moment, et pendant toute la saison de Nice, dans les cercles, dans les fêtes, aux courses et au tir aux pigeons qui précèdent le carnaval,

on vit sir Richard Lovely et le prince de Véran presque constamment ensemble.

Le prince présenta son nouvel ami partout où il allait.

Il le faisait inviter à toutes les soirées mondaines auxquelles il assistait.

Richard Lovely se constituait, grâce à lui, de hautes et solides relations qu'il retrouverait bientôt à Paris et qui lui permettraient de se créer, au sein de la plus aristocratique société, la place qu'il avait besoin d'occuper pour le but qu'il se proposait d'atteindre.

Il plaisait à tous.

Son triomphe fut complet, lorsque notre ami eut donné, dans sa villa de Cimiès, une fête splendide à laquelle tout le monde voulut assister, et dont le retentissement parvint jusqu'à Paris.

CHAPITRE VIII

UNE IRRÉGULIÈRE

A la même époque, on s'occupait énormément à Nice d'une femme dont l'étrange et merveilleuse beauté avait produit une sensation profonde.

Cette femme était Josiane.

Les plus répandus parmi les boulevardiers parisiens qui foulaient en ce moment la promenade des Anglais, avouaient ne l'avoir jamais aperçue auparavant.

Comme si un mot d'ordre avait été donné, ceux qui la virent les premiers dans une baignoire d'avant-scène du théâtre municipal ou dans les salons de jeu du Casino de Monte-Carlo, ceux que sa beauté stupéfia, tous ceux qui l'admirèrent, — ne sachant pas encore son nom, — l'appelèrent *la fille aux yeux verts*, comme on l'avait nommée déjà à l'atelier de fleuriste de la rue du Caire, à Paris, et chez la señora Romao, au Brésil.

Et ses yeux, en effet, merveilleusement beaux, puisant une fascination irrésistible dans l'éclat surprenant de leur coloration bizarre, produisaient un effet magique.

Sa beauté même s'éclipsait en quelque sorte au premier abord, sous l'effet prodigieux de ses regards d'enchanteresse, et ce n'était qu'après, à l'analyse, qu'elle apparaissait radieuse, incomparable, presque surnaturelle.

Il y avait en elle, pour corser cette beauté sans rivale, à côté de cette sensualité exquise et délicate qui fit le charme des Laïs et des Phrynés, un air de candeur et d'ingénuité qui déconcertait et attirait tout à la fois, un mystérieux mélange de passion et d'innocence.

Maintenant, on venait au théâtre, on allait au Casino, pour voir Josiane.

Le spectacle et les jeux attiraient moins que la superbe fille aux yeux verts.

Les journaux mondains avaient même parlé d'elle, sans grands détails cependant, car aucun journaliste n'était parvenu à se faire recevoir dans le luxueux appartement de l'avenue de la Gare où elle était installée.

Manola, obéissant à une consigne inflexible, éconduisait tout le monde.

Cette réserve intriguait vivement.

On chuchotait, on potinait, on conjecturait de façons les plus diverses.

On faisait mille commentaires.

Les uns pensaient que cette ravissante et mystérieuse inconnue était une étrangère, de la plus haute société, qui avait fui pour quelque temps son pays natal et qui venait s'initier seule à la vie et aux plaisirs de la France.

D'autres pensaient qu'elle était une jeune veuve qui se distrayait de son deuil.

Les toilettes toujours sombres de Josiane, qui n'avait pas oublié la mère qu'elle avait perdue, prêtaient à cette hypothèse.

On crut aussi qu'elle était la maîtresse discrète d'un haut personnage qui se cachait.

On chercha alors, on surveilla, on l'épia presque chaque jour.

On ne découvrit rien.

La superbe fille aux yeux verts ne connaissait, ne voyait et ne recevait personne.

Elle vivait absolument seule, sans autre compagnie que celle de sa camériste, une mulâtresse, qui du reste ne l'accompagnait nulle part.

Quelques-uns des jeunes gens les plus en vue qui étaient à Nice en ce moment, essayèrent de se faire remarquer par Josiane, de s'approcher d'elle, de profiter d'un de ces mille incidents naturels et banals qui se rencontrent aisément plusieurs fois par jour dans toute ville de plaisirs et de fêtes.

Ils en furent pour leurs frais.

La mystérieuse inconnue ne se gardait pourtant pas par une inabordable réserve.

Elle ne se dérobait pas.

Mais l'incident auquel elle n'avait pu se soustraire une fois terminé, tout était fini.

Tout cela, sans pose, sans bégueulerie, sans prétention orgueilleuse ou ridicule.

La femme aux yeux verts occupait toute seule une première loge à une représentation de gala qui fut donnée un jour au ravissant théâtre de Monte-Carlo.

Les artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique qui y prêtaient leur concours avaient attiré l'élite du plus beau et du meilleur monde.

La salle était absolument comble et ce n'était, de l'orchestre aux galeries, sur les toilettes les plus riches, qu'un ruissellement de diamants et qu'un enguirlandement de fleurs.

Josiane était en robe de soie noire, garnie d'une fine broderie d'or, et dont le décolleté, mettant à nu une gorge divine, était encadré par une parure de plumes noires.

A son cou, une minuscule chaînette d'or dans lequel était martelé un brillant de la plus belle eau.

Dans ses cheveux bruns, ondulés et relevés à la grecque, se dressait une simple petite aigrette blanche pailletée d'or.

Toutes les lorgnettes étaient braquées sur elle.

La loge voisine, que séparait de la sienne une simple demi-cloison capitonnée de satin à la crête de velours rouge, était occupée par le prince de Galles, par une altesse et par deux archiduchesses de la cour d'Autriche.

Les princesses étaient éclipsées, malgré leur prestige et malgré leurs somptueuses toilettes, par cette ravissante inconnue.

Pendant un entr'acte, quand elle apparut seule comme toujours, dans les couloirs, on se pressa sur ses pas et on s'écartait devant elle, heureux de l'admirer.

On la suivit au buffet où elle alla vider une demi-flûte de champagne, puis ses admirateurs l'escortèrent, de loin, jusqu'à sa loge.

Richard Lovely assistait aussi à cette représentation de gala.

Il était aux fauteuils avec le prince de Véran, devenu à peu près son inséparable.

Ils causaient naturellement de cette mystérieuse et ravissante

BIBLIOTHEQUE
92 26
1871



... donnait une soirée dans sa villa de la promenade des Anglais. (P. 872)

inconnue qui était, depuis plus de quinze jours, l'objet de toutes les préoccupations.

Le père d'Arlette questionnait.

En sa qualité d'étranger, de nouveau venu, il était naturel qu'il ne fût en état de fournir aucun renseignement.

Le prince ne pouvait que répéter les hypothèses et les conjectures

que chacun propageait, qu'il avait entendues de tout côté, qu'il avait faites comme tout le monde.

On était au dernier entr'acte.

Georges de Véran dit :

— Personne, assure-t-on, n'a pu encore aborder cette délicieuse créature car elle se tient sur une réserve qui paraît incompatible avec sa présence à toutes les fêtes.

— Elle n'est peut-être seule que provisoirement, fit Richard Lovely comme s'il hasardait une opinion, ne se basant sur aucune donnée certaine.

— Cela se peut bien!... Elle attendrait alors un amant ou un mari, et son arrivée éclaircira le mystère qui l'enveloppe.

— C'est ce qui me semble le plus probable.

— Enfin, proposa le prince après un court silence, si nous essayions de nous présenter.

Lovely ne répondit pas.

Il eut seulement un léger mouvement de la tête qui signifiait :

« Cela ne me tente pas ».

— Cette beauté ne vous dit rien? demanda son interlocuteur qui comprit sa pensée.

— Si... Je trouve cette femme admirable, répondit le millionnaire.

— Vous êtes garçon comme moi...

Richard garda le silence.

— Eh bien!... je vous fais le pari que nous serons plus heureux que les autres.

Depuis quelques secondes, le père d'Arlette était absorbé par une préoccupation nouvelle.

A un des fauteuils de côté, il venait de voir arriver un personnage dont le visage l'avait frappé.

C'était un homme qui paraissait avoir quarante-cinq ans environ.

Il était en costume de soirée.

Son visage épanoui, légèrement coloré, dénotant une santé parfaite, était encadré par des favoris quelque peu grisonnants.

Ses lèvres et son menton étaient rasés.

Les yeux, petits et profonds, brillaient singulièrement.

Ce furent leurs regards qui attirèrent l'attention de notre ami. Sans doute ils lui rappelèrent tout à coup un souvenir, ou lui firent constater une ressemblance au moment où ce personnage regagna sa place et se pencha légèrement pour s'asseoir.

— Serait-ce possible!... pensa-t-il heureux et stupéfait tout à la fois.

Alors, sans entendre le prince de Véran qui continuait à lui parler de la femme aux yeux verts, et ne lui répondant plus que distraitement, par monosyllabes, il examina cet homme.

Il se servit de sa lorgnette et il étudia de près ce visage qu'il croyait reconnaître.

Le mari de Marthe retrouvait des traits familiers, épaissis par l'âge et par l'embonpoint.

Le regard surtout paraissait caractéristique.

Bientôt il ne douta plus.

— Oui, c'est bien lui, se dit-il. C'est Dieu qui me l'envoie.

A la boutonnière de son habit, le personnage portait un mince ruban violet, la décoration d'officier d'académie.

Il avait l'air d'un homme heureux, à qui tout a admirablement réussi.

Il fallait vérifier.

Le dernier acte était commencé.

Tout en paraissant attentif à ce qui se passait sur la scène, Richard Lovely ne perdait pas son personnage de vue.

Il était de plus en plus convaincu de ne pas se tromper en le reconnaissant.

A force de l'étudier, il retrouvait maintenant, dans sa physionomie actuelle, tous les traits à peu près disparus, à demi effacés ou métamorphosés qui composaient son visage.

Il se répétait avec assurance :

— C'est bien lui!... Je ne me trompe pas!

Lorsque la représentation fut terminée, le père d'Arlette prit congé du prince de Véran qui, du reste, venait d'être rejoint par un de ses amis, le baron de Belfors, avec qui il avait rendez-vous, et il s'éclipsa dans les couloirs encombrés.

Il surveilla la sortie des spectateurs jusqu'à ce qu'il eut aperçu l'homme au ruban violet.

En le voyant, le pseudo Américain se dissimula dans un groupe et, de loin, se mit à le suivre.

Il le vit passer derrière le Casino, le contourner, traverser la place, et entrer à l'hôtel de Paris.

Maintenant, il saurait où le trouver et auprès de qui se renseigner.

Lovely revint alors sur ses pas et pénétra dans le Casino.

Il n'était pas tout à fait onze heures et les parties avaient encore

quelque temps à marcher avant que les inspecteurs des jeux annonçassent les trois dernières.

Il pénétra dans la salle de roulette et examina les joueurs assis ou debout autour des tables.

A la seconde il aperçut Felipe Moralès.

L'Italien jouait flegmatiquement, sans passion aucune, par toutes petites sommes, jamais supérieures à un louis.

Il changeait de place chaque fois qu'il avait gagné, ayant ramassé son argent et pontant d'un autre côté, comme si un pressentiment superstitieux le prévenait qu'il ne gagnerait pas deux fois de suite au même endroit.

Il était en somme assez heureux.

Sa chance était suffisamment démontrée par le tintement étouffé de pièces d'or que sa main remuait machinalement dans sa poche.

Lovely s'approcha de lui sans qu'il le vît.

Du pied, il le toucha légèrement; puis il s'éloigna lentement.

L'amant de Perrette Raimbert ramassa son enjeu et son gain dès que le croupier eut payé et il le suivit.

Ils se rejoignirent tous deux à l'entrée de la rampe rapide qui descend des jardins et qui conduit à la gare.

Ils n'étaient pas seuls, car d'autres personnes se dirigeaient également vers le lieu du départ; mais cela ne les empêcha pas de causer à voix basse.

Ce n'est que lorsqu'ils furent arrivés à la sortie des jardins qu'ils se séparèrent.

Alors, tandis que le père d'Arlette continua à marcher dans la direction de la gare pour retourner à Nice, l'Italien remonta vers Monte-Carlo et, quelques instants plus tard, il se faisait donner une chambre à l'hôtel de Paris.

CHAPITRE IX

EN CARNAVAL

Le lendemain était le premier jour des fêtes du carnaval de Nice.

Les étrangers, augmentés de tous ceux qu'avaient amenés les trains de plaisir, étaient encore plus nombreux que les jours précédents.

On disait à l'avance merveille du carnaval.

Le Comité des fêtes avait voulu se surpasser.

Dès le lever du jour, la ville présentait une animation extraordinaire.

Les cafés et les restaurants étaient bondés de consommateurs.

Dans les rues circulait une foule pressée, curieuse de voir les préparatifs de la fête.

On enguirlandait les places, on décorait les fenêtres et les balcons de fleurs et de tentures, on pavoisait de toute part.

Dans le port, les navires étaient aussi en fête avec leurs innombrables pavillons aux mille couleurs qu'agitait une brise délicieuse, presque tiède, malgré la saison.

Les estrades étaient dressées sur la promenade des Anglais où le Corso devait avoir lieu, et l'on entendait le fracas des coups de marteau des charpentiers qui achevaient de clouer et de boulonner les dernières planches, poussés par les décorateurs qui disposaient déjà leurs draperies, leurs tentures et les velours étendus au-dessus des tribunes.

Ailleurs, on disposait les guirlandes de lampions pour les illuminations.

Là-bas, près du port, se dressait le bûcher où, le soir, dans un immense feu de joie, serait brûlé messire Carnaval.

D'heure en heure, la foule augmentait.

Toutes les fenêtres, sur le parcours du cortège, étaient louées depuis longtemps.

Il aurait été impossible, dès ce moment, de se procurer la plus petite place, même à prix d'or.

A midi, la fête commença.

On allait chercher le bonhomme Carnaval, sur son char originalement décoré, et au milieu d'une cohue joyeuse de gamins et de gens de toute sorte lui faisant cortège, on l'amena au point fixé pour le départ.

Puis le défilé eut lieu.

Il y avait, dans la cavalcade bigarrée, des costumes superbes.

Un homme, en papillon, était surtout remarqué pour son travestissement tout en satin aux reflets chatoyants.

Sur un char tout en fleurs, on admirait les deux pigeons; le pigeon du bon La Fontaine revenant, en trainant l'aile, auprès de sa pigeonne.

C'étaient, disait-on, deux actrices de Paris, connues pour leur intimité, qui avaient pris ces déguisements suggestifs.

Le char de la marine était étincelant.

Celui du cercle Masséna surpassait tous les autres par ses proportions colossales et par la coquetterie de sa composition.

Il représentait une immense ruche dorée, dont les abeilles étaient figurées par de jeunes enfants qui ne paraissaient pas transis, sous leurs maillots et leurs ailes de gaze, tellement ils s'amusaient.

Des groupes, richement costumés, excitaient l'admiration et soulevaient des bravos sur leur passage.

C'étaient, ici, des chevaliers croisés du moyen âge au moment du départ pour la terre sainte; là, des diables et des diablesses, aux costumes de soie rouge et noire, aux cornes d'or, armés de tridents argentés; plus loin, la grande duchesse de Gérolstein, à cheval, escortée de toute sa cour.

Le char du Carnaval fermait la marche.

C'est dans l'après-midi qu'avait lieu la bataille des fleurs et des confetti.

Dès que le signal fut donné par les commissaires de la fête, l'animation commença.

Les fleurs s'entrecroisaient dans l'air, allant chercher les visages, les poitrines ou les mains qui les arrêtaient au passage.

Les confetti, moins nombreux, s'écrasaient sur les corsages et sur les épaules, semant leur poudre blanche que le vent balayait bientôt.

Cette bataille des fleurs fut le triomphe des femmes.

Largement approvisionnées de munitions embaumées sous ce ciel où les fleurs abondent, elles se battaient avec rage et s'offraient gracieusement aux projectiles.

La ravissante femme aux yeux verts était dans une tribune, seule, toujours mystérieuse.

Piétons, cavaliers et voitures ne passaient pas une seule fois devant elle sans l'accabler de fleurs.

Il y eut même des cartes et des billets jetés avec des bouquets.

Elle n'y prenait pas garde.

Autour d'elle, une haie de jeunes gens s'était rangée, comme une sorte de garde d'honneur improvisée, et c'était à qui attirerait son attention on se vaudrait un de ses sourires par son empressement et sa galanterie.

Elle paraissait être la reine de la fête.

Elle en était devenue le centre.

Tout semblait s'effacer devant son incomparable beauté.

Pendant ce temps, un homme, vêtu d'un costume de bouffon, le visage grimé d'une façon si parfaite qu'il était aussi méconnaissable que sous un masque, s'était écarté un instant de la foule à laquelle il avait

été mêlé jusque-là, perdu au milieu des déguisés, et il s'était approché de Richard Lovely.

Le richissime Américain venait de quitter sa voiture et il regardait passer le cortège qui se rendait au lieu d'exécution, où le mannequin du Carnaval devait être brûlé solennellement.

En voyant le bouffon, Richard Lovely s'écarta.

Quelques mots furent rapidement échangés à voix basse, en anglais.

Le bouffon, qui n'était autre que le pseudo Felipe Moralès, dit :

— L'homme de l'hôtel de Paris se nomme le docteur Montlaurier.

Les yeux du père d'Arlette brillèrent aussitôt de lueurs fauves.

— Je ne m'étais pas trompé ! se dit-il avec une joie farouche.

L'Italien ajouta :

— Il est à cet hôtel depuis deux jours seulement. Il paraît être très riche, car il mène assez grand train, ou, du moins, dépense facilement.

— Est-il seul ? demanda Lovely.

— Oui.

— D'où vient-il ?

— De Paris.

— C'est là qu'il réside ?

— J'en suis sûr. C'est un docteur très estimé et très connu ; j'ai eu tous les renseignements.

— Il doit avoir de la famille.

— Je ne le crois pas.

— Quand part-il ?

— Il a quitté Monte-Carlo aujourd'hui pour venir à Nice.

— A l'occasion du carnaval sans doute ?

— Oui, mais définitivement aussi. Il habite à l'hôtel de l'Univers.

— Où se trouve cet hôtel ?

— Avenue de la Gare.

Le père d'Arlette prit une enveloppe dans son portefeuille, en tira une feuille de papier pliée et couverte d'écriture.

Il ajouta, au crayon, à une place laissée en blanc, le nom de l'hôtel et l'adresse que son émissaire venait de lui indiquer.

Ensuite il remit le billet dans l'enveloppe et cacheta celle-ci en humectant la gomme.

Il la remit à l'Italien.

— Il faut faire tenir ça avant ce soir à Josiane, dit-il.

— Elle l'aura, vous pouvez y compter, répondit Felipe Moralès.

— Maintenant, vous allez partir cette nuit même pour Paris.

— Bien.

— Vous avez un train à minuit 44.

— Je le prendrai.

— A Paris, vous vous procurerez tous les renseignements les plus circonstanciés et les plus complets sur ce docteur Monllaurier.

— Je saurai tout, comptez-y.

— Vous ne le perdrez pas de vue, ajouta le père d'Arlette, car c'est probablement par lui que nous arriverons aux deux autres, à Santenac et à Bianca.

— Soyez sûr que je veillerai.

— Moi, je m'installerai à l'hôtel Continental.

— Quand arriverez-vous?

— Je ne le sais pas encore; cela va dépendre de ce que je ferai ici. Dans huit ou dix jours sans doute; peut-être serai-je obligé de rester plus longtemps.

— Je m'arrangerai pour connaître le jour de votre arrivée, dit l'Italien.

— En outre, reprit le père d'Arlette, vous vous occuperez des renseignements dont je vous ai déjà parlé.

— Pour l'avenue d'Antin?

— Oui.

— Je les aurai complets?

— Absolument complets, dit notre ami avec insistance.

— J'en réponds.

— Il faut, qu'en arrivant à Paris, je sache exactement ce que sont devenues toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont connu Richard Lovely.

— Vous le saurez.

— Occupez-vous de Josiane et partez. Vous avez assez d'argent?

— Plus qu'il ne m'en faut.

— Eh bien! à Paris.

— C'est ça, au revoir!

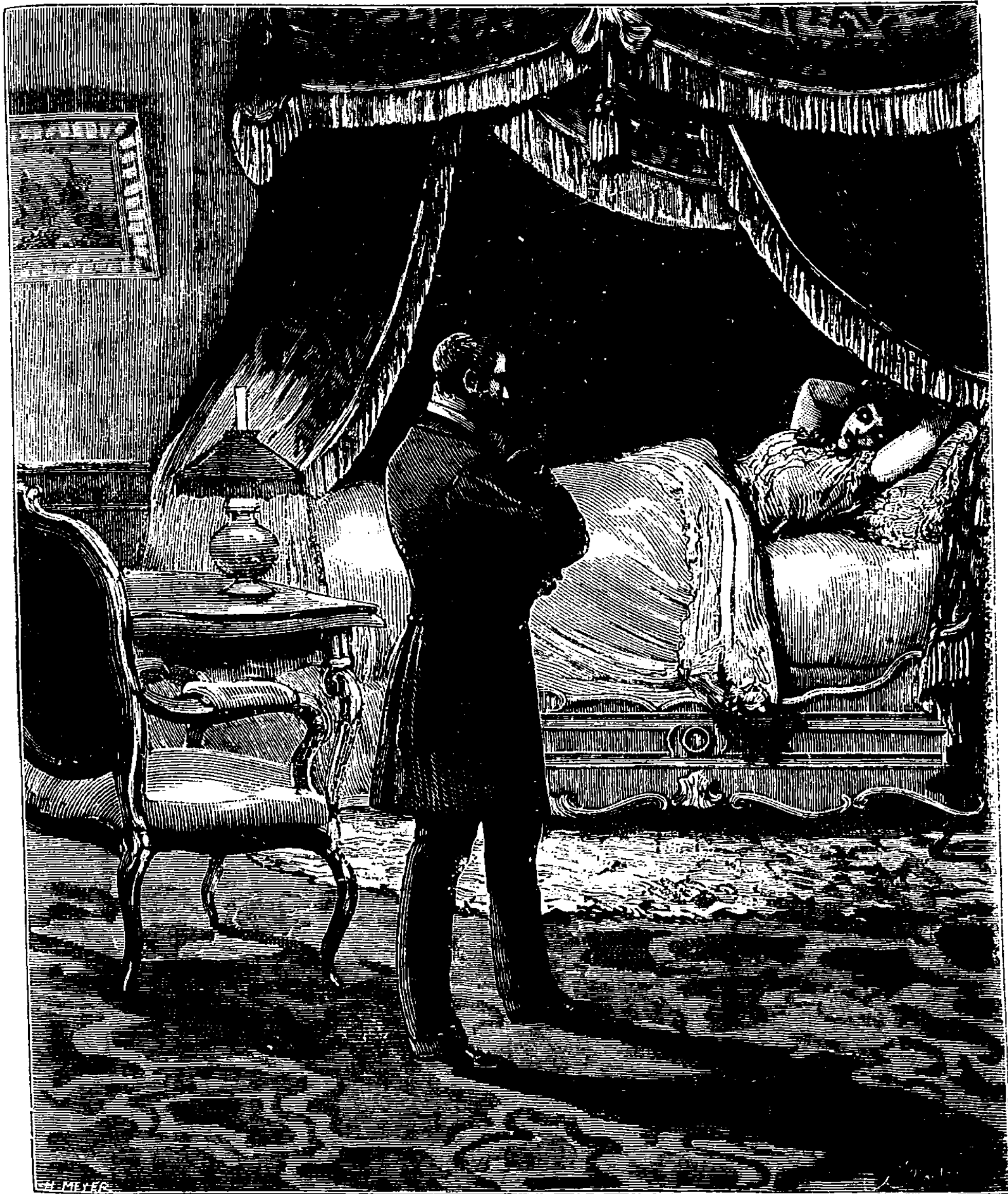
Le bouffon s'éloigna.

Richard Lovely ne le suivit même pas du regard.

Il fit un détour et vint reprendre sa voiture à l'endroit où il l'avait laissée.

Il se fit conduire au cercle Masséna où il devait trouver le prince de Véran.

Le soir, il devait être présenté par lui chez le baron de Belfors qui donnait une soirée dans sa villa de la promenade des Anglais.



Il s'était approché du lit. (P. 880.)

En quittant Lovely, l'Italien se dirigea par le plus court chemin chez le loueur de costumes qui lui avait procuré son travestissement.

Il reprit ses vêtements ordinaires qu'il y avait laissés et retourna du côté où se tenait le corso.

La bataille des fleurs s'achevait.

Les munitions étaient épuisées et les combattants, plus clairsemés, étaient las.

D'autres plaisirs les appelaient.

Felipe Moralès chercha la femme aux yeux verts et il ne la vit plus sur l'estrade d'où elle avait pris part au combat.

Il la chercha quelque temps, suivant la foule qui se portait maintenant du côté de la jetée.

Enfin, il l'aperçut dans une victoria de louage.

Elle était toujours seule.

Il était difficile d'arriver jusqu'à Josiane car les voitures étaient nombreuses, ne pouvant aller qu'au pas, en files serrés, au milieu d'une foule qui devenait, par moments, une véritable cohue.

Il la suivit de loin.

Enfin, au coin du quai, il put se faufiler, grâce à une éclaircie et il parvint assez près de la victoria.

Josiane l'aperçut tout de suite.

L'Italien fit un geste qu'elle seule put remarquer et qu'elle comprit, car elle répondit par un mouvement du manche de son ombrelle.

Alors, l'envoyé de Lovely se retira.

Il regagna l'hôtel des Négociants où nous savons qu'il logeait, se fit servir à dîner, prépara sa malle et sa valise, régla ses dépenses et revêtit un costume de voyage absolument neuf qu'un tailleur lui avait livré la veille.

Il donna l'ordre de faire porter ses bagages à la consigne de la gare et il partit.

Vers le soir, la nuit venue, lorsque les illuminations brillaient déjà en bouquets et en guirlandes sur les quais, les boulevards, les places et les avenues, il se dirigea, par la rue Saint-Michel, vers le boulevard du Débou-chage, et il atteignit ainsi l'angle de l'avenue de la Gare.

Il n'eut pas à attendre plus de trois minutes, car il aperçut bientôt, sur le trottoir opposé, une ombre de femme dans laquelle il reconnut Manola.

Ils marchèrent l'un et l'autre, séparés par la chaussée, et vinrent dans la rue Pastorelli qui était presque déserte, la foule se portant tout entière vers l'avenue.

Alors l'Italien traversa la rue.

Il tenait dans sa main, enfoncée dans sa poche, le pli remis par le père d'Arlette.

Il s'approcha de la mulâtresse et lui glissa le papier entre les doigts. En même temps, il lui dit en portugais :

— Il faut que ta maîtresse ait ça tout de suite : c'est très urgent. Manola répondit laconiquement et ils se séparèrent.

Pour attendre l'heure de départ du train, le pseudo Brésilien alla passer la soirée dans un petit café-concert et à l'heure dite, il était à la gare prêt à partir.

Il y avait très peu de voyageurs rentrés à l'hôtel de l'Univers, car tout le monde était encore retenu par la fête de nuit, qui ne le cédait en rien à celles de la journée, lorsqu'on vit arriver Manola.

Elle s'adressa au bureau.

— On m'a dit que vous aviez parmi vos voyageurs, dit-elle, un grand médecin de Paris.

— En effet, répondit la gérante, le docteur Montlaurier.

— Est-il chez lui?

— Il vient de rentrer à l'instant.

La mulâtresse le savait.

Elle avait attendu le retour du médecin pour se présenter.

— Ma maîtresse vient de se trouver malade, dit-elle, j'ai couru tout le quartier pour trouver un médecin; ils sont tous dehors.

— C'est que je ne sais pas si le docteur Montlaurier voudra se déranger, dit la dame de l'hôtel.

— On peut toujours le lui demander.

— Je vais envoyer voir chez lui.

— Je peux monter avec le garçon, proposa Manola.

— Si vous voulez.

La gérante donna l'ordre voulu au garçon d'hôtel qui se présenta.

Manola le suivit.

Ce fut elle-même qui présenta la requête au docteur.

— Comment se nomme cette dame? demanda Montlaurier.

— M^{me} Josiane, répondit la mulâtresse. Madame était à la fête et elle a été obligée de rentrer, car elle s'est sentie indisposée.

— Cette dame me connaît?

— Non, monsieur le docteur.

— Elle connaît mon nom?

— Je ne crois pas. Monsieur le docteur est de Paris?

— Oui.

— Madame aussi est de Paris; mais il y a bien longtemps qu'elle en est partie.

— Eh bien! allons, dit le docteur.

Ils partirent.

CHAPITRE X

L'ÉTINCELLE

Montlaurier était réellement docteur en médecine aujourd'hui.

Nos lecteurs savent que ce n'était pas l'intelligence qui lui manquait pour se présenter devant la Faculté et pour soutenir brillamment sa thèse.

Il avait préparé assez de thèses pour des amis, des étudiants qui s'amusaient plus qu'ils ne travaillaient, et il lui était même arrivé une fois, moyennant une somme assez rondelette, de se présenter devant une Faculté de province, sous le nom d'un autre, pour qui il avait conquis le doctorat auquel celui-ci ne serait jamais arrivé de lui-même.

L'esprit bohème de l'ami de Santenac et de Fléchard l'avait seul éloigné des cours.

Il n'avait jamais eu l'argent nécessaire pour payer ses inscriptions.

Mais lorsqu'il fut enrichi de sa part de l'argent volé au Trésor, grossie de l'un des trois millions que les misérables trouvèrent dans le coffret caché dans les montagnes de l'Isère, le bohème disparut sous le millionnaire.

Montlaurier, aussi habile qu'intelligent, n'était pas homme à se compromettre par l'étalage d'une fortune subite dont il aurait pu difficilement expliquer la provenance.

Son plan de conduite fut adroitement tracé.

Il tenait à jouir de ses deux millions en tout repos, en toute sécurité.

Le bohème s'était subitement assagi.

En même temps, l'ambition et l'amour-propre le piquèrent.

Il résolut de se faire un nom.

Il voulut arriver à une réputation qu'il se sentait capable d'acquérir aujourd'hui qu'il n'aurait plus à lutter avec les difficultés de la vie.

D'abord, il demeura quelques mois à Paris, sans rien changer à son existence habituelle.

Il conserva sa chambre de la rue Pavée-au-Marais, voisine du misérable logement où avait vécu Gérard d'Ormilly.

Toute sa fortune étant en billets de banque de mille francs, il lui était facile de la placer et de s'en servir sans que personne ne se doutât de sa richesse.

Prudemment, l'ami de Santenac acheta quelques titres, de bonnes valeurs, des actions garanties par l'État, des Chemins de fer et des Foncières.

Il opérait par fractions, par petites sommes, se présentant dans différents quartiers, chez de simples changeurs qui ne lui demandaient pas son nom et qui lui vendaient au cours du jour et au comptant, — *argent contre titres*, selon la formule de ces officines, — deux ou trois titres à la fois, rarement un plus grand nombre.

Il avait l'air d'un petit employé économe qui place ses épargnes.

En même temps, Montlaurier dont la roublarde intelligence était doublée d'une méfiance salutaire, prenait les plus minutieuses précautions afin de pouvoir un jour, si le malheur voulait qu'il eut affaire à quelque représentant trop curieux de la justice, pouvoir justifier de la possession de sa fortune et établir, d'une manière fictive mais indiscutable, un enrichissement progressif.

Il avait un agenda qu'il tenait avec beaucoup de méthode et un ordre parfait.

Chaque jour il y inscrivait tout ce qu'il faisait.

Muni du cours quotidien de la Bourse, il suivait les fluctuations du marché financier et, à l'aide des différences qui se produisaient en hausse ou en baisse sur les principales valeurs, il notait une opération imaginaire qui faisait ressortir un bénéfice égal à la somme qu'il avait employée ce jour-là à acheter des titres nouveaux.

L'habile coquin était parfaitement en règle.

Sa petite comptabilité pouvait faire foi, si besoin en était.

Quand il eut terminé ses petits placements, Montlaurier quitta Paris.

Il annonça à M^{me} Sarrazin, qui était encore concierge de son immeuble, qu'il allait reprendre sérieusement ses études de médecine pour arriver à se faire recevoir docteur.

Pour cela, dit-il, il allait se rendre en province, dans une ville où il ne connaîtrait personne.

A Paris, il avait de trop nombreux amis et il se laissait trop facilement entraîner loin de son travail.

M^{me} Sarrazin, qui avait pour lui l'estime qu'il avait su hypocritement lui inspirer, le félicita de ces bonnes résolutions.

L'ancien bohème partit pour Lyon.

Il n'avait plus que trois inscriptions à prendre avant de présenter sa thèse.

Il s'installa dans une petite chambre meublée, voisine de la Faculté et il travailla sérieusement.

Dix mois après Montlaurier était reçu docteur en médecine.

Alors, sans plus tarder, l'ami de Santenac et de Fléhard retourna à Paris.

Il ne reparut pas dans son ancien quartier.

C'est loin du Marais, au quartier d'Europe, dans la rue de Rome, que le nouveau docteur loua un appartement et ouvrit un cabinet.

Sa clientèle se composa au début des petites femmes du quartier que les concierges, toujours au courant des noms nouveaux, lui envoyèrent.

Le docteur Montlaurier fut rapidement connu.

Il gagna même de l'argent et, tenant toujours ses comptes bien en règle, il arriva, en majorant les chiffres des honoraires qu'il recevait, à pouvoir justifier complètement la possession de la fortune qu'il avait.

Il vivait largement, ayant pour le servir un valet de chambre et une cuisinière.

En même temps, il écrivait des ouvrages de médecine qu'il donnait dans de bonnes conditions à des éditeurs, et des articles qu'il envoyait, sans espoir de rémunération, aux meilleures revues.

L'ambition orgueilleuse qui le talonnait, le poussait maintenant à obtenir quelque distinction honorifique.

Il ne décrocha cependant que les palmes académiques que demanda pour lui un de ses anciens professeurs de la Faculté, heureux de le voir devenu si sérieux et si rangé.

Montlaurier était même devenu avare.

Il thésaurisait avec bonheur.

Il goûtait, en voyant grossir chaque jour son trésor, une joie qu'il n'aurait jamais soupçonnée autrefois.

C'est à cette époque que le docteur de la rue de Rome connut Perrette Raimbert qui fut sa maîtresse.

Ce que nos lecteurs ont appris au moment où la diva retrouva son ancien amant au Brésil, nous dispensera de nous étendre plus longuement sur cette liaison.

Montlaurier avait, sur la question des femmes, épouses ou maîtresses, des principes particuliers, — dont nous connaissons un jour les raisons fondamentales.

Il ne voulait aucun lien, aucune liaison durable, aucun enchaînement.

Il tenait par dessus tout à son indépendance la plus complète, à sa liberté la plus absolue.

La femme, selon lui, pouvait fort bien être une compagne momentanée des plaisirs; il ne fallait pas qu'elle devînt le témoin assidu de l'existence.

Toute sa vie il avait su se garder strictement dans les limites de ce programme assez égoïste, mais réellement prudent.

Chaque fois qu'une liaison avait menacé de devenir trop solide, il n'avait pas hésité à la rompre.

De Perrette Raimbert, il en avait été comme de toutes les autres.

L'ami de Santenac s'était bien promis et juré qu'il en serait toujours ainsi.

En ce moment, Montlaurier n'avait aucune liaison d'amour.

A Paris, dans la clientèle féminine qui fréquentait son cabinet, — puisqu'il s'était fait une spécialité réelle des affections gynécologiques, très compétent du reste en cette intéressante partie, — il avait bien quelques pécheresses dont il avait sollicité et obtenu les faveurs.

Mais cela était sans conséquences, sans lien, sans attachement, sans menace de durée.

Il n'avait pas de maîtresse attitrée, et bien entendu pas de femme légitime puisqu'il était l'ennemi déclaré des institutions matrimoniales.

A Nice et à Monaco, le docteur avait eu sans doute quelques faciles amours dans la galante colonie que le climat du Midi et les fêtes du carnaval y attirent l'hiver.

Il avait retrouvé, de ci de là, quelques anciennes connaissances, et il en avait fait de nouvelles avec telle et telle étoile de la galanterie, découverte pour la première fois dans le ciel du monde où l'on s'amuse.

Comme tout le monde, Montlaurier avait vu et avait remarqué cette ravissante fille aux yeux verts, cette énigmatique créature qui occupait et intriguait tous ceux qui la voyaient, et il avait même, comme quelques-uns, cherché à se faire remarquer d'elle, essayé de l'approcher.

Aussi se sentait-il heureux de devoir en ce moment à sa profession l'inestimable avantage d'être appelé auprès d'elle.

Demain, tous les journaux s'occuperaient de lui en parlant d'elle.

Les reporters viendraient l'interwiever pour connaître la maladie de cette femme merveilleuse sur qui tous les yeux étaient fixés et pour pénétrer l'intrigant mystère de son existence.

On dirait que le docteur Montlaurier, de Paris, le célèbre spécialiste, avait été appelé auprès de M^{lle} Josiane, la ravissante fille aux yeux verts que tout le monde a remarqué.

Les personnes que Montlaurier connaissait, amis de voyage, relations

de cercles et de casinos, voisins d'hôtel et autres envieraient sûrement le privilège dont il jouirait.

Telles étaient les dispositions d'esprit dans lesquelles se trouvait notre docteur au moment où il se rendit avec Manola auprès de la jolie mondaine de l'avenue de la Gare.

Josiane était dans sa chambre.

A la nouvelle de son indisposition répandue dans l'hôtel meublé par la mulâtresse qui avait demandé, pour la forme, l'adresse d'un médecin, on s'était empressé auprès d'elle.

La propriétaire elle-même de la maison, assistée d'une de ses domestiques, avait proposé de lui donner des soins.

Josiane se plaignait d'un malaise subit, d'un vertige qui l'avait saisie au moment où elle rentrait chez elle pour se coucher.

Elle avait failli tomber et elle s'était sentie prête à perdre connaissance.

Sa camériste l'avait soignée comme elle avait pu et l'avait aidée à se mettre au lit.

Maintenant elle se trouvait mieux.

Ce ne pouvait être qu'une indisposition passagère, due sans doute à un excès de nervosité.

Le docteur arriva avec Manola.

La propriétaire de l'hôtel se retira aussitôt avec sa bonne, recommandant à la mulâtresse de lui donner au plus tôt des nouvelles.

Montlaurier avait posé son chapeau sur une chaise après avoir salué et il s'était approché du lit.

Son émerveillement fut plus grand encore qu'il n'aurait pu s'y attendre lorsqu'il se trouva en présence de cette ravissante créature.

Le visage adorable de Josiane, éclairé par une haute lampe posée sur la table de nuit, ressortait plus beau que jamais dans le simple appareil où il se trouvait.

Les flots épars de sa chevelure d'ébène faisait à sa beauté un cadre admirable.

Son corps impeccable accusait, sous la batiste et les dentelles de sa robe de nuit, une pureté de forme digne réellement de la sculpture antique.

Ses grands yeux semblaient plus profonds dans le vague de l'alcôve.

Montlaurier était en admiration.

Il interrogea.

MAM'ZELLE MISÈRE



Elle était à demi étendue sur une chaise-longue, un journal à la main. (P. 885.)

Sa voix était douce, tendre et empreinte d'une légère émotion.

Il demanda ce que la malade ressentait, ce qu'elle avait éprouvé, ce qu'elle éprouvait encore.

Josiane lui répondit de cette voix d'or au timbre captivant, qui ajoutait à tous ses charmes une séduction nouvelle.

Le médecin prit le poignet et ses doigts frémissants sous le contact satiné de cet épiderme cherchèrent l'artère.

Il n'y avait pas de fièvre.

Montlaurier essayait de diagnostiquer et il comprenait qu'il n'y avait rien de bien grave.

C'étaient les effets d'un état pathologique commun aux femmes nerveuses.

Une potion calmante devait suffire pour amener une amélioration et dissiper définitivement les symptômes déjà disparus.

Josiane, du reste, assurait qu'elle ne ressentait plus aucun malaise.

Depuis qu'elle s'était mise au lit, elle se trouvait tout à fait bien.

Elle ajoutait :

— Je me suis effrayée, docteur, et certes ce n'était pas la peine de vous déranger.

Montlaurier protesta.

Il était trop heureux d'être venu.

— Vous avez fort bien fait, au contraire, dit-il, car une affection prise à son début, quelque insignifiante qu'elle paraisse, doit toujours être traitée sérieusement.

Il ajouta avec une caressante inflexion de la voix :

— Du reste, je suis heureux d'avoir pu vous rassurer par ma présence et reconnaissant du choix que vous avez fait en m'appelant.

— Je ne connais personne à Nice, dit Josiane; c'est la première fois que j'y viens. J'ai entendu prononcer votre nom et j'ai su que vous habitez dans le voisinage.

— Je me félicite de cette heureuse coïncidence, répondit Montlaurier.

Puis il demanda :

— Aviez-vous déjà ressenti un pareil malaise?... Étiez-vous sujette à ces vertiges?

— Non, docteur; jamais.

— Vous n'avez pas toujours habité la France? Vous avez été à l'étranger?

Montlaurier, sous le prétexte de s'éclairer comme médecin, cherchait à se renseigner.

— Je viens du Brésil, dit Josiane.

— Il y a des fièvres. — Y êtes-vous restée longtemps?

— A peine un an.

— Je m'explique alors cette indisposition. Elle n'a rien de grave, d'ailleurs, prise surtout au moment de sa première manifestation, mais il faudra quelques soins encore.

Le médecin des femmes se ménageait, par ces derniers mots, la faculté de revenir auprès de sa jolie cliente.

— Un régime? demanda Josiane.

— Non, madame, le mot est trop gros. — Quelques soins éclairés, pas davantage.

Montlaurier interrogea encore :

— Vous ne devez rester sans doute à Nice que jusqu'à la fin de la saison?

— Oui, docteur. Je compte partir le plus tôt possible pour Paris.

— Oh! oh!... Il ne faudra pas commettre d'imprudences, et je vous conseille de ne pas vous mettre en voyage avant d'être parfaitement rétablie.

— Il y aurait danger?

— Ce serait au moins imprudent.

— Je suivrai vos conseils, docteur.

— Vous comptez vous fixer à Paris? demanda le médecin.

— Je suis Parisienne et vous comprenez...

— Oui, Paris vous manque.

— C'est vrai.

— Eh bien! prenez la potion que je vous ai ordonnée, dit Montlaurier, et je crois qu'il ne surviendra aucune complication. Du reste, demain...

— Vous reviendrez, n'est-ce pas? interrompit Josiane pour devancer le désir du docteur.

— Très volontiers.

— Le matin?

— Comme il vous plaira.

— Non, l'après-midi; voulez-vous?

— A vos ordres.

— Mais je pourrai me lever, n'est-ce pas? — Vous le permettez?

— Si vous ne sentez aucune fatigue, si vous êtes tout à fait bien, car il pourrait y avoir un peu de courbature après la secousse que vous avez éprouvée.

— Je serai très prudente, docteur, je vous le promets, dit Josiane avec un divin sourire.

Elle tendit elle-même la main au médecin avec une grâce charmante

et un sans-*façon* et une familiarité exotique remplie de charme.

Montlaurier la prit et la serra tendrement en saluant et en disant au revoir.

Mais dehors, en rentrant chez lui, il se disait :

— Jamais je n'ai vu de créature plus belle !...

CHAPITRE XI

ENSORCELEUSE

Montlaurier garda, pendant toute la nuit et le lendemain durant la matinée tout entière, la ravissante image de Josiane gravée dans le souvenir.

Depuis qu'il l'avait vue, depuis qu'il avait senti l'impression profonde qu'en enchanteresse incomparable elle avait produit sur son esprit, ses sens s'étaient allumés aux plus ardentes convoitises.

Il languissait, attendant impatiemment le moment où il retournerait chez elle, où il pourrait la voir de nouveau et l'admirer pendant la durée d'une visite qu'il prolongerait le plus possible.

Jusqu'à cet instant, il fut énervé, agité, incapable de retrouver l'indifférente tranquillité qui était en somme le vrai fond de son caractère égoïste.

Aussitôt après déjeuner, Montlaurier se rendit chez Josiane.

Il la trouva levée.

L'ensorceleuse, habile à remplir le rôle que Lovely lui avait tracé et qu'elle avait accepté par dévouement et par reconnaissance, l'attendait dans un de ces ravissants déshabillés dont les femmes de son espèce ont le secret, où les dentelles nuageuses jettent de troublantes transparences au milieu des chatoyantes promesses de la soie.

Elle était à demi étendue sur une chaise-longue, un journal à la main.

— Tiens, fit-elle en apercevant le docteur et en lui tendant la main, je pensais à vous.

— Vous êtes vraiment trop aimable, répondit Montlaurier charmé.

— Non, rectifia vivement Josiane, car c'est en lisant votre nom sur ce journal que j'ai pensé à vous. On s'occupe de moi et naturellement on dit que c'est vous qui me soignez.

Elle lui remit le journal, ajoutant :

— Ces journalistes n'ont donc rien à dire à leurs lecteurs pour s'enquérir ainsi des personnes qui ne peuvent intéresser le public puisqu'il ne les connaît pas.

Mais Montlaurier protesta.

— Comment donc!... Tout Nice vous connaît au contraire.

— Bah!... déjà?

— Une jolie femme est toujours remarquée et admirée du premier jour!

En achevant ce compliment, le docteur jeta les yeux sur le journal.

— Je n'ai pas encore lu cela, dit-il.

— Dame, cela n'a rien d'étonnant, c'est le numéro qui paraîtra ce soir à cinq heures. On vient de me l'apporter.

Josiane expliqua :

— C'est, paraît-il, un des rédacteurs de ce journal qui est venu déjà plusieurs fois pour me voir et que je n'ai pas reçu. Il a su que j'étais indisposée, grâce au bavardage de quelque domestique de la maison, et il est revenu ce matin prendre des informations auprès de ma propriétaire. Et je viens de recevoir à l'instant ce numéro avec sa carte.

— Ce qu'il dit est absolument exact, déclara Montlaurier courant au devant d'un nouveau madrigal.

— Vous trouvez?

— Il vous appelle « la plus jolie femme que Nice ait eu le bonheur de contempler à ses fêtes ».

Josiane sourit.

— Vous serez précédée à Paris, continua le galant, par une réputation qui vous assurera à l'avance l'admiration à laquelle vous avez droit et que votre présence imposera sans conteste.

Puis il se reprit :

— Voyons, comment allons-nous, aujourd'hui?...

— A merveille!

— Vraiment!... J'en suis enchanté.

— On dirait que je n'ai jamais été malade, dit Josiane avec cet ineffable sourire qui jetait sur son visage un charme si pénétrant et si irrésistible.

— Cette potion?

Elle montra sur le guéridon la fiole à demi vidée.

— Elle m'a fait le plus grand bien.

— Voyons le pouls.

Montlaurier approcha le fauteuil sur lequel il s'était assis et prit la main de la fille aux yeux verts.

— Oh ! très bien ! très bien ! fit-il après avoir tâté. — Vous avez passé une bonne nuit ?

— Excellente.

— Pas de fatigue dans les membres ?

— Aucune.

— C'est à merveille. Je vous conseille cependant encore le repos pour toute la journée.

— Vous le voyez, docteur, je suis à la lettre vos prescriptions.

Le rôle du médecin se trouvait naturellement terminé.

C'était dans le plan de Josiane.

Montlaurier parla alors de choses et d'autres, des fêtes du carnaval, de la représentation de gala au théâtre de Monte-Carlo, des personnes de distinction présentes à Nice.

Chaque sujet lui fournissait l'occasion de placer un compliment nouveau.

Ses regards ne se détachaient pas un seul instant du visage de la jeune femme.

Il hasarda un moment une phrase plus précise, plus galante.

Grisé, fasciné par l'habile Circé, il ne pouvait plus résister au besoin impérieux de lui dire les sentiments passionnés que sa beauté avait évoqués en lui.

Josiane l'arrêta.

— Non, fit-elle, si vous voulez que nous demeurions amis, ne me parlez pas ainsi.

Elle savait, comme toute femme, que rien ne presse autant qu'une défense, que rien n'excite les désirs autant que les obstacles.

— Rester votre ami !... fit Montlaurier, c'est le plus cher de mes désirs.

— Eh bien ! soit.

Après un court silence, il demanda :

— Vous devez avoir été aimée bien souvent ?

Quelquefois au moins, répondit la jolie fille aux yeux verts.

— Qui ne vous aimerait ?

— Quoi !... Vous croyez cela ?

— Oh ! n'essayez pas de me faire croire que vous êtes blasée ; vous êtes trop jeune.

— Blasée... je ne dis pas cela.

— Vous avez aimé sans doute ? questionna encore Montlaurier.

— Quant à ça, jamais ! déclara nettement Josiane.

— Jamais !

— Non, jamais !

Puis elle demanda à son tour :

— Et vous ?

— Moi, répondit Montlaurier, je voudrais apprendre.

— Bah !... vous croyez donc que cela s'enseigne comme l'art de soigner ou de couper la fièvre.

— Cela s'apprend tout seul sous l'inspiration du cœur, dit le docteur avec une mimique fort éloquente.

— Eh bien ! apprenez, docteur ! riposta la fille aux yeux verts avec un enjouement adorable.

Coupant court, elle ajouta, ayant l'air de devenir sérieuse :

— Voyons, me trouvez-vous en état de sortir demain ?

— Demain.

— Dans l'après-midi.

— Ma foi !... puisque vous vous sentez bien... Mais il ne faudrait pas faire d'imprudence.

— Non. — Je veux seulement aller à la fête de bienfaisance.

— Ah ! j'y vais aussi, dit Montlaurier qui n'avait nullement fait ce projet.

— Vous y allez aussi ?

— Et si vous le permettez, le médecin pourra veiller sur sa charmante malade.

— Il est de l'intérêt de la malade de donner cette permission, répondit Josiane sur le même ton.

— Merci !

— A demain alors, dit la jolie fille en se levant pour mettre fin à la visite.

Montlaurier se leva aussi.

— A demain, dit-il.

Et serrant la main de Josiane :

— Voulez-vous que je vienne vous chercher ici ? demanda-t-il.

— C'est inutile.

— Je vous verrai là-bas, alors. Au revoir !

Il partit.

— Sir Lovely sera satisfait de moi, pensa l'amie de Perrette dès qu'elle fut seule, car le docteur me semble tout à fait pincé.

Prenant alors une feuille de papier à lettres, elle traça rapidement



L'aubergiste qui avait tenu à le servir lui-même. (P. 895.)

quelques lignes pour informer Richard Lovely de ce qui se passait et, ayant ensuite cacheté son pli, elle appela Manola et lui dit :

— Va porter cette lettre à la poste.

Le lendemain matin, un cocher apportait une lettre à la maison meublée de l'avenue de la Gare.

Elle était adressée à « Madame Josiane Brunin ».

Cette lettre ne comprenait que ces simples mots :

Tout est très bien.

Seulement n'allez pas à la fête de demain, et partez par l'express de midi 55.

R. L.

— Le docteur va être absolument affolé, se dit Josiane.

Elle appela sa camériste.

— Va dire à la propriétaire de me faire monter mon déjeuner à onze heures et demie précises, lui dit-elle.

— Bien, señora, répondit Manola.

— En même temps elle m'apportera ma note.

— Nous partons?

— Oui. — Tu prépareras les bagages pour midi.

Montlaurier, après sa seconde visite, avait senti la passion que Josiane lui avait inspirée, prendre une violence nouvelle.

Maintenant, son esprit, aussi bien que ses sens, était complètement absorbé par les désirs qui s'étaient allumés en lui.

La possession de cette femme ravissante l'obsédait au point de le rendre indifférent à tout.

Le lendemain, dès l'ouverture de la fête, — une matinée au grand théâtre, — il y pénétrait.

Il attendit, comprenant que Josiane ne pouvait être aussi empressée que lui.

L'attente lui parut longue, interminable.

Ses regards interrogeaient les physionomies de toutes les spectatrices.

Il ne la découvrait nulle part.

Peu à peu la salle se remplit.

Josiane n'arrivait pas.

Montlaurier ne tenait pas en place.

Il allait et venait dans les couloirs, pénétrait dans le foyer, revenait dans la salle pour la chercher de nouveau; puis il ressortait pour venir sous le péristyle, guetter son arrivée.

La représentation commença.

Alors l'impatience s'empara de lui.

Il souffrait comme si un bonheur légitimement dû lui était dérobé.

Il s'assit à sa place, n'écoutant pas et ne voyant pas ce qui se passait sur la scène, cherchant sans cesse la sirène qui s'était si bien rendue maîtresse de lui.

Enfin, n'y tenant plus, il sortit.

Il s'arrêta sur la place, erra quelque temps et finit par s'installer à la terrasse d'un café d'où il verrait arriver les retardataires.

Il attendit ainsi une demi-heure qui lui parut mortellement longue, et après être revenu dans le théâtre, pour s'assurer que Josiane n'y était pas, il partit.

— Elle est malade, sans doute, se dit-il. Elle n'a pas pu venir.

Alors Montlaurier courut à la maison meublée de l'avenue de la Gare.

Il montait l'escalier, lorsque la propriétaire l'arrêta.

— Docteur!...

— Je vais chez M^{me} Josiane.

— M^{me} Josiane!... Mais elle est partie!

— Pour aller à la fête de bienfaisance?

— Non.

— Pour où donc?

— Mais pour Paris.

Ce fut un coup sous lequel l'ami de Santenac faillit chanceler.

— Pour Paris!... répéta-t-il, se demandant s'il avait bien entendu.

— Cette dame a pris le train de midi 55.

— Vous en êtes sûre?

La propriétaire sourit.

— Voyons!... Comment, vous ne saviez rien?...

— Non.

— Et vous venez peut-être pour votre note?

— Nullement... Mais je croyais... je pensais... Enfin il s'est passé quelque chose pour motiver un départ si subitement décidé?

— Je ne sais pas. Madame a reçu une lettre ce matin et c'est aussitôt après que ce départ a été décidé.

Montlaurier, malgré l'abattement dont cette déception l'avait écrasé, s'était un peu repris.

— Je vous remercie, madame, dit-il.

Et, sur un ton qu'il s'efforça de rendre enjoué, il ajouta :

— C'est une preuve que cette indisposition est parfaitement guérie. C'est tout ce qu'un médecin peut désirer. — Encore une fois, merci.

Il se retira.

— Partie!... se dit le docteur de la rue de Rome. Que s'est-il donc passé?

Il réfléchit en marchant, mordu au vif maintenant par un sentiment de jalousie.

— Un amant, parbleu!... Cette lettre!... Oui, c'est bien ça!

Mais il ne renonçait pas à son amour.

La déception l'irritait, exaspérant ses folles convoitises.

— A Paris, je saurai bien la retrouver! se dit-il. — Un amant, que m'importe!

Le soir même, Montlaurier prenait le train à son tour, et enfoncé dans la couchette de son sleeping, regardant filer au loin les petites lumières des villages lointains, perdus dans les ombres de la nuit, il se disait :

— Je ne croyais jamais que je dusse aimer ainsi!

CHAPITRE XII

TROP TARD !

Tout avait marché à souhait.

Maintenant, le jour où il serait installé à Paris, le millionnaire sir Richard Lovely aurait ses grandes entrées dans les maisons de toutes les personnes de la haute société qu'il avait connues à Nice, par l'intermédiaire du prince de Véran.

Les fêtes du carnaval venaient d'être clôturées.

Un certain nombre de Parisiens avaient même déjà repris le train de luxe pour retourner dans la capitale.

Gérard ne voulait pas partir sans avoir retrouvé sa femme et sa fille.

En arrivant à Nice, son cœur avait ressenti une poignante émotion à la pensée qu'il allait se trouver aussi près d'elles.

Il savait, par les renseignements que Noirétable lui avait fournis, au bagne de Cayenne, que les chères infortunées se trouvaient avec le forçat au moment où il fut arrêté par les gendarmes et par les douaniers qui le livrèrent à la justice.

Il se rappelait ce nom des Joris que Noirétable avait prononcé, lorsqu'il lui avait raconté l'existence qu'il avait menée avec sa femme et avec sa fille dans les gorges des Alpes.

Il savait aussi le malheur épouvantable qui avait frappé Marthe, dont la raison avait chaviré dans la tourmente affreuse au milieu de laquelle elle s'était vivement débattue.

Pas un seul jour, depuis qu'il était si près d'elles, Gérard n'avait cessé d'y penser.

Il avait aspiré à les retrouver avec l'ardeur immense de cette affection qui était en lui, de cette affection que l'éloignement et les douleurs n'avaient fait qu'aviver et exaspérer.

Maintenant, à la pensée qu'il allait se rapprocher d'elles, qu'il allait revoir cette femme et cette fille adorées, ces deux malheureuses qui avaient si cruellement souffert, mais dont les malheurs allaient être définitivement terminés, son âme, inondée d'amour, se reprenait à goûter une félicité qui lui semblait inconnue.

Oui, Marthe et Arlette avaient fini de souffrir désormais.

De loin, Gérard pourrait veiller sur elles.

Il était puissamment riche aujourd'hui et il pourrait, grâce à ses richesses, assurer leur existence et leur rendre le bonheur.

Ce n'était plus l'argent volé au Trésor qu'il leur apportait; c'était une fortune légitimement acquise, c'était une fortune que son parent lui avait léguée pour qu'il la consacrait à son œuvre de vengeance et aussi à réparer les injustices dont celles qu'il aimait avaient si cruellement souffert.

Gérard ne voulait pas, en retrouvant sa femme et sa fille, se montrer à elles.

Il ne pouvait pas, par sa présence, leur infliger la honte de la flétrissure qu'il avait reçue.

Pour elles, il ne pourrait pas être sir Richard Lovely, l'Américain millionnaire et estimé.

Il ne pourrait être que le père, que l'époux qui avait été arrêté à la suite d'un vol, que le condamné de la cour d'assises; que le forçat évadé, car, si elles le trouvaient, il serait bien obligé de leur dire la vérité.

Mieux valait qu'elles l'ignorassent encore.

Il était préférable qu'elles continuassent à pleurer son absence que d'avoir à rougir de lui.

Il fallait leur éviter l'opprobre de sa présence.

Mais lui, du moins, il pourrait les voir; il pourrait être auprès d'elles sans qu'elles le connaissent; il pourrait veiller sur elles et leur donner enfin ces joies de l'existence qu'elles avaient si peu connues, ce bonheur qu'il avait voulu leur acheter au prix même de son honneur.

Cela suffirait à son cœur pour le moment.

En les sachant heureuses, en les voyant, il pourrait attendre le jour si ardemment espéré où il lui serait permis de se réunir définitivement à elles, de les serrer sur son cœur, et de goûter enfin cette félicité qu'il aurait si chèrement conquise.

Noirétable avait assez clairement indiqué à Gérard la partie des Alpes

dans laquelle il avait vécu avec Marthe et avec Arlette jusqu'au jour où il avait été arrêté. Les noms qu'il avait prononcés étaient demeurés inoubliablement gravés dans l'esprit de d'Ormilly.

Mais, pour se diriger, quelques indications étaient nécessaires.

Gérard songea qu'il pourrait trouver tous les renseignements qu'il lui fallait en se reportant au procès de Noirétable.

C'est dans ce but qu'en quittant Nice, il se rendit à Digne.

Cette ville était, en effet, le siège de la Cour devant laquelle « le criminel » avait comparu.

Il fut facile à notre ami de se procurer, dans la collection d'un journal de la localité, le compte rendu du procès.

Les débats de cette affaire, qui avait eu un certain retentissement, étaient consignés en détail.

Les noms des témoins étaient cités ainsi que les dépositions qu'ils avaient faites.

Ce fut le nom de l'abbé Sylvère qui frappa tout d'abord d'Ormilly.

Le vénérable curé des Joris avait comparu comme témoin à décharge, cité à la requête de Noirétable, qu'il avait connu pendant son séjour dans les Alpes.

Gérard se souvenait de ce prêtre dont son compagnon de chaîne lui avait parlé, de ce ministre de Dieu qui avait pris soin de sa fille, qui l'avait instruite, qui lui avait fait faire sa première communion.

Le curé des Joris pourrait sans doute lui dire ce qu'étaient devenues cette femme et cette enfant auxquelles il s'était si charitablement intéressé.

Il savait peut-être ce qu'il était advenu d'elles lorsqu'elles s'étaient trouvées de nouveau seules, abandonnées dans la montagne, sans protecteur, après l'arrestation de Noirétable.

Il fallait donc, avant toute chose, que Gérard se rendit aux Joris.

C'est au nom de Noirétable qu'il se présenterait à l'abbé Sylvère.

Il lui dirait qu'il avait connu celui-ci à Cayenne où il avait passé quelque temps, imaginant, pour expliquer son innocent mensonge, des travaux qu'il avait fait exécuter par les condamnés du bagne.

Il se présenterait comme envoyé par Noirétable qui, de là-bas n'avait jamais cessé de penser à ses protégées et à qui il avait promis de s'en informer, de veiller sur elles, de les assister.

Alors, cet homme de bien, dont le caractère sacré lui inspirait une entière confiance, ce prêtre dévoué deviendrait l'intermédiaire de Gérard.

C'est à lui qu'il remettrait l'argent nécessaire; c'est lui qu'il chargerait, « de la part de Noirétable », du soin de protéger les pauvres abandonnées et d'assurer largement leur existence, afin de leur donner enfin

un peu de ce bonheur qui ne serait définitif et complet que le jour où elles auraient retrouvé le père et l'époux dont elles avaient été si cruellement séparées.

Gérard était dans la diligence qui traverse le village des Joris.

Il n'avait emporté avec lui aucun bagage.

Ses malles avaient été laissées à Nice, à la consigne de la gare, où il les reprendrait en repassant pour se rendre à Paris.

Lorsque la diligence s'arrêta devant l'auberge où était le relais, d'Ormilly descendit.

Son cœur, depuis quelques instants, battait formidablement dans sa poitrine.

A l'approche de ce village où Marthe et Arlette avaient vécu, il se sentait saisi d'un émoi insurmontable.

Tout ce que Noirétable lui avait dit était revenu lentement à son esprit pendant le trajet.

Il se rappelait tous les détails rapportés fidèlement de la misérable existence de ces deux êtres chéris.

C'était là, aux Joris, que sous la direction du vénérable curé, Arlette avait fait sa première communion.

Elle y était venue souvent.

Marthe l'avait accompagnée bien des fois.

C'était dans ce petit village aussi que s'était rencontré ce jeune homme, ce misérable qui avait osé lever les yeux sur la pure jeune fille, n'ayant pour la défendre que cet homme généreux et charitable qui l'avait recueillie ; c'était là, dans les environs, que l'infâme avait fait à Arlette l'affront de son aveu et qu'il s'était livré à cette odieuse tentative que Noirétable avait heureusement rendue vaine par sa protectrice intervention.

A tous ces souvenirs, le cœur de Gérard s'était gonflé d'émotion.

Quand il posa le pied sur le sol des Joris, son émotion était encore plus intense.

Il lui semblait qu'il s'approchait de cette femme et de cette fille qu'il adorait.

Il lui semblait qu'il allait les voir.

D'Ormilly s'arrêta à l'auberge.

C'était l'heure du déjeuner ; le repas était un prétexte naturel pour se renseigner.

En effet, tout en mangeant, il causa avec l'aubergiste qui avait tenu à

le servir lui-même, ayant compris, à la mise du voyageur, qu'il avait affaire à un client de distinction.

Il lui demanda :

— Le presbytère n'est pas loin d'ici, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, répondit l'aubergiste ; du coin de la rue qui est presque en face, on voit l'église. C'est à deux pas et le presbytère y touche.

— Est-ce toujours M. l'abbé Sylvère qui est le curé des Joris ?

— Oui, toujours.

Vous le connaissez ? ajouta aussitôt le Jorisien.

— Je ne le connais pas, répondit Gérard, mais je viens le voir de la part d'un de ses amis.

— Ah !... mon bon monsieur, si vous avez fait le voyage exprès, vous n'avez réellement pas de chance.

— Pourquoi donc ? demanda vivement notre ami, déjà en proie à une douloureuse déception.

— Parce que M. le curé n'est pas aux Joris en ce moment, répondit l'aubergiste.

— Il est absent ?...

— Oui.

— Je pourrai attendre son retour ici ?... Vous avez bien une chambre à me donner ?

— Qu'à cela ne tienne !... J'ai des chambres excellentes, tout à votre service. — Seulement, il faut bien que je vous le dise : M. le curé peut être encore assez longtemps sans revenir, car il est à Paris.

— A Paris !

— Depuis la semaine dernière. C'est un vicaire d'Allos qui vient le matin dire la messe ici à sa place, ce qui prouve, d'après ce qu'on dit dans le pays, que M. le curé doit être assez longtemps absent.

Gérard eut rapidement pris une résolution.

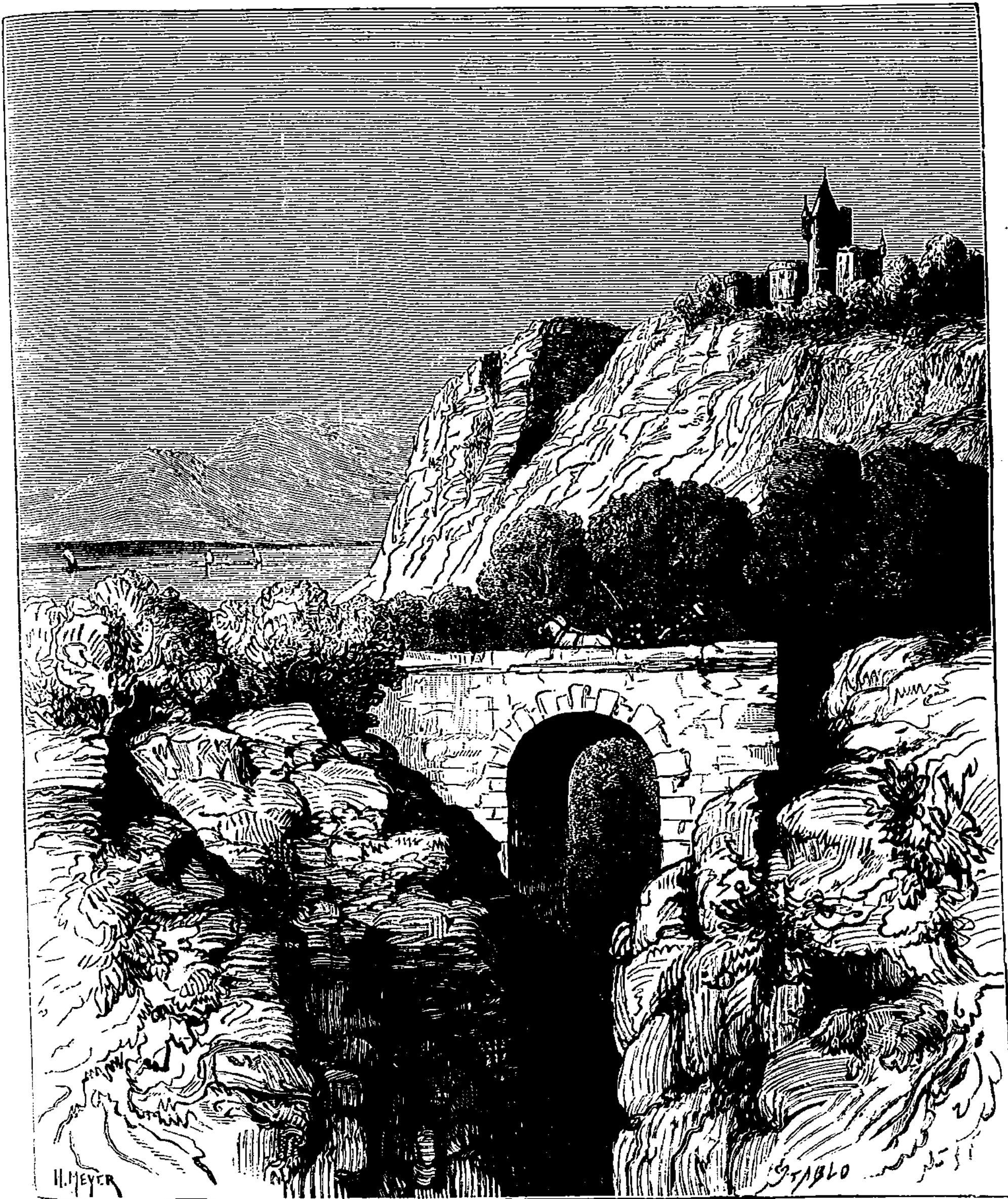
« Je verrai l'abbé Sylvère à Paris », se dit-il.

Il songea à demander à l'aubergiste quelques indications.

— Je dois aller à Paris en partant d'ici, fit-il. Je pourrai y voir l'abbé Sylvère. Savez-vous à quel hôtel il est descendu ?

— Pour ça non, répondit le patron de l'auberge, et ce n'est même pas la peine que vous alliez au presbytère pour voir la bonne de M. le curé, car elle n'en sait rien non plus. — M. le curé n'a pas encore écrit ; sans ça je l'aurai su. Il est parti avec une dame du pays, M^{me} Sarrazin...

Ce nom frappa subitement d'Ormilly qui se le rappela comme un souvenir lointain.



D'Ormilly n'avait pas autre chose à faire que de visiter les pittoresques environs du village. (P. 902.)

Mais il n'eut pas le temps de fouiller dans sa mémoire, car l'aubergiste continua :

— Et avec deux amies de cette dame, une dame qui est un peu... comment dirai-je?... mal équilibrée... Vous comprenez ce que je veux dire?... et la fille de cette dame, M^{lle} Arlette.

Du coup, le saisissement du malheureux fut complet.

Il ne pouvait douter.

C'était de Marthe et de sa fille que cet homme parlait.

Il se rappelait maintenant.

M^{me} Sarrazin, c'était la concierge de la rue Pavée-au-Marais.

Oui, elle s'appelait bien ainsi, cette excellente femme à qui d'Ormilley et les siens avaient dû tant de compatissants soulagements dans leur horrible détresse.

Cependant, il dut faire un effort sur lui-même pour ne pas se trahir.

Il ne fallait pas que l'on pût comprendre quel puissant intérêt le poussait vers les personnes dont on venait de lui parler.

Il ne devait pas avoir l'air de les connaître.

Notre ami sut demeurer maître de lui et son visage conserva son impassibilité anglo saxonne, tandis que son âme était agitée par la plus violente émotion.

Il n'eut pas besoin d'interroger, car le bavard aubergiste, heureux de causer et de conter ce qu'il savait, avait repris presque aussitôt :

— C'est justement à cause de cette dame que M. le curé est parti; c'est pour la faire soigner et la guérir, et franchement, vous savez, ce sera un grand bonheur, car la pauvre dame n'a que des amis ici.

Elle a eu de la chance, dans son malheur, ainsi que la petite demoiselle, M^{lle} Arlette.

C'est M. le curé, un brave et saint homme, qui les a recueillies au presbytère, car elles n'avaient rien ni personne au monde.

C'est lui qui a soigné la dame; car il faut vous dire que M. le curé est un savant!... Ah! oui, un vrai savant, et la preuve c'est que s'il avait voulu, il y a longtemps qu'il serait évêque. On le lui a proposé bien des fois depuis la République, attendu qu'il est républicain et qu'il a des amis à Paris.

Mais il a toujours préféré demeurer aux Joris, son pays natal.

Gérard, en proie à la poignante émotion que l'on devine, écoutait avec une attention extrême.

Son esprit cherchait à comprendre tout ce qui lui demeurerait encore inexpliqué.

Il se demandait quel hasard, ou quelles circonstances extraordinaires avaient réuni M^{me} Sarrazin à Marthe et à Arlette.

L'aubergiste poursuivait son récit.

— Voilà qu'il y a quelque temps, dans les dix-huit mois à deux ans... Oui, c'était par là vers Pâques, il est arrivé cette M^{me} Sarrazin dont je vous

parle, qui est aussi une enfant du pays. M. le curé l'avait vue naître, dans le temps, avant qu'il aille au régiment, car il a été soldat, notre curé.

Elle était partie toute jeune pour Paris, où elle s'était mise en place ; puis elle s'était mariée là-bas et elle avait trouvé un poste de concierge, car d'après ce qu'elle dit, à Paris il y a tant de monde qui habite dans la même maison qu'on est obligé d'y mettre un concierge rien que pour ouvrir et fermer la porte chaque fois qu'il rentre ou qu'il sort quelqu'un.

On y gagne même gentiment sa vie, car M^{me} Sarrazin a fait sa petite pelote dans ce métier-là... Enfin bref... Ça ne vous intéresse pas tout ce que je vous dis là ?...

— Mais si, mais si, répondit vivement d'Ormilly. C'est très intéressant au contraire.

— Enfin bref, M^{me} Sarrazin a perdu son mari, alors elle a songé à revenir au pays qu'elle n'avait plus revu depuis des années et des années.

Vous pensez bien, elle n'y connaissait plus personne depuis ce temps. C'est à peine si M. le curé s'est souvenu d'elle quand il a su son nom de famille ; puis quelques vieux aussi qui ont bien connu les siens.

Comme elle avait de quoi, elle a acheté une maison... La maison de la Haute-Coulette, une belle propriété, allez... Vous pouvez l'avoir vue, là, à gauche sur la route, avant d'entrer dans le village : la diligence a passé devant.

Alors ne voilà-t-il pas que M^{me} Sarrazin reconnaît cette dame et la jeune fille dont je vous parle !

Oui ; il paraît qu'elle les avait connues à Paris, car ces pauvres dames en sont.

La brave femme n'a pas voulu, tandis qu'elle était riche, que cette dame et M^{lle} Arlette restent à la charge de M. le curé, qui n'est pas riche, il s'en faut, car les curés ne sont pas trop payés dans les campagnes ; et elle les a prises chez elle.

— Cette M^{me} Sarrazin est une brave femme, dit notre ami sans laisser percer par une inflexion de voix ce qui se passait en lui.

— Vous pouvez le dire !...

Alors, pour ramener l'aubergiste au sujet qui l'intéressait si vivement, d'Ormilly l'interrogea, sous le prétexte de parler de l'abbé Sylvère.

— Comment se fait-il donc que M. le curé soit parti avec ces dames ? questionna-t-il.

— Ah ! voilà... Il est venu tout dernièrement ici un vieil ami de M. le curé, un grand médecin de Paris. Ils étaient à l'école ou au collège ensemble, dans un grand collège de Marseille, je crois.

Ce docteur est donc venu voir son vieil ami et c'est ainsi qu'il a connu cette pauvre dame qui est folle... ou du moins qui l'était, car aujourd'hui elle est presque guérie, grâce à M. le curé qui l'a soignée comme un vrai médecin, d'après ce que son ami le docteur de Paris a dit.

C'est même étonnant, car c'est à un point que, si vous ne le savez pas, vous ne vous douteriez jamais que la malheureuse a été malade !

Enfin il paraît tout de même que la guérison n'est pas tout à fait complète, car elle ne se rappelle rien de ce qui s'est passé autrefois.

Alors, d'après ce qu'a dit le docteur de Paris, il pourrait se faire qu'un jour, sous le coup d'une émotion ou de quelque chose comme ça, elle redevienne folle.

Il s'est intéressé à elle et il a proposé de l'emmener à Paris, de la soigner et de la guérir.

M. le curé me disait que ce médecin-là a fait des miracles !

C'est un savant de Faculté, de l'Académie, de toute sorte de choses enfin.

En fin de compte, M^{me} Sarrazin n'a pas voulu laisser s'en aller ses amies toutes seules et c'est elle qui a fait les frais du voyage.

Ils sont partis tous ensemble, avec le grand médecin de Paris, et avec M. le curé que son ami a tenu à emmener car il veut à toute force le faire nommer quelque chose de mieux que curé de campagne.

Et voilà !... Ils sont là-bas, chez ce docteur, qui a une maison à lui et qui est très riche.

C'est ce qui fait que je ne peux pas trop vous dire au juste quand M. le curé sera de retour.

CHAPITRE XIII

L'AMI DE M. LE CURÉ

Sans questionner, Gérard d'Ormilly venait ainsi d'apprendre ce que sa femme et sa fille étaient devenues.

Ces nouvelles succinctes, contées par l'aubergiste des Joris, étaient bien la suite de celles que Noirétable lui avait données à Cayenne.

Dieu avait donc enfin eu pitié des deux malheureuses abandonnées.

La main brutale du destin avait cessé de s'appesantir si durement sur elles.

Grâce à cet homme bon et généreux, à cet être rempli de cœur

que l'on avait considéré comme un sauvage parce qu'il s'était déclaré en rupture avec cette société où la loi constante est celle du fort et du riche opprimant le faible et le malheureux ; grâce à « l'homme de la Caverne », Marthe et Arlette avaient rencontré ce digne et simple pasteur de village qui, après lui, les avait recueillies.

C'était ce bon curé de campagne qui avait le premier, continuant l'œuvre de Noirétable, rappelé l'intelligence et la raison chez cette épouse adorée, frappée si terriblement par les plus épouvantables malheurs.

C'était lui qui avait fait d'Arlette une jeune fille digne de son nom ; lui qui l'avait instruite, lui qui avait développé en elle les germes de cette vive intelligence et de ces riches facultés de l'âme qu'elle avait reçus à sa naissance.

Puis était venue cette excellente femme, cette bonne M^{me} Sarrazin, qui déjà à Paris, dans la plus horrible détresse, les avait soutenus tous les trois, et qui avait été leur ange tutélaire.

Les événements conduits par la main de la Providence, qui trouvait sans doute que les infortunées avaient assez souffert, l'avaient amenée aux Joris, dans ce petit village perdu au sein des Alpes, pour les secourir encore, pour les recueillir, pour leur donner le bien-être, pour les sauver définitivement.

Et maintenant, grâce à Dieu qui veillait enfin sur ces deux êtres qui lui étaient si chers, un savant docteur s'était intéressé au sort de la pauvre Marthe.

Ce médecin avait résolu de la guérir définitivement, et il savait que cette guérison était possible.

Marthe et Arlette étaient donc, sans aucun doute, chez cet homme de science.

Cet aliéniste devait avoir une maison de santé.

Gérard aurait voulu connaître son nom, afin de le trouver sans retard dès qu'il arriverait à Paris et de voir enfin cette femme et cette enfant qu'il avait si hâte de retrouver.

Il questionna encore l'aubergiste, sous le prétexte fort plausible de pouvoir arriver à l'abbé Sylvère.

Mais celui-ci ne connaissait pas le nom du docteur, qui avait bien passé trois jours aux Joris, mais qui avait logé pendant ce temps au presbytère, chez son vieil ami, M. le curé.

On l'avait vu et on ne l'appelait dans le pays que « le docteur de Paris. »

Tout ce que l'aubergiste put faire fut de donner son signalement.

— C'est un grand bel homme, dit-il, dans les soixante-cinq à soixante-

dix ans, tout blanc, les cheveux courts et un collier de barbe; mais vert, solide, un gaillard, quoi ! à l'œil vif et qui semble vous fouiller jusqu'au fond de l'âme quand il vous regarde.

Ce détail n'embarrassait pas notre ami.

Maintenant il savait où était Marthe et Arlette.

Il savait qu'elles étaient heureuses, qu'elles ne manquaient de rien, grâce à ce savant philanthrope, grâce à cette bonne M^{me} Sarrazin et grâce à l'abbé Sylvère.

A Paris, d'Ormilly parviendrait bien, avec les puissants moyens d'investigations que lui offraient sa fortune et ses relations, à découvrir la maison de santé de l'éminent praticien.

Aussi, après avoir achevé son repas et pris le café avec l'aubergiste qu'il invita pour causer plus longuement, il résolut de repartir au plus tôt.

La diligence ne devait repasser que le soir, à sept heures.

Pour passer le temps, d'Ormilly n'avait pas autre chose à faire que de visiter les pittoresques environs du village, ces gorges magnifiques, ces montagnes imposantes aux sommets encore blanchis de neige, ces torrents impétueux roulant avec fracas leurs eaux claires comme le cristal, au fond des ravins feuillus.

Cette excursion lui ferait connaître les lieux où Marthe et Arlette avaient vécu.

Il foulerait le sol sur lequel elles avaient passé.

Il vivrait quelques instants dans l'atmosphère qu'elles avaient respirée.

L'aubergiste, du reste, lui offrit de l'accompagner dans cette promenade.

Il accepta.

C'était l'occasion de s'entretenir encore avec cet homme qui les avait vues, qui les avait connues.

Le soir Gérard repartit.

Le lendemain, vers midi, il était revenu à Nice où, sans tarder, il prenait le train rapide pour Paris.

Pour ne laisser rien ignorer à nos lecteurs de ce qui concerne l'intéressante héroïne de notre récit, nous compléterons, avant d'aller plus loin, les nouvelles que l'aubergiste des Joris avait données à Gérard.

L'abbé Sylvère n'avait pas été peu surpris le jour où il vits'arrêter à la porte de son presbytère le vieil ami qu'il avait à Paris, l'ancien condisciple du collège de Marseille qu'il n'avait pas vu depuis tant d'années, mais

avec qui il avait entretenu des relations épistolaires assez espacées pourtant.

Le docteur Lacombe n'avait revu qu'une fois l'abbé Sylvère depuis qu'ils s'étaient séparés, l'un pour s'engager dans un régiment de voltigeurs, l'autre pour faire à la Faculté de Montpellier ses études de médecine.

Ils s'étaient retrouvés un jour, après la guerre d'Italie, lorsque Constant Sylvère qui y avait pris part avec son régiment, vint à Marseille, endosser la soutane.

Le docteur commençait déjà à être célèbre, car, attaché à l'asile des aliénés de Marseille, il avait attiré l'attention sur lui par des travaux remarquables.

Puis, ils avaient été séparés de nouveau.

Le docteur Lacombe partait pour Paris où il allait s'établir avec les fonds provenant du patrimoine qu'il venait de recueillir; tandis que l'abbé Sylvère, poursuivant la vocation apostolique vers laquelle il se sentait appelé, allait être nommé vicaire dans une paroisse de la banlieue, avant d'être choisi par l'évêque des Basses-Alpes comme curé de la petite église des Joris.

Une ou deux fois par an, depuis ce temps, les deux amis échangeaient une lettre.

Ils s'étaient promis de se revoir; mais l'abbé Sylvère n'était pas assez riche pour faire le coûteux voyage de Paris, et le docteur, qui était venu quelquefois dans le Midi, n'avait pas eu le loisir de venir le trouver dans ce village isolé des Alpes, avec lequel les communications sont si difficiles et si longues.

Cependant, — à l'époque à laquelle nous nous trouvons, — le savant aliéniste avait dû venir aux environs de Nice, appelé par un de ses confrères du Midi qui avait voulu avoir son avis éclairé sur le cas d'une de ses riches clientes frappée d'une bizarre maladie mentale.

Cette fois, le docteur Lacombe n'avait pas voulu venir aussi près de son vieil ami sans l'embrasser.

Mais en même temps, il avait tenu à lui faire la surprise de sa visite.

Il était donc arrivé impromptu et, de la diligence, il s'était dirigé tout droit vers le modeste presbytère.

Les deux amis, ravis de se retrouver, étaient tombés dans les bras l'un de l'autre.

Ils auraient voulu ne plus se quitter.

Le docteur ne se décidait pas à repartir, malgré les occupations qui l'attendaient à Paris.

C'est alors, dans les trois jours qu'il passa aux Joris, que le docteur Lacombe fit la connaissance de M^{me} d'Ormilly et d'Arlette, que le curé lui présenta.

Du premier coup, le savant aliéniste s'intéressa au cas de cette malheureuse incomplètement guérie, puisque le souvenir était encore absent de son esprit.

Il avait vu plusieurs fois des cas d'aliénation semblables à celui-ci.

Il avait pu, grâce à une méthode qu'il avait appliquée avec succès, obtenir une guérison définitive.

Pourquoi n'entreprendrait-il pas celle de cette femme dont la communicative sympathie était allée, dès la première entrevue, droit à son cœur généreux?

Elle était une protégée de son vieil ami le curé, qu'il félicitait autant de sa charité que des soins éclairés qu'il avait donnés à la malheureuse et du résultat fort appréciable qu'il avait obtenu.

Le docteur Lacombe était riche et il employait une grande partie de sa fortune à soulager ceux qui n'avaient pas les moyens de payer le traitement qu'il tarifait dans les hauts prix à sa clientèle fortunée.

C'était une occasion dont il fallait profiter.

M^{me} Sarrazin ne voulut pas être en reste de générosité et c'est elle qui demanda à faire tous les frais de voyage de ses chères protégées.

Sa fortune le lui permettait.

Elle ne dépensait même pas ses revenus aux Joris, où la vie était à si bon marché.

Elle ne voulait pas, en outre, quitter Marthe et Arlette et elle irait avec elles à Paris où elle avait conservé, d'ailleurs, quelques intérêts.

Le docteur accepta.

En revanche, il voulut emmener son ami, l'abbé Sylvère, qui n'avait jamais vu la capitale.

Il décida même le digne prêtre, malgré sa résistance et son désintéressement, à le laisser s'occuper de lui.

Il voulait mettre à son service les hautes influences dont il jouissait pour obtenir sa nomination à quelque poste plus élevé, en rapport avec ses mérites et avec son savoir, à Paris même.

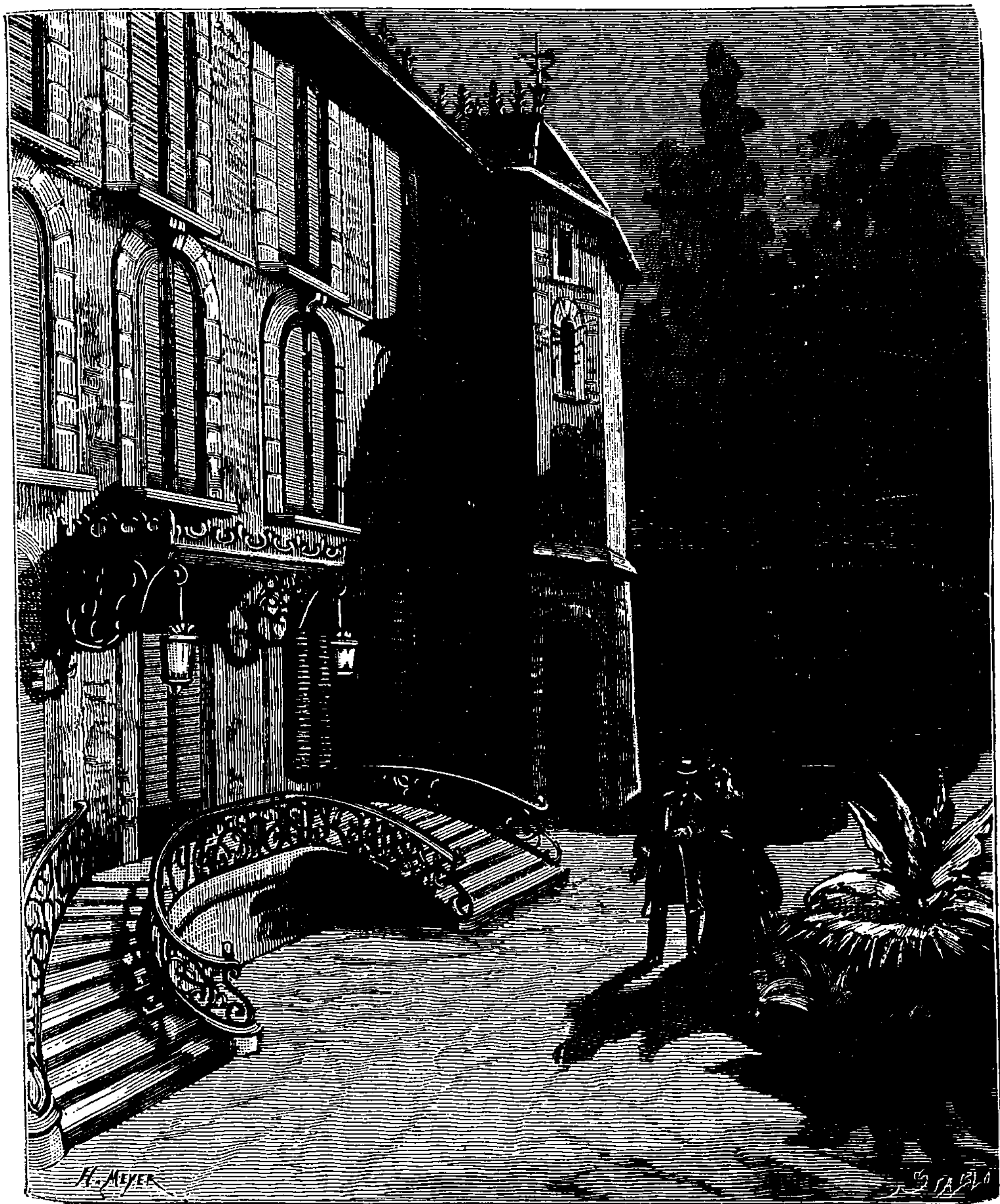
Le bon curé finit par se résigner.

Il se laissa faire.

L'évêque lui accorda sur-le-champ un congé et il partit avec son ami, avec M^{me} Sarrazin, avec Marthe et avec Arlette.

L'abbé Sylvère était heureux aussi d'assister au retour définitif à la raison

DEPOT LEGAL
Seine 31
1929



Leur villa est située un peu en dehors de l'agglomération du pays. (P. 909.)

de cette femme à laquelle il s'était si affectueusement attaché et qu'il avait lui-même commencé à guérir.

Le docteur Lacombe avait dit le danger que courait M^{me} d'Ormilley si des soins plus complets ne lui étaient pas donnés.

Il avait déjà vu deux cas semblables dans sa longue carrière.

Deux femmes, l'une toute jeune, l'autre de l'âge exact de la mère d'Arlette, incomplètement guéries, avaient été un jour ressaisies de nouveau par

l'épouvantable affection dont leurs organes cérébraux avaient conservé les germes.

La folie avait reparu tout à coup.

La même chose pouvait arriver à M^{me} d'Ormilly.

Il fallait que sa guérison fut complète et radicale pour la soustraire à cette menace terrible.

Le docteur Lacombe répondait du succès.

CHAPITRE XIV

PREMIÈRE ENQUÊTE

Sir Richard Lovely était descendu à l'Hôtel Continental, ainsi qu'il l'avait annoncé à Rinaldi.

C'est là qu'il devait attendre que l'appartement qu'il allait louer fut installé.

Le jour même de son arrivée, l'Italien qui l'attendait se hâta de se ménager une entrevue avec lui.

Selon les recommandations formelles qui lui avaient été faites avant son départ de Nice, le pseudo Felipe Moralès devait prendre les précautions les plus ingénieuses pour se rendre auprès de Lovely sans attirer sur lui l'attention.

Il ne fallait pas qu'un jour on pût savoir que les deux hommes se connaissaient.

Le nouvel hôte de l'Hôtel Continental était sorti le soir pour se rendre à l'Opéra où il était sûr de rencontrer le prince de Véran, qu'il y vit en effet et avec qui il s'entretint assez longtemps, répondant à ses questions et lui disant qu'il avait décidé de se louer un appartement sur l'avenue Marceau, c'est-à-dire dans le quartier préféré par ce que la colonie américaine de Paris compte de plus considérable.

La représentation terminée, Lovely venait de monter dans le coupé de remise qu'il avait loué et qui allait le ramener, lorsque le cocher ayant été obligé de s'arrêter pour obéir aux ordres des sergents de ville placés en cet endroit dans le but d'assurer la circulation des nombreux équipages et des voitures de toute sorte qui s'y pressaient, la portière s'ouvrit sans bruit.

L'Italien apparut.

— Vous!... fit le père d'Arlette surpris et admirant l'ingéniosité et l'habileté de son acolyte dévoué.

— Je savais que vous étiez à l'Opéra, dit l'amant de Perrette. J'y suis venu et je vous ai vu. — J'ai pris mes dispositions pour qu'on ne nous remarquât pas ensemble.

Le cocher, en effet, ne s'était aperçu de rien.

— Vous avez fait ce que je vous ai dit? questionna Richard Lovely.

— J'ai tous les renseignements.

— Sur Santenac aussi?

— Oui.

— Attendez; nous n'aurions pas le temps de causer si mon cocher me ramenait immédiatement à l'hôtel qui est à si peu de distance d'ici.

En même temps, notre ami abaissa la glace de la portière qui était près de lui et ayant appelé le cocher :

— Conduisez-moi à la Cascade, commanda-t-il

La voiture s'engagea presque aussitôt dans la rue de la Paix.

Alors, impatient d'avoir des nouvelles, Gérard questionna :

— Vous avez trouvé nos hommes?

— Sans la moindre peine.

Mais l'Italien ajouta aussitôt :

— Permettez-moi d'abord, pour n'avoir plus à en parler, de vous donner des nouvelles du reste.

— Oui. — Vous êtes allé à l'avenue d'Antin.

— Et j'ai constaté que personne n'y connaît plus M. Lovely.

— Ah! que s'est-il passé?

— D'abord la maison a changé de propriétaire.

— Ce n'est plus ce banquier?

— Non, le banquier est en fuite, avec un passif de nombreux millions, ce qui, paraît-il, est assez commun depuis quelque temps.

— Le nouveau propriétaire?

— La maison a été achetée par une dame d'Angers, une vieille douairière, qui la fait gérer par son notaire.

— Les concierges?

— Ne sont plus les mêmes. Ils sont morts tous les deux dans l'épidémie du choléra qui a éclaté il y a quatre ans.

— Il y avait d'autres locataires?

— Oui, la Banque de Londres et des États-Unis avec laquelle M. Lovely a été en rapports.

— Eh bien?

— Cette banque a déménagé. Elle a fusionné avec une autre maison de la rue Lafayette et personne ne s'y souvient de M. Lovely.

— Le tailleur ?

— Le tailleur de votre cousin n'est plus à Paris. Il s'est retiré des affaires depuis neuf ans déjà pour retourner à son pays natal, à Remiremont.

Les autres fournisseurs, les co-locataires de M. Lovely à l'avenue d'Antin, toutes les personnes en un mot qui l'ont vaguement connu, car il vivait en véritable misanthrope, n'existent plus ou ont quitté Paris depuis longtemps.

— Bien.

— De ce côté-là, vous n'avez donc rien à craindre. Vous serez bien sans conteste le véritable sir Richard Lovely.

— Et Santenac ? demanda Gérard, avide d'avoir des nouvelles.

— Le gaillard a eu du bonheur, répondit l'Italien.

— Il est à Paris ?

— Aux environs, à Bougival.

— Ah ! ah !

— Il y possède avec sa femme une villa, ma foi, très confortable

— Comment l'avez-vous trouvé ?

— Je me suis souvenu de ce qu'a dit l'autre à Rio, avant de mourir.

— Fléchard ?

— Oui. — Il avait dit qu'il était marié.

— Alors ?

— J'ai cherché avec cette indication, répondit Rinaldi. — Il était facile de calculer à quelle époque son mariage pouvait avoir eu lieu, en me guidant d'après les dates que je connaissais.

— C'étaient des recherches considérables.

— Non. A la Bibliothèque Nationale, où je suis allé, il y a les collections de tous les journaux, et entre autres le *Journal des Fiancés*, un organe spécial créé dans un but de publicité, mais qui a l'avantage de publier tous les mariages dont les bans sont affichés dans les mairies de Paris et de la banlieue.

D'Ormilly était ravi de l'intelligence dont son agent avait ainsi fait preuve.

— Vous avez été admirablement inspiré, lui dit-il.

— Je n'ai eu aucune peine à trouver.

— Santenac a donc bien épousé cette femme qui était sa maîtresse ?

— Oui.

— Vous avez vu le nom ?

— Bianca Rolli.

— Je sais qu'elle s'appelait Bianca, car je les croyais mariés autrefois.

— C'est bien cela, j'en suis sûr. Le mariage a eu lieu à la mairie du dix-septième arrondissement et à l'église Sainte-Marie-des-Batignolles.

— Ils habitaient donc ce quartier?

— Ils y ont vécu assez simplement pendant près d'un an après que Santenac eut quitté le Ministère des finances. — Ce n'est qu'après leur mariage qu'ils sont allés s'installer à Bougival.

— Là, vous avez pu prendre des renseignements?

— J'ai eu les plus complets qu'il soit possible, répondit l'Italien. M. et M^{me} de Santenac vivent là en riches rentiers. Ils ont un train de maison très confortable, avec voitures et nombreux domestiques. — Leur villa est située en peu en dehors de l'agglomération du pays, sur le coteau qui sépare Bougival de la Celle-Saint-Cloud.

M^{me} de Santenac est très considérée dans le pays, car sans avoir versé dans la dévotion, elle est une des paroissiennes fidèles que l'on voit le dimanche à la messe de onze heures, où se rendent tous les gros bonnets de Bougival.

— Bien, fit Gérard.

Puis il demanda :

— Et l'autre, M. Morisset?

— Ah ! celui-là, répondit le faux Brésilien, c'est une autre affaire.

— Il est toujours à Paris?

— Toujours.

— Son usine de la rue des Gravilliers?

— Son usine a été transférée en Seine-et-Marne, à Ozouer-la-Ferrière, dans l'arrondissement de Coulommiers, où il possède, m'a-t-on dit, un château magnifique. Je n'ai pas eu le temps d'y aller voir.

A Paris, rue des Gravilliers, ce n'est plus aujourd'hui que le dépôt de son usine, sa maison de vente en gros pour les entrepreneurs et les nombreux détaillants qu'il a dans sa clientèle.

M. Morisset est considérablement riche, plusieurs fois millionnaire, d'après ce qu'on m'a assuré.

Il est maire d'Ozouer-la-Ferrière et l'un des personnages considérables du pays.

Voilà tout ce que j'ai appris.

— Josiane est-elle arrivée, dit alors d'Ormilly?

— Je ne l'ai pas vue.

— Elle doit pourtant être ici depuis quatre jours. Elle loge à l'hôtel du Prince Albert, rue Duphot.

— Faut-il que je la voie?

Alors le père d'Arlette sortit son portefeuille de la poche intérieure de son habit et il en tira un pli cacheté.

— Voici des instructions pour elle, dit-il en le remettant à l'Italien.

— Je les lui remettrai demain matin.

— Dès qu'elle sera installée, elle me fera connaître son adresse. Elle n'aura qu'à m'écrire, avenue Marceau, 126.

— C'est là que vous allez demeurer?

— Oui.

— Aussitôt il faudra qu'elle se mette à l'œuvre conformément à ce que je lui indique.

Et vous aussi, car le moment d'agir est venu et j'ai hâte d'arriver au but que je me suis proposé... j'ai hâte de châtier ces misérables... J'ai hâte de me venger!

— Vous savez que je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez, dit Rinaldi.

Gérard regarda au dehors de la voiture.

Le coupé venait à peine de dépasser le rond-point des Champs-Élysées.

— Nous avons encore le temps de causer, dit-il ensuite.

Ils s'entretenaient longtemps ensemble tous les deux, causant à demi-voix, tandis que la voiture roulait presque sans bruit.

Leur conversation se poursuivit jusqu'au moment où l'on fut arrivé au bout de l'allée de Longchamp.

Là, Rinaldi profita d'un moment où le cocher arrêta son cheval pour laisser passer un autre équipage qui venait en sens contraire, et, ayant ouvert la portière sans attirer son attention, il disparut sans avoir été vu.

Richard Lovely ne séjourna que quelques instants à l'établissement du bois de Boulogne.

Il rentra à l'hôtel en se disant :

— Demain je les verrai!

Il pensait à Marthe et à Arlette.

CHAPITRE XV

CE QUE FEMME VEUT

Un des premiers tapissiers des grands boulevards avait été chargé de procéder à l'installation de l'appartement loué par Richard Lovely, avenue Marceau.

Brutus, le nègre de la Martinique, et Anita, la créole de Cuba, que le richissime Américain avait amenés du Brésil, et qui devaient être ses serviteurs de confiance, étaient partis de Nice pour Paris, au moment où le père d'Arlette s'était rendu aux Joris.

Ils étaient logés dans de petites chambres, à l'étage le plus élevé de l'*Hôtel Continental*, où ils avaient attendu l'arrivée de leur maître.

Dès que l'appartement de l'avenue Marceau fut loué, ils s'y installèrent, car les chambres qui leur étaient destinées furent aménagées tout de suite.

Cet appartement, indiqué par une agence anglaise avec laquelle Lovely s'était mis en rapport dès son arrivée, était un superbe premier étage d'une maison de construction moderne, aménagée et décorée avec tout le confort et le luxe de ces superbes immeubles, où les loyers atteignent une valeur d'une dizaine de mille de francs.

Les pièces étaient vastes, hautes de plafonds, d'une décoration opulente, exempte cependant de ces tons criards et de ces dorures aveuglantes dont le goût douteux sied si bien aux aspirations des parvenus.

Le mobilier serait en rapport avec la fortune de l'hôte somptueux qui allait habiter ce grandiose appartement.

Dans la cour, une écurie et une remise, comprises dans le loyer, recevraient bientôt les voitures et les chevaux.

Le prince de Véran s'était mis obligeamment à la disposition de son nouvel ami, pour le guider dans ces acquisitions, et aussi pour le conduire dans les ateliers, dans les expositions et dans les ventes où il achèterait les tableaux, les sculptures, les bibelots et les œuvres d'art qui formeraient le complément de son installation.

Mais, avant toute chose, Gérard avait résolu de savoir où étaient sa femme et sa fille.

Sur un Annuaire médical qu'il se procura dans une librairie de la rue de Rivoli, il trouva la liste de toutes les maisons de santé affectées au traitement des maladies mentales, à Paris et dans les environs.

Mais les renseignements lui manquaient, pour discerner celle qui appartenait à l'éminent aliéniste qui était venu aux Joris.

L'aubergiste n'avait pu lui dire son nom.

Si l'Annuaire avait donné quelques notes biographiques sur chacun des spécialistes placés à la tête de ces établissements, ce que notre ami avait espéré, il aurait pu plus facilement trouver, parmi eux, quel était le docteur qui était originaire du Midi et qui avait fait ses études de médecine à Montpellier.

Ce renseignement faisait défaut.

Gérard, cependant, put commander à son impatience.

— Je ne tarderai pas à savoir où elles sont, se dit-il, puisque ce soir je dois voir Josiane.

Le prince de Véran devait venir dans la matinée chercher Richard Lovely pour le conduire au Tattersall où avait lieu, ce jour-là, une exhibition de pur-sangs qui devaient être mis prochainement en vente.

Il l'en avait prévenu la veille, à l'Opéra.

A neuf heures, le prince arriva, en effet, exactement comme il l'avait dit.

Le pseudo-Américain partit avec lui, dans sa victoria timbrée de la couronne fermée, et ils passèrent une partie de la journée ensemble.

Après leur visite au Tattersall où sir Lovely, guidé par les conseils de son ami, fixa son choix sur une superbe paire de carrossiers bai brun et sur un pur-sang provenant du haras du Pin, ils déjeunèrent dans un cabaret à la mode.

C'est seulement vers trois heures qu'ils se séparèrent.

Lovely prit la voiture qu'il avait louée, en attendant d'avoir la sienne, et il se fit conduire à la porte Jaune, au bois de Vincennes.

En cette saison, l'établissement du lac des Minimes recevait peu de visiteurs.

Notre ami se trouva même seul dans la salle, qu'il traversa pour se rendre, conduit par un garçon, dans un des cabinets particuliers qu'il avait demandé.

— J'attends une dame, dit-il; quand elle sera arrivée, vous la conduirez ici.

L'attente ne fut pas longue.

On entendit bientôt le roulement d'une voiture passant sur le pont de bois donnant accès dans l'île où s'élève le chalet, puis les roues criant sur le gravier de l'allée.

Une femme couverte d'un riche manteau de velours, emmitouflée de fourrures, et le visage dissimulé par une voilette noire qui descendait des ailes de son chapeau, descendit de cette voiture.

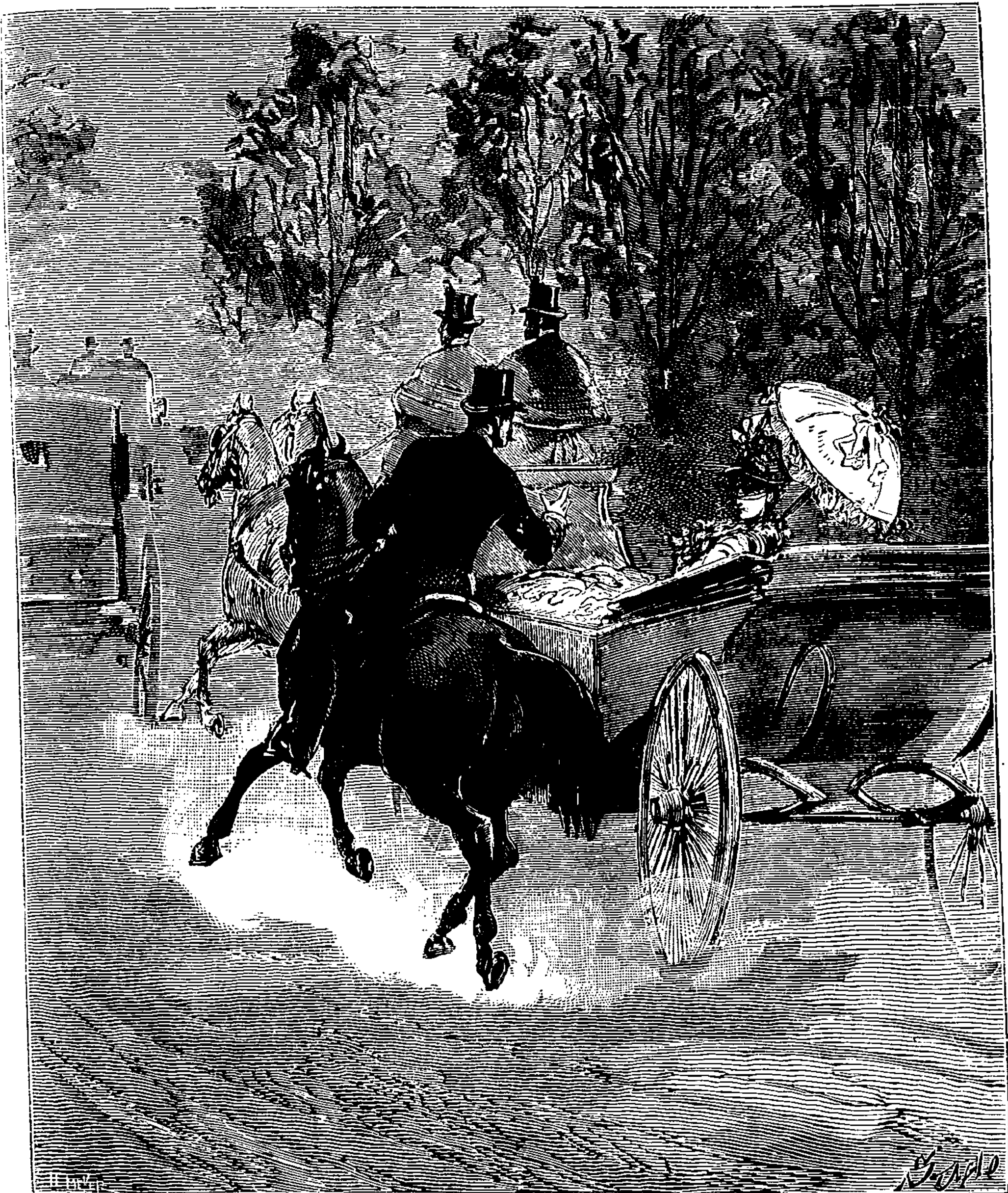
C'était Josiane.

Elle dit :

— Un monsieur m'a demandée.

— Nous avons été prévenus, répondit le garçon qui la reçut. Si Madame veut bien prendre la peine de me suivre.

Et il la conduisit dans le cabinet où d'Ormilly l'attendait.



Dans cette allée des Acacias que fréquentent également grandes dames et demi-mondaines.
(P. 915.)

Avant de laisser nos lecteurs assister à cette entrevue, il n'est pas sans intérêt de leur donner des nouvelles du docteur Montlaurier que nous avons laissé à Nice, véritablement affolé par l'explicable départ de la ravissante femme aux yeux verts.

Le cœur et les sens brûlés de passion, il s'était mis immédiatement à la poursuite de cette sirène qui l'avait attaché si solidement à elle par les désirs amoureux qu'elle avait su lui inspirer.

Montlaurier avait fait le voyage dans un état d'exaspération d'esprit dont rien ne saurait donner une idée.

Le train rapide, malgré sa course de soixante kilomètres à l'heure, n'allait pas assez vite au gré de ses souhaits.

Sa pensée était uniquement préoccupée par Josiane.

Il cherchait vainement à s'expliquer ce départ qui ressemblait à une fuite, tant il avait été imprévu et précipité.

Il se livrait, à ce sujet, à toutes les conjectures possibles.

Josiane ne pouvait s'être moquée de lui à ce point.

Montlaurier était bien certain qu'elle devait assister à la matinée du théâtre de Nice où elle lui avait donné rendez-vous.

Il avait vu, entre ses mains, le coupon de la loge qu'elle avait louée.

Si elle n'y était pas venue, c'est qu'un événement auquel elle n'avait pu se soustraire l'en avait empêchée.

N'était-ce pas un amant dont elle ne lui avait pas parlé, qui était survenu tout à coup, l'avait découverte, et l'avait emmenée?

La jalousie exaspérait le docteur.

Mais rien ne le rebuterait.

Pour conquérir cette femme qui, désormais, lui était indispensable, Montlaurier était prêt à tous les sacrifices, à toutes les folies si cela était nécessaire.

Il était riche.

Il possédait intacts les deux millions qui constituaient sa fortune.

Il les avait même accrus par quelques spéculations heureuses autant que prudentes.

Est-ce que cette fortune ne lui permettait pas de rivaliser avec n'importe qui?

Mais où retrouver Josiane.

Elle s'était rendue à Paris : il en avait eu la preuve à la gare de Nice où on l'avait renseigné?

En quel lieu la trouverait-il.

Pendant toute la durée du voyage, Montlaurier, qui ne put fermer l'œil un seul instant, ne cessa de se le demander.

En arrivant à Paris, il n'eut pas d'occupation plus pressante que de la chercher.

A la gare du boulevard Diderot, il essaya bien de prendre quelques renseignements auprès des employés et des facteurs qui auraient pu l'avoir vue.

Il leur dit exactement dans quel train elle se trouvait et leur donna son signalement.

Josiane, pensait-il, n'e pouvait avoir passé inaperçue à cause de sa beauté.

En effet, on l'avait bien vue.

La présence de la mulâtresse, qui accompagnait la jolie femme aux yeux verts, avait attiré l'attention.

Mais on ne savait pas autre chose.

Josiane avait pris un fiacre à galerie à cause de ses bagages et elle était partie sans qu'on ait su où elle allait.

Alors, chaque soir depuis ce moment-là, Montlaurier s'était mis à sa recherche.

Il parcourait dans la même soirée deux et souvent trois établissements publics, théâtres ou concerts, dans lesquels il espérait la rencontrer.

L'après-midi, il allait au Bois pour voir s'il ne l'apercevrait pas en voiture dans cette allée des Acacias que fréquentent également grandes dames et demi-mondaines.

Il visitait les restaurants à la mode.

Il passait de longues heures installé à la terrasse des grands cafés des boulevards, espérant toujours la voir passer.

Il ne la vit nulle part.

Josiane cependant était parfaitement au courant de tout ce que faisait le docteur pour savoir ce qu'elle était devenue.

Arrivée à Paris vingt-quatre heures avant Montlaurier, elle avait le temps de prendre ses dispositions pour suivre les instructions que Lovely lui avait données.

Pour cela, elle devait chercher un homme qui la renseignerait sur tout ce que ferait le médecin des dames.

Elle savait qu'elle pouvait s'adresser à une de ces agences de « police officieuse dans l'intérêt des familles », toujours prêtes, contre espèces, à rendre toutes sortes de services.

Mais elle se défiait de ces gens-là qui, souvent, mangent à deux râteliers, et trahissent celui qui les commet pour soutirer de l'argent à la personne qu'ils ont mission de surveiller.

Ce ne serait qu'au pis aller qu'elle aurait recours à eux.

Elle préférerait trouver quelqu'un de moins habile peut-être en cette besogne, mais de plus honnête et de plus sûr.

Elle pensa qu'elle trouverait l'homme qu'il lui fallait parmi les besogneux qui lisent les petits placards de demandes d'emplois collés à certains

endroits tolérés sur les monuments publics, ou qui ont eux-mêmes recours à ce mode de publicité pour se procurer du travail.

Parmi ces annonces elle choisirait et elle noterait une adresse et ce serait une bonne aubaine pour celui à qui elle s'adresserait et qui la servirait loyalement, heureux du gain inespéré qu'il aurait ainsi trouvé.

Josiane raconta tout ce qu'elle avait fait à Gérard qui la félicita de son sage discernement.

— Alors, questionna-t-il, vous avez trouvé l'homme qu'il vous fallait ?

— J'ai été plus heureuse encore, répondit la fille de M^{me} Brunin.

Un matin, raconta-t-elle, j'étais venue dans le quartier des Halles pour lire les petites affiches collées sur l'église Saint-Eustache, lorsque je reconnus une jeune femme qui était là, cherchant parmi les adresses d'atelier indiquées une maison où elle trouverait de l'ouvrage.

Je la regardai attentivement pour m'assurer que je ne me trompais pas, et, sûre alors, je l'accostai en l'appelant par son nom.

C'était une de mes amies d'autrefois, une ouvrière de l'atelier de fleuriste dans lequel j'avais travaillé, rue du Caire, avec Perrette.

Elle se nommait Hortense.

Sa surprise de me voir dans une toilette qui indiquait une certaine fortune, fut immense, comme vous le pensez.

Je lui donnai quelques vagues explications et je lui demandai ce qu'elle faisait.

La pauvre fille n'était pas heureuse.

Elle avait épousé un brave homme qui était garçon de recettes dans une petite maison de banque et qui se trouvait sans emploi depuis un mois par suite de la fuite de son patron et de la fermeture de la maison.

Elle-même était sans ouvrage.

Elle avait dû quitter son atelier au moment de ses couches, en pleine saison, et lorsqu'elle fut rétablie, sa place était prise.

Je pensai aussitôt à m'adresser à son mari et à utiliser ses services.

C'est ainsi que j'ai pu faire suivre notre docteur dont je donnai l'adresse à M. Tupinié, — c'est le nom du mari de mon amie, — et savoir tout ce qu'il faisait pour me retrouver.

— Hier matin, vous avez vu Felipe ? demanda Lovely.

— Oui, il m'a remis votre billet.

— Eh bien ?

— Tout a marché à merveille, dit Josiane.

— Dites-moi vite.

— Felipe est venu me trouver à l'hôtel au commencement de la soirée,

comme cela était convenu dans notre entrevue du matin, et il m'a conduite au Café de la Paix, au coin de la place de l'Opéra.

Je savais que chaque jour le docteur passait par là, cherchant à me rencontrer.

Cela n'a pas manqué.

Il y était déjà quand nous sommes arrivés.

— Il vous a parlé ?

— Non. — Vous aviez très bien prévu. En me voyant avec un homme qu'il prit sans doute pour un amant, je le vis changer subitement de visage.

Felipe a joué son rôle à merveille. Il était auprès de moi d'un empressement visible, admirablement simulé.

Le docteur s'exaspérait.

Ce ne fut qu'au bout d'un long moment que j'eus l'air de le reconnaître. Alors je lui envoyai un regard à la dérobée, comme pour lui dire : « Je regrette de ne pouvoir venir à vous. Je ne suis pas seule, vous le voyez. »

— Il ne vous a pas suivie pour savoir où il vous retrouverait ?

— Si fait, il s'est levé en même temps que nous, et alors nous sommes allés dîner chez Marguery, dans un cabinet particulier.

Nous l'avons vu y entrer peu après nous.

Il s'est adressé au garçon qui nous servait et il m'a fait remettre en cachette un billet.

Le voici.

Josiane sortit de son porte-monnaie un petit carré de papier qu'elle déplia et qu'elle remit à Gérard.

Il lut.

Votre départ a été pour moi un coup terrible. J'ai senti, en vous perdant, quelle place vous avez prise dans mon esprit et dans mon cœur.

Aujourd'hui je vous retrouve enfin et vous êtes à un autre.

Je vous ai cherchée depuis quatre jours.

La joie de vous revoir est rendue bien amère et, cependant, quelque chose me dit d'espérer.

Où vous voir ?

Où vous dire combien je suis à vous ?

Dr M.

— C'est parfait, dit le père d'Arlette.

— J'ai fait répondre par le garçon, ajouta Josiane : « Dites à ce monsieur que ce qu'il me demande est impossible. »

— Vous ne l'avez pas revu ?

— Si ; ce matin.

— Il est venu à votre hôtel ?

— Il m'a attendue longtemps, plus d'une heure, au coin du boulevard de la Madeleine, guettant ma sortie.

Quand il m'a vue, il m'a suivie et il m'a rejointe dans la rue Royale. J'eus l'air surprise en le voyant.

Il commença par me faire des reproches au sujet de mon départ précipité.

Je lui dis que j'avais été obligée d'agir ainsi sans lui en donner les motifs.

Je le pressai pour qu'il me laissât, lui disant quelques mots d'espoir ; mais il s'attachait à moi, il ne me quittait pas, lorsque je lui dis :

« Vous n'êtes pas raisonnable, vous pouvez me compromettre. Ce monsieur avec qui vous m'avez vu peut me rencontrer, car il habite par ici... Laissez-moi, je vous en prie. »

Et je le quittai brusquement.

Juste à ce moment, comme nous en étions convenus, Felipe se présenta, débouchant des galeries de la rue de Rivoli.

Je pris son bras et nous partîmes.

— Il ne vous a pas suivie quand vous êtes venue ici ? questionna Richard Lovely.

— Non, répondit Josiane, j'en suis sûre.

Toute cette conversation avait eu lieu en portugais, que Josiane parlait assez bien depuis son séjour à Rio, afin que la curiosité des garçons de l'établissement ne put être satisfaite.

CHAPITRE XVI

L'AVANT-SCÈNE B.

Richard Lovely donna de nouvelles instructions à Josiane.

Il lui traça ce qu'elle allait avoir à faire.

— Maintenant, lui dit-il, vous verrez Montlaurier, mais toujours dans les conditions que je vous ai indiquées.

— Soyez tranquille.

— J'ai besoin d'un renseignement qu'il peut vous procurer et que vous me transmettez.

— Lequel? demanda la fille aux yeux verts.

— Il y a, aux environs de Paris, une maison de santé spéciale aux maladies mentales, que dirige un éminent docteur.

Il existe naturellement de nombreux établissements de ce genre. Celui qui me préoccupe appartient à un aliéniste éminent, dont j'ignore le nom, mais que Montlaurier, en sa qualité de docteur en médecine, pourra reconnaître aisément, grâce à ce que je vais vous dire.

Ce docteur est méridional, il est probablement né à Marseille ou dans les environs. En tout cas, je suis sûr qu'il a fait ses études médicales à la Faculté de Montpellier, et que c'est là qu'il a reçu son diplôme.

Il est grand, âgé d'une soixantaine d'années, mais vert, solide, d'un type énergique.

Il a les cheveux entièrement blancs et les porte courts, ainsi que son collier de barbe.

Ce signalement et ces indications suffiront amplement pour que Montlaurier devine de qui vous voulez lui parler.

— Alors, que faudra-t-il que je sache? demanda la jolie fille aux yeux verts.

— D'abord, le nom de ce docteur et l'adresse de sa maison de santé.

— Ce sera sans doute facile.

— Puis il devra vous procurer une carte que vous lui demanderez pour un de vos amis, lui permettant de visiter cet établissement.

— Notre docteur fera tout ce que je désirerai, affirma Josiane.

— Dès que vous aurez ce renseignement et cette carte, demain même si c'est possible, envoyez-les-moi à l'Hôtel Continental.

Richard Lovely s'entretint ainsi encore quelques instants avec Josiane.

Puis, l'ayant laissée partir la première, il reprit sa voiture et quitta à son tour l'établissement du bois de Vincennes.

Au moment où Josiane allait se mettre à table, dans la salle à manger de l'hôtel de la rue Duphot, Manola lui remit une carte de visite.

Sur le bristol était imprimé ce nom :

DON FELIPE MORALÈS

Au-dessous, ces lignes étaient tracées au crayon, d'une écriture grossière :

Doctor M... sarà questa sera con una dona all' Opéra-Comique nella loggia sesta, primo piano.

L'Italien dévoué à Gérard s'était procuré ce renseignement et le transmettait à Josiane.

Immédiatement celle-ci eut combiné ce qu'elle avait à faire.

Elle fit appeler le chasseur de l'hôtel et lui remit un billet de cent francs, en lui donnant l'ordre d'aller lui louer une loge d'avant-scène.

Elle écrivit à la hâte quelques lignes, les plaça sous une enveloppe, et ajouta :

— Vous me porterez ensuite ceci à l'adresse indiquée.

L'adresse qu'elle avait tracée était celle de Rinaldi.

Puis, son dîner achevé, la fille aux yeux verts se fit habiller par sa camériste.

Elle revêtit la même toilette qu'elle portait à la représentation de gala du théâtre de Monaco.

La sensation qu'elle produisit dans la salle, où elle arriva vers la fin du « lever de rideau », fut pareille à celle qu'elle avait faite dans le Midi.

De tous côtés les lorgnettes se braquèrent sur elle, et, pendant l'entr'acte, elle fut l'objet de toutes les conversations, particulièrement de la part des spectateurs des fauteuils d'orchestre et des loges.

Quelques-uns, qui l'avaient vue aux fêtes de Nice, la reconnurent.

Les autres, qui la voyaient pour la première fois, se demandaient avec stupeur comment ils avaient pu ne pas remarquer jusqu'alors une pareille beauté.

Tous s'interrogeaient.

On voulait savoir quelle était cette femme, de quel ciel était tombée cette étoile.

Déjà le nom de « la femme aux yeux verts », qu'elle avait reçu à Nice, était prononcé.

Montlaurier, qui était dans la sixième loge de balcon, accompagné d'une femme, ainsi que le pseudo Brésilien l'avait dit sur son billet, fut un des premiers à apercevoir Josiane.

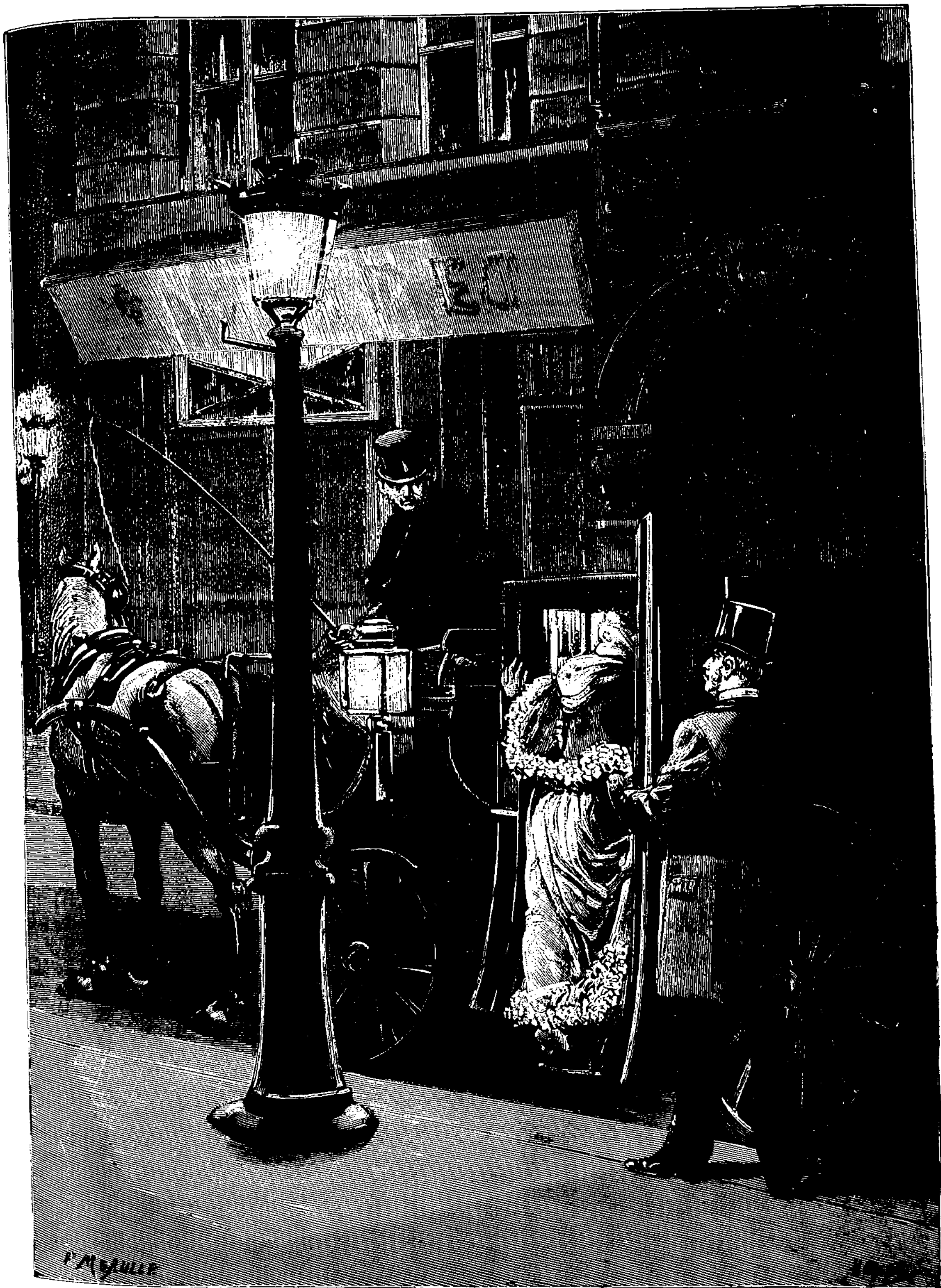
Il était avec une femme brune, d'une incontestable beauté, épouse divorcée d'un homme politique très connu, l'une de ses clientes.

A la vue de Josiane, il ne put réprimer un mouvement de saisissement.

— Elle!... fit-il.

MAM'ZELLE MISÈRE

MAISON
Soleil
929 33
1871



Elle se laissa conduire vers la voiture et elle y monta. (P. 928.)

Il la lorgna.

— Vous connaissez cette personne? lui demanda aussitôt M^{me} A^{***}, sa compagne.

— Oui, répondit le médecin des dames; c'est une cliente que j'ai soignée récemment à Nice.

— Ce n'est pas une femme du monde?

— Non! Mais du demi.

— Elle habite Paris?

— C'est la première fois que je l'y vois.

— Et elle se nomme?

— Josiane.

— Un nom suggestif.

— A Nice, on ne l'appelait que « la femme aux yeux verts ».

— Encore mieux.

Je n'ai jamais entendu parler d'elle, ajouta la divorcée. Elle n'était donc pas connue?

— Non, répondit Montlaurier, elle n'était pas en France; c'est cependant une Parisienne.

A ce moment, les regards du médecin se rencontrèrent avec ceux de Josiane.

Il la salua.

La fille de M^{me} Brunin répondit par un léger mouvement de la tête et par un vague sourire, à peine esquissé.

L'attention de ceux qui la regardaient, de ceux surtout qui la lorgnaient, était telle, que ce mouvement et ce sourire furent aussitôt remarqués dans la salle.

On chercha immédiatement à savoir à qui ces signes avaient été adressés.

Cette ravissante inconnue intriguait si complètement le monde boulevardier qui était à l'Opéra-Comique, que l'on eut la curiosité de savoir qui elle connaissait.

Montlaurier remarqua ce mouvement.

La préoccupation dont il devint l'objet flatta son sot amour-propre.

Sa compagne lui dit :

— La femme aux yeux verts vous a reconnu?

— En effet.

— Elle n'a pas été uniquement une cliente pour vous?... Allons, avouez-le.

— Je vous assure... protesta le docteur.

— Je ne vous crois pas, interrompit la divorcée assez sèchement.

— Pensez-vous que je sois son amant?

— Dame!...

Montlaurier haussa les épaules.

Il était intérieurement flatté par cette supposition, mais que n'aurait-il pas donné, pour que ce fût vrai!

M^{me} A*** était jalouse.

Elle avait trouvé Montlaurier très changé envers elle, depuis son retour de Nice, et, bien que n'ayant en réalité aucun droit sur lui, elle éprouvait quand même une assez vive déception, en ayant compté se l'attacher par des liens plus solides que ceux qui existaient entre eux jusqu'alors.

Or, avec sa pénétration et son impressionnabilité féminine, elle avait compris du premier coup, à la seule expression de la physionomie du docteur, lorsque Josiane l'aperçut, que cette femme avait déjà pris sur lui l'influence qu'elle ambitionnait pour elle-même.

Ce fut un véritable dépit.

A l'entr'acte, quand Montlaurier se leva en disant qu'il était de son devoir d'aller présenter ses hommages à sa jolie cliente, ce fut pis encore.

A peine le docteur fut-il sorti de la loge, que la divorcée reprit son manteau, sa lorgnette et son éventail, et qu'elle partit.

Montlaurier trouva la partie du couloir avoisinant les avant-scènes encombrées de spectateurs qui guettaient l'apparition de la fille aux yeux verts, désireux de l'admirer de plus près.

Il arriva à la porte de la loge et frappa discrètement.

L'ouvreuse, l'ayant aperçu, vint lui ouvrir la porte.

Il entra.

Josiane parut aussitôt contrariée de sa visite qu'elle avait bien prévue, qu'elle attendait même.

Cela se lut sur son visage.

— Suis-je indiscret?... demanda le docteur.

— Peut-être... fit-elle; compromettant, tout au moins.

— Vous êtes seule...

— Qu'en savez-vous?

— Surveillée, alors?

— Il n'y a rien d'impossible.

— Vous avez reçu mon petit mot?... questionna alors Montlaurier, en refermant la porte de la loge.

— Oui... mais que voulez-vous que je vous réponde? fit Josiane. Je vous ai dit ce qui est : je ne suis pas libre.

— Comment!... vous aimeriez cet homme... Celui que j'ai vu avec vous!

— Je ne vous ai jamais dit cela.

— Vous voyez bien.

— Pardon, ce n'est pas une raison.

— L'intérêt, alors?...

— Quand cela serait?

— Ne suis-je pas prêt à mettre tout ce que je possède à vos pieds?

— Inutile, mon cher docteur.

— Vous ne voulez donc rien entendre?

— Je ne le puis.

Mais, dites-moi, fit Josiane en changeant de ton, vous-même n'êtes-vous pas en très bonne compagnie, ici?... Ou, du moins, n'y étiez-vous pas, car il me semble que je ne vois plus, dans votre loge, la dame qui s'y trouvait tout à l'heure?

Montlaurier voulut s'avancer sur le rebord de l'avant-scène, pour constater ce qu'on lui disait, mais Josiane le retint.

— Je vous en prie, fit-elle très sérieusement, si je vous ai laissé entrer, je pense que vous n'en profiterez pas pour me compromettre.

— Attendez-moi, dit Montlaurier, je vais revenir.

— N'en faites rien, je vous prie.

— Non... ne me refusez pas!... Vous me pousserez à faire quelque folie!... Josiane, je vous en supplie!

Alors, avec une hésitation savamment jouée, la fille aux yeux verts dit :

— Eh bien!... après le spectacle...

— Oui, après!... dit Montlaurier déjà rayonnant de bonheur. Quand vous voudrez!...

— Mais seulement si vous me voyez seule.

— C'est cela.

— Et si cela ne dérange pas cette dame, ajouta Josiane avec une impertinente malice.

— Vous êtes méchante!

Josiane garda le sourire qu'elle avait pris dans sa dernière phrase et en accompagna Montlaurier qui sortit en lui disant :

— A tout à l'heure!

Le médecin des dames traversa de nouveau le couloir sous les regards

curieux des hommes et des jeunes gens en habit noir qui se demandaient qui il était, lui qui connaissait cette ravissante inconnue.

Il jouissait comme d'un triomphe de ces regards, dans lesquels il voyait quelques pointes d'envie.

Il passa léger et heureux, à la perspective du rendez-vous qu'il avait enfin obtenu.

Arrivé à sa loge, le docteur demanda à l'ouvreuse qui lui ouvrit la porte :

— Cette dame?

— Cette dame est partie, monsieur.

— Partie!

— Oui, monsieur.

— Sans rien dire?

— Pas un mot. Nous avons à peine eu le temps de la voir s'en aller.

Montlaurier ne réfléchit qu'un instant.

— Qu'elle aille au diable! fit-il entre ses dents.

L'ouvreuse souriait.

— Les amours ne vont pas!... pensa-t-elle.

La sonnette annonçant la fin de l'entr'acte se faisait entendre.

Montlaurier revint prendre sa place.

Il n'écoutait, il n'entendait même pas ce que l'on chantait, tant il était absorbé par la contemplation de Josiane.

Il ne voyait qu'elle.

Ses regards ne quittaient pas un seul instant l'avant-scène.

Elle, au contraire, toute à ce qui se passait sur le théâtre, écoutait attentivement, exempte de toute autre préoccupation, et paraissait s'intéresser vivement à l'opéra-comique que l'on jouait.

Aux deux entr'actes qui suivirent, Montlaurier ne se représenta pas à Josiane.

Il sortit du théâtre le front brûlant, agité, ayant besoin de prendre l'air et de se distraire, afin de voir le temps passer plus vite.

Enfin, pendant le final du dernier acte, il reprit son pardessus, sa canne et son chapeau, voulant être dehors l'un des premiers.

Il attendit au bas de l'escalier, derrière la haie de valets de pied guettant la sortie de leurs maîtres pour faire avancer les équipages.

Il aperçut Josiane.

Plusieurs des spectateurs qu'il avait vus rôder auprès d'elle, lui faisaient maintenant cortège.

L'un d'entre eux, s'étant plus avancé que les autres, paraissait lui

adresser quelques mots, car Montlaurier, attentif à tout, vit le mouvement de ses lèvres.

Mais Josiane demeurait impassible, comme ne voyant et n'entendant rien de l'admiration qu'elle soulevait.

Sous la marquise, elle n'eut qu'un signe à faire, et un coupé s'avança. Elle y monta, et la voiture s'éloigna.

CHAPITRE XVII

LA CONSULTATION DU DOCTEUR MONTLAURIER

Montlaurier s'était rapproché.

Au moment où Josiane montait dans sa voiture, il avait pris un fiacre et il avait dit au cocher :

— Suivez ce coupé.

Les cochers parisiens ont l'habitude de ces manèges d'amoureux et se tirent à merveille de ces missions.

Ils aiment particulièrement ces genres de courses qui leur valent toujours de généreux pourboires.

Les deux voitures roulaient donc dans la même direction, à une faible distance l'une de l'autre.

Josiane avait tout vu.

Maintenant, par la petite glace de derrière de son coupé, elle regardait le fiacre de Montlaurier qui la suivait.

Lorsque le cocher s'arrêta devant la porte de l'hôtel de la rue Duphot, la fille de M^{me} Brunin, enveloppée dans son élégant manteau, descendit.

Son coupé s'éloigna aussitôt.

Avant que Josiane eut sonné pour se faire ouvrir, Montlaurier, qui avait fait arrêter son fiacre au commencement de la rue, près du boulevard de la Madeleine, était déjà auprès d'elle, et, suppliant :

— Non, implora-t-il en retenant la main de la jolie fille qui avait déjà saisi la poignée de la sonnette, pas encore !

— Comment!... Vous!... fit Josiane avec une surprise admirablement jouée.

— Ne m'avez-vous pas dit que si vous étiez seule...

— Je plaisantais, docteur.

— Ce n'est pas possible...

— C'est la vérité.

— Non, un instant... accordez-moi seulement quelques instants... Venez !

Il lui prenait la main et essayait de l'entraîner.

— Vous êtes obstiné, dit Josiane.

Montlaurier, s'enhardissant, avait déjà fait un signe à son cocher.

Le fiacre s'avancait.

— Venez, répéta l'ami de Santenac. — Je vous en conjure.

— Où ?

— Où vous voudrez... Allons au bois de Boulogne,... à la Cascade, n'est-ce pas ?

La fille aux yeux verts ne répondit pas.

Elle se laissa conduire vers la voiture et elle y monta en disant :

— Vous êtes fou !

Josiane avait eu le temps de voir Rinaldi qui se dissimulait derrière un kiosque de journaux du boulevard, obéissant au billet qu'elle lui avait envoyé.

Montlaurier s'était promptement installé à côté d'elle après avoir donné un ordre au cocher.

Alors, quand le fiacre roula :

— Cette dame qui était avec vous dans la loge, demanda Josiane, n'est donc pas revenue ?

— Non.

— Elle vous a lâché comme ça ?

— Parlons de vous.

— Non, mais c'est si drôle ; je veux savoir. — Ce n'est pas votre femme ?

— Je ne suis pas marié.

— Votre maîtresse alors ?

— Non... c'est une femme que je connais... une femme divorcée.

— Une cliente ? fit Josiane avec une raillerie évidente.

— Si vous voulez.

— Elle doit être jalouse.

— Je vous assure qu'elle n'en a aucun droit, répondit le docteur.

— Vous n'avez pas été convenable envers elle. Quand on est avec une dame, on ne l'abandonne pas pour courir ailleurs. — J'avoue qu'elle n'a pas eu tort.

Montlaurier se taisait.

— Elle est très bien, cette dame, continua Josiane ; oui, très bien.

— Pourquoi me dire tout cela ?

— Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

929
Séance 34



— Quand vous reverrai-je? soupira Montlaurier. (P. 936.)

— L'aimer !... on ! non.

— Les hommes sont tous ainsi : les dénégations ne leur coûtent pas plus que les aveux. Aussi, le mieux est de ne croire ni les uns, ni les autres. Alors, Montlaurier s'anima pour couper court à cet entretien.

— Comment pourriez-vous croire que je ne suis pas sincère ? riposta-t-il en prenant amoureusement la main de la jolie fille. — Oui, l'on ne peut aimer toutes les femmes, c'est bien certain, et cependant on le dit à

toutes... mais comment ne pas vous aimer, vous?... Comment se détacher de vous, comment vous oublier quand on vous a vue, ne serait-ce qu'un instant ?

— Allons, c'est une petite déclaration en règle, dit Josiane sur le ton de la raillerie.

— Ne plaisantez pas !... riposta Montlaurier très sérieusement. — Est-ce que ce qui se passe en moi n'est pas une preuve de l'amour que vous m'avez inspiré?... Ce que j'ai souffert depuis le moment où vous êtes partie, ne suffit-il pas pour me prouver à moi-même que vous avez fait sur moi une impression ineffaçable ?

— Mon cher, j'ai entendu ce cliché bien des fois déjà, continua la railleuse.

— Cela prouve que vous êtes adorable.

— On me l'a dit aussi.

— Moi, je vous le dis parce que je vous aime !... ajouta Montlaurier avec feu.

Josiane fit entendre un petit rire qui compléta sa moquerie.

— Vous ne me croyez pas ? demanda le docteur. Que faut-il faire pour vous prouver ma sincérité ?

— Je n'ai rien à vous demander. Je vous ai dit que je n'étais pas libre.

— Vous ne pouvez pas aimer cet homme, c'est impossible !

— Mais je puis me laisser aimer par lui ? — N'a-t-il pas, du reste, tout ce qu'il faut pour plaire ?

Elle ajouta cruellement :

— C'est un beau type d'homme, avouez-le.

Montlaurier ne répondit pas.

— Et puis, il m'aime tant ! fit Josiane après un court silence. Il est fou de moi !... Il est jaloux, mon cher. — Il ne me quitte pas un instant. Ce soir, je ne sais comment il a fait pour ne pas venir me rejoindre. — Il devait aller à son cercle. — Jamais il ne me laisse seule. Avec lui, il faut que je me méfie sans cesse.

Pendant qu'elle causait ainsi, par phrases hachées, débitées presque sans intonation, Montlaurier, qui tenait toujours la main de Josiane entre les siennes, la pressait tendrement, il la caressait et il la porta à ses lèvres.

A ce moment, une autre voiture, marchant dans le même sens, passa à côté du fiacre pour le dépasser.

On était presque au milieu des Champs-Élysées.

La fille aux yeux verts se rejeta vivement au fond de la voiture.

— Qu'avez-vous ? questionna Montlaurier.

— Lui !... répondit-elle d'une voix que traduisit une émotion savante.

— Votre amant ?

— Oui... dans cette voiture... je l'ai vu... il nous a suivis... Oh ! je suis perdue !...

— Ne tremblez pas ainsi, Josiane, répondit Montlaurier qui, dupe de sa comédie, crut nécessaire de la rassurer. — Je vous ai dit que je vous aimais... Je vous jure que je suis sincère !...

— Tenez, voilà cette voiture qui s'arrête, continua Josiane. Je l'ai vu... Il est dedans. Je reconnais son cocher !...

Montlaurier regarda par la portière.

Le coupé qui venait de passer près de lui avait, en effet, ralenti sa marche.

— Mon Dieu !... mon Dieu !... fit la fille de M^{me} Brunin, jouant toujours l'émotion. — Pourquoi vous ai-je donc écouté ?

Puis, après une courte pause :

— Faites arrêter la voiture, ajouta-t-elle. — Laissez-moi partir sans qu'il me voie et rentrer chez moi. J'aurai la ressource de nier. Ai-je été imprudente, mon Dieu !... Faites arrêter, je vous en prie !...

— Je ne peux pas vous laisser ainsi, dit Montlaurier, complètement trompé par l'art merveilleux avec lequel Josiane jouait son rôle.

— Si, si... je le veux... vous allez me perdre tout à fait, riposta celle-ci éperdue.

Elle frappa elle-même à la glace de devant.

Le cocher arrêta.

— Je vais vous reconduire, dit le docteur.

— Je ne veux pas.

— Mais, vous n'y songez pas... à cette heure... en plein Champs-Élysées...

— Qu'importe !... C'est la seule chance de salut qui me reste... En me retrouvant à la maison, il croira peut-être s'être trompé...

— Eh bien ! alors, gardez la voiture ; moi, je reviendrai à pied...

— Oui, c'est cela, accepta aussitôt la fille aux yeux verts.

— Mais je vous reverrai, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quand ?

— Je ne sais pas.

— Demain.

— Je serai surveillée.

— Ne me refusez pas !

— Eh bien ! oui, demain.

— Ah ! merci !

— Je viendrai chez vous.

— Chez moi !... oui, c'est cela.

— Comme cliente.

— C'est entendu.

— Vite !... Partez !... laissez-moi !... A demain !

— A demain, répéta Montlaurier en baisant de nouveau le poignet de la jolie fille.

Il ouvrit la portière, sauta en bas et mit un louis dans la main du cocher.

— Rue Duphot, dit-il.

Et, se glissant dans l'ombre des arbres de l'avenue, il regarda le fiacre tourner et disparaître, tandis que Josiane lui envoyait de la main un signe d'adieu.

— Demain, pensait-il, demain elle viendra !...

Il sentait encore à ses lèvres le contact de cette peau satinée, au parfum griseur, qu'il avait baisée sous le gant.

La voiture dans laquelle Josiane avait prétendu reconnaître son amant, avait roulé encore sur une distance de quelques mètres, puis elle s'était arrêtée, avait tourné à son tour et elle était repartie dans la direction de la place de la Concorde.

— Demain, elle sera chez moi !

Montlaurier n'avait plus que cette idée.

Elle occupait son esprit tout entier.

Jusqu'au lendemain, jusqu'au moment où il pensait que Josiane viendrait, il était incapable d'avoir une autre préoccupation.

Enfin, elle arriva.

Le coup de timbre qu'elle donna était pareil à celui des autres personnes qui étaient déjà venues, mais Montlaurier sentit aux battements de son cœur que c'était elle.

Sa consultation était terminée.

Il était seul dans son cabinet.

Il écouta.

Le valet de chambre ouvrit.

Devant cette ravissante visiteuse il demeura comme ébahi, en admiration devant sa beauté qui le surprenait.

Mais le domestique du docteur avait l'habitude des dames qui venaient quelquefois visiter ce dernier.

Il distinguait au premier coup d'œil les clientes du cabinet et celles de l'alcôve.

Il pensa avoir affaire à l'une de celles-ci et il esquissa un sourire qu'il crut rendre intelligent et obséquieux.

Josiane avait un plan tout arrêté en venant chez Montlaurier, car elle obéissait avec un dévouement aveugle aux intérêts de celui qui se l'était attachée par une impérissable reconnaissance.

Elle n'attendait que l'occasion de faire ce qu'elle avait résolu.

Le sourire de cet homme était un prétexte admirable.

— Impertinent !... cria-t-elle en un courroux qui paraissait sincère.

Le domestique du docteur fut littéralement saisi, pétrifié.

Il demeura bouche bée.

— Oui !... Vous êtes un insolent !... ajouta Josiane.

Montlaurier avait entendu.

Il arriva en hâte dans l'antichambre.

— Qu'y a-t-il ?

Alors, Josiane, encore visiblement sous le coup de son indignation admirablement simulée :

— Est-ce pour me faire mépriser par vos gens, dit-elle, que vous m'avez fait venir ici ?

— Mépriser !... vous !... fit le docteur. Que s'est-il donc passé ?

Le valet était dans un tel état d'ahurissement qu'il put à peine balbutier quelques mots inintelligibles.

— Je ne sais pas... Je ne crois pas avoir manqué aux égards que je dois à madame...

— Vous avez ri grossièrement, riposta Josiane, en me regardant !...

Et s'adressant à Montlaurier :

— Adieu !... fit-elle.

Il s'élança pour la retenir.

— Ne partez pas !...

— Non, je ne demeurerai pas un instant de plus dans une maison où l'on ne sait pas me faire respecter.

Montlaurier était furieux.

— Je vous chasse !... cria-t-il à son domestique.

— Mais... monsieur... essaya celui-ci, absolument troublé par cette scène inattendue. — Je vous jure... Je n'ai pas manqué de respect... Je suis prêt à faire des excuses à Madame... qui se trompe certainement...

— Allez-vous-en !... Je vous dis que je vous chasse !...

— Oh !... c'est trop fort !...

— Partez à l'instant, ajouta Montlaurier. Je vous ferai régler votre compte chez vous.

Il le poussa sur le palier et ferma violemment la porte sur lui.

Puis revenant à Josiane dont il avait pris la main, il l'entraîna doucement.

La cuisinière, attirée par le bruit des voix, était accourue dans l'antichambre.

Le docteur lui donna des ordres pour qu'elle suppléât, s'il était nécessaire au valet de chambre absent pour le service de la porte.

Josiane triomphait sans en rien laisser paraître, continuant à jouer son rôle.

— Il fallait une victime, se dit-elle, tant pis ! — Du reste, ce pauvre garçon n'y perdra pas grand chose.

Montlaurier, qui l'avait conduite dans son cabinet, se confondait en excuses, cherchant l'explication de ce qui s'était passé et la remerciant tout à la fois d'avoir tenu sa promesse.

Elle avait l'air de se remettre peu à peu de l'émotion causée par cette scène.

— Oh ! ne me remerciez pas, dit-elle. — Vous le voyez, je ne vous cause que des ennuis.

— Ne songez plus à cela, Josiane, dit Montlaurier. J'ai chassé ce drôle sur-le-champ... Vous l'avez vu!...

— Et puis j'ai eu tort d'être venue...

— Pourquoi ?

— Oh ! écoutez, fit alors Josiane sur un ton subitement enjoué, ne m'en sachez aucun gré, car si je suis venue c'est dans un but d'intérêt.

— Un but d'intérêt!...

— Vous ne pouvez pas comprendre. — Eh bien ! j'ai quelque chose à vous demander.

— Quelle joie!... Je pourrai peut-être obtenir votre reconnaissance à défaut de votre amitié.

— Ma reconnaissance!... dit Josiane en riant. Quel grand mot!... Il ne s'agit que d'une chose insignifiante.

— Tant pis!... Je le regrette, car tout ce que vous désireriez, vous l'auriez.

— Eh bien ! commençons tout de même par cette bagatelle.

— De quoi s'agit-il ?

— D'abord, un renseignement, dit Josiane, qui est de votre compétence. Comment s'appelle un docteur aliéniste, très connu et assez célèbre m'a-t-on dit, qui a une maison de santé aux environs de Paris...

— Le docteur Blanche?

— Mon docteur à moi est du Midi, de Marseille ou des environs... en tout cas il a fait sa médecine à la Faculté de Montpellier.

— Alors ce n'est pas lui.

— C'est un grand, d'une soixantaine d'années environ, avec les cheveux courts entièrement blancs et un collier de barbe blanche.

— J'y suis!

— Vous savez qui je veux dire?

— Oui!... C'est Lacombe.

— Le docteur Lacombe?

— C'est cela. — Vous le connaissez?

— Je l'ai vu, répondit Josiane. Mais ce n'est pas pour moi; c'est un service que j'ai promis de rendre à un monsieur que j'ai connu autrefois à Rio-de-Janeiro et que j'ai retrouvé à Paris.

Où est située la maison de santé du docteur Lacombe?

— Aux Moulineaux, dit Montlaurier.

— Eh bien! mon cher docteur, il faut que vous me procuriez, pour mon ami, une autorisation de visiter cette maison de santé.

— C'est très facile.

— On en dit, paraît-il, des merveilles; on la cite comme une maison modèle et mon ami tient à la connaître. Moi, j'ai pensé à vous et j'ai promis.

— Vous avez eu raison.

— Quand m'aurez-vous cela?

— Tout de suite, ma chère Josiane. Un mot sur ma carte suffira d'entrée. Le premier collaborateur du docteur Lacombe est mon ami le docteur Neyret, un ami d'internat, et il se fera un plaisir de se mettre à la disposition de la personne qui se présentera en mon nom.

Tout en disant cela, Montlaurier avait pris une carte de visite dans le tiroir de sa table. Il demanda :

— Comment s'appelle ce monsieur?

— Sir Lovely, répondit Josiane.

— Lovely?

— Richard Lovely; c'est un Américain.

Il écrivit sur le bristol, à la suite de son nom, disant à haute voix ce qu'il écrivait :

LE DOCTEUR RAOUL MONTLAURIER

Serre la main à son ami Neyret et lui recommande chaudement sir Richard Lovely, qui est très désireux de visiter la maison des Moulineaux, dont la grande réputation a traversé l'Atlantique.

— C'est parfait, dit Josiane. Vous êtes charmant !

Montlaurier était heureux de ce premier succès.

— Ce n'est pas fini, ajouta-t-elle, j'ai autre chose à vous demander.

— Tant mieux, répondit le docteur en lui remettant la carte et en venant s'asseoir auprès d'elle.

— Oh ! mais un vrai service cette fois.

— Pour vous ?

— Oui... C'est comme si c'était pour moi, car il s'agit d'une de mes amies, de mes bonnes amies... une camarade d'enfance que j'ai retrouvée ce matin même...

— Bien ; que faut-il faire ?

— Cette amie est mariée aujourd'hui, et elle n'est pas heureuse. Non seulement son mari, un brave garçon qui était employé dans une maison de banque fermée pour cause de faillite, est actuellement sans emploi ; mais elle est malade et sans ressources. Alors j'ai pensé que, pour m'être agréable, vous voudriez bien la soigner.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, déclara Montlaurier.

— Ah ! vous êtes gentil !

— Alors, je peux vous envoyer mon amie ?

— Quand vous voudrez ?

— Et, vous qui connaissez beaucoup de monde, si vous pouviez recommander son mari quelque part... C'est un homme de confiance ; il était garçon de recettes... Il représente très bien.

— Comment se nomme-t-il ?

— Jules Tupinié.

— Je verrai... Je ferai tout ce que je pourrai.

— Oh ! vous réussirez !... Vous savez, ce sera comme si vous me rendiez le service à moi-même.

Josiane prolongea quelque peu sa visite.

Elle se défendit avec sa féminine adresse contre les démonstrations trop amoureuses du docteur, qui s'enflammait à chaque instant davantage, et en partant elle lui rappela ses promesses :

— Alors, c'est convenu ?... Demain je vous enverrai mon amie.

— Oui, oui !

— Et vous trouverez une place à son mari ?

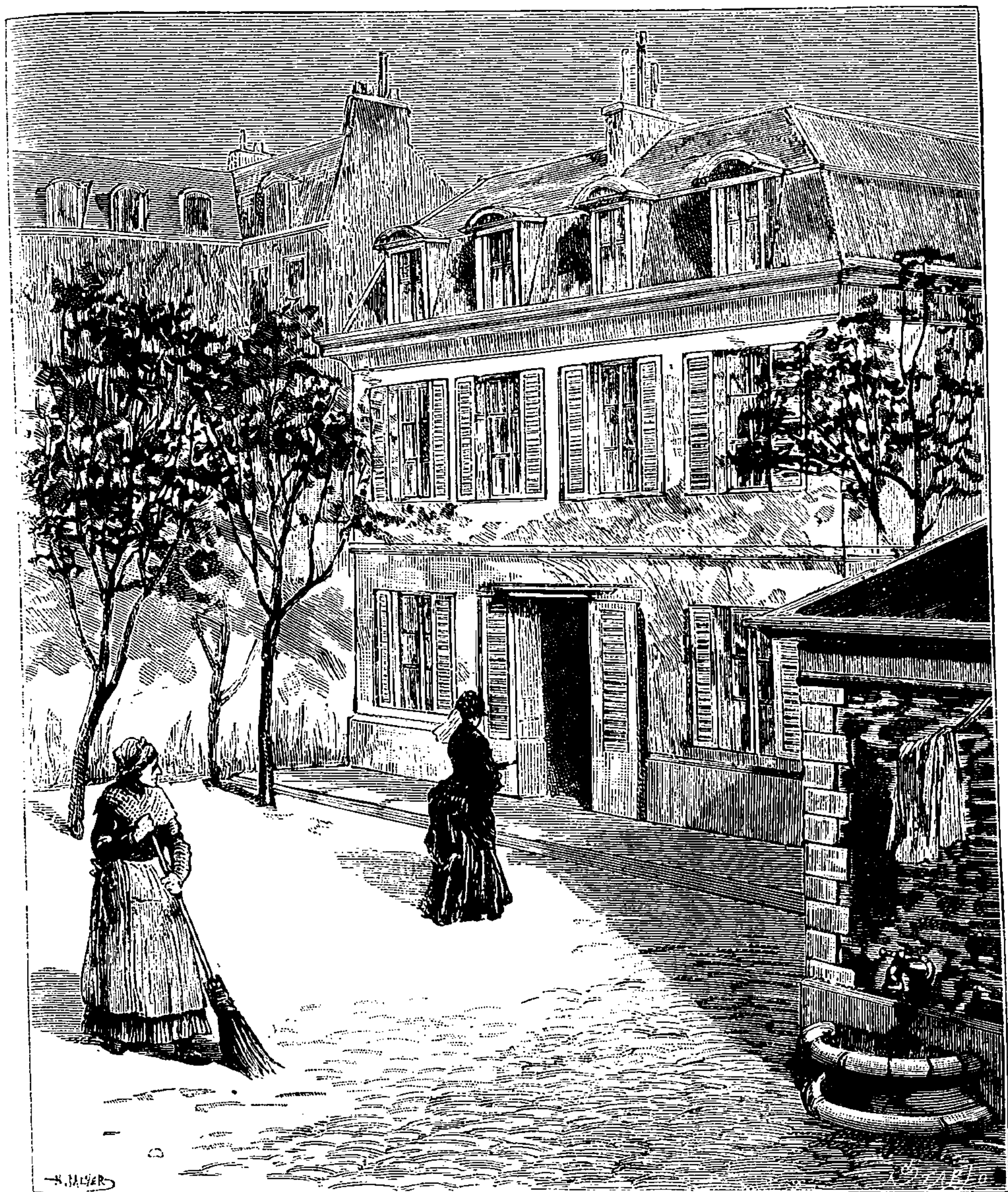
— J'essaierai.

— Il le faut !

— Quand vous reverrai-je ? soupira Montlaurier.

— Le premier jour que je serai libre, je vous le ferai savoir.

— Bien vrai ?



L'aspect était celui d'une confortable habitation de campagne. (P. 942.)

— Oui... mais pensez à moi... Du reste, je serai renseigné par mon amie. — Allons, à bientôt!

Le lendemain, Hortense se présenta chez le docteur de la rue de Rome. Elle était anémique, comme la plupart des jeunes ouvrières parisiennes.

Josiane lui avait fait la leçon.

Elle lui avait dit :

— J'ai fait renvoyer le valet de chambre du docteur et il faut que ton mari le remplace. Il n'a rien à me refuser.

Elle ajouta :

— Ce sera bien plus commode ainsi pour savoir ce qui m'intéresse.

CHAPITRE XVIII

LA MAISON DE SANTÉ

Sir Richard Lovely devait assister à une grande fête que donnait le prince de Véran.

Il y avait été invité formellement par son nouvel ami qui était heureux de produire dans son monde ce richissime Américain dont il dotait la capitale.

L'assistance devait être des plus brillantes.

On avait parlé déjà, dans les cercles et dans les salons, du nouvel hôte de Paris.

La fête que sir Richard avait donnée à Nice, dans sa villa de Cimiès, avait eu un écho qui s'était répercuté jusque dans l'aristocratique faubourg.

Les millionnaires sont toujours bienvenus.

Aussi, Lovely fut-il très entouré dans les salons somptueux du prince de Véran.

Présenté à tout le monde par son aimable introducteur, il plut immédiatement, grâce à l'irrésistible et douce sympathie qui se dégageait de son visage.

Sa voix, quelque peu mélancolique, avec ce léger accent d'outre-mer qu'il avait su lui donner, avait un charme ineffable.

Ses allures, ses manières, ses façons étaient bien plutôt celle d'un véritable gentilhomme que de ces richissimes Yankees qui n'ont d'autre mérite que leur colossale fortune.

Le prince de Véran fut fort questionné pendant toute la soirée sur son nouvel ami.

Tout ce qui le concernait intéressait.

Les femmes n'étaient pas les moins curieuses.

On voulait savoir si c'était la première fois qu'il venait en France et s'il comptait y séjourner; on demandait à quel chiffre sa fortune pouvait être évaluée et comment il avait pu gagner tant de millions.

Avait-il une famille? était-elle demeurée en Amérique? viendrait-elle le rejoindre?

Était-il marié, veuf ou célibataire?

Que comptait-il faire à Paris?

Allait-il se livrer à de gigantesques spéculations? ou mener tout simplement une existence de grand seigneur?

Se faisait-il construire un hôtel princier, ferait-il courir?

Le prince répondait le mieux possible à ces curieux interrogatoires.

Une seule question l'embarrassait : il ne pouvait dire si son nouvel ami était veuf ou célibataire.

Jamais l'occasion de l'interroger à ce sujet ne s'était présenté.

Il était certain que sir Richard Lovely n'était pas marié, car il l'aurait su.

Il avait remarqué en lui une certaine tristesse chaque fois qu'il avait été question de quelque chose se rapportant à ce sujet, et il n'avait pas osé forcer la respectable réserve sur laquelle son ami se tenait.

A son avis, Richard Lovely devait être veuf, et le souvenir d'une femme aimée devait être encore douloureusement vivant en lui.

Cette appréciation augmenta encore les sympathies que notre ami avait inspirées.

Les dames l'étudièrent et l'observèrent à ce nouveau point de vue.

Elles se rapprochèrent de lui.

Il leur semblait que Lovely avait besoin de féminines amitiés pour se distraire de la mélancolie qu'elles reconnaissaient en lui maintenant.

Elles le recherchaient.

Elles l'entouraient.

L'une d'elles, particulièrement, la jolie vicomtesse de Lanson, essaya d'attirer son attention.

Henriette de Prémontré, vicomtesse de Lanson, était divorcée.

Elle avait pu, grâce à l'indulgence que lui valaient son esprit, sa beauté piquante et sa fortune fort respectable, braver les préjugés d'un monde qui ne s'était pas encore fait à cette époque à la rupture légale du lien matrimonial.

Elle avait conservé, après son procès, sa place dans les salons où elle avait été reçue jusque-là.

Les torts, du reste, consacrés par le jugement, étaient uniquement du côté de son mari.

Le vicomte de Lanson avait fait beaucoup parler de lui, à cause de ses relations tapageuses avec une aventurière Autrichienne, une prétendue grande dame qui avait semé sur son passage des ruines bruyantes dans les milieux les plus élevés, qui avait su même se faire recevoir et fêter par un

préfet du Midi et par un commandant de corps d'armée devenu depuis sénateur, et qui avait échoué en police correctionnelle sous une inculpation d'escroquerie à la suite de laquelle elle avait été emprisonnée et expulsée.

La vicomtesse avait conservé toutes les sympathies.

Elle disait elle-même fort gaîment qu'elle était « la troisième divorcée de France », car, au début de la loi dont Naquet dota notre pays, les journaux, toujours curieux de renseignements piquants, firent une statistique des premiers divorces prononcés par les tribunaux.

Henriette de Prémontré, qui avait déjà obtenu la séparation depuis de nombreuses années, se trouva dans les conditions prévues par la nouvelle loi au profit des époux séparés, et son jugement de séparation de corps et de biens fut, presque aussitôt après la promulgation de la loi, converti en divorce.

La vicomtesse était encore jeune.

Elle avait à peine trente-deux ans.

Jamais la médisance n'avait pu effleurer sa réputation.

On avait dit qu'elle se remarierait, mais on pensait qu'elle était difficile dans son choix, rendue méfiante par sa propre expérience.

En effet, depuis près de deux ans qu'elle était divorcée, les demandes avaient été nombreuses.

Elle les avait toutes refusées.

Sir Richard produisit sans doute sur elle une impression différente, et on ne tarda pas à le remarquer.

Le prince de Vêran, l'un des premiers, s'en aperçut, car il avait déjà vu la vicomtesse à Nice et il avait eu l'occasion de causer avec elle de son nouvel ami.

Ce soir là, il fut frappé plus vivement.

Le prince était pour tous d'une complaisance et d'une prévenance admirables.

Il n'était pas seulement un introducteur accrédité pour ceux qui lui paraissaient dignes de faire partir de son monde, pas seulement un lanceur de personnalités remarquables, il touchait à tout, remuait tout, entreprenait tout...

On disait que plusieurs mariages avaient été conclus sous ses auspices.

Il en vit un sans doute en perspective entre la jolie vicomtesse et sir Lovely, car, le premier il questionna adroitement Henriette de Prémontré.

Il ne s'était pas trompé.

La vicomtesse de Lanson avait conçu pour Richard Lovely une sympathie qui pourrait être le prélude d'un mariage.

Cette constatation faite, le prince s'appliqua à provoquer les tête à

tête, ce qui était facile au milieu de la foule de ses invités, dans les salons de son hôtel qui étaient immenses.

Henriette de Prémontré sut être aussi habilement provocante qu'elle était jolie et spirituelle, et notre ami ne tarda pas à pénétrer ses tendances.

Le mari de Marthe d'Ormilly avait l'âme profondément endolorie, et son caractère d'une droiture impeccable ne pouvait s'accommoder sans tristesse de l'erreur que provoquait sa situation.

Il songeait, davantage encore en ce moment, à cette femme adorée dont il avait été si cruellement séparé et son cœur s'attristait profondément à la seule pensée que, le croyant libre, on pouvait le supposer capable d'aimer en dehors d'elle.

Il devait dissiper au plus tôt toute illusion à cet égard.

Il le fit avec le tact le plus délicat et avec la réserve la plus exquise.

Sans paraître avoir pénétré les intentions de la vicomtesse de Lanson, ni avoir compris les invitations du prince de Véran, il profita habilement du tour que la conversation avait pris pour donner à entendre, sans s'expliquer aucunement, que son cœur portait un deuil inoubliable.

Nul ne put soupçonner la vérité.

On pensa peut-être qu'une mort prématurée avait séparé Richard Lovely d'une épouse dont le souvenir était ineffaçable ou d'une maîtresse qui avait été tendrement chérie.

Ou bien on se dit que son cœur avait été cruellement déçu par l'abandon d'une fiancée longtemps convoitée et perdue pour lui.

Toutes les conjectures étaient possibles.

La vérité seule était indéchiffrable.

Quoi qu'il en fût, la sympathie que sir Lovely avait éveillée chez ceux qui l'entouraient et qui déjà se disaient ses amies, se doubla d'un sentiment de respect compatissant pour la douleur morale que révélaient ses vagues confidences et dont l'empreinte se voyait dans le langoureux éclat de ses yeux et dans la tristesse résignée de son front.

La jolie vicomtesse de Lanson compatit elle-même au sort de cet homme qu'elle s'était sentie toute disposée à aimer, et elle se promit de demeurer pour lui l'amie la plus sincère et la plus fidèle.

En rentrant à l'Hôtel Continental, Gérard trouva un mot de Josiane.

La fille aux yeux verts lui racontait ce qu'elle avait fait et elle lui transmettait la carte de Montlaurier qui devait servir d'introduction pour visiter la maison de santé des Moulineaux.

Le cœur du malheureux fit un bond violent dans sa poitrine au moment où il apprit cette nouvelle.

Il savait maintenant où se trouvaient Marthe et Arlette, cette femme et cette fille adorées dont une injuste fatalité l'avait séparé depuis si longtemps.

Depuis qu'il était arrivé à Paris, cette pensée de les savoir si près de lui n'avait pour ainsi dire pas quitté un seul instant son esprit.

Son âme aspirait sans cesse à revoir celles qu'il sentait si proches et dont l'inconnu l'éloignait encore.

Aujourd'hui il savait.

Elles étaient là, aux Moulineaux, c'est-à-dire à une toute petite distance.

Dans une heure au plus, il pouvait se rendre auprès d'elles.

Dans une heure il pourrait les voir.

Une impatience le pressait.

Il ne se sentit pas la force de différer d'un seul instant le bonheur qui venait de lui être promis.

Dès le lendemain de la fête à laquelle il avait assisté chez le prince de Véran, sir Lovely prit le coupé qu'il avait loué en attendant que son écurie fut installée.

Il se fit conduire à la maison de santé du docteur Lacombe.

Du plus loin, poussé vers Marthe et Arlette par chaque battement de son cœur, il cherchait à apercevoir la maison dans laquelle elles se trouvaient.

La sinuosité des chemins la lui cachait.

D'ailleurs, quand il put la voir, il était loin de croire que c'était elle qu'il avait devant les yeux, car il s'attendait à un tout autre aspect.

La maison de santé des Moulineaux était, en effet, une véritable villa.

Sa grande grille, bordant le chemin des Gardes, percée au milieu d'un large portail, avait tous ses interstices garnis d'un épais feuillage de lierre qui défendait l'intérieur contre les regards des passants.

Au milieu d'un parc assez vaste, en grande partie boisé, dessiné par un jardinier des plus habiles, s'élevait la construction dont une aile seule n'était pas masquée par les hautes futaies qui entouraient sa terrasse.

Du côté de la façade principale, l'aspect était celui d'une confortable habitation de campagne.

C'est la partie postérieure, divisée en petits pavillons, communiquant par un large corridor avec l'intérieur, qui était seule affectée aux malades.

Rien ne pouvait déceler aux profanes ce refuge des misères de l'intelligence humaine.

Les pensionnaires du docteur Lacombe avaient une vue splendide sur les coteaux de Meudon, la forêt de Saint-Germain et la pittoresque banlieue qui s'étend sur la rive gauche de la Seine.

La voiture de sir Lovely s'arrêta devant la grille.

Le portier ouvrit et introduisit notre ami qui eut la force de contenir la poignante émotion qui l'agitait.

Gérard demanda :

— Le docteur Neyret est-il en ce moment à la maison ?

— Ces mesieurs, répondit le gardien du portail, sont ensemble, occupés à leur visite. — Il faudra que monsieur aie la bonté d'attendre quelques instants pour voir M. le docteur Neyret.

— Très bien.

— Vous n'avez qu'à prendre la grande allée de tilleuls qui borde la pelouse, ajouta le portier en faisant un geste dans la direction dont il parlait, et vous arriverez à la maison où l'on vous recevra.

— Merci.

Le mari de Marthe d'Ormilly suivit la direction indiquée et arriva à la maison où un domestique l'attendait sur le perron, prévenu de son arrivée par une sonnerie électrique que le portier avait actionnée.

Il demanda le docteur Neyret et remit sa carte avec celle de Montlaurier contenant les quelques lignes d'introduction que nous avons lues.

On l'introduisit aussitôt.

Le docteur Neyret venait de quitter son chef, le docteur Lacombe, après la visite quotidienne des malades.

Il interrogea son visiteur, ou plutôt causa quelques instants avec lui, afin de savoir dans quel but il voulait connaître la maison de santé qui, étant privée, n'était que très exceptionnellement visitée.

Le richissime Américain prétextait le désir qu'il avait de se rendre compte de l'organisation admirable dont on lui avait parlé, de voir tout ce qui avait été fait dans cet établissement qui passait, à juste titre, pour une Maison-Modèle, afin d'en faire part à son architecte de New-York qu'il avait chargé de construire une maison destinée, comme celle-ci, au traitement des maladies mentales.

Le prétexte était très plausible et le docteur Neyret, heureux d'être agréable à un confrère, se fit un plaisir de conduire son visiteur et de lui montrer en détail l'installation complète du superbe établissement.

Nous n'allongerons pas ce récit en faisant assister nos lecteurs à cette visite, car ils comprennent quelle impatience agitait notre sympathique héros depuis qu'il se sentait sous le même toit que Marthe et Arlette et qu'il allait sans doute lui être permis de les voir.

Quand on arriva à la galerie sur laquelle ouvraient les logements des malades, le docteur Neyret dit :

— Je vais pouvoir vous montrer un de nos pavillons, car la personne qui l'occupe est en ce moment dans le parc. Tous les autres pensionnaires sont chez eux.

Le médecin ouvrit une porte.

Ce pavillon, ou, du moins, l'appartement qu'il contenait au rez-de-chaussée, était celui de Marthe.

Il se composait de quatre pièces séparées par un petit corridor central aboutissant à la porte donnant sur le jardin.

L'une de ces pièces était une chambre spacieuse, aux murs recouverts d'étoffe de nuance gaie parsemée de fleurs. L'étoffe tendue dissimulait un épais rembourrage ménagé pour garantir l'aliéné contre les chutes ou contre les chocs que son agitation pourrait occasionner.

L'éclairage était assuré, la nuit, par un bec de gaz protégé par un globe de verre épais, hors de la portée du malade.

Les fenêtres, larges et hautes, étaient hors d'atteinte, grâce à la construction qui en plaçait les panneaux dans l'enfoncement de la muraille très épaisse, et à une main courante garnie de cuir rembourré qui en protégeait l'accès.

Nulle trace visible des barreaux que dissimulaient les châssis rapprochés des vitraux.

La fermeture, d'un très ingénieux mécanisme, pouvait s'opérer de l'extérieur.

Les meubles, lit, fauteuils, chaises, étaient rembourrés et couverts d'étoffes.

Le parquet était caché sous un épais tapis.

Une porte faisait communiquer cette chambre avec une autre plus petite.

Le docteur Neyret expliquait :

— Nos malades ne sont jamais seuls, car dans cette chambre couche un gardien ou une gardienne qui ne perd pas un seul instant de vue le pensionnaire qui lui est confié, grâce à ces guetteurs invisibles que vous voyez pratiqués dans la cloison.

Il a, sous la main, deux appels de sonneries électriques pour appeler du secours en cas de besoin, ou pour requérir les soins immédiats des docteurs.

Pour la malade qui occupe ce pavillon, l'adjonction d'une gardienne n'a pas été jugée utile, car, à vrai dire, cette dame peut-être considérée comme guérie. Elle n'est en traitement que pour parachever d'une manière



Il pouvait voir de tout près la malade. (P. 946.)

certaine et définitive la guérison qui est toujours considérée comme incomplète tant que toutes les facultés ne lui ont pas été rendues. Or, cette malade n'a pas encore recouvré le souvenir.

Mais à la voir on ne se douterait pas qu'elle a été privée de la raison, tant elle est calme, tant elle s'exprime avec intelligence.

C'est sa fille et une domestique amenée par elle qui lui tiennent compagnie et qui constituent toute sa surveillance.

Tenez, vous pouvez la voir d'ici, ajouta le docteur en indiquant par la fenêtre une partie du parc que le bois ombrageait. Elle est là-bas, la voyez-vous ?

— Oui... je la vois... répondit Gérard en se surmontant.

De loin, il avait reconnu Marthe et Arlette.

Il voyait avec elles deux autres femmes qu'il lui semblait ne pas connaître, ou plutôt qu'il ne regardait pas, tellement il était absorbé.

Il ne voyait qu'elles.

Par la pensée il s'en rapprochait et l'anxiété de son désir doublait en quelque sorte l'acuité de sa vue.

Le docteur Neyret continuait :

— Cette dame est laissée entièrement libre d'aller et de venir toute la journée dans le parc et même au dehors si elle le désire, comme elle faisait d'ailleurs avant d'être ici.

Alors, Gérard interrogea le praticien.

Maître de lui, il dissimula le désir poignant qui était en lui de savoir toute la vérité, sous l'intérêt éveillé par la situation morale de la chère malade.

Il trouvait ce cas de guérison incomplète absolument curieux et extrêmement intéressant.

Il demandait par quel traitement on pouvait arriver, après une guérison partielle, à réveiller le souvenir dans l'esprit.

Il questionnait adroitement pour se faire dire tout ce qui concernait Marthe et Arlette et c'est ainsi qu'il apprit ce qui lui restait encore à connaître.

Puis, le docteur lui fit faire le tour du parc et le conduisit en le promenant dans un endroit d'où, caché par un rideau de feuillage, il pouvait voir de tout près la malade dont on venait de parler.

Marthe semblait ne pas avoir vieilli.

La folie l'avait préservée des torturants chagrins qui creusent les rides et qui blanchissent les cheveux.

Elle était aussi belle qu'autrefois, car dans le calme et au sein de l'air pur des Alpes, sa maladie de cœur s'était complètement guérie ; un tendre incarnat colorait ses joues, ses yeux brillaient sans fièvre, tout en elle dénotait la santé.

Mais c'était Arlette que l'infortuné, tout en écoutant le docteur qui continuait ses explications, ne pouvait se lasser d'admirer.

Jamais il ne l'aurait reconnue si elle n'avait pas été avec sa mère.

Jamais, dans cette jeune fille admirable, d'une douce et idéale beauté, parée de toutes les grâces et de toutes les séductions possibles, il n'aurait

retrouvé la fillette, l'enfant qu'il avait laissée dans l'hôtel de la Poste de Claix.

Elle ressemblait à Marthe d'une manière frappante.

C'était celle-ci, lorsque Gérard l'avait connue jeune fille, lorsqu'il avait demandé sa main.

Elle n'avait en moins que cette chaude coloration du teint que M^{me} d'Ormilly devait à son origine créole.

Ainsi, ces deux femmes étaient sa femme et sa fille!

C'étaient les martyres à qui il n'avait jamais cessé un seul instant de penser!

Elles, à qui il avait tout sacrifié!

Elles, qu'il venait retrouver aujourd'hui et à qui, pourtant, il ne pouvait pas se présenter!

Elles, qu'il lui était donné de voir un instant, mais à qui il lui était interdit de tendre les bras et qu'il ne pouvait serrer contre son cœur pour les inonder de ses baisers et de ses larmes.

CHAPITRE XIX

UN AMI DE PLUS

Le docteur Neyrét ne se doutait pas de ce qui se passait dans l'âme de son visiteur.

Aucune fibre ne tressaillait chez sir Lovely qui avait la force de demeurer impassible en apparence.

Il savait quel puissant intérêt il avait à ne pas se trahir et son âme ne perdait rien de sa vigueur.

La visite était terminée.

Le médecin avait été pour son visiteur d'une complaisance parfaite.

Il le reconduisit lui-même jusqu'à la grille où l'attendait sa voiture.

Alors Gérard ne se sentit pas le courage de s'éloigner tout de suite de cette maison où, après une si longue absence et une si douloureuse séparation, il venait de retrouver ces deux bien-aimées qui avaient été la constante préoccupation et le but unique de toute sa vie.

Il dit à son cocher d'aller l'attendre sur le chemin qui longe la berge de la Seine et il s'éloigna en suivant le chemin des Gardes.

Dans la visite qu'il venait de faire, Gérard avait remarqué un coteau d'où la vue plongeait dans le parc.

De là, sans doute, il pourrait encore apercevoir Marthe et Arlette.

Il ne serait pas auprès d'elles, mais il les aurait sous les yeux.

Il retrouva aisément l'endroit qu'il avait remarqué et il y accéda.

Oui, il les voyait encore toutes deux, ayant auprès d'elles M^{me} Sarrazin, cette excellente femme qui avait été comme un ange de charité placé par Dieu lui-même sur la route douloureuse de leur existence, et Nanette, la servante des Joris, qu'elle avait amenée et qui s'était attachée à Marthe ainsi que le docteur Neyret le lui avait dit.

Alors, dans cette longue contemplation, des larmes coulèrent lentement des yeux de Gérard d'Ormilly.

Il pleura en revivant par la pensée tout ce qu'il avait souffert autrefois avec elles, en songeant à tout ce qu'elles avaient enduré.

En même temps, son âme reconnaissante s'élevait vers Dieu.

— Oh ! je vous remercie, mon Dieu, dit-il, et je vous bénis, car votre miséricorde a eu pitié de ces malheureuses, ... car vous avez envoyé vers elles ceux qui les ont sauvées... Car vous m'avez permis enfin de les revoir... et parce que je crois que vous me permettrez d'être un jour... bientôt enfin réuni à elles.

Et vous tous aussi, je vous bénis ! ajouta Gérard en songeant à tous ceux qui avaient contribué à sauver Marthe et Arlette, à Noirétable, à ce digne curé des Joris, à M^{me} Sarrazin, au docteur Lacombe qui allait achever sa guérison, et jusqu'à cette humble fille de la campagne qui les servait.

Il me sera permis de vous témoigner ma reconnaissance et de vous rendre au centuple tout ce que vous avez fait pour elles.

Le malheureux ne pouvait plus s'arracher à cette contemplation.

Il aurait voulu ne plus quitter cette place, ne plus cesser de contempler Marthe et Arlette.

Il était heureux en pensant que depuis assez longtemps déjà, leur misère était enfin terminée.

Il comprenait maintenant tout ce qui s'était passé depuis l'arrestation de Noirétable.

Il songeait aussi à l'avenir.

Désormais, Marthe et Arlette pourraient être assistées par lui, et il pourrait leur assurer non seulement le bien-être qu'elles devaient à la charité et à l'affection de l'abbé Sylvère et de M^{me} Sarrazin, mais encore le confortable et même tout le luxe que son immense fortune lui permettrait de leur donner.

Pour cela, il faudrait trouver un intermédiaire.

Il faudrait aussi continuer à se cacher et à se tenir éloigné d'elles ; mais au moins il les saurait complètement heureuses et cette conviction valait bien un sacrifice de plus.

Gérard resta ainsi plus d'une heure, aussi longtemps que Marthe et Arlette demeurèrent dans le parc avec M^{me} Sarrazin et Nanette.

Quand elles disparurent, pour regagner la maison, sous les allées touffues, il essuya ses yeux et il murmura dans un suprême élan de son âme :

— A bientôt!

Ses lèvres leur envoyèrent un baiser.

Puis, il s'éloigna :

Il descendit le coteau et vint reprendre le chemin des Gardes, pour de là rejoindre sa voiture.

Il marchait lentement comme pour séjourner le plus longtemps possible près d'elles, dans cette atmosphère qu'elles respiraient, sans soupçonner qu'elles étaient si près de celui qui les aimait tant.

Il voulut repasser devant la porte de la maison de santé pour se rapprocher d'elles davantage, pour leur envoyer une dernière pensée et une dernière caresse avant de s'éloigner tout à fait.

D'Ormilly était arrivé à la hauteur du portail.

Il s'arrêta un instant.

Dans l'absorption de sa pensée, il n'entendit les pas de deux personnes qui arrivaient que lorsqu'elles se trouvèrent tout près de lui.

Il se retourna vivement.

Ses regards se croisèrent avec ceux des survenants.

L'un d'eux était un prêtre, grand, élancé, sans maigreur, le front entouré de cheveux blancs dont les boucles s'échappaient de son chapeau.

Sur sa joue gauche, près de l'oreille, s'étendait une tache de vin.

L'autre, était un homme d'un certain âge, plus petit, plus fortement membré que le prêtre.

Il portait une barbe courte, presque blanche, et ses yeux étincelaient d'une façon étrange.

Ces yeux, notre ami les reconnut du premier coup.

A la vue de cet homme, quelle que fût sa présence d'esprit et sa puissance sur lui-même, d'Ormilly s'était trahi, ne cherchant même pas à retenir les mots de reconnaissance prêts à sortir de sa bouche.

Ses regards avaient parlé les premiers.

Ses lèvres avaient dit :

— Noirétable!...

— Vous!... répondit le compagnon du prêtre avec un indescriptible saisissement.

En même temps, il saisit avec force la main de Gérard et la pressa avec exaltation en répétant :

— Vous!... vous!... grand Dieu, est-ce possible?... Vous, vivant!

D'Ormilly avait compris aussitôt que le prêtre qui était avec Noirétable était le curé des Joris.

Il le salua et il entraîna Noirétable et le prêtre.

— Venez!... Venez aussi, monsieur le curé, car il faut que je vous parle à tous deux!... Venez!

Que lui importait d'avoir été reconnu par Noirétable?

Il savait qu'il pouvait avoir en lui la plus entière confiance.

Le caractère sacré du ministre de Dieu lui répondait également de lui.

Quant à eux, ils pouvaient le savoir vivant.

Ce fut lui qui interrogea :

— Vous êtes donc libre?

— Oui, répondit Noirétable, j'ai été gracié du tiers de ma peine, grâce à cet ami dévoué qui a intercédé pour moi.

— Monsieur le curé des Joris?

— Vous me connaissez? demanda le prêtre surpris.

— Oui, monsieur le curé, je sais ce que vous avez fait pour lui... et pour d'autres... répondit d'Ormilly en tendant au vieillard une main reconnaissante.

Le prêtre la prit sans hésitation.

— Moi aussi, dit-il, je sais tout... depuis hier seulement, depuis que cet excellent ami, que ce brave homme que je m'estime heureux de connaître, m'a appris ce que vous avez souffert.

Car je viens de comprendre à l'instant qui vous êtes, ajouta l'abbé Sylvère, rien qu'au saisissement et à la joie de mon ami, qui ne pouvait en éprouver une pareille qu'à votre vue.

— Tout le monde a cru à votre mort, dit Noirétable.

— Je le sais, répondit Gérard; j'ai lu cela dans les journaux.

— Quel changement!... Comment ai-je pu vous reconnaître? dit encore l'ami du prêtre, en examinant avec une visible stupéfaction le visage de d'Ormilly. C'est Dieu qui m'a inspiré, à votre vue!... C'est lui qui m'a suggéré votre nom, au moment où je vous ai aperçu, car personne ne pourrait vous reconnaître.

Puis il demanda :

— Vous êtes à Paris?

— Oui.

— Et vous savez?...

— Oui, interrompit Gérard, je sais qu'elles sont ici toutes deux, grâce à vous, monsieur le curé.

— Comment savez-vous cela? demanda l'abbé Sylvère.

— Il y a quatre jours, j'étais aux Joris, où j'étais venu pour vous voir, car cet ami qui m'avait appris ce qu'elles étaient devenues, m'avait parlé de vous... là-bas.

— Oui, je sais.

— L'aubergiste à qui je me suis adressé m'a appris votre départ avec elles et aussi avec cette excellente femme qu'elles ont eu le bonheur de retrouver, pour vous seconder dans votre mission de charité et de dévouement.

— Mais vous, demanda Noirétable, par quel miracle avez-vous pu vous sauver et arriver ici?... Comment n'avez-vous rien à craindre, car je crois comprendre que vous êtes en parfaite sécurité?

— Mon cher ami, répondit d'Ormilly, c'est une longue histoire que je ne tarderai pas à vous raconter. Dieu m'a protégé, et il a voulu que je retrouve cette femme et cette fille dont la séparation était pour moi le plus cruel martyre.

Je suis en complète sécurité, en effet, comme vous l'avez compris. Seulement, celui que vous avez connu n'existe plus... pour personne.

Le forçat Gérard d'Ormilly, ajouta-t-il presque tout bas, s'est noyé en se sauvant du bagne, et son cadavre a été dévoré par les requins de l'Atlantique.

Je suis désormais Richard Lovely, citoyen de la libre Amérique, et toutes les pièces établissant mon identité sous ce nom, qui m'a été légué par celui à qui il appartenait, existent et sont entre mes mains.

Je n'ai donc rien à craindre.

Ces nouvelles emplissaient de joie les cœurs du prêtre et de Noirétable.

— Parlons d'elles, dit d'Ormilly en s'adressant au curé des Joris.

— Vous les avez vues?

— Oui! Je sors de cette maison où j'ai été introduit avec une recommandation, et, en la visitant, je les ai vues.

Mais comment vous dire, à tous deux, tout ce que je veux, tout ce que je désire.

Je veux vous parler du passé et de l'avenir aussi, car je suis riche, j'ai des millions, entendez-vous, des millions!... et j'entends qu'elles soient heureuses.

Mais il faut que je vous explique tout cela, il faut que je vous raconte mon histoire, il faut que je vous fasse connaître l'origine de cette fortune, pour que vous sachiez bien qu'elles n'ont pas à en rougir, et pour que vous m'aidiez à la leur faire partager.

Il faut aussi que vous me parliez d'elles, monsieur le curé, dit Gérard en s'adressant tout particulièrement au prêtre. Il faut que vous me disiez tout ce que vous savez, tout ce qu'elles ont fait, pour que je sache combien ma femme et ma fille ont été heureuses, grâce à vous, et pour que je puisse vous bénir comme vous le méritez.

Ce fut l'abbé Sylvère qui répondit :

— Ce brave ami est arrivé cette nuit. J'ai obtenu pour lui qu'après sa libération il pourrait revenir en France et même résider à Paris.

Je le conduisais auprès de votre femme et de votre fille qu'il avait hâte de voir, qui savent qu'il doit être aujourd'hui de retour, et qui languissent aussi de l'embrasser, pour lui faire oublier tout ce qu'il a souffert.

Il passa alors quelque chose d'amer, dans les yeux et sur les lèvres de d'Ormilly.

— Vous allez les voir!... dit-il à Noirétable. Vous allez les embrasser!...

— Je vous comprends, répondit l'ami de l'abbé Sylvère. — Ah! espérez!... oui, espérez, car quelque chose me dit que ce bonheur vous sera bientôt rendu.

— Ne leur parlez pas de moi... fit Gérard.

— Soyez sans inquiétude, interrompit Noirétable.

— Ne leur dites pas que vous m'avez connu là-bas, car il faudrait leur laisser comprendre ce que j'ai souffert et renouveler leurs douleurs.

Qu'elles sentent, sous vos caresses, celles de celui qui les aime tant!...

Puis, revenez... revenez vite!... Vous me parlerez d'elles... Je vous dirai tout!...

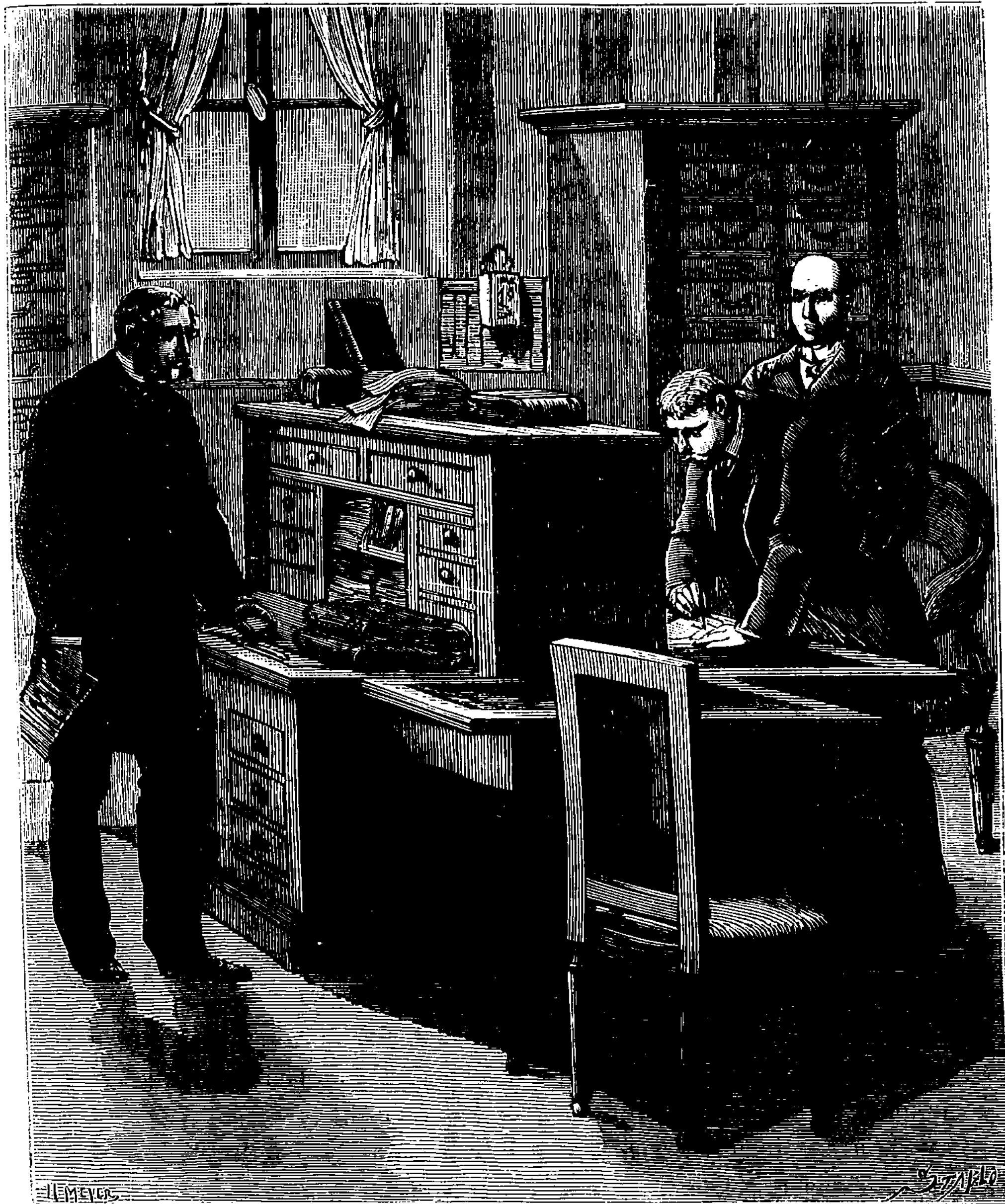
— Où?

— Je suis à l'Hôtel Continental. Vous demanderez sir Richard Lovely.

— Bien.

— Quand viendrez-vous?

— Ce soir, répondit Noirétable, car je leur dois bien mes premières heures.



Le vénérable curé des Joris avait fait parvenir une requête au Ministère de la Justice.
(P. 954.)

— Allez !... Et à ce soir. Vous resterez avec moi ?

— Je vous le promets.

— Oui, mon cher ami, nous resterons, confirma le digne ecclésiastique.

— Avec quelle impatience je vous attendrai !

— Moi aussi je serai impatient de vous revoir !... fit Noirétable.

CHAPITRE XX

UN COIN DE CIEL

Gérard s'était séparé de Noirétable et du curé des Joris, après leur avoir serré la main avec une force qui traduisait son émotion, sa joie et sa reconnaissance.

Il se disait encore, en les voyant s'éloigner dans la direction de la maison de santé :

— Ils vont la voir!...

Il regagna sa voiture et il se fit reconduire à son hôtel.

Le temps aurait paru mortellement long à notre ami s'il n'avait pas eu, ce jour-là, des occupations qui le tinrent une grande partie de l'après-midi.

Il avait des rendez-vous avec le tapissier chargé de son installation, avec son notaire et avec les correspondants de ses banquiers américains. Cela fut une distraction pour lui.

Nous reviendrons tout de suite à Noirétable que nos lecteurs viennent de retrouver, car la sympathie que l'homme de la Caverne a éveillée autrefois chez eux, leur donne certainement le désir d'apprendre tout ce qui concerne le sauveur de Marthe et d'Arlette.

C'était, en effet, à l'abbé Sylvère, comme il l'avait dit, que Noirétable devait sa libération anticipée.

Lorsque le curé des Joris vit son ami pour la dernière fois, lorsqu'il l'embrassa dans le parloir de la prison, déjà revêtu de la livrée infamante, au moment de son départ pour l'île de Ré, il lui dit :

— Bon espoir en Dieu et en l'avenir, mon ami!... Je ne vous oublierai pas... Je prierai et je travaillerai pour vous!

Le digne prêtre avait tenu parole.

Il avait mis en branle toutes les influences dont il pouvait disposer.

Il avait vu toutes les personnes qu'il connaissait, les châtelains influents des Alpes, les autorités diocésaines, un général même avec qui, à la suite de son service militaire, le prêtre, ancien soldat, avait conservé d'excellentes relations.

Par ces intermédiaires, le vénérable curé des Joris avait fait parvenir une requête au Ministère de la Justice en faveur de l'intéressant condamné.

Une enquête avait été ordonnée, et les renseignements concernant la conduite de Noirétable au bagne avaient été pleinement satisfaisants.

Les choses avaient encore duré trop longtemps au gré du digne ecclésiastique.

Il n'était parvenu à obtenir la grâce de Noirétable, que lorsque celui-ci avait déjà accompli plus des deux tiers de sa peine.

Mais la faveur la plus importante que l'abbé Sylvère avait obtenue pour son ami, celle à laquelle il attachait le plus grand prix, c'était l'affranchissement de l'obligation de résidence, la faculté de pouvoir revenir en France et l'autorisation de pouvoir y vivre dans la ville qu'il choisirait.

Ainsi il pourrait être encore près de cet homme qu'il estimait sincèrement, malgré la flétrissure que la justice des hommes lui avait imposée.

Il pourrait avoir auprès de lui cet ami sûr, qu'une longue fréquentation lui avait appris à connaître, cet homme de bien qui ne s'était révolté contre la société, qu'à la suite des injustices révoltantes dont il avait été victime, écrasé par la défectueuse organisation et les iniques réglementations qui la régissent.

Noirétable était arrivé la veille.

Le paquebot sur lequel il avait pris passage avec les fonds de son pécule de condamné, qu'on lui avait remis au moment de sa libération et que l'abbé Sylvère avait grossi de tout ce qu'il avait pu prélever sur son modeste traitement, et de ce qu'il avait pu obtenir de ses plus généreux paroissiens, l'avait débarqué à Bordeaux.

A la poste restante de cette ville, ainsi que cela avait été annoncé par la dernière lettre du curé des Joris parvenue à Cayenne, Noirétable avait trouvé une autre lettre de son ami, le prévenant qu'il était obligé de venir à Paris et lui donnant rendez-vous à l'hôtel du bon La Fontaine, dont la clientèle se compose en majeure partie de membres du Clergé.

« L'homme de la Caverne » en arrivant à Paris, avait été heureux de pouvoir remercier ce dévoué protecteur.

Il s'était jeté dans ses bras et l'avait embrassé avec effusion.

Cet homme, ce sauvage, dont le malheur semblait avoir annihilé les forces affectives, retrouvait toute sa puissance d'affection pour ce prêtre qu'il aimait, aussi bien que pour Marthe et Arlette qui lui rappelaient la femme et la fille qu'il avait perdues.

Noirétable, dont le cœur semblait être sec, qui détestait cette société dont il avait si cruellement souffert, était le meilleur des hommes pour ceux qu'il aimait.

Les lettres du curé des Joris qu'il avait reçues au bagne, n'avaient pu lui donner que des nouvelles bien succinctes de ses deux protégées, et lui-même, dans la seule réponse mensuelle qu'autorise le règlement pénitentiaire, ne pouvait pas dire tout ce qu'il savait d'elles.

La lettre retirée de la poste restante de Bordeaux avait été un peu plus explicite.

Noirétable avait appris que M^{me} d'Ormilly et sa fille étaient à Paris avec le vénérable prêtre, qui les avait prises sous sa protection.

Aussi, ses premières paroles avaient-elles été pour demander de leurs nouvelles.

L'abbé Sylvère lui avait appris ce qui s'était passé.

Noirétable, de son côté, avait dit au curé des Joris par quelle providentielle rencontre il avait trouvé, à Cayenne, Gérard d'Ormilly, à qui il avait pu donner des nouvelles de Marthe et d'Arlette.

Il lui avait raconté son évasion et il lui avait appris que le malheureux devait avoir trouvé la mort, dans cette tentative entourée des plus effroyables dangers.

C'était l'opinion qui avait cours au bagne, après les recherches infructueuses que l'on avait faites pour retrouver les fugitifs.

Ils avaient résolu l'un et l'autre de ne pas apprendre cette douloureuse nouvelle à Marthe et à Arlette, car il fallait avoir les plus grands ménagements pour cette malheureuse dont la guérison n'était pas encore absolument complète.

Ils étaient partis ensemble pour se rendre à la maison de santé des Moulineaux, lorsqu'ils avaient rencontré Gérard que Noirétable avait reconnu presque sans hésitation, malgré les changements si profonds opérés en lui.

Maintenant, il fallait encore garder le silence à l'égard de Marthe et d'Arlette.

Il fallait qu'elles continuassent à ignorer que ce mari, que ce père dont elles pleuraient depuis si longtemps la séparation, était libre, qu'il était tout près d'elles.

Il le fallait pour la sûreté de Gérard, et aussi parce qu'il y avait à craindre également, pour M^{me} d'Ormilly, les effets funestes d'une joie trop intense.

Ils ne diraient rien.

D'Ormilly leur avait donné des instructions à cet égard.

Par eux, désormais, il pourrait avoir des nouvelles de ces deux créatures qui lui étaient si chères.

Il se servirait de leur intermédiaire pour adoucir leur sort, pour les faire participer aux richesses qu'il avait acquises, pour leur donner enfin un peu de ce bonheur qu'il avait rêvé pour elles, et qu'il avait payé si chèrement.

Noirétable avait hâte de revoir ses deux protégées et, aussitôt après avoir quitté d'Ormilly, il était venu, avec l'abbé Sylvère, chez le docteur Lacombe où elles l'attendaient chaque jour, prévenues de sa prochaine arrivée.

Elles aussi avaient conservé une reconnaissance et une affection profonde pour cet ami, pour ce bienfaiteur auquel elles devaient réellement la vie.

Le docteur Lacombe avait demandé à assister à la première entrevue que son intéressante malade aurait avec Noirétable, car il comptait se servir de l'émotion que M^{me} d'Ormilly éprouverait en le retrouvant pour faire faire un pas nouveau à la guérison définitive qu'il espérait.

L'éminent aliéniste n'avait pas conjecturé en vain.

Dès les premiers instants, il comprit qu'un changement profond se faisait chez sa sympathique pensionnaire.

Il vit passer dans ses yeux des lueurs nouvelles, allumées par le souvenir qui s'éveillait.

Il perçut en elle les traces du travail qui s'accomplissait dans son esprit par ce retour au passé.

Il l'étudiait attentivement.

Marthe se reportait évidemment à cette époque déjà lointaine que son souvenir incomplet ne percevait plus aussi nettement que sa fille.

Elle retrouvait dans sa mémoire, qui se réveillait, des faits qui dénotaient la résurrection de cette faculté.

Le docteur ne voulait pas troubler cet entretien ; mais lorsqu'il jugea le moment opportun, lorsqu'il vit que M^{me} d'Ormilly revenait d'elle-même à des événements bien antérieurs à l'époque où elle avait connu Noirétable, il intervint et il l'aida, avec le concours de sa fille, à retrouver nettement tout ce qui s'était passé.

Elle se rappelait alors, en remontant lentement le cours de son existence, tous les détails de sa vie dans les montagnes alpestres, avec les troupeaux de Remi Garrigou.

Elle se souvint des deux hivers qu'elle avait passés à Arles avec l'éleveur de bestiaux qui avait eu la cruauté de la chasser lorsqu'il eut appris qui elle était.

Elle revit ce misérable dont la haine injuste l'avait poursuivie, ce Morisset rencontré dans les Alpes comme si sa persécution ne pouvait l'abandonner.

Elle revécut son existence errante sur les grandes routes, dans le plus affreux dénuement, jusqu'au jour où Garrigou et son ami le Lyonnais l'avait trouvée, avec Arlette, à demi mortes toutes deux de froid et de faim.

Elle se souvint encore très nettement de son départ de Claix, de son expulsion de cet hôtel, où elle venait d'être frappée si épouvantablement par le malheur.

Arlette continuait à lui parler, guidée par le savant aliéniste.

Elle l'aidait à retrouver dans son souvenir, toutes les circonstances de l'arrestation de Gérard à l'hôtel de la Poste; la trahison abominable de Morisset que l'enfant, toute confiante, avait prévenu de l'arrivée de son père.

Marthe se rappelait tout cela.

Elle remontait plus loin encore maintenant.

Elle parlait de ce trajet fait, au milieu d'un orage terrible, dans la carriole de M^{me} Verdon, la propriétaire de l'hôtel des trois Rois Mages, pour venir de Lans à Claix sous la conduite de Julot.

Elle racontait, dans tous ses détails, la vie qu'elle avait menée avec Arlette dans ce petit hameau de l'Isère, et elle revenait encore par la pensée à son départ de Paris, lorsque Gérard, conseillé par Santenac et par Montlaurier, l'avait envoyée loin de lui avec sa fille.

Oh! ceux-là, elle se les rappelait bien aussi en ce moment.

Elle les revoyait distinctement par la pensée, ces mauvais génies qui étaient la cause de tous leurs malheurs.

Elle se les rappelait, les démons dont son mari avait seul expié les crimes.

Elle se souvenait de cette soirée où elle avait entendu Santenac et Bianca parler à Gérard du vol qu'ils avaient prémédité, et pour lequel ils avaient besoin de lui.

Le docteur Lacombe comprenait que les souvenirs de sa malade se complétaient de plus en plus et qu'elle avait retrouvé tous les faits de son existence antérieure, bien qu'elle ne racontât pas tout haut tout ce qui lui revenait à l'esprit.

Il jugea que l'effort suffisait, et il s'efforça de détourner Marthe des recherches qu'elle continuait à faire.

Le traitement que M^{me} d'Ormilly suivait depuis qu'elle était aux Moulineaux, avait porté ses fruits.

Le souvenir dont l'absence avait jusque-là rendu la guérison incomplète, revenait lentement, mais sûrement.

Marthe devrait être bientôt complètement guérie; le savant docteur l'affirmait.

Marthe et Arlette étaient heureuses d'avoir retrouvé Noirétable, cet homme de cœur envers qui elles avaient contracté une si chère dette de reconnaissance.

Leur bonheur se lisait sur leurs visages épanouis par la gratitude la plus affectueuse et dans les éclats de leurs yeux qui exprimaient tous les sentiments que leurs lèvres étaient inhabiles à traduire.

Elles parlaient du passé, des bontés que l'abbé Sylvère avait eues pour elles, des soins dont, grâce à lui, elles n'avaient jamais cessé d'être entourées.

Elles lui présentèrent M^{me} Sarrazin, cette excellente femme que la Providence leur avait envoyée et qui avait fait d'elles sa véritable famille.

Pas un mot de ce père, de cet époux dont leur esprit et leur cœur étaient cependant rempli.

Les malheureuses sentaient encore peser sur elles le poids accablant de la flétrissure qui les avait atteintes en le frappant, lui qui n'avait été aveuglé que par l'affolante préoccupation de leur bonheur.

Elles se taisaient toutes deux, mais elles espéraient, car elles sentaient en elles que le bonheur de le retrouver leur serait un jour rendu, puisque Dieu avait eu pitié d'elles, puisqu'il les avait laissé vivre.

Enfin, dans leur ciel si noir, si chargé de nuages, se montrait un petit coin d'azur.

Lé soir, le curé des Joris et Noirétable se trouvèrent au rendez-vous que Lovely leur avait donné.

Gérard les attendait avec impatience.

Il lui tardait d'avoir des nouvelles de sa femme et de sa fille, et c'est avec une joie inexprimable qu'il apprit l'amélioration considérable que le retour de Noirétable avait apportée à sa chère Marthe, en l'aidant à déchirer les voiles qui obscurcissaient le passé dans son esprit.

Il ne tarissait pas en questions pour connaître tout ce qui les intéressait.

Il ne se lassait pas d'entendre tout ce qu'on lui disait sur elles, et il se dédommageait ainsi, de l'éloignement dans lequel il était obligé de se tenir.

Son cœur, reconnaissant et affectueux, se gonflait de joie à la pensée que les malheureuses avaient trouvé dans leur détresse les êtres compatissants et bons qui les avaient assistées.

Il aurait voulu pouvoir dire à M^{me} Sarrazin et au docteur Lacombe tout ce qu'il ressentait de gratitude comme il le disait à Noirétable et à l'abbé Sylvère.

Oh ! cette dette-là, dette sacrée, il la paierait avec usure et avec bonheur.

Ce serait désormais un des buts de sa vie que de rendre à tous ceux qui avaient secouru Marthe et Arlette le bien qu'elles leur devaient.

Tout d'abord, c'est de Noirétable que d'Ormilly voulait s'occuper.

Cet ami dévoué n'avait en somme pas de moyen d'existence.

Il ne pouvait demeurer à la charge du curé des Joris qui n'était pas riche.

Gérard voulut immédiatement pourvoir à tout ce qui lui était nécessaire, et malgré les protestations désintéressées de Noirétable qui prétendait vivre loin de tous, dans une retraite qu'il se créerait et où il travaillerait, il parvint, avec le concours de l'abbé Sylvère, à lui faire accepter ce qu'il désirait faire pour lui.

D'Ormilly apprit alors à ses nouveaux amis tout ce qui le concernait.

Il leur dit par quel bonheur inespéré il avait rencontré, sur les rivages brésiliens, son parent Richard Lovely, qui était mort en lui laissant son nom et ses richesses.

Il ne voulait pas que ces hommes honnêtes puissent avoir le moindre scrupule en acceptant ses bienfaits.

Il fut convenu que le curé des Joris pourvoirait lui-même à tout, avec les fonds que le nouveau sir Lovely lui remettrait.

C'est lui aussi qui servirait d'intermédiaire pour faire profiter Marthe et Arlette de cette fortune à laquelle Gérard n'attachait de prix qu'à cause d'elles.

La discrétion la plus entière serait observée par eux jusqu'au jour où d'Ormilly pourrait librement revoir sa femme et sa fille.

Jusque-là il serait tenu au courant de tout ce qui les intéresserait.

Le prêtre et Noirétable viendraient le voir souvent pour lui parler d'elles.

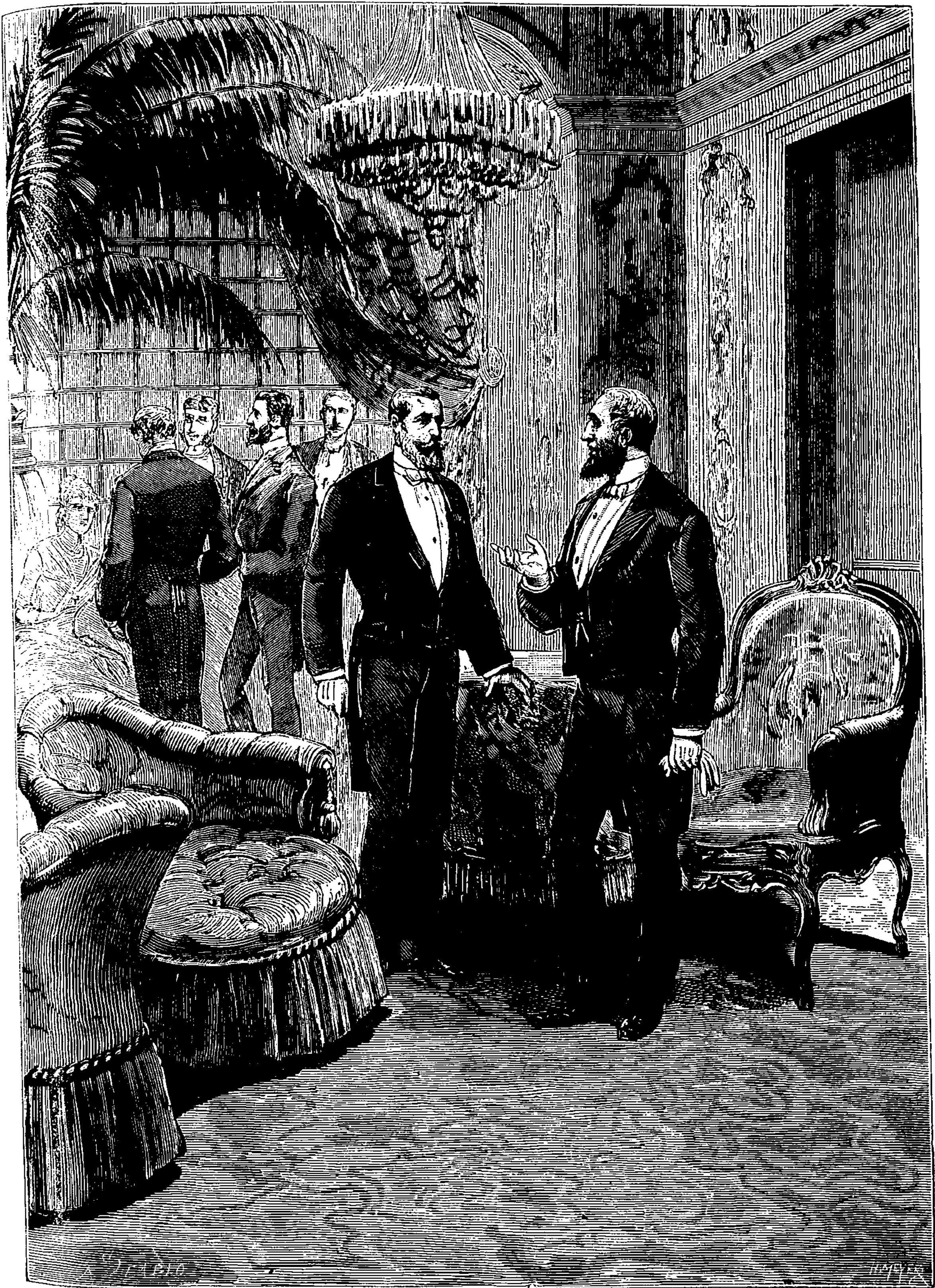
Quant à l'avenir, d'Ormilly était plein de confiance.

Il avait réparé pécuniairement le préjudice causé au Trésor par le vol de Livron en restituant les six millions dont cependant il n'avait pas profité.

Un jour viendrait où il pourrait obtenir sa réhabilitation et redevenir époux et père.

Mais en attendant ce jour-là, une œuvre qui primait tout pour lui le poussait.

C'était la vengeance qu'il avait juré de tirer de ceux qui l'avaient poussé dans l'abîme où son honneur avait été englouti, de ceux qui étaient



Il s'était fait admettre dans un cercle. (P. 966.)

les auteurs de toutes les souffrances qu'il avait endurées, de ceux enfin qui avaient abandonné ces deux malheureuses vouées à une mort certaine si elles n'avaient pas rencontré ces âmes charitables, ces cœurs dévoués qui les avaient sauvées.

CHAPITRE XXI

GROS BONNETS

A Bougival, sur le coteau qui s'élève à l'extrémité de la coquette petite commune séquanienne, la séparant de la Celle-Saint-Cloud et de Viroflay, au milieu de gracieuses villas qu'ont élevé les Parisiens amoureux de riante villégiature, le promeneur remarque un petit chalet de forme suisse, enclavé dans une propriété magnifique.

C'est là qu'habitent, depuis quelques années, M. et M^{me} de Santenac.

Le gentilhomme aventurier a, en effet, épousé cette maîtresse enlevée, autrefois, à l'affection sénile de l'honnête homme qui lui avait donné son nom.

Il a lié définitivement son existence à celle de sa complice.

Santenac a été aussi prudent et aussi habile que son ami Montlaurier.

Après avoir mis à l'abri les deux millions qui lui étaient revenus pour sa part, dans le partage du vol commis au préjudice du Trésor, il avait conservé, pendant quelque temps encore, son emploi au Ministère des Finances, afin de ne prêter le flanc à aucune suspicion.

Son amitié avec d'Ormilly aurait pu paraître compromettante, s'il n'avait pas pris les plus minutieuses précautions, s'il n'avait établi, de la manière la plus positive, un alibi indiscutable, s'il n'avait pas manifesté, devant ses collègues, une indignation formelle contre le coupable que la justice avait saisi et qui avouait, du reste, n'avoir eu aucun complice, et si enfin, se prévalant d'une position précaire, il n'avait pas sollicité une augmentation de traitement, afin de mieux encore donner le change.

Santenac, d'ailleurs, appartenait à une famille fort honorable, et rien ne pouvait le faire soupçonner.

Bianca s'était constituée la gardienne de la fortune volée.

A peine avait-elle distrait quelques milliers de francs des liasses de billets de banque que son amant lui avait remises, afin de donner un peu plus de confortable, et de bien-être discret à leur existence jusque-là assez simple.

On avait végété ainsi pendant plusieurs mois.

Puis, sous le prétexte qu'il ne pouvait vivre avec ses appointements, l'augmentation de traitement sollicitée se faisant trop attendre, Santenac avait donné sa démission.

Il allait, disait-il, chercher à se procurer une situation dans le monde de la finance, où ses aptitudes et ses relations lui permettraient de trouver un emploi plus rémunérateur.

En effet, il était entré au service d'un coulissier à qui on l'avait présenté.

En même temps, Bianca, beaucoup plus habile et plus prévoyante que son amant, avait pu répandre, petit à petit, le bruit du prochain décès d'un parent que les médecins avaient condamné, et qui devait la faire l'unique héritière de toute sa fortune.

Elle était allée en Italie pour se rendre au chevet du moribond, et, après une absence de quelques semaines, elle était revenue à Paris, vêtue de deuil, annonçant la mort de ce parent.

Le testament, assarait-elle, l'instituait légataire universelle.

Il était déposé chez un notaire de Florence qui était désigné par le défunt comme exécuteur testamentaire, et qu'elle avait chargé de réaliser l'importante succession qui lui revenait.

Cette fable, admirablement préparée et mise en scène, paraissait absolument vraisemblable.

Selon les dispositions prises par l'Italienne pendant son voyage, un banquier de Paris reçut bientôt une somme de près de deux millions en titres divers, en valeurs d'État du gouvernement italien, et en chèques sur la Banque, envoyée par un notaire de Florence, pour être mise à la disposition de la prétendue héritière.

Désormais, la possession de cette fortune était indiscutablement établie et hors de toute suspicion d'origine.

En même temps, Bianca avait manœuvré de façon que tout ce que l'on possédait fût uniquement placé en son nom, ce qui lui permettait de parer aux éventualités de l'avenir.

Dès lors, Santenac abandonna son emploi chez le coulissier.

Maintenant, il était riche et il n'avait plus besoin de travailler.

Un mariage allait, en outre, consacrer bientôt cette union.

Bianca en avait parlé la première, et Santenac avait acquiescé à son désir.

Ce mariage serait d'ailleurs pour lui une garantie, car, par le contrat

qu'ils passeraient, les futurs époux devaient se faire une mutuelle donation de la totalité de leurs biens, laissés au dernier vivant.

Cette préoccupation, cependant, n'entraînait que pour fort peu de chose dans les calculs du gentilhomme périgourdin, car il n'avait jamais cessé d'avoir, en sa maîtresse, une confiance et une affection entière et complète.

La complicité de Bianca et de Santenac avait, depuis qu'ils étaient devenus riches, resserré les liens de leur amour.

Leur passion s'était accrue de tout le bonheur rencontré dans les délices d'une existence qu'ils avaient toujours si ardemment souhaitée.

Ils s'aimaient plus que jamais, et, malgré l'antipathie que ces deux misérables n'ont cessé d'inspirer à nos lecteurs, il est juste de dire que leur mariage fut un véritable mariage d'amour.

La célébration de cet hymen fut faite très discrètement.

Elle eut lieu dans la petite commune de Sigoulès, en Dordogne, la ville natale du gentilhomme périgourdin, et n'eut pas d'autres témoins que les quelques parents qu'il possédait encore aux environs, et les bonnes gens qui l'avaient connu dans son enfance.

C'est à cette époque qu'avait été achetée la petite villa de Bougival où M. et M^{me} de Santenac allèrent s'établir aussitôt après leur mariage.

Ils ne connaissaient absolument personne dans la localité et dans les environs.

Ils n'avaient eu, du reste, que fort peu de relations auparavant.

Il leur était facile, par conséquent, de faire pour ainsi dire peau neuve.

Bianca, avec cette nature mystique, avec ces tendances dévotes qu'on trouve au fond de toute Italienne, avait pu, dès les premiers jours, se faire estimer.

Elle s'était mise, aussitôt installée à Bougival, en relations avec le curé qui l'avait fait participer à toutes les bonnes œuvres de sa paroisse.

Elle était devenue une des dames patronnesses, sur la générosité desquelles on compte.

Sa charité lui valut vite une réelle considération.

Santenac, de son côté, s'était créé assez promptement des relations de voisinage que son nom et sa fortune avaient rendues faciles.

La villa était très confortablement montée.

Il y avait un valet de chambre pour Monsieur, une femme de chambre pour Madame, un cuisinier avec sa femme comme aide, cocher et valet de pied.

La remise contenait un coupé et une victoria, et trois chevaux piaffaient dans les écuries.

Enfin, un concierge-jardinier avec sa femme occupait un petit pavillon élevé à côté de la grille, sur le chemin de la Celle-Saint-Cloud.

On recevait assez souvent pendant la saison d'été chez M. et M^{me} de Santenac qui excellaient à organiser des fêtes et des garden-parties.

Mais, en dépit de cette existence agréable et variée, un changement profond s'était opéré dans les conditions morales des nouveaux époux.

Il semblait véritablement que ces amants que la passion seule avait unis n'étaient pas faits pour les liens matrimoniaux, car, depuis leur mariage, l'amour qu'ils avaient si vivement partagé jusque-là s'était promptement affaibli.

Au refroidissement de leurs sentiments réciproques, une véritable gêne, une réelle obsession n'avait pas tardé à succéder.

Le mariage était devenu pour eux une chaîne, une contrainte insupportable.

L'obligation mutuelle qu'ils avaient contractée en s'épousant pesait maintenant sur eux comme la cellule sur le prisonnier qui n'entrevoit que la liberté perdue.

En peu de temps leur ménage était devenu un enfer.

Santenac et Bianca ne pouvaient plus se supporter.

Ils vivaient sous le même toit presque étrangers l'un à l'autre, ne se retrouvant qu'aux heures des repas et dans les circonstances inévitables créées par les relations quotidiennes.

Santenac allait à Paris presque chaque jour.

Il s'était fait admettre dans un cercle où il dînait assez souvent et où il passait le plus grand nombre de ses soirées.

Bianca sortait aussi presque tous les jours, poussée par le besoin de trouver, dans une existence extérieure, les distractions nécessaires à la vie insupportable qu'elle menait.

Mortellement ennuyée, il lui arrivait souvent de se faire conduire par sa voiture au bois de Boulogne où elle aimait à se promener et à se faire admirer.

Elle avait, le plus souvent, pour compagne, une de ses voisines avec qui elle s'était plus particulièrement liée, et qui était au reste l'amie qui lui convenait le mieux.

C'était une femme jeune encore; elle paraissait avoir environ une trentaine d'années et les femmes, dit-on, n'ont que l'âge qu'elles paraissent.

Elle se nommait Marthe Lion.

Autrefois, à Paris, elle avait été connue sous un autre nom, dans le monde de la galanterie; mais depuis qu'elle devait une petite fortune à la générosité d'un amant qui avait eu le bon esprit de mourir en ayant sur lui une somme très importante dont sa famille ignorait la possession, la demi-mondaine avait abandonné son nom de guerre, — c'est bien le mot qui convient au pseudonyme adopté par elle dans cette lutte pour la vie, — et elle était venue à Bougival prendre une retraite anticipée sous son véritable nom.

Marthe Lion n'avait pas complètement renoncé... à Satan, à ses pompes et à ses œuvres; elle savait qu'elle pouvait plaire encore et tirer quelques profits de ce qui lui restait de beauté!

En apparence, elle menait une existence fort régulière, habitant une maisonnette enclavée dans un petit jardin de cinq ou six mille mètres, avec une bonne à tout faire pour tout service.

En réalité, elle avait, dès les premiers temps, fait la connaissance d'un magistrat qui avait une superbe propriété du côté de Marly et qui, après l'avoir rencontrée quelquefois en chemin de fer ou en tramway, était devenu son visiteur à certaines périodes hebdomadaires convenues et régulièrement observées.

C'était le jour où sa Chambre n'avait pas d'audience que notre magistrat venait passer l'après-midi chez Marthe Lion.

Il parlait par le tramway à vapeur, prenait le train à Rueil et revenait immédiatement par la ligne de Versailles en descendant à Viroflay.

Une petite porte discrète s'ouvrait pour lui et, dans Bougival, pensait-il, tout le monde ignorait sa liaison.

Les générosités de ce disciple de Thémis, jointes aux rentes que Marthe Lion s'était constituées, suffisaient à son petit train-train, fait surtout de ces chatteries, en réalité peu coûteuses, qu'aiment toutes les femmes de ce genre.

Il n'avait pas fallu longtemps à Bianca et à Marthe Lion pour se plaire.

Elles s'étaient comprises dès le premier jour.

L'Italienne regrettait aujourd'hui de n'avoir pas fait comme son amie; de n'avoir pas vécu sans attachement, uniquement pour le profit que l'amour rapporte, aussi bien que pour ses satisfactions et ses plaisirs.

Elle aimait la compagnie de cette femme et elle passait surtout avec elle cette époque de l'année où la banlieue est à peu près désertée par la partie de ses habitants qui n'y séjournent que l'été, et où, par conséquent,

cette fréquentation pouvait être le moins remarquée dans le pays, où Bianca tenait à sa réputation.

Chaque dimanche, M^{me} de Santenac assistait à la messe de onze heures. C'est la messe où se rendent les notabilités féminines de l'endroit.

Les hommes y sont peu nombreux; ils ne vont guère à la campagne pour s'adonner à des pratiques pieuses.

Ils canotent l'été, ils chassent l'automne.

La messe sert aux élégantes de la banlieue de prétexte à des exhibitions de toilettes nouvelles, copiées sur le costume d'une artiste en vogue dont le goût et le choix font autorité en la matière.

Elles se rencontrent à l'église où elles n'assistent que fort distraite ment à l'office et échangent, tout en observant et en critiquant la mise de leurs voisines, quelques sourires et quelques saluts avec des personnes qu'elles ne connaissent que pour les rencontrer habituellement chaque dimanche.

Le surlendemain du jour où Felipe Moralès eut avec sir Lovely l'entrevue à laquelle nous avons assisté, il prit un train du matin pour Bougival et se trouva à la messe à laquelle M^{me} de Santenac assistait.

Il se tint dans un des bas-côtés de l'église, derrière la féminine assistance qui garnissait les bancs d'œuvres et les prie-dieu réservés de la nef, et de là il eut vite reconnu l'Italienne.

Les renseignements avaient été très exactement pris les jours précédents.

Jusqu'à la fin de l'office, le pseudo Brésilien demeura à sa place et il eut soin de se rencontrer avec Bianca devant le bénitier au moment où celle-ci s'apprêtait à sortir.

Galamment il la devança et lui offrit l'eau bénite.

M^{me} de Santenac remercia par un léger salut, mais en même temps elle regarda cet homme, inconnu jusqu'alors, dont le type, d'une rare et prestigieuse beauté, la frappa d'étonnement.

Elle passa.

Elle se demandait comment il se faisait qu'elle ne l'eût pas encore remarqué.

Ce ne pouvait être qu'un nouvel arrivé, récemment installé à Bougival ou aux environs.

Felipe Moralès avait suivi à quelque distance.

Il marchait en oisif, que le temps ne presse pas et que tout distrait. Bianca, sans se retourner, le devinait derrière elle.

Elle avait compris qu'elle était suivie.

Elle en fut sûre, quand elle vit son inconnu s'arrêter au moment où



Le gentilhomme périgourdin cherchait hors de sa maison les distractions. (P. 969.)

elle allait franchir la grille de sa propriété et la regarder longuement, comme s'il était ennuyé de la voir disparaître.

Santenac était absent ce jour-là.

Cela lui arrivait souvent, depuis quelque temps.

Le gentilhomme périgourdin cherchait hors de sa maison les distractions qu'il ne trouvait plus dans sa vie intérieure.

Il était coureur.

A Paris, où il allait tous les jours, il était connu par ses bonnes fortunes.

Il lui arrivait parfois de rester deux jours sans reparaitre à Bougival.

Les premières fois il y avait eu au logis des explications assez vives, des scènes même.

Bianca s'était lassée, à la longue, et elle n'attendait que l'occasion propice d'infliger à son mari la peine du talion.

Ce n'était pas la jalousie, ni même l'amour-propre offensé qui l'y poussait.

C'était, comme lui, le besoin de trouver un délassement à son ennui, une compensation à la monotonie de son existence.

Une intrigue lui aurait plu.

Elle ne l'aurait pas cherchée, mais elle s'y serait prêtée volontiers.

Était-ce l'occasion qui se présentait?

Bianca, quoique n'ayant pu convenablement regarder cet inconnu que d'une façon fort fugitive, avait pu cependant le voir assez pour se le rappeler.

Nous savons de quel charme troublant et profondément séducteur était doué Rinaldi.

Nous avons vu l'impression qu'il avait produite plusieurs fois, et les passions qu'il avait suscitées au cours de son existence, principalement auprès de Perrette Raimbert.

Bianca avait également subi cette fascination.

Inconsciemment un désir était né en elle au moment où elle s'aperçut que ce jeune homme qu'elle avait tout de suite remarqué s'était attaché à ses pas.

Comment le revoir maintenant?

Où le retrouver?

CHAPITRE XXII

UNE RÉUSSITE

Bianca entra chez elle fort maussade, brusquant ses gens qui s'empressaient à son service.

Tout lui paraissait insupportable.

Elle ne voulut pas déjeuner.

Après avoir réfléchi quelques instants, elle ressortit.

Elle se rendait chez Marthe Lion.

Sa compagnie la distrairait.

Peut-être pourrait-elle la renseigner sur cet inconnu qu'elle avait remarqué.

Aussitôt dehors, l'Italienne fouilla du regard les environs de sa villa.

Au plus loin possible, elle n'aperçut pas le jeune homme brun qui l'avait suivie.

Il avait disparu.

La contrariété, surtout chez les femmes, loin de lasser, excite les désirs.

C'est ce qui se passa chez Bianca.

Elle arriva chez la maîtresse du magistrat qui attendait, en se faisant une réussite, que sa bonne lui annonçât que le déjeuner était servi, et qui fut assez étonnée de la voir.

— Quelle surprise !... fit-elle.

Puis, ayant serré la main de son amie :

— Viendriez-vous me demander à déjeuner ? ce serait gentil, ajouta-t-elle.

— Eh bien ! oui, répondit l'Italienne, je suis veuve et cela me distraira.

— M. de Santenac est à Paris ?

— Je le crois... oh ! je ne m'en soucie guère.

Marthe Lion n'insista pas.

Elle comprit, au ton de Bianca, que sa voisine n'avait guère à se louer de son mari.

D'ailleurs, celle-ci reprit aussitôt, comme pour détourner la conversation :

— Vous vous faisiez une réussite ?

— Oui, répondit Marthe, pour passer le temps.

— Et que disent les cartes ? demanda Bianca en retirant sa jaquette et son chapeau.

— Elles sont bonnes.

— C'est la réussite de Marie-Antoinette que vous faites là, n'est-ce pas ?

— Vous la connaissez ?

— Oui, mais ce n'est pas la mienne. Je fais une réussite italienne...

— C'est vrai, en Italie, vous êtes très forts sur les cartes, dit Marthe Lion en souriant.

— On aime beaucoup ça.

— Vous devriez bien m'en faire une.

— Si vous voulez.

Bianca, qui s'était assise et qui retirait ses gants, prit les cartes, les mêla, et commença en faisant couper le jeu à son amie et en lui faisant retirer deux cartes.

Elle étala les autres en cinq paquets, disposés en forme de croix, qu'elle retourna une à une en les interprétant, selon un groupement indiqué par leur valeur, jusqu'à ce qu'elles fussent toutes sorties.

Le paquet du milieu avait seul été laissé intact.

Alors, après avoir annoncé que tout ce que Marthe Lion désirait s'accomplirait mais « avec un léger retard causé par une lettre et coïncidant avec une maladie d'une femme âgée, » elle lui dit :

— Pensez maintenant à ce que vous voulez voir dans la réussite.

Elle retourna ensuite les six cartes du paquet central et dit :

— Cinq figures, réussite complète, mais avec une surprise, car il y a le valet de carreau.

— Une surprise !

— Agréable.

— Tant mieux ! — J'ai demandé si mon amant réussirait une affaire de Bourse sur laquelle je dois avoir une part.

— Vous pouvez en être certaine, répondit l'Italienne. — Voulez-vous savoir dans combien de temps cela aura lieu ?

— Oh ! oui.

Les cartes ayant de nouveau été mélangées, Bianca en fit tirer cinq, dont elle retira deux par un calcul mental ; et, ayant examiné le point marqué par les trois autres, elle dit :

— Ce sera dans un mois, trois semaines et cinq jours.

— Quelle chance ! s'écria Marthe Lion, heureuse, en entendant ce présage.

Les deux amies continuèrent à causer et Bianca voulut que la maîtresse du magistrat lui fit à son tour les cartes à sa manière.

Celle-ci y consentit de bonne grâce et elle lui annonça « un changement prochain, l'arrivée d'un homme brun, de tout cœur, un secret qui ne serait pas bien gardé et qui amènerait une rivalité ».

M^{me} de Santenac avait déjà reconnu dans l'homme brun celui qu'elle avait vu à la sortie de la messe et dont la surprenante beauté avait fait sur elle une si profonde impression.

Elle allait commencer à faire la confidence de cette rencontre à Marthe Lion pour lui demander si elle connaissait ce monsieur, qu'elle avait vu pour la première fois, lorsque la bonne se présenta et annonça :

— Madame est servie.

Pendant le déjeuner, la conversation roula sur ces mille futilités si chères aux femmes du genre de Marthe et de Bianca, et sur les potins qui circulaient dans le pays au sujet des uns et des autres.

On parla modes, chiffons, amours, théâtre, hommes, femmes et le reste.

Puis, après le café, on sortit.

On irait voir canoter sur la Seine en s'installant à la terrasse du Casino.

Il n'y avait pas un quart d'heure que Marthe Lion et Bianca étaient au Casino de l'île lorsque Felipe Moralès se montra.

Il sortait précisément d'un restaurant voisin où il avait déjeuné.

Il n'avait pas l'air de faire attention aux deux femmes ; on aurait même assuré qu'il ne les avait pas vues.

Il passait, l'air distrait en apparence, sans la moindre préoccupation, en flâneur qu'un rien occupe et qui s'intéresse à tout ce qu'il voit.

Bianca l'avait vu tout de suite.

Elle avait eu un mouvement involontaire que son amie remarqua.

— Un beau garçon, dit Marthe Lion, qui ne se méprit pas sur la cause de ce mouvement et qui, curieusement, voulut savoir à quoi s'en tenir.

— Oui, répondit l'Italienne, dissimulant la stupeur qu'elle ressentait d'avoir été découverte.

Elle ajouta :

— J'ai déjà remarqué ce monsieur ce matin à la messe et je me suis demandé s'il habitait Bougival depuis peu, car je ne l'avais pas encore vu.

— Il était à la messe !

— Oui.

— Ah !... Plutôt que quelqu'un d'ici, on dirait un homme qui est venu se promener.

Alors, Bianca entra dans les demi-confidences.

— Vous ne pouvez vous figurer, ma chère, dit-elle, quel effet ce monsieur a produit sur moi quand je me suis trouvée tout à coup face à face avec lui en sortant de l'église. Nous nous sommes rencontrés à la porte et il m'a offert de l'eau bénite. — Il m'a regardée un instant, mais avec des yeux !... Oh ! il a des yeux étonnants !...

— On dirait un étranger.

— C'est ce que je pense.

Felipe Moralès, marchant lentement, s'engageait sur le pont qu'il s'apprêtait à traverser.

— Vous voyez, il n'est pas d'ici, dit la maîtresse du magistrat, car il va prendre le tramway à vapeur pour Rueil.

Seulement, ajouta-t-elle, c'est drôle qu'un homme comme ça vienne à Bougival pour aller à la messe. — Il a peut-être tout simplement voulu voir l'église.

— Il faut bien que ce soit ça.

— Dites donc ! reprit Marthe en souriant. Si c'était « l'homme brun » de la réussite...

— Vous êtes folle !... fit Bianca rougissant quelque peu.

Après avoir traversé le pont, le pseudo Brésilien s'était arrêté à côté du bureau de la station, et il paraissait attendre le passage du tramway à vapeur.

Le programme de ce qu'il avait résolu de faire pour ce jour-là était exécuté.

Il savait qu'il avait produit sur Bianca l'impression qu'il désirait.

Maintenant, il voulait disparaître pour qu'elle continuât à songer à lui, jusqu'au moment où il reparaitrait devant elle.

Rinaldi ne s'était pas trompé dans ses conjectures.

Bianca le conserva, par la pensée, sans cesse devant les yeux.

Elle ne cessa pas jusqu'au lendemain de penser à lui et des désirs naissaient lentement en elle pendant qu'elle y songeait.

Elle se sentait attirée vers lui, comme par une force intérieure et mystérieuse et elle se demandait où elle pourrait le rencontrer pour le voir encore.

Le lundi après midi, elle vint à Paris, et elle prit une voiture de louage pour se faire conduire au bois de Boulogne, se disant qu'elle pourrait peut-être l'y apercevoir.

Il y était.

L'Italienne l'aperçut dans une voiture qui dépassa la sienne, allant dans le même sens, au moment même où elle passa la porte Dauphine.

Alors, ce fut une sensation encore plus forte que la veille.

Bianca était heureuse de revoir cet homme qui était pourtant un inconnu pour elle, mais vers qui elle se sentait porté.

Mentalement, elle remerciait la Providence d'avoir été favorable à cette rencontre qu'elle avait si ardemment désirée, car elle avait en elle ce fond de fanatisme et de bizarre religiosité de ses compatriotes qui ne font rien sans implorer le secours d'en haut, qui demandent l'assistance

de Dieu même pour obtenir l'accomplissement de choses que la religion réprouve, tels ces bandits qui portent le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel et qui, au moment d'exercer leurs brigandages, adressent une prière à la madone pour implorer sa protection et pour que le butin soit fructueux.

Felipe Moralès, en passant, avait jeté les yeux sur M^{me} de Santenac et sur son visage une expression s'était manifestée, comme une légère surprise accompagnée d'une réflexion :

« Tiens ! il me semble que j'ai vu cette dame quelque part. »

En même temps, il avait constaté, grâce à sa pénétration, ce qui se passait chez sa compatriote.

Il avait compris qu'il avait bien conjecturé et que son apparition, savamment calculée, venait de faire son effet.

Bianca avait rougi et pâli successivement au moment où il avait passé devant elle.

Maintenant, elle le regardait dans sa victoria, à quelque distance en avant de la sienne, et elle continuait à l'admirer, saisie qu'elle était par cette captivante beauté qui avait déjà produit si souvent des impressions semblables.

Elle ne voyait personne que lui dans la superbe promenade pleine d'équipages, de piétons et de cavaliers, et chaque fois que la voiture de l'Italien croisait la sienne, dans l'alternative du va-et-vient continu, elle ne pouvait se défendre de subir l'influence, en quelque sorte fascinatrice, qu'il exerçait sur elle.

Leurs regards se croisaient et, chaque fois, Bianca se sentait agitée par un trouble plus intense.

Tout à coup, elle ne l'aperçut plus.

Sa voiture, séparée de celle de M^{me} de Santenac par une longue file d'équipages, avait pu prendre une allée latérale sans qu'elle l'ait vue partir.

Alors, il sembla à Bianca qu'il lui manquait quelque chose.

Ses regards cherchaient autour d'elle sans le rencontrer, cet homme qui s'était à ce point emparé de sa pensée.

Elle s'ennuyait au bois maintenant, mais elle se promit d'y revenir pour le voir encore, persuadée qu'il faisait de l'allée de Longchamp sa promenade quotidienne.

Sa voiture, sur l'ordre qu'elle avait donné au cocher, la ramenait à la gare Saint-Lazare.

Elle se demandait pendant le trajet, qui pouvait être cet homme, ce

qu'il devait faire, à quel monde il appartenait, car elle était si vivement préoccupée par lui que tout ce qui le concernait l'intéressait.

Mais elle ne pouvait que se borner à conjecturer sur des apparences, d'après ce qu'elle avait vu.

Ce qui était réel, c'est qu'un nouveau sentiment était né en elle, sentiment mystérieux, auquel la passion, assurément, n'était pas étrangère.

La femme de Santenac était bien dans les conditions psychologiques voulues, dans l'état d'âme et dans la situation favorable pour concevoir un sentiment pareil.

L'amour qu'elle avait conçu dans le principe pour le gentilhomme périgourdin qui l'avait détournée de ses devoirs d'épouse, n'avait pas survécu longtemps à la passion, qui était en quelque sorte son mobile et sa véritable raison d'être.

Cette passion s'était éteinte, nous le savons, le jour où le mariage avait donné à l'union de Santenac et de Bianca la consécration légale.

Elle avait cessé d'aimer celui dont elle était plutôt la complice que la maîtresse, du moment où cela était devenu une obligation pour elle.

Nous savons aussi que Santenac avait, de son côté, éprouvé les mêmes effets, et que, depuis quelque temps surtout, la maison dans laquelle ils vivaient était devenue pour eux un véritable enfer.

Dans ces conditions, une femme telle que Bianca est on ne peut plus apte sinon à chercher, du moins à goûter une diversion qui se produira ; elle est prête à recevoir le germe d'une passion nouvelle.

En s'installant dans un compartiment de première classe du train qui allait la reconduire à Bougival, elle ne pouvait s'empêcher de songer à cet intérieur où elle se déplaçait tant, qui lui était devenu insupportable, qui le serait bien plus encore maintenant qu'elle aurait sans cesse la pensée portée autre part.

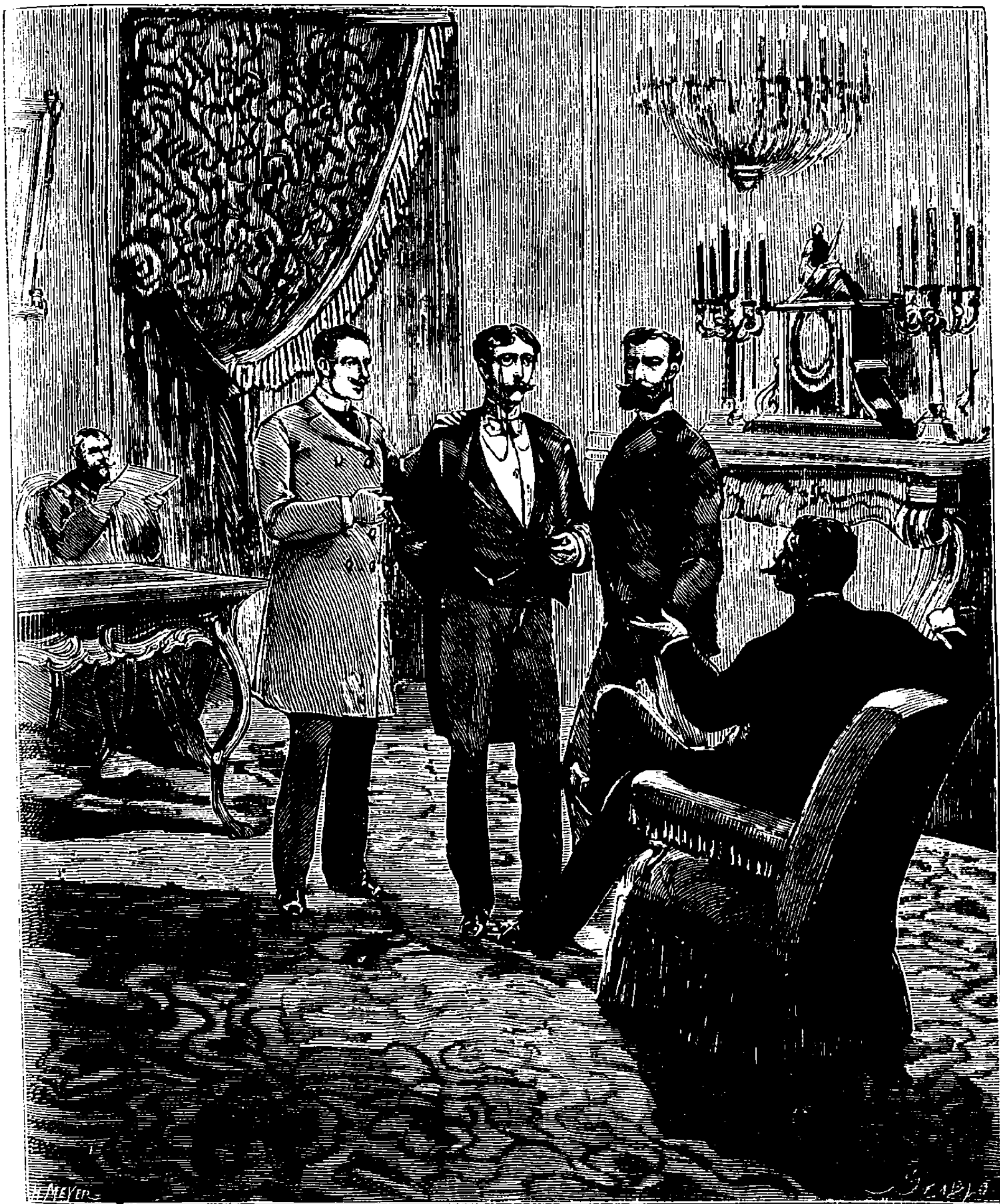
Elle s'insurgeait à la pensée de revenir et de laisser loin d'elle cet inconnu qui l'attirait avec tant de charme et tant de force.

Comparé à lui, son mari ne lui inspirait plus qu'aversion et haine.

Mais voilà que tout à coup, au moment où les employés de la gare fermaient les portières des wagons, Rinaldi accourut comme un voyageur en retard, et monta dans le compartiment où Bianca se trouvait seule.

M^{me} de Santenac fut saisie et elle ressentit en même temps qu'une vive surprise, une joie délicieuse.

Elle se demandait si cet inconnu vers qui convergeaient toutes ses pensées, n'avait pas ressenti pour elle une attraction pareille à celle qu'elle éprouvait.



Santenac s'étant éloigné de chez lui, s'adonnant à la vie de cercle qui absorbe. (P. 983.)

Elle pensa un instant que le jeune homme l'avait suivie et elle se demandait comment il pouvait se faire qu'elle ne s'en était pas aperçue alors qu'elle avait l'esprit si complètement attaché à lui.

Le pseudo Brésilien ne paraissait pas pourtant avoir eu pour but une pareille recherche.

Il semblait arriver tout naturellement, comme un voyageur en retard,

qui n'a pas le temps de choisir sa place, et monte dans le premier compartiment venu, pressé par l'heure du départ.

En effet, le compartiment dans lequel Bianca se trouvait était, parmi ceux de première classe, le plus près de l'arrivée.

En montant dans le wagon, il avait poliment porté la main à son chapeau.

Il tenait un journal comme un homme qui compte profiter du trajet pour lire les nouvelles du jour, et, en dépliant la feuille, il avait jeté un long regard à celle qui allait être sa campagne de voyage, ce même regard qu'il avait eu lorsqu'elle l'avait aperçu à l'entrée du bois et qui semblait dire :

« Il me semble que je me suis déjà trouvé dans la compagnie de cette dame. »

Alors, au moment où le train se mettait en marche, Felipe Moralès parut vouloir donner une solution aux recherches qu'il faisait, et se penchant vers Bianca qui se trouvait en face de lui :

— Je vous demande pardon, madame, dit-il de cette voix chaude et vibrante que nous lui connaissons, je cherche à me rappeler où j'ai eu l'honneur de vous voir, car il me semble bien que je vous ai rencontrée plusieurs fois.

— C'est ce que je me demandais aussi, répondit l'Italienne, heureuse que la conversation fut ainsi engagée.

— Vous étiez au bois, cet après-midi, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Je vous ai reconnue ; mais auparavant, je dois vous avoir rencontrée déjà, ajouta le pseudo Brésilien en paraissant faire quelques efforts de mémoire.

— Oui... Vous ne vous souvenez pas ?

— Je cherche.

— A Bougival ?

— J'y étais en effet hier.

— Eh bien ! c'est cela.

— Ah ! oui, je me rappelle !... Vous étiez à la messe, n'est-il pas vrai ?

— Parfaitement.

— Et nous nous sommes rencontrés à la sortie.

Moralès expliqua sa présence.

— Je ne connaissais pas encore Bougival, dit-il, et j'ai voulu y passer une partie de la journée, car on m'avait dit que c'était un charmant endroit. Je suis entré un instant à l'église, en curieux ; je me suis promené

pour voir le pays, les villas qui sont coquettes, et j'ai déjeuné dans un restaurant au bord de la Seine.

— Dans l'île.

— C'est cela.

— Je vous ai reconnu.

— Vous y étiez ?

— Non, monsieur ; je me promenais aux environs avec une dame de mes amies.

— Je comprends maintenant pourquoi j'avais cette préoccupation en vous voyant, reprit l'Italien, et en effet, sans me rendre compte de ce qui s'était passé, je cherchais dans mon esprit, croyant que j'avais l'honneur de vous connaître.

Bianca souriait.

Le bonheur qu'elle éprouvait en causant avec cet homme colorait son teint.

Elle sentait, à mesure qu'il parlait, grandir en elle l'attraction qu'elle avait éprouvée et les sentiments qu'elle avait conçus se transformer en désirs de plus en plus passionnés.

Elle demanda après un court silence, ne voulant pas laisser interrompre cette conversation qui avait pour elle tant de charmes :

— Vous vous proposez peut-être de venir habiter Bougival ?

Le ton de sa voix donnait à ses paroles la signification d'un souhait.

— Non, madame, répondit Felipe Moralès, j'habite Paris et je compte y rester. On est un peu éloigné à la campagne, lorsque l'on tient à participer aux plaisirs de la vie parisienne, car pour moi qui suis étranger, Paris est une irrésistible attraction.

En achevant sa phrase, Rinaldi, d'un geste tout naturel, posa la main sur son genou et comme il était tout près de Bianca il l'effleura et il demeura dans cette position, prolongeant ce contact.

Il sentit qu'elle ne se retirait pas.

A ce moment le train entra sous le tunnel des Batignolles et le compartiment fut soudain plongé dans l'obscurité, car les trains de la ligne de Saint-Germain ne sont éclairés que pendant la nuit.

La conversation continua.

Ce fut Rinaldi qui demanda :

— Alors, vous habitez Bougival ?

— Oui, monsieur, répondit-elle. J'y demeure toute l'année.

— Toute l'année!... L'hiver ce ne doit pas être bien agréable.

— Les communications avec Paris sont bien commodes.

— Et vous y venez souvent à ce que je comprends?...

— Oui, mais pas assez cependant, car, comme vous le pensez bien, les distractions ne sont pas nombreuses à la campagne, et l'hiver on ne peut guère que rester chez soi.

Le train était sorti du tunnel et jusque-là Rinaldi avait senti contre sa main le genou de Bianca.

Alors, il s'approcha d'elle davantage dans un mouvement tout naturel et il lui demanda :

— Vous êtes sans doute là en famille?

— Oui... répondit-elle, mais bien seule tout de même. Mon mari, — car je suis mariée, — va continuellement à Paris.

— Ah! vous êtes mariée!

L'Italienne eut un soupir savant.

— Moi, je suis garçon, reprit Felipe Moralès, et, ma foi, je crois bien que je continuerai à l'être. Je ne me sens pas fait pour le mariage.

Sa voix s'animait en parlant. Elle prenait des intonations plus chaudes, une expression plus caractérisée, donnant à ses paroles un sens presque galant en dépit de leur banalité.

— Vraiment!... répondit Bianca. Au fait, vous avez peut-être raison. Les hommes sont souvent plus heureux ainsi.

L'ombrelle que M^{me} de Santenac avait posée debout à côté d'elle, avait glissé lentement, poussée par la trépidation du train et, perdant définitivement l'équilibre, elle glissa.

Moralès s'empressa pour la retenir et sa main rencontra celle de l'Italienne qu'il retint un moment en la pressant tendrement.

Bianca rougit de bonheur.

— Mariée!... fit le pseudo Brésilien sur une intonation qui exprimait à la fois des regrets et des désirs. Et heureuse sans doute?...

— Hum!... On ne se trouve jamais complètement heureuse, répondit-elle.

— Pourquoi?... quand on est aimée...

— Peut-on être sûre de l'être?

— Bien habile qui pourrait en répondre!... Dans le mariage, du reste, l'amour doit se refroidir... C'est pour cela que je ne me suis jamais décidé. — Il me semble que si j'aimais ce serait d'une autre manière. On aime mieux sans contrainte.

N'êtes-vous pas de mon avis? ajouta Rinaldi en voyant qu'elle l'écoutait sans répondre.

— Sans doute... fit Bianca.

— Mais vous, madame, comment ne seriez-vous pas aimée!

C'était implicitement un compliment et en même temps presque un aveu.

L'Italienne le comprit ainsi, car elle éprouva à ces mots un bonheur intense.

Felipe Moralès avait conservé sa main dans la sienne et ses regards s'étaient attachés à ses yeux.

Maintenant, il pouvait parler.

— Je me souviens, dit-il, de l'impression que vous avez produite sur moi hier, lorsque je vous ai vue à l'église.

— Quelle impression ?

— Je ne sais pas la définir... Quelque chose qui m'attirait vers vous.

— Je vous ai même suivie un instant, à la sortie. Vous ne m'avez pas vu ?

— Non.

— Vous êtes entrée dans une propriété qui a une grille à droite sur la petite route qui monte.

— C'est ça.

— Vous voyez bien. — Et tout à l'heure au bois, quand je vous ai rencontrée...

— Je vous ai bien vu aussi.

— Vous m'avez reconnu ?

— Sans doute.

— Nos voitures se sont croisées plusieurs fois et je vous regardais avec bonheur. Puis tout à coup, je ne vous ai plus vue.

— Moi non plus, dit Bianca, je croyais que vous étiez parti.

— Je vous ai cherchée et, ne vous revoyant pas, je suis rentré à Paris. Je me proposais de revenir à Bougival dimanche prochain pour vous retrouver à la messe, lorsque tout à coup je vous ai aperçue entrant à la gare. J'ai voulu vous revoir et voilà pourquoi je suis ici.

— Vous ne m'en voulez pas ? demanda en terminant Moralès d'une voix caressante.

— Non.

— Merci !

Mais maintenant vous allez rentrer chez vous... ajouta-t-il avec une passion habilement feinte. Qui sait quand je vous reverrai ?...

— Je sors tous les jours, répondit Bianca. Je suis presque toujours seule.

— Vous venez au Bois souvent ?

— Oui, assez souvent. C'est ma promenade dans la semaine.

— Et demain ?

— Je ne sais pas ce que je ferai.

— Vous serez seule?

— C'est probable.

— L'après-midi?

— Oh! dès le matin.

— Votre mari sera parti?

— Il s'en va de bonne heure. Il déjeune et il dîne à Paris presque chaque jour, à son cercle ou avec des amis, et il ne rentre que le soir, très tard, par le dernier train.

— Alors demain... si je pouvais vous voir le matin? proposa le pseudo Brésilien.

— A Paris?

— Si vous voulez... Vous viendrez?

Bianca sembla hésiter un instant, non que l'envie lui manquât, mais parce que tout est calcul chez la femme, lors même que l'amour ou la passion l'inspirent.

— Où serez-vous?

— Voulez-vous que je vous attende à la gare?

— Et puis?

— Nous irons déjeuner quelque part... Nous passerons quelques heures ensemble...

Je serais si malheureux si je ne vous voyais plus, maintenant que j'ai le bonheur de vous connaître, ajouta-t-il en caressant la main de Bianca qu'il pressait depuis un moment avec plus de force, et qu'il porta ensuite à ses lèvres pour la baiser au poignet en soulevant la manchette du gant.

— C'est entendu?... demanda-t-il comme en une amoureuse prière.

— A quelle heure? questionna à son tour l'Italienne comme fascinée et ne pouvant résister à l'étrange domination que cet inconnu exerçait déjà sur elle.

— A dix heures?

— Eh bien!... Oui.

— Oh! Merci!

CHAPITRE XXIII

AUX COURSES DE LONGCHAMP

La veille, le dimanche, tandis que se passaient à Bougival les faits que nous venons de raconter, Santenac était aux courses à Longchamp.

Parti dès le matin, selon son habitude, pour se soustraire le plus tôt

possible à cette existence qui lui pesait, il avait rejoint des amis avec qui il devait déjeuner et passer le reste de la journée.

Santenac, qui n'avait depuis longtemps aucun reste d'affection pour la maîtresse dont il avait fait sa femme, n'éprouvait cependant pas comme elle la même aversion, le même ennui, car il avait su se soustraire à la monotonie d'une existence qui ne lui offrait plus aucun charme.

Par tempérament, il était inconstant.

Il avait aimé toute sa vie les aventures d'amour dans lesquelles le cœur ne prend qu'une légère part.

Il avait fallu la beauté et la jeunesse de Bianca, ses habiles provocations, l'attrait irrésistible du fruit défendu lorsqu'elle était l'épouse du baron de Garches pour l'attirer et pour l'entraîner.

Les circonstances ultérieures l'avaient attaché à celle qui avait rompu la chaîne matrimoniale pour le suivre.

L'habileté prodigieuse de l'Italienne y avait contribué puissamment.

Mais, du jour où il avait cessé d'être son amant, Santenac s'était senti repris, avec une ardeur nouvelle, du besoin de s'amuser, de courir, d'avoir des maîtresses variées comme autrefois.

Il était riche aujourd'hui; toutes les fantaisies lui étaient permises.

Il ne tenait pas à l'amour; il ne cherchait que le plaisir.

Peu à peu, Santenac s'étant éloigné de chez lui, s'adonnant à la vie de cercle qui absorbe.

Il prenait presque tous ses repas dehors, venant chaque jour à Paris.

Il était l'un des spectateurs assidus de toutes les premières comme de toutes les fêtes mondaines, et ses bonnes fortunes avaient déjà été nombreuses.

On le connaissait dans le monde des théâtres aussi bien que dans celui de la galanterie, et il avait aussi des amies dans cette caste particulière de femmes légères qui ont su conserver des apparences honnêtes, veuves ou séparées, vivant à leur guise et cachant avec soin leurs amours.

Mais, malgré tout cela, aucun attachement, aucune chaîne.

Il allait de l'une à l'autre sans jamais appartenir plus à celle-ci qu'à celle-là. Les occasions étaient nombreuses.

Les soirées dans les théâtres, dans les cabarets à la mode, étaient aussi fécondes pour lui à ce point de vue que les après-midi au pesage d'Auteuil ou de Longchamp où le monde galant est toujours amplement représenté par les plus jolies marchandes de sourires.

Ce jour-là, à Longchamp, il y avait une réunion nombreuse et brillante.

Un temps superbe favorisait une journée d'épreuves très intéressantes.

Les femmes exhibaient leurs premières toilettes printanières.

Toutes les actrices à la mode, les plus jolies mondaines et aussi les demi-mondaines étaient là.

Santenac, avec deux de ses amis, clubmen et galants cavaliers, s'étaient approchées de deux femmes fort connues dans le monde où l'on s'amuse, et causaient joyeusement lorsqu'une nouvelle venue fit son apparition.

— La fille aux yeux verts, chuchota-t-on de divers côtés.

C'était Josiane.

Le nom qu'on lui avait donné au Brésil et à Nice l'avait suivie à Paris.

On l'avait déjà remarquée plusieurs fois dans les théâtres.

Sa beauté avait fait sensation et, sur le brillant hippodrome de Longchamp, elle produisait encore une vive impression.

En même temps elle intriguait.

On l'avait toujours vue seule, sauf deux jours auparavant, lorsque Montlaurier était venu quelques instants dans sa loge, à l'Opéra-Comique.

Josiane était encore seule ce jour-là.

Descendue de sa voiture derrière les tribunes, elle s'était arrêtée un instant près de la barrière du *paddock* pour voir les chevaux que les *lads* promenaient en cercle.

Puis elle s'était avancée et, son programme à la main, elle semblait étudier les conditions des différentes épreuves, les chances des concurrents des diverses écuries qui devaient y prendre part.

Elle était à quelques pas de Santenac, se tenant de trois quarts, de façon qu'il pût bien la voir.

— Quelle ravissante personne ! dit Albert Savigny, l'un des amis de Santenac.

— Magnifique ! approuva le gentilhomme Périgourdin.

— Voilà Santenac qui s'enflamme ! plaisanta Linette Tasmin, l'une des filles avec qui il se trouvait.

— Certainement, répondit le mari de Bianca, et sans rien culer au tribut d'admiration qu'un galant homme doit à toute jolie femme, son devoir consiste encore à rendre hommage à toute nouvelle beauté qui s'offre à lui.

— Parfait ! Parfait ! fit Hubert de Vorieux, le second des compagnons de Santenac, un pschutteux réussi.

Josiane s'approchait du groupe, ayant l'air de chercher une chaise.

Santenac prévint son désir, et aussitôt il s'empressa pour lui en offrir une, libre à côté de la sienne, sur laquelle il avait déposé son journal de sport et sa lorgnette.

— Veuillez me permettre, madame, fit-il avec un sourire.



Sans attendre il éclata en reproches. (P. 991.)

— Je vous remercie, monsieur, répondit Josiane.

— Santenac nous lâche!... fit la seconde femme restée avec ses amis.

En effet, engagé par l'accueil que Josiane lui avait fait, le gentilhomme Périgourdin avait déjà engagé la conversation à l'aide d'une de ces banalités de circonstance qui servent de préambule.

— Nous allons avoir une journée superbe et des champs exceptionnellement nombreux.

— Vous croyez ?

— Sur les huit chevaux de la première épreuve, il n'y a que celui du baron de Mussay qui ne se présentera pas au poteau.

La conversation continua.

A un moment donné cependant, Josiane dit :

— Je ne veux pas vous enlever à la société de vos amis.

— Mes amis sont en fort agréable compagnie, répondit Santenac, et je me félicite, puisque vous voulez bien me le permettre, d'être encore bien plus heureux qu'eux.

Il était fier d'avoir été le premier à s'approcher de cette ravissante fille, car les amateurs ne manquaient pas.

Tout autour, à peu de distance des groupes d'hommes et de jeunes gens le regardaient enviant son sort.

Des tribunes, les lorgnettes étaient braquées sur Josiane, dont la fraîche toilette rehaussait l'indiscutable beauté.

En se retournant, Santenac vit Albert Savigny, Hubert de Vorieux et le petit baron Landry, ses amis, qui lui faisaient des signes d'intelligence.

Il sourit et leur répondit d'un regard.

Il avait pris une chaise qu'il avait placée auprès de celle de Josiane, et il se tenait debout, un pied posé sur l'un des barreaux, attendant que la connaissance soit mieux faite pour être autorisé à s'asseoir.

La conversation continuait sur le même sujet.

Lorsque la cloche annonça la fin des opérations du pesage, lorsque les chevaux sortirent pour venir prendre leur *canter* en allant se ranger sous les ordres du *starter*, le mari de Bianca aida Josiane à monter sur sa chaise pour voir de plus loin, par dessus les têtes des spectateurs qui s'étaient placés devant elle, le long de la barrière; il la soutint en la tenant par la main et lui prêta sa lorgnette.

Puis, il la pilota, car elle venait d'avancer que c'était la première fois qu'elle venait aux courses, et il la conduisit à un bookmaker chez qui il mit cinq louis sur le cheval qu'elle avait choisi.

Il suivit la course auprès d'elle, autorisé maintenant à se faire son cavalier, puisque cela ne paraissait pas lui déplaire et qu'elle avait dit qu'elle était seule.

Le cheval choisi par Josiane, sans tenir compte d'aucune performance ni des pronostics ne fut même pas placé.

Santenac la conduisit au buffet où elle accepta du champagne.

Ils revinrent ensuite à leur place.

— Tiens, ce cher docteur ! s'écria tout à coup le gentilhomme Périgourdin qui n'était pas fâché qu'un de ses amis le vit avec une aussi jolie femme.

C'était Montlaurier.

Le docteur avait reconnu Josiane.

Mais il ne voyait pas Santenac qu'il n'aperçut qu'au moment où il l'entendit.

— Vous !... fit-il.

Un dépit manifeste éclatait dans ses yeux.

— Madame, ajouta-t-il en saluant Josiane qui lui tendit la main.

— Vous connaissez donc mon ami ? demanda Santenac surpris.

— Oui, répondit la fille aux yeux verts ; le docteur m'a soignée dernièrement à Nice.

Montlaurier enrageait intérieurement.

Jamais Josiane ne lui avait parlé de Santenac.

Elle le connaissait donc et elle avait usé de dissimulation avec lui.

Elle avait prétendu ne connaître personne à Paris.

Qu'était-ce donc que cette réserve sur laquelle elle prétendait se tenir à cause de la jalousie de son amant ?

Le docteur ne pouvait pas admettre que Santenac venait seulement de faire la connaissance de Josiane quelques instants auparavant.

L'idée n'en entraît même pas en son esprit.

La jolie fille, du reste, ne se prêtait pas à cette conjecture par son attitude.

Depuis que Montlaurier était là, elle affectait plus d'intimité avec le mari de Bianca.

Elle comprenait quelle rage s'emparait du docteur et elle constatait la réussite complète de ses agissements.

L'adroite charmeuse avait manœuvré supérieurement.

Renseignements pris, sachant que Santenac viendrait ce jour-là aux courses de Longchamp, elle y était venue exprès pour le rencontrer.

Mais elle savait d'autre part que Montlaurier ne manquerait pas de chercher à savoir où elle était, car elle lui avait fait croire, la veille, que son amant l'avait quittée à la suite des soupçons qu'il avait conçus.

Elle avait même rejeté sur lui la responsabilité de cette rupture.

Le docteur s'en était félicité, et, comme Josiane l'avait judicieusement prévu, il voulait profiter de sa liberté pour arriver à ses fins.

La passion amoureuse qu'il avait conçue pour elle, n'avait fait que s'accroître sans cesse par le désir, que s'exaspérer par les obstacles. Maintenant il voulait à tout prix la satisfaire.

Il était allé rue Duphot et il avait vu Manola.

La mulâtresse, — à qui Josiane avait fait la leçon, — lui avait dit :

— Je crois que madame est allée aux courses.

Montlaurier s'y était rendu sur-le-champ.

C'était bien ce que Josiane avait voulu.

Elle savait qu'elle trouverait Santenac aux courses de Longchamp.

La jalousie allait s'emparer maintenant du cœur de Montlaurier.

L'accomplissement de ce présage était manifeste à l'attitude du docteur.

Santenac avait compris, du premier coup, que son ami avait déjà jeté les yeux sur cette jolie fille qu'il avait eu le bonheur de rencontrer, et il était heureux de triompher.

Il était fier d'être avec elle.

Ils s'étaient mis à causer tous trois et Josiane, admirablement à son rôle, ne laissait passer aucune occasion de témoigner à Santenac une préférence, tout en ne décourageant pas Montlaurier.

Le docteur aurait voulu être seul un instant avec elle pour lui demander l'explication de sa conduite.

Mais Santenac ne s'éloignait pas.

Il agissait avec elle comme si elle était déjà sa maîtresse.

Pendant la dernière course, tandis que Montlaurier était allé régler avec son bookmaker, Santenac dit à Josiane :

— Nous allons nous retrouver, n'est-ce pas?... Vous ne voudriez pas me laisser mal achever une journée que j'ai si bien commencée.

— Nous retrouver? où cela? questionna-t-elle.

— Où vous voudrez. — Dîner quelque part...

— Je ne peux pas.

— Vous êtes attendue?

— Oui.

— Puis-je au moins vous reconduire?

— Si vous voulez.

Puis, devant Montlaurier qui était revenu, à la fin de la réunion :

— Nous allons vous laisser, mon cher, dit le gentilhomme Périgourdin en tendant la main à son ami.

Le docteur était ahuri.

Il en voulait à Josiane.

En même temps, il était furieux contre Santenac, dont il prit cependant la main, la serrant à peine.

— Vous partez!... prononça-t-il.

C'est Josiane qu'il regardait en disant cela, comme s'il lui demandait :

« Est-ce vrai? »

— Au revoir, dit Santenac.

Josiane fit à son tour :

— Au revoir, docteur.

Ils s'éloignèrent en riant tous les deux d'une plaisanterie de Santenac.

— C'est trop fort!... gronda intérieurement Montlaurier, véritablement hors de lui.

Il les regarda partir.

En passant, Santenac prit congé de ses amis et des deux femmes avec lesquelles ils se trouvaient, heureux encore à leurs yeux d'avoir fait la conquête de cette jolie fille que tous les habitués du pesage avaient remarquée.

Josiane avait la voiture de louage qui l'avait amenée à Longchamp, une victoria.

— Faisons un tour dans l'allée des Acacias? proposa Santenac.

— Si vous voulez.

Pendant cette promenade, au cours de laquelle la ravissante fille fut encore l'objet de tous les regards, Santenac profita du tête à tête pour faire une cour plus expresse à sa nouvelle conquête.

Absolument grisé par la capiteuse beauté de Josiane, il était prêt à toutes les folies pour arriver à la posséder.

Il sentait que cette femme merveilleuse avait pris sur lui, du premier coup, un empire absolu.

Josiane l'écoutait et répondait à ses questions, sans être absolument formelle.

Elle paraissait hésiter à accepter ses propositions.

Elle avait besoin de réfléchir, de mieux connaître ce nouvel ami, qui ne lui déplaisait pas, assurait-elle, mais dont la connaissance était encore trop récente.

Santenac voulait venir chez elle.

Alors elle avoua qu'elle n'était pas encore installée, qu'elle était seulement à l'hôtel, parce qu'elle n'avait pas voulu arrêter d'appartement avant d'être fixée sur ce qu'elle ferait.

Le mari de Bianca était loin de se douter du rôle que la fille aux yeux verts jouait auprès de lui.

Il la croyait sincère.

C'était une occasion de se l'attacher solidement en lui faisant les offres les plus brillantes.

Il parla de pourvoir lui-même à l'installation la plus somptueuse, comme sa fortune le lui permettait.

Il louerait un hôtel, le meublerait à sa fantaisie, il était prêt à faire tout ce qu'elle voudrait.

Josiane semblait hésiter à accepter.

Elle voulait prendre le temps de réfléchir.

Alors Santenac lui demanda péremptoirement de l'autoriser à se présenter chez elle, et après avoir paru se faire faire quelque violence, elle finit par y consentir.

En même temps elle dit au cocher :

— Rentrons.

CHAPITRE XXIV

JALOUSIE

Montlaurier était dans un état de surexcitation et de colère dont rien ne saurait donner une idée.

Il ne parvenait pas à comprendre comment Josiane, dont il avait cru posséder la confiance, ne lui avait jamais parlé de Santenac.

Il ne voyait pas comment elle avait pu le connaître depuis qu'elle était à Paris, puisqu'il croyait qu'elle avait été tenue de très près par un amant horriblement jaloux.

Il ne se décidait pas à admettre qu'ils s'étaient rencontrés ce jour-là pour la première fois aux courses de Longchamp, car il lui semblait, qu'après ce qu'elle lui avait dit, Josiane, libre aujourd'hui, ne devait appartenir qu'à lui.

Leurs relations devaient donc être antérieures.

Alors il avait été joué !

Le docteur était absolument furieux et il revenait lentement à pied, lorsqu'il aperçut son ami et la fille aux yeux verts dans l'allée des Acacias.

Eux ne le virent pas, ou du moins Santenac seul ne l'aperçut pas, tant il était préoccupé et absorbé par sa ravissante compagne ; mais Josiane l'avait remarqué immédiatement ; et elle avait eu à sa vue, un mouvement de satisfaction, car c'était autant pour fournir à Santenac l'occasion d'une tête à tête, que pour se montrer de nouveau avec lui aux yeux de Montlaurier qu'elle avait voulu faire cette promenade avant de rentrer.

De même, elle était bien sûre de voir le docteur arriver chez elle le soir même.

En effet, dans la soirée, Montlaurier se présenta.

Josiane n'était pas sortie afin de l'attendre.

Elle le reçut aussitôt.

Le docteur était absolument morfondu.

Sans attendre il éclata en reproches.

— Vous ne m'aviez jamais parlé de Santenac, dit-il, avec un dépit manifeste.

— C'est vrai, fit simplement la fille aux yeux verts qui avait prévu ces paroles.

— Je croyais, d'après ce que vous m'aviez dit, que vous ne connaissiez personne à Paris.

Josiane, toute au rôle qu'elle avait accepté, était capable de le jouer avec une maestria admirable.

Elle y prenait goût et son dévouement absolu à Richard Lovely lui avait fait épouser complètement les haines et les besoins de vengeance de son sauveur.

Elle était heureuse de pouvoir torturer cruellement cet homme qu'elle savait un de ses ennemis et ses lèvres venaient d'esquisser un demi-sourire dont la raillerie allait se faire sentir.

— Vous m'aviez donc trompé? ajouta le docteur.

— Nullement, répondit-elle; ce que je vous ai dit était vrai: je ne connaissais personne.

— Allons donc!

— Je vous l'assure.

— Vous connaissiez Santenac.

— Je l'ai vu hier pour la première fois.

— Non, c'est impossible!... Je ne vous crois pas.

— Vous avez tort, c'est la vérité, dit la fille aux yeux verts, et puisque M. de Santenac est de vos amis, vous pouvez le lui demander.

— Alors, vous l'avez rencontré hier à Longchamp, ne l'ayant jamais vu auparavant, et tout de suite vous êtes allée à lui?...

— C'est-à-dire que c'est lui qui est venu à moi, mon cher; c'est bien différent. Il m'a vue au pesage, je lui ai plu sans doute et il m'a fait la cour.

— Non, je ne peux pas vous croire... Vous cherchez en ce moment à excuser votre conduite à mes yeux...

— Ne croyez pas cela, mon cher docteur, déclara vivement la fille aux yeux verts. Je n'ai aucunement besoin d'excuse.

— Alors, dit Montlaurier avec amertume, il vous a plu tout de suite... Il vous a parlé et vous vous êtes mise à l'aimer...

— Oh ! vous allez vite ! riposta Josiane en riant franchement.

— Je trouve que c'est vous qui êtes allée vite... et je ne m'attendais pas à cela, après ce que vous m'aviez dit, après ce que vous m'aviez laissé espérer... Non, Josiane, avouez que vous ne me dites pas la vérité... vous connaissiez Santenac ?

— Je vous répète, mon cher, que je ne le connaissais pas avant-hier.

— Alors, que s'est-il passé ?

— Ah ! vous autres, les hommes, vous ne comprenez pas ce qui se passe chez une femme. J'étais seule, puisque mon amant m'a quittée, j'étais libre par conséquent. Il y avait en moi du dépit et de l'amour-propre... Voyons, vous devez bien le comprendre... Je ne voulais pas rester ainsi devant mon ancien amant que j'aurais pu rencontrer...

— Eh bien ! n'étais-je pas là ? dit Monlaurier avec passion. Ne vous avais-je pas dit que je vous aimais ?...

— Vous croyez que l'on songe à cela quand on est dans cette situation ?... Et puis, est-ce que je m'attendais à vous voir aux courses ? Je ne savais même pas si j'irais... J'avais besoin de me distraire et je suis allée à Longchamp comme je serais allée ailleurs. Alors j'ai vu ce monsieur, il est venu à moi, il a été très aimable, très empressé ; il a quitté, pour me faire compagnie, des amis avec qui il se trouvait... Enfin il a été charmant.

Avouez, mon cher docteur, que je ne pouvais pas, au moment où je vous ai vu, le remercier de sa politesse et de sa galanterie, en lui tournant le dos pour venir avec vous. J'étais, en quelque sorte, moralement engagée ; il savait que j'étais libre...

Et puis, j'avais besoin d'avoir quelqu'un auprès de moi ; c'est une satisfaction d'amour-propre qui m'était nécessaire.

— Mais après ?... après ?... riposta le médecin des dames en s'animant. Vous êtes partie avec lui... Je vous ai vus tous deux en voiture... dans l'allée des Acacias...

— Ah !... vous nous avez vus ?

— Avouez que vous aimez Santenac !

— L'amour ne vient pas comme ça... M. de Santenac est charmant...

— Il est votre amant !

— Mon cher docteur, je pourrais très bien ne pas vous répondre ; je crois avoir le droit d'être libre. Cependant, je veux bien vous le dire, parce que je vous considère comme un ami : non, il n'est pas mon amant.

— Vous avez dîné avec lui, je le sais.

— Vous nous avez donc suivis ?



Bianca n'était pas couchée, malgré l'heure avancée. (P. 997.)

— Oui!... je vous ai suivis, je vous ai vus entrer au restaurant.

— Eh bien?

— Vous voyez bien que vous me trompez!

Mais, tout à coup, l'impétuosité de Montlaurier tomba.

Il se radoucit subitement.

Ses yeux reflétèrent la passion amoureuse qui l'embrasait.

Il se rapprocha de Josiane, et, lui prenant la main qu'elle essaya à peine de retirer.

— Moi, je vous aime!... déclara-t-il d'une voix éperdue. Tant que je vous ai vue à un autre, à celui que je croyais que vous aimiez, j'ai imposé silence à mon cœur... j'ai attendu, j'ai espéré!... Mais aujourd'hui, Josiane, vous êtes libre, et personne ne peut plus m'empêcher de vous aimer!... Je sens que vous m'êtes indispensable!... J'ai besoin de vous pour vivre, car vous avez allumé en moi un amour qui me tuerait... qui me rendrait capable d'un crime, si je ne pouvais vous le faire partager!...

Oui, d'un crime! répéta le docteur affolé, car je ne pourrais endurer le supplice de vous voir à un autre!... Je sens que ma tête s'égèrerait...

Montlaurier fut interrompu par le rire que la fille aux yeux verts laissa railleusement envoler.

— Mon pauvre docteur!... fit-elle avec une moquerie pleine d'enjouement.

— Vous riez!...

— Oui, je ris, et je ne puis m'empêcher de rire!... Ah! je ne prends pas les choses mélodramatiquement comme vous!

Eh bien! tenez, ajouta Josiane, qui voulait sans doute désespérer son soupirant, je vais tâcher d'être sérieuse... Voyons, pourquoi vous êtes-vous mis à m'aimer?... Vous m'avez connue à Nice, par le plus grand des hasards, parce que vous vous y trouviez en même temps que moi, parce que vous étiez presque mon voisin et parce que le hasard fait que j'ai eu besoin d'un médecin.

Avouez que vous devenez vite amoureux!

— Vous savez bien qu'on ne peut pas vous voir sans vous aimer.

— S'il fallait croire à l'amour de tous les hommes!

— Le mien est sincère, je vous le jure!

— Je ne l'aurais pas cru... une passion qui se déclare aussi subitement...

— Vous n'avez donc jamais aimé?

— Non, j'en conviens, jamais!... Voyons, dans ma position, est-ce que l'on aime?

— Pourquoi alors avez-vous écouté Santenac la première fois que vous l'avez vu?

— Je ne sais pas... Ce n'est pas de l'amour assurément. M. de Santenac m'a plu, voilà tout!

Et puis, il s'est trouvé là!... Il est venu à propos, comme on dit! déclara la fille aux yeux verts d'un ton fort délibéré.

Montlaurier demeurait stupéfait.

— Mais oui... ajouta Josiane. J'étais ennuyée d'être seule... alors, vous comprenez... Oh! moi, je ne vais pas chercher si loin que ça!... En voilà assez, du reste!... J'ai fait ce qui m'a plu!

Le docteur réprima ce qui se passait en lui, et il eut une contraction de la gorge qu'il dissipa d'un mouvement violent pour pouvoir répondre, car il était en quelque sorte glacé.

— C'est bien!... fit-il avec froideur.

Il se leva.

Josiane ne chercha pas à le ramener.

Elle savait que l'exaspération et les déceptions sont les plus sûrs stimulants de la passion.

— Ça s'est trouvé comme ça, fit-elle avec une inconscience admirablement feinte.

Et elle ajouta, presque sans desserrer les lèvres, mais assez fort pour qu'il l'entendit :

— Lui... ou un autre!

— C'est bien!... répéta Montlaurier. Au revoir!

— Adieu, mon cher docteur, dit la fille aux yeux verts, tendant elle-même sa main qu'elle offrait à son baiser.

Il la prit.

Alors, en la serrant, un flux de sang monta à son cerveau, brûlant ses tempes.

— Josiane!...

— Quoi?

— Vous ne voulez donc pas?...

Il l'attirait à lui.

— Mon cher, répondit-elle en se dégageant, je vous ai dit la vérité... Que voulez-vous?... Ce qui est fait est fait!

— Ah! vous avouez donc?... Santenac est votre amant?...

— Et quand cela serait!

— Adieu!

— Oh! oui, adieu!... Allez, cela vaut mieux pour vous!

Montlaurier partit.

Il s'arrêta sur le palier, lorsque la porte eût été refermée par Manola qui était venue pour le reconduire.

— Ah! se dit-il, non, c'est impossible!... Je l'aime et je la veux!... Je la veux!... je l'aurai!... Il me la faut!...

Il sentait une fièvre violente battre ses tempes et des frissons glacés courir en même temps dans tout son corps.

Il se tenait à la rampe comme un homme ivre, pour ne pas chanceler en descendant l'escalier.

Dehors, l'air frais le calma.

Sa voiture l'attendait. Il ne s'en souvenait plus, tellement sa pensée était absorbée.

Ce fut en la revoyant qu'il y songea.

Tout se heurtait confusément dans l'esprit du docteur.

Il ne savait que faire.

Josiane lui échappait, et à tout prix il voulait la ravoir

Il ne sentait même plus, en ce moment, s'il l'aimait ou s'il la détestait.

Il haïssait Santenac, par exemple.

Son ancien ami venait, en lui prenant cette femme, de devenir son plus mortel ennemi.

Et, tout entier à cette haine nouvelle, autant qu'à sa passion, il se répétait :

— Je la veux!... Je l'aime!... Je l'aurai :

CHAPITRE XXV

MARI ET FEMME

En revenant à son domicile, le dimanche soir, fort tard, Santenac sentit tout le bonheur qu'il venait de goûter s'enfuir, au moment où il y rentra.

Il avait hésité, avant de reprendre le train pour Bougival.

Il avait eu un moment l'idée de rester à Paris, de passer la nuit avec ses amis, qu'il retrouverait sûrement à son cercle, afin de ne pas laisser s'évanouir, pour ainsi dire, le charme sous lequel la ravissante fille aux yeux verts l'avait laissé.

Mais il préféra rentrer.

Il lui semblait qu'il se conserverait mieux ainsi à cette femme, dont l'amour l'avait saisi, d'un seul coup, avec une intensité foudroyante.

Il était revenu lentement, songeant toujours à elle, attendant languissamment la journée du lendemain pour retourner auprès d'elle, pour la revoir.

Mais, quand le gentilhomme périgourdin se retrouva chez lui, quand il revit cette demeure où le rivait la chaîne conjugale, cette chaîne déjà

insupportable, plus intolérable encore en ce moment, il fronça les sourcils, se sentant d'une humeur massacranle.

Bianca n'était pas couchée, malgré l'heure avancée.

Elle aussi avait l'esprit préoccupé.

Le retour de son mari produisit sur elle un effet absolument pareil à celui que Santenac ressentait.

Il semblait que chez ces deux époux, que depuis longtemps aucune affection n'unissait plus, une aversion plus profonde se déclarait, creusant un abîme.

C'est à peine s'ils échangèrent une parole.

Santenac monta dans sa chambre, ayant hâte d'être seul et de dormir, afin de ne pas sentir passer le temps.

Bianca se retira peu après.

Le lendemain, levée la première, elle était de bonne heure « habillée de dessous », prête à terminer sa toilette pour partir, dès que son mari ne serait plus là.

Elle se disait :

— Pourvu qu'il ne reste pas là toute la matinée !

Puis, quand elle l'entendit partir, heureuse déjà de son départ, elle envoya la bonne lui demander s'il fallait l'attendre pour le dîner.

— Dites à madame que je ne sais pas si je rentrerai, répondit Santenac.

Il ajouta, ennuyé :

— J'ai des affaires.

Bianca ne tenait pas à avoir une explication.

Il y avait longtemps qu'elle n'était plus jalouse.

Que de fois s'était-elle dit, — depuis la veille surtout, — avec une véritable sincérité :

— Ah ! si je pouvais être débarrassée de lui !...

Alors rapidement elle s'habilla.

Elle partit à son tour, prenant le train suivant, ayant consulté l'horloge pour voir si elle serait exacte au rendez-vous à l'heure qui avait été fixée.

Felipe Moralès était déjà dans la salle des Pas Perdus de la gare Saint-Lazare, regardant tous les voyageurs que chaque train amenait.

Il était sûr que Bianca ne lui ferait pas faux bond et il ne se trompait pas, car l'Italienne aurait trouvé le moyen de venir, lors même que son mari serait demeuré à la maison.

Dès qu'il la vit, l'ayant aperçue de loin, il marcha à sa rencontre.

Ses yeux flamboyants, semblables à des diamants noirs, reflétaient une passion admirablement feinte.

Ses lèvres étaient entr'ouvertes en approchant d'elle comme pour laisser échapper les aveux qui se pressaient en lui.

Bianca était haletante au moment où elle mit sa main dans la sienne, pouvant à peine maîtriser l'émotion qui s'était emparée d'elle.

En retrouvant cet homme qu'elle considérait déjà comme un amant, à qui, par la pensée, elle s'était déjà donnée tout entière, M^{me} de Santenac éprouvait d'avance toutes les joies de la délivrance du joug qui pesait sur elle.

— Je vous attendais avec impatience, dit l'Italien de sa voix aux chaudes vibrations. J'étais si heureux hier auprès de vous qu'il me tardait d'éprouver encore le même bonheur.

Bianca le remercia par une tendre pression des doigts.

Ses regards exprimaient ce qui se passait en elle plus éloquemment que ses paroles n'eussent pu le faire.

Le pseudo Brésilien reprit, l'ayant entraînée loin de la foule :

— J'avais peur que vous ne vinssiez pas... qu'un remords ne vous eût saisie...

— Un remords !

— Puisque vous êtes mariée.

Alors l'Italienne sourit.

— Mariée !... fit-elle, oui, parlons-en !... Ou plutôt non, n'en parlons pas !...

— Enfin vous êtes libre ?

— Oui.

— Merci.

Ils sortirent par la cour du Havre.

— Où allons-nous ? demanda la femme de Santenac.

— Où vous voudrez, répondit Moralès. Voulez-vous que nous allions dans la banlieue ?... Nous serons plus seuls.

— Si vous voulez.

— Où ?

Elle hésita un instant.

Puis.

— A Sceaux, fit-elle, ou à Robinson.

Rinaldi connaissait à fond tous les lieux de plaisir de Paris et des environs où il avait été conduit autrefois par les plus diverses bonnes fortunes.

Ils prirent alors une voiture et se firent conduire à la gare de la place d'Enfer.

Mais nous ne suivrons pas plus longtemps l'auxiliaire de Gérard et cette femme dont il était en train de prendre entièrement possession.

Nous les laisserons, tandis que l'Italien s'appliquait à développer chez Bianca la passion qu'il avait allumée du premier coup, pour suivre Santenac, chez qui une transformation pareille venait de s'opérer sous l'influence de l'irrésistible beauté de la fille aux yeux verts.

Jamais le gentilhomme périgourdin n'avait éprouvé pareilles sensations.

Il se rappelait le temps où il connut la toute jeune et si jolie baronne de Garches dont il s'était si follement épris et qu'il avait ravie à l'affection de son mari.

Certes, il l'aimait avec une ardeur véritable, avec toute la fougue de la jeunesse, stimulée par le capiteux attrait du fruit défendu.

Mais combien était différente la passion née aujourd'hui sous les regards fascinateurs de cette ensorceleuse !

L'âge avait développé en lui les facultés passionnelles, et il se trouvait à cette époque de la vie où se conçoivent les plus violents sentiments, où le cœur est susceptible de la plus folle tendresse et l'âme du plus aveuglant égarement.

La pensée seule de Josiane l'enflammait.

Maintenant il sentait qu'elle était indispensable à son existence et pour elle il s'avouait capable de tout tenter, de tout briser s'il le fallait.

Il délirait à l'idée que, dans quelques instants, il allait être à ses côtés.

Il songeait au bonheur que serait le sien s'il parvenait à gagner son cœur.

Elle était libre.

Elle n'aimait personne.

Elle le lui avait dit la veille, dans le long tête à tête de la voiture, au retour des courses.

Alors, rien ne la retiendrait.

Il avait compris qu'elle pouvait l'aimer, car il croyait lui avoir plu, tellement elle avait bien joué son rôle.

En sortant de la gare Saint-Lazare où il avait débarqué une demi-heure avant Bianca, Santenac s'était dirigé à pied vers la demeure de Josiane, passant par la rue Tronchet.

Chemin faisant, il se demandait ce qu'il pourrait faire pour lui plaire.

Il eut l'idée de lui acheter un bijou et il se rendit d'abord dans ce but rue de la Paix.

Pendant près de dix minutes le gentilhomme périgourdin passa devant

les riches devantures où brillaient les diamants, les saphirs et les émeraudes, au milieu des grosses perles diaprées et des bijoux aux formes les plus coquettes.

Il s'arrêta devant plusieurs et entra enfin dans l'un des magasins.

Il examina plusieurs bracelets et fixa son choix sur une chaînette d'or entièrement recouverte de brillants qu'il paya quatre mille francs et qu'il emporta dans un écrin de maroquin bleu.

Maintenant il hâtait le pas pour arriver au plus tôt chez Josiane, savourant à l'avance la joie qu'il allait éprouver en la revoyant et en lui redisant cet amour dont il l'avait déjà entretenue.

Josiane l'attendait et elle prévint elle-même Manola de son arrivée, car elle l'avait vu de loin, à travers les stores de sa chambre.

Elle l'accueillit avec son sourire le plus enchanteur, offrant elle-même sa main à ses baisers.

Santenac s'assit auprès d'elle et il commença à lui parler en reprenant les déclarations formulées la veille.

Il lui demandait si elle avait réfléchi, si elle voulait accepter cet amour qu'elle avait allumé elle-même et qui lui était dû comme le plus sincère hommage rendu à sa beauté.

Elle hésitait à se prononcer définitivement, comme s'il y avait dans son esprit une réticence qu'elle ne parvenait pas à exprimer.

Mais il la pressait de ses supplications, attestant la sincérité de sa passion.

En parlant, il caressait tendrement sa main qu'il tenait toujours entre les siennes et tout à coup il entourra le poignet de la fille aux yeux verts de la chaîne d'or aux riches pierreries qu'il venait de retirer de son écrin.

Au contact subit du métal sur la chair, Josiane eut un petit cri.

— Oh !...

— Cela vous plaît-il ? demanda Santenac, les regards dans les yeux de la jolie fille.

— Vous faites des folies !...

— Des folies !... Ah ! ce n'est pas en ce sens que j'en voudrais faire, car je suis capable de toutes les commettre pour vous !...

— Ce bracelet est superbe !... Il est trop beau !

— Pour vous !... Non ; c'est vous qui êtes trop belle pour lui... et malheureusement aussi pour moi !

C'est sur ce ton que la conversation se poursuivit.

Santenac cherchait à communiquer à Josiane l'amour qui l'embrasait et elle, sans se dérober, attisait ses sentiments, heureuse de réussir aussi bien dans son œuvre.



La fille aux yeux verts avait joué son rôle d'une manière admirable. (P. 1003.)

Ils déjeunèrent ensemble, servis par Manola qui allait chercher les plats dans l'antichambre où l'un des garçons de l'hôtel les lui apportait.

Santenac continuait, revenant sur les propositions qu'il avait faites la veille, essayant de décider Josiane.

Il la pressait.

Il lui offrait tout ce qu'elle pouvait désirer, voulant qu'elle fût la plus heureuse et la plus enviée, comme elle était déjà la plus belle.

Elle hésitait.

Enfin la fille aux yeux verts dit :

— Vous m'avez dit que vous étiez marié... Est-ce vrai ?

Alors Santenac protesta de plus belle de son amour.

Oui, il était marié ; mais qu'importait ! Il avouait qu'il n'aimait pas sa femme.

Il avait eu le tort de l'épouser, trop jeune à cette époque pour avoir l'expérience de la vie.

Depuis ce jour, il avait regretté sa folie.

Il n'était pas fait pour le mariage.

Est-ce que c'était cela qui pouvait l'empêcher d'être tout entier à la maîtresse que son cœur avait choisie ?

Ne l'aimerait-il pas encore davantage en se sentant obligé d'attendre le jour où il serait définitivement libre ?

Un jour, il divorcerait, car le divorce était rétabli maintenant en France, et il l'aurait fait depuis longtemps, si cela ne devait pas soulever dans le ménage de graves questions d'intérêt.

Enfin, petit à petit, Josiane parut se rendre.

Elle aussi, elle l'avouait, — comédienne admirable, — elle n'était pas indifférente et elle se sentait gagnée par cet amour que Santenac lui communiquait.

Elle disait avoir éprouvé une impression singulière la veille, quand il lui avait adressé pour la première fois la parole.

Elle avait pensé à lui depuis ce moment et elle l'avait attendu.

Un scrupule l'avait retenue.

Elle aurait fait le sacrifice de son amour plutôt que d'être cause d'une désunion lorsqu'elle avait su qu'il était marié.

Maintenant, oui, elle aimait, et elle le disait avec une câlinerie dans la voix et des éclairs dans les yeux.

Elle abandonnait ses mains et son front aux baisers de cet amant qu'elle sentait déjà solidement enchaîné à elle.

La fille aux yeux verts avait joué son rôle d'une manière admirable. Santenac était devenu son esclave.

CHAPITRE XXVI

BRAVES GENS

L'installation du somptueux appartement de l'avenue Kléber, conduite rapidement, était terminée.

Sir Richard Lovely avait pris possession de cette demeure digne de sa fortune, dans laquelle la richesse du mobilier le disputait au goût artistique le plus délicat.

Le richissime New-Yorkais n'avait pas pris un nombreux personnel à son service.

A Annita, la créole, et à Brutus, le superbe nègre de la Martinique, qu'il avait amenés de Rio-de-Janeiro, il n'avait ajouté qu'un cocher avec son garçon d'écurie et un cuisinier.

Sir Lovely était maintenant un des hommes les plus répandus de Paris.

Grâce au prince de Véran qui lui avait servi d'introducteur, il avait été accueilli dans les plus aristocratiques milieux, et il avait pris de droit, en sa qualité de citoyen des États-Unis, rang parmi les habitués de la légation.

Quelques jours après l'achèvement de son installation, il avait donné chez lui une fête somptueuse à laquelle il avait invité, pour ainsi dire à titre de bienvenue, les plus considérables parmi les familles de la colonie américaine.

Les journaux parlaient des réceptions qui avaient lieu chez sir Lovely, qui s'était acquis d'emblée le droit de cité le plus large dans la haute société parisienne, non seulement à cause de sa fortune que l'on savait considérable, mais par la sympathie qu'il avait inspirée à tous ceux qui étaient en relations avec lui.

Gérard, dont l'existence avait été si obscure et si modeste, même avant la ruine épouvantable qui l'avait accablé, était heureux aujourd'hui au sein de cette transformation.

C'était une métamorphose complète qui s'était opérée en lui, depuis quelques jours surtout, depuis qu'il avait revu Arlette.

Son amour paternel, ce sentiment qui avait toujours été le guide et l'inspireur de toute sa vie, avait repris des forces nouvelles depuis qu'il avait retrouvé, parée de toutes les grâces de beauté et de la jeunesse, cette enfant dont il avait été séparé si longtemps.

C'est à elle qu'il reportait tout; c'est en vue de son avenir qu'il voulait brillant et de son bonheur qu'il désirait complet, qu'il se réjouissait de tout ce qui lui arrivait.

Ce luxe qu'il s'était créé, cette existence fastueuse dont il s'était entouré et que l'on célébrait de toutes parts, cette vie nouvelle à laquelle il s'était fait en chassant de son esprit les goûts modestes qui étaient dans son caractère, c'est pour sa fille qu'il les avait voulus, c'est pour Arlette qu'il les préparait.

C'est ainsi que le père était surtout heureux en lui.

Son plus grand bonheur était quand il pouvait la voir de loin, avec Marthe, ou quand il pouvait parler d'elles avec le vénérable curé des Joris et avec Noirétable.

L'abbé Sylvère et son ami venaient chaque jour à l'avenue Kléber.

Chaque jour aussi ils visitaient Marthe et Arlette à la maison de santé des Moulineaux et ils rapportaient de leurs nouvelles à ce père et à cet époux que les deux femmes ne savaient pas aussi près d'eux, qu'elles croyaient même perdu à jamais.

Noirétable avait accepté la mission que Gérard lui avait donnée et, conseillé par le prêtre, guidé par son cœur, il avait également accepté la situation que son nouvel ami avait à toute force voulu lui faire.

Lovely avait tenu à assurer la position de celui qu'il aimait comme un frère, de celui qui avait été le protecteur de sa femme et de sa fille livrées à la plus affreuse détresse.

Il avait triomphé de ses honnêtes scrupules et de son désintéressement et il l'avait obligé, aidé en cette tâche par l'abbé Sylvère, à accepter une petite fortune, — une part de ces richesses considérables qu'il possédait aujourd'hui.

Noirétable pouvait ainsi, comme venant de lui-même, cachant la main affectueuse de Gérard, faire participer Marthe et Arlette au bonheur que d'Ormilley leur préparait.

Il avait pu, s'étant entendu avec le docteur Lacombe, non seulement désintéresser celui-ci pour les frais que leur séjour aux Moulineaux lui occasionnait, mais encore leur donner le confortable le plus complet dans l'existence et toutes les satisfactions que crée la fortune.

C'étaient d'interminables entretiens entre ces trois hommes unis par la réciprocité de la plus profonde et de la plus ardente amitié.

C'est de Marthe et d'Arlette seules qu'ils parlaient dans les longues heures qu'ils passaient ensemble.

Gérard apprenait avec bonheur tout ce qui concernait cette femme et cette fille adorées.

Il revivait par la pensée, suivant les récits touchants qui lui en étaient faits, l'existence qu'elles avaient menée dans les Alpes, au sein de ces montagnes désolées, lorsqu'elles furent chassées par le misérable Garrigou, puis au Joris, lorsque le charitable ministre de Dieu les recueillit et les assista, malgré la pauvreté de son modeste presbytère.

Il écoutait avec ravissement, en une sorte d'extase pleine de reconnaissance, tout ce qu'elles avaient fait, entourées de ce dévouement à la fois si simple et si sublime.

Il aimait du plus profond du cœur ces deux hommes qui avaient sauvé Marthe et Arlette abandonnées de tous, et il leur demandait comme une grâce aujourd'hui de ne jamais plus se séparer de lui ni d'elles.

Pour l'avenir, celui qui était désormais sir Richard Lovely avait des projets admirablement combinés, dressés et prêts à être exécutés dès que le moment serait arrivé; mais il ne pouvait les faire connaître avant que la guérison de Marthe fût complète, avant qu'il n'eût retrouvé réellement sa femme et sa fille, avant qu'elles ne fussent définitivement rendues à son amour.

Mais pour elles autant que pour lui, il voulait conserver ces deux amis qu'ils seraient également heureux tous les trois de posséder toujours auprès d'eux.

L'abbé Sylvère et Noirétable n'avaient pas eu la force de refuser.

Oui, ils y consentaient, ils resteraient, définitivement à Paris, pourvus l'un et l'autre des situations que leur ami les avait obligés à accepter.

Grâce à ses puissantes relations, grâce surtout à l'intermédiaire du prince de Véran, le curé des Joris, présenté au Cardinal-archevêque de Paris, allait être nommé prochainement chanoine du vénérable chapitre de la cathédrale.

Son élévation à ce poste était justifiée par les mérites indiscutables du saint prêtre que sa modestie avait couverts jusque-là.

Noirétable et l'abbé Sylvère s'étaient installés ensemble, dans un petit appartement qu'ils avaient loué et meublé avec l'argent que Gérard leur avait remis.

Ils avaient résolu de vivre en commun, unis qu'ils étaient par la plus robuste amitié et par l'estime la plus profonde.

Le mari de Marthe était heureux lorsqu'il pouvait venir passer quelques heures près d'eux.

Il était ainsi tenu encore davantage au courant de tout ce qui se passait à la maison de santé des Moulineaux.

Le docteur Lacombe était on ne peut plus satisfait du traitement qu'il faisait suivre à sa pensionnaire.

Ce traitement, presque entièrement suggestif, appliqué au développement des facultés mentales de M^{me} d'Ormilly, appuyé par un régime hygiénique admirablement approprié à son état, donnait déjà des résultats merveilleux.

Le souvenir grandissait dans l'intelligence de Marthe qui achevait peu à peu sa guérison en recouvrant chaque jour davantage la mémoire du passé.

Le curé des Joris et Noirétable, ces deux amis pour qui la pauvre femme avait une si reconnaissante affection, aidaient puissamment l'éminent aliéniste dans sa tâche de science et de dévouement.

Guidés par le docteur Lacombe, ils ramenaient la mère d'Arlette au souvenir des années déjà lointaines, et ils l'aidaient à se rappeler les jours douloureux qu'elle avait vécus.

Le digne ecclésiastique surtout, avec l'onction ineffable de sa voix apostolique, avec sa pénétrante bonté, la soutenait et la consolait dans ces réminiscences si cruelles pour son cœur.

Il connaissait en entier l'histoire désolée de cette infortunée, grâce au récit que Gérard lui en avait fait dans ses entretiens journaliers, et il la conduisait dans les investigations de son souvenir renaissant, à travers les jours douloureux de sa vie passée.

Il atténuait, par sa compatissante parole et par ses exhortations charitables, la peine amère qu'elle éprouvait en revivant par la pensée les épreuves qu'elle avait traversées.

Il s'efforçait de lui montrer l'avenir plein de douces promesses et il parvenait à lui donner l'espoir, sans lui expliquer d'où lui viendrait le bonheur qu'il lui prédisait, la laissant au contraire, sous la mystique impression de la Foi et de la confiance en Dieu qui avait jugé sans doute que ses douleurs devaient enfin avoir un terme.

Gérard était tenu au courant de tout cela, jour par jour, presque heure par heure.

Il assistait de loin au réveil complet de l'intelligence de cette femme qu'il avait tant aimée et qu'il aimait de toutes ses forces nouvelles exaspérées par le malheur et développées par l'espérance d'un avenir heureux.

Il suivait aussi le développement de sa fille, de cette adorable enfant, retrouvée si belle, si grande déjà et dont la beauté gracieuse lui rappelait Marthe aux jours heureux du début de son amour.

Il lui tardait d'être définitivement réuni à elles, comme il devait l'être, selon le plan que son esprit avait concerté et dont il gardait encore le secret.

D'Ormilly n'oubliait personne.

Il ne pouvait se montrer à M^{me} Sarrazin ; la prudence lui en faisait un devoir.

Mais il se sentait pénétré de reconnaissance envers cette femme dont le cœur avait le premier compati à sa détresse et à celle de Marthe et d'Arlette, et dont l'amitié dévouée avait été si fidèle au malheur des infortunées qu'il avait laissées sans appui.

A elle aussi, il voulait témoigner sa reconnaissance, lorsque le moment serait venu, lorsqu'il pourrait faire ce qu'il avait décidé secrètement.

La fortune immense qu'il possédait lui permettait pour ainsi dire tout ce qu'il voulait.

M^{me} Sarrazin était heureuse sans doute, car ses goûts simples et modestes étaient largement satisfaits dans l'aisance médiocre qu'elle était parvenue à se créer.

Mais Gérard pensait qu'il pourrait ajouter un peu de bien-être à l'existence de cette femme, et il s'était dit, connaissant bien son cœur d'épouse, que le bonheur complet résulterait surtout pour elle de celui de Marthe et d'Arlette dont il ne la séparerait jamais.

C'est elles qu'il chargerait de rendre à leur excellente protectrice tout le bien qu'elles en avaient reçu.

C'est elles qui lui feraient accepter tout ce que Gérard voulait lui donner pour la récompenser de son charitable dévouement.

Gérard d'Ormilly commençait, pour la première fois de sa vie, à goûter un bonheur réel.

L'avenir qu'il entrevoyait était plein de consolantes tendresses, rempli de douces affections depuis qu'il avait retrouvé Marthe et Arlette, et qui se complèteraient le jour où il pourrait être définitivement réuni à elles.

Il y pensait sans cesse et il murissait dans le recueillement et dans les méditations de sa pensée le plan qu'il avait combiné.

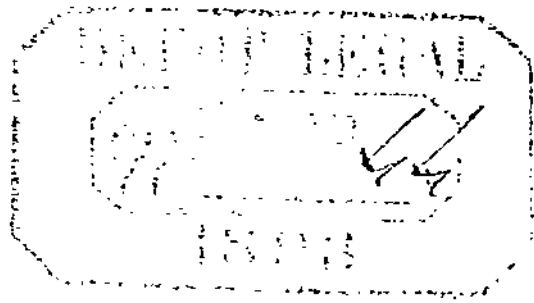
L'abbé Sylvère, — le chanoine de Notre-Dame aujourd'hui, — l'aiderait.

Le prêtre, après sa nomination, avait dû retourner aux Joris, pour l'installation de son successeur, pour enlever le modeste mobilier qu'il possédait et pour faire ses adieux à ses paroissiens.

Son absence n'avait pas été longue.

Noirétable l'avait accompagné dans les Alpes et ils étaient revenus ensemble.

Dès leur retour, ils étaient venus trouver Gérard pour lui donner des



Il la voyait quelquefois à travers les routes verdoyantes. (P. 1016.)

nouvelles de Marthe et d'Arlette, car il en avait été privé pendant leur absence.

Le docteur Lacombe affirmait que M^{me} d'Ormilly était aujourd'hui complètement et radicalement guérie.

Il assurait qu'aucun trouble, qu'aucune rechute n'était à craindre désormais.

M^{me} d'Ormilly pouvait quitter la maison de santé des Moulineaux.

C'est alors que Gérard résolut de commencer à exécuter la première partie du plan qu'il avait longuement médité.

Marthe ne pourrait accepter, se sachant sans ressources, de rester, ainsi que sa fille, à la charge de M^{me} Sarrazin.

Il fallait donc, sans lui découvrir encore toute la vérité, la mettre en possession de cette fortune que Gérard n'avait désirée que pour assurer son bonheur et celui d'Arlette, en même temps que pour châtier les auteurs infâmes de sa ruine et de celle des siens.

Ce fut le digne prêtre qui, en cela encore, devait être l'intermédiaire qu'il avait choisi. Il y eut un long entretien entre d'Ormilly et le nouveau chanoine de Notre-Dame et ils arrêterent ensemble ce qu'ils devaient faire.

Le soir même, l'abbé Sylvère se mit à l'œuvre.

Noirétable avait été choisi par Gérard pour une autre mission.

De lui, il voulait faire le coopérateur de sa vengeance, l'instrument du châtiment épouvantable qu'il avait résolu d'infliger au misérable par lequel sa femme, sa fille et lui-même avaient le plus souffert.

C'est à Morisset que Gérard d'Ormilly songeait.

N'était-ce pas cet homme qui avait offensé Marthe en osant lever sur elle ses regards d'odieuse convoitise, lui qui lui avait infligé l'injurieux marchandage de son honneur et de son affection d'épouse contre la menace de son malheur.

N'était-ce pas lui qui l'avait poursuivie dans l'Isère et qui, pour se venger des refus indignés de Marthe, avait lâchement trahi et dénoncé son malheureux époux ?

Lorsque les malheureuses avaient été recueillies par l'éleveur de moutons d'Arles, ému de pitié à la vue de la détresse affreuse de ces inconnues qu'il avait trouvées sur la route mourantes de faim et de froid, c'était encore lui qui, les poursuivant toujours de sa haine atroce, avait révélé à Garrigou qu'elles étaient la femme et la fille d'un forçat et qui était arrivé à les faire chasser.

C'est à Morisset que d'Ormilly en voulait plus inexorablement encore, si c'est possible, qu'à Montlaurier, à Santenac et à Bianca.

Sa haine et son besoin de vengeance n'allaient pas jus qu'à Garrigou.

L'éleveur de moutons avait, en somme, eu pitié tout d'abord de Marthe et d'Arlette.

Il les avait sauvées de la mort.

S'il les avait chassées ensuite, il avait obéi à un sentiment excusable chez un être grossier, qui ne sait pas s'élever au-dessus des préjugés vulgaires, plus qu'à de perverses intentions.

Du reste, en revenant de son court voyage dans les Alpes, Noirétable, qui racontait à son ami tout ce qui pouvait l'intéresser, lui donna des nouvelles de l'éleveur de moutons d'Arles.

Il avait revu, dans les gorges du Pelat, un petit pâtre qu'il avait connu autrefois et qui était au service de Rémi Garrigou.

Il avait aussi appris ce qui lui était arrivé.

L'année précédente, une épidémie s'était subitement déclarée dans les troupeaux de l'éleveur et, en quelques semaines, il avait perdu la plus grande partie de son bétail.

Lui-même, au contact des moutons malades, avait contracté le mal contagieux qui les décimait si terriblement, et, en ce moment, à peu près ruiné, il se mourait dans un lit d'hôpital à Arles.

Dieu s'était chargé lui-même de punir Garrigou de son manque de cœur.

Mais Morisset était plus heureux que jamais.

Tout lui avait réussi.

Noirétable, chargé par Gérard de se renseigner, avait fait une enquête complète.

C'est à cela aussi qu'il avait fait servir son voyage.

Il avait passé à Villars, dans l'Isère, et il s'était renseigné.

D'Ormilly, impatient de tout savoir, l'interrogea.

— Mes renseignements sont complets aujourd'hui, dit Noirétable, car ce que j'ai appris là-bas complète ce que j'ai su ici. M. Morisset est à la tête de la situation la plus brillante et la plus prospère. Son usine de Villars a doublé d'importance et elle reçoit directement les commandes pour la fourniture des ateliers des Forges et Chantiers de la Méditerranée qu'elle exécute et qu'elle expédie presque sans frais, à cause du bon marché de la main-d'œuvre dans le pays et de la diminution des frais de transports que la proximité réduit considérablement.

— Et à Paris ? questionna le père d'Arlette.

— M. Morisset n'a plus sa maison de la rue des Gravilliers. C'est au boulevard Richard-Lenoir, près de la Bastille, que sont installés ses magasins et ses bureaux, dans un immeuble superbe qu'il a fait construire. Il y a là un hall immense, entièrement construit en fer, où sont exposés tous les produits de sa fabrication et où sont ses entrepôts pour sa vente à Paris.

C'est de là que se font les expéditions et il a de nombreux employés, des masses d'ouvriers, de cochers, de camions et de chevaux.

Ce n'est pas tout.

M. Morisset a encore son usine à Corbeil. Celle-ci ne travaille qu'à la

tréfilerie, fils de fer, de laiton, de cuivre, de plomb et autres, étirés, recuits, dans tous les genres.

Enfin, il a fait construire depuis cinq ans une autre usine dans la Meuse, près de Vigneulles, où est le centre d'une affaire gigantesque, *l'Union des aciéries, tréfileries, forges et hauts-fourneaux de l'Est* ; c'est lui qui est à la tête de cette entreprise. Il est le président du Conseil d'administration de la Société qui est montée par actions au capital de trente-cinq millions et qui est dans la situation la plus prospère.

— Mais il habite toujours à Paris ? questionna sir Lovely.

— Il y réside très souvent, répondit Noirétable, car il a un appartement boulevard Richard-Lenoir, dans un coquet pavillon dépendant de l'immeuble où sont les magasins et les bureaux de la Compagnie ; mais il est le plus souvent à son château de Pecqueux, sur le territoire de la commune de Mormant, en Seine-et-Marne, c'est-à-dire tout près de Paris.

D'Ormilly demeura longtemps pensif, la tête appuyée sur sa main, les sourcils froncés, les regards rivés au parquet,

Noirétable n'osait interrompre sa méditation.

Tout à coup, Gérard releva la tête.

Une inspiration venait de surgir subitement en lui.

Il avait décidé ce qu'il voulait faire pour frapper cet homme qu'il détestait de toutes les forces de son âme, auquel il devait toutes les épreuves, toutes les catastrophes de sa vie.

CHAPITRE XXVII

L'ÉMISSAIRE

Noirétable écoutait attentivement tout ce que Gérard d'Ormilly lui disait, prêt à exécuter strictement la mission qu'il avait acceptée, combinant avec lui le plan dont ils préparaient l'exécution.

Quelques renseignements étaient encore nécessaires.

Noirétable se chargea de les recueillir.

Il irait immédiatement à Mormant pour les obtenir et les rapporter à Gérard.

Alors, quand il se trouva seul, le père d'Arlette eut un moment de colère qu'il lui fut impossible de réprimer.

Une indignation violente s'empara de lui, à la pensée de la situation si prospère que Morisset s'était faite.

— Tout a réussi à ce misérable! se dit-il avec colère, presque avec rage; oui, tout. Tout ce qu'il a entrepris a prospéré!... Parti de la condition la plus humble, simple ouvrier, il est devenu patron, maître, et il n'a employé son autorité, comme plus tard sa fortune et son prestige, qu'à servir ses bas instincts et ses passions honteuses.

Il a pris le masque de la bienfaisance, faux philanthrope, pour se concilier des sympathies, et, sous le couvert de la charité, l'infâme a spéculé sur la misère.

Il a semé la honte et l'opprobre, pour récolter la fortune et les honneurs.

Et cela serait juste!...

Et Dieu permettrait de pareilles iniquités!...

Non, c'est impossible, et ce n'est pas seulement les forfaits dont j'ai eu à souffrir, que le misérable doit expier, c'est tout le mal qu'il a fait aux autres dont le châtement l'attend.

En me permettant de l'atteindre et de le frapper, Dieu me fera l'instrument de sa justice immuable!

Cette fortune s'écroulera et se changera en ruines.

Ce prestige, je le transformerai en déshonneur et en opprobre.

Oh! je voudrais qu'il fût plus riche encore, l'infâme!... encore plus haut, comblé d'honneurs, couvert de gloire, pour que j'aie la joie de le précipiter plus bas, pour que sa chute soit plus épouvantable, pour que ma vengeance soit plus complète!

Oui, plus haut, encore plus haut!... Il faudra qu'il atteigne les sommets d'où je veux le renverser.

Il est ambitieux, ce sera facile de l'y pousser.

Il est orgueilleux, le châtement n'en sera que plus terrible.

Gérard d'Ormilley devait être servi à souhait.

Lorsque Noirétable revint, il lui donna des nouvelles qui le comblèrent de joie.

— M. Morisset, apprit-il à notre ami, est en ce moment à Morimant, à son château. Il est maire de cette commune depuis près de deux ans.

— Tant mieux! Cela sert mieux encore mes projets!... s'écria Gérard avec une joie farouche qu'il ne put contenir.

— Oui, il a été élu, répondit Noirétable, et aujourd'hui il ambitionne un poste plus élevé.

— Lequel ?

— Sénateur.

— Est-ce possible ?

— Tenez, voici un journal de Melun que j'ai rapporté ; lisez.

Ce que Noirétable disait était la vérité.

Le département de Seine-et-Marne était appelé à élire un sénateur, en remplacement d'un de ceux qui le représentaient à la Chambre haute et qui était décédé.

Les élections étaient fixées au deuxième dimanche du mois suivant. Cette nouvelle satisfaisait toute la haine de d'Ormilly.

— A merveille !... fit-il.

Noirétable le regardait sans comprendre encore ce qu'il voulait dire.

Gérard s'expliqua :

— Il faut que Morisset soit nommé sénateur, dit-il.

— Lui !

— Oui, lui.

— Son élection est absolument incertaine, dit l'ami de l'abbé Sylvère.

Il a un concurrent redoutable en la personne du député de la circonscription de Meaux, M. Renneville, qui a été élu à une très grande majorité et qui a pour lui tous les comités du département.

— N'importe, il faut que Morisset soit élu.

— Il est nouveau venu dans le pays, à côté de son concurrent qui y est né, qui y possède d'immenses propriétés et qui est déjà président du Conseil général.

— Il faut qu'il soit élu quand même, répéta d'Ormilly avec force.

— Ce sera difficile.

— Difficile !... Avec de l'argent, ne fait-on pas tout ce qu'on veut, en ce siècle ?... dit le père d'Arlette avec une amère raillerie.

Il ajouta :

— Écoutez, je vais vous dire ce qu'il faut faire, je vais vous faire savoir ce que je veux.

Alors, un conciliabule eut lieu entre les deux hommes.

Ils s'entretenaient pendant plusieurs heures ensemble, calculant, supputant, prévoyant tout.

Lorsqu'ils se séparèrent, Noirétable ne doutait plus du résultat que son ami voulait obtenir.

Il se chargeait lui-même de l'aider à y atteindre.

D'abord il allait se rendre immédiatement en Seine-et-Marne et il s'aboucherait avec les journaux, avec les membres des comités.

Il ferait faire, pour la candidature Morisset, une propagande inouïe.

En semant l'or à pleines mains, en n'épargnant rien, Noirétable lui-même était convaincu qu'il réussirait.

Déjà Gérard savourait les prémices de son impitoyable vengeance.

Il jouissait du bonheur de voir Morisset arrivé au comble de ses orgueilleuses tendances et de la joie atroce de l'en précipiter ensuite.

Mais, soudain, une pensée l'arrêta.

Il songea à la fille de cet homme.

Oui, ce misérable avait une fille, Jeanne, à peu près de l'âge d'Arlette.

Cette enfant avait été, à Lans, la compagne de jeux de son enfant.

Elle était innocente des forfaits de son père.

Jeanne Morisset devait être épargnée.

En face de cette jeune fille, le bras vengeur de cet homme qui avait tant souffert, s'arrêtait, incapable de frapper une enfant.

— Auparavant, je veux la sauver, se dit-il ; je veux l'éloigner de la catastrophe que je prépare.

Richard Lovely avait reçu de Noirétable, dans l'entretien qu'il avait eu avec lui quelques jours auparavant, tous les renseignements les plus précis, non seulement sur Morisset, mais encore sur tous ceux qui l'entouraient.

Il savait que Jeanne Morisset n'était pas heureuse et il connaissait le motif de sa peine.

La fille du tréfileur avait aimé Charles Bérain, un brave garçon qui avait hérité de ses parents une modeste fabrique aux environs de Verdun, mais dont les affaires prospéraient à merveille, grâce à l'intelligence et à l'activité de son chef.

Mais ce n'était pas un parti assez riche ni assez brillant pour les visées ambitieuses de Morisset.

Il rêvait pour sa fille une haute alliance avec le fils d'un des grands personnages qui étaient devenus les actionnaires de son entreprise.

Jeanne se souciait peu de faire un mariage qui lui apporterait une particule ou une couronne, en échange de sa fortune, si elle n'aimait pas celui qui l'épouserait.

Elle avait tout tenté pour fléchir la résolution de son père, pour le décider à lui laisser épouser Charles Bérain, mais elle n'y avait pas réussi.

La petite usine de Charles eut à subir le contre-coup de l'organisation formidable de l'« Union des Aciéries, Tréfileries, Forges et Hauts-Fourneaux de l'Est » qui, en quelques mois, accapara toute la fabrication de la région.

De nombreux petits industriels qui avaient fort bien vécu jusque-là, se contentant des modestes affaires qu'ils faisaient, avaient été obligés d'émigrer hors du rayon sur lequel l'immense entreprise étendait sa terrible influence.

Les autres, qui avaient également renoncé à la lutte, avaient vendu leur outillage à la Société que présidait Morisset, et quelques-uns avaient même trouvé à se faire embaucher par lui comme contremaîtres, inspecteurs ou chefs d'ateliers.

Bérain avait voulu lutter et il avait été écrasé.

Sa ruine était l'œuvre de Morisset, qui lui avait refusé la transaction qu'il avait accordée aux autres, tenant à l'anéantir, pour rendre impossible tout espoir de mariage avec sa fille.

Mais le malheur immérité qui frappait celui qu'elle aimait et qu'elle considérait déjà comme son fiancé, n'avait fait qu'accroître l'affection de Jeanne Morisset de toute la compassion que lui inspirait sa détresse.

Elle l'aimait plus que jamais.

Lui aussi, l'aimait toujours; il l'aimait sincèrement, sans arrière-pensée, sans calcul, et il aurait voulu même, puisqu'il n'avait pu parvenir à devenir aussi riche qu'elle, la voir aussi pauvre que lui, pour avoir le droit de l'épouser.

Bérain, après sa ruine, voulait s'éloigner, afin d'oublier, si c'était possible; mais Jeanne elle-même l'avait retenu.

Elle lui avait dit de rester, de chercher de l'ouvrage dans les environs de Mormant afin d'être toujours auprès d'elle, afin de s'y trouver le jour où son père, las enfin de ne point parvenir à la soumettre, se déciderait à la laisser aimer celui que son cœur avait choisi.

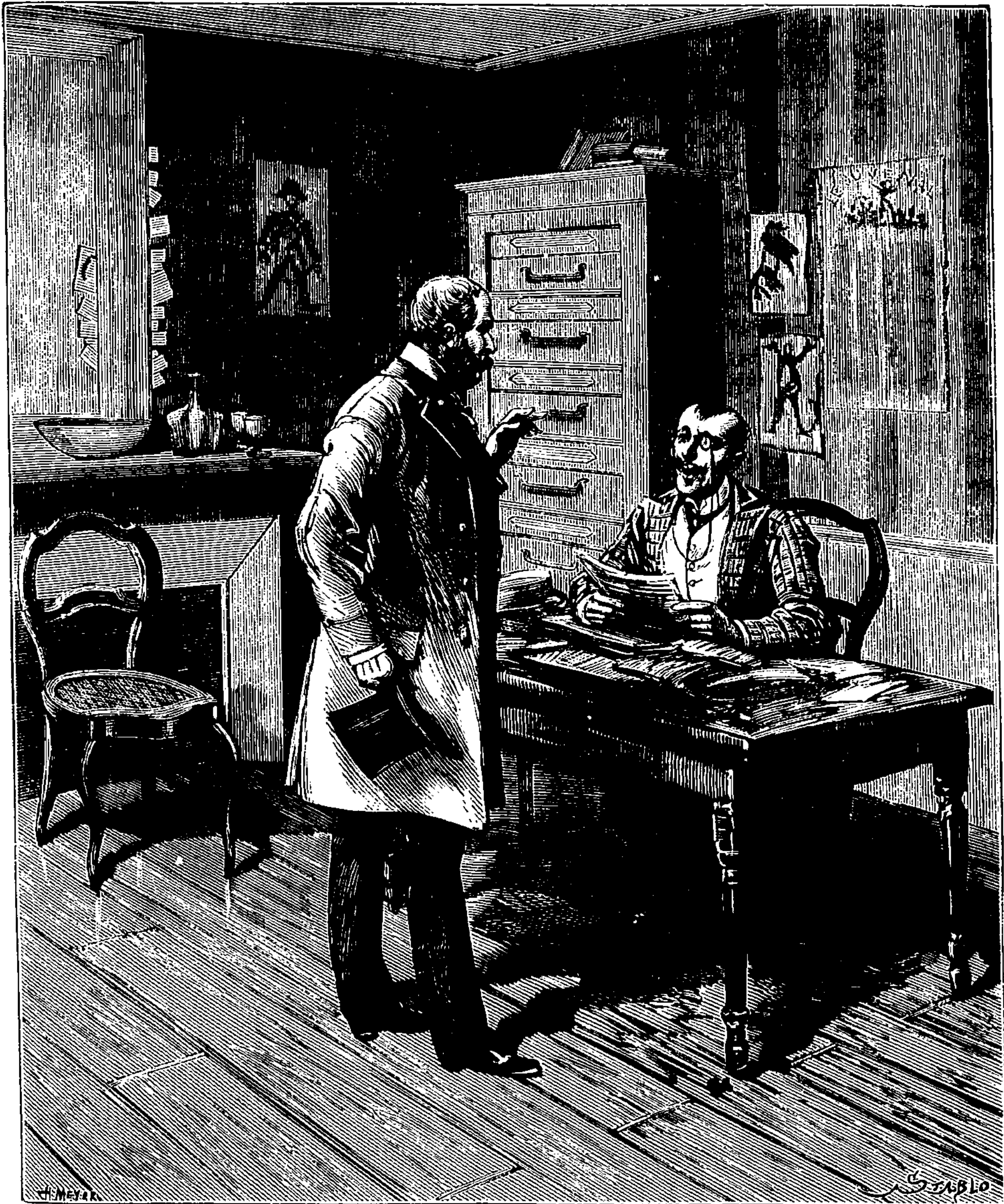
Charles Bérain avait obéi.

Il avait quitté Verdun et il était venu à Verneuil, c'est-à-dire à deux lieues à peine de Mormant.

Là, il avait trouvé à s'embaucher dans une usine de boulons et de rivets, et il n'avait pas tardé à se faire apprécier par son nouveau patron qui l'avait nommé contremaître de ses ateliers.

Il s'estimait heureux parce qu'il était près de Jeanne, parce que le dimanche, dans les promenades qu'il faisait, il la voyait quelquefois passer en voiture à travers les routes verdoyantes et ombragées du département qu'elle aimait à parcourir avec sa gouvernante, son ancienne institutrice.

La surprise de Charles Bérain fut immense quand il vit venir à lui un jour un homme d'un certain âge qu'il ne connaissait pas.



Son succès était pronostiqué par les organes les plus importants de la presse locale.
(P. 1023.)

C'était Noirétable.

L'émissaire de Richard Lovely lui dit :

— Monsieur Bérain, je cherche, pour le compte d'un de mes amis, un Américain qui a fait sa fortune dans l'industrie, quelqu'un de capable pour diriger une usine importante.

Je viens de Verdun où j'ai entendu parler très avantageusement de vous. J'ai su que vous aviez une petite fabrique qui marchait très bien

que vous aviez rendue très prospère et qui n'a dû céder que devant l'envahissante concurrence d'une formidable entreprise. J'ai étudié et je me suis renseigné sur place, et c'est ainsi que j'ai appris que vous pourriez être l'homme dont mon ami a besoin.

En Amérique, on a l'habitude de faire les affaires rondement, sans tergiversations, sans tâtonnements et sans hésitation dès qu'on les a mûrement combinées et irrévocablement décidées. C'est pour cela que je suis venu directement à vous.

Il me reste à savoir si vous êtes libre de tout engagement, et si vous êtes en état d'accepter les propositions que je suis chargé de vous faire.

L'étonnement de Charles Bérain confinait à la stupéfaction.

Ce fut avec autant de timidité que de modestie qu'il confirma tout ce que son interlocuteur venait de lui dire.

Il déclara qu'il était libre de tout engagement.

Il dit :

— Mon ambition consistait à économiser le plus possible en travail, tant pour arriver à améliorer ma situation dans cette maison, où j'ai affaire à un patron qui a pour moi une très grande estime. J'espérais parvenir un jour à être gérant intéressé de l'usine, car je sais que M. Barriquand, mon patron, a l'intention de se retirer le plus tôt possible, dès qu'il aura trouvé quelqu'un qui sera capable de conduire son usine. Mais si je voyais, dans les propositions que vous voulez bien me faire, le moyen de me faire plus vite une situation, je n'hésiterais pas à les accepter.

— C'est tout ce que j'ai besoin de savoir pour le moment, répondit Noirétable. Alors, puisque vous êtes libre, je puis vous présenter à mon ami. Demain, si vous le voulez bien, je vous conduirai chez lui.

— J'accepte, dit Charles Bérain, qui dissimulait mal sa joie.

— Mon ami se nomme sir Richard Lovely ; il habite Paris. C'est un Américain de New-York, je vous l'ai déjà dit, je crois. Il possède une fortune immense et, comme tous ces travailleurs du nouveau monde, il lui est impossible de vivre sans faire des affaires.

Demain donc, prenez un congé, et venez chez moi à Paris, rue de Vaugirard, 126.

M. Noirétable, ajouta l'envoyé de Gérard en écrivant sur une carte ce nom et cette adresse. Je vous attendrai à une heure pour vous conduire chez mon ami qui demeure avenue Kléber.

Le lendemain, exact au rendez-vous, Charles Bérain vint trouver son providentiel messenger et il fut présenté par lui au richissime Américain.

Lovely accueillit le contremaître de l'usine Barriquand avec une affa-

bilité méthodique et une rondeur toute américaine qui firent sur le jeune homme une excellente impression.

Le millionnaire coupa court aux préliminaires.

Suffisamment renseigné sur les capacités de celui que son homme de confiance lui avait choisi, il l'acceptait de sa main et l'on pouvait sans préambules parler affaires.

Sir Lovely annonça qu'il avait l'intention d'acquérir divers brevets de machines anglaises et américaines pour la fabrication des vis, des boulons, des rivets, pour la tréfilerie et la ferronnerie, brevets qu'il avait l'intention de faire exploiter lui-même.

Il fournirait les sommes nécessaires à cette entreprise quelles qu'elles fussent.

Richard Lovely expliqua même toute sa combinaison.

Au lieu de faire construire une usine, ce qui prendrait incontestablement beaucoup de temps, il pensa qu'il serait préférable d'en acheter une.

Celle de M. Barriquand pourrait fort bien convenir s'il voulait s'en défaire.

On l'agrandirait ensuite.

Charles Bérain était certain de pouvoir traiter cette affaire, car il connaissait les projets de retraite de son patron.

— Eh bien ! dit Lovely, mon ami, M. Noirétable, qui est mon fondé de pouvoirs, se rendra à Verneuil demain même et vous le présenterez à M. Barriquand. Il traitera lui-même en mon nom.

Voici mon plan, ajouta-t-il. Vous serez à la tête de cette entreprise dont l'acte sera passé chez mon notaire. Par cet acte votre situation sera établie. Vous aurez un traitement fixe de douze mille francs et une part d'intérêt de trente pour cent des bénéfices.

— C'est trop beau, monsieur, protesta Charles Bérain.

— Si cela devient trop beau, comme vous le dites, riposta Lovely, c'est que vous l'aurez fait ainsi par votre travail, et par conséquent vous l'aurez mérité.

Du reste, je veux que tout le personnel de l'usine, dont vous aurez seul le choix et la responsabilité, soit également intéressé dans les opérations. C'est notre système en Amérique et nous nous en trouvons bien. Vingt pour cent des bénéfices réalisés seront partagés entre tous les ouvriers et employés au prorata de leurs salaires ou de leurs appointements.

Pour tout le reste, M. Noirétable vous donnera mes instructions, car il sera mon représentant auprès de vous.

Il vous dira quels sont les brevets que je veux acquérir et je compte

même sur votre compétence et sur votre expérience pour l'aider dans ces transactions.

Huit jours plus tard, l'usine de Verneuil était la propriété de la nouvelle société constituée par devant notaire sous la raison sociale Charles Bérain et C^{ie}.

Noirétable avait, avec l'aide d'un ingénieur de l'État que le prince de Vérant avait fait connaître à sir Lovely, pris connaissance de quelques brevets d'inventions toutes récentes qui devaient faire faire un pas immense à la fabrication.

L'usine s'agrandit immédiatement, grâce aux travaux exécutés par des nombreuses équipes d'ouvriers.

Charles Bérain, à la tête d'une maison pourvue d'un outillage de premier ordre contre lequel toute concurrence était impossible, n'en revenait pas.

Il lui semblait sans cesse être le jouet d'un rêve merveilleux.

Plus que jamais il pensait maintenant à Jeanne Morisset qu'il aimait toujours.

Cependant il comprenait que son changement de fortune ne lui donnerait aujourd'hui aucune chance de l'épouser.

S'il avait été éconduit autrefois parce qu'il était trop pauvre, il le serait encore maintenant parce qu'il allait devenir pour Morisset une concurrence redoutable, et qu'il serait inévitablement traité par lui en ennemi.

Mais Gérard et Noirétable ne pensaient pas ainsi.

Le père d'Arlette l'avait dit :

— Cette affaire-là sera non seulement le salut de cette jeune fille mais encore l'instrument de la ruine de son misérable père.

CHAPITRE XXVIII

CAMPAGNE ÉLECTORALE

Charles Bérain était réellement doué de toutes les qualités qui font l'industriel de premier ordre.

Formé à l'école de son père qui possédait un établissement des plus prospères malgré son peu d'importance, il avait appris tous les détails

de la fabrication, il s'était lentement initié à toutes les parties si complexes de l'industrie du fer, et, ayant complété ses connaissances techniques par une instruction excellente; il n'aurait pas tardé à quadrupler l'importance de son usine s'il n'avait pas été ruiné, écrasé par la colossale concurrence de l'entreprise que Morisset avait fondée.

Mais si l'intelligent industriel avait végété pendant quelques années dans la petite fabrique de M. Barriquand, s'il avait souffert de ne pouvoir mettre à profit toutes les connaissances qu'il possédait, il était heureux aujourd'hui de la nouvelle situation qui lui était faite.

Ne sachant à quoi attribuer la chance inconcevable qu'il avait eue d'être choisi par l'homme de confiance de sir Lovely, il pensait qu'il devait ce bonheur à sa bonne étoile, et il remerciait le ciel de lui être ainsi venu en aide.

Étonné le premier jour de la rapidité avec laquelle cette affaire avait été conclue, il ne voyait dans cette hâte, qu'une manifestation du caractère éminemment pratique et expéditif de l'Américain, qui avait eu confiance en lui.

Maintenant il avait à cœur de justifier cette confiance et il était stimulé en outre, par l'amour voué à Jeanne Morisset, et entretenu pieusement comme un culte au fond de son cœur.

Aussi le nouvel industriel faisait des prodiges, maintenant qu'il lui était permis de donner tout leur essor à son intelligence et à son activité, grâce aux capitaux considérables que son riche commanditaire avait mis à sa disposition.

L'ingénieur que le prince de Vêran avait mis en rapport avec sir Lovely, lui avait désigné un certain nombre de brevets anglais et américains, pris récemment et qui n'étaient pas encore exploités en France.

Charles Bérain examina les inventions auxquelles ils se rapportaient et il découvrit ainsi des machines merveilleuses, tout un outillage nouveau et admirable qui allait simplifier la main-d'œuvre, et perfectionner considérablement la fabrication.

Il y avait des machines à tarauder et à fraiser les vis à bois, d'autres qui fabriquaient les boulons d'un seul coup, d'autres encore pour la fabrication des pointes de tout calibre, des gonds, des pitons, des happes, des rivets, des douilles, des poulies de palans, des galets en fer fin, en un mot, tout ce qui concernait la tréfilerie et la ferronnerie.

Avec ces machines qui étaient toutes construites, prêtes à être livrées, montées et ajustées, on pouvait monter en très peu de temps des ateliers considérables.

En quelques mois à peine la petite usine de Verneuil devait être complètement transformée et considérablement agrandie.

Elle deviendrait assurément l'une des plus importantes de la région.

D'autre part, grâce à l'initiative de Noirétable qui s'occupa tout particulièrement de l'organisation intérieure des nouveaux établissements, les ouvriers de la fabrique, les anciens et ceux, très nombreux, que l'on embaucha, furent organisés en syndicat pour être représentés par les délégués qu'ils nommèrent dans la gestion de l'entreprise.

C'était une véritable révolution, dont le but philanthropique apparut clairement.

Aussi de tous côtés, les bons ouvriers affluèrent.

Morisset était trop préoccupé en ce moment par sa campagne électorale, pour attacher quelque importance à ce qui se passait si près de lui.

Il en avait été prévenu par ses amis, par quelques-uns de ses actionnaires, par deux des membres les plus importants de son Conseil d'administration, mais il avait haussé dédaigneusement les épaules.

— Laissez faire l'Américain, avait-il dit, sachant que le commanditaire de Charles Bérain était un riche New-Yorkais. Nous verrons ça à l'œuvre. Les millions ne suffisent pas dans la partie. Je connais les Américains pour les avoir vus de près; ce sont de bons industriels chez eux, mais en France ils ne dameront jamais le pion à notre industrie.

Il ajoutait en ricanant :

— Ils croient pouvoir faire chez nous comme chez eux, du fer avec de l'or, contentons-nous de continuer à faire de l'or avec du fer : la matière première est moins coûteuse.

Et quand on lui parlait de l'outillage dont on disait d'autant plus de merveilles qu'on ne le connaissait pas :

— Bah ! faisait-il avec mépris, leurs machines, c'est bon pour leur pays où il n'y a pas de bras, et où l'on fait sans cesse appel à l'émigration étrangère pour avoir des ouvriers. La machine humaine, la machine ouvrière, celle qui ne se graisse qu'avec de l'huile de coudes et qui ne se détèque pas, il n'y a que ça de vrai, croyez-moi !

Il n'interrompait pas pour si peu sa tournée électorale.

Flanqué de son secrétaire, Vasselin, son compatriote, que nous avons connu instituteur à Villars, dans l'Isère, et qu'il avait depuis cinq ans appelé auprès de lui, — il parcourait le département.

Il visitait les communes, donnait des réunions et des banquets aux

Conseils municipaux, promettait monts et merveilles aux municipalités, et répandait à grand nombre les journaux qui chantaient ses louanges.

Il subventionnait les reporters qui le suivaient dans ses excursions électorales.

Il payait des orateurs de réunions publiques qui abîmaient son concurrent, le député de Meaux.

Il faisait travailler en dessous les conseillers généraux, les conseillers d'arrondissements et les délégués des communes qui composaient le collège électoral.

Il donnait des fêtes somptueuses en son château du Pecqueux, et il était même parvenu à faire assister le préfet à l'une d'elles.

Noirétable était au courant de tout ce qui se passait, et il renseignait Gérard jour par jour.

L'élection du tréfileur cependant n'était rien moins qu'assurée.

Son concurrent, fort connu dans le département, était très estimé et très aimé.

Fidèle à son mandat, il représentait la Seine-et-Marne à la Chambre, depuis trois législatures consécutives.

Presque tous les membres du Comité qui l'avaient fait élire, étaient aujourd'hui électeurs sénatoriaux.

Son succès était pronostiqué par les organes les plus importants de la presse locale, et par un grand nombre de ceux de Paris.

Mais voilà que tout à coup, un changement complet se produisit dans le département.

Sans que l'on sut à quoi l'attribuer dans le public, un revirement significatif se produisit d'abord parmi quelques-uns des électeurs les plus influents.

On commença à dire que M. Renneville faisait un excellent député, qu'il rendait dans ses fonctions de très grands services au département, et qu'on aurait peut-être tort de priver la Seine-et-Marne d'un aussi bon représentant.

Si le député de Meaux était nommé sénateur, il faudrait pourvoir à son remplacement.

Qui serait élu à sa place si ce n'est le maire de Mormant, M. Morisset?

Or, M. Morisset, nouveau venu dans les fonctions publiques, était sans doute un excellent administrateur, sa haute situation d'industriel en faisait foi, mais il n'était qu'un médiocre orateur.

Il ne serait jamais un homme d'action.

Ne valait-il pas mieux l'envoyer au Sénat qu'à la Chambre?

Puis on fit remarquer l'avantage considérable qui résulterait pour la représentation sénatoriale du département, de comprendre un des plus importants industriels de la région, dont l'influence s'étendait jusqu'à la frontière de l'Est, grâce aux usines réunies dont il avait l'administration.

En outre, il fallait, assuraient quelques-uns, des hommes d'affaires au Sénat plutôt que des harangueurs.

Bientôt les journaux répétèrent ce que l'on disait tout bas.

On lâchait ostensiblement la candidature Renneville, pour se rallier à celle du grand industriel.

Il y eut de l'agitation dans une réunion électorale organisée à Melun, par le député, qui fut quelque peu malmené par certains orateurs surgissant tout à coup.

A Meaux même, où M. Renneville comparut devant ses électeurs sous le prétexte de rendre compte de son mandat, et en réalité pour obtenir le vote d'un vœu recommandant sa candidature aux électeurs sénatoriaux, le député fut très vivement pris à partie.

On lui reprocha jusqu'à l'origine de nationalité de sa femme, qui était Anglaise.

On l'incrimina du fait d'avoir été en désaccord avec les sénateurs du département au sujet du vote du dernier budget.

On trouvait qu'il n'avait pas assez énergiquement défendu à la Chambre le vote de la loi militaire.

L'agitation se continua au dehors.

Dans les communes, la candidature Morisset faisait des progrès immenses.

Personne ne pouvait voir, dans ces manœuvres, la main de Noirétable.

C'était lui cependant qui faisait tout.

Il avait amené avec lui deux journalistes parisiens, spécialement embauchés pour la campagne.

Il les avait fait admettre dans la presse locale, et payait très cher leurs articles en faveur du tréfileur.

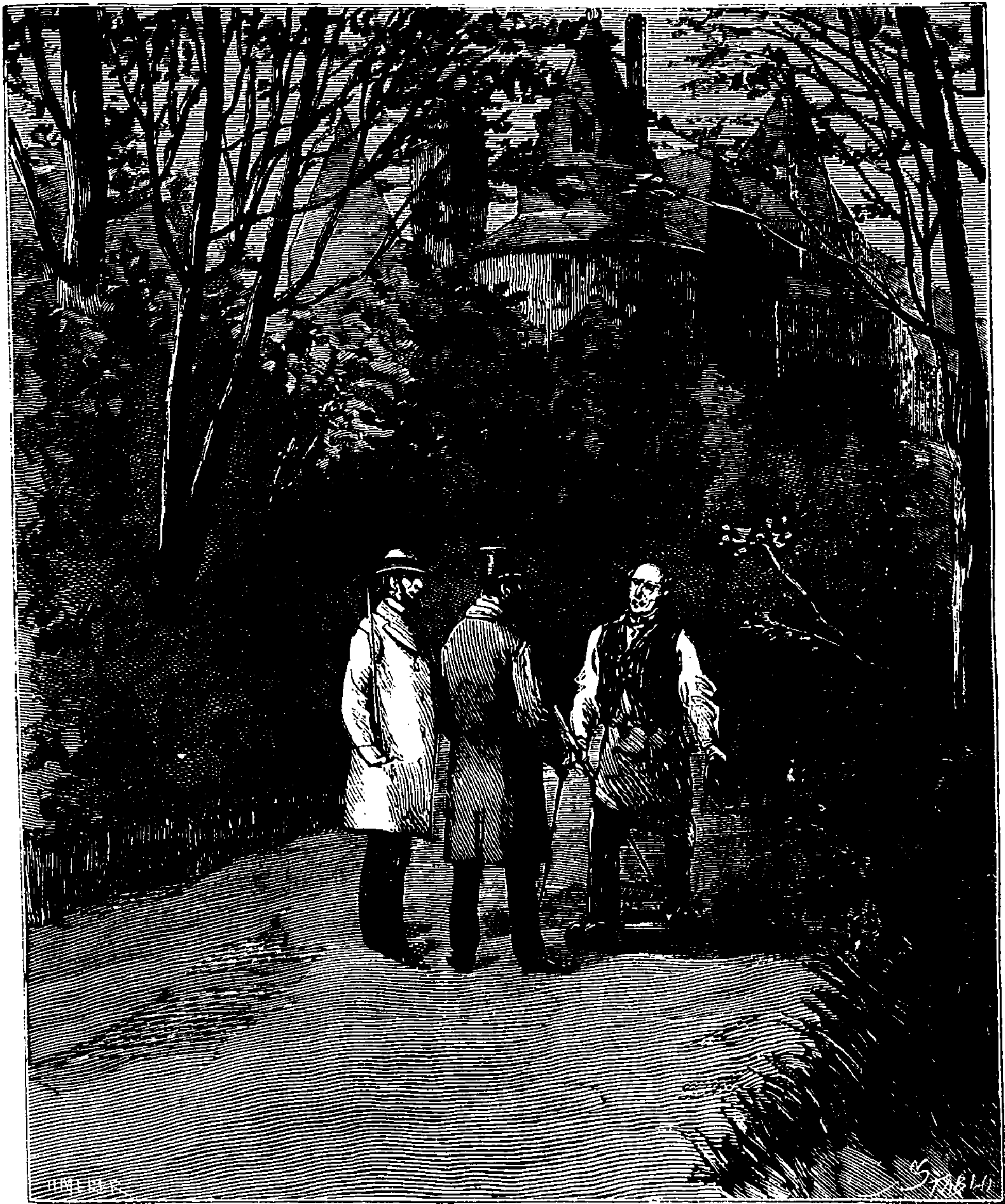
Puis il avait trouvé un électeur influent, conseiller d'arrondissement de Provins, qui s'était mis à la tête du mouvement et faisait, pour la candidature Morisset, une propagande considérable.

L'opinion avait été bouleversée en quelques jours.

Maintenant, on ne parlait que du grand industriel dont on considérait le succès comme assuré.

Morisset trouvait cela tout naturel.

Il n'attribuait qu'à ses mérites et à sa haute situation de fortune le succès qu'il obtenait.



Le château que Morisset avait acheté était une ancienne résidence princière. (P. 1026.)

Il attendait avec confiance le jour du scrutin.

Enfin, le dimanche fixé pour l'élection arriva.

Morisset était arrivé depuis la veille à Melun avec son fidèle Vasselin.

Ils étaient descendus tous les deux au grand hôtel de France, le plus considérable de la ville.

Les journaux du matin pronostiquaient ouvertement le résultat du scrutin qui allait avoir lieu dans la journée.

Ils annonçaient comme absolument certain le succès de la candidature du riche industriel.

M. Morisset paraissait absolument rassuré et ne doutait pas de son élection.

Son secrétaire l'affirmait à tous ceux qui venaient l'interroger.

Il annonçait qu'au château de Pecqueux une grande fête était déjà préparée pour célébrer cette élection dès qu'elle serait proclamée.

Il disait vrai.

Le directeur de l'*Union des aciéries, tréfileries, forges et hauts-fourneaux de l'Est* avait convié pour le soir même le Conseil d'administration de sa Société, les plus gros actionnaires, ses amis et ses voisins et tous les chefs d'ateliers, contremaîtres et ouvriers de son usine.

Le château que Morisset avait acheté était une ancienne résidence princière datant du dix-septième siècle.

Située au bout d'une vaste allée de marronniers séculaires, sa haute grille en fer forgé ouvrait sur un parc admirable, étagé en une série de terrasses à balustrades en pierres, par lesquelles on accédait au mamelon sur lequel s'élève le château dont la lourde masse couronne le sommet.

Le mauvais goût de parvenu de son propriétaire actuel n'avait pas su conserver à ce superbe édifice le cachet admirable que son architecte lui avait donné et que le temps avait consacré. Il avait restauré la façade, blanchie maintenant comme celle d'une construction moderne, rehaussée de sculptures ridicules qui la surchargeaient, et rendue criarde par les ors brutaux qu'il avait fait accrocher aux balustrades des balcons et des fenêtres.

Le péristyle disparaissait, écrasé sous le dôme de verres multicolores d'une marquise immense qui lui donnait l'air d'une serre chaude.

Les crêtes de la haute toiture étaient dorées et, au sommet des tourelles s'agitaient des girouettes, également dorées, portant le chiffre prétentieux du maître.

Dans le parc, la même manie de restauration inspirée par un pareil mauvais goût avait tout transformé.

Le marbre des anciennes statues mythologiques, qui se dressaient de distance en distance, avait été soigneusement nettoyé et leurs piédestaux dégagés des épais rideaux verts dont le lierre les avait enveloppés.

A ces statues, œuvres magistrales, d'autres avaient été adjointes, choisies stupidement parmi les groupes ou les sujets à effet des plus récentes expositions.

A un coquet temple grec en pierre rose, un kiosque en fer faisait pendant aujourd'hui.

Même dans le tracé complètement refondu des pelouses et du jardin d'ornement, l'esprit prétentieux et sot du propriétaire actuel se faisait sentir.

C'est dans ce cadre que devait avoir lieu la fête que Morisset comptait donner pour célébrer son élection.

Deux tours de scrutin furent seulement nécessaires.

Ils eurent lieu successivement, comme le prescrit la loi pour l'élection des sénateurs.

Les opérations du vote étaient présidées par un conseiller de préfecture, ami de Morisset, désigné au dernier moment en remplacement de celui qui avait été primitivement annoncé et qu'un empêchement subit avait retenu.

Au premier tour, M. Morisset n'obtint pas la majorité absolue des suffrages.

Mais, au second tour, un grand nombre de partisans de la candidature Renneville abandonnèrent le député pour reporter leurs voix sur le riche industriel.

Tous comprenaient que la lutte était inutile.

M. Morisset était élu.

Le scrutin fut aussitôt proclamé et la nouvelle de l'élection se répandit rapidement non seulement dans toute la ville, mais dans l'arrondissement tout entier et le télégraphe la porta en moins d'une heure dans tout le département.

Aussitôt, une armée d'ouvriers qui attendaient des ordres, avec leurs matériaux tout prêts, s'emparèrent de la grande pelouse du parc du château de Pecqueux.

Ils apportèrent des charpentes préparées à l'avance qui, en quelques heures, furent élevées et boulonnées, pour former une tente immense, une vaste salle couverte dans laquelle devait avoir lieu le banquet et le bal que Morisset offrait à ses nouveaux invités.

Les tentures furent accrochées.

Une table colossale fut dressée.

Ailleurs, dans l'île du lac, d'autres ouvriers faisaient les préparatifs d'un feu d'artifice qui serait tiré à la nuit.

Dans tout le parc on préparait des illuminations en accrochant des ballons aux arbres et en semant d'innombrables verres de couleur dans les bordures des plates-bandes et des massifs.

Les trois cents ouvriers de l'usine de Mormant travaillaient avec entrain pour fêter l'élection de leur patron.

A sept heures tout était prêt et la fête fut réellement splendide.

Morisset triomphait.

Son bonheur orgueilleux se lisait sur son visage largement épanoui.

Seule, une jeune fille ne paraissait pas partager la joie générale.

C'était Jeanne, la fille du tréfileur, l'ancienne petite amie d'Arlette.

Elle savait que son père n'attendait que son élection pour la fiancer au fils d'un des administrateurs de sa Société, et elle n'avait pu parvenir à chasser de son cœur l'amour qu'elle avait fidèlement conservé à Charles Bérain.

La nouvelle de l'élection de Morisset avait été télégraphiée par Noiretable à sir Lovely, et lorsqu'il la reçut, les regards de notre ami étincelèrent de joie.

Il avait réussi dans la première partie de son œuvre.

CHAPITRE XXIX

L'AMOUR EN CHEVEUX GRIS

Pendant que se passent à Mormant et à Verneuil des événements que nous ne tarderons pas à connaître, retournons à Paris où viennent de se préparer d'intéressantes péripéties concernant divers personnages que nous ne devons pas perdre de vue.

Nous avons vu Montlaurier partir absolument affolé et désespéré de la maison de la rue Duphot d'où Josiane l'avait à peu près congédié.

Le docteur sentait s'exaspérer en lui avec une violence inouïe la passion que la ravissante fille aux yeux verts avait allumée en lui.

Sous le feu de cette passion grandissante et inassouvie, une haine farouche venait de se déchaîner.

Montlaurier haïssait de toutes les forces de son âme de démon le rival heureux qui lui enlevait cette maîtresse qu'il avait si ardemment convoitée ; il exécrait Santenac qui avait été jusqu'alors un de ses meilleurs amis, son complice, à qui il était lié par la chaîne que nous connaissons.

Hors de lui, il roulait dans son esprit les desseins les plus farouches pour se débarrasser de celui que Josiane lui avait préféré.

Il cherchait par quel moyen il pourrait le séparer d'elle pour la conquérir à sa place.

Il se demandait comment il parviendrait à se débarrasser de lui.

Oh ! rien ne lui coûterait assurément, et son âme façonnée au crime en aurait aisément ourdi un nouveau sous l'impulsion de sa haine et de son exaspération.

Mais que faire ?

Un instant il eut l'idée de le dénoncer.

Il serait facile, si l'on établissait la preuve des relations qui avaient existé entre Santenac et d'Ormilly, de prouver que c'était lui qui avait suggéré le vol considérable commis au détriment du Trésor, et l'enquête qui serait faite, éclairée maintenant par une dénonciation méticuleusement circonstanciée, ne manquerait pas d'établir que Santenac, employé au mouvement des fonds, avait eu connaissance de l'envoi des six millions.

On rechercherait l'origine de la fortune que Santenac possédait aujourd'hui et l'on parviendrait aisément à découvrir que Bianca n'avait fait aucun héritage en Italie.

Mais Montlaurier sentait bien, tout en conjecturant de la sorte, qu'une telle dénonciation le frapperait inévitablement en même temps que son complice.

Santenac ne manquerait pas, lorsqu'il se verrait perdu, de nommer ceux qui avaient participé au vol.

Le docteur se perdrait fatalement en le perdant.

Il cherchait alors autre chose.

Il rêvait de poison.

Il combinait des attentats mystérieux, machiavéliquement ourdis contre la vie de son ancien ami, combinés de façon à ce qu'il ne puisse être compromis.

Il aurait voulu que le gentilhomme périgourdin fût malade, comme il l'avait été quelques années auparavant, et que ce soit lui qui fût appelé pour le soigner.

Alors, il aurait la partie belle.

Il lui serait aisé d'administrer à Santenac un poison qui le tuerait sans laisser aucune trace.

Mais cela encore n'était qu'une éventualité irréalisable.

L'impossibilité d'atteindre son but augmentait encore l'exaspération de Montlaurier.

Quand il arriva chez lui, il était sombre, farouche, dans un état de prostration indicible.

Il s'enferma dans son cabinet, ayant renvoyé son valet de chambre qui lui offrait ses services.

Enfoncé dans son fauteuil, il s'abîma dans ses réflexions, pensées d'amour et pensées de haine.

Oh ! s'il avait pu exterminer Santenac, avec quelle joie il l'aurait fait !

Mais en vain, le docteur cherchait-il un moyen de se débarrasser de ce rival ; il ne trouvait rien.

Puis il pensait à Josiane, dont l'image gracieuse, toujours présente à son esprit, le poursuivait sans relâche.

Il maudissait la malechance qui n'avait pas voulu qu'il fut là au moment où elle avait rencontré Santenac pour la première fois.

Puis il se rappelait tout ce qui venait de se passer dans cette journée.

Il entendait encore tout ce que Josiane lui avait dit et, plus calme maintenant, il percevait mieux le sens et les conséquences de ses paroles.

Il se dit :

— Elle ne l'aime pas !...

Ses yeux brillèrent comme si un éclair d'espoir venait d'illuminer subitement l'avenir.

— Non, elle ne l'aime pas... Elle me l'a bien dit. — « Lui aussi bien qu'un autre », disait-elle.

Elle a été lâchée par son amant, et sous l'influence du dépit, pour faire voir qu'elle était faite pour être aimée, elle a pris le premier qui s'est présenté à elle. Mais elle ne l'aime pas.

Moi, je l'aime !...

Montlaurier se leva.

Il marcha dans son cabinet, sentant le besoin de mouvement pour apaiser l'effervescence de son esprit.

Il combinait ce qu'il pourrait faire pour décider Josiane à être à lui.

Rien ne lui coûterait assurément.

Elle lui aurait demandé le sacrifice de sa fortune tout entière que, sans hésiter, il se serait complètement dépouillé pour elle.

Il était prêt à tout, maintenant, surtout qu'il avait repris un peu d'espoir en se rappelant que Josiane lui avait dit qu'elle n'aimait pas Santenac.

Il se répétait ses paroles.

« Est-ce que l'on peut aimer quand on est comme moi ! » avait-elle dit.

— Oui, répondait-il comme si la splendide fille aux yeux verts eût été là, tu peux aimer celui qui t'aime !... tu ne sais donc pas que tu es adorable !... Tu ne sens donc pas que je t'aime à en devenir fou !...

L'amour se communique... Tu m'aimeras !

Tu crois que l'on ne peut pas t'aimer parce que tu te considères comme ces filles dont l'amour est impur, comme celles qui font commerce de leur cœur aussi bien que de leur corps.

Non, tu n'es pas semblable à elles !... Ta beauté est capable d'inspirer l'amour le plus pur, le plus immense... et c'est ainsi que je t'aime, moi !...

L'amour régénère tout, Josiane !... L'amour, comme le mien, efface tout, comprends-le.

Montlaurier s'arrêta alors.

Les regards perdus dans le vague, il avait la vision nette et distincte de cette admirable créature qu'il avait quittée quelques instants auparavant.

Il lui disait encore :

— Qu'importe si tu ne m'aimes pas... L'amour viendra bien plus tard quand tu verras combien je t'aime.

Ma tendresse éveillera la tienne.

Tu m'aimeras quand tu sentiras que tu es aimée si profondément, si passionnément.

Il se reprenait à combiner, à conjecturer ce qu'il pourrait faire pour décider Josiane à l'accueillir.

Très long à s'endormir, lorsqu'il se fut enfin décidé à se coucher, il ne cessa d'y penser jusqu'au moment où le sommeil ferma ses paupières, lui laissant continuer le rêve qu'il avait commencé tout éveillé.

Le lendemain, en s'éveillant, le médecin des dames se retrouva avec les mêmes pensées, l'esprit toujours plein de Josiane.

Alors, une conjecture nouvelle se présenta à Montlaurier.

— Si je l'épousais !... se dit-il

Il avait en effet cette pensée.

Il se disait, de plus en plus affolé par la passion qui le dévorait :

— Santenac ne peut l'épouser ; il est marié.

Du reste, on n'épouse pas une fille comme elle. Qui consentirait à lui donner son nom ?

Moi ! oui, moi, je l'épouserai !... que m'importe le monde, pourvu qu'elle soit à moi !

Pour elle, je foulerai aux pieds tous les préjugés !... Je lui donnerai mon nom aussi bien que ma fortune, que tout ce que je possède.

Entre lui et moi, puisqu'elle ne l'aime pas, elle n'hésitera plus alors.

— Une liaison avec lui n'aurait aucune chance de durée. Avec moi, elle sera sûre de l'avenir. Par contrat, je lui assurerai la possession de tout ce que j'ai. Aucun sacrifice ne sera trop grand pour la conquérir.

Elle verra bien que je l'aime réellement lorsque je lui aurai proposé cela, et peut-être se laissera-t-elle toucher.

Santenac est moins riche que moi, car j'ai su faire valoir mon argent. Je suis seul, tandis que ce qu'il a est en partage avec sa femme.

Alors, préoccupé par cette résolution nouvelle, Montlaurier se leva.

Il l'envisageait sous toutes ses faces, s'évertuant à en prévoir toutes les conséquences.

Il lui semblait que Josiane ne pourrait pas refuser sa proposition.

Si elle ne l'aimait pas, elle avait du moins quelque amitié pour lui.

Du reste, elle n'aimait personne.

Peut-être serait-elle heureuse de régulariser une situation qui la mettait au ban de la société régulière.

Les femmes légères ne dédaignent pas, lorsque l'occasion se présente à elles, de se ranger parmi les femmes honnêtes.

Bien décidé, absolument résolu, Montlaurier voulait aller retrouver Josiane le plus tôt possible afin de lui faire part de ses intentions.

Il fallait que Montlaurier fut véritablement affolé par la passion que Josiane avait allumée en lui, car il n'avait jamais eu qu'une aversion profonde pour les liens matrimoniaux.

Le mariage lui avait toujours fait horreur.

Autrefois, au temps de sa jeunesse, il avait aimé pourtant.

Il avait séduit une jeune fille à qui il avait su inspirer de tendres sentiments d'amour.

C'était à l'époque où il était interne à l'hôpital Necker.

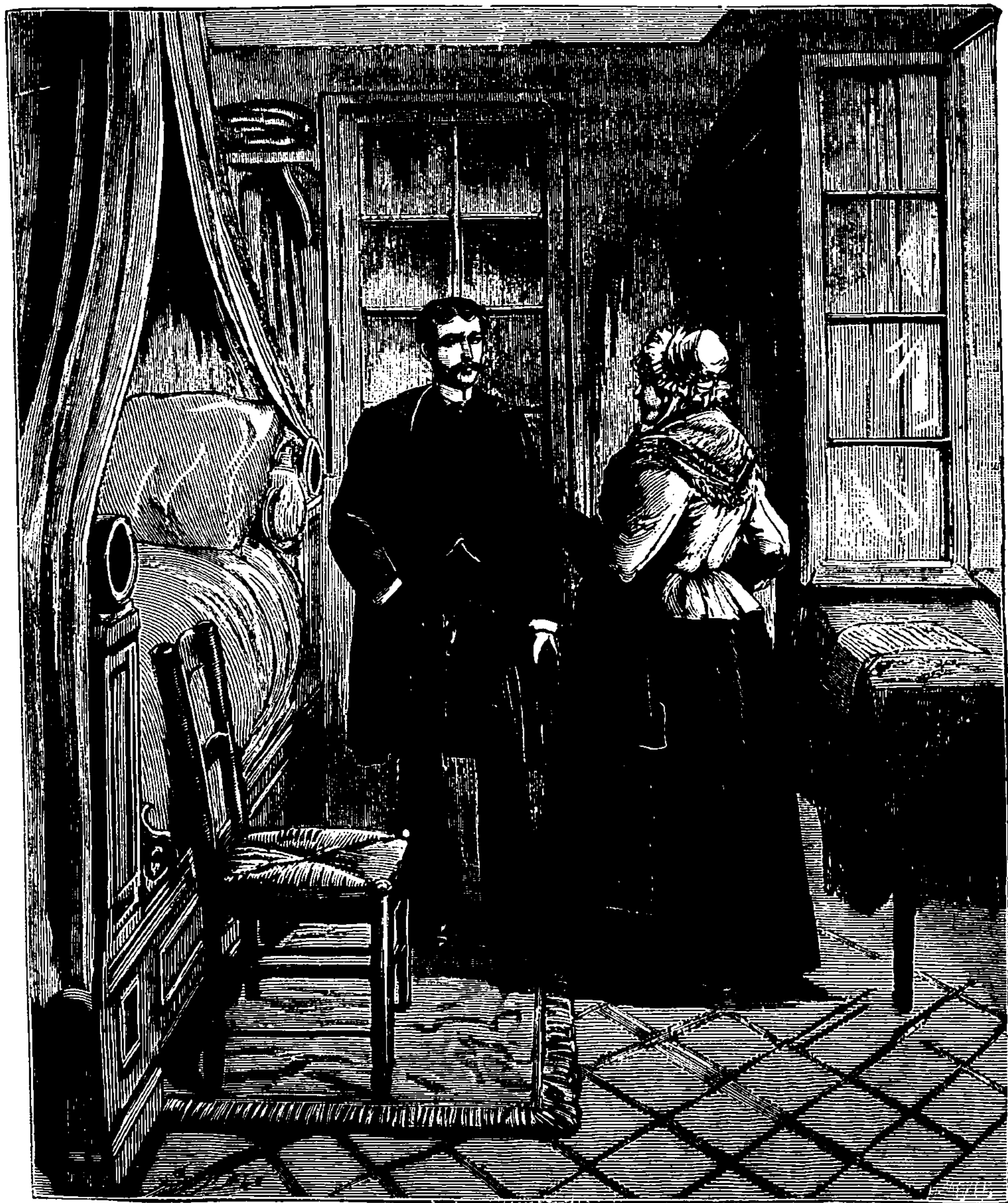
On avait amené un jour, sur un brancard, une jeune fille de dix-sept ans qui avait été blessée dans un accident de la voie publique.

Elle fut placée dans le service de Montlaurier qui la soigna avec dévouement, sous la direction du chef de clinique, et qui devint insensiblement amoureux d'elle.

Victorine Laumier était orpheline.

Son père, ouvrier à la manufacture de Puteaux, avait été tué dans l'explosion d'une chaudière, et sa mère était morte dans une épidémie de choléra.

Elle était demeurée seule avec son grand-père, un pauvre vieux qui attendait vainement depuis longtemps une place à l'hospice d'Ivry et qui



Et vint se loger à la rue Pavée-au-Marais. (P. 1034.)

n'avait, pour vivre, que le secours mensuel et les bons du bureau de bienfaisance.

Victorine, qui avait fait son apprentissage de couturière, commençait à peine, depuis quelques mois, à gagner vingt sous par jour, lorsque cet accident était survenu.

Elle était jolie, de cette beauté piquante des ouvrières parisiennes, dont elle avait aussi la mutinerie charmante.

Elle crut tout ce que Montlaurier lui dit et elle se mit à l'aimer.

Lorsqu'elle fut guérie, elle quitta l'hospice, mais elle revint aux rendez-vous que Montlaurier lui donna.

Elle fut sa maîtresse et bientôt elle reconnut qu'elle était enceinte.

Honteuse de sa situation, Victorine ne voulut pas faire connaître son état à son grand-père et elle prétexta du travail qu'elle avait trouvé, prétendit-elle, en province où elle serait mieux payée qu'à Paris.

Elle vint dans une petite chambre meublée, que Montlaurier loua au bout du quartier latin et elle vécut avec lui.

Mais alors, Montlaurier qui n'avait jamais envisagé que le plaisir qu'il éprouvait à avoir une maîtresse jeune, jolie et agréable, entrevit les ennuis qui le menaçaient avec la naissance de cet enfant.

Victorine avait essayé de parler, sinon de mariage, du moins de reconnaissance de l'enfant auquel elle allait donner le jour.

Du coup, Montlaurier eut vite pris une résolution.

Il promit à sa maîtresse de faire son devoir plus tard, à l'égard de cet enfant ; mais pour le moment, il ne pouvait faire ce qu'elle désirait, à cause de sa famille qu'il prétendait avoir à ménager.

Il ne voulait même pas, disait-il, que ses professeurs de l'École de médecine vinssent à savoir qu'il avait un ménage irrégulier, car cela lui ferait du tort.

Bref, il décida Victorine à aller accoucher à la Maternité.

Lorsqu'elle serait rétablie, on reprendrait l'existence et on régulariserait tout.

Mais, pendant que la jeune mère, confiante en son amant, était à l'hospice du boulevard de Port-Royal, son séducteur disparut.

Il quitta le quartier latin, lâcha la Faculté dont il ne pouvait plus payer les inscriptions, et vint se loger à la rue Pavée-au-Marais où nous l'avons connu au début de ce récit.

Victorine donna le jour à un garçon, et, dès qu'elle put sortir de la Maternité, elle vint retrouver son amant.

Elle ne le trouva pas.

Personne ne put la renseigner.

Elle chercha Montlaurier et elle ne parvint pas à savoir ce qu'il était devenu.

Alors, la malheureuse comprit toute l'étendue de son infortune.

Elle sentit qu'elle était abandonnée.

Elle songea à revenir auprès de son grand-père, avec son enfant, résignée à lui faire l'aveu de sa faute, sûre qu'elle obtiendrait son pardon.

Elle hésita, puis elle se décida.

Chez elle, une nouvelle déception l'attendait.

Le père Laumier avait enfin reçu l'avis de son placement à l'hospice d'Ivry et il y était depuis plus d'un mois.

La pauvre fille se trouvait seule sur le pavé de Paris avec son enfant. Elle n'avait aucunes ressources.

Elle ne pouvait trouver de travail comme autrefois.

Alors, désespérée, elle songea à mourir.

Elle acheta un boisseau de charbon et s'enferma avec son enfant dans sa petite chambre d'hôtel meublé.

La propriétaire, inquiète de ne pas voir sa locataire, se souvenant, de la sombre expression de son visage, devina ce qui se passait et donna l'alarme.

Malheureusement, quand on eût enfoncé la porte de la chambre, Victorine était morte.

Tous les soins qu'on lui prodigua pour la rappeler à la vie furent inutiles.

L'enfant seul était vivant.

Il fut emporté par les soins du commissaire de police à l'hospice des Enfants-Assistés, et comme on ne connaissait pas le nom de sa mère qu'on n'appelait que M^{lle} Montlaurier, on ne put lui donner que son prénom, Victor.

On y ajouta celui du mois dans lequel on se trouvait, le mois de mai, et l'enfant, dont on ignorait l'inscription sur les registres de l'état civil du quatorzième arrondissement, s'appela Victor Mai.

Montlaurier avait promptement oublié cette jeune fille et cet enfant né de son amour.

Depuis ce moment il se tint en garde contre toute aventure semblable.

Les chaînes du mariage et même de l'existence qu'il n'avait menée que pendant quelques mois avec sa maîtresse, lui paraissaient insupportables.

Il fallait aujourd'hui qu'il fût absolument affolé par sa passion nouvelle pour qu'un si grand changement se fut opéré en lui.

Pour arriver à posséder Josiane, il était prêt à faire non seulement le sacrifice de tout ce qu'il possédait, mais encore celui de son indépendance qu'il avait cependant conservée jusqu'alors avec un soin si jaloux.

CHAPITRE XXX

DEUX AMIS

En s'habillant, Montlaurier avait combiné ce qu'il allait faire.

Lui qui était, sinon avare, du moins assez parcimonieux, il se sentait prêt à toutes les prodigalités les plus folles.

Il voulait rivaliser de générosité avec Santenac, étant persuadé que ses largesses éblouiraient Josiane.

Il emporta avec lui son carnet de chèques, car il avait son argent et ses titres déposés à la Société Générale, et en sortant il se rendit à la rue de Provence où est le siège de cette administration financière.

De là, il vint à l'avenue de l'Opéra, où plusieurs fois en passant il avait admiré les superbes vitrines d'un joaillier.

Il entra dans la boutique et acheta tout ce qu'on lui montra, un tour de cou en brillants, une parure complète en perles, des épingles de chignon serties de saphirs et de diamants, une agrafe de corsage d'une ciselure merveilleuse.

Il fit porter tout cela chez Josiane et demanda que l'envoi fût fait tout de suite.

Alors l'amoureux docteur erra quelque temps sur les boulevards, voulant laisser à ses présents le temps de le précéder chez la ravissante fille aux yeux verts.

Quand il jugea le moment favorable, il se rendit à la rue Duphot.

Là, il ne trouva que Manola, la servante créole de Josiane.

— Madame est sortie, lui dit-elle.

— Elle rentrera déjeuner sans doute ? demanda Montlaurier.

— Je ne crois pas, madame est sortie avec un monsieur et elle ne reviendra probablement que ce soir.

Le docteur pensa que ce monsieur devait être Santenac.

Il enrageait de plus belle.

Il demanda :

— On a apporté des écrins, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit la créole. Ils sont dans la chambre de madame. On vient de les apporter il y a un moment ; voici la carte du bijoutier.

Puis, à son tour, elle questionna :

— C'est Monsieur le docteur qui a envoyé toutes ces belles choses ?

— Oui, c'est moi ?

Alors Montlaurier pensa à se servir de cette fille.

Il prit dans son porte-monnaie deux pièces d'or et les mit dans la main de Manola.

— Ce monsieur... c'est M. de Santenac, n'est-ce pas ? interrogea-t-il.

— Je crois que c'est bien le nom de ce monsieur.

— Écoute, reprit le docteur après une courte pause. Je vais te charger d'une commission et si tu me sers bien, je te donnerai ce que tu voudras.

— Si je puis faire ce que Monsieur désire...

— Il n'y a rien de plus facile... dit Montlaurier que l'agitation rendait haletant. J'aime Josiane, tu le sais...

— Oui, j'ai compris...

— Je l'aime comme elle ne saurait le croire. Elle ne peut pas se figurer ce qui se passe en moi, car elle ne croit pas à l'amour... Je suis riche... très riche... Pour elle je suis prêt à tout.... Il faut que tu lui parles de moi, tu entends... Il faut que tu lui fasses comprendre que je l'aime !

Manola hochait la tête en signe d'acquiescement.

— Tu lui diras, reprit le docteur que je suis venu... que c'est moi qui lui ai envoyé tous ces bijoux... Tu lui diras que je reviendrai demain matin, car je veux la voir, je veux lui dire ce que je suis prêt à faire pour elle.

— Monsieur le docteur peut compter sur moi, fit la créole.

— Si je réussis, poursuivit Montlaurier avec exaltation, je fais la fortune. Je te donnerai assez d'or pour que tu puisses vivre sans avoir besoin de travailler... tu m'entends ?

— Oui, Monsieur le docteur.

— Sais-tu où Josiane est allée avec M. de Santenac ? interrogea-t-il.

— Non, madame est partie en voiture avec ce monsieur... Je crois qu'ils sont allés visiter un appartement.

— Josiane va déménager ?

— Sans doute. Ici ce n'était que provisoire ; c'est un hôtel meublé. Montlaurier se surmontait pour contenir sa fureur.

— Je compte sur toi, fit-il.

— Vous pouvez avoir confiance en moi, dit Manola.

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit... A demain matin.

Montlaurier partit et pour se distraire, il prit une victoria devant le Grand Hôtel et se fit conduire au Bois de Boulogne.

Santenac, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Josiane dont il avait l'acceptation, s'était procuré dans une agence de locations une liste d'appartements vacants dans les conditions qu'il avaient jugées convenables.

Entre autres indications se trouvait celle d'un petit hôtel, situé rue de Longchamp, au quartier de Passy, qui non seulement était libre immédiatement, mais dont le mobilier très coquet était à vendre.

Cet hôtel avait été habité par une actrice du Vaudeville qui venait de partir pour la Russie, où un superbe engagement devait la retenir pendant trois ans au moins.

Elle avait résolu de vendre son mobilier, car les libéralités d'un prince

qui l'avait prise sous sa protection, lui assuraient, au pays des roubles, une résidence absolument somptueuse.

C'est pour aller visiter cet hôtel, que Santenac était venu chercher Josiane.

Le mari de Bianca avait senti grandir démesurément en lui la passion que Josiane lui avait inspirée.

Lui aussi, pris aux charmes de l'habile ensorceleuse, il était prêt à commettre pour elle toutes les folies.

Il était d'autant plus emballé qu'il se sentait pris par sa situation conjugale qui, déjà fastidieuse, était devenue aussitôt intolérable.

Le soir, en se retrouvant sous le même toit que sa femme, Santenac avait réfléchi longuement.

L'existence qu'il menait lui pesait.

Ce n'était pas qu'il fût privé de la moindre parcelle de sa liberté.

Nous savons que depuis longtemps il vivait presque complètement hors de chez lui.

Il ne s'était jamais gêné pour avoir toutes les maîtresses qu'il lui plaisait.

C'était autre chose qui le préoccupait aujourd'hui.

Il songeait à ce qu'il possédait.

En se mariant, nos lecteurs l'ont vu par les conditions du contrat qui avait été passé, Santenac et Bianca avaient stipulé que leurs biens appartiendraient au dernier vivant.

Jusque-là, toute leur fortune, — qui avait été censément apportée par Bianca comme l'ayant reçue par héritage, — demeurant indivise entre eux.

Depuis qu'il connaissait la fille aux yeux verts, le gentilhomme périgourdin n'avait cessé un seul instant d'y penser.

Sans doute l'argent ne lui manquait pas.

Les revenus du capital constitué en valeurs de premier ordre étaient versés entre ses mains par la maison de banque qui en avait la garde.

Il remettait chaque trimestre à sa femme la somme largement nécessaire pour toutes les dépenses qu'elle pouvait avoir à faire et il employait le reste librement, sans aucun contrôle.

Mais aujourd'hui cela ne lui suffisait plus.

Il aurait voulu avoir la libre et l'entière disposition des deux millions qui leur appartenaient à tous deux.

Il enrageait parce qu'il sentait que c'était impossible.

En vain s'évertuait-il à chercher une combinaison qui lui permit de détourner cette fortune ; il se trouvait sans cesse en présence du contrat

de mariage dont les stipulations rigoureuses étaient un obstacle insurmontable.

Il lui était interdit de réaliser les valeurs qui constituaient les biens de la communauté sans en faire immédiatement le emploi.

Aucune solution n'était possible.

Ou plutôt, il y en avait une, une seule : la mort de Bianca.

Alors le misérable, acculé à cette nécessité, n'avait pas hésité un seul instant.

C'est de tout son cœur qu'il avait souhaité la mort à sa femme.

C'est avec joie qu'il l'aurait vue mourir pour lui rendre la liberté et la fortune.

Aussi, c'était plus que de l'aversion, c'était une haine véritable qui, maintenant, grondait en son âme infernale.

Il calculait, dans son esprit, toutes les chances qui pouvaient se présenter de voir mourir Bianca, toutes les conjectures dans lesquelles elle pourrait trouver la mort.

Aucune ne lui paraissait réalisable.

Sa haine s'accroissait dans cette situation et le misérable se sentit capable de tout.

Le matin, avant de se rendre chez Josiane, Santenac s'était rendu chez un homme d'affaires qu'il connaissait et dont la spécialité était précisément le trafic des remplois dotaux, qu'il pratiquait avec toute l'habileté d'un procédurier rompu à toutes les finasseries de la législation interprétée avec une conscience exempte de tout préjugé et de tout scrupule.

Mais quand cet expert en chicane eut pris connaissance des clauses du contrat de mariage, il reconnut que rien n'était possible.

Santenac sortit de chez lui avec les pensées les plus farouches.

Il se jura de trouver promptement une solution.

Cependant, rien ne se lisait sur son visage, des criminelles préoccupations de son esprit, lorsqu'il arriva à la rue Duphot.

La présence de Josiane suffisait pour lui faire tout oublier.

Sa passion l'absorbait.

Comme la veille, il renouvela à la fille aux yeux verts les protestations les plus amoureuses, et il lui fit les offres les plus brillantes.

Il la conduisit visiter cet hôtel où il lui proposait de l'installer et, pendant le trajet, dans le coupé qu'il avait loué pour la conduire, il lui dit avec une ardeur nouvelle combien il l'aimait.

Josiane se prêtait, en comédienne consommée, au rôle qu'elle avait accepté.

Elle ne perdait pas de vue le but qu'elle poursuivait, sous l'inspiration de Richard Lovely.

Elle savait jouer habilement la tendresse, et elle développait à merveille la passion de son amant.

L'hôtel que l'on visita était très coquet.

Le mobilier qu'il contenait était magnifique et choisi avec goût.

On arrêta tout de suite les conditions de l'acquisition, et Santenac signa les préliminaires de la location.

Il fut convenu que Josiane choisirait elle-même les serviteurs qui lui seraient nécessaires et qu'elle viendrait s'installer à la rue de Lonchamp, dans deux ou trois jours au plus.

Cette affaire conclue, Santenac emmena sa maîtresse au bois de Boulogne pour déjeuner dans un de ces établissements où se donnent journellement les rendez-vous amoureux de ceux qui dépensent sans compter.

Au moment où la voiture dans laquelle ils se trouvaient, franchit la porte Dauphine, un autre coupé passa en sens inverse.

Montlaurier s'y trouvait.

Il revenait de la promenade qu'il avait jugé utile de faire pour rendre un peu de calme à son esprit.

Il aperçut Santenac.

Auprès de lui, il devina Josiane dont il ne put voir le visage tourné du côté opposé.

Mais il la vit dans une pose pleine d'abandon, la tête inclinée vers son épaule.

Ce fut un déchirement cruel qu'il subit à cette vue.

Il poussa un juron terrible.

Il sentit sa tête s'embraser comme si son cerveau venait d'être changé tout à coup en une lave brûlante.

Alors, hors de lui, le docteur se dit :

— Non, non, je ne puis pas souffrir cela plus longtemps !... Je ne veux pas que Josiane soit à lui !... Je la veux !... Je l'aime !..

Plus exaspéré encore qu'auparavant, il se sentait porté aux résolutions les plus farouches.

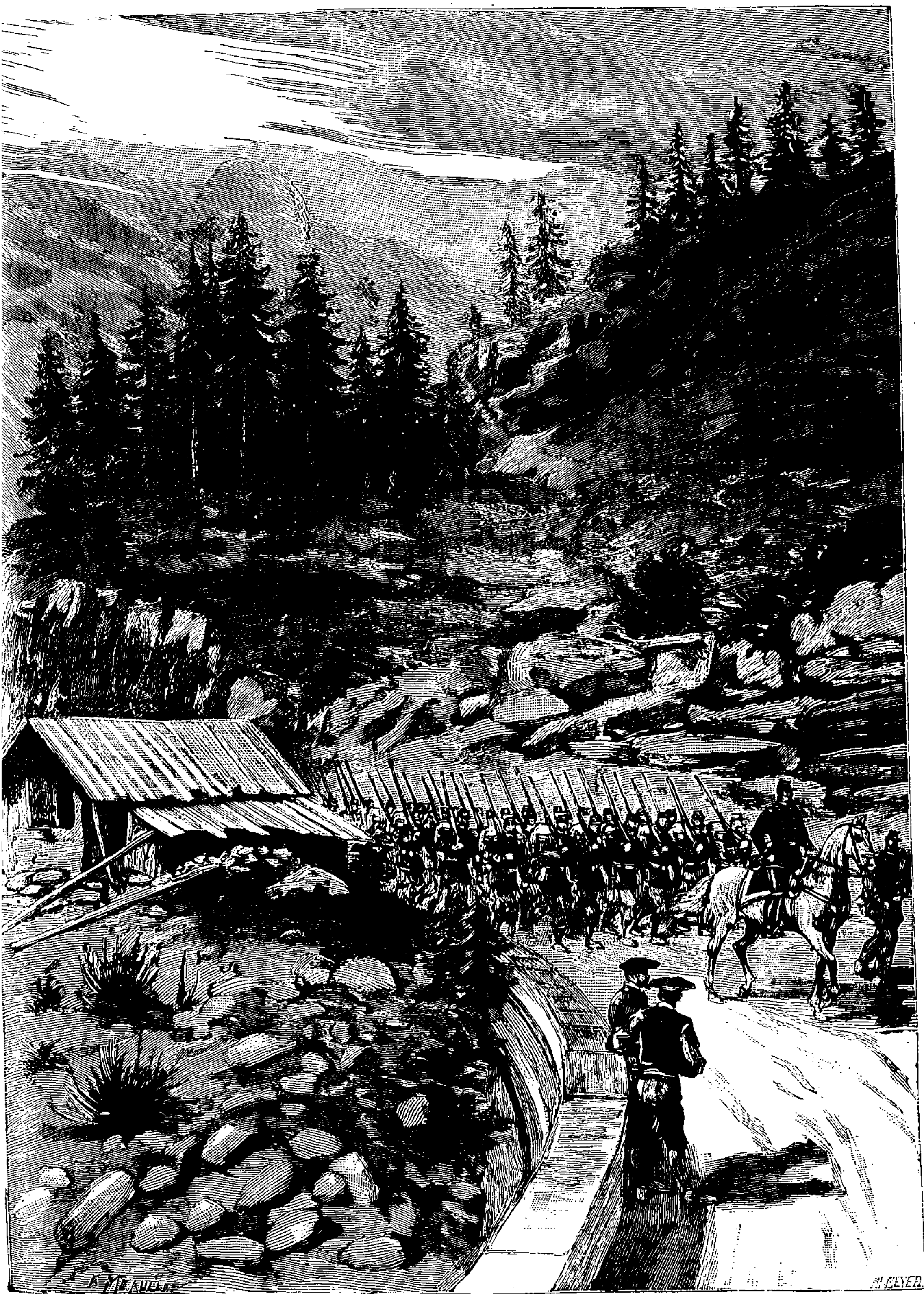
A tout prix, il fallait qu'il se débarrassât de ce rival.

A tout prix, il fallait que Josiane fut à lui.

Montlaurier comprenait bien ce que Santenac avait fait.

Ce que Manola lui avait dit avait suffi pour l'éclairer.

MAM'ZELLE MISÈRE



Le jeune journalier de chasseurs à pied avait quitté les Alpes avec le détachement de son bataillon. (P. 1044.)

Santenac avait résolu d'entretenir complètement Josiane afin de l'avoir seule à lui.

Il était sorti avec elle pour lui procurer un appartement, pour pourvoir à son installation.

Maintenant il l'emmenait au bois pour déjeuner.

Il passerait le reste de la journée avec elle.

Ce soir, cette nuit, il y serait encore.

Cependant Santenac était marié.

Sa femme ne se doutait donc de rien.

Elle était pourtant assez jalouse autrefois, Montlaurier en avait eu bien des preuves.

— Si elle le savait !...

Voilà ce qu'il se dit en songeant à Bianca.

Ne pouvait-il pas faire d'elle son auxiliaire pour faire rompre les liens qui se formaient entre Santenac et Josiane ?

Le moyen était à la portée du misérable.

Une lettre anonyme suffirait.

Cependant il hésita.

Ce ne fut pas la lâcheté du procédé qui le rebuta ; il pensa que Bianca pourrait ne pas attacher à cette dénonciation l'importance qu'il voudrait.

Du reste, il devait revenir le lendemain chez Josiane, ainsi il l'avait annoncé à Manola.

La créole, stimulée par sa générosité et par l'appât des promesses qu'il lui avait faites, préparerait cette entrevue.

Elle s'appliquerait à lui rendre sa maîtresse favorable.

Il attendrait jusque-là.

Qui sait si Josiane ne l'accueillerait pas plus favorablement ?

Qui sait si elle ne comprendrait pas qu'il l'aimait ?

Et lorsqu'il lui aurait dit ce qu'il avait résolu, lorsqu'il lui aurait prouvé la sincérité de son amour en lui offrant de l'épouser, qui sait si elle ne consentirait pas à rompre cette liaison avec Santenac qui n'était en somme qu'ébauchée, et si elle n'accepterait pas le nom et la fortune qu'il lui offrirait ?

Le docteur résolut d'attendre au lendemain, mais impatient, il se proposa d'envoyer chez Josiane, Hortense Tupinié, qu'il avait à son service, et qui pourrait, le soir même, lui donner quelques indications sur la situation d'esprit de son amie.

Montlaurier pensait que la fille aux yeux verts manifesterait à Hortense

le plaisir qu'elle avait éprouvé en trouvant chez elle les riches bijoux qu'il lui avait envoyés et qu'elle la chargerait de dire au docteur que le lendemain il serait le bienvenu chez elle.

CHAPITRE XXXI

UNE CONFIDENCE

Il est un des plus sympathiques personnages de notre récit auquel nos lecteurs nous verront assurément revenir avec plaisir.

Nous voulons parler de Victor Mai.

Le jeune fourrier de chasseurs à pied avait quitté les Alpes avec le détachement de son bataillon laissant aux Joris Arlette à qui il n'avait pas osé faire l'aveu formel de son amour, mais qui, — il l'avait bien compris, — en avait eu cette perception subtile dont les cœurs aimants sont naturellement doués.

Nous avons vu quels délicats scrupules les avaient retenus l'un et l'autre lorsque l'aveu délicieux à faire brûlait déjà leurs lèvres et nous avons été témoins des effets douloureux que la brusque séparation qui avait eu lieu avait produit sur l'adorable fille de Marthe et de Gérard.

Arlette avait été sérieusement malade et personne n'avait pu comprendre quelle était la nature du mal mystérieux qui la minait.

La bonne maman Sarrazin, alarmée du dépérissement qu'elle constatait chez celle qu'elle appelait si affectueusement sa fille, avait voulu l'emmener à Paris pour la faire soigner, lorsqu'elle avait vu que le médecin de Digne était impuissant à la guérir, et précisément à ce moment était arrivé aux Joris le docteur Lacombe, ce savant ami de l'abbé Sylvère, qui s'était subitement intéressé au cas de M^{me} d'Ormilly et qui avait voulu compléter sa guérison si heureusement commencée d'abord par Noirétable et ensuite par le vénérable curé de campagne.

Il avait suffi de ce projet de départ pour Paris pour opérer un véritable miracle dans la santé de la jeune fille.

A la nouvelle du départ, les joues pâles d'Arlette s'étaient immédiatement plaquées de rouge, et le sang, appauvri par une nostalgie mystérieuse, avait repris, d'un seul coup, la vigueur de son âge.

Les forces abattues par le mal de langueur qui minait la pauvre enfant s'étaient réveillées en même temps que l'espoir renaissait en son cœur.

C'est qu'en allant à Paris, Arlette allait se rapprocher de celui à qui sa vie tout entière appartenait désormais.

L'espoir de revoir ce fiancé que son cœur avait choisi avait accompli cette métamorphose dont on ignore les causes comme l'on avait ignoré celles de la maladie.

Victor Mai appartenait, en effet, au 18^e bataillon de chasseurs à pied dont la portion centrale est à Tours et qui a un détachement à Paris.

C'est parce que ce bataillon appartenait au gouvernement militaire de Paris qu'il avait été appelé à fournir au ministre de la guerre les officiers et les sous-officiers d'élite qui devaient participer aux études de défense et d'organisation qui étaient entreprises dans les Alpes.

Sa mission achevée, le détachement avait regagné sa garnison, et il avait été remplacé par des hommes de la même arme, pris dans les bataillons de chasseurs à pied des 14^e et 15^e corps d'armée qui devaient faire plus tard les premiers éléments de formation des bataillons de chasseurs alpins.

Lorsque Victor Mai s'était engagé pour quitter Morisset dont l'infâme conduite l'avait révolté, il avait été envoyé à Tours, où se trouvait le dépôt du bataillon auquel il allait appartenir.

C'est à Tours qu'il revenait avec son détachement en quittant les Alpes.

L'effet produit par la séparation sur Arlette aurait été le même sur le jeune fourrier de chasseurs à pied s'il n'avait pas eu l'énergie de surmonter les douloureuses angoisses de son âme et s'il n'avait pas eu pour le distraire de sa peine affreuse les préoccupations continuelles de son service et l'activité incessante de la vie militaire.

Le pauvre garçon avait senti en partant tout son être se briser et, sur la route, il s'était retourné bien des fois en s'éloignant vers ce petit village des Joris pour voir encore plusieurs fois la maison où il laissait son cœur, et lorsqu'elle eut disparu, pour jeter un dernier regard sur le clocher dont la flèche se découpait sur le décor blanc des hautes montagnes couvertes de neige.

En marchant avec ses camarades pour rejoindre par étapes la gare où le détachement devait s'embarquer, le fourrier était sombre.

Il lui était impossible de partager comme autrefois la gaieté des autres, car son âme était bourrelée de douleurs.

Il songeait encore à la situation qui lui était faite par sa naissance irrégulière, par son état d'enfant trouvé, n'ayant jamais eu ni père ni mère, portant un nom qui lui avait été donné à l'hospice de la rue d'Enfer.

Il envisageait la barrière qui s'élevait entre Arlette et lui et il essayait

de surmonter son accablement et de faire entrer la résignation dans son esprit en se disant que, puisqu'il lui était interdit d'aimer la fille de M^{me} d'Ormilly, mieux valait qu'il s'éloignât d'elle et qu'il ne la revît jamais.

Mais quelques efforts qu'il fit pour cela, il ne parvenait pas à détacher sa pensée qui se reportait malgré lui vers Arlette, ni chasser la gracieuse image de la jeune fille qu'il venait de retrouver et que son souvenir conservait ineffaçable.

Son caractère, solidement trempé, lui permettait de réagir physiquement contre le mal qui l'envahissait, mais son cœur continuait à souffrir.

Alors, quand on fut arrivé à Tours, quand le détachement réincorporé parmi les troupes dont il faisait partie eût repris la vie ordinaire de la caserne, le jeune sous-officier chercha à se distraire en s'adonnant complètement aux préoccupations de son service.

Précisément, à la suite du rapport qui fut fait par le capitaine qui avait conduit le détachement dans les Alpes, Victor Mai fut fait sergent-major et cette promotion le seconda dans sa tentative en lui fournissant l'occasion d'une vie plus active et plus occupée.

Il s'adonna avec ardeur à la direction de sa compagnie, mais il ne réussit qu'à se valoir les félicitations de ses chefs, sans parvenir à oublier la jeune fille tendrement aimée qu'il croyait toujours aux Joris.

Quelque temps après, la compagnie de Victor Mai dut, suivant le roulement établi, venir remplacer à Paris une de celles qui rentrait à Tours.

Le sergent-major et Arlette n'étaient guère exposés à se rencontrer car M^{me} d'Ormilly et sa fille ne sortaient pas de la maison de santé des Moulineaux où elles avaient, du reste, pour leurs promenades, un parc magnifique.

Ils se croyaient l'un et l'autre séparés par les plus grandes distances.

Mais ils se rapprochaient par la pensée, car ils n'avaient jamais cessé de penser l'un à l'autre.

Leur amour, en dépit de tout, était le même qu'au premier jour.

Victor Mai avait souvent affaire au ministère de la guerre ; le capitaine commandant sa compagnie faisait, en effet, partie de l'état-major du ministre et le jeune sous-officier avait fréquemment des pièces à transmettre.

Quelle ne fut pas sa surprise en rencontrant un jour l'abbé Sylvère qui sortait de l'église Sainte-Clotilde.

Le jeune homme le reconnut immédiatement.

Il alla à lui.

— Monsieur le curé !... fit-il, en proie à une véritable émotion, car la

vue du vénérable prêtre lui rappelait de la façon la plus saisissante le temps passé aux Joris auprès d'Arlette.

— Vous!... mon cher ami, répondit l'abbé Sylvère qui le reconnut incontinent.

Il tendit sa main au sergent-major qui la prit avec une effusion affectueuse.

— Vous êtes donc à Paris?

— Oui, monsieur le curé... Mon bataillon est caserné ici où est sa portion principale... Mais vous-même... Comment aurai-je pu m'attendre à vous rencontrer lorsque, il y a quelque mois à peine, je vous ai laissé dans les Alpes.

— Ah! mon cher enfant, depuis, il s'est passé bien des choses, et aujourd'hui je suis définitivement à Paris.

— Est-ce possible?... fit Victor Mai joyeux.

Puis, timide, hésitant, rougissant, il questionna :

— Vous avez, sans doute, des nouvelles de vos amies... de là-bas... de M^{me} d'Ormilly... de M^{me} Sarrazin...

Il n'osa pas nommer Arlette.

Le prêtre sourit.

— De leurs nouvelles!... J'ai mieux que cela, fit-il. Elles sont à Paris!

— Elles!

— Oui, à Paris...

Et, entraînant son jeune ami dans la direction du boulevard Saint-Germain, l'ex-curé des Joris le mit au courant des faits que nous connaissons.

Pendant qu'il parlait, Victor Mai sentait son cœur battre dans sa poitrine avec une violence inaccoutumée et il lui semblait que sa raison s'égarait dans un trouble indéfinissable.

Arlette était si près de lui.

Et rien ne l'en avait prévenu!

Son amour, assoupi dans une douloureuse résignation, surgissait de nouveau plus ardent que jamais, en dépit de toutes les résolutions que son esprit croyait avoir prises.

Ses yeux brillaient d'une ardeur fébrile dénotant l'exaltation de ses sentiments.

L'abbé Sylvère qui connaissait déjà l'état du cœur du jeune homme n'eut pas de peine à comprendre ce qui se passait en lui.

Il comprit aussi que Victor Mai n'osait, le premier, parler d'Arlette et ce fut lui qui, avec une bienveillance toute paternelle, lui en parla.

— Eh bien ! questionna-t-il, que s'est-il passé dans ce cœur, depuis que vous nous avez quitté ?

Le jeune homme leva les yeux sur le prêtre, ne trouvant aucun mot pour répondre.

— Je vois, reprit le chanoine, que vous n'avez pas oublié cette chère enfant dont nous avons parlé là-bas... Vous en souvenez-vous ?

— Oh ! monsieur l'abbé, répondit alors Victor Mai, comment pourrai-je l'avoir oubliée ?... Vous savez quelle affection j'ai conçue pour elle... puisque vous me l'avez fait avouer...

— Eh sacrebleu ! dit le vieux prêtre, répétant l'innocent juron de sa vie militaire, je suis heureux de constater que cette affection n'a pas diminué.

— Vous êtes heureux !... fit le jeune homme surpris, et se demandant quel sens il fallait attacher à ces paroles.

— Oui, bien heureux, mon ami, parce que j'ai su vous apprécier... et parce que je sais ce qui se passe chez ma chère petite Arlette.

Allons, je vois que vous brûlez d'avoir des nouvelles plus précises ; eh bien ! je vais vous en donner.

Le vieux prêtre s'appuya alors familièrement sur le bras du sous-officier et, marchant ainsi avec lui, tel qu'un père se reposant sur son fils, il reprit :

— Vous savez déjà que ma petite Arlette vous aime, car les amoureux ont une perception subtile du cœur qui s'est donné à eux.

Victor Mai, transfiguré par la joie, les yeux rayonnants de bonheur, écoutait cette voix dans une sorte de ravissement.

— La chère enfant, poursuivit l'abbé Sylvère, vous aime à un tel point que lorsque vous êtes parti elle a été en proie à un accablement bien douloureux... oui, elle a été très malade...

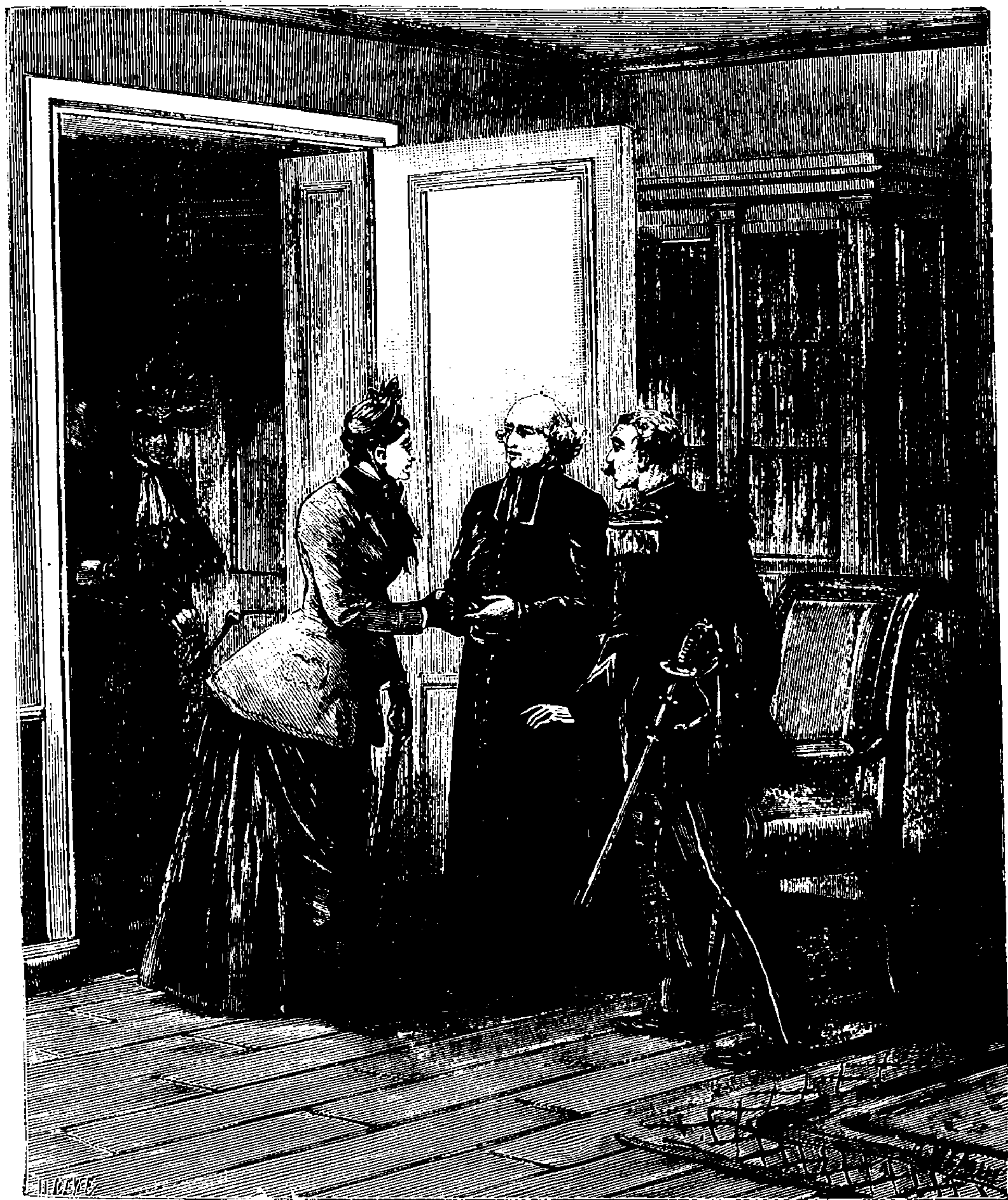
— Malade !... elle a été malade !...

— J'ai bien compris quelle était la cause de son mal, car je connaissais le secret de son cœur.

— Mais elle est guérie, n'est-ce pas ? demanda le jeune homme, dont la voix était agitée par une vive inquiétude.

— Elle est guérie !... Elle a couru un danger, mais ce danger est aujourd'hui conjuré...

C'est moi qui ai été le médecin de son âme, ajouta le vénérable ecclésiastique, heureux du bonheur qu'il allait causer, car je lui ai rendu l'espoir en lui parlant de vous et en lui promettant qu'un jour elle vous reverrait.



Mme d'Ormilly avait serré la main que l'abbé Sylvère lui avait tendue. (P. 1055.)

Alors, l'abbé Sylvère raconta simplement ce qu'il avait fait.

Arlette avait été bien malade, — nos lecteurs se le rappellent, — et la science médicale paraissait impuissante à lui rendre la santé.

Le curé des Joris, en sa qualité de confesseur et de père spirituel de l'enfant, avait jugé nécessaire d'intervenir.

Il savait que l'amour de Victor Mai était partagé par la fille de

M^{me} d'Ormilly qui, de son côté, lui en avait fait l'aveu ingénu lorsqu'il l'avait interrogée.

Il avait approuvé cette réciprocité d'affection qui lui paraissait de nature à faire le bonheur des deux jeunes gens.

Lorsque le départ pour Paris fut décidé, il dit à Arlette la conversation qu'il avait eue avec Victor Mai et il lui apprit que le jeune homme lui avait fait de son côté l'aveu de son amour.

Pour le moment, ils étaient séparés par les nécessités du service militaire auquel Victor Mai se devait ; et Arlette avait également un pieux devoir à remplir envers sa mère.

Sa piété filiale lui commandait de surmonter sa peine pour se dévouer à sa mère, pour aider en ce qu'elle pourrait à l'achèvement de sa guérison dont le docteur Lacombe répondait.

Plus tard, lorsque M^{me} d'Ormilly serait guérie, elle retrouverait sûrement celui qu'elle aimait.

L'abbé Sylvère lui promettait de savoir lui-même ce qu'il était devenu, et il répondait de le ramener à elle.

Il l'encourageait en lui assurant que Victor Mai ne cesserait pas de l'aimer et il lui disait que c'était Dieu lui-même qui les avait destinés l'un à l'autre, qui avait permis leur amour et qui déjà l'avait béni.

Sous ces bienfaisantes paroles, sous ces tendres encouragements et sous ces réconfortantes promesses, la fille de Marthe s'était sentie revivre.

Avec l'espoir, la santé n'avait pas tardé à reparaître.

Victor Mai, en entendant cela, se sentait pénétré d'une affectueuse reconnaissance envers ce ministre de Dieu qui était pour lui une véritable Providence.

Il le remerciait avec effusion et sa gratitude était pleine d'une telle émotion qu'il ne parvenait pas à trouver les mots pour exprimer ce qui se passait en lui.

Il se sentait plein d'une douce joie, inondé d'une félicité mystérieuse, et son cœur s'ouvrait plus grand à l'amour que les paroles du prêtre venaient de revivifier en lui.

L'abbé Sylvère, en observateur subtil et attentif, comprenait à merveille ce qui se passait chez ce jeune sous-officier et il était heureux de son bonheur dont il était lui-même la cause.

Mais le digne protecteur de Marthe et d'Arlette ne devait pas se contenter d'avoir donné aux amoureux sentiments de Victor Mai des forces nouvelles.

L'œuvre qu'il avait entreprise devait être complète.

Ainsi qu'il l'avait dit tout à l'heure, l'abbé Sylvère s'était proposé de rechercher, lorsque le moment serait venu, le jeune homme qu'aimait sa chère petite Arlette, car il le lui avait promis et il savait bien que cette union ferait leur bonheur à tous deux, car ils étaient absolument faits l'un pour l'autre.

Le hasard venait de le servir à merveille.

Victor Mai était à Paris et il l'avait rencontré au moment même où il pensait que l'heure d'agir approchait.

M^{me} d'Ormilly était complètement guérie aujourd'hui.

Dans quelques jours, elle quitterait la maison de santé du docteur Lacombe.

L'ancien curé des Joris avait pensé aussi au père d'Arlette qu'il connaissait aujourd'hui et il avait compris que Gérard approuverait sans réserve le choix que sa fille avait fait, sans faire entrer en ligne de compte la colossale fortune qu'il possédait aujourd'hui.

Ce père, qui n'avait jamais cherché que le bonheur de son enfant voudrait, avant tout, qu'Arlette fut heureuse.

La richesse, elle l'aurait sûrement puisque lui la possédait.

Le prêtre dit :

— Vous retrouverez ma petite Arlette aussi belle que vous l'avez vue et elle s'embellira encore, lorsqu'elle vous reverra, sous l'influence du bonheur.

Ce soir, je lui parlerai de vous, je lui dirai que je vous ai vu.

— Vous lui direz... fit Victor Mai qui s'arrêta sans oser achever d'exprimer sa pensée.

— Que vous l'aimez ? dit l'abbé Sylvère en riant. Oui, oui, je sais...

— Non, monsieur l'abbé, interrompit vivement le jeune homme, ne lui dites rien... pas encore... Auparavant, il faut que je vous voie ; il faut que j'aie un entretien avec vous... Oui, un entretien sérieux, car j'ai bien des choses à vous dire.

Le vieillard fut frappé de l'altération subite de la voix de son jeune ami.

Il comprenait que Victor Mai venait d'être saisi par quelque appréhension grave.

— Il ne faut jamais différer au lendemain ce que l'on peut faire la veille, dit-il de sa bonne voix paternelle. Êtes-vous libre en ce moment ?

— Oui, monsieur l'abbé, j'ai tout le restant de ma journée à moi, répondit le sergent-major.

— Eh bien ! je vous emmène chez moi ; c'est à deux pas d'ici, rue de Vaugirard.

Venez, nous dînerons ensemble et nous causerons.

CHAPITRE XXXII

MAM'ZELLE BONHEUR

L'abbé Sylvère conduisit le sergent-major de chasseurs dans le petit appartement qu'il occupait avec Noirétable, un logement modeste et convenable tout à la fois, car Gérard avait tenu à ce que ses deux amis, ces deux hommes auxquels il devait d'avoir retrouvé le bonheur qui lui était encore réservé, eussent tout ce qui pouvait contribuer à améliorer leur existence.

C'est lui, — il est inutile de le dire, — qui avait pourvu à tout, et pour faire ce qu'il voulait, pour accomplir ce que lui dictait la reconnaissance qu'il leur devait à tous deux, il avait eu à lutter contre leur modestie et leur désintéressement.

Mais notre ami avait manœuvré pour leur faire accepter ses libéralités avec une habileté qui puisait son inspiration dans le cœur d'élite dont il était doué.

Il s'était adressé à chacun d'eux séparément.

A l'ancien curé des Joris il avait dit que c'était pour Noirétable qu'il faisait cela

Il priait le prêtre, lui-même, de faire accepter ce qu'il faisait par son ami, qui était trop désintéressé pour consentir à ce qu'il voulait, s'il savait que c'était pour lui-même qu'il agissait ainsi.

Le père d'Arlette avait opéré de même à l'égard du vénérable ecclésiastique et c'est Noirétable qu'il avait chargé de s'arranger pour lui faire accepter ce qu'il faisait.

Ainsi, Gérard leur avait constitué ce charmant petit intérieur de la rue de Vaugirard, où ils vivaient comme deux véritables frères, servis par une domestique qui suffisait amplement à leur existence.

Victor Mai, le premier instant de bonheur passé, s'était retrouvé en présence, comme autrefois, des inquiétudes qu'il avait conçues.

Il avait songé de nouveau à l'irrégularité de sa naissance et y voyait l'obstacle à l'avenir heureux qu'il avait entrevu.

C'était cette confiance qu'il voulait faire au vénérable prêtre ; — où plutôt il voulait solliciter son avis, car l'abbé Sylvère lui avait inspiré une telle confiance qu'il s'en remettait complètement à lui.

Cette première transaction faite avec sa conscience était due, en effet,

à la sympathie que le vieillard lui avait inspirée et à l'affection qu'il lui avait témoignée.

Chez lui, lorsqu'ils furent seuls, il hésitait pourtant à parler.

Noirétable n'était pas à Paris en ce moment.

Il se trouvait auprès de Charles Bérain, le nouveau manufacturier de Verneuil, et nous verrons bientôt que l'émissaire de sir Lovely ne perdait pas son temps.

L'abbé Sylvère avait compris que le jeune sous-officier de chasseurs était en proie à une sorte de crainte qui le tenait éloigné de l'adorable jeune fille qu'il aimait.

Ce fut lui qui l'interrogea.

Il lui fit avouer le secret qui le torturait.

Victor Mai parla alors.

Il exposa l'obstacle qui s'opposait, selon les délicates susceptibilités de son noble caractère, à la réalisation de son bonheur.

Il n'était, en somme, qu'un enfant trouvé, qu'un enfant de l'hospice, sans famille, sans parents, sans nom.

Comment pourrait-il prétendre épouser la fille de M^{me} d'Ormilly ?

Le prêtre souriait avec bonté.

Lui qui connaissait la générosité de sentiments d'Arlette et de ses parents, il savait, sans les avoir consultés, à quoi s'en tenir.

Il le rassura de son mieux.

Était-ce sa faute s'il était né dans ces conditions ?

Une âme généreuse comme celle de M^{me} d'Ormilly pouvait-elle s'arrêter à ces considérations de préjugés sociaux ?

L'abbé Sylvère en faisait son affaire.

Il dirait lui-même ce qu'il fallait à la mère d'Arlette et il était sûr qu'aucune objection ne serait formulée par elle.

Il ne parlait pas de Gérard.

Il le connaissait aussi bien et il savait quelle était son opinion sur le jeune sauveur de sa fille, car il n'avait pas manqué de lui en parler lorsque le père d'Arlette l'avait si longuement questionné sur tout ce qui s'était passé pendant son absence.

La confiance et l'espoir avaient été ranimés aussitôt chez Victor Mai.

Il avait une foi aveugle en la parole de ce prêtre qu'il vénérât.

Maintenant, il n'avait plus que le désir de revoir au plus tôt Arlette et sa mère, et d'entendre l'abbé Sylvère leur dire lui-même ce qu'il se sentait capable d'exprimer.

Car l'excellent homme venait de le lui promettre formellement.

— Demain, lui dit-il, je vous mènerai auprès de M^{me} d'Ormilly et de sa fille, et c'est moi-même qui leur dirai ce qu'il faut.

Aujourd'hui, avait-il expliqué, elles quittent la maison de santé des Moulineaux et elles viennent s'installer à Paris.

L'abbé Sylvère entra même dans les explications nécessaires à ce sujet et il apprit à Victor Mai ce qui avait été convenu avec le père d'Arlette, ce que Marthe et sa fille croyaient elles-mêmes.

— M^{me} d'Ormilly, dit-il, a un parent de la famille de son mari qui est très riche et que j'ai retrouvé. Ce parent, un Américain, se nomme sir Richard Lovely. — C'est moi-même qui l'ai recherché et qui l'ai retrouvé ; elle ne l'ont pas encore vu.

M^{me} d'Ormilly le connaît à peine, car elle ne l'a vu qu'une ou deux fois, il y a bien longtemps, dans les premiers temps de son mariage. — Arlette ne l'a jamais vu.

J'ai donc eu le bonheur de retrouver sir Lovely qui, précisément, habite Paris depuis quelques semaines à peine, et lorsqu'il a su que la femme et la fille de son cousin se trouvaient dans la position d'infortune que vous savez, il a voulu faire lui-même tout ce qui est nécessaire pour les mettre à même de tenir le rang que leur nom exige.

Oh ! ne vous alarmez pas de nouveau, grand enfant, fit subitement l'abbé Sylvère en lisant sur le visage du sergent-major ce qui se passait dans son esprit. N'allez pas trouver dans la fortune de sir Lovely un nouvel empêchement à la réalisation de vos vœux.

Sir Lovely, malgré sa fortune, est l'homme le meilleur et le plus simple que je connaisse.

C'est un grand cœur.

S'il veut assurer le bonheur matériel de ses cousines, ce qui lui est facile, il est loin de prétendre leur imposer aucune volonté, et je puis même vous assurer qu'en ce qui dépendra de lui, vous le trouverez le mieux du monde disposé à votre égard, car il sait que c'est à vous qu'Arlette doit la vie.

Je disais donc que sir Lovely a voulu pourvoir lui-même aux besoins de l'existence de M^{me} d'Ormilly et de sa fille.

Complètement guérie aujourd'hui, M^{me} d'Ormilly doit quitter la maison de santé des Moulineaux et elle doit venir s'installer avec Arlette chez M^{me} Sarrazin, cette excellente femme que vous connaissez, qui, depuis son arrivée à Paris, a loué un appartement au quartier d'Auteuil.

Ce soir, je les verrai et je les préviendrai de votre visite.

Vous serez reçu comme le bien-aimé que l'on attend depuis longtemps.

L'abbé Sylvère jouissait du bonheur du jeune homme, car il lisait sur son visage tout ce qui se passait en lui.

— Demain !... fit Victor Mai comme en une exhalaison de joie intense.

— Oui, demain.

Au moment où le nouveau chanoine de Notre-Dame prononçait ces deux mots, un coup de sonnette se fit entendre à la porte d'entrée.

Euphrasie, — la servante du prêtre, — alla ouvrir.

L'abbé Sylvère s'était levé, étonné de recevoir une visite.

C'étaient M^{me} d'Ormilly et Arlette.

M^{me} Sarrazin les accompagnait.

Le prêtre et le sous-officier furent saisis à la fois d'une stupéfaction pareille.

— Ah ! s'écria-t-il avec joie, le bon Dieu, vous le voyez, mes enfants, fait joliment mieux les choses que nous !

Arlette avait immédiatement reconnu Victor.

Elle était devenue toute pâle.

— Oui, c'est bien lui, dit, avec bonté, le vieux prêtre ; c'est lui que je vous avais promis de retrouver, ma chère enfant, et que la Providence m'a envoyé aujourd'hui comme elle vous a conduites ici.

M^{me} d'Ormilly avait serré la main que l'abbé Sylvère lui avait tendue et elle offrit ensuite la sienne au jeune homme.

— Monsieur Victor, lui dit-elle, je suis bien heureuse de vous voir.

— Madame... balbutia le sergent-major.

Le pauvre garçon, rougissant de bonheur, osait à peine lever les yeux sur Arlette.

— Mademoiselle... dit-il encore, notre excellent ami, M. l'abbé, m'avait promis de me conduire demain auprès de vous...

— Ce cher abbé, dit à son tour M^{me} Sarrazin, c'est toujours par lui que tous les bonheurs nous arrivent.

— Je remercie le bon Dieu de se servir de moi pour rendre heureux ceux qui le méritent si bien, répondit le prêtre.

— Mais expliquez-nous au moins ce qui s'est passé, demanda l'excellente femme impatiente.

L'abbé Sylvère offrit des sièges à ses visiteuses et il leur expliqua comment il avait fait la rencontre de Victor lorsqu'il se proposait d'aller s'informer du lieu de garnison de son bataillon.

— Et nous, dit ensuite M^{me} d'Ormilly, nous avons voulu précéder votre visite. J'ai tenu à venir vous voir la première avec ma fille pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour nous, et pour que vous me

mettiez au plus tôt à même de voir notre cousin Lovely qui, grâce à vous, s'est intéressé à nous.

Le prêtre dissimula l'émotion qui s'empara de lui en l'entendant.

Marthe ne savait que ce que l'abbé Sylvère venait de dire à Victor Mai.

Elle croyait que c'était l'ancien curé des Joris qui avait découvert le cousin de son mari et qui avait obtenu pour Arlette et pour elle l'appui de son affectueuse générosité.

— Sir Lovely, répondit l'abbé Sylvère, sait qu'aujourd'hui vous devez quitter la maison du docteur Lacombe, et il attend que je le prévienne de votre installation pour venir vous voir. Demain, je me propose d'aller le trouver et de le conduire chez vous.

Puis, il détourna la conversation, ne voulant pas prendre d'autres engagements avant d'avoir revu Gérard.

Il parla de Victor Mai.

Il aida lui-même aux aveux du jeune homme dont il connaissait l'amour sincère.

Encouragé par lui, Victor avoua enfin le secret qu'il avait si longtemps contenu en son cœur et que ses yeux avaient révélé malgré lui.

— Sans cet excellent abbé, dit-il, je n'aurais jamais osé, mademoiselle, vous faire part des sentiments que vous m'avez inspirés...

— Pourquoi? lui demanda Marthe. Croyez-vous que nous n'avions pas pour vous l'affection que vous méritez?

— Oh!... madame...

— Mon cher enfant, les cœurs comme le vôtre sont rares et quand on a eu le bonheur de les rencontrer, on doit les garder. — Nous avons peu connu le bonheur... Vous savez toute notre triste histoire... Vous connaissez tous ceux que nous aimons... Ils sont presque tous ici...

Notre bonne maman Sarrazin, comme ma fille l'appelle...

— Allons, voyons, interrompit l'ancienne concierge, laissez ça tranquille, madame d'Ormilly... Ne parlez pas de moi.

— Je sais, dit Victor Mai, combien M^{me} Sarrazin a été bonne pour vous...

— Vous ne savez pas combien nous lui devons, dit Marthe.

— Mais vous saurez combien nous l'aimons, ajouta Arlette en embrassant l'excellente femme.

— Notre bon ami, M. le curé, qui a été pour nous une véritable Providence...

— Non, votre Providence, répondit le prêtre, c'est ce cher Noirétable, car c'est grâce à lui que j'ai pu vous connaître.



..... Quand elle sut la condamnation qui l'avait frappé. (1060.)

— Oui, lui, dit M^{me} d'Ormilly ; mais vous aussi, et nous vous aimons tous deux.

Et vous, ajouta-t-elle en s'adressant au jeune sous-officier, vous à qui je dois la vie de ma fille, vous qui l'avez sauvée.

— Madame... dit Victor Mai, je n'aurais jamais cru qu'une action aussi simple... pour ainsi dire instinctive, put me valoir un si grand bonheur...

— Enfin, sacrebleu ! dit l'abbé Sylvère, décidez-vous donc, grand enfant, à dire ce que tout le monde sait !...

— Monsieur l'abbé !... implora le sous-officier.

— Ah ! il y a longtemps que je vous ai compris, dit M^{me} Sarrazin. Là-bas, aux Joris, je n'ai pas eu besoin de vous voir deux fois pour savoir que vous aimiez notre fille.

Je dis « notre fille », car je l'aime comme si elle était à moi.

— Oui, maman Sarrazin, fit Arlette, vous en avez le droit et moi aussi je vous aime bien.

— Allez, reprit l'ancienne concierge, on a assez parlé de vous et l'on sait à quoi s'en tenir. Ainsi donc...

— Je n'aurais jamais osé... dit Victor Mai en levant timidement les yeux sur Arlette.

Puis, s'avancant doucement, il lui prit la main et la portant à ses lèvres :

— C'est vrai... fit-il tout bas, je vous aime !...

Arlette sentit un frisson délicieux courir sous sa chair.

Ses joues s'empourprèrent.

Tout son sang brûlant s'agita dans ses veines au contact de ces lèvres aimées qui lui donnaient le premier baiser.

— Eh bien ! voyez-vous, dit le vieux prêtre rayonnant de bonheur. Ce n'est pas si difficile.

— Oh ! monsieur l'abbé... dit le jeune homme avec une émotion débordante, que je suis heureux !

— Nous le sommes autant que vous, mon cher enfant, répondit M^{me} d'Ormilly, et instruite du choix que ma fille a fait, je l'ai approuvé depuis longtemps.

— Parbleu ! on attendait d'avoir le bonheur de vous revoir, dit M^{me} Sarrazin.

— Ainsi...

— Mais oui, dit l'abbé Sylvère, oui, on vous aime, on vous veut.

Voyez le bonheur de cette enfant !... Voyez comme elle est heureuse !... allez, embrassez-la ! embrassez-vous tous deux !... aimez-vous, et que Dieu bénisse votre amour, ajouta le saint prêtre en étendant la main au-dessus de Victor et d'Arlette qu'il venait de réunir.

— Hein ! dit M^{me} Sarrazin à M^{me} d'Ormilly, ce n'est pas aujourd'hui que vous direz que le bonheur n'est plus possible pour vous !

Et ma petite mam'zelle Misère !... regardez-la ; c'est mam'zelle Bonheur qu'il faudra l'appeler désormais !

CHAPITRE XXXIII

UN COUSIN D'AMÉRIQUE

Le bonheur était, en effet, à son comble parmi les personnages les plus sympathiques de notre récit que le hasard venait de réunir aussi heureusement chez l'ancien curé des Joris.

M^{me} d'Ormilly elle-même avait oublié pour un instant la douleur de son âme. Le deuil affreux de son cœur était effacé en ce moment devant le spectacle de la félicité de sa fille.

Depuis que la malheureuse était complètement revenue à la raison, depuis que le docteur Lacombe était parvenu, en rappelant en elle le souvenir complet du passé, à assurer sa guérison définitive, une affliction cruelle lui avait été infligée.

Nous devons à nos lecteurs, avant de poursuivre le récit, de leur exposer ce qui s'était passé quelques jours auparavant.

Gérard avait été tenu minutieusement et jour par jour au courant des progrès merveilleux accomplis par l'éminent aliéniste qui soignait Marthe avec un dévouement si admirable et une science si parfaite.

Il avait de quotidiennes entrevues avec l'abbé Sylvère, soit chez lui, soit à la rue de Vaugirard, et ainsi il assistait pour ainsi dire à tout ce qui se passait dans la maison de santé des Moulineaux.

Il savait qu'en retrouvant lentement la faculté du souvenir, l'esprit de Marthe s'enfonçait chaque jour davantage dans les douleurs du passé qu'elle revivait en quelque sorte de nouveau.

Cela était indispensable à l'achèvement de sa guérison.

Aidée par M^{me} Sarrazin et par l'ancien curé des Joris, M^{me} d'Ormilly avait parcouru par la pensée ce douloureux calvaire des années de malheur pourtant déjà si éloignées.

Elle avait revu les heures d'affreuse détresse qu'elle avait subies à Paris avec sa fille et avec son mari et elle se souvenait à merveille de tout ce qui s'était passé.

L'infortunée avait revu toutes les scènes qui se passèrent dans la maison meublée de la rue Saint-Honoré, où elle avait vécu avec Santenac et Bianca.

Elle avait revu la funeste influence exercée par ces misérables sur

l'esprit de Gérard que l'amour paternel et la tendresse conjugale égaraient et affolaient au point de lui faire tout oublier et de lui faire tout sacrifier pour assurer le bonheur et la vie de sa femme et de sa fille.

Elle s'était souvenue des angoisses terribles qui l'avaient torturée quand elle était à Lans, quand elle apprit le retour de Gérard, quand elle entendit parler du vol de Livron, quand elle vit son mari livré par Morisset, quand elle sut la condamnation qui l'avait frappé.

Son souvenir était complet alors.

Mais l'esprit de la pauvre femme avait désiré savoir ce qui était arrivé depuis qu'elle avait perdu la faculté de comprendre ; elle avait voulu apprendre ce qui s'était passé là-bas, au bagne où Gérard avait été envoyé.

C'est alors que l'abbé Sylvère et Noirétable étaient intervenus.

D'accord avec Gérard qu'ils étaient seuls à connaître aujourd'hui, ils lui avaient dit, et ils avaient dit aussi à Arlette ce qu'elles devaient savoir de la vérité.

Pour la sécurité de l'évadé et pour faire tomber l'opprobre qui pesait sur les infortunées, il ne fallait pas qu'elles sussent que celui qu'elles aimaient était encore vivant.

Elles devaient le croire mort.

Mieux valait qu'elles pleurassent sur la perte de ce mari et de ce père que de continuer à porter le poids de la honte et de la flétrissure.

L'abbé Sylvère et Noirétable étaient venus un jour aux Moulineaux.

M^{me} Sarrazin, qui savait aussi ce qui s'était passé, était là, auprès de Marthe et d'Arlette, dans le pavillon que le docteur Lacombe avait donné à sa pensionnaire privilégiée.

Ce fut M^{me} d'Ormilley qui questionna la première.

Elle attendait ce jour-là la visite de ses deux amis qui avaient promis de lui dire enfin toute la vérité.

Son esprit avait prévu l'annonce d'un malheur nouveau, car elle comprenait bien que l'on n'aurait pas pris de si grands et de si délicats ménagements avec elle si on avait eu à lui apprendre une nouvelle de bonheur.

— Oh ! je vous en prie, demanda-t-elle en s'adressant particulièrement à Noirétable, dites-moi la vérité ! Je suis forte maintenant... Je suis résignée, vous le voyez... Je puis tout savoir.

Marthe et Arlette savaient que Noirétable avait connu Gérard au bagne de Cayenne.

Elles comprenaient que c'était lui qui devait leur donner de ses nouvelles.

Noirétable hésitait à parler.

Alors, la mère d'Arlette dit la première, pressentant ce malheur qu'on n'osait pas lui avouer :

— Il est mort !

Personne n'osait répondre.

— Oui, il est mort !... Je le comprends, ajouta-t-elle. Mon mari est mort, dites-le-moi.

— Oui, c'est vrai, répondit alors Noirétable à voix basse.

M^{me} d'Ormilly eut à l'instant un affreux sanglot qui la déchira.

Elle prit sa fille entre ses bras, elle l'embrassa avec transport et elle pleura longtemps avec elle.

Elles laissèrent toutes deux libre cours à leur douleur, soutenues par les affectueuses exhortations de ceux qui les entouraient.

Puis, lorsque leur chagrin affreux se calma, lorsqu'elles retrouvèrent la force d'envisager l'horrible situation, elles questionnèrent.

Elles voulurent savoir tout ce qui s'était passé.

Noirétable fit le récit convenu avec son ami.

Il raconta comment Gérard, ne pouvant plus supporter l'éloignement et la séparation plus pénibles pour lui que la peine qu'il subissait, s'était évadé du bagne.

Il dit, ainsi qu'on l'avait cru à l'Administration du pénitencier de Cayenne après l'enquête qui avait été faite, que le malheureux avait trouvé la mort au milieu des flots.

Il exposa les détails de l'évasion dont d'Ormilly avait concerté le plan avec un de ses compagnons ; il parla de la barque que les fugitifs, au milieu de la nuit, n'avaient pas trouvée à l'endroit convenu ; il dit qu'ils avaient eu à lutter pendant de longues heures contre une mer affreuse et qu'enfin, leurs forces étant épuisées, ils avaient péri et ils avaient été dévorés tous les deux par les requins si nombreux en ces parages.

L'enquête officielle, qui avait été faite après l'évasion, confirmait en tous points ce récit.

Il n'y avait qu'à aller au Ministère de la Marine et des Colonies pour avoir des renseignements authentiques.

Noirétable et l'abbé Sylvère y accompagnèrent M^{me} d'Ormilly et sa fille.

L'officier de marine préposé à la direction du service des établissements pénitentiaires leur confirma ce qu'elles savaient.

Il leur montra le rapport envoyé de Cayenne, dans lequel la mort de Gérard d'Ormilly et de son compagnon d'évasion était péremptoirement démontrée.

Marthe et Arlette avaient tellement souffert que cette douleur nouvelle ne pouvait plus les abattre.

Elles avaient conçu toutes deux une résignation à toute épreuve, car elles savaient depuis longtemps qu'elles étaient séparées à jamais de ce père et de ce mari qu'elles adoraient et dont elles avaient toujours gardé le douloureux souvenir.

Désormais, elles étaient seules au monde.

Elles n'avaient, pour les aimer, que ces amis fidèles que Dieu, dans sa pitié pour elles, leur avait donnés.

Elles n'avaient rien eu à changer à leurs toilettes pour porter le deuil de celui qu'elles pleuraient, car depuis longtemps elles ne portaient l'une et l'autre que des vêtements sombres.

La mort de Gérard, d'après l'enquête qu'on leur communiqua, remontait à près de deux ans.

Maintenant, résignées quoique sans consolation possible, Marthe et Arlette songeaient encore à Gérard.

Elles y pensaient sans se communiquer ce qui se passait en elles, en présence de Victor Mai, devant ce jeune homme qui avait également toute leur tendresse, qui était déjà pour elles un fils et un fiancé.

Elles songeaient à la honte qui allait leur échoir quand il faudrait avouer la vérité à ce jeune homme.

Mais l'abbé Sylvère et Victor Mai lui-même prirent les devants et leur épargnèrent cette confession douloureuse.

Le fiancé d'Arlette savait tout ce qui s'était passé.

L'ancien curé des Joris lui avait tout appris.

Il lui avait tout expliqué. Dans sa générosité, Victor n'avait vu, dans la faute si excusable de Gérard d'Ormilly, que l'affolement auquel ce malheureux avait été en proie, égaré par la douleur la plus affreuse et aveuglé par l'immensité de son amour.

Lui-même, il déclara que rien ne pourrait l'empêcher d'aimer Arlette.

Il dit que rien ne saurait lui enlever l'estime qu'il avait, malgré tout, pour le père de sa fiancée.

Il les consola toutes deux, car à ce souvenir affreux, elles ne pouvaient retenir leurs larmes.

L'abbé Sylvère et M^{me} Sarrazin se joignirent à lui.

Dieu avait pardonné depuis longtemps la faute de Gérard, dont l'expiation avait été complète.

Tout était racheté aujourd'hui.

L'État lui-même avait eu la réparation du préjudice causé par le vol

de Livron, puisque les six millions volés aux employés du Trésor avaient été restitués.

On avait pensé que cette restitution était l'œuvre du dépositaire à qui d'Ormilley avait confié l'argent après le vol.

Plus rien, si ce n'est le souvenir de Gérard, victime de son immense affection pour la femme et pour la fille qu'il adorait, ne devait venir troubler le bonheur que Dieu accordait aujourd'hui à Marthe et à Arlette pour les récompenser des épouvantables et longues épreuves qu'elles avaient supportées avec une si parfaite résignation.

L'avenir s'annonçait plein de bonheur pour elle.

L'affection qui leur manquait serait remplacée par toutes celles dont elles se trouvaient entourées.

A défaut d'un père et d'un mari, elles avaient trouvé l'une un fils, l'autre un fiancé dont la tendresse emplirait leur cœur.

Elles avaient un ami, Noirétable, qui serait pour elles un compagnon fidèle pour la vie.

Elles avaient, en M^{me} Sarrazin, en cette excellente femme dont l'amitié dévouée leur était depuis si longtemps prouvée, un appui constant.

L'abbé Sylvère serait leur père à toutes deux, comme son caractère de ministre de Dieu le voulait.

Elles avaient encore ce parent, que l'ancien curé des Joris avait retrouvé, d'après ce qu'il leur avait dit, sir Lovely, qui avait voulu assurer lui-même leur avenir comme sa fortune le lui permettait, et comme l'y engageait l'affection qu'il avait eue pour Gérard, son cousin et son filleul.

C'est de lui qu'il venait d'être question maintenant.

Marthe et Arlette ne savaient que ce que l'abbé Sylvère leur avait dit.

Entièrement confiantes en sa parole, elles croyaient aveuglément tout ce qu'il leur avait raconté, édifiant de pieux et de bien excusables mensonges en vue de leur bonheur.

Sir Lovely, d'après ce qu'avait dit le prêtre, n'était pas en ce moment à Paris.

Il était en Sologne où il s'était rendu pour traiter de l'acquisition d'une propriété où il comptait s'installer définitivement.

Ce que disait l'abbé Sylvère était la vérité.

Notre ami avait résolu, tout en conservant son appartement de l'avenue Kléber, d'acheter en province un domaine assez important où il irait vivre avec les siens lorsque les événements qu'il dirigeait auraient reçu leur solution définitive.

Après l'existence agitée et si douloureusement troublée qu'il avait eue, il sentait que la vie bruyante de Paris ne conviendrait pas au calme et au bonheur qu'il se préparait à goûter.

Il voulait, lorsqu'il aurait retrouvé sa femme et sa fille, lorsqu'il les aurait de nouveau auprès de lui, que rien ne puisse venir le distraire de sa félicité.

Marthe et Arlette ne le reconnaîtraient pas, grâce au changement surprenant qui s'était opéré en lui ; mais si elles ignoraient qu'elles se trouveraient auprès de ce mari, auprès de ce père qu'elles pleuraient ; si elles le croyaient mort, ce qu'il fallait pour leur éviter le souvenir de la flétrissure que sa condamnation leur avait infligée, lui, du moins, il saurait que c'était sa femme et sa fille qu'il aurait à ses côtés.

Lovely avait fait à ce sujet des projets complets qu'il avait communiqués à l'ancien curé des Joris et à son cher ami Noirétable.

Pour elles, il resterait toujours le parent qu'elles avaient si peu connu, que l'abbé Sylvère avait retrouvé et qu'il avait su intéresser à leur fortune, le parent qu'elles aimeraient, car, sans en connaître la nature, Marthe et Arlette ne pouvaient manquer de se laisser gagner par l'affection qu'il leur témoignerait.

Il était convenu ainsi que, dès que sir Lovely serait revenu à Paris, il en préviendrait le chanoine de Notre-Dame, et qu'avec lui il se rendrait chez M^{me} d'Ormilly.

C'est ce que le prêtre expliqua à la pauvre femme.

Sans lui faire connaître les projets de son ami, qui se réservait de les lui apprendre lui-même lorsque le moment serait venu, il lui dit :

— Votre cousin Richard Lovely ne sera probablement de retour que dans quelques jours, et dès que j'en serai informé, je le conduirai chez vous, car je sais qu'il a le plus grand désir de vous revoir et de connaître cette chère enfant dont je lui ai si longuement parlé.

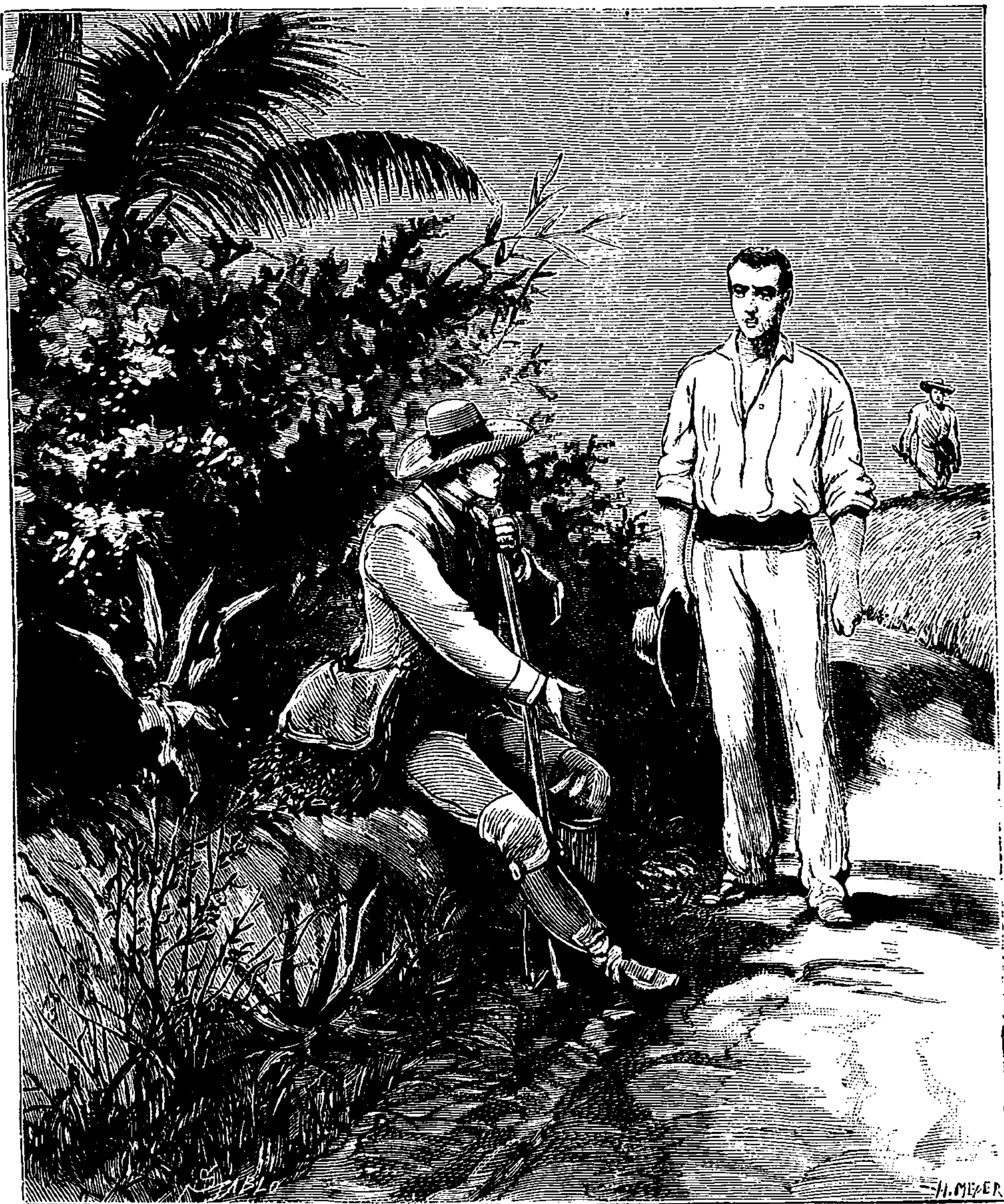
— Je serai bien heureuse de le voir, dit Marthe à son tour, car je languis de le remercier de ce qu'il a bien voulu faire pour nous.

Puis, avec une tristesse visible, elle ajouta :

— Mon pauvre Gérard avait bien jugé du cœur de son parrain et je suis certaine aujourd'hui que tous les malheurs qui nous ont accablés nous eussent été épargnés s'il avait eu le bonheur de le voir lorsqu'il se rendit chez lui au moment de notre plus affreuse détresse.

La mère d'Arlette rappela les faits que sa mémoire, aujourd'hui complète, avait aisément retrouvés.

— Nous étions encore dans la maison où vous habitez avec nous, rue Pavée-au-Marais, dit-elle en s'adressant à M^{me} Sarrazin. Nous avons été



Il était parti de nouveau en Amérique. (P. 1066.)

saisis par un créancier impitoyable pour le paiement d'une dette de famille que notre ruine ne nous permettait pas d'acquitter. Nous étions dépouillés du peu qui nous restait, de tout ce que nous possédions ; j'étais malade et nous étions sans ressources. C'est grâce à vous seule que nous vivions.

C'est alors que mon mari eut la pensée de s'adresser à Richard Lovely, son cousin et son parrain, dont les événements malheureux nous avaient tenus depuis si longtemps séparés.

Nous ne l'avions plus revu depuis notre mariage auquel il assista comme témoin de Gérard, et nous avons su qu'il était allé en Amérique.

Il avait cependant un pied-à-terre à Paris, où il logeait lorsqu'il y était de passage ou pour quelque temps. Mon mari s'était procuré son adresse, avenue d'Antin, et quoiqu'il lui en coûtât, lui qui n'avait jamais rien voulu demander à personne, il se décida à aller l'implorer pour sa fille et pour moi.

Par malheur, Richard Lovely n'était pas à Paris. Il était parti de nouveau en Amérique.

Je me rappelle la désolation et l'affreux découragement de mon pauvre Gérard lorsqu'il revint à la maison, me rapportant cette cruelle déception.

L'abbé Sylvère intervint.

— Sir Lovely sait tout cela, dit-il, car c'est moi qui le lui ai appris, et il a été douloureusement navré quand il a su qu'il aurait pu vous sauver autrefois et vous préserver de tous les malheurs qui ont fondu sur vous trois. C'est de grand cœur qu'il vous aurait prêté son appui, il me l'a déclaré, car il a toujours eu une très grande affection pour son filleul et aussi pour vous, ma chère dame.

Depuis le malheur qu'il a eu, car je vous ai dit qu'il était devenu veuf, il aurait reporté sur vous et sur votre fille la tendresse dont son cœur désolé avait besoin, et il aurait aimé notre chère petite Arlette comme sa propre fille.

Aussi il a été heureux quand il a su qu'il pouvait quand même aujourd'hui vous témoigner son affection.

C'est avec un véritable bonheur, je l'ai bien compris, qu'il s'est intéressé à vous et qu'il vous a, non pas secourues, mais fait participer à sa fortune qui est considérable et qui, il me la dit, doit vous revenir tout entière, puisque vous êtes aujourd'hui les seules personnes qu'il lui reste à aimer.

Ce sera une joie sans pareille pour cet homme, qui est seul et sans affections depuis si longtemps, de vous revoir et de vous aimer toutes les deux.

Et vous aussi, mon cher enfant, ajouta le vénérable prêtre en s'adressant à Victor Mai, il vous aimera comme un fils, car déjà il vous connaît.

J'avais prévu ce qui arrive aujourd'hui puisque là-bas, aux Joris, vous m'aviez fait le confident de votre amour, puisque j'avais promis à ma chère petite Arlette de vous ramener auprès d'elle, puisque j'avais pris sur moi de vous dire qu'elle vous aimait et que son cœur était déjà à vous depuis longtemps.

En lui parlant d'Arlette, je lui ai parlé de vous, et il approuve le choix qu'elle a fait comme sa mère l'a approuvé aussi.

CHAPITRE XXXIV

RÉUNIS!

De nouveau, la sonnette de l'appartement du chanoine de Notre-Dame se fit entendre.

La porte s'ouvrit.

Un homme âgé, le visage couvert d'une barbe blanche soigneusement entretenue, se présenta.

Sa mise était d'une correction irréprochable.

C'était un inconnu pour la plupart des personnes réunies dans cette maison.

L'abbé Sylvère, seul, l'avait reconnu du premier coup et, à sa vue, son saisissement avait été si grand qu'il avait eu la plus grande peine à dominer son émotion.

C'était Gérard.

Le prêtre eut cependant la force de dissimuler son trouble.

Il s'avança.

— Sir Lovely!... s'écria-t-il — Vous êtes de retour!... Ah! soyez le bienvenu!

Gérard avait reconnu sa femme et sa fille.

A lui surtout il fallut une force d'âme et une puissance de volonté énergique pour ne pas se trahir.

Il ne broncha pas.

— Oui, mon cher abbé, répondit-il d'une voix calme, légèrement teintée de cet accent américain dont il avait contracté l'habitude. Je suis de retour depuis deux heures, et fidèle à ma promesse j'ai tenu à vous en prévenir aussitôt.

Marthe, Arlette, Victor et M^{me} Sarrazin s'étaient levés, mystérieusement émus.

Leurs regards s'étaient attachés sur l'arrivant.

— Richard Lovely! dit Marthe quand elle eut entendu ce nom.

Elle s'approcha.

— Permettez-moi, dit-elle en lui prenant les mains, de vous remer-

cier pour ma fille et pour moi... Permettez-moi de vous dire tout ce... que... notre... cœur...

La malheureuse ne put achever.

Elle sentait dans ses mains frémir celles de Lovely qui luttait pour demeurer maître de lui, en proie à l'émotion la plus formidable.

Les regards qu'elle leva vers lui, se croisèrent avec les siens.

Elle y lut l'émotion et le trouble qui l'agitaient sans qu'il en laissât rien paraître.

Il y eut en elle, en une seconde, en un éclair, une sorte de révélation, d'inspiration.

Elle reconnut Gérard.

Alors les forces la trahirent.

Elle le pressa contre son cœur dont elle entendit les sourds battements.

Elle approcha son visage et sa voix, dont elle n'était plus maîtresse, balbutia éperdue :

— Gérard!... toi!...

Mais heureusement privée de toute énergie, sa voix brisée ne fut entendue que par lui seul.

Personne n'entendit le nom que la pauvre femme affolée venait de prononcer.

Le transport d'amour auquel elle venait de se livrer malgré elle, inconsciemment, pouvait passer pour l'élan spontané de sa reconnaissance.

Absolument maître de lui, d'Ormilley serra sa femme sur sa poitrine et répondant dans la mesure qu'il convenait de laisser paraître aux sentiments qu'elle lui exprimait, lui serrant la main pour lui faire comprendre qu'elle ne devait pas se trahir, il lui dit en l'embrassant :

— Ma chère cousine... Non, ne me remerciez pas... Ce que j'ai fait, je vous le dois et je suis heureux... oui, bien heureux de le faire!...

Puis, attirant à lui Arlette que son cœur appelait de toutes ses forces :

— C'est votre fille, n'est-ce pas? ajouta-t-il.

— Oui, c'est... ma fille! répondit la malheureuse dont la joie était si grande qu'il lui semblait que sa raison était de nouveau prête à lui échapper.

Arlette... ajouta-t-elle, embrasse... ton cousin, le seul parent qui nous reste... Celui que tu dois aimer désormais comme ton père... embrasse-le! Tu ne sauras jamais comme il est bon!...

Et tandis que la jeune fille embrassait son père, Marthe n'en pouvant plus, était soutenue par le prêtre et elle lui disait tout bas, la tête sur son épaule :

— Oh! que je suis heureuse!...

— Ma chère enfant!... dit Lovely en pressant tendrement Arlette contre son cœur et en la couvrant de baisers. — Ma chère enfant!

Son âge lui permettait de donner ce titre affectueux à la jeune fille.

Mais l'émotion de ce père, aussi grande que son bonheur, était formidable.

Il fallait que le malheureux eut une force d'âme étonnante pour ne pas la laisser éclater.

— Ma chère enfant! répéta-t-il. Oui, laissez-moi vous aimer comme votre mère vous le dit... vous aimer comme un père, car vous me rappelez une enfant de votre âge, une enfant qui n'est plus, une enfant qu'il me semble retrouver en vous voyant aussi grande et aussi belle qu'elle.

Arlette se sentait gagnée par la communicative émotion de son père.

Il se passait en elle des choses qui lui paraissaient absolument nouvelles.

Elle éprouvait des sensations affectueuses telles que son âme n'en avait jamais goûté.

En son cœur aimant naissait une tendresse spontanée qui allait directement à cet homme qu'elle croyait n'être pour elle qu'un parent et qu'un bienfaiteur, une tendresse qui était aussi profonde que celle vouée par elle à sa mère et que la reconnaissance lui faisait trouver toute naturelle.

Mais Gérard, voulant amener l'apaisement des violents sentiments auxquels il voyait Marthe en proie, tenta une diversion.

Il voulut, ayant imposé silence à son cœur, détourner l'attention de sa femme et de sa fille.

Marthe aurait ainsi le temps de se reprendre et de s'habituer à la révélation qui venait d'avoir lieu pour elle.

L'abbé Sylvère avait compris tout ce qui venait de se passer, car son appréhension avait été, telle à la vue de Gérard qu'il n'avait pas quitté M^{me} d'Ormilly un seul instant des yeux, comme s'il avait eu le pressentiment qu'elle allait reconnaître son mari.

De lui-même il alla au devant des intentions de Richard Lovely qu'il avait deviné et, l'aidant dans la diversion qu'il allait chercher à opérer :

— Voici, dit-il, en présentant Victor Mai ce jeune ami dont je vous ai si longuement parlé, le fiancé de notre chère Arlette, un brave garçon et un grand cœur.

Gérard s'avança vers le jeune homme et il lui tendit la main dans laquelle Victor plaça la sienne.

— Je sais ce que vous avez fait, mon cher enfant, lui dit-il en lui

donnant le même titre qu'à Arlette. Je sais que c'est à vous que M^{me} d'Ormilly doit d'avoir encore sa fille vivante, et c'est grâce à vous aussi qu'il m'est permis de la connaître aujourd'hui.

— Et notre bonne amie, M^{me} Sarrazin, poursuivit le prêtre en présentant à son tour l'excellente femme.

— Ah !... mon cher cousin, dit alors Marthe, je voudrais que vous sachiez ce que nous devons à cette amie incomparable.

— Je le sais, ma chère Marthe, dit Gérard en serrant à son tour la main de l'ancienne concierge ; M. l'abbé m'a tout appris. Je sais que, dans votre détresse, le ciel a quand même eu pitié de vous en vous envoyant des amis qui vous ont assistées et qui vous ont aimées, vous et votre chère fille. J'ai eu le bonheur de pouvoir vous retrouver et je vous devrai la joie de la fin de ma vie.

Puis, emporté par son cœur, il revint à Arlette.

— Quelle adorable enfant vous avez, ma chère Marthe ! dit-il avec admiration.

Venez encore m'embrasser, ma chère Arlette, voulez-vous ?

Arlette, heureuse, se prêta aux baisers de son père avec une joie indicible.

— Vous m'aimerez bien, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il.

— Oh ! oui, mon cousin, mon cœur vous est déjà tout acquis, répondit la fille de Marthe. Je vous aimerai comme mon père.

— Chère enfant !... cher trésor !...

M^{me} Sarrazin n'avait pas reconnu Gérard d'Ormilly.

L'épreuve à son égard était décisive.

La transformation opérée en lui était si profonde et si parfaite, que Gérard était sûr maintenant de n'être jamais reconnu par personne.

Chez Marthe, c'était surtout le cœur qui avait parlé ; c'était le cœur qui lui avait fait reconnaître son mari.

Elle l'examinait, en effet, pendant qu'il embrassait sa fille et sa mémoire, fidèle aujourd'hui, ne retrouvait rien, dans ses traits, qui pût le lui rappeler.

Elle étudia encore plus attentivement son visage pendant la conversation indispensable qui eut lieu pour parler du passé et de l'avenir et alors, lentement, guidée par les souvenirs de son cœur, elle retrouva petit à petit les traits de son mari.

Nous ne rapporterons pas cette conversation que Gérard abrégéa, du reste, le plus possible, tant était grand le besoin qu'il éprouvait de se re-

tremper au plus tôt et de mettre un terme à l'émotion qu'il ne se sentait pas la force de soutenir plus longtemps.

Il comprenait aussi que Marthe était brisée et qu'elle avait besoin, comme lui, de se ressaisir.

Il languissait d'avoir avec elle une entrevue secrète, rendue nécessaire à la suite de ce qui s'était passé; — une entrevue que leurs cœurs désiraient également, qu'il leur fallait à tous deux pour se dire sans témoins tout ce qu'ils éprouvaient.

Mais d'autre part, Gérard ne se sentait pas la force de s'arracher aussitôt à la présence de cette femme ou de cette fille qu'il venait de retrouver.

Il aurait voulu, bien que l'heure qu'il avait assignée pour cela dans ses projets ne fut pas encore sonnée, ne plus les quitter.

Pourquoi ne les emmènerait-il pas tous chez lui ce soir-là?

Pourquoi ne leur consacrerait-il pas cette première soirée tout entière?

Ce fut la pensée qui surgit dans son esprit.

Il en fit aussitôt la proposition.

— Ma chère Marthe, dit-il, et vous aussi, ma chère enfant, il m'en coûterait trop de me séparer aussi promptement de vous. J'étais venu chercher mon excellent ami l'abbé Sylvère pour l'emmener dîner chez moi ce soir, et je vous y emmènerai avec lui.

Il n'attendit pas la réponse de sa femme et de sa fille.

— Vous aussi, madame, vous serez des nôtres, ajouta-t-il en s'adressant à M^{me} Sarrazin, et vous également, mon cher enfant, car ma gentille petite cousine ne me pardonnerait pas de vous séparer ainsi.

Je vous emmène tous.

Nous avons tant de choses à nous dire... J'ai un tel besoin de causer avec vous de tout ce qui s'est passé...

Vous ne serez pas de trop, mes amis, car je vous considère comme appartenant à notre famille.

— Voyons, dit l'abbé Sylvère à Victor Mai, êtes-vous libre jusqu'au soir?... avez-vous la permission de minuit, mon brave sergent-major?

— Monsieur l'abbé, répondit le fiancé d'Arlette, je suis trop heureux pour me soustraire au bonhenr qui m'incombe, et puisque monsieur me fait cet honneur, je viendrai. Je vous demanderai seulement la permission d'aller jusqu'au quartier pour prévenir le fourrier de ma compagnie. J'ai la permission permanente et je ne suis pas de service aujourd'hui; mais j'ai quelques instructions de mon capitaine à transmettre.

— Je vous remercie, dit Lovely, et je serai heureux de vous avoir avec nous. Dès que vous serez libre, vous viendrez.

Quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant à Marthe, à Arlette, au prêtre et à M^{me} Sarrazin, je vous emmène. J'ai mon coupé en bas et il nous sera facile de nous en procurer un autre.

L'abbé Sylvère, qui comprenait les intentions de Gérard, donna aussitôt des ordres à sa domestique pour qu'elle allât chercher un fiacre à la station la plus voisine.

Victor Mai partit et promit de revenir le plus tôt possible à l'avenue Kléber.

Gérard fit monter Marthe dans sa voiture, qui ne pouvait contenir que deux personnes et il y prit place auprès d'elle, tandis que l'abbé Sylvère montait dans le fiacre avec Arlette et M^{me} Sarrazin, après avoir échangé un regard d'intelligence avec son ami.

CHAPITRE XXXV

PARADIS RETROUVÉ

Alors, dès que le coupé s'ébranla, Gérard, qui ne pouvait contenir plus longtemps les transports de son âme, saisit Marthe de l'un de ses bras et prenant ses mains entre la sienne, il la pressa amoureusement contre sa poitrine et il l'embrassa avec une tendresse émue.

— Ma bien-aimée!... ma pauvre Marthe... ma chérie... dit-il d'une voix qu'entrécoupèrent les sanglots qui brisaient sa poitrine.

Marthe pleurait silencieusement.

Elle s'abandonnait aux baisers de son mari, incapable de lutter contre l'émotion qui l'agitait.

Mais les larmes qu'elle versait étaient bien douces; c'étaient des larmes de joie.

Jamais de sa vie l'infortunée n'avait éprouvé un bonheur pareil à celui qu'elle goûtait en ce moment, entre les bras de son Gérard dont elle était séparée depuis si longtemps, qu'elle avait cru mort si tragiquement et qu'elle venait de retrouver ainsi.

D'Ormilly aussi, savourait une félicité indicible.

Maintenant, il était bien heureux de ce qui s'était passé.

— Tu m'as reconnu, lui disait-il, malgré tout ce que l'on t'avait dit...

— Pouvait-il en être autrement? répondit Marthe en répondant



Elle rejoignait son amant au rendez-vous convenu. (P. 1080.)

aux embrassements de son mari. Est-ce que mon cœur pouvait se tromper?... Est-ce que je ne l'avais pas toujours vivant en moi?

— Oui... oui... et cela vaut mieux ainsi... Pour tout le monde, je n'existe plus... Je languissais de te voir seule et de te dire : « Marthe, c'est moi!... » Ton cœur a parlé avant mes lèvres... oui, tu as bien fait, tu as été bien inspirée; je n'aurais pu demeurer longtemps si près de toi sans que tu le saches.

Ainsi tu as cru à ma mort et tu m'as pleuré. Et la joie que tu as éprouvée en me retrouvant ne t'a pas tuée... Oh! Marthe, ma chère femme!... M'as-tu pardonné tout ce que je t'ai fait souffrir?

— Tais-toi, Gérard...

— Tous les malheurs dont je suis cause?

— Tais-toi, te dis-je... te pardonner?... N'as-tu pas expié assez cruellement toi-même?

— Oui... mais toi, mais ma fille... c'est par moi que vous avez souffert... fou que j'étais!... Ah! je vous aimais tellement, que je sacrifiais tout pour vous sauver, car je souffrais le martyre de vous voir si malheureuses.

— Ne parles plus de ça, Gérard, je t'en prie!... dit Marthe, laisse-moi tout au bonheur de te posséder encore, après t'avoir cru perdu à jamais!... laisse le passé bien loin, parlons de toi, de toi seul.

— Non, parle-moi de ma fille, de ma belle enfant!... Qu'elle est belle, Marthe, notre Arlette, qu'elle est belle!

— La chère enfant... Il faudra bien qu'elle sache aussi la vérité... Il faudra bien qu'elle te connaisse.

— Oui, il le faut!... oui, je le veux... C'est toi qui lui parleras de moi... c'est toi qui me la conduiras... c'est toi qui lui diras que je suis son père...

Tu ne peux comprendre ce que j'éprouvais quand je la tenais dans mes bras... quand elle m'embrassait!... Comment se fait-il qu'elle n'ait pas compris comme toi, qu'elle n'ait pas deviné...

— Qui sait ce qui s'est passé dans son esprit et dans son cœur?

— Ma chère fillette!... Quelle joie pour moi de pouvoir enfin lui donner et te donner aussi le bonheur que j'avais rêvé... toutes les joies, toutes les félicités pour lesquelles j'avais si follement tout sacrifié!

Oui, vous allez être heureuses maintenant, et ce n'est plus un argent volé que je t'apporte, c'est une fortune qui m'appartient légitimement, une fortune immense.

Et Gérard fit rapidement à sa femme le récit des faits qu'elle avait un si grand désir de connaître et d'entendre raconter par lui-même.

Elle vécut en quelques instants avec lui toute la vie du malheureux, depuis le jour où il fut emmené au bagne.

Gérard lui raconta son évasion, réussie à travers les pires dangers.

Il lui dit la rencontre providentielle qu'il avait faite de son cousin Lovely sur les côtes brésiliennes et il lui apprit comment il avait été mis en possession par lui de ces trésors considérables qu'il l'avait aidé à conquérir.

Il lui dit que son premier soin avait été de restituer à l'État les six millions volés autrefois, pour que sa conscience n'eut plus rien à lui reprocher.

Maintenant, il était libre.

On le croyait mort, là-bas.

— Je n'existe plus que pour toi et pour ma fille, acheva-t-il; pour vous deux que j'ai eu le bonheur de retrouver et que Dieu m'a gardées.

Pour tous, je ne suis que sir Richard Lovely, comme l'établissent tous les titres que je possède, titres incontestables.

Mais qu'importe le nom!... Je te dirai plus tard ce que tu auras à faire, car tu quitteras aussi ce nom que je t'ai donné et que j'ai flétri... J'ai mes projets là-dessus; tu verras quand il en sera temps.

Parle-moi encore d'Arlette maintenant.

Je connais ce brave garçon qu'elle aime, qui l'a sauvée de la mort!... L'abbé Sylvère, ce saint homme que Dieu vous a envoyé avec cet autre ami, cet homme au cœur incomparable, Noirétable, m'a parlé de lui... Il aime notre fille et j'ai souscrit à cet amour car je veux que mon Arlette soit heureuse.

— Notre chère enfant! dit Marthe à son tour. Que je languis de lui dire la vérité!...

— Elle la saura, il faut qu'elle la sache. Mais en dehors d'elle et de toi, en dehors de l'abbé Sylvère et de Noirétable, tout le monde ne devra connaître que Richard Lovely. Il le faut pour ce que je veux faire.

— Mais si l'on venait à te découvrir?...

— Ne crains rien. Mes dispositions sont prises. Tu verras plus tard ce que j'ai préparé.

Tout est combiné en vue de l'avenir. Rien ne pourra plus nous séparer.

J'ai acheté un domaine splendide en Sologne, un château où Arlette et toi vous serez comme deux reines, auprès de moi, pour toujours.

Aujourd'hui, laisse-moi tout entier au bonheur de t'avoir et de te dire combien je t'aime... Combien mon amour a pris des forces nouvelles à travers les cruelles épreuves que j'ai traversées!... Plus tard, je te parlerai de l'avenir.

Jusque-là, sois sans crainte, ma bien-aimée. Aie confiance en moi. Aucun danger ne me menace, j'en suis sûr.

Marthe, ma chère Marthe, nous sommes réunis pour toujours!

Le coupé s'arrêta devant la splendide maison de l'avenue Kléber.

L'abbé Sylvère, Arlette et M^{me} Sarrazin descendirent de leur voiture en même temps que Marthe et Gérard.

Victor Mai arriva peu de temps après.

Ce fut une soirée délicieuse pour les cœurs de nos amis qui se trouvaient ainsi réunis.

Elle se prolongea aussi tard que possible.

Gérard ne pouvait se lasser d'admirer sa fille.

Il avait hâte qu'elle sût la vérité afin de pouvoir mieux lui exprimer sa tendresse, afin de pouvoir lui donner sans réserve tous les baisers dont ses lèvres étaient pleines.

Marthe aussi sentait qu'elle ne pourrait différer longtemps de partager avec Arlette le bonheur qu'elle goûtait.

Le soir même elle résolut de lui parler.

Lorsqu'on se fut séparé, lorsque le sergent-major eut regagné son quartier après avoir promis de revenir chaque jour chez M^{me} d'Ormilley, où il était officiellement agréé comme fiancé; lorsque l'abbé Sylvère fut retourné à la rue de Vaugirard après avoir reconduit Marthe et Arlette chez elles; lorsque M^{me} Sarrazin eut encore longuement causé avec ses amies des événements de la journée et qu'elle se fut retirée dans sa chambre, Marthe rejoignit sa fille.

Arlette avait pressenti la vérité.

Son cœur aussi avait parlé.

En voyant sa mère, elle comprit tout.

Elle se jeta dans ses bras.

— Mère... mère... que je suis heureuse !... dit-elle en un transport indicible.

— Oui, sois heureuse, ma fille, répondit Marthe en l'embrassant, pressée contre son cœur. Ton père...

— Mon père... Ah ! je l'ai deviné... Mon cœur me l'a dit... n'est-ce pas, mère, c'est lui ?

— Oui, ma chérie... oui, c'est lui, tu l'as deviné, comme je l'avais deviné moi-même en l'embrassant.

Alors Marthe raconta à sa fille tout ce qu'elle savait ; elle lui répéta tout ce que Gérard lui avait dit.

Elle lui apprit la vérité tout entière, et toutes deux, unies dans les plus tendres embrassements, elles remerciaient Dieu qui avait mis le comble à sa bonté en leur rendant le père et l'époux que leurs cœurs n'avaient jamais cessé d'appeler.

Gérard, seul chez lui, ne pouvait trouver le repos après les profondes

et délicieuses émotions de cette journée en laquelle sa femme et sa fille lui avaient été définitivement rendues.

Il savait qu'en ce moment Marthe apprenait la vérité à sa fille.

Il lui tardait de revoir cette enfant adorée pour l'embrasser comme son cœur le voulait.

Mais il songeait aussi à ce qu'il avait à faire pour assurer l'avenir.

Il combinait de nouveau le plan qu'il avait préparé depuis longtemps pour elles.

Le lendemain matin, il se rendit de bonne heure chez l'abbé Sylvère qu'il trouva revenant de l'église Sainte-Clotilde où il disait sa messe matinale.

Il avait besoin de son concours pour ce qu'il voulait faire.

Après lui avoir dit ce qu'il avait éprouvé dans la journée de la veille, après avoir longuement causé avec lui des joies indicibles qu'il avait goûtées, après lui avoir rapporté ce qui s'était passé entre Marthe et lui, il commença :

— Maintenant, mon cher abbé, il faut que je hâte l'avènement définitif de notre bonheur à tous, et j'ai compté sur vous pour ce que je ne puis faire moi-même.

— Mon cher ami, répondit le prêtre, vous savez que je vous suis tout dévoué ; vous savez combien j'aime celles que vous aimez...

— Oui, je sais, et c'est pour ça que je suis venu.

Il va y avoir des démarches à faire pour régulariser la situation.

Je ne veux pas que ma femme et ma fille continuent à porter ce nom que j'ai déshonoré. Pour cela, il faut qu'elles s'adressent aux pouvoirs publics et qu'on les autorise à changer de nom. C'est vous qui les assisterez en ces démarches.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Elles obtiendront l'autorisation de changer de nom. Elles prendront celui que je leur apporte, celui que mon cousin Lovely m'a légué avec sa fortune. J'irai moi-même ensuite avec elles pour donner mon autorisation.

Je n'ai rien à craindre, mes titres sont authentiques et indiscutables. Mon identité sera absolument établie.

Ensuite, je ferai moi-même les démarches pour adopter Arlette, pour qu'elle soit réellement, aux yeux de la loi, ma fille. J'ai consulté un avoué et je remplis toutes les conditions prescrites par la loi pour cela.

Je veux qu'elle puisse, devant tous, m'appeler son père.

— Je comprends l'impatience de votre cœur, dit l'abbé Sylvère.

— Mon cœur est heureux maintenant, dit Gérard. Il saura attendre avec confiance le complément de son bonheur.

— Votre bonheur ne tardera pas à être complet, mon cher ami, dit le prêtre. Dieu a eu pitié de vous et après les épreuves courageusement supportées, il accorde souvent la récompense.

— J'ai encore autre chose à vous demander, dit le père d'Arlette. Il s'agit de ce jeune homme qui est aujourd'hui le fiancé de ma fille, de ce brave garçon qu'elle a choisi et qui est réellement digne d'elle.

Vous m'avez dit ce qu'il avait souffert lorsqu'il était résolu à renoncer à son amour, à briser son cœur, à cause de l'irrégularité et de l'obscurité de sa naissance.

— Oui, ce fut là son plus grand chagrin, répondit l'abbé Sylvère, et je sais par quelles angoisses il a passé. Mais moi qui vous ai connu du premier coup, moi qui ai su apprécier tout de suite la générosité de votre cœur, j'ai compris que le reproche qu'il s'adressait ne serait pas pour vous un obstacle, que vous aviez une âme assez grande pour vous élever au-dessus des préjugés sociaux et que vous n'auriez en vue que le bonheur de votre fille.

— Oui, merci !... vous m'avez bien jugé.

— Je lui ai dit alors d'avoir confiance et j'ai rallumé l'espoir en lui.

— Vous avez bien fait, dit Gérard ; mais je veux aider ce brave garçon, que j'aime déjà comme un fils, à retrouver, s'il est possible, le nom auquel il a droit et la famille à laquelle il appartient.

J'ai pensé que vous voudriez bien vous charger de cette mission que votre caractère sacerdotal vous facilitera assurément.

— J'y ai déjà songé, répondit l'ancien curé des Joris, et je me suis proposé de faire les recherches nécessaires pour arriver à pénétrer le mystère qui entoure la naissance de Victor Mai.

J'irai à l'hospice des Enfants-Trouvés où il a été recueilli et élevé et je prendrai mes dispositions pour avoir les renseignements nécessaires.

Je connais l'aumônier de cet établissement et je suis sûr qu'il voudra bien me prêter son concours.

Gérard entretint encore le prêtre de ses projets et il lui apprit ce qu'il comptait faire plus tard pour rendre à Marthe, aux yeux de tous, le rang et la place auxquels elle avait droit dans sa maison et dans sa famille.

Tout cela se ferait lorsqu'il serait délivré de toutes ses préoccupations. L'abbé Sylvère savait ce que son ami voulait dire.

Il connaissait les terribles vengeances qu'il poursuivait contre les misérables qui étaient les auteurs de tout ce que lui et les siens avaient souffert.

Plusieurs fois déjà, le ministre de Dieu, dont l'âme était pleine de miséricorde, avait essayé d'amener Gérard à renoncer à sa vengeance.

Il le tenta encore cette fois, puisque l'occasion s'en présentait, se servant des arguments nouveaux que les circonstances récentes lui suggéraient.

— Pourquoi, dit-il avec bonté, ne pas laisser à Dieu le soin de châtier les coupables ? Voyez quel châtiment terrible il a déjà infligé à l'un de ces misérables, à celui que vous avez retrouvé à Rio-de-Janeiro et qui est mort d'une façon si épouvantable.

Sa main saura encore atteindre les autres et elle les frappera plus durement que vous.

Gérard répondit :

— Vous êtes l'apôtre de la charité, mon cher abbé, et votre caractère comme votre cœur, vous poussent au pardon. Mais qui vous dit que je ne suis pas, entre les mains de Dieu, l'instrument qu'il a choisi pour l'expiation ?

L'abbé Sylvère insista.

— Votre bonheur qui commence réellement aujourd'hui ne sera-t-il pas troublé par cette œuvre de haine ?

Pourrez-vous goûter, comme vous le méritez, cette félicité si longtemps attendue et si chèrement achetée, d'avoir retrouvé cette femme et cette enfant que vous adorez, si votre cœur est agité par les violentes préoccupations de la vengeance ?

— Mais c'est mon amour lui-même qui m'inspire, repartit Gérard d'Ormilley.

— Non, croyez-moi, mon cher ami, laissez-moi poursuivre mon œuvre, ajouta-t-il avec une animation qui peignait bien l'état de son esprit.

La victime a bien le droit de se lever pour crier justice, et cette haine farouche que je ressens contre les infâmes auteurs de tous les malheurs sous lesquels ma femme et ma fille ont failli succomber, me fait goûter avec une saveur plus forte encore l'affection inépuisable dont mon cœur est plein pour elles.

Ce n'est pas la vengeance, c'est la justice qui passe !

Le prêtre se résignait, sentant son impuissance, et il prononça l'une des dernières paroles du Christ :

— *Fiat !*

CHAPITRE XXXVI

CIEL ET ENFER

Le changement qui s'était produit dans le caractère de Bianca, depuis le jour où elle devint la maîtresse de don Felipe Moralès, était plus complet encore que celui que nous avons déjà constaté chez Georges de Santenac, son mari.

L'Italienne était une femme aux passions chaudes comme le soleil du Midi sous les feux duquel elles étaient écloses.

Le mariage avait versé sa douche calmante sur cette nature mieux faite pour l'amour irrégulier que pour l'affection régulière et légitime de l'épouse.

Mais le feu des passions inassouvies couvait toujours ardent dans son cœur, comme couvè la lave incandescente dans les flancs d'un volcan au cratère momentanément obstrué, qui n'attend qu'une secousse pour sortir de sa torpeur et pour vomir les flammes.

C'est à Sceaux, où nous avons vu Bianca aller en partie fine avec son compatriote, qu'elle s'était donnée à lui et, dès ce jour, elle lui appartenait corps et âme, comme dès ce jour aussi l'aversion qu'elle éprouvait déjà pour son mari s'était changée en une haine qui devait être implacable.

Chaque jour, elle partait de Bougival et elle rejoignait son amant au rendez-vous convenu pour demeurer avec lui jusqu'au soir, pour courir à son bras dans la banlieue discrète et pour s'enivrer sous les baisers qu'il lui prodiguait et qui ravivaient sans cesse sa passion.

Puis, chaque soir, elle rentrait à la villa où Santenac paraissait à peine, car elle n'osait pas s'affranchir complètement et effrontément du joug sous lequel elle se sentait asservie.

Mais justement, cette contrainte exaspérait sans cesse le ressentiment de l'Italienne et lui faisait trouver de plus en plus lourdes les chaînes que le mariage et l'intérêt avaient rivées à elle.

L'intérêt surtout, la préoccupait et la dominait, car elle ne voulait pas laisser à son mari la libre jouissance de cette fortune qu'elle considérait comme étant aussi bien à elle qu'à lui et qui, aux termes mêmes de leur contrat matrimonial, devait revenir tout entière à celui des deux époux qui survivrait à l'autre.

Sans cette préoccupation, Bianca aurait peut-être transgressé tout

MAM'ZELLE MISÈRE



Avec l'argent qu'elle avait donné, on menait la vie joyeuse. (P. 1085.)

scrupule et elle aurait déserté le toit conjugal devenu odieux pour suivre librement son amant.

Méprisant le scandale, elle aurait rompu brutalement la chaîne.

L'argent la retenait.

Elle avait pourtant, comme son mari, la libre disposition des revenus de cette fortune volée qu'ils s'étaient constituée.

Les trimestres de rentes étaient, à leur échéance, partagés entre eux.

Bianca, très économe, avait même devant elle une assez jolie somme amassée depuis plus de deux ans, car elle était loin de dépenser, pour l'administration de sa maison, tout ce qu'elle avait à sa disposition.

Mais cela ne lui suffisait pas.

Elle voulait tout.

Elle voulait au moins sa part, la moitié de ce que l'on possédait en commun.

Or, tout partage était impossible.

Les deux millions avaient été constitués, ainsi que nous le savons, comme biens dotaux, et il était interdit à l'un et à l'autre d'y toucher.

Si ce partage eût pu s'effectuer, l'Italienne aurait accepté et elle se serait enfuie avec sa part, heureuse encore de payer sa délivrance au prix du million qui lui serait revenu un jour.

Il n'y fallait pas songer.

La situation était irrévocable.

Les deux millions devaient demeurer inaliénables et indivis jusqu'à la mort de l'un des deux époux.

Alors, Bianca enrageait d'être obligée de subir cette contrainte dont il lui était impossible de prévoir le terme et, sous l'empire de son exaspération, sa haine s'accroissait encore et elle se demandait parfois par quel moyen, par quel crime même, s'il le fallait, elle pourrait se délivrer de son mari.

Rinaldi comprenait bien, dans les conversations qu'il avait avec sa maîtresse, ce qui se passait en elle, et, fidèle à la mission qu'il avait acceptée, il se gardait bien d'essayer d'atténuer ce ressentiment qu'il avait prévu.

Au contraire, il stimulait Bianca par des procédés habiles, par des manœuvres astucieuses, par des artifices machiavéliques pour lui faire sentir plus durement la privation de cette fortune qu'elle convoitait.

C'est à peine s'il avait fait quelques frais dans les premières entrevues.

Il avait laissé à la passion qu'il avait su inspirer à Bianca le temps de

se déchaîner complètement, de l'aveugler et de la mettre entièrement à sa merci.

Il n'avait pas tardé à comprendre que sa nouvelle maîtresse était absolument folle de lui, comme l'avaient été toutes celles qu'il avait connues, comme l'était encore Perrette Raimbert qui lui écrivait maintenant d'Alexandrie, où elle se trouvait actuellement, pour le supplier de venir la rejoindre.

Alors, il contait une fable que tissait son imagination méridionale et qu'il débitait avec sa verve et sa faconde exubérante, et il prétendait appartenir à l'une des plus nobles et des plus riches familles portugaises.

Par malheur, il était irréconciliablement fâché avec les siens qui avaient voulu lui faire épouser une jeune fille qu'il n'aimait pas et il était parti de Lisbonne n'ayant que la pension de douze mille francs par an que l'on consentait à lui servir.

Puis, prétendait-il encore, poussé par les nécessités de la grande vie que son nom et ses relations l'avaient obligé à mener à Paris, cette pension n'avait pas tardé à devenir insuffisante et il avait dû, pour se créer des ressources, engager ses revenus qui étaient maintenant presque entièrement saisis par son créancier.

Heureusement cette situation intolérable et humiliante allait prendre fin bientôt, car Felipe Moralès venait d'apprendre la mort de don Maffra y Québuz y Santa Maria, son oncle maternel qui le laissait unique héritier de sa fortune considérable.

Mais, pour entrer en possession de cet héritage, il avait été obligé de soutenir un procès que sa famille lui avait intenté pour faire annuler le testament et pour le déposséder à son profit.

La conclusion de ce conte était qu'en ce moment don Felipe Moralès se trouvait à Paris dans une position plus précaire que jamais, et il disait avec un accent de sincérité des mieux joués qu'il était absolument confus de ne pouvoir faire pour sa maîtresse ce que l'amour lui commandait.

Il avait laissé parler son cœur en rencontrant Bianca, sans écouter la voix de la raison qui aurait dû le détourner d'elle pour ne pas se trouver en cette posture humiliante.

Ah ! le jour où il serait mis en possession de sa fortune, car ce procès, on le lui avait assuré, était gagné d'avance, comme il se rattraperait en largesses, en prodigalités, en folies.

Tous ces bijoux, tous ces joyaux, toutes ces pierreries, tous ces diamants qui irradiaient aux devantures des grands bijoutiers devant lesquelles on passait, il les achèterait sans compter, pour en parer la divinité qu'il aimait par dessus tout.

Rien ne serait trop beau pour cette maîtresse adorée.

Il disait cela en cette expressive et enthousiaste langue italienne, si propice aux démonstrations hyperboliques, si douce pour chanter l'hymne du cœur.

Mais Bianca, aveuglée et affolée, fermait de sa petite main potelée les lèvres de son amant.

Elle ne voulait pas qu'il eût de ces préoccupations désolantes.

Elle l'aimait et l'amour suffisait à son bonheur.

Elle le voulait heureux et, s'il n'était pas riche en ce moment, elle l'était pour lui.

Alors elle avait tiré de sa cachette les liasses de billets de banque épinglées depuis longtemps et les petits étuis de maroquins emplis de piles de pièces d'or.

Elle avait remis cette petite fortune à Felipe Moralès, heureuse, disait-elle sincèrement, que ce fut à elle qu'il doive d'être délivré de ses soucis, pour ne penser qu'à l'aimer.

Et comme, en savant comédien qu'il était, le pseudo-gentilhomme portugais protestait contre ce désintéressement et cette libéralité, comme il refusait, elle insistait avec les prières les plus touchantes et elle finissait par lui dire, pour apaiser sa délicatesse et pour calmer ses scrupules :

— Eh bien ! souffre au moins que je te prête cet argent !... Laisse-moi le plaisir d'être moi-même ton banquier. Tu me le devras, voilà tout, et tu me le rendras lorsque tu auras reçu ce qui te revient.

Felipe Moralès acceptait alors à cette condition.

Il souscrivait à la transaction.

Il mettait dans son portefeuille et dans ses poches les liasses de billets et les rouleaux d'or, et couvrant Bianca de baisers sous lesquels elle délirait, il lui disait :

— Tu es un ange !... Tu es plus belle et meilleure que la belle madone qui m'a conduit auprès de toi et qui a voulu que tu m'aimes !... Je t'adore, ô, mon incomparable bien-aimée, je t'adore avec tout l'amour que la terre possède et que le ciel peut enfanter !

Bianca se grisait délicieusement en entendant ce langage.

Rien maintenant n'aurait pu la séparer de son amant.

Pour le conserver, elle était prête à tout.

Avec l'argent qu'elle avait donné, on menait la vie joyeuse.

Le soir, en retournant à Bougival, l'horreur recommençait.

Comme l'Italienne le disait à son amant en son langage imagé :

— Le jour, auprès de toi, c'est comme le ciel et la nuit avec mon mari, c'est l'enfer.

Bianca avait mis Rinaldi au courant de sa situation de fortune et des conditions de son contrat.

Elle lui avait dit bien des fois, en parlant de son mari :

— Oh ! s'il pouvait mourir !... Si je pouvais être libre avec toi !... avec les deux millions que je possèderais lorsqu'il ne sera plus là !...

Puis, elle lui avait conté à sa manière l'origine de sa fortune, ne se doutant pas que l'auxiliaire de d'Ormilley la connaissait à merveille.

Lorsque son amant lui dit :

— Pourquoi ne divorcerais-tu pas ?

Elle répondit :

— Divorcer !... ah ! j'y ai bien songé, et si ce n'était pas contraire à mes intérêts, il y a longtemps que je l'aurais fait. Mais le divorce me priverait de la moitié de ce qui me revient ; la liquidation qui serait faite, comme me l'a expliqué l'avoué que j'ai consulté, me dépouillerait de la moitié de ce que je possède.

— Tout ce que nous avons est à moi !... c'est moi seule qui ai apporté ces deux millions. Mon mari ne possédait pas un rouge liard quand je l'ai épousé ; il y avait longtemps qu'il était ruiné à fond. Mais j'étais jeune, sans expérience ; je croyais l'aimer parce qu'il m'avait ensorcelé avec ses belles paroles, parce qu'il m'était apparu comme la délivrance lorsque j'étais la femme du vieux baron de Garches, mon premier mari ; parce que je me suis trouvée liée à lui par la faute commise.

Alors je n'ai regardé à rien. Ces deux millions que j'ai reçus en héritage d'un oncle mort à Florence, je les ai seule apportés en dot et je lui ai laissé faire le contrat comme il l'a voulu.

Il a été stipulé que le partage, s'il était un jour rendu nécessaire, se ferait par parts égales.

Alors tu vois, mon chéri, ce serait me laisser dépouiller à son profit.

Si ce n'était que l'argent encore ; mais je ne veux pas qu'il ait rien de moi. Non, je ne le veux pas !

Et elle concluait comme toujours :

— Ah ! si Dieu est juste, il me délivrera de lui !... Si la Madone exauce mes prières, elle lui enverra la mort et à moi la délivrance !... Tous les jours je prie pour qu'il meure.

Hier, avant de venir, j'ai porté un cierge piqué d'une épingle à l'autel de Saint-Joseph, qui est le patron de la bonne mort, comme tu le sais, pour qu'il ne le protège pas et pour qu'il le laisse mourir.

Tiens, veux-tu que je te dise?... Eh bien, j'ai bon espoir!... Je crois que mes prières ne tarderont pas à être exaucées.

Rinaldi frissonna malgré lui.

— Qu'est-ce qui te fait penser cela? demanda-t-il vivement.

— Je l'ai lu dans mon jeu, répondit la superstitieuse Italienne.

— Dans les cartes?

— Oui.

— C'est toi qui te les fais?

— Non, je n'aurais pas l'esprit assez indépendant pour les consulter. C'est une amie, cette voisine de campagne que tu connais...

— M^{me} Marthe?

— Oui, c'est elle qui me les a tirées et elle me l'a bien dit hier soir, quand je suis allé finir la soirée chez elle, après t'avoir quitté.

— Elle t'a dit que tu serais veuve?

— Avant deux mois.

Oh! mon Felipe, je donnerais ces deux mois de ma vie pour que ce bonheur m'arrive tout de suite! Je consentirais à souffrir n'importe quel martyre pour être à ce jour que mon cœur désire, au jour où je serai à toi pour la vie... à toi... à toi seul!

CHAPITRE XXXVII

FASCINATION

Marthe Lion, l'amie de Bianca, la maîtresse du magistrat qui l'entretenait, accompagnait quelquefois M^{me} de Santenac dans ses excursions amoureuses.

Un jour, au pavillon Henri IV, à Saint-Germain-en-Laye, après un joyeux dîner, elle fit encore les cartes à l'Italienne qui l'en pria, pour montrer à son amant les prédictions qui lui étaient faites.

Ce fut le jeu de Santenac que la pythonisse improvisée consulta.

Le mari de Bianca devait être représenté par le roi de carreau, et cette carte sortit entourée de six piques.

C'était, paraît-il, du plus mauvais augure.

Santenac était absolument condamné par l'oracle.

Sa fin était très prochaine.

Alors Bianca demanda :

— Est-ce que je peux savoir comment il mourra?

— C'est facile, répondit M^{me} Marthe.

Elle battit de nouveau le jeu et en retira, une à une, neuf cartes qu'elle disposa en trois paquets.

Elle les interpréta l'un après l'autre.

— Voici le valet de pique avec le roi de carreau et l'as de pique. C'est signe de blessure par le fer.

— Il sera tué?

— Non, je ne le vois pas mort.

— Cependant... vous avez dit...

— Oui, il mourra. Mais cette blessure, ce n'est pas lui qui la reçoit.

— Qui donc?

— Je ne sais pas... C'est le valet de pique, un homme qui en veut à votre mari.

— Regardez bien, dit l'Italienne; vous ne vous trompez pas?

— Non.

— Quand cela arrivera-t-il?

Marthe Lion compta d'une manière mystérieuse en touchant du doigt chaque carte et elle répondit :

— Dans quelques jours à peine; trois au moins, cinq au plus.

— Alors il ne mourra pas? demanda la maîtresse de Felipe Moralès.

— Si, il mourra, mais plus tard.

— Quand?

Le nouveau, la tireuse de cartes compta.

— Dans six semaines et deux jours, répondit-elle avec assurance.

— De maladie?

— Non. Il y a du sang... Tenez, voyez cet as de cœur.

— Oui.

— Et ce six de pique sur votre mari... on dirait qu'il doit être égorgé par des bandits... Il tombera sous les coups des assassins... Il y a un huit de trèfle, alors c'est pour de l'argent. C'est pour le voler qu'on le tuera.

Bianca ne prononça plus un mot.

Dans son esprit infernal s'accomplissait un travail épouvantable.

Elle venait d'avoir une inspiration.

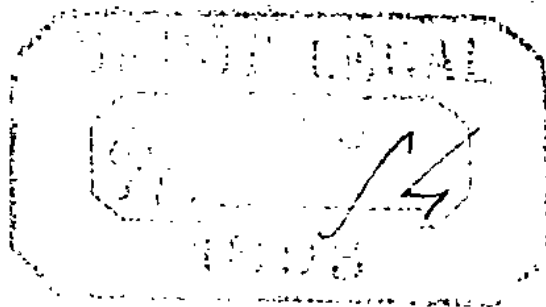
Un dessein horrible avait surgi dans son esprit diabolique, suggéré par ce qu'elle venait d'entendre.

Elle méditait.

Le soir, elle se retrouva seule chez elle avec ses pensées atroces.

— Elle se disait :

— Assassiné!... oui, il pourrait mourir ainsi... Il rentre tard la nuit,



Il saisit cette petite main et, se prosternant, il la porta fiévreusement à ses lèvres. (P. 1092.)

depuis quelque temps... il revient par la gare Montparnasse et il a à descendre par le chemin de la Celle-Saint-Cloud jusqu'à Bougival.

S'il était attaqué par des rôdeurs qui voudraient le dévaliser!... s'ils l'assassinaient!...

Oui, ce serait bien la délivrance, et c'est ce que les cartes ont annoncé... Alors, il faut que ça arrive!

Pendant la nuit, l'Italienne rêva conformément à ses pensées.

Dans son rêve, elle vit son mari attaqué par des bandits, la nuit, au coin d'une ruelle déserte.

Elle le vit tomber sous leurs coups, puis au moment où elle s'apprêtait à se réjouir de sa mort, cachée derrière un buisson épais d'où elle l'avait épié, elle sentait un abîme insondable s'ouvrir sous ses pieds et, saisie par l'épouvantable sensation du vide, elle s'éveillait brusquement, tirée de son cauchemar par une secousse qui la brisait.

Ce jour-là, elle ne devait pas aller rejoindre Felipe Moralès qui avait prétexté un rendez-vous d'affaires très sérieux relatif à son procès pour la succession qu'on lui contestait, et qui, en réalité, avait été appelé par sir Lovely qui avait besoin d'apprendre ce qui se passait.

Bianca avait résolu de passer la journée seule à sa villa de Bougival. Santenac, selon son habitude, était parti dès le matin.

L'Italienne allait en profiter pour caresser encore l'horrible espérance qui lui tenait si fortement au cœur.

Elle sortait de table lorsqu'on lui annonça une visite.

— C'est un monsieur.

— A-t-il dit son nom ?

— Oui, madame, répondit la domestique ; M. le docteur Montlaurier.

— Montlaurier !

Bianca ne put retenir un cri de surprise.

Lui !... l'ami d'autrefois... le complice !...

Il y avait si longtemps qu'on ne l'avait vu.

Que se passait-il ?

Il fallait un motif sérieux pour qu'il fût venu ainsi sans prévenir.

Était-ce Santenac qu'il voulait voir ?

Bianca dit :

— Faites entrer le docteur au salon.

Et elle le rejoignit sans attendre, curieuse, inquiète, impatiente.

Le visage de Montlaurier, amaigri et blême, portait la trace de souffrances ou d'une maladie.

Un bouleversement affreux s'était opéré en lui depuis quelques jours.

Nos lecteurs tiendront certainement à connaître ce qui s'était passé avant d'assister à l'entrevue que le docteur venait chercher à Bougival.

Il fallait, en effet, que les circonstances fussent graves pour que Montlaurier se soit ainsi décidé à venir trouver la femme de son ancien ami.

Hortense Tupinié, — l'amie de Josiane, — était venue à la rue Duphot, et la fille aux yeux verts avait été bien aise de la voir.

Elle tenait à être minutieusement renseignée sur ce qui se passait chez le docteur, car elle savait qu'il traversait en ce moment une crise aiguë.

Hortense, dont le cœur était excellent, avait fini par prendre Montlaurier réellement en pitié, à force de voir tout ce qu'il faisait pour se faire aimer et en comprenant l'intensité des sentiments qui s'étaient emparés de lui.

Elle le voyait malheureux.

Elle le disait franchement à son amie qui lui montrait en riant les superbes bijoux qu'elle avait trouvés chez elle la veille, en rentrant.

— Ce pauvre docteur me fait de la peine, lui dit-elle. Il souffre, j'en suis sûre, car il t'aime comme un fou.

— Que veux-tu que j'y fasse, ma chère Hortense ? répondit Josiane en riant. Je ne peux pas me faire à l'idée de ce pauvre docteur, comme tu l'appelles. C'est un homme charmant... mais je ne sais pas ce qu'il a... Je ne peux pas l'aimer.

Hortense plaidait sincèrement la cause de son maître.

— Enfin, que faut-il que je lui dise ? demanda-t-elle. Je t'ai dit qu'il voulait absolument te voir. Il veut te parler. Il acceptera tout ce que tu voudras. Il t'offrira tout ce qu'il possède... Reçois-le, va, et ne le désespère pas trop, car je crois que s'il te voyait absolument perdue pour lui, il serait capable de faire des bêtises.

Des bêtises !... fit vivement la fille aux yeux verts, dissimulant l'âpre satisfaction qu'elle goûta aussitôt, tant elle avait pris à cœur le rôle que sir Lovely lui avait donné. Qu'entends-tu par là ?

— Ma chère, répondit Hortense, je ne sais pas. Si tu l'avais vu comme moi, hier soir, quand il est rentré, tu aurais bien compris qu'il était capable de tout.

Josiane parut réfléchir un instant.

— En somme, dit-elle comme si c'était le résultat de ses réflexions, il ne m'est pas antipathique du tout, car il a toujours été très bon pour moi... Je ne veux pas le repousser absolument... Qu'il vienne, puisque ça lui fait plaisir.

— Oh ! tu le rendras bien heureux !

— Eh bien ! dis-lui de venir.

— Ce matin ?

— Après déjeuner... de midi à une heure, je serai seule.

— Ici ?

— Oui.

Montlaurier fut transporté de joie en apprenant cette excellente nouvelle.

Il n'en fallait pas plus pour lui faire oublier tout ce qu'il avait souffert.

Comme tous les amoureux passionnément épris, il était aussi prompt à l'espoir qu'à la désespérance.

Il chantait.

Son visage s'illuminait de bonheur.

Il lui semblait que le temps ne filait pas assez vite pour arriver à l'heure assignée.

Au déjeuner, qu'il fit servir plus tôt que de coutume, c'est à peine s'il mangea.

Le bonheur lui fermait l'estomac.

Il se fit beau, il mit une fleur à sa boutonnière, et il partit joyeux et content.

Manola le reçut.

— J'ai parlé pour vous à Madame, lui dit-elle dans l'antichambre.

— Qu'a-t-elle dit? demanda le docteur plein de joie et d'espérance.

— Elle a été bien contente de ce que Monsieur lui a envoyé. Venez, Madame vous attend.

— Merci.

Il entra dans le petit salon où Josiane était paresseusement allongée sur un sofa, vêtue d'un élégant déshabillé qui la couvrait à peine et qui mettait en relief la beauté de son corps, égale à celle de son visage.

Il s'arrêta un instant sur le seuil, ravi d'admiration, presque en extase.

— Josiane!... fit-il.

La fille aux yeux verts, laissa entr'ouvrir ses lèvres par un sourire et elle lui tendit la main.

— Venez, dit-elle.

Il saisit cette petite main et, se prosternant, il la porta fiévreusement à ses lèvres.

— Josiane... Josiane!... prononça Montlaurier d'une voix saccadée comme si elle eût été secouée par des sanglots convulsifs.

— Vous n'êtes pas raisonnable, prononça Josiane du ton d'un doux reproche.

— Moi!

— Certainement. Pourquoi faire des folies?

— Quelles folies?

— Ces bijoux que vous m'avez envoyés.

— Oh ! ne me parlez pas de cela, riposta le docteur avec feu, si ce n'est pour me dire si je suis parvenu à vous être agréable, si j'ai eu le bonheur de vous plaire!...

— Certes!... Il faudrait que je fusse bien difficile et bien exigeante.

— Tout cela n'est rien, et si vous aimez les bijoux, je vous en couvrirai, car pour chacun de vos baisers je donnerais une fortune!...

Josiane, reprit Montlaurier haletant, c'est plus que ma fortune, plus que tout ce que je possède... c'est ma vie entière qui est à vous!...

— Mon cher docteur...

Il l'interrompit.

— Non, laissez-moi vous dire d'abord tout ce que je veux... Je ne veux pas que vous vous prononciez avant de savoir ce que j'ai à vous dire.....

— Soit.

Josiane le releva.

Elle s'assit elle-même sur le sofa et avança un pouf pour qu'il soit auprès d'elle.

— Je vous ai dit, reprit le docteur, que je vous aimais comme je n'aurais jamais cru que cela était possible, moi qui jusqu'ici ai ri de l'amour... Comme je ne m'en serais pas cru capable. — Et cela est vrai, je vous le jure!... C'est un amour qui m'a envahi tout entier, qui me possède, qui me dévore!...

Je ne vois plus que vous partout!... Je ne vis plus qu'avec votre pensée dans l'esprit, qu'avec votre image devant les yeux, qu'avec votre nom sur les lèvres!... Vous, toujours vous!... Vous, partout et toujours!... C'est vous seule que je vois, vous qui m'attirez, vous qui m'êtes indispensable, car je sens bien que sans vous je ne peux plus vivre!

Non, ne riez pas, Josiane, dit Montlaurier en saisissant la main de la fille aux yeux verts, ayant vu un sourire sur ses lèvres. Ce que je vous dis est la vérité, et si par malheur je ne parvenais pas à vous convaincre de mon amour, si je vous voyais me repousser encore, je ne sais pas ce que je ferais!...

— Que feriez-vous donc?... demanda Josiane en simulant une soudaine frayeur.

— Est-ce que je peux le dire?... Je ferais quelque chose des folies dont un fou est capable, car je deviendrais fou, fou de douleur, fou de rage, si vous me repoussiez encore.

— Vous m'effrayez, mon cher.

— Oh ! ce n'est pas à vous que je toucherais, protesta aussitôt Mont-

laurier, car je vous adore et je ne voudrais pas que vous souffriez ce que je souffre.

Mais ne parlons pas de cela.

Écoutez-moi !

Josiane, vous ne croyez pas à mon amour, parce que vous n'êtes pas habituée à être aimée véritablement. Tous ceux qui vous ont dit qu'ils vous aimaient, tous ceux qui vous le disent encore, ne vous aiment pas d'amour comme moi.

— Qu'en savez-vous ?

— C'est impossible !... Il faut un cœur pour aimer, il faut un cœur qui n'ait jamais aimé, car l'amour ne vient qu'une fois, comme ces plantes superbes des tropiques qui ne fleurissent qu'une fois dans leur vie...

— Vous êtes poétique, savez-vous ?

— Je suis sincère !... Moi, je n'ai jamais aimé !... Jamais... Jamais que vous !...

— Et moi, je ne crois guère à l'amour, dit la fille aux yeux verts.

— Vous n'y croyez pas !... Ah ! oui, vous avez raison, parce que ce n'est pas avec le cœur qu'on vous a aimée jusqu'ici ; on ne vous a aimée qu'avec les sens. Moi, je vous aime avec mon âme aussi bien qu'avec mon corps, qu'avec mon esprit, qu'avec mon être tout entier !... Vous verrez quelle différence il y a entre cet amour et l'autre !...

Tenez, Josiane, je suis prêt à vous le prouver !... Je vais vous en donner une preuve qui ne vous permettra pas d'en douter.

Pour être à vous tout entier, pour que vous voyiez bien que je suis sincère et que mon amour n'est pas de ceux qui s'éteignent en peu de temps, je vous épouserai... Je vous...

Josiane eut un vif mouvement à cette proposition inattendue.

Elle sourit.

Montlaurier, la voyant, s'était interrompue.

— M'épouser ! fit-elle en riant.

— Oui, vous épouser.

— Moi !

— Vous !... vous, Josiane.

— Oui, mon cher, réellement vous êtes fou... Je le vois bien.

— Non !...

— Ah ! laissez-moi rire !... Ah ! ah ! ah !... Elle est bien bonne celle-là !

— Vous ne me croyez pas ?

— Si... Ah ! ah ! ah ! que c'est drôle ! dit la fille aux yeux verts en continuant à rire. Si, je vous crois !... mais je m'attendais si peu à cela...

- Cela vous prouve que je vous aime !
- Oui... Je ne suis pas!... Non, cela prouve que vous déraisonnez, mon cher docteur.
- Pourquoi ?
- Ma foi!... Il me semble... C'est la première fois qu'on m'a fait pareille proposition.
- Parce qu'on ne vous aimait pas... parce que, moi, je vous aime. Josiane riait toujours.
- Ne riez pas ainsi!... supplia Montlaurier. Vous me brisez le cœur.
- Pauvre ami!... Oui... Eh bien ! je vais tâcher d'être sérieuse, dit Josiane en faisant un effort sur elle-même.
- Josiane !
- Là... vous voyez ; je ne ris plus.
- Mais vous ne me croyez pas ?
- Voyons, parlons sérieusement.
- Dites!... Dites-moi tout!... Je vous écoute, dit Montlaurier dont les regards s'attachaient à ses yeux et à ses lèvres.
- Vous voulez m'épouser ?
- Oui... Je le veux!... Je veux être à vous, lié par la loi, afin que vous ne puissiez pas douter de moi.
- Mais vous n'avez pas réfléchi...
- A quoi ?
- Je ne suis pas une femme qu'on épouse, voyons.
- Vous !
- Certainement.
- Pourquoi ?
- Vous connaissez ma vie...
- Oui.
- J'ai eu des amants.
- Qu'importe !
- Maintenant ; mais plus tard, quand votre amour des premiers jours sera calmé...
- Jamais, Josiane !... Jamais, je vous le jure!... Mon amour sera toujours le même!...
- On le dit.
- C'est vrai !
- On le croit... mais quand la réflexion vient... vous regretterez ce que vous aurez fait.
- Non, non, non.

— Vous serez jaloux du passé.

— Je l'effacerai !... Il n'existera plus pour moi... Mon amour ensevelira tout !

— Vous êtes généreux !

— Oh ! si vous saviez combien je vous aime, fit Montlaurier avec une passion impossible à décrire. Je vous prendrais n'importe où... Couverte d'infamies, couverte de crimes, couverte de honte... Alors, que m'importe que vous ayez été à d'autres !... Est-ce votre faute si les hommes se sont joué de vous, s'ils vous ont fait croire qu'ils vous aimaient, s'ils ont lacéré votre cœur ?... Moi, je réparerai tout cela, je vous ferai tout oublier !...

— Mon cher, vous êtes admirable !... dit enfin Josiane. Autrefois, je ne dis pas... si je vous avais connu le premier... ou du moins avant d'être devenu ce que je suis... oui, j'aurais accepté... J'aurais peut-être pu faire une épouse... mais aujourd'hui... Oh ! non, non, je ne m'en sens par la force...

— Ne dites pas cela !

— C'est la vérité... Cette vie que l'on m'a faite, à laquelle on m'a habituée, je ne pourrais pas me faire à une autre... Je serais une mauvaise femme mariée... Ce serait trop régulier, trop rangé... trop vertueux... ma foi, je peux bien le dire.

— Non, cela vous plaira si vous m'aimez.

— Ah ! voilà, si je vous aime !... Mais, mon cher, puis-je être sûr de vous aimer ?

— Quand vous verrez mon amour, vous vous laisserez toucher !... par reconnaissance ou même par pitié, vous arriverez bien à m'aimer.

— Qui sait ?... si je n'en suis pas capable. Alors je vous aurais rendu malheureux.

— Non, je serai encore heureux, car moi, je vous aimerai quand même.

— Même si je ne vous aimais pas ?

— Oui.

— Quel amour !

— Je vous l'ai dit : il est toute ma vie.

Josiane garda le silence.

Elle semblait réfléchir.

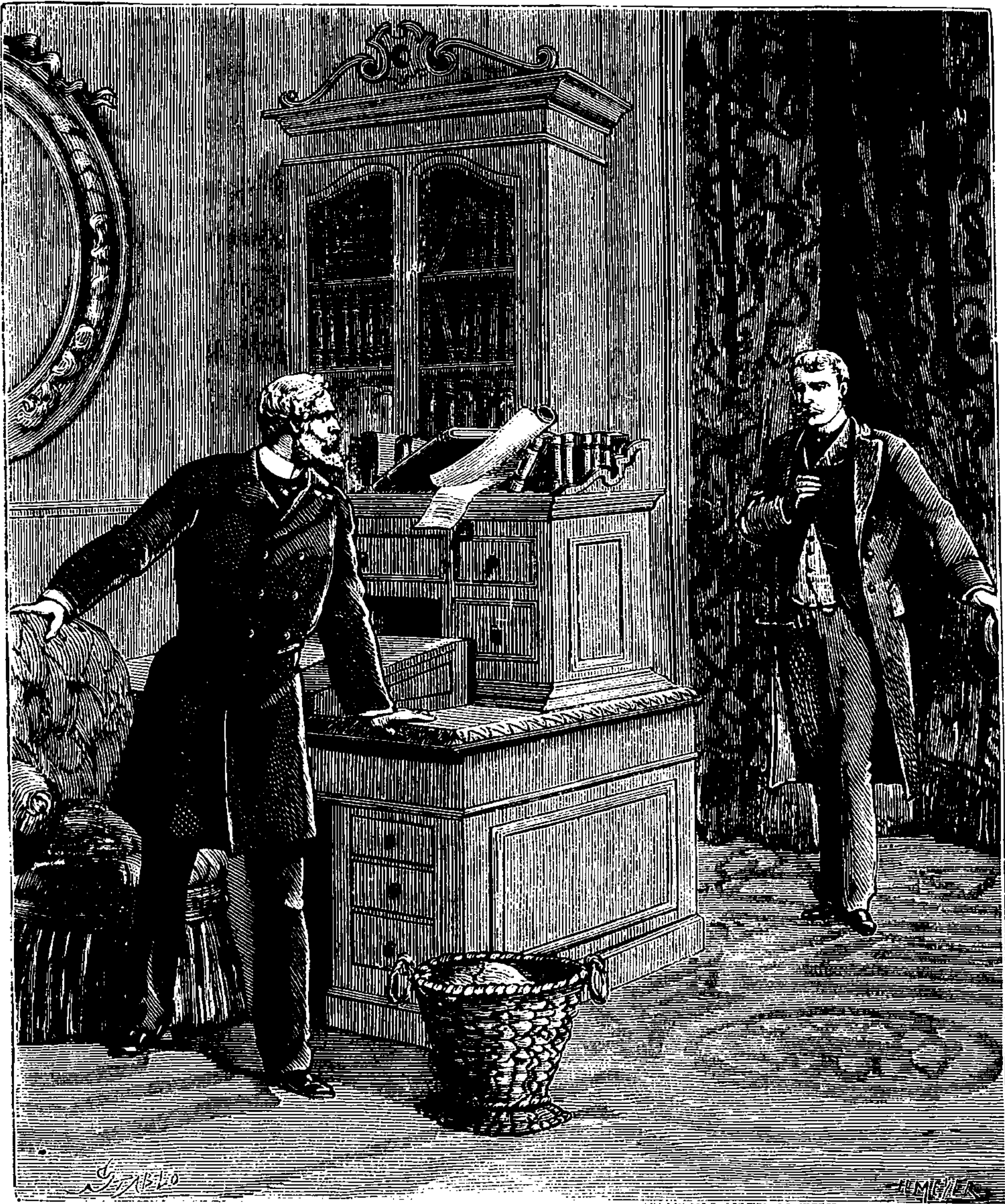
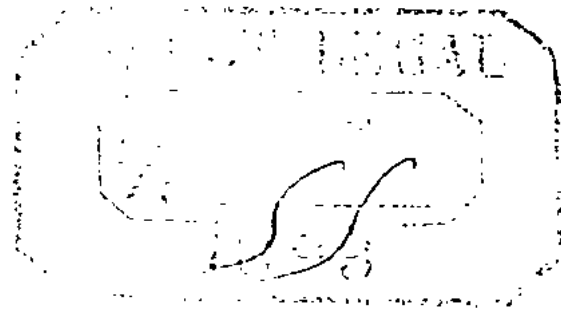
— Dites, implora Montlaurier.

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Que vous consentez.

— A être votre femme ?

— Oui... Je vous en supplie !... nous irons nous marier dans un petit



Informé un des premiers, M. Sandal voulut prévenir son client. (P. 1104.)

pays, loin d'ici, dans une église de village, où personne ne vous connaîtra... Par notre contrat, je vous donnerai tout ce que je possède... J'ai près de trois millions de fortune... Tout sera à vous!... Vous serez heureuse, vous verrez.

— Oh! mon cher, la fortune, ce n'est pas cela qui me tente, déclara la fille aux yeux verts. — Des millions, on m'en a offert autant que j'en voulais, on m'en offre encore.

— Qui?... Santenac?

— Lui comme les autres... Ah! si je voulais les écouter tous...

— Santenac n'a rien à lui. Il a de la fortune, c'est vrai, mais c'est à sa femme.

— Mais c'est de l'amour qu'il faut pour se marier, dit Josiane sérieusement, un amour solide, durable... et vraiment, mon cher, je ne m'en crois pas capable; il faut bien que je vous dise la vérité. J'ai l'horreur de tout ce qui dure.

— Cela vous semble ainsi, mais vous changerez quand vous verrez que je vous aime réellement.

— Je ne crois pas.

— J'en suis sûr.

— En tout cas, c'est grave, c'est sérieux... Il faut y réfléchir... Eh bien! je verrai.

Montlaurier sourit.

Il crut voir une promesse.

— Alors, dit-il en l'attirant à lui, vous ne me refusez pas?... Vous ne dites pas non?

Je dis que je verrai.

— Oui, vous y réfléchirez... O Josiane, si je puis gagner votre cœur!... Josiane!...

Il la serrait et l'embrassait.

Il se sentait heureux comme s'il avait conçu une réelle espérance.

— Je reviendrai.

— C'est cela.

— Quand?

— Quand vous voudrez!...

— Ah! seulement, il faut que je vous dise...

— Quoi?

— Je vais déménager.

— Je le sais.

— Qui vous l'a dit!

— Hortense.

— C'est juste. — Je vais aller rue de Longchamp, à Passy, dans un petit hôtel que j'ai loué.

— Avec Santenac?

— Oui.

— Oh! cet homme!... que je le hais!

— Voyons, soyez raisonnable. Je vous ai dit comment cela s'était

passé... Il s'est trouvé là... Alors, par dépit... oui, c'est par dépit que je l'ai pris...

— Je le déteste!... fit Montlaurier d'une voix farouche. Sans lui, vous seriez à moi !

— Peut-être !

— Et dire que c'est lui qui m'a ravi mon bonheur !... lui !... oh ! le misérable !

— Allons puisque je vous ai reçu... puisque je vous ai dit que je verrai.

— Josiane !... Josiane !...

— Alors vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Là-bas ?

— Oui.

— Mais s'il est là, je sens que je ne pourrais pas me contenir.

— Manola vous le dira... Oh ! il ne sera pas là toujours, car avant tout je veux être libre.

— Eh bien ! je viendrai.

— Laissez-moi quelques jours pour réfléchir, demanda Josiane en lui donnant sa joue à embrasser.

— Vous penserez à ce que je vous ai dit ? fit Montlaurier en l'embrassant avec passion.

— Je vous l'ai promis.

— Josiane !...

— Au revoir, mon cher.

— A bientôt.

CHAPITRE XXXVIII

UN COUP DE BOURSE

Montlaurier était heureux.

L'habile ensorceleuse avait bien combiné son plan et joué son rôle d'une façon supérieure.

Elle lui avait donné de l'espoir, sans rien lui promettre.

Elle lui avait dit simplement :

— J'y penserai.

Il ne se rappelait plus ses moqueries, ni son rire railleur, ni son scepticisme.

Il avait confiance.

Il sentait son bonheur.

Depuis combien de temps n'avait-il plus été aussi joyeux, aussi content !

Il songeait, en s'en allant, à tout ce qu'il pouvait faire pour prouver son amour à Josiane, pour lui démontrer qu'il était sincère.

Il aurait voulu pouvoir prendre tout ce qu'il possédait et le mettre à ses pieds.

C'est avec joie qu'il se serait dépouillé de tout pour elle, afin de lui prouver que désormais elle seule était le but et l'unique préoccupation de sa vie.

Mais alors il songeait à ce qu'il possédait.

Trois millions!... Il les avait presque, car il avait habilement spéculé en achetant de bonnes valeurs qui avaient gagné par la suite, et il n'avait jamais dépensé plus que ce qu'il gagnait.

Ses honoraires étaient fort beaux, avec la clientèle de femmes galantes qu'il s'était faite.

Mais trois millions, qu'était-ce que cela pour une femme comme Josiane ?

Elle le lui avait bien dit.

C'étaient des fortunes colossales qu'on lui avait offertes.

C'étaient des dizaines de millions qu'on lui offrirait, si elle voulait, car il y a à Paris des gens immensément riches qui se ruineraient pour sa beauté.

Il l'avait bien vu assez souvent.

Il se souvenait de cette soirée à l'Opéra-Comique, où elle était entourée d'adorateurs.

Parmi les poursuivants qu'il avait supplantés ce soir-là, Montlaurier avait bien reconnu le prince de Commentry et le duc de Lussonnes, deux archimillionnaires.

Alors, comparant ce qu'il possédait à ces fortunes gigantesques, il se disait :

Ah ! si j'étais riche comme eux!...

Puis, après une courte réflexion :

— Pourquoi ne le serai-je pas ? ajouta-t-il. C'est le premier noyau de fortune qui seul est difficile à réaliser!... Ce noyau, je l'ai!... C'est une superbe première mise que trois millions!... Avec ça, je peux gagner tout ce que je voudrai !

Cette idée se saisit de lui.

Montlaurier la médita et la rumina longuement.

Il entrevoyait des spéculations merveilleuses, des résultats fantastiques.

Chaque jour, il lisait les journaux.

Il suivait les nouvelles financières comme tous ceux qui possèdent quelques valeurs, encore qu'ils se tiennent en dehors de toute spéculation ; pour voir la fluctuation des cours.

De chaque côté il entendait annoncer la hausse constante de la rente qui, assurait-on, ne tarderait pas à atteindre le pair.

Il connaissait des coulissiers et des remisiers qui disaient que le Ministre des finances soutenait les cours avec l'argent des Caisses d'épargne et de la Caisse des dépôts et consignations.

On assurait que des gens de gouvernement spéculaient à coup sûr.

Pourquoi ne ferait-il pas ainsi ?

En opérant avec prudence, il opérerait à coup sûr.

En quelques jours, il pouvait s'enrichir, doubler, tripler, décupler, ce qu'il possédait.

Trente millions !...

Oui, dès qu'il les aurait, il les mettrait sans hésiter aux pieds de Josiane.

Ah ! il faudrait bien alors qu'elle crût à son amour !

Trente millions !...

Cinquante peut-être !

Il se grisait.

Il voulait réaliser cette fortune.

Alors, chez lui, Montlaurier s'enferma avec les journaux des jours précédents.

Il étudia les cours.

Il suivit les fluctuations de la rente.

Le 4 1/2 0/0 avait des écarts considérables.

Il gagnait parfois un franc, un franc vingt-cinq même dans une seule journée.

C'est à cette valeur que le docteur s'arrêta.

C'est elle qu'il choisit.

Il établit des calculs.

Il couvrit des pages de chiffres pour se rendre compte de ce qu'il faudrait pour gagner tous ces millions.

Avec deux millions de couverture et une simple hausse de cinquante centimes, il pouvait réaliser quinze millions d'un seul coup.

Cela l'émerveilla.

De nouveau, il revêtit les cours ; la hausse était constante, quotidienne.

C'était la fortune en un seul jour.

Mais Montlaurier était prudent.

Avant de s'engager, il voulut voir.

Le soir, après avoir dîné tout joyeux, le cœur inondé de bonheur et d'espoir, dans une taverne à la mode, il vint sur les boulevards.

Il y avait la petite Bourse.

Il se faufila dans les groupes, sur les larges trottoirs, et dans le grand hall du Crédit Lyonnais.

Il chercha un couliissier qu'il connaissait, M. Sandal.

Il ne le trouva pas, mais il aperçut un de ses employés au café des Nouveautés, qui, après la Bourse du soir, mettait au net, sur son carnet, les chiffres des opérations faites.

Celui-ci l'écouta et approuva la combinaison que Montlaurier lui soumit.

Il corrigea même quelques détails et lui établit le compte de l'opération.

C'était net.

Ce n'était pas quinze millions, mais vingt au moins qu'il gagnerait sûrement, car au train dont les achats à terme marchaient, on pouvait prévoir une hausse de soixante-cinq à soixante-quinze centimes pour le lendemain.

Mais, conseillait-il, il ne fallait pas faire ce coup-là à la Bourse du jour.

C'est à la petite Bourse du soir qu'il fallait opérer en donnant l'ordre ferme dès le matin avant la Bourse.

Du reste, rien n'empêchait de se couvrir en demandant la prime.

On gagnerait moins, mais ce serait plus sûr.

Enfin, Montlaurier promit de venir le lendemain matin chez M. Sandal.

Son commis l'avait prévenu.

A neuf heures et demie il était sûr de le trouver à son cabinet.

La nuit fut fiévreuse, agitée.

Montlaurier ne rêva que millions, amoncellement d'or, fortunes fantastiques.

Éveillé avant le jour, il reprit par la pensée les calculs que lui avait faits le commis de M. Sandal.

Oui, il avait raison.

Avec les cours de la veille, il y aurait une hausse de soixante-quinze centimes peut-être.

Une prime!... Il s'en moquait un peu.

Il préférerait gagner tout d'un coup, puisque c'était sûr.

Alors, dès qu'il fut l'heure de sortir, le docteur se rendit à la Société générale où il avait, en outre de son compte, un coffre-fort loué pour y renfermer ses valeurs.

Il prit tout ce qu'il contenait.

M. Sandal, prévenu de sa visite, l'attendait avec impatience, ayant supputé déjà la fameuse commission qu'il allait toucher sur cette opération dont la couverture seule serait d'au moins deux millions.

Les calculs furent refaits encore une fois.

Le coulissier les trouva exacts.

Il établit avec son client le chiffre réel de la couverture nécessaire.

Il fallait exactement, sans prime, deux millions cent quatre-vingt dix mille francs.

Montlaurier n'hésita pas.

Il sortit l'énorme liasse d'actions et d'obligations dont il avait fait un paquet.

Il les étala.

M. Sandal les prit par groupes et en dicta un état à son secrétaire.

Puis on mit en regard de chaque genre de valeurs, son prix au cours de la Bourse de la veille.

On multiplia le prix par le nombre des titres de chaque groupe et l'on forma un total.

Il y en avait pour deux millions six cent cinquante-neuf mille huit cent trente francs.

Le coulissier n'en prit que la quantité nécessaire pour former la couverture stipulée.

Il rendit le reste à Montlaurier.

Puis il établit l'ordre de Bourse, dont il lui dicta le texte et qu'il lui fit signer.

La main de Montlaurier tremblait.

Il sentait que c'était sa fortune, une fortune immense, et avec elle Josiane qu'il aurait ainsi.

Il écrivit.

Il signa.

Puis il partit.

Maintenant, qu'allait-il faire ?

Il ne voulait plus entendre parler de rien.

Il aurait voulu qu'il lui fut possible de ne plus vivre jusqu'au lendemain, de supprimer cette journée de son existence, car elle serait trop longue à passer.

Il se sentait énervé.

Il avait la fièvre.

Comment s'étourdir?

Comment ne pas voir passer le temps?

Le docteur eût une idée.

Il retourna chez lui et il se coucha. Le repos lui ferait du bien.

Mais il sentit qu'il ne dormirait pas.

Alors, pour se contraindre au sommeil, il prit sa seringue de Pravaz, il la remplit d'une solution de morphine et il enfonça l'aiguille dans le gras de son bras.

Il s'endormit d'un sommeil lourd, comateux, mais peuplé de rêves d'or.

A la Bourse du matin, le 4 1/2 avait gagné quinze centimes sur le cours de la veille.

Mais à deux heures les nouvelles changèrent.

Les journaux du soir apportèrent des bruits de conversion.

Le ministre des finances, disait-on, avait eu un entretien, avec le chef d'une des plus importantes maisons de publicité financière au sujet du prochain emprunt dont celui-ci sollicitait une part de distribution, et le ministre lui avait dit qu'il préférerait renoncer à l'emprunt qui nécessiterait des impôts nouveaux.

Il ne voulait pas, à quelques mois seulement des élections générales se représenter devant les électeurs avec ce grief, qu'on ne manquerait pas d'élever contre lui.

Il préférerait faire la conversion du 4 1/2.

Il allait donc étudier ce projet pour pouvoir le déposer en même temps que le budget.

Il n'en avait pas fallu davantage.

Les courriers financiers de tous les journaux du soir, ne parlaient que de cela.

Le 4 1/2 allait tomber d'un seul coup de toute la hausse qu'il avait eue depuis un mois.

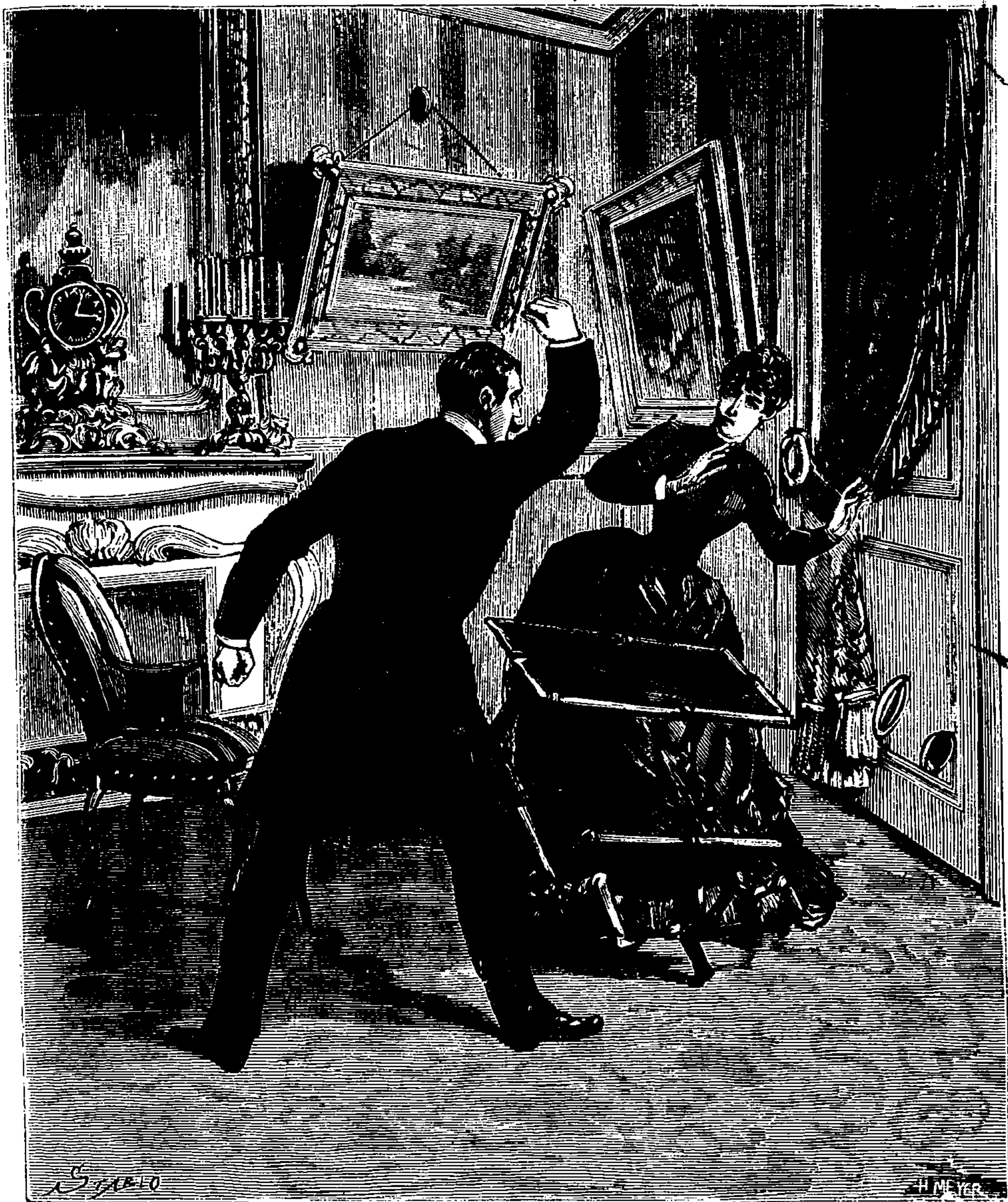
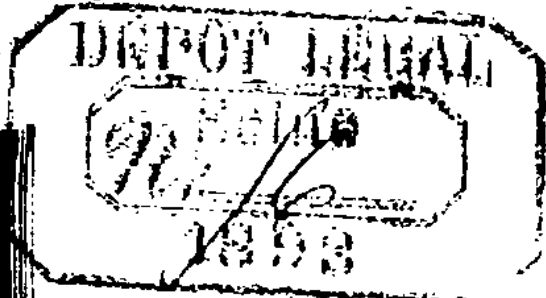
Informé un des premiers, M. Sandal voulut prévenir son client, car il s'agissait d'une somme réellement importante.

Malgré l'ordre formel qu'il avait reçu, il ne voulait pas faire l'opération convenue, sans l'avoir informé de ce qui se passait.

Il lui envoya donc son commis.

On eut toutes les peines du monde à tirer Montlaurier de son lourd sommeil.

Quand il fut éveillé, il était pareil à un homme ivre.



Ce fut une scène terrible entre les deux époux. (P. 1111.)

L'ivresse de la morphine, ivresse gaie, mais épaisse, joyeuse, pleine.
Il écouta ce que dit l'employé du coulissier.

— C'est de la blague ! répondit-il. Je n'y crois pas... le 4 1/2 est solide comme le Pont-Neuf... Ce qui est fait est fait, je n'en démordrai pas.
Le commis insista.

Il essaya de lui faire comprendre la gravité de la situation.

Il lui dit que ses deux millions pouvaient être perdus.

Montlaurier lui rit au nez.

— Vous vous moquez de moi, cria-t-il. Je sais bien ce que je fais... une conversion!... Jamais de la vie! C'est un bateau!... je connais le ministre!... Rouvier est du Midi, n'est-ce pas?... moi aussi!... Vendez, vendez... Je veux qu'on vende, m'entendez-vous!... Votre conversion!... Je m'en f... en voilà une blague!... Vendez, je ne me dédis pas!...

Et puis, ajouta-t-il, fichez-moi la paix!

Il se retourna du côté de la ruelle pour dormir, et il referma les yeux en se disant :

— Josiane!... pour toi... oui, tous ces millions seront pour toi... Josiane!...

Le lendemain, Montlaurier était ruiné.

Le 4 1/2 avait baissé de huit francs.

Le docteur vint chez M. Sandal.

Il l'injuria, il l'agonisa de sottises.

Le coulissier fut obligé de le mettre dehors et le menaça de le faire arrêter, car il criait et le traitait de voleur.

Alors Montlaurier devint comme un fou.

Ruiné!

Il voulait se tuer.

Josiane était perdue pour lui.

Mais sa fureur se tourna alors contre Santenac.

C'était pour lutter contre lui, pour lui enlever Josiane qu'il avait voulu gagner cette fortune.

C'était donc lui la cause de sa ruine.

Sa haine redoublait.

— Cet homme, dit-il, ce misérable, je le tuerai!

CHAPITRE XXXIX

LE PLAN DU DOCTEUR

Quand une nuit eut passé sur cette catastrophe, nuit terrible, nuit de toutes les angoisses, Montlaurier avait vieilli de dix ans.

Ses cheveux avaient presque blanchi entièrement.

Il pensait toujours à Josiane perdue.

Il pensait surtout à Santenac.

— Oui, je le tuerai !... répétait-il avec une sourde fureur ! Il faut que je le tue !

Ce n'était pas à un duel que songeait alors le docteur ; il rêvait d'un crime.

La science mettait à sa disposition l'épouvantable arsenal de la Toxicologie.

Il se demandait comment il pourrait arriver à supprimer par le poison ce rival exécré.

Il combinait tout ce qu'il y avait à faire pour arriver à son but.

Revoir Santenac dont, en somme, il était en apparence toujours l'ami, c'était facile.

L'inviter à dîner chez lui, avec Josiane même ; il accepterait sûrement.

Montlaurier connaissait des poisons végétaux qui tuent rapidement, qui foudroient, qui donnent la mort d'un seul coup, dans une courte et épouvantable agonie, semblable à celle de l'apoplexie foudroyante ; des poisons qui sont éliminés presque aussitôt après leur ingestion et qui par conséquent ne laissent dans les organes aucune trace ni aucune lésion apparente.

La mort serait attribuée sûrement à la cause la plus naturelle.

Ce plan lui souriait.

L'exécution en était facile.

Une goutte, une seule goutte d'un liquide incolore et invisible, déposée au fond du verre dont son convive se servirait, c'était tout ce qu'il fallait.

Le poison serait desséché au fond du cristal et le breuvage qu'on y verserait le dissoudrait immédiatement.

Personne ne pourrait rien soupçonner.

Santenac serait foudroyé.

Il tomberait mort devant Josiane, dont il serait ainsi séparé à jamais.

Elle-même ne pourrait avoir aucun doute.

Cette mort subite lui paraîtrait absolument naturelle.

Cependant Montlaurier hésitait.

Il se méfiait de cette subtile intuition de la femme qui perçoit souvent des choses que personne autre ne soupçonne.

Josiane savait quelle haine il avait conçue contre son ancien ami.

Cette invitation, témoignage évident d'amitié, pouvait lui paraître suspecte.

La mort foudroyante de Santenac éveillerait sûrement ses défiances. Alors si elle le dénonçait.

On ne trouverait pas de preuves et on ne pourrait pas le condamner, c'est vrai; mais Josiane serait quand même à jamais perdue pour lui, car elle ne voudrait pas accepter l'amour de celui qui aurait assassiné son amant.

Décidément, il ne fallait plus songer à cela.

Que faire ?

Dans la rage de son impuissance Montlaurier se souvint d'une idée qu'il avait eue précédemment.

Il pouvait avoir recours à Bianca, se faire d'elle une auxiliaire en lui faisant connaître la liaison adultère de son mari.

Elle-même, il la connaissait, le forcerait à rompre avec la fille aux yeux verts.

Si elle l'aimait toujours comme autrefois, la jalousie suffirait pour la faire agir.

Si l'amour s'était refroidi, ce qui paraissait bien possible à Montlaurier d'après ce qu'il savait, et d'après ce qu'il voyait, elle agirait par intérêt, pour préserver sa fortune du gaspillage effréné auquel son mari se livrait pour plaire à Josiane.

Il réfléchit longuement et il comprit qu'il n'avait pas autre chose à faire.

Alors, il se décida à aller à Bougival.

Montlaurier choisit un jour où il savait que Santenac était auprès de sa maîtresse.

Josiane était installée dans le coquet petit hôtel loué rue de Longchamp.

Il prit le train.

La surprise de Bianca fut grande quand on lui annonça la visite du docteur.

Il y avait si longtemps qu'on ne s'était vu.

Montlaurier était venu quelquefois, dans les premiers temps, après l'installation à Bougival; puis, entraîné sans cesse par les nombreuses bonnes fortunes dont il avait de si fréquentes occasions parmi les femmes légères qui composaient sa clientèle, il était venu moins souvent

Enfin il avait presque cessé complètement les visites.

On se rencontrait rarement, au hasard de l'existence, et l'on ne passait pas de longs moments ensemble.

Il n'y avait, du reste, aucune sympathie entre ces deux hommes que la communauté du crime avait seule unis pendant quelque temps.

Cette visite pouvait donc paraître surprenante.

Mais la surprise de Bianca fut dominée par le saisissement qui s'empara d'elle à la vue du docteur dont elle constata immédiatement le changement.

— Ce cher docteur, dit-elle en l'accueillant la main tendue.

Et en disant cela, elle reculait instinctivement, frappée de le voir ainsi vieilli, brisé, pâli, amaigri, lui qui avait toujours joui d'une santé si florissante.

Elle ne put s'empêcher de demander :

— Vous avez donc été malade ?

— Oui, chère dame, répondit Montlaurier, j'ai été assez sérieusement malade.

— Et maintenant ?

— Cela va mieux... merci !

La conversation ne fut pas arrêtée longtemps par les généralités à peu près obligatoires entre amis qui ne se sont pas rencontrés depuis assez longtemps.

Montlaurier avait trop de hâte d'arriver au but de sa visite, qu'il n'avait pas l'intention de cacher le moins du monde.

Il avait résolu de procéder d'abord par insinuations très transparentes afin d'éveiller l'attention et de donner l'alarme ; puis, dès qu'il aurait jugé de l'effet produit sur l'Italienne, de dire carrément les choses.

C'est ce qu'il fit.

En observant que Santenac lui paraissait avoir subi un grand changement dans ses habitudes, qu'il ne lui paraissait plus être pour sa femme le même qu'autrefois ; en assurant que, pour qu'il fût devenu ainsi, il fallait absolument qu'il eût le cœur pris ailleurs, il constata avec étonnement que Bianca ne manifestait aucune susceptibilité, pas la moindre jalousie.

Alors il devint plus précis, plus formel.

Il prétendit être certain que Santenac avait des maîtresses depuis longtemps.

Il assura l'avoir vu fréquemment avec des femmes, et enfin il en arriva où il voulait, à dire avec une indignation qui pouvait paraître inspirée par l'intérêt amical qu'il portait à Bianca, que son ami avait actuellement une maîtresse attitrée, une femme d'une beauté merveilleuse qui avait fait courir tout Paris, celle que l'on appelait partout « la jolie fille aux yeux verts ».

Bianca ne s'émut pas.

Elle paraissait plutôt curieuse de savoir les choses, que susceptible d'en concevoir un ressentiment.

Elle l'interrogeait elle-même.

La fille aux yeux verts !... Elle n'avait jamais entendu prononcer ce nom.

Montlaurier l'édifia.

Il la connaissait fort bien.

Elle avait été sa cliente à Nice, pendant la saison dernière, où il l'avait rencontré pour la première fois.

Il fit une description enthousiaste de la merveilleuse beauté de Josiane et de son prodigieux talent d'ensorceleuse.

Il dépeignit la passion qu'une femme pareille était capable d'inspirer à un amant, qui, grisé par sa beauté capiteuse, devenait absolument son esclave et était capable pour elle de toutes les folies.

Alors, quand il parla de dépenses, de ruine à laquelle une telle passion pouvait entraîner, il constata le changement qui s'opérait sur l'Italienne.

C'était le point faible.

Il insista.

Le docteur, à l'aise dans ce rôle ignoble de délateur, raconta tout ce qu'il savait.

Il dit toutes les folies que Santenac avait déjà faites pour sa maîtresse, et il prévint toutes celles qu'il était prêt à commettre.

Il décrivit les bijoux, il parla de l'hôtel qui venait d'être loué rue de Longchamp où la fille aux yeux verts était maintenant installée, menant un train de maison considérable, dont son amant payait et supportait seul tous les frais.

C'est par amitié, prétendait-il, qu'il agissait ainsi, car il verrait avec peine que ce que M^{me} de Santenac possédait, que cette fortune à laquelle elle avait autant de droits que son mari fut compromise par les folies de Santenac.

Bianca savait bien que, grâce aux dispositions prises, Santenac ne pouvait pas toucher au capital ; mais elle ne voulait pas qu'il accaparât à lui seul, pour une maîtresse, la presque totalité des revenus.

Elle se rebiffait à cette pensée, surtout maintenant qu'elle sentait le besoin de tout ce qu'elle pouvait posséder pour subvenir aux besoins de l'existence qu'elle menait elle-même avec son amant.

Montlaurier, sentant qu'il avait touché juste, insistait perfidement.

Il était heureux du service qu'il lui était permis de rendre à son amie.

Il ne s'en cachait pas, du reste.

Bianca pouvait contrôler tout ce qu'il lui disait.

Il l'autorisait même à dire à Santenac que c'était lui qui l'en avait informée.

Enfin, il partit quelque peu soulagé, goûtant l'âpre bonheur de son ignoble vengeance, sûr que ce qu'il venait de faire aurait des conséquences.

Il espérait que Bianca, maîtresse en somme de ses revenus au même titre que son mari, saurait bien s'arranger pour lui enlever la libre disposition du produit de leur fortune.

Alors Santenac, réduit à la portion congrue, ne pourrait plus subvenir aussi largement aux dépenses considérables qu'exigeait Josiane, et elle ne tarderait pas à rompre avec lui.

Il espérait, avec les quelques centaines de mille francs qui lui restaient, arriver à reconstituer une bonne part de ce qu'il venait de perdre, en opérant prudemment, en agiotant à coup sûr, comme il l'avait déjà fait avec succès.

Il suivrait alors Josiane et il serait là le jour prochain où elle romprait avec Santenac, prêt encore à lui renouveler l'offre qu'il lui avait faite de l'épouser.

Le soir, Bianca attendit l'arrivée de son mari.

Pendant toute la journée, elle n'avait cessé un seul instant de songer à ce qu'elle avait à faire.

Une explication formelle était nécessaire.

Ce fut une scène terrible entre les deux époux déjà si profondément désunis, qui avaient conçu l'un contre l'autre une haine mortelle que ce nouveau sujet de ressentiment exaspérait encore.

Bianca avait proféré son accusation complète, écrasante, et elle déclarait qu'elle n'entendait pas que les revenus d'une fortune qui était aussi bien à elle qu'à son mari, servissent à entretenir une maîtresse et fussent absorbés en de ruineuses folies.

Santenac était hors de lui.

Il se rebiffait.

Il se prévalait de ses droits de mari qui lui donnaient l'administration de toute la fortune commune.

La scène en arriva presque aux violences et elle produisit sur les domestiques, qui en furent témoins, un scandale inouï.

On dut les séparer.

Alors, chacun de son côté songea à ce qu'il avait à faire.

Bianca, comme elle en avait menacé son mari, allait se préoccuper,

dès le lendemain, de faire intervenir la justice pour lui faire enlever cette administration des biens communs dont il faisait un scandaleux abus.

Elle songeait surtout à ce qu'elle avait conçu depuis que, en lui faisant les cartes, Marthe Lion lui avait fait entrevoir inconsciemment la possibilité de se débarrasser de son mari.

Elle y songeait.

Elle calculait comment elle pourrait s'y prendre.

Elle aurait voulu connaître des assassins de profession, de ces hommes prêts à toutes les besognes, pour le faire assommer une nuit, lorsqu'il rentrerait.

Son esprit était surtout envahi par cette préoccupation criminelle qui lui apparaissait comme la seule solution véritable, comme la délivrance définitive, qui lui donnerait à la fois la liberté et la fortune.

Santenac avait des pensées semblables.

Dans son esprit infernal, dans son âme capable de tous les crimes, il se demandait comment il pourrait se débarrasser de cette femme qui devenait aujourd'hui un obstacle sérieux à sa passion.

Il sentait bien déjà que les seuls revenus de sa fortune, que la part même considérable qu'il en distrayait était tout à fait insuffisante pour se faire aimer de Josiane, dont les exigences, — conformément au plan arrêté entre elle et Lovely, — étaient chaque jour plus grandes.

Que serait-ce s'il avait maintenant à lutter contre Bianca pour avoir l'argent qui lui était nécessaire?

Cela ne pouvait être.

Il lui fallait, comme il l'avait entrevu déjà, la totalité de ce qu'il possédait, et ce n'était que la mort de sa femme qui pouvait le rendre définitivement maître de toute cette fortune.

Lui aussi, il cherchait par quel moyen il pourrait se débarrasser d'elle.

Il était prêt à ne reculer devant rien.

Mais il lui fallait un crime dont il ne puisse être accusé, une mort qui paraisse naturelle.

Il songea au poison.

Cette idée s'empara de son esprit à tel point qu'elle devint sa préoccupation constante.

C'était le moyen qui lui paraissait le plus radical, le plus prompt, le plus sûr.

Ainsi, il pouvait être débarrassé de cette femme qui osait élever, aujourd'hui, des prétentions sur cette fortune qu'il avait acquise lui-même



DEPÔT LÉGA
N^o 1893

Il repoussa toutes les propositions arbitrales qui lui furent faites. (P. 1120.)

par le vol qu'il avait autrefois si habilement combiné et si supérieurement fait exécuter par ses complices.

Ainsi il serait délivré d'elle à jamais.

Le choix du poison s'offrit tout naturellement à l'esprit du gentilhomme périgourdin.

Bianca avait souffert l'année précédente de palpitations de cœur pour lesquelles le docteur lui avait ordonné de la digitale.

Elle avait un petit flacon contenant de la teinture de cette plante dont elle avait, pendant quelque temps, pris chaque jour quelques gouttes dans une infusion de fleurs d'oranger et de tilleul.

C'est à peine si le tiers du flacon, d'une contenance de quinze grammes, avait été employé.

Le reste était enfermé dans la petite armoire du cabinet de toilette de l'Italienne.

Santenac avait vu souvent ce flacon.

Il restait assez de teinture de digitale pour tuer sur le coup la personne qui l'absorberait.

Une faible partie même devait suffire.

Santenac connaissait bien les effets toxiques de la digitale.

Ce poison, à une certaine dose, tue par l'arrêt immédiat des fonctions du cœur.

La pression sanguine est subitement élevée par l'ingestion de la digitale et les contractions cardiaques cessent presque instantanément.

Sous l'effet de l'arrêt du mécanisme du cœur, la respiration cesse brusquement.

L'asphyxie est imminente.

L'agonie ne dure que quelques secondes.

Le poison était donc trouvé.

Il restait à déterminer de quelle manière il pourrait être administré à la victime.

Cette pensée harcelait Santenac sans trêve, et froidement résolu, implacablement déterminé à ce crime, il en cherchait les moyens d'accomplissement, même en se rendant auprès de Josiane.

Au moment où il arriva chez la fille aux yeux verts, rue de Longchamp, il entendit sa voix qui s'élevait.

Josiane criait :

— Je vous prie de vous retirer, si vous ne voulez pas que je sonne pour vous faire jeter dehors.

Ces paroles arrivèrent distinctement à Santenac.

Que se passait-il ?

A qui s'adressait cette menace ?

Le mari de Bianca grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier conduisant à la chambre et au boudoir de Josiane.

Il ouvrit brusquement la porte.

Il vit Montlaurier.

C'était le docteur, en effet, qui, à bout de patience, surexcité par la

perspective de sa ruine, était venu faire auprès de Josiane une nouvelle tentative.

Josiane, bien instruite de tout ce qui s'était passé, informée par Hortense Tupinié de la perte considérable que Montlaurier avait faite, n'avait plus aucun ménagement à garder envers lui.

Instrument dévoué et docile de l'œuvre de vengeance de sir Lovely, elle poursuivait l'exécution du rôle que la reconnaissance lui avait fait accepter.

Elle avait refusé de l'écouter.

Elle avait voulu se débarrasser de lui, certaine que, dans l'état d'exaspération où il se trouvait, il ne manquerait pas, lorsqu'il se verrait chassé, sans espoir, de se livrer à quelque tragique folie.

Elle avait ri de sa ruine. Elle l'avait bafoué sans pitié.

Alors Montlaurier avait parlé de vengeance.

Il s'était vanté de ce qu'il avait fait la veille, de sa dénonciation auprès de M^{me} de Santenac.

C'est alors que Josiane, jouant superbement l'indignation, lui avait signifié de se retirer.

Le docteur avait insisté.

Maintenant, la porte ouverte, il se trouvait en présence de Santenac.

— Vous! s'écria le mari de l'Italienne en le voyant. Vous ici!

Il se souvint à l'instant de tout ce qui jusque-là avait passé inaperçu.

La jalousie alluma en lui la fureur.

Josiane le stimula.

— Ce docteur qui vient m'importuner jusqu'ici, dit-elle; dont je ne puis me défaire depuis longtemps...

Il vient, ajouta-t-elle, d'aller à Bougival voir ta femme et lui dire que tu es mon amant. C'est lui qui a eu le cynisme de me le dire, là, à l'instant!

— Misérable! hurla Santenac hors de lui.

Il se rua sur le docteur qui recula pour se défendre, levant sa canne.

— Oui, c'est moi qui ai fait cela, riposta Montlaurier avec rage.

Les deux hommes s'étaient saisis, cherchant mutuellement à s'égorger.

Josiane jeta un cri et se sauva.

On accourut.

Les gens de l'hôtel s'emparèrent du docteur qui était devenu blême, les yeux injectés de sang, et qui, dans sa fureur impuissante, vociférait :

— Vous me rendrez raison, monsieur de Santenac!

On le jeta dehors.

CHAPITRE XL

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Pour suivre pas à pas les événements qui se déroulent de toutes parts, simultanément, autour des principaux personnages de notre récit, nous devons, avant d'aller plus loin, revenir au nouveau sénateur de Seine-et-Marne, M. Morisset, le directeur des importants établissements métallurgiques de l'Est.

Le nouvel élu s'était présenté aussitôt au Luxembourg et son élection avait été validée sans la moindre opposition.

Morisset était très connu de la plupart des membres de la Chambre haute, car il était un de ces puissants industriels avec lesquels la politique a souvent à compter.

Il était, nous le savons, chevalier de la Légion d'honneur depuis quelques années.

Il occupait dans le monde financier une place considérable.

Au Sénat, il ne devait pas tarder à devenir un des membres les plus importants du groupe républicain auquel il s'était fait inscrire.

Morisset avait l'intention de s'occuper désormais beaucoup plus activement de politique qu'il ne l'avait fait jusque-là.

Ses affaires étaient on ne peut plus prospères et elles n'exigeaient plus de lui que le coup de main de direction qu'il continuerait à leur donner.

A la tête de chacune des usines de l'Union se trouvaient placés des directeurs capables, ayant fait leurs preuves, et des ingénieurs de haute valeur sur lesquels Morisset pouvait absolument compter.

Maintenant, il comptait surtout employer l'influence dont il disposait à attirer à son entreprise quelques-unes de ces affaires colossales dont la politique procure la réalisation aux intrigants et aux habiles.

Cela achèverait la fortune déjà considérable qu'il avait entreprise.

On avait bien parlé à M. Morisset des travaux importants faits dans les nouvelles usines de MM. Charles Bérain et C^{ie}.

Il ne s'en souciait guère.

La concurrence lui paraissait impossible.

Il était convaincu qu'aucune entreprise ne pouvait lutter contre ses établissements.

Il attendait avec confiance que les capitaux engagés par les commanditaires de son ancien contremaître fussent épuisés pour se donner la satisfaction de le voir sombrer.

Cela, pour lui, ne faisait aucun doute.

Cependant les nouvelles machines brevetées, venues d'Angleterre et d'Amérique, avaient été installées dans la nouvelle usine de Verneuil et la fabrication, admirablement dirigée par Charles Bérain, qui payait largement de sa personne, était merveilleusement secondée par les ingénieurs éminents que sir Lovely lui avait adjoints.

Tous les aciers de provenance anglaise ou française avaient pu être achetés par le nouvel industriel, grâce à des marchés qui avaient été habilement conclus.

A un moment, les établissements Morisset se trouvèrent dépourvus et, pour faire face à leurs engagements, ils durent faire d'importants achats en Allemagne.

Or, les qualités d'acier qui furent livrés se trouvèrent bien inférieures à celles employées jusqu'alors et en désaccord avec les conditions du cahier des charges.

Il s'agissait d'une importante fourniture pour une des plus grandes compagnies de chemin de fer.

Alors, lorsque la fabrication fut achevée et lorsque la livraison fut effectuée, les défauts de fabrication furent remarqués par les ingénieurs de l'État qui procédèrent aux essais.

Une grande partie des aciers livrés dut être refusée.

L'affaire cependant fut conduite très discrètement, à cause de la haute situation de M. Morisset.

Mais une campagne de presse éclata tout à coup et vint révéler la manœuvre à l'opinion publique.

C'était une question de défense nationale.

Il s'agissait d'un matériel qui pouvait être appelé à jouer un rôle important au moment d'une mobilisation.

La presse d'opposition fit chorus avec les journaux qui les premiers éventèrent l'affaire.

On accusa Morisset de tirer ses fournitures de maisons allemandes.

On dit, avec raison, que les aciers étaient absolument défectueux, car les fournisseurs allemands avaient tout intérêt à écouler en France tout le rebut de leur fabrication.

Une enquête fut ordonnée à la suite de ce scandale et le marché fut rompu.

Ce fut Charles Bérain et C^{ie} qui furent chargés de la fourniture qui était urgente.

Du coup, les actions de l'Union subirent une dépréciation épouvantable.

Morisset résolut de tenir tête à l'orage.

Il prit sur sa fortune personnelle une somme énorme, décidé à n'importe quel sacrifice pour se relever, sûr du reste de se rattraper largement plus tard, et pour soutenir les cours de ses valeurs, il distribua un dividende fictif.

Ce fut une reprise d'un instant.

Mais, lorsque le grand usinier voulut faire face à ses nouveaux engagements, il ne trouva plus aucun marché d'aciers à passer dans les conditions normales.

Tous les stocks avaient été accaparés.

Pour se procurer les quantités qui lui étaient nécessaires, Morisset dut subir l'élévation formidable qui s'était produite sur les cours.

La matière première lui revenait ainsi à un prix qui était loin d'être en rapport avec les prix de livraison imposés par son cahier des charges.

C'était une perte désastreuse.

La différence se soldait par un déficit de plus de deux cents millions.

Morisset perdit la tête.

Pour rattraper cela, il soumissionna toutes les affaires qui se présentaient.

Il n'avait plus en vue que cette concurrence qu'il avait méprisée au début et qui maintenant s'élevait menaçante contre ses importantes usines qui étaient battues en brèche par elle.

Il voulut enlever à ses rivaux toutes les affaires pour lesquelles ils se présentaient.

Alors il consentit des rabais énormes.

Les aciers continuaient cependant à tenir les cours les plus élevés.

Bérain et C^{ie} étaient sans cesse acheteurs de toutes les premières qualités qui étaient offertes par les marchés métallurgistes d'Angleterre, de Hollande, de Belgique et du centre de la France.

Grâce à Lovely et à ses ingénieurs, on avait eu des commandes considérables pour les États-Unis, ce qui empêchait les stocks improductifs de s'accumuler dans les entrepôts.

Morisset voulait tenir tête à l'orage.

De nouveau il eut recours à des procédés irréguliers pour soutenir les cours de ses valeurs et, aidé par son fidèle Vasselin, il réussit à présenter

à l'assemblée générale de ses actionnaires un rapport dont les falsifications étaient habilement dissimulées.

Sir Lovely suivait pas à pas la marche des affaires des établissements Morisset.

Instruit minutieusement de ce qui se passait, il pouvait prévoir à échéance fixe l'époque de la débâcle définitive.

Ce n'était déjà plus qu'une question de temps.

Pendant ce temps, Morisset avait essayé de pousser activement au mariage de sa fille avec l'administrateur dont il convoitait pour elle l'opulente fortune.

Il y tenait plus âprement que jamais.

Mais Jeanne avait résisté.

Elle avait refusé de souscrire aux volontés de son père.

Charles Bérain avait réussi à lui faire parvenir une lettre en cachette.

Il lui conseillait d'espérer.

Il lui disait que sa situation était des plus prospères et il lui faisait prévoir le moment où cesserait cette rivalité entre ses établissements et ceux de Morisset.

Le jeune et intelligent industriel de Verneuil était loin de se douter du plan que poursuivait le richissime Américain qu'il avait eu la bonne fortune d'avoir comme commanditaire.

Homme de travail par dessus tout, il ne voyait en cela que le désir insatiable de labeur de sir Lovely et son infatigable poursuite d'affaires.

Il était convaincu qu'un jour Morisset serait amené à composer avec lui et que, pour faire cesser cette concurrence qui le ruinait, il viendrait lui offrir lui-même l'adjonction de son usine à celle de l'Union qui retrouverait ainsi sa merveilleuse prospérité d'autrefois.

Il ne savait pas à quels procédés frauduleux le père de Jeanne avait recours pour se maintenir.

Jeanne Morisset lui avait répondu.

Elle lui avait déclaré qu'elle l'aimait toujours et que jamais elle n'en épouserait un autre que lui.

Elle attendrait avec patience et avec confiance comme il le lui demandait que cette lutte prit fin pour qu'une réconciliation s'opérât entre son père et son fiancé.

En attendant, les affaires des établissements Morisset allaient de mal en pis.

Maintenant c'était une grève générale qui venait d'éclater dans les forges et hauts-fourneaux des Ardennes.

Les ouvriers s'étaient syndiqués malgré l'opposition que Morisset leur avait fait faire par ses représentants.

Cinq ouvriers qui s'étaient mis à la tête du mouvement syndicalaire avaient été renvoyés de l'usine.

Il n'en avait pas fallu davantage.

La grève avait été résolue par le syndicat.

Tous les ouvriers adhérents avaient immédiatement cessé le travail.

D'autres, indignés par le renvoi de leurs camarades, avaient fait cause commune avec eux.

Ils avaient adhéré au syndicat dont ils s'étaient tenus éloignés jusqu'ici.

La grève était à peu près générale.

Morisset, littéralement furieux parce que cette grève coïncidait avec des commandes très importantes dont la fourniture allait être rendue impossible dans les délais fixés, était venu lui-même à Verdun.

Il avait été hué.

Les ouvriers, provoqués par son attitude hautaine, avaient failli lui faire un mauvais parti.

Il avait fallu qu'on appelât la troupe pour le protéger.

Morisset ne voulait pas céder.

On demandait la réintégration des cinq ouvriers renvoyés, une augmentation de un franc par tonne sur la main-d'œuvre et une plus-value d'un cinquième pour les équipes de nuit.

Il refusa tout.

Pour montrer qu'il ne céderait pas, il fit venir des ouvriers du dehors.

Il en prit de tous les côtés.

Les étrangers furent en grand nombre.

Il y avait des Belges, des Allemands et des Italiens.

Le comité des grévistes tint bon.

Les Chambres syndicales de Paris et de Londres leur envoyèrent des subsides.

Quelques municipalités même, celle de Paris en tête, leur votèrent des fonds.

Enfin il arriva au syndicat un subside anonyme de cinq cent mille francs.

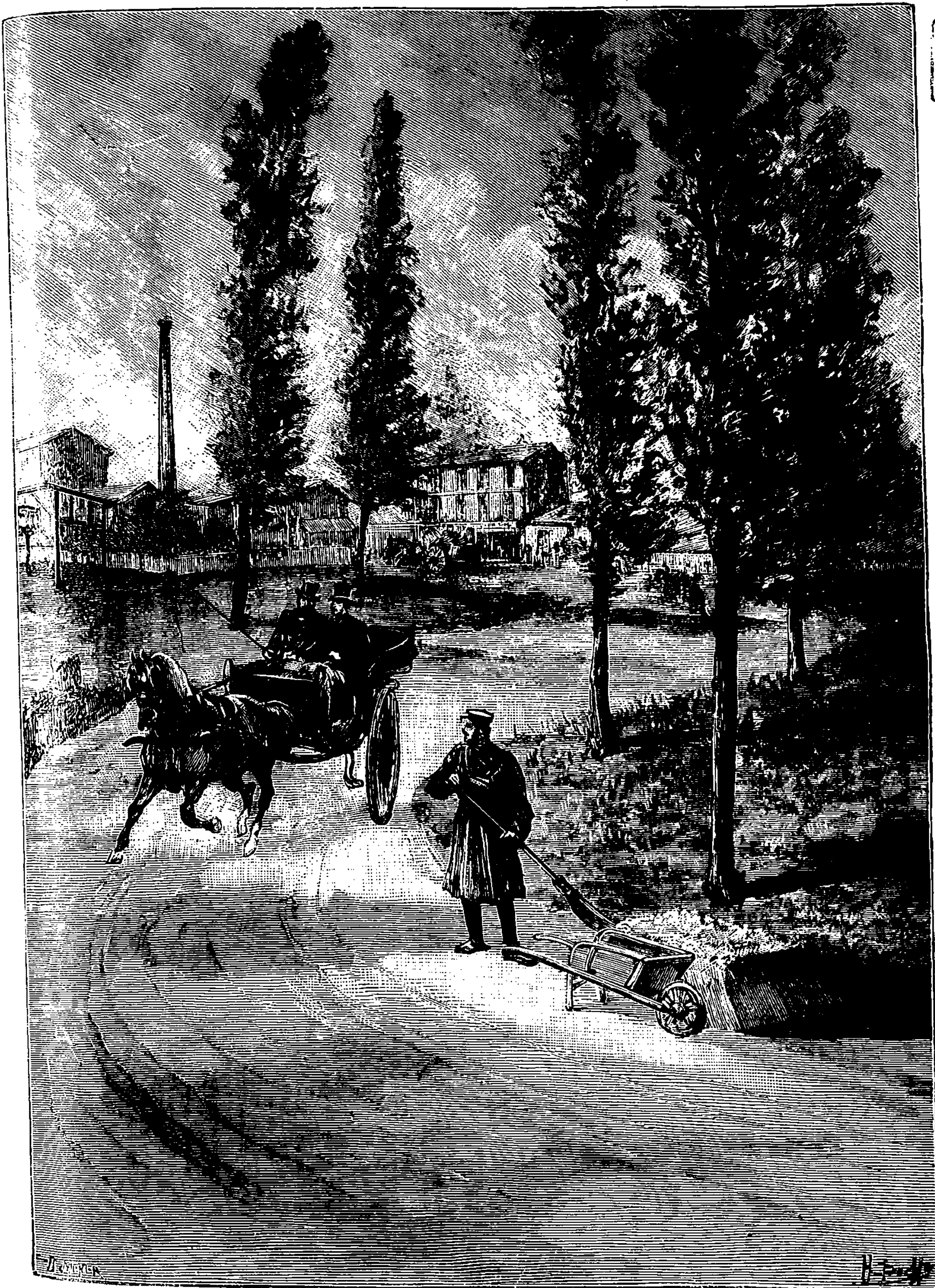
Dès lors le Comité de la grève, admirablement soutenu, put continuer la résistance.

Morisset ne voulait pas céder.

Il repoussa toutes les propositions arbitrales qui lui furent faites.

MAM'ZELLE MISÈRE

DÉPÔT LÉ
N^o 1128
1893



Il était même allé un jour de courses à Achères. (P. 1128.)

Il s'entêta et laissa les ouvriers étrangers continuer à remplacer, dans ses usines de Verdun, les grévistes qui maintenaient leurs prétentions.

La situation se prolongea ainsi pendant plusieurs semaines et ce ne fut que lorsqu'il comprit que son obstination lui causait un préjudice considérable que Morisset céda.

Presque toutes ses fournitures avaient été refusées par les ingénieurs de l'État.

La fabrication était absolument défectueuse.

C'était une perte sèche, une perte énorme.

Non seulement il fallut refaire tout ce travail, mais les établissements Morisset eurent en outre à payer une indemnité qui avait été prévue et stipulée par le cahier des charges.

Ce ne fut pas tout.

Les anciens ouvriers durent être repris, car le Conseil d'administration, alarmé par les graves conséquences de la grève, obligea Morisset à agir ainsi.

Il fallut subir toutes les revendications et toutes les exigences du syndicat.

C'était une notable élévation du prix de la main-d'œuvre.

Pendant ce temps, l'usine de Verneuil prospérait.

Ce n'étaient plus seulement les commandes américaines qui affluaient chez Charles Bérain et C^{ie}.

La bonne renommée des travaux de la nouvelle usine n'avait pas tardé à s'établir et le plus grand nombre des clients qui se servaient autrefois chez Morisset, libres aujourd'hui de tout engagement, en profitèrent pour s'adresser à Verneuil, dont la fabrication était irréprochable.

Un représentant très actif et très intelligent avait habilement saisi le moment où tout le monde se plaignait des défauts de fabrication des établissements Morisset, pour enlever un grand nombre de commandes, et des plus importantes.

Désormais l'usine de Verneuil était considérée comme une des plus sérieuses et, sa réputation bien établie, elle n'allait pas tarder à passer au premier rang.

Il était impossible de lutter contre son outillage perfectionné, dont les brevets lui assuraient le monopole.

Il était difficile d'entrer en concurrence avec son organisation antérieure basée sur la participation des bénéfices qui lui assurait l'élite des bons ouvriers.

Un grand nombre d'ouvriers de Mormant avaient quitté Morisset et

étaient venus se faire embaucher chez Charles Bérain qui les avait accueillis, car, malgré son puissant outillage, il était en mesure d'occuper sans cesse de nouveaux bras et d'étendre ses ateliers.

Morisset, au contraire, avait dû fermer une de ses plus importantes usines de l'Est et de laisser éteindre les feux de ses hauts-fourneaux des environs de Verdun.

Les commandes ne suffisaient plus.

Alors le sénateur de Seine-et-Marne commença à s'inquiéter sérieusement.

Il eut peur.

Il entrevit une ruine prochaine.

Mais il voulait tout tenter pour la conjurer.

Il essaya de se lancer dans de nouvelles entreprises et il parvint, grâce à ses relations politiques, à se faire adjudger quelques marchés réellement sérieux.

Il pensait arriver à reprendre cette fabrication irréprochable qui avait longtemps fait sa réputation et sa fortune.

Il eut à lutter alors contre le crédit.

On avait perdu confiance dans la solvabilité des établissements Morisset et les fournisseurs ne consentirent à lui livrer leurs aciers de première marque qu'au comptant.

C'était encore une perte importante, car l'intérêt entre sérieusement en ligne de compte quand il s'agit de sommes aussi considérables que celles qui étaient nécessaires.

En outre, les capitaux dont on disposait ne suffirent plus aux achats.

Il fallut emprunter au maximum de l'intérêt légal et consentir de brèves échéances pour le remboursement.

Cette double opération, très coûteuse en somme, absorbait ainsi la plus grande partie des bénéfices.

Enfin, Morisset sentit que, malgré tous ses efforts, son entreprise était condamnée.

Alors il voulut rattraper les sommes qu'il avait avancées pour distribuer ces dividendes fictifs qui avaient pendant quelque temps entretenu les actionnaires dans une fausse confiance.

Pour cela, Morisset dut se livrer à des virements et à une véritable jonglerie de chiffres qui falsifiait complètement ses écritures.

Les actionnaires, rendus méfiants par l'absence de dividendes, devinrent furieux le jour où l'on ne put même plus leur payer exactement l'intérêt de leurs actions.

Un grand nombre d'entre eux vendirent et leurs titres étaient aussitôt rachetés en sous-main par des banquiers qui les livraient à sir Lovely.

Les autres se réunirent et obligèrent le Conseil d'administration à convoquer d'urgence une assemblée générale.

Alors Morisset perdit absolument la tête.

Il entrevit les conséquences des résolutions qui allaient être prises par cette assemblée et dont la moindre serait son exclusion du Conseil d'administration et sa révocation comme directeur des établissements.

Il ne voulut pas attendre cette extrémité.

Deux jours avant la date fixée pour la réunion de l'assemblée générale des actionnaires, il déposait son bilan.

L'Union des tréfileries, aciéries, forges et hauts-fourneaux de l'Est était déclarée en faillite.

CHAPITRE XLI

UNE LETTRE DE CHANGE

Un homme s'était glissé depuis quelque temps dans l'entourage de Montlaurier.

Mais le docteur était tellement préoccupé qu'il y avait à peine pris garde.

Cet homme, d'un certain âge, avec une longue barbe blanche, sévèrement vêtu comme un pasteur protestant, sera facilement reconnu par nos lecteurs.

C'était Noirétable.

N'ayant plus rien à faire désormais aux environs de Mormant et de Verneuil où les choses allaient au gré de sir Lovely, l'ami de Gérard s'occupait de Montlaurier et surveillait toutes ses actions.

Le moment décisif approchait.

Noirétable agissait selon les instructions de son ami.

Lovely, minutieusement et jour par jour tenu au courant par Josiane, était au courant de tout ce qui s'était passé et déjà il était informé de la ruine du docteur.

Cela ne lui suffisait pas.

Il fallait qu'il put tenir Montlaurier absolument en son pouvoir afin

de lui faire copier, comme il l'avait décidé, le crime épouvantable dont il était l'un des auteurs.

C'est pour cela que Noirétable veillait.

Gérard savait, avec son expérience de la faiblesse humaine et sa connaissance approfondie du caractère de l'ami de Santenac, que Montlaurier supporterait mal une position devenue aussi précaire après avoir été aussi brillante.

Depuis quelques jours, le docteur de la rue de Rome, agité par une fièvre qu'il est facile de comprendre, ne vivait presque plus chez lui.

L'esprit uniquement préoccupé de Josiane, affolé par la passion stérile que la ravissante fille aux yeux verts lui avait inspirée, il avait complètement négligé ses clients et son cabinet.

Il mangeait la plupart du temps au restaurant afin de se distraire, car il s'ennuyait mortellement dans sa maison où il se retrouvait sans cesse, sans diversion aucune, avec la pensée de Josiane qu'il désirait et que Santenac lui avait enlevée.

Pendant la journée, il errait de café en café, se promenant lentement sur les boulevards, et revenant presque inconsciemment dans le voisinage de l'hôtel qu'elle habitait maintenant, comme attiré par la vaine satisfaction de se rapprocher d'elle, serait-ce à son insu.

Son esprit combinait les plans les plus bizarres et les plus irréalisables pour arriver à reconstituer la fortune qu'il avait aussi stupidement perdue et il se sentait disposé à tout tenter pour la reconquérir.

Il revoyait l'époque où il vivait rue Pavée-au-Marais, presque misérable, lorsque tout à coup il s'était enrichi d'une façon incroyable, grâce au vol des six millions si habilement combiné.

Pourquoi n'aurait-il pas de nouveau une chance pareille?

Moins qu'alors il ne l'aurait laissé échapper aujourd'hui, car il connaissait maintenant les bienfaits de la fortune qui donne le bien-être, le confortable, le luxe, toutes les jouissances; car la richesse lui était indispensable désormais pour parvenir à cette femme qu'il aimait follement et qu'il désirait avec d'autant plus de forces qu'il la sentait échapper.

Mais aucune combinaison ne se présentait à son esprit.

En face de la gare Saint-Lazare, à l'angle de la rue de Rome et de la rue de la Pépinière, il y avait un café-restaurant où se rencontrent plusieurs fois par semaine des gens qui s'occupent de courses de chevaux et particulièrement de paris.

C'est tout une clientèle spéciale de bookmakers, de *tipsters*, de marchands de pronostics et de gens des professions les plus diverses qui

tiennent de près ou de loin, par amitié, par relations d'affaires et même par simple voisinage à des jockeys, à des entraîneurs, au besoin à de simples palefreniers d'écuries de courses.

Aux jours de réunions à Bois-Colombes, à Maisons-Laffitte, à Saint-Germain, à Auteuil ou à Longchamp, et la veille des grandes épreuves, on n'entend parler dans cet établissement que de chevaux, de performances, de cracks et d'outsiders.

On chuchote mystérieusement.

Parfois aussi les voix s'animent et dans un coin une discussion éclate qui dégénère quelquefois en dispute.

Le silence se fait comme par enchantement quand arrive un tel ou un tel que l'on sait bien renseigné et qui apporte probablement des nouvelles de l'entraînement, des renseignements dus à la complaisance d'un *lad* ou un tuyau quelconque.

On l'entoure ou l'on cherche de loin à savoir ce qu'il dit.

Montlaurier s'était arrêté un jour dans ce café, à l'heure du déjeuner et il avait entendu ces conversations.

C'était nouveau pour lui.

Les courses lui apparurent comme un moyen possible de salut.

Il entendait parler de sommes énormes gagnées en une seule journée avec un capital absolument dérisoire.

Des gens racontaient qu'ils avaient gagné cinq, six, dix et même quinze mille francs avec de deux à vingt louis mis sur un cheval que l'on considérait comme rosse finie et qui avait été amené au poteau battant le grand favori de plusieurs longueurs.

On citait des sportsmen qui vivaient en grands seigneurs, menant des trains de vie de plusieurs centaines de mille francs par an et qui tiraient tous leurs revenus de ce qu'ils gagnaient chaque jour aux courses.

Avec les tuyaux, on pariait à coup sûr.

On savait que tel cheval, coté à 8/1 et même à 12/1 et à 15/1, était réservé pour gagner telle épreuve et que par conséquent un simple billet de cent francs « mis sur lui » rapporterait de quarante à soixante-quinze louis.

C'était aussi sûr que deux et deux font quatre.

Montlaurier avait d'abord prêté une oreille peu attentive à ces propos.

Ça le distrayait de ses sombres pensées et c'est pour cela qu'il écoutait.

Puis, petit à petit, il s'y était intéressé, au point qu'il venait mainte-

nant déjeuner presque chaque jour dans ce café pour y entendre parler des courses et des paris qui enrichissent subitement et colossalement leurs hommes.

Il était même allé un jour de courses à Achères à la suite de quelques habitués, sans les connaître, sans leur parler, en homme qui veut voir et se rendre compte.

Il les avait vus sur le champ de courses, pressés, affairés, agités, courant du *paddock* au *ring*, parlant mystérieusement aux uns et aux autres, pointant dans de longues réflexions les chevaux dont ils marquaient les noms sur « la carte » d'hiéroglyphes bizarres, sortant des poignées d'or ou des liasses de billets qu'ils donnaient aux bookmakers en échange d'un ticket, et enfin exultant de joie, criant, trépignant lorsque le cheval qu'ils avaient pris passait le poteau à la tête de ses concurrents.

Malgré cela, le docteur ne se décidait pas.

La fortune lui avait été si contraire dans cette malheureuse spéculation qui l'avait à peu près ruiné, qu'il n'osait pas s'aventurer à la tenter de nouveau.

Près de lui, presque chaque jour, se trouvait Noirétable, qui déjeunait aussi dans ce café et qui s'y trouvait toujours à la même heure que lui.

Montlaurier s'était si bien habitué à le voir, comme les autres du reste, qu'il lui semblait qu'il le connaissait.

On avait causé quelquefois.

Noirétable avait dit qu'il s'occupait « d'affaires », sans préciser lesquelles.

Il méprisait les opérations de courses, les paris, dont le gain laisse trop d'aléa.

Lui, il ne travaillait, disait-il, qu'avec l'argent des autres, et, par conséquent, il ne risquait jamais rien.

Il n'opérait, du reste, qu'à coup sûr.

Il avait toute une clientèle, affirmait-il, dans ces parieurs et ces bookmakers à qui il avait prêté des sommes importantes, lorsqu'ils avaient tout perdu.

Montlaurier avait aussi quelque peu parlé de lui, entraîné par les confidences de Noirétable.

Il avait dit qu'il était docteur, ce dont l'autre l'avait félicité.

Puis il avait parlé d'opérations de bourse, et, sans avouer les pertes considérables qu'il avait subies, il avait voulu faire montre de ses connaissances en finance et en agiotage.



Au café Vachette, il trouva deux de ses anciens amis. (P. 1136.)

Il avait tenu à bien se poser dans l'esprit de Noirétable, — assez vantard, du reste, par naturel, — et il lui avait montré le récépissé que lui avait délivré M. Sandal, lorsqu'il avait remis à ce coulissier les titres qu'il devait négocier pour faire cette malencontreuse opération.

Ce récépissé n'avait aujourd'hui aucune valeur, seulement Montlaurier avait eu soin d'y ajouter les deux mots *en dépôt*, d'une écriture imitant assez bien celle de l'employé qui en avait fait le libellé.

Il paraissait ainsi posséder encore ces titres, et cette fortune, pensait-il, lui donnait un prestige incontestable aux yeux de cet homme.

Noirétable savait à quoi s'en tenir et la supercherie du docteur des dames ne pouvait le rendre dupe de ses mensongères allégations.

Petit à petit, la liaison s'était faite.

Maintenant Montlaurier et Noirétable s'attendaient pour déjeuner côte à côte.

Ils causaient.

Le docteur aurait bien voulu prendre sa revanche de la perte énorme qu'il avait subie et, par une spéculation heureuse cette fois, récupérer toute sa fortune.

C'était bien difficile avec ce qu'il lui restait.

Un moment, il songea à Noirétable.

Puisque c'était son métier de trouver de l'argent à ceux qui en avaient besoin, pourquoi ne lui en procurerait-il pas comme aux autres ?

Il en glissa un mot.

Noirétable s'y attendait.

Dès la première ouverture il comprit qu'il avait réussi.

C'était le résultat du plan qu'il avait combiné avec Lovely.

Il le voyait aboutir.

Parbleu ! il ne demandait pas mieux, lui, que de faire des affaires.

Seulement il voulait des garanties... Oh ! pas pour lui qui avait toute confiance en la parfaite honorabilité et en la solvabilité du docteur, mais pour ses commanditaires, gens regardants, épluchant les affaires de près et cherchant avant tout le répondant.

Alors Montlaurier avait montré de nouveau son récépissé, attestant la possession de deux millions de titres.

— Superbe ! dit Noirétable, avec ça je me charge de vous faire prêter tout ce que vous voudrez, quinze cent mille francs s'il le faut, du jour au lendemain.

Le docteur avançait qu'il aurait assez de cinq cent mille francs pour ce qu'il voulait faire.

Mais il ne voulait pas se défaire de son récépissé.

Il serait contrarié, assurait-il, si M. Sandal venait à savoir qu'il faisait une affaire hors de lui, et il voulait précisément cet argent pour faire une spéculation dont il avait eu l'idée sans que son coulissier le sache.

Noirétable aurait bien voulu posséder ce reçu agrémenté d'une addition qui en faisait, si Montlaurier venait à s'en servir, un véritable faux.

Le docteur ne le lâchait pas.

Il avait tenu à cette pièce par vantardise, en même temps que pour s'assurer la considération que donne la fortune.

Il ne voulait pas en faire usage.

Il serait trop facile de constater chez M. Sandal que les titres remis n'étaient pas en dépôt, mais qu'ils avaient été vendus et que le capital avait été perdu.

Mais Montlaurier avait une autre idée.

Il était décidé à se procurer une forte somme, convaincu qu'il parviendrait avec ces ressources nouvelles à récupérer tout ce qu'il avait perdu et à conquérir Josiane le jour où elle romprait avec Santenac.

Pour cela, il avait pensé à un moyen, aussi coupable que l'emploi du récépissé falsifié, mais plus sûr.

Il s'agissait d'un autre faux, mais d'un faux qui ne pouvait être découvert aussi rapidement.

Montlaurier, qui avait été en rapports pendant plusieurs années avec la maison de banque et de coulisse que dirigeait M. Sandal, avait conservé quelques imprimés au nom de ce financier.

Il avait entre autres une lettre de change de cinquante mille francs qui lui avait été souscrite cinq ans auparavant pour sa participation à une affaire d'émission.

Montlaurier avait versé cette somme entre les mains du coulissier et elle devait servir à la souscription d'un certain nombre de titres qui, revendus le lendemain à la Bourse, vaudraient une prime de un, deux, trois ou quatre francs selon le cours.

En outre, il participerait pour moitié à la prime de commission que le syndicat financier assurait à M. Sandal pour les titres qu'il prendrait.

C'est en représentation de cette affaire que le coulissier avait souscrit cet effet à son client, lui garantissant absolument le remboursement du capital qu'il avait engagé, quelle que soit l'issue de l'émission.

Or, au dernier moment, la loi sur laquelle on comptait pour procéder à cette émission ne fut pas votée par les Chambres et l'émission n'eut pas lieu.

L'opération fut annulée.

Montlaurier rentra dans ses cinquante mille francs et en donna reçu à M. Sandal.

Comme l'échéance de l'effet était dépassée à ce moment, le coulissier se fia à son client pour annuler la valeur qu'il n'avait pas rapportée avec lui.

Aujourd'hui le docteur comptait se servir de ce papier.

Le faux était facile à commettre et Montlaurier avait une certaine habileté en cela.

Il s'agissait de transformer les cinquante mille francs en cinq cent mille francs, et de rajeunir la date de l'échéance.

Montlaurier fit cela avec une véritable adresse.

L'altération était absolument invisible.

Alors il parla à Noirétable de cette ressource qu'il possédait.

Il lui expliqua comment il avait des fonds engagés dans diverses opérations qu'il faisait avec M. Sandal qui lui avait souscrit une valeur de cinq cent mille francs à quatre-vingt-dix jours.

Noirétable, parfaitement au courant de tout, savait à merveille que, non seulement le docteur était ruiné, mais encore qu'il était au plus mal avec M. Sandal depuis la dispute violente qu'ils avaient eue à la suite de la perte que Montlaurier avait faite.

Aussi fut-il persuadé du premier coup que, si l'ami de Santenac avait le billet dont il parlait, ce papier ne pouvait être que le résultat d'un faux.

— Oh ! mais, fit-il, avec ça c'est autre chose !... un effet de la maison Sandal, bigre ! c'est de l'or en barre.

Il demanda même :

— Vous n'avez pas essayé de vous le faire escompter ?

— Que voulez-vous, répondit le docteur, je n'ai pas de banquiers... Je ne suis pas dans les affaires... C'est bon, je le sais bien, mais pour être admis à l'escompte, il faut être commerçant ou quelque chose comme ça... Nous autres médecins, profession libérale... c'est tout une histoire... Je comptais donner ce billet à mon notaire pour qu'il vît ce qu'il pouvait en tirer... mais je n'ai pas tenu à ce qu'il sût que je faisais des affaires avec Sandal.

— Oui, je comprends, fit l'ami de Lovely ; eh bien ! si vous voulez, je peux m'en charger. Je vous trouverai quelqu'un qui vous l'escomptera.

— Combien de temps cela prendra-t-il ? demanda Montlaurier.

— Ah ! c'est une affaire de quelques jours... une semaine au moins, répondit Noirétable ; non à cause de la maison Sandal dont la signature est excellente, mais à cause de la somme qui est importante... Enfin je me charge de l'affaire.

Il fut convenu que le lendemain Noirétable viendrait chez le docteur qui lui remettrait la lettre de change.

Ainsi fut fait.

Montlaurier remit le papier et Noirétable reconnut immédiatement les traces du faux qu'il avait prévu.

Le docteur, qui l'observait attentivement, inquiet, impatient de savoir

si rien ne serait découvert, pensa avoir réussi, car le visage de Noirétable demeura d'une impassibilité absolue.

— Parfait, parfait, fit-il, avant huit jours vous aurez les fonds.

Il signa un reçu de la valeur, dont il transcrivit le texte, et il la mit dans son portefeuille.

Une demi-heure après, le papier était entre les mains de sir Richard Lovely, dont les yeux s'allumèrent aussitôt de lueurs farouches et qui s'écria :

— Enfin, en voilà un que je tiens et que je vais pouvoir envoyer au bague.

CHAPITRE XLII

LA VEILLE D'UN DUEL

Montlaurier était certain désormais d'avoir, avant une huitaine, le demi-million que Noirétable avait promis de lui procurer par l'escompte de sa lettre de change.

Là-dessus, il avait bâti une spéculation qu'il qualifiait de merveilleuse.

Avec ces cinq cent mille francs, le docteur de la rue de Rome achetait au comptant, en un seul jour de Bourse, tous les titres qu'il pourrait trouver d'une société industrielle qui était quelque peu dépréciée depuis quelque temps.

Un achat, au comptant, devait forcément faire remonter immédiatement le cours des valeurs qui gagneraient peut-être vingt ou vingt-cinq francs en une seule séance.

En même temps, par l'intermédiaire d'un autre remisier, il achèterait à terme, au cours précédent, un nombre de ces mêmes titres dix fois supérieur, et il était certain de réaliser, par cet agiotage, un bénéfice considérable, puisqu'il gagnerait le chiffre de la hausse multiplié par le nombre des titres, et qu'il n'aurait à verser pour cela qu'une couverture qu'il était en mesure de fournir.

Cette somme lui serait remboursée, du reste, au moment de l'opération.

Selon ses calculs, c'était un bénéfice de plus de trois millions, qu'il devait réaliser, au minimum.

Il pourrait alors retirer le faux effet avant son échéance.

Mais Montlaurier pensait en même temps à Josiane, car c'est pour arriver à elle qu'il combinait tout cela.

Il ne s'agissait pas seulement d'avoir la fortune nécessaire pour la posséder ; il fallait encore que Santenac fut obligé de rompre avec elle.

Il fallait travailler à cette rupture.

Il fallait la préparer et la rendre inévitable.

C'est alors que l'imagination du docteur, fertile en expédients et en combinaisons machiavéliques conçut l'idée de s'adresser à Bianca.

M^{me} de Santenac, pensait-il, ignorait la conduite de son mari.

Il était certain que lorsqu'elle saurait que Santenac était en train de faire des prodigalités et des folies ruineuses pour une maîtresse, elle se hâterait de mettre le holà, car elle ne se laisserait pas bénévolement dépouiller.

Alors, Santenac, avec les ressources restreintes qui lui seraient faites par sa femme, serait incapable de pourvoir au train de vie luxueux que Josiane exigeait.

Il serait obligé de renoncer à elle, ou plutôt ce serait elle-même qui se séparerait de lui, en présence des propositions que Montlaurier lui renouvellerait, prêt encore à l'épouser en lui apportant toute cette nouvelle fortune qu'il posséderait.

C'est ainsi que le docteur était allé à Bougival.

C'est encore ainsi, qu'impatient de jouir de son triomphe, il vint chez Josiane pour s'efforcer à la décider à l'aimer, pour la prévenir que son amant ne pourrait plus bientôt l'entretenir comme elle le méritait, et pour lui apprendre enfin ce qu'il venait de faire.

Nous connaissons déjà l'issue de cette aventure.

L'état de rage dans lequel se trouvait Montlaurier en sortant de l'hôtel de la rue de Longchamp est réellement impossible à décrire.

Il sentait lui-même que sa raison se troublait, comme prête à lui échapper dans le paroxysme de la fureur que sa haine avait atteint.

Il répétait, en s'en allant, cette menace qu'il avait proférée quelques jours auparavant :

— Misérable, je te tuerai !

Et il songeait comment il pourrait profiter du duel qui allait avoir lieu pour se débarrasser de Santenac.

Montlaurier n'était pas d'une bravoure consommée ; le courage n'était pas, plus que d'autres, une de ses qualités.

Il aurait certainement préféré, pour atteindre son but, un moyen qui ne l'eût exposé lui-même à aucun risque.

Cependant, sa haine et sa rage étaient telles qu'il ne reculait pas

Il avait dit :

— Monsieur de Santenac, vous m'en rendrez raison !

Et il se battrait.

En revenant par l'avenue des Champs-Élysées, Montlaurier songeait à ce duel.

Tout d'abord, en sa qualité d'offensé, il avait le choix des armes.

Ce ne serait certes pas à l'épée qu'il se battrait, car il n'avait jamais pris une seule leçon d'escrime, tandis qu'il savait que Santenac faisait des armes depuis sa jeunesse.

Les chances ne seraient pas égales.

Il ne pouvait donc se battre avec lui qu'au pistolet.

En y songeant, le docteur ne pouvait se défendre de ressentir quelques frissons qui couraient sous sa peau.

Le duel au pistolet est ordinairement ou absolument inoffensif ou véritablement meurtrier.

Presque toutes les rencontres de ce genre se terminent par un certain nombre de balles échangées sans résultat, ou bien, si l'un des deux adversaires est atteint, la blessure est sérieuse et souvent mortelle.

Montlaurier comptait bien un peu sur sa chance pour être préservé et il cherchait comment il pourrait faire, pour atteindre sûrement son ennemi.

Les témoins fixeraient certainement comme conditions, que le tir aurait lieu au commandement.

De quelle manière, alors, sans viser, pouvait-il être sûr de tuer Santenac ?

Au pistolet, Montlaurier était d'une certaine force.

Le tir avait été longtemps un de ses exercices favoris.

Il était, autrefois, d'une adresse véritable.

Mais, dans un duel, tirant au commandement, sans viser, c'était incontestablement une autre affaire.

Il calculait, il combinait et il se disait que s'il pouvait bien prendre la ligne du coup de son adversaire, s'il plaçait bien son arme dans le plan de tir et s'il ne déviait pas en l'abaissant, il serait à peu près sûr de l'atteindre.

Le duel aurait certainement lieu dans un bois aux environs de Paris.

Alors, sur le terrain, pendant que les témoins chargeraient les armes, il pouvait bien trouver, dans la direction de Santenac, un point de repère qui lui serait fourni par un tronc d'arbre où par un indice naturel quel-

conque qu'il viserait avant le commandement et il tirerait dans ce plan-là un peu plus haut que le point qu'il voudrait frapper, afin de corriger le mouvement d'abaissement du pistolet.

Santenac, lui, ne penserait certainement pas à prendre ces dispositions.

Le résultat de ces réflexions fut qu'il fallait avant tout se procurer deux témoins pour les envoyer à Santenac, puis aller s'exercer à tirer au commandement.

Il fallait que la rencontre eût lieu le lendemain même.

Les témoins étaient faciles à trouver.

Montlaurier avait de nombreuses connaissances qui accepteraient bien de lui servir de seconds.

Il prit un des fiacres qui passaient à vide sur la place de la Concorde et il se fit conduire sur la rive gauche, au « quartier » où il n'avait jamais cessé de fréquenter.

Au café Vachette, il trouva deux de ses anciens amis : l'un docteur comme lui, docteur sans clientèle, vivant plus d'expédients que de consultations, famélique, à peu près misérable, qui accepta avec joie, dans la perspective du déjeuner qui suivrait inévitablement la rencontre, et qui demanda confidentiellement à son ami de lui prêter quatre louis pour s'acheter une tenue convenable; l'autre, un pharmacien qui avait été obligé de vendre son fonds pour éviter d'être déclaré en faillite et qui cherchait parmi les jeunes docteurs favorisés par la fortune, un commanditaire qui lui permettrait de monter une nouvelle officine dans laquelle il exploiterait une spécialité, des gouttes concentrées de quina-peptone, source incontestable d'une rapide fortune.

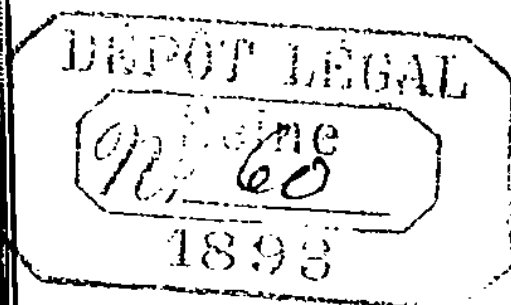
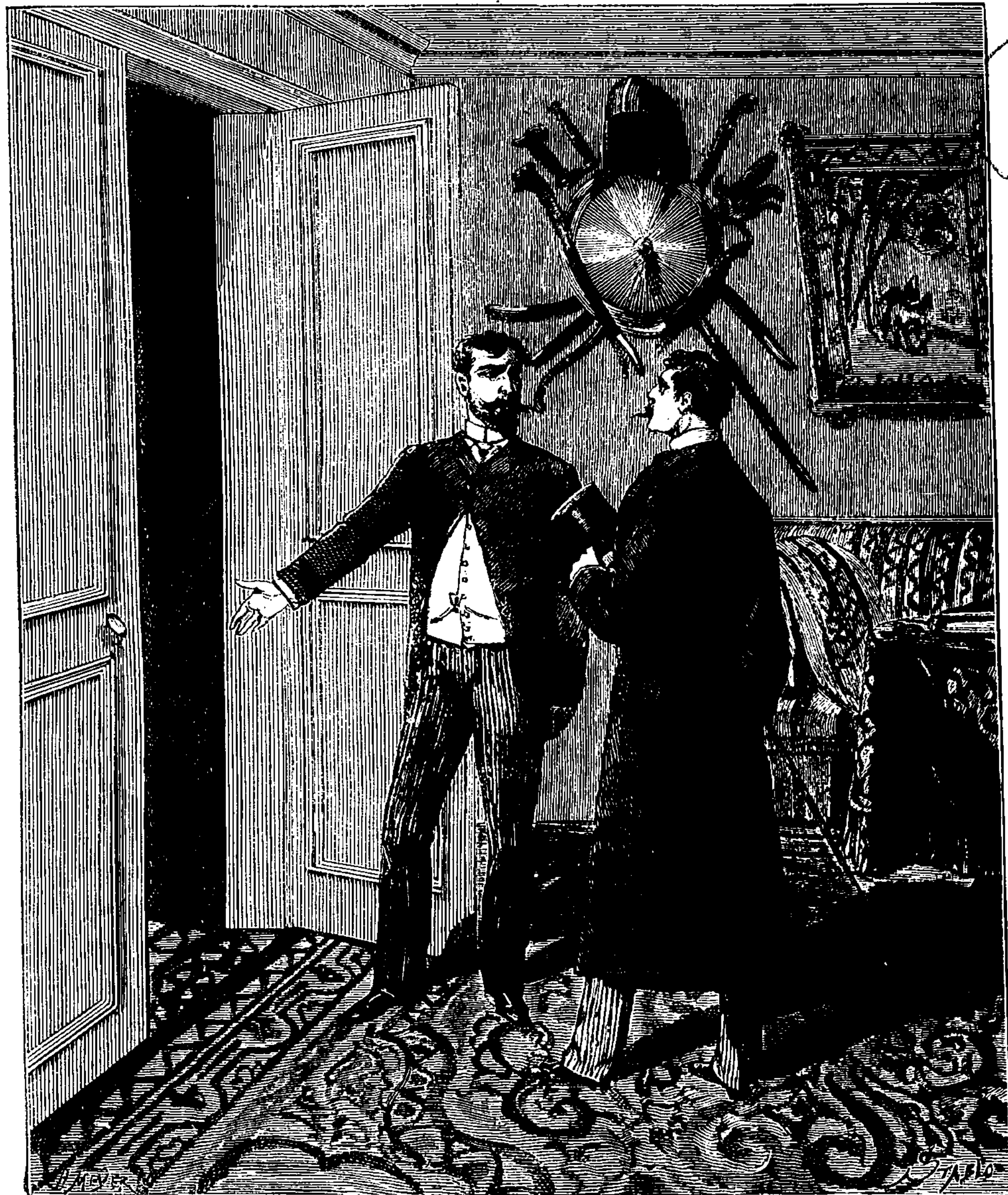
Montlaurier expliqua les causes du duel à ses deux amis, il leur donna l'adresse de Santenac à Bougival et leur assigna un rendez-vous chez lui, dans la soirée, pour qu'ils vinssent lui rendre compte de leur mission.

Puis, ayant prêté au docteur malheureux la petite somme nécessaire pour remplacer la redingote trop lustrée et trop reprise qu'il portait, il se fit conduire au café-restaurant de la rue de Rome.

Montlaurier tenait à voir Noirétable, car c'était le surlendemain que devait être conclue l'affaire sur laquelle il avait basé de si splendides combinaisons financières.

Noirétable lui avait dit, en effet, la veille, que son commanditaire n'avait pas eu un instant d'hésitation en présence de la signature Sandal.

Il lui fallait seulement trois jours pour réaliser la somme qui était importante et qu'il ne pouvait se procurer qu'en empruntant lui-même sur des titres ou en prenant une hypothèque sur ses immeubles.



Le médecin *a quia* était vêtu d'une longue redingote noire. (P. 1140.)

Mais c'était absolument certain ; la négociation pouvait être considérée comme faite.

Ce jour-là, quand il vit le docteur, Noirétable lui renouvela encore cette assurance et il ajouta :

— Après-demain matin, je viendrai vous prendre chez vous et je vous mènerai à la banque où vous toucherez et vous me payerez en même temps ma commission.

Noirétable consentit même à nommer le riche commanditaire pour qui il faisait ces affaires.

Il dit :

— La personne qui vous escompte cette valeur est archi-millionnaire ; c'est un Américain, sir Richard Lovely.

Ainsi donc l'affaire était certaine.

Dans deux jours, Montlaurier aurait les cinq cent mille francs qui lui étaient nécessaires.

Avec cette somme, jointe à ce qu'il possédait encore, il pourrait faire la double opération qu'il avait ingénieusement combinée et par laquelle il récupérerait et au delà la fortune qu'il avait perdue.

Il se grisait en y pensant.

C'était pour lui la richesse et la possession de Josiane, car il ne doutait pas d'elle malgré l'accueil hostile qu'elle venait de lui faire.

Il savait par expérience combien les femmes sont capricieuses et changeantes.

Il comptait sur l'influence du prestige qu'il exercerait bientôt sur la fille aux yeux verts.

Semblables à Napoléon qui n'aimait pas les généraux malheureux, les filles telles que Josiane repoussent les amants vaincus.

Santenac lui paraîtrait ridicule lorsqu'il reviendrait blessé, car avec le stratagème que Montlaurier emploierait, le résultat du duel ne pouvait faire pour lui aucun doute : c'était, à défaut du coup mortel, une blessure grave nécessitant peut-être une amputation.

Et puis, aux prises maintenant avec les difficultés pécuniaires que sa femme allait lui créer, le gentilhomme périgourdin serait bien obligé de mettre un terme à ses largesses et à ses folles dépenses.

Alors le docteur surviendrait.

Il aurait le champ libre désormais.

Josiane reviendrait à lui quand il lui montrerait la fortune qu'il avait acquise, quand il lui offrirait de nouveau de la lui donner tout entière, par contrat, en l'épousant.

Avec la richesse, c'était en plus le bonheur qui lui était assuré.

Dans l'après-midi, Montlaurier, — l'esprit réellement enthousiasmé par les souriantes perspectives qu'il avait entrevues et dont la réalisation lui semblait absolument certaine, — prit une boîte de pistolets qu'il avait chez lui, une provision de munitions, et il se fit conduire en voiture dans une partie du bois de Ville-d'Avray dépendant de l'établissement d'un restaurateur où il savait qu'il pourrait s'exercer au tir.

L'endroit était admirablement approprié aux essais que le docteur voulait faire.

Entourée d'un bouquet de grands arbres, il y avait dans la propriété une sorte de clairière assez verte.

Ce fut le restaurateur lui-même qui y conduisit son client.

Le soleil était masqué par les hautes frondaisons et Montlaurier, en lui tournant le dos, distinguait admirablement tous les détails du bois qu'éclairaient les rayons tamisés par les feuillages touffus.

Le restaurateur avait apporté sur le terrain un vieux mannequin de couturière qu'il avait autrefois trouvé dans son grenier et qui, figurant l'adversaire, servirait de cible au tireur.

Montlaurier avait essuyé soigneusement les verres de son lorgnon de myope et il s'appliquait à chercher dans la ligne du corps le point de repaire au moyen duquel il guiderait son arme en l'abaissant au commandement.

Il avait très bien vu, derrière le mannequin, le tronc mince et argenté d'un bouleau qui s'élançait verticalement et qui se trouvait admirablement placé dans le plan de tir.

Il chargea l'un des pistolets, il se mit en position à la distance préalablement mesurée de vingt-cinq pas, et levant son arme, il attendit le signal, ajustant déjà de la ligne visuelle passant par l'extrémité du canon le haut du tronc du bouleau.

Le restaurateur cria :

— Feu ! Un !... deux !... trois !...

Montlaurier abaissa lentement son arme en se maintenant scrupuleusement dans le plan de tir qu'il s'était assigné, et, lorsque le canon fut à la hauteur voulue, il pressa la détente.

Le mannequin fut renversé.

— Bravo !... cria le restaurateur.

Le docteur était rayonnant.

— Vous voyez, je connais assez bien mon affaire ! fit-il orgueilleusement.

Il eut bien soin de ne pas dire par quel truc il procédait, arrivant ainsi à viser véritablement lorsque les conditions du duel l'interdisaient.

L'expérience fut recommencée plusieurs fois.

Montlaurier, sur une douzaine de balles qu'il tira, ne manqua le mannequin que trois fois.

Maintenant il était bien sûr de son affaire.

Personne ne se douterait de son stratagème et il mettrait toutes les chances avec lui.

Il avait hâte de revenir chez lui pour recevoir ses témoins et pour savoir ce qui avait été décidé, car il était impatient de voir aboutir, et il languissait désormais, ce duel qui le débarrasserait à jamais du rival qu'il détestait si furieusement.

Dans la soirée, les témoins de Montlaurier arrivèrent à la rue de Rome, venant rendre compte de la mission dont leur « client et ami » les avait chargés.

Ils se présentèrent avec une opportunité calculée, à l'heure juste où le docteur allait se mettre à table pour dîner, persuadés que le maître de la maison n'hésiterait pas à les retenir et à faire ajouter deux couverts.

L'espérance des deux témoins ne fut pas déçue.

Le médecin *a quia*, — c'est le sobriquet qu'on lui avait donné au quartier latin, à cause de sa position précaire plus connue que ses talents professionnels, — était vêtu d'une longue redingote noire, assez propre et d'un pantalon de drap clair qu'il avait achetés au Temple en même temps qu'un chapeau haut de forme assez bien remis à neuf.

Il pouvait, dans cette tenue, représenter celui qu'il appelait « son cher et illustre confrère ».

Les conditions du duel étaient arrêtées, car Santenac avait mis immédiatement les témoins de Montlaurier en rapport avec deux de ses amis qu'il avait convoqués chez lui pour le représenter.

La rencontre aurait lieu dans les environs de Paris.

Les quatre témoins s'étaient mis d'accord pour reconnaître au docteur Montlaurier la qualité d'offensé; et par suite l'arme choisie par lui, — le pistolet, — était acceptée.

Les adversaires seraient placés à vingt-cinq pas l'un de l'autre.

Les places et les armes dont on se servirait seraient tirées au sort sur le terrain.

Deux balles seraient échangées.

Montlaurier, sûr de lui, rayonnait d'une joie farouche.

Il était en si bonnes dispositions qu'il se laissa encore emprunter deux louis par son confrère famélique qui les lui demanda dans le tuyau de l'oreille au moment de le quitter.

Le lendemain matin, Montlaurier, éveillé bien avant le jour, était habillé dès l'aube.

Ses pistolets étaient intacts dans leur boîte cachetée.

Il attendait ses témoins qui devaient venir le prendre de bonne heure.

A six heures, un coup de timbre retentit.

Tupinié alla ouvrir.

Montlaurier avait déjà mis son chapeau pour être prêt à partir sans le moindre retard.

Le valet de chambre se présenta.

— Ce sont mes témoins? demanda le docteur.

— Non, monsieur, répondit le mari d'Hortense en montrant une carte; c'est ce monsieur qui est venu l'autre jour.

Montlaurier lut :

A. NOIRÉTABLE

Il eut, à la lecture de ce nom, un tressaillement involontaire.

Les fripons qui ont quelque chose à redouter sont souvent pris de terreurs pareilles.

— Faites entrer, dit-il d'une voix quelque peu altérée.

Noirétable se présenta.

En se détournant pour poser son chapeau sur une chaise, il n'aperçut pas, ou plutôt il ne voulut pas apercevoir le geste de Montlaurier qui lui tendit la main.

Le docteur s'efforçait de sourire en l'accueillant.

— Eh bien ! mon cher monsieur, dit-il, vous m'apportez une bonne nouvelle.

Noirétable fouillait dans la poche de sa redingote pour en extraire un volumineux portefeuille bourré de papiers.

— Ah ! fit-il navré, ça ne va pas comme je l'avais pensé.

— Que se passe-t-il donc ? questionna Montlaurier dans une recrudescence d'angoisses.

— Une dépêche de sir Lovely que je viens de recevoir cette nuit, à minuit, au moment où je rentrais chez moi.

Il montra une carte-télégramme.

— Tenez, lisez !

La main de Montlaurier tremblait.

Lovely écrivait :

« Mon cher ami,

« Mes banquiers m'informent que l'effet que je viens de leur remettre ne leur paraît pas authentique. Ils ne conçoivent pas que la maison Sandal ait pu souscrire une valeur de cette importance, alors qu'elle règle chaque jour au comptant des sommes bien des fois supérieures.

« Vérifiez immédiatement ces faits et prenez les renseignements les plus précis.

« J'ai examiné en effet, avec attention la lettre de change, et je crois bien y reconnaître les traces d'une altération. Je vous attends demain matin à la première heure pour en causer avec vous et arrêter les mesures que j'aurai à prendre si ce que je crois est vrai.

« Votre dévoué,

« RICHARD LOVELY. »

Montlaurier, blême, les dents serrées, la gorge contractée, les yeux agrandis par l'épouvante, ne pouvait prononcer un seul mot.

Ce fut Noirétable qui, observateur attentif de ce qui se passait en lui, dit :

— Je n'ai pas voulu aller chez sir Lovely sans vous avoir vu... Voyons, que dites-vous ?

— Ce monsieur se trompe !... fit alors Montlaurier d'une voix rauque.

— C'est ce que je pensais.

— Ses banquiers sont fous !... Que pensent-ils donc alors ?...

— Je ne sais pas.

— Pas authentique !... Mais pour qui me prennent-ils donc ?...

Montlaurier s'animait peu à peu en parlant, reprenant quelque assurance à mesure que son trouble céda à la colère.

— Si je n'étais pris ce matin par une affaire d'honneur... j'irais avec vous chez eux et je leur dirais ce que je pense.

— Une affaire d'honneur ?... fit Noirétable qui n'ignorait rien cependant du duel.

— Oui, je me bats ce matin, répondit le docteur ; j'attends mes témoins.

— Eh bien ! voyons, quand pourrai-je vous voir ? demanda l'ami de Richard Lovely.

— Je serai à vous cet après-midi, après mon affaire, répondit Montlaurier.

— Je viendrai vous prendre ?

— Non, donnez-moi un rendez-vous.

— Nous irons ensemble chez sir Lovely

— Bien entendu !

— Alors, si vous voulez, je vous attendrai au café où nous déjeunons.

— C'est cela ; à deux heures j'y serai.

— Au revoir.

Noirétable avait remplacé son portefeuille et repris son chapeau.

Il se retira.

Sur le pallier, il se rencontra avec les témoins du docteur qui arrivaient.

— Pourvu qu'il ne soit pas tué ! se dit-il.

CHAPITRE XLIII

SUR LE TERRAIN

Malgré l'assurance dont il avait cherché à faire preuve après avoir repris possession de lui-même, Montlaurier était en proie à d'affolantes préoccupations lorsque ses témoins arrivèrent.

Il ne pouvait s'empêcher de voir, sinon son faux dévoilé, car il se faisait encore illusion à ce sujet, mais du moins l'affaire sur laquelle il avait compté absolument compromise, perdue, impossible.

A force d'aplomb, il parviendrait assurément, pensait-il, à lutter contre la prévention de sir Lovely et de ses banquiers, car il se sentait de taille à jouer son rôle jusqu'au bout et à user de toute l'effronterie possible ; mais il serait obligé, pour que le faux ne fût pas découvert, — ce qui serait immanquable maintenant que les soupçons étaient éveillés, — de reprendre sa lettre de change.

Il le ferait avec indignation, irrité de la pensée que l'on avait pu avoir.

Il serait crâne.

Mais les cinq cent mille francs n'en seraient pas moins perdus.

Alors, adieu Josiane et les rêves de fortune que le docteur avait faits !

Tout serait à recommencer.

Il faudrait chercher ailleurs des ressources.

Qui sait quand il y parviendrait?...

Pour le moment, Montlaurier ne pouvait guère penser à tout cela.

Ses témoins étaient là.

Il fallait les suivre.

Oh ! mais sa rage contre Santenac s'augmentait furieusement de cette déconvenue.

C'est contre lui qu'il se retournait.

Il languissait d'être sur le terrain, de le tenir au bout du canon de

son pistolet, car il était sûr de son fait, grâce au stratagème qu'il avait combiné.

Les témoins avaient amené un landau de remise ; n'était-ce pas leur client qui payait.

On partit.

Montlaurier était fiévreux, agité, énervé.

Il causait d'une voix brève, sèche, saccadée en répondant à ses amis.

Le cocher, selon les indications qu'on lui avait données, avait pris le chemin de Ville-d'Avray.

Sur le plateau de Courbevoie, on rencontra la voiture de Santenac et de ses témoins.

C'est là qu'on s'était donné rendez-vous.

Le mari de Bianca avait amené un médecin.

Les deux landaus roulèrent à la suite et on arriva chez le restaurateur que Montlaurier avait indiqué à ses amis et qui consentait à prêter sa propriété pour la rencontre.

Les préliminaires du combat furent réglés entre les quatre témoins, à quelque distance des deux adversaires.

Santenac causait pendant ce temps avec son médecin.

Il avait l'air calme, hautain, presque méprisant pour Montlaurier.

Le docteur, impatient, marchait avec énervement, jetant des regards chargés de haine à cet homme qu'il accusait de tous ses malheurs et qu'il avait juré de tuer.

Il regardait les arbres qui l'environnaient, et dont les lignes lui serviraient tout à l'heure selon l'endroit où on le placerait.

Enfin, les témoins achevèrent leurs préparatifs.

Les places avaient été tirées au sort.

Montlaurier se trouva précisément placé au même endroit où il s'était mis la veille pendant ses essais de tir.

Santenac occupa juste l'endroit où s'était trouvé le mannequin.

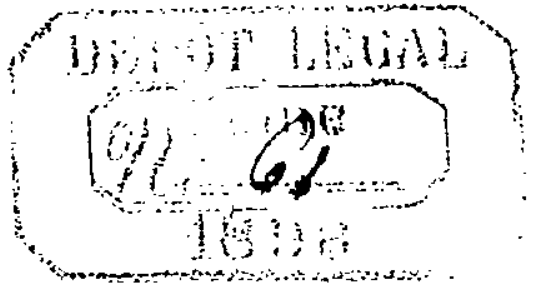
Derrière lui se profilait le bouleau au tronc argenté que Montlaurier avait si heureusement pris pour point de repère.

Le docteur, ayant relevé le col de sa redingote pour cacher la ligne blanche de son col de chemise, avait essuyé comme la veille les verres de son lorgnon, et l'avait rajusté en s'assurant qu'il avait la vue bien distincte.

Les pistolets chargés, les témoins en remirent un à chaque combattant.

Puis le directeur du combat, se plaçant à égale distance des deux adversaires, s'apprêta à donner le signal.

— Êtes-vous prêts, messieurs ? demanda-t-il.



Montlaurier tomba. (P. 1146.)

Santenac seul répondit d'une voix claire :

— Je suis prêt.

Montlaurier ne fit qu'un geste de tête.

Il venait de constater qu'il se trouvait dans une situation défavorable.

Le soleil qu'il recevait par derrière, la veille, dans l'après-midi, lorsqu'il avait procédé à ses essais de tir, donnait maintenant du côté opposé.

Le docteur ne distinguait plus le bouleau.

Tout se confondait dans un éclairage trop vif.

Cela le désorientait.

Le directeur du combat dit :

— Feu!... Un!... deux!... trois!...

Les deux coups de feu retentirent presque simultanément.

Montlaurier tomba.

On accourut à son secours.

Il avait été atteint à l'épaule.

Le combat était terminé.

De loin, deux hommes avaient assisté au duel.

C'étaient Gérard et Noirétable.

Personne ne les avait vus.

Ils avaient vu tomber Montlaurier et le mari de Marthe n'avait pu retenir une énergique exclamation de dépit.

Ils s'éloignèrent et Noirétable, ayant fait un détour, revint pour s'assurer de la gravité de la blessure du docteur.

Le médecin ne pouvait encore se prononcer.

Il avait fait un pansement sommaire, selon la méthode antiseptique, mais il fallait transporter le blessé chez lui pour faire l'extraction de la balle qui était logée dans l'articulation humérale.

Gérard avait été tenu au courant, les jours précédents, de tout ce qui s'était passé.

Noirétable, qu'il avait chargé de surveiller Montlaurier, lui avait causé une joie véritable le jour où il lui parla de la valeur que le docteur lui avait montrée.

Du premier coup, il avait reconnu le faux.

Les deux hommes s'étaient concertés.

Il fallait à tout prix amener Montlaurier à se dessaisir de cette lettre de change.

Lorsque Gérard la posséderait, il tiendrait le docteur en son pouvoir.

Il pourrait l'envoyer au bagne.

Mais ce duel était survenu qui avait tout dérangé dans les projets que le père d'Arlette avait faits.

On avait pris des dispositions nouvelles.

Le faux était patent, indéniable, facile à démontrer, car il ne s'agissait que de faire appeler M. Sandal.

C'est alors que d'Ormilly avait résolu d'écrire la carte-télégramme que Noirétable devait aller montrer à Montlaurier.

Son but consistait à amener le docteur à l'avenue de l'Alma, où il viendrait sûrement pour protester avec indignation contre le soupçon qui l'atteignait.

Gérard connaissait son effronterie et il y comptait.

Après le duel, dont l'issue funeste ne pouvait être prévue, car les rencontres au pistolet se dénouent assez rarement d'une façon tragique, Noirétable devait amener Montlaurier chez Lovely.

Au même moment, M. Sandal serait appelé chez le richissime Américain par téléphone et Lovely le mettrait en présence de Montlaurier.

Le faux serait proclamé par le coulissier, et Montlaurier ne quitterait l'avenue de l'Alma qu'entre les mains du commissaire de police que l'on appellerait pour l'arrêter.

Tout était ajourné maintenant.

Montlaurier blessé, il fallait attendre son rétablissement.

Mais n'importe, Gérard le tenait en son pouvoir.

Tôt ou tard il le livrerait à la Justice et il l'enverrait au bagne.

En attendant, il fallait suivre pas à pas les événements.

C'est ainsi que Noirétable, continuant sa mission, apprit que l'état du docteur transporté chez lui avait été jugé assez grave par les médecins qui le soignaient.

La balle ne pouvait être extraite.

Une fièvre violente s'était déclarée et le malade était en proie à un délire intense.

Dans un moment de calme et de lucidité, Montlaurier avait demandé à être transporté à la maison des Frères de Saint-Jean-de-Dieu où on lui ferait l'opération qui était jugée indispensable.

On avait fait comme il voulait.

Là, on serait aisément tenu au courant de son état.

L'abbé Sylvère lui-même aurait chaque jour des nouvelles, car il connaissait de longue date le supérieur des frères hospitaliers qui avait été autrefois à la maison de Marseille.

En tout cas, il fallait attendre.

Si Montlaurier était emporté par le mal, toute vengeance deviendrait inutile.

C'est de Santenac qu'il convenait de s'occuper, et à cet égard, Lovely était minutieusement renseigné par Josiane aussi bien que par Rinaldi.

L'ancien curé des Joris s'était employé activement à la mission que son affection et son dévouement lui avaient fait rechercher.

Il s'était rendu au Ministère de la Justice avec M^{me} d'Ormilly, laissant Arlette avec la bonne maman Sarrazin, et il avait fait avec elle toutes les démarches nécessaires pour qu'elle fût autorisée à changer son nom.

Grâce aux hautes influences dont l'abbé Sylvère disposait, grâce aux amis qu'il possédait à la direction des Cultes, dont le Ministère était en ce moment réuni à celui de la Justice, la requête de la femme du condamné avait été immédiatement examinée et favorablement accueillie.

La solution, dépendant uniquement du ressort administratif, ne devait pas tarder à être prise par le garde des sceaux.

M^{me} d'Ormilly, on l'avait promis à son vénérable protecteur, serait autorisée à prendre le nom de Lovely, en présence du consentement de celui qui le portait.

Bientôt, plus rien ne séparerait Marthe de ce mari adoré qu'elle avait si longtemps cru à jamais perdu pour elle.

Le bonheur qu'elle goûtait et les souriantes promesses de l'avenir avaient définitivement achevé de rétablir sa santé, et rien aujourd'hui ne pouvait révéler l'épouvantable maladie dont elle avait souffert.

C'était un sang régénéré qui circulait dans ses veines, comme il lui semblait qu'en son cœur s'était formée une tendresse nouvelle pour Gérard si heureusement rendu à son amour.

Aussi c'étaient des heures délicieuses qu'ils passaient tous les trois maintenant, intimement réunis chez l'abbé Sylvère qui goûtait dans le contentement de son âme le bien que Dieu lui avait permis de faire.

C'était, entre Marthe et Gérard, des effluves ineffables comme aux premiers jours de leur amour, et entre le père et la fille une joie sans bornes, une joie infinie à laquelle nulle autre n'était comparable.

Gérard avait longuement causé avec Arlette des tendres projets que son cœur avait formés.

Dès le premier jour, sans s'arrêter à aucune considération de fortune, sans entrevoir aucun préjugé de famille, il avait souscrit à cet amour, né si simplement entre les deux jeunes gens et formé par les liens si doux du dévouement et de la reconnaissance.

Il n'avait vu que le bonheur de cette enfant qu'il adorait et il remerciait Dieu qui lui avait permis de la retrouver pour en être témoin et pour l'augmenter encore.

Puis, il avait appris à connaître celui à qui Arlette avait donné son cœur.

Il avait su apprécier l'âme grande et généreuse, les sentiments nobles et élevés, les hautes qualités de l'esprit et du cœur de Victor Mai.

Maintenant il aimait ce jeune homme comme un fils.

D'Ormilly avait essayé lui-même, en présence de la peine secrète qu'il avait découverte chez le fiancé de sa fille qui ne pouvait s'empêcher de songer à l'infériorité de sa naissance, de dissiper ses honnêtes scrupules, et il s'était efforcé de le convaincre que rien ne pouvait diminuer l'estime et l'affection qu'il avait pour lui.

Mais, en dépit de ces démonstrations affectueuses, dont la sincérité ne faisait pour lui aucun doute, Victor Mai éprouvait en présence du père d'Arlette une appréhension mystérieuse qui l'envahissait, qui le troublait et qui lui faisait entrevoir l'avenir comme assombri par d'épais nuages.

Il lui semblait qu'un malheur le menaçait, que son bonheur allait être inexorablement compromis par une catastrophe qu'il ne pouvait ni prévoir ni conjurer.

Il aurait voulu, pour offrir à cette fiancée qu'il adorait, autre chose qu'un nom forgé par les employés de l'hospice des Enfants-Trouvés, parvenir à découvrir sa famille, et cependant un pressentiment secret lui faisait redouter cette découverte comme si ses conséquences devaient causer son malheur et son désespoir.

Tout le monde le soutenait ; autour de lui, chacun l'aimait et l'encourageait.

Marthe et Gérard le considéraient déjà comme leur fils ; l'abbé Sylvère et M^{me} Sarrazin avaient pour lui une affection tendre et dévouée.

Cependant aucune de ces marques d'affection ne parvenait à lui donner cette confiance qui est la base de l'espoir et qui suffit à elle seule à donner le bonheur.

Enfin, il n'y avait pas à lutter contre les événements.

Il fallait s'abandonner au sort quel qu'il fût, réglé par la main divine, inscrit sur le livre du destin.

L'ancien curé des Joris avait déjà commencé les démarches qu'il avait annoncées.

Il était allé rendre visite à l'aumônier de l'hospice de la rue D'Enfer et il avait obtenu une promesse qui allait être tenue.

L'aumônier s'était chargé de le renseigner, ou du moins de lui fournir tous les indices qu'il pourrait recueillir sur la famille de Victor Mai.

Ces nouvelles, que le jeune homme avait désirées, ces renseignements qu'il avait sollicités lui-même, il les appréhendait aujourd'hui.

Il aurait voulu, sans savoir quel mystérieux instinct l'y poussait, que l'on ne parvînt pas à découvrir quelle était sa famille.

Mais l'abbé Sylvère, qui constatait sur le visage de Victor Mai les

traces des angoisses secrètes qui le tourmentaient, se méprenait sur leur signification, et, croyant y voir la manifestation de l'impatience du jeune homme, l'excellent prêtre redoublait de zèle pour arriver à tenir sa promesse.

CHAPITRE XLIV

LA FILLE DU FAILLI

La déclaration en faillite des importantes usines métallurgiques que dirigeait Morisset n'avait pas passé inaperçue.

Le jour même où le Tribunal de Commerce rendit son jugement, des notes, à l'apparence discrète, furent publiées par divers journaux.

Le nom de l'entreprise déchue n'y était pas indiqué clairement, pas plus que celui de son directeur; mais, pour ceux qui étaient au courant, le fait était clair.

Cette nouvelle produisit une émotion considérable dans le monde spécial de la banque et des capitalistes qui avaient engagé des fonds dans l'affaire.

On se demandait comment il était possible qu'une industrie aussi prospère, aussi importante naguère, d'une réputation tellement supérieure, eût ainsi sombré d'un seul coup.

Alors la méfiance naquit parmi ceux que cette vaste déconfiture atteignait.

Le soupçon, bien vite transformé en accusation, s'empara de tous ceux qui se trouvaient si inopinément lésés dans leurs intérêts ou atteints dans leur fortune.

Des lettres anonymes furent d'abord adressées au Parquet pour attirer son attention sur cette faillite.

Puis vinrent les plaintes.

On accusait carrément Morisset d'actes répréhensibles.

Le Parquet, cependant, ne se décidait pas à agir.

Le personnage qui était à la tête des Tréfileries, aciéries, forges et hauts fourneaux de l'Est était sénateur et en somme la déclaration en faillite ne l'atteignait pas nominativement, puisque l'entreprise était constituée en Société anonyme et que Morisset n'en était, par le fait, que le directeur.

Mais alors, une plainte plus pressante, plus circonstanciée se produisit.

Elle émana directement de la légation des États-Unis, portée par la chancellerie à la requête d'un de ses nationaux.

C'était sir Richard Lovely qui avait fait faire cette démarche en se prévalant des titres dont il s'était rendu acquéreur.

Cette fois le Parquet fut obligé de sortir de son inaction.

Des ordres lui furent transmis par le garde des sceaux sur les pressantes instances du Ministre des affaires étrangères.

Le syndic de la faillite fut mandé auprès du procureur général afin de vérifier le bien-fondé de la plainte qui avait été portée.

Tous les griefs furent constatés.

La preuve était facile, par les livres mêmes, des virements opérés par Morisset, des opérations illégales et onéreuses qu'il avait faites pour soutenir son crédit, des actes antistatutaires qu'il avait consentis et même provoqués pour essayer de sauver une affaire irrémédiablement compromise, des distributions de dividendes fictifs auxquelles il s'était livré pour inspirer confiance, et des détournements dont il s'était rendu coupable pour récupérer ce qu'il avait engagé de sa fortune personnelle dans son entreprise.

Le procureur général, complètement édifié, rendit compte de son enquête au Ministre de la Justice.

Évidemment, Morisset tombait sous les coups de la loi.

La faillite lui était non seulement imputable, mais elle devait être convertie en banqueroute, et du Tribunal de Commerce, passer à la juridiction de la Cour d'assises.

Mais le directeur des Tréfileries, aciéries, forges et hauts fourneaux de l'Est était couvert par l'immunité parlementaire.

La Justice ne pouvait procéder contre lui pendant le cours d'une session sans avoir obtenu l'autorisation préalable du Sénat.

Or, Morisset était un des membres de la majorité gouvernementale.

Son arrestation, ou même la simple ouverture d'une procédure contre lui, causerait un scandale retentissant dont les journaux de l'opposition ne manqueraient pas de tirer parti contre le Ministère.

On en conférait en haut lieu et l'on hésitait à agir.

D'autre part, la légation des États-Unis ne paraissait pas disposée à renoncer à sa plainte.

Les démarches devenaient de plus en plus pressantes.

Il fallut bien, quoique à contre cœur, prendre une détermination.

Morisset fut appelé devant le procureur général.

On espérait qu'il pourrait trouver l'argent nécessaire pour donner

satisfaction aux intérêts lésés, pour désintéresser les plus acharnés de ses créanciers, pour arrêter enfin de quelque manière ces plaintes auxquelles il devenait impossible de se soustraire plus longtemps.

Mais le directeur des grandes usines métallurgiques de l'Est ne put trouver aucun moyen de se tirer d'affaire.

Sa fortune personnelle, absolument compromise, tout à fait insuffisante du reste, ne pouvait l'aider en quoi que ce soit.

Il ne pouvait espérer aucun crédit nouveau.

La confiance publique l'avait abandonné.

Il parlait de réorganiser l'affaire sur de nouvelles bases, de constituer une nouvelle société qui prendrait à sa charge le passif de l'ancienne ; mais on sentait que ce n'était là que des moyens dilatoires, que des expédients plus ou moins habiles pour gagner du temps.

Le procureur général fut obligé de dire au sénateur de Seine-et-Marne, qu'il allait être contraint de demander au Sénat l'autorisation de le poursuivre, s'il ne parvenait pas, dans le plus bref délai, à faire cesser les instances dirigées contre lui par la Chancellerie américaine.

Morisset était atterré.

A la ruine, venait s'ajouter la menace du déshonneur et de la honte publique.

Il tenta pourtant de se sauver.

Il se rendit chez sir Lovely.

Brutus, — le nègre de la Martinique que le père d'Arlette avait ramené de Rio-de-Janeiro et qui lui servait de valet de chambre, vit seul le visiteur et lui annonça que son maître était trop occupé pour le recevoir.

Morisset écrivit alors une lettre pressante dont la publication seule aurait suffi à le perdre.

Il ne reçut aucune réponse.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi et l'on annonçait la fin prochaine de la session.

Les Chambres allaient entrer en vacances.

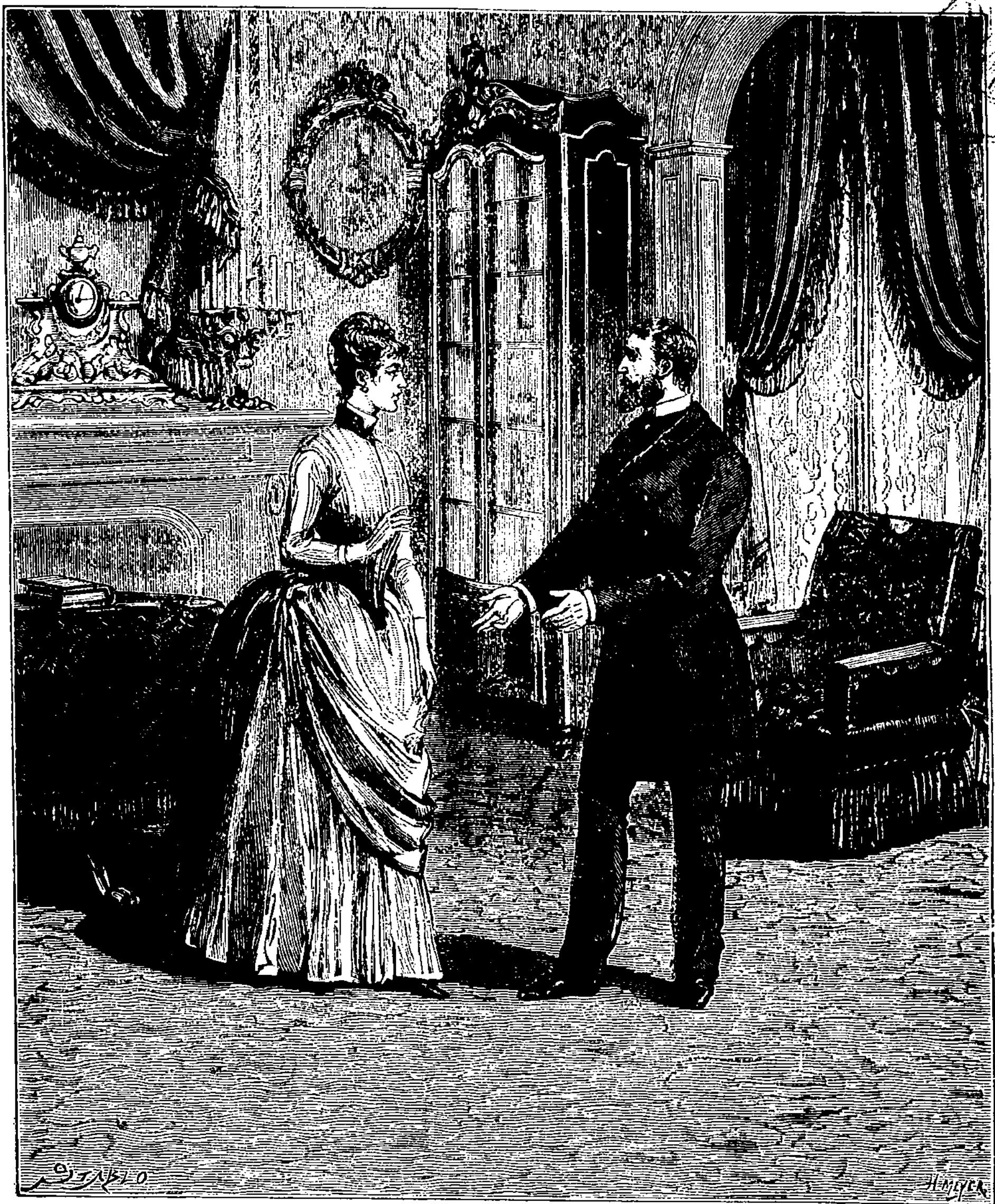
Le Parquet, sous l'inspiration du garde des Sceaux, attendait ce moment pour agir.

L'affaire ferait ainsi moins de bruit.

L'instruction serait officiellement ouverte pendant l'intersession parlementaire et il ne serait pas nécessaire de la sorte de lancer cette demande en autorisation de poursuites qui aurait inévitablement causé le scandale que l'on redoutait.

Morisset serait inculpé, mais il serait laissé en liberté provisoire.

Mais alors un autre fait se produisit.



Vasselin lui avait dit que le voyage de son père avait pour but de se procurer des fonds. (P. 1155.)

Un journal de New-York publia un long article sur la déconfiture des Tréfileries, aciéries, forges et hauts fourneaux de l'Est.

Il spécifia la nature frauduleuse des opérations qui avait été faites par le sénateur Morisset et il réclama prompt justice.

Quelques organes importants de Paris publièrent à leur tour une traduction avec un résumé de cette plainte.

Le scandale éclata.

Toute la presse d'opposition se déchaîna contre le Ministère et l'on raconta tout haut tout ce qui avait été fait pour sauver Morisset.

Les Chambres étaient en vacances.

Morisset eut peur.

On le prévint, du reste, que les poursuites ne pouvaient plus être différées.

Il prit la fuite.

Mais un homme veillait sur lui, Noirétable qui, en présence des événements imminents qui se préparaient, était revenu à la hâte à Mormant.

Il suivit le sénateur de Seine-et-Marne et il envoya une dépêche qui permit de l'arrêter au moment où il allait passer la frontière.

Morisset fut incarcéré à la prison de Nancy où arrivèrent bientôt les instructions du Parquet ordonnant son transfert à Paris.

Il arriva au Dépôt deux jours après.

Mais, le lendemain de son arrivée, quand le gardien ouvrit la porte de sa cellule pour le faire conduire auprès du juge d'instruction, on le trouva pendu aux barreaux de sa fenêtre.

La mort remontait déjà à plus de deux heures.

D'Ormilly était vengé.

La fille de Morisset n'avait rien su de tout ce qui s'était passé.

Jeanne avait bien compris que son père se trouvait engagé depuis quelque temps dans des affaires difficiles, elle avait bien appris même que la Société avait été déclarée en faillite. Mais, ignorante de toutes ces affaires de procédure, de justice et de commerce, elle avait pensé que ce n'était qu'un mauvais moment à passer et que le mal pourrait être aisément réparé.

Elle ignorait tout ce qu'avaient dit les journaux.

Une préoccupation l'absorbait tout entière.

Jeanne commençait à croire à la réalisation de ses vœux les plus chers.

Le fiancé que son père lui avait destiné s'était retiré ; depuis plusieurs semaines on n'avait plus eu ni sa visite ni de ses nouvelles et il était évident que, devant les mauvaises affaires dans lesquelles Morisset était engagé, il renonçait à la main de sa fille.

Jeanne espérait que son père se déciderait un jour à lui laisser épouser Charles Bérain dont la position devenait chaque jour plus belle.

Cet espoir l'aveuglait.

Elle ne voyait rien des ruines et des désastres qui s'accumulaient autour d'elle.

Vasselin, le secrétaire de Morisset, qui était resté seul auprès de Jeanne Morisset, lui avait dit que le voyage de son père avait pour but de se procurer des fonds et de rechercher de nouveaux commanditaires avec l'aide desquels il reprendrait l'affaire et la ferait redevenir aussi prospère qu'autrefois.

On avait caché avec soin à la jeune fille les poursuites et l'arrestation de son père.

Il n'était pas possible maintenant de lui laisser ignorer sa mort.

Les ennemis de Morisset, désarmés par son suicide, devaient cesser leurs plaintes.

L'instruction, dans laquelle il était le seul inculpé, pouvait être close.

Mais, pour éviter le retentissement du scandale qui allait éclater inévitablement, il fallait bien ramener à Mormant le corps du sénateur et dissimuler les causes de sa mort sous un pieux mensonge.

La nouvelle était venue aux oreilles de Marthe et d'Arlette.

Gérard la leur avait annoncée lui-même afin de leur faire savoir que, comme lui, elles étaient cruellement vengées.

Alors Arlette songea aussitôt à sa petite amie de Lans, à cette compagne de son enfance malheureuse qui lui avait témoigné tant d'affection et qu'elle n'avait jamais revue.

Elle pensa à la douleur qui allait être la sienne lorsqu'elle verrait ramener le cadavre de son père.

Elle se représenta encore la honte qui l'accablerait si elle venait à se douter de la vérité, ce qui était à craindre, car la révélation cruelle pouvait lui être faite malgré toutes les précautions qui avaient été prises.

Arlette n'hésita pas.

Elle demanda à sa mère de la conduire auprès de son amie et Marthe n'osa le lui refuser.

Gérard lui-même, touché de la compatissante générosité de sa fille, l'approuva.

Arlette, toute heureuse, partit aussitôt pour Mormant avec sa mère.

Malgré les années écoulées, Jeanne Morisset la reconnut immédiatement.

L'affreuse nouvelle du malheur qui la frappait n'avait pas encore été apportée à la jeune fille et elle put pendant quelques instants se réjouir d'avoir retrouvé cette amie de son enfance qu'elle n'avait jamais oubliée.

Elle lui rappelait les quelques semaines de leur enfance qu'elles

avaient passées ensemble à Lans et elle évoquait joyeusement le passé, ignorante de l'épouvantable présent.

M^{me} d'Ormilly et Arlette savaient que dans l'après-midi on allait venir annoncer à Jeanne Morisset la mort de son père ; elles avaient tenu à précéder le cercueil qui allait être apporté dans quelques heures et pour atténuer la douleur de sa jeune amie, la fille de Gérard avait voulu être auprès d'elle au moment de cette douloureuse épreuve.

Arlette et sa mère compatissaient secrètement à l'affreuse position de la jeune fille qui se trouvait désormais seule au monde et elles s'apprêtaient à la consoler lorsque éclaterait le désespoir que leur amitié prévoyait.

Elles étaient attentives toutes deux, tout en causant avec Jeanne, au moindre mouvement du dehors, afin d'être prêtes à devancer la terrible nouvelle et de pouvoir en atténuer le choc.

Lorsqu'elles virent entrer M. Vasselin, elles comprirent que le moment était venu et c'est à peine si Marthe laissa à l'ancien instituteur de Villars le temps de dire :

— Mademoiselle Jeanne... J'ai à vous préparer à une nouvelle bien triste...

M^{me} d'Ormilly se rapprocha vivement de la jeune fille.

Elle fit un signe à Vasselin qui se tut.

Jeanne, intriguée et déjà saisie d'une horrible angoisse, les regardait tous trois essayant de comprendre ce qui se passait et de deviner le malheur qu'on allait lui annoncer.

— Ma pauvre enfant, dit Marthe avec la démonstration sincère d'une affection véritablement maternelle, j'aurais voulu pouvoir vous cacher plus longtemps le malheur qui vous frappe...

— Un malheur !... fit la fille de Morisset pleine d'alarmes.

— Un grand malheur, répondit M^{me} d'Ormilly en prenant les mains de Jeanne et en l'attirant vers elle.

Arlette joignit ses affectueuses démonstrations à celles de sa mère.

— C'est ce malheur, dit-elle qui nous a conduites près de vous ; nous ne savions ce que vous étiez devenue et nous vous croyions toujours dans l'Ardèche lorsque nous avons appris, aujourd'hui, l'épouvantable nouvelle que l'on vient vous apprendre.

— Nous avons su en même temps que vous étiez ici, reprit Marthe, et nous sommes accourues toutes deux pour être auprès de vous et pour vous consoler

— Mais quel est ce malheur?... demanda la jeune fille déjà toute pâle et tremblante.

— Votre père,... essaya Vasselin.

— Mon père !

— Votre père qui était parti en voyage... reprit l'ancien instituteur. M^{me} d'Ormilly l'interrompit.

— M. Morisset revenait à Paris hier au soir, dit-elle, et dans le trajet...

— Il est mort !... s'écria Jeanne.

— Ma pauvre enfant !

Jeanne se laissa aller dans les bras de M^{me} d'Ormilly en pleurant.

— Oui, il est mort... il est mort subitement dans le train...

— Mon pauvre père !...

— Lorsque nous avons su cela, dit Arlette à son tour, lorsque nous avons su que vous étiez seule, nous avons voulu venir pour essayer de vous soutenir et de vous consoler.

Grâce au pieux mensonge qu'elles avaient imaginé, Marthe et sa fille devaient réussir à cacher l'horrible réalité à l'orpheline.

Vasselin le comprit et il se joignit à elles.

Jeanne ignorerait le déshonneur de son misérable père, comme elle avait toujours ignoré ses méfaits.

Elle ne saurait pas que Morisset avait fui pour se soustraire à la justice, qu'il avait été arrêté, jeté en prison, et qu'il s'était lui-même donné la mort pour se soustraire à l'infamie qui allait être rendue publique et à la condamnation qui allait le frapper.

D'accord avec Gérard, Marthe, après avoir laissé passer les premières violences de la douleur, après avoir soutenu la pauvre Jeanne lorsque l'on apporta le corps de son père, après avoir elle-même, avec Arlette, essuyé ses pleurs et apaisé ses sanglots, elle répondit aux questions qu'elle adressait.

Elle lui dit que M. Morisset avait fait ce voyage pour sauver sa situation que de mauvaises affaires avait menacée et compromise et qu'il avait enfin réussi à trouver quelqu'un qui lui prêtait son appui et son concours.

C'était le salut pour lui, un salut inespéré, et c'était sans doute la joie trop violente qu'il avait éprouvée qui l'avait tué.

En effet, Gérard avait résolu, pour éviter à l'amie de sa fille la honte qu'elle parviendrait inévitablement à connaître et la ruine qui l'accompagnerait, de faire reprendre l'affaire par Charles Bérain.

Il était certain que dès que l'on saurait dans le monde industriel et financier que les établissements si prospères de Verneuil, dont sir Lovely était le principal intéressé, étaient disposés à reprendre pour leur compte l'affaire que Morisset avait conduite à sa perte, la confiance renaîtrait.

Les ressources de l'entreprise que Charles Bérain dirigeait avec tant d'intelligence suffisaient pour sauver la situation.

Les actionnaires, en présence de la garantie offerte par le richissime Américain, consentiraient à la transformation de la Société.

Un concordat amiable serait accepté par tous et la déclaration de faillite pouvait être reportée.

Les Tréfileries, aciéries, forges et hauts fourneaux de l'Est seraient fusionnés avec les établissements métallurgiques du Verneuil sous l'intelligente direction de Charles Bérain.

Non seulement personne ne perdrait rien, mais encore la prospérité ne tarderait pas à renaître.

D'autre part, la vérité sur la fin misérable de Morisset ne serait pas publiquement dite.

Les journaux ne recevraient pas la nouvelle du suicide du sénateur de Seine-et-Marne, de même qu'ils n'avaient pas encore reçu celle de sa fuite et de son arrestation.

On dirait ce qui avait été imaginé pour le salut de Jeanne, et Gérard, vengé maintenant du misérable qui avait osé insulter sa femme et qui était la cause réelle de tous ses malheurs, était heureux de pouvoir travailler au bonheur de cette jeune fille, innocente victime, que l'amitié d'Arlette rendait sacrée pour lui.

CHAPITRE XLV

FIN D'AMOUR

Tandis que M^{me} d'Ormilly et Arlette demeuraient auprès de Jeanne Morisset; tandis qu'elles voulaient continuer à la soutenir par leur affection et à veiller sur elle aussi longtemps que cela serait nécessaire pour être sûre qu'aucune indiscretion ne pourrait se produire; tandis qu'elles passaient quelques jours à Mormant, assistant avec elle aux funérailles de Morisset et ramenant auprès de la pauvre orpheline le fiancé que son père avait chassé, nous pouvons revenir à Bougival où, à l'instigation de Gérard, secondé par Rinaldi et par Josiane, se préparent des événements que nous n'allons pas tarder à connaître.

Bianca n'avait rien laissé percevoir à son amant des criminelles préoccupations qui agitaient son âme; mais don Felipe Moralès était doué

d'une observation pénétrante, d'un flair subtil, et il avait bien compris ce qui se passait chez sa compatriote.

Il n'avait pas été long à la connaître et quelques mots, quelques incidents sans apparence importante, avaient suffi pour lui révéler les desseins qu'elle méditait pour se débarrasser de la chaîne qui lui était devenue odieuse.

Il avait bien compris quels étaient les désirs secrets de Bianca lorsque, devant lui, elle avait plusieurs fois consulté les cartes chez Marthe Lion.

Il avait vu briller dans ses prunelles noires des éclairs épouvantables qui décelaient les horribles dispositions de son esprit.

Mais vainement avait-il essayé, aux heures d'amour, de provoquer des confidences, de lui faire avouer ce qu'elle méditait de si affreux, l'Italienne ne parlait pas.

Elle ne voulait faire de cet homme qu'elle adorait avec la passion la plus absolue et la plus folle, le complice ni le confident de ses projets.

C'est toute seule qu'elle voulait agir; c'est à elle seule qu'elle voulait devoir la liberté qui lui permettrait, espérait-elle, en se donnant tout à lui, de le conquérir définitivement et sans réserve.

Bianca avait fréquenté longtemps les divers hippodromes où l'attiraient les violentes sensations du jeu.

Elle ne voyait pas seulement dans les paris qu'elle faisait sur les chevaux le bénéfice qu'elle pouvait réaliser; il y avait pour elle dans les aléas capricieux de ce jeu de hasard, cette fatalité à laquelle elle croyait avec autant de ferveur qu'à la vertu de ses amulettes et à la puissance de la Madone qu'elle, pure Italienne, elle invoquait à tout propos.

La femme de Santenac ne se guidait pas pour « prendre » tel ou tel cheval sur les pronostics fournis par les journaux spéciaux de sport, ni par les renseignements vendus sous enveloppes aux abords du turf, ni par les « tuyaux » transmis discrètement par les agents des bookmakers, ni par les quasi-certitudes annoncées à grands cris par tous ceux qui battent monnaie sur la crédulité des gogos.

Elle n'étudiait pas les performances des chevaux, elle ne lisait pas les notes d'entraînements, elle ne tenait aucun compte ni de la valeur des jockeys, ni du poids infligé au cheval, ni de la distance qu'il avait à parcourir, ni de son âge, ni de son pedigree, ni des chances diverses de ses concurrents.

Pour choisir celui qui, selon elle, devait être le gagnant, la supersti-

tieuse Italienne avait recours aux procédés les plus divers, mais toujours à des moyens en quelque sorte cabalistiques ou fatidiques.

Si le champ était nombreux, elle prenait le cheval qui portait le numéro 13, ou celui qui était affiché le treizième après les opérations du pesage.

Elle additionnait parfois la valeur numérique des lettres qui composaient les noms des chevaux d'une même épreuve, pour comparer les nombres que chacun fournissait et elle pontait sur celui dont le total était égal à la somme obtenue à l'aide du même calcul fait sur son propre nom.

Ou bien encore elle consultait les cartes le matin chez elle, ayant sous les yeux le programme de la réunion, et, représentant les jockeys par les valets, les propriétaires par les rois, les chances favorables par les dames de cœur et de trèfle, les chances défavorables par celles de pique et de carreau, les accidents par les as et la somme à jouer par les basses cartes, elle préparait son jeu tout entier pour les cinq épreuves de la journée.

Elle avait bien d'autres systèmes.

Elle tirait quelquefois à la belle lettre dans un livre pour pronostiquer le gagnant, ou avec les numéros d'un jeu de lotos.

Elle gagnait et elle perdait tour à tour, sans jamais douter pour cela de l'infailibilité de son système qui triomphait dans le premier cas, mais dont elle s'expliquait toujours la défaite dans le second par l'influence contraire exercée par une puissance occulte supérieure à la sienne.

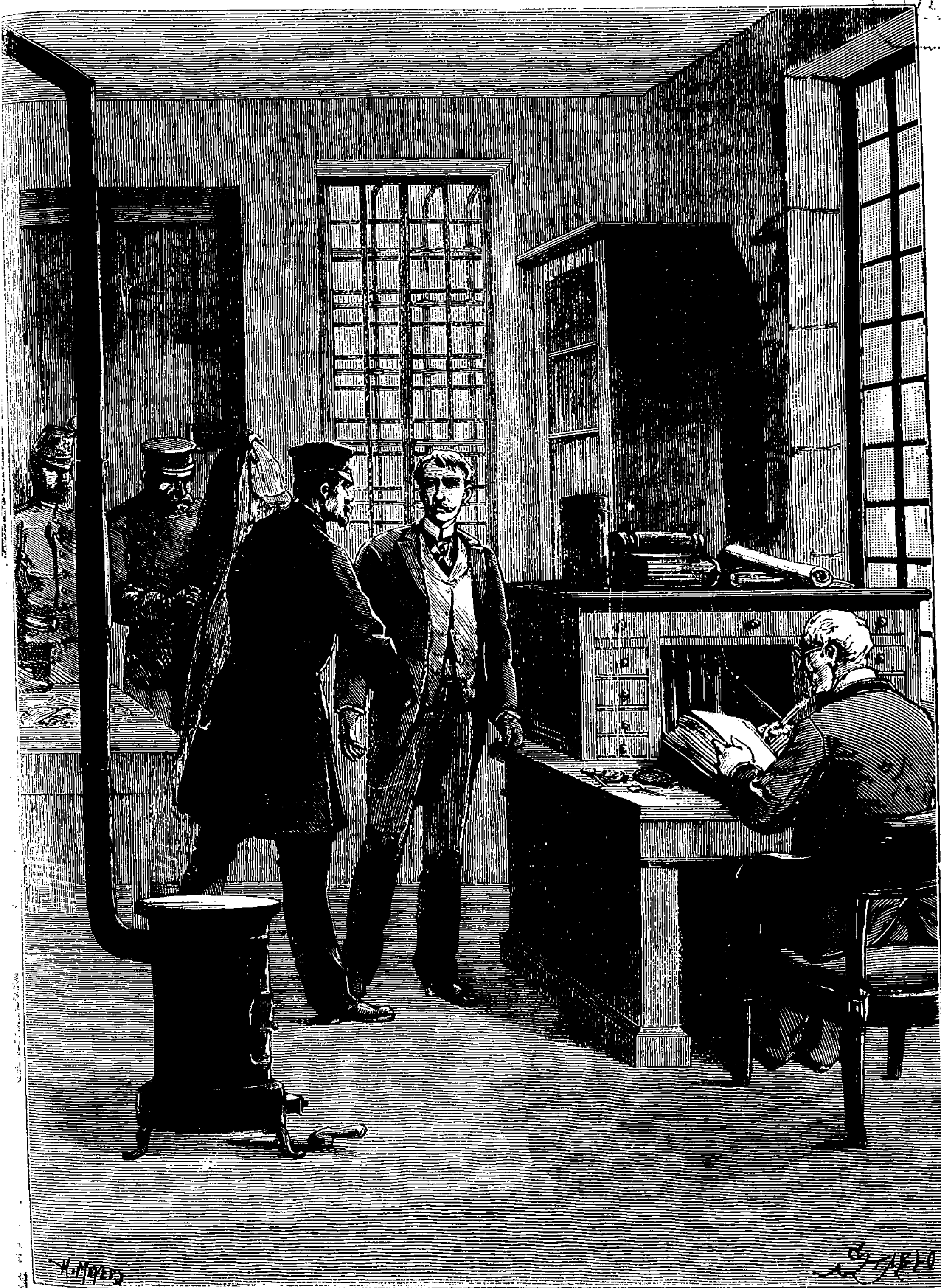
Très au courant de tout le monde spécial, bizarre et opposé des courses, grâce à cette longue pratique — car les courses avaient été longtemps la seule distraction de Bianca — l'Italienne avait remarqué ces êtres aux figures sournoises, aux allures louches qui rôdent sur ces parties écartées de la pelouse autour des bookmakers de bas étage, et des bonneteurs.

Elle avait compris que la plupart de ces miséreux étaient aussi des misérables prêts à toutes les besognes, capables de tout pour de l'argent, aptes au vol et mûrs pour le crime.

Elle savait que, clients des chambres correctionnelles, du dépôt et de Mazas, plusieurs d'entre eux étaient aspirants à la cour d'assises, à la Roquette et au bagne.

Elle en avait vu parfois quelques-uns s'approcher d'elle, la frôler parce qu'ils la voyaient bien mise, couverte de bijoux, la bourse sonnant les pièces d'or, en quête d'un coup à faire, comme ils rôdaient aussi autour d'autres que leur cupidité et leurs instincts vicieux leur signalaient.

C'est à ces garnements que Bianca avait songé pour exécuter le



Le misérable devait être en prison. (P.1163.)

projets criminels que son imagination affolée par la passion de Felipe Moralès avait ourdie.

Le choix était facile à faire.

L'année précédente, M^{me} de Santenac avait failli être victime d'un vol.

Un voleur à la tire avait glissé sa main dans la poche de sa robe, mais il avait été maladroit et Bianca l'avait courageusement saisi au poignet.

Elle allait le livrer aux gardiens de la paix qu'elle appelait déjà, lorsque le misérable implora sa pitié d'une voix lamentable, en laquelle elle reconnut l'accent de son propre pays.

C'était un Sicilien.

Bianca ne voulut pas livrer un compatriote.

Elle lui donna même quelques pièces de monnaie pour le secourir, parce que le bandit sut l'émouvoir en lui disant que c'était la misère qui l'avait poussé au vol.

Elle l'avait revu depuis, quelquefois dans les bas-fonds des hippodromes suburbains, toujours aux aguets, toujours en quête de quelque coup ou de quelque aubaine, et il la reconnaissait bien aussi, car il lui souriait de loin et il disparaissait.

Puis, pendant plusieurs mois, le Sicilien n'avait pas reparu.

M^{me} de Santenac avait bien compris le motif de son absence : le misérable devait être en prison.

Maintenant elle pensait à lui et elle aurait bien voulu le revoir.

C'était l'homme qu'il lui fallait.

Elle le chercha à Saint-Ouen, à Bois-Colombes, à Vincennes, les jours de courses au trot surtout.

Elle ne le vit pas.

Bianca songeait, quoique avec regret, à s'adresser à un autre, à un de ces hommes hideux qu'elle avait vus souvent en la compagnie du Sicilien, lorsqu'il lui apparut de nouveau.

Elle allait prendre le train à la gare Saint-Lazare pour revenir à Bougival lorsqu'elle reconnut des joueurs de bonneteau rencontrés plusieurs fois dans les trajets de Paris aux divers champs de courses, de ces habiles filous qui manient supérieurement « les trois cartes » et qui dévalisent les imbéciles assistés de compères empruntés à la classe des sans-aveu, et elle observa leurs allures.

Elle les vit choisir un compartiment où étaient déjà installés deux

bonshommes à figures bonasses et de types provinciaux et y monter les uns après les autres, comme des voyageurs qui ne se connaissent pas.

Puis, au moment où l'on commençait à fermer les portières des wagons, le Sicilien arriva à son tour.

Il allait occuper la dernière place restée libre dans le compartiment où étaient déjà les autres.

Il était mieux mis qu'autrefois, un peu plus propre du moins.

Lui aussi, à première vue, il reconnut Bianca.

L'Italienne eut un éclair de joie féroce en ses prunelles sombres.

Elle fit un signe à son compatriote.

— J'ai besoin de vous, lui dit-elle.

Le voleur se méfia d'abord.

Mais Bianca, qui vit son hésitation, ajouta en se servant de la langue natale :

— Vous n'avez rien à redouter de moi, au contraire. C'est un... service qu'il faut que vous me rendiez et que je vous payerai ce qu'il vaut.

Virolo, — c'était le nom du Sicilien, — eut confiance alors.

Il répondit :

— J'ai des amis qui m'attendent.

Il montrait son ticket.

— Je le sais, fit impérieusement Bianca, mais ce que je veux de vous est plus important et vous rapportera davantage que ce que vous allez gagner dans cette partie de bonneteau.

Venez ; laissez là vos camarades.

Moi aussi, j'allais prendre le train, mais il faut absolument que nous causions ensemble.

Les portières fermées, le sous-chef de gare siffla.

Le train s'ébranla.

— Soit, fit Virolo. Où allons-nous ?

— Allez m'attendre au square des Batignolles, le long de la grille qui donne sur la gare. Dès que vous me verrez, vous me suivrez.

Quelques instants plus tard, M^{me} de Santenac arriva au rendez-vous où le Sicilien l'attendait.

Elle marcha jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un coin solitaire où nulle oreille de promeneur ne pouvait l'entendre.

Virolo la suivit.

Bianca commença tout de suite, parlant à voix basse, s'exprimant en italien :

— Avez-vous deux ou trois amis qui puissent vous aider dans un coup de main ? questionna-t-elle carrément.

A son tour, Virolo demanda :

— Cela dépend... De quoi s'agit-il ?

— Je puis vous indiquer quelqu'un qui rentre très tard chez lui, dans la banlieue, et qui a toujours une forte somme d'argent dans la poche.

Le Sicilien regardait son étrange interlocutrice avec une surprise manifeste.

— C'est une vengeance, ajouta Bianca. Je veux la mort de cet homme... Moi, une femme, je ne puis faire ce que je veux... Il faut trois ou quatre hommes forts et résolus.

Virolo hésitait à accepter.

Il n'était pas encore allé jusqu'à l'attaque à main armée, moins encore jusqu'à l'assassinat.

Mais il appartenait par sa naissance à une de ces familles de bandits qui attaquent les convois sur les routes siciliennes, qui dévalisent les voyageurs et qui jouent au besoin du couteau et de l'escopette.

S'il n'avait commis aucun de ces crimes dans son pays natal, c'est qu'il avait eu maille à partir avec la justice et, qu'ayant réussi à s'évader, il avait jugé prudent de ne pas retourner en Sicile.

Mais il avait l'instinct du crime.

Le banditisme, chez lui, était dans le sang.

S'il hésitait à accepter le crime qu'on lui proposait, ce n'était pas la conscience qui était en jeu.

Il était plutôt saisi par l'inattendu de la proposition.

Bianca insista.

Elle lui démontra avec quelle facilité et quelle sûreté le coup pouvait être fait.

Elle lui évalua à plusieurs milliers de francs la somme que la victime aurait dans ses poches.

Elle lui promit dix mille francs pour le coup de couteau qui lui donnerait la mort.

Virolo fut séduit par cette perspective de fortune.

Il se décida.

— Eh bien ! fit-il, c'est résolu !

Alors, Bianca lui donna tous les renseignements nécessaires.

Elle lui dit le nom de celui dont elle voulait la mort, sans lui dire que c'était son mari.

Elle lui indiqua à quel signe il le reconnaîtrait et comment il pourrait le voir à la sortie du cercle qu'il fréquentait.

Elle lui désigna l'hôtel de la rue de Longchamp où Santenac allait chaque jour.

Enfin, elle lui décrivit clairement le chemin qu'il faisait chaque nuit les jours où il revenait à Bougival, et l'endroit le plus propice pour l'attaquer.

Elle ajouta :

— Je serai là, dans le petit chemin qui descend de la Celle-Saint-Cloud et je vous attendrai avec les dix mille francs préparés que je vous remettrai dès que j'aurai vu mourir cet homme que je déteste !

Virolo exposa, de son côté, ce qu'il comptait faire pour réussir, avec le concours de deux amis sûrs qu'il se chargeait de décider et d'amener avec lui.

Bianca remit cinq cents francs au bandit pour augmenter sa confiance et elle le quitta ensuite, ayant convenu avec lui du signal qu'elle lui donnerait pour lui indiquer le jour propice à l'attentat.

L'Italienne se sentait déjà allégée et heureuse.

Elle entrevoyait maintenant comme sûre et prochaine cette liberté à laquelle elle aspirait si ardemment.

Elle voyait arriver le jour où, délivrée de son mari, maîtresse absolue de toute sa fortune, elle pourrait se donner tout entière à l'amour qui la dévorait.

Avec quel soin attentif elle guettait toutes les actions de Santenac !

Avec quelle ruse elle l'épiait chaque jour !

Elle savait tout ce qu'il faisait.

Elle le voyait aller chez sa maîtresse où il ne passait plus d'aussi longues heures qu'autrefois, ni des nuits entières, car Josiane était devenue d'une exigence considérable et elle mettait à ses faveurs amoureuses des prix exorbitants que son amant ne pouvait satisfaire dans l'état actuel de ses ressources.

Elle le suivait sans qu'il la vît, quand il allait au cercle, essayant de demander au jeu l'argent qui lui était nécessaire.

Un croupier qu'elle connaissait la renseignait sur le gain et sur les pertes de son mari.

Santenac était assez heureux.

Il gagnait presque chaque soir.

Il revenait après minuit à Bougival, prenant le dernier train à la gare Montparnasse, — car les tramways de Rueil ne fonctionnent plus à cette heure, — et suivant chaque fois le même chemin.

Le lendemain, l'Italienne savait que son mari allait chez Josiane, apportant l'argent gagné, sans parvenir chaque fois à la satisfaire.

Bianca avait surveillé aussi les agissements de Virolo.

Elle l'avait vu posté aux abords du cercle de Santenac avec deux hommes aux visages suspects, les complices qu'il avait trouvés sans doute, — l'un libéré en surveillance qui avait rompu son ban, l'autre, assassin que la justice recherchait vainement depuis longtemps.

Elle avait compris, avec une épouvantable satisfaction, que tout était prêt.

CHAPITRE XLVI

COUP DOUBLE

Depuis deux jours, Santenac était resté plus longtemps que de coutume à Bougival.

Il y avait passé d'abord une après-midi tout entière, ensuite la plus grande partie de la matinée.

Il avait l'air préoccupé, inquiet, fureteur.

Bianca crut qu'il restait pour l'épier.

Elle sortit dès le matin du deuxième jour.

Avant de partir, elle questionna sa femme de chambre, une Italienne comme elle, qui lui était entièrement dévouée.

Il lui arrivait fréquemment, depuis quelque temps surtout, de l'interroger ainsi sur ce que disait son mari.

Margherita savait tout ce qui se passait, curieuse de sa nature, bavarde et renseignée en outre par le valet de chambre de Santenac.

Ce jour-là, Santenac avait dit qu'il ne rentrerait que fort tard.

Il paraissait plus content que d'habitude. Il chantait, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps; il sifflait en ayant l'air de lire ses journaux, attendant, en réalité, que Bianca fût partie.

Dès qu'il la sut absente, il appela Margherita et il l'envoya à la poste de Rueil, expédier une lettre qu'il disait urgente.

Il ne cherchait qu'à l'éloigner.

Alors il vint dans l'appartement de sa femme.

Il pénétra dans le cabinet de toilette attenant à la chambre.

Il ouvrit un petit placard, pratiqué dans le défaut du conduit de la cheminée, et il trouva sans peine ce qu'il cherchait.

Sur le devant d'une étagère, il y avait une petite bouteille, tapissée de papier blanc, dont l'extrémité était découpée en fines dentelures qui s'allongeaient jusqu'à la naissance du goulot.

C'était un de ces classiques flacons d'eau de fleurs d'orangers.

Chaque soir, avant de se coucher, Bianca buvait une tasse de tilleul, qu'elle parfumait avec le contenu de cette fiole.

C'était un calmant et un digestif qu'elle jugeait salutaire à son sommeil.

La petite bouteille était presque vide.

Elle ne contenait plus en liquide que la valeur d'une petite cuillerée à café.

Le gentilhomme périgourdin prit au fond du placard une autre fiole, minuscule, en verre jaune, bouchée à l'émeri.

Elle portait une étiquette de pharmacie avec cette inscription :

TEINTURE DE DIGITALE

A côté de ce flacon était un compte-gouttes dont l'Italienne se servait lorsqu'elle s'administrait une dose de ce médicament.

Santenac n'en avait pas besoin pour l'œuvre criminelle qu'il accomplissait.

Il déboucha la petite fiole et il en versa le contenu dans la bouteille d'eau de fleurs d'oranger.

Le papier dont celle-ci était revêtue dissimulait la teinte ambrée que le mélange avait prise.

Bianca ne pourrait pas se méfier.

Elle prendrait sa tasse de tilleul comme d'habitude et elle serait obligée de verser tout ce qu'il restait de l'eau de fleurs d'oranger.

De cette façon il ne resterait aucune trace de la manière dont l'empoisonnement avait été combiné et préparé.

On pourrait croire qu'elle se serait empoisonnée elle-même volontairement ou par inadvertance.

Il ne viendrait à personne l'idée d'examiner cette bouteille vide.

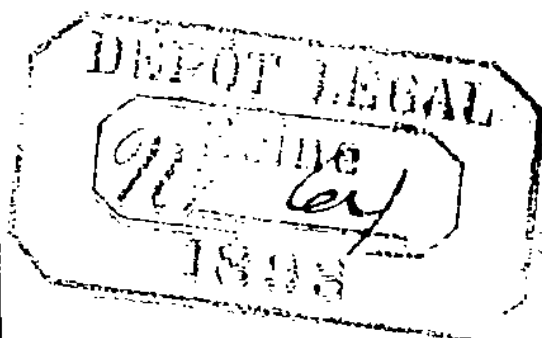
Tout ayant été remis en place, Santenac revint dans son cabinet.

Personne ne l'avait vu.

Il partit.

Dans l'après-midi il revint.

Il voulait, revenant sur ce qu'il avait dit, passer la soirée chez lui, tellement il était préoccupé par le crime qu'il avait préparé.



Sir Lovely m'a obligée à accepter une fortune. (P. 1176.)

Bianca, qui était rentrée pour diner, enrageait de le voir là.

Elle avait écrit à Virolo pour lui donner le signal convenu, car, croyant que son mari rentrerait tard, ainsi qu'il l'avait annoncé, elle avait pensé qu'il passerait la nuit à son cercle.

Ils se fuyaient l'un l'autre, s'épiaient et se surveillant de loin.

Enfin, l'Italienne ennuyée de cette attente, irritée par ce contre-temps, lorsque tout était si bien préparé, s'enferma dans sa chambre.

Elle voulut consulter encore une fois ses cartes qui, tant de fois, lui avaient prédit le succès de sa criminelle entreprise et l'impunité la plus absolue.

Elle fit une réussite.

— Est-ce pour ce soir?

Les cartes répondirent : « oui ! »

Alors, pourquoi restait-il là quand cela ne lui était pas arrivé depuis si longtemps?

Santenac crut que sa femme s'était mise au lit.

Il prêtait l'oreille au moindre bruit.

Il avait vu Margherita monter la tasse, le sucrier et la théière contenant l'infusion de tilleul.

Il attendait, anxieux.

Rien!

Une heure se passa sans que rien ne vint lui faire comprendre qu'il avait réussi.

Alors il avait des terreurs folles.

Il croyait que Bianca avait découvert ses préparatifs d'empoisonnement.

Il s'énervait, il enrageait.

Bientôt, il ne put plus y tenir et il sortit.

Autant valait, pensa-t-il, ne pas être là.

Si le coup manquait ce soir-là, il réussirait peut-être le lendemain.

Bianca pouvait aussi, puisqu'elle s'était retirée plus tôt que de coutume, ne prendre son tilleul que pendant la nuit.

Santenac prit le tramway à vapeur, puis le train et il se rendit à Paris.

De la gare Saint-Lazare, il courut chez Josiane, ayant pris le chemin de fer de Ceinture jusqu'à l'avenue du Bois-de-Boulogne.

La fille aux yeux verts était absente.

La femme de chambre lui dit :

— Madame est allée au concert, entendre une de ses amies qui débute ce soir.

— Où?

— A la Scala.

— Quelle est cette chanteuse?

— M^{lle} Perrette Raimbert, répondit la soubrette.

Et comme Santenac ouvrait des yeux pleins de stupéfaction, elle ajouta :

— Comment, monsieur ne sait pas?... Monsieur n'a pas vu ces grandes affiches?

— Est-ce que je regarde les affiches!... dit Santenac avec colère. Il repartit.

De superbes affiches avaient été posées, en effet, sur tous les murs et promenées dans les rues sur des voitures de publicité, pour annoncer le retour de la charmante diva et ses débuts sur la scène du boulevard de Strasbourg.

Josiane avait voulu revoir son amie.

Elle lui avait écrit un mot pour la prévenir et elle avait loué une avant-scène.

En partant de la rue de Longchamp, Santenac se rendit à son cercle.

Il joua pour s'étourdir, mais il avait si peu la tête au jeu qu'il perdait non seulement son sang-froid, mais même la notion des choses.

Il pontait stupidement, ne prévoyant pas les coups, jetant une poignée de louis sur le tapis quand le tableau venait de passer quatre fois de suite, et n'aventurant qu'un louis lorsque celui qui tenait les cartes abattait huit ou neuf.

Ce fut une perte continuelle.

Le mari de Bianca dut recourir au garçon du cercle qui remplit l'office de banquier vis-à-vis des joueurs décavés.

Il emprunta deux cent cinquante louis et il prit la banque.

Sa banque fut encore plus malheureuse.

Santenac ne profita d'aucune suite, car les tableaux furent à peine couverts quand il s'en produisit une.

Par une déveine constante, il gagnait toujours le côté le moins chargé et perdait celui où les mises étaient les plus fortes.

Il se décava avant la fin de la seconde main.

Alors, irrité, furieux, il partit.

Tout était contre lui ce soir-là.

Rien ne lui réussissait.

Puisque le jeu n'avait pas réussi à l'étourdir, Santenac se mit à boire.

Il se grisait quelquefois.

Dans un café des boulevards il rencontra quelques amis et il vida avec eux plusieurs verres de whisky alternés avec de la chartreuse.

Mais rien ne le distrayait.

Il pensait toujours à ce qui pouvait se passer à Bougival.

Enfin, ne pouvant plus résister au besoin de savoir, il résolut d'y retourner.

Un fiacre le conduisit à la gare Montparnasse où il arriva juste à temps pour le dernier train dont le signal de départ était donné au moment même où il ouvrit la portière.

L'empoisonneur se laissa tomber lourdement sur les coussins gris de la banquette de son compartiment de première classe.

Maintenant il étouffait.

L'air vif de la nuit qui s'engouffrait par les fenêtres dont les glaces étaient abaissées ne parvenait pas à calmer le bouillonnement brûlant de son sang, ni à éteindre l'embrasement de son cerveau.

La fraîcheur le grisait davantage.

Il avait conscience de son état, car il était attentif à toutes les stations pour ne pas laisser passer celle à laquelle il devait descendre.

Enfin il arriva.

Il titubait presque en marchant et en descendant le raidillon qui conduit à Bougival.

Tout à coup trois hommes, cachés jusque-là dans l'enfoncement d'un portail et protégés par l'obscurité, s'élancèrent sur le mari de Bianca.

L'un, d'un coup de main expert, lança un foulard qui entourait le cou de Santenac, qui le serra et qui l'étrangla.

C'était « le coup du père François ».

Les deux autres bandits avaient saisi leur victime, empêchant toute résistance.

Ils fouillaient les poches, ils enlevaient tout ce qu'ils trouvaient : montre et gilette, portefeuille, porte-monnaie, épingle de cravate, boutons de manches.

Santenac avait râlé.

Il était étranglé.

Les assassins, l'ayant complètement dévalisé, s'éloignèrent.

Alors, d'une petite ruelle, une femme sortit.

C'était Bianca.

Virolo, qui l'attendait et qui la reconnut, s'approcha.

— Ça y est ? demanda l'Italienne en sa langue maternelle.

— Il est mort, répondit le Sicilien. Tenez, regardez !

Il prit le bras de Santenac, qui retomba ensuite inerte.

— Vous êtes vengée ?

— Oui.

Bianca sortit une enveloppe qu'elle avait préparée et qui contenait, en billets de banque, la somme promise pour le prix du crime.

— Voici, dit-elle simplement.

Le bandit saisit l'argent, remercia d'un mot et partit rejoindre ses complices, qui l'attendaient à quelques pas.

Ils disparurent tous les trois.

Bianca, lorsqu'elle fut seule, s'approcha de nouveau du cadavre de son mari.

Elle voulait constater de nouveau, plus à son aise, en plus parfaite connaissance de cause, que Santenac était bien mort.

Elle tâta le visage, la poitrine, le poignet.

Aucun signe de vie.

Alors, avec une joie féroce, elle s'écria en italien :

— Damné!... maudit!... canaille!... J'ai assez souffert avec toi!... Je suis libre!... oui, libre et riche!... Que le diable emporte ton âme dans les enfers!... monstre!...

Puis elle partit.

Elle revint chez elle, délirante de la joie infernale qui l'emplissait.

Elle avait hâte d'être dans cette maison, désormais sa propriété sans partage, pour jouir de sa fortune et de sa liberté.

Demain, dès que la mort de son mari serait découverte, dès que le crime serait constaté, elle irait trouver Felipe Moralès !

Mais, jusque-là, il fallait attendre.

La prudence lui commandait de ne pas s'absenter, de ne faire aucune démarche imprudente, pour qu'on ne puisse ni l'accuser, ni même la soupçonner.

C'est pour cela qu'après avoir fait croire à ses gens qu'elle se couchait, elle était partie sans bruit et sans être vue.

Elle allait rentrer de même.

Quand on lui annoncerait la découverte de l'assassinat de son mari, elle se sentait assez d'habileté et d'hypocrisie pour jouer la consternation et la douleur, et pour verser même quelques larmes.

En attendant, elle se sentait brûlée par la fièvre, la gorge contractée et desséchée, la tête martelée.

Personne n'entendit rentrer l'Italienne.

Elle monta à sa chambre sans lumière.

Une vieilleuse seule l'éclairait, comme d'habitude, de sa pâle clarté.

Bianca se prépara à se coucher.

Elle sentait bien qu'elle ne pourrait pas dormir, et elle l'aurait voulu, cependant, pour ne pas voir passer les heures.

Elle pensa alors à son infusion de tilleul.

La tasse était sur la table de nuit, avec le flacon d'eau de fleur d'oranger préparé par la camériste.

M^{me} de Santenac emplît la tasse.

Ce tilleul était froid; qu'importe!

Elle le sucra, fit fondre le sucre et versa tout ce qu'il restait de la petite bouteille.

Elle but avidement.

Aussitôt, Bianca sentit en elle quelque chose d'étrange.

Il lui sembla qu'une main brûlante comprimait son cœur et en étouffait les battements.

Elle eut la sensation d'un nuage qui l'enveloppait, troublant sa vue.

Elle voulut se soutenir à un meuble, elle ne rencontra rien sous sa main.

Elle s'abattit doucement.

Elle était morte.

Les misérables s'étaient réciproquement fait justice eux-mêmes.

Gérard, Marthe et Arlette étaient encore une fois vengés!

Le lendemain, les journaux annoncèrent le crime de Bougival.

On dit que M. de Santenac avait été assassiné et dévalisé par les rôdeurs qui infestent la banlieue, et que sa femme s'était empoisonnée par erreur.

L'administration des Domaines, en l'absence de toute réclamation d'héritiers, mit l'immeuble et les valeurs sous scellés, car les biens des époux Santenac, juste retour des choses, devaient revenir à l'État, le jour où les délais légaux seraient expirés.

CHAPITRE XLVII

LA FIN D'UNE PÉCHERESSE

La représentation de la Scala avait été un long triomphe, une formidable ovation pour Perrette.

La diva adorée avait dû chanter successivement dix des chansons de son répertoire

Sa loge était encombrée des nombreux bouquets qui lui avaient été envoyés.

Une grande partie des spectateurs l'attendait à la sortie pour lui faire une nouvelle ovation.

Josiane avait quitté son avant-scène et elle s'était rendue auprès d'elle.

Les deux amies se tinrent longtemps unies en une cordiale et tendre étreinte, heureuses qu'elles étaient de se revoir.

Puis, la main dans la main, assises sur le minuscule sofa de la loge, elles causèrent longuement; elles avaient tant de choses à se dire.

Perrette se souciait fort peu des admirateurs qui l'attendaient pour lui adresser leurs hommages.

La table à toilette était parsemée des cartes qu'on lui avait fait parvenir pendant la représentation, et ces cartes, qui portaient pour la plupart des noms connus dans la politique, dans la finance et même dans la littérature, gisaient pêle-mêle au milieu des flacons, des pots, des houppes, des crayons et des cosmétiques, sans que la diva ait attaché la moindre attention à l'une d'elles.

Un homme seul la préoccupait, c'était Gaétano Rinaldi, son « Tano » qu'elle avait vu, un instant seulement dans la matinée, à l'hôtel où elle était descendue provisoirement.

C'est à lui seul qu'elle pensait et Perrette était inquiète de ne pas l'avoir vu dans la salle ainsi qu'il le lui avait promis.

Elle questionna Josiane à son égard.

— Felipe, — répondit la jolie fille aux yeux verts qui ne connaissait à l'Italien d'autre nom que celui qu'il avait pris au Brésil, — je crois qu'il doit être auprès de sir Lovely. Il devait le voir ce soir.

La porte de la loge s'ouvrit à ce moment et Moralès apparut.

Il était vêtu à la dernière mode, une fleur à la boutonnière et le visage souriant.

A la vue de son amant, Perrette eut un frémissement voluptueux qui parcourut tout son corps.

Elle se jeta à son cou et l'embrassa éperdument.

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt? lui demanda-t-elle.

— J'étais avec sir Lovely, répondit l'Italien.

Et, tout bas, il ajouta, s'adressant à Josiane :

— Il se passe des choses graves là-bas... à Bougival.

— Vous y êtes allé? demanda la fille aux yeux verts.

— Non, j'ai vu M^{me} de Santenac à midi et j'ai eu des renseignements.

— Et sir Lovely?

— Il n'a plus besoin de moi, répondit Rinaldi.

Puis il ouvrit son portefeuille et en tira un papier qu'il montra à Perrette.

— Tiens!... lui dit-il.

— Un chèque!

— Oui, un chèque de vingt-cinq mille livres sterling!... Cinq cent mille francs!...

— Ah! s'écria Perrette, maintenant tu es à moi, n'est-ce pas?... et tu n'auras plus besoin de me quitter?

— Jamais!

— Si j'avais su, je n'aurais pas pris cet engagement ici!... Je ne l'ai accepté, je l'ai même sollicité que pour me rapprocher de toi, car je voulais continuer à chanter jusqu'au jour où tu serais libre...

Mais je n'ai qu'un mois à faire et après ce sera fini!... J'ai déjà reçu plus de vingt propositions superbes; on me redemande en Amérique, en Russie, sans compter les concerts de Paris qui renchérissent les uns sur les autres pour m'avoir.

Je ne signerai avec personne. Moi aussi, je veux être libre pour être toute à toi.

Je n'ai plus besoin de chanter: je suis assez riche. J'ai près d'un million de côté et des bijoux plus que je n'en pourrai jamais porter. Je vendrai tout cela. Je ferai ma vente comme tant d'autres ont fait. Cela doublera presque ce que je possède.

O mon Tano, quelle joie!... quel bonheur!...

Perrette délirait en embrassant de nouveau son amant en des transports indicibles.

— Oui, nous serons heureux, répondit Rinaldi, car je t'aime sincèrement, tu le sais!...

Nous irons à l'étranger, nous achèterons une propriété et nous vivrons en nous aimant.

— Oui! oui!

Mais Perrette songea à son amie.

— Et toi, ma chère Josiane, que vas-tu faire? Que vas-tu devenir maintenant?... Car tu vas être libre aussi.

— Je le suis, répondit la fille aux yeux verts. Sir Lovely que je ne voulais servir que par dévouement, en reconnaissance de ce qu'il a fait pour ma mère et pour moi, m'a obligée à accepter une fortune, une véritable fortune... un million!

— Un million!



Une malheureuse qui s'était laissé séduire par un misérable. (P. 1184.)

— Oui. Tu vois quel homme merveilleux il est! Mais que ferai-je de cela, moi qui n'ai aucune ambition?

— Comment, que feras-tu?... dit Perrette. — Mais tu te marieras! Josiane hocha la tête.

— Non, dit-elle.

— Pourquoi?

— Autrefois, avant le malheur qui m'est arrivé, j'aurais peut-être pu faire le bonheur d'un homme.

— Mais tu seras encore heureuse, ma chère petite.

— Je ne me marierai pas.

— A cause du malheur qui t'est arrivé?... que tu es sotte!... A Paris, il y a des agences qui marient tout le monde. Avec ce que tu possèdes, tu épouseras un comte si tu veux.

— Non.

— Si, je te dis que si, avec la fortune que tu as. Il n'y a que ça qui compte; le reste ne se voit pas. Ce n'est pas écrit sur ton front après tout.

— Mais je le sais, dit Josiane, et ça me suffit.

— Tu ne seras pas heureuse alors.

— Je le serai tout de même. Je le serai en faisant du bien. J'ai entendu parler d'une œuvre de protection pour les jeunes filles orphelines: je compte lui offrir ce que je possède et vivre heureuse... oui, bien heureuse au milieu de ces enfants que je garderai dans le bon chemin.

Rinaldi et Perrette admiraient celle qui parlait ainsi.

Il y avait en leurs cœurs de bons sentiments et l'Italien lui-même avait senti son âme s'ouvrir aux aspirations honnêtes depuis qu'il avait eu le bonheur de connaître Gérard d'Ormilly.

S'ils s'affligeaient de la détermination de Josiane c'est qu'ils ne se sentaient pas capables d'un sacrifice pareil au sien; et que cette incapacité leur en faisait encore mieux ressortir les mérites; c'est que, s'aimant de toutes les forces de leurs cœurs et de leurs sens, ils ne voyaient d'autre bonheur possible pour eux que dans la réalisation de leur amour, et qu'ils auraient voulu que leur amie, que sa beauté semblait destiner à l'amour, fut aimée comme elle méritait de l'être.

Pendant que l'on causait, Perrette avait achevé sa toilette.

Elle plaça ses écrins dans un petit sac de maroquin fermé à clef qu'elle confia à sa camériste et elle sortit avec Rinaldi et Josiane.

Au dehors, le couloir et le trottoir du boulevard étaient pleins de monde.

C'étaient surtout des hommes et des jeunes gens.

Tous n'attendaient pas la célèbre et ravissante diva qu'ils avaient applaudie et couverte de fleurs dans cette soirée.

Beaucoup avaient été attirés par la fille aux yeux verts, par cette ravissante créature que, depuis quelques mois, on voyait à Paris et qui paraissait être insaisissable.

Ils l'avaient remarquée dans la loge d'avant-scène qu'elle occupait et ils avaient vu, cette fois, qu'elle était seule.

Ils l'avaient suivie quand elle était sortie de la salle de concert et ils l'attendaient maintenant à la sortie.

Mais Josiane parut donnant le bras à Perrette, tandis que le beau Moralès marchait auprès d'elles.

Ils traversèrent tous les trois le large trottoir du boulevard de Strasbourg, et arrivèrent à la voiture de louage qui attendait la diva.

Josiane avait à peine pris garde aux murmures admiratifs qui furent chuchotés sur son passage.

En sortant de sa loge, Perrette avait annoncé qu'elle allait souper, comme elle en avait l'habitude après chaque représentation, et elle avait dit à son amie qu'elle l'emmenait avec elle.

Sur l'ordre que Felipe donna au cocher, la voiture les conduisit au restaurant Paillard.

L'intimité de ce repas fut une occasion dont Perrette et son amant profitèrent pour tenter de dissuader Josiane des projets qu'elle leur avait fait connaître.

Mais rien ne put ébranler sa résolution.

Josiane était si fermement décidée à se consacrer désormais à l'œuvre de préservation dont elle avait parlé que déjà elle avait fait les démarches nécessaires pour cela et que le matin même, dans l'entrevue qu'elle avait eue avec sir Lovely, elle lui avait fait part de son projet.

Gérard avait bien compris quel était l'état d'âme de la fille de M^{me} Brunin, car il avait su la connaître et l'apprécier.

Il avait reconnu les merveilleuses qualités morales dont elle était douée et il n'en avait déploré que plus amèrement le crime épouvantable de Flé-chard dont la pauvre fille avait été victime.

Il s'était félicité plus vivement encore d'avoir pu intervenir et la sauver des griffes de ce misérable; et aujourd'hui il comprenait bien à quel mobile Josiane obéissait en renonçant ainsi aux joies que la fortune et la beauté pouvaient lui promettre.

Il savait qu'elle avait trop de respect d'elle-même, trop de souci de sa dignité, et qu'elle souffrait trop encore au souvenir du passé de honte auquel elle avait été astreinte pour accepter une existence irrégulière, pour consentir à avoir des amants.

Il savait aussi qu'elle était trop honnête pour songer à se laisser épouser sans avouer préalablement à celui qu'elle aimerait ce passé dont elle rougissait encore, bien qu'elle n'en fut pas responsable.

Il avait compris que Josiane, qui aurait été assurément une épouse pleine d'affection et de tendresse, ne se sentait plus aujourd'hui capable d'aimer.

Alors il l'avait encouragée lui-même et il lui avait promis de s'intéresser aussi à cette œuvre de préservation des jeunes filles à laquelle elle allait se vouer et de la commanditer largement.

Perrette et Rinaldi finirent par être de l'avis de Gérard d'Ormilly.

Ils n'insistèrent plus pour détourner Josiane de sa résolution.

Ils se mirent à l'admirer, et cependant ils ne pouvaient s'empêcher de se dire :

— C'est égal, c'est dommage tout de même !... une si belle fille !...

Ce fut Felipe Moralès qui apporta le lendemain à Josiane la nouvelle des dramatiques événements de Bougival.

La fille de M^{me} Brunin était chez son amie avec qui il était convenu qu'elle passerait toutes ses journées jusqu'au jour de son départ.

L'Italien avait attendu Bianca à la gare Saint-Lazare, comme il le faisait chaque matin depuis quelques semaines et il avait vu arriver déjà plusieurs trains sans la voir.

Il allait se décider à aller à Bougival, car il avait des pressentiments sinistres qu'avaient fait naître en lui les intentions de M^{me} de Santenac qu'il avait eu l'habileté de pressentir, lorsqu'il vit arriver Marthe Lion.

L'amie de Bianca, qui était au courant de ce qu'il faisait et qui comprit qu'il attendait sa maîtresse, alla à lui et lui dit :

— Oh !... mon cher don Felipe, il faut que ce soit moi qui vous apprenne la nouvelle, car je vois que vous ignorez ce qui s'est passé !...

Et elle lui raconta les événements tragiques auxquels nous avons assisté.

Elle dit à Rinaldi que Santenac avait été trouvé mort au coin de la route, assassiné après avoir été dévalisé, et que Bianca s'était empoisonnée.

Puis elle ajouta :

— Hein ! voyez-vous si mes cartes me trompaient ?... J'avais bien annoncé qu'un malheur menaçait M. de Santenac... et je savais bien aussi que mon amie était condamnée : elle avait l'as de pique et le dix de carreau renversé dans son jeu ; mais je n'avais pas voulu lui dire ce que cela signifiait pour ne pas l'épouvanter. Allez, c'était écrit !

Rinaldi n'avait pas eu besoin des lumières de la cartomancie pour prévoir ce sinistre dénouement.

Il avait pressenti depuis longtemps les épouvantables conséquences de

la haine qui s'était si furieusement développée dans l'esprit de Santenac et de Bianca.

Il savait qu'ils avaient cherché à se débarrasser l'un de l'autre et dans l'assassinat de l'un il vit la main de Bianca, comme il vit celle de Santenac dans l'empoisonnement de sa femme.

Il courut chez Lovely pour lui annoncer cette double nouvelle.
Puis, il vint retrouver Perrette.

La nouvelle ne surprit pas Josiane.

Comme Rinaldi, elle avait prévu ce dénouement horrible.

Sir Lovely était cruellement vengé.

CHAPITRE XLVIII

PÈRE ET FILS

L'œuvre que Gérard d'Ormilly poursuivait était presque accomplie.

De l'association de misérables dont il avait été si affreusement la victime, de tous ceux qui avaient détruit son bonheur et menacé la vie de Marthe et d'Arlette, il ne restait plus que Montlaurier.

Le docteur des dames était en ce moment à l'établissement hospitalier des Frères de Saint-Jean de Dieu.

Mais d'Ormilly, tenu au courant de tout ce qui le concernait, savait que le misérable allait échapper au juste châtiment de ses méfaits.

En effet, Montlaurier pouvait être considéré désormais comme sauvé.

L'opération qu'un habile chirurgien avait pratiquée sur lui avait parfaitement réussi.

La balle du pistolet de Santenac avait pu être extraite heureusement et, grâce aux soins que le blessé avait reçus, aucune complication ne s'était produite.

La plaie, parfaitement assainie, était en voie de guérison.

La cicatrisation n'était qu'une affaire de quelques jours, de deux semaines au plus, à ce qu'avaient assuré les médecins.

Sir Lovely avait obtenu tous ces renseignements par l'abbé Sylvère qui avait retrouvé un ancien ami dans l'aumônier des Frères de Saint-Jean de Dieu.

La guérison définitive de Montlaurier était maintenant assurée.

Gérard était également renseigné de la façon la plus complète sur les projets du médecin de la rue de Rome.

Quoique malade, Montlaurier n'avait pas cessé un seul jour de penser à Josiane.

Après la scène qui avait eu lieu à l'hôtel de la rue de Longchamp, il n'avait pas osé lui écrire directement; mais il s'était adressé à Hortense Tupinié, l'amie de Josiane qui était, comme nous le savons, à son service.

Dès qu'il avait été en état de tenir une plume, il avait écrit à Hortense et il lui avait demandé d'aller voir son amie et d'essayer de lui faire oublier l'emportement auquel il s'était livré, affolé par l'amour immense que la ravissante fille aux yeux verts lui avait inspiré.

Hortense Tupinié était devenue la confidente de son maître et Montlaurier lui avait dit qu'il lui serait impossible de vivre sans Josiane.

Il se proposait, dès qu'il serait guéri, de venir la trouver et d'obtenir son pardon.

Puis, le docteur avait écrit à Josiane elle-même.

Il lui avait exprimé tous les regrets qu'il ressentait et il lui avait renouvelé en termes pressants la déclaration de son amour et les propositions qu'il lui avait déjà faites.

Un homme d'affaires, disait-il, avait été chargé par lui de la vente de son cabinet de la rue de Rome et avait déjà trouvé un acquéreur.

Montlaurier comptait quitter Paris et aller s'installer en province, dans une ville dont il laisserait le choix à Josiane, sûr qu'il était d'y faire promptement de bonnes affaires.

Il se marierait avec Josiane et lui assurerait ainsi un avenir solide.

Toutes ces lettres avaient été communiquées à sir Lovely par l'amie de Perrette.

Josiane, du reste, n'avait répondu à aucune d'elles.

Lorsque survinrent les dramatiques événements de Bougival, Montlaurier ne tarda pas à apprendre la double fin de Santenac et de Bianca.

A cette nouvelle, un regain d'espoir surgit en lui.

Désormais, Josiane était libre.

Il lui écrivit de nouveau et la supplia de ne pas être sourde à ses prières.

Il lui dit en quel désespoir affreux il se verrait plongé si elle ne consentait pas à accepter l'amour qu'il lui offrait.

Il était à ce moment presque guéri et il espérait pouvoir sortir bientôt de la maison de Saint-Jean de Dieu.

Alors d'Ormilly pensa que le moment d'agir était venu.

Il eut un long conciliabule avec Noirétable qu'il chargea de différentes démarches.

Il devait voir d'abord M. Sandal, le coulissier dont Montlaurier avait contrefait la signature, pour le pressentir discrètement, sans rien lui révéler, et pour s'assurer qu'il porterait plainte contre le faussaire lorsque le moment serait venu.

C'est ainsi que le mari de Marthe allait tirer une vengeance exemplaire du seul survivant de ses ennemis.

Il le livrerait à la justice et l'enverrait expier au bagne le dernier crime qu'il avait commis.

Depuis quelques jours, l'abbé Sylvère venait fréquemment à l'établissement hospitalier des Frères de Saint-Jean de Dieu.

Il avait pu, grâce à l'aumônier des religieux, faire la connaissance de Montlaurier et il s'était lié avec lui, car l'ancien curé des Joris avait su inspirer quelque confiance au misérable.

Au courant de tout ce qui le concernait, le vénérable prêtre n'avait eu que fort peu de peine à pousser Montlaurier dans la voie des confidences.

Il lui fit avouer les projets qu'il avait formés à l'égard de Josiane et il chercha à l'en détourner lorsqu'il lui apprit que celle que l'on appelait la fille aux yeux verts venait de se vouer à une œuvre charitable à laquelle elle avait consacré toute sa fortune.

Il lui démontra l'impossibilité de conserver le moindre espoir et, faisant appel aux souvenirs d'enfance de Montlaurier qui avait reçu une éducation religieuse, il lui parla de la religion qui pourrait seule lui donner la paix de l'âme.

Le vénérable prêtre poursuivait un but que son cœur lui avait suggéré.

Il voulait arracher Montlaurier au châtement que Gérard méditait de lui infliger.

Il agissait seul, n'ayant fait à personne la confidence de ses desseins, n'ayant même pas révélé à d'Ormilly ce qu'il avait découvert.

L'abbé Sylvère avait promis, en effet, à Victor Mai, de faire les recherches nécessaires pour arriver à découvrir à quelle famille il appartenait.

Il voulait connaître le mystère de la naissance de ce jeune homme, afin de lui permettre d'apporter à sa fiancée un autre nom que celui qui lui avait été donné à l'hospice des enfants trouvés.

Le nouveau chanoine de Notre-Dame avait pu découvrir celle des sœurs de Saint-Vincent de Paul qui était supérieure de la communauté chargée du

service de l'hospice de la rue d'Enfer, à l'époque où y fut apporté l'enfant qui reçut les noms de Victor Mai.

C'est par cette religieuse qu'il apprit toute cette histoire.

Elle la lui raconta ainsi :

— « Ce cher enfant a été sauvé de la mort peu après sa naissance, car sa mère, une malheureuse qui s'était laissé séduire par un misérable, et qui avait été abandonnée lorsqu'elle était devenue mère, avait résolu de se tuer avec son enfant.

« Cette pauvre fille s'appelait Victorine Laumier.

« Elle accoucha à la Maternité, boulevard de Port-Royal; puis, quand elle put sortir, elle revint chez elle, rue du Puits-de-l'Ermitte, où elle comptait retrouver le père de son enfant.

« C'est alors, quand elle se trouva seule avec le pauvre petit, qu'elle voulut se soustraire par la mort à la honte et à la misère.

« Elle acheta un boisseau de charbon, s'enferma dans sa chambre avec son enfant, alluma un réchaud et attendit la mort.

« La concierge de la maison, qui avait compris que sa locataire, dont elle connaissait l'abandon et le dénûment, méditait de sinistres projets, fut inquiète de ne pas la voir, elle monta à la petite chambre du cinquième, frappa à la porte et n'ayant pas obtenu de réponse, elle ouvrit avec une double clef qu'elle possédait comme cela se passe dans presque toutes les maisons meublées.

« C'est ainsi qu'elle put sauver le pauvre petit être qui respirait encore et qu'on nous a apporté.

« Il y a eu une enquête, ajouta la religieuse, à la suite du suicide de cette malheureuse, et c'est ainsi qu'on apprit qu'on l'appelait M^{me} Montlaurier, du nom de son amant sans doute.

« L'administration fit rechercher le père, mais on ne le retrouva pas. »

L'abbé Sylvère avait été frappé par le nom qu'il venait d'entendre.

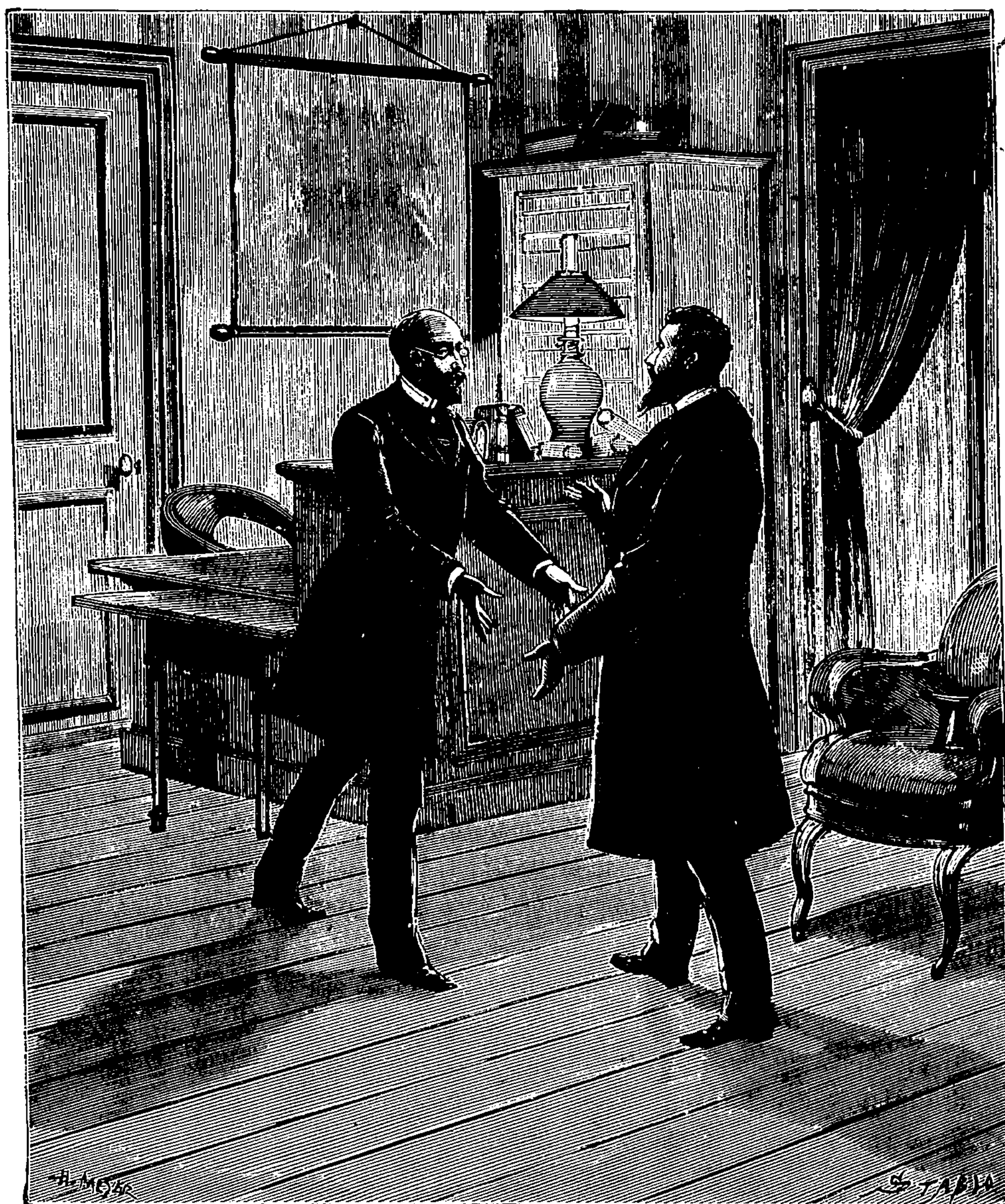
Montlaurier!... Il avait songé immédiatement au docteur que Gérard poursuivait de sa haine et de sa vengeance, comme Santenac, Bianca et Morisset.

Était-ce possible que le fiancé d'Arlette fut le fils de cet homme?

L'ancien curé des Joris voulut s'en assurer.

A la Préfecture de police, il obtint tous les renseignements qu'il pouvait désirer.

On rechercha les documents de l'enquête qui avait été faite après le suicide de Victorine Laumier, et on lui apprit que l'amant de cette pauvre fille était un étudiant en médecine du nom de Raoul Montlaurier.



DEPT. OF JUSTICE
 91. 66
 1873

Il avait disparu, disait le rapport de police. (P. 1185.)

Il avait disparu, disait le rapport de police, pendant que sa maîtresse faisait ses couches à la Maternité.

On ne savait ce qu'il était devenu.

L'abbé Sylvère n'avait pas eu de peine à vérifier le renseignement qu'il venait de recevoir et il apprit que le prénom du médecin de la rue de Rome était bien Raoul.

M^{me} Sarrazin, qu'il questionna sans lui faire connaître le but qu'il poursuivait, l'édifia complètement.

L'ancienne concierge de la rue Pavée-au-Marais avait une mémoire excellente.

Elle se rappela fort bien qu'en venant habiter dans sa maison, Montlaurier lui avait dit qu'il demeurerait précédemment rue du Puits-de-l'Ermite.

Il n'y avait donc aucun doute possible.

Victor Mai était bien le fils du docteur Montlaurier.

L'excellent prêtre était stupéfait de cette découverte dont il ne pouvait s'empêcher de redouter les conséquences épouvantables pour Arlette et pour Victor qu'il aimait d'une tendresse égale.

Il savait bien que, lors même que le jeune sergent de chasseurs parviendrait à découvrir le nom de son père, il ignorerait toujours les méfaits épouvantables dont il s'était rendu coupable vis-à-vis d'Arlette, de sa mère, et du père de sa fiancée qu'il croyait mort comme tout le monde.

Mais il savait que Gérard avait résolu, pour se venger de Montlaurier, de le livrer à la justice et il frémissait à la pensée de la honte qui rejaillirait ainsi sur l'infortuné jeune homme.

C'est alors que l'abbé Sylvère avait résolu de s'approcher de Montlaurier.

Le digne ecclésiastique avait conçu un espoir.

Il avait pensé arriver à obtenir du blessé l'aveu de ses crimes et à faire entrer le repentir en son âme régénérée par les paroles miséricordieuses qu'il lui ferait entendre.

Il s'était appliqué à cette tâche avec toute l'ardeur de son âme d'apôtre et de son cœur de père.

Peut-être qu'en présence du repentir de Montlaurier et du pardon qu'il lui aurait déjà accordé lui-même en sa qualité de ministre de Dieu, Gérard renoncerait à la vengeance qu'il méditait.

Cependant, l'abbé Sylvère ne se dissimulait pas les difficultés presque insurmontables de la tâche qu'il avait entreprise, car à aucun prix il ne voulait révéler la vérité à d'Ormilly.

Le chanoine de Notre-Dame parvint cependant à son but.

Il trouva des accents assez éloquents pour inspirer à Montlaurier des sentiments chrétiens comme ceux de sa jeunesse.

Montlaurier n'avait plus aucun espoir maintenant que Josiane était définitivement perdue pour lui.

Sa vie était irrémédiablement brisée.

Il restait en face de son dernier crime et des menaces que Noirétable lui avait faites.

Il fit donc à l'abbé Sylvère l'aveu complet du faux qu'il avait commis et, lui-même, il implora la miséricorde divine.

Sans doute, Montlaurier n'était pas poussé dans cette voie uniquement par le repentir de sa conduite criminelle ; la crainte de la justice, dont il avait été menacé, avait été le principal argument qui l'y avait déterminé.

L'abbé Sylvère l'avait compris, mais il avait en vue, plus encore que le salut de ce grand coupable, le bonheur de Victor et d'Arlette.

C'est à eux surtout qu'il songeait et il ne pouvait s'empêcher de frémir en pensant que peut-être il ne pourrait pas parvenir à faire renoncer Lovely à sa vengeance.

CHAPITRE XLIX

DENT POUR DENT

Sir Lovely, tenu au courant de l'état de Montlaurier, s'apprêtait, en effet, à donner suite à ses projets.

Le complice de Santenac et de Fléchard était maintenant guéri et il n'allait pas tarder à quitter l'établissement des Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

Le moment d'agir était venu.

Noirétable vint, comme chaque jour, à l'avenue Kléber où Lovely lui donnait ses instructions.

Il avait pris tous les renseignements nécessaires et il exposa à son ami tout ce qu'il savait.

— Le cabinet médical de la rue de Rome, dit-il, est définitivement vendu. L'acte a été passé hier soir et l'intermédiaire choisi par le docteur Montlaurier est venu le lui faire signer à la maison de Saint-Jean-de-Dieu. L'acquéreur est un docteur Raimond qui arrive de province et qui compte s'installer à Paris pour exploiter la médecine à grand renfort de réclame.

Un médocastre !...

— Plaignons ses clientes, fit Lovely avec un sourire.

— Oh ! elles ne seront pas plus mal traitées que du temps de son prédécesseur.

— Que deviennent Tupinié et sa femme ? questionna le père d'Arlette.

— Le docteur Raimond les garde à son service afin de ne pas apporter trop de changements dans la maison.

— C'est adroit de sa part.

— Quant à notre docteur, ajouta Noirétable, il compte sortir de la maison de santé des Frères de Saint-Jean-de-Dieu après-demain samedi.

— Après-demain ?

— Oui.

— Eh bien ! il n'y a plus un instant à perdre, déclara Lovely. Je ne veux pas que son arrestation ait lieu dans cette maison afin d'éviter ce scandale aux religieux qui la tiennent ; mais Montlaurier sera arrêté aussitôt après qu'il l'aura quittée.

Lovely ajouta :

— Je vais aller moi-même trouver M. Sandal dès demain et j'irai avec lui au parquet pour porter plainte contre ce misérable.

Puis, avec un soupir :

— Enfin, mon cher ami, acheva-t-il, je serai délivré de cette œuvre de vengeance que j'avais juré d'accomplir... J'aurai terminé la tâche que je me suis imposée et je pourrai goûter ce bonheur que j'ai acheté au prix de tant de douleurs et de tant de peines !...

Pendant que Gérard d'Ormilly et Noirétable causaient, Victor Mai se trouvait auprès de l'abbé Sylvère.

Le jeune sous-officier de chasseurs à pied savait que l'ancien curé des Joris avait fait les démarches qu'il lui avait promis de faire pour éclaircir le mystère de sa naissance.

Il était venu, impatient de savoir la vérité, questionner le prêtre.

— Mon cher enfant, répondit l'abbé, vous saurez bientôt ce qui vous intéresse. Je suis obligé de vous demander encore un court délai avant de vous faire connaître la vérité.

En entendant cela, Victor Mai se sentit saisi par une poignante appréhension.

— Qu'avez-vous donc découvert?... demanda-t-il avec un émoi bien visible. — Si vous hésitez à me dire ce que vous savez, c'est que la révélation que vous devez me faire doit être épouvantable... C'est que vous comprenez que mon bonheur est menacé...

L'abbé Sylvère rassura le fiancé d'Arlette, dont les angoisses l'affligèrent.

Il ne voulait pas lui dire qu'il était le fils de Montlaurier avant de savoir quelle était la résolution de d'Ormilly.

S'il ne pouvait parvenir à le fléchir, mieux valait que ce jeune homme ignorât toujours le nom de son père.

Dans ce cas, il ne lui ferait connaître que le nom de la pauvre fille qui lui avait donné le jour, et il lui dirait qu'il avait été impossible d'en savoir davantage.

En attendant, il fallait une excuse pour expliquer ce délai.

— Ne vous tourmentez pas à l'avance, mon cher enfant, interrompit le prêtre de sa voix paternelle ; ce que j'ai à vous apprendre ne vous concerne pas seul...

J'ai promis à sir Lovely de lui faire connaître le résultat de mes démarches avant de le communiquer à qui que ce soit.

Oh ! ne croyez pas que l'oncle de votre fiancée puisse, à la suite de ce que je vais lui apprendre, revenir sur la parole qu'il vous a donnée !... Non !... L'affection qu'il a pour vous est immuable comme l'amour qui vous unit à ma petite Arlette...

C'est moi, du reste, qui ai pris cet engagement envers lui, sans qu'il le sollicite, parce que je sais qu'il veut faire lui-même tout ce qui sera de nature à assurer votre bonheur.

Ayez confiance, mon cher Victor !... ayez confiance !...

Aujourd'hui même, dans quelques instants, je serai auprès de sir Lovely et ce soir sans doute vous serez satisfait.

Vous devez venir dîner chez sir Lovely avec M^{me} d'Ormilly, M^{lle} Arlette et M^{me} Sarrazin. — Allez les chercher et venez avec elles à l'heure convenue ; j'y serai et vous saurez tout.

L'abbé Sylvère se rendit aussitôt à l'avenue Kléber.

Noirétable était encore auprès de son ami.

Gérard fut surpris de l'arrivée à cette heure du prêtre qui devait venir le soir pour dîner chez lui.

Il pressentit qu'il avait quelque chose d'urgent, de grave peut-être, à lui apprendre.

Il comprit qu'il s'agissait de Montlaurier, car l'abbé Sylvère l'avait tenu au courant des visites qu'il avait faites au blessé soigné chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

Il crut que l'on venait lui annoncer que Montlaurier avait déjà quitté la maison de santé pour se cacher ou qu'il était mort subitement.

Ce fut lui qui interrogea le premier, avec l'appréhension fiévreuse de voir sa vengeance lui échapper.

Il demanda :

— Vous venez de chez les Frères ?

— Oui, j'en viens, répondit le prêtre.

— Le docteur y est toujours, n'est-ce pas ?

— Toujours.

— Ah !

Le père d'Arlette laissa exhaler un soupir de joie et de soulagement.

— J'ai eu peur en vous voyant, ajouta-t-il, que vous ne m'annonciez une mauvaise nouvelle.

— Mon cher monsieur Lovely, dit l'abbé Sylvère qui avait compris tout ce qui venait de se passer dans l'esprit de Gérard, je vous ai déjà vainement prié, au nom de la miséricorde dont Dieu nous a fait un enseignement et une loi, de renoncer à cette vengeance qui compromet la paix de votre âme et le bonheur que votre cœur a si chèrement acheté, et je n'ai pu réussir à vous faire entendre la voix du pardon.

Vous avez déjà été cruellement vengé par les événements, puisque vous avez vu la ruine, le déshonneur et la honte d'un de vos ennemis, et la mort épouvantable des trois autres.

Un seul reste, cet homme qui a déjà tant souffert, qui a été blessé, qui aujourd'hui a compris l'étendue de ses fautes et qui se repent.

Lovely eut un sourire cruel.

— Oui, insista le prêtre, le docteur Montlaurier se repent sincèrement, je m'en porte garant pour lui, car j'ai eu le bonheur de faire entrer en son âme l'horreur de ses crimes, car j'ai obtenu qu'il en demandât pardon à Dieu et je l'ai réconcilié avec la justice divine.

C'est pour cela que je suis venu vous trouver et que je vous dis : « Ne soyez pas plus impitoyable que Celui qui nous a prêché par son divin exemple le pardon des offenses en priant lui-même Dieu son père pour les bourreaux qui venaient de le crucifier, et renoncez pour lui aux horribles représailles que vous avez méditées.

— Mon cher abbé, répondit Gérard, vous savez bien que ce que vous me demandez est impossible et je vous ai déjà dit que j'avais besoin de la plénitude de cette vengeance atteignant tous ceux par qui j'ai souffert pour oublier le passé.

Le pardon n'empêche pas l'expiation que les forfaits ont méritée...

— Que voulez-vous donc faire ? interrompit l'ancien curé des Joris. Vous voulez livrer ce malheureux à la Justice et le faire envoyer au bagne ?

— C'est ce qu'il mérite, répondit Gérard, et après-demain, lorsqu'il aura quitté la maison des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, il sera arrêté par les agents que j'aurai envoyés et livré à la Justice qui, hélas ! ne pourra lui demander compte que du plus petit de ses crimes.

— Non, reprit l'abbé Sylvère avec force, vous ne ferez pas cela.

— Rien ne pourra m'en empêcher ! déclara Lovely avec force.

— L'amour que vous avez pour votre fille va vous y faire renoncer à l'instant.

— Ma fille !...

— Vous savez, reprit le prêtre sur un autre ton, que je me suis chargé, pour calmer les délicates susceptibilités de ce brave garçon qu'aime notre chère petite Arlette, de rechercher à quelle famille il appartient, de pénétrer le mystère douloureux qui a entouré sa naissance ?... Eh bien ! je sais aujourd'hui, j'ai tout appris et c'est pour cela que je suis venu vous trouver.

Il faut que vous épargniez le docteur Montlaurier, car c'est lui qui est le père de Victor.

— Lui !... s'écria Gérard.

— Oui, lui !... Ce malheureux !...

— Est-ce vrai ?... Est-ce possible ?... Cet enfant que j'aime déjà comme mon fils, c'est ce misérable qui est son père ?...

Alors, l'abbé Sylvère raconta à son ami tout ce qu'il avait fait pour arriver à cette découverte et il lui fournit les preuves indubitables de la paternité de Montlaurier.

Il lui raconta en détail toute l'enquête qu'il avait faite, son entrevue avec la supérieure des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, les renseignements qu'il avait obtenus auprès de l'ancienne concierge de la rue du Puits-de-l'Ermite et les circonstances douloureuses dans lesquelles le fiancé d'Arlette était venu au monde.

Il termina en disant :

— Livrer cet homme-là à la Justice, c'est faire rejaillir sur son fils innocent la honte dont vous le couvrirez !... c'est rendre impossible le mariage de cette enfant que vous adorez... C'est briser son cœur... C'est la tuer peut-être !...

Mais Gérard, tourmenté par les sentiments les plus divers, avait réfléchi au milieu de ses angoisses pendant que le vénérable prêtre parlait.

Quand l'abbé Sylvère se tut, croyant avoir gagné la cause de miséricorde qu'il plaidait au nom de tout ce qu'il y avait de plus cher et de plus sacré, le père d'Arlette releva sa taille et secoua la tête.

— Non, fit-il, cela ne m'arrêtera pas !

— Grand Dieu !... s'écria le prêtre.

Noirétable lui-même regardait son ami avec une véritable épouvante.

— Victor ne sait rien, n'est-ce pas ? demanda Gérard. Vous ne lui avez rien dit ?

— Rien.

— Eh bien ! il faut qu'il continue à ignorer.

— Je lui ai promis...

— Dites-lui qu'il est le fils d'une pauvre fille qu'un misérable a séduite et abandonnée... dites-lui tout ce que vous savez sur sa malheureuse mère, mais il faut qu'il ignore le nom de l'infâme qu'il a pour père... voilà...

Et ma vengeance s'accomplira quand même !... elle le frappera, lui que je hais encore plus après ce que vous venez de m'apprendre, lui qui est chargé de cette nouvelle infamie, de cette abominable lâcheté, et en le frappant, elle ne frappera ni ma fille ni le digne garçon qu'elle aime !...

L'abbé Sylvère était épouvanté de la farouche et indomptable résolution de Lovely.

Il essaya encore de le fléchir, mais il comprit que tous ses efforts seraient inutiles.

Gérard persista.

Il jura que dès le lendemain le faux commis par Montlaurier serait dénoncé à M. Sandal et que samedi le misérable serait arrêté au moment où il quitterait la maison des Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

CHAPITRE L

LE MOYEN DE L'ABBÉ SYLVÈRE

Lorsqu'arrivèrent Marthe, Arlette, Victor Mai et M^{me} Sarrazin, Gérard amena lui-même la conversation sur le sujet dont il venait de s'entretenir avec l'abbé Sylvère.

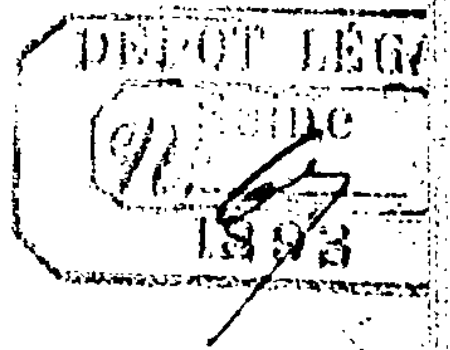
Il voulut que, devant lui, le prêtre révélât au fiancé de sa fille ce qu'il avait appris sur sa naissance.

Il voulut que l'ancien curé des Joris tint la parole qu'il avait donnée à Victor de lui apprendre le soir même ce qui l'intéressait, afin d'être sûr qu'on ne lui découvrirait que ce qui pouvait lui être dit.

C'est lui-même qui prit les devants.

— Mon cher enfant, lui dit-il, je viens d'avoir un long entretien avec M. le chanoine Sylvère qui s'est occupé des recherches qui vous intéressent si fort et qui est arrivé à connaître la vérité.

Que vos inquiétudes se calment et que votre esprit se rassure ; rien de ce que vous allez apprendre n'est de nature à diminuer l'affection que



Gérard pouvait enfin goûter, au milieu de ceux qu'il aimait,
cette existence d'amour... (P. 1198.)

j'ai pour vous, et je veux même vous dire que vous aviez conçu des alarmes bien vaines, car lors même qu'il y aurait eu une tache sur votre naissance, il aurait été injuste que je vous en rendisse responsable.

Rien de cela n'existe, au contraire, un lien nouveau s'est formé entre vous et moi par ce que j'ai appris et je remercie notre ami l'abbé Sylvère d'avoir eu la délicate attention de me révéler ce qu'il sait avant de vous l'avoir appris.

Le prêtre était vivement intrigué par les paroles que prononçait d'Ormilly.

Il se demandait à quel mobile il obéissait en parlant ainsi.

Gérard poursuivit :

— Vous n'avez pas à rougir de votre naissance, mon cher Victor. Vous êtes né dans des circonstances qu'a créées une fatalité douloureuse. Votre mère était une honnête jeune fille que j'ai connue autrefois...

Tous les regards, pleins d'étonnement, étaient attachés sur d'Ormilly.

— Votre mère s'appelait Victorine Laumier, continua le père d'Arlette. Le prénom que vous portez est celui qu'elle vous a donné elle-même, c'est le sien.

Elle était orpheline; son père, un honnête ouvrier mécanicien, était mort dans un accident, victime du travail, et sa mère avait été emportée dans une épidémie. Elle était demeurée seule avec son vieux grand-père, qui ne put malheureusement, à cause de ses infirmités et de son grand âge, veiller sur elle avec toute la sollicitude nécessaire.

La pauvre fille s'éprit un jour d'un amour sincère pour un misérable qui la rendit mère et qui l'abandonna ensuite pour ne pas avoir la charge d'un enfant.

Vous avez voulu savoir la vérité, mon cher Victor, et je suis obligé de vous causer des douleurs dont je vois apparaître la trace sur votre visage.

Mais je veux aussi que vous vous souveniez... Je veux que vous sachiez que rien au monde ne peut diminuer l'affection que j'ai pour vous, car j'ai su vous comprendre et vous estimer comme vous le méritez et je me félicite plus encore du choix qu'a fait le cœur de ma chère Arlette en se donnant à vous.

L'irrégularité de la naissance n'est rien qu'un préjugé social auquel les esprits sains et justes ne succombent pas, et l'affection que vous m'avez inspirée est doublée maintenant par la compassion que je ressens pour vous et pour votre mère infortunée depuis que je connais les malheurs qui vous ont frappé tous les deux.

Je vous l'ai dit, je connaissais votre mère. Avant mon départ pour l'Amérique, j'habitais Paris, comme vous le savez, et j'ai eu quelques intérêts dans la fabrique où travaillait le père de Victorine Laumier. Je m'étais intéressé à cette jeune fille à la suite de diverses circonstances qui m'avaient mis en rapport avec les siens et ce que j'ai appris m'a profondément affligé.

Lorsque votre pauvre mère s'est vue abandonnée par le misérable qui l'avait séduite, elle a été en proie à un épouvantable désespoir et elle a songé à se donner la mort en vous emportant avec elle dans la tombe.

On n'est pas arrivé à temps pour la sauver; vous seul avez pu être rappelé à la vie.

On ne connaissait ni le nom ni la famille de Victorine et on vous a porté à l'hospice des Enfants-Assistés où l'on vous a inscrit sous ce prénom qu'on l'avait entendu vous donner et on vous donna comme nom celui du mois dans lequel vous êtes né.

Voilà la triste vérité que vous avez voulu connaître, mon cher enfant.

Mais, interrompit Gérard en voyant que Victor allait parler, laissez-moi vous dire ce que j'ai résolu de faire.

Si l'homme indigne qui est votre père est disparu, si toutes les recherches faites après votre naissance pour le retrouver sont demeurées inutiles, si l'on n'a pu parvenir à savoir qui il est, si la loi défend la recherche de la paternité, exonérant ainsi de leurs devoirs les plus sacrés ceux qui ont la lâcheté de s'y soustraire, cette même loi permet de donner un père à ceux qui n'en ont pas.

Mon cher Victor, vous avez un père aujourd'hui, un père qui vous aime comme si vous étiez véritablement son fils... et ce père c'est moi!

Noirétable et l'abbé Sylvère, qui avaient suivi l'évolution faite par leur ami, furent vivement surpris par cette déclaration inattendue.

Ils comprenaient le but de Lovely.

Il avait voulu, en révélant lui-même au fiancé d'Arlette ce qu'il devait savoir, assurer la vengeance qu'il avait juré de tirer de Montlaurier et empêcher la vérité d'arriver jamais jusqu'à celui qui était le fils de ce misérable.

Lorsque l'effusion de reconnaissance soulevée par ses dernières paroles fut calmée, Gérard reprit en s'adressant à Victor.

— Oui, je veux que vous soyez mon fils par la loi elle-même. Demain j'irai chez mon notaire, muni de votre acte de naissance et, moi, je vous donnerai un nom... Je me déclarerai votre père, comme la loi me le permet... Je vous légitimerai en souvenir de votre mère!

Lovely avait pris cette généreuse résolution et il lui était facile, en effet, de faire ce qu'il avait annoncé.

En vertu des titres qu'il possédait, il était aujourd'hui à même de signer un acte de reconnaissance et de légitimer la naissance d'un enfant.

Lorsqu'il put être seul quelques instants avec Marthe, il lui expliqua le mobile de sa conduite en lui révélant la vérité tout entière.

Puis, il fit comme il avait dit et le jour même l'acte de reconnaissance fut signé et mention en fut faite en marge de l'acte de naissance de Victor Mai.

Il était impossible désormais que le fiancé d'Arlette arrivât jamais à connaître la vérité.

Gérard avait assuré sa vengeance.

Il pouvait livrer Montlaurier à la justice sans atteindre un innocent.

L'abbé Sylvère avait bien compris que ce n'était que dans ce but qu'il avait agi ainsi.

Mais le prêtre avait souci de l'avenir.

L'ineffable trésor de mansuétude et de miséricorde qui était en lui, le poussait à essayer encore, malgré la résistance de Gérard, à arracher à sa vengeance et au châtement Montlaurier dont il connaissait le repentir; mais il redoutait surtout les conséquences de ce que Lovely voulait faire malgré toutes les objurgations qu'il lui avait fait entendre.

Le digne vieillard avait peur que plus tard, au cours même des débats de la Cour d'assises devant laquelle Montlaurier serait traîné, Victor Mai ne fit l'épouvantable découverte de sa filiation.

A la suite de la dénonciation de M. Sandal et de sir Lovely, à la suite de l'arrestation du docteur, une instruction serait faite.

On fouillerait le passé de l'inculpé et on arriverait probablement à reconstituer toute son existence.

On lui reprocherait inévitablement tous les forfaits, toutes les lâchetés, toutes les hontes dont il s'était rendu coupable.

Le nom de Victorine Laumier, le nom de cette malheureuse que Victor savait maintenant être celui de sa mère, serait prononcé en audience publique.

Dans la recherche des antécédents du faussaire, on trouverait qu'il avait séduit, abandonné, livré à la misère et poussé à la mort, cette pauvre fille et son enfant.

Le fiancé d'Arlette saurait ainsi quel misérable il avait pour père.

Voilà ce que l'abbé Sylvère voulait éviter.

Mais, s'il était impossible de faire renoncer d'Ormilly à son inexorable projet de vengeance, le chanoine pouvait entreprendre de soustraire Montlaurier à sa vindicte.

Il se rendit à la maison des frères de Saint-Jean de Dieu, au moment même où sir Lovely était chez son notaire pour signer l'acte de reconnaissance de Victor Mai.

Il le prévint de ce qui se passait.

Il lui annonça que le lendemain, au moment où il quitterait la maison, il serait arrêté.

Montlaurier était devenu blême.

La peur de la justice le saisit et l'étreignit horriblement.

Il songea à s'enfuir, à se cacher avant même que l'abbé Sylvère ne lui en eut parlé.

Alors, sous l'influence des idées nouvelles que la religion, évoquée par le saint prêtre, avait mises en lui, le docteur eut une inspiration.

Son visage se rasséréna.

— Je sais ce que je vais faire, dit-il, et votre concours, monsieur l'abbé, m'en facilitera l'exécution, puisque vous avez été témoin de mon repentir et puisque vous avez bien voulu me sauver.

J'ai mérité le bagne... J'ai mérité la prison perpétuelle... Je suis indigne de vivre dans ce monde où j'ai commis tant de crimes que je dois racheter par une expiation complète !

Eh bien ! cet emprisonnement que j'ai mérité, je veux m'y condamner moi-même !... Je veux échapper à la honte publique et me faire justice moi-même !...

Je sortirai aujourd'hui même de cette maison afin d'éviter l'arrestation dont on me menace...

Vous me conduirez vous-même dans un de ces cloîtres où l'on expie ses fautes dans une pénitence sévère, où l'on prie et où l'on implore à chaque instant la miséricorde de Dieu.

Je prononcerai des vœux perpétuels et je disparaîtrai à jamais !

L'abbé Sylvère approuva la résolution de son pénitent.

Il fit avec lui tout ce qui était nécessaire.

Il télégraphia au supérieur d'un couvent de trappistes qu'il connaissait et il partit avec lui pour le conduire au cloître.

En partant, l'abbé Sylvère écrivit cette courte lettre au père d'Arlette :

« Mon fils,

« Dieu m'a permis de vous arracher le grand coupable que vous vouliez frapper.

« Le docteur Montlaurier a quitté ce matin la maison des frères de Saint-Jean de Dieu et aujourd'hui même il prend le froc à la Trappe.

« Il se condamne lui-même à cette réclusion qu'il a méritée et il expiera ainsi dans la pénitence du cloître, au seuil duquel votre vengeance s'arrêtera, les méfaits dont il s'est rendu coupable envers vous et envers les autres.

« C'est Dieu qui l'a voulu ainsi et votre ressentiment ne poursuivra pas le serviteur de Celui qui pardonne du haut du ciel et que j'implore pour qu'il vous donne le bonheur que vous méritez.

« A. SYLVÈRE, prêtre,

« Chanoine de Notre-Dame. »

ÉPILOGUE

Gérard d'Ormilley n'eut même pas la force de faire les plus légers reproches à l'ancien curé des Joris. Il jeta au feu le faux commis par Montlaurier et il laissa se refermer sur lui la porte de la Trappe qui, désormais, pareille à la dalle d'une tombe, le séparait du monde des vivants.

Quelques semaines après les événements que nous venons de raconter, au commencement de l'automne, le mariage d'Arlette et de Victor fut célébré dans la chapelle du château que sir Lovely avait acheté et si luxueusement installé. Gérard pouvait enfin goûter, au milieu de ceux qu'il aimait, cette existence d'amour pour laquelle son cœur généreux était fait.

Il pouvait, dans ce pays où personne ne le connaissait, reprendre avec Marthe, — que tout le monde crut sa femme, — cette vie de tendresse dont il avait été si cruellement arraché.

Il eut pour témoins de son bonheur tous ceux qui l'aimaient :

M^{me} Sarrazin qui vécut au château dont elle était en quelque sorte l'intendante;

Noirétable qui demeura son compagnon fidèle;

L'abbé Sylvère qui consentit à être, pendant la plus grande partie de l'année, son hôte et son plus cher ami;

Charles Bérain, devenu l'un des plus riches industriels métallurgiques, et sa jeune femme qui vinrent passer auprès de lui et auprès d'Arlette leur lune de miel;

Et même *Zouzou*, le bon chien de Noirétable, que M^{me} Sarrazin ramena des Joris lorsqu'elle s'y rendit pour vendre sa maison et pour terminer ses affaires.

L'excellente santé et la robuste constitution dont il jouit, lui permettront de goûter ce bonheur pendant de longues années et il ne restera même pas longtemps en lui le souvenir du seul survivant des ennemis qu'il a si impitoyablement atteints, car l'abbé Sylvère ne tardera pas à lui annoncer la mort du frère Raoul, de l'ordre des trappistes.

Il est à peine utile de dire, en terminant ce récit mouvementé, ce que sont devenus Rinaldi et Perrette Raimbert.

La diva populaire, son engagement à la Scala terminé, a renoncé au théâtre. Elle a acheté en Algérie, au bord de la bleue Méditerranée, une villa délicieuse où elle vit avec cet amant dont la beauté l'a séduite et qui a fini, régénéré aujourd'hui, par oublier son passé de bandit.

Quand ils viennent à Paris, unis comme des époux amoureux, qui régulariseront peut-être un jour leur union, ils sont les hôtes de Josiane Brunin, qui est devenue la directrice de l'Œuvre de préservation des jeunes filles auxquelles elle a consacré tout son dévouement et toute sa fortune.

FIN



TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. M' man Sarrazin...	3	CHAP. XXI. Rencontre imprévue...	206
CHAPITRE II. Où M ^{me} Sarrazin se fait		— XXII. Réconciliation	213
inviter à dîner en ville.	15	— XXIII. Le plan de Santenac...	222
— III. Ce bon M. Morisset....	23	— XXIV. Sur le chemin du crime.	230
— IV. Le mari.....	34	— XXV. Le dernier pas.....	237
— V. Trio de coquins.....	40	— XXVI. En train rapide.....	246
— VI. La crèmerie des désespé-		— XXVII. Entre Avignon et Valence	255
rés.....	48	— XXVIII. Partage.....	261
— VII. Plan de campagne.....	54	— XXIX. Trois millions!.....	271
— VIII. Première attaque.....	64	— XXX. Un télégramme.....	279
— IX. Les exploits d'un huissier	75	— XXXI. Sur la grande route...	286
— X. Les vautours du papier		— XXXII. L'embûche.....	295
timbré.....	87	— XXXIII. La dernière nuit.....	303
— XI. Premières tentations..	100	— XXXIV. La surprise d'Arlette..	315
— XII. Lendemain de fête.....	125	— XXXV. L'arrestation.....	327
— XIII. Dans la gueule du loup.	132	— XXXVI. Le dernier coup.....	335
— XIV. Journée de promenade.	143	— XXXVII. Après le crime.....	344
— XV. L'assaut d'une cons-		— XXXVIII. A Mazas!.....	351
ciences.....	146	— XXXIX. Le bouc émissaire.....	357
— XVI. L'ange gardien.....	155	— XL. Rayon de soleil.....	366
— XVII. A bout de forces!.....	165	— XLI. En cour d'assises.....	371
— XVIII. Séparation.....	175	— XLII. Les trois millions du con-	
— XIX. L'Hôtel des Trois Rois-		damné.....	378
Mages.....	189	— XLIII. Un malheur de plus...	384
— XX. Seul!.....	199	— XLIV. Mendiante!.....	395

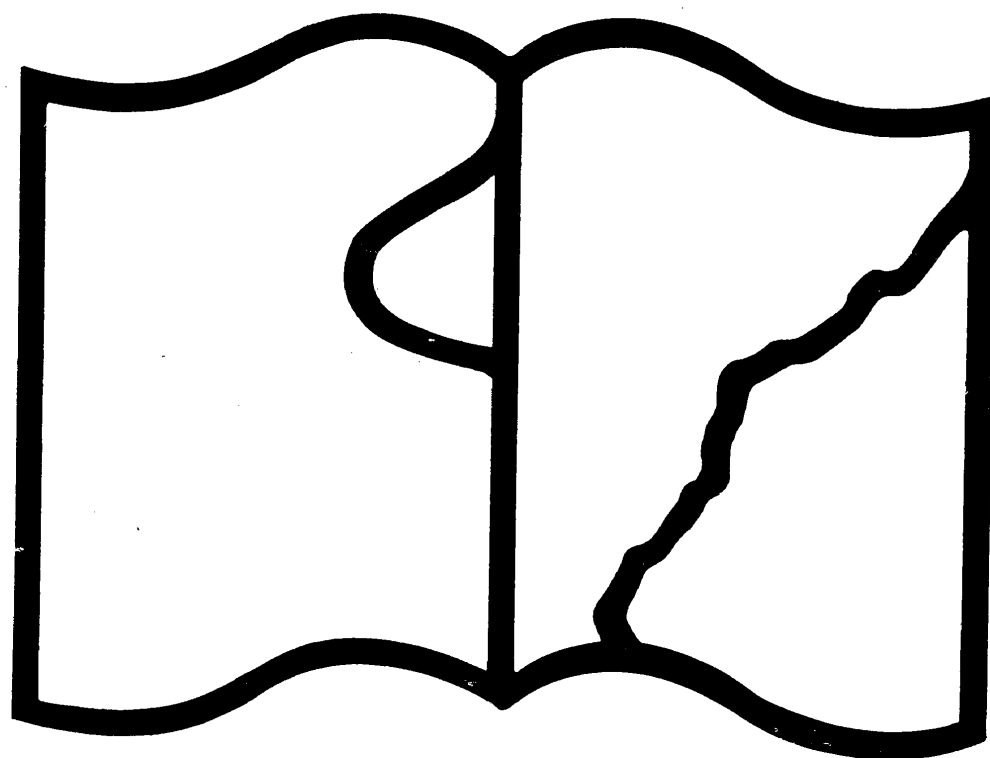
DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. Dans la nuit du bague!	400	CHAP. XVII. « Elles!... »	540
CHAPITRE II. Un forçat millionnaire.	407	— XVIII. La confiance.....	550
— III. Le Bouledogue.....	414	— XIX. Où Gérard réalise enfin	
— IV. Service d'ami	426	les espérances de Ri-	
— V. Une lueur d'espoir.....	435	naldi	558
— VI. Braves gens.....	440	— XX. Le plan de Rinaldi	565
— VII. Bergère	448	— XXI. L'évasion.....	573
— VIII. Deux vieilles connais-		— XXII. A la garde de Dieu!....	583
sances.....	456	— XXIII. La lumière se fait!....	594
— IX. Le malheur ne lâche pas		— XXIV. Le Serpent-Minute.....	599
sa proie.....	464	— XXV. Une rencontre.....	612
— X. Fille de forçat.....	474	— XXVI. Le secret de Richard	
— XI. Sous la neige.....	485	Lovely.....	619
— XII. L'agonie d'un enfant..	494	— XXVII. Une chanteuse légère..	626
— XIII. L'homme de la caverne	502	— XXVIII. Après le spectacle.....	639
— XIV. Un protecteur.....	512	— XXIX. Au fond de la mer.....	647
— XV. Jours de bonheur.....	523	— XXX. La fin d'un déshérité..	660
— XVI. La chasse à l'homme..	531	— XXXI. Le coffret d'acier.....	668

CHAP. XXXII. Deux anciennes connais-	676	CHAP. XXXIX. Séquestration.....	734
— XXXIII. Un bon voisin.....	684	— XL. La traite des blanches..	741
— XXXIV. La proposition de M. Ma-		— XLI. Une bonne fille.....	749
thieu.....	694	— XLII. Un sauveur.....	756
— XXXV. 4 Strada San Pedro...	701	— XLIII. Un argent bien placé..	765
— XXXVI. Dame de compagnie...	707	— XLIV. Autour d'un lit de mort.	772
— XXXVII. Le piège.....	716	— XLV. Une esclave.....	782
— XXXVIII. Un misérable.....	723	— XLVI. « Tiengo! ».....	788
		— XLVII. En face du juge.....	798

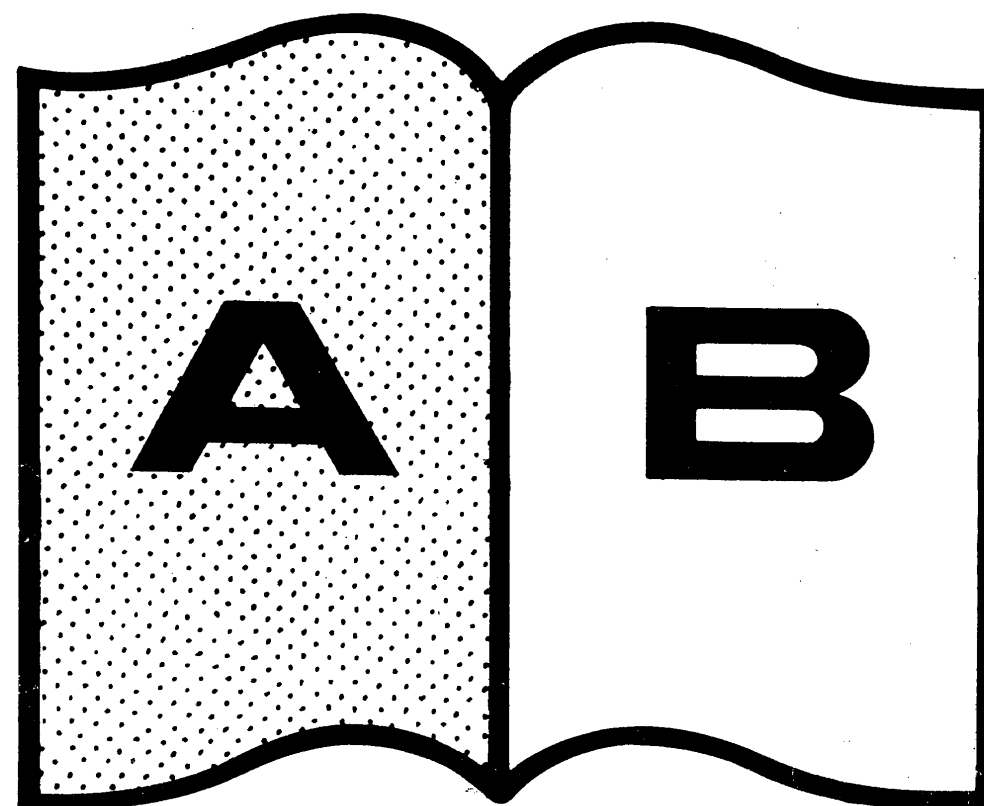
TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. Au presbytère.....	807	CHAP. XXVII. L'émissaire.....	1012
CHAPITRE II. Une vieille amie.....	815	— XXVIII. Campagne électorale..	1020
— III. Un billet de logement..	823	— XXIX. L'amour en cheveux	
— IV. Le premier aveu.....	830	gris.....	1028
— V. Chaîne brisée.....	839	— XXX. Deux amis.....	1035
— VI. Sur la terre de France..	847	— XXXI. Une confidence.....	1044
— VII. Dans le monde.....	854	— XXXII. Mam'zelle Bonheur...	1052
— VIII. Une irrégulière.....	862	— XXXIII. Un cousin d'Amérique.	1059
— IX. En carnaval.....	868	— XXXIV. Réunis!.....	1067
— X. L'étincelle.....	876	— XXXV. Paradis retrouvé.....	1072
— XI. Ensorceleuse.....	885	— XXXVI. Ciel et enfer.....	1080
— XII. Trop tard.....	892	— XXXVII. Fascination.....	1087
— XIII. L'ami de M. le Curé...	900	— XXXVIII. Un coup de Bourse...	1099
— XIV. Première enquête.....	906	— XXXIX. Le plan du docteur....	1106
— XV. Ce que femme veut...	910	— XL. Le commencement de	
— XVI. L'avant-scène B.....	918	la fin.....	1116
— XVII. La consultation du doc-		— XLI. Une lettre de change..	1125
teur Montlaurier.....	927	— XLII. La veille d'un duel....	1133
— XVIII. La maison de santé...	938	— XLIII. Sur le terrain.....	1143
— XIX. Un ami de plus.....	947	— XLIV. La fille du failli.....	1150
— XX. Un coin de ciel.....	954	— XLV. Fin d'amour.....	1158
— XXI. Gros bonnets.....	963	— XLVI. Coup double.....	1167
— XXII. Une réussite.....	970	— XLVII. La fin d'une pécheresse	1174
— XXIII. Aux courses de Long-		— XLVIII. Père et fils.....	1181
champ.....	982	— XLIX. Dent pour dent.....	1187
— XXIV. Jalousie.....	990	— L. Le moyen de l'abbé Syl-	
— XXV. Mari et femme.....	996	vère.....	1192
— XXVI. Braves gens.....	1004	Épilogue.....	1198



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14